

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

Septembre-Octobre 1894

TOME CINQUIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1894

LA MÉTHODE DE PASCAL

Pascal projetait une démonstration de la vérité du christianisme. Sa tentative devait nécessairement l'amener à rendre sa croyance plus réfléchie, à examiner pour lui-même la doctrine qu'il se proposait de faire agréer d'autrui. De là vient que nous trouvons dans le recueil des *Pensées*, qui est, en quelque sorte, le chantier de son œuvre ébauchée, des matériaux très divers et parfois discordants, des assertions risquées, dubitatives ou même contradictoires, des objections à ses propres jugements et des jugements définitifs.

Quels qu'ils soient, ces matériaux réunis pêle-mêle, quartiers bruts, pièces à peine dégrossies, morceaux achevés, sont tous, ou peu s'en faut, marqués du signe de la croix qui en indique la commune destination.

Nous avons à considérer dans les *Pensées* quatre choses bien distinctes : 1° la méthode, c'est-à-dire l'ensemble des tendances et des principes qui dirigeaient Pascal dans la recherche de la vérité ; 2° les résultats de sa méditation pour la découvrir, résultats fragmentaires et incomplets ; c'est le recueil même des *Pensées* ; 3° l'ordre logique de celles-ci, lequel ne dépend ni de leurs dates relatives dans la vie de Pascal, ni de leur classe-

ment accidentel ou arbitraire dans le recueil; 4° leur ordre didactique, projeté seulement, où sa volonté fût intervenue pour accommoder l'ouvrage à l'état moral des lecteurs qu'il visait, la composition, en un mot. De ces quatre choses, la seconde est fournie par d'excellentes éditions avec toute l'exactitude désirable; la première et la troisième ne sont pas impossibles à déterminer. On peut dégager des documents recueillis la façon dont Pascal abordait l'inconnu, et saisir les principaux fils de la trame logique reliant ses pensées les plus importantes. Quant à la quatrième, elle échappe entièrement à notre curiosité: elle est demeurée le secret de l'auteur, qui ne l'avait sans doute pas encore fixée quand il est mort. Ne dit-il pas, en effet : « *La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première.* » Il ne faut pas songer à rétablir le plan du sien d'après ces témoignages épars et tronqués. Il en eût approprié la composition à des circonstances, à des exigences dont beaucoup peut-être demeureront toujours inconnues. Cet arrangement artificiel, on n'oserait le suppléer, faute de renseignements suffisants et d'indications assez précises: on ne peut pas le deviner. Consolons-nous de cette impossibilité : c'est surtout l'absence d'art, gage d'entière sincérité, qui fait le prix des notes fiévreuses dont nous avons à tirer parti: nous y surprenons la pensée de Pascal sans apprêts, toute nue, *de derrière la tête,* qu'il dérobait avec jalousie à la curiosité du vulgaire, et c'en est la genèse qui, surtout, nous intéresse, plus peut-être que la savante ordonnance du livre où il l'eût disciplinée.

C'est le premier de ces points, la méthode, que nous examinerons dans les pages qui suivent.

I

Pascal se proposait, dans son ouvrage, de faire pénétrer la croyance chrétienne en ses lecteurs par toutes les ouvertures de l'âme: moins cependant par démonstration que par persua-

sion, car il est de l'essence de cette religion de se faire accepter par un acte de foi qui domine le consentement rationnel (« Les chrétiens professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison », et qui, par cela même « est proportionnée à tous », au peuple comme « aux habiles »). C'est bien l'entendement qui, le premier, est appelé à lire, ou plutôt à épeler le texte des Livres saints, mais c'est le cœur qui en pénètre le sens, c'est au cœur qu'en est confiée la plus profonde intelligence. L'âme est ainsi tout entière intéressée dans l'interprétation de ce texte fondamental. Il importe donc qu'elle prenne d'abord conscience et possession de toutes ses ressources pour atteindre la vérité. Ce sera déjà mesurer le champ de ses conquêtes à venir, la portée légitime de ses aspirations vers la connaissance du divin, seule capable de les satisfaire.

Le problème de la certitude et des moyens de l'acquérir, le premier que la pensée rencontre, est la pierre de touche des penseurs. Par l'importance qu'ils y attachent et l'effort qu'ils y consacrent, on peut apprécier l'indépendance d'esprit et le scrupule qu'ils apportent à la recherche de la vérité.

Personne ne fut plus que Pascal tourmenté du besoin de la posséder. A première vue, cependant, il semble attaquer le problème fondamental de la connaissance avec moins de résolution et de puissance que Descartes. Quand il se le pose, sa liberté mentale est déjà aliénée à la foi chrétienne. La méthode cartésienne lui est antipathique, parce qu'elle lui est impraticable. Le doute méprisant qu'il dirige contre la raison n'a rien de commun avec celui de Descartes, inventé en faveur de la raison même; rien, sinon d'être également artificiel. Pour appliquer le doute méthodique, pour ramener la pensée à ce point de départ si lointain, il faut dépouiller tout ce que la tradition, l'éducation et l'acquis personnel ont introduit dans la créance. Or il s'y trouve un résidu indéracinable quand on est né mystique. Le doute méthodique, appliqué dans sa dernière rigueur, est difficile au croyant plus encore qu'à tout autre, parce que le croyant porte en lui une confiance innée, une assurance foncière qui le soustrait invinciblement à l'hypothèse du doute universel, condamne celle-ci d'avance et la lui interdit comme tout d'abord évidemment inadmissible.

Peut-être faut-il chercher là l'une des causes de l'instinctive

prévention et de la mauvaise humeur de Pascal contre Descartes, en dépit de l'admiration qu'il avait d'abord témoignée pour lui. Vainement le grand métaphysicien donne-t-il des gages de respect envers l'Église en offrant au christianisme, à côté du doute méthodique, une salle d'attente honorable où se remiser en attendant que la nouvelle philosophie qui marche à sa rencontre l'ait rejoint : cette concession ne peut que paraître insolente et dérisoire au grand chrétien. L'omission, dans le système du monde, de la *chiquenaude* initiale nécessaire à la mise en train du mouvement, devait lui sembler un escamotage impie, car c'est le doigt de Dieu qui la donne, et la vérité est indivisible. Il n'accueille pas les avances suspectes du rationalisme cartésien avec l'empressement qu'y mettront les Bossuet, les Fénelon, les Malebranche : il s'en passe, il n'en a pas besoin pour assurer sa foi. En cela il a vu plus juste qu'eux : Spinoza lui a donné raison. La méthode cartésienne conduit-elle l'homme à affirmer l'inconcevable, à confesser la présence de Dieu dans l'hostie? Non. Elle l'oblige donc à douter de la plus importante relation entre l'esprit et la matière. C'est qu'elle ne repose que sur l'entendement, et cela suffit à la condamner. La vraie méthode pour Pascal engage toute l'âme dans la connaissance. Il faut convenir que cette vue est profonde; elle réserve les droits du sens esthétique, révélateur du divin, peut-être. Mais il faut convenir aussi que la vraie méthode est alors moins sûre que l'autre, car les apports du cœur à la certitude sont souvent bien fallacieux. Les plus chers préjugés y ont leur racine; or l'objet d'une méthode est précisément de conjurer toute prévention, de libérer et d'assurer à la fois la recherche. De là vient que l'attitude de Pascal en face de l'inconnu tout entier ne nous inspire pas autant de confiance que celle de Descartes. A ses yeux, « Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses ».

Jamais la philosophie naturelle et la spéculation transcendante n'ont reçu plus dédaigneux soufflet. Elles n'en sont pas mortes; elles ont la vie dure, car elles sont plus difficiles à contenter que la religion sur le moyen d'expliquer toutes choses. Mais n'oublions pas qu'il y a deux hommes dans Pascal : le savant sous le chrétien, tous deux, à des titres dif-

férents, également avides de certitude. Aussi, bien qu'avec moins de liberté que Descartes, se préoccupe-t-il autant que lui des voies par lesquelles la vérité pénètre dans l'âme. L'étendue et la sécurité du savoir ne le touchent pas moins que Descartes ; or elles dépendent des origines de la connaissance. Il se pourrait, en effet, que l'esprit humain se privât des plus importantes vérités par la méconnaissance de leurs titres, par l'ignorance de leurs sources, faute d'avoir fait un recensement de toutes ses avenues sur le double monde matériel et moral, de tous ses moyens de communication avec l'inconnu. Mais il se pourrait aussi qu'il jugeât tout d'abord ce recensement superflu, s'il se reconnaissait incapable de certitude par un vice radical de sa propre nature ; si, par exemple, il s'estimait comparable à un miroir brisé, ou courbe, ou coloré, de sorte que toute image, de quelque foyer lumineux qu'elle émanât, y fût déformée et faussée ; si même il se croyait miroir sans l'être réellement. En un mot, le pyrrhonisme soulève chez tous les penseurs une question préjudicielle qu'il leur importe de résoudre avant d'entrer dans la discussion des sources de la connaissance. Or, en ce qui touche Pascal, cette question est résolue selon nous. Dans une étude précédente [1], nous avons essayé de prouver que le pyrrhonisme a été pour lui une arme seulement, une opinion de combat, qu'il déposait quand il n'avait affaire qu'à lui-même, à son intelligence de géomètre et de physicien. Nous avons constaté que, au pis-aller, son pyrrhonisme, supposé réel, n'eût été que partiel, atteignant sa confiance dans la raison, mais respectant sa foi religieuse ; c'est-à-dire que, à proprement parler, il n'était pas pyrrhonien.

Bien qu'il se déclare tel pour désarçonner la raison chez ceux qui voudraient la tourner contre le dogme, ou prétendraient se passer de la révélation chrétienne, il ne laisse pas de raisonner en faveur de sa religion. On peut donc l'interroger sur les origines de la connaissance, sans craindre qu'il oppose la fin de non-recevoir du pyrrhonisme. On trouve effectivement dans ses écrits le souci constant, soit spontané, soit suscité par la polémique, d'examiner les principes de la décou-

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1890.

verte et de la preuve dans tous les ordres du savoir : en géométrie, pour prendre conscience de sa propre aptitude ; en physique, pour combattre un préjugé séculaire et l'abusive autorité des anciens ; en morale et en politique, pour expliquer par la corruption originelle l'insolubilité radicale du problème social, l'irrémédiable injustice des institutions humaines ; en philosophie, pour humilier la raison présomptueuse ; enfin, en religion, pour rallier les incrédules au dogme chrétien en ébranlant leur assurance.

II

Nous avons reconnu en lui une prédisposition native à croire, un germe de mysticisme héréditaire. Aussi, tout en s'efforçant, dans la recherche de la vérité, de n'apporter aucun préjugé favorable à la religion plus qu'à la philosophie, il devait accueillir plus volontiers une solution religieuse au problème transcendant que laissent entier les sciences positives, et il trouva dans le christianisme un mode spécial de certitude, la foi, qui satisfaisait précisément son penchant à croire par vénération. La métaphysique, toute réductible à l'affirmation de l'être nécessaire et des catégories vides exprimant les attributs de cet être abstraitement conçu, n'était pas de nature à satisfaire sa piété instinctive. Le cœur n'y trouve pas son compte, et le besoin d'un acte de foi est un besoin du cœur. De là la prévention de tout penseur chrétien contre la pensée même, contre la froide raison, tout au plus bonne pour la géométrie et la physique. Mais la raison, dans l'âme même qui la méprise, n'abdique pas. Comme toutes les autres fonctions de la vie, elle opère inconsciemment ; elle sert celui-là même qui la renie, et n'a cure de son ingratitude. Elle ne se venge du chrétien qu'en s'imposant à lui comme intermédiaire indispensable pour tenter la conversion de l'incrédule ; Pascal propose à celui-ci un pari rationnel en faveur de l'existence de Dieu. Elle ne se venge du pyr-

rhonisme qu'en l'obligeant à s'autoriser tacitement d'elle pour la désavouer : car c'est avec des raisons que Pascal humilie la raison. Le *Credo quia absurdum* qu'il épouse est moins un défi de sa foi à sa raison, qu'un suprême hommage de son intelligence à l'insondable profondeur de l'essence divine et des dogmes où le mystère en est déposé. L'absurdité qu'il vénère n'est pas la première venue : ce n'est, à coup sûr, ni celle où conduit la fausse hypothèse en géométrie, ni celle où s'engage l'aveugle confiance dans l'autorité des anciens. Il aime à sentir sa raison accablée, écrasée par la majesté divine, mais il la redresse, formidable et railleuse, contre l'absurdité humaine. En face des hommes, il sauvegarde entièrement l'indépendance des jugements individuels : « Tant s'en faut que d'avoir ouï dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï. C'est le consentement de vous-même à vous-même, et la voix constante de votre raison, et non des autres qui vous doit faire croire. Le croire est si important... » Or, avoir la foi chrétienne, c'est encore, selon lui, consentir soi-même à soi-même, c'est se confier au plus intime garant, qui est le cœur inspiré par Dieu.

Il se tient donc à égale distance du dogmatisme absolu et du pyrrhonisme absolu. Il blâme également celui qui prétend posséder toute la vérité sans en rien devoir au cœur, sans le secours de la foi, et celui qui se donne pour douter de tout : « deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » Oui, mais ces deux excès, faciles à éviter en géométrie, où le domaine de l'affirmation sans preuves est nettement circonscrit par les postulats, deviennent de plus en plus indiscernables et malaisés à déterminer à mesure que les questions s'élèvent et se compliquent. En matière religieuse, la part de la foi prend une élasticité trop aisément abusive ; le cœur s'y permet tout. Pascal physicien pose, il est vrai, une limite à la juridiction du cœur : « La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, et non pas contre. » Malheureusement, ce n'est ni dans la physique, ni dans la géométrie que ses tentatives d'usurpation sont le plus à surveiller. Pascal n'y prend pas garde. Son penchant inné au mysticisme le porte naturelle-

ment à placer la foi au-dessus de la raison, à considérer comme beaucoup plus certains les dogmes proposés à la première que les jugements formulés par la seconde. Il reconnaît dans l'âme une prédisposition à recevoir l'enseignement religieux : « Ceux qui croient sans avoir lu les Testaments, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. » Ils pressentent tout ce qui leur sera enseigné : « Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur... » Pascal connaît ces hommes-là par l'exemplaire qu'il en trouve en lui-même. Il constate cette aptitude à la foi et il lui assigne sa place et son rôle dans l'intelligence. Il établit, par l'analyse psychologique, que la pensée ne réside pas tout entière dans l'aptitude à comprendre, mais, pour la meilleure part, dans l'aptitude à croire, c'est-à-dire à sentir l'indémontrable et l'inexplicable.

Il le signale dans les postulats de la géométrie: « on les sent » et, à ce titre, ils sont soustraits à la compétence de la seule raison, ils relèvent de la sensibilité, *du cœur,* comme il le dit formellement, en prêtant à ce mot la signification la plus large. Nous avons, ailleurs [1], commenté cette acception et cité les textes qui en témoignent. Pourquoi donc la foi, en tant que sentiment, n'aurait-elle pas aussi pour organe une racine du cœur dans la pensée et pour fonction une connaissance intuitive, une conscience des choses divines? Pourquoi n'aurait-elle pas sa méthode aussi? Comme fonction intellectuelle, « le cœur a son ordre » autre que celui de l'esprit « qui est par principe et démonstration ». « Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point, qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours. » Tel est l'ordre de l'Écriture.

Pascal institue donc fonction spéciale de la pensée la connaissance par le cœur, et ce mode de connaissance implique l'acte de foi, tout comme l'intuition des postulats géométriques. La raison n'a aucune juridiction sur cette intuition, « et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consen-

1. *Revue des Deux Mondes,* 15 octobre 1890.

tir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir ». Cette remarque doit avoir beaucoup d'importance aux yeux de Pascal, parce qu'il se réserve d'en faire bénéficier la foi au même titre que l'intuition scientifique. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point... » dit-il autre part, où il ne s'agit plus de l'intuition scientifique, mais de *raisons de croire* propres à la foi. Il est remarquable qu'il place les fondements de la géométrie en dehors de la raison, dans une région intellectuelle voisine de l'instinct, où la pensée confine au sentiment : « les principes se sentent, les propositions se concluent, et le font avec certitude, quoique par différentes voies. » Dès lors, il n'est pas surprenant que, sous la commune désignation de *cœur*, il identifie à cette région celle où il place les fondements de la doctrine religieuse. C'est habile et profond. Il rend par là solidaires les deux espèces de croyance qui semblent le plus opposées, l'intuition scientifique et la foi mystique.

L'exemple des martyrs met, il en faut bien convenir, la psychologie au défi de constater moins de confiance chez le croyant dans la vérité des dogmes, que chez le géomètre dans celle des postulats. Il y a de part et d'autre également *credo*, acte de foi. On n'est donc pas plus autorisé à invalider le témoignage du premier en faveur de la religion, que celui du second en faveur de la géométrie. Le fond de cette théorie nous semble incontestable, car, en somme, on ne peut nier chez la plupart des hommes de nos jours, même chez beaucoup qui s'en défendent, l'existence d'un germe de mysticisme absolument invincible, dépôt des antiques terreurs de l'âme en face de la nature mystérieuse et pleine de menaces, auquel s'est greffé le legs des habitudes séculaires que les religions constituées ont fait prendre à la pensée. « La disposition toute sainte » dont parle Pascal, cette aptitude à croire au dogme avant de le connaître et à le reconnaître, n'est pas du tout une chimère. Seulement Pascal abuse, en faveur du dogme chrétien, des résultats vrais de son analyse. Il commet ici la même pétition de principes que dans son fameux pari théologique. Il est certain que nous sommes tous parieurs malgré nous, mais ce n'est pas, comme il le dit, l'existence

du Dieu chrétien qui est l'aléa du jeu[1]. De même il est certain que la plupart des hommes sont enclins au mysticisme, ont des sentiments religieux, mais ce n'est pas, comme il le dit, le dogme chrétien qui en est nécessairement l'objet : l'objet de l'acte de foi reste indéterminé ; toutes les religions ont leurs mystiques, et beaucoup de mystiques s'en tiennent à la religion spontanée.

III

Pour croire au dogme chrétien, il faut, à coup sûr, être prédisposé à croire, mais cela ne suffit pas : il faut, en outre, que ce dogme se rende préférable aux autres par ses affinités spéciales avec le tempérament individuel du croyant. Les affinités du christianisme avec l'âme de Pascal sont profondes ; le choix de la religion la plus conforme à son tempérament moral n'est pas laborieux pour lui, d'autant que son éducation a prédéterminé ce choix : il est donc porté à identifier avec la foi chrétienne le penchant au mysticisme. Il importe cependant de distinguer ces deux choses : toutes les autres professions religieuses y ont le plus grand intérêt.

Son analyse est encore en défaut à un autre point de vue, parce qu'il y apporte un autre préjugé. Dans sa pensée, « la foi est un don de Dieu ». — « Ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. » Et il admet que ce caractère est exclusivement propre à la foi chrétienne : « Les autres religions ne disent pas cela de leur foi : elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins. » — « La foi n'est pas en notre puissance comme les œuvres de la loi, et elle nous est donnée d'une autre manière. » Elle n'est pas innée en l'homme, elle est acquise ; on en reconnaît les signes « au langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau » : — « ... le renouvellement des

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1890. Le sens et la portée du pari de Pascal.

pensées et des désirs cause celui des discours ». En un mot, c'est la grâce, non la nature, qui donne la foi. Ainsi Pascal assigne à la « disposition toute sainte » son siège dans le cœur, comme à l'intuition géométrique, mais il ne lui attribue pas la même origine. Tandis que l'intuition géométrique est innée dans l'âme et héréditaire, la disposition religieuse à croire est au contraire tout à fait indépendante du sang: le péché originel en a destitué tous les fils d'Adam: elle est régie, non par l'hérédité, mais par la prédestination. C'est une faveur divine octroyée aux seuls élus, et qui ajoute une fonction nouvelle aux fonctions de l'intelligence intuitive appelée *cœur* par lui. Il méconnaît donc l'origine du penchant même auquel il obéit: il l'a reçu de la nature par hérédité et il en fait hommage à la grâce. Ce penchant de l'âme au mysticisme relève de l'esthétique, de l'aspiration au divin. Nous inclinons à penser qu'il a une portée objective: mais, quoi qu'il en soit, Pascal, en y cherchant une fonction intellectuelle, se montre encore plus soucieux que Descartes de toutes les sources possibles de la connaissance; il est à la fois plus téméraire et plus profond.

Dans son entretien avec M. de Saci, rapporté par Fontaine, secrétaire de ce saint directeur, il oppose et critique les deux modes extrêmes du jugement, chez Montaigne d'une part et chez Épictète de l'autre, à savoir l'entière instabilité et l'entière assurance. Séparés de la foi, ces deux états de la pensée lui sont également suspects en tant que viciés par les conséquences du péché originel. « C'est donc de ces lumières imparfaites, dit-il, qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre, connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté; d'où il semble que, puisque l'un est la vérité, l'autre l'erreur, on formerait en les alliant une morale parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne resterait de leurs assemblages qu'une guerre et qu'une destruction générale: car l'un établissant la certitude et l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme et l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la fausseté l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire

place à la vérité de l'Évangile. » Or la vérité de l'Évangile est l'objet même de la foi : le rôle de la foi dans la connaissance est donc de corriger le vice originel de la pensée déchue ; de prévenir l'abus que fait celle-ci, soit de l'affirmation par une présomptueuse confiance, soit du doute par une lâche indifférence. « C'est elle (la vérité de l'Évangile), ajoute Pascal, qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai et sachant tout ce qu'il y a de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines. » C'est donc par l'acte de foi seulement que l'âme peut acquérir, avec cette sagesse surhumaine, l'harmonie et la paix intellectuelles.

En résumé, Pascal, sentant que l'intelligence ne se peut désintéresser d'aucune doctrine, et qu'elle revendique sa part dans l'idéal religieux destiné à l'assouvissement de l'âme entière, a dû chercher à la satisfaire par le dogme chrétien, quelles qu'en fussent les obscurités. Il a fallu, pour y arriver, qu'il la pourvût d'une fonction mixte, indivisément mentale et affective, dont l'intuition géométrique lui a fourni le modèle et le point d'attache, et qui a pour but de suppléer ou d'endormir la raison défaillante ou révoltée. La foi n'a pas d'autre emploi dans le domaine de la connaissance. Cet emploi est, d'ailleurs, le plus haut, car la foi a pour objet la divinité même, c'est-à-dire le suprême postulat explicatif et justificatif du monde phénoménal où germe et se débat la vie. Mais la divinité n'est pas pour Pascal ce qu'elle est pour les philosophes, c'est une divinité spéciale, le Dieu anthropomorphe du christianisme. L'acte de foi est plus nécessaire pour y croire que pour reconnaître l'existence du Dieu purement métaphysique. Aussi la foi chrétienne est-elle un organe de connaissance, non pas seulement supérieur à la raison, mais, en outre, dominateur de la raison : celle-ci doit y sacrifier ses répugnances, et la foi lui rend le sacrifice facile et doux. On devait donc s'attendre à ce qu'il mît humblement, mais résolument, son génie au service du dogme, comme un esclave herculéen accompagnant son maître pour lui frayer passage et inviter la foule à le saluer. Si des indifférents, des défiants, ignorent ou contestent les qualités et les titres du maître,

l'esclave les proclame. Il les proclame bravement, car il y croit, il marche en avant et ne ment pas. Ainsi le génie sert le dogme avec une entière confiance et une parfaite loyauté, et le reconnaît son supérieur en le servant. Peut-être ces deux alliés d'inégale condition fussent-ils toujours demeurés étrangers l'un à l'autre, si les attaques de l'impiété ne les eussent rapprochés. Quoi qu'il en soit, l'esprit, tout ensemble le plus lucide et le plus droit, le plus rigoureux et le plus souple, est mis en demeure et se fait gloire de soutenir un dogme religieux dont une longue accoutumance nous empêche seule de sentir toute l'étrangeté.

IV

Nous allons assister à un phénomène moral des plus curieux, mais tout autre qu'il n'apparaît à ceux qui voient dans Pascal un sceptique aux prises avec la foi. Il ne se passe aucun drame dans son cœur pour le salut de sa croyance, encore moins pour la conquête d'une certitude. Il est assuré d'avance du triomphe de sa foi, car, si sa raison, livrée à elle-même, ne la peut pas servir par une complète adhésion, il n'en sera pas du tout surpris. Il s'y attend et y trouvera une occasion de s'humilier qu'il accueillera sans la moindre amertume; il n'apporte aucune présomption dans son entreprise. Il n'est pas bien fixé sur le degré de compétence de la raison en matière religieuse; il tergiverse. Il semble d'abord entrer en campagne avec sécurité, faisant tout de suite, en quelque sorte, la part du feu pour se cantonner résolument dans le domaine de la raison : « Je ne parle pas ici des miracles de Moïse, de Jésus-Christ et des apôtres, parce qu'ils ne me paraissent pas d'abord convaincants et que je ne veux que mettre ici en évidence tous les fondements de cette religion chrétienne, qui sont indubitables et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit ». Puis il en rabat beaucoup, il n'y reconnaît plus de fondements rationnels indubitables : « Les

prophéties, dit-il, les miracles mêmes et les preuves de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi il y a de l'évidence et de l'obscurité... afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grâce et non la raison qui fait suivre, et qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence et non la raison qui fait fuir ». Il lui suffit donc maintenant d'établir qu'on n'est pas insensé en croyant au dogme chrétien; c'est la moindre ambition qu'il pût avoir. C'est en réalité celle du joueur qui a des chances suffisantes pour parier avec avantage : « S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion; car elle n'est pas certaine... il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain ». Il prouve, à vrai dire « qu'il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain ». Les fondements en demeurent toutefois aléatoires, si peu que ce puisse être. Enfin, il trouve une formule moyenne, un peu plus réservée que la première et moins dubitative que les suivantes, pour déterminer la juste part que la doctrine chrétienne accorde à la raison; cette formule est probablement à ses yeux, définitive, car il la met dans la bouche de Dieu même; c'est la sagesse divine qui parle : « Je n'entends pas que vous soumettiez votre créance à moi sans raison, et ne prétends pas vous assujettir avec tyrannie. Je ne prétends pas aussi vous rendre raison de toutes choses, et, pour accorder ces contrariétés, j'entends vous faire voir clairement, par des preuves convaincantes, des marques divines en moi, qui vous convainquent de ce que je suis, et m'attirent autorité par des merveilles et des preuves que vous ne puissiez refuser, et qu'ensuite vous croyiez sincèrement les choses que je vous enseigne, quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez par vous-même connaître si elles sont ou non. »

Pascal ne s'engage pas à faire plus que la sagesse de Dieu. Il faut bien maintenir une différence entre la certitude rationnelle et la foi. Cette obligation compromet singulièrement la rigueur scientifique de son système. Il s'y résigne maintenant. Il y a eu lutte, angoisse dans son cœur, pendant que le monde

disputait son zèle au culte, sans d'ailleurs entamer le fond de sa croyance; mais ce temps est passé. Le phénomène qui nous occupe n'est pas un conflit douloureux : c'est, au contraire, une tentative de haute conciliation entre le dogme et la pensée humaine assistée de toutes ses ressources, œuvre où se complaît le génie laborieux de Pascal. C'est une entreprise audacieuse, d'un intérêt sans égal pour le philosophe malgré l'intervention de la foi, parce que l'attitude de la raison à l'égard de celle-ci y est aussi courageuse que résignée, aussi franche que déférente. Les aveux qu'elle y fait de son impuissance ne sont pas des faiblesses, des lâchetés : tout penseur y souscrirait. Nous la trouvons aux prises avec elle-même, s'efforçant de se satisfaire avec ce qui lui répugne, de surpasser par des élans gigantesques ou de tourner par des manœuvres infiniment subtiles les objections qu'elle pose elle-même à la doctrine qu'elle accepte. Car, dans la recherche de la vérité, rien n'égale la sincérité de Pascal, et aujourd'hui, ce spectacle ne nous passionne que par là. Qu'on le suppose dissimulant les difficultés, méconnaissant les révoltes de l'entendement et de la conscience contre le dogme chrétien, et aussitôt l'apologie deviendra, pour ainsi dire, officielle et nous laissera fort indifférents. Mais il procède tout autrement. Il affronte l'absurde, le revendique même pour son *credo* et se fait fort d'en établir la légitimité supérieure. Il reconnaît, il proclame que ni la raison ni la conscience naturelles ne s'accordent avec la foi. Il ne voile pas la blessure faite au sens moral par l'article fondamental de ce *credo*, par le péché originel puni dans l'humanité tout entière, et se fait fort de la panser par un concept surhumain de la Justice. « Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes (*sapientius est hominibus*). Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose contre la raison, et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente? » (La raison embrasse évidemment ici la conscience, le sentiment de la justice

outragée). C'est que, livrée à elle-même, l'âme humaine ne peut éprouver la valeur des dogmes religieux qu'avec les moyens de contrôle dont elle dispose, c'est-à-dire par les principes innés de la raison et du sens moral. Or ces principes, la vraie religion a précisément pour ministère et pour objet de les soumettre à un contrôle supérieur; elle en récuse donc, par essence, la juridiction. Désabusées des systèmes philosophiques, la raison et la conscience, reniant ainsi leurs propres œuvres, leur propre autorité, par cela même qu'elles font appel aux religions, abdiquent, perdent le droit d'en discuter les dogmes.

Mais alors au moyen de quoi, dira-t-on, par quel organe critique l'âme discernera-t-elle la véritable entre toutes les autres? Personne plus profondément que Pascal n'a senti cette impasse où conduit l'abandon des voies rationnelles et morales ouvertes par la nature et l'impossibilité d'en sortir sans quelque surnaturelle assistance. Cette assistance est la foi : « La foi est différente de la preuve; l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit.* C'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu*, mais cette foi est dans le cœur et fait dire non *scio*, mais *credo*. » Aussi la vraie religion a-t-elle ses marques gravées dans ses monuments en caractères divins, reconnaissables à ceux-là seuls qui les y cherchent avec une curiosité digne d'être satisfaite. Cette curiosité-là, exempte de tout orgueil, n'attend que du vrai Dieu la lumière qui doit le révéler. Toutefois, dans cette investigation, le rôle de la raison n'est point du tout annulé, mais il est circonscrit; la raison se borne à servir la foi dans sa sphère selon son « ordre » propre, comme instrument de lecture et de collation appliqué aux textes. Ce n'est pas elle qui en dévoile le sens capital. Elle est le bâton qui sert de guide à l'aveugle dans un sentier mal frayé, tortueux, inégal, jusqu'au seuil d'un temple qui sera celui du vrai Dieu, si l'aveugle, dès qu'il en aura poussé la porte, se sent ébloui de clarté. Il pourra rejeter alors son bâton ou, comme Pascal, le faire servir à d'autres, le leur prêter pour les amener jusqu'où cet auxiliaire l'a conduit lui-même : mais au delà il n'appartient encore qu'à Dieu de dissiper leur cécité. « ... Et c'est pourquoi ceux à qui

Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la (leur) donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment du cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut. » La foi ne devient foi religieuse, foi proprement dite, qu'inspirée par Dieu même, en répudiant toute origine humaine, c'est-à-dire purement rationnelle.

Nous venons d'étudier le critérium et la méthode fort complexes que Pascal applique à la poursuite de la vérité, de la seule vérité qui, à ses yeux, vaille la peine d'être cherchée. Il y aurait à examiner (mais ce serait l'objet d'une étude spéciale) le résultat de cette poursuite consigné dans l'ensemble de ses pensées les plus saillantes : il y aurait à les systématiser en se plaçant à l'unique point de vue de leurs relations logiques. Leur enchaînement nécessaire constitue un système arrêté, autonome, indépendant des dates diverses où elles ont été écrites, et soustrait aux grands écarts d'interprétation, tandis que la façon d'exposer ce système, de le présenter, a pu varier dans l'esprit de l'apologiste pour se plier le mieux possible aux prédispositions morales de ceux à qui s'adressait l'ouvrage. Mais quelle qu'en ait pu être la forme projetée, l'essence même n'en a pas été affectée. Celle-ci, nous pouvons l'entrevoir ; elle n'échappe point à toute divination comme celle-là. Aussi devra-t-on se borner à tenter de classer dans leur succession purement logique, partant la moins arbitraire, les produits fragmentaires de la méditation préparatoire dont nous possédons le monument confus. Nous pouvons ainsi espérer de nous représenter avec quelque vraisemblance, sinon ce que Pascal eût composé, du moins ce qu'il avait conçu. Il se peut qu'il ait eu, comme l'atteste sa sœur, madame Périer, l'intention d'entrer en matière par les miracles, afin, sans doute, de frapper l'imagination et, par cette voie, d'imposer la croyance. Il se pourrait également qu'il eût préféré commencer par secouer l'indifférence en montrant l'inévitable gageure dont l'avenir éternel est l'enjeu ; ou par captiver tout de suite l'attention en dépeignant l'horrible isolement de l'homme suspendu entre

les deux infinis ; ou encore par exciter la curiosité en signalant l'étrange contradiction à résoudre entre la grandeur et la bassesse de notre condition sur la terre. Quelle qu'eût été l'entrée par où il eût introduit ses lecteurs dans sa conception du christianisme, celle-ci n'en fût pas moins demeurée la même. Avant qu'il en eût choisi pour eux l'accès le plus convenable, cette conception préexistait dans son cerveau. Nous nous sommes seulement proposé, dans le présent article, de déterminer quels en ont été les facteurs, quels y ont été les apports respectifs de la raison et du cœur, du jugement et de l'acte de foi.

SULLY PRUDHOMME,

de l'Académie française.

LEURS ÂMES

M. de Morières demanda, en se retournant brusquement pour regarder une femme qui passait au galop dans l'allée des cavaliers :

— Quelle est cette très jolie femme... avec d'Argonne?...

— Mais c'est la sienne!...

— La sienne?... d'Argonne est marié?...

— Depuis un an... on voit bien que tu reviens de l'Inde, toi!... Pourquoi fais-tu une tête?... ça t'ennuie que ton ami Jacques soit marié?...

— Oh! pas du tout!... seulement je trouve qu'il aurait pu m'annoncer son mariage lui-même... au lieu de me le laisser apprendre par n'importe qui...

— Merci!... Tu sais... il ne faut pas lui en vouloir... il n'a pensé à rien... il était tellement amoureux... et ça s'est bâclé si vite!...

— Qui a-t-il épousé?...

— Une jeune fille charmante qui est un peu ma cousine... et qui s'appelle Christiane de Bracieux...

— Riche?...

— Euh! Euh!... pas très!... c'est même ce qui a empêché

le mariage de se faire plus tôt... Jacques, — qui savait que ses excellents parents, Normands jusqu'aux moelles, ne comprenaient que vaguement le mariage d'amour, — n'osait pas souffler mot de Christiane... mais patatras!... le père et la mère d'Argonne se laissent glisser... et alors, pan!... en trois temps, deux mouvements, tout a été conclu!...

— Comment?... le père et la mère d'Argonne sont...?

— Morts!... parfaitement!... Pourquoi la nouvelle de cet incident normal et prévu semble-t-elle t'étonner outre mesure?...

— Elle ne m'étonne pas outre mesure... seulement, tu comprends... on est tout bête, quand, après une absence de dix-huit mois, on apprend coup sur coup toutes les choses arrivées pendant ce temps-là...

— Oui... tu as laissé Jacques entre le père et la mère d'Argonne, qui lui offraient une nourriture peu copieuse, une chambre de bonne dans leur vieil hôtel, et un crédit très limité au *Bon Marché*... avec injonction formelle de s'y faire habiller, du chapeau aux bottines...

Le marquis de Morières se mit à rire :

— C'est vrai pourtant!... ce pauvre Jacques!... et malgré ça il était mieux que nous tous!...

— Parbleu!... il est tellement joli garçon, l'animal!...

— Ses parents ont dû lui laisser une très belle fortune?...

— Moins belle qu'on ne croyait!... le père d'Argonne s'était fourré du Panama jusqu'aux yeux... Jacques doit avoir quatre vingt-mille francs de rentes... tout au plus...

— Et sa femme?...

— Deux cent mille francs... en tout...

— Bigre!... c'est peu!...

Chagny indiqua un groupe de cavaliers qui s'avançait dans l'allée.

— Tiens!... la voilà qui revient... et au pas, cette fois... tu vas pouvoir la regarder à ton aise... et tu sais... elle en vaut la peine...

M. de Morières se tourna vers les arrivants, examinant madame d'Argonne, qui passait souple et élégante dans son amazone très courte. Quand elle fut passée, il déclara :

— Jolie comme un amour!... mais mal habillée!...

Paul de Chagny protesta vivement :

— Pas du tout !... et quand même ça serait... ça ne l'empêcherait pas d'être plus jolie que toutes les autres...

— Tu en es amoureux ?...

— Non... plus maintenant !... mais je l'ai été... ah ! mon pauvre ami !... à en devenir idiot !... d'ailleurs, depuis un an que Christiane est mariée, tous les hommes de son entourage ont été amoureux d'elle à un moment donné... tous !... de vingt-deux à soixante-dix ans !...

— Et le résultat de ces amours... collectifs ?...

— Nul... Elle aime Jacques !...

— Comment ?... encore ?...

— Plus qu'au premier jour !... et quand je dis qu'elle l'aime, c'est insuffisant... elle l'adore...

— Ah bah !... tant que ça ?...

— Tant que ça !... Qui salues-tu ?... ah !... madame de Treuil ?...

Et M. de Chagny ajouta en riant :

— Bien habillée, hein, celle-là ?...

— Oh !... quant à ça !...

— Je me demande si les formes que dessine cette amazone si bien faite sont très... sincères ?... qu'est-ce que tu en penses ?...

— Je n'en pense rien !... je regarde, j'admire, et je ne vais pas plus loin...

— Tu n'es pas exigeant ?...

— Ça dépend de ce que tu entends par là... j'exige, au contraire, qu'une femme fasse tout ce qu'il est en son pouvoir de faire pour se rendre jolie et désirable... et je désire ce qu'elle me montre, sans perdre mes illusions à rêver ce qu'elle me cache...

— Tu es bien toujours le même !... le cadre, le cadre avant tout ?...

— Toujours !... et ce n'est pas mon séjour dans les pays chauds qui m'aura fait mépriser le cadre, va !... au contraire... ah ! les beautés sans voiles !... ce qu'on en a vite assez !...

— Te souviens-tu du temps où tu étais amoureux de madame de Bouillon... malgré son gros ventre et ses bras

rugueux qui ressemblaient à des troncs de vieux pommiers?... tu ris?... tu ne riais pas dans ce temps-là, sapristi!...

— Dans ce temps-là, j'avais vingt-deux ans... et madame de Bouillon était la femme la plus extraordinairement habile dans l'art de rouler les gens... elle m'apparaissait au travers de nuages de tulle ou de cascades de satin, qui déguisaient savamment les imperfections pour lesquelles tu te montres si sévère... elle était lourde, j'en conviens!... ses bras étaient vaguement noueux... et sa peau n'avait pas un grain exquis... mais elle s'habillait à ravir et sa maison était la plus élégante de Paris... rien, si tu veux, de remarquable, mais tout si bien enveloppé, si admirablement présenté!... et moi, j'avais cette faiblesse — que j'ai toujours, d'ailleurs, — de préférer ce qui est bien présenté à ce qui est de qualité peut-être supérieure, mais...

— Autrement dit, tu aimes mieux un bouchon de carafe dans un écrin merveilleux que le Régent dans un morceau de papier?...

— Absolument...

— Moi pas!... Tiens!... les Treuil t'ont reconnu... ils reviennent te dire bonjour...

Madame de Treuil, une jolie femme, infiniment chic et bien pomponnée, revenait vers eux, en agitant le petit rotin qu'elle tenait à la main, et en donnant des signes de profonde stupéfaction.

— Comment!... c'est vous!... est-ce bien possible?... nous croyions que vous ne reviendriez plus jamais!...

Et le baron de Treuil, un homme de quarante ans, assez bien de sa personne, correct et pomponné comme sa femme, répéta comme un écho :

— Plus jamais!...

Morières protesta poliment :

— Est-ce qu'on peut ne pas revenir à Paris?... tout le temps du voyage on pense à ce qu'on y a laissé... à ce qu'on y retrouvera...

Il disait cela d'une voix caressante, en attachant sur madame de Treuil un regard voilé et chaud qui la fit imperceptiblement rougir. Et il disait cette phrase aimable, et il regardait ainsi, sans arrière-pensée, sans désir aucun de faire croire

à la jeune femme ceci ou cela. Il obéissait, alors comme toujours, à l'impérieux besoin de plaire qui était en lui.

Inconsciemment aimable, câlin presque, adoré des femmes de tous les âges, dans ce milieu mondain où les femmes, beaucoup plus intelligentes que les hommes, ont seules qualité pour décider du plus ou moins de valeur des gens, le marquis de Morières était, avant tout, un charmeur.

Très joli garçon, long, svelte, distingué, bien musclé, souple dans ses mouvements, adroit à tous les sports, il passait, au moment de son départ, pour « l'homme le plus chic » du monde le plus élégant.

Et en regardant sa haute silhouette, qui se détachait sur le fond vert tendre de la Potinière, Chagny songeait que son ami André n'avait rien perdu de sa belle allure ni de sa jeunesse, au cours de ces dix-huit mois de fatigantes pérégrinations dans des climats fiévreux et malsains.

La baronne demanda :

— Vous êtes-vous amusé, au moins?...

— Modérément... autant qu'on peut s'amuser loin de tout ce qu'on connaît... de tout ce qu'on aime...

Il caressait doucement en parlant l'encolure du cheval ; et la jeune femme semblait prendre plaisir à cette caresse. M. de Chagny la regardait, très intéressé, pensant à part lui :

— Une femme qui n'aime qu'elle-même!... une sèche s'il en fût jamais!... faut-il qu'il ait un diable de fluide, cet André!...

Après un silence, madame de Treuil demanda encore :

— Et la Potinière?... comment la trouvez-vous?... toujours la même, n'est-ce pas?...

Le marquis se récria :

— La même?... ah! mais non, par exemple!... on n'y voyait pas de vélocipèdes, il y a deux ans!... c'était élégant, coquet, la Potinière!... aujourd'hui, avec toutes ces abominables machines appuyées contre les arbres, ça ressemble à une gare de marchandises... c'est écœurant!...

— Alors, vous n'aimez pas la bicyclette, monsieur de Morières?...

— Je ne l'aime ni ne l'aime pas!... je l'ignore totalement... mais je comprends que ceux que ça amuse en fassent...

— Même les femmes?...

— Oh!... les femmes qui montent là-dessus ne sont plus des femmes!...

Et comme M. de Treuil riait en regardant sa femme, il ajouta vivement :

— Vous ne montez pas en bicyclette, j'espère?...

— J'apprends... oh! pas au Bois!... pas dehors!... non, je vais au manège Grand...

M. de Treuil dit timidement :

— C'est là qu'il y a le plus de monde... on y va pour se montrer...

— On y va pour travailler... tant pis s'il y a des imbéciles qui regardent! — fit aigrement la jeune femme.

Désolé de voir madame de Treuil mécontente, — un peu par sa faute, — Morières reprit, en l'enveloppant d'un regard qui la déshabillait toute :

— Vous, encore, vous avez une excuse... c'est que le costume doit vous aller délicieusement!...

Et, d'un air indifférent, il questionna :

— Est-ce que vous montez tous les jours?... à quelle heure?...

— Tous les jours, à quatre heures, je prends une leçon...

— Si vous le permettez, j'aurai l'honneur d'aller vous admirer... oh!... de très loin... sans vous déranger le moins du monde...

— Oui... c'est ça!... venez... ça sera très amusant!...

Elle indiqua de la main une femme rose et blonde, qui arrivait au galop accompagnée d'un homme aux traits fins, à la tournure jeune, et continua :

— Vous trouverez aussi votre cousine de Givray...

— Comment? — fit M. de Morières très surpris — Rosette monte sur ces horribles choses?... elle?...

— Non... non!... rassurez-vous!... elle vient assister aux leçons de son mari... c'est touchant!....

M. et madame de Givray s'étaient arrêtés en reconnaissant les Treuil, et ils revenaient sur leurs pas, lorsque la jeune femme vit le marquis, qu'elle n'avait pas aperçu d'abord. Elle poussa un joyeux cri :

— André!... comment!... te voilà!... ah!... que je suis contente!...

Et comme, ravi aussi de la voir, il lui donnait une affectueuse poignée de main, elle s'écria gaiement :

— J'ai envie de t'embrasser !... Pourquoi n'es-tu pas venu nous voir?... depuis quand es-tu ici, vilain monstre?...

— Depuis hier... je comptais aller vous demander à dîner si je ne vous voyais pas ici ce matin, ton mari et toi...

— Et alors... puisque tu nous vois, tu ne viendras pas?... si, n'est-ce pas?... tu viendras ce soir?...

— Ce soir... — dit madame de Treuil — mais vous dînez chez nous?...

— Ah !... mon Dieu !... c'est vrai ! — murmura la petite de Givray d'un air consterné — je n'y pensais plus du tout !...

Et voyant la tête de son mari, elle reprit, pour excuser la désinvolture de sa réponse :

— Je suis tellement étourdie !...

M. de Treuil intervint :

— Savez-vous le moyen d'arranger cette affaire si compliquée?... il faut que Morières vienne dîner avec nous... Chagny aussi... c'est dit, n'est-ce pas?... Nous avons les d'Argonne et les Vonancourt...

— Ah !... — fit le marquis — les d'Argonne?...

Madame de Treuil demanda curieusement :

— Vous connaissez madame d'Argonne?...

— Je viens de l'apercevoir, à l'instant, pour la première fois...

— Elle est ravissante !... c'est la plus jolie femme de la saison !... — déclara nettement la petite de Givray, sans paraître remarquer l'air pincé de la baronne. — Tu verras ça, André, toi qui t'y connais...

Puis, revenant à son idée :

— Demain?... dis-moi que tu viendras dîner demain?...

M. de Givray se mit à rire, et, regardant affectueusement sa femme :

— Quand Rosette a une idée...

Madame de Treuil fit un signe à son mari, et, tournant son cheval :

— Nous vous laissons à vos épanchements...

Après un temps, elle acheva :

— ... de famille...

La petite de Givray sentit l'intention désagréable. Elle protesta en riant :

— Oh !... bien innocents, les épanchements de famille !... Vrai, ça !... je suis la seule des cousines d'André qui n'ait jamais eu de passion pour lui !... et non seulement la seule cousine, mais peut-être la seule femme ?...

Regardant tranquillement la baronne, elle conclut d'un air bonhomme :

— ... Car toutes ont eu plus ou moins des passions pour lui !... vous ne croyez pas ?...

Madame de Treuil ne répondit pas à la question, et s'éloigna en criant :

— A ce soir !...

— Sais-tu que tu es agaçante quand tu t'y mets, ma petite Rosette, — dit Morières à madame de Givray, — tu me rends ridicule, avec tes suppositions à dormir debout..

— Mais non !...

— Mais si !... et pourquoi dis-tu ça ?... je te le demande ?...

— Je te réponds : je dis ça pour embêter madame de Treuil... pas pour autre chose !...

— Ça lui est bien égal, à madame de Treuil !...

— Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis... Je ne sais pas ce que tu lui as fait... soit avant ton départ, soit depuis ton retour... mais il est certain qu'elle te regardait avec les yeux cuits que je lui connais quand elle veut plaire...

Se tournant vers Chagny qui riait, elle le prit à témoin :

— N'est-ce pas, c'est vrai, monsieur de Chagny ?...

— Parfaitement vrai !... André a décoché tout à l'heure à madame de Treuil quelques phrases très poétiques, sur ce qu'on quitte et ce qu'on retrouve à Paris... lesdites phrases appuyées des regards que vous connaissez... tout comme vous connaissez les yeux cuits de madame de Treuil...

— Permettez ?... — fit le marquis :

Sa cousine l'interrompit vivement :

— Nous ne permettons pas !... J'en étais sûre, qu'il y avait quelque chose comme ça !... Ah ! ce serait justice si tu traînais pour la vie aux pans de ton habit toutes les femmes plus ou moins embêtantes que tu te plais à y accrocher !...

— Est-elle méchante ?... — dit Morières, s'adressant à

M. de Givray, — est-ce qu'elle est toujours comme ça?...

— Souvent!... elle n'aime pas beaucoup les Treuil... et, vous savez, quand Rosette n'aime pas quelqu'un...

— Mais... — objecta le marquis — ce n'est pas pour les Treuil qu'elle est méchante, c'est pour moi!... les Treuil, ça m'est bien égal!... Dites-moi... ça va être assommant, le dîner de ce soir?...

— Mais non, puisque nous y sommes... et toi aussi!... et M. de Chagny!... et les d'Argonne, qui sont gentils comme tout!... — affirma gaiement la petite de Givray.

— Ah!... — demanda M. de Morières, inconsciemment intéressé, — ils sont gentils, les d'Argonne?...

— Dame!... lui... tu le connais?...

— Sans doute, je le connais!... mais le mariage a pu le changer... et, quant à sa femme, je viens de la voir passer de très loin...

Madame de Givray répondit, l'air convaincu :

— Sa femme?... c'est la plus adorable femme qui soit!... bonne, affectueuse... et simple... et pas poseuse... ah! non!... pas pour deux sous *snob*, celle-là!... ça change des autres!...

— Tu es liée avec elle?...

— Oui... autant que je suis capable d'être liée avec une femme très mondaine... ou même avec une femme tout court... je ne comprends ni les petits secrets, ni les confidences... ni les complicités qui, paraît-il, composent habituellement les amitiés de femmes... je suis un très bon camarade... un point, c'est tout!...

— Enfin, madame d'Argonne te plaît?... c'est une bonne note, ça!... parce que... on ne te plaît pas facilement, à toi!...

Après un instant de réflexion, il questionna :

— Et d'Argonne?... aime-t-il sa femme?...

— Beaucoup... quand il a le temps!... tu sais à quel point il est lancé, et toujours à l'affût de ce qui peut le lancer davantage... et affolé de chic... c'est tout à fait un monsieur dans ton genre, ton ami d'Argonne... alors, tu peux te rendre compte de la place que tient dans sa vie une femme... quand cette femme est la sienne?...

— Enfin, la trompe-t-il?...

La petite de Givray se récria :

— Jamais!... jusqu'à présent!...

Et comme Chagny faisait observer doucement qu'on ne peut pas savoir ces choses-là, elle s'entêta :

— Mais si... je suis sûre, moi, que M. d'Argonne n'a jamais trompé Christiane... dans le sens absolu du mot... il est bien évident qu'il est occupé de toutes les femmes qu'il rencontre... à condition toutefois que ce soient des femmes « chics »... mais pour la tromper, tromper... jamais!...

M. de Morières se mit à rire et dit :

— Tu prétendais tout à l'heure que d'Argonne est un monsieur dans mon genre?...

— Eh bien?...

— Eh bien, je puis t'assurer que si j'étais marié, je tromperais certainement ma femme... et que je la tromperais au sens absolu du mot... comme tu dis...

Madame de Givray secoua sa petite tête fine et répondit :

— Je n'en sais rien !... une Christiane serait peut-être assez belle et assez intelligente pour te garder...

Comme son cousin faisait un geste négatif, elle ajouta :

— Ne dis rien avant de l'avoir vue... tu la verras ce soir... et même avant... car les revoilà, les d'Argonne!...

Elle rentra dans l'allée, et fit quelques pas au-devant d'un groupe de cavaliers, en disant :

— André de Morières est là!...

— André!... — s'écria joyeusement le comte d'Argonne, où çà?...

— Mais là... sous les arbres... avec Henry et M. de Chagny...

Suivi de sa femme, d'Argonne marcha vers Morières en disant, heureux, ému presque :

— Et nous qui passions sans te voir!...

En lui serrant la main, André répondit :

— Mais oui... vous êtes déjà passés deux fois!...

— Et tu ne m'as pas appelé?...

— Mais... à cause de madame d'Argonne... je ne me serais pas permis de...

— Au fait... que je te présente!... Christiane, c'est André de Morières... mon plus vieil ami...

Et tout content de montrer la jolie créature dont il était si fier, il ajouta :

— Ma femme...

Madame d'Argonne inclina sa belle taille, tendant la main à M. de Morières qui saluait.

Tout de suite, il se dit, au contact de cette main souple et solide qui serrait franchement la sienne :

— Ça doit être une femme honnête et droite...

Et quand, relevant la tête, il vit le joli visage rosé, les beaux yeux d'un bleu sombre, et les dents éblouissantes qui éclataient dans une bouche d'enfant, il pensa :

— Elle est merveilleusement jolie... c'est vrai!... elle est complète!... les cheveux, la peau, le teint, les oreilles, la taille, tout y est!... et pourtant, il lui manque quelque chose?... quoi?...

Et il balbutiait des mots d'une courtoise banalité, tandis qu'il se demandait à part lui :

— Mais qu'est-ce donc qui lui manque pour être tout à fait ravissante?...

Et, peu à peu, son œil s'accoutumant aux lignes si pures de Christiane, détaillant ses traits infiniment jolis et délicats, il en revint à sa première impression; l'impression ressentie quand il avait, une heure plus tôt, aperçu la jeune femme :

— Mal habillée!...

Sans être mal habillée, madame d'Argonne n'était pas mise avec le « chic » que Morières prisait si fort. Son amazone était courte, mais elle ne tombait pas assez droit, sans aucun pli. Une petite grimace ridait la fermeture de la jupe. Le chapeau de soie, d'une irréprochable fraîcheur, n'était pas, comme forme, le « dernier cri ». Il pouvait dater de six mois: on faisait, depuis le printemps, des bords moins relevés. Les cheveux, de cette belle couleur acajou sombre qui semble de l'or au soleil, des cheveux que l'on devinait doux et lourds, étaient tordus très serré, assez bas sur la nuque, sans aucun souci des ondulations, des bandeaux 1830, ou des chignons grecs: le haut de l'oreille toute petite — une vraie merveille — se montrait franchement, détachant sur les cheveux sa coquille de nacre rose.

Madame d'Argonne avait une beauté singulière, à la fois saine et délicate, d'un charme exquis. Elle ne ressemblait à

personne. Elle n'était pas une femme élégante selon la formule habituelle, mais elle était « quelqu'un ».

Arrivé de la veille, M. de Morières, qui avait passé la soirée à l'Opéra et la matinée au Bois, savait déjà par cœur les modes et les raffinements survenus en son absence. Son œil exercé de mondain qui vit presque uniquement préoccupé de chic et d'élégance découvrait du premier regard des fautes de goût perceptibles seulement pour lui et quelques autres initiés.

Et, tandis que M. d'Argonne se réjouissait du silence distrait qu'il attribuait à l'admiration causée par la grâce et la beauté de sa femme, André concluait, presque mécontent :

— Rien d'extraordinaire, en somme!... je m'attendais à tout autre chose!...

Seule, la petite de Givray connaissait assez à fond son cousin pour comprendre ce qui se passait dans son esprit. Pendant que les d'Argonne causaient avec son mari et Chagny, elle lui demanda, d'une voix assourdie et narquoise :

— Pas assez chic pour toi, hein?...

André — surpris de voir répondre ainsi à sa pensée — dit en riant :

— Pour moi, ni pour personne!... pas chic du tout!... mais très, très jolie!...

Il songeait, à présent, que, s'il n'admirait pas pleinement madame d'Argonne, elle non plus ne devait pas éprouver pour lui cet intérêt qu'il sentait habituellement dans l'attitude de toutes les femmes auxquelles on le présentait. Toujours il devinait — même chez les plus réservées — un mouvement de sympathie ou au moins de curiosité. Souvent, certes, Jacques d'Argonne avait dû parler de lui à sa femme, et lui vanter ses mérites, même avec exagération. Et cette jolie personne l'avait regardé bien en face, posant sur lui avec une curiosité tranquille ses beaux yeux lumineux, lui donnant ensuite une poignée de main cordiale et forte, une vraie poignée de main d'homme et d'ami. Rien des effleurements subtils, appuyés ou défiants, auxquels les femmes l'avaient accoutumé. Maintenant, elle causait, sans plus s'occuper de lui que des autres, distraite par le mouvement de l'allée, envoyant un bonjour ou rendant un salut. D'abord, le marquis, un peu

vexé de cette indifférence, se demanda si elle n'était pas affectée; mais il connaissait trop bien les mille petits manèges féminins, pour ne pas voir très vite l'absolue sincérité de madame d'Argonne. Cette sincérité l'inquiéta un peu.

Sans être naturellement fat, Morières avait eu tant de fois la preuve de sa supériorité qu'il en était venu à se priser assez haut.

Vivant dans un autre milieu, moins préoccupé des choses mesquines, moins adulé des imbéciles qui le copiaient sans lui ressembler, il se fût aperçu peut-être que son intelligence était belle et que son cœur était bon ; mais les hasards de l'existence ayant fait de lui « un homme chic », il avait borné là son horizon, et se tenait pour satisfait d'être le mieux élevé, le mieux mis, et le plus recherché des mondains. Lorsque, dix-huit mois plus tôt, il avait entrepris ce long voyage, son départ avait stupéfié tous ceux qui gravitaient autour de lui. On ne croyait pas que Paris pût se passer de Morières, ni Morières de Paris. Et, tout de suite, on s'était efforcé d'assigner une cause à cette subite détermination. Pourquoi s'éloignait-il?... chagrin d'amour?... déception?... perte de jeu?... Le vrai motif du départ d'André était beaucoup plus simple : il voulait voyager, parce que la mode était aux voyages ; et il allait en Perse, parce que la Perse attirait pour l'instant les voyageurs les plus *select*. C'était bien ennuyeux de partir, mais il le fallait. Il se ferait regretter, désirer, et reviendrait plus brillant et plus neuf après ce long changement d'air. Une fois en route, M. de Morières s'était vite fait à son existence nouvelle. Il avait aimé le décousu de cette vie mouvementée, confortable quand même. Il s'était plu à courir les mignons dangers pour ainsi dire compris dans l'itinéraire, et, reculant la date de son retour, il avait suivi aux Indes un Anglais qui jouait ailleurs un rôle analogue au rôle que lui jouait à Paris. Ces deux mondains s'étaient compris, et avaient, pendant quelques mois, associé leurs élégances.

De retour depuis la veille, le marquis se demandait, en constatant le peu d'impression qu'il produisait sur madame d'Argonne, si, durant cette longue absence, son prestige n'avait pas diminué... A Paris, on oublie vite. Était-il possible que cette jeune femme, très jeune et un peu provinciale d'allures,

n'eût de le connaître aucune curiosité? Si l'on avait parlé de lui devant elle, il eût représenté à ses yeux la tentation, le danger, le fruit désirable et défendu. Et, si elle le regardait avec cette indifférence aimable et paisible, c'est donc qu'elle n'avait jamais entendu rien dire des choses qui se disaient autrefois?

La voix de la petite de Givray le tira de ses réflexions:

— Il va être midi, vous savez!... moi, j'ai faim!... Au revoir, André... à tantôt!...

Madame d'Argonne dit, en tendant la main à Chagny et au marquis :

— Nous rentrons aussi...

Sa belle voix grave, d'un timbre très pur, frappa Morières, qui la regarda avec un commencement d'intérêt.

M. d'Argonne n'y tint pas. Dans le mouvement du départ, il amena son cheval près du marquis, et lui demanda en se penchant sur sa selle, parlant bas et souriant d'avance de l'explosion d'admiration qu'il attendait :

— Eh bien?... comment la trouves-tu?...

Morières répondit poliment :

— Ravissante, mon ami... absolument ravissante!...

Chagny le regarda étonné, et dit, en suivant de l'œil les Givray qui filaient au galop dans l'allée.

— Ma parole!... on dirait que tu ne penses pas ce que tu dis?...

— Mais si!...

— Comme tu dis ça?... Comment, tu ne trouves pas qu'elle est délicieuse, parfaite?...

M. de Morières répondit, en remontant dans le phaéton de Chagny, qui stationnait sur la route :

— Il y aurait là-dessus bien des choses à dire!...

II

Les Treuil habitaient au Parc Monceau un très bel hôtel encombré avec goût de bibelots rares ou coûteux, que madame de Treuil, née Salomon, avait reçu en dot. En mariant

sa fille, le père Salomon, homme prudent et entendu, s'y était pris de telle sorte que Treuil ne put pas soustraire un sou des dix millions d' « Agar ». Et, non seulement son gendre ne pouvait pas toucher au capital, mais encore il devait se contenter de ce que sa femme — libre, en vertu de son contrat de mariage, de toucher ses revenus et d'administrer ses biens — consentait à lui donner pour ses menus plaisirs.

Avec ce système, M. de Treuil devait — selon les calculs du père Salomon — être forcément un mari docile. Mais les potins affirmaient le contraire. Les versions différaient : les uns prétendaient que, par des prodiges de bassesse et de rouerie, il obtenait de la jeune femme l'argent dont elle ne se séparait pas sans un déchirement ; les autres soutenaient que c'est avec des coups qu'il arrachait les sommes convoitées. Tous s'accordaient à dire qu'il entretenait — assez modestement, d'ailleurs — mademoiselle Lacombe Ire qui le trompait de toutes ses forces, avec le premier venu.

La vérité, c'est que le baron de Treuil, trop bête pour être adroit, et trop veule pour être brutal, n'osait rien demander à sa femme, et se contentait de ce qu'elle voulait bien lui donner. Elle lui donnait peu, relativement à ses besoins qui étaient considérables, mais assez toutefois pour qu'il pût faire bonne figure dans le monde où elle voulait le voir briller.

Très intelligente et infiniment pratique, la baronne n'estimait son mari que pour ce qu'il valait, c'est-à-dire pour son titre et son nom, qui lui avaient ouvert toutes grandes les portes par où elle tenait à passer. Elle savait qu'en ce temps de « snobisme » à outrance, le chic est avant tout prisé, et elle se jouait merveilleusement de la sottise d'autrui.

Froissée, d'abord, de se voir délaissée par son mari, elle avait compris bien vite qu'un ménage uni est presque ridicule aux yeux du monde, et, dans tous les cas, impropre à y donner le ton. Il faut que le mari s'amuse, sinon bruyamment, du moins assez haut pour qu'on le dise tout bas, et que la femme soit irréprochable de tenue, quitte à faire silencieusement tout ce que bon lui semblera.

Et comme elle n'avait pas la moindre affection pour l'imbécile qui lui avait vendu son nom, sans même savoir se faire payer intégralement la marchandise livrée, les premières fras-

ques de M. de Treuil n'atteignirent que sa vanité, et elle s'empressa de les exploiter à son profit. Elle commença par supprimer totalement les instants d'abandon très rares qui, tout de courtoisie de la part de son mari, étaient pour elle d'effroyables corvées. Faisant comprendre, sans s'expliquer nettement cependant, qu'elle était instruite de ce qui se passait, elle montra une radieuse indifférence, et augmenta largement, sans s'expliquer de cette générosité, les très maigres subsides du baron, anéanti de reconnaissance et de stupéfaction. Elle se fit tour à tour camarade ou maternelle, mais sans paraître descendre à de fâcheuses complaisances, avec une mesure et un tact parfaits.

Lorsque, de sa loge, elle regardait avec une bienveillante indifférence mademoiselle Lacombe Ire, son attitude était vraiment d'une femme d'esprit et de haut goût. Elle savait tenir sa place dans ce monde où elle s'était faufilée, et désarmait par ses façons des préjugés tenaces. Les plus rétives douairières lui savaient gré de la dignité de sa conduite, et, apitoyées sur son sort de femme trompée, disaient en la regardant affectueusement presque :

— Pauvre petite femme!...

Elle avait beau avoir près de six pieds, des yeux de flamme et une mâchoire féroce, elle était, aussi bien pour les vieilles dames puritaines que pour les mondains tolérants et compatissants, « une pauvre petite femme! »

Depuis bientôt cinq ans qu'elle était mariée, délaissée par son mari, et très courtisée par les hommes de son entourage, la baronne de Treuil n'avait jamais donné prise à la moindre médisance. Elle traversait comme une salamandre les flammes légères qui ne la brûlaient pas. Elle se trouvait satisfaite pleinement d'être la femme la plus à la mode et la plus admirée de Paris. L'admiration lui suffisait, sans plus. Un instant, l'apparition de madame d'Argonne avait troublé la quiétude où elle vivait. Elle avait craint que cette si jolie femme ne prît la place qu'elle occupait sans lutte jusque-là. Mais, tout de suite, elle s'était rassurée. Si Christiane avait plus de beauté et plus de charme qu'elle, elle n'avait ni l'argent ni la volonté nécessaires pour devenir la femme « dans le train » que suivent les badauds, et que les provinciaux examinent avec une

émotion mêlée de respect. La très grande simplicité de madame d'Argonne, son peu de souci des conventions et des modes, la rendaient impropre au rôle que la baronne avait un instant redouté de lui voir jouer. De cette retenue inconsciente, elle lui sut presque gré et s'efforça de l'attirer chez elle. Ce fut surtout M. d'Argonne qu'elle attira.

Très rarement la comtesse, qui n'aimait pas beaucoup le monde, répondit aux invitations dont l'accablaient les Treuil, mais son mari vint souvent à l'hôtel du Parc Monceau. Un peu *snob*, très ébloui par le grand luxe que sa fortune relativement modeste lui interdisait, Jacques d'Argonne admirait de confiance ceux qui pouvaient faire ce que lui ne faisait pas.

Tenu, pendant toute sa jeunesse, en lisière par des parents avares et desséchés, il s'était lancé à corps perdu dans le monde qu'il avait connu trop tard, se mettant à en jouir goulument, sans mesure et sans discernement. Il « gobait » les gens brillants et moralement inférieurs, et ne comprenait pas assez les êtres effacés et exquis. Les Treuil, avec leur bel hôtel, leur grand train et leur chic indiscuté, l'emplissaient d'une admiration déférente. Il s'honorait presque d'être de leur intimité et réprimandait sa femme de son peu d'entrain à les recevoir. Il se pâmait devant les toilettes de la baronne, devant l'arrangement de son petit salon. Un jour qu'elle lui avait montré son cabinet de toilette, il rentra extasié, suffoqué, racontant d'une voix entrecoupée les merveilles entrevues et déclarant « que madame de Treuil devait paraître idéale, lorsqu'elle était à sa toilette, dans ce temple de marbre blanc ! »

Et la pauvre Christiane, qui pensait que là, plus qu'ailleurs, la baronne devait être très maigre et passablement noire, subissait tristement l'accès de lyrisme du mari qu'elle adorait d'un amour passionné et reconnaissant.

Elle l'adorait de toutes les forces de son âme si pure, ce mari qui, riche et charmant, l'avait épousée, elle presque pauvre et très ignorée au fond de sa province. Elle l'avait aimé tout de suite, dès leur première rencontre, à une chasse où il ne l'avait pas quittée un instant, et elle s'était bien aperçue qu'il trouvait de son goût la grande fille gauche qu'elle

croyait être. Mais, à ce moment, les parents de Jacques vivaient, et les deux cent mille francs de dot de Christiane leur firent pousser les hauts cris et refuser leur consentement avec un ensemble parfait.

Et lorsque, désolée, mais ayant renoncé au bonheur entrevu, elle cherchait, au bout de longs mois, à effacer de son cœur le souvenir de cet ami d'une journée, elle l'avait vu revenir à elle pour toujours.

Depuis deux ans qu'ils étaient mariés, les d'Argonne s'aimaient, au risque de sembler ridicules dans un milieu où la fidélité n'est guère de mise. Ils aimaient de façons différentes, mais ils aimaient sincèrement. Christiane, avec sa nature profondément caressante et tendre, très calme en apparence, mais ardente et inquiète au fond; Jacques, avec sa fougue, son exubérance de vie qu'il s'efforçait d'atténuer et surtout de dissimuler, rien n'étant « moins chic » que d'être exubérant.

Quand ils entrèrent dans le salon où on attendait, non pas l'heure, déjà passée, mais l'arrivée des invités, madame de Treuil vint au-devant de la comtesse. Elle était charmante, dans l'éclat de la robe de crêpon capucine qui habillait merveilleusement sa beauté brune. Qu'elle plût ou pas, on devait reconnaître qu'elle était belle indiscutablement. Certes, on trouvait en l'examinant de nombreuses imperfections, mais l'ensemble forçait l'admiration, et les yeux, des yeux bruns immenses, aux regards luisants sous le velours des prunelles, des yeux de bête, tour à tour câlins ou sauvages, très enveloppés de paupières lourdes, étonnaient par leur extraordinaire éclat. Elle regarda madame d'Argonne, et, désignant de l'éventail sa robe blanche toute simple, elle demanda, du ton de condescendance aimable qu'elle affectait volontiers :

— Très jolie, votre toilette!... Est-ce que c'est de Philippe?...

— Non... — dit Christiane — c'est fait chez moi!...

M. de Morières, qui, debout à la cheminée, surveillait attentivement l'entrée des d'Argonne, murmura à l'oreille de Chagny :

— Pas besoin de le dire... ça se voit!...

Il répondit :

— Oh !... moi, ça m'est égal !... je ne suis pas comme toi !... je me fiche de l'écrin !... je ne suis difficile que pour le bijou...

Il ajouta, en tournant vers la jeune femme ses bons yeux tout pleins d'affectueuse admiration :

— Et je peux l'être pour ce bijou-là, difficile !... il y a de quoi !...

— Eh ! eh !... tu es bien enthousiaste !... est-ce que...

— Oh ! pas du tout !... je te l'ai raconté ce matin... j'ai été amoureux de madame d'Argonne tout comme les autres... à mon tour...

— Tu le lui as dit ?...

— J'te crois, que je le lui ai dit !...

— Eh bien ?...

— Eh bien, elle m'a envoyé promener, tu penses !... mais sans indignation, sans grands gestes, en bon garçon... et quand je l'ai connue davantage... et que j'ai vu quelle âme exquise c'était... j'ai compris à quel point j'avais été fou de vouloir m'attaquer à elle...

— Alors, tu ne lui en as pas voulu ?...

— Non...

— Dis donc ?... elle a singulièrement embelli, la baronne !...

— Je la trouve toujours la même !... des yeux de félin, une mâchoire de carnassier... et des narines de ruminant... c'est peut-être très beau, mais c'est pas mon modèle !...

— Elle a une branche... un je ne sais quoi... Tiens !... regarde un peu sa silhouette... là... à l'instant, se détachant sur ce rideau de satin blanc... dans cette robe rouge...

— Oh !... quant à ça !... elle sait choisir ses cadres et combiner ses effets !... une merveille, cette robe molle, qui atténue dans ses plis souples la raideur de la taille trop sanglée... et le décolletage... un prodige d'habileté !... et l'arrêt prolongé devant la portière blanche, juste dans le jet de lumière... la tête tournée de façon à se présenter de trois quarts à ton admiration... car c'est pour toi, tu sais, ce jeu de scène ?...

M. de Morières haussa les épaules.

— Tu vois de la rouerie partout !... madame de Treuil est...

Chagny interrompit et de sa voix gouailleuse :

— ... innocente comme un petit agneau du bon Dieu... oui!... c'est convenu!...

André vit que la baronne les regardait. Voulant changer la conversation, il demanda :

— Il est huit heures et demie... est-ce qu'on attend encore quelqu'un?...

— Oui... le père Salomon... et les Vonancourt...

M. de Morières fit la grimace :

— Comment!... nous allons dîner avec cet horrible bonhomme?...

— Mais dame!... c'est le père de la maison!... et le caissier!... A ménager, celui que tu appelles « l'horrible bonhomme!... » il est heureux comme un roi de dîner avec des femmes jolies... et du monde, surtout!... quand il y a de jolies femmes, on l'invite toujours... Alors!...

Le comte Salomon entrait en sautillant, poli, un peu obséquieux même; ballottant à travers le salon son petit ventre en œuf, monté sur de courtes jambes grêles. Chagny le toisa et dit en riant :

— C'est vrai qu'il est vilain, l'animal!...

Et voyant que Morières examinait d'un air écœuré le gros petit homme, il ajouta, compatissant et narquois :

— Ça te dépoétise la belle Agar, hein, ce père-là?...

Le marquis répondit, un peu agacé :

— Oh!... elle lui ressemble si peu!...

— Euh!... Euh!... pas si peu que ça!... je retrouve les mêmes oreilles jaunes et plates... la même peau d'un grain trop gros... Ah!... enfin!... voilà les Vonancourt!... j'ai une de ces faims!...

— Toujours farceuse, madame de Vonancourt?...

— Je n'en sais rien!... je crois qu'on a beaucoup exagéré...

— Elle est gentille!...

— Oui... mais quel grelot!... elle ne reste pas une minute tranquille!... et elle gazouille!... et elle rit!... moi, elle m'assourdit!...

On annonça :

— Madame la baronne est servie...

Madame de Treuil, très souriante, vint à Morières et, lui prenant le bras, le fit asseoir à sa droite. Il avait madame

d'Argonne pour voisine et il passa le commencement du dîner à regarder attentivement ses mains, de délicates et nerveuses mains satinées, qu'on devinait souples et douces, avec d'imperceptibles veines couleur de pervenche, et des ongles exquis d'un rose nacré.

Machinalement, ses yeux allèrent des mains de sa voisine de droite à celles de sa voisine de gauche : des mains assez belles de forme, fuselées et molles, d'un blanc de lait, et qui semblaient maquillées, elles aussi, du même enduit velouté et poudreux que le visage : avec, autour des ongles, très longs et un peu opaques, une teinte d'un rose trop intense pour être sincère.

Et Morières, d'abord séduit par la délicatesse des mains de droite, s'attachait à présent à contempler celles de gauche, les trouvant, dans leur blancheur grasse et à travers les éclairs des bagues, plus « suggestives » que les petites mains élégamment simplettes de Christiane.

Le début du dîner fut silencieux. On parlait presque bas, et seulement de voisin à voisine. Les orchidées mauves des grandes corbeilles basses redressaient leurs larges pétales, tout scintillants encore des gouttes d'eau lancées au dernier moment par la fleuriste. D'autres, piquées au milieu des figurines de Saxe, glissées entre les bras de Pomone ou de Vénus, miraient dans les glaces du surtout leurs étoiles baroques, qui, privées d'eau, s'inclinaient, déjà courbées par la chaleur.

M. de Morières regardait la grande salle à manger, d'un luxe harmonieux, sans une faute. Les tapisseries naïves représentaient des forêts peuplées de licornes blanches, de dindons ventrus et d'animaux improbables et agaçants. Les cerfs étaient tout petits et les tourterelles énormes et menaçantes. Une grande horloge, aux cuivres superbes, s'élevait dans l'un des angles. La suspension, une lampe d'église en vieil argent, était une merveille; le comte Salomon vit qu'elle attirait l'attention de Morières.

— N'est-ce pas, elle est belle, cette lampe, marquis?... c'est moi qui l'ai rapportée de mon dernier voyage en Allemagne... Agar adore les bibelots... vous aussi, je crois, vous êtes connaisseur?...

André répondit qu'il aimait à la folie les vieilles choses, et

c'était vrai. Bien qu'il fût aussi peu intellectuel que possible, et que l'art se résumât pour lui dans le portrait d'une femme bien habillée, peint par n'importe qui « de connu », ou dans les aquarelles de chevaux, il était arrivé à se connaître assez sûrement en bibelots. A force d'avoir vu de belles choses, et dans les châteaux où s'était passée son enfance et, plus tard, dans les collections des financiers qu'il fréquentait assidument, il avait fini par savoir que telle époque se reconnaissait à des perles et à des nœuds, telle autre à des feuilles d'acanthe ou à des griffons, et par comprendre que les unes et les autres avaient une valeur réelle au point de vue du chic. Il n'en fallait pas plus pour établir solidement dans le monde la réputation de connaisseur du marquis de Morières.

On le consultait. Les femmes lui montraient, avant de l'acheter, le bibelot douteux. Il était connu et redouté des marchands, qui ne se moquaient de lui que très bas, et lui faisaient faire, tout en rageant, de bonnes affaires pour l'amadouer.

Le comte Salomon jeta sur la lampe d'argent un dernier coup d'œil attendri et déclara :

— C'est une pièce unique !... on ne trouverait pas sa pareille dans toute l'Allemagne !...

La petite de Givray se mit à rire et dit à Chagny :

— Elle a dû lui coûter cher, la pièce unique !... il y met trop d'âme !...

Madame d'Argonne, qui, comme tous les convives des Treuil, avait admiré poliment la suspension, demanda tout bas à Morières :

— Vous ne trouvez pas que c'est dommage d'avoir adapté à cette belle lampe ancienne ces branches qui la défigurent absolument ?...

Il regarda furtivement la baronne, craignant qu'elle n'eût entendu et répondit :

— Mais non... c'est très habilement fait... dans le même style...

Elle leva sur lui ses beaux yeux surpris et, essayant de parler d'autre chose :

— Est-ce que vous irez à Auteuil demain ?...

— Oui certes !... vous aussi, naturellement ?...

— J'irai demain... mais je ne vais pas souvent aux courses.

Il la regardait d'un air étonné, elle reprit :

— Non... ça ne m'amuse pas beaucoup...

— Mais ce n'est pas seulement pour s'y amuser qu'on y va !... c'est pour se retrouver, pour passer le temps... il faut bien faire quelque chose !...

Étonnée à son tour, Christiane dit : « Ah ! », ne trouvant rien de plus à répondre.

Et M. de Morières pensa :

— Décidément, elle est niaise !...

La baronne, qui écoutait depuis un instant, demanda :

— Comment allez-vous à Auteuil, M. de Morières ?...

— Mon Dieu, madame... j'irai en fiacre, tout bonnement,... à moins qu'un ami ne m'emmène... je suis encore sans chevaux...

— Justement... je voulais vous demander de venir en *coach* avec nous ?...

Il s'inclina :

— Je serai ravi... Vous allez toujours aux courses ?...

— Toujours !... — répondit-elle, comme surprise de l'énormité de la question.

Au bout opposé de la table, on commençait à s'égayer un peu. Les voix montaient. Chagny taquinait madame de Givray qu'il avait aperçue rue Auber au milieu d'un rassemblement, sa carte de la Société protectrice des animaux à la main, faisant dresser contravention contre un cocher qui maltraitait son cheval.

— Elle n'en fait jamais d'autres !... — disait M. de Givray, d'un air navré, — c'est assommant de sortir avec elle !...

La jeune femme se défendait :

— En quoi assommant ?... Et qui ça gênait-il, puisque j'étais toute seule ?...

— Aujourd'hui !... mais pas toujours !... Alors, tantôt... vous êtes descendue de voiture pour aller vous disputer avec un cocher ?...

— Comment, descendue ?... puisque c'est moi qui étais dedans...

— Dans quoi ?...

— Ben, dans le fiacre...

— Pourquoi étiez-vous rue Auber dans un fiacre ?...

— Oh !... en voilà, des questions !... J'étais dans un fiacre rue Auber, parce que je venais de monter dedans boulevard Haussmann,... et j'étais montée dedans boulevard Haussmann, parce que je sortais de chez Laferrière et que, comme j'avais envoyé la voiture au Bois avec les enfants, je ne voulais pas rentrer à pied,... et voilà !... est-ce suffisant ?...

M. de Givray demanda encore :

— Eh bien, le cheval est tombé rue Auber,... ce n'est pas étonnant !... c'est un miroir, la rue Auber,... qu'est-ce que le cocher y pouvait ?...

— Il pouvait le dételer pour le relever,... au lieu de taper dessus !... D'abord, je prévoyais ça !...

— Quoi ?...

— Que le cheval tomberait... Il avait l'air d'une brute, ce cocher !... alors, comme je voulais faire une course, je lui dis : « Arrêtez-moi, 3, rue Auber... mais arrêtez doucement... parce que ça glisse et que votre cheval ne m'a pas l'air de tenir beaucoup sur ses pattes... » Il me répond : « As pas peur !... » et nous voilà partis !... nous tournons rue Auber... et avant d'avoir fait trois pas... patatras !... Je sors du fiacre...

— C'est la première chose à faire... — dit gravement le comte Salomon, — un cheval peut se relever avec son harnais à moitié cassé... et repartir... c'est très dangereux !... ça m'est arrivé une fois !...

— Vous vous êtes fait du mal ?... — interrogea gracieusement M. de Vonancourt, l'homme poli par excellence.

— Non... heureusement !... mais je pouvais m'en faire beaucoup !...

Chagny demanda à la petite de Givray :

— Nous en étions à la sortie du fiacre ?...

— Ah !... bon !... je n'y pensais plus !... Donc je descends... le cheval avait versé sur le côté, il était étendu les quatre pattes raides, presque réunies en chevreuil mort qu'on va suspendre... impossible de se relever tout seul... et le cocher restait sur son siège à taper dessus comme un sourd...

— Alors, vous avez exhibé la bonne carte verte ?...

— Pas encore!... je l'ai d'abord supplié très gentiment... « Tapez pas comme ça : c'est à l'heure, et je ne suis pas pressée... prenez le temps de le ramasser... vous voyez bien que la sous-ventrière l'empêche de se relever... défaites-la!... » Comme il ne bougeait pas, j'ai dit : « Je vais la défaire!... » Alors il a crié : « Touche pas!... » et il a sauté de son siège... c'est à ce moment-là que j'ai montré ma carte verte... un ouvrier qui passait a été chercher un agent... et quand l'agent est arrivé, le cocher tapait tellement à coups de pied et de manche de fouet sur ce malheureux cheval plaqué par terre, qu'il l'a emmené au poste, le cocher... au lieu de verbaliser tout simplement... comme à l'ordinaire.

M. de Givray demanda à Chagny :

— Vous avez assisté à tout ça?...

— Non... je n'ai vu que la fin... on emmenait le cocher... et il y avait des gens qui riaient...

— Ils riaient de Rosette, naturellement?...

La petite de Givray protesta :

— Mais non... c'est-à-dire si, tout de même!... c'est parce que le cocher n'a vu ma carte de la Société protectrice qu'au moment où on l'emmenait... alors, il m'a regardée en criant : « Ah!... vous en êtes, vous?... Ben, j'aurais dû voir ça à vot' tête!... » C'est ça qui les a fait rire...

— Il y avait de quoi!... — dit Chagny, qui riait de tout son cœur.

M. de Morières s'adressa à Christiane, qui écoutait en souriant :

— Elle est bien toujours la même, ma cousine Rosette!...

La comtesse répondit avec conviction.

— Elle est délicieuse!... je l'aime beaucoup!...

— Moi aussi!... mais je la gronde souvent... quand je suis là ...

— Et pourquoi la grondez-vous?...

— Parce qu'elle n'a pas assez de tenue... pas assez de souci du qu'en dira-t-on...

— Je ne trouve pas ça!...

— Comment?... vous trouvez naturel qu'une femme du monde auquel appartient Rosette s'abaisse à discuter avec un cocher qui lui répond : « Touche pas! » ou : « As pas peur!... »

— Je ne trouve pas que des réponses plus ou moins correctes abaissent celui à qui elles s'adressent... On peut, il me semble, être abaissé par soi-même, mais non par les autres...

— Telle n'est point, je crois, la morale mondaine...

— Probablement madame de Givray se contente de la morale tout court...

— Ne pensez-vous pas qu'il faut, avant tout, épouser les idées — les travers mêmes, si vous voulez — du monde où l'on naît?... qu'il faut se conformer à certaines traditions?... à certaines règles d'habitudes et de langage?... en un mot... faire comme les autres?...

— Je pense qu'il faut avant tout être soi... sans se préoccuper en rien de ce que sont ou ne sont pas les autres...

— Si je vous comprends bien, madame... c'est pour ses défauts que vous aimez Rosette?...

— J'aime madame de Givray parce qu'elle sait aimer ce qui est bon, comprendre ce qui est beau... s'intéresser à d'autres choses que le monde, les robes, le concours hippique ou les potins... je l'aime parce qu'elle est la seule femme avec laquelle je ne m'ennuie pas à mourir... et je crois qu'elle me rend un peu cette affection...

Sincère, André affirma :

— Oui!... elle me disait ce matin que vous étiez charmante... et la seule femme avec qui elle soit liée vraiment... c'est très flatteur, ça!... car, si elle est mal élevée, elle est très intelligente, ma petite cousine!... et ne lui plaît pas qui veut!...

A travers la table, madame de Givray demanda en riant :

— Eh! là-bas!... il me semble que vous parlez beaucoup de moi, tous les deux?...

Ce fut la baronne qui répondit d'un ton aigre-doux.

— Beaucoup... en effet!...

Mais le comte Salomon, très rouge, étouffant dans la pièce surchauffée, et s'animant au milieu des épaules et des parfums, déclara, l'œil allumé et la voix un peu rauque :

— Jamais assez!...

Le banquier, qui n'était pas une bête, trouvait fort de son goût la petite de Givray. Cette frimousse rose, ces yeux gris souris qui riaient toujours sous une envolée de bouclettes d'or

pâle, le tentaient comme un fruit vert et rare. Et comme, bien que déjà vieux et assez laid, il avait « réussi » auprès de mondaines aussi « bien posées » que celle-là, il se disait que toute femme a son heure, et il ne se laissait rebuter, ni par la réputation intacte, ni par ce qu'il appelait « l'apparente froideur de la petite ».

De fait, Rosette eût été très en peine de dire — pour employer une expression qui lui était familière — comment le père de madame de Treuil « avait le nez fait ». Toujours distraite, ou bien violemment intéressée par quelque chose ou par quelqu'un, elle ne voyait rien de ce qu'elle ne regardait pas. Elle avait perçu vaguement la silhouette amorphe et le bourdonnement insignifiant de celui qu'elle appelait le « père Salomon », mais cela sans plus. Et si on lui eût dit que sa petite personne, pas jolie mais drôlette, était reluquée par le financier, elle eût sauté au plafond, de saisissement et d'indignation. Pour elle, le père Salomon était chez les Treuil quelque chose à quoi elle n'avait jamais songé; quelque chose entre les valets de pied et les chiens danois de la baronne. Elle ne pensait même pas que tout l'argent qui ruisselait dans la maison venait de lui. A propos de lui, elle ne pensait à rien.

Elle répondit en riant, presque sans regarder le banquier :

— Je n'aime pas qu'on s'occupe de moi!... je suis très « violette!... » c'est par calcul, d'ailleurs!... car, à moins d'être absolument sûre de ceux qui s'en occupent...

Voyant que madame d'Argonne faisait un mouvement :

— Oh!... vous!... je suis bien tranquille!... je n'ai pas peur que vous me bêchiez... mais André, c'est autre chose... j'ai pas confiance!...

— Comment?... — fit Morières, étonné — tu as peur que je ne te bêche?... tu crois que...

— Parfaitement!... je sais que je te choque à chaque instant... Tu détestes ce que j'aime... et réciproquement... alors...

— Alors... ça n'est pas une raison pour te bêcher?... comme tu dis...

— Mais pourtant...

Elle s'arrêta, réfléchissant, et ajouta :

— Après ça, tu es si bien élevé!...

La chaleur devenait atroce. Les grosses têtes mouchetées des orchidées se baissaient de plus en plus vers les glaces des surtouts. Les fleurs mêmes des corbeilles commençaient à s'incliner : les gouttes d'eau avaient séché aux lumières, et les pauvres plantes, avant de mourir, lançaient autour d'elles leurs senteurs lourdes, qui semblaient des stupéfiants plutôt que des parfums.

Écarlate, le front perlant de minuscules gouttelettes, le comte Salomon demanda :

— Agar!... est-ce qu'on ne pourrait pas établir un petit courant d'air, mon enfant?...

Madame de Treuil répondit, d'un ton sec :

— C'est à ces dames qu'il faut demander ça!... tout le monde n'aime pas, comme vous, les courants d'air...

Elle parlait en regardant sournoisement autour d'elle, redoutant qu'on accordât au banquier la grâce qu'il demandait, devenu maintenant très pâle, la parole légèrement embarrassée par un malaise croissant. Madame de Treuil était une de ces natures grelottantes, anémiées par l'abus des calorifères et des fourrures et qui ne peuvent plus vivre à une température normale. Elle redoutait l'air à l'égal de l'eau et du feu : beaucoup plus même, en raison de son contact plus fréquent. Elle vivait à la façon des paysans, qui n'ouvrent jamais une fenêtre ; elle n'admettait pas que son père, toujours congestionné, pût avoir trop chaud. Elle ne comprenait pas que l'on vécût autrement que dans trente-cinq degrés de chaleur factice, au milieu des émanations des fleurs et des gens. Et comme le banquier — qui, lorsqu'il avait une idée, ne la lâchait pas volontiers — appelait un des valets de pied et lui disait d'ouvrir une fenêtre en face de celle déjà ouverte, elle se mit à trembler, fiévreuse, inquiète, et pressa le service pour pouvoir quitter la salle à manger.

M. de Morières, qui causait avec Christiane, ne vit pas que la baronne se levait de table. Ce fut elle qui lui toucha le bras, disant d'un ton où perçait l'aigreur :

— Je vous demande pardon de vous déranger?...

Madame d'Argonne rougit, tandis que le marquis s'excusait avec un empressement vraiment sincère :

— C'est moi qui suis honteux de mon étourderie!...

Et pendant que, debout dans un coin du salon, madame de Treuil buvait lentement une tasse de café, il s'excusa de nouveau :

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas?... quand on est très jolie, on est très indulgente?...

Il regardait la baronne, cambrée sous sa robe d'un rouge éclatant, admirable dans l'ampleur de ses mouvements, et il la trouvait vraiment belle : son compliment de tout à l'heure était sérieux et très réellement pensé.

Il dit, encore moins haut, s'approchant plus près d'elle :

— Vous savez que j'étais ce soir au manège Grand?...

Elle demanda vivement :

— Vous m'avez vue?...

— Je vous ai vue, oui, madame!... mes compliments!... j'avais raison de dire que le costume devait vous aller... il vous moule, ce costume!...

Il ajouta, banal et « guirlandeur » :

— Et c'est ce qu'il peut faire de mieux!...

Madame de Treuil se redressa, transportée d'aise. Cette stupidité sucrée la ravissait absolument. Comme toutes les femmes mal faites, son idée fixe était d'enthousiasmer par sa beauté plastique : et elle savait que son costume de bicyclette faisait habilement croire à cette beauté-là. Le visage correct de M. de Morières lui plaisait, et elle était affolée de son chic et de sa réputation.

Il reprit :

— J'irai tous les jours vous voir prendre votre leçon... voulez-vous?...

Elle acquiesça de la tête, et il conclut, en toute franchise, pensant à l'exquis dîner de ce soir, aux jolies femmes, à Auteuil demain... et à tout dans l'avenir :

— C'est tout de même bon, de se retrouver à Paris!...

La baronne lui lança un regard appuyé, caressant et très long. Et il se dit, en voyant ce regard :

— Elle aussi!... pourquoi pas?... au fond, ça n'engage à rien... et elle est, d'ailleurs, très charmante!...

M. d'Argonne avait traversé le salon, et maintenant, debout à côté d'André, complimentait crûment la baronne sur ses formes exquises.

Christiane, de loin, les regardait tous deux, devinant presque ce qu'ils disaient. Elle pensait que ces deux hommes, son mari, son Jacques aimé, et l'autre, se ressemblaient de toutes pièces. Ils avaient les mêmes habits, les mêmes habitudes, le même goût pour la baronne et ses pareilles.

Et cette pensée l'attrista un peu.

III

Dans le coupé qui ramenait les d'Argonne, du Parc Monceau au vieil hôtel de la rue de Lille, le comte répondit à peine aux questions de sa femme. A la fin, elle demanda, surprise d'un silence auquel elle n'était pas accoutumée :

— Est-ce que tu es souffrant ?...

— Mais non !...

— Alors, qu'est-ce que tu as ?...

— Mais rien !...

— C'est singulier !... tu as l'air fatigué... ou ennuyé ?... Je sais bien que ce n'était pas drôle, ce dîner !... mais enfin, nous en avons fait bien souvent de plus ennuyeux !... d'abord chez les Treuil on s'ennuie toujours plus ou moins... et aujourd'hui, c'était « moins »...

M. d'Argonne répondit, l'air agacé :

— Je ne vois pas en quoi on s'ennuie chez les Treuil plus qu'ailleurs !...

— Oh !... — fit la jeune femme surprise — oh ! si ! on s'y ennuie plus qu'ailleurs !... c'est tellement pompeux !... tellement à la pose !...

— Tu trouves que c'est à la pose quand c'est tout bonnement correct... et, à propos de ce qui est correct,... tu aurais dû t'habiller mieux, ce soir...

— Mais... — dit Christiane — j'ai mis une robe toute fraîche... que je mettais pour la première fois...

— Je ne dis pas qu'elle ne soit pas fraîche... mais elle est vilaine, cette robe !... elle n'a aucun chic!... Tu t'habilles généralement très mal...

— Mon Dieu!... je suis toujours en blanc...

— Je ne sais pas comment tu es... mais ce qu'il y a de sûr, c'est que madame de Treuil, qui est cent fois moins jolie que toi, t'écrasait absolument ce soir...

— Dame!... elle a des robes de cinquante louis!... — les modestes!... — et moi, quand j'arrive à quatre cents francs... je trouve ça superbe...

Elle ajouta en riant:

— Et ruineux!...

— Mais tu as assez pour être convenablement habillée!...

— Convenablement?... oui!... mais je ne peux pas lutter avec madame de Treuil, qui dépense par an pour ses robes plus que nous n'avons à dépenser en tout...

— Tu exagères...

— Je ne crois pas!... elle s'habille chez Philippe... et là, déjà, elle en a au moins pour quatre-vingt mille francs... il reste les chapeaux, les chaussures, les corsets...

— Une dépense que tu n'as pas à faire, toi, les corsets!...

Et, passant le bras autour de la taille si souple de sa femme M. d'Argonne l'attira contre lui et la serra doucement.

Elle s'abandonna, tout heureuse, en disant de sa belle voix grave et caressante:

— A la bonne heure!... tu es si méchant, quand tu me grondes!...

— Je ne te gronde jamais!...

— Si... très souvent, quand nous revenons de ces vilains dîners, tu as l'air grognon, mécontent, sans que je sache pourquoi... Si tu voulais aller dans le monde sans moi, j'aimerais bien mieux ça!...

— Te laisser?... tu n'y penses pas!...

— Ou alors, ne pas aller du tout dans le monde...

— Je ne peux pas vivre comme un ours... je ne suis pas comme toi!... je suis d'une nature sociable!...

— Ah! oui!... fit Christiane, presque douloureusement.

— Tu as l'air de me le reprocher?... Songe donc!... jusqu'à trente-deux ans, j'ai vécu privé de toutes les distractions,

moi!... me couchant à dix heures, me levant à midi, pour trouver moins longues les journées... qui cependant me semblaient ne jamais finir!... je ne pouvais même pas faire des visites quand il pleuvait... on me donnait tellement peu d'argent que, si j'avais pris des fiacres, je n'aurais pas eu de quoi acheter des gants... Aujourd'hui, je veux ma revanche...

— Tu l'aurais aussi bien sans me traîner à ta suite, ta revanche...

— Non... je n'ai pas sans toi de plaisir complet... et puis, toi, tu serais jalouse, si tu n'étais pas là...

Elle répondit, convaincue :

— Bien moins que quand j'y suis!... d'ailleurs, tu ne m'as pas jusqu'à présent, donné d'occasions de l'être...

Elle se serra plus encore contre lui, se faisant toute petite, caressante et câline, et supplia :

— Ne m'en donne pas, dis?... ne m'en donne jamais?...

— Ma chérie... — murmura-t-il affectueusement — à quoi vas-tu penser là?... tu sais bien que je t'adore?...

Il avait posé ses lèvres sur les yeux de Christiane, et il les y appuyait, comme pour les empêcher de se rouvrir aux visions mauvaises. Et cette caresse, tendre pourtant, et bonne, et sincère, ne la satisfaisait pas. Elle ne sentait plus cette passion qui, autrefois, la faisait frissonner toute au moindre baiser de son mari.

La voix du cocher qui demandait la porte la tira de l'inquiétude bizarre où elle se laissait glisser. Elle monta l'escalier en causant avec le comte des courses du lendemain.

Il regrettait d'aller tout bonnement à Auteuil en victoria, et il se demandait, très préoccupé de cette si importante question :

— Pourquoi les Treuil emmènent-ils les Vonancourt plutôt que nous en *coach*?...

Elle répondit avec indifférence :

— Parce que Vonancourt se sera fait inviter!... il n'y en a pas un comme lui pour jouer de la carte forcée...

Et, entrant chez elle, elle commença à se dévêtir.

Quand, au moment d'ôter sa robe, elle se vit dans la haute psyché qui s'inclinait sur ses sphinx de cuivre, elle se demanda pourquoi Jacques trouvait que sa robe lui allait

mal... Il lui semblait, à elle, qu'elle était, au contraire, très jolie dans ce nuage tout blanc, d'où sortaient ses épaules pleines si délicatement rosées. Tandis qu'elle se regardait, M. d'Argonne souleva la portière qui séparait sa chambre de celle de sa femme, demandant :

— Tu n'as pas besoin de moi?...

Elle répondit, en sortant du grand cercle neigeux que faisait sur le tapis la robe tombée à ses pieds :

— Non merci!... je n'ai besoin de rien du tout!... je me défais très bien toute seule...

Jamais elle ne se faisait attendre par sa femme de chambre. Personne ne l'aidait à se déshabiller. Jamais non plus, un coiffeur n'avait touché à ses beaux cheveux fins et lourds. Elle ne pouvait pas supporter l'effleurement des mains banales. Un essayage l'énervait à pleurer. L'idée de sentir quelqu'un près d'elle, dans sa chambre, de mêler à l'intimité de sa vie des domestiques, la dégoûtait.

Elle dit, en ramassant la robe écroulée à terre :

— Je ne sais pas pourquoi tu lui en veux, à cette pauvre petite robe... elle est pourtant jolie!...

— C'est toi qui es jolie, mon amour!...

Il l'avait prise dans ses bras et l'admirait de tous ses yeux, clairs et francs. Confiante et tranquille, heureuse de le sentir un peu à elle pendant cet instant, elle demanda, renversant sa tête fine :

— Plus jolie qu'avec ma robe, n'est-ce pas?...

Et, repoussant M. d'Argonne, elle s'écria gaiement, rassurée à la vue de sa surprenante beauté :

— Tu sais!... j'aime mieux que tu aies ce goût-là!... comme ça, au moins, je suis sûre de te plaire sans grands frais de mise en scène...

Elle ajouta, en riant :

— ... car les frais de mise en scène, c'est cher!... et fatigant!...

— Tu parles toujours de ce qui est cher?... voyons... veux-tu que j'augmente ta pension?...

Tout de suite, elle se récria :

— Jamais!... je dépense déjà beaucoup trop!...

Au moment de son mariage, le comte avait dit à Christiane

qu'elle conserverait pour sa toilette ses revenus personnels. Plus tard, craignant que ce ne fût trop peu, il avait complété les douze mille francs que, dans sa simplicité, il croyait suffisants pour l'entretien d'une femme élégante. Il était, en fait de chiffons, d'une incapacité absolue. Privé d'argent par ses parents, — qui agissaient ainsi sciemment, pour l'empêcher de faire une noce damnable, — n'ayant jadis offert aux femmes que des fleurs ou des bonbons, puis, marié sans transition dès qu'il avait été en possession de sa fortune, Jacques d'Argonne ignorait invraisemblablement ce que savent tous les hommes de son monde. Il était persuadé qu'une femme peut, avec douze mille francs, s'habiller à ravir. C'était d'ailleurs ce que faisait Christiane. Elle était mise très élégamment, mais avec une simplicité relative. Trop fine et délicate pour ne pas sentir que les choses tapageuses ont besoin d'être parfaites et de venir des meilleurs fournisseurs, elle s'habillait très sobrement, dans une gamme un peu terne, faite principalement de blanc et de gris. La forme de ses robes était toute droite, très collante, même lorsqu'elle semblait vague à ceux qui n'y entendent rien. L'absence du corset n'indiquait chez elle ni une prétention ni une pose. Elle n'en portait pas, tout bonnement, parce qu'on ne lui en avait pas fait porter dans son enfance, et que, plus tard, elle n'avait jamais pu s'y accoutumer. Et comme elle ne pouvait et ne voulait pas se serrer, elle n'était pas, pour la mode, très mince de taille. Elle semblait trop droite, sans assez de hanches, avec dans la démarche un je ne sais quoi de très libre, qui, à première vue, déroutait un peu. De même ses cheveux, admirablement épais et doux, de vrais cheveux de soie, ne bouffaient pas comme il aurait fallu, parce qu'elle les soignait et les arrangeait elle-même, redoutant les frisures factices et les ondulations « garanties dix jours ». En somme, madame d'Argonne était une beauté trop vraie pour gagner à l'arrangement. Elle le savait bien et restait telle que Dieu l'avait faite, se disant à part soi que son emploi n'était pas celui des coquettes et qu'il ne fallait pas sortir de son emploi.

Très franche avec elle-même, elle reconnaissait sans fausse modestie sa beauté, et elle en était heureuse infiniment.

Aimante et tendre, sensuelle et passionnée, elle s'avouait

que si on lui eût fait choisir l'image à laquelle elle voulait être créée, elle eût, sans hésiter, choisi la sienne. Elle croyait naïvement que, telle quelle, elle possédait tout ce qui devait rendre Jacques heureux. Et elle adorait Jacques ! Elle le trouvait beau, généreux, élégant, supérieur à tous. Si elle avait pu croire qu'il cesserait un jour de l'aimer, elle serait morte sans un regret.

Et lui l'aimait de tout son amour dès qu'il la retrouvait si belle, se donnant à lui avec ce fougueux emportement qui le ravissait. Mais, dans le monde, au milieu des autres femmes plus pomponnées, plus chics, plus artificiellement jolies qu'elle, il lui en voulait presque de ne pas savoir « tirer parti » de sa beauté.

Tandis qu'elle se renversait dans ses bras, oubliant déjà ce qu'il venait de lui offrir, il demanda encore, suivant son idée avec une gentillesse têtue :

— Voyons?... veux-tu quinze mille?... ce n'est pas le Pérou, après tout!...

Elle refusa doucement, s'entêtant, elle aussi :

— Mais non !... j'ai bien assez, je te dis !... et puis, trois mille francs, ce serait beaucoup pour ce que tu supprimerais... rien du tout pour ce que je pourrais ajouter... Pourquoi donc vouloir faire ce qu'on ne peut pas faire?... s'acharner à des luttes impossibles?... il n'est pas nécessaire que chacun vive de la même façon... Nous sommes jeunes, bien portants, heureux... moi, du moins!... mais nous n'avons pas beaucoup d'argent!... les Treuil en ont énormément... ils n'ont pas le reste...

— Comment, pas le reste?...

— Dame!... je ne les trouve pas jeunes, ni beaux, ni solides...

— Mais madame de Treuil n'a pas trente ans!...

— Ah!... eh bien, elle est mal conservée!... c'est encore plus triste...

Il demanda :

— Tu ne la trouves pas jolie, madame de Treuil?...

— Jolie, non... belle peut-être... pour ceux qui aiment ce genre de beauté-là...

— Tu es difficile?...

— Il y en a tant qui ne le sont pas!...

Il demanda encore :

— Est-ce que tu n'as pas remarqué que Morières avait l'air de la serrer de près, ce soir?...

— Tous les hommes ont toujours l'air de la serrer de près...

Et elle ajouta en riant :

— Même toi!...

Il se défendit, avec un peu d'embarras.

— Moi?... tu rêves!... d'abord, je suis très lié avec Treuil et...

— Oh!... ça!...

— Et puis, je te le répète, je t'aime!...

— Quand nous sommes seuls tous les deux!... comme à présent... — mais dans le monde... va t'faire fiche!... comme dit Rosette...

— Tu feras bien de ne pas parler comme madame de Givray...

— Tu ne l'aimes pas?...

— Je l'aime modérément... elle est mal élevée...

— C'est-à-dire franche... et pas gobeuse!... elle n'admire pas aveuglément les gens en vertu du brevet de chic qu'on leur décerne... elle veut se rendre compte... elle tâtonne...

— Elle n'a pas le droit d'être si difficile!... elle n'est même pas jolie!...

— Tu crois ça?... demande donc à M. Salomon ce qu'il en pense?...

— Pourquoi dis-tu toujours « monsieur » Salomon... au lieu de dire — comme tout le monde — le comte Salomon?...

— Mais parce que je ne donne jamais aux gens leur titre... excepté quand je les présente... ce n'est pas une habitude française, ça!... c'est *rasta* en diable!...

— Mais, puisque Salomon y tient, à son titre!...

— Il y tient pour ce qu'il lui a coûté!... comme il tient à la suspension des Treuil... et à toutes choses, en général, qu'il a payées de ses deniers...

— Si nous dormions, ma chérie?...

Elle desserra ses bras, noués au cou de son mari, et, quittant la chaise longue où elle était assise, elle se mit à aller

et venir, achevant sa toilette, tandis qu'il lui demandait, en soulevant la portière pour rentrer dans sa chambre :

— Mettras-tu une jolie toilette demain?...

— Demain?...

— Oui... à Auteuil?...

— Ah!... je n'y pensais plus, moi, à Auteuil!... je mettrai une petite robe de laine blanche... qui va bien...

— Du blanc, encore!...

— Toujours!... je n'aime que ça!...

Il sortait, lorsque, poussant une exclamation, il revint sur ses pas :

— Ah!... à propos!...et moi qui oubliais de te demander...

— Quoi donc?...

— Comment tu trouves mon ami Morières, parbleu!...

— Mais... je le connais si peu...

— Bah!... il n'est pas difficile de savoir, à première vue, ce qu'il est et ce qu'il vaut...

Elle dit, évitant de répondre nettement :

— Je ne suis pas si perspicace...

— Enfin, tu l'as regardé, je pense?... et tu peux au moins me donner ton avis sur son physique?...

— Il est très charmant... il te ressemble...

— Tu rêves!... il est cent fois mieux que moi!...

— Je ne trouve pas ça!... vous avez tous les deux la même souplesse solide..., les mêmes yeux bleus, la même moustache effarouchée..., légère et pâle comme des cheveux de bébé...

Elle ajouta en souriant :

— Et je me rends bien compte que tu as augmenté, par tous les moyens possibles, cette ressemblance qui n'est pas pour te déplaire, n'est-ce pas?... étant donné que M. de Morières est ton idéal?... tu portes comme lui tes cheveux... comme lui aussi tu ébouriffes ta moustache...

Un peu agacé, d'Argonne demanda :

— Enfin, te plaît-il, oui ou non?...

— Il me plaît physiquement beaucoup...

— Ce qui veut dire que moralement il te déplaît?...

— Oh! pas du tout!... j'attends pour le juger...

— Mais ce soir l'impression a été mauvaise?...

— Ce soir, je l'ai trouvé un peu trop uniquement occupé du *cant*... et du chic... et de tout ce qui est en général mesquin et factice...

— C'est madame de Givray qui t'a fait d'avance les honneurs d'André?...

— Jamais Rosette ne m'a parlé de M. de Morières... autrement que pour me dire que c'est le seul de ses cousins qu'elle aime...

— Le fait est qu'elle est assez peu aimable pour sa famille, madame de Givray !... elle est beaucoup plus gentille pour ses amis...

— Dame! c'est naturel!... les amis on les choisit à son gré... tandis que la famille, on est bien obligé de la subir telle qu'elle est...

— Dans tous les cas, tu me feras plaisir en étant gracieuse demain pour André...

— Demain?... où ça?...

— A Auteuil... il y sera sûrement...

— Oui... il y va avec les Treuil...

— Ah!... — fit Jacques en mordillant sa moustache — ça ne m'étonne pas... il sera la gloire du chargement!...

Et après un instant, il ajouta avec regret :

— Ça sera le *coach* le plus chic... comme toujours, d'ailleurs !...

Évidemment un souci le poignait de n'être pas du *coach* des Treuil!... Il restait pensif, roulant dans sa tête des combinaisons pour arriver à ce résultat tant souhaité.

Et Christiane, un peu agacée de cette puérilité qu'elle ne comprenait pas, ne put s'empêcher de répondre :

— Eh bien, tant mieux pour lui !...

Il la regarda, et, avec humeur :

— C'est singulier!... toi qui es si fine... il y a certaines nuances que tu ne saisiras jamais!...

— Je le crains !...

Sans voir l'ironie, il reprit :

— Comment ne comprends-tu pas qu'il est agréable d'être considéré comme des gens qui ornent... d'être emmené dans la voiture la plus regardée et la plus admirée?...

— Je trouve beaucoup plus agréable d'être dans une voiture

qui est la mienne... surtout si cette voiture est jolie et bien attelée, et c'est le cas!... je ne tiens pas du tout à être regardée, moi!...

— Jamais, avec ces idées-là, tu n'arriveras à rien!...

— Mais à quoi donc veux-tu que j'arrive?...

— A être la femme qui « donne le *la*... » — comme dit madame de Givray, que tu aimes à citer...

— Eh! je ne désire pas du tout être cette femme-là!... j'ai des goûts paisibles, une ambition modeste... ou plutôt, pas d'ambition du tout... je suis absolument heureuse... il ne me manque qu'une chose...

— Laquelle?...

— Un enfant...

— Ça ne me manque pas, à moi!...

Elle répondit tristement :

— Je le sais bien!...

Il se mit à rire :

— Tu m'en veux toujours de n'avoir pas pris au tragique l'accident que tu as eu?... Franchement, j'avoue ne pas avoir pleuré sur cet accident... de six semaines!...

— Je ne t'en veux pas!... ça me fait de la peine que tu ne sentes pas les choses comme moi, voilà tout!...

— On est si heureux sans enfants!... c'est-à-dire sans soucis... et tu serais bien avancée, n'est-ce pas, quand ta jolie taille — à laquelle tu tiens tant — serait déformée... ta poitrine fanée...

— Mais je connais des femmes qui ne sont ni fanées ni déformées, et qui ont des enfants... Ce qu'il y a de sûr, c'est que, déformée ou pas, je voudrais en avoir...

M. d'Argonne était resté debout au milieu de la grande pièce. Elle vint poser sur ses épaules ses belles mains nacrées et, les yeux luisants d'amour, elle lui dit de sa voix chaude, qui tremblait un peu :

— J'en voudrais tant!... si tu savais?... tant, tant!...

Distraitement, il baisa les yeux qui se trouvaient devant ses lèvres, et montrant la pendule :

— Regarde un peu?... nous sommes fous!... il est trois heures... nous devrions dormir depuis longtemps!...

Elle s'attachait à lui. Il la repoussa doucement :

— Je veux que tu sois jolie et fraîche demain à Auteuil...

Elle répondit presque avec colère :

— Ce que je m'en moque, d'Auteuil !...

Et, le regardant sortir, elle murmura, se sentant triste à pleurer, mais narquoise quand même :

— Allons !... ça ne sera pas encore pour aujourd'hui !...

GYP.

(*A suivre.*)

MÉMOIRE

SUR LA

RÉVOLUTION DE 1830

Le baron d'Haussez, dans les *Mémoires* qui ont été récemment publiés par la *Revue de Paris*, parle longuement et âprement des démarches qui furent faites par M. de Semonville, grand référendaire de la Chambre des pairs, auprès du roi Charles X, pour le décider à retirer les Ordonnances et à renvoyer le ministère Polignac[1]. Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs le récit même, écrit par M. de Semonville, du rôle qu'il a joué durant la révolution de Juillet. Ce document fut rédigé par lui, à la demande de son ami, le baron Mounier, au lendemain même des événements, dès le mois d'août 1830. Quelques-uns des détails qu'il contient, en particulier la conversation décisive que M. de Semonville eut à Saint-Cloud, le 28 juillet, avec Charles X, se retrouvent en abrégé dans la déposition qu'il fit, au procès des ministres, devant la Cour des pairs, le vendredi 17 décembre. Mais cette déposition, insérée au *Moniteur officiel* du 18 décembre 1830, n'a ni le développement ni l'accent vivant et dramatique du texte que nous publions. De plus, elle ne touche qu'à une très petite partie des évé-

1. *Revue de Paris*, 1er juillet 1894, p. 165 et suiv.

nements des journées révolutionnaires et l'on n'y trouve rien sur les relations que M. de Semonville eut alors avec le duc d'Orléans. Ce qui fait l'importance particulière du témoignage de M. de Semonville, c'est que cet ancien conseiller au Parlement de Paris, devenu successivement député aux États Généraux de 1889, ministre plénipotentiaire de la République, puis du Consulat, sénateur et comte de l'Empire, enfin grand référendaire à la Chambre des pairs de la Restauration, était considéré par les ultras comme un orléaniste, par les orléanistes comme un carliste. Aussi trouvons-nous en lui un témoin et un juge impartial et désabusé.

Le manuscrit original de M. de Semonville resta jusqu'en 1837 entre les mains du baron Mounier; Mounier le confia à un M. Prévost, qui en fit une copie[1]. Cette copie fut soumise à M. de Semonville qui la corrigea, la signa et la parapha à toutes les pages pour en garantir l'authenticité. Elle fut alors remise au baron Mounier, et M. de Semonville lui adressait à ce sujet, le 17 avril 1838, la lettre suivante :

Oui, mon ami, c'est à vous, à vous seul qu'appartient cet écrit, pour en disposer après ma mort. Et à qui donc devrait-il être adressé, si ce n'était à celui aux instances de qui j'ai cédé en fixant sur le papier des récits épars, si souvent l'objet de nos confidences? Vous avez voulu qu'elles appartinssent un jour au public, non pour honorer ma mémoire qui ne tiendra point une grande place dans celle des hommes, mais pour que l'exposition de ce grand drame fût dégagée des mensonges de tout genre dont l'ont enveloppée les partis. J'ai dit, selon l'expression judiciaire, la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Les deux principaux acteurs, Charles X

1. Prévost écrivait le 27 mai 1837 à M. Mounier :

« Mon cher ami, le temps m'a manqué pour vous porter moi-même le manuscrit du bon M. de Semonville. Dites-lui bien, à la première occasion, car je vous l'affirme sur l'honneur, que personne, sans exception, n'en a vu un mot.

» L'ouvrage à mon avis n'est pas entièrement terminé. Il y manque des dates; le titre même est à faire. Il existe quelques lacunes de peu d'importance, qu'une phrase remplirait. Quelques mots ajoutés le rendraient plus clair et plus parfait. Ces corrections, ces additions, qu'il m'a promis de faire, donneront à cette transcription l'authenticité qui lui manque.

» Adieu, cher bon. Je serai à Paris le 12 juin ou peut-être plus tôt. Mille amitiés très sincères.

» PRÉVOST. »

6 heures du matin, 27 mai 1837.

et le duc d'Orléans, sont représentés tels qu'ils me sont apparus. Quel intérêt aurais-je à les farder, à altérer leurs paroles? Ma place dans ces tableaux ressemble à celle du chien obligé que les peintres de la Renaissance introduisent toujours près des personnages historiques. A quoi bon mentir pour prêter à un épagneul les formes et les dimensions d'un lévrier? Je n'ai fait que ce qu'aurait fait à ma place un grand référendaire honoré de la confiance de la pairie et ne pouvant la réunir en raison des circonstances. Si M. Pastoret[1] m'a laissé le passager honneur de paraître sur le premier plan, la cause en est à la réserve timide de son caractère, à son âge plus avancé que le mien, aux sollicitations d'une femme passionnée pour la conservation de son mari. Sans elle, je serais sans doute resté obscurément au Luxembourg, déplorant l'absence de nos collègues, la vôtre surtout, et mon impuissance à conjurer des désastres que tout ami de son pays ne voyait qu'avec horreur[2]. Ainsi, mon ami, je remets en vos mains cet écrit, pour en user à votre guise après ma mort. En attendant, corrigez, réformez les fautes ou les négligences de style, ou même plus, si cela vous convient. Je ne pourrai qu'y gagner; je signe tout d'avance et de confiance, heureux de penser que vous associerez ainsi mon nom à celui dont vous avez si bien conservé l'honneur, et à l'éclat duquel vous ne pouvez manquer d'ajouter.

1. Le marquis de Pastoret, chancelier depuis 1829, présidait en cette qualité la Chambre des pairs. Le grand référendaire ne faisait qu'en administrer les fonds.

2. Nous trouvons une note de M. Mounier écrite en avril 1839 au sujet de ce passage de la lettre de M. de Semonville :

« M. de Girardin, auquel je parlais de la conduite de M. de Semonville en juillet, m'a dit : « Oui, il a très bien fait, mais il n'a pas fait tout ce qu'il » pouvait et devait faire. Il a perdu la journée du mercredi. Pourquoi la Chambre » des pairs ne s'est-elle pas rassemblée, n'a-t-elle pas été, au moins, convoquée ?

» Ce reproche est grave, et il a quelque chose, sinon de fondé, du moins de très spécieux.

» Mais il faut remarquer dans quelle incertitude s'est écoulée la journée du mercredi ; que les heures se passaient dans l'attente et dans l'ignorance du véritable caractère des événements. D'ailleurs, c'était au Chancelier à convoquer, solliciter, indiquer. Dans la soirée, quelques pairs se réunirent chez M. Pasquier (rue d'Anjou, 30). Pasquier les avait invités. Il y avait l'abbé de Montesquiou, le duc de Broglie, Portalis, etc. Hyde de Neuville, quoique étranger à la Chambre, assista à la réunion qui se forma à huit heures. On eut beaucoup de peine à arriver. Portalis venait de Passy. Les autres étaient en général habitants du quartier. Plusieurs pairs appelés ne purent s'y rendre. La conférence fut longue. On arrêta que l'abbé de Montesquiou et Portalis se rendraient à Saint-Cloud pour demander au Roi de révoquer les Ordonnances. Il s'agissait de partir sur-le-champ; mais l'abbé de Montesquiou trouva qu'il était trop tard, le trajet trop difficile, et voulut remettre au lendemain. Portalis l'attendit (le jeudi) à Passy ; il ne parut point, soit qu'il désespérât, soit qu'il reculât devant les difficultés, soit qu'instruit de la démarche de M. de Semonville, il jugeât son intervention superflue. »

» Ne prenez pas la peine de venir ce soir ; je rentre fatigué au Luxembourg, je le serai de ma participation après dîner à l'entretien scientifique de mes deux convives ; peut-être me trouveriez-vous aussi épuisé d'esprit que de corps ; jeunes, il nous faut prendre quelque soin pour nous présenter devant les femmes ; vieux, pourquoi n'en pas user de même avec ses amis?

» Je vous embrasse.

» SEMONVILLE. »

Paris, le 17 avril 1838.

M. Mounier fit au manuscrit deux ou trois légères corrections. C'est cette copie, revue et authentiquée par M. de Semonville, que nous publions. Quant au manuscrit original, il fut remis à M. Gay, ainsi que nous l'apprend une note de M. Mounier annexée à la copie de M. Prévost :

« Cette copie a été faite par Prévost qui l'a transcrite d'un manuscrit très informe, très illisible, que j'ai rendu à M. de Semonville. Ce manuscrit est entre les mains de M. Gay. Celui-ci m'a donné sa parole d'honneur de n'en faire aucun usage, et de ne le communiquer à qui que ce soit. »

Nous ignorons ce que ce manuscrit est devenu.

GABRIEL MONOD.

MÉMOIRE DE M. DE SEMONVILLE

I

Signes avant-coureurs d'un coup d'État. — Paroles menaçantes de Charles X. — Le serment du sacre. — Impopularité du ministère Polignac. — La cérémonie commémorative du 21 janvier [1].

Depuis la brusque dissolution du ministère Martignac, l'atmosphère morale de la France était en feu. On ne peut

1. La division en chapitres et les sommaires de chapitres n'appartiennent pas au manuscrit original et sont du fait de l'éditeur, aussi bien que les notes.

comparer l'impression exercée sur les esprits par la composition du nouveau ministère, qu'à celle que reçoivent tous les êtres animés des courants électriques et de la pesanteur de l'air, à l'approche d'un violent orage.

Le hasard m'avait mis en mesure d'en juger mieux que personne, sur une ligne de quatre-vingts lieues, et dans les pays les moins révolutionnaires de France.

Paris était dans une sécurité absolue, et s'entretenait encore de l'enthousiasme manifesté à la présence du Roi par les populations alsaciennes, représentées, les années précédentes, comme ennemies du gouvernement.

Martignac, auteur de ce voyage, jouissait de son triomphe en toute sécurité, ainsi que ses collègues. Quelques indiscrétions échappées du Château m'empêchaient de la partager ; je résolus de m'en éclairer *(sic)* avec le Roi, et, dans un de ces entretiens que mes entrées du cabinet me permettaient de provoquer de temps en temps, une heure environ avant l'ordre, j'amenai, je ne sais comment, une brusque allocution sur un coup d'État dont quelques personnes avaient parlé ; je me proposais, par la spontanéité d'une question un peu indiscrètement jetée, ne point donner au Roi le temps de préparer sa réponse, et de connaître son opinion même par son silence.

— Est-ce que vous êtes encore, me dit-il, aux enquêtes du Parlement, toujours en défiance de la Cour? Oui, sans doute, bien des gens m'ont conseillé de monter à cheval ; mais, mon ami, j'ai trois ans de plus que vous[1].

Et, me conduisant à la fenêtre :

— Voyez-vous le pont tournant? eh bien! mon cheval et moi, nous serons fourbus avant d'y arriver.

Puis, après une demi-seconde de silence :

— Je suis dans la Charte : à tort ou à raison, j'y resterai.

Ces derniers mots, séparés des premiers, me donnèrent à penser. Je me rappelai mes discussions avec M. de Villèle sur le serment du Sacre ; il s'obstina longtemps à un serment particulier dont, chaque fois qu'il le lisait, il avait modifié la rédaction. La dernière me fut communiquée la surveille du

1. Pas tout à fait deux ans. Charles X avait en juillet 1829 un peu moins de soixante-douze ans, et Semonville un peu plus de soixante-dix.

départ pour Reims : « Vous serez content, voilà le serment pur et simple. » Je lus, et, au premier coup d'œil, je reconnais que la Charte, en ce qu'elle détermine les formes du gouvernement du Roi, est jurée, mais qu'on a omis tout ce qui concerne le droit public des Français. M. de Villèle m'observait avec anxiété.

— Monsieur, lui dis-je en lui remettant le petit papier, avec un pareil serment le Roi sera fort mal reçu à son retour à Paris ; et, lorsque les journalistes, qui ont plus d'esprit que moi, auront retourné et paraphrasé la pensée du serment, le Roi ne sera pas plus longtemps sur le trône qu'un ministre dans sa place.

M. de Villèle était debout, devant son bureau, dont le tiroir était ouvert ; au lieu d'y replacer le serment, il le déchira avec violence, ferma le bureau, et sortit du cabinet par ses appartements intérieurs, en me disant avec brusquerie :

— Vous aurez un serment *pur et simple.*

Lorsque le Roi le prononça, ma lunette était braquée d'avance sur la loge du corps diplomatique : la stupéfaction fut générale parmi ses membres, elle se manifesta sur toutes les physionomies. Le nonce porta sa main à son front, sur lequel elle resta un moment ; il avait dit la veille à la marquise de Frondeville, notre amie commune : « Si le Roi prononçait le serment pur et simple à la Charte, nous tomberions dans un abîme de maux. » Ces souvenirs se représentèrent à mon esprit aux dernières paroles du Roi : « Je ne sortirai pas de la Charte » ; paroles du second bond, et qui, par conséquent, devaient avoir une signification cachée. Le Roi avait cru me convaincre ; il avait ajouté à mes doutes.

Trois ou quatre jours après, je sus, à n'en pouvoir douter, que le dimanche suivant MM. de Polignac, Labourdonnaye et l'amiral de Rigny entreraient au Conseil ; Rigny était à Paris et les ministres, inquiets des prévenances dont il était l'objet au Château, pressaient son départ pour Toulon. *Je lui demandai* avec instance de l'exécuter sans aucun retard, et ne pus l'obtenir qu'à l'aide d'une indiscrétion autorisée par notre intimité. Quand il sut qu'il était exposé à être appelé dans les vingt-quatre heures au ministère avec M. de Polignac et M. de Labourdonnaye, il monta le soir en voiture sans suivre

la route directe, afin que le télégraphe ne le rencontrant point à Toulon, il eût le temps de juger, avant de répondre aux ordres du Roi, l'effet produit par la nomination des ministres; cet effet fut terrible[1].

J'ai dit plus haut que j'avais été à portée d'apprécier sa gravité mieux que personne. Je partais pour aller passer une semaine chez moi à Coutances, le même jour que Rigny prenait la route du Midi. M. le Dauphin était annoncé et attendu à Cherbourg. Quand j'entrai à Mantes, déjà la route était embarrassée par les préparatifs disposés pour le passage du Prince. Partout des arcs de triomphe, des obélisques, des inscriptions ; les jeunes gens travaillant avec ardeur, les femmes regardant avec joie, et la foule des enfants avec ivresse.

Évreux, Bayeux, Caen, Saint-Lô, déployaient le même zèle : mon cœur se serrait à ces démonstrations, aux réponses que je recevais en échange de nombreuses questions.

« Demain ! » me disais-je. — Ce demain ne se fit pas attendre. Je quittai Coutances peu après avoir reçu la funeste nouvelle. Tous les préparatifs de fête avaient disparu : ceux dont une partie subsistait encore étaient abattus avec une sorte de rage. C'était à mon tour à répondre aux interpellations que des groupes irrités m'adressaient aux relais. — « Les Pairs (car alors on les comptait pour quelque chose), les députés souffriraient-ils de pareils ministres? »

Voilà ce que je vis, et ces démonstrations ne cessèrent qu'à Saint-Germain; là, nous étions sous les yeux de la Cour.

Mais à quoi bon ces détails, puisque je ne veux pas obéir à cette sotte manie de faire des Mémoires, après madame d'Abrantès, Savary, les exempts de police, et pis encore ! A quoi bon? A prouver que je ne pouvais me tromper sur les effets foudroyant des Ordonnances de juillet et à vous donner, mon ami, la première clef de démarches qui dépassaient de beaucoup ma position politique, et dont je me serais abstenu, si je n'y avais été poussé par la conviction d'un grand devoir.

Il n'entrera point dans ma pensée de tracer l'histoire du ministère, dont les fautes ont brisé en quelques heures le

1. M. d'Haussez, qui accepta le poste refusé par Rigny, affirme que celui-ci, conduit par Polignac à Saint-Cloud, y déclina formellement l'offre faite par Charles X (*Revue de Paris* du 1er avril).

sceptre de Charles X. Assez d'écrivains exerceront leur plume sur un sujet aussi éminemment dramatique. Je me bornerai à un seul fait, qui fut pour moi le coup de tocsin de la chute inévitable du Roi.

Le 21 janvier qui suivit son couronnement, la famille royale, la Cour, les corps de l'État, étaient à Saint-Denis, à entendre la lecture du testament de Louis XVI, belle et grande pensée de Louis XVIII, le jour de la translation des cendres des royales victimes! Absurdité politique inhabile et devenue insipide par ses répétitions. L'usage voulait que le Roi, entouré de ses ministres, assistât à la même cérémonie dans la chapelle du château. Certes, dans cette circonstance habituelle, pour Charles X, il n'y avait rien de nature à agir sur sa sensibilité. Cependant, pour la première fois, la lecture de ces paroles de mort, si souvent entendues avec indifférence, pèse sur sa tête royale. Charles X s'éloigne de la tribune à pas précipités : il entre dans son cabinet, y pousse le chancelier Dambray, près de lui, à l'angle de la porte, la rejette avec son pied, et, là, tombe dans un fauteuil devant son bureau. — Des larmes abondantes coulent : le Roi a sa tête dans ses mains. — Le chancelier éperdu cherche, balbutie quelques paroles de consolation.

— Eh! mon ami! vous ne voyez pas qu'avec la constitution qui nous régit, ma fin sera celle de mon frère, et je ne ferai pas aussi bien.

Sept ans avant cette époque, les instances de *Monsieur* ayant déterminé son frère à dissoudre le ministère Richelieu, ce prince était sorti du cabinet du Roi après sa funeste victoire pour chercher MM. de Villèle et de Corbière qui l'attendaient dans son appartement, et les présenter lui-même au Roi en qualité de ministres. Cette nouvelle fut apportée par M. le duc de Richelieu à la Chambre des pairs assemblée ; elle circula de bouche en bouche, et des groupes formés autour de moi dans la salle du Trône m'interrogeaient sur cet événement. J'eus l'imprudence de répondre par un mot trop répété : « Que voulez-vous? Monsieur escompte son règne. » Le fait du 21 janvier, dont je viens de parler, ne me confirma que trop dans cette pensée d'avenir. Il me démontra que le Roi regardait le maintien de la Charte comme incompatible avec sa

propre conservation et que, par conséquent, il essayerait, tôt ou tard, de la briser.

Revenons au grand événement dont les souvenirs me sont bien présents — je vous ai promis de les retracer dans leur vérité native.

II

La Chambre des pairs convoquée seule. — Conversation de M. de Semonville avec le duc d'Orléans, à Neuilly, le 21 juillet. — Il prévoit la Révolution.

Nous sommes au mercredi[1] qui précède les Ordonnances; j'étais prié à dîner à Neuilly chez M. le duc d'Orléans. Le matin, neuf heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, quand un messager du ministère de la Justice me remet un énorme paquet, contenant les lettres closes adressées aux pairs pour la convocation des Chambres. En l'ouvrant, ma joie est extrême; elle est partagée par mes dignes collaborateurs du Luxembourg, réunis ordinairement à cette heure près de moi; nos félicitations sont réciproques. Je donne les ordres pour faire sortir immédiatement les lettres, et, dans ma confiance de jeune homme, je raconte tous les soupçons, toutes les craintes qui ont traversé mon esprit depuis plusieurs mois, sur un coup d'État qui semblait inévitable. — Je m'accusais bonnement de ma défiance, et mes auditeurs la jugeaient tellement excusée par les faits écoutés par eux avec avidité, que je la fis naître subitement dans leur pensée.

— Courez à la questure de la Chambre des députés; sachez de ma part si leurs lettres sont expédiées; leur éloignement de la capitale et leur nombre exigent qu'elles soient expédiées avant les nôtres.

Le messager revint : nul envoi à la questure. Les visages s'assombrissent. — Envoi immédiat d'un employé prudent et habile au ministère de la Justice pour savoir dans les bureaux si les lettres closes y ont été préparées.

Aucun ordre n'avait été encore donné. Ainsi la lettre offi-

1. 21 juillet.

cielle adressée au grand référendaire et l'envoi des lettres des pairs n'étaient qu'une indigne supercherie! Nos cœurs se serrent :... à quatre heures je pars pour Neuilly, livré aux plus tristes conjectures.

Une société nombreuse était réunie dans le salon. La première question qui m'est adressée par le Prince est celle de la convocation des Chambres dont le bruit s'était déjà répandu. J'en confirme la vérité. M. le duc d'Orléans annonce son départ pour Eu le lendemain de l'ouverture, non sans me lancer quelques reproches épigrammatiques sur son exclusion constitutionnelle de la Chambre des pairs, à moins d'une lettre du Roi. La conversation devient générale, et elle est animée par le plaisir que se promettent et les princesses et les enfants de recouvrer aussi prochainement leur indépendance.

Après le dîner, promenade générale dans les jardins : la soirée était superbe : le jour commençait à s'éteindre. J'étais assis, loin de la masse, avec M. le duc d'Orléans et Pozzo [1], l'un de nos convives. En nous rapprochant du château, celui-ci s'écarte pour passer dans un bosquet. Je vais rentrer seul avec le Prince...

— Monseigneur me permet-il de lui demander s'il a des chevaux?

— Sans doute, n'avez-vous point de voiture? je vais vous en faire atteler une.

— Monseigneur, je parle de chevaux de selle, auxquels il faut donner l'avoine aujourd'hui.

— Pour aller où?

— A Saint-Cloud, à Paris ou à Londres; d'ici à cinq jours, vous n'aurez point un quatrième parti à prendre.

— Que dites-vous, grand Dieu! (avec une expression impossible à rendre) un coup d'État va donc éclater! La Chambre n'est point convoquée, ainsi que vous nous l'avez dit ; nous sommes donc sur des abîmes!

Entraîné brusquement par le Prince dans une partie du parc plus éloignée du château, je lui apprends tout ce qui est venu à ma connaissance; lui démontre qu'au calme apparent

1. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie à Paris.

dont nous jouissons succédera, le dimanche après le Conseil, un coup d'État qui ne peut plus être reculé, qu'une conflagration générale en sera l'immédiate conséquence: que l'impéritie n'a rien prévu; qu'une si téméraire entreprise, conçue sans prudence, ne sera appuyée par aucun courage; qu'après quelques actes de violence, peut-être impuissants ou cruels, on cédera honteusement devant une irritation générale; que dans le désordre créé par les mouvements déréglés des masses et les incertitudes royales, lui seul peut relever le drapeau des lois et de l'obéissance, se placer entre Saint-Cloud et Paris, saisir des deux mains l'autorité de la pacification pour sauver le trône et les institutions; qu'autrement la fuite en Angleterre était certaine à la suite des princes, que leurs habitudes, leurs irrésolutions, leur faiblesse ne manqueront pas d'y conduire après quelques jours de résistance.

J'étais éloquent d'émotion. Celle du Prince était extrême, et toute d'effroi, sur le rôle auquel semblait l'appeler l'empire des circonstances. Son trouble, ses hésitations démontraient qu'aucune n'avait été prévue par lui. Fuir à Eu fut sa première pensée; puis chez sa sœur en Auvergne:... fuir toujours, pour s'enfermer dans l'obscurité, dans l'isolement des hommes et des choses; — d'émigration, jamais! mais une soumission complète aux événements.

Ma tâche était trop facile pour lui prouver qu'il ne lui servirait de rien de vouloir y rester étranger; l'exemple de sa digne mère [1], de sa tante [2], la pusillanimité de M. le prince de Conti [3], la résignation de M. le duc de Penthièvre [4], ne les avaient point préservés; — et lui! Chef encore jeune d'une race auguste, lui avec une fortune immense, et une popularité qui se changerait en haine, s'il la dédaignait ou la repous-

1, La duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, avait été emprisonnée de 1793 à 1797, dépouillée de ses biens et proscrite.

2. Louise d'Orléans, mariée en 1770 à Louis de Condé, duc de Bourbon; vécut séparée de lui depuis 1780, et suivit la destinée de sa belle-sœur, la duchesse d'Orléans.

3. Louis de Conti n'avait point émigré; il fut néanmoins exilé après le 18 fructidor.

4. On dit que le duc de Penthièvre, frère de la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, mourut de douleur après la journée de septembre où sa belle-fille, la princesse de Lamballe, avait été assassinée.

sait une seule fois! Prétendre à l'obscurité était un espoir chimérique : il était dominé par les événements, condamné à les combattre, à les diriger ou à les fuir!

Long et très long entretien dans l'obscurité sans nul résultat. — En rentrant dans le salon, la Princesse était seule avec ses dames, l'inquiétude peinte sur la figure. Elle m'a dit, depuis, qu'elle avait passé la nuit dans les larmes, à la première confidence de son mari.

— A mercredi, me dit le Prince en me quittant, la visite de digestion :... vous avez rendu la mienne bien difficile.

Le mercredi 28 juillet, tout était en feu dans Paris; on sait la conduite qu'il tint dans ces journées. Je suis loin de l'approuver, mais j'ai cru que ce récit était l'exposition nécessaire de la chute de Charles X, et du drame terrible dans lequel M. le duc d'Orléans a joué un si grand rôle.

III

Le dimanche 25 juillet, à Saint-Cloud. — Funestes pressentiments. — Les Ordonnances. — Premiers mouvements dans Paris le 27. — Pusillanimité et inertie de M. de Pastoret. — Confiance mystique du Roi. — Anecdote sur d'Éprémesnil et Duport.

Nous voici à Saint-Cloud au fatal dimanche 25 juillet, dans le cabinet du Roi, où toutes les physionomies, empreintes de tristesse, attendaient sa présence. Il sort de ses appartements intérieurs pour se rendre à la messe : son maintien est froid, sa figure composée. Deux ou trois paroles signalent son passage au milieu de nous : le haut service le suit. Nous restons. « Nous », signifie les ministres, le chancelier Pastoret, et cinq ou six hommes considérables qui jouissaient des petites entrées sans être attachés à sa personne. — Demi-heure d'intimité pendant laquelle, soustraits aux regards indiscrets de la Cour, les hommes du gouvernement, réunis, avaient d'ordinaire l'habitude d'échanger mille paroles de confiance ou de politique sur la situation du jour. Cette fois, pas un mot auquel on puisse appliquer une signification; au lieu de

se rapprocher, on s'évite. Les deux sièges vides placés à ma droite et à ma gauche, avec l'intention d'y recevoir les interpellations de quelques ministres, restent inoccupés. — Le Roi rentre. Je reprends ma place auprès du duc de Castries qui me dit à voix basse :

— Ceci est clair, nous sommes sur un volcan.

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que le Roi, avec un degré manifeste de préoccupation, cherche à provoquer quelques réponses de notre part à des interpellations vagues ; ses regards inquiets se promenaient sur les personnes rangées autour du Cabinet : un léger bruit se fait entendre à la porte ; elle s'ouvre, contre l'étiquette, pour le garde des sceaux [1]. Il se confond en excuses, presque en prosternations : « C'est bien, très bien, je vous attendais ; mais vous avez dû avoir affaire. » Un énorme portefeuille contenait le funeste travail [2].

Le Roi marche rapidement vers son fauteuil, fait la révérence d'adieu, avec un visage épanoui depuis une seconde. Nous sortons, atterrés de la scène qui va se passer. Personne n'était dans le secret des Ordonnances, mais tous redoutaient une catastrophe et s'en entretenaient dans les salles que nous devions traverser pour nous rendre à l'escalier.

— Non, me dit Vitrolles sur la dernière marche, la France n'est point encore perdue : croyez-moi, je le sais mieux que vous. Si un seul des ministres refuse sa signature, tout cet échafaudage de destruction est renversé. Le Roi s'arrêtera ; nous aurons le ministère Mortemart ou Casimir Perier ; attendons à demain.

Le lendemain, les Ordonnances !...

Ces Ordonnances que Champagny, gérant le ministère de la guerre, n'a apprises qu'à la même heure que moi, le lundi, en arrivant de la campagne !

Ces Ordonnances au sujet desquelles Polignac disait à Pozzo, le mardi matin : « J'avais plus de crainte que je n'en ai maintenant ; la baisse d'hier a été médiocre ! »

Le lundi, étonnement universel, stupéfaction, légers désordres

1. M. de Chantelauze.

2. M. d'Haussez raconte en détail la délibération du Conseil du 24 juillet, où les Ordonnances furent signées. Il ne dit rien de la journée du 25 juillet. Voir *Revue de Paris* du 1er juin.

de la jeune population aux abords du Palais-Royal. Le lendemain, irritation croissante, de nombreux ateliers fermés par la politique insurrectionnelle des chefs de maisons; agitation dans toute la ville : mouvements ; signes manifestes de violence.

Quoi, hélas! à Saint-Cloud? La messe le matin, — la chasse dans la journée, — le whist le soir.

Le lendemain, révolte dans les quartiers populeux. Révolte sans but encore déterminé, sans intelligences soumises à une direction. La Fayette était à *la Grange*, et n'est arrivé à Paris que dans la nuit du mercredi 28 au jeudi 29 [1]. Le général Gérard se refusait à donner des ordres [2]; des généraux même de l'opposition, notamment Exelmans [3], allaient s'offrir dans la matinée à Polignac. — Il refusa leur épée. N'avait-il pas celle de Marmont[4] qu'il croyait suffisamment armé par l'état de siège?

Au même moment, la démarche des députés auprès du Conseil des ministres [5], arme à deux tranchants, dont l'impéritie des ministres ne pouvait se défendre.

A la première nouvelle de cette circonstance, je ne pouvais plus rester dans l'inertie que je m'étais imposée. Mon rôle d'observateur, depuis mon retour à Saint-Cloud, était fini, celui du Grand Référendaire commençait, et, tandis que les députés, d'une opinion en général hostile, se préparaient à élever la voix, hors de la présence des Chambres, il appartenait à la Pairie de prendre une position plus nette, plus haute, plus loyale, en s'adressant à l'autorité, afin d'obtenir qu'elle fît retour sur elle-même.

Le Chancelier était notre organe naturel; tout, jusqu'à la légalité, autorisait ses communications directes avec le Roi. Le voir, l'entretenir, l'éclairer sur les événements, le presser, le déterminer à porter à Saint-Cloud la vérité, notre douleur,

1. Erreur, M. de La Fayette est arrivé le mardi soir, mais sans plan déterminé. Voir ses Mémoires (note de M. Mounier).

2. Le général Gérard, mis en disponibilité par la Restauration, était alors député de l'opposition.

3. Exelmans avait été exilé après 1815, mais il avait été réintégré dans l'état-major en 1819.

4. Gouverneur de Paris.

5. C'est la démarche de MM. Casimir Perier, Gérard, Mauguin, Laffitte et de Schonen dont parle M. d'Haussez. *Revue de Paris*, 1er juillet, p. 165.

nos conseils, nos supplications, fut l'emploi de ma matinée à diverses reprises.

M. de Pastoret considérait le tumulte retentissant autour de lui, comme un orage passager. Il croyait de sa dignité de rester immobile. Retirer la sentinelle placée à la porte de son hôtel, de peur qu'elle ne fût enlevée par des bandes, en fermer soigneusement les deux lourds battants avec défense de répondre au marteau, lui parut le comble de la prudence. S'il eût osé, il eût placé un écriteau de « maison à louer », pour dérouter les passants.

Voilà donc enfin le Chancelier parti, enveloppé de tous les genres de précautions ; il gagne la barrière de Vaugirard, à pied, avec son habit et son chapeau de savant : sa voiture vide le précède, au pas, à quelque distance. Sa simarre, ses décorations, sont cachées sous les coussins, il ne devait les revêtir que dans la campagne, hors des regards du peuple. Vaines précautions consenties par moi, pour vaincre ses timidités. Celle de madame de Pastoret fut la plus puissante de toutes : elle le retint à Meudon.

Impossible de décrire les angoisses de cette journée, lentement dévorée par une activité inquiète !

Des émissaires, choisis parmi les braves vétérans de notre garde, parcouraient dans tous les sens la ville insurgée, pour observer ce qui se passait dans les différents quartiers, et pour établir quelques rapports entre mes collègues et moi ; le plus grand nombre était à la campagne ; la prudence de quelques-uns se refusa à des communications. J'eus sans doute le tort, au milieu du trouble, de ne point m'adresser à ceux qui pouvaient les désirer. Les heures se traînèrent, solitaires, dans cet immense jardin, dont les grilles étaient fermées pour éloigner les rassemblements. Évidemment, ce n'était pas une révolte ; appelée au son du tocsin, c'était une terrible révolution, répondant à des feux militaires, et bravant une artillerie impuissante à la refouler.

Onze heures du soir sonnent. Le Chancelier rentre avec des mesures de prudence, égales à celles employées à sa sortie. Quelques minutes s'écoulent, sans qu'il me fasse prévenir ; j'y cours... Il se disposait à se mettre au lit, écrasé moins peut-être par la fatigue que par l'embarras de me rendre compte

de l'emploi de cette longue journée. — Une station chez madame de Pastoret, à Fleury-sous-Meudon, avait précédé sa visite à Saint-Cloud. Il me fallut subir ce récit, avant celui d'une démarche d'où pouvaient dépendre les destins de la France. — Que dirai-je de ses tergiversations?... Laissons dans l'oubli ces taches qui déparent trop souvent le portrait des hommes de mérite. Il suffit de savoir que je quittai le Chancelier après un long entretien, certain qu'il n'avait rien fait, rien dit d'utile à Saint-Cloud, incertain même s'il s'y était présenté...

Ma nuit fut affreuse; je la passai dans le jardin : qui peut dormir au bruit du canon de la guerre civile?

On dormait cependant. Où? — A Saint-Cloud! — Qui? — Ce malheureux prince!

Oui, l'on saura ce fait incroyable; on le saura par moi; vous le direz, n'est-ce pas, mon ami? Et, si la postérité flétrit justement les derniers jours de ce triste règne, peut-être les physiologistes reconnaîtront-ils dans cette révélation qu'une sorte d'hallucination a été la véritable cause de tant de hontes.

Écoutez cet épisode : ceci n'est plus de moi, mais du duc de Duras, dont vous connaissez la véracité, homme de naissance et d'orgueil qui en réunit les défauts comme les qualités à un degré éminent. Adolescent, déjà premier gentilhomme de la chambre, en survivance de son père, il avait vu la première révolution rouler ses flots dans les cours de Versailles.

Instruit par ses souvenirs, il quitte Saint-Cloud le mardi, vient à Paris; un simple coup d'œil lui suffit pour reconnaître la gravité et la similitude des mouvemens :

— Ce n'est rien, lui dit Peyronnet qu'il recherche et rencontre: *le Constitutionnel* et *les Débats* ont fait leur soumission. Nous serons les maîtres ce soir.

Agité par d'autres pressentiments, le duc se hâte de retourner à Saint-Cloud. Il veut éclairer le Roi, le presse de prendre des mesures, d'expédier des ordres à La Rochejacquelein et à Donnadieu [1], aux troupes échelonnées dans le rayon de la capitale. Impossible d'élever le moindre trouble dans l'esprit du Roi:

« Vous êtes un fou, mon cher duc. Je vous répète pour la

1. M. de La Rochejacquelein, pair de France, fils du célèbre Vendéen, et le général député Donnadieu, étaient dévoués à la personne et aux idées de Charles X.

centième fois qu'il n'y a rien à craindre, ni à faire; feu de paille qui en laissera la fumée. » Les avis se succèdent toujours, reçus avec la même incrédulité, les heures s'écoulent.

Enfin, à six heures du matin, des coups de canon réveillent le duc. Malgré les rigueurs de l'étiquette, et les réponses impatientes qui avaient accueilli son zèle dans le courant de la journée, il descend chez le Roi et fait ouvrir les volets.

— Le Roi a-t-il entendu le canon?

— Oui, répond Charles X, à peine réveillé, et j'ai su, depuis, que ce n'était rien. Tenez-vous donc tranquille.

« J'ai su depuis! » Or, personne, avant le duc, n'avait pu pénétrer dans l'appartement. Le Roi croyait donc avoir des intelligences célestes; il pensait donc être éclairé et dirigé par elles?

Quoi d'extraordinaire à cette supposition? Nul n'a refusé à d'Éprémesnil [1] et à Duport [2], mes amis et mes camarades, des places remarquables parmi les hommes éclairés. Le premier, en ma présence, a interrompu une conversation par une profonde génuflexion. Le plafond de son cabinet s'était ouvert... La Vierge, assise sur un nuage, daignait lui apparaître et l'entretenir des affaires du Parlement. Il s'indignait de mon incrédulité, et me plaignait de mon aveuglement!

Le second, après une longue promenade dans les environs de Troyes, était resté indécis sur cette question : cet appel des États Généraux est-il ou n'est-il pas une révolution? Nous ne tombons point d'accord sur les conséquences.

— J'interrogerai Mesmer.

— C'est un homme supérieur sans doute, mais qu'y entend-il?

— Plus que tu ne penses.

— Où est-il?

— En Suisse [3].

1. Duval d'Éprémesnil, conseiller au Parlement de Paris en 1775, un des chefs de l'opposition parlementaire, député aux États Généraux, guillotiné le 22 avril 1794.

2. Adrien Duport, conseiller au Parlement de Paris, où il fit avec le précédent une ardente opposition, fut un des jurisconsultes éminents de la Constituante. Il émigra après le 10 août 1792.

3. Mesmer, le fondateur du magnétisme animal, avait dû quitter Paris, où il était venu en 1778 après la condamnation de sa doctrine par Bailly et par la commission nommée par le gouvernement pour l'examiner. Il s'était retiré non en Suisse, je crois, mais en Allemagne, aux bords du lac de Constance.

— Nous avons le temps d'attendre la réponse!

— Pas tant...

Je me mettais dans mon lit; Duport, placé devant la fenêtre ouverte par un temps magnifique, avait laissé successivement tomber quelques rares paroles... Après un moment de silence:

— Que fais-tu donc là?

Point de réponse; nouvelle interpellation, même résultat. J'avance la tête hors du rideau, pour le voir. Il est immobile, les mains étendues en avant de la fenêtre...

— Que t'arrive-t-il donc, es-tu fou?

— Non, c'est toi qui l'es, de m'empêcher d'entendre la réponse de Mesmer.

Jamais, depuis, nous ne nous sommes parlé de cette circonstance. Pensez-vous qu'il fût inutile de la rappeler, ainsi que l'hallucination de d'Éprémesnil, à propos du : « J'ai su depuis que ce n'était rien », de Charles X?

Mon ami, sans cette excursion dans l'histoire des intelligences d'hommes distingués, peut-être n'auriez vous ni cru ni compris la conduite de Charles X, et ses rapports avec moi, durant cette journée néfaste dans laquelle nous allons entrer.

IV

29 juillet. — Semonville avec d'Argout aux Tuileries. — Ils demandent aux ministres leur démission et le retrait des Ordonnances. Sur leur résistance, Semonville propose à Marmont de les arrêter. — Marmont refuse. — Semonville et d'Argout à Saint-Cloud. — Entrevue dramatique avec Charles X. — Le roi cède. — Conseil des ministres tumultueux. — Retrait des Ordonnances. — Ministère Mortemart.

Vous avez vu qu'elle commença pour moi avant l'aurore[1]. A peine l'horizon était-il éclairé, d'Argout[2] aux longues jambes, mon voisin, pénètre dans le Luxembourg dont il était le commensal le plus assidu, m'aborde dans le jardin et me demande d'en faire ouvrir les grilles, pour que sa femme et

1. 29 juillet, à cinq heures du matin, d'après les *Souvenirs* de d'Argout.

2. Ancien préfet des Basses-Pyrénées et du Gard, fait conseiller d'État et pair de France sous le ministère du duc Decazes qui était son ami, M. d'Argout appartenait à l'opposition libérale de la Chambre des pairs.

ses enfants pussent se retirer à Montrouge, où il leur a assuré un asile. Quelques minutes après les avoir déposés sur le boulevard extérieur, il me retrouve dans les cours, donnant des ordres pour veiller sur l'établissement en mon absence.

— Où donc allez-vous?

— Je n'en sais rien; d'abord, sans doute, auprès des ministres; on vient de m'apprendre qu'ils avaient passé la nuit à l'état-major de Marmont, qu'ils doivent y être encore. J'y cours; de là, à Saint-Cloud;... de là, au bout du monde, si cela est nécessaire,... mais je ne puis rester plus longtemps spectateur immobile de cette horrible tragédie. Le Chancelier a trompé mon attente hier soir. Je ferai mieux que lui; au moins ferai-je autre chose, et le sang cessera de couler[1] !

D'Argout — je me plais à lui rendre justice — loin de me détourner de ma résolution, veut s'y associer en quelque sorte, en partageant les chances que je vais courir sans en connaître la portée. Il comprend facilement pourquoi je ne peux être accompagné dans cette entreprise hasardeuse par une personne choisie, soit dans mon administration, soit dans la domesticité du palais. Mais il ne peut consentir qu'à mon âge, je brave seul les obstacles de tout genre que je vais rencontrer. — Il insiste. Sa proposition était trop noble pour être refusée. Nous sortons, sans savoir la route que nous devions suivre. Partout des barricades, des coups de fusil, des morts, des blessés.

Après deux heures de difficultés, nous parvenions à être introduits, par les souterrains des Tuileries, dans l'appartement du gouverneur Glandevès, qui communiquait avec celui du maréchal Marmont. Là, le spectacle qui a frappé mes yeux est impossible à décrire. Assurément, le quartier général de Villeroi, à la surprise de Crémone, ne présentait point plus de scènes de désordre. Toutes les portes ouvertes. Aucun lieu où l'on pût délibérer, écouter un rapport, donner un ordre sans qu'il fût entendu, interprété, discuté par des officiers de tous grades et de toutes armes, conversant tumultueusement autour du maréchal. A mon approche, il se dégage

1. D'Argout, dans ses *Souvenirs* inédits, prétend avoir eu beaucoup de peine à décider Semonville, chez qui il dîna le 28, à se rendre au quartier général et à Saint-Cloud.

de cette foule : nous sommes pour lui des sauveurs. Il ignore ce que nous demandons, ce que nous apportons; mais notre présence est un changement quelconque dans une position insupportable.

— Où sont les ministres? fut mon premier cri.

— Dans le cabinet.

— Que font-ils?

— Ils délibèrent.

— Sur quoi?

— Sur la perte de la France...

— Veulent-ils la consommer?... Qu'ils viennent!...

— Que leur voulez-vous?

— M. de Polignac! M. de Polignac!...

J'avance vers la porte; elle s'ouvre à mon double appel : les ministres l'avaient entendu ; ils sortent éperdus...

Je dois le dire, plutôt à ma honte qu'à ma louange : j'étais hors de moi; une course excessive pour mon âge, une chaleur accablante, le sang versé ou prêt à l'être : des impressions toutes nouvelles pour moi devaient donc paralyser mes forces, ou leur prêter une exaltation inaccoutumée : celle-ci dominait. Aussi le seul mot qui s'échappa de ma bouche, en réponse au bonjour gracieux de M. de Polignac, fut-il un absurde : « Adieu, Monsieur », que je lui jetai à la tête.

Que signifie cet adieu étrange? Dans toute autre circonstance, j'aurais eu grande peine à l'expliquer : il signifie une séparation éternelle entre moi et l'auteur des mesures qui couvrent Paris de deuil...

— Je demande, j'exige la révocation de tous les ordres émanés de vous... Celle des Ordonnances, la fin de ces massacres sans but et qui n'ont d'autre cause que votre obstination insensée...

— Quels sont vos pouvoirs pour parler ainsi?

— Ceux d'un bon Français, d'un grand fonctionnaire qui représente ici la pairie, puisqu'elle ne peut s'assembler ; ceux d'un homme qui a siégé avec vous, sur les mêmes bancs, et qui vous dit que, pour y remonter encore, vous n'avez plus qu'un moment. Rendez le Roi à lui-même; fermez, s'il est possible, cette plaie que vous avez faite, et retirez-vous devant l'indignation publique.

— Est-il proposable de révoquer les Ordonnances sans les ordres et la signature du Roi?

— Vous avez tout pu pour le mal, vous pouvez davantage pour le bien, si vous en avez la volonté[1].

Là-dessus la conversation perd peu à peu son caractère d'interpellations violentes; elle s'engage entre Marmont, d'Argout, moi, les ministres. Ceux-ci se retirent pour délibérer. C'est dans cet intervalle que, penché sur l'appui de ces larges et profondes fenêtres qui donnent sur le Carrousel, j'osai proposer à Marmont la résolution d'arrêter les ministres dans leur chambre du conseil, et de porter au Roi nos têtes et la soumission d'une population qui n'aurait point manqué de poser immédiatement les armes devant la proclamation inattendue d'un événement aussi extraordinaire. L'impétueux d'Argout s'offrait de la porter aux troupes comme aux insurgés. Glandevès, en sa double qualité d'officier général et de gouverneur du château, répondait, sur son épée, de l'exécution des ordres du maréchal.

Imprudente proposition! démarche extrême, dont il est impossible, aujourd'hui, de calculer les résultats!

L'étendard de la rébellion planté par nos mains dans le cabinet du Roi!

Qu'il dévorât cet outrage ou qu'il nous en punît, sa position et la nôtre étaient horribles. Mais nulle place n'était laissée, ni à la réflexion, ni à la prudence. Notre degré d'exaltation, à tous, ne peut être comparé à rien. Nous étions peuple... peuple irrité par ces décharges d'artillerie retentissant à nos oreilles; peuple encouragé, non seulement dans sa résistance, mais dans ses agressions, par le noble abattement des officiers de tous grades qui se pressaient autour de nous. Il n'en était pas un qui ne détestât son devoir en le remplissant; et, si tel était l'état moral des premiers hommes de la cour et de l'armée, celui des soldats ne pouvait laisser de doute dans notre esprit sur leur sympathie avec la population.

1. D'après d'Argout, Semonville « débita avec véhémence, d'un ton de comédien, une tirade moitié tragique, moitié bouffonne : le fond en était juste et sensé, mais ses expressions, entremêlées de pathétique et de plaisanteries, en étaient si singulières qu'il m'était difficile de discerner s'il parlait sérieusement. »

Quoi qu'il en soit, quelque jugement que des esprits calmes portent de cette résolution extrême, Marmont n'hésitait à l'embrasser qu'en raison des souvenirs de Fromenteau[1].

— Depuis quinze ans, l'accusation de trahison m'étouffe, me disait-il à mi-voix; j'en serai écrasé demain.

Il allait céder cependant: Glandevès s'avançait pour recevoir les ordres que nous le déterminions à écrire, lorsque les ministres sortent de leur conférence. Polignac le premier, aussi calme qu'à la cérémonie des Chevaliers des ordres; mais l'attitude de ses collègues, leur embarras en nous abordant, nous démontrent, au premier coup d'œil, qu'en se retirant près du Roi, comme ils se proposaient de le faire, ils n'entendaient lui porter ni leurs démissions, ni la révocation des Ordonnances. Quelques paroles divagatrices s'échangeaient encore entre eux, Marmont et Glandevès, que déjà d'Argout et moi, nous étions lancés à bride abattue dans une des chaises de poste de service commandées par le gouverneur. Par nos ordres, la voiture, avancée au bas de l'escalier pour le président du Conseil, et déjà chargée de son portefeuille que nous jetons dehors, nous transporte à Saint-Cloud avec une incroyable rapidité. Les ministres nous suivent comme ils peuvent à la distance d'un jet de pierre; point d'obstacles sur notre route; les Tuileries, la place, les Champs-Élysées vides de population. Les troupes silencieuses, immobiles, attendent les ordres: le désespoir empreint sur leurs traits, les officiers s'efforcent de nous interroger du regard et du geste, mais déjà nous étions loin d'eux, quand ils nous avaient reconnus. Il n'en était pas ainsi au village de Boulogne et aux approches de Saint-Cloud. La population, agglomérée en groupes, était sous l'impression d'une stupeur inquiète et colère, disposée à éclater par la violence[2].

1. C'est à la station de poste de Fromenteau, dite *La Cour de France*, près Juvisy-sur-Orge (Seine-et-Oise), que Napoléon apprit, dans la nuit du 30 au 31 mars 1814, la capitulation de Paris, que Marmont venait de signer. — Toute la fin de ce récit de Semonville est confirmée par d'Argout. M. d'Haussez qui était présent aux Tuileries avec tous les ministres, n'a rien raconté de ces scènes. (Voir *Revue de Paris*, 1er juillet p. 169.)

2. Pendant tout le trajet, dit d'Argout, Semonville fut d'une humeur charmante et ne cessa de plaisanter sur les actes de Polignac et sur les beaux résultats des Ordonnances.

C'est sous ces auspices que les grilles de Saint-Cloud s'ouvrent devant nous; à la vue, au retentissement de ces voitures qui roulent sur cette longue montée de pavés, comme si elles se disputaient le prix de la course, les fenêtres du château sont occupées par des curieux: la cour intérieure, subitement envahie par les gardes du corps, les élèves de Saint-Cyr, les officiers de la garde, le service des princes. Dix bras inconnus me sont offerts pour m'aider à descendre de voiture, et c'est avec peine qu'arrivé sur la deuxième marche du perron, je parviens à attendre quelques secondes M. de Polignac, à lui barrer le passage de la porte pour le forcer à son tour d'attendre ses collègues et pour lui dire à haute voix :

— Vous montez chez le Roi avec ces messieurs, c'est votre droit et votre devoir. Les miens sont de lui apprendre la vérité: dites-lui que je vous ai précédé ici dans cette intention, et qu'aucune puissance ne m'empêchera d'aller jusqu'à lui; j'attends ses ordres chez le duc de Luxembourg[1].

Les ministres montent le grand escalier. La foule s'ouvre, et me fait passage chez le capitaine des gardes. A peine sommes-nous introduits, les officiers du haut service du Roi, Luxembourg et le duc de Duras en tête, descendent pour connaître les causes de notre brusque arrivée. Les interrogations se croisent avec les offres d'un déjeuner qu'ils n'avaient point pris le temps d'achever, lorsqu'un huissier de la chambre impose le silence par l'ordre de me rendre immédiatement près du Roi.

La curiosité de ces messieurs les porte à m'accompagner; nous traversons rapidement les galeries inondées par des flots de courtisans de tous les étages, tant la peur rapproche les distances! A la porte du cabinet du Roi, Polignac, pâle, mais calme et toujours gracieux, tenait la main sur la clef.

— Monsieur, je suis appelé bien promptement; est-ce par faveur, ou comme marque de rigueur? Vous n'avez pu avoir le temps à peine de parler au Roi.

— Monsieur, vous êtes trop éclairé pour ne pas savoir ce que vous venez demander. — il portait la main à son

1. Capitaine des gardes.

col. — Vous êtes mon accusateur, c'est à vous de parler le premier;... à moi de répondre.

La porte s'ouvre : je suis seul avec le Roi. Il se promène à grands pas, et se contraint pour m'adresser la parole :

— Monsieur de Semonville, que voulez-vous? (Le *Monsieur*, à moi adressé, était le signe le moins équivoque de son mécontentement.)

— Sire, je viens suppléer à ce que le Chancelier ne pouvait dire à Votre Majesté, hier soir, sur la situation de Paris...

— Que me parlez-vous de votre Chancelier, je ne l'ai pas vu depuis dimanche.

Ainsi, tous mes doutes sur la prétendue démarche de la veille sont éclairés!

Sans concilier cette contradiction avec ce que m'avait dit le Chancelier, je suppose rapidement qu'un obstacle, à moi inconnu, s'est opposé à son désir de parvenir jusqu'au Roi. La gravité des circonstances nous distrait promptement de cette particularité. J'expose dans toute leur sévérité les troubles de la capitale... il est même trop tard pour leur donner ce nom...

— C'est une révolution imminente, universelle... Les troupes sont atteintes du même esprit. La population les entraîne à déserter leurs drapeaux. Celui des braves d'autrefois, et aujourd'hui de la rébellion, est élevé en plusieurs endroits aux acclamations du peuple. L'Hôtel de Ville lui a appartenu à deux reprises; des ordres réguliers émanent d'un point commun... Le centre de Paris, où la résistance balançait depuis vingt-quatre heures l'effort des insurgés, est forcé... Il est débordé par les ailes, sur les boulevards d'un côté, sur les quais de l'autre. Là, les insurgés lancent sur ceux du midi une grêle de balles, auxquelles les troupes ne répondent qu'en sillonnant la rivière avec les leurs... Le Louvre va être enlevé, ou tourné par le large débouché de la rue de la Ferronnerie... Nulle part un autre point de résistance préparé dans des rues dont presque toutes les maisons appartiennent à l'insurrection et la servent à l'aide de fusils de chasse.

J'affirmais; le Roi niait. Il niait avec fermeté et, je crois, avec une sorte de conviction.

A mes assertions, il en opposait d'absurdes, puisées dans

les espérances dont on l'avait flatté la veille: peut-être aussi dans les ordres secrets donnés par lui et dont l'existence est encore ignorée.

— Ainsi, l'Hôtel de Ville, pris et repris, était entièrement évacué par les insurgés; chassés du pont de la Grève et des rues avoisinantes, ils fuyaient en désordre par le faubourg Saint-Antoine et dirigeaient leur rage impuissante contre Vincennes pour s'emparer de l'artillerie qui les mitraillerait... La Fayette, Odilon-Barrot, Casimir Perier étaient arrêtés, et devant une commission militaire au moment où nous parlions.

A ce langage, mon indignation ne pouvait se contenir contre les traîtres de cour qui le berçaient de semblables absurdités. Le Roi ne lisait donc point les bulletins du maréchal? Leur multiplicité, leur laconisme devaient lui prouver qu'il était aux abois. J'avais vu les deux derniers; je les avais presque dictés; il les avait écrits sous l'impression de ma longue course excentrique dans Paris, pour parvenir du Luxembourg à l'état-major en tournant la place Louis XV.

Que répondre à des faits si positifs, accompagnés, certifiés par les détails les plus déplorables?

Que répondre à ce que j'ai vu, de mes propres yeux vu, au péril de ma vie et sans autre intérêt que de lui apporter la vérité?

Que répondre à mon instante prière de faire mettre immédiatement sous ses yeux la correspondance du maréchal pour que je puisse la discuter, l'expliquer devant lui, y ajouter les dernières circonstances qui peut-être n'en font point partie, ma course rapide m'ayant fait précéder les derniers messages?

Le Roi s'était contenu dans la discussion, sans m'accuser d'être ni l'envoyé ni le partisan des insurgés; il s'était borné à me reprocher vivement ma disposition à croire à leurs succès, et mes sympathies avec les opinions qui leur avaient mis les armes à la main. Je le voyais successivement approcher de la colère.

— Eh bien, dans toutes ces suppositions, que voulez-vous enfin?... Le retrait des Ordonnances?...

— Oui, Sire!

— Jamais!...

— Le renvoi des ministres?...

— Oui, Sire, et, s'il n'eût tenu qu'à moi, je serais seul ici avec Marmont, qui les eût tenus aux arrêts dans son cabinet, pour sauver Votre Majesté et son trône?...

— Monsieur... (avec une voix éclatante) pensez-vous à ce que vous dites?

— Oui, Sire, j'y pense: et je dois être à vos genoux pour vous dire le reste.

— Que faites-vous?... Retirez-vous.

— Non, Sire... à deux genoux pour oser vous parler ainsi... Ne me prenez point pour un factieux, et entendez-moi : Demain, si vous hésitez, demain à midi, il n'y aura en France ni Roi, ni Dauphin, ni duc de Bordeaux... Faites-moi fusiller dans votre cour pour vous avoir tenu ce langage, ce sera le dernier acte de votre autorité!...

Sa main, en se dégageant de la mienne, me repousse avec violence. Renversé par ce mouvement, mon bras gauche touche la terre.

— Monsieur... (avec le calme de l'indignation portée au dernier terme), me donnez-vous jusqu'à une heure?...

J'étais debout :

— Pas jusqu'à midi : c'est horrible à dire, mais c'est vrai!

— Retirez-vous.

Je marche vers la porte et m'appuie contre elle. Le Roi se promène à grands pas. Après un moment de silence :

— Je vous ai dit de vous retirer... que faites-vous là?

— J'attends, Sire.

— Quoi?...

— Que le Roi revienne sur ses résolutions... ou, que pour la dernière fois, je le voie un moment de plus. Et madame la Dauphine, grand Dieu!

Revenant vers moi :

— Que dites-vous de madame la Dauphine.

— Hélas, Sire! Je déplore son sort; à l'annonce de ces Ordonnances, qu'elle repoussait de tous ses vœux, seule, errante, sur des routes allongées par l'ordre de vos ministres qui redoutaient sa présence. Que deviendra madame la Dauphine, au milieu des populations brutales jalouses d'imiter l'insurrection de Paris?...

— Vous ne connaissez point madame la Dauphine et son courage.

— Que de dangers, de tous genres, Sire!

— Je vous le répète, madame la Dauphine ne craint rien. Ceux à qui leur conscience permet de paraître devant Dieu ne craignent pas la mort.

— Ce n'est point la mort que je redoute pour elle!

— Quoi donc?

— Des malheurs encore inconnus, des outrages... que sais-je? Ah! Sire! dans cet incendie allumé par ces Ordonnances, voulez-vous léguer à la fille de votre malheureux frère, pour le don de votre règne, le sort des filles de Priam![1]

Le Roi était auprès de la table du cabinet; il tombe sur un siège voisin plutôt qu'il ne s'y pose; sa tête se cache dans ses mains jointes, dont une se détache pour chercher son mouchoir. La corde de l'arc est détendue...

Je m'approche, le Roi m'entend plus qu'il ne me voit, et me dit à voix basse :

— Je vais dire à mon fils d'écrire de suite à sa femme.

— Cela ne suffit pas, Sire... et les Ordonnances... et les ministres?...

— Dites qu'on me les envoie sur-le-champ.

— Je vous reverrai, Sire?... Votre porte ne me sera point fermée?

— Non, je vous le promets : attendez à Saint-Cloud.

Le Roi n'avait pas quitté sa position. Au bruit de la porte ouverte lentement, il détourne la tête pour me regarder sortir. Je vois qu'il allait me rappeler, et jetai encore de loin ces paroles :

— Je reste, Sire, et j'attends!

J'attendais en effet, lorsqu'un quart d'heure après, les portes du cabinet s'ouvrent. On annonce le Roi : il se rend à la messe. Une foule composée de toutes les classes de courtisans, sous toutes les livrées de la domesticité, se presse sur ses pas dans cette longue suite d'appartements.

1. « On avait peine à comprendre, dit d'Argout, qui accuse ici Sémonville d'avoir fait du mauvais mélodrame, comment au milieu d'un pareil événement et lorsque la couronne de Charles X chancelait sur son front, Semonville avait pu se mettre dans l'esprit une idée aussi étrange que celle de la possibilité du viol d'une aussi laide personne que madame la Dauphine. »

L'indignation, et il faut le dire, la frayeur des événements était peinte sur leurs figures, et leurs voix altérées par ces impressions faisaient retentir la galerie des cris de : « Vive le Roi ! »

Le malheureux prince relevait la tête, et laissait échapper un triste sourire; c'était l'éponge imbibée de vinaigre approchée de ses lèvres, à son agonie.

Au retour de la messe, les émotions avaient changé de nature; les nouvelles de Paris avaient circulé par d'Argout, resté dans les salles. Ce n'était plus les mêmes cris, mais des murmures et des conciliabules pour me jeter de la terrasse dans la cour, lorsque je m'approcherais de la balustrade. Ce retour de jeunesse de la vieille émigration ne fut pas de longue durée. Mon ami Marengo[1] entendit le projet: il avait amené avec lui à la défense du château un bataillon des élèves de Saint-Cyr. Trois ou quatre élèves furent placés par ses ordres autour de moi, avec la consigne de ne point me perdre de vue. Je ne sus que quelques jours plus tard le motif de leurs assiduités importunes[2].

Quelle triste journée et qu'elle s'écoula lentement, sous la double impression d'une chaleur dévorante et des plus cruelles agitations! A chaque instant, des officiers de l'état-major arrivent de Paris, porteurs des nouvelles les plus désastreuses: des hommes du service des chasses ou du château accourent tout effrayés, les uns de Versailles, d'autres de Marly, de Sèvres, pour avertir du mouvement des populations. — Dans les cours, la garde, morne, observant tout dans un silence effrayant. Dans les appartements, un concours successif d'officiers qui venaient chercher des aliments à leur inquiète curiosité près des courtisans du premier ordre ou des généraux. Ceux-ci se groupant pour se parler à voix basse, se séparant, s'évitant, se rapprochant tour à tour; et, durant ces fluctuations, la mer de feu, dont le flux s'avançait rapidement vers Saint-Cloud. — Le Conseil ouvert, rompu, repris, séparé, réuni à diverses reprises; deux fois, Monsieur le Dauphin, dans un véritable mouvement d'insanie, l'avait

1. Vieil officier, capitaine instructeur à Saint-Cyr.

2. D'Argout confirme ce détail.

quitté brusquement au milieu de la délibération; sans écuyer, sans suite, sans ordres donnés, il s'était élancé sur son cheval, la première fois, pour reconnaître la porte Jaune, qu'on disait menacée, la seconde, pour reconnaître les Champs-Élysées à la hauteur de l'Arc de Triomphe; chaque fois, le Roi, étonné d'une sortie subite, l'avait attribuée à une nécessité physique. Il n'avait connu le départ que par le retour, et l'un et l'autre étaient sans motifs. Besoin impérieux d'une impression nerveuse et d'une imagination troublée, qui se fuyait elle-même dans des espaces inconnus. L'arrivée du maréchal Marmont ramène enfin cet esprit égaré à une déplorable réalité. Les actes de violence d'un enfant irrité furent suivis immédiatement des supplications du malheureux père, pour désarmer la colère du maréchal. Le ridicule commandement confié pendant une heure au général Gressot[1] fut révoqué, ou plutôt il n'y avait de commandement, ni de conseil des ministres nulle part.

A la première réunion de celui-ci, à l'issue de la messe, leur démission et la révocation des Ordonnances avaient été reconnues comme une nécessité; mais il restait à s'entendre sur le choix du nouveau cabinet, et sur les formes à adopter pour publier les actes. C'est au milieu des fluctuations qu'on vient de décrire, c'est debout, et souvent les portes ouvertes que, pendant plusieurs heures, eurent lieu ces délibérations..., si on peut donner ce nom à des conférences sans calme et souvent sans liaison.

Le nom du duc de Mortemart sortit le premier de cette urne agitée par des mains tremblantes.

Colonel des Cent Suisses, il avait bravé des accès d'une fièvre violente pour venir remplir les devoirs de sa charge.

Ceux de premier ministre lui parurent, avec raison, au-dessus de ses forces; il résistait énergiquement. Je fus chargé de le déterminer; non que je fusse de son avis, mais nous n'avions point le choix. Casimir Perier et le général Gérard lui furent adjoints avec pouvoir à eux trois de compléter le ministère.

1. Le Dauphin avait nommé le général Gressot chef d'état-major général. Il était réputé fort bête, dit d'Argout. D'Haussez raconte avec détails ce conseil des ministres.

Qui n'aurait point cru que nous étions à la dernière scène de ce déplorable drame? La chaîne qui, depuis dix heures du matin, me retenait à Saint-Cloud était brisée; l'ordonnance du nouveau ministère signée avec le consentement tardif de Mortemart. A lui appartenait l'honneur de révoquer officiellement les fatales Ordonnances et de convoquer les Chambres. Cette expédition exigeait quelque temps.

Persuadé qu'on y procédera sans délai, je presse mon départ pour Paris, si cruellement différé malgré mes instances. Le Roi lui-même donne des ordres. Il apprend avec joie qu'ils sont exécutés : à peine laisse-t-il le temps aux ministres sortants de placer dans mes vêtements des chiffons de papier écrits à la hâte, pour informer leur famille de leur sort. D'instructions aucunes... de quelque espèce que ce soit. Je ne suis que le courrier porteur des nouvelles de la paix, dont je suis venu exiger les conditions, sans avoir mission des combattants. Je le répète, pas une seule parole de prévoyance, de direction, sur ce que je devais trouver ou faire à Paris, n'a été proférée, hors celle-ci, par le Roi, à voix basse :

— Allez, Semonville; mais il est trop tard !

— Hélas, Sire! je suis ici depuis ce matin.

— C'est vrai !

Il serra ma main et ferma la porte sur moi. Je la rouvris presque immédiatement à la demande de d'Argout, blessé d'une si longue attente dans les premières pièces sans aucune participation à ce qui s'y passait sous ses yeux. Il désirait au moins que le Roi connût sa présence :

— Cela est juste, faites-le entrer.

Il n'entra point, cependant. Le Roi s'avança sur le seuil de la porte laissée ouverte par moi :

— Monsieur d'Argout, j'ai su que vous étiez ici depuis ce matin, je vous en remercie[1].

1. M. d'Haussez s'est trompé (p. 170), en donnant à d'Argout un rôle actif dans la négociation. Mais Semonville exagère en prétendant que Charles X ne lui donna aucune instruction. M. d'Argout raconte au contraire qu'il tint aux négociateurs un assez long discours où il indiqua les conditions moyennant lesquelles il acceptait le nouveau ministère et la retraite des ordonnances. Il remit par écrit à Vitrolles, qui s'était joint à Semonville et à d'Argout, la liste de ces conditions au nombre de douze.

V

Semonville, d'Argout, Vitrolles rentrent à Paris. — Conférence à l'Hôtel de Ville avec La Fayette, Casimir Perier, Audry de Puyraveau. — *Il est trop tard.*

Nous traversons à la hâte la foule encore réunie dans les appartements. Sur l'escalier, une circonstance suspend la rapidité de notre marche. Si j'en fais mention, c'est parce que, peut-être, malgré son insignifiance, elle a eu quelque influence sur la suite des événements.

M. de Vitrolles était accouru à Saint-Cloud à la pointe du jour. Il avait eu, m'a-t-il dit, dans la nuit, des conférences avec Casimir Perier dans le sens de la révocation des Ordonnances, et de la composition du ministère. Ce qu'il fit à Saint-Cloud avant mon arrivée, je l'ignore; mais il avait tenté des efforts restés sans succès. Isolé de tous ses amis, il nous aborde avec angoisse, nous suit dans la cour jusqu'au cabriolet-chaise qu'on avançait vers nous et sollicite une place que la voiture ne permettait ni d'offrir ni d'accorder. Nos premiers refus le jettent dans une sorte de désespoir; il est venu à pied de chez M. de Vaudemont, à Suresnes; il n'a ni argent, ni voiture, ni domestique à sa disposition. Au milieu de la conflagration présente, son nom est presque un titre de proscription, à Paris comme à Saint-Cloud; bien plus encore, isolé, sur la route. M. de Vitrolles[1] était notre collègue depuis un mois, d'une opinion directement opposée à la nôtre. Nous pouvions lui servir de sauvegarde; nous le plaçons entre nous, et l'obligation dans laquelle nous sommes de nous avancer sur les deux angles de la voiture laisse peu en évidence la personne retirée dans le fond.

Des ordres avaient été donnés pour que nous fussions accompagnés d'un trompette. Je m'en aperçus dans l'avenue. Je le renvoie énergiquement. Cette suspension de notre marche donne aux troupes le temps de nous entourer. Elles éclatent

1. Vitrolles avait été promu pair en janvier 1830. Il joignait à un ardent royalisme une indépendance frondeuse.

en transports, en apprenant de nous que le renvoi des ministres va rétablir la paix dont nous portons les paroles à Paris.

— Pourquoi se presser de publier ces nouvelles? me dit Vitrolles.

— Pour entendre les cris de : « Vive le Roi!... »

— Puissions-nous les entendre plus loin!

A l'observation de M. de Vitrolles, je me repentis de lui avoir donné asile, et n'en persistai qu'un peu plus dans mon mode de satisfaire à l'inquiète curiosité des populations agglomérées sur notre route. La voiture passait avec la rapidité de l'éclair, mais à la barrière, mon mouchoir blanc, mes cris de : « Vive la Charte! » furent impuissants pour nous préserver d'une vingtaine de coups de fusil, tirés simultanément sur notre voiture. Je m'élance, j'appelle, je me nomme, comme si j'étais quelque chose. Le commandant s'avance les armes hautes. Ce mouvement détourne l'attention des jeunes gens, qui laissent Alexandre Girardin, courant derrière nous, se lancer dans Paris à toute course de son cheval, pendant qu'une nouvelle décharge est dirigée contre lui sans l'atteindre. Il est convenu entre le chef de poste et nous que quatre hommes et un caporal improvisé nous conduiront à l'Hôtel de Ville... Il y a donc un Hôtel de Ville, directeur suprême de Paris, c'est là que nous l'apprenons.

Pauvre chef de poste, prote d'imprimerie, que d'excuses n'est-il pas venu me faire quelques jours après, de sa brusque réception ! Il était marié, se mourait de la poitrine, avait quitté son lit de misère pour se mêler aux combattants. Il demandait une petite place tranquille... et ne m'a pas laissé le temps de l'obtenir! Je n'ai eu que celui de secourir ses derniers jours, d'acquitter ses funérailles, et de faire reconduire sa pauvre femme dans sa famille.

Avec notre escorte, nous étions condamnés à marcher au pas dans les Champs-Élysées, et sous la terrasse des Tuileries. Aux abords du Pont-Royal, nous devenons spectacle : les curieux abondent de toutes parts; ils nous entourent, nous précèdent, nous suivent, nous interrogent, se communiquent nos réponses, les répètent à grands cris. Ceux de : « Vive l'Empereur! » s'unissent à ceux de : « Vive la Charte! »; je répète ce dernier en y joignant celui de « Vive le Roi! », et, déplorant la

mort du grand homme, je dirige l'exaltation sur la chute des ministres. C'est ainsi qu'au travers des flots d'une immense population, nous arrivons à l'Hôtel de Ville, nous, nos chevaux, notre chaise de poste, enlevés, à force de bras, sur chacune des barricades assez mal établies sur les quais. Nous montons les degrés, aux acclamations unanimes en faveur de la Charte et du Roi. A chaque pas que nous faisions, celles en faveur de la royauté devenaient plus rares. Cependant, elles étaient encore assez nombreuses pour effrayer visiblement les adeptes réunis dans la grande salle. Dans la rue, nous avions trouvé le peuple de Paris: là étaient les révolutionnaires. Mes collègues ignoraient vers quel lieu on nous poussait, et il n'est pas besoin de dire que dans ce tumulte, toute question, toute communication à voix basse entre nous étaient interdites. Un seul signe d'intelligence n'eût pas échappé à la suspicion. Mes habitudes de la Commune de 1789 me donnaient dans cette circonstance un avantage immense sur mes collègues. Le terrain était brûlant pour moi comme pour eux, mais il m'était connu. Je marchais avec assurance, je parlais le langage du lieu et du jour. J'abordai avec autorité la porte du cabinet où le comité était réuni. — Qui le composait? Je l'ignorais, mais il y avait un comité et je voulais être introduit. La porte s'ouvrit immédiatement pour M. de Semonville.

C'eût été une insigne lâcheté d'abandonner à elles-mêmes dans cet enfer de la grande salle commune la haute insignifiance de d'Argout et l'impopularité de Vitrolles, faute d'expérience de semblable position. Ni l'un ni l'autre n'était de taille à résister à cette masse turbulente, encore ivre de son triomphe. Je déclare donc leurs noms à l'huissier du comité, en ajoutant que nous sommes inséparables.

Nous entrons. Ces messieurs sont assis autour d'une table verte[1]; ils m'offrent un siège, sans se lever, et laissent à mes collègues le soin d'en prendre.

Le jour déjà baissé et ma myopie m'empêchent de reconnaître les personnes devant qui je parais. J'en fais l'observation. Alors une voix rogue, que je crois appartenir à M. Audry

1. C'étaient Casimir Perier, Lobau, Schonen, Audry de Puyraveau et Mauguin. La Fayette était debout près de la porte. Gérard était aussi dans la salle.

de Puyraveau, me répond que peu importent les personnes, et que j'eusse à m'expliquer sur les causes de ma venue.

Je sentis à l'instant que j'étais perdu, si je ne reprenais de suite mes avantages.

— Dans le fait, monsieur, cela m'est assez égal, car je n'ai rien à vous demander, et il me suffit d'être entendu. Si ma vue m'empêche de reconnaître les membres du comité, en voilà un, du moins, Lobau, mon voisin, qui était de mes amis, comme je suis des siens, peut-être pendant que plusieurs de vous étaient au collège; et puis celui-ci (La Fayette entrait par une porte de côté, et s'appuyait sur mon épaule). Celui-ci m'apprend par sa présence ce que vous faites ici. Vous y êtes en vertu des mêmes pouvoirs que nous exercions l'un et l'autre en 1789, au péril mille fois de notre vie... Vous y êtes pour sauver la ville de Paris de la guerre civile et de l'anarchie. Noble métier que vous voyez que je n'ai point oublié!... La Fayette, convenez qu'il est bien dur de le recommencer au bout de quarante ans?

La Fayette sourit, me serre les mains, et m'embrasse avec l'effusion d'usage.

— Asseyez-vous, mon ami, et engagez ces messieurs qui causent à voix basse à m'écouter. Car, moi aussi, je me suis donné une mission. Elle serait incomplète si je ne vous en rendais pas compte. Je ne serai point long. Les Ordonnances sont révoquées. Le ministère n'est plus. Deux des membres du nouveau cabinet siègent à cette table.

J'y voyais alors plus distinctement. J'allais continuer, mais les chuchotements se succédaient, et la direction des têtes, — car je ne pouvais distinguer les regards, — m'indiquait qu'ils étaient portés sur Vitrolles, resté en arrière de moi.

— Messieurs, je vous ai demandé qui vous étiez, et je crois m'apercevoir que vous désirez savoir qui nous sommes, c'est-à-dire ce que fait ici M. de Vitrolles. Pour vous l'apprendre, messieurs, vous voudrez bien vous rappeler les deux chèvres de La Fontaine qui, courant en sens inverse sur une planche étroite, se sont prises par les cornes au lieu de s'expliquer, et sont tombées dans la rivière. Eh bien, messieurs, en arrivant ce matin à Saint-Cloud, avec la résolution de faire à tout prix révoquer les Ordonnances, j'ai aperçu

M. de Vitrolles, arrivé avant moi. Mon premier mouvement a été aussi de l'attaquer par les cornes, mais mon séjour beaucoup trop prolongé à Saint-Cloud m'a appris que, parvenu près du Roi par un chemin différent, M. de Vitrolles tendait cependant au même but que moi. Après l'avoir atteint, j'ai rencontré dans la cour M. de Vitrolles, ravi de nos succès, mais avec le besoin de toute nature de secours, pour rentrer à Paris. Il nous a demandé avec les plus vives instances place dans notre voiture : nous n'en avions point : nous lui en avons fait une. Nous l'aurions refusée à l'un de nos amis politiques; nous ne pouvions en agir de même avec un collègue qui, pour la première fois, se rapprochait de nos personnes et de nos opinions.

Les membres du Comité s'étaient déridés à l'histoire des chèvres : La Fayette plus qu'aucun d'eux... J'avais mis à sa place M. de Vitrolles, et, malgré sa présence, repris la mienne parmi les meilleurs citoyens de la Ville de Paris.

J'étais l'ancien de ceux à qui je parlais, et leur racontai mon voyage, son motif et son succès. En annonçant à MM. Perier et Gérard leur entrée au ministère, je remarquai leur embarras; quelques paroles signalèrent leur hésitation et l'étonnement de leurs collègues. Le duc de Mortemart, chef de ces combinaisons nouvelles, devait traiter et résoudre ces questions. J'évitai d'en aborder aucune. En réponse au petit nombre de celles qui me furent adressées, je me renfermai dans mon rôle de courrier porteur d'une pacification dont j'avais obtenu les articles.

Il est faux, de toute fausseté, qu'aucune voix se soit élevée pour me dire : *Il est trop tard*... Ces paroles mémorables, très vraies, ne sont sorties que de la bouche du Roi, au moment où nous nous sommes séparés.

Pourquoi trop tard, puisque je ne demandais rien, que je n'indiquais aucune résolution à prendre, et que je ne réclamais, de la part du Comité, aucune mesure en réciprocité des faits accomplis à Saint-Cloud, dont je lui apportais la nouvelle?

Le *trop tard* prétendu, dont M. de Puyraveau a voulu se faire ainsi un déplorable honneur, tombe de lui-même.

Il est au contraire vrai, et de la plus exacte vérité, que, sous prétexte d'assurer ma sortie, La Fayette me reconduisit

dans la grande salle et là, me retenant dans l'embrasure des portes à demi fermées :

— C'est bien, me dit-il, tout est fini, grâce à vous, mon ami ; mais le drapeau tricolore, en a-t-il parlé?

— Non.

Je n'en savais rien, ni peut-être lui non plus; il n'avait paru qu'isolément et passagèrement ce matin, à mon départ de Paris.

— Maintenant, répliqua La Fayette, il doit être arboré partout ; ce doit être celui de la France ; autrement, nous n'aurions fait qu'une révolte, et vous-même, mon ami, vous en seriez plus tard le mauvais marchand.

Quelques paroles échangées gaiement sur les gloires et les vicissitudes des couleurs nationales suivirent cette déclaration.

Deux braves citoyens, désignés par La Fayette, firent ouvrir les rangs devant nous jusqu'au bas du grand escalier, aux cris de : « Vive la Charte! » pas un seul de : « Vive le Roi ! »

A l'extrémité de la place, je me séparai de M. de Vitrolles; il était en sûreté. Je ne l'ai point revu depuis cette époque; je n'ai guère vu davantage d'Argout, qui courut chez Laffitte pour se lancer dans des démarches que je n'ai su ni voulu savoir.

VI

M. de Mortemart chez Semonville. — Celui-ci se rend au Palais-Royal. — Marie-Amélie plaide la cause du duc de Bordeaux. — Tergiversations de Louis-Philippe. — Semonville enregistre l'abdication de Rambouillet.

J'étais épuisé de fatigue, au point de me soutenir à peine pour me rendre au Luxembourg, et franchir, avec l'aide des citoyens, les barricades qui m'en séparaient ; mais le fidèle d'Argout ne s'inquiétait plus de ma sécurité : les moments d'agir étaient pressants. Son plan était fait, il en commençait l'exécution.

Dans la nuit, trois messagers successifs de l'Hôtel de Ville et du *Moniteur* me demandent les Ordonnances pour les livrer à l'impression. Je ne les avais point. J'attendais à toute heure Mortemart, qui devait en être porteur; son retard inexplicable me faisait trembler sur un retour de fortune à Saint-Cloud ;

des résolutions nouvelles du Roi, survenues après mon départ, pouvaient m'appeler à rendre, devant la population irritée, un compte terrible de ma démarche à l'Hôtel de Ville.

Enfin, à dix heures du matin, le vendredi 30, le duc de Mortemart entre chez moi, porteur des Ordonnances. Des intrigues s'étaient ourdies à Saint-Cloud, moins pour les faire déchirer que pour en différer l'effet et pour les accompagner d'autres démonstrations. Le Roi n'avait consenti à les signer qu'à huit heures du matin, et la mauvaise volonté de sa part, la mauvaise grâce de M. le Dauphin avaient été telles que Mortemart, sous l'empire d'accès de fièvre violents, n'avait pu obtenir ni une voiture, ni un cheval, ni un laissez-passer pour franchir les postes, se rendre à Paris : il y était venu à pied, par de longs détours et avec mille difficultés.

Ce qu'il y fit, ce qu'il pouvait y faire, n'appartiennent pas au compte que j'ai promis de vous rendre, mon ami ; la justification de ce digne homme, en réponse aux reproches qui lui ont été adressés, est tout entière dans ce fait : A son arrivée, M. de Guersent, mon ami et mon médecin, était chez moi. Il était attaché aux mêmes titres à La Fayette qui me l'envoyait en aide de mes fatigues de la veille. Le premier mot de M. Guersent fut l'ordre de préparer en toute hâte un bain au duc, et de l'y retenir pour éviter une crise nerveuse de la plus grande intensité. Cette prescription fut exécutée et renouvelée le soir. M. Guersent nous quitta peu dans la journée.

M. de Mortemart en passa quatre chez moi, pendant lesquelles des communications fréquentes eurent lieu, tant avec Saint-Cloud qu'avec le Palais-Royal.

Dans le premier de ces camps, nous n'obtînmes rien ; on nous regardait comme ennemis. Dans l'autre, nous défendions la monarchie, la cause du duc de Bordeaux avec les couleurs nationales.

— Amenez-le-moi, amenez-le-moi, me disait Marie-Amélie, en versant des pleurs sur mes mains : il sera le plus cher de mes enfants. Mon ami[1], écoute M. de Semonville. Tu dois ramasser la couronne à terre, dis-tu ; mais si, comme il le dit, elle ne brille que parce qu'elle est rougie au feu... il me

1. Marie-Amélie s'adresse ici à Louis-Philippe.

faut mourir avec cette boue pour étancher les blessures sur le front de nos enfants (*sic*)... Dénies-tu ma parole pour Bordeaux?

— Comment veux-tu que je fasse? A la plus légère incommodité, on m'accusera d'un crime. Je serai flétri à jamais... J'ai bien assez du malheur de mon père... N'accuse-t-on point mon aïeul d'avoir empoisonné Louis XV, qui lui a survécu d'un demi-siècle! Puis, comment échapper à madame la duchesse de Berry, à ses inquiétudes, à ses alarmes, aux influences du Roi?

Loin de moi la pensée de tirer quelque vanité de la sévérité de mon langage. Les dispositions les plus intimes de mes trois auditeurs m'étaient connues. Je n'avais eu à braver que le silence et les regards de Madame Adélaïde. La Reine, s'il eût dépendu d'elle, aurait repoussé du pied le sceptre, plutôt que d'en priver son neveu. Quels n'étaient point mes avantages auprès de Louis-Philippe? Deux jours seulement s'étaient écoulés, depuis qu'après s'être dérobé à Neuilly, puis à Villiers, puis au Raincy, aux mouvements du 28 et aux empressements intempestifs de l'insurrection victorieuse, le Prince s'était glissé nuitamment dans Paris, cédant aux instances de ses amis et de quelques-uns des directeurs de Juillet. Il avait pénétré au Palais-Royal par mille détours ménagés dans les étages supérieurs de plusieurs maisons de la rue Saint-Honoré. Un de ses premiers ordres avait été de mander le duc de Mortemart au milieu de la nuit.

Celui-ci avait quitté à la hâte le lit qu'il occupait dans l'entresol de mon appartement; il était rentré à la naissance du jour. Sa cravate renfermait un petit papier de trois pouces en tous sens : « Déclaration des intentions invariables du Prince en faveur du duc de Bordeaux, quelles que fussent les apparences commandées par des nécessités terribles : engagement sacré dicté par une inspiration généreuse, et confié à la loyauté du duc de Mortemart pour être déposé dans les mains du Roi[1]. » A dix heures du matin, ce gage d'honneur n'était plus dans les mains du duc. Un message pressant du Palais-Royal l'avait réclamé... M. le duc de Mortemart devait-il

1. Ce fait, rapporté par Louis Blanc dans l'*Histoire de Dix ans*, a été contesté. Le témoignage de Semonville ne permet pas de le mettre en doute. C'est de lui probablement que Louis Blanc le tenait.

rendre cet écrit? C'est ce que je n'entends point discuter. Mon devoir, à moi, n'était point douteux, le lendemain de cette circonstance que j'ai toujours feint d'ignorer. J'aurais étouffé le cri de ma conscience, si je n'avais défendu avec énergie ce manteau royal que des ambitions palpitantes d'hésitation et d'avidité déchiraient sur les épaules de ce malheureux enfant.

Le duc de Bordeaux ne dépassa point la porte de l'appartement de sa mère, qui veillait sur lui, en habit vert, simulant l'amazone, avec deux petits pistolets à sa ceinture blanche.

M. Dupont (de l'Eure) m'apporta les abdications de Rambouillet. Je les inscrivis, non dans les registres de la Chambre des pairs comme il me le demandait, parce que les registres des corps doivent rester fermés et intacts durant leur absence, mais dans le livre de l'état civil de la maison royale : là où j'aurais inscrit l'acte de décès de Charles X, et celui de la naissance de son petit-fils. Le garde des sceaux fit en riant l'observation de cette forme conservatrice :

— Ce n'est pas cela qui lui rendra la couronne.

— Non, assurément, mais ce n'est pas moi qui la lui ôterai.

J'ai terminé la tâche que vous m'avez imposée, mon ami. J'en avais une autre dans les coulisses, après avoir paru un moment sur le théâtre : celle de déterminer le plus grand nombre possible de mes collègues à rester sur leurs sièges après ces mouvements ; celle de faire en sorte que la pairie fût absoute par l'histoire de toute participation à des actes qu'elle n'avait pu ni prévenir, ni diriger. Mieux valait pour elle être victime que complice de tant d'intrigues où la nationalité entrait pour si peu !

Le procès des ministres dira si sa soumission, en apparence pusillanime, aux mouvements de Juillet et à leurs conséquences, provient de manque de courage. L'avenir dira peut-être davantage ! Je ne le verrai point ; vous y jouerez le rôle qui vous appartient ; le mien est fini.

Ma tendre amitié pour vous ne finira qu'avec ma vie.

SEMONVILLE.

SIR EDWARD BURNE JONES

Sir Edward Burne Jones — puisque, par faveur de la Reine, tel est aujourd'hui son nom — s'est décidément révélé, l'année dernière, en l'exposition d'une partie de son œuvre, ouverte, à Londres, dans la *New Gallery*, l'un des plus grands artistes de son pays et de son temps.

Je ne lui connais d'égal, en ce siècle, pour les magnificences ou les délicatesses de la couleur que notre Gustave Moreau, qui singulièrement lui ressemble, autant par les magies de son pinceau, que par ses dons de poésie et de rêve, — et j'ajouterai: par la noblesse, la dignité et la modestie de sa vie.

A ces richesses, à la perfection de sa couleur, le maître anglais sait joindre un dessin vraiment impeccable, tour à tour gracieux ou ferme : et idéaliste, et très poète, il aura créé, comme certains maîtres qui furent parmi les plus nobles, le Pérugin, Léonard de Vinci, Raphaël ou Prudhon, toute une humanité sublime, tout un monde nouveau d'absolue beauté, où l'art sacré et le profane se réconcilient dans une harmonie supérieure.

Je n'oublierai jamais l'étonnement et le ravissement ressentis, dès l'entrée en ces salles glorieuses : oh! ces symphonies de couleurs, ces lignes d'un rythme sans défaut, ces visages d'une expression singulière et qui n'appartient qu'à ce maître,

et tous ces yeux, ces grands yeux surtout, doués d'une vie étrange et passionnée, qui, plus tard, hantaient le souvenir comme de vrais yeux vivants, trop ardents et trop beaux!

Comment sont-ils si peu parmi les artistes, qui l'aient su reproduire, ce miracle du regard humain, comme je l'ai vu là, ou le vois au portrait étonnant de Dom Guéranger par Gaillard? Les yeux, Burne Jones n'a cessé de les peindre avec curiosité et amour, ceux de la femme surtout, ces fleurs troublantes de la plante humaine; et dans toute son œuvre ils sourient, luisent, vous regardent, avec une expression telle de tendresse et de rêverie, ou d'infinie tristesse, qu'ils en demeurent inoubliables.

Ce qui peut-être étonnait le plus, d'abord, en l'œuvre réuni du maître, c'étaient l'éclat et la variété, c'étaient toutes les mélodies de sa couleur.

Il cherche, retrouve ces harmonies, surtout du bleu ou du vert, que la Nature crée parfois, dans les heures trop rares de ses fantaisies shakespeariennes, sur des cous chatoyants d'oiseaux, sur les élytres d'étincelants insectes, au cœur de coquillages nacrés, aux veines de pierres irisées, ou bien encore en des paysages de mer, quand, sous le soleil et la brise, les vagues font frissonner leurs moires, et qu'en elles, d'heure en heure, par de changeants accords, le bleu et le vert déroulent leur chant magique.

Et ce coloriste, qui a l'honneur déjà de nous rappeler M. Gustave Moreau, nous rappelle également Prudhon par la grâce, la pureté de son rêve, comme par la perfection et la suavité de son dessin.

Ainsi que Prudhon, il aura su créer un type presque ignoré de la beauté féminine: il aura tiré de sa race en l'idéalisant, un type féminin nouveau, grave, pensif, le plus souvent très doux, bien du Nord par la mélancolie fréquente et la pâleur des yeux, — ces yeux d'un bleu ou d'un vert pâle comme l'eau des mers froides, — et aussi par l'éclat tendre et la fraîcheur des chairs, qui ont cette délicatesse, ce coloris transparent et léger de celles des enfants ou des fleurs.

Le corps des femmes ou des vierges de Burne Jones, c'est sans doute ce corps long, svelte, onduleux, flexible, qui a

l'élancement d'une tige, cher à certains artistes florentins, à notre école de Fontainebleau, à toute notre école de sculpteurs ou d'ornemanistes de la Renaissance, le corps délicieux de nos Dianes françaises, créées par les Jean Goujon, les Houdon : celui de ses éphèbes, c'est le corps élancé aussi, et ferme et nerveux, où l'on voit le muscle qui vibre sous la peau, de la belle sculpture florentine ; mais le visage, mais l'âme animant ces figures, surtout les féminines, sont bien vraiment et seulement de sa race.

Cette beauté de songe, cette candeur, cette douceur, ces grands yeux chargés de passion, de rêve et de mélancolie, ou si chastes ailleurs, pareils à des yeux d'enfant, s'ouvrant étonnés devant la vie, ne nous font-ils pas souvenir de figures entrevues déjà, filles de l'incomparable poésie anglaise, telles que la *Demoiselle bénie* de Rossetti, la *Dame magnétique* de Shelley, les héroïnes de Tennyson ou de Shakespeare ?

Par une curieuse rencontre, ce type particulier à Burne Jones et particulier à sa race rappelle celui de Botticelli, qui, pour cette raison et bien d'autres, aura été, nous le verrons, le maître le plus aimé de lui après Rossetti, et, avec Mantegna, le plus étudié.

Ce type de Burne Jones est fait, d'abord, d'une certaine expression intense, — l'expression grave d'êtres pour qui existe le mystère infini des choses, qui ont le sens du sérieux, de l'étrangeté de la destinée humaine, dont en un mot la vie intérieure est profonde : — et physiquement il est marqué par la grandeur, la profondeur des yeux, et, dans les lignes du visage, par un dessin ferme, accusé, surtout du menton et des joues, parfois un peu émaciées, comme celles de personnes qui auraient trop désiré, trop aimé ou souffert.

Toute une atmosphère de mystère, d'amour ou d'idéal se dégage ainsi de ces toiles.

On sent que le peintre s'est ardemment nourri de l'âme des poètes ; on sent que lui-même a l'âme d'un grand poète, — ce qui, aux yeux de certaines gens, on le peut comprendre, est inutile et presque un défaut pour un peintre.

Poètes aussi, et à sa manière, furent les grands primitifs, ces peintres sublimes de l'extase chrétienne, et tous les qua-

trocentistes, tous les maîtres! Quel peintre n'est tenu d'ajouter sa fantaisie, son rêve, sa pensée, son âme à sa vision de la nature, l'art étant la nature, mais transfigurée, transposée par la fantaisie, le rêve, la pensée, l'âme de l'artiste: et l'art supérieur, comme l'art grec par exemple, n'est-ce pas la nature parvenue en quelques esprits à son développement supérieur, telle qu'elle devrait être, et n'est pas, ou n'est que trop rarement? Ces figures de songe créées par lui, il les crée, d'ailleurs, contrairement à celles de tant d'artistes vagues ou mièvres en leur expression du beau féminin, toutes réelles et vivantes par leur physiologie et leur anatomie précises: et ainsi je le félicite, ayant abondamment déjà ces qualités, qui seules font le vrai peintre, du dessin et de la couleur, d'avoir l'âme encore, la pensée, l'émotion d'un grand poète, et de la sorte, de plaire aux poètes, comme leur plaisent les plus suggestifs et les plus rares d'entre les maîtres.

Ce reproche aussi lui est adressé, le même qu'à M. Gustave Moreau, d'être trop souvent archaïque. Je reconnais que tous les deux ont en effet profondément admiré, aimé, étudié les quatrocentistes. Mantegna et Botticelli ont révélé à Sir Edward, il me semble, la science de quelques-unes de ses tonalités, de ses harmonies les plus délicieuses, cet art des couleurs l'une dans l'autre, comme en des moires, exquisement fondues. Je pourrais signaler, dans la *National Gallery*, un tableau de Mantegna : *la Vierge et l'Enfant sur le trône*, qu'il dut contempler souvent, comme Delacroix, en ses premières années, dut longuement s'arrêter devant *la Joûte* de Rubens, que possède la galerie du Louvre.

Lui et Gustave Moreau sont remontés, et avec raison, — ce qui du reste ne les détourna jamais de l'étude directe, patiente et respectueuse de la nature, — aux plus sûrs des éducateurs, aux quatrocentistes, à ces maîtres dont le dessin a été le plus souvent parfait, comme la fleur du coloris, aujourd'hui encore éclatante et fraîche, est demeurée presque inimitable, et qui ont uni tant de fantaisie, de poésie et de rêve à la plus précise et à la plus vivante réalité.

Tous ceux qui ont quelque idée de la peinture italienne savent que sa décadence a commencé presque immédiatement

après Raphaël : — quelques-uns disent même : avec lui. — Sans doute, il est resté les Vénitiens, coloristes et décorateurs somptueux ; mais, le Titien à part, qui désormais comparer aux maîtres de toute la merveilleuse floraison artistique du XIVe et du XVe siècles en Italie ? Le goût critique des Préraphaélites, et celui de Gustave Moreau, allant à eux de préférence, ne s'est donc pas trompé ; et, pour ceux qui font dater du siècle de Watteau et de Prudhon la naissance de la vraie peinture française, le regret est grand que nos artistes du XVIIe siècle, Claude Lorrain excepté, simples copistes, le plus souvent, ou traducteurs des Italiens, n'aient regardé en Italie, compris et imité — puisqu'ils imitaient — que les peintres du XVIe ou de leur temps, jamais ceux des siècles antérieurs, que le criminel Vasari avait en partie, du reste, recouverts déjà de son badigeon, ou de sa peinture, encore pire.

En artistes rares qu'ils étaient, Sir Edward Burne Jones et Gustave Moreau se sont adressés ainsi, et avec raison, aux plus rares comme aux plus sûrs d'entre les maîtres, bien que l'esthétique des quatrocentistes différât un peu de la leur, et fût, en un certain sens, moins classique, admettant volontiers le mélange avec l'idéal d'une réalité très vulgaire.

Burne Jones trouvait aussi en eux ce qu'il sentait et qu'il sut unir et si bien concilier en lui, ce qui trop souvent, depuis leur époque, a fait le trouble et le péril des âmes : la double adoration de la beauté plastique et de la beauté spirituelle telle que le Christianisme l'a comprise.

La rencontre, en ce XVe siècle, de la Vierge et de Vénus réapparue, que Chaucer appelait « sainte Vénus », celle de Jésus et d'Apollon, la présence et parfois la lutte, en la même âme, de deux religions en apparence si contraires, la religion grecque de la beauté physique, et celle du Christ, qui à cette beauté préfère la splendeur des esprits, n'est-ce pas l'étonnement et l'inquiétude, à certaines heures, de toute cette époque ?

Après les sublimes peintres d'âmes, après les Giotto, les Taddeo Gaddi, les Simone Memmi, les Fra Beato, les Don Lorenzo Monaco, après ces maîtres, — les plus grands de tous peut-être par leur expression pathétique de l'âme humaine ou divine, et par leur mépris transcendant de cette chair misé-

rable, presque insignifiante à leurs yeux, quand elle n'est pas transfigurée par l'amour, la douleur ou l'extase. — après eux voici donc qu'elle est venue, la troublée, la troublante époque des Botticelli, des Lorenzo di Credi, des Mantegna, chrétiens encore, mais païens aussi, à qui soudain la beauté du corps, la divinité de cette chair, trop longtemps mise en croix, à qui la Vénus antique se révèle.

Le tableau de Botticelli, aux *Uffizi*, la *Naissance d'Aphrodite*, semble symboliser ce moment, cette rentrée dans le monde, ce triomphant retour des Dieux émigrés. Après un si long exil, des souffles heureux ramènent la Déesse sur son doux rivage d'Italie. Elle n'apparaît pas redoutable encore. Botticelli lui donne le candide regard de ses Vierges, leurs grands yeux d'enfants, leurs fins et soyeux cheveux d'or; et l'on comprend que naïvement et purement, pendant quelques années, les artistes chrétiens aient pu partager leur adoration entre elle et madame la Vierge.

Le maître anglais n'a vu là ni même soupçonné un péril. Ainsi que Chaucer, que Botticelli, Mantegna, Lorenzo di Credi ou Ghirlandajo, s'il est païen dans toute une partie de son œuvre, au fond il est comme eux un païen innocent. Idéaliste, il croit, comme l'ont cru d'autres âmes, telles que la sienne, hautes et pures, qu'entre les deux religions, de la chair et de l'esprit, la réconciliation, l'harmonie sont possibles ; et, de fait, il les a conciliées et réconciliées en son œuvre. Mais le danger, quelques-uns l'ont vu. Il est peut-être en Angleterre le premier grand artiste qui si souvent ait peint la forme nue : et je sais en ce pays des chrétiens farouches, pareils à Savonarole, qui le lui reprocheront toujours.

Ce qui l'attira encore, avec tous les Préraphaélites, vers les primitifs italiens, c'est que la plupart, je l'ai dit, furent d'étonnants peintres d'âmes, et que lui aussi, contrairement à certaines écoles, qui ne savent voir et peindre que le dehors des choses, sut voir en elles tout le mystère, tout l'inconnu qu'elles recèlent, et comprendre que l'extérieur d'elles, le corps, n'est pas seul *réel* en leur *réalité*.

L'art en Angleterre, ainsi que la poésie et le roman, a constamment souci de l'obscur au-delà, qui est le fond ou

l'horizon de la vie, et de l'âme, qui est le fond des êtres. Par ce religieux tourment, comme par son culte de la beauté, — car la beauté, la forme ennoblie des visions semble nécessaire à l'artiste anglais. — Burne Jones est donc bien de son pays et de son temps, et bien surtout de cette race celtique, dont il descend.

L'âme de chacun de nous aujourd'hui, par atavisme ou par éducation, semble faite d'âmes de divers âges ou de divers pays, qui vivent ensemble comme elles peuvent. « Je sens deux hommes en moi », disait Racine; quelques-uns en comptent davantage. En Burne Jones, comme en Rossetti, je vois donc unie à une âme moderne, et très moderne, l'âme d'un quatrocentiste, ou, à d'autres moments, comme chez le poète William Morris, son ami, d'un Gallois contemporain de Chaucer. Chrétien, et tel qu'on le fut à ces époques, il mêle sans cesse, en effet, à son rêve chrétien, si mystique et si pur, les belles visions de l'antiquité païenne, mais transposée, transfigurée par lui, comme elle l'était par les auteurs des vieux romans de chevalerie, par les artistes et les poètes du moyen âge ou de la renaissance.

Enfin, j'observe que, d'origine galloise, il a quelque peu de la femme la crainte sacrée, le respect religieux, que toujours les poètes de cette race ont eus d'elle: aussi la voit-on, dans son œuvre, tour à tour aimée d'un mystique et chevaleresque amour, telle qu'une créature par moments supérieure à la commune humanité, source de vie et de béatitude, — ou maudite, redoutable, et redoutée pour ses sorcelleries, ses mensonges, source de mort, tourment des purs et des sages.

Oui, cet archaïsme, que plusieurs lui reprochent, n'est qu'apparent dans le fond et la forme. Certains archaïsmes de sa forme s'expliquent par la convenance que lui présentaient pour la traduction de ses rêves quelques-uns des moyens d'expression propres à l'art des primitifs; et la dévotion de Burne Jones ou de Gustave Moreau à ceux de l'Italie, de l'Allemagne ou des Flandres, qui ne la comprend et ne la partage, puisque ces anciens maîtres auront été à la fois de si émouvants peintres d'âmes, d'incomparables coloristes, et des dessinateurs d'un dessin toujours probe, toujours précis et ferme?

Mais, l'âme de toute son œuvre, de cet art intensif, — à l'égal de la poésie de certains grands poètes de ce siècle, — est en vérité bien moderne, et autant que les vers de quelques-uns d'entre eux, qui ont aussi demandé au passé des images, des mythes, des symboles : moderne par cette intensité même dans le désir et dans l'expression du beau : moderne par la nouveauté, par la rareté de cette expression, en dépit de formes archaïques, — une poésie et des visions sans égales étant par lui traduites en la plastique la plus précise, la plus vivante, la plus vraie ; — moderne enfin par la beauté, la passion, singulières, — que je ne retrouve en nulle des apparences humaines d'autrefois, — de ces visages, de ces yeux surtout, chargés d'un si magnétique amour, d'un tel rayonnement de sentiments, de pensées ou de songes.

Nulle vie d'artiste ne se sera écoulée en un rêve plus noble et plus pur, sans autre préoccupation que celle de l'art. Il y a un peu du prêtre en cet adorateur fervent de l'absolue beauté, en ce solitaire qui s'est toujours tenu à l'écart des foules, des compagnies banales, qui a eu l'honneur, comme Gustave Moreau, de rester longtemps incompris, presque inconnu, et qui de son vivant, je l'espère, n'aura pas l'outrage de la popularité éclatante, malgré ce titre récent de baronnet, qu'il porte avec tant de modestie, et que Sir Edward illustre cependant plus qu'il n'est illustré par lui.

Sir Edward est né, à Birmingham, le 28 août 1833. Sa famille, de position modeste, — son père fut instituteur, — était originaire du pays de Galles. Ne semble-t-il pas que l'artiste, ou le poète, en lui, rappellera quelque peu toujours cette origine celtique? A l'exception de cette influence peut-être, rien, du reste, en son milieu, qui prépare, explique sa vocation, ni qui l'aide.

Il grandit dans cette ville toute industrielle, et assombrie sans cesse par les cheminées perpétuellement fumantes de ses maisons, de ses fabriques, de ses usines, sans nul encore des soucis artistiques dont elle fait preuve aujourd'hui, comme impatiente de réparer les années perdues.

Destiné à l'état ecclésiastique, il fait ses études à Oxford, à

l'*Exeter College*. Il y rencontre un jeune Gallois aussi, William Morris, comme lui destiné à l'Église; et entre eux, dès lors, se noue une amitié robuste, qui sans cesse unira leurs deux vies dans une communauté de pensées, de volontés hautes et très pures, et qui les fera toujours se soutenir et s'inspirer l'un l'autre. Et cette amitié, cette fraternité plutôt, qui heureusement dure encore, a eu et aura sur tout l'art anglais de ce temps une profonde influence.

Je dirai ailleurs quel est ce prodigieux artiste, William Morris : et ici je rappellerai seulement, que lui, Burne Jones, et Rossetti, leur maître, — mais lui surtout, — à force de volonté et de génie, ont en partie préparé, accompli l'une des révolutions artistiques les plus étonnantes que je connaisse, puisque, en peu d'années, ils auront épuré, transformé, fait supérieur, le goût si longtemps détestable de leur nation, éveillant pour la maison, pour la décoration, pour le mobilier, le souci de formes et de beautés neuves, — tandis que Rossetti et Burne Jones créaient dans la peinture un art d'une expression intense, nouveau aussi et tout original, bien particulier à leur race.

Un jour, à Oxford, Burne Jones et William Morris eurent ensemble la révélation de la poésie et de l'art; et la révélation de ce monde magique, ils la reçurent, dit-on, d'un volume de vers, les poèmes de M. Allingham, illustrés par Rossetti. De ce jour, leur résolution fut prise : lui et Morris seraient artistes et seraient poètes ; et, dans les derniers mois de 1855, ils se rendaient à Londres, où Burne Jones, avec l'émotion tremblante d'un dévot, allait vers Rossetti demander l'initiation et l'enseignement artistique, qu'il ne voulait que de lui.

Dans les commencements et longtemps, avec une volonté indomptable, il lutta contre la pauvreté et les résistances familiales. Rossetti le soutint avec la plus tendre affection. Jusqu'au *Vin de Circé*, on sent trop directement l'influence du maître, qui vraiment fut un grand artiste, comme il fut un grand poète, et dont le rêve aura été encore de beaucoup supérieur à l'œuvre.

Le génie de Burne Jones, son charme d'expression et de poésie, ses dons surtout de coloriste, percent cependant en quelques-unes de ses peintures d'alors : — les premières

datent de 1862 : — ainsi dans la petite *Annonciation*, dans l'*Été vert*, dans *Phyllis et Domophoon*, dans le *Chevalier miséricordieux*. En ces peintures, dont quelques-unes ont un fond d'éclatant ou mystérieux paysage, se distinguent déjà la recherche, l'invention de couleurs, de tons et d'harmonies rares, l'amour des bleus, des verts, des pourpres magnifiques, tels qu'ils resplendissent seulement chez les primitifs, et chez Gustave Moreau ou tels que la peinture intensive de l'émail, du vitrail aussi, les peut seule donner.

Dans le *Vin de Circé*, Burne Jones apparaît, dégagé enfin de toute imitation, bien lui-même, et il marchera désormais non plus timide et en disciple, mais en maître.

Le *Vin de Circé*, commencé en 1863, fut fini en 1869. En son besoin de perfection, inquiet toujours, — ce qui le rapproche encore de Gustave Moreau, — Burne Jones garde longtemps ses œuvres, et y revient sans cesse.

Le *Vin de Circé* est une de ces puissantes aquarelles qui, par leur vigueur, leurs gouaches, leurs procédés particuliers au maître, se distinguent à peine de la peinture à l'huile : qui étonnent par leurs dimensions de grandes toiles, et que fréquemment nous rencontrerons dans son œuvre.

Circé, inclinée en un long et souple mouvement de bête féline, verse d'une petite fiole dans une jarre de vin le philtre vénéneux destiné à ses hôtes. A la courbe de ce dos penché, à cet allongement de tout le corps, à la malignité tranquille de ce profil ferme et beau, répondent au-dessous d'elle les belles lignes de deux panthères noires familières, qui s'approchent en miaulant vers elle.

Parfaites sont la composition et la coloration de ce tableau, où des jaunes glorieux resplendissent, mêlés à des noirs sinistres — et, d'abord, le jaune orangé de la robe, somptueux et rare, comme celui d'une éclatante fleur exotique, et le jaune de grands tournesols, mariés à des noirs funèbres, au noir du pelage des bêtes, aux noirs d'un trône d'acier poli et d'un haut trépied qu'enlacent des serpents. — La table, avec sa nappe blanche, sur laquelle le corps de Circé puissamment se détache, est prête pour les marins héroïques, dont, par une large baie, on voit, très près déjà,

les navires aux grandes voiles frappant de leurs rames la mer bleue.

Le *Chant d'amour* est un chef-d'œuvre aussi. Dans un doux paysage, une jeune femme d'adorable beauté, pâle de cette pâleur que met sur le visage l'amour transverbérant une âme de la plus aiguë et de la plus délicieuse des blessures, joue d'un orgue ancien, pareil à ces petits orgues touchés par les saintes Cécile. Un ange en tient la soufflerie, un ange mystérieux et les yeux mi-fermés, comme perdu lui-même en les délices de la divine mélodie. Et la jeune femme, muette et pâle, dit sa passion à ce chevalier en riche armure, accroupi à ses pieds; elle la répand vers lui par les sons, les soupirs de l'orgue: et la femme et le chevalier et l'ange reposent sur une prairie en fleurs, comme celle de l'*Agneau mystique*, et dont les fleurs, les fleurs aimantes, les brûlants œillets rouges, mêlent leur beauté passionnée à ce poème de passion profonde. Sent-on ce que renferme de poésie et de rêve cette toile étrange, mais dont les mots, ainsi que devant chaque œuvre du maître, sont impuissants à rendre l'impression qui se dégage, à faire comprendre et admirer assez la beauté de la composition, celle des lignes et des couleurs?

Bien d'autres, sans doute, auront traduit leur rêve par l'expression de la peinture: nul ne l'a fait avec cette précision, rappelant celle des primitifs. Le moindre détail est traité par lui, comme il l'est par eux, avec une netteté parfaite, la moindre fleur peinte avec amour, ayant cet éclat, ce relief, que chez les Van Eyck et les Ghirlandajo elle garde encore; et cependant, tout chez eux et chez lui se vient fondre en une harmonie sans défaut.

Il multiplie, vers cette époque, la création de figures symboliques et décoratives, telles que les aimaient la Renaissance ou le siècle de Chaucer : *Fides*, *Spes*, *Temperantia*, les *Saisons*, le *Jour* et la *Nuit*. Admirables, en elles toutes sont la grâce supérieure, le charme ou la noblesse des lignes, l'éclat ou la tendresse, l'accord musical des couleurs. Ces corps de femmes sont pour la plupart délicieusement drapés de ces étoffes légères, aux longs plis fins, chères à certains quatrocentistes, et que l'on voit aussi aux nymphes de Jean Goujon, coulant sur elles comme une eau fuyante, sui-

vant étroitement et mollement les formes, les dessinant plus qu'elles ne les voilent, se moulant, transparentes, à leur souple beauté.

Sa *Charité* (*Caritas*), aucune vraiment ne la surpasse en l'art ancien. Des enfants, des *babies* anglais, aux yeux tendres, doucement fleuris comme ceux des petits anges de Reynolds, jouent à ses pieds, s'enveloppent, se cachent à demi dans un pan de sa robe; et ces chers yeux, on ne les pourrait quitter, si le regard n'était appelé aussi par le divin sourire, tout à la fois si maternel et si virginal, de la Charité, par ses yeux et son visage aimant, aux lèvres un peu fortes, comme les lèvres riches de caresses.

Ces allégories ont la flexible attitude, la noblesse, les beaux mouvements de celles des maîtres de la Renaissance, de l'école surtout de Fontainebleau; et toutes sont l'occasion de colorations rares, douces, apaisées ou magnifiques, aux modulations, aux harmonies exquises.

L'Amour parmi les ruines, commencé en 1870, fini en 1873, est — ou était plutôt, puisqu'il est détruit — l'une de ces aquarelles encore, auxquelles, je l'ai dit, par leurs procédés d'empâtements et de gouaches, et par leurs dimensions de grandes toiles, nous ne sommes pas accoutumés en France. — Et cela même a fait sa perte : un photographe qui la devait reproduire, la prenant pour une peinture à l'huile, l'a passée au blanc d'œuf, et l'a perdue. — Tout un poème mystérieux de passion, de mélancolie, d'angoisse, tenait en ce tableau.

L'amante, dans une robe fleurie de bleus magnifiques, qui étroitement enserre son jeune corps robuste, se presse frissonnante contre la poitrine et les bras de l'amant. Il est si beau lui-même et grave en ce noir costume florentin, adouci par places de colorations tendres! Le visage de l'amante n'est pas tourné vers le sien : les yeux lourds de pensées et de rêves, elle regarde au loin vers un sombre avenir ou vers un douloureux passé. Lui passionnément l'enveloppe, d'un bras enroulé autour de son cou, et de l'autre il tient sa main; et ses yeux et son visage, que frôlent les cheveux de l'amante, laissent tomber sur elle tant d'amour et de pitié profonde! Oh! qu'amoureusement et douloureusement tous deux ils s'étreignent parmi ces ruines, tristes du pressentiment, sans

doute, qu'à ces ruines bientôt leur amour ajoutera la sienne. Un ciel d'orage s'étend sur eux; autour d'eux, en cette cour abandonnée, gisent des colonnes tombées; des Amours finement ciselées jouent sur l'architrave d'une porte, par laquelle se découvre une rue déserte où un coup de soleil éclate à la Pierre de Hoog: et près d'eux et partout, envahissant cette solitude, des feuillages d'un vert brillant, des fleurs exquises, des clochettes bleues, de folles et pâles roses d'églantine, — ces roses toujours si aimées par le peintre, — rappellent le rêve, le doux rêve de la vie, dans ces ruines qui rappellent son néant et font songer à la fuite, à la chute de toute chose en la mort.

Des verts, des bleus profonds imposent à cette peinture leur sérieuse dominante.

Dans *Pan et Psyché*, le Dieu sauvage, aux oreilles pointues, rencontre la vierge chaste dont le jeune corps tendre et nu, ambré comme un corps du Giorgione, sort d'un étang semé de glaïeuls bleus, d'une eau limpide, pure et froide comme elle. Et elle tend vers le Faune sa tête aux cheveux d'or, elle relève son doux profil étonné sous le toucher de la main, sous l'haleine du Dieu hirsute, aux jambes de bouc, qui semble souffler sur elle une ivresse chaude et charnelle. Un grave et beau paysage les enveloppe, un paysage de primitif, avec un fond de roches sévères, enfermant dans leurs murailles grises une prairie très verte.

Le *Miroir de Vénus* continue ces visions païennes, mais comme transposées par un génie pur de la Renaissance anglaise. Un étang, et sur ses bords, des jeunes filles qui, pour s'y mirer, sont agenouillées et penchées vers lui. Seule debout, les dominant de son corps svelte, long, délicieux, qu'enveloppe une étoffe légère, bleue comme la mer ou le ciel, se dresse Vénus aux blonds cheveux frissonnants. Et ce bassin, qu'entoure encore une fine bordure de myosotis, reflète avec l'éclat, la netteté d'un miroir, cette douce ceinture de nymphes. Nul bouquet ne peut offrir au regard de couleurs plus délicates, plus tendres, plus harmonieusement assemblées; ce sont d'adorables accords, des nuances indéfinissables se fondant aux plis des robes en des irisations exquises, — comme en l'art récent, qui a évoqué tout un monde nouveau de visions magiques, créé par des chatoie-

ments de soieries sous des jets de lumières diversement et splendidement colorées.

Mais ces gloires de la couleur éclatent plus encore dans les *Anges de la création.* Six magnifiques panneaux, commencés en 1886, déroulent le poème de la Genèse. Un ange, un Éon mystérieux préside à la naissance de chacun des jours; et dans la série des panneaux, chacun de ces anges s'ajoute à celui du jour ou des jours précédents. Chacun d'eux en main tient le globe du monde, œuf obscur où s'ébauchent les formes de la vie. Étrangement beaux, profonds et dilatés sont les yeux pensifs de ces Éons, voilés en partie de longues ailes, qui sont chez tous de colorations différentes. Chez le premier, — l'ange aux six ailes de couleur indécise encore, gris-violet ou gris-tourterelle, — ces grands yeux pensifs semblent l'être jusqu'à la douleur, comme s'ils voyaient dans l'avenir la tragique destinée du monde : sur le globe que porte sa main, « la lumière lutte avec la nuit ». Chez le second, la robe et les ailes sont bleues, mais teintées déjà de vert et d'or, plus nuancées déjà ; profonds comme le puits de l'abîme, sont ses larges yeux chargés de mélancolie et de rêve : « Et Dieu divise les eaux inférieures et supérieures, et fait le firmament. » Dans le troisième panneau sont debout trois anges, celui du troisième jour et ceux des deux premiers. Sur la robe du troisième ange et ses ailes, des verts apparaissent, inconnus encore, et sur le globe naissent des formes nouvelles. L'ange a ses pieds nus posés sur un rivage que vient d'abandonner la mer; et la végétation, en un délicat feuillage, se dessine sur le globe mystique.

Et, de jour en jour, d'un tableau à l'autre, les colorations se multiplient, se différencient davantage, et leur éclat grandit: et aux verts, aux jaunes magnifiques s'unit la pourpre triomphante; et il semble que les lueurs changeantes des aurores ou des crépuscules, des ciels jeunes où désormais fleurissent la lune et les étoiles, se viennent fondre en ces étonnantes visions. Mais, encore une fois, comment par des mots rendre une telle progression musicale, un tel crescendo de couleurs? La doctrine de Spencer, sa théorie de la différenciation, reçoit ici du grand artiste une forme singulièrement poétique.

Et le dernier jour, sur le cristal du globe, sorte de miroir

d'incantation, voici l'Homme et la Femme, le couple primordial, et l'éternel Serpent. Des colorations exquises, des nuances délicieusement fondues, telles qu'en les moires, des verts glorieux, d'heureuses et tendres lueurs roses chantent la victorieuse ascension de la vie. Dans ce même tableau, l'ange du septième jour est aux pieds des six autres, et sur une cithare il joue une musique d'amour, et d'espérance, sans doute.

Et tous ces graves et beaux visages vous regardent de leurs yeux profonds, où semblent mystérieusement passer les désirs primitifs, les songes premiers de la vie.

Magnifique est cette œuvre, si diverse en son unité, où tout se réunit pour enchanter les yeux : l'invention décorative, la complication savante et l'eurythmie des lignes, la tendresse ou la richesse, la vibrante harmonie des couleurs, et la beauté pure de ces anges aux clairs regards surnaturels. La couleur du maître devient chaque jour plus intense. Voyez, dans la *Sibylla Delphica*, figure admirable encore de noblesse et de grâce sérieuse, le jaune orange de sa robe, d'une tonalité somptueuse et grave, et sous laquelle se dessinent les formes d'un beau corps robuste, les seins fermes, bombant l'étoffe.

L'*Enchantement de Merlin* est un tableau bien connu par des reproductions gravées. Dans une forêt, parmi l'enlacement des branches, sous la folle neige printanière d'arbres en fleurs, Merlin est assis, contemplant de côté sa belle fée ensorcelante, Viviane, debout, tournée à demi vers lui, au long corps souple qui semble vouloir fuir et qui reste : et leurs regards s'attirent, s'aimantent, s'unissent, se perdent l'un dans l'autre : et l'enchantement, l'œuvre de sorcellerie s'accomplit, la Femme ayant la Nature pour complice.

L'*Annonciation* de 1879 est exquise. Nulle vierge plus candide n'a offert son âme au mystère de l'union divine. La pâleur de son visage, la blancheur liliale de sa robe, ses cheveux d'un blond doucement cendré, ses larges yeux s'ouvrant comme deux fleurs virginales que le souffle du ciel étrangement vient troubler, l'Ange annonciateur enfin avec sa tunique légère, dont les plis sont droits comme ses ailes droites, tout cet ensemble, respirant une mysticité profonde, est d'un art hautement chrétien.

Cet idéaliste très pur peut sans contradiction ni impiété passer, en la série des quatre *Pygmalion*, à un sujet tout différent et qui glorifie la beauté antique. C'est là l'une des légendes nombreuses empruntées par lui au *Paradis terrestre* de William Morris.

Galatée, en sa nudité complète, y rappelle les créations parfaites de la sculpture grecque ou de Prudhon. Dans le dernier tableau de la série, quel amant passionné aux pieds de sa statue vivante est ce Pygmalion à genoux, l'adorant éperdu, et, comme tout amant, adorant en elle son propre rêve, créé, incarné par lui! Et les yeux de Galatée, ses yeux profonds, d'un bleu si tendre, ne le paraissent pas voir, lui, cet amant, son créateur, qui tremble, prostré devant elle, émacié par la passion; sa vision, indifférente à lui, comme il est naturel, semble tout intérieure, seulement tournée vers elle-même, vers l'âme confuse et consciente à peine qui vient de s'éveiller en elle. Au dehors, une fête de soleil et de fleurs; la vie rayonne, la belle illusion de la vie, et, dans sa clarté, des lis montent, dont la blancheur et l'or éclatent comme un chant d'amour triomphal.

L'*Escalier d'or* offre une vision aussi de pure et candide beauté. Une théorie blanche de jeunes filles descend un escalier en demi-cercle et sans rampes: vêtues de ces robes droites collées au corps, légères et finement plissées, à la ceinture haute sous les seins, que portent les Florentines du *Songe de Polyphile*, elles tiennent des instruments de musique, flûtes, violes, tambourins; et ces visages sont roses comme des roses pâles; et ces corps délicieux, d'une grâce jeune et souple, forment, en descendant l'escalier qui tourne, une incomparable harmonie de lignes et de couleur tendres. Et leurs pieds nus, si beaux, purs comme des pieds d'enfants, non flétris encore par la marche en ce monde, sont dessinés et peints par le maître avec cette précision, cet amour que Léonard de Vinci ou Holbein apportent dans le dessin et la peinture des mains.

Il faudrait tout décrire, et je ne puis... Qu'il me soit permis cependant de m'arrêter encore devant quelques tableaux, mais surtout devant *le Roi Cophetua et la vierge mendiante*, que nous avons vu à Paris, mais que l'on comprenait mieux dans le riche ensemble de l'œuvre exposé.

Ce qui, d'abord, prend tout le regard, c'est les yeux de la vierge mendiante, ces yeux d'une si profonde et claire virginité en ce doux visage, des yeux de vierges d'*Annonciation*, de grands yeux d'enfance, dilatés par l'intelligence soudaine de ce mystère : le désir, le délire d'amour, courbant à ses pieds ce roi fort. Les froides neiges de son corps très chaste sont cachées à peine par une bure grossière, que soulèvent ses jeunes seins aigus ; ses membres ont la symétrie de certaines formes hiératiques : et sa beauté est telle, et telle l'idéale candeur de cette grande fleur silencieuse, que ce roi en brillante armure, dans l'attitude d'un dévot éperdu, le visage tourné vers elle, et rappelant le chevalier à genoux de notre *Vierge de la Victoire*, lui abandonne son âme, sa puissance, la couronne que ses mains tiennent, toute étincelante de pierreries, sans qu'elle paraisse le voir ni lui répondre encore.

De beaux éphèbes, sur une galerie supérieure, en des robes de couleurs exquises, des étoffes, des tapis tombant d'une balustrade délicatement ciselée, des marbres clairs et froids, et, par une porte ouverte, le bleu paysage d'un jardin entrevu, et ces douces anémones aux doigts fins de la vierge, forment autour des deux figures centrales des harmonies graves, ou riches et délicieuses.

Le dessin a, dans la *Roue de la Fortune,* la grandeur du plus beau dessin de maître. En sa robe couleur gris d'acier, cette Fortune a la gravité du *Fatum :* nulle émotion en cette figure : et cependant la roue géante brise, broie des corps et des cœurs, de beaux corps robustes, en des raccourcis admirables, des corps faits pour la lutte et la résistance au Destin, d'une musculature héroïque, comme Michel-Ange aime à les sculpter ou les peindre.

Et je n'ai parlé ni de *Flamma vestalis,* une jeune femme, au profil grave et pur, au visage de spiritualité absolue, où fleurissent toutes les roses pâles de la mysticité ; ni de *Laus Veneris*, dont le décaméron mystérieux semble une vision de la Renaissance anglaise : ni des *Heures*, figurées par six jeunes femmes en des expressions diverses, tableau qui, par sa composition, par le dessin et le travail des draperies, par sa coloration harmonieuse, à la fois vibrante et douce, est un chef-d'œuvre encore ; ni de *Danaé et la Tour de cuivre*, l'une de ces composi-

tions en lignes verticales, affectionnées par le maître, l'un des tableaux les plus purs appartenant à ce beau cycle de Persée, entrepris par lui, et qui reste inachevé; ni de la *Fête de Palée*, où le dessin a les grâces d'un Prudhon, — mais le regard se sent un peu dispersé et distrait, dans cette composition en largeur et très étendue, par trop de précieux détails; — ni de deux ravissants portraits, celui de la *Fille du peintre*, et celui de *miss Lewis*, ni enfin de toutes ses magnifiques compositions religieuses, dont plus loin cependant je dirai quelques mots.

Dans le premier portrait luit une douce figure de jeune fille, qui nous offre ce type de beauté cher au maître: sa robe est d'un bleu profond; de son cou tombe un collier de pierres vertes, telles que des gouttes d'eau de mer; et des yeux grands ouverts, ouverts jusqu'à l'âme, illuminent encore ce portrait, des yeux de candeur profonde, pleins de paix, comme ce miroir rond, l'un de ces miroirs anciens, familiers aux maisons anglaises, et où vient se refléter l'intimité, la simplicité de la calme demeure, qui abrite la vie laborieuse, simple et noble du maître. Une fleur d'un bleu pâle comme un papillon, pose sa note claire sur le bleu intense de la robe, et complète l'exquise harmonie générale.

L'autre est un délicieux portrait d'enfant, aux cheveux touffus, avec un de ces petits nez légèrement et délicieusement retroussés, que le maître parfois se plaît à reproduire.

Dans le beau livre de Malcolm Bell qui lui est consacré, le catalogue de ses aquarelles ou tableaux à l'huile en compte près de deux cents jusqu'en 1893, et il est ou va être incomplet; le catalogue, qui vient ensuite, de ses cartons pour vitraux, tapisseries ou mosaïques, en compte plus de cinq cent cinquante: et il ne peut être question là de ses innombrables dessins.

On voit quelle est déjà l'étendue de son œuvre et quel fut son infatigable labeur. Il n'en fut jamais distrait — et le fut-il encore? — sinon par deux voyages en Italie, à Florence et à Sienne, pour y retrouver ses chers primitifs italiens.

On sait l'attention, enfin, que Burne Jones a donnée toujours à la décoration. Il a eu d'elle, comme l'école de William Morris et comme beaucoup d'architectes anglais contempo-

rains, un sens rare, une science parfaite : toujours il a pris souci de la beauté décorative, appliquée même, et d'abord, aux objets familiers : c'est ainsi qu'il a peint des meubles, et si magnifiquement ce piano, sur lequel il a fait courir la *légende d'Orphée* en d'admirables et graves médaillons, comme il a décoré des livres, et aussi des églises, des murs de châteaux ou de *cottages*.

C'est à ces travaux décoratifs qu'il faut rattacher la belle série des *Persée*, dont M. Le Prieur, dans la *Gazette des Beaux Arts*, a parlé longuement et si bien, et celle aussi de la *Briar Rose*, qui manquaient à la *New Gallery* : mais la gloire du maître, en ce genre, me semble ses cartons pour vitraux, tapisseries ou mosaïques. Ces tapisseries et la plupart de ces vitraux ont été exécutés, et avec un art, une maîtrise supérieurs, par William Morris qui, dessinateur et coloriste parfait, en a composé quelquefois les fonds de paysage et les fleurs.

Un tableau, le *Dies Domini*, qui figurait à l'exposition de la *New Gallery*, fait partie de l'admirable ensemble des sujets religieux. Dans une sorte de gloire bleue, faite des ailes épandues et de la robe des anges, un nimbe comme un soleil rose entourant sa tête, le Christ bénit le monde, et ses yeux magnifiques semblent deux astres d'où rayonne l'amour. Les plis fins de sa robe suivent harmoniquement les lignes des ailes qui l'enveloppent : et tout le tableau est illuminé encore par les faces de ces anges, de tendres visages féminins, mais surtout par l'éclat de leurs yeux, qu'incendient les passions célestes.

De plus vastes compositions décoratives, un peu dans le goût, comme on le peut deviner, des tapisseries du xve siècle flamand, ou dans le goût des primitifs, — mais traitées avec ce grand style, ce sens de la beauté, ce sentiment et ce mysticisme particuliers au maître, et ainsi gardant une originalité, une personnalité telles, qu'en réalité elles ne rappellent rien que son rêve, — offrent des scènes religieuses d'une poésie grave, sublime, très chrétienne, la plus chrétienne certainement que nous connaissions depuis l'œuvre des vieux mystiques.

Je citerai surtout cette douce *Nativité* et ce terrible et pathétique *Crucifiement*, dont les cartons sont aujourd'hui au *South Kensington Museum*, et que le maître a dessinés pour une église de Torquay. Je citerai encore l'*Adoration des Mages*,

et surtout la *Construction du Temple*, carton de vitrail pour une des églises de Boston, où une vaste assemblée de figures, dont la spiritualité sublime rappelle celles d'Orcagna en son *Paradis* de Santa Maria Novella, — vierges, chevaliers mystiques, vrais chevaliers du Saint-Graal, — entourent ce vieux roi majestueux et doux, à longue barbe blanche, David offrant à Salomon le modèle du temple à construire. Ce David ressemble étrangement à celui de Gustave Moreau, sans que, très certainement, l'un des deux maîtres ait eu connaissance de l'œuvre exécutée par l'autre.

Et dans les loisirs laissés par l'exécution de ses tableaux, de ses cartons, de ses études, le maître illustrait le *Paradis terrestre* et une traduction de Virgile, deux œuvres de son ami, non moins que lui laborieux et infatigable, le grand poète, le grand artiste, l'artisan parfait, l'étonnant imprimeur et le généreux socialiste, William Morris ; et une édition de Chaucer, l'un de ces chefs-d'œuvre typographiques, qui sortent de l'imprimerie nouvelle de William Morris, la *Kelmscott Press*.

Après l'exposition de ses œuvres peintes, celle d'un petit nombre de ses études ou de ses dessins pour la série des *Persée*, pour les séries si précieuses aussi de *la Belle au bois dormant*, et du *Cantique des Cantiques*, — études de jeunes corps, élancés, robustes, de têtes féminines idéalement belles, aux regards si doux et profonds, ou dessins d'ornementation, témoignant toujours de l'imagination créatrice la plus rare et la plus pure, — toute cette exposition, cette sélection trop rare était pour les yeux et la pensée un étonnement et un enchantement encore. Afin de bien juger ce qu'est chez Burne Jones la science, l'art des lignes, leur complication savante et leur eurythmie parfaite, voyez surtout en ses tableaux ou en ses cartons religieux la belle ordonnance des ailes et des robes, ou la symétrie parfois des compositions verticales, et voyez enfin ce chef-d'œuvre d'art décoratif, *l'Arbre de vie*, destiné à l'abside de l'Église américaine de Rome, et exécuté en une mosaïque admirable, par les artistes de Murano, travail qui lutte victorieusement de délicatesse et d'éclat avec la couleur du maître.

Et ainsi la réunion de toute cette œuvre était une fête de

beauté. Cet art d'expression intense et d'intense couleur, tout pénétré d'idéal et de rêve, et qui par l'acuité des sensations qu'il donne, comme certaines œuvres sublimes (la *Vision d'Ézéchiel*, par exemple, du palais Pitti), semble dépasser parfois les limites de la peinture pour presque atteindre à la poésie ou à la plus rare des musiques, je ne saurais trop dire qu'il reste inimitable.

L'influence de Burne Jones sur l'art de son époque, et plus encore sur celui de l'avenir, sera grande cependant, parce qu'une inspiration, un enseignement supérieurs viendront de lui, de son idéalisme, de ses aspirations vers l'absolue beauté, de l'amour fervent qu'il eut pour elle, de son goût toujours sûr, de sa science impeccable des lignes et des couleurs.

Et il aura donc créé un type nouveau de la beauté féminine. D'une femme ou d'une jeune fille qui le rappelle on dit déjà : « C'est un Burne Jones... » Et ce type, qu'en partie le maître a emprunté à sa race, il se peut que la Nature souvent le reproduise à son tour, par cette influence à laquelle je crois, comme y croyait Platon, des idées dans la mystérieuse formation des êtres.

La doctrine pessimiste, qui est la nôtre et celle aujourd'hui de bien des âmes, plus que toute autre rend impérieux le besoin du beau, qui distrait ou console de la misère et de la laideur des choses. Je remercie donc ce grand maître de nous avoir donné de telles visions, parmi les plus hautes, les plus rares, que l'art ait jamais créées, et de nous avoir offert une telle œuvre de pur amour et de beauté pure en ce temps de laideurs et de haines. Je le remercie enfin de la sympathie profonde qu'il ne cesse de témoigner à l'art français et à la France, et que lui rend la France, et qu'elle lui rendra de plus en plus, en le connaissant mieux.

Il est bon que les pacifiques, les artistes et les hommes de science, renouent sans cesse entre les peuples ces liens de sympathie que les hommes de proie et certains politiques tendent sans cesse à dénouer ou briser.

JEAN LAHOR.

DETTE OUBLIÉE[1]

VIII

Chantal, vers cette époque, reçut une lettre de son époux. Celui-ci ne parlait pas du moteur ni même de la baronne Artens ; mais il annonçait, comme fait accompli, une détermination sérieuse : Hélion renonçait à l'école de Saint-Cyr, où, d'ailleurs, son admission faisait de grands doutes. Il entrait dans un établissement nouveau, — découvert et prôné par Fischel, — où des études pratiques spécialement développées assuraient aux ingénieurs civils, sortis de l'établissement, des facilités particulières pour trouver un emploi dans l'industrie. Le travail de la forge allait remplacer l'équitation : à l'histoire on substituait la tenue des livres ; l'étude de l'anglais devait suppléer à toute littérature. Dans une lettre accompagnant celle de son père, le jeune homme se montrait enthousiasmé.

Chantal, loin de partager cet enthousiasme, alla trouver son oncle avec un visage bouleversé, et lui communiqua le courrier qu'elle venait de recevoir.

— Ma nièce, dit le vieillard, je ne vous ai point caché jadis mes scrupules. Et vous-même ne frissonniez-vous pas à l'idée d'un champ de bataille sans prêtres ? Toutefois il ne me sourit guère plus de voir un Bernaz battre l'enclume. Quelle folie ! Ne vous a-t-on pas consultée ?

1. Voir *la Revue* du 15 août.

— Qui donc m'a jamais consultée? Qui donc m'a jamais donné ma place dans cette famille, ma place de mère ou ma place de femme?

— Ce qui m'étonne, c'est qu'Hélion paraît enchanté.

— Ah! depuis deux mois, ses lettres me font peur. Quelqu'un change, une à une, toutes ses idées. Il est si faible, si jeune encore! Et, depuis qu'il est au monde, il ne voit que des êtres sans esprit de conduite, sans fermeté de caractère.

— Hélas! ma nièce, on ne refait pas les natures!

Chantal comprit qu'elle n'obtiendrait rien de plus : et, vibrant d'indignation, elle écrivit à Maxime qu'elle n'entendait pas rester plus longtemps séparée des siens. Mais, comme elle finissait sa lettre, on vint la prévenir que maître Dubigeon la demandait.

Le notaire, appelé dans le pays par une vente, profitait de l'occasion pour présenter ses devoirs à la marquise. En même temps, il demandait ses commissions pour Paris.

— Je vais, expliqua-t-il, mettre mon fils à Louis-le-Grand. Je pars pour l'y conduire, et je compte l'aller voir de temps à autre.

Informé de la résolution prise par Hélion, il secoua la tête sans s'expliquer davantage.

— Évidemment, dit-il, c'est grave. Mais d'autres incidents peu explicables me donnent de l'inquiétude... J'ai besoin de conférer avec M. le marquis... Ne doutez pas de mon dévouement le plus sincère.

Il s'en tint là, estimant que le secret professionnel ne lui permettait pas de confier, même à la marquise, le détail des opérations singulières de son mari. D'ailleurs, lui-même n'y comprenait pas grand'chose ; il avait besoin d'interroger Maxime sur sa situation à l'égard de Fischel. Dans cette intention, il se rendit chez son client, peu après son arrivée à Paris.

Bien qu'il fût une heure et demie, Bernaz, vêtu d'un élégant costume de chambre, achevait à peine un déjeuner très parisien. Il eut, en voyant Dubigeon, quelques signes d'anxiété, mais il fit bonne contenance et affecta même des façons cordiales. On quitta la salle à manger pour le petit salon, dont le mobilier moelleux ne semblait pas attendre des visites de notaires. Sans préambule, Dubigeon vint au fait.

— Monsieur le marquis, j'ai eu l'honneur de vous prévenir de l'opposition formée à tout versement des sommes dont je suis dépositaire. Mais vous n'avez pas jugé utile de me répondre. Cependant nous ne pouvons en rester là. Quelle est votre situation à l'égard du sieur Antonin Fischel, notre opposant? Il invoque un traité passé avec vous. J'ai besoin de lire cette pièce.

Maxime produisit le contrat, et ne put se défendre d'un certain malaise en voyant la figure bouleversée de Dubigeon.

— Mais, monsieur le marquis, ceci revient à mettre la clef de votre caisse dans les mains de cet homme! Il peut la vider, s'il en a envie. Le connaissez-vous bien, au moins? Et qu'est-ce que cette invention, dont vous acceptez de couvrir les frais, sans limiter le chiffre?

On devine les résultats de l'enquête. Maxime ignorait tout de son associé; ses antécédents, sa moralité, son pays. L'affaire elle-même ne lui était pas mieux connue. Jamais il n'avait jeté les yeux sur un compte. Il était facile de se convaincre qu'il ne mettait pas les pieds à l'atelier.

— Eh bien! décida Dubigeon, je vais m'y faire conduire: nous causerons de nouveau après cette visite.

Mais il n'y eut pas de visite. Non seulement Fischel refusa de laisser voir sa machine — ou le peu qui en existait — mais encore il refusa de se laisser voir lui-même. Repoussé sur toute la ligne, Dubigeon se replia chez le marquis.

— Maintenant, dit-il, je suis fixé. Ne craignez rien! Qu'il soit Allemand, Hongrois ou Suisse, votre Fischel ne m'empêchera pas d'entrer, à mon prochain voyage. Il ne connaît pas François Dubigeon, notaire à Chambéry. En attendant, — c'est l'ami de la maison qui parle, à cette heure, — ne trouvez-vous pas qu'il serait temps d'appeler madame la marquise auprès de vous?

Maxime ne prévoyait pas l'attaque : son visage exprima une angoisse véritable. Instinctivement ses yeux cherchaient, au milieu des bibelots jetés sur une table, certaine photographie où la baronne Artens apparaissait dans toute la gloire de ses épaules. Une fois de plus, Dubigeon pouvait dire : « Je suis fixé. » Comme il allait plaider la cause du devoir et de la bonne renommée, un nouveau personnage fit son apparition.

C'était Fischel qui, au premier coup d'œil, devina Dubigeon, sans l'avoir jamais vu.

— Ah! ah! fit-il. Je vois que je suis de trop.

Comprenant que l'heure était arrivée de jouer la grande scène, l'inventeur faisait mine de se retirer. Maxime le retint. L'autre, alors, désignant le notaire :

— Mon cher marquis, vous m'excuserez si je vous demande de choisir entre moi et l'espion de votre famille.

C'en était trop pour le pauvre Bernaz, qui rougissait, balbutiait, levait les bras au ciel, cherchant une manière de sortir du mauvais pas.

— Cher monsieur Dubigeon, dit-il, veuillez comprendre que je... suis tenu à de grands égards... je dirai plus : à une grande reconnaissance..., car sans... mon ami Fischel...

— Pas un mot de plus, interrompit le notaire. Ne faites pas à un vieil ami des Bernaz le chagrin de le mettre à la porte. Je vous laisse ; et, bien qu'il soit difficile de tirer de l'eau les gens malgré eux, je tâcherai de vous rendre ce dernier service, parce que c'est mon devoir.

Maître du terrain, Fischel se laissa tomber sur un fauteuil, d'un air accablé.

— Misérable imbécile que je suis! s'écria-t-il enfin. Choisir, pour m'aider dans mon œuvre, un homme qui n'est pas libre, qui ne sait pas se rendre libre! Me voilà maintenant avec un notaire dans les jambes! Je le retrouverai partout et, pour commencer, il m'ôtera votre confiance... Eh bien ! n'attendons pas ce moment. Quittez-moi! Quittez Paris! Allez retrouver la marquise! On ne change pas une nature : la vôtre est faite pour le sommeil de la province, pour la servitude familiale. Partez; emmenez Hélion; oubliez-moi tous les deux. Mais rendez-moi justice sur un point : c'est vous qui êtes venu me chercher. Vous étiez errant dans les rues, sans ami, sans but, sans expérience. Voilà ce qui m'avait attiré vers vous. J'avais cru que je pouvais vous faire du bien ; c'était une erreur : adieu !

Antonin s'éloigna sans vouloir rien entendre; et Maxime resta seul, bouleversé d'une terreur folle, car aucune des phrases qu'il venait d'écouter n'avait manqué son but. Il revoyait son existence d'autrefois : vingt années de province et de vie conju-

gale, coupées par des distractions dont le souvenir lui causait une amère pitié. Il se revoyait, surtout, comme il était un an plus tôt, isolé dans la grande ville, ignorant la vraie vie, perdu dans la foule des êtres condamnés à mourir sans avoir vécu.

A cette heure, il jouissait de l'existence avec une ardeur inconnue de la jeunesse elle-même. Car il arrivait pour lui ce qui arrive pour tant de provinciaux mûrs, jetés dans le paradis de la capitale après un demi-siècle de purgatoire dans une petite ville. Ce contraste, dont la séduction ne peut être comprise, à moins qu'on ne l'ait éprouvée, l'enivrait jusqu'à la folie, la folie venue tard, qui sait qu'elle ne durera pas longtemps.

Au cercle, dans la mêlée des commérages, il trouvait un amusement supérieur à tout ce qu'il avait connu dans son existence. Il s'y plongeait avec une volupté singulière. Il était devenu vite, à cette école mutuelle de médisance, un homme très méchant. Cette effroyable conversation, sans mesure parce qu'elle est sans responsabilité individuelle, lui livrait chaque jour la dernière faute, la dernière mésaventure, le dernier ridicule de ces grandes dames, de toutes ces dames, petites ou grandes, qu'il regardait jadis de loin, comme un passant regarde les joyaux d'une vitrine.

Et, le soir, il se servait de ces anecdotes pour briller dans un salon suffisamment garni de femmes désirables et peu farouches, variété inconnue dans le monde qui avait toujours été le sien. Là, il se faisait écouter en dévoilant, dans l'espace d'un quart d'heure, plus d'ignominies et de scandales que la Savoie n'en avait connu durant un demi-siècle. Parfois il avait de l'esprit : car, à cette heure, il pouvait débiter sans circonlocutions l'assortiment des histoires recueillies deux heures plus tôt. Mais il n'était pas un narrateur seulement. Lui-même avait son histoire, la charmante hypocrisie d'une liaison dissimulée.... ce qui n'empêchait pas les maîtresses de maison de l'inviter régulièrement avec la baronne Artens, à moins que celle-ci ne manifestât le désir d'être invitée sans lui. Elle avait cette cruauté, à certains jours.

Fischel avait les clefs de ce paradis terrestre. Il pouvait, d'un mot, en chasser Maxime. Le malheureux marquis, incapable de supporter cette angoisse affreuse, courut chez son protecteur et lui prit les deux mains :

— Que me reprochez-vous? dit-il humblement. Pourquoi cette colère? Est-ce moi qui ai fait venir Dubigeon?

— Si ce n'est pas vous qui l'avez fait venir, c'est la marquise qui l'a envoyé, répondit sévèrement Fischel : pour moi, c'est la même chose. N'êtes-vous pas responsable de ses actes?

— Eh bien! fit Bernaz, heureux d'avoir mis la main sur une victime propitiatoire, vous pouvez être sûr qu'elle ne recommencera pas. Je vais lui écrire. Vous verrez la lettre!

Deux pages furent bientôt couvertes d'une écriture serrée. Cette fois, Maxime n'avait pas eu besoin de brouillon.

— Lisez, dit-il en passant la feuille à son juge.

Antonin lut avec attention jusqu'à la dernière ligne.

— Prenez garde, fit-il en rendant le papier. C'est un peu vif; et, si la marquise a du caractère... Vraiment, n'êtes-vous pas allé un peu trop loin?

— Ah! s'écria Maxime, tant pis si elle se fâche! Croyez-vous que je veuille perdre, pour son caprice, ma situation et mon seul ami?...

Ses nerfs, assez faibles naturellement, étaient en pleine déroute. Il sanglotait. Son compagnon dut le calmer en l'assurant que rien ne serait changé entre eux, moyennant que les bonnes dispositions manifestées par lui dureraient.

A partir de ce jour, ils se tutoyèrent.

IX

Chantal ne répondit pas à la lettre de son mari, et Fischel en conclut que, décidément, elle manquait de caractère. Dans tous les cas elle ne manquait pas de dignité : lorsque Dubigeon, de retour en Savoie, lui conta son odyssée ou, pour mieux dire, ses défaites, elle se contenta de lui apprendre qu'elle était résolue à rester provisoirement chez le chevalier de Beauvoisin. Elle n'ajouta pas qu'elle commençait à entrevoir ce séjour comme pouvant être de longue durée.

Un incident ne tarda pas à la confirmer dans cette opinion. La vieille servante emmenée par Maxime débarqua un soir, tout en pleurs, contant bien des histoires qui n'étaient

pas à la louange de Fischel. Cet intrus, au dire de la Savoyarde, gouvernait la maison du marquis, jusqu'à payer les comptes de la cuisinière, et aussi jusqu'à la renvoyer pour mettre dans la place une de ses créatures.

— Ce qu'il y a de plus triste, ajoutait la victime, c'est de voir mon pauvre maître. Jamais il n'a été aussi heureux qu'à cette heure, où il est un zéro en chiffre. Il faut voir comme on le traite! Monsieur le marquis doit demander de l'argent ainsi qu'autrefois. Mais son défunt père ne le conduisait pas avec cette rudesse. Il a trouvé un maître qui lui reproche, du matin au soir, qu'il est ceci ou cela, qu'il manque d'intelligence, qu'il est paresseux... Un domestique demanderaitson compte; monsieur file comme un agneau devant ce méchant homme. Et puis il y a madame Artens...

Arrivée à ce point, la vieille servante fut arrêtée court par Chantal, qui répugnait à certaines délations. D'ailleurs, la marquise en savait assez; et, de la perte plus ou moins momentanée de Maxime elle prenait son parti sans brisement de cœur. Celui qui la préoccupait, c'était son fils. Mais on approchait des vacances d'automne: Hélion allait arriver, sans doute, pour plusieurs semaines. Elle ne voulait pas voir autre chose et concentrait sur ce prochain bonheur tout l'espoir, tout l'intérêt de sa vie.

Une lettre du jeune homme — son père n'écrivait plus — vint détruire cette illusion. A la seule vue du timbre anglais apposé sur l'enveloppe, Chantal fut frappée au cœur. Hélion, tout joyeux, faisait savoir qu'il était à Manchester et qu'il y resterait jusqu'en novembre. Il visitait les fabriques et prenait l'usage de la langue du pays, « dont un homme destiné aux affaires ne peut se passer ». Quant à savoir si sa mère pouvait se passer de lui, c'est une question qui ne se présentait même pas à cette intelligence légère.

Cette fois, la marquise n'hésita plus. Dans la journée, une dépêche partit à l'adresse de Maxime:

« Arriverai demain matin.

» CHANTAL. »

— Tiens, dit Bernaz à son ami, les malheurs n'arrivent jamais seuls!... Hier, c'était madame Artens qui m'écrivait

de Dieppe qu'elle me plante là ; aujourd'hui, c'est ma femme qui s'annonce. Pour un peu, j'irais me jeter à l'eau.

Fischel connaissait son compagnon, et se sentait rassuré quant au suicide. Mais il l'était moins quant aux conséquences que pouvait avoir l'arrivée de Chantal, dont le télégramme laconique ne lui disait rien de bon. Il réfléchit, pendant que Maxime se répandait en plaintes :

— Que puis-je faire? Il ne m'est pas possible de fermer la porte au nez de ma femme. Et, bien mieux, je ne puis l'obliger à repartir, si elle s'avise de vouloir rester. C'est à en perdre la tête !

Fischel ne perdait pas la tête. Il avait un plan, qu'il fit connaître avec sa précision accoutumée :

— Ne te désole pas. Un homme a toujours trois partis à prendre au moment de la bataille : combattre, capituler ou fuir. Le combat n'est pas dans tes moyens, et, autant que je puis voir, la capitulation n'est pas dans tes goûts. Tu n'as qu'une chose à faire : sauve-toi bravement ! Boucle ta valise, et va coucher à l'hôtel. Mais, auparavant, nettoie cette table de toutes ces photographies trop décolletées pour des yeux savoyards — et conjugaux. Mets ton harem dans un tiroir, et, pour le reste, compte sur moi. La marquise repartira demain, ou elle est plus forte que je n'imagine.

Toujours obéissant, Maxime eut bientôt fait d'évacuer ses positions et de battre en retraite jusqu'à l'hôtel voisin : il y dormit comme un autre Alexandre. Pendant ce temps-là, Chantal roulait en wagon, peu disposée au sommeil, non plus qu'ébranlée par la crainte. Comme l'avait dit son confesseur un certain jour, même les lions de l'amphithéâtre ne pouvaient l'arrêter quand il s'agissait de sa foi. Or son fils était pour cette vie, sa foi, sa religion, son espoir.

Sur le quai de la gare elle ne trouva aucune bête féroce, mais seulement un homme à la chevelure respectable, qui l'accostait, chapeau bas, en exhibant un papier bleu.

— Madame la marquise, dit-il, voici votre dépêche. Je l'ai ouverte en l'absence du marquis et d'après ses ordres. Vous plaît-il que je vous conduise chez vous? Mais cherchons d'abord vos bagages...

— Mes bagages sont représentés par cette valise, dit

Chantal, en permettant à l'inconnu de la débarrasser de son fardeau.

— Je suis dans l'obligation de me présenter moi-même, fit-il : Antonin Fischel, ingénieur.

Chantal, à ce nom, éprouva l'une des grandes surprises de sa vie. Elle s'était promis de traiter selon son mérite le ténébreux conseiller de son mari. Et voilà qu'elle trouvait un Fischel inattendu, poli, doux, presque timide, levé dès l'aube pour la recevoir à la sortie du train. C'était un mouton qui se trouvait en face d'elle, et non pas un lion dangereux. Si grande était sa stupeur qu'elle roula quelque temps en voiture avec son compagnon sans articuler une parole.

— Qui vous a dit mon nom? demanda-t-elle enfin.

— Oh! madame la marquise, n'ai-je pas vu cent fois votre photographie?

— Et M. de Bernaz?...

— Il est absent, madame. Sa santé fatiguée par la chaleur exigeait un changement de climat. En outre, il désirait ne pas quitter son fils trop longtemps : le marquis est en Angleterre.

— C'est pour le mieux ; j'irai les rejoindre.

Antonin n'avait pas prévu celle-là. Tout en s'inclinant, comme s'il eût trouvé l'idée excellente, il songeait :

« Le maladroit! Il laisse donc de l'argent à sa femme? Nous changerons cela. »

Mais, juste à la même seconde, Chantal se souvenait avec une angoisse douloureuse qu'elle avait deux louis dans sa poche, pour toute fortune. Elle resta muette; sa pénurie la troublait, à cette heure, plus que tout le reste. Que faire, seule à Paris, avec quarante francs!

Tout à coup le véhicule s'arrêta; la voyageuse était « chez elle ».

— Madame, dit Antonin sans pénétrer dans l'appartement, j'imagine que vous allez vous reposer. Me sera-t-il permis de prendre vos ordres dans la journée?

Elle accepta, presque avec joie, et fixa l'heure de l'audience. Puis elle pénétra dans cette maison qui était la sienne, de par la loi, mais où elle se sentait plus étrangère qu'en aucun lieu du monde.

Cependant elle était accueillie comme la maîtresse véritable

par la servante de Maxime, grande fille maigre, brune, sans âge appréciable, qui semblait ne devoir jamais s'étonner de rien. Après une toilette bienfaisante, « madame » fut conduite à la salle à manger, où fumait un chocolat délicieux, puis au salon, tout encombré de fleurs nouvelles. Sur la table, une seule photographie : la sienne, délivrée, quelques heures plus tôt, du même tiroir où reposait à cette heure « le harem » proscrit. Tandis qu'elle souriait presque, à la pensée que, Maxime présent, elle n'aurait pas trouvé tant de roses, la servante disposait les coussins de la chaise longue.

— Madame la marquise va dormir un peu. Mais voudrait-elle bien, d'abord, commander son déjeuner?

Chantal avait besoin de réflexion, plus que de sommeil. Elle se mouvait dans un songe, fait d'impossible et d'imprévu. Comme elle eût haussé les épaules si quelqu'un lui eût annoncé, deux heures plus tôt, qu'elle commanderait le déjeuner chez son mari, après que Fischel serait venu prendre son sac à la gare!

Ce fin diplomate, quand il parut dans l'après-midi, à l'heure fixée, constata que les choses prenaient une bonne tournure, c'est-à-dire que la marquise paraissait moins sûre d'elle-même que le matin.

— Vraiment, dit-elle, c'est une grande déconvenue de trouver mon mari absent.

— Hé! madame, soupira Fischel... que diriez-vous si je vous avouais que je me réjouis de cette absence comme d'un bonheur?

— Je vous prierais de m'expliquer cette joie, repartit Chantal avec une expression hautaine dans le regard.

— Expliquons-nous, alors. En décidant ce voyage inattendu, avez-vous songé à ce que pourrait être l'arrivée? Depuis que Maxime a des affaires, son humeur n'a pas gagné...

— Ses affaires non plus, interrompit Chantal en tournant sur Fischel un regard qui valait bien des paroles.

Sans se troubler, il répliqua :

— L'absence de votre mari présente encore un avantage : nous pouvons causer; ou, pour mieux dire, je peux me défendre, et tout m'annonce que j'en ai besoin. De quels crimes m'accuse-t-on?... Madame, il y aura un an bientôt

que le marquis de Bernaz errait dans Paris, cherchant à sortir de la fondrière où toute sa vie s'est embourbée. Il s'est trouvé sur ma route, il m'a suivi chez moi comme un chien perdu suit un passant quelconque. Je ne lui demandais rien ; c'est lui qui m'implorait, de son regard triste... Pourquoi frémir d'indignation à mes paroles? Vous connaissez votre mari, je suppose? Jugez-vous qu'il appartient à la catégorie des sauveteurs, ou à celle des gens qui se noient?

— Je connais mon mari. Je le juge peut-être. Mais je n'admets pas que d'autres le jugent devant moi.

— Vous n'êtes pas, alors, une femme comme les autres... Enfin, que vous le veuillez ou non, j'ai entrepris un sauvetage. Du marquis de Bernaz, j'ai fait mon associé. Je prétends qu'il soit riche, que vous soyez riche un jour. Mais qui peut dire s'il y aura encore des riches dans un demi-siècle? Je veux donner à votre fils mieux que la richesse : l'indépendance. Or l'indépendance n'appartient qu'à l'homme capable de gagner de l'argent par lui-même, toujours, partout. Voilà pourquoi il fallait que l'éducation d'Hélion fût changée.

— On croirait vous entendre parler d'un orphelin, protesta Chantal. Avant cette transformation de mon fils, il me semble que j'avais le droit d'être consultée. Et, dans tous les cas, j'avais le droit de surveiller la transformation.

— Que craignez-vous donc, madame? Vous défiez-vous de moi? Pensez-vous avoir sous les yeux un athée, ou même un impie? Ni l'un ni l'autre, je vous le jure.

— Tant mieux pour vous! Mais je ne veux pas conserver seulement à Hélion la foi religieuse. Il y a des croyances terrestres qu'un homme comme lui doit garder dans son cœur.

— Ma profession de foi politique étonnerait bien la marquise de Bernaz. Probablement, je suis plus aristocrate que vous, car j'ai trop de bon sens pour prendre au sérieux certains mots : la Liberté, par exemple! Un homme n'est pas libre, tant qu'il n'a pas mille francs dans sa poche. La Fraternité est un colossal mensonge, qui assure tant mal que bien la trêve, en attendant les premiers coups de fusil de la guerre sociale. Quant à l'Égalité, c'est le droit à la jalousie... Ce qui est vrai, c'est que la compensation des inégalités, toujours poursuivie, jamais atteinte, fournit au progrès son but, en

même temps que son moyen. Il faut un certain nombre de mendiants pour faire un Crésus, un certain nombre d'illettrés pour faire un Homère, un certain nombre de poltrons pour faire un Léonidas. En ordonnant que tout le monde possédera, que tout le monde sera bachelier, que tout le monde ira se battre, vous noyez dans la médiocrité générale Crésus, Homère, Léonidas. Or il n'y a pas de grande société sans les trois aristocraties, de l'or, du talent et de l'épée... Vous voyez, madame, que je ne suis pas un niveleur.

— Ceci est trop fort pour moi, dit Chantal, plus étonnée qu'elle ne voulait le paraître. Mais je désire savoir — et c'est ce qui m'amène — si le nouveau programme de l'éducation de mon fils comprend l'interdiction de voir sa mère.

— De bonne foi, madame la marquise, vous n'en pensez pas un mot. Réfléchissez mieux. N'entrevoyez-vous rien? Ne devinez-vous pas que vous êtes en face d'un mari... indisposé par certains actes hostiles? Vous avez, permettez-moi de le dire, des partisans bien maladroits!

— Dubigeon, n'est-ce pas? Je sais que son apparition a causé une grande colère. Mais, sur l'honneur, l'idée de cette intervention n'est pas de moi.

— Eh! madame, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt? Vous vous taisez trop. Hélas! il vaut mieux, parfois, avoir tort avec habileté que raison sans diplomatie. Le marquis n'a pas votre intelligence. Il est ombrageux, soupçonneux, emporté à la façon des êtres faibles. Quel homme fut jamais plus facile à conduire? Il n'y faut pas beaucoup d'adresse, mais il en faut un peu. Je le répète : croyez-vous qu'il n'aurait eu que des sourires en vous voyant arriver, sans que rien eût préparé l'entrevue?

— Je ne suis pas venue pour avoir des sourires, mais pour avoir mon fils. De quel droit me le refuse-t-on?

— Le droit! Un mot qui ne devrait jamais sortir de la bouche d'une femme!... Les droits d'une mère, quoi de plus touchant? Mais les droits d'un père, quoi de plus absolu? Votre mari est le maître d'envoyer son fils étudier en Chine... Ah! si je n'étais pas le dernier homme de qui vous écouteriez un conseil!...

Mais la marquise écoutait, quoi qu'elle en eût, cet homme supérieur par l'intelligence à tous ceux qu'elle avait rencon-

très sur sa route. Venue pour combattre, elle fut persuadée. Elle suivit le conseil d'Antonin, qui était de repartir pour la Savoie, laissant au sage Mentor le soin de lui rendre Télémaque. Elle emportait une promesse : Hélion ferait une visite à sa mère dès son retour en France, qui devait avoir lieu avant deux mois.

Elle repartit presque heureuse, à demi reconnaissante, escortée par Fischel qui voulait voir, de ses yeux, le train l'emporter. En quittant la gare, cet habile négociateur se fit conduire à l'hôtel où Maxime l'attendait,

— Tu peux rentrer chez toi, dit-il. Mais si j'avais su que tu possèdes un notaire comme Dubigeon et une femme comme la tienne !...

X

Dubigeon cependant n'avait pas encore donné la mesure de sa force comme adversaire. Mais son apparente inaction cachait les préparatifs de revanche d'un vaincu dangereux.

Il s'était promis de faire capituler, un jour ou l'autre, ce même Fischel qui l'avait jeté à la porte. Il noua, pour atteindre ce but, des relations avec les personnes qui avaient souscrit au moteur, à l'exemple et sur la recommandation du marquis. Par ses soins, un comité s'organisa ; et, pour en faire partie, cet homme qui n'avait jamais risqué un louis paya mille francs une part de fondateur cédée secrètement par un porteur timide. Dès lors, il provoqua des réunions, harangua les intéressés, leur conta la réception dont il avait été l'objet, leur fit toucher du doigt les irrégularités de l'entreprise et leur montra qu'ils payaient les habits, la nourriture et le logement de l'inventeur. Mais il évita de prononcer le nom du marquis de Bernaz, voulant que celui-là, du moins, pût dire après la bataille : « Tout est perdu, fors l'honneur! »

Depuis longtemps, la réputation du notaire était établie. On l'écouta, en dépit des enthousiastes qui défendaient leur

idole. Un groupe lui conféra des pouvoirs pour l'examen des comptes et la régularisation de la Société. Peu de jours après, il faisait à Paris le second de ses voyages périodiques ; et, un beau matin, il se présentait de nouveau à la porte de l'atelier où le moteur était en construction.

— Que voulez-vous? lui demanda rudement Fischel qui, cette fois, le reçut lui-même.

— Je voudrais admirer votre machine, expliqua le visiteur, avec un bon sourire de provincial.

— Mon atelier n'est pas un musée. On n'entre pas.

— Que si! on entre! quand on s'appelle François Dubigeon, notaire à Chambéry.

Fischel fut sur le point d'éclater, mais il avait la science des physionomies, et il trouva que le notaire souriait trop.

— Maître Dubigeon, dit-il en reprenant son calme, l'appareil n'est pas en état d'être exhibé au public.

— Mais je ne suis pas le public : je suis un des fondateurs de la Société... quand vous aurez pris la peine de la fonder régulièrement... Voilà mon titre, signé par vous.

— Allez au diable! cria Fischel, exaspéré de cette habile manœuvre.

Dubigeon n'alla pas si loin. Deux heures plus tard il revenait, encadré de deux personnages, dont l'un était huissier et Savoyard, l'autre Savoyard et mécanicien. Il fait bon d'avoir des amis partout. L'huissier devait constater le refus d'entrée, si l'on n'entrait pas ; le mécanicien était là pour expertiser les travaux, si l'on entrait. Dubigeon souriait de plus en plus.

Il n'y avait pas à résister. Les Allobroges pénétrèrent dans la place en bon ordre, suivis à distance par l'ennemi, c'est-à-dire par l'inventeur. Nul éclat fâcheux, d'ailleurs. Aucun bruit. L'expert comptait les ouvriers, évaluait d'un coup d'œil les pièces en fabrication, prenait des notes. La séance terminée, Dubigeon demanda :

— Peut-on voir la comptabilité?

— Ceci regarde le secrétaire, monsieur le marquis de Bernaz, répondit Antonin en souriant à son tour.

Cette fois, le notaire n'insista pas. Quand il fut dans la rue avec ses deux amis, il eut un geste de colère et s'écria :

— Il a un otage, le mâtin! Comment lui tirer dessus? Le

nom de Bernaz paraîtrait à côté du sien à la barre du tribunal.

Dubigeon se trompait en disant que Fischel avait un otage. Il en avait, pardi! bien deux, et Chantal s'en aperçut promptement. Hélion était revenu d'Angleterre, mais on ne parlait plus de sa visite en Savoie. Sur cet esprit encore faible et mal formé, Fischel, à cette heure, concentrait son talent de persuasion. Il n'osait pas encore dire à ce jeune homme que sa mère était une épouse dénaturée; mais il la peignait comme une personne acariâtre, obstinée, intraitable, créant sous main des difficultés.

— Vous n'êtes plus un enfant, disait-il. Vous ne pouvez manquer de voir qu'entre vos parents la situation est tendue. Votre père est malheureux, sans compter qu'il est exposé, d'un jour à l'autre, à des ennuis d'argent, à des procès. Le vent de la Savoie souffle sur lui tous les maux. Est-ce le moment d'abandonner votre père et d'aller vous réjouir en Savoie? Ne risquez-vous pas d'augmenter le dissentiment, d'aviver le chagrin, d'être englobé dans la réprobation? N'est-il pas prudent de rester neutre jusqu'à la paix, qui ne peut tarder à se faire?

Hélion obéit, non sans regret, mais en silence. Il croyait rester neutre en n'allant pas voir sa mère; et, pour être juste, il faut ajouter qu'il ne croyait pas être aimé d'elle comme il l'était. Personne ne lui avait parlé du voyage de la marquise à Paris; il pouvait penser qu'on se passait de lui sans trop de peine, à Beauvoisin.

Bref, il écrivit que ses cours avaient recommencé, que la moindre absence compromettrait ses examens. Puis, sans réfléchir davantage, il reprit ses études, qui, de fait, l'occupaient sérieusement.

Chantal, frappée au cœur de la défection de son fils, commit la faute de ne pas lui laisser voir ce qu'elle souffrait. Au lieu de lui écrire directement, elle écrivit à Fischel pour lui signifier qu'il avait manqué à sa promesse.

« Vous avez rompu la trêve, lui répondit-on. Votre allié nous harcèle et nous discrédite; c'est la guerre : vous ne pouvez espérer les bienfaits de la paix. »

Elle répondit, à son tour; et son courage s'usa dans une joute épistolaire avec le plus retors et le plus infatigable des

correspondants. Puis le silence se fit. Elle vivait à Beauvoisin comme une recluse, dévorant la souffrance causée par l'injustice, mais croyant encore, dans la droiture de son âme, que certaines injustices, par cela même qu'elles sont monstrueuses, ne peuvent être que passagères.

Pour la seconde fois, elle connut la monotonie d'un long hiver de Savoie, en compagnie d'un vieillard qui commençait à trahir quelque ennui de sa présence. Elle en était venue à craindre que le chevalier lui parlât d'Hélion ou de Maxime; mais M. de Beauvoisin avait dit une fois pour toutes :

— Quand je n'ai rien de bon à dire des gens, mon habitude est de me taire.

Cependant, si misérable que fût cette paix, qui ressemblait à la paix du sépulcre, Chantal devait la regretter. Dubigeon se présenta, un certain jour, et demanda l'honneur d'entretenir le chevalier et sa nièce.

— Je ne crois pas, dit-il, manquer au devoir en déclarant que le marquis de Bernaz consomme sa ruine. Il retire ses fonds de ma caisse. Avant peu, c'est la mendicité pour lui, pour son fils et pour sa femme.

Là-dessus il expliqua l'affaire du moteur et la situation de Maxime dans l'entreprise.

— Que m'importent les inventions et les inventeurs! fit le vieux Beauvoisin en haussant les épaules.

— A vous-même, rien, sans doute, monsieur le chevalier. Mais votre neveu sert à faire des dupes, après avoir été dupe lui-même. On lui donne à signer des circulaires qui l'engagent moralement. Que deviendra sa bonne renommée dans le pays, le jour où la vérité sur l'affaire sera connue? Et je crains que ce jour ne soit pas éloigné.

— Assez, Dubigeon! interrompit le vieillard, dont les mains tremblaient de colère. Je n'y peux rien, ma nièce non plus.

— Mon opinion est tout autre, monsieur le chevalier. Vous pouvez, tout au moins, faire comprendre au public le rôle... inconscient de votre neveu dans l'aventure.

— Par quel moyen, s'il vous plaît?

— Par un conseil judiciaire... dont je viens vous supplier de faire la demande au tribunal.

M. de Beauvoisin leva les bras au ciel. Chantal resta immo-

bile : mais une angoisse marqua plus profondément les rides qui commençaient à mordre son visage. Le jalon n'en était pas moins posé. Dubigeon reprit son discours ; il montra les derniers membres de la famille de Bernaz tombant à la charge de leur oncle : étant donné le caractère du personnage, l'argument devait porter.

— Si je donne un conseil judiciaire à Maxime, tout le pays me tournera le dos, répondit faiblement le chevalier.

— Aimez-vous mieux qu'on lui jette des pierres quand il reviendra en Savoie? Notez bien que la mesure conseillée par moi n'a rien de déshonorant. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, le marquis devenait aveugle, n'aurait-il pas un guide pour le conduire? Que demandons-nous pour lui, sinon un guide? Votre neveu ne serait pas le premier dans son cas. Désirez-vous que je cite des noms?

Le notaire nomma une demi-douzaine d'hommes, fort honnêtes gens, sinon très capables, qui vivaient sous cette protection maternelle de la loi. Chantal eut une seule question :

— Cela me fera-t-il voir mon fils?

— Eh! oui, madame... Une fois la source tarie, Fischel s'éloignera ; et, Fischel parti, vous verrez tout à votre aise Hélion et même son père.

— Je veux réfléchir pendant quelques jours, dit le chevalier en se retirant, déjà ébranlé.

Resté seule avec la marquise, Dubigeon lui dit :

— Madame, vous êtes en face d'un devoir de conscience. Nous allons, non pas à la ruine, car nous y sommes déjà, mais à la misère noire. J'emploie toutes les ruses pour retarder les envois de fonds ; mais... vous connaissez maintenant celui qui vous a endoctrinée vous-même. Quand je pense que vous me disiez, en revenant de Paris : « Ce Fischel n'est pas un mauvais homme! »

Vers la fin de la semaine, M. de Beauvoisin mettait sa signature au pied du mémoire qui engageait la lutte contre son neveu. Ce document, œuvre de Dubigeon, ne présentait pas le marquis, cela va de soi, comme un modèle de clairvoyance et de conduite. Un long paragraphe commentait le traité avec Fischel, que l'auteur n'avait aucune raison pour ménager. Aussi le personnage était-il traité rudement, un

peu trop peut-être : l'épithète d'aventurier s'accolait à son nom. Cette liberté de style devait bientôt coûter cher à une innocente.

Pendant des mois, la procédure fonctionna presque à l'insu du chevalier et de la marquise. Dubigeon, de son étude, faisait mouvoir toutes les pièces de l'échiquier judiciaire. Ainsi l'été se passa, puis l'automne. Chantal pouvait se demander si son mari et son fils vivaient encore. Elle n'entendait parler de rien ni de personne. Au contraire, dans le public, on se passionnait pour ou contre chacun des deux époux. Enfin l'enquête fut achevée, et le bruit courut que Maxime de Bernaz courait grand risque d'avoir son conseil judiciaire.

Un matin de novembre, Chantal reçut un télégramme signé *Fischel*, qui lui donnait rendez-vous « pour affaires urgentes » dans l'hôtel d'une petite bourgade peu éloignée de sa résidence. Elle y courut à pied, sans rien dire à personne, craignant d'apprendre une catastrophe, mortellement troublée, car Fischel commençait à lui faire peur, ainsi qu'un mauvais génie doué de pouvoirs surhumains. Elle eut, comme l'année précédente, la surprise de trouver un homme tranquille, maître de lui, presque souriant, qui dit d'un ton léger :

— Eh bien! madame, vous n'avez pas longtemps suivi mes conseils!... Qu'y gagnez-vous? Voyez-vous plus souvent votre fils?

— Non, répondit-elle, mais je lui conserve du pain. J'espère qu'il est heureux sans moi.

— Il ne saurait être heureux, ayant au fond du cœur cette amertume de vous juger... sévèrement.

— Il me juge, le pauvre enfant! Mais sur quoi me juge-t-il?

— Sur vos actions, madame, sur vos écrits. Il a pu lire des lignes, signées de vous, qui traînent son père dans la boue.

— Quel mensonge! Est-ce donc traîner un homme dans la boue que de dire qu'il est faible, borné, qu'il aime le plaisir, qu'il administre mal sa fortune, qu'il donne sa confiance...

— A un aventurier? Je m'abstiens de relever le mot pour mon compte : il ne saurait m'atteindre. Mais il révolte Hélion dans l'affection que ce jeune homme a pour moi. Votre fils, depuis deux ans, vit entre son père et l'ami de son père : comment les avez-vous traités l'un et l'autre?

Chantal ne comprit pas qu'elle se trouvait devant un assiégeant bloqué, pressé par la famine, qui, pour se sauver, tentait les ruses de guerre. Pendant une heure, Fischel la retourna, la brisa de toutes les façons, tantôt dressant devant elle, comme un malheur suprême, la réprobation de son fils, tantôt troublant sa conscience par des raisonnements de casuiste, employant de nouveau les promesses, ne reculant pas devant les menaces, faisant vibrer, dans une dernière perfidie, les cordes de la tendresse.

— Vous souffrez, madame? Croyez-vous être seule à souffrir? Ah! comme il suffirait d'une parole pour dissiper les nuages, pour vous ramener Hélion! Un mot... ne disons pas de repentir, mais de regret, calmerait Maxime: il désarmerait les susceptibilités filiales d'un jeune homme qui adore son père, sans avoir rien perdu de sa tendresse pour vous. Que de fois il m'a répété : « Ma mère dit qu'elle veut me conserver du pain? Hélas! lequel est pire pour moi, d'être sans pain ou d'être sans mère? »

Antonin était trop bon joueur pour ne pas gagner la partie.

— Je n'en peux plus! dit la marquise en essuyant ses larmes. J'accepterai toutes les conditions. Mais je suis incapable de continuer cette vie.

— Qui pourrait parler de conditions, protesta Fischel d'un air onctueux, quand il s'agit d'une épouse et d'une mère? Ah ! si, seulement, je pouvais mettre sous les yeux de Maxime quelques mots capables de l'adoucir!... Je connais ses dispositions. Votre fils prendrait le train suivant pour se jeter dans vos bras. Et nous éviterions toutes les misères, tous les scandales, peut-être, qu'on peut craindre pour l'avenir.

— C'est bien, soupira Chantal. Je vais écrire; mais quoi? Ma tête n'est plus qu'un chaos... il faut m'aider...

Antonin semblait n'attendre que cette prière. Il avait sur lui, sans doute par hasard, de l'encre et du papier. Il mit une plume dans les mains de la marquise, et dicta... L'infortunée Chantal, vaguement consciente de son humiliation, voyait passer comme dans un nuage, les mots sortis de sa plume. Après tout, qu'importaient les mots, puisqu'elle écrivait à son mari?...

— Et maintenant, dit-elle après avoir signé, on laissera venir Hélion?

— Madame, répondit Fischel, une fois déjà votre fils allait partir, quand votre ami Dubigeon s'est mis à la traverse. Nous revenons au point où en étaient les choses. Demain matin, si nous ne perdons pas de temps, je serai auprès de Maxime... Pour le reste, comptez sur moi.

Chantal rentra chez son oncle, comptant déjà les minutes, souriant d'avance à la surprise que l'apparition inattendue allait causer au chevalier : car le vieillard ignorait encore la démarche de Fischel.

Dans la matinée du surlendemain, elle devint toute tremblante, en voyant une voiture de louage monter la côte, événement peu ordinaire! Qui pouvait venir, sinon le voyageur désiré? Comme il avait été prompt! Comme Fischel avait bien tenu sa parole!...

Ce fut Dubigeon qui descendit de voiture. Chantal commençait à redouter ses visites; elle aurait voulu trouver un prétexte pour ne pas lui parler! Mais on vint la prévenir que son oncle la demandait. A son entrée, le notaire se leva, laissant échapper, sous les dehors du respect, les signes d'une exaspération violente.

Puis il demanda, d'une voix qui tremblait :

— Madame la marquise voudra-t-elle bien me dire si elle reconnaît l'authenticité de ce désistement, qui nous a été signifié dans la journée d'hier?

— Un désistement! s'écria le chevalier abasourdi.

— C'est tout au moins, répondit le notaire, une rétractation, une sorte d'amende honorable, adressée par la marquise à son mari. Je doute qu'il l'ait vue, d'ailleurs, puisque Fischel colportait ce document chez nos hommes d'affaires, le jour même dont il est daté.

Chantal tenait dans ses mains, sans la lire, la feuille timbrée. Elle comprenait dans quel piège infâme on l'avait prise. Avec un frémissement de dégoût sur les lèvres, elle répondit :

— Cet homme m'a fait croire qu'Hélion allait venir...

— C'est bien, fit le notaire en s'inclinant. Nous n'avons plus besoin, à cette heure, de voir nos juges et de courir chez nos avocats. L'effet moral de cette pièce nous écrase; la

partie est perdue. Mais comment gagner contre des adversaires qui emploient des cartes fausses?

— Vous croyez qu'Hélion ne viendra pas?

Dubigeon mimait déjà une réponse énergique; à ce moment, la voix du chevalier se fit entendre. Il achevait de lire la copie de la lettre signée par Chantal et paraissait dans un état violent d'excitation.

— Je ne m'attendais pas, dit-il, à me voir injurié par celle que j'ai recueillie sous mon toit. Ainsi donc vous vous donnez pour « une pauvre femme ignorante, égarée par les conseils d'un homme d'affaires intrigant et d'un vieillard connu pour l'exagération de ses idées »? Voilà ce que nous sommes, Dubigeon : vous, un intrigant; moi, un vieux fou! Et c'est la marquise de Bernaz qui l'affirme! Vous avez raison, mon brave homme, il ne nous reste plus qu'à quitter la partie.

Chantal semblait à peine entendre. Dubigeon, qui la considérait avec une pitié respectueuse, la montra d'un signe au chevalier. Mais celui-ci ne voulut rien voir. Sa colère, au lieu de se calmer, croissait à chacune de ses paroles.

— Ma nièce, continua-t-il, vous m'avez forcé de partir en guerre contre ma famille, et maintenant vous passez à l'ennemi. Je suppose que vous comprenez ce qui vous reste à faire.

— Que dois-je comprendre? demanda Chantal en relevant la tête. Que ma place n'est plus dans cette maison?

— Elle est près de l'homme à qui vous faites de si nobles excuses, près de votre mari.

M. de Beauvoisin, à ces mots, se retira, de l'air d'un juge qui vient de rendre une sentence. Le notaire, qui semblait consterné, s'approcha de la marquise en voyant qu'elle se dirigeait aussi la porte.

— Madame! s'écria-t-il. Par grâce!... Qu'allez-vous faire? Vous ne prenez pas au sérieux les paroles de votre oncle?

— La justice a parlé par sa bouche, répondit Chantal en promenant son regard autour d'elle, afin de dire adieu à ces murs, témoins d'une longue tristesse. Pour me comprendre et m'excuser, il faudrait une mère. Je demande pardon à mon oncle. A vous, que puis-je dire?

— Faites-moi seulement l'honneur de m'appeler votre ami : l'ami des mauvais jours.

— Si vous êtes mon ami, vous ne me refuserez pas une grâce. Donnez-moi une heure pour mes préparatifs et ramenez-moi à Chambéry.

Ce fut ainsi que la marquise de Bernaz quitta Beauvoisin. Le chevalier, que Dubigeon prévint à travers la porte de son cabinet, refusa de rien faire pour la retenir, disant qu'une femme, après tout, doit vivre avec son mari. La voiture emporta les deux voyageurs. Comme elle arrivait au bas de la pente, le facteur qui montait au château fit signe d'arrêter.

— Une lettre pour vous, madame la marquise.

Déjà les chevaux avaient repris le trot ; Chantal s'écria :

— Mon Dieu ! c'est d'Hélion !... Mais alors je ne puis partir, s'il annonce son arrivée !

Ses mains tremblaient. Elle mit du temps à déchiffrer une courte page, et son compagnon, qui la regardait, vit dans ses yeux qu'elle recevait une de ces blessures qui tuent sans faire crier.

— Lisez, dit-elle enfin.

Puis, comme si la fatigue de vivre eût dominé tout le reste, elle appuya sa tête en arrière et sembla dormir. Voici ce qu'écrivait à sa mère Hélion de Bernaz :

« Vous auriez tort de croire qu'on me retient contre mon désir. C'est moi qui ai refusé et qui refuse de vous voir, parce que vous avez déshonoré mon père : du moins, vous avez tâché d'y parvenir. Et, en même temps, vous insultiez le plus loyal des hommes, notre meilleur ami. Vos palinodies arrivent trop tard et ne sont qu'une indignité de plus. J'ai cessé d'avoir une mère. Adieu ! »

— Voilà du Fischel tout pur, conclut Dubigeon en haussant les épaules. « Palinodie ! » Je reconnais son style. Quant à l'autre... on lui donne sa mère à renier, comme on lui donnerait un pensum à écrire... et il accepte ! Je ne l'aurais pas cru borné à ce point.

Chantal fit un signe pour montrer que le simple bruit d'une parole humaine lui était odieux. Tout retomba dans le silence. On aurait dit deux voyageurs escortant un mort.

XI

Deux ou trois mois plus tard, Dubigeon et la marquise causaient dans ce même jardin de couvent, qui avait été le témoin des fiançailles de Maxime.

— Oui, disait-elle, je persiste dans mon idée. Je dois gagner ma vie, et je préfère la gagner ailleurs qu'en France, tant nos préjugés survivent à tout le reste. D'ailleurs, j'ai, depuis certain jour, comme un besoin de fuite. Je blâme ceux qui s'échappent de la vie. Mais, s'il est défendu de déserter, il est permis de changer de régiment après certains déboires trop douloureux. Me comprenez-vous?

Dubigeon s'inclina, et montra d'un geste qu'il ne comprenait que trop. Puis, prenant la parole :

— Eh bien, madame, je crois vous avoir trouvé, en effet... un autre régiment. Car il s'agit d'aller dans un fort, au milieu des Montagnes Rocheuses, parmi les sauvages. Considérez toutefois la distance: l'Atlantique à traverser, plus trois mille kilomètres du continent américain.

— Ce n'est pas assez loin, soupira la marquise.

Alors Dubigeon fit connaître le but de sa visite. Un de ses amis, un des plus grands tisseurs de Lyon, avait pour femme une Américaine, personne bienveillante et distinguée, dont le notaire de Chambéry avait, depuis longtemps, l'amitié et la confiance. Il était allé la voir, et, sans nommer la marquise de Bernaz, il avait exposé sa situation malheureuse et le désir qu'elle avait de quitter la France.

Or, la femme de l'industriel — qui se nommait madame Gaspé — venait d'écrire à Dubigeon, sans autres détails, qu'elle serait heureuse de voir « sa protégée ».

Chantal n'eut pas une seconde d'hésitation. Dès le lendemain, Dubigeon la présentait à la riche Américaine: mais elle n'était plus marquise. Elle était devenue madame Hertel, veuve, sans enfants, obligée de subvenir à ses besoins après des revers de fortune. Les deux femmes causèrent quelque temps, et la sollicitense comprit qu'elle était examinée avec un

soin minutieux. Comme on peut croire, l'examen tourna en sa faveur, et madame Gaspé, sans plus de réticences, fit connaître l'objet des négociations.

— Une de mes amies les plus chères, dit-elle, épousait en Amérique le capitaine Burton, pendant que je me mariais en France. Elle mourut au bout de peu d'années, laissant une petite fille, qui vient de quitter le couvent d'Omaha pour aller vivre avec son père dans un fort du Nord-Ouest. Burton commande ce poste militaire, caché dans un repli des Montagnes Rocheuses, sur le versant qui regarde le Pacifique. Vous comprenez que ce n'est ni plus ni moins qu'un désert. Dans ces conditions, Burton, qui est très riche, veut avoir une dame de compagnie pour sa fille, aujourd'hui âgée de quinze ans. Il m'écrivait, l'autre jour, qu'il souhaiterait une Française, à quoi j'ai répondu, courrier par courrier, qu'il n'existe pas, en France, une seule personne courageuse au point d'aller vivre à Koutenaï. Ma lettre à peine partie, j'ai reçu la visite de notre ami Dubigeon, venu pour me parler de vous. Alors j'ai demandé par télégraphe si Burton persévérait dans son idée; le soir, j'avais sa réponse affirmative. La décision, maintenant, est entre vos mains.

Chantal ouvrait la bouche pour dire qu'elle acceptait. Le notaire, d'un geste, l'arrêta.

— Il me semble, fit-il, que nous n'avons guère parlé du colonel Burton, dans tout ceci. Et la question a son importance pour... madame Hertel.

— Mon cher ami, répondit l'Américaine, vous pouvez le prendre les yeux fermés, sur ma recommandation, comme je prendrais madame Hertel, sur la vôtre. Je vous connais, et vous me connaissez. Burton a cinquante ans : il est catholique, soldat dans l'âme. Il pourrait habiter New-York tout tranquillement, s'il n'était passionné pour l'existence libre, aventureuse, des garnisons du Far West. Je ne l'ai pas vu dix fois dans ma vie, j'en conviens. Mais j'en peux juger par les lettres de ma pauvre amie, qu'il a rendue la plus heureuse des femmes. J'ajoute qu'il a un grand faible pour la France : vous en voyez la preuve.

Ainsi tout fut conclu en quelques heures. Voulant éviter les questions, Chantal résolut de ne point retourner à Cham-

béry et de se faire expédier ses malles à Lyon, où elle restait pour s'occuper de ses préparatifs. Avant de quitter Dubigeon, elle lui confia son testament, puis elle lui dit :

— Vous seul avez mon secret. Je vous impose, comme pourrait le faire une mourante, l'obligation de le garder envers le monde. Chaque mois, nous nous écrirons. Si... le père ou le fils désirent savoir le lieu de ma retraite, c'est à vous qu'ils s'adresseront, naturellement. Attendez qu'ils vous questionnent. Dans le cas où ils tomberaient malades, télégraphiez-moi. Et, si nous ne nous revoyons plus, dites-leur mon dernier mot : je n'ai maudit personne.

Madame Hertel — qu'il convient de ne plus désigner autrement désormais — partit au bout d'une semaine. Elle gagna Hambourg par la Suisse. Malgré tout son courage, elle ne se sentait pas assez forte pour traverser Paris sans voir Hélion.

Lorsque les terres européennes semblèrent fuir au loin, elle sentit le premier déchirement de l'exil. Mais ses neuf jours de traversée furent les moins douloureux qu'elle eût connus depuis de longs mois, tant la diversion des objets nouveaux était puissante. Pour la première fois elle apercevait la mer ! Favorisée par un temps radieux, elle n'éprouva nul malaise, mais seulement un engourdissement étrange, qui suspendait en elle tout travail de pensée. Néanmoins, avec une sage prévoyance, elle se rapprocha de quelques Américains bien élevés, dont la conversation augmentait son habitude de la langue et la préparait aux surprises du débarquement. Parvenue à New-York, elle télégraphia au fort pour annoncer son arrivée, et, se sentant plus reposée qu'à son départ, elle prit, sans faire halte, le train qui devait la conduire à destination.

Dans ce curieux hôtel roulant, elle passa quatre jours et cinq nuits, encore plus étonnée que sur le paquebot par la nouveauté de cette existence bizarre. Sans qu'elle en eût conscience, les spectacles qui frappaient ses yeux la préparaient graduellement à l'impression finale du voyage.

A partir de New-York, mais surtout après Chicago, chaque lieue parcourue enlevait au paysage, l'un après l'autre, chacun des traits de la civilisation. La pierre, dans l'édifice, avait succédé au marbre : la brique, à la pierre : le bois, à la brique. Ce bois, d'abord verni, sculpté, façonné, n'était plus que des

planches grossièrement peintes. Çà et là, au milieu des défrichements inachevés, la rude maisonnette de troncs d'arbres non équarris était apparue. Enfin, sur les versants des ravines, à des hauteurs égales aux pics fameux de la Suisse, le campement du mineur, abri impossible à désigner d'un nom, formé de terre, de branches et de toile, avait marqué le dernier type dans les échantillons de la résidence humaine. L'homme lui-même, d'ailleurs, n'était plus qu'un être à demi sauvage, inculte et déguenillé, affreux à voir, si bien que les premiers Indiens qui se montrèrent, toujours fiévreux et grelottants sous leurs couvertures d'hôpital, étonnèrent à peine les regards de l'exilée.

Ce fut alors qu'elle eut conscience, pour la première fois, de l'acte qu'elle accomplissait : un acte véritable de désespoir. Elle se sentit en face du martyre, d'un martyre qui ne se pouvait plus éviter, même par l'apostasie. Pour tout dire en un mot, elle eut peur... A ce moment, un compagnon de voyage lui désigna le ruisseau qui courait le long de la voie, sur la prairie moussue et sans fleurs des sommets.

— Regardez : l'eau marche avec nous maintenant. Nous descendons vers le Pacifique.

L'idée qu'elle venait de franchir la grande barrière qui sépare deux mondes lui serra le cœur. Elle imagina ce qui adviendrait si la mort la prenait subitement, à cette place. Elle songea :

« Ceux qui creuseraient ma fosse, dans ce désert, ne connaitraient pas mon nom véritable. Mais lequel, parmi les hommes qui sont là, voudrait perdre une heure pour m'ensevelir? »

Elle chercha des yeux, dans le groupe de ses compagnons de voyage, quelque figure sympathique. Un très petit nombre de ceux qui avaient quitté New-York avec elle se trouvaient encore dans le *Pullman car*. Des « hommes de l'Ouest » avaient pris leur place, des colosses coiffés de larges chapeaux de feutre, parlant très haut, ignorant la présence d'autrui, laissant voir presque toujours, sous leur veste, la crosse d'un revolver. Elle entendait la conversation la plus étrange, émaillée de mots inconnus. C'était souvent un récit de bataille et de morts dans le « salon » d'un tripot ou à l'orifice d'une mine, avec l'oraison funèbre ainsi rédigée tout simplement :

— Et le pauvre garçon est mort dans ses bottes!

Que devait être un campement de troupes en un tel pays? Que devait être « la licence des camps » au milieu d'une population ignorante de toute loi divine ou humaine? Que devait être un soldat? Que pouvait être un colonel? Que pouvait être, hélas! la fille de ce colonel?

Si grande était la réaction survenue dans son être moral qu'elle eût rebroussé chemin, si la chose eût été possible. Mais elle ne possédait pas la somme relativement considérable qu'eût coûtée son retour en France. Et, d'ailleurs, à quoi bon retourner en France? Quelle raison de préférer l'exil de Beauvoisin à l'exil de Koutenaï? Là où elle ne peut voir son fils, une mère est toujours exilée.

Comme elle se livrait à ces réflexions, le nègre chargé du service de son « Pullman » vint l'en distraire, en la prévenant que la station de Koutenaï n'était plus éloignée. Ce brave homme à cheveux blancs, esclave affranchi par la guerre de Rébellion, n'avait rien de l'arrogance de ses jeunes collègues. Il était respectueux, plein de cœur, et avait pris en affection cette étrangère dont il partageait la vie depuis une demi-semaine. Chantal commençait à comprendre quelques mots de son français de plantation. Elle songeait, en le voyant, à cet « Oncle Tom », qui l'avait tant fait pleurer dans sa jeunesse. Avec un sourire mélancolique, elle se disait :

« Pour trouver une amitié aussi ancienne, il me faudrait maintenant faire deux mille lieues. »

Et voilà qu'elle allait perdre même cet humble ami, pour tomber dans le monde inconnu du fort et de ses habitants! Cette angoisse, toute légère qu'elle fût, acheva son découragement et fit déborder la coupe. Ses yeux, pour la première fois depuis longtemps, se mouillèrent. Elle aurait remercié Dieu si quelqu'un fût venu lui apprendre qu'elle devait encore passer des jours, des mois, dans cette maison roulante qui était sa seule maison. De celle-là, nul ne l'avait chassée. Elle y avait souffert, sans doute, mais uniquement par le souvenir.

Le train s'arrêta, et Chantal descendit sur la plate-forme en bois d'une gare moins misérable que les précédentes. Tout d'abord, il lui sembla que les planches remuaient sous ses

pieds, tant elle était accoutumée aux oscillations du « Pullman ». Le vieux nègre déposa sur le quai les menus bagages de « missus »; puis, informé dans leurs conversations antérieures qu'elle se rendait au fort, il désigna un officier qui s'avançait :

— Co'nel Bu'ton, dit-il simplement, avec un sourire de satisfaction qui dilatait son honnête visage.

La voyageuse mit quelque argent dans la main du brave homme; et ces deux amis se dirent : « Au revoir », — sachant bien, l'un et l'autre, qu'ils ne se reverraient jamais.

Avec ses cheveux blancs, sa moustache noire retombante et son air grave, le colonel donnait l'idée d'un professeur ou d'un savant plutôt que d'un militaire. De taille tout au plus moyenne, il portait la petite tenue de son régiment d'infanterie, — en drap bleu foncé avec des ornements noirs, — de forme aisée, tant soit peu *civile*, rehaussée seulement par les étoiles d'or de son grade. Il salua madame Hertel, en parcourant toute sa personne de ses yeux gris, où l'on sentait l'habitude de l'inspection rapide. Mais la franchise du regard de George Burton faisait pardonner son assurance tout américaine. La première impression de Chantal fut loin d'être défavorable. Sans hésiter, elle prit la main que lui tendait le colonel, et répondit à son compliment de bienvenue, formulé dans un français médiocre, mais intelligible.

— Où sont vos « chèques »? demanda-t-il, sans prolonger les phrases.

Madame Hertel, d'abord troublée au mot de « chèques », finit par comprendre, et tira de son sac les numéros de cuivre qui tiennent lieu de bulletin sur les lignes des États-Unis. Burton fit un signe. Le soldat d'ordonnance, magnifique nègre de cinq pieds dix pouces, présenta sa large main gantée de coton blanc, et reçut toute cette quincaillerie.

— Maintenant, dit l'officier, partons vite : il est quatre heures; nous sommes à vingt milles du fort, et nos chemins ne valent pas tout à fait vos routes de France.

Ils traversèrent un bâtiment de bois, derrière lequel attendaient les équipages : une voiture d'ambulance attelée de six mules, qu'un soldat conduisait à grandes guides, plus un fourgon pour les bagages de toute espèce. Plusieurs hommes

du régiment stationnaient à portée, attendant les ordres. Chantal et son compagnon s'installèrent dans l'équipage, d'une simplicité toute militaire : les mules partirent au trot.

— Voici la dernière étape avant votre *home*, dit George, en appuyant sur le mot avec une intonation cordiale.

On suivait une large rue bordée de trottoirs en madriers, et déjà parcourue par des tramways électriques. D'autres avenues, larges comme nos boulevards, la coupaient à angles droits, portant, aux intersections, de grossiers poteaux de sapin, marqués d'un nom ou d'un chiffre. L'ensemble de ces voies de circulation formait un échiquier, où plusieurs cases restaient vides, montrant, par des souches coupées récemment à un mètre du sol, que la forêt venait seulement de disparaître devant l'homme civilisé. Déjà, cependant, on apercevait des constructions en briques : un hôtel grand comme un palais, une banque, un club, des églises. Deux ou trois « stores », aux devantures presque somptueuses, offraient un résumé de toutes les marchandises connues.

Mais, dans la plupart des « blocks », s'épanouissaient des maisonnettes poussées en quelques heures, comme des champignons, en attendant que la fortune venue permît une construction moins primitive. Sur chacun de ces hangars misérables, une enseigne invitait le passant. On trouvait là des tailleurs, des armuriers, des photographes, des pharmaciens, des marchands de cercueils ou d'instruments de musique. Dans une échoppe encore plus abjecte que les autres, désignée comme « Blanchisserie parisienne », quelques Chinois repassaient des chemises. Tout les cent pas, un « Salon » tirait l'œil par ses rideaux de coton rouge. L'ensemble était égayé, jusqu'à la folie, par une profusion d'affiches pour la plupart illustrées de visages plus grands que nature, célébrant l'excellence des produits les plus divers, couvrant tout de leur flot multicolore, jusqu'aux planches des étables. Nul pouce carré qui ne laissât voir le travail, l'industrie, l'effort désespéré vers le dollar. Aucune physionomie qui ne témoignât la volonté et le courage.

On sortit de la petite ville en traversant une rivière sur un pont qui attendait encore ses parapets. Comme Chantal se montrait un peu nerveuse, le colonel lui dit :

— N'ayez pas peur ! C'est une habitude à prendre. Chez

nous, le grand point est de franchir l'obstacle. Un pont jeté en quelques jours, dépourvu de garde-fous, c'est bien le symbole de ma patrie. Vous autres, Français, vous discutez d'abord la balustrade, et parfois vous oubliez le pont... Voilà pourquoi j'ai toujours pensé que nos deux pays peuvent se faire du bien l'un à l'autre.

— Il faut d'abord qu'ils se connaissent l'un l'autre, dit Chantal en souriant. Si vous saviez quelles idées je m'étais faites!...

— Tant mieux! Vous aurez moins de déceptions. Mais peut-on savoir ce que vous vous étiez figuré?

— Le contraire du vrai. Surtout je ne m'étais pas figuré que le colonel Burton passerait tant d'heures en voiture pour venir au-devant de moi.

— Bon! Qu'est-ce que cela pour une femme habituée à la belle galanterie française?

Madame Hertel soupira sans répondre, ne voulant pas dire qu'elle était peu blasée sur les attentions galantes. Il y eut une pause dans la conversation. L'équipage roulait au trot, dans une plaine monotone, couverte d'une végétation de sauge agreste qui étendait, à perte de vue, son manteau vert-de-gris. La route n'existait pas, ou plutôt elle était remplacée par la piste capricieuse des ornières sur le terrain couleur d'acajou, semé de flaques d'eau qu'un soleil d'avril pompait de ses rayons déjà brûlants. A vrai dire, de cette voiture d'ambulance fermée de toutes parts, sauf l'ouverture étroite des portières, on s'apercevait peu de la pluie ou du soleil, ou de la nature du paysage.

— Nous voilà condamnés pour quatre heures à cette prison roulante, reprit Burton. *Laissons-nous parler* — il avait souvent de ces tournures anglaises — d'une petite personne qui m'intéresse plus que tout au monde, et qui vous intéressera, je l'espère de tout mon cœur. Veuillez m'interrompre, si je vous répète ce que vous a déjà dit madame Gaspé.

— Oh! voilà qui n'est point à craindre. On m'a dit peu de chose, par la raison que j'ai demandé peu de chose. Il me suffisait d'apprendre que je me confiais à un bon père, en même temps qu'à un soldat glorieux. Que ce langage ne vous étonne pas : mon père est mort sur un champ de bataille d'Italie.

— C'est comme une parenté entre nous! fit le colonel en s'inclinant. J'hésiterai moins encore, désormais, à vous donner ma confiance. D'ailleurs, j'ai vu vos yeux : je suis tranquille. Nous sommes amis, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, madame Hertel tendit sa main fine, largement ouverte. Le colonel continua :

— J'ai connu le plus grand bonheur et le plus grand chagrin que peut donner la meilleure des femmes. Elle était riche et a refusé pour moi, pauvre petit officier, des millionnaires de New-York. Nous avons vécu, pendant dix ans, au milieu des déserts, parmi les sauvages : vous connaîtrez bientôt cette vie. L'enfant est née au Fort Logan : d'où le nom qu'elle porte : Logan Burton. Quand le malheur m'a frappé, j'ai placé l'orpheline au couvent. Elle vient d'en sortir, et, comme sa mère, elle veut partager ma vie. C'est une simple, une croyante, une vaillante, mais aussi — elle m'effraye même parfois un peu — une enthousiaste. Je vous préviens que vous en serez folle... Vous n'avez jamais eu d'enfants?

— Si, répondit Chantal, dont la physionomie changea en une seconde. J'ai eu un fils... Mais revenons à miss Logan. Son éducation est finie?

— Elle sait tout. C'est une si drôle de petite femme! A cinq ans, elle donnait des leçons de piano à la fille de mon major, qui en avait neuf. Si vous l'aviez vue avec sa chevelure d'un blond argenté, unique au monde! Sa mère l'appelait *Tow-head* ce qui veut dire : « Tête de filasse ». Moi, je l'appelle encore ainsi, bien que l'argent soit devenu de l'or.

— Je crains de passer pour une ignorante, à côté d'elle.

— Ce n'est pas une institutrice que je lui donne, mais une seconde mère. Si, seulement, vous aimez la musique...

— Passionnément. J'en ai fait beaucoup, mais... je n'en fais plus.

— Oh! ma fille en fera pour deux. Sachez seulement qu'elle est incapable de jouer devant ce qu'elle nomme : une créature antimusicale. Et jamais elle ne s'y trompe. Elle prétend qu'elle est comme ces tables particulièrement sensitives qui refusent de tourner devant un incrédule. Je crois que les deux choses qu'elle déteste le plus au monde, c'est un mensonge et une fausse note.

— Nous nous entendrons là-dessus. Parle-t-elle français?

— Mieux que moi..., ce qui ne veut pas dire bien : mais cela vous regarde. Vous auriez tort de penser, toutefois, que c'est uniquement pour l'amour du français que je vous ai fait venir. J'espère que ma fille vous prendra quelques-unes de vos idées. Ah! ce ne sera pas l'affaire d'un jour! Logan pousse l'amour de son pays, qu'elle n'a jamais quitté, jusqu'au... Vous avez un mot pour exprimer cette tendresse aveugle du citoyen pour sa patrie...

— Le chauvinisme.

— C'est cela. Ma fille est chauvine. Elle est plus fière de notre histoire, vieille de cent ans, que vous ne l'êtes de la vôtre, vieille de quinze siècles. N'en concluez pas qu'elle manque de jugement ou d'intelligence. Mais elle a une qualité dangereuse : elle est sentimentale.

— Je croyais, répliqua madame Hertel en souriant, qu'il n'existe pas d'Américaine sentimentale.

— Oui, je sais. D'après vos romans, vos pièces de théâtre, et, je pense, d'après les échantillons que vous voyez en Europe, vous croyez que chacune de nos femmes ou de nos filles loge une pépite d'or à la place du cœur. Attendez un peu d'avoir vu l'Américaine à l'état natif, non déformée par le tourbillon de Nice et de Paris, ou par l'extravagance, plus dangereuse encore peut-être, de Newport ou de New-York... Mais, ici, nous sommes loin de cette influence. Regardez : voici la nature dans sa pureté encore intacte.

La voiture avait quitté la plaine et contournait le pied de collines boisées, en remontant le long de la rivière. Sur un lit parsemé de rocs sombres, l'eau, d'un gris pâle d'acier, courait avec de jolis remous d'écume. Çà et là, sur le piédestal d'une roche, des troncs contournés et blanchis formaient comme de grands ossuaires, trophées lugubres des batailles du vent et de la foudre avec les géants de la forêt, vieille autant que le monde. Chez nous, la solitude éveille l'idée de l'absence : là, il semblait que toute présence humaine était inconnue depuis l'origine des choses.

Tout à coup, sur l'herbe aux lames dures où flottaient les premières gazes du brouillard nocturne, quelques *teepees* indiennes dressèrent leurs cônes noirâtres, surmontés d'un

nuage de fumée. Déjà méfiants, comme saisis de tristesse à la vue de ces étrangers qui donneront bientôt la sépulture au dernier des sauvages, les enfants en robes rouges suspendaient leurs jeux, tandis que les vieilles femmes, accroupies à la porte des huttes, continuaient à fumer leurs pipes sans détourner la tête vers la voiture.

Parfois on rencontrait un homme du campement, vêtu d'un de ces costumes que les *squaws* taillent aujourd'hui dans la couverture distribuée par les agents de l'État, de même que jadis elles le taillaient dans la peau du bison ou de l'ours. Quelques-uns marchaient lentement, comme écrasés de fatigue, l'air sournois et ennuyé. D'autres poussaient au galop des montures efflanquées et mal entretenues, mais vigoureuses. Quelques-uns pêchaient la truite et semblaient heureux de retrouver leur existence naturelle de guetteurs de proie. Tout ce paysage, aussi bien que l'être humain, dégageait une infinie tristesse. qui ne pouvait manquer d'agir sur l'âme de Chantal. Serrant son manteau pour combattre la fraîcheur subite causée par l'approche de la nuit, elle essaya de mettre un peu d'ordre dans le chaos de son esprit non moins fatigué, depuis deux semaines, que sa personne physique. Elle se demanda si la décision prise avait été bonne, si elle était plus ou moins malheureuse, à cette heure, qu'elle n'avait été depuis des mois, depuis des années. Mais ce long voyage, qui s'achevait enfin, la mettait à bout de force. Elle tomba dans un lourd sommeil...

Elle dormait depuis une heure, quand la voix de Burton la fit tressaillir :

— Nous sommes arrivés.

Madame Hertel ouvrit les yeux, ne sachant plus si elle s'éveillait à Beauvoisin, ou dans sa cabine de la *Columbia*, ou derrière les rideaux du « Pullman ». Soudain la lueur fugitive d'un réverbère l'éblouit. Elle regarda par la portière et crut être dans une ville inconnue. La voiture roulait rapidement sur une allée très douce, bordée de maisons à demi cachées par des plantes vertes. On voyait briller le cuivre des portes : la plupart des fenêtres étaient éclairées. D'autres réverbères surgirent dans l'ombre ; puis, devant une maison plus considérable que ses voisines, la longue file des mules fit halte en soufflant.

De la pénombre d'une véranda, la voix la plus pure, la plus musicale, la plus joyeusement douce que Chantal eût entendue de sa vie, jeta cette exclamation de plaisir :

— Halloo !

— Halloo, *Tow-head!* répondit Burton, encore dans la voiture. Nous voici enfin. J'espère que le dîner ne se fera pas attendre.

Deux soldats, porteurs de falots, s'approchaient, en faisant le salut militaire à leur chef. Madame Hertel mit pied à terre, soutenue par une servante de bonne mine et par un « ordonnance » d'un noir d'ébène. Puis le colonel descendit à son tour, et miss Logan sortit des feuillages du vestibule pour embrasser son père, avec une tendre effusion. Chantal, à cette vue, songea qu'elle n'avait pas senti, depuis plus de deux ans, la caresse filiale; mais la voix de Burton la tira de cette rêverie peu consolante :

— Chère madame, je vous présente votre nouvelle amie. Puisse-t-elle vous faire oublier un peu les amis que vous laissez là-bas !

Miss Burton, changée comme par un coup de baguette en une demoiselle très sérieuse, parut hésiter. Fallait-il tendre la main, selon la coutume américaine? Elle jugea que, dans la circonstance, une de ces belles révérences qu'on lui avait enseignées au couvent était plus convenable. Chantal dit, sans pouvoir empêcher l'émotion de se trahir dans sa voix :

— J'ai laissé peu d'amis en France. J'espère en trouver ici... Vraiment, j'en ai besoin...

Logan, alors, n'hésita plus. Les deux mains s'étreignirent avec force et, dans cette chair douce et vibrante, la nouvelle venue trouva le courant mystérieux de sympathie que dégagent certains êtres. C'en fut assez pour lui rendre le courage. Comme si elle venait d'entendre un long discours de bienvenue, elle répondit avec un accent qui partait du cœur :

— Merci !

On pénétra, d'abord, dans le salon très vaste, qu'éclairaient plusieurs de ces lampes élevées, devenues si fort à la mode chez nous. Le parquet, brillant comme un miroir, se montrait çà et là entre de larges fourrures servant de tapis; des rideaux blancs masquaient les fenêtres ; des glaces, des esquisses, des

photographies ornaient les murailles; le mobilier, selon la coutume américaine, était sévère et peu fourni. Mais deux objets, de genres très différents, sauvaient de toute banalité cette pièce un peu nue : le premier, c'était le drapeau du régiment, qui déroulait ses plis étoilés à la place d'honneur et réjouissait les yeux par ses couleurs vives ; le second, plus imprévu à coup sûr en un pareil lieu, c'était un superbe piano de concert, entièrement neuf. Sur chaque table quelques fleurs s'épanouissaient, luxe non moins rare à mille mètres d'altitude, au milieu d'avril.

On put voir dans les yeux de madame Hertel une agréable surprise, qui fut pour Logan le plus précieux des compliments. Après avoir joui de cette admiration, la jeune fille dit, adressant pour la première fois la parole à la nouvelle venue :

— Permettez que je vous accompagne dans votre chambre.

Deux minutes après, elle rejoignait son père au salon.

— Eh bien! demanda George Burton, comment la trouves-tu?

— Je ne juge pas si vite mes nouvelles connaissances. Du moins, elle n'a pas le défaut commun aux Françaises que dépeignent les livres : elle n'est pas exubérante. Vous avez vu : elle ne s'est pas jetée à mon cou, ainsi que je le craignais. Et puis elle n'est pas fardée... Pensez-vous que le noir de ses cheveux est naturel?

— Hum! fit gravement Burton, je pencherais plutôt pour une perruque. Toutes les Françaises n'en portent-elles pas?

Madame Hertel reparut bientôt, et les surprises de son arrivée continuèrent, quand elle découvrit sur la table un luxe de cristaux et d'argenterie qu'elle n'avait jamais connu. Les mets, sans être nombreux, étaient excellents. Quant au service, il était irréprochable, bien qu'une seule femme en fût chargée : les officiers américains n'ont pas, comme les nôtres, l'autorisation de choisir leurs domestiques dans le rang.

— Et maintenant, chère madame, dit le colonel, racontez-nous votre voyage.

— Volontiers, pourvu qu'il me soit permis de commencer par la fin. Depuis vingt-quatre heures, j'ai vu tant de maisons sans fenêtres et tant d'hommes sans cravates, que je m'attendais..

Elle hésita un peu devant le fin sourire de Burton.

— Courage! dit celui-ci. Nous sommes curieux de savoir sur quel genre d'hospitalité vous comptiez.

— Je me figurais ce que j'avais lu dans mes livres d'enfant: des retranchements en terre, une sorte de caserne en troncs d'arbres, une hutte séparée pour le commandant et sa famille, pas de meubles, et une nourriture composée de biscuit et de viande de bison.

Là-dessus, George éclata d'un rire franc et joyeux qui faisait plaisir à entendre.

— Naturellement! fit-il. Vous attendez la bosse de bison, le rôti classique. Vertu de moi! Du bison! Il faudrait une jolie chance pour en trouver, et une jolie somme pour le payer. Croyez-moi, chère madame: défiez-vous des livres; — et vous aussi, miss *Tow-head!*

Chantal, à ces mots, tourna son attention vers la personne ainsi interpellée, que la lampe suspendue au plafond mettait en pleine lumière. Sous une couronne d'or pur, dans l'éblouissement d'un teint admirable, deux yeux profonds, chercheurs, attirants comme certains gouffres azurés d'eau très limpide, jetaient leur lumière; mais la proéminence d'un front puissant donnait une intensité frappante à ce regard de blonde. Une voix riche d'intonations, mais surtout d'une justesse infinie, demanda:

— Voilà ce que vous attendiez de trouver à Koutenaï! Et vous avez pu quitter la belle France?

— Oui, répondit Chantal, très simplement, parce que, pour moi, ce n'était plus la belle France.

On n'était pas rentré au salon depuis cinq minutes, qu'un coup de cloche se fit entendre. Un officier de haute taille pénétra dans la pièce, avec l'aisance d'un habitué de la maison. Sa barbe, très abondante n'empêchait pas d'apercevoir l'extrémité d'une cicatrice qui atteignait le nez, en le défigurant. Burton dit en anglais:

— Madame Hertel, je vous présente mon ami, le major Mac Duff. Résignez-vous à le voir paraître chaque jour, à l'heure où nous sortons de table. Mais il ne viendra ni pour vous ni pour ma fille: sans l'événement de votre arrivée, nous serions déjà dans mon cabinet, lui et moi, avec nos pipes, et ma fille à son piano. J'ajoute que nous avons connu, nous et

nos pipes, des veillées moins tranquilles, notamment le soir de la première journée de Gettysburg. Le lendemain, ce fumeur intrépide aurait eu quelque peine à fumer: il n'avait plus de bouche... Heureusement on l'a refaite... à peu près.

Le major, pour toute réponse, frappa de sa lourde main l'épaule de son ami, avec un léger grognement de satisfaction qui était sa manière de rire. Burton continua, en français :

— Vous avez sous les yeux un héros de l'armée du Potomac. Son corps est criblé comme une cible; mais n'ayez pas l'air de le savoir. Quand vous voudrez lui faire plaisir, demandez lui de vous montrer la salle de club qu'il a fait bâtir pour les hommes — avec son argent. — Depuis que je le connais, je me demande ce qui l'emporte chez lui, de la bonté ou de la bravoure, et j'hésite à répondre... Eh bien! Mac Duff, (ceci en anglais) nous n'aurons plus de scrupule, désormais, à laisser ma fille seule. Félicitez-la, et moi aussi, d'avoir trouvé une telle amie.

Les deux officiers gagnèrent la pièce voisine. Mais, ce soir-là, madame Hertel, brisée de fatigue, ne prolongea pas la veillée. A peine étendue sur son lit sans draperies, aux montants de cuivre brillants comme l'or, elle éprouva une sensation étrange. Il lui sembla que la maison tout entière s'agitait ainsi qu'un navire bercé par les vagues. Saisie de vertige, elle ferma les yeux; ils ne se rouvrirent plus : tout aussitôt, elle entra au pays des rêves, croyant dormir encore dans sa couchette du pensionnat de Chambéry... Elle entendait même le piano, qui ne se taisait jamais, de toute la journée, sous les doigts des élèves dans la salle de musique... Puis, sans intervalle de durée apparente, le clairon de la caserne peu éloignée, que la pensionnaire entendait chaque matin, jeta les notes joyeuses du réveil...

LÉON DE TINSEAU.

(A suivre.)

SONNETS ARMORICAINS

I

VERS L'ILE

Le rire de la mer, innombrable et splendide,
Éclatait. Nous voguions dans le soir empourpré,
Et le foc, lumineux, à l'avant du beaupré,
Comme un bouclier d'or vibrait dans l'air fluide.

Nos yeux impatients fouillaient l'horizon vide...
Soudain courut sur l'onde un long frisson sacré,
Et Sein, du couchant pâle émergeant par degré,
Monta, mystérieuse, ainsi qu'une Atlantide.

Tout l'équipage fit le signe de la croix:
Le dos au gouvernail, nu-tête, à haute voix,
Le patron pour les morts pria, selon l'usage.

Dans l'espace planaient d'immobiles oiseaux,
Et l'île, grandissante au fond du paysage,
Semblait un sphinx de pierre accroupi sur les eaux.

II

LA CITERNE

Le phare, pour sa ronde, allume sa lanterne;
Le troupeau des récifs, qui meuglaient dans la nuit,
Fait silence. La mer s'étale, grise et terne,
Litière d'ombre où nul brin de paille ne luit.

Le ciel pend, flasque, ainsi qu'un pavillon en berne...
Dans l'âtre des foyers plaintifs le souper cuit,
Et les femmes de l'île, autour de la citerne,
Forment des groupes noirs qui chuchotent sans bruit.

L'une après l'autre dans le puits aux sombres arches
Descend. Son pied furtif frôle à peine les marches,
De peur de réveiller l'eau brune qui s'endort :

Un esprit redoutable habite l'eau dormante,
Pourvoyeur de la mer, pourvoyeur de la mort ;
Qui trouble son repos, déchaîne la tourmente.

III

LE MIROIR ÉPAVE

Un nom de femme, un nom chantant, un nom d'*ailleurs*
Se lit sur la bordure, incrusté dans l'ébène.
Celui qui le sculpta, marin ou capitaine,
Roule, plein de silence, en proie aux flots hurleurs.

La glace nostalgique a d'étranges pâleurs.
Si le vent amolli souffle à plus douce haleine,
Elle brille, dit-on, d'une clarté soudaine,
Et sur le verre triste il ruisselle des pleurs.

Elle fut recueillie en mer par un pilote.
Une image sinistre est en elle qui flotte,
Comme le spectre noir d'un grand vaisseau sombré :

Et l'on vous contera qu'un soir une « îlienne »
Vit, en penchant son front sur le miroir sacré,
Une face y surgir qui n'était point la sienne.

1er Septembre 1894.

IV

NUIT MYSTIQUE

Le ciel a le mystère imposant d'une église.
Des nuages, pareils à des saints de vitraux,
Transparaissent, vêtus de blanc, dans l'ombre grise;
Un vent religieux frissonne sur les eaux.

L'âcre encens des varechs fume épars dans la brise,
Et l'âme des longs soirs, des soirs occidentaux,
Sous l'adieu du soleil lentement agonise:
L'orgue infini des mers roule des lamentos.

C'est la messe du Raz, l'office de ténèbres...
Les phares dans la nuit brûlent, cierges funèbres;
Les vagues vont clamant un lourd *Dies iræ*.

Quelqu'un d'ivre qui dort, le front sur une épave,
Tressaille, et, rajustant les pans de son ciré,
Se signe, sans savoir pourquoi, d'un geste grave.

V

AHÈS

Je suis Ahès. La mer en moi s'est faite femme :
Ma chevelure, éparse aux quatre vents des cieux,
Embaume l'univers de son puissant dictame;
Le firmament n'est beau que miré dans mes yeux.

Mes flancs sont d'or liquide, et le soleil s'y pâme;
J'endors, en mes bras purs, les soirs mystérieux.
L'homme, à me contempler, se sentit naître une âme
Et vit de mon sein blanc surgir ses premiers dieux.

Homme, les dieux sont sourds, stérile est la prière;
Baigne-toi dans Ahès comme en ta fin dernière!...
Viens! Je te verserai l'amour; je sais aimer!

Laisse au vent de la nuit voguer ta voile errante.
Il n'est que de sentir ses yeux lourds se fermer
Sous le baiser muet de la mer transparente.

VI

LES CONTEUSES

Les conteuses, par les sentiers, sous les nuits noires,
Descendent vers les bourgs, leurs fuseaux dans les doigts :
Là sont les âtres clairs, et le cidre, et les noix,
Et le peuple attentif des écouteurs d'histoires.

Elles disent : « Salut !... » Et lointaines, leurs voix
Semblent monter du seuil des plaintifs purgatoires.
Le souffle du passé gémit dans leurs mémoires
Comme les vents d'automne au cœur dolent des bois.

Vieilles aux yeux fanés, pèlerines du rêve,
Vous m'avez par la main conduit vers l'autre grève :
Le navire idéal nous a pris à son bord.

J'ai refait avec vous vos longues traversées
Et vu se coucher, pâle, au fond de mes pensées,
L'astre apaisant et pur du pays de la mort.

A. LE BRAZ.

SOUVENIRS D'ENFANCE[1]

Ma sœur, on le comprend, n'était pas pressée de se vanter de son succès; mais le mystère dont elle devait entourer son début littéraire donnait à celui-ci un charme particulier. Je me rappelle notre exaltation, au bout de quelques semaines, quand nous reçûmes un numéro de *l'Époque*, et vîmes à la première page : « *le Songe*, nouvelle de J. O. » (Jouri Obrelow était le pseudonyme choisi par Aniouta qui, naturellement, ne pouvait pas écrire sous son propre nom).

Aniouta m'avait déjà lu le brouillon de sa nouvelle; mais ce récit me parut tout neuf, et merveilleusement beau, dans les colonnes du journal.

En voici le sujet :

L'héroïne, Lilenka, vit entourée de gens âgés, éprouvés par la vie, qui cherchent le repos et l'oubli dans un coin tranquille. Ils voudraient inspirer à Lilenka leur terreur de la vie et de ses agitations; mais cette existence inconnue l'attire et l'appelle, bien qu'elle n'en connaisse que de tristes échos, qui viennent jusqu'à elle comme un bruit de vagues déferlant au

1. Voir *la Revue* des 1er et 15 août.

loin derrière des montagnes. Elle croit qu'il existe quelque endroit

> Où les hommes vivent plus gaîment,
> Où ils vivent d'une vie véritable,
> Et ne tissent pas leur toile comme des araignées...

Comment arriver jusqu'à ces gens-là? Lilenka subit inconsciemment la contagion des préjugés de son entourage. Presque à chaque pas et sans qu'elle s'en doute, elle se heurte à cette question : « Est-il convenable pour une demoiselle d'agir de telle ou telle manière? » Elle voudrait s'échapper de cette sphère étroite, mais tout ce qui n'est pas « comme il faut » ou « ordinaire » l'effraye.

Un jour, dans une promenade publique, elle fait la connaissance d'un jeune étudiant (tout héros de roman devait, à cette époque, être étudiant); ce jeune homme lui fait une grande impression, mais elle se conduit en jeune fille bien élevée, ne lui témoigne aucune sympathie, et leurs rapports se bornent à cette rencontre.

Lilenka en éprouve quelque chagrin, puis le calme revient; mais dans les rares occasions où, en rangeant les tiroirs de sa commode, elle retrouve parmi les petits souvenirs que les jeunes filles aiment à conserver, quelques bagatelles rappelant l'inoubliable soirée, elle referme le tiroir précipitamment, — et reste toute la journée sombre et pensive.

Une nuit, elle fait un rêve étrange : l'étudiant vient la voir, et lui reproche de ne pas l'avoir suivi. Aux yeux de Lilenka se déroule alors, en songe, le tableau d'une vie honnête et laborieuse, avec un homme aimé et des amis intelligents; vie pleine d'un bonheur lumineux et chaud, dans le présent et de promesses pour l'avenir : « Vois, et repens-toi; telle eût été notre vie ensemble », lui dit l'étudiant, et il disparaît.

A son réveil, et sous l'impression de ce rêve, Lilenka se décide à rompre avec le souci des convenances. Elle, qui n'a jamais quitté la maison sans l'escorte d'une femme de chambre ou d'un domestique, se sauve en cachette, prend le premier *isvostschik* venu, et se fait conduire dans la rue éloignée et pauvre où — elle le sait — demeure son étudiant bien-aimé.

Après beaucoup de recherches et d'aventures, suites de son inexpérience et de sa maladresse, elle trouve enfin la demeure du jeune homme ; mais elle apprend, par un camarade qui vivait avec lui, que le pauvre garçon est mort du typhus depuis quelques jours. Le camarade lui raconte combien la vie de son ami a été dure, combien il a souffert, et comment, dans son délire, il parlait d'une jeune fille. Pour consoler Lilenka, ou pour lui faire un reproche, il cite à la pauvre enfant en pleurs ces vers de Dobrolioubof :

Je crains que la mort elle-même ne soit une plaisanterie ironique pour moi ;
Je crains que tout ce que j'ai si ardemment
Et si inutilement souhaité vivant
Ne vienne apporter un consolant sourire
Qu'au cercueil qui m'enfermera...

Lilenka rentre chez elle sans que son absence ait été remarquée, mais elle garde la conviction qu'elle a laissé passer le bonheur. Elle meurt bientôt après, regrettant sa jeunesse inutile et privée même de souvenirs.

Encouragée par ce premier succès, Aniouta commença aussitôt une seconde nouvelle, et la termina en quelques semaines. Cette fois, son héros fut un jeune homme, Michel, élevé loin de sa famille par un oncle moine. Dostoievsky fut beaucoup plus satisfait de cette seconde nouvelle, qu'il trouva plus mûrie. Le portrait de Michel offre quelque ressemblance avec celui d'Alexis dans *les Frères Karamasof*. Lorsque, plus tard, je lus ce roman, au fur et à mesure de sa publication, la ressemblance me sauta aux yeux, et je la fis remarquer à Dostoievsky, que je voyais souvent alors.

— Vous avez peut-être raison, dit Théodore Mikhaïlovitch en se frappant le front de la main ; mais, croyez-moi sur parole, j'avais complètement oublié Michel quand j'ai pensé à mon Alexis... Qui sait cependant s'il ne m'est pas revenu de façon inconsciente à la mémoire ? ajouta-t-il après un moment de réflexion.

Mais, pour cette seconde nouvelle, les choses ne marchèrent pas aussi facilement que pour la première. Il survint une catastrophe : la lettre de Dostoievsky tomba entre les mains de notre père, et fit scandale.

C'était encore un 5 septembre, date solennelle dans les

annales de la famille. Comme d'habitude, une nombreuse société se trouvait réunie. La poste, que nous ne recevions qu'une fois par semaine, arrivait précisément ce jour-là. La femme de charge, à qui la correspondance d'Aniouta était adressée, allait, d'ordinaire, au-devant du postillon pour prendre ses lettres avant que le courrier fût remis à mon père : cette fois, elle se laissa absorber par les invités, et le postillon chargé du courrier, ayant bu un coup en l'honneur de la fête de Madame, c'est-à-dire étant ivre-mort, fut remplacé par un petit garçon qui ignorait complètement l'organisation du service. Le sac contenant la correspondance se trouva donc dans le cabinet de papa sans avoir été préalablement inspecté et expurgé.

Mon père, surpris de voir une lettre recommandée à l'adresse de notre femme de charge, et portant l'en-tête du journal *l'Époque*, fit appeler Domna Kousminichna et lui ordonna d'ouvrir la lettre en sa présence : « Que signifiait tout cela? » — On peut, ou, pour mieux dire, on ne peut pas s'imaginer la scène qui suivit! Pour comble de malheur, Dostoievsky envoyait à ma sœur, dans cette lettre, le prix de sa nouvelle : trois cents et quelques roubles, il me semble. Que sa fille reçût secrètement l'argent d'un étranger, cela parut à mon père une action si coupable et si déshonorante qu'il se trouva mal. Il souffrait d'une maladie de cœur, compliquée d'une maladie de foie, et les médecins nous avaient prévenus qu'une émotion violente pouvait être dangereuse, et même causer une mort subite; la possibilité d'une semblable catastrophe était la terreur de toute la famille. Chaque fois que l'un de nous causait quelque ennui à mon père, son visage prenait une teinte noirâtre qui nous épouvantait : nous craignions de de le tuer. Cette fois, le coup était rude!... Et, comme par un fait exprès, la maison regorgeait d'invités.

Cette année-là, je ne sais quel régiment était en garnison dans le chef-lieu de notre district : les officiers avaient été invités avec leur colonel à la fête donnée en l'honneur de maman; pour nous faire une surprise, ils avaient amené la musique du régiment.

Le dîner était fini depuis deux ou trois heures; dans la grande salle d'en haut, on allumait les lustres et les candé-

labres, et les invités, après s'être reposés et avoir changé de toilette, se rassemblaient peu à peu. Les jeunes officiers, serrés dans leur uniforme, introduisaient avec quelque peine les mains dans leurs gants blancs; de vaporeuses demoiselles en robe de tarlatane, avec d'énormes crinolines, — la mode du jour, — tournoyaient devant les grands miroirs. Mon Aniouta, généralement hautaine avec tout ce monde, subissait l'ivresse de la musique, de la lumière, de tout l'ensemble de la fête, mais surtout du sentiment d'être la plus belle et la plus élégante. Oubliant sa nouvelle dignité d'écrivain russe, oubliant aussi combien ces petits officiers rouges et essoufflés approchaient peu de l'idéal de ses rêves, elle se mouvait au milieu d'eux, souriant à chacun, et jouissant de la conviction de leur tourner à tous la tête.

On n'attendait que mon père pour ouvrir le bal. Tout à coup un domestique entra et, s'approchant de ma mère, lui dit :

— Son Excellence se trouve mal, et prie Madame de passer dans son cabinet.

Tout le monde fut impressionné. Maman se leva, et, prenant sur son bras la lourde traîne de sa robe de soie, sortit aussitôt de la salle. Les musiciens, qui attendaient dans la pièce voisine qu'on leur donnât le signal, reçurent l'ordre de ne pas commencer.

Une demi-heure se passa. Les invités s'inquiétaient. Enfin maman reparut. Son visage était rouge et troublé, mais elle cherchait à paraître calme, et souriait d'un air contraint. Aux questions empressées qu'on lui fit, elle répondit évasivement :

— Le général ne se sent pas très bien, et vous prie de l'excuser si le bal commence sans lui.

Chacun comprit qu'il se passait quelque chose de pénible; mais, par convenance, personne n'insista. D'ailleurs, on était bien aise de danser, puisque l'on s'était réuni et paré pour cela. Le bal commença donc.

En passant devant maman, au cours d'une figure de quadrille, Aniouta la regarda avec inquiétude, et lut dans ses yeux qu'il se passait quelque chose de grave. Profitant d'une minute de liberté entre deux danses, elle prit maman à part, et la pressa de lui dire ce qui arrivait.

— Qu'as-tu fait! Tout est découvert! Papa a lu la lettre

que l'écrit Dostoievsky, et a failli en mourir de honte et de désespoir, dit la pauvre maman, retenant avec peine ses larmes.

Aniouta pâlit affreusement, mais maman continua :

— Je t'en prie, contiens-toi pour le moment. N'oublie pas que nous avons du monde, et qu'ils seraient tous ravis de faire des commérages sur notre compte : va, et danse comme si de rien n'était.

Ma mère et ma sœur continuèrent donc à danser presque jusqu'au matin, épouvantées de l'orage qui éclaterait sur leurs têtes aussitôt que les invités seraient partis.

En effet, l'orage fut terrible.

Tant que les invités n'eurent pas tous quitté la maison, mon père resta enfermé dans son cabinet, et n'y laissa pénétrer personne. Ma mère et ma sœur quittaient la salle de bal entre les danses pour écouter à sa porte sans oser entrer, et revenaient tourmentées de la même pensée : « Que fait-il maintenant, et n'est-il pas malade? »

Quand le calme fut rétabli dans la maison, mon père fit appeler Aniouta; et que ne lui dit-il pas! Une des phrases qui la frappèrent le plus fut celle-ci : « Une fille qui engage une correspondance avec un inconnu, à l'insu de son père et de sa mère, et qui reçoit de l'argent de lui, est capable de tout. Aujourd'hui, tu vends ta prose : le temps viendra peut-être où tu te vendras toi-même. »

La pauvre Aniouta frissonnait en entendant ces terribles paroles; elle sentait bien, au fond, leur injustice, mais notre père parlait avec tant de conviction, son visage était si troublé, si altéré, et d'ailleurs son autorité était si grande encore aux yeux de ma sœur que, pendant quelques minutes, un doute cruel la tourmenta : « Me suis-je trompée? ai-je vraiment commis, sans le savoir, un acte odieux et coupable? »

Pendant les journées qui suivirent, ainsi qu'il arrivait après chaque drame domestique, nous semblions tous avoir reçu une douche. Les domestiques furent aussitôt au courant de tout. Le valet de chambre de papa, Ilia, selon sa louable habitude, avait écouté la conversation de mon père et de ma sœur, et la transmit aux autres à sa façon. L'histoire ainsi augmentée, défigurée, se répandit dans le voisi-

nage, et pendant longtemps on ne parla que de la conduite effroyable de la demoiselle de Palibino.

Peu à peu cependant la tempête se calma, et il se produisit dans notre famille un phénomène assez fréquent dans les familles russes : les enfants se chargèrent de refaire l'éducation de leurs parents. Ce fut d'abord le tour de ma mère : au premier moment, comme elle faisait toujours lorsqu'il s'élevait des difficultés entre le père et les enfants, elle avait pris le parti de celui-là contre ceux-ci. Tremblant de le voir tomber malade, elle s'indignait de ce qu'Aniouta pût affliger son père. Puis, voyant que ses raisonnements ne produisaient aucun effet, et qu'Aniouta continuait à se montrer triste et offensée, elle fut prise de pitié pour sa fille. Bientôt aussi elle eut la curiosité de connaître l'œuvre d'Aniouta ; puis vint un secret orgueil d'avoir une fille « auteur », et sa sympathie tourna enfin du côté d'Aniouta : mon père se sentit complètement abandonné.

Dans le premier feu de sa colère, il avait exigé de sa fille la promesse qu'elle n'écrirait plus ; il ne consentait à lui pardonner qu'à cette condition. Aniouta refusa de faire une pareille promesse ; en conséquence, le père et la fille cessèrent de se parler : ma sœur ne paraissait même plus à dîner, ma mère courait de l'un à l'autre, persuadant, raisonnant. Enfin mon père céda. Son premier pas dans la voie des concessions fut de consentir à écouter la lecture du petit roman d'Aniouta.

Cette lecture se fit solennellement. Toute la famille était rassemblée. Aniouta, comprenant l'importance du moment, lisait d'une voix tremblante d'émotion : la situation de l'héroïne, sa tentation de quitter sa famille, ses souffrances sous le joug qui l'opprimait, tout rappelait si vivement la situation même de l'auteur, que chacun en fut frappé. Mon père écouta en silence ; pendant la lecture, il ne prononça pas un mot. Mais, quand Aniouta en vint aux dernières pages et, retenant avec peine ses sanglots, lut la mort de Lilenka et son regret, en quittant la vie, d'avoir passé une jeunesse inutile, de grosses larmes roulèrent dans les yeux de mon père. Il se leva et, sans rien dire, quitta la chambre. Ce soir-là, il ne parla pas à Aniouta de sa lecture ; il ne lui en dit même rien les jours suivants, mais il la traita avec une tendresse

et une douceur extrêmes, et tout le monde comprit que la cause de ma sœur était gagnée.

Depuis ce jour, en effet, une ère de clémence et de concessions commença pour nous. Le premier indice de cette transformation fut le pardon accordé avec bonté par mon père à la femme de charge, qu'il avait renvoyée dans un premier mouvement de colère. Le second acte de bonté fut plus frappant encore : mon père permit à Aniouta d'écrire à Dostoievsky, à la seule condition de montrer la lettre, et promit qu'au prochain voyage à Pétersbourg, elle pourrait faire sa connaissance.

Ainsi qu'il a déjà été dit, ma mère et ma sœur allaient presque chaque hiver à Pétersbourg, où elles avaient toute une colonie de tantes, vieilles filles. Celles-ci occupaient une maison entière à Vassili-Ostrof, et mettaient toujours deux ou trois chambres à la disposition de ma mère et de ma sœur. Mon père restait généralement à la campagne; on m'y laissait aussi sous la surveillance de mon institutrice ; mais, cette année, l'Anglaise étant partie, et la nouvelle institutrice, une Suissesse, n'inspirant pas assez de confiance, ma mère, à mon indescriptible joie, résolut de m'emmener.

Nous partîmes en janvier, pour profiter encore du traînage. Un voyage à Pétersbourg n'était pas chose facile. Il fallait faire soixante verstes avec ses propres chevaux, par un chemin de traverse ; puis, deux cents verstes, par la chaussée, avec des chevaux de poste ; puis enfin, à peu près une journée en chemin de fer. Une grande voiture sur patins, attelée de six chevaux, nous contenait, maman, Aniouta et moi ; une femme de chambre avec nos bagages nous précédait, dans un traîneau attelé en troïka : et, tout le long de la route, le son clair des grelots, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant, s'éteignant presque dans le lointain pour résonner tout à coup à nos oreilles, nous berça et nous accompagna.

Que de préparatifs pour ce voyage ! A la cuisine, il s'était combiné assez de bonnes choses pour suffire à une longue expédition. Notre cuisinier, célèbre dans le voisinage pour son talent de pâtissier, n'apportait jamais plus de soin à la confection de ses petits pâtés que lorsque ses maîtres se mettaient en voyage.

Et quelle admirable route ! Les soixante premières verstes traversaient une forêt de pins, forêt touffue, dont chaque arbre représentait un mât, et entrecoupée de lacs grands et petits. En hiver, ces lacs semblaient de grandes prairies de neige sur lesquelles se reflétait l'ombre noire des sapins qui les entouraient.

Voyager de jour était charmant, mais voyager de nuit plus charmant encore. Assoupie un instant, on était réveillée par quelque secousse, et on ne reprenait pas tout de suite connaissance ; une petite lampe de voyage éclairait faiblement le plafond de la voiture, jetant une lueur incertaine sur deux étranges figures, enveloppées de capuchons blancs et de fourrures, dans lesquelles on reconnaissait difficilement une mère et une sœur. Sur les vitres couvertes de givre de la voiture se dessinaient de bizarres arabesques d'argent ; les grelots tintaient sans interruption. Tout était si étrange, si nouveau, qu'on ne s'y retrouvait pas tout d'abord ; une sourde douleur dans les membres, causée par une position incommode, se sentait seule distinctement. Tout à coup, comme un trait de lumière, la conscience revient : où sommes-nous ? où allons-nous ?... Et à la pensée de ces bonnes et belles choses en perspective, le cœur déborde d'une joie pénétrante dont on est presque suffoqué.

Oh ! oui, ce voyage fut beau ! c'est peut-être le souvenir le plus lumineux qui me reste de mon enfance.

X

NOS RELATIONS AVEC DOSTOIEVSKY

A peine étions-nous arrivées à Pétersbourg, Aniouta écrivit à Dostoievsky pour le prier de venir nous voir. Théodore Mikhaïlovitch vint au jour indiqué. Je me rappelle notre attente fiévreuse, et comment, une heure avant qu'il fût là, nous écoutions déjà chaque coup de sonnette retentir dans l'antichambre. Cependant cette première visite ne nous produisit pas une impression favorable.

Mon père, ainsi que je l'ai dit, était plein de méfiance pour tout ce qui touchait au monde des lettres. Il avait permis à ma sœur de faire la connaissance de Dostoievsky, mais ce n'était pas sans un serrement de cœur et un secret effroi.

— Rappelle-toi, Lise, la responsabilité qui t'incombe, avait-il dit à ma mère en la mettant en route. Dostoievsky n'est pas un homme de notre monde. Que savons-nous de lui? Seulement qu'il est journaliste, et qu'il était autrefois joueur. Jolie recommandation, il faut l'avouer! Sois donc extrêmement prudente.

Mon père avait exigé rigoureusement de ma mère qu'elle assistât à l'entrevue d'Aniouta avec Dostoievsky, et qu'elle ne les laissât pas en tête à tête un seul instant. J'obtins aussi la permission de rester au salon pendant cette visite. Deux vieilles tantes allemandes, prétextant à chaque moment quelque raison d'entrer dans la pièce pour regarder l'écrivain avec la curiosité qu'inspirerait une bête curieuse, finirent également par s'asseoir sur un divan, et par rester là jusqu'à la fin de la visite.

Aniouta, exaspérée de voir cette première entrevue avec Dostoievsky, objet de tant de rêves, se passer aussi sottement, prit sa figure mauvaise, et garda un silence obstiné. Théodore Mikhaïlovitch, contraint et gêné dans cette société, intimidé d'ailleurs par toutes ces vieilles dames, avait l'air furieux. Il nous parut ce jour-là vieux et malade, — comme toujours, du reste, quand il était de mauvaise humeur. — Il tiraillait nerveusement sa barbe rousse et rare, se mordait les moustaches, et son visage semblait convulsé.

Maman s'efforça d'entamer une conversation intéressante. Avec son plus aimable sourire de femme du monde, mais visiblement intimidée et confuse, elle chercha quelque chose d'agréable et de flatteur à dire et des questions intelligentes à poser. Dostoievsky répondit par monosyllabes, et avec l'intention d'être grossier. Maman, à bout de ressources, prit enfin le parti de se taire. Après une visite qui dura bien une demi-heure, Théodore Mikhaïlovitch chercha son chapeau, salua précipitamment d'un air gauche, et sortit sans donner la main à personne,

Aussitôt qu'il fut parti, Aniouta s'enfuit dans sa chambre, où elle se jeta sur son lit et fondit en larmes :

— Toujours, toujours on me gâte tout, répétait-elle avec des sanglots convulsifs.

Notre pauvre maman se sentait coupable sans avoir commis la moindre faute; et, froissée de voir que, malgré ses tentatives de conciliation, chacun lui en voulait, elle se prit aussi à pleurer.

— Tu es toujours ainsi, disait-elle à sa fille d'un ton de reproche, sanglotant elle-même comme un enfant : on ne parvient jamais à te satisfaire. Ton père a fait ce que tu voulais, il t'a permis de faire la connaissance de ton idéal, j'ai supporté sa grossièreté pendant une heure, et c'est nous que tu accuses !

En un mot, nous étions tous malheureux ; cette visite si attendue, à laquelle on s'était préparé si longtemps à l'avance, ne laissait qu'une impression pénible.

Cependant, au bout de quatre ou cinq jours, Dostoievsky revint ; et, cette fois, sa visite tomba fort à propos : ni maman ni les tantes ne se trouvaient à la maison ; nous étions seules ma sœur et moi, et la glace fut aussitôt rompue. Théodore Mikhaïlovitch prit Aniouta par la main, ils s'assirent l'un près de l'autre sur un canapé et causèrent comme d'anciens amis.

La conversation ne se traîna plus avec effort d'un sujet sans intérêt à un autre du même genre, comme la fois précédente. Aniouta et Dostoievsky, aussi pressés l'un que l'autre de s'expliquer, riaient, plaisantaient et se coupaient mutuellement la parole.

J'étais là, ne me mêlant pas de leur entretien, mais ne quittant pas Dostoievsky des yeux, et absorbant avidement chacune de ses phrases. Il me parut un autre homme : jeune, et si simple, si aimable, si spirituel ! « Est-il possible qu'il ait quarante-trois ans, c'est-à-dire plus du double de l'âge de ma sœur, et trois fois et demi le mien ; qu'il soit, de plus, un grand écrivain, et qu'on se sente cependant à l'aise avec lui comme avec un camarade ! » pensai-je ; et je sentis qu'il m'attirait et me devenait cher.

— Quelle gentille petite sœur vous avez là ! dit subitement Dostoievsky, d'une façon d'autant plus inattendue qu'une minute auparavant il parlait de tout autre chose à Aniouta, et ne semblait faire aucune attention à moi.

Je rougis de joie, et mon cœur déborda de reconnaissance envers ma sœur, lorsqu'en réponse à la remarque de Théodore Mikhaïlovitch, elle lui raconta combien j'étais une fille intelligente et bonne, et la seule personne de la famille qui l'eût aidée et soutenue. Elle s'anima en faisant mon éloge, et en me gratifiant de mérites imaginaires, et finit par confier à Dostoievsky que je faisais des vers « vraiment pas mal pour mon âge »; et, malgré mes faibles protestations, elle alla chercher un gros cahier plein de mes poésies, dont Théodore Mikhaïlowitch lut aussitôt quelques fragments. Il m'en fit compliment, tout en souriant un peu.

Ma sœur rayonnait de joie. Mon Dieu! que je l'aimais dans ce moment. J'aurais, il me semble, donné ma vie pour ces deux êtres si bons, si chers.

Trois heures s'écoulèrent ainsi, sans que personne de nous s'en doutât. Tout à coup, la sonnette retentit dans l'antichambre: c'était maman qui rentrait de ses courses. Ignorant que Dostosievky se trouvait chez nous, elle entra dans la chambre, son chapeau sur la tête, chargée de paquets, s'excusant d'être en retard pour le dîner.

A la vue de Dostoievsky seul avec nous, elle fut étonnée, et même, au premier abord, effrayée: « Que dirait Vassili Vassiliévitch! » fut sa première pensée. Mais nous nous jetâmes à son cou; et, en nous voyant rayonnantes et heureuses, elle se radoucit, et finit par inviter Théodore Mikhaïlovitch à dîner sans façon avec nous...

Depuis ce jour il se sentit tout à fait à son aise, et, sachant que notre séjour à Pétersbourg ne devait pas se prolonger, il vint nous voir très souvent, trois ou quatre fois par semaine.

C'était charmant de l'avoir le soir tout seul, sans autre société; il s'animait alors, et devenait extrêmement aimable et séduisant. Les conversations générales lui déplaisaient souverainement: il parlait en monologues et à la seule condition d'avoir des auditeurs sympathiques et qui l'écoutassent avec grande attention: en pareil cas, il s'exprimait d'une façon si pittoresque, si vivante, que je n'ai jamais rencontré son égal.

Parfois c'était le sujet de quelque futur roman qu'il nous racontait, ou bien encore des scènes et des épisodes de sa

propre vie. Je me rappelle vivement, par exemple, sa description des minutes passées debout, les yeux bandés, devant un peloton de soldats, condamné à être fusillé, n'attendant plus que le commandement fatal de « Feu ! », lorsque retentit le tambour annonçant la grâce.

Je me rappelle aussi un autre récit : nous savions, ma sœur et moi, que Dostoievsky souffrait d'attaques d'épilepsie, mais cette maladie avait à nos yeux un caractère d'horreur magique qui nous eût empêchées d'y faire la plus lointaine allusion. A notre grande surprise, il nous en parla le premier, et nous raconta dans quelles circonstances son premier accès avait eu lieu. J'ai entendu, depuis, une version tout autre et très différente : Dostoievsky aurait eu cet accès pour avoir passé par les verges, aux travaux forcés. Les deux versions n'ont aucune ressemblance. Laquelle est la vraie? Je n'en sais rien, plusieurs médecins m'ayant assuré que presque tous les épileptiques offrent ce trait caractéristique d'oublier complètement l'origine de leur maladie, quoique leur imagination reste toujours préoccupée de ce sujet.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il racontait : sa maladie n'avait pas, selon lui, commencé aux travaux forcés, mais en exil. Il souffrait extrêmement de la solitude, et passait des mois entiers sans voir âme qui vive, sans échanger une parole intelligente avec qui que ce fût. Tout à coup, il vit très inopinément arriver un ancien camarade : — je ne me rappelle plus le nom qu'il nous cita. — C'était la veille du jour de Pâques, dans la soirée : mais la joie de se revoir fit qu'ils oublièrent quelle était cette soirée; ils passèrent la nuit entière à causer, sans souci du temps ni de la fatigue, grisés par leurs propres paroles.

La conversation roula sur ce qui leur tenait le plus à cœur : la littérature, l'art, la philosophie, et enfin la religion.

L'ami de Dostoievsky était athée, lui croyant, tous deux également convaincus.

— Il y a un Dieu ! cria enfin Dostoievsky hors de lui.

Au même moment, les cloches de l'église voisine sonnèrent les matines de Pâques à toute volée : l'air fut ébranlé de ce tintement, — et « je me sentis englouti par la fusion du ciel et de la terre », racontait Théodore Mikhaïlovitch, « j'eus la vision matérielle de la divinité, elle pénétra en moi. *Oui*,

Dieu existe! criai-je, et je ne me rappelle rien de ce qui suivit. »

— Vous autres gens bien portants, continua-t-il, ne soupçonnez pas le bonheur que nous éprouvons, nous autres épileptiques, une seconde avant l'accès. Mahomet, dans son Coran, affirme avoir vu le paradis, y avoir été. Des sages imbéciles prétendent que c'est un menteur et un fourbe. Oh! que non, il n'a pas menti : il a certainement vu le paradis dans une attaque d'épilepsie, car il en avait comme moi. Je ne sais si cet état bienheureux dure des secondes, des heures ou des mois, mais, croyez-en ma parole, je ne le céderais pas pour toutes les joies de la terre.

Dostoievsky prononça ces derniers mots d'une voix basse, saccadée et d'un ton passionné qui lui était particulier. Nous le regardions, hypnotisées par le charme de sa parole. Soudain, la même pensée nous vint à toutes : « Il va avoir une attaque. »

Sa bouche était convulsée et son visage bouleversé.

Dostoievsky lut probablement notre crainte dans nos yeux; il coupa court à son récit, passa la main sur sa figure et dit avec un mauvais sourire :

— N'ayez pas peur! je sais toujours d'avance quand cela me prend.

Confuses et embarrassées de voir notre pensée ainsi devinée, nous ne savions que dire. Théodore Mikhaïlovitch nous quitta bientôt : il nous raconta plus tard qu'il avait eu, en effet, cette même nuit, une violente crise.

Dostoiesvky faisait parfois des récits très réalistes, oubliant absolument qu'il parlait en présence de jeunes filles. Maman en était épouvantée. Il nous raconta, par exemple, un jour, la scène suivante d'un roman qu'il avait voulu écrire dans sa jeunesse : le héros, propriétaire, d'un âge mûr, bien élevé, cultivé, ayant voyagé, lisant de bons livres, achetant des tableaux et des gravures, avait dans sa jeunesse mené une vie de débauche ; mais il s'était amendé, marié, et, devenu père de famille, s'était acquis l'estime générale.

Un matin, il se réveille; le soleil pénètre dans sa chambre par la fenêtre : tout autour de lui est soigné, rangé, confortable. Lui-même se sent rangé et respectable. Il éprouve dans

tout son être une impression de repos et de contentement. En vrai sybarite, il ne se hâte pas de se réveiller complètement, afin de prolonger le plus possible cette impression générale de bien-être végétatif.

A demi assoupi, dans cet état qui participe autant du rêve que de la veillée, il repasse en pensée quelques-uns des moments heureux de son dernier voyage à l'étranger. Il revoit l'admirable rayon de lumière tombant sur les épaules nues de la sainte Cécile, à Munich. Des passages remarquables d'un livre récemment lu « sur la beauté et l'harmonie dans la nature » lui reviennent à l'esprit.

Soudain, au plus fort de ces réminiscences et de ces charmantes rêveries, il éprouve une gêne étrange, — ni douleur, ni souci, quelque chose comme l'impression d'une ancienne blessure, d'un coup de feu reçu jadis et dont on n'aurait pas extrait la balle : rien n'indique à l'avance qu'on va en souffrir, et tout à coup la vieille blessure se ravive sourdement.

Notre homme réfléchit, et cherche à comprendre ce que cela signifie. Il n'a pas de mal, il n'a pas de chagrin, et cependant il se sent le cœur labouré comme par les griffes d'un chat.

Il croit comprendre qu'il doit se rappeler quelque chose, — mais quoi? — Il y applique sa mémoire avec effort... Et soudain il se rappelle et, d'une façon si vivante, si palpable, avec un dégoût si révoltant pour tout son être, un fait arrivé il y a vingt ans, et qui lui paraît dater de la veille! Pendant ces vingt années, pourtant, ce souvenir ne l'a jamais tourmenté.

Il se rappelle que, dans une nuit de débauche, excité par des camarades ivres, il a violé une petite fille de dix ans...

A ces paroles, ma mère leva les bras au ciel.

— Miséricorde ! Théodore Mikhaïlovitch, songez donc aux enfants, s'écria-t-elle d'une voix désespérée.

Je ne compris pas alors le sens des paroles de Dostoievsky ; mais, au mécontentement de maman, je devinais que cela devait être terrible.

Du reste, maman et Théodore Mikhaïlovitch étaient vite devenus bons amis. Maman l'aimait beaucoup, bien qu'il lui causât parfois des ennuis.

Vers la fin de notre séjour à Pétersbourg, maman eut l'idée de donner une soirée d'adieu, et de réunir les personnes de notre connaissance. Elle invita, naturellement, Dostoievsky. Celui-ci refusa d'abord, obstinément; mais maman, pour son malheur, parvint à le décider.

Cette soirée fut absurde. Mes parents, vivant depuis dix ans à la campagne, n'avaient plus à Pétersbourg de société personnelle, de monde « à eux »; ils n'avaient plus que de vieux amis, d'anciennes relations, que la vie avait dispersés de tous côtés. Les uns, ayant fait depuis dix ans de brillantes carrières, s'étaient élevés jusqu'au sommet de l'échelle sociale. D'autres, au contraire, tombés dans la gêne, nouant péniblement les deux bouts, traînaient des existences ternes dans les quartiers éloignés de la ville. Ces personnes, qui n'avaient entre elles rien de commun, acceptèrent cependant presque toutes l'invitation de maman, et vinrent à cette soirée par souvenir « pour cette pauvre chère Lise ».

La société réunie chez nous fut donc assez nombreuse, mais fort mêlée. Au nombre des invités se trouvaient la femme et la fille d'un ministre (le ministre lui-même avait promis d'entrer un instant vers la fin de la soirée, mais ne tint pas sa promesse). Nous avions aussi un personnage officiel important, allemand d'origine, très vieux, très chauve, et qui, il m'en souvient, avait la drôle d'habitude de remuer sans cesse sa bouche édentée comme pour donner un baiser, et de constamment déposer ce baiser sur la main de ma mère : « Elle était très belle, votre maman. Aucune de ses filles n'est aussi belle », répétait-il avec son accent germanique.

Nous avions un propriétaire des provinces baltiques, ruiné, retiré à Pétersbourg, et vainement à la recherche d'une bonne place. Nous avions de respectables veuves, de vieilles demoiselles, et plusieurs académiciens, autrefois amis de mon grand-père. L'élément dominant était allemand, bien élevé, prétentieux et incolore.

L'appartement de mes tantes, quoique fort grand, ne consistait qu'en une série de petites cages, bourrées d'objets inutiles et laids, rassemblés dans le courant d'une longue vie, par deux Allemandes pleines d'ordre et d'activité. Le grand nombre des invités, joint à la quantité de bougies allumées,

rendait la chaleur excessive. Deux laquais en habit noir et en gants blancs offraient des fruits, du thé, des bonbons, sur de grands plateaux qu'ils portaient d'une chambre à l'autre. Ma mère avait beaucoup aimé la vie de Pétersbourg, mais elle n'en avait plus l'habitude : aussi était-elle intérieurement agitée et inquiète : « Tout se passe-t-il convenablement? Ne sommes-nous pas provinciales, passées de mode? Et les amis d'autrefois ne trouveront-ils pas que j'ai perdu l'usage du monde? »

Les invités, n'ayant aucun intérêt commun, s'ennuyaient, mais, en gens bien élevés, pour lesquels les soirées ennuyeuses sont un ingrédient inévitable de la vie, ils acceptaient leur sort et s'y résignaient stoïquement.

Qu'on se figure le pauvre Dostoievsky dans cette mêlée. Il tranchait sur le reste de la société autant par sa physionomie que par sa toilette. Dans un élan de dévouement, il avait endossé un habit: et cet habit, qui lui allait du reste fort mal, et fort disgracieusement, l'exaspéra toute la soirée. Sa fureur commença sur le seuil même du salon. Comme tous les gens nerveux, il éprouvait une timidité désagréable à se trouver dans une réunion d'étrangers ; plus cette réunion était nulle, incolore, et peu sympathique, plus sa timidité s'accentuait. Sa contrariété devait se déverser sur quelqu'un.

Ma mère se hâta de le présenter aux autres invités ; mais, au lieu de saluer, il murmura quelque chose d'inarticulé, qui ressemblait à un grognement, et tourna le dos. Qui pis est, il prétendit aussitôt accaparer complètement Aniouta, l'emmena dans un coin du salon avec l'intention évidente de ne plus la laisser partir. C'était contraire à toutes les convenances, et ses façons ne l'étaient pas moins : il prenait la main de ma sœur, lui parlait en se penchant jusqu'à son oreille. Aniouta était gênée, ma mère hors d'elle. D'abord, elle tenta de faire « délicatement » comprendre à Dostoievsky combien sa tenue laissait à désirer. Elle appela ma sœur, sous un prétexte quelconque, en passant comme par hasard devant elle. et Aniouta se levait déjà, mais Dostoievsky la retint avec le plus grand sang-froid :

— Attendez, Anna Vassilievna, je ne vous ai pas tout dit.

Ici, ma mère perdit patience.

— Excusez-la, Théodore Mikhaïlovitch, mais, comme maî-

tresse de maison, il faut qu'elle s'occupe de tous les invités, dit-elle avec raideur, en emmenant ma sœur.

Dostoievsky, fâché, s'enfonça dans son coin sans ouvrir la bouche, jetant sur l'assistance des regards furieux.

Au nombre des invités s'en trouvait un qui, dès le premier moment, lui fut particulièrement insupportable. C'était un parent éloigné du côté des Schubert, jeune officier allemand de je ne sais quel régiment de la garde, beau, intelligent, bien élevé, reçu dans le meilleur monde, le tout avec convenance, mesure, sans rien d'excessif. Sa carrière se faisait de même, sans rapidité excessive, solidement, respectablement : il savait plaire à qui de droit, sans obséquiosité ostensible, et sans servilité. Il était aimable pour sa cousine, par droit de parenté, quand il la rencontrait chez ses tantes, mais avec tact, sans que ses attentions sautassent aux yeux, et assez cependant pour faire comprendre qu'il avait des « vues ».

Ainsi que cela se passe en pareil cas, tout le monde dans la famille le considérait comme un parti sortable et acceptable, mais personne ne semblait soupçonner la possibilité d'un mariage. Ma mère elle-même ne touchait à cette question qu'à mots couverts et par quelques légères allusions en causant avec les tantes.

Il suffit à Dostoievsky de jeter les yeux sur ce beau et grand garçon, un peu infatué de lui-même, pour le détester jusqu'à l'exaspération.

Le jeune cuirassier, pittoresquement étendu sur un fauteuil, montrait, dans toute leur beauté, des pantalons à la mode qui serraient étroitement ses longues jambes bien tournées. Il racontait quelque chose d'amusant à ma sœur, légèrement penché vers elle, en agitant ses épaulettes. Aniouta, encore confuse de l'incident survenu entre ma mère et Dostoievsky, l'écoutait avec son sourire stéréotypé, — son sourire de salon, — « le sourire pudique d'un ange », comme disait aigrement notre institutrice anglaise.

Dostoievsky jeta les yeux sur ce groupe, et dans sa tête s'échafauda aussitôt un roman : Aniouta déteste et méprise ce « petit Allemand », ce « fat insolent »; ses parents veulent le lui faire épouser, et les réunissent aussi souvent que possible; évidemment, la soirée n'a pas d'autre but.

Ce roman imaginé, Dostoievsky, tout de suite y crut fermement, et s'en indigna.

Le thème de conversation à la mode, cet hiver-là, était un livre publié par un pasteur anglican : un parallèle de l'Église orthodoxe et du protestantisme, — sujet intéressant pour cette société russo-allemande ; — et, une fois sur ce chapitre, la conversation s'anima un peu. Maman, Allemande elle-même, fit remarquer qu'une des supériorités du protestantisme sur l'orthodoxie consistait dans la lecture des Évangiles.

— Mais l'Évangile est-il écrit pour les femmes du monde?

Cette exclamation inattendue fut poussée par Dostoievsky ; jusque-là, il s'était tu avec obstination.

— Que dit l'Évangile? « Au commencement, Dieu créa l'homme et la femme », ou bien encore : « Et l'homme quittera son père et sa mère, et ne fera qu'un avec sa femme. » Voilà comment le Christ comprenait le mariage. Qu'en pensent les mamans, uniquement occupées à bien placer leurs filles?

Il déclama ces mots avec une emphase extraordinaire. C'était ainsi, chaque fois qu'il s'animait : toute sa personne se crispait, et il semblait décocher ses paroles comme autant de flèches. L'effet fut considérable. Tous ces Allemands bien élevés se turent, fixant sur lui des yeux stupéfaits. Quelques secondes se passèrent avant que l'on eût bien saisi l'inconvenance de cette sortie, et que chacun se fût repris à parler pour en étouffer l'impression.

Dostoievsky jeta encore un regard haineux et provocateur sur l'assemblée; puis il se renfonça dans son coin et ne dit plus un mot jusqu'à la fin de la soirée.

Lorsqu'il revint chez nous quelques temps après, maman essaya de lui battre froid et de se montrer blessée ; mais sa bonté et l'extrême douceur de son caractère l'empêchaient de garder rancune, surtout à un homme tel que Dostoievsky, et bientôt, ils furent amis comme par le passé.

En revanche, les relations d'Aniouta et de Dostoievsky semblèrent entrer dans une nouvelle phase et changèrent complètement à partir de cette soirée. Dostoievsky n'imposa plus à ma sœur : elle, parut, au contraire, chercher toutes les occasions de le contredire et de le taquiner. Il répondait avec irri-

tation et avait une façon de la chicaner sur toutes choses qu'il n'avait jamais montrée jusque-là. Il lui demandait compte de ses moindres actions, prenait en grippe les personnes auxquelles Aniouta témoignait quelque préférence. Ses visites n'étaient ni moins longues, ni moins fréquentes, peut-être même venait-il plus souvent, mais le temps se passait presque entièrement en querelles.

Au début de nos relations avec Dostoievsky, ma sœur eût sacrifié tous les divertissements, toutes les invitations, au plaisir de l'attendre : quand il était là, elle ne voyait que lui et ne faisait aucune attention aux autres personnes. Tout cela fut changé. Dostoievsky venait-il quand nous avions du monde, Aniouta continuait tranquillement à s'occuper de ses hôtes. Recevait-elle quelque invitation pour le soir où Théodore Mikhaïlovitch devait venir, elle lui écrivait un mot d'excuse. Le lendemain il arrivait furieux. Aniouta semblait ne pas remarquer cette fâcheuse disposition d'esprit, prenait son ouvrage et se mettait à coudre. De plus en plus agacé, Dostoievsky s'asseyait dans un coin et gardait un silence farouche. Ma sœur se taisait aussi.

— Mais jetez donc votre ouvrage! disait enfin Théodore Mikhaïlovitch, n'y tenant plus.

Et il lui retirait l'ouvrage des mains.

Ma sœur croisait les bras d'un air résigné et ne disait mot.

— Où avez-vous été hier? demandait Théodore Mikhaïlovitch irrité.

— Au bal, répondait ma sœur avec indifférence.

— Et vous avez dansé?

— Mais certainement.

— Avec votre cousin?

— Avec lui et avec d'autres.

— Et cela vous amuse? continuait Dostoievsky, prolongeant son interrogatoire.

Aniouta haussait les épaules.

— Faute de mieux, oui, répondait-elle en reprenant son ouvrage.

Dostoievsky la regardait quelques instants en silence.

— Vous êtes une fille sotte et nulle, rien de plus, décidait-il en dernier ressort.

C'est ainsi que se passaient alors fréquemment leurs conversations.

Le sujet perpétuel et brûlant de leurs discussions était le nihilisme. Parfois ces débats se prolongeaient fort avant dans la nuit; et plus ils parlaient et s'échauffaient tous deux, plus aussi, dans le feu de la discussion, ils s'emportaient à des professions de foi beaucoup plus avancées en apparence qu'elles ne l'étaient en réalité.

— La jeunesse actuelle est bornée et peu développée, criait Dostoievsky : une paire de bottes vernies lui est plus chère que Pouchkine.

— Pouchkine, en effet, a vieilli, faisait tranquillement remarquer ma sœur, sachant qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen de le mettre en fureur que de manquer de respect à Pouchkine.

Dostoievsky, hors de lui, prenait alors son chapeau, déclarait solennellement qu'il trouvait oiseux de discuter avec une nihiliste, et qu'il ne remettrait plus les pieds chez nous. Et le lendemain il revenait, comme si rien ne s'était passé.

A mesure que les rapports de Dostoievsky avec ma sœur s'envenimaient, du moins en apparence, mon affection pour lui allait grandissant. De jour en jour mon admiration augmentait, et je subissais complètement son influence; il remarquait, sans doute, cette adoration absolue, et elle lui faisait plaisir. Il me donnait toujours en exemple à ma sœur. S'il arrivait à Dostoievsky d'exprimer quelque pensée profonde, quelque paradoxe de génie, en contradiction manifeste avec une morale routinière, ma sœur faisait l'ignorante, et semblait ne rien comprendre. Mes yeux brillaient d'enthousiasme; elle, au contraire, pour l'exaspérer, ripostait par quelque plate banalité.

— Vous avez une âme misérable, pitoyable, disait alors Théodore Mikhaïlovitch avec emportement. Voyez votre petite sœur, quelle différence! C'est une enfant, mais elle me comprend, parce qu'elle a l'âme délicate.

Je rougissais de joie, et me serais fait couper en morceaux pour montrer combien je le comprenais. Au fond de l'âme, j'étais très contente de voir Dostoievsky moins enthousiaste de ma sœur qu'au début de nos relations. Honteuse de ce sentiment, je me le reprochais comme une espèce de trahison;

et, par un compromis de conscience dont je ne me rendais pas compte, je cherchais à racheter mon péché secret en prodiguant à ma sœur des caresses et des attentions toutes particulières. Mais ces remords ne m'empêchaient pas d'éprouver un plaisir involontaire, chaque fois qu'Aniouta et Dostoievsky se querellaient.

Théodore Mikhaïlovitch m'appelait son amie : aussi croyais-je naïvement le mieux comprendre et lui être plus chère que ma sœur aînée. Il faisait même l'éloge de ma beauté au détriment de celle d'Aniouta.

— Vous vous croyez très jolie? disait-il à ma sœur ; mais votre sœur, avec le temps, sera beaucoup mieux que vous. Elle a une physionomie infiniment plus expressive et des yeux de bohémienne. Et vous, vous n'êtes qu'une jolie petite Allemande, rien de plus.

Aniouta souriait avec dédain ; et moi, j'écoutais avec ivresse ces éloges inusités donnés à ma personne.

« C'est peut-être vrai? » me disais-je avec un battement de cœur. Et je commençais à me préoccuper sérieusement de la crainte que ma sœur ne s'offensât de la préférence de Dostoievsky pour moi.

J'avais grande envie de savoir ce qu'en pensait Aniouta elle-même, et s'il était vrai que je fusse destinée à être jolie quand je serais grande. Cette dernière question surtout m'intéressait.

Nous couchions dans la même chambre à Pétersbourg, ma sœur et moi, et c'est en nous déshabillant que nous avions nos causeries intimes.

Aniouta, comme d'habitude, debout devant son miroir, peigne ses longs cheveux blonds, et en fait deux nattes pour la nuit. Cela dure longtemps : les cheveux sont abondants, soyeux, et elle y passe le peigne avec amour. Je suis assise sur mon lit, déshabillée, entourant mes genoux de mes deux bras, et je cherche le moyen d'entamer le sujet intéressant.

— Quelles drôles de choses Théodore Mikhaïlovitch nous a dites aujourd'hui! murmurai-je enfin d'un air que je tâche de rendre indifférent.

— Lesquelles? demande ma sœur distraite, et ayant évidemment oublié cette conversation si importante pour moi.

— Mais, par exemple, quand il prétend que j'ai des yeux de bohémienne et que je deviendrai jolie...

Et je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

Aniouta laisse tomber la main qui tient le peigne, et tourne vers moi son visage, avec une gracieuse inflexion du cou.

— Ah! tu crois que Théodore Mikhaïlovitch te trouve jolie, plus jolie que moi? demande-t-elle d'un air fin, avec un regard énigmatique.

Ce sourire rusé, ces yeux verts qui rient, ces cheveux blonds déroulés, font d'elle une véritable « roussalka ». Le grand miroir placé près d'elle et faisant face à son lit reflète ma propre personne, petite, moricaude: je puis faire la comparaison. Celle-ci n'est pas fort agréable; mais le ton froid et suffisant de ma sœur me vexe, je ne veux pas me rendre.

— Les goûts peuvent être différents, dis-je fâchée.

— Oui, il y a de drôles de goûts, répond Aniouta tranquillement.

Et elle se reprend à démêler ses cheveux.

La bougie éteinte, je continue mes réflexions sur le même sujet, la tête enfoncée dans mon oreiller :

« Mais peut-être Théodore Mikhaïlovitch a-t-il un drôle de goût, et me trouve-t-il mieux que ma sœur? »

Et machinalement, par une habitude d'enfant, je prie intérieurement :

« Seigneur, mon Dieu, fais que tout le monde, l'univers entier, admire Aniouta, mais que, pour Théodore Mikhaïlovitch, je sois la plus jolie! »

Cependant mes illusions à ce sujet devaient s'écrouler dans un avenir très prochain et d'une façon très cruelle.

Au nombre des talents d'agrément encouragés par Dostoievsky était la musique. Jusque-là, j'avais joué du piano comme toutes les petites filles en jouent, sans répugnance, mais sans goût particulier; je n'avais pas beaucoup d'oreille, mais comme, depuis l'âge de cinq ans, je faisais chaque jour une heure et demie de gammes et d'exercices, j'avais acquis, à l'âge de treize ans, un certain mécanisme, un toucher assez agréable et l'habitude de déchiffrer.

Il m'était arrivé, au commencement de nos rapports avec Dos-

toievsky, d'exécuter devant lui un morceau que je jouais mieux que les autres : des variations sur un thème russe. Théodore Mikhaïlovitch n'était pas musicien. Il était du nombre de ces personnes pour lesquelles les jouissances musicales dépendent d'une cause purement subjective, leur disposition d'esprit. A certains jours la musique la plus belle, la plus artistement exécutée peut les faire bâiller; à certains autres, un orgue de Barbarie, grinçant dans la rue, les attendrira jusqu'aux larmes.

Le jour où je jouai, Théodore Mikhaïlovitch se trouvait dans une heure d'attendrissement et de sensibilité : il fut enthousiasmé de mon jeu, et me fit, suivant son habitude, les compliments les plus exagérés : j'avais du talent, de l'âme, que n'avais-je pas?

Dès lors, naturellement, je me passionnai pour la musique. Je priai maman de me donner un bon professeur : et, pendant notre séjour à Pétersbourg, je passai mes heures de loisir au piano, si bien qu'en trois mois je fis vraiment de grands progrès.

L'idée me vint alors de préparer une surprise à Dostoievsky. Par hasard, il nous avait dit une fois que, de toutes les œuvres musicales, celle qu'il préférait, c'était la *Sonate pathétique* de Beethoven : cette sonate le plongeait dans un monde de sensations oubliées. Bien que cette sonate dépassât en difficulté ce que j'avais joué jusque-là, je résolus, coûte que coûte, de l'apprendre : et, après y avoir mis beaucoup de temps et de peine, je parvins, en effet, à la jouer passablement. Restait à trouver le moment favorable pour enchanter Dostoievsky : ce moment se présenta bientôt.

Nous n'avions plus que cinq ou six jours à passer à Pétersbourg. Maman et toutes les tantes étaient invitées à dîner chez le ministre de Suède, un ancien ami de la famille. Aniouta, fatiguée de soirées et de dîners, avait prétexté une migraine. Nous étions seules à la maison. Ce soir-là, Dostoievsky vint nous voir.

L'approche du départ, le sentiment de n'avoir personne à la maison pour nous surveiller, celui, d'ailleurs, qu'une soirée semblable ne se renouvellerait plus de sitôt, nous mettaient dans une certaine excitation joyeuse. Théodore Mikhaïlovitch aussi paraissait un peu nerveux et bizarre, mais nullement irritable

comme il l'avait été dans les derniers temps, et, au contraire, doux et affectueux.

Le moment était bien choisi pour lui jouer sa sonate favorite : je me réjouissais, à l'avance, du plaisir que j'allais lui faire.

Je commençai. La difficulté du morceau, la nécessité de m'appliquer, la crainte des fausses notes, absorbèrent si bien mon attention que je ne remarquai rien de ce qui se passait autour de moi... Me voilà donc au bout de ma sonate, avec la conviction intime d'avoir bien joué. Mes mains éprouvaient une certaine fatigue, mais une fatigue agréable, causée par la musique et par la douce émotion que l'on éprouve toujours à sentir que l'on a bien rempli sa tâche ; et j'attendais les éloges que je croyais avoir mérités. Mais, autour de moi, tout restait silencieux. Je me retournai : la chambre était vide.

Le cœur me manqua. Je ne soupçonnai rien encore de positif, mais je passai dans la chambre voisine avec un triste pressentiment : elle était vide aussi. Enfin, soulevant une portière, qui dissimulait la porte d'un petit salon, j'aperçus Dostoievsky et Aniouta. Et que vis-je, mon Dieu !

Assis l'un près de l'autre sur un petit canapé, la chambre faiblement éclairée par une lampe recouverte d'un grand abat-jour dont l'ombre m'empêchait de distinguer le visage de ma sœur, j'aperçus au contraire celui de Dostoievsky en pleine lumière. Il était pâle et troublé. Penché vers Aniouta, il lui tenait la main dans les siennes, et lui parlait de cette voix saccadée, passionnée et voilée que je connaissais, et que j'aimais tant.

— Ma petite colombe, Anna Vassilievna, comprenez donc que je vous ai aimée du moment où je vous ai vue : avant même de vous voir, je vous avais pressentie par vos lettres, et ce n'est pas d'amitié que je vous aime, mais passionnément, de tout mon être...

Mes yeux s'obscurcirent : un sentiment d'amer abandon, de cruelle offense s'empara de moi, mon sang reflua vers mon cœur pour rejaillir ensuite en flots brûlants vers ma tête.

Je laissai tomber la portière et me sauvai de la chambre : j'entendis le bruit d'une chaise, involontairement renversée par moi.

— Est-ce toi, Sonia? appela la voix troublée de ma sœur.

Mais je ne répondis pas, et ne m'arrêtai que dans notre chambre, à l'autre extrémité de l'appartement, au bout d'un long corridor. Arrivée là, je me déshabillai précipitamment, sans allumer de bougie, m'arrachant presque les vêtements du corps, et me jetai, encore à moitié vêtue, dans mon lit, où j'enfonçai ma tête sous la couverture.

A ce moment, j'étais possédée d'une seule crainte : pourvu que ma sœur ne vienne pas me chercher et ne me ramène pas au salon! Je ne pouvais supporter l'idée de les voir.

Un sentiment inconnu d'amertume, d'insulte, de honte, — surtout d'insulte et de honte, — remplissait mon âme. Jusque-là, dans mes pensées les plus intimes, je ne m'étais pas rendu compte de ce que j'éprouvais pour Dostoievsky, je ne m'étais pas avoué que je l'aimais.

Bien que j'eusse à peine treize ans, j'avais beaucoup lu, et souvent entendu parler d'amour; mais je croyais que l'on n'aimait que dans les livres, et pas dans la vie réelle. Quant à Dostoievsky, je m'imaginais que toute la vie devait se passer avec lui comme ces derniers mois.

« Et maintenant, subitement, c'est fini, tout à fait fini », me répétais-je avec désespoir. Je comprenais clairement, alors, en voyant tout irrévocablement perdu, combien j'avais été heureuse hier, aujourd'hui, il y a quelques minutes encore; — et maintenant, mon Dieu, maintenant...!

Ce qui était fini, changé, je ne me l'expliquais pas, mais je sentais que pour moi tout s'était éteint, décoloré, et que la vie ne valait pas la peine d'être vécue.

« Pourquoi se sont-ils moqués de moi, pourquoi toutes ces cachotteries et toutes ces hypocrisies? pensai-je avec une colère injuste. Eh bien! qu'il l'aime, qu'il l'épouse, qu'est-ce que cela me fait? » me dis-je au bout de quelques minutes. Mais mes larmes coulaient toujours, et mon cœur se serrait d'une douleur inconnue et intolérable.

Le temps passait. J'aurais voulu maintenant qu'Aniouta vînt me chercher. Je lui en voulais de ne pas venir :

« Ils n'ont aucun besoin de moi, mon Dieu, et me laisseraient bien mourir!... Et si j'allais vraiment mourir? »

Je fus prise d'une inexprimable pitié pour moi-même, et mes larmes redoublèrent.

« Que font-ils maintenant?... Comme ils doivent être heureux! »

Et j'eus l'idée folle de courir auprès d'eux, de leur faire des reproches violents.

Je sautai du lit, et, les mains tremblantes, je me mis à chercher les allumettes pour faire de la lumière et m'habiller. Je ne trouvai pas d'allumettes, et, comme j'avais jeté mes vêtements au hasard, de tous les côtés, je ne parvins pas à me rhabiller dans l'obscurité; je ne voulus pas appeler la femme de chambre : force me fut de me recoucher, et je me repris à sangloter avec le sentiment d'un abandon sans espoir et sans consolation.

Les larmes vous épuisent vite, quand l'organisme n'est pas habitué à souffrir : à ce paroxysme de douleur aiguë succéda une torpeur profonde.

Des salons de réception aucun bruit ne venait jusqu'à ma chambre; mais dans la cuisine, à côté, j'entendais les domestiques s'apprêter à souper. On faisait du bruit avec les couteaux et les assiettes : les femmes de chambre riaient, causaient. « Tout le monde est gai, heureux! Moi seule... »

Enfin, après un temps assez long, et qui me parut une éternité, un coup de sonnette retentit. Maman et les tantes rentraient de leur dîner. J'entendis les pas précipités du domestique; puis, dans l'antichambre, des voix gaies et animées, comme lorsqu'on rentre d'une soirée.

« Dostoievsky n'est sans doute pas parti. Aniouta dira-t-elle ce soir à maman ce qui s'est passé, ou ne le dira-t-elle que demain? »

Et je distinguais sa voix, à lui, parmi les autres. Il prenait congé, se hâtait de partir. J'écoutais avec une telle attention que je l'entendis mettre ses galoches. Puis la porte d'entrée se referma, et bientôt j'entendis le pas d'Aniouta résonner dans le corridor. Elle ouvrit la porte de notre chambre, et un rayon de lumière m'éclaira vivement le visage.

Cette lumière éclatante blessait mes yeux en pleurs, et me parut intolérable : une sensation physique de haine contre ma sœur me monta au gosier.

« La mauvaise, elle se réjouit! » pensai-je avec amertume. Et je me tournai bien vite du côté du mur, en simulant le sommeil.

Aniouta, sans se dépêcher, posa la bougie sur la commode, s'approcha de mon lit et resta, quelques minutes, en silence, debout près de moi... Je ne bougeais pas, je retenais même ma respiration.

— Je vois bien que tu ne dors pas, dit enfin Aniouta.

Je me taisais toujours.

— Eh bien! si tu veux bouder, boude. Tant pis pour toi, tu ne sauras rien, déclara-t-elle enfin.

Et elle commença tranquillement à se déshabiller.

Je me rappelle avoir fait, cette nuit-là, un beau rêve. Chose étrange : chaque fois que la vie m'a accablée de quelque grande et pesante douleur, j'ai toujours rêvé, la nuit suivante, d'une façon particulièrement douce et agréable. Mais aussi quel réveil pénible! Les songes ne sont pas tous dissipés : le corps, épuisé des larmes de la veille, éprouve, après quelques heures d'un sommeil réparateur, une certaine détente et un soulagement physique, à sentir l'équilibre rétabli. Soudain, comme un coup de marteau, le souvenir de cette chose terrible, irréparable, arrivée la veille, retentit dans la tête, et la nécessité de recommencer à vivre et à se torturer étreint le cœur.

La vie a beaucoup de mauvais ; toutes les formes de la souffrance sont repoussantes. Il est cruel, le premier paroxysme aigu du désespoir, lorsque l'être entier se révolte, ne veut pas se résigner, ni reconnaître l'étendue de son malheur. Plus terribles encore, peut-être, sont les longues, longues journées qui suivent,—quand toutes les larmes ont été pleurées, quand la révolte s'est calmée, que l'homme ne cherche plus à battre la muraille de sa tête, mais que, sous le poids de la douleur qui l'écrase, il se rend compte du travail de destruction, de décomposition, qui s'accomplit lentement en lui, et dont les autres ne s'aperçoivent pas.

Tout cela est odieux et cruel; mais les premières minutes où, après un court intervalle de repos, d'oubli, on rentre dans la réalité, sont encore ce qu'il y a de pire. Je passai la journée suivante dans une attente fiévreuse :

« Que va-t-il arriver? »

Je ne questionnai pas ma sœur : la haine de la veille subsistait encore, bien qu'à un moindre degré; aussi évitai-je Aniouta de toutes les façons. En me voyant si malheureuse, elle tenta de se rapprocher de moi et de me caresser, mais je la repoussai rudement, dans un soudain accès de colère. Alors, à son tour, elle s'offensa et m'abandonna à mes sombres méditations.

J'étais persuadée, je ne sais pourquoi, que Dostoievsky viendrait le soir, et qu'il se passerait quelque chose de terrible; mais il ne vint pas. Nous nous mîmes à table pour dîner : il n'avait pas encore paru. Après dîner, je le savais, nous devions aller au concert.

A mesure que la journée s'avançait, et que Dostoievsky ne se montrait pas, je m'étais senti le cœur plus léger; une espérance vague et mélancolique s'emparait de moi. Alors, une idée me saisit : « Ma sœur refusera le concert, restera à la maison, et Théodore Mikhaïlovitch viendra quand elle sera seule. »

Cette pensée me rendit ma jalousie.

Mais Aniouta vint au concert, et fut très gaie, très animée durant la soirée.

En rentrant du concert, après nous être couchées, comme Aniouta allait éteindre la bougie, je ne pus me contenir, et je demandai sans la regarder :

— Quand Théodore Mikhaïlovitch viendra-t-il te voir?

Aniouta sourit :

— Je croyais que tu ne voulais rien savoir, ne plus me parler, et te contenter de bouder?

Sa voix était si douce et si affectueuse que mon cœur, subitement, se fondit de tendresse pour elle.

« Comment ne l'aimerait-il pas? Elle est si charmante, et moi si mauvaise et si méchante! » me dis-je, avec un soudain accès d'humilité.

Je quittai mon lit pour grimper dans celui de ma sœur; et me serrai, toute en larmes, contre elle. Aniouta me caressait la tête :

— Mais ne pleure donc pas, petite sotte. Es-tu bête! répétait-elle affectueusement.

Puis, n'y tenant plus, elle partit d'un grand éclat de rire :

— En voilà une idée! s'éprendre d'un homme qui a trois fois et demie ton âge! dit-elle.

Ces paroles, ce rire éveillèrent en moi un espoir insensé.

— Est-il possible que tu ne l'aimes pas? demandai-je à voix basse, suffoquée d'émotion.

Aniouta réfléchit.

— Vois-tu, commença-t-elle en cherchant ses mots, comme empêchée d'exprimer sa pensée, je l'aime certainement beaucoup, et j'ai beaucoup, beaucoup d'admiration pour lui. Il est si bon, si plein d'esprit, de génie! — Elle s'animait tellement que mon cœur se serra de nouveau. — Mais comment t'expliquer cela? Je ne l'aime pas comme il... en un mot, je ne l'aime pas assez pour l'épouser.

Telle fut son explication. Mon Dieu! comme toute mon âme se remplit de lumière! Je me jetai au cou de ma sœur et je l'embrassai tendrement. Aniouta parla longtemps :

— Vois-tu, cela m'étonne parfois moi-même de ne pouvoir l'aimer. Il est si bon! Au commencement, j'ai pensé que je l'aimerais peut-être. Mais il lui faut une femme tout autre que moi. Sa femme doit se dévouer à lui entièrement, lui consacrer toute son existence, penser exclusivement à lui seul. Et cela m'est impossible : moi aussi, je veux vivre. D'ailleurs, il est si exigeant! Il semble toujours vouloir s'emparer de moi, m'absorber en lui-même, je ne me sens pas à l'aise avec lui.

Tout cela ma sœur le disait en s'adressant à moi, mais en réalité pour se donner à elle-même une explication. J'avais l'air de la comprendre et de partager ses sentiments; au fond de l'âme, je pensais :

« Seigneur, quel bonheur cela doit être de vivre toujours auprès de lui, de se dévouer à lui complètement!... Comment ma sœur peut-elle repousser une pareille félicité! »

Quoi qu'il en soit, je m'endormis, ce soir-là, infiniment moins malheureuse que la veille.

Le jour fixé pour notre départ était proche. Dostoievsky vint nous voir encore une fois pour nous dire adieu. Il ne resta pas longtemps, mais son attitude avec Aniouta fut simple et amicale, et ils se promirent de s'écrire. Avec moi, l'adieu fut très tendre : il m'embrassa même en me quittant, ne se dou-

tant certes guère de mes sentiments pour lui, et des souffrances dont il était cause.

Six mois plus tard, environ, ma sœur reçut une lettre de Dostoievsky, lui annonçant son mariage : il avait rencontré une admirable jeune fille, il l'aimait, et elle consentait à l'épouser. « Si pareille chose m'avait été prédite il y a six mois, — ajoutait naïvement Théodore Mikhaïlovitch, à la fin de sa lettre, — je vous jure que je ne l'aurais jamais crue possible. »

Ma blessure guérit vite, également. Durant les derniers jours passés à Pétersbourg, j'éprouvais encore un poids inaccoutumé au cœur et me sentais plus triste et moins animée que d'habitude, mais le voyage effaça de mon âme jusqu'aux traces de l'orage qui l'avait bouleversée.

Nous étions en avril. A Pétersbourg, l'hiver régnait encore, il faisait froid et laid. Mais à Witebsk, le vrai printemps vint au-devant de nous; il avait, en deux ou trois jours, pris possession de tous ses droits. Tous les ruisseaux, toutes les rivières débordaient, donnant à la campagne, qu'ils inondaient, l'apparence de la pleine mer. La terre dégelait; la boue était indescriptible.

Sur la grande route, on avançait encore tant bien que mal ; mais, une fois au chef-lieu de notre district, il fallut laisser notre voiture de voyage à l'auberge, et louer un mauvais tarentass. Maman et le cocher poussaient des soupirs et s'inquiétaient : « Comment arriverons-nous? » Maman craignait surtout d'être grondée par mon père, pour avoir prolongé son séjour à Pétersbourg. Néanmoins, en dépit des soupirs et des gémissements, le voyage fut excellent.

Je me rappelle comment, à une heure avancée de la soirée, nous traversâmes la grande forêt de pins. Nous ne dormions pas, ma sœur et moi, nous restions silencieuses, revivant par la pensée les impressions si diverses de ces trois derniers mois ; et nous aspirions avidement les âcres parfums printaniers dont l'air était chargé. Nos cœurs, à toutes deux, se serraient jusqu'à la douleur, d'une sorte d'attente inquiète.

Peu à peu, la nuit tomba tout à fait. Nous allions au pas, à cause du mauvais chemin. Le cocher s'était, je crois, endormi sur son siège, et n'excitait plus ses chevaux ; on n'entendait

plus que le bruit de leurs sabots pataugeant dans la boue, et, par instants, le tintement saccadé de leurs grelots. La forêt s'étendait des deux côtés de la route, sombre, mystérieuse, impénétrable. Tout à coup, au sortir des bois, à l'entrée d'une petite prairie, la lune apparut, voguant sur les nuages, et nous inonda si soudainement, si vivement de sa clarté argentée que nous en fûmes presque troublées.

Depuis notre dernière explication à Pétersbourg, nous n'avions plus touché, ma sœur et moi, à aucun point délicat; et cependant il subsistait une certaine gêne entre nous, quelque chose qui nous séparait encore. Mais alors, en ce moment, comme par une entente mutuelle, nous nous étreignîmes l'une l'autre; et, en nous embrassant, nous comprîmes que rien d'étranger ne nous divisait plus : nous nous appartenions, nous étions l'une à l'autre comme par le passé. Une indéfinissable joie, sans cause apparente, la joie de vivre, s'empara de nous deux. Qu'elle était belle, mon Dieu, cette vie qui nous apparaissait et nous attirait alors; qu'elle nous semblait pareille à cette nuit mystérieuse, infinie!

SOPHIE KOVALEVSKY.

(Traduit du russe par ***)

LE CAP

ANGLAIS ET BOËRS

I

DE MELBOURNE AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Pas un seul incident à révéler pendant ces vingt-deux mortels jours de traversée.

Ou plutôt si, un incident, et des plus pathétiques.

Nous avions à bord, parmi les passagers de l'entrepont, une bonne vieille dame qui avait deux filles mariées, l'une en Australie, l'autre au cap de Bonne-Espérance. Ayant perdu son mari en Angleterre, elle avait réalisé le quelque argent qu'elle possédait, et était partie en Australie pour chercher asile chez sa fille et la prier de lui permettre de finir ses jours auprès des siens. La pauvre mère fut reçue à rebrousse-poil, et ses enfants lui firent comprendre qu'on n'en voulait pas. Elle était maintenant à bord de l'*Australasian*, se dirigeant vers l'Afrique, où elle espérait que peut-être elle serait mieux accueillie chez son autre fille.

Frappée d'apoplexie, elle mourut à mi-chemin. Le dimanche précédent, je l'avais vue au service divin tenu sur le pont. Elle était parée de sa plus belle robe et semblait heureuse.

On enferma son corps dans un morceau de toile, on le

couvrit d'un drapeau anglais et on l'apporta sur le pont. Entouré des passagers et de l'équipage, le capitaine lut l'office des morts et, au moment où il remplaça les mots « Je confie ce corps aux entrailles de la terre » par « Je confie ce corps aux profondeurs de l'océan », le navire stoppa et les matelots, qui retenaient les dépouilles mortelles par des cordes, laissèrent glisser le corps dans l'eau par la coupée de bâbord. Le navire, après avoir déposé son fardeau, reprit sa marche.

La pauvre mère avait trouvé le repos, et ses enfants n'avaient plus d'inquiétude à avoir : ils étaient débarrassés de ce meuble inutile qui, chez les Anglais de basse condition, s'appelle une mère.

Quelques poissons-volants, de temps en temps une troupe de marsouins, une ou deux fois une baleine au loin, puis rien : le ciel bleu sur la mer bleue.

Enfin, le 2 avril 1893, nous aperçûmes les côtes de l'Afrique, et bientôt, nous les longeâmes de la baie d'Algoa jusqu'à la baie de la Table au fond de laquelle se trouve Cape-Town, capitale de la colonie du cap de Bonne-Espérance.

Avant d'entrer dans cette dernière baie, nous passâmes devant la Pointe Dangereuse où, en 1852, le vaisseau-transport *Birkenhead* vint échouer et coula, tandis que les soldats à bord, réunis sur le pont et voyant la mort inévitable, dirent adieu au monde en chantant en chœur le *God save the Queen*.

Je ne connais pas de ville située plus pittoresquement que Cape-Town. Les maisons sont éparpillées sur une largeur de cinq à six kilomètres au pied de trois montagnes, dont celle du milieu se dresse haute de quatre mille pieds sur une largeur de deux kilomètres. Le sommet de cette montagne appelée Montagne-Table, est un plateau immense qui, vu de la mer, est parfaitement horizontal. Souvent, il se couvre de nuages qui s'étalent sur la surface et retombent de chaque côté comme la nappe d'une table. Vous croiriez que le couvert est mis pour quelque géant, Titan du voisinage.

Bientôt ces nuages se dissipèrent, le soleil se coucha dans un lit d'or en jetant ses feux sur tous les coins du panorama. Quelques heures plus tard, la lune inondait la scène de sa

lumière bleue. Le navire jeta l'ancre pour la nuit, et, ayant à continuer son voyage le lendemain, n'entra pas dans le port.

Pas un son n'arrive à nos oreilles au milieu de la baie. Les milliers de lumières qui étincellent dans la ville nous apprennent seules que nous sommes en pays habité.

Nous débarquerons demain matin.

II

ANGLO-HOLLANDAIS. — CAPE-TOWN. — PAARL.
LES HUGUENOTS. — STELLENBOSCH.

L'Afrique du Sud se compose de deux colonies anglaises, dont l'une, le cap de Bonne-Espérance, est très hollandaise; de deux républiques hollandaises indépendantes qui, sont parfaitement anglaises; puis de plusieurs territoires, tels que Bechuanaland; Mashonaland, Zululand, Pondoland, Basutoland, Nyassaland, Matabeleland, et encore bien d'autres *lands*, protégés par la Maison John Bull et Cie.

Au commencement du siècle, le Cap était encore une colonie hollandaise, mais les Anglais, craignant que Napoléon, qui venait de placer son frère Louis sur le trône de Hollande, ne se servît du Cap pour s'emparer des Indes, s'y installèrent eux-mêmes en 1806, *pour en prendre soin* dans l'intérêt du prince d'Orange, détrôné par Bonaparte.

Or la devise de John Bull est celle du feu maréchal de Mac-Mahon : *J'y suis, j'y reste*. Il était au Cap, et il y est resté. Vous retireriez un morceau de beurre fondu de la gueule d'un chien beaucoup plus facilement que John Bull d'un territoire où il s'est installé.

La colonie fut définitivement cédée aux Anglais en 1815 par le Traité de Paris.

De vieilles familles hollandaises sont encore établies dans

les principales villes du midi de la colonie, mais l'élément hollandais actif, les fermiers, a dû constamment reculer vers le nord à mesure que les Anglais se sont avancés. Ces Hollandais, connus aujourd'hui sous le nom de Boërs, sont allés fonder l'État libre d'Orange et le Transvaal ou République de l'Afrique australe; mais aujourd'hui ils ne sauraient aller plus loin, car l'Angleterre vient de s'emparer du Matabeleland et le cercle est fait : les Boërs sont maintenant complètement entourés, au midi par le Cap, à l'ouest par le Bechuanaland, au nord par le Mashonaland et le Matabeleland, et à l'est par le Natal, le Zululand et un territoire portugais que les Anglais ne leur permettront jamais d'acquérir, même quand les Portugais seraient prêts à le vendre, car ce territoire comprend la baie de Delagoa, le seul port naturel de l'Afrique du Sud.

Quel est l'avenir politique de ces Boërs, ce petit peuple entêté et arriéré, mais brave et patriote, qui occupe une contrée dont le sein est de l'or? Nous pourrons peut-être bientôt répondre à la question. Une intéressante entrevue avec le président Krüger nous y aidera. Mais n'anticipons pas. Restons un instant au Cap.

Les colonies de l'Afrique du Sud diffèrent essentiellement des colonies de l'Australasie. Celles-ci sont purement britanniques, c'est-à-dire anglaises, écossaises et irlandaises, et, à l'exception des Maoris de la Nouvelle-Zélande, la population indigène n'y est plus visible que sous forme de squelettes dans les musées des principales villes. Dans l'Afrique du Sud, la population blanche est mixte, britannique et hollandaise, et la population de couleur, loin d'être éteinte, semble partout pleine de vie, population africaine et asiatique, variant du noir ébène des Zoulous au teint olivâtre clair des Malais, Hottentots, Cafres, Zoulous, Fingos, Pondos, Basutos, etc.

J'aime Cape-Town avec ses vieilles maisons hollandaises, l'animation de ses rues, la splendeur de ses bâtiments publics, son parlement, ses jardins, ses environs pittoresques, sa société d'élite, sa population malaise, dont les femmes ressemblent à des madones ornées de leurs plus beaux atours pour quelque procession de Fête-Dieu ou d'Assomption.

Tous les jours j'allais me poster au bout d'Adderley-Street.

A ma droite, j'avais le musée et le jardin botanique; en face, une immense avenue de chênes centenaires; à ma gauche, le parlement, et, comme fond de tableau, la Montagne-Table, qui semblait presque surplomber le paysage. Je ne pouvais rassasier mes yeux de ce magnifique spectacle.

Une promenade que je n'oublierai jamais est celle que je fis un jour, en voiture, autour de la grande montagne, en compagnie de M. Joseph Perrette[1], consul de France au Cap, et de plusieurs amis. Nous passâmes d'abord à travers les faubourgs fashionables de Newland et de Claremont où s'étalent de superbes villas de plaisance enfouies au milieu d'une véritable forêt de chênes et d'eucalyptus; puis nous vîmes les riantes prairies de Constantia, célèbres pour les bons vins qu'elles produisent; de là, nous allâmes, à travers une contrée délicieusement accidentée, jusqu'à la baie de Houts, où, sous un ciel bleu et un soleil généreux, nous déjeunâmes dans le jardin d'une brave famille de Cafres. Puis, suivant le contour de la montagne, nous rentrâmes à Cape-Town par la Victoria Road. Je ne connais pas Sorrento, mais j'ai peine à croire qu'il soit possible de faire une plus jolie promenade que celle de la montagne de Cape-Town.

A quelques lieues de Cape-Town se trouvent deux petites villes parfaitement hollandaises, des plus intéressantes et des plus pittoresques, Paarl et Stellenbosch.

Paarl (*la Perle*) se compose d'une seule rue d'environ dix kilomètres de longueur, au pied d'une montagne qui lui sert de mur. Cette ville est le berceau de l'*Afrikander-Bond*, association patriotique qui a pour objet l'émancipation future de l'Afrique du Sud. C'est aussi là que se sont établis quantité de huguenots au commencement du siècle dernier. Les de Villiers, les Duplessis, les Du Toit, les Leroux, sont partout, occupant les postes les plus élevés comme les positions les plus humbles, population pieuse, paisible, intelligente et travailleuse. Ces descendants des huguenots, victimes de la

1. J'apprends à l'instant que M. Perrette vient de mourir. Les Français de l'Afrique du Sud n'oublieront pas de sitôt cet aimable compatriote, cet homme de bien, cet ami à toute épreuve, qui était toujours prêt à aider un Français de ses conseils et de sa bourse. J'ai été plusieurs fois témoin de sa bienfaisance, et je n'ai pas à craindre d'en faire mention, puisqu'il n'est plus là pour m'entendre.

révocation de l'Édit de Nantes, je les ai vus en Angleterre, en Hollande, en Amérique, partout les mêmes. C'est la crème de la France qui a dû s'expatrier en 1685 pour que madame de Maintenon pût légitimer sa couche. Ces huguenots sont complètement perdus pour la France. Ceux que j'ai rencontrés en Afrique, non seulement ne parlent pas un mot de français, mais ils ne savent même plus prononcer leurs noms.

Je déjeunais un jour à bord du *Scot*, le plus beau et le plus rapide paquebot qui fasse service entre l'Angleterre et l'Afrique du Sud. Plusieurs notables de la ville étaient invités. Le directeur de la Compagnie, M. Fuller, me dit à l'oreille :

— Voilà le *chief justice* (le premier juge) de la colonie, je vais vous présenter à lui, c'est Sir Henry di Filchi.

— Di Filchi, répondis-je, comment épelez-vous ce nom-là?

— V-i-l-l-i-e-r-s, me dit-il.

— Ah bah! m'écriai-je, cela fait *Filchi*, mon Dieu, cela est-il possible!

Voici comment cela se fait :

Quand ces huguenots se réfugièrent en Hollande et de là vinrent s'établir dans la colonie alors hollandaise du Cap, ils trouvèrent un gouvernement tyrannique qui leur défendit de parler entre eux la langue française et de la parler à leurs enfants. Au bout de cinquante ans, ils étaient devenus hollandais. Aujourd'hui, ils sont sujets britanniques; mais le cœur est plus à la Hollande qu'à l'Angleterre. Quant à la France, ils l'ont complètement oubliée. Hélas! que lui doivent-ils à cette France, qui les a ignominieusement chassés!

Si vous allez au Canada, vous y trouverez une population française qui, depuis cent cinquante ans, est sujette à l'Angleterre: mais ces Français ont conservé leur cœur à la France. Non seulement ils continuent à parler français, mais ils ne parlent pas et ne veulent pas parler autre chose. J'entends le peuple, bien entendu. John Bull les laisse tranquilles. Il leur dit : « Parlez ce que vous voudrez; adorez Dieu comme vous voudrez », et ces Français catholiques du siècle dernier sont restés Français et catholiques, images vivantes de ce qu'était la France il y a deux cents ans.

Voilà un fait qui, entre mille autres, m'a révélé la cause du succès des Anglais. Ils sont passés maîtres en diplomatie;

la main qui gouverne est ferme, mais gantée de velours. Ils ont l'air de dire aux gens : « Ne faites pas attention à nous, c'est à peine si nous sommes ici. » Et Dieu sait, cependant, s'ils y sont!

La ville de Paarl a reçu son nom d'un rocher situé au sommet de la montagne, qui, dit-on, ressemble à de la nacre quand le soleil tape dessus. J'ai bien voulu le croire et j'ai même bien voulu le voir, et, si vous voulez vous rendre agréable à Paarl, je vous conseille d'en faire autant. Il y a des gens sceptiques qui croient parce qu'ils voient il y a des gens d'une humeur plus accommodante qui voient parce qu'ils croient.

Si toutes les villes du monde sont destinées à assister à une révolution, les deux dernières seront Paarl et sa voisine Stellenbosch. Rien de plus paisible à concevoir que ces deux jolies petites villes. Pas un chat dans les rues. Vers trois heures, quelques habitants circulent à pas lents.

Stellenbosch est enfoui sous les chênes qui, importés d'Europe, se portent ici comme des charmes. Chaque rue est une avenue, une nef de cathédrale. Le soleil n'y pénètre point. Le long des rues, et de chaque côté, coulent de gros ruisseaux où les ménagères font leur lessive. Les maisons blanches comme de la neige, aux persiennes orange foncé, sont pittoresques. Comme en Hollande, on doit enlever ses souliers avant d'en franchir le seuil. Ces couleurs vives, ces chênes luxuriants de vie, cet éternel ciel bleu, tout cela fait un effet délicieux, un tableau de repos, de paix.

De midi à deux heures, les boutiques de Paarl et de Stellenbosch sont fermées. Les braves gens dînent et font la sieste, et, comme les chalands en font autant, le commerce n'en souffre point. Quel contraste avec ces fiévreux Américains qui, à une heure, mettent sur leur porte : « Parti pour dîner, serai de retour dans cinq minutes. » Ah! mes bons de Villiers, Duplessis et Du Toit, que vous avez donc raison! Cinq minutes pour dîner, c'est de la folie! Prenez votre temps, laissez la digestion se faire, et vous mourrez de vieillesse. Et vivre heureux et longtemps, n'est-ce pas là le but de la vie? Vivre, cela n'arrive qu'une fois, profitons-en de notre mieux.

III

LES PURITAINS HOLLANDAIS. — LES « DOPPERS ». — L'UNION AFRICAINE.

Les peuples que John Bull a conquis ont généralement reçu la Bible en échange de leur territoire. Les Hollandais n'ont rien reçu en échange de l'Afrique du Sud. Ils étaient plus religieux, plus protestants que les Anglais, et ils le sont encore. Comme puritains, ils peuvent rendre des points aux Écossais, et l'Église de John Knox elle-même ne saurait comparer son austérité à celle de l'Église hollandaise réformée. Non contents de cette Église réformée, les Hollandais de l'Afrique et les Boërs de l'intérieur ont lancé une Église dissidente encore plus stricte et plus austère, dont les partisans ont reçu le nom de *doppers*. Pour ces excellentes gens, la musique est coupable et leurs chants monotones à l'église ne sont point accompagnés. Ils n'admettent ni hymnes ni cantiques. Ils chantent les versets de la Bible à la vitesse d'un mot par minute, chaque mot se mourant comme la note d'un corbeau en détresse. Ces églises hollandaises réformées dominent les églises anglaises dans toute l'Afrique du Sud, et la population anglaise, pour éviter que les Hollandais lui dament le pion en matière de piété, y va souvent faire ses dévotions.

Les *doppers* sont des gens aussi pratiques que dévots, et, quand ils ont à décider un cas de conscience, ils le font d'une manière favorable à leurs intérêts. Pour eux, la danse, par exemple, est un péché mortel, mais, s'ils louent leurs salles pour des conférences ou des concerts, ils ne les louent jamais pour des bals... sans doubler le prix de la location. Tant pour la salle, tant pour apaiser leur conscience. C'est ce que font les cochers de voitures publiques en Écosse qui, le dimanche, doublent le prix de la course. John Bull n'a rien eu à apprendre aux Hollandais.

Les Anglais et les Hollandais du Cap se passeraient fort

bien les uns des autres; mais ils vivent en paix et coopèrent honorablement au développement de la colonie. Il est vrai que le parlement est ouvert par le haut Commissaire au nom de la reine d'Angleterre qu'il représente : mais l'autonomie est tellement complète que les Hollandais se sentent aussi libres que s'ils jouissaient de l'indépendance parfaite qu'ils espèrent obtenir un jour, et cela par des moyens purement constitutionnels. Aujourd'hui, ils forment en politique l'élément conservateur et supportent l'*Afrikander Bond*. Cette association poursuit tranquillement son but, et pas un seul de ses membres ne songerait à prendre un fusil pour en hâter la réalisation. Elle réussit à faire faire aux ministres plus ou moins ce qu'elle veut sans donner ombrage au représentant de la reine. Son chef, M. J.-H. Hofmeyr, joue au parlement de la colonie le rôle que jouait M. Parnell dans la Chambre des communes, l'ami ou l'ennemi avec lequel il faut toujours compter.

Les membres de l'*Afrikander Bond*, ou Union africaine, tiennent avec la plus grande impunité des réunions où ils expriment leurs espérances dans les termes les plus francs. Que fait le gouvernement? Ce qu'il fait? Il envoie des policemen à ces meetings. Pour arrêter les orateurs et les traîner devant les tribunaux pour haute trahison? Pas du tout : pour protéger orateurs et auditeurs, et leur assurer le droit d'émettre en public leurs opinions, alors même qu'une de ces opinions serait « qu'il faut mettre John Bull à la porte et proclamer l'indépendance des colonies de l'Afrique du Sud ». Et ce qui montre le mieux combien la poigne de John Bull se fait peu sentir au Cap, c'est peut-être l'incident suivant qui m'a toujours paru des plus piquants et étonnant d'*humour britannique*. Quand les délégués de l'*Afrikander Bond* désirent voyager pour aller assister à quelque réunion tenue en province par une des branche de cette Association patriotique mais révolutionnaire, le ministre des chemins de fer[1] leur donne des billets à prix réduits. En présence de faits pareils, les Hollandais ont le droit de s'appeler parfaitement indépendants.

1. Les chemins de fer, au Cap comme en Australie, appartiennent au gouvernement et sont administrés par un ministre.

Ainsi, vous voyez si John Bull a l'air d'y toucher! Et cependant il est bien là, il s'avance à petits pas, mais à pas sûrs, et la langue anglaise fait tant de progrès que, dans la bibliothèque populaire de Burghersdorp, l'une des villes les plus hollandaises du Cap, j'ai trouvé deux mille volumes anglais et environ quarante livres hollandais.

Il y a quelque chose de si séduisant dans l'éducation anglaise que la jeunesse qui s'y nourrit de liberté, s'anglicise à l'école, quelle que soit sa nationalité. L'éducation anglaise, voilà ce qui fait des prosélytes à l'Angleterre. Combien de Français à Londres m'ont dit d'un air triste : « Ces écoles anglaises *corrompent* mes fils, et je ne sais comment je pourrai les conserver à la France. »

Les jeunes Hollandais du Cap jouent au ballon et au cricket et s'anglicisent à l'école.

Mais ce que j'ai vu de plus frappant à ce sujet-là, c'est à Johannesburg, la ville la plus importante du Transvaal, cette république parfaitement indépendante de l'Afrique du Sud. Lorsque, à la fin d'un concert, l'orchestre joue le chant national du Transvaal, personne n'y fait attention et l'auditoire continue à causer et à rester assis; mais, aussitôt qu'il se met à jouer la première mesure de *God save the Queen*, tout le monde se lève et toutes les têtes se découvrent, et vous vous demandez franchement si, là encore, vous n'êtes pas dans une des succursales de la maison John Bull et C[ie].

IV

CECIL RHODES.

Il y a vingt-cinq ans environ, un jeune garçon de quinze ans, condamné comme phtisique par les médecins anglais, partait au cap de Bonne-Espérance, non pas pour se guérir, mais pour prolonger son existence de quelques mois. Le climat unique de l'Afrique australe le remit.

Ce jeune garçon est aujourd'hui un homme de quarante ans, d'une santé parfaite, cinquante fois millionnaire, premier ministre de la colonie, l'homme indispensable de l'Afrique du Sud, et s'appelle Cecil John Rhodes.

M. Rhodes est un homme de six pieds. La tête est forte et intelligente, l'œil rêveur, mais scrutateur. Il a le regard narquois d'un cynique et le front large d'un enthousiaste. Quand il rit, ce qui est rare, la joue gauche dessine une fossette que vous trouveriez charmante sur la figure d'un enfant ou d'une jeune femme. La figure est placide, celle du diplomate qui sait attendre ce que vous allez dire ou ce que vous allez faire. Tout d'un coup cette figure s'illumine et le regard devient résolu : c'est la figure de l'homme qui sait agir et saisir l'occasion aux cheveux. Sa mise est négligée et son chapeau impossible. Je l'ai vu se rendre au Parlement en pet-en-l'air gris et entrer dans son cabinet mettre le paletot noir qui est de rigueur pour les députés de la colonie. La séance terminée, le paletot noir fut replacé dans l'armoire. Les collets montés s'offusquent de son sans-gêne. On raconte qu'il assistait un jour à la cérémonie d'ouverture d'une nouvelle ligne de chemin de fer. La station se trouvait près de la mer. Au beau milieu de la cérémonie, M. Rhodes n'est plus là. On se demande ce qu'il est devenu. A une centaine de mètres on aperçoit alors le premier ministre, en Apollon, sortant de l'eau et se dirigeant vers ses vêtements qu'il avait laissés sur la plage pour aller prendre un bain.

Opportuniste par excellence, M. Rhodes sert John Bull et l'Union africaine et se sert de l'un et de l'autre. Son rêve est d'acquérir pour la maison mère toute l'Afrique du Sud jusqu'au Zambèze. Si John Bull lui donne carte blanche, son rêve se réalisera et M. Rhodes sera le premier ministre d'une colonie anglaise plus grande que l'Europe tout entière. Si John Bull met des bâtons dans les roues et s'occupe trop de ce qui, aux yeux de M. Rhodes, ne le concerne que peu, vous entendrez parler un jour d'une Confédération africaine indépendante, ayant pour président M. Rhodes et pour vice-président M. Hofmeyr.

Quoi qu'il arrive, vous entendrez parler de M. Rhodes.

V

LES BOERS. — L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE. — LE TRANSVAAL.

L'État libre d'Orange ou République des Boërs, et le Transvaal ou République de l'Afrique du Sud, aujourd'hui États indépendants, étaient, il y a quelques années encore, deux succursales de la Maison John Bull et Cie.

L'État libre d'Orange est un vaste désert situé, à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un plateau dont la superficie est à peu près égale à celle de la France. Le climat dont jouit ce pays est le plus sec et le plus salubre qui soit au monde. La contrée est une succession, une superposition de plateaux, de collines et de montagnes couronnées d'énormes pierres arides. C'est la désolation, l'isolation, l'immensité. Ce n'est que depuis que j'ai vu ces étendues de terrain en Afrique que je puis me faire une idée exacte de l'espace.

Vers le milieu du siècle, un grand nombre de Boërs, afin d'échapper aux empiètements continuels des Anglais, quittèrent le Cap et allèrent s'établir avec leurs troupeaux dans un immense district situé entre les deux rivières du Vaal et de l'Orange. Bientôt ils s'organisèrent en république, et se prirent à espérer qu'ils étaient maintenant pour jamais à l'abri des Anglais.

Ils se trompaient. On n'est jamais à l'abri des Anglais.

Les Boërs ont une mauvaise habitude qui a constamment permis aux Anglais de leur chercher querelle. Pour les Boërs, les naturels de l'Afrique du Sud ne sont pas des êtres humains qu'il faut chercher à se concilier, mais des bêtes fauves qu'ils n'ont jamais manqué de traquer et d'exterminer chaque fois que l'occasion s'est présentée. Quand ils ne les tuaient pas, ils les emmenaient chez eux en esclavage, et les conduisaient à la corvée avec des fouets de cuir qu'ils n'auraient jamais osé employer pour conduire les bœufs qui traînent leurs charrettes. Ils ne cherchaient ni à les civiliser ni à les instruire, pas même

à les convertir, car ils ne reconnaissaient pas qu'un nègre pût avoir une âme. Cela ne faisait pas l'affaire des Anglais qui, eux aussi, se débarrassent bien des naturels qui les gênent dans les pays qu'ils envahissent, mais par des moyens beaucoup plus diplomatiques : la conversion et la diversion, ou, si vous préférez, la Bible et l'eau-de-vie.

En 1845, les Boërs de la République d'Orange se ruèrent sur les Griquas, tribu importante établie à l'ouest de leur république. Ils allaient les exterminer, quand les Anglais accoururent au secours des sauvages, battirent les Boërs et annexèrent leur territoire sous le prétexte, assez plausible du reste, que leur indépendance était une menace continuelle à la tranquillité de l'Afrique du Sud.

Quantité de Boërs, furieux de se revoir sous la domination des Anglais, plièrent bagage, traversèrent le Vaal et allèrent s'établir dans une nouvelle contrée qu'ils appelèrent Transvaal et où bientôt ils fondèrent une nouvelle république.

Quelques années plus tard, l'Angleterre, craignant de ne pouvoir contrôler des territoires dont les dimensions prenaient des proportions inquiétantes, permit aux Boërs de la République d'Orange de proclamer de nouveau leur indépendance (1853), indépendance dont ils jouissent encore; mais, quand les mines de diamant furent découvertes en 1870, aux environs du lieu où s'élève aujourd'hui Kimberley, tout ce district fut enlevé aux Boërs et rebaptisé britannique.

Les Boërs, établis au Transvaal, répétèrent en 1877 la faute qui avait coûté l'indépendance de la République d'Orange en 1855. Ils résolurent d'exterminer les naturels du territoire qu'ils avaient envahi, et allaient mettre leur projet à exécution quand les Anglais les battirent et les annexèrent. Tout semblait perdu pour eux, car il ne fallait pas songer à s'avancer davantage vers le nord. Le seul espoir était de reconquérir l'indépendance, et cela à la pointe l'épée. En 1880, ils se soulevèrent et défirent les Anglais au mont Majuba, après avoir tué le général qui les commandait, sir Pomeroy Colley. Le Transvaal fut déclaré libre, mais sous la protection de l'Angleterre, le 25 octobre 1881. Trois ans plus tard, l'Angleterre se retirait complètement du Transvaal.

Le monde sait aujourd'hui que le Transvaal et les terri-

toires qui l'environnent reposent sur des mines d'or[1], mais bien certainement ce ne sont pas les Boërs qui les exploiteront. Dans peu d'années le pays sera envahi par les aventuriers du monde entier. Les Boërs continueront à s'occuper de la surface de la terre, mais ils ne mettront pas le pied dans les mines. Ils occupent des terrains immenses qu'ils ne cultivent pas, et entre leurs mains, le pays ne fait pas de progrès. J'ai vu des fermiers dont les propriétés s'étendaient sur une superficie plus grande que celle de nos départements les plus importants, et qui se contentaient de faire paître des bestiaux sur quelques centaines d'hectares tout au plus. Ils sont ignorants, arriérés, entêtés et paresseux. Ils refusent de labourer la terre avec les instruments aratoires qu'on leur montre, et ils sont fermiers comme on l'était au temps d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Leurs fermes sont des soues à pourceaux. Avant de se coucher, ils tirent leurs bottes et appellent cela *se déshabiller*. Leur lit est le plancher, et toute la famille, hommes, femmes et enfants, est là pêle-mêle. Une ou deux fois par an, ils partent à la ville la plus proche pour y faire deux ou trois jours de dévotions. Les plus riches vont à l'hôtel, les autres vivent sous des tentes ou sur leurs charrettes. Quand ces Boërs s'en retournent, les habitants de la ville font des fumigations.

Prenez ce qu'il y a de plus sale, de plus brave, de plus arriéré, de plus entêté chez le Breton, ce qu'il y a de plus soupçonneux, de plus matois et de plus ladre chez le Normand, ce qu'il y a de plus rusé, de plus hospitalier et de plus bigot puritain chez l'Écossais, mélangez, remuez et servez, vous avez un Boër (prononcez *Bour*, ou, si vous voulez être plus exact, *Bourru*.)

Non, le monde aujourd'hui marche trop vite pour permettre aux Boërs de marquer le pas. Ils auront à se dégourdir ou à déguerpir.

Pendant longtemps, les Boërs ont refusé de construire des chemins de fer dans le Transvaal, parce qu'il n'est pas fait

1. On croit que c'est de là que Salomon tira l'or qu'il fit venir à Jérusalem. Des fouilles récemment faites prouvent qu'il existait autrefois une civilisation dans ces parages.

mention de ce genre de locomotion dans la Bible, et ce n'est qu'en appelant les chemins de fer *voitures rapides* qu'on est arrivé à leur faire surmonter la difficulté. Le parlement du Transvaal a refusé de faire assurer les bâtiments publics contre l'incendie, parce que, « si c'est la volonté de Dieu qu'ils brûlent, on ne saurait aller contre ».

Mais ce qu'il y a de plus sublime dans le genre, c'est la discussion qui a eu lieu au parlement (première chambre) sur l'extermination des sauterelles (session de 1893).

J'extrais des journaux le compte rendu d'une partie de la séance :

« Le docteur Leyds, secrétaire d'État, lit une communication dans laquelle les gouvernements du Cap et de l'État libre d'Orange prient le gouvernement du Transvaal de coopérer avec eux à la destruction des sauterelles.

» M. Roos se lève et déclare que les sauterelles sont, comme aux jours de Pharaon, une plaie qui leur a été envoyée par Dieu. Bien certainement, il serait honteux au peuple du Transvaal de chercher à combattre les décrets de la Providence.

» M. Declercq et M. Steenkamp parlent dans le même sens. Il faut accepter avec résignation les volontés du Seigneur.

» M. Wolmarans propose que toute l'Afrique du Sud consacre une journée entière à prier et à s'humilier.

» Le président raconte l'histoire d'un Boër dont la ferme n'avait jamais été attaquée par les sauterelles jusqu'au jour où il en détruisit quelques-unes sur le *veld*. Ses propriétés furent dévastées en quelques heures.

» M. Stoop implore les membres du parlement de ne pas se constituer critiques des actes de Dieu.

» M. Lucas Meyer soulève des indignations violentes en tournant en ridicule les orateurs qui viennent de parler, et surtout en comparant les sauterelles à des bêtes nuisibles qu'il est de leur devoir de détruire comme ils ont détruit les lions, les panthères et autres animaux malfaisants qui infestaient autrefois leur pays.

» M. Labuschagne s'emporte. Les sauterelles, dit-il, ne sont pas des animaux nuisibles. La sauterelle est un ani-

mal sacré, envoyé par Dieu pour l'expiation de leurs péchés. »

Voilà où en sont les Boërs à la fin du XIXe siècle.

Et, en regardant l'Assemblée, plus rien ne nous étonne. Quelques têtes intelligentes, certainement; mais la grande majorité, composée de gros paysans à peine décrassés, des têtes énormes, carrées, avec de petits yeux endormis, qui cependant ne laissent pas que de bien voir, au besoin.

Les Boërs sont des tireurs de première force. Ils ne visent pas dans le tas : ils choisissent leur homme, et son affaire est faite. Comme à la foire aux macarons, à tous les coups ils gagnent. Quand ils visent dans le tas, ils vous descendent leurs ennemis treize à la douzaine. Ils comptent sur leur œil sûr pour conserver leur indépendance.

Les deux républiques de l'Afrique du Sud possèdent trois villes qu'il faut nommer : Bloemfontein dans la première, Pretoria et Johannesburg dans le Transvaal.

Bloemfontein est une ville de cinq à six mille âmes qui ressemble aux villes les plus modernes du Cap : place du Marché, un club confortable, des nègres, de la poussière jusqu'aux chevilles et de l'air pur. Le parlement et la maison du président sont d'assez jolies constructions. Au bout de la ville se trouve un fort gardé par l'armée régulière de la république, qui se compose d'une quarantaine de soldats déguisés en Prussiens. Mais, s'il y a peu de soldats dans les deux républiques, tous les citoyens sont braves et bons tireurs, et vingt mille hommes sont prêts à faire le coup de fusil pour défendre leur liberté.

Autour de la ville, le désert jaune, poudreux, brûlé jusqu'à l'horizon.

La capitale du Transvaal, Pretoria, est plus intéressante. On y a apporté de la verdure, bâti de jolies maisons, et le *Government Building*, qui a coûté plus de cinq millions, est ce que j'ai vu de plus solide et de plus imposant comme bâtiment public dans l'Afrique du Sud.

Quant à Johannesburg, il faudra lui consacrer un chapitre.

VI

JOHANNESBURG, LA CITÉ D'OR.

Ce que j'ai vu de plus merveilleux encore comme monument de l'activité et de la persévérance britanniques, c'est Johannesburg, la Cité d'Or.

Johannesburg, qui date de sept ans, pas un jour de plus, est aujourd'hui une ville de soixante mille âmes, solidement bâtie, possédant des hôtels de premier ordre, des magasins aussi importants que ceux des grandes villes européennes, des faubourgs élégants où se voient de jolies villas de plaisance, et, bien qu'il ne pousse pas un arbre à plus de cinq cents milles à la ronde, un parc plein d'espérance. Et veuillez bien songer que le chemin de fer ne pénètre à Johannesburg que depuis un an[1], de sorte que chaque pierre, chaque planche, chaque clou qui a servi à faire sortir la ville du désert, pour ainsi dire, par enchantement, a dû être apporté par de lourdes charrettes, traînées par des bœufs à la vitesse de deux kilomètres à l'heure à peine.

Johannesburg n'est pas seulement la ville la plus importante du Transvaal, c'est la ville la plus importante de l'Afrique du Sud.

Les Boërs ne peuvent se vanter d'avoir contribué ni à sa naissance ni à sa croissance. Johannesburg est une ville cosmopolite où toutes les nations m'ont semblé être représentées, excepté le Transvaal,

Les Boërs sont fermiers et chasseurs, rien de plus. Leurs ancêtres étaient fermiers et ils ne comprennent pas qu'ils puissent être autre chose. Ignorants, bigots, arriérés, ces Bretons de la Hollande, aujourd'hui implantés en Afrique, labourent encore la terre comme au temps d'Abraham et refusent même de regarder les nouveaux aratoires qu'on leur montre. Ils ne changent pas plus d'idées qu'ils ne changent de linge. Ils sont hospitaliers, routiniers, sales, braves et

1. A l'époque où j'écris ces lignes (décembre 1893).

paresseux ; ils ont beaucoup de religion et fort peu de scrupules; ils sont satisfaits de vivre comme leurs ancêtres ont vécu et prêts à mourir le jour où l'indépendance de leur pays sera menacée.

Le Transvaal ne sera jamais une colonie anglaise. Les Anglais du Transvaal, aussi bien que ceux des colonies du Cap et du Natal, s'y opposeraient aussi fermement que les Boërs, car ils n'ont jamais pardonné à l'Angleterre de s'être laissé battre par les Boërs à Majuba Hill et surtout d'avoir accepté sa défaite, ce qui les a rendus ridicules aux yeux de la population hollandaise de l'Afrique du Sud. Johannesburg absorbera le Transvaal ; l'apathie des Boërs aura à faire place à l'activité toujours croissante des Anglais; mais le prestige de l'Angleterre n'en profitera pas. Le Transvaal est destiné à devenir une république anglo-saxonne qui fera un jour partie des États-Unis libres de l'Afrique du Sud.

Pour se faire une idée de ce que signifie cette ville aujourd'hui si florissante, il faut se reporter au début.

Johannesberg s'élève en plein désert. Point de rivières, point de routes, point d'arbres, c'est-à-dire aucun moyen de transport, aucun moyen de construction. Il y a sept ans, l'emplacement était occupé par quelques tentes, servant d'abri aux pionniers téméraires qui s'étaient aventurés jusque-là à la recherche de l'or, au risque de se voir décimés par la faim et par les sauvages. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'on put se procurer assez de bois et de briques pour commencer un semblant de ville. La plus grande difficulté était le manque d'eau et ceux qui voulaient pousser le luxe jusqu'à se payer, je ne dis pas un bain, mais une simple ablution, avaient à le faire avec de l'eau de Seltz à cinq francs la bouteille. Aujourd'hui, on a fait des travaux d'irrigation et la ville possède des réservoirs, et heureusement, car le prix de l'eau de Seltz n'a pas changé. A Johannesburg, un verre de bière se paye deux francs cinquante, un cigare deux francs, et le reste à l'avenant ; mais les habitants gagnent facilement leur argent, et personne ne se plaint.

Les rues de Johannesburg sont larges et bien alignées; la ville possède de jolis théâtres, d'excellents hôtels, et, je le répète, tout ce que peut exiger la civilisation moderne.

Les experts assurent que les mines d'or à Johannesburg sont inépuisables. Si cela est vrai, et je n'en doute pas, Johannesburg sera, avant dix ans, un des plus grands centres commerciaux du monde.

Aujourd'hui c'est un tripot où vous êtes aveuglé de poussière et de poudre aux yeux. A côté de gens distingués, sérieux et honorables, une société mélangée, quelque peu interlope, millionnaires, chambreurs, décavés, maîtres-chanteurs, barons et financiers en goguette, aventuriers de tous les pays, Allemands, Anglais, Français, Italiens, Grecs, Levantins, Juifs de naissance et de profession, vivant au jour le jour, passant la vie entre l'espoir de faire fortune et le risque de faire banqueroute. Des femmes jolies, peintes, teintes, le nez au vent, se mourant d'ennui; femmes peu gênées à maris peu gênants, passant leur vie à jouer aux cartes, à dîner et à danser, tandis que les hommes sont à la Bourse, au Club, ou à boire et à jaser avec des filles de taverne, couvertes de diamants, dont les gages sont de six cent cinquante francs par mois, sans parler des extras de la vie privée.

Quel drôle de monde on rencontre à Johannesburg!

J'étais un soir en train de me raser, dans le déshabillé que vous savez, quand on frappa à ma porte.

— Entrez, criai-je.

Un monsieur, jeune et fort distingué, le monocle planté dans l'œil, entra.

— Monsieur, dit-il, je suis Français, le marquis de N..., et je suis venu pour vous serrer la main.

— Charmé de faire votre connaissance, répondis-je, seulement je vous prie de m'excuser. Vous voyez dans quel état je suis, je n'ai que vingt minutes pour m'habiller avant d'aller au théâtre où j'ai à faire une conférence.

— Continuez, je vous en prie, ne vous arrêtez pas pour moi, vous ne me gênez pas.

Et sans plus de façon il s'installa dans un fauteuil. Je continuai à me raser.

— Je dois vous dire que votre causerie d'hier au soir m'a un peu agacé. J'appartiens à l'ancien régime, je suis royaliste et je vois que vous êtes républicain. Oh! qu'à cela ne tienne,

je ne fais pas de politique à l'étranger, ce n'est pas cela qui m'empêche de vous serrer la main.

— Vous êtes bien aimable.

— Puis-je faire quelque chose pour vous pendant votre séjour à Johannesburg?

— Rien, merci... excusez-moi, vous voyez que je...

— Continuez donc, je vous en prie, vous ne me gênez pas.

— C'est possible, mais, pour être franc avec vous, vous me gênez un peu, vous seriez bien aimable de revenir demain.

— Donc, je ne puis rien faire pour vous?

— Rien, merci.

— Rien! voyons, voulez-vous que je vous fasse faire la connaissance d'une gentille petite femme!

— Ah çà! cher monsieur, lui dis-je, voulez-vous bien me faire le plaisir de vous en aller! vous m'ennuyez.

Et, le prenant doucement et poliment par le bras, je le conduisis à la porte.

C'était bien un marquis, un marquis de la plus vieille roche, noble comme Charlemagne, perdu dans le désert, décavé, attendant qu'un coup de la fortune lui permît de rentrer en France et d'y remener pendant quelque temps la vie à grandes guides. Mais quel aimable marquis de ménager ainsi des surprises galantes à ses compatriotes! on n'est pas plus régence, on n'est pas plus marquis.

Ah! j'en ai vu des aristocrates dans le pétrin en Amérique et aux colonies!

Dans un hôtel d'une ville australienne, j'ai vu un Anglais d'éducation parfaite, aux manières les plus distinguées, remplir les fonctions de factotum. Il tenait les livres, arrosait le jardin et, à l'occasion, époussetait les meubles. Il allait sur le quai attendre l'arrivée des bateaux pour inviter les passagers qui débarquaient à venir loger à l'hôtel. Il portait une casquette avec le nom de l'établissement en grosses lettres d'or. Il avait été capitaine dans l'armée anglaise. Il n'était plus officier, mais il était toujours gentilhomme jusqu'au bout des ongles.

Je me rappelle un lord qui gagnait philosophiquement sa vie à faire des tartes aux pommes dans une petite ville de Californie. Le pâtissier qui l'employait le payait un dollar

par jour. Il acceptait la position sans trop murmurer. Il ne se plaignait que d'une chose, c'était des Chinois qui faisaient la cuisine à si bon marché que cette position sociale n'offrait aucun avenir sérieux. « Ah ! ces sacrés Chinois, sans eux, ça marcherait encore! » Quel pathos dans ces quelques mots!

Mais, dans le genre, voici qui est plus piquant encore :

J'avais fait, au Cap, la connaissance d'un capitaine anglais fort gai, excellent compagnon et bon enfant au possible. Je le rencontrai plus tard dans un club aux environs de Johannesburg. Mon impresario, lui et moi, nous causions au fumoir quand un monsieur vint prendre un journal et s'asseoir près de nous.

— Ah! fit le capitaine, voilà mon vieil ami Jones, il faut que je vous le présente. C'est un des magistrats de la ville, un homme charmant, il sera enchanté de faire votre connaissance.

Gai comme un pinson, léger comme une plume, il se leva, alla chercher son ami, nous l'amena, et nous le présenta.

— Mon vieil ami Jones, messieurs, fit-il en lui tapant familièrement sur l'épaule.

M. Jones nous salua un peu froidement, échangea avec nous quelques paroles et se replongea dans son journal.

Le capitaine nous quitta. Nous restâmes au fumoir. M. Jones, de l'air le plus aimable, revint auprès de nous :

— Quel toupet il a, cet individu, nous dit-il, de me présenter à vous comme un de ses vieux amis! C'est moi qui, en ma qualité de magistrat, il y a cinq ans, l'ai condamné à trois ans de prison pour escroquerie.

« Mon vieil ami Jones! un charmant garçon! »

VII

L'ONCLE PAUL.

M. Paul Kruger, président du Transvaal, est un homme dont la personnalité est, avec celle de M. Cecil Rhodes, une

des plus frappantes de l'Afrique du Sud. On peut dire que sur ces deux figures se concentre tout l'intérêt politique du pays : M. Cecil Rhodes, le pionnier de la civilisation britannique, actif, entreprenant; M. Paul Kruger, le vieux Boër méfiant, arriéré, patriote, dernier défenseur des intérêts hollandais, fin matois qui, chef d'une petite république composée d'une vingtaine de mille hommes valides, tient tête à la puissance britannique, l'a roulée plus d'une fois par la diplomatie et l'a une fois battue par sa valeur sur les flancs du mont Majuba; M. Cecil Rhodes, l'homme qui pousse les roues, M. Paul Kruger, l'homme qui y met des bâtons.

Son Honneur, le président de la République australe ou du Transvaal, surnommé par son peuple l'oncle[1] Paul *(Oom Paul)*, est un homme d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, trapu et portant vaillamment ses soixante-dix ans. Son front est étroit, son nez et sa bouche larges, ses yeux de fauve petits et perçants. Sa voix est rauque et son *ya* est presque un rugissement. Sa main gauche est privée du pouce. C'est lui-même qui, dans son enfance, s'étant un jour meurtri le pouce, se l'enleva net d'un coup de hachette. Il sait à peine écrire, et la langue qu'il parle est la langue primitive, le patois hollandais, que parlent les fermiers de l'Afrique : *Je est, tu est, il est, nous est, vous est, ils est.* L'œil de l'oncle Paul est à demi fermé, mais toujours au guet : c'est l'œil qu'il est obligé d'avoir sur les Anglais. Le vieux finaud prétend qu'il ne parle ni ne comprend un traître mot d'anglais. Je veux bien le croire, quoique la plaisanterie soit difficile à digérer.

J'ai eu le plaisir d'être présenté à l'oncle Paul par M. Aubert, consul de France au Transvaal. C'était au parlement, au *Raad*, pendant les quelques minutes d'intervalle qui permettent au président et aux députés de fumer une pipe entre les débats. Je le priai de m'accorder quelques moments d'entretien chez lui, ce qu'il fit de fort bonne grâce. Je pris rendez-vous à cinq heures du soir, et l'aimable rédacteur de la *Press* de Pretoria, voulut bien m'accompagner pour servir d'interprète.

1. Les vieux Boërs sont appelés « oncles » par les jeunes, et les jeunes sont appelés « neveux » par les plus âgés.

Je ne sais si M. Paul Kruger me prit pour quelque espion à la solde des Anglais, toujours est-il que je parus lui inspirer peu de confiance, et, pendant les vingt minutes que dura l'entretien, il ne me regarda pas une seule fois en face. Chaque fois que je lui posai une question, sa réponse, après s'être longtemps fait attendre, sortit bien pesée, mot à mot, après avoir fait au moins sept fois le tour de sa bouche.

Voici en quelques mots le résumé de l'entretien :

— Je suppose, monsieur le Président, que depuis la victoire que votre brave petit peuple a remportée au mont Majuba sur les Anglais, les Boërs n'ont plus conservé d'animosité contre l'Angleterre.

— C'est demain le 24 mai, et, en l'honneur de la fête de la reine Victoria, le Parlement du Transvaal ne siégera pas.

Voilà, pour commencer, une réponse que je trouvai des plus normandes.

— On craint en Angleterre, repris-je, que cette victoire ne vous ait rendus arrogants.

— C'est absurde. Les Anglais auraient pu facilement réparer leur défaite et nous écraser. Ils ont reculé devant l'annihilation d'un peuple qui leur a montré qu'il était prêt à verser la dernière goutte de son sang pour sauver son indépendance.

— Voilà Johannesburg complètement envahi par les Anglais. Avant dix ans, les mines d'or auront attiré chez vous une population anglaise bien supérieure en nombre à la population indigène. Et Johannesburg n'est qu'à cinquante kilomètres de votre capitale.

— Les Anglais sont les bienvenus à Johannesburg. Ils nous aident à développer les ressources du Transvaal et ne menacent en rien l'indépendance du pays.

— Cela est juste, monsieur le Président; mais le Transvaal me semble entouré de tous côtés. J'entends parler de troubles dans le Matabeleland, et, si les Anglais s'emparent de ce vaste territoire[1], le cercle est fait autour de vous.

— Voilà pourquoi je réclame le Swaziland[2] qui nous permettra de nous étendre à l'est vers la mer.

1. Ils s'en sont emparés depuis l'entretien.
2. Il a obtenu ce territoire au mois de janvier 1893.

— Vers la mer, oui ; mais jusqu'à la mer, non.

— Monsieur, je peux compter sur dix-huit mille hommes qui se feront tuer jusqu'au dernier pour sauver l'indépendance de leur patrie.

Et la seule réponse que je pus obtenir à quelques autres questions sur le danger où se trouvait la République qu'il gouverne se résume en ces trois mots : nous mourrons tous.

Mais ils ne mourront pas ; car, si jamais les Anglais envahissent le Transvaal à la recherche de l'or et qu'ils arrivent à gouverner eux-mêmes le pays, ils conserveront une république indépendante, c'est-à-dire qu'ils prendront en main les guides de l'Oncle Paul et ne changeront que le cocher. La couronne d'Angleterre ne profitera pas du changement. Ce ne sera jamais une colonie anglaise.

Le Président est la simplicité même. Il fume une pipe énorme dans le salon où l'entretien se passe et crache sur le tapis sans plus de cérémonie. Ses appointements sont de deux cent mille francs et ses frais de représentation de douze mille cinq cents francs. Comme il ne représente point, il peut mettre de côté tous les ans ses deux cent mille francs d'appointements.

En face de sa maison se trouve une église où s'assemblent le dimanche les *doppers* de Pretoria. C'est souvent l'Oncle Paul qui fait le sermon. Il aime les discussions théologiques. C'est un vieil Écossais doublé d'un Normand. C'est mieux que cela, c'est un fin et adroit *dopper*.

Une petite scène assez piquante m'a été racontée par Sir Henry Loch, gouverneur général de l'Afrique du Sud.

Quand il fut décidé que Sir Henri Loch et M. Paul Kruger se rencontreraient pour discuter ensemble les détails du traité qui devait donner le Swaziland au Transvaal, ces deux diplomates quittèrent leurs capitales respectives pour se rendre à Colesberg, petite ville du Cap située à moitié chemin entre Cape-Town et Pretoria. Là, ils descendirent au même hôtel avec leurs secrétaires.

Le Président du Transvaal se lève et se couche avec les poules, qu'il soit chez lui ou chez les autres.

Après une nuit de repos, Sir Henry Loch se leva à six heures du matin et, dans le plus léger des costumes, quitta

sa chambre à coucher pour aller dans la salle de bains faire ses ablutions britanniques.

Qui rencontra-t-il dans le corridor? L'Oncle Paul, fumant une pipe énorme, revêtu d'une redingote couverte de décorations, sa grande écharpe en sautoir, un superbe tuyau de poêle sur la tête, et... en pantoufles.

C'est dans ces tenues si différentes que les deux diplomates se rencontrèrent pour la première fois.

VIII

LE SUCCÈS DE LA MAISON JOHN BULL ET Cie. L'AVENIR DE L'EMPIRE BRITANNIQUE.

Ce n'est ni par son intelligence ni par ses talents que John Bull a créé l'immense empire britannique, c'est par la force de son caractère.

Thomas Carlyle appelle John Bull l'être le plus sage, le plus plat et le plus stupide au monde[1]. Il est vrai qu'il est lent à concevoir, mais, quand il a pris une résolution, aucun obstacle ne saura l'empêcher de la mettre à exécution. Il y a trois qualités qui assurent le succès à ceux qui les possèdent ; John Bull les possède toutes trois : une audace qui lui fait tout entreprendre, une persévérance acharnée qui le fait aller jusqu'au bout, et une philosophie qui lui fait considérer les défaites qu'il a essuyées comme autant de victoires morales qu'il a remportées. Il ne se tient jamais pour battu ; il ne met jamais en doute le succès de ses entreprises, et la bataille n'est-elle pas à moitié gagnée quand on est sûr de la victoire?

Maintenir l'empire britannique, un empire de plus de quatre cents millions d'individus éparpillés sur la surface de la terre, agrandir cet empire tous les jours, par la diplo-

1. Montesquieu a dit : « Il n'y a que les Anglais qui aient du bon sens en ce monde. » Voltaire a dit à peu près la même chose.

matie, par une discrétion qui semble n'y point toucher, sans fonctionnaires, avec une poignée de soldats et plus souvent de simples volontaires, voilà, certes, il faut le reconnaître, qui est merveilleux. Et, à l'heure qu'il est, je puis affirmer que pas une seule colonie ne cause à la Maison John Bull et Cie la moindre appréhension.

Un magistrat et une douzaine de policemen administrent et tiennent en respect des districts plus étendus que cinq ou six départements français. La justice est faite aux naturels avec autant de partialité qu'aux colons. Point de *lynch law* [1], comme en Amérique. Le nègre, accusé du crime le plus atroce, passe en jugement, et c'est un jury qui décide s'il est innocent ou coupable.

Toutes ces jeunes nationalités du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud jouissent de la liberté la plus complète, liberté politique et liberté sociale. Les Anglais respectent leurs susceptibilités à ce point que, pendant la guerre du Transvaal, le parlement du Cap ayant décidé qu'il serait refusé à l'Angleterre de débarquer ses troupes à Cape-Town, le général Roberts et son armée furent obligés d'aller débarquer à Durban, dans la colonie du Natal, et arrivèrent trop tard pour sauver le général Colley, qui fut tué à Majuba et son armée qui y fut décimée. John Bull ne se considéra pas plus chez lui au Cap en cette occasion qu'un père ne se considérerait chez lui dans la maison de son gendre.

Pendant mon séjour en Afrique, une troupe d'artistes annonça un concert à Bloemfontein, capitale de la république des Boërs. Selon l'habitude anglaise, le programme devait se terminer par le *God save the Queen*. C'était là, de la part des artistes, un manque de tact. Les autorités ordonnèrent aux artistes d'enlever ce numéro du programme.

S'il prenait fantaisie à quelque artiste, en Angleterre, en Australie ou au Cap, de chanter *Dieu protège le président de la*

1. Quand un nègre, aux États-Unis, est accusé par la population d'avoir commis un meurtre ou un attentat à la pudeur, innocent ou coupable, il est saisi, et, séance tenante, conduit au supplice le plus horrible. On l'écorche, on le pend ensuite, puis on crible son corps de balles. La justice ferme les yeux et se croise les bras.

république des Boërs, je garantis que personne n'y verrait d'objection et que personne n'y mettrait obstacle. Au contraire, les Anglais se diraient probablement : « Tiens, voilà une chanson que nous ne connaissons pas, allons donc l'entendre. »

Le premier magistrat, le *chief justice*, de la colonie de Victoria, en 1892, était un républicain, partisan de l'autonomie australienne. Il ne cachait ses opinions à personne; mais ses talents comme jurisconsulte et sa réputation d'homme intègre étaient si connus et appréciés, que John Bull n'hésita point un instant à le placer à la tête de la magistrature de la colonie.

Tous ces pays nouveaux, qui sont autant de débouchés pour le commerce du monde, ne sont pas accaparés par les Anglais pour leur propre usage seulement. L'étranger peut y venir et s'y installer sans avoir aucune formalité à remplir, aucune taxe à payer. Il peut continuer à y parler sa langue, y suivre sa religion et y jouir de tous les droits de citoyen. Et, s'il n'est ni trop entêté ni trop âgé pour apprendre, il pourra prendre de bonnes leçons dans ces pépinières de la liberté.

Si je n'ai pas réussi à prouver que, malgré leurs mille et un travers, les Anglo-Saxons sont les seuls peuples de la terre qui soient parfaitement libres, j'ai perdu mon temps, et je vous ai fait perdre le vôtre, chers lecteurs.

Les habitants des colonies sont fiers aujourd'hui de s'appeler Australiens, Canadiens et Africains. L'esprit national s'accentue tous les jours, et c'est John Bull lui-même qui l'alimente. Tout Anglais, qui va s'établir aux colonies, cesse, après quelques années, d'être Anglais; il est Canadien, Australien ou Africain, et jure par sa nouvelle patrie. Ces Anglo-Saxons ont l'aptitude, la science gouvernementale innée en eux, et c'est par pure politesse envers la vieille Angleterre qu'ils acceptent des gouverneurs, et encore à la condition formelle qu'ils ne s'occuperont pas plus de politique que ne le font la reine et les membres de la famille royale. Si la reine se permettait de dire en public qu'elle préfère les conservateurs aux libéraux, la monarchie anglaise n'aurait pas dix ans à vivre. Si le gouverneur de quelque colonie se permettait de parler

en public autrement que par la bouche des ministres élus par le peuple, la colonie proclamerait son indépendance, la semaine suivante, et le gouverneur aurait à s'embarquer sur le premier paquebot en partance.

Si jamais aucune des colonies anglaises proclame son indépendance, elle gagnera en prestige à ses propres yeux, mais elle ne secouera aucun joug, elle ne pourra être plus libre qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ce sera une succursale assez forte pour faire ses affaires sans le secours de la maison mère, qui l'avait guidée dans ses premiers pas sans jamais lui demander compte de ses actions.

Il y a beaucoup de gens en Angleterre qui s'imaginent que l'avenir réserve à l'empire britannique une confédération ayant son centre à Londres.

S'il est, dans tous les voyages que j'ai faits chez les Anglo-Saxons du monde entier, une conviction profonde que j'aie acquise, je dis *une conviction* et non pas une *impression de voyage*, c'est que les colonies n'accepteront jamais la réalisation de ce rêve auquel se livrent plusieurs chauvins anglais. D'abord, les colonies sont beaucoup trop jalouses les unes des autres pour accepter l'amalgamation. Chacune voudra conserver son individualité et sa nationalité. De plus, aucune d'elles n'a le moindre désir de se voir compromise dans les querelles que l'Angleterre peut avoir un jour avec quelque nation européenne. John Bull ferait bien de rayer les mots *Confédération britannique* de ses papiers. A l'exception du Canada, qui pourrait bien un jour faire partie des États-Unis, les colonies resteront succursales de la Maison John Bull et Cie, ou elles seront indépendantes. Pour penser autrement, il ne faut pas avoir tâté le pouls de ces pays-là.

Pour tout homme jeune, sobre, travailleur et persévérant, aucun pays ne présente plus d'avantages et plus d'avenir que les colonies.

Ces colonies n'ont que faire de jeunes Européens blasés qui viennent leur offrir des restes.

Les colonies sont comme de belles jeunes filles qui ont la conscience de leur valeur, elles n'ont aucun désir qu'on les

épouse pour faire une fin. Elles ont déjà trop de rebut. Ce qu'il leur faut, c'est de la jeunesse fraîche, ardente, des travailleurs de toutes sortes, des artisans intelligents, des viticulteurs, des agriculteurs, des gens sains de corps et d'esprit, intègres, pratiques et laborieux. A ceux-là elles promettent le succès et invariablement tiennent leur promesse.

Si j'avais vingt ans, j'irais peut-être m'établir en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada, ou en Afrique. Mais j'arrive à l'âge où l'on se cramponne au passé, où l'on ne saurait rester encore jeune qu'à l'aide des souvenirs et du même entourage. Je suis trop accoutumé à ma vieille Europe pour pouvoir aujourd'hui m'en passer.

Après avoir été des années à voyager sans cesse à travers tous ces pays nouveaux, il me tarde d'aller revoir quelque ruine qui me rappelle que le monde ne date pas d'hier.

La veille de mon retour en Europe, sir Thomas Upington, l'aimable et spirituel magistrat de Cape-Town, me disait :

— Eh bien, après tous ces voyages, qu'allez-vous faire maintenant ?

— Ce que je vais faire ? lui dis-je, je vais maintenant rentrer en Europe et aller contempler un vieux mur couvert de lierre.

MAX O'RELL.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LE COMTE DE PARIS

I

Il y a des destinées sacrifiées. Il y a des hommes qui semblent n'avoir été appelés à la vie que pour en connaître les épreuves et en subir les duretés. Le sort ne veut pas qu'ils assistent au triomphe de leur cause et qu'ils recueillent le fruit de leur labeur. Ils sèment et d'autres feront la moisson. Courbés sur le sol, ils y tracent le sillon; ils y enfouissent le grain, qui germera sur leur tombeau.

A ne regarder que le présent, rien ne leur réussit. Leurs mérites sont niés, leurs services méconnus. Ils s'efforcent de réparer les fautes des autres; ils les réparent, en effet, mais seulement pour l'avenir. En attendant, ces fautes continuent à peser sur eux. Ils n'en ont pas la responsabilité; ils en supportent pourtant les conséquences.

Ces hommes, pour qui la vie se montre si rigoureuse, sont honnêtes, bons, intelligents. Il semble que la mauvaise fortune les ait choisis, à cause de leurs qualités, comme des victimes d'élite. Ce serait à désespérer du règne de la justice, si l'on ne se disait que Dieu ne nous a pas promis de le réaliser ici-bas et qu'il réserve ailleurs, à ceux qu'il a sanctifiés par la souffrance, d'éternelles compensations.

Cette destinée mélancolique n'a-t-elle pas été celle du comte de Paris? Quelle récompense, sur cette terre, a-t-il reçue de ses vertus? Les courtes joies qu'il a connues semblent ne lui avoir été données que pour lui rendre plus sensibles les tristesses qui ont suivi.

Il naît et toutes les promesses de bonheur entourent son berceau. Les grandes villes de France se disputent le privilège de lui donner le nom qu'il portera. Paris est préféré; Paris, la ville du comte Eudes et de Robert-le-Fort, la ville que les premiers ancêtres du nouveau-né défendirent contre les Northmans, ces Prussiens d'un autre temps.

Quelques années à peine se sont écoulées. Le père de cet enfant, le brillant et séduisant duc d'Orléans, en qui la France avait mis son espoir, est mort, la tête fracassée sur le pavé d'une grande route. Paris est en révolution. Regardez : c'est un vieillard qui renonce au trône pour ne pas faire couler le sang de ses concitoyens; c'est une femme qui, tenant de chaque main un de ses deux fils, les conduit à la Chambre des députés, envahie déjà par la foule. C'est un poète qui, croyant nécessaire de défendre les vainqueurs du jour contre un accès de générosité, leur crie du haut de la tribune : « Défiez-vous des surprises du cœur! »

Puis c'est l'exil, les longues années passées loin de la douce patrie, les visites des fidèles, l'écho des événements de France écouté, recueilli avec un intérêt passionné, le cœur des deux jeunes princes battant au bruit des hauts faits de notre armée, surtout quand ce sont les anciens compagnons d'armes de leur père qui promènent glorieusement, des champs de bataille de l'Afrique à ceux de l'Europe, le drapeau national.

La scène change encore une fois. Les portes de la France viennent de s'ouvrir ou plutôt de s'entr'ouvrir. Les jeunes princes sont devenus des hommes. Ils ont mûri dans l'exil. Vont-ils pouvoir vieillir et mourir dans leur pays? Ces quelques années sont les meilleures de la vie du comte de Paris. Il a le droit, enfin, d'habiter la France, de respirer l'air natal. Prince scrupuleux et désintéressé, il a mis fin, par une noble démarche, à la compétition qui existait entre les deux branches de sa famille. Il n'est plus prétendant, il n'est pas pressé de le redevenir. Il lit, il pense, il écrit. Il étudie les questions

qui intéressent les classes populaires. Il publie, chaque année, un volume de sa véridique et grave *Histoire de la guerre civile en Amérique*. Il jouit de son bonheur privé. Il voit à son foyer, sous l'autorité maternelle d'une femme de devoir, de dévouement et de vertu, grandir les aînés de sa jeune famille : ce nouveau duc d'Orléans, qui ne porte pas seulement le nom de son grand-père, le fils de Louis-Philippe, mais qui semble avoir hérité de sa grâce princière et de son entrain aventureux ; cette belle et noble princesse, qui est devenue depuis la reine de Portugal : cette autre princesse, telle qu'on en voit rarement, sinon dans les contes de fées.

Mais il faut reprendre le chemin de l'exil. Le comte de Paris n'aura revu sa patrie que pour lui être arraché de nouveau, et, cette fois, à tout jamais. Alors commence la dernière et la plus triste partie de sa vie, huit années douloureuses passées à l'étranger, une lutte politique soutenue par devoir et sur laquelle aucun espoir de succès n'a jamais brillé ; la robuste constitution du Prince ruinée par le poids des épreuves, la maladie venant achever l'œuvre commencée par le chagrin, les longues souffrances héroïquement dissimulées ; puis la mort arrivant lentement, la mort regardée en face et attendue patiemment, pieusement, chrétiennement, pendant une agonie lucide, dont la durée a dépassé tout ce qu'on pouvait prévoir.

II

Voilà ce qu'a été la vie du comte de Paris. Voici maintenant ce qu'était l'homme :

Un esprit méthodique et précis, une intelligence merveilleusement cultivée, où toutes les connaissances accumulées par l'étude, toutes les idées élaborées par la réflexion étaient classées et en quelque sorte cataloguées, de manière à pouvoir être évoquées, par une mémoire impeccable, au moment voulu. Un jugement droit, un caractère calme, mais décidé,

un courage froid. Une bonté touchante, à laquelle on est heureux de voir quelques-uns de ses adversaires politiques rendre justice le lendemain de sa mort.

Il ne lui manquait presque pas une qualité; il lui a manqué quelques utiles défauts.

Il était modeste: la modestie est une vertu dangereuse pour un homme public.

Il a fait des charités immenses: mais il les a faites sans bruit. Il a été accusé d'avarice, et quelquefois par des gens qui avaient des raisons personnelles pour ne pas se permettre envers lui cette ignominieuse calomnie.

Il avait l'horreur de toute mise en scène : il a caché ses mérites au lieu de les faire valoir.

Il poussait si loin ce sentiment que, dans les documents politiques rédigés et publiés par lui, il évitait les mots à effet avec le même soin que d'autres mettent à les chercher. Écrivain correct et précis, il avait plus d'habileté de plume qu'il n'en fallait pour condenser une doctrine ou résumer une situation politique dans une de ces formules saisissantes et concises qui, une fois lancées dans le public, y font rapidement leur chemin. Mais la rectitude et l'on pourrait presque dire la probité de son esprit répugnait à ce moyen d'action. Il y voyait une sorte de charlatanisme ou tout au moins l'emploi d'un procédé peu sérieux pour faire impression sur le public : « Les mots à effet, disait-il, ne sont jamais que des jeux de mots. »

Il croyait à l'empire de la raison sur les affaires de ce monde. Il y croyait peut-être trop, tandis qu'il ne faisait pas une part assez grande, dans la politique, à l'influence de l'imagination. Cette influence, pourtant, est réelle. Parfois, aux heures les plus décisives, les nations, surtout la nôtre, cèdent aux entraînements de l'imagination. Elles ont des caprices. Or, le caprice était chose inadmissible pour une nature aussi pondérée, aussi bien équilibrée que celle du comte de Paris.

Sa grandeur morale est apparue à tous dans ses derniers moments. En lisant le récit de sa fin, quelques-uns ont dû faire un retour sur eux-mêmes et rougir de la manière dont ils l'avaient autrefois jugé. Ne l'avait-on pas accusé de tiédeur

religieuse? N'était-on pas allé plus loin encore? N'avait-on pas osé prétendre qu'il était affilié à la franc-maçonnerie? Il est triste de dire que cette dernière accusation, encore plus absurde qu'odieuse, ne venait pas des républicains. On sait aujourd'hui ce qu'était ce prétendu franc-maçon. C'était un grand chrétien. Il est mort dans des sentiments dignes de son aïeul Saint-Louis.

Ici encore son horreur pour l'ostentation avait laissé à la calomnie toute liberté de se répandre. Satisfait de faire son devoir devant Dieu, il ne cherchait pas à se prévaloir de sa piété devant les hommes. Il a fallu sa longue agonie pour révéler au monde les vertus qu'il lui cachait.

Sa valeur intellectuelle n'a été entièrement appréciée, de son vivant, que par un petit nombre de personnes. Les républicains la niaient par passion ou par intérêt politique. Certains monarchistes la dépréciaient, par ignorance ou par frivolité ; peut-être aussi par ce sentiment singulier qui pousse les conservateurs de notre temps à exalter leurs adversaires et à faire peu de cas de leurs chefs ou de leurs amis.

La réparation commence aujourd'hui pour lui. Elle sera complète quand, un peu de temps s'étant écoulé et les événements contemporains commençant à entrer dans l'histoire, on pourra publier sans indiscrétion la vaste correspondance qu'il entretenait avec tant de personnages considérables, d'amis politiques ou privés, d'économistes, de savants. Là seulement on le verra tel qu'il était. Là, délivré de cette préoccupation de s'entretenir avec le public, qui donne un peu plus de solennité à la pensée et de raideur à la forme, il laissait courir sa plume aisée, libre, toujours grave cependant. Là l'étendue de son esprit, la variété de ses connaissances, la justesse de ses aperçus faisaient le charme de ses correspondants, comme ces mêmes qualités feront l'étonnement du public.

On s'est demandé s'il n'aurait pas pu, après la mort du comte de Chambord, renoncer à sa situation de représentant héréditaire de la monarchie et se rallier à la République, abdiquer en un mot. Il aurait pu agir ainsi, sans doute, s'il n'avait eu ni convictions à défendre ni devoirs à remplir. Il aurait, à ce prix, assuré sa tranquillité personnelle et surtout évité la plus grande de toutes les douleurs pour lui, celle dont

il ne s'est jamais consolé, la douleur de l'exil. Il n'aurait pas toutefois fait cesser par là nos divisions. Tant qu'un parti considérable, en France, sera convaincu que le Gouvernement monarchique, pour un pays comme le nôtre, est préférable au régime républicain, les prétendants ne manqueront pas. Le comte de Paris, en abdiquant, n'aurait pu stipuler que pour lui-même. Il n'aurait engagé ni les princes de sa famille, ni les Bonapartes, ni surtout le pays.

Le jour où un de ses amis lui annonça la maladie du comte de Chambord et lui apprit que l'auguste représentant de la branche aînée des Bourbons pouvait mourir à bref délai, le comte de Paris, très ému, s'écria : « Oh ! ce serait un grand malheur ! — Si le malheur arrivait pourtant, Monseigneur, est-ce que vous reculeriez devant la responsabilité qui vous serait imposée ? — Non, rassurez-vous, répondit tristement le prince. On ne choisit pas sa naissance. Je ferai mon devoir ; mais je désire n'avoir à le faire que le plus tard possible. »

Le comte de Paris n'a pas cru pouvoir se soustraire à ce qu'il considérait comme une mission sacrée. Il a fait abnégation de ce qui lui était plus précieux que tout, de sa vie paisible dans son cher pays. Il a volontairement accepté le sacrifice. Il a été le prisonnier de son devoir et le martyr de ses nobles obligations.

ÉDOUARD HERVÉ.

de l'Académie française.

AUTOUR DU 18 BRUMAIRE[1]

J'attendais un moment propice pour me présenter au ministère[2]; on était au 14 octobre[3], et ce jour-là je fus amené je ne sais plus pourquoi au Palais-Royal. J'y étais à peine entré par la grande cour, quand, à l'autre extrémité du jardin, je vis un groupe se former et se grossir, puis des hommes et des femmes courant à toutes jambes. Pour n'avoir pas l'air de céder à cet entraînement de fous, je m'avançai simplement vers ce groupe qui se divisait en un grand nombre de petits, de nouveaux arrivants se succédant sans cesse, repartant sitôt les premiers mots entendus et s'éloignant avec les signes de l'agitation la plus complète. Sans doute, on échangeait l'annonce d'une grande nouvelle, insurrection, victoire ou défaite. Pour abréger mon incertitude, j'avais hâté le pas ; je voulus même questionner quelques personnes, qui, venant du rassemblement, me croisaient en précipitant leurs pas. Aucune ne s'arrêta ; mais un homme, sans cesser de courir, me cria d'une

1. Extrait du troisième volume des *Mémoires du général baron Thiébault*, qui paraîtra prochainement à la librairie Plon et que les éditeurs ont bien voulu nous communiquer.

2. Thiébault revenait blessé de l'armée d'Italie avec le grade d'adjudant général.

3. Le 14 octobre 1799.

voix tout essoufflée cette phrase : « Le général Bonaparte vient de débarquer à Fréjus. » Alors, à mon tour, je subis l'effet du vertige commun, et, après le premier instant de stupeur qui me retint pendant quelques secondes fixé au sol, je pris ma course pour rejoindre mon cabriolet que j'avais laissé rue du Lycée.

Ma première pensée était d'aller à toute bride porter cette grande nouvelle à mon père ; ma seconde fut de commencer par la vérifier ; je me rends donc à l'état-major de la place, rue des Capucines ; mais là, comme au Palais-Royal, je n'eus pas le temps de faire une question ; le mouvement, qui devenait général dans tout Paris, ne laissait plus d'ailleurs l'objet à aucun doute. Cette nouvelle, que le Directoire venait de faire annoncer aux Conseils par un messager précédé d'une musique, se propageait avec la rapidité fluide de l'électricité. Chaque coin de rue offrait une nouvelle représentation de la scène du Palais-Royal ; de plus, les musiques des régiments de la garnison parcouraient déjà Paris en signe d'allégresse publique, entraînant à leur suite des flots de peuple et de soldats. La nuit venue, des illuminations furent improvisées dans tous les quartiers, et ce retour aussi désiré qu'inattendu fut annoncé aux cris de : « Vive la République ! » de : « Vive Bonaparte ! » dans tous les théâtres. Enfin on se cherchait pour s'apprendre ce retour miraculeux ; on se visitait pour s'en féliciter, et l'enthousiasme, le délire qui animaient si étrangement Paris, allaient se répandre dans la France entière.

Ainsi ce n'était pas le retour d'un général, c'était, sous l'habit d'un général, le retour d'un chef, et d'un chef d'autant plus puissant qu'il semblait à la fois nécessaire à l'armée, à la politique et au gouvernement. Sous ce troisième rapport, son retour était encore plus désiré que sous les deux autres ; car il ne restait en France qu'un simulacre de gouvernement, et la constitution ne constituait plus rien. Battu en brèche par tous les partis, le Directoire était à la merci du premier assaut. Ce n'est pas qu'il n'y eût, dans ce Directoire, du talent, du caractère et du patriotisme ; mais cinq chefs, au lieu de quintupler les forces, les divisent et les annihilent en raison de leur nombre. Que pouvaient les Directeurs, gens sans fortune, sans famille, comme sans avenir et sans consistance ; de

quelque manière qu'on les eût chamarrés et logés, que pouvaient-ils contre des chefs militaires illustrés par tant de batailles? Était-il possible que les vainqueurs de tant de rois restassent bannis de ce Directoire ou s'y eussent représentés par un Moulin, que, grâce à sa nullité, son habit n'avait pas exclu? Moulin, gouvernant Kléber, Pichegru, Saint-Cyr, Desaix, Moreau, Jourdan, Masséna, Bonaparte, était burlesque. Et, en ce qui concernait le général Bonaparte, c'est depuis qu'il était en Égypte que nous avions subi tous nos désastres; il semblait que, lui présent, chaque bataille perdue eût été gagnée, et que tout territoire évacué eût été conservé, tant la France avait foi non seulement au génie, mais à l'influence magique de cet homme: il avait donc été l'objet de regrets et de vœux, qu'aucun des autres généraux de la République n'avait pu effacer ou diminuer, et si, grâce à Masséna, la victoire paraissait prête à rentrer dans nos rangs, c'est en Bonaparte seul qu'on voyait alors le sûr garant de cette victoire. Telle fut la cause de la joie qu'excita la nouvelle de son retour, et cette joie fut telle que le député Baudin, des Ardennes, en mourut dans la soirée même. Enfin, le 16, au matin, le plus petit hôtel de la rue Chantereine, nommée de suite et par acclamation la rue de la Victoire, recélait celui dont la destinée, désormais irrévocable, allait donner au monde le plus effroyable exemple des vicissitudes humaines.

Je n'écris pas l'histoire. Je n'ai pas à faire connaître cette révolution du 18 brumaire connue de tout le monde et qui s'effectua vingt-six jours après le débarquement du général Bonaparte à Fréjus, vingt-quatre jours après qu'il fut rentré à Paris avec Berthier, Lannes, Murat et Bessières. Je ne rappellerai pas le désappointement qu'éprouva le général Bonaparte en trouvant la France moins accablée ou moins menacée qu'il ne l'espérait; de fait, la brusque présence du vainqueur de Castiglione et de Rivoli, du Mont-Thabor et d'Aboukir, ramenait dans Paris une sorte d'animation guerrière qui pouvait faire illusion; mais je m'arrêterai, un instant, à ce retour, qui, divinisé par les uns, fut blâmé par les autres. Au milieu de l'allégresse populaire, des récriminations s'élevèrent, et deux reproches notamment furent répandus dans le public avec acharnement. On accusait Bonaparte d'avoir quitté son

armée, d'abord parce que l'expédition d'Égypte ne pouvait plus avoir une issue heureuse, ensuite parce qu'il prévoyait que cette armée devait finir par succomber: on l'accusait aussi d'avoir transgressé les lois militaires, et très haut on le taxait de lâcheté pour le premier grief, de désobéissance et de désertion devant l'ennemi pour le second.

En réalité, si l'on s'en tient au point de vue militaire, Bonaparte était inexcusable, et Sieyès avait raison lorsque, à propos d'un manque volontaire d'égards dont il avait à se plaindre de la part de Bonaparte, il l'appela: « Petit insolent envers le membre d'une autorité qui aurait dû le faire fusiller. » De fait, il avait donné l'exemple d'un acte que plus tard il eût fait punir de mort, et, quelle que fût l'apparence de ses motifs, il était d'autant plus coupable qu'il avait osé amener avec lui des généraux, des officiers qui, comme lui, n'auraient dû quitter l'Égypte que sur les ordres de leur gouvernement et qui, revenant ainsi, ne pouvaient plus être considérés que comme des séides ou des complices. La violation des lois sanitaires n'était pas un délit moindre, et la gravité de ces deux chefs d'accusation motiva la proposition que fit Bernadotte de traduire le général Bonaparte à un conseil de guerre; mais on eut peur de le pousser à la rébellion immédiate, et c'est incontestablement ce qui lui fit donner par le président du Directoire (Gohier) l'accolade fraternelle. Comment eût-on osé sévir contre un homme dont le voyage de Fréjus à Paris avait été un triomphe, et que la garde même du Directoire accueillit aux cris de: « Vive Bonaparte! » Et pourtant il était évident que le patriotisme n'avait été et n'était pour lui que le prétexte de l'ambition. Ses habitudes, ses goûts, ses manières, ses discours, ses proclamations, ses moindres paroles, sa figure, son regard, sa nature enfin et jusqu'au dédain qu'il afficha longtemps pour la tenue militaire, révélèrent partout ses idées, ses espérances et ses désirs d'usurpation. Ainsi on ne pouvait se dissimuler que, par son retour même, il n'eût arboré l'étendard de la révolte. L'habileté, le bonheur et l'audace nécessaires au succès, le sauvèrent; mais, tout en spéculant sur l'admiration et la confiance des uns, la faiblesse ou la lâcheté des autres, sur le désaccord d'une partie de la population et le besoin que l'on avait d'ordre et de repos, sur l'exaltation

des masses et le délire avec lequel se concentrèrent en lui les espérances d'un peuple qui n'espérait plus en rien, sur les malheurs et les pourritures de l'époque qu'il sut exploiter, il ne put échapper malgré tout à cette conviction qu'il n'y avait d'alternative pour lui qu'entre une réussite complète et un crime irrémissible, un trône et un gibet. Et voilà pourquoi l'imputation de lâcheté portée contre lui était absurde, parce qu'il lui avait fallu pour revenir en France l'énergie et le courage du factieux.

Je l'avais étudié et suivi avec trop d'attention, tant à l'armée de l'intérieur que pendant ses immortelles campagnes d'Italie et pendant son séjour à Paris au commencement de 1798, pour que je me trompasse sur les conséquences de ses progressions, sur la portée de ce mot qu'il avait dit avant son départ pour l'Égypte : « La poire n'est pas mûre. » Je ne doutais donc pas qu'il eût été ramené par son ambition, et non par son patriotisme ; et cependant je cédais à l'enthousiasme général, jouissant d'avance des victoires que le retour de ce grand homme garantissait, et je me livrais à ma joie avec d'autant plus d'effusion que je n'avais pas calculé qu'il devait choisir précisément pour l'exécution de ses projets liberticides le moment où la France avait le plus besoin de lui, où la saison ajournait toute opération militaire, où l'on était dans l'ivresse de son retour ; en dépit de tous les symptômes, je ne me doutais pas que nous touchions à la crise que sa brusque présence annonçait.

Le général Bonaparte étant arrivé le 16 octobre, à six heures du matin, au Directoire, avec Berthier, Berthollet, Monge (ce qui était fort habile), je me présentai le 18 à sa porte ; il était sorti, et je m'inscrivis. Le 21, je retournai chez lui : il y avait beaucoup de monde ; il fit un pas vers moi lorsque je m'approchai, m'accueillit à merveille, reçut avec bienveillance les félicitations que, au sujet de son retour, j'adressai à la France dont ce retour comblait les vœux ; enfin il me dit, quand je fis place à un autre : « Je compte vous revoir. » Le 26 (4 brumaire), je profitai de cette sorte d'invitation ; il était dix heures et demie lorsque j'entrai dans le salon. Le général Bonaparte était debout et fort occupé d'un entretien avec un homme que je ne connaissais pas et qui se promenait avec lui

au fond du salon; je m'approchai de la cheminée; madame Bonaparte arrivée, je causai avec elle. Un peu avant onze heures, il congédia son interlocuteur, se rapprocha de nous, me dit amicalement : « Bonjour, Thiébault », sonna pour qu'on servît à déjeuner, ajouta en se retournant vers moi : « Vous déjeunerez avec nous. » A peine à table, en tiers avec madame Bonaparte et lui, il me parla des deux dernières campagnes, et, s'arrêtant à celle de Naples, me dit : « Je sais que vous vous y êtes bien conduit », et, peu après, sans prononcer le nom de Championnet, mais, selon son habitude, personnifiant par sa tournure de phrase le rôle général de l'armée, il ajouta : « Il n'y a que vous qui, pendant mon absence, ayez fait de bonnes choses. »

Pour ce qui me concernait, ce qu'il avait dit marquait plus que de la bonté; je fus même étonné qu'il eût daigné étendre ses éloges jusqu'à moi, simple adjudant général. Il est vrai que, dans ce moment surtout, occupé de tout autre chose que de moi, je ne considérai pas que, comme il se trouvait à Paris sans aide de camp et comme il était au courant de la manière dont je servais, je pouvais lui convenir... Absents ou présents, ses aides de camp, avec la presque totalité desquels j'étais lié, m'auraient paru d'ailleurs, et à deux près, ne rien avoir qui pût m'imposer beaucoup. Si je ne me plaçais ni sur la ligne de Marmont comme officier instruit ou comme orateur militaire, ni sur la ligne de Duroc si remarquable par sa réserve et sa sagesse, il était de leurs collègues que sous aucun rapport je ne plaçais sur la mienne. Quoi qu'il en soit, l'idée de lui être attaché, cette idée que tant d'autres à ma place auraient eue, ne me vint même pas.

Un mot me fit naître la pensée de lui parler de mon plan d'une nouvelle campagne en Italie; mais l'à-propos échappa par la brusquerie avec laquelle, à ce que nous disions du dévouement des troupes et du zèle de quelques chefs, il opposa tout à coup ce qui s'était passé et se passait dans l'intérieur; il attaqua le gouvernement avec une violence qui me bouleversa; voici à ce sujet quelques phrases que ma mémoire me rappelle et qui donneront une idée des autres : « Une nation est toujours ce qu'on sait la faire... les factions, les partis, les divisions triomphantes n'incriminent que le pouvoir... Il n'est

pas de mauvais peuple pour un bon gouvernement, comme il n'y a pas de mauvaises troupes sous de bons chefs. Mais qu'espérer de gens qui ne connaissent ni leur pays, ni ses besoins, qui ne comprennent ni leur temps, ni les hommes, et qui ne trouvent que des résistances où ils devraient trouver des secours? » Puis il partit en une bordée d'injures contre le Directoire. « J'ai laissé la paix et je retrouve la guerre. L'influence de la victoire a été remplacée par des défaites honteuses. L'Italie était conquise; elle est envahie, et la France est menacée. J'ai laissé des millions, et la pénurie est partout: ces hommes abaissent au niveau de leur impéritie la France qu'ils dégradent et qui les réprouve. »

Napoléon disait : « Quand on veut dîner bien, il faut dîner chez Cambacérès; quand on veut dîner mal, il faut dîner chez Le Brun; quand on veut dîner vite, il faut dîner chez moi. » La vérité est que ses dîners souvent ne duraient pas une demi-heure, et que le déjeuner que je rappelle dura beaucoup moins. Malgré cela, et quelque flatté que je fusse de me trouver à ce petit couvert, pendant lequel la fortune me sourit inutilement, ce repas avait fini par me paraître long. Depuis que l'acte d'accusation, l'espèce d'anathème contre le Directoire avait commencé, j'avais gardé le plus absolu silence et je m'étais efforcé de rendre mon visage aussi muet que ma bouche; mais cette situation devenait à chaque instant plus pénible. Ce fut donc avec un véritable soulagement que je vis arriver le moment de donner la main à madame Bonaparte, pour rentrer au salon, où nous trouvâmes le général Serurier, ce qui fut pour moi un nouveau bonheur. De suite, en effet, le général Bonaparte qui revoyait Serurier pour la première fois, lui parla aussitôt de la campagne du général Scherer, qu'il traita plus mal que l'ennemi ne l'avait fait; il ne dit qu'un mot de l'affaire du pont de Polo que le général Serurier pouvait excuser, qu'il se hâta d'expliquer[1]. Le général Bonaparte passa ensuite légèrement sur la bataille de l'Adda, aussi malheureuse qu'honorable pour le général Serurier, et, revenant au Directoire, ce qui révélait un rôle arrêté dans sa pensée, il se répan-

1. Il commandait une division de Scherer, et de désastres en désastres fut réduit à une capitulation malheureuse. Il se trouvait alors à Paris prisonnier sur parole.

dit en de nouveaux reproches, s'indigna de ce que le choix des chefs de l'armée pût dépendre des intrigues, de l'ignorance et du pouvoir de quelques avocats. Ce mot d'avocat, dont il faisait un terme au dernier point méprisant, parut lui plaire; il s'en servit plusieurs fois, et le général Serurier s'étant plaint du Directoire, je ne sais plus à quelle occasion et avec raison, le général Bonaparte reprit avec véhémence : « Et que peuvent espérer des généraux, avec un gouvernement d'avocats? Pour que des lieutenants se dévouent, il leur faut un chef capable de les apprécier, de les diriger, de les soutenir... » A ce mot de lieutenants, ainsi qu'au ton dont il fut dit, je crus entendre César: dès lors le terrain sur lequel je me trouvais me parut inquiétant, et je pris congé. J'avais quitté le général Bonaparte près de la cheminée; je l'avais volontairement laissé au milieu d'une phrase, et j'avais à peine fermé la porte du salon sur moi qu'il la rouvrit, et, disposant de moi comme de quelqu'un à lui, il me jeta cet ordre de l'air le plus gracieux : « Allez donner votre adresse à Berthier[1]! » A quoi je ne répondis que par un salut.

La position de ces échappés d'Alexandrie et surtout de celui que Bernadotte appelait « le transfuge » m'avait toujours paru fausse, et plus leur rôle se dessinait à mes yeux, plus ils me devenaient suspects. J'avais passé outre pour un grand homme, pour mon ancien général en chef de l'armée de l'intérieur et de l'armée d'Italie: mais rien de semblable ne militait à mes yeux pour le général Berthier, et je ne comprenais pas, du moins je ne voulais pas comprendre ce que je pourrais avoir à faire avec ce général. Je me souvenais avec dégoût de tout ce que sa conduite à Rome avait eu d'odieux, de perfide envers le général Masséna, et, par ces causes autant que par la circonstance qu'il n'était pour moi qu'un général sans emploi, je n'avais pas mis les pieds chez lui. Or, ce que je venais d'entendre était-il de nature à vaincre mes répugnances? J'étais loin de le penser; néanmoins, comme mon père était l'arbitre auquel mon cœur et ma raison me faisaient recourir dans toutes les situations délicates, je retournai en toute hâte chez lui et je l'informai des moindres circonstances de ma visite et de

1. Berthier devait être le ministre de la guerre du futur gouvernement.

mon déjeuner. A dater de ce moment, il ne nous resta aucun doute sur la prochaine exécution des projets séditieux. Les Directeurs, certes, ne m'occupaient guère; je ne connaissais personnellement aucun d'eux; leurs œuvres ne les recommandaient pas. Je ne pouvais estimer ni l'ambitieux Sieyès et son satellite Ducos, ni l'honnête mais incapable Gohier, et son satellite Moulin, et moins encore Barras « le pourri », comme on l'appelait alors. Toutefois, le Directoire faisait partie d'une constitution que j'avais jurée; je tenais à mes serments, et j'ai toujours eu horreur du rôle de conspirateur. Les propos entre mon père et moi furent donc assez courts, et il fut décidé que, en gardant le secret sur tout ce que j'avais entendu et remarqué, je ne retournerais pas chez le général Bonaparte, et que, ayant donné mon adresse au ministre de la guerre et au commandant de la place, je n'avais plus à la donner à personne, et moins au général Berthier qu'à tout autre.

Pour sauver néanmoins les apparences autant que je le pouvais, je sortis peu; je ne me montrai ni chez le ministre, ni au Directoire, ni même au spectacle. Je fus d'ailleurs souffrant; du 6 au 9 novembre (15-18 brumaire), je ne quittai pas ma chambre, et je sus seulement par les journaux que, le 6, le général Bonaparte avait donné au général Moreau un superbe damas garni de diamants de la valeur de dix mille francs, et que, le jour même et dans l'église de Saint-Sulpice transformée en temple de la Victoire, un banquet avait été donné par les Consuls au général Moreau et au général Bonaparte, qui, par parenthèse, durant ce repas ne mangea que des œufs. Logé aux Grands Jésuites de la rue Saint-Antoine, mes amis avaient eu autre chose à faire en ces jours historiques que de venir me donner des nouvelles. Ainsi, le 19 au matin, n'ayant pas encore reçu mon journal, je ne savais rien, absolument rien de ce qui se passait ou s'était passé la veille, lorsqu'on m'annonça le chevalier de Satur.

Ce chevalier de Satur, ancien chevau-léger ou gendarme de Lunéville, grand et jadis fort bel homme, alors âgé de plus de soixante ans, était remarquable sous une foule de rapports. Bon latiniste, fort mathématicien, homme d'esprit, de caractère et de capacité, il était de plus grand joueur d'échecs, ce qui nous rapprochait souvent. Ayant d'ailleurs eu des obliga-

tions à mon père, il nous était dévoué, et, très au courant de tous les événements de la veille et de la nuit, il accourait pour me les dire : Quatre Directeurs avaient donné leur démission. Le conseil des Cinq-Cents était transféré à Saint-Cloud, et le général Bonaparte, nommé commandant de la division militaire de Paris, était chargé de la translation. Le chevalier de Satur venait surtout m'informer que ce matin même, 10 novembre (19 brumaire), le général Bonaparte, précédé par de nombreux corps de troupes, qui avaient été réunis dans le jardin des Tuileries, et accompagné d'une foule de généraux et d'officiers d'état-major tous à cheval, venait de partir pour Saint-Cloud.

Si ces nouvelles ne contenaient rien qui m'étonnât, elles n'en étaient pas moins de nature à m'occuper fortement. Mais, indépendamment des impressions que j'en recevais, elles me signalaient des devoirs à remplir. Je pris donc mon uniforme, je fis atteler mon cabriolet, et, comme je partais, M. de Satur m'accompagna jusque dans la cour et me dit ces mots, que je n'ai jamais oubliés et qui n'ont pas été sans influence sur ma destinée : « Vous allez assister à de mémorables événements. Quant au général Bonaparte, il sera ce soir au-dessous de Cromwell ou au-dessus d'Épaminondas. »

Malgré ce qu'il m'avait dit et du Directoire et des Directeurs, je me rendis au Luxembourg, afin de vérifier par moi-même tout ce qui pouvait l'être, et, au pis aller, pour accomplir un devoir. Un seul des battants de la grande porte étant ouvert, je mis pied à terre : mais, au moment où j'allais franchir le seuil de cette porte, un factionnaire de la ligne, appartenant à la 86e, m'arrêta, l'entrée du Luxembourg étant interdite ; je réclamai l'officier de garde, il vint, et je l'interrogeai : « Par quel ordre m'empêche-t-on d'entrer? — L'ordre du général Moreau. — Du général Moreau? — Oui, il commande ici. — Puis-je lui parler? — Non, mon général. » Je courus au ministère de la guerre : « Le ministre (Dubois de Crancé)? demandai-je. — Il est sorti. — Sait-on où il est? — Non, mon général. » Et je partis pour Saint-Cloud, ne pouvant plus que là déterminer ma conduite ultérieure. Descendu à la grille du parc, j'aperçus un officier venant du château, et je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau : « Rien encore, me répondit-il ; les salles destinées aux séances ne

sont pas encore prêtes, et on attend. » Je me rappelai, à ce mot, que je n'avais rien pris, et, comme la journée pouvait être longue, je déjeunai chez le suisse, et, une demi-heure après, je montai au château.

Ne voyant personne en haut du grand escalier, je laissai la galerie à gauche et j'entrai dans une série de salons. En arrivant au troisième de ces salons, je trouvai les généraux ou officiers d'état-major qui avaient formé le cortège du général Bonaparte. Je m'approchai de quelques-uns d'entre eux, de ceux que je connaissais le plus : mais, quoi que je pusse faire, tout se borna entre nous à l'échange de quelques mots, dits presque à voix basse. Le fait est que l'on se regardait, mais on ne parlait pas : on semblait ne pas oser s'interroger et craindre de se répondre. Cette espèce d'arène ne convenait pas aux braves qui la remplissaient. Quelques minutes se passèrent dans cette situation, plus faite pour nourrir mon humeur que pour la dissiper ; enfin, à la droite du salon, en face de la deuxième croisée, une porte s'ouvrit, et le général Bonaparte parut et dit : « Qu'on aille chercher le chef de bataillon X... ». Un aide de camp partit à l'instant et, peu après, revint avec ce chef de bataillon. Prévenu, le général Bonaparte reparut, et s'adressant avec la plus grande dureté à cet officier supérieur : « Par quel ordre, lui dit-il, avez-vous déplacé tel poste ? » Et l'officier nomma la personne qui lui avait donné cet ordre, observant que ce n'était pas le premier ordre qu'il eût reçu d'elle. La réponse avait été très convenable et, venant d'un officier supérieur, méritait considération, ce qui n'empêcha le général Bonaparte de reprendre sur le ton de la plus vive colère : « Il n'y a d'ordres ici que les miens ; qu'on arrête cet homme et qu'on le mette en prison. » Quatre ou cinq des séides présents, poussant le zèle jusqu'à la brutalité, se jetèrent sur le chef de bataillon et l'entraînèrent... Je fus révolté : d'autres sans doute le furent, mais ils surent se taire. Assez peu maître de moi à cette époque, je n'eus pas tant de sagesse : « Et c'est pour être témoins de tels actes que nous sommes ici ! » m'écriai-je, et vu que personne n'ouvrit la bouche, que même les figures se rembrunirent, et que quelques-uns de mes voisins eurent l'air de s'éloigner de moi, ma tête achevant de se monter, et malgré le silencieux exemple d'un grand

nombre de mes chefs, j'ajoutai : « Comme de tels actes ne peuvent me convenir, je retourne à Paris [1] ». A ce moment, César Berthier, qui venait d'entrer dans le salon et qui m'avait entendu, se jeta devant moi, en disant : « Général Thiébault, que faites-vous ? — Vous êtes bon de le demander, répliquai-je ; ne l'ai-je pas dit assez haut ?... » Et je passai malgré lui, et, une heure un quart après, j'étais de retour chez mon père et je m'étais préparé pour l'avenir une interminable série de tribulations et de dénis de justice que j'avais substitués aux faveurs, aux grades de tout genre et à l'avenir brillant dont le sort un instant m'avait rendu l'arbitre.

Le 11 novembre (20 brumaire), d'assez bonne heure, nous fûmes informés de tout ce qui s'était passé à Saint-Cloud, c'est-à-dire du début menaçant de la séance des Cinq-Cents, de la manière dont le général Bonaparte avait pénétré et avait été reçu dans la salle de cette chambre, des dangers qu'il y avait courus, du bouleversement qu'il en éprouva et qu'attesta l'incohérence de ses paroles [2], du secours des officiers sans lesquels il eût péri, de la nécessité où fut le général de division Gardanne, sur l'action duquel Lucien garda un inconcevable silence, de l'emporter dans ses bras pour empêcher qu'il ne fût assassiné par des députés, la plupart armés de poignards ; enfin de la charge que, dans cette salle et au bruit des tambours, les grenadiers conduits par Murat exécutèrent, la baïonnette en avant, et qui força les députés à déguerpir par les portes et par les fenêtres. Nous apprîmes de même comment, par sa présence d'esprit et par son caractère, Lucien rendit le plan de Sieyès exécutable, non seulement en ranimant et exaltant les troupes, mais en parvenant à réunir une cinquantaine de députés, qu'il constitua en un conseil que les plaisants, ne s'arrêtant pas à l'exactitude des chiffres, nommèrent « le con-

1. Je ne fus pas le seul qui, à Saint-Cloud, quittai la partie. Le général de division marquis de Salmguet revint à Paris de la même manière avec son aide de camp, M. de la Roserie, sans faire toutefois l'éclat que je me permis. Peu de jours après, il eut l'explication, que je crus devoir éviter ! On eut l'air de lui pardonner ; mais, sous le prétexte d'une mission en Égypte, il fut envoyé un an après à Saint-Domingue, où la fièvre jaune et la mort soldèrent sa conduite.

2. En sortant de la salle des Cinq-Cents, le général Bonaparte rencontra Sieyès et lui dit : « Général, ils m'ont mis hors la loi. — Tant mieux, répondit Sieyès, en riant de l'épithète de général à lui adressée. C'est eux qui y sont maintenant. »

seil des Trente ». Présidant ce conseil, Lucien, pendant la nuit, l'avait audacieusement entraîné à substituer le gouvernement consulaire au gouvernement directorial; et lorsque nous sûmes que le général Bonaparte était l'un des trois Consuls nommés, les premiers mots que proféra mon père, mots que je me rappelle parce qu'ils me frappèrent par leur inattendu, tant ils étaient peu de situation, ces premiers mots furent : « Eh bien, que vas-tu faire de ton plan de campagne? — Et de moi? » répliquai-je en souriant. Il devint sérieux, mais de suite je repris : « Je sers mon pays, quels que soient ses chefs, sans tremper mes mains dans aucune conspiration, sans les salir. Ainsi, le général Bonaparte se trouvant investi du pouvoir, je lui adresserai sous peu de jours mon travail et, pour savoir de suite où j'en suis avec lui, je me rendrai à sa première audience. » Mon père aurait désiré que, pour cette remise et pour cette entrevue, je demandasse une audience particulière. « Et si cette audience ne m'était pas accordée? D'ailleurs, de quoi aurais-je l'air, de ne pas oser voir en présence de témoins le nouveau maître? Je semblerais faire amende honorable de ma conduite, chercher à la racheter par une espèce de demande en grâce. » N'ayant plus pour moi que la ressource d'une attitude, il fallait que cette attitude fût au moins très digne. La plus grande faveur qu'eût pu me faire le Premier Consul, c'eût été de m'adresser des reproches, auxquels il eût fallu répondre par des excuses, et m'excuser, c'était me reconnaître coupable. Non, avec Bonaparte, c'était jouer trop gros que de courir la chance d'un pardon, et c'était bien assez difficile pour moi d'avoir à lui remontrer la figure d'un homme qui avait pu résister à ses caresses. En conséquence, je me contentai de lui envoyer mon plan le 16 novembre (25 brumaire), et, le décadi suivant, jour annoncé pour la première audience consulaire, fixée à huit heures du soir, je me présentai au Luxembourg avec la fermeté et l'assurance d'un homme qui n'a pas transigé avec ses devoirs.

La salle où le Premier Consul recevait était au rez-de-chaussée et peu grande. Quoique huit heures ne fussent pas sonnées lorsque j'arrivai, il y avait déjà assez de monde, et lorsque, au coup de l'horloge, le Premier Consul parut, on forma brusquement un cercle au premier rang duquel je me

plaçai, pour ne pas m'exposer à ce que le Premier Consul pût passer sans paraître me voir. En suivant par sa gauche l'intérieur du cercle, le Premier Consul, que son regard devançait toujours de la distance de quatre ou cinq personnes, m'aperçut. Guettant l'impression que lui ferait ma vue, j'avais les yeux fixés sur lui; aucun des mouvements de sa physionomie ne m'échappait. Je ne pus donc avoir aucun doute; son visage, gracieux jusqu'au moment où je fus en vue, se contracta tout à coup. Il y avait loin de cette figure à celle du général Bonaparte, me disant : « Allez donner votre adresse à Berthier. » Cependant, sans cesser de rester sérieux, son expression parut se radoucir, et c'est plutôt en homme étonné de me voir là qu'il me fixa.

Encore que cet homme extraordinaire eût sur moi une influence magnétique, telle que toute autre puissance n'eût réussi à l'exercer au même degré, je ne fus pas ébranlé par ce premier accueil. Il s'arrêta quand il fut devant moi, et, après avoir fait un pas en arrière, il me dit d'un ton sec : « Il paraît que vous connaissez bien les chemins qui conduisent en Italie. » C'eût été l'occasion d'un compliment; mais je me bornai à répondre : « Général Consul, j'ai cru de mon devoir de vous soumettre le travail que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et c'est ce qui m'a enhardi à cet envoi. » Il ne répliqua rien, me fixa de nouveau, acheva de prendre une prise de tabac et passa. Je partis immédiatement après cette espèce de scène, qui, bien que très courte, avait suffi pour fixer sur moi tous les regards. J'étais le seul à qui il n'eût pas dit quelque chose de relatif à lui-même; j'avais pu craindre pis, et pourtant ce fut la seule fois que je mis les pieds chez lui au Luxembourg, et ce fut, je le confesse, un tort gratuit; puissent ceux qui me liront apprendre à ne pas briser aussi légèrement et de leurs propres mains le fil cassant de la fortune! Ainsi ma conduite à Saint-Cloud, aggravée par celle que je tins à Paris, m'exclut de toutes les grâces, alors que mon plan de campagne me les eût doublement garanties. Ce n'est pas ici la place de publier un tel document[1]; mais

1. Paul Thiébault a reproduit ce plan de campagne, au tome II de son *Journal des opérations du blocus de Gênes*, édition de 1847.

je puis bien dire que, dans sa pensée fondamentale et sous beaucoup de rapports, mon plan prévoit exactement celui qui fut exécuté si brillamment à Marengo. Je ne sais si c'est à ce fait que je dus non pas la bienveillance du Premier Consul, je l'avais perdue pour toujours, mais au moins une opinion favorable. Il ne méconnut jamais, je l'appris par son entourage, qu'on pouvait tirer quelque parti de moi, et il m'en donna la preuve en m'employant constamment et souvent avec distinction : mais il me gardait en même temps rancune de ne pas l'avoir suivi au moment où il avait le plus besoin de dévouements, au moment où il courait le plus grand danger de sa vie, et cette rancune fut exploitée contre moi par ceux de son entourage que j'avais blessés.

L'EMPIRE

Le 2 mai[1], je reçus toute rédigée une adresse qui avait pour but de supplier très humblement le Premier Consul de se laisser nommer Empereur. Cette adresse devait être lue de suite à tous les fonctionnaires militaires et à toutes les troupes se trouvant à Orléans[2], et, revêtue du plus grand nombre de signatures possible, elle devait être renvoyée par courrier et arriver à Paris le samedi soir. La lettre d'envoi portait en outre de me trouver avec le major du 40e de ligne, à Saint-Cloud, le dimanche suivant, à onze heures du matin, pour participer à la solennité du vœu exprimé dans l'adresse. L'exécution fut ponctuelle ; mais, pour arriver à l'heure dite, ce major et moi, nous fûmes forcés de partir par un service spécial de poste, c'est-à-dire de faire des frais dont le remboursement parut être dans l'honneur qu'on nous avait fait et dans le bonheur que nous devions goûter de voir s'accomplir ce que, par parenthèse, nous n'avions souhaité ni l'un ni l'autre. Notre vœu d'ailleurs n'allait s'exaucer que pour le

1. Le 2 mai 1804.

2. Thiébault était alors commandant de la place d'Orléans.

malheur de celui qui l'avait ordonné et de ceux qui de gré ou de force l'exprimèrent.

Le 19 mai, c'est-à-dire le lendemain du jour où le sénatus-consulte lui conféra la dignité impériale, l'Empereur recréa des maréchaux sous le titre de maréchaux d'Empire et en nomma dix-huit, quatorze destinés à des services de guerre, et quatre qui, faisant partie du Sénat conservateur ou « absorbateur », comme on l'appelait, paraissaient ne devoir plus être activement employés. A ces dispositions on ne fit exception que pour le maréchal Kellermann : encore n'eut-il que des commandements d'organisation de troupes, d'armées dites de réserve et qui, ayant Bayonne ou Mayence pour quartier général, n'avaient aucun rôle à jouer.

Avec tout autre homme que Napoléon, on n'aurait vu et l'on n'aurait dû voir dans le rétablissement de cette dignité militaire qu'un moyen de récompenser d'éminents services et d'exciter une noble émulation ; mais on ne comprend ses actes qu'à proportion que l'on parvient à les expliquer par de plus nombreux motifs. Par cette création Napoléon avait l'air de récompenser d'éminents services, mais il se plaçait surtout de pair avec les grandes puissances qui avaient leurs maréchaux (c'est dans le même sentiment qu'il venait de créer la Légion d'honneur) : il mettait entre les généraux de division, ses anciens camarades, et lui, un degré d'honneur qui les rabaissait, tandis qu'il s'en trouvait lui-même élevé d'autant, et c'est pour se hausser encore sur cette échelle de hiérarchie qu'il imagina les grands officiers et les grands dignitaires de l'Empire, qu'il eut son connétable et son vice-connétable, ce qui reculait jusqu'à l'immensité les distances entre lui et les officiers généraux de l'armée, et ce qui assura le dernier simulacre manquant à son empire improvisé.

Mais en rétablissant les maréchaux, en se donnant de cette sorte, et quoique ce ne fût que de nom, dix-huit cousins, alors qu'il avait dit à Joséphine : « Songez, madame, que vous n'avez plus de famille, que vous n'avez plus que des sujets », il eut peur de son propre ouvrage ; il craignit que de grands services, portant seuls à une si haute position, ne constituassent une puissance qui pouvait devenir menaçante. Comme préservatif, il jugea devoir ravaler l'institution par ses choix,

et ces choix, il les fit de manière que la part de la faveur dominât entièrement la part de la justice ; de même qu'il profita de cette occasion pour prouver que, si d'un homme sans titres admissibles il pouvait faire un grand personnage, il pouvait avec la même facilité, et quels que fussent les titres, anéantir quiconque lui ferait ombrage, quiconque ne lui garantirait pas assez de dévouement à sa personne ou simplement n'aurait pas le bonheur de lui plaire. Il donna un exemple que la Restauration fut trop heureuse de suivre et qui introduisit dans la composition de ces maréchaux un détestable mélange.

Oui, pour rendre une telle dignité propre à être enviée, il fallut bien la décerner en tout temps aux plus méritants, c'est-à-dire, à Masséna d'abord, à Saint-Cyr, comme grand tacticien ; à Kellermann, comme le vainqueur de Valmy ; Jourdan, comme le vainqueur de Wattignies et de Fleurus ; Lannes, comme homme d'inspiration ; Bernadotte et Suchet, au point de vue de la capacité ; Ney, de la vigueur ; Murat, de la vaillance ; voilà l'honneur de notre bâton de maréchal, honneur auquel Dumouriez, Pichegru, Moreau, comme militaires, non comme Français, Hoche, Marceau, Championnet, Dugommier, Kléber, Desaix, Joubert, s'ils n'étaient déjà morts, et Vandamme, s'il eût été nommé, eussent ajouté ; mais, sous l'Empire, Soult, homme de cabinet, non de bataille, Berthier, Pérignon, Serurier, Augereau, Lefebvre, Bessières, Mortier, malgré son coup de collier de Krems, Brune, dont la réussite en Suisse ne peut se désigner par le mot de victoire, et qui, en Hollande, n'a vaincu les Anglais que grâce à la vigueur de Vandamme, comme Davout n'a vaincu les Prussiens à Auerstaedt que grâce aux généraux Legrand, Morand et Gudin qui commandaient ses divisions, Marmont, Macdonald, Oudinot, malgré sa vaillance chevaleresque, Grouchy[1], et sous la Restauration, Clarke, Beurnonville, Vioménil, Maison ; de tels choix scandalisent au lieu d'édifier ; ils ternissent le lustre

1. Quant à Victor, il fut fait maréchal, non par le fait de son mérite, mais grâce à une véritable fantaisie du maréchal Lannes, bien loin de penser sans doute que, par cette élévation, il créait pour l'avenir une âme damnée de Louis XVIII. C'est Victor, en effet, que l'on fit ministre de la guerre lorsqu'on voulut un exécuteur aveugle des hautes œuvres préméditées contre les débris des armées de la République et de l'Empire. Victor avait été tambour, et je me rappelle à ce propos un mot que je consigne ici, faute de prévoir si par la suite je lui trouverais une

qu'aurait eu sans eux la grande dignité du maréchalat; et, pour en revenir à la première promotion, lorsqu'il reçut cette dignité, que trente-six ans plus tard Sébastiani devait achever de ravaler, je me souviens du ton moitié de colère, moitié de dédain, avec lequel le général Masséna répondit à mes félicitations par cette boutade : « Nous sommes quatorze! »

Peu de jours après l'avènement de Napoléon au trône impérial, Eugène Beauharnais passa à Orléans pour aller présider, à Blois, le collège électoral du département; il avait marché toute la nuit et s'arrêta à l'hôtel du Loiret pour déjeuner. Ayant demandé une pièce qui ne fût pas publique, et le maître de cet hôtel ne voulant pas le faire monter plus haut que le premier étage, entièrement occupé par lord Elgin et par moi, ma salle à manger lui avait été ouverte : il était de suite venu m'en faire des excuses. De cette sorte, informé de son arrivée, j'allai lui tenir compagnie pendant son repas; mais ce qui prouve à quel point j'étais mauvais comédien, c'est que, en me servant sans trop d'efforts de ces mots : « l'Empereur »... et même : « Sa Majesté l'Empereur », pour parler de Bonaparte, il me fut impossible d'employer le mot d'Impératrice et celui de Majesté à propos de Joséphine, qui, malgré la transformation de son mari et sa communauté d'honneurs, restait pour moi madame Bonaparte. Je ne pus en demander des nouvelles qu'en disant à Eugène : « Comment se porte madame votre mère? » Cette maladresse, pour ne pas dire plus, le fit sourire, et j'eus la nouvelle maladresse de rire moi-même. Eh bien, j'ai souvent rappelé cette gaucherie, et j'ai trouvé bien d'autres personnes que moi qui l'auraient de même commise. C'est que, relativement à Bonaparte, les faits les plus extraordinaires ayant exalté l'imagination, dépassé toutes les attentes, bouleversé jusqu'à la pensée, on était accoutumé à le comprendre plus grand que tout ce qu'on avait considéré comme grandeur; mais pouvait-il en être de même de sa femme, que rehaussaient sans doute

meilleure place. Préval était avec le général Delmas lorsqu'ils apprirent que le général Victor était en pleine retraite à Peschiera et criait très fort contre ceux qu'il accusait de sa défaite. Avec son grand air de gentilhomme, l'ancien comte de Delmas, devenu général républicain, s'écria : « Il y aura donc toujours du tambour dans cet homme, qui ne fait du bruit que quand on le bat ! »

des qualités précieuses, qu'ornaient des grâces infinies, mais qui n'en restait pas moins pour moi, comme pour tant d'autres, Joséphine, l'ancienne maîtresse de Barras, celle qui, au prix du commandement de l'armée d'Italie, était devenue madame Bonaparte, celle qui, pour un pot-de-vin de cinq cent mille francs, avait fait donner les fournitures de l'armée d'Italie à cette épouvantable Compagnie Flachat, dont les vols effrontés avaient causé l'effroyable misère et la famine de nos troupes lors du siège de Gênes et avaient forcé Masséna de traiter avec Mélas? Peu à peu, cependant, je me mis au ton du jour, et bientôt il n'y eut plus rien d'impérial que je ne trouvasse en Joséphine.

Le 21 mai, j'avais reçu l'ordre de faire prêter à tous les officiers de mon état-major, aux colonels et majors des corps sous mon commandement, aux officiers isolés, aux inspecteurs, aux receveurs et commissaires des guerres et entre mes mains, le serment prescrit par le sénatus-consulte organique du 28 floréal ainsi conçu : « Je jure obéissance aux Constitutions de l'Empire, et fidélité à l'Empereur. » Chaque colonel ou major devait recevoir le serment de ses officiers et le faire ensuite prêter par bataillon ou escadron. L'ordre portait encore « de donner à cette auguste cérémonie tout l'éclat qui convient à un acte qui assure le bonheur de la France », et d'en dresser ou faire dresser procès-verbal.

Le 4 juin, on me témoigna la satisfaction du maréchal Murat quant à la manière dont j'avais fait exécuter les ordres, et on me prévint qu'il allait donner connaissance de mon rapport à Sa Majesté l'Empereur.

Le 12, je reçus l'ordre de me trouver le dimanche suivant à Saint-Cloud, pour être admis par Sa Majesté Impériale à la prestation du serment.

Le 15, et quand j'eus fait le voyage d'Orléans à Paris, on me prévint que cette prestation n'aurait pas lieu.

Le 20, je fus informé que le lendemain, à onze heures et demie du matin, S. M. l'Empereur admettrait plusieurs généraux et colonels à la prestation du serment, et je fus invité à me joindre à ceux qui, à cet effet, venaient d'être convoqués par ordre de S. A. I. Mgr le grand Connétable.

Enfin, le 25 juin, on m'apprit que j'avais exprimé le désir qu'il

fût chanté, dans l'église de l'Hôtel des Invalides, un *Te Deum* solennel, en actions de grâces de l'heureux avènement de Napoléon Bonaparte au trône de l'empire français, mais que, pour concourir à donner à cette auguste cérémonie (qui eut lieu le mercredi 15 août à huit heures du soir), tout l'éclat dont elle était susceptible, il m'en coûterait cinq jours de solde... On le voit, dans ce travail d'enfantement, qui avait pour but de paraître accoucher d'un empereur tout venu, rien ne coûta, ni les rôles, ni les parades, ni les courses, ni les écritures, ni les actes, ni l'argent, fût-ce celui des autres : et c'est ainsi que, en redoublant d'efforts pour donner aux grimaces l'expression et la joie du délire, pour dissimuler la force et pour étouffer les cris de la France réduite à mettre au monde un maître qu'elle n'avait pas conçu, c'est ainsi, dis-je, qu'acheva de s'opérer cette espèce de délivrance qui devait finir par la plus terrible sujétion aux plus implacables ennemis de notre France. Mais de telles pensées, de semblables terreurs, étaient hors de la prévision des hommes ; comment deviner, en effet, que le plus grand homme des temps modernes deviendrait le singe des plus petits rois vaincus par lui ; que sa haute raison céderait aux vanités les plus infimes ; que ce chef, à l'entraînement duquel aucune bonne volonté ne résistait, arriverait à rebuter les plus grands enthousiasmes ; que ce vainqueur qui épouvantait l'univers rendrait l'espérance à ses ennemis les plus abattus ; qu'il continuerait la guerre quand les sacrifices de toute nature, l'épuisement général, le dégoût des soldats comme des chefs, ne lui en laissaient plus les moyens ; qu'il rejetterait la paix quand il n'y avait plus pour lui de salut qu'en elle, et cela parce qu'un des plus plats de ses adulateurs aurait la bassesse de lui dire : « Et votre étoile, Sire ? »

Qui donc, en 1804, pouvait avoir de pareilles pensées, alors que l'étonnement et l'extase, la confiance, le respect et l'obéissance subjuguaient irrésistiblement presque tous les sujets de l'Empire ? Quel exemple, notamment, que celui de mon chef direct Murat qui, pour prix de son dévouement, plus encore que comme conséquence de son mariage, était devenu, en peu de mois, général de division, gouverneur de Paris, général en chef, maréchal d'Empire, grand'croix de la Légion d'honneur, grand amiral, grand connétable, prince, altesse

sérénissime, altesse impériale! Qui n'eût été aveuglé par le spectacle de cette éclatante fortune?

J'ai raconté comment j'avais reçu ma nomination de membre de la Légion d'honneur. Depuis lors, cédant aux instances de mon père, j'avais écrit au Premier Consul pour établir mes titres au grade d'officier, et, en réponse, je reçus l'avis de ma nomination de commandant [1] le plus élevé des grades qui fussent dévolus aux généraux de brigade, dont plusieurs ne furent qu'officiers, dont quelques-uns ne furent que chevaliers, alors que cinq ou six généraux de brigade ou même de division (le général La Poype, par exemple) ne furent pas mêmes légionnaires. Le grade de commandant était d'autant plus agréable, à cette époque, que les grands officiers ne portaient que la croix d'or à la boutonnière, et qu'en apparence on n'était précédé que par les grands'croix, très peu nombreux. Je fus donc aussi bien que je pouvais l'être, et mieux que je ne l'espérais, et j'ai toujours été convaincu que j'avais dû cette faveur à Murat et à cette circonstance que Berthier était resté étranger au travail de la première division. Par la suite Berthier n'a jamais permis que je dépassasse ce grade.

Quoi qu'il en soit de ce fait, et pour donner plus de prix à ces décorations, l'Empereur résolut de les distribuer lui-même à tous ceux qui pourraient les recevoir de lui. Employé dans la division dont Paris était le quartier général, je fus appelé pour la première de ces distributions, qui se fit aux Invalides, et j'ai encore le ruban que toucha Napoléon en me remettant ma croix. Je me souviens des sentiments qui nous assaillirent alors. J'ai essayé de donner l'idée des premières méfiances, des inquiétudes auxquelles je n'avais pas échappé plus que d'autres; mais, à dater de ce jour, l'ère s'ouvrait pour nous, l'ère de la foi nouvelle. Je vois encore sur ce trône resplendissant et fondé par tant de triomphes, je vois encore la figure éternellement imposante de cet homme au puissant regard et qui ne semblait plus être homme que par la forme : je le vois, dans son costume inusité, relevant à la fois et la gloire de l'ai-

1. Ce titre a été remplacé à la Restauration par celui de commandeur. (THIÉBAULT.)

gle romain, dont il recommençait le vol, et la splendeur de la couronne de César, dont il avait armé sa tête immense.

Cette cérémonie fut entièrement belle. Le local ajoutait encore aux impressions qu'elle ne pouvait manquer de produire : des milliers de drapeaux, dont cette église des Invalides était comme obscurcie, se trouvaient là comme la justification de ce prix décerné aux plus nobles services. Hélas ! dix ans plus tard, ils devaient être non pas reconquis par des actions d'éclat égales à celles qui nous avaient valu leur conquête, mais volés en masse par ces mêmes ennemis auxquels on les avait pris et qui n'avaient pas su les défendre : souvenir à jamais détestable pour les Français qui ont vu cette église pavoisée d'une telle gloire et, dix ans après, si honteusement dépouillée, avec le consentement non pas tant de Louis XVIII que de sa désastreuse séquelle.

Au sortir des Invalides, un grand dîner, donné par Murat, réunit à Neuilly tous les généraux et officiers supérieurs de la première division qui venaient d'être décorés, et ce fut dans l'enivrement de l'enthousiasme que l'on porta des toasts auxquels Murat et sa charmante Caroline furent associés.

Pendant une de ces somptueuses réceptions auxquelles j'assistai alors, les yeux fixés sur le trône d'or et de pourpre qui paraissait aussi indestructible qu'il était resplendissant, je me rappelai tout à coup la première fois que j'avais vu ce même Bonaparte, alors général de brigade réformé. C'était dans ce jardin des Tuileries, qui était devenu le sien, et vers le haut de l'allée du Printemps, aujourd'hui des Orangers. A cette époque, ce petit homme, ne vivant à Paris que de la bourse du père de Junot, le premier aide de camp qu'il avait eu, était réduit à solliciter pour son compte ce qui bientôt ne devait émaner que de son bon vouloir; il accompagnait ce jour-là, et fort modestement, trois personnes aussi peu connues que lui, et n'avait dû de nous être signalé qu'au fait de se trouver parmi les victimes d'Aubry. Ainsi de la place où je me le rappelais à celle où je le voyais, il n'y avait matériellement que trois à quatre cents pas, quant à la distance; trente pieds au plus, quant au niveau; mais quels espaces immenses avait-il fallu parcourir, à quelles hauteurs incommensurables avait-il fallu s'élever pour passer

d'une de ces positions à l'autre! Ce Bonaparte que je voyais encore si maigre, si sec, si jaune, si chétif; ce Bonaparte, sans nom, sans carrière, sans fortune, qui paraissait sans avenir, qui, n'ayant pas en territoire la surface d'une de ses semelles et ne pouvant rêver que la médiocrité, semblait spéculer sur la compassion qu'il excitait, ce Bonaparte se trouvant avoir surpassé toutes les gloires, concentré toutes les puissances, recevait l'hommage des rois auxquels il allait s'allier, tenait parmi eux le premier rang, était prêt à distribuer les sceptres à tous les siens et, devenu le plus formidable des souverains du monde, marquait par des monuments la trace de chacun de ses pas.

Quant à sa Cour, ce qu'elle acquérait d'éclat n'était pas croyable. C'était celle du roi des rois. Déjà le grand cordon et le crachat de la Légion d'honneur y faisaient porter par centaines les ordres étrangers. Il y manquait encore des titres personnels et héréditaires, mais on pressentait qu'ils n'y manqueraient pas longtemps; d'ailleurs les plus hautes dignités recréées avec profusion, les qualifications de Prince, de Monseigneur, d'Excellence, rétablies, en tenaient lieu, en attendant qu'elles les accompagnassent. Les plus riches costumes en distinguaient les titulaires: il en était de même des places d'écuyers, de chambellans: ces dernières même, portées au nombre de cent, étaient occupées par les plus notables et les plus riches personnages de tous les pays réunis sous le sceptre impérial, et elles étaient ambitionnées comme une grâce: il n'y avait pas jusqu'aux anciennes familles de France qui déjà ne sollicitassent un emploi auprès de l'Empereur et de l'Impératrice, ou simplement dans les maisons de ses frères ou de ses sœurs. Mais, à l'égard des solliciteurs appartenant à ces grandes familles, si le chef d'État était porté à les accueillir, le soldat se scandalisait encore en Napoléon, lorsqu'il leur voyait ainsi préférer la livrée aux uniformes; et l'homme était blessé de ce que ces gens-là n'avaient pas voulu l'aider à fonder la puissance dont ils faisaient l'assaut pour en profiter. C'est ce souvenir et cette rancune qui, en 1812 et 1813, lui firent inaugurer les gardes d'honneur, et les fils des premières familles de France reçurent tout à coup l'ordre de rejoindre ce corps, et furent forcés de s'exécuter. C'est le même sentiment qui lui arracha ce mot terrible de vérité : « Je leur ai ouvert

les rangs de mes armées, et aucun d'eux ne s'est présenté; j'ai ouvert mes antichambres, ils s'y sont précipités en foule. »

C'est vers ce temps que j'eus avec M. Morin, dont j'ai cité en son lieu la haute transcendance, un entretien d'une grande force de prévision, si l'on se reporte à l'année où il eut lieu, huit mois après Austerlitz. Nous discutions l'avenir de l'Empereur. Aveuglé par l'éclat de nos victoires, fasciné du même éblouissement que l'Europe et la France, je ne voyais plus de limite qui pût être imposée à la toute-puissance du vainqueur du monde.

« Je conviens, me dit M. Morin, que l'Empereur est le plus grand général des temps modernes, et nos armées, les premières armées de l'univers; mais s'il a vaincu, ses victoires lui ont fait plus d'ennemis qu'elles ne lui ont donné de gloire: s'il a conquis, chaque conquête l'affaiblit plus qu'elle ne le consolide. Il sait soumettre, il ne sait pas rallier. On ne lui pardonnera ni ses succès, ni son origine. Il n'est pas un roi qui ne soit révolté de lui voir une couronne, pas un peuple qui la lui pardonne, pas une population qui ne soit humiliée d'avoir été foulée par lui, personne qui ne soit exaspéré par son orgueil, qui ne soit épouvanté de son ambition. Ce projet du rétablissement du grand empire, ces dénominations de grand peuple, de grande armée, proclament petit tout ce qui n'est pas lui ou n'émane pas de lui. Insatiable, rien ne bornera son avidité, et il ne s'arrêtera ni dans le cours de ses prospérités, ni dans le cours de ses désastres. Ainsi il ne faut à ses ennemis qu'attendre. En ce moment l'impuissance seule les arrête; mais leur haine se propage; je ne dis pas cependant qu'il touche à sa ruine, je me borne à dire qu'il y marche. Je ne nie pas même qu'il ne puisse accroître encore sa trompeuse puissance et s'élever davantage; mais ce ne sera que pour tomber dans un plus profond abîme. Croyez-moi, son édifice perd en fondation, en solidité, tout ce qu'il gagne en étendue et en exhaussement. En dépit des trêves, il y a entre lui et l'Europe une lutte qui ne finira que par sa destruction, parce que, d'un côté, il y a vingt nations, et que, de l'autre, il n'y a qu'un homme. Enfin, son premier revers sera le signal d'une croisade à laquelle la France elle-même, la France alors fati-

guée et épuisée, ne restera pas étrangère. Or ce revers, il est impossible qu'il ne l'éprouve pas, attendu que tout s'épuise, et que l'enthousiasme qui le divinise aujourd'hui s'usera comme le reste. Et voulez-vous que j'achève de vous dire ma pensée tout entière? Je ne comprends pour lui que dix ans de règne. »

Frappé lui-même de son inspiration, M. Morin me demanda d'en retenir les termes, et maintenant que la puissance colossale, que ses pressentiments condamnaient à la ruine, n'est plus qu'un souvenir, je lui donne acte de sa prophétie. Hélas! il avait trop raison.

Dans l'appartement que Napoléon occupa à Munich en 1805 ou 1809, se trouvait un portrait de Charles XII. « Qu'on ôte ce portrait, dit-il en l'apercevant, c'est un homme sans résultat. » Où sont les résultats qu'il a laissés? Et quel rapprochement découlerait de ce fait, si à Napoléon, qui fit perdre à la France tout ce qu'elle avait conquis, et ce qu'elle avait conquis sans lui et avant qu'il fût question de lui, on comparait Frédéric le Grand, qui, chef d'un faible État, seul contre l'Europe entière, sans finances et sans population, c'est-à-dire avec de la fausse monnaie et des déserteurs, doubla la puissance de la Prusse, la mit au rang des premières nations, l'y maintint et ne perdit rien de ses conquêtes? Et pourtant qui oserait mettre Frédéric avant Napoléon? Mais aussi qui jamais mettrait en seconde ligne le Salomon du Nord, le monarque législateur et, sans parler du littérateur et du poète, l'inventeur de l'artillerie légère, le premier qui conçut et exécuta la pensée de faire marcher des armées en poste, qui battit tous les généraux de son temps, ne désespéra pas même après la prise de sa capitale et le découragement de tous les siens, et se montra aussi savant stratégiste, dans le calcul de ses opérations, que guerrier formidable sur le champ de bataille; aussi juste, aussi sage, aussi économe qu'admirable dans le gouvernement de ses États?

GÉNÉRAL THIÉBAULT.

LEURS ÂMES

IV

Madame d'Argonne, prête depuis longtemps, attendait en allant et venant dans le salon, la voiture qu'on n'annonçait pas tandis que son mari, enfoncé dans un grand fauteuil lisait paisiblement *le Gaulois*. A la fin, elle demanda, surprise de cette attente prolongée :

— Vous ne pensez pas qu'il soit arrivé quelque chose?... la voiture est très en retard?...

Il répondit, sans cesser de lire :

— Mais non... il n'est que l'heure!...

Elle reprit sa promenade, un peu agacée. Ce qui l'ennuyait dans les courses et l'empêchait d'y aller plus souvent, c'est que le dimanche elle aimait à rester chez elle. C'était aussi le monde qu'elle rencontrait. Tous ces insignifiants, dont il fallait entendre les extraordinaires banalités, auxquels il en fallait répondre, la fatiguaient, mais elle aimait assez les courses en elles-mêmes. Une belle course l'amusait, et, puisqu'elle avait à subir les tracas de la toilette et du trajet et les protestations d'admiration, de respect, ou même de tendresse d'un tas

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

d'ennuyeux corrects, bien mis et bien pensants, elle voulait, au moins, comme dédommagement, voir l'ensemble de la journée.

Elle insista :

— Je suis sûre qu'il y a quelque chose de démoli !... je vais sonner!...

Elle demanda au valet de pied qui entrait :

— Pourquoi la voiture n'est-elle pas prête?...

Il répondit que la voiture était prête... seulement il s'en fallait de deux ou trois minutes qu'il fût la demie, et on attendait pour annoncer que l'heure fût sonnée.

— Comment, la demie?... mais on part toujours à deux heures!...

— C'est monsieur le comte qui a donné les ordres lui-même... et monsieur le comte a dit deux heures et demie...

Christiane se tourna vers son mari :

— Vous avez demandé la voiture pour deux heures et demie seulement?...

— C'est bien possible!...

— Tiens!... pourquoi ça?...

— Je me serai trompé...

Il répondait avec un peu d'embarras, et elle flaira une combinaison dans ce dérangement de la routine accoutumée. En approchant d'Auteuil, en se trouvant prise dans la triple file des voitures qui avançaient collées les unes aux autres, se frôlant au moindre arrêt, elle devina la combinaison elle-même. Jamais ils ne marchaient dans une telle cohue : d'habitude, ils passaient au même endroit une demi-heure plus tôt. Le comte avait voulu arriver dans le flot retardataire, c'est-à-dire dans le flot élégant. Consolé de n'être pas du *coach* des Treuil, il tenait à faire admirer aux connaisseurs une grosse victoria un peu lourde, qui arrivait de Londres, et une paire de cobs irlandais, qui trottaient haut et vite, secouant leurs frontaux fleuris d'œillets saumon. Avant l'arrivée, les Treuil les dépassèrent. Treuil, infiniment correct, avait près de lui madame de Vonancourt dans une étourdissante toilette vert et mauve. La baronne, fidèle aux couleurs que les imbéciles ont assignées aux brunes, avait une robe de pékin corail à manches monstrueuses et un grand chapeau très empanaché de plumes

rouge feu, corail et rose. Le tout réussi et élégant, bien qu'un peu hurlant, et signé, à première vue, — pour les yeux exercés de M. d'Argonne, — du couturier le plus en renom. A côté d'elle était son père, écarlate sous un chapeau gris. En face, Morières, l'air froid et ennuyé, regardait de ses yeux à demi clos, d'où filtrait une mince lueur pâle et coupante, la foule curieuse des élégances qu'il incarnait. Vonancourt, à la fois bavard et discret, remuant et effacé, savourait l'honneur qu'on lui faisait et s'appliquait de toutes ses forces à le mériter de nouveau. Il y avait aussi le comte Dupuis, un garçon de trente-cinq ans, laid, bête et méchant qui, sans argent ni agrément d'aucune sorte, s'était poussé, on ne savait comment, au premier rang de ce monde fermé. Le *coach* rouge à train jaune éclatait sous le soleil, et les quatre chevaux rouans marchaient lentement, dans le cliquetis des harnais.

Presque au moment où le *coach* dépassait d'une longueur les d'Argonne, la voiture des Givray les rejoignit. Pendant un instant, ils marchèrent côte à côte dans la file. La petite de Givray, gaie comme un pinson, roulée dans du crépon gris perle et coiffée d'un canotier en gros paillasson gris à ailes de mouette, promenait partout autour d'elle un œil blagueur et amusé. Et, comme le comte Salomon, assis à l'arrière du *coach* se mouchait longuement avec un bruit de trompe, elle le désigna de la pointe de son ombrelle, en disant à Christiane, qu'alors elle frôlait presque :

— Il n'y a pas à dire... c'est un cheveu dans le beurre des Treuil, ce bonhomme-là !...

Madame d'Argonne se mit à rire, tandis que son mari vexé regardait avec inquiétude si personne n'avait entendu, et faisait des vœux pour qu'un remous des voitures poussât au loin cette compromettante voisine. Tout à coup, il se retourna pour regarder une victoria bien attelée qui arrivait à droite, dans la file la plus éloignée des Treuil, mais tout à fait à la même hauteur, et il dit très bas, en frôlant doucement le bras de Christiane :

— C'est amusant!... voilà justement Blanche Lacombe sur la même ligne que les Treuil !...

La comtesse remarqua à peine la grande fille aux sourcils noirs, aux cils immenses, aux lèvres duvetées, assise raide

dans sa victoria. Mais madame de Givray dit à son mari en la lui montrant :

— C'est drôle !... elle ressemble à « Agar » !... Moi, à la place de Treuil, j'aurais mieux aimé changer !...

Comme elle regardait autour d'elle en riant, M. de Givray demanda :

— Qu'est-ce que vous cherchez ?...

— La cocarde tricolore... il doit y avoir pas loin une voiture qui charrie des membres du gouvernement...

Il se mit à rire aussi et répondit :

— C'est probable !...

Le culte de Lacombe Ire pour les gens au pouvoir égayait infiniment l'entourage de M. de Treuil.

Certes, elle le trompait joyeusement avec qui voulait l'y aider, mais quand elle pouvait s'offrir un personnage politique gouvernemental, sa joie devenait du délire. Ministres, députés officiels, chefs de cabinets, tout lui était bon. Les grades mal acquis, les titres d'un jour, les décorations honteuses, la remplissaient d'un respect religieux et intense, la plongeaient dans des extases infinies. Cette fille, pêchée dans le ruisseau par des hommes élégants ou riches, qui ne parlaient devant elle des gens au pouvoir que pour les blaguer, éprouvait une sorte d'émotion sacrée à la vue du personnage officiel le plus ridicule ou le plus râpé. Pour elle, le Gouvernement, c'était « la Cour » ! Ce mot, qu'elle écrivait avec un grand C, renfermait à ses yeux toutes les élégances et toutes les grandeurs. C'était une distraction, pour les amis de M. de Treuil, de la questionner et de savoir les noms des gens rencontrés avec elle. On apprenait l'histoire contemporaine avec Lacombe, heureuse d'énumérer par le menu ses belles relations.

M. d'Argonne examinait tour à tour la toilette de la baronne et celle de la danseuse. Rouges toutes deux ; toutes deux venant évidemment de chez Montaut. Et, comme madame de Treuil semblait, elle aussi, regarder avec une hauteur approbatrice la maîtresse de son mari, il dit à Christiane, d'un ton pénétré, en lui indiquant la baronne :

— Non, mais a-t-elle un tact, hein ?... en a-t-elle un ?...

Madame d'Argonne eut un petit mouvement d'épaules. Toutes ces histoires l'écœuraient un peu. Elle avait beau faire,

elle n'arrivait pas à admirer ce tact fait de compromissions et de tolérances. Au lieu de comprendre mieux, à force de le connaître, ce monde où elle vivait, elle arrivait insensiblement à le prendre en horreur. Et elle pensait que sur cette route ensoleillée, dans ces voitures pleines de fraîches toilettes, il n'y avait que de vilaines âmes, prêtes à toutes les hypocrisies et à tous les cynismes mondains. Elle chercha madame de Givray, pour reposer ses yeux sur ce visage rieur et malin qu'elle aimait bien, mais la file de gauche avait repris le trot, et elle aperçut la voiture des Givray qui disparaissait au tournant de la route. Alors, elle resta jusqu'à l'arrivée sans parler, un peu triste. Elle regarda descendre du *coach* les invités des Treuil, et elle suivit d'un œil distrait leur entrée au pesage. Seul, le comte Dupuis s'arrêta au bord de la route : il y resta, semblant attendre. Machinalement, Christiane qui descendait de voiture à son tour, regarda qui arrivait derrière elle. Elle vit Blanche Lacombe, à qui Dupuis tendit la main et offrit le bras pour la faire entrer. Et elle se dit que c'était probablement par une multitude de complaisances de ce genre que cet individu sans esprit, sans « physique », sans argent et sans nom, était arrivé à se faufiler dans un monde qui n'était pas le sien, et peu à peu à y compter, puis à faire partie des grands cercles.

Tout de suite elle demanda à son mari de la conduire près de madame de Givray, qui devait être assise à sa place habituelle. Il était convenu que la première arrivée garderait des chaises. Il fit ce qu'elle voulait, mais en bougonnant un peu.

— Quelle drôle d'idée de toujours te coller ainsi à madame de Givray !... on ne l'aime pas, tu sais ?...

— On a tort... mais ça m'est égal !... et à elle aussi !...

— Ça t'est égal !... c'est très joli, tout ça !... on dirait, ma parole, qu'on peut se passer de tout le monde !...

— Il me semble...

Sans savoir ce qu'elle allait dire, il l'interrompit :

— Il te semble mal !... il faut plaire si nous le pouvons... et, dans tous les cas, ne pas heurter l'opinion de front, si nous voulons réussir...

— Réussir à quoi ?... On croirait, à t'entendre parler de nous, qu'il s'agit d'un ménage qui cherche une place !... Réussir ?... qu'est-ce que tu veux donc de plus que ce que tu as ?...

— Je veux, pour toi et pour moi, une situation que nous n'avons pas encore...

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il tournait en parlant autour du *paddock*, oubliant de conduire Christiane près de madame de Givray. Elle demanda, en souriant :

— Est-ce que tu vas me faire tourner longtemps comme ça ?...

Il s'excusa :

— Pardonne-moi !... je ne pensais plus à ton rendez-vous... je voudrais tant te voir comprendre la vie comme il faut !...

— C'est-à-dire comme toi ?...

— Parfaitement !... nous serions si heureux !..

Elle murmura, les yeux tout pleins de larmes :

— Est-ce que nous ne le sommes pas ?...

Il répondit, dans un élan sincère :

— Oh ! si !... je veux seulement dire que tout serait bien plus facile, si nous avions en tout la même façon de voir...

Après un silence, il ajouta :

— Sois gentille pour Morières, veux-tu ?...

— Tu m'as déjà recommandé ça hier au soir... pourquoi ne veux-tu pas que je sois, de moi-même, aimable pour un monsieur que je sais ton meilleur ami ?... Seulement... je crois que je ne lui plais pas du tout !...

Voyant qu'il la regardait, l'air consterné, elle reprit :

— Pourquoi donc tiens-tu tant à ce que je lui plaise, à M. de Morières ?...

Il répliqua, en allant vers les Givray, qu'il venait d'apercevoir :

— Parce que c'est lui qui fait les réputations et les engouements...

Quand, après l'avoir installée près de madame de Givray, M. d'Argonne demanda à sa femme si elle n'avait plus besoin de lui, elle répondit avec conviction :

— Oh ! plus du tout !...

Et c'est avec une sorte de soulagement qu'elle le vit s'éloigner.

Madame de Treuil passait au bras de Morières. Ils saluèrent sans s'arrêter, et Christiane devina qu'ils parlaient d'elle. C'était vrai ; la petite de Givray, avec ses oreilles éton-

namment fines, les avait entendus. Elle se tourna vers la comtesse :

— Ils trouvent que vous vous habillez mal !...

— Jacques aussi le trouve !...

M. de Givray demanda, regardant la jeune femme si fraîche dans sa robe blanche qui tombait toute droite, accusant à peine les hanches fines :

— Même aujourd'hui ?...

Elle se mit à rire :

— Non !... aujourd'hui, il n'a rien critiqué... il a même trouvé que c'était à peu près bien...

— A la bonne heure !... il eût été difficile !... n'est-ce pas, Rosette ?...

Madame de Givray, occupée de son cousin de Morières et de la baronne, suivit — comme elle avait coutume de faire — sa petite idée, sans répondre à la question de son mari :

— Ce pauvre André !... en voilà un, qui avait tout pour être charmant !...

— Mais... est-ce qu'il n'est pas charmant ?... — fit Christiane, surprise.

— Oui... si on veut... mais le chic l'abrutit !... il ne pense qu'au chic !... ne vit que du chic et pour le chic !...

Madame d'Argonne demanda en souriant :

— Je croyais qu'il vivait aussi pour *elle* ?... ou plutôt pour *elles* ?...

— Pour elles aussi !... mais, à condition qu'elles soient chic !... Une femme peut être belle, bonne, intelligente, exquise... elle n'existe pas pour André, si elle n'est pas chic... Ce matin, il est venu déjeuner avec nous, et je me suis presque mise en colère...

— A propos de quoi ?...

— A propos d'hier soir...

Elle s'arrêta sur un signe de son mari, et la comtesse pensa :

— Ils ont parlé de moi !...

La petite de Givray reprit :

— Si, au contraire, une femme est chic, il lui permet d'être méchante et bête... et laide aussi, par-dessus le marché...

— Il n'a pas besoin, pour l'instant, de tant de tolérance...

— fit observer M. de Givray, — madame de Treuil est une belle personne...

— Ah!... — demanda Christiane, — c'est madame de Treuil qui?...

— Pas encore, peut-être... il n'est revenu que depuis deux jours... mais il a l'air de la trouver à son goût... il s'en occupe énormément...

— Et — déclara madame de Givray — elle ne se gêne pas pour siffler au disque...

La comtesse répéta interrogativement :

— Siffler au disque???...

— Ça veut dire que la voie est libre... — expliqua M. de Givray.

Et, se tournant vers sa femme :

— Vous voyez, Rosette, vous parlez une langue si riche... que vos amis eux-mêmes ne la comprennent plus!... vous devriez faire attention à ne...

Elle l'interrompit :

— Laissez donc!... vous savez bien qu'avec moi ça ne sert à rien, la morale!...

— Vous ne comprenez pas que c'est un tort de parler comme vous le faites?...

— Eh! si!... je le comprends!... et puis après?... j'aurai beau prendre de belles résolutions... me surveiller... va t'faire fiche!... je recommencerai, je le sais bien... et vous aussi!...

Le comte Dupuis arrivait à eux, la bouche en cœur, le salut moelleux. Sans y être invité, il prit une chaise, s'assit, et croisant haut la jambe, demanda avec une familiarité vulgaire :

— Avez-vous vu?... elle est bien bonne!... nous sommes venus botte à botte avec Lacombe!... on se dépassait... on se rattrapait... on se redépassait... La baronne a été très chic!... épatante, mon cher!... Du reste, je crois qu'au fond ça lui fait plaisir!... ça fait partie du train!... elle tient à ce que ça soit bien tenu comme le reste!... je me demande si ce n'est pas elle qui choisit les toilettes et qui commande « comme pour elle »... car elles avaient l'air des deux petites sœurs!... Aimables gens, les Treuil!... mais drôles de mœurs!...

Personne ne répondait, il demanda :

— Vous l'avez bien vue en venant, Lacombe, n'est-ce pas?...

Madame de Givray détestait Dupuis. Elle le trouvait ennuyeux et commun. Bien qu'elle n'eût aucune sympathie pour les Treuil, elle s'agaça de voir ce monsieur, qui profitait continuellement d'eux, de leur train, et même — disait-on — de leur bourse, les attaquer vilainement. Redressant sa petite tête comme aux jours de bataille, elle dit sèchement :

— Je n'ai pas vu mademoiselle Lacombe en venant... mais je l'ai vue ici... quand vous l'y avez amenée à votre bras...

Le comte Dupuis fit un mouvement, se croyant quitte et cherchant une réponse, mais madame de Givray était lancée. Elle reprit :

— Ça ne me choque pas, vous savez?... je comprends fort bien que, lorsqu'on a des amis aussi aimables et aussi utiles que les Treuil, on ferme les yeux sur leurs petites faiblesses... et qu'on y prête même au besoin les mains... si chatouilleux que l'on soit, d'ailleurs, au point de vue des mœurs...

Il répondit avec aplomb :

— Vous avez raison!... il faut être indulgent aux autres... et se dire que nul n'est parfait ici-bas ..

Puis, au bout d'un instant, il s'en alla.

— C'est absurde!... — fit M. de Givray, à moitié riant, à moitié sérieux, — pourquoi parlez-vous de la sorte à cet animal?... j'ai vu le moment où il allait se fâcher...

— Se fâcher?... allons donc!... pour avoir une affaire avec vous?... pas si bête!... risquer quelque chose pour rien?... ah! vous ne le connaissez guère!...

Et comme M. de Givray protestait :

— Mais non, je vous dis!... Si, au lieu d'être vous, — un bon garçon plein d'esprit et de bonne humeur, mais pas du tout « dernier cri »... — vous étiez un monsieur comme... comme André de Morières par exemple... j'aurais été plus modérée... Dans ce cas, une affaire le couvrait de gloire... et pour ça il eût consenti — peut-être — à risquer sa peau?... Mais avec vous, mon pauvre ami, pas la moindre gloire à croiser le fer!... rien que la chance, à peu près certaine, de se faire embrocher comme un limaçon...

— Comment, — dit madame d'Argonne qui regardait le comte Dupuis se perdre dans la foule, — c'est un monsieur comme ça?...

— Comme ça?... qu'est-ce que vous appelez « comme ça?... » c'est un monsieur comme les autres!... Ah! voilà André!...

M. de Morières s'inclinait devant madame d'Argonne, et, relevant la tête, l'enveloppait toute de ce regard bleu qui savait si bien voir alors qu'il semblait seulement caresser.

Du pied, Rosette poussa derrière lui une chaise, en disant :

— Tu ne t'assois pas?...

Il répondit, avec la câlinerie aimable qui traînait dans sa voix :

— Je m'assois... si vous voulez bien de moi?...

Et s'adressant à la comtesse :

— Est-ce que d'Argonne n'est pas là?...

— Le voilà!... — dit-elle en indiquant son mari assis à quelques pas, près de madame de Treuil.

La petite de Givray demanda :

— Tu as parié?... pour qui?...

— Pour *Swanhot*... il ne peut pas être battu...

— Ah!... tant mieux pour lui... et pour toi!...

— Il a donné sa mesure... et il est tellement supérieur à...

Voyant que Christiane n'écoutait pas et regardait au loin distraite, il s'interrompit :

— Mais... nous sommes là à parler de courses... sans penser que ça ennuie madame d'Argonne...

— Quoi?... — fit la comtesse qui n'avait entendu que son nom.

— Je dis que nous vous ennuyons... en parlant de choses que vous n'aimez pas...

Elle répondit étourdiment :

— Oh!... pas du tout... je n'écoutais pas...

Morières la regarda, interloqué, vraiment surpris du peu d'importance qu'il avait à ses yeux. Il n'était pas accoutumé à être traité avec une telle désinvolture.

Et Rosette, devinant vaguement ce qui se passait en lui, demanda, goguenarde :

— Ça t'épate, hein, ça?... Dis donc, si tu veux bien me permettre d'ennuyer encore un instant madame d'Argonne... je vais t'expliquer quelque chose...

— Quoi?...

— Un petit pari que tu vas aller me faire... si tu es bien gentil...

Il fit la grimace :

— Tu ne peux pas envoyer Henry ?...

— Non... il ne parie jamais... il est comme un empoté dans tout ça !...

— Eh bien, et moi ?... tu ne penses pas que je parie dans ces sales boîtes, n'est-ce pas ?... mes paris sont faits d'avance...

— Ça n'empêche pas que tu vas aller me mettre dix beaux petits louis sur un Finot placé...

— C'est idiot !... ce sera certainement *Surcouf* et *Loutch* qui...

— Ça, ça ne te regarde pas !... chaque fois que les Finot courent, je les prends placés, et ça me réussit... Tiens, voilà dix louis...

M. de Morières se leva.

— Attends !... je vais te rapporter tes tickets !...

Rosette dit :

— Ah !... le père Salomon qui s'amène !...

Se tournant vers la comtesse, elle ajouta :

— Il vient vous admirer...

Christiane répondit, souriante :

— Non !... pas moi !... vous !...

La petite de Givray faisait un mouvement de protestation, mais Morières affirma :

— Madame d'Argonne a raison !... c'est toi !... pas la peine d'écarquiller les yeux, va !... « Le père Salomon... », qui mourrait de chagrin s'il se doutait que c'est sous ce nom que tu évoques son image... est absolument féru de la « petite de Givray », — comme il dit, — chacun sait ça... excepté toi !...

Elle demanda, furieuse, en regardant le banquier arrêté à quelques pas avec Dupuis :

— Il se permet de m'appeler « la petite de Givray » ?...

— Dame ! oui... comme tout le monde...

— Elle cria, rageuse :

— Mais je ne veux pas, sapristi !... je ne veux pas !... Ah çà !... on m'appelera donc « la petite de Givray » jusqu'à ma mort ?... ça m'horripile à la fin !...

Ses petites oreilles rougissaient, tandis qu'elle examinait le

financier qui se rapprochait, glissant sournoisement à travers les chaises, en saluant très bas les gens reconnus au passage. Elle murmura :

— Seigneur !… qu'il est vilain !… je ne l'avais jamais si bien regardé !… sa figure est toute zigzaguée de petites veines rouges… elle ressemble à l'envers d'une feuille de bégonia !…

Avant qu'il fût tout près, elle se leva et prit le bras de Morières.

— Fais-moi faire un tour, veux-tu ?…

Et elle s'éloigna, en disant un gentil bonjour au banquier. Déçu, mais poli, il s'assit gauchement entre madame d'Argonne et M. de Givray, les regardant sans rien dire, l'air à la fois aimable et embêté.

La comtesse, qui avait envie de rire, demanda, cherchant un sujet de conversation :

— Est-ce pour *Loutch* ou pour *Swanhot* que vous avez parié ?…

— Je n'ai pas parié… je ne parie pas ici…

M. de Givray dit :

— M. Salomon ne parie que sur ses chevaux…

Le banquier avait une écurie de plat. Il pariait cher et il courait droit. Sa casaque blanche était immaculée. Enrichi tard, il n'entendait rien aux chevaux et il avait, au début, chargé le comte Dupuis de diriger l'écurie et les paris. Mais son expérience d'homme qui a beaucoup roulé les autres lui avait montré bien vite que Dupuis allait le rouler à son tour, et, ce qui était pire, discréditer ses couleurs, à la bonne renommée desquelles il tenait beaucoup plus qu'à la sienne propre. Alors, courageusement, il avait appris le métier. Il donnait lui-même ses ordres et s'en trouvait bien. La foule savait qu'il courait pour gagner, et jamais un murmure n'accueillait la rentrée de ses chevaux battus.

Chagny passait l'air gai, bien portant, heureux de vivre. Le comte Salomon l'appela. Il adorait Chagny : un des rares hommes du monde rencontrés chez sa fille, qui n'eût jamais cherché à le « taper », et le seul qui fût toujours poli pour lui.

Le fait est que Chagny, — qui haïssait pourtant de toutes ses forces la banque étrangère, — trouvait qu'on était, chez

les Treuil, « infect pour le père Salomon ». Treuil, lui, assez plat en présence de son beau-père, se dédommageait quand il n'était pas là. Il en voulait à mort au banquier de l'avoir joué au moment du mariage. Quant à « Agar », elle affectait pour son père et en général pour tous les gens de son ancien monde, le dédain le plus absolu. Ils étaient sortis de sa vie. Ils n'existaient plus qu'à l'état d'utilités, de machines à gagner et à faire valoir l'argent.

Souvent, en voyant le banquier isolé au milieu des invités de sa fille, — lesquels pour la plupart ignoraient le nom de ce gros monsieur obséquieux qui leur offrait des sièges en souriant d'un air engageant, — Chagny, bon garçon, avait causé avec lui. Il n'en fallait pas plus pour que le père Salomon le déclarât le plus distingué et le plus spirituel des hommes. Quand il avait dit « monsieur le vicomte de Chagny », il avait tout dit.

Chagny s'était assis. Le comte Salomon ne bougeait toujours pas. M. de Givray et Christiane se regardaient, pris du fou rire, en voyant Rosette qui passait et repassait au bras de Morières, attendant que le banquier se décidât à s'en aller. Chacun revenait à sa place, on allait courir le prix d'Issy. M. d'Argonne arriva au milieu du flot, amenant madame de Treuil « qui voulait dire bonjour à ces dames ». Elle prit la chaise que lui offrait M. de Givray. Rosette comprit qu'elle attendrait inutilement le départ de celui que Morières appelait son « bel amoureux », et, résolument, elle revint s'asseoir.

Le banquier venait d'acheter un étalon connu. M. d'Argonne le félicita de son choix. Alors, seulement, madame de Treuil s'aperçut que son père était là. Ses beaux sourcils se relevèrent, sa bouche se plissa. Ce n'était pas assez de l'avoir amené en voiture : il fallait encore que, pendant les courses, il vînt se coller à eux? Depuis quelques jours, la présence du pauvre homme excitait chez elle une recrudescence d'aigreur. Très engouée, pour l'instant, de M. de Morières, elle se rendait compte à quel point le banquier était peu fait pour lui plaire, et elle eût tout donné pour éviter les rencontres qu'elle redoutait. Elle savait aussi qu'elle ressemblait déplorablement à son père, et, qu'en le voyant, on pouvait assez facilement se représenter la tête qu'elle aurait dans l'avenir. Cette pensée

la navrait! Elle lui lança un regard chargé de rancune, tandis qu'il répondait :

— Oui... n'est-ce pas?... c'est un beau cheval!... bien suivi... avec des reins extraordinaires... j'espère qu'il donnera de beaux produits...

— On ne sait pas!... — fit Morières distrait — on ne sait jamais!... voyez *Gladiateur*... il n'a fait que des rosses?...

— C'est vrai... mais c'est exceptionnel!... moi, je crois à l'hérédité... aussi bien chez les animaux que chez les hommes... voyez les chiens... la même tache à la même place se transmet pendant dix générations... c'est comme les beaux cheveux et les cils touffus chez les humains... ou encore les belles dents... ou n'importe quel signe particulier à telle famille ou à telle espèce... oh! oui... je crois à l'hérédité!...

D'un mouvement machinal, la petite Givray se tourna pour regarder le nez de la baronne qui se détachait impitoyablement sur la redingote de Morières, et répondit, tandis que l'insistance de son regard indiquait clairement sa pensée :

— Moi aussi, j'y crois!...

Craignant qu'on ne la devinât, elle reprit vivement, en bafouillant un peu, et sans savoir très bien ce qu'elle allait dire :

— Ainsi... M. Dupuis, par exemple!... ben, je suis sûre qu'il doit ressembler à sa famille... je ne la connais pas, sa famille!... et je crois que personne ne la connaît... mais il a des pieds et des oreilles si extraordinaires qu'il ne peut pas être le premier à les avoir comme ça... ça doit être venu graduellement...

Madame de Treuil dit en souriant :

— Vous ne l'aimez pas, ce pauvre Dupuis...

— Oh non!...

— C'est pourtant un bon garçon...

Rosette protesta :

— Je ne trouve pas!... ça n'est même pas une bonne fille...

— Je crois — dit timidement M. Salomon, qui avait toujours sur le cœur les essais de filouterie de son ancien chef d'écurie, — que madame la vicomtesse de Givray a raison... le comte Dupuis est un monsieur dont il faut se méfier...

Il ajouta, s'adressant à sa fille :

— Et tu ne t'en méfies pas assez, Agar!...

Un brouhaha annonçait l'arrivée des chevaux, madame de Givray demanda :

— Qui est-ce qui a gagné?...

Personne ne put le lui dire. Et comme le banquier se précipitait pour aller savoir le nom du gagnant, elle l'arrêta :

— Mais non!... ça m'est bien égal!... j'ai dit ça sans savoir pourquoi... comme presque tout ce que je dis, d'ailleurs!...

D'un œil un peu triste, narquois aussi, madame d'Argonne regardait son mari qui offrait le bras à la baronne pour aller voir les chevaux. Mais elle refusait; elle était fatiguée, disait-elle, et préférait attendre ici la course. Et puis, il fallait retrouver les Vonancourt pour le départ.

Elle répondait, l'air indifférent, évidemment agacée de cet empressement qui tombait mal. Et, quelque désir qu'elle eût de rester correcte, elle ne pouvait s'empêcher de regarder expressivement, à la dérobée, M. de Morières toujours impassible.

Tout à coup, Chagny dit d'un air consterné :

— Oh!... madame de Bouillon engraisse encore!...

La princesse de Bouillon, une femme de cinquante ans, avec une tête encore belle sur un corps monstrueux, passait au bras de M. d'Antin, un grand jeune homme correct.

Le comte Salomon appuya :

— Elle engraisse beaucoup!... je regardais avant-hier à l'Opéra ses bras... c'est effroyable!... on ne sait pas ce qu'on voit... ça fait un drôle d'effet...

— Ça fait l'effet d'inconvenances!... — dit en riant Chagny.

— Taisez-vous donc!... — murmura madame d'Argonne, elle vient ici!...

En effet, la princesse venait à eux. Elle salua le groupe assez légèrement, et s'adressant à madame de Treuil, elle lui dit, se faisant très gracieuse et très chatte :

— J'ai une grâce à vous demander?... un de mes amis... un charmant jeune homme, qui désire vivement vous connaître... quand puis-je vous le présenter?...

Toutes les têtes s'étaient levées, écoutant plus curieusement que la politesse ne l'eût voulu. Depuis un mois, on ne s'occu-

pait que du nouveau flirt de la princesse. Et par « flirt », on entendait exactement le contraire de ce passetemps doux et modéré. Le nouveau flirt de madame de Bouillon intriguait vivement et déroutait un peu. Certes, on était fait à ses multiples aventures; on fermait les yeux tant qu'elles duraient, et on passait ensuite l'éponge dessus pour faire place aux suivantes. Mais c'étaient des aventures pour ainsi dire prévues, avec des gens que leur situation ou les circonstances désignaient d'avance presque fatalement. Cette fois, l'ordre de choses se trouvait bouleversé. Le nouveau favori avait vingt-deux ans et — disait-on — n'était pas du monde. A peine quelques intimes l'avaient aperçu, sans retenir son nom.

Chagny demanda à Christiane :

— Voulez-vous vous promener un peu?... goûter?...

— Je veux bien me promener...

Dès que Christiane circulait, sa singulière beauté — peu connue puisqu'elle se montrait peu — attirait autour d'elle ces curieux naïfs ou grossiers que recèle une foule, même relativement élégante. Elle s'en apercevait et ne s'en fâchait pas. Mais Chagny, agacé de creuser un sillon dans la masse compacte qui les entourait, demanda :

— Voulez-vous monter sur le toit pour voir la course?...

— Si vous voulez...

— En ce cas, dépêchons-nous... les chevaux vont partir...

Ils commencèrent à monter. L'escalier était désert. Certainement on courait déjà le grand steeple et, chacun à son poste, regardait. Christiane, qui montait presque en courant, s'arrêta tout à coup, devenue subitement très rouge, et, quand le bruit de ses petits talons eut cessé, Chagny, arrêté derrière elle, se mit à rire, très amusé.

A quelques marches au-dessus d'eux, des gens qu'ils ne voyaient pas, mais dont ils reconnaissaient les voix assourdies, parlaient. C'était Morières et madame de Treuil.

Elle répondait, se défendant, très molle, d'un ton abandonné :

— Non... pas ça... ne me demandez pas ça!...

— Je vous en prie?... soyez bonne... je vous aime tant!...

— Vous m'aimez?... depuis trois jours que vous êtes revenu?...

— Je vous aimais avant de partir...

— Je ne vous crois pas!...

— Enfin, qu'est-ce que je vous demande, en somme?... de venir me voir?... me voir sans plus... d'apporter un peu de vous dans ce logis où je suis si seul...

Elle répondit :

— Chez vous?... c'est impossible!...

— Eh bien... ailleurs?...

— Où ça?...

— Chez... chez un de mes amis...

— Où demeure-t-il, cet ami?...

Morières, un instant interloqué, répondit :

— Avenue Hoche... au rez-de-chaussée...

Il se souvenait qu'on venait de lui parler d'un appartement qu'on désirait sous-louer avenue Hoche. Qui diable lui en avait parlé?... Il ne savait plus!... Mais, ne voulant pas laisser refroidir les dispositions de madame de Treuil, — qu'il jugeait excellentes, — il se fit suppliant :

— Je vous en prie... ne me rendez pas malheureux!... venez!...

D'une voix un peu rauque, elle murmura :

— Eh bien, oui... j'irai...

— Quand?...

Elle chercha, déjà remise, se rappelant toutes les courses, les « cinq heures », les essayages de la semaine ; et elle dit enfin :

— Vendredi...

Il demanda :

— Vous n'êtes pas superstitieuse?...

Elle l'était. Elle cria presque :

— Non... non!... Jeudi!...

— Jeudi, à trois heures?...

— Oui... jeudi, à trois heures...

Et ils se remirent à monter.

Chagny dit seulement :

— Le siège n'a pas été long!...

Effarée de la facilité avec laquelle se traitait une affaire qui lui paraissait aussi sérieuse, Christiane murmura, sans même se rendre compte qu'elle parlait :

— Comme ça se fait simplement!...

Chagny répondit en riant :

— L'habitude !...

Il ajouta, écoutant les pas qui ébranlaient l'escalier :

— Nous pouvons descendre... la course est finie !...

Elle le suivit pensive, sans plus parler.

V

— André ne t'a pas promenée, hier, à Auteuil ?...

Christiane répondit :

— Non... je ne me suis promenée qu'avec M. de Chagny...

— C'est singulier !...

Elle paraissait très absorbée par la pêche qu'elle pelait. Son mari reprit :

— Il ne te l'a pas offert ?...

— Quoi ?...

— Eh bien, mais... de te promener ?

— Non... s'il me l'avait offert... j'aurais accepté... je n'avais aucune raison pour ne pas me promener avec M. de Morières...

Elle répondait distraitement. Le souvenir de sa promenade avec Chagny la ramenait à l'escalier de la tribune et à ce qu'elle avait entendu. M. d'Argonne vit, au vague de son regard, qu'elle ne l'écoutait qu'à moitié, et il en prit un peu d'humeur.

— Je te l'ai déjà dit... tu te fagotes !... oui... tu ne veux pas me croire ?... mais je suis sûr, moi, que si André ne t'a pas offert le bras, c'est uniquement à cause de ça !...

— Mais je ne vois pas, moi, quel intérêt il y a à ce que M. de Morières m'offre ou ne m'offre pas le bras ?...

Il haussa les épaules. Depuis le commencement du déjeuner, cette idée le talonnait d'avoir avec sa femme une explication au sujet du peu d'attention que Morières lui accordait, et il avait attendu impatiemment le départ du domestique.

Il reprit, d'un ton un peu cassant, qui donnait à ses compliments une allure de reproches :

— Tu es, sans comparaison, la plus jolie des femmes... j'entends des femmes qui comptent... tu les dépasses toutes par ta beauté... par ton intelligence...

Elle fit un mouvement :

— Oh !... pour ce qu'elle m'est utile, mon intelligence !...

Imperturbable, il reprit :

— Tu devais être remarquée par André !... tu étais désignée pour lui plaire entre toutes... et j'avoue que je comptais un peu sur lui pour te styler en quelque sorte...

Elle le regardait stupéfaite ; il ajouta :

— Oh !... je comptais sur lui comme ami... seulement !... je te connais, j'étais tranquille !...

— Tu es bien bon !...

— Je suis sûr de toi... mais je t'avoue que, pour ce qui est de lui... j'ai beau être son ami intime... je sais très bien que, quand une femme est en jeu... rien n'existe plus... il tromperait le bon Dieu, si ça se trouvait comme ça !... Non... je m'attendais à un flirt très vif... qui, grâce à toi, resterait un flirt... et je pensais que tu gagnerais beaucoup à ce jeu...

— Innocent ?...

— Eh ! mon Dieu, oui !... très innocent !... A mon sens, André devait être pour toi, non pas tant un ami qu'un exemple... qu'un... je ne trouve pas le mot...

— Un professeur de chic...

— A peu près !... j'espérais qu'il te ferait perdre ta raideur... je parle du moral, bien entendu... et que tu finirais par attraper ce je ne sais quoi qui te manque...

— Et qu'a madame de Treuil ?...

Il rougit un peu.

— Et qu'a madame de Treuil... parfaitement !... mais... revenons à nos moutons...

Elle demanda avec ennui :

— Est-ce bien nécessaire ?...

— Oui... je tiens à te faire comprendre certaines choses... Tu es intelligente, ma petite Christiane...

— Tu me l'as déjà dit...

— Mais tu as, par instants, une paresse d'esprit... Suis-moi bien, voyons ?... André te trouve très belle... oui !... il

l'a dit à Chagny... mais mal habillée... il le lui a dit aussi... et il ne supporte pas ça!... il aime mieux une femme laide et délicieusement parée, qu'une jolie femme qui ne sait pas se faire valoir... et voilà tout simplement pourquoi il ne s'occupe pas de toi...

— Moi... je crois que c'est surtout parce qu'il est occupé d'une autre...

M. d'Argonne demanda :

— C'est de madame de Treuil que tu veux parler?... oh!... ne dis pas non...?

— Mais je ne dis pas non!...

— C'est vrai... Morières lui fait un peu la cour... comme il te l'aurait faite, à toi... si tu avais voulu!...

— Peut-être aurais-tu trouvé que c'était un peu beaucoup?...

— Comment... tu crois que...? allons donc!... tu ne connais pas madame de Treuil!... elle est coquette!... mais c'est la plus honnête femme du monde...

Christiane riait, et elle allait raconter ce qu'elle avait entendu la veille, quand elle s'arrêta, pensant que ce serait vilain et méchant. Elle répondit seulement :

— Laissons madame de Treuil et M. de Morières tranquilles... et dis-moi ce que tu veux que je fasse... je déteste ces discussions à côté qui ne mènent à rien!... tu veux que je m'habille autrement?... est-ce ça?...

— Je veux que tu sois une petite femme tout à fait chic...

Il se leva et vint l'embrasser. Elle le repoussa doucement, continuant à le questionner :

— Où veux-tu que je me fasse habiller?... est-ce chez Montaut?...

— Oui... c'est celui qui fait le mieux...

— Eh bien, c'est convenu... j'irai aujourd'hui...

— Veux-tu de l'argent?...

— Non... merci... j'en ai!...

Elle savait qu'il ne pouvait pas dépenser davantage pour elle. Les quatre-vingt mille francs de rentes de Jacques suffisaient à peine à leur train. Mais l'idée lui était venue de vendre ses diamants, qu'elle ne portait jamais, — d'accord en cela avec son mari, — qui trouvait, comme elle, que les diamants doivent être très beaux ou ne pas être.

Ces diamants, qui valaient — croyait-elle — une vingtaine de mille francs, venaient de sa famille, à elle. Orpheline, elle les avait en se mariant. Elle en pouvait disposer sans nuire à personne.

M. d'Argonne reprit gentiment :

— Quand tu n'auras plus d'argent,... tu me le diras?...

— Certainement... je te le dirai...

— Tu ne m'en veux pas de t'avoir fait ces petites observations?... c'est dans ton intérêt, ma chérie... pour moi, tu es toujours adorable, parbleu!... mais je voudrais te voir aussi belle pour les autres... comprends-tu ça?...

— Pour les autres... oui... parfaitement!... je comprends très bien!...

Et elle pensa :

— Les autres!... c'est bien ça!... sa vie c'est « les autres!... »

A trois heures, elle s'arrêtait, avenue Bosquet, devant le petit hôtel de madame de Givray, le cœur moins gros, débarrassée de son principal souci. Le bijoutier qui avait monté ses diamants au moment de son mariage venait de les lui acheter vingt-six mille francs, et elle comptait sur cet argent pour opérer rapidement la transformation que voulait Jacques. Avant d'aller chez Montaut, elle entrait un instant voir Rosette pour se remettre tout à fait d'aplomb.

Madame de Givray était toujours chez elle de deux à quatre heures pour un tout petit nombre d'amis. Le concierge, inexorablement, répondait que « madame la vicomtesse était sortie », mais ceux qui avaient le mot d'ordre montaient directement au premier, où elle recevait.

Madame de Givray, enfoncée dans une bergère de vieille soie passée, lisait les *Demi-Vierges*. Elle se leva d'un jet, toute contente.

— Vous êtes gentille de venir!... justement, puisque vous voilà, nous irons ensemble voir madame de Bouillon à cinq heures... voulez-vous?... il y a trois mois que je lui dois une visite!...

— Moi aussi!,..

Et Christiane ajouta en riant :

— Vous voulez voir le petit jeune homme?...

— Ah!... le petit jeune homme!... je l'ai vu hier, figurez-vous?... il est passé devant nous pendant que vous vous promeniez avec Chagny...

— Il était avec madame de Bouillon?...

— Oui... et elle est venue le présenter aux Treuil... et à moi, par contrecoup... il s'appelle M. Frühling!...

— Quel garçon est-ce?...

— Un joli garçon... qui a l'air d'être son fils... c'est navrant...

— Et M. de Bouillon?... qu'est-ce qu'il dit de ça?...

— Dame?... qu'est-ce que vous voulez qu'il dise?... il fait comme toujours son métier de mari très correct... très ancien régime... il emmène le jeune homme aux courses et à l'Opéra... il l'invite à dîner... et il se garde de paraître surpris de la présence de cet ami nouveau... Songez donc?... voilà trente ans qu'il remplit le rôle, ce pauvre Bouillon!... il a fini par entrer dans la peau du bonhomme...

— Pauvre homme!...

— Ne le plaignez donc pas!... il est le plus heureux des maris, des pères et des hommes du monde!... il trouve que la vie est bonne et que les hommes sont exquis!... Alors, c'est convenu?... nous allons à cinq heures chez madame de Bouillon?...

— Si vous voulez... mais il faut avant ça que je passe chez Montaut... oui... ça vous étonne?... mais Jacques me trouve mal habillée... alors, je vais essayer de...

— C'est absurde!...

— C'est mon avis!... mais je ne veux pas le contrarier pour une chose si peu importante... et puisqu'il croit que je serai mieux...

La petite de Givray toisa avec admiration Christiane :

— Il ne vous trouve pas bien comme ça?... mâtin!... il est difficile, M. d'Argonne!...

— Est-ce que votre mari ne vous fait jamais d'observations de ce genre?...

— Oh! non!... Henry me trouve toujours bien...

Elle ajouta en riant :

— Parce qu'il ne me regarde jamais!...

Une porte placée derrière Christiane venait de s'entr'ouvrir doucement. Madame de Givray cria :

— Entrez!... mais entrez donc!... c'est madame d'Argonne!...

Et s'adressant à la comtesse :

— C'est André et Henry qui sont là...

M. de Morières fit à Christiane un si cérémonieux salut, que, tant soit peu désorientée, elle ne lui tendit pas la main comme elle le faisait jusque-là.

Elle sentait peser sur elle les beaux yeux câlins, un peu voilés, qui l'épluchaient impitoyablement. Elle devinait qu'en ce moment même M. de Morières devait trouver ses manches trop plates, son chapeau trop petit, ses cheveux trop lisses. Elle rentra machinalement sous sa chaise son pied, — un pied merveilleux, qu'il regardait, — parce que ses petits souliers vernis avaient des talons Louis XV, et qu'elle savait que le chic veut des talons anglais.

Elle se voyait glisser aux puérilités qu'elle blâmait chez les autres, et elle ressentait une colère de cette faiblesse.

Le marquis demanda :

— Jacques va bien?...

— Très bien... il a dû, je crois, aller chez vous...

— Non... nous nous sommes donné rendez-vous au club avant le dîner...

— C'est ça!... je savais qu'il devait vous voir...

Elle se sentait mal à l'aise. Elle se leva et dit à Rosette :

— Alors, à cinq heures, rue Saint-Dominique... Nous allons séparément, n'est-ce pas?...

— Oui... je crois... il vaut mieux ne pas avoir l'air de se mettre à deux pour faire ça...

M. de Givray demanda :

— Pour faire quoi?...

— Une visite à madame de Bouillon...

Morières fit un mouvement; et sa cousine, qui s'en aperçut, pensa :

— On dirait que ça le gêne!...

Au bout d'un instant, il dit :

— Une idée?... si j'y allais aussi, chez cette bonne madame de Bouillon?... je lui dois une visite depuis trois ans, moi!...

Rosette le regarda, convaincue qu'il devait retrouver chez la princesse madame de Treuil, et elle se dit: « Nous verrons bien!... »

— Prenez garde!... n'arrivez pas l'un derrière l'autre comme des canards qui ont avalé une ficelle!... — recommanda M. de Givray.

Il ajouta, sans malice:

— S'il allait arriver... comme par hasard... un quatrième...

— Ça se pourrait bien?... — dit Rosette qui riait en louchant sur Morières — mais qu'est-ce que ça fait?...

— Ça fait que ça n'aura plus l'air « nullement préparé »... et, vous savez?... elle est plutôt sur l'œil, cette bonne madame de Bouillon... que, pour ma part, je ne trouve pas bonne du tout...

— Mon Dieu!...— fit Christiane, regardant la petite pendule Empire — il est quatre heures!... il faut que je me sauve... je n'aurai plus le temps de faire mes courses...

André de Morières tendit la main à sa cousine:

— Au revoir!... je pars en même temps que madame d'Argonne... si elle le permet?...

Rosette posa sur lui ses yeux rieurs:

— N'oublie surtout pas de venir à cinq heures rue Saint-Dominique!...

— Alors, madame... vous me permettez de vous mettre en voiture?... — demanda Morières, en descendant à côté de Christiane le joli escalier hollandais.

— Mais oui... je vous le permets...

Elle exagérait son sourire, affectant une liberté de ton et d'esprit qu'elle n'avait pas. Le malaise de tout à l'heure persistait. Non seulement elle se savait jugée avec malveillance par le marquis, mais elle ressentait devant lui cette espèce de curiosité craintive que ressent, en présence d'un homme « à bonnes fortunes », une femme très pure. Elle se disait aussi que, si elle ne parvenait pas à plaire à ce monsieur si difficile, Jacques la trouverait moins jolie.

Et lui, resté un peu en arrière pour la voir descendre, pensait:

— Elle n'a pas la taille très fine!... elle est souple, certainement... mais trop... c'est une souplesse de grand fauve...

Il la fit monter dans le coupé : et comme, son chapeau à la main, il l'interrogeait du regard, elle dit :

— Je vais chez Montaut...

De sa voix un peu chantante, il répéta l'adresse au cocher. Et elle crut remarquer que, depuis qu'elle avait prononcé le nom du couturier, il la regardait avec plus de douceur.

. Christiane arriva la première au rendez-vous. Madame de Bouillon était seule. Comme Rosette, elle lisait *les Demi-Vierges;* et elle déclara que « c'était vraiment un livre merveilleux, vécu, cruel et palpitant ». Un instant après, madame de Givray entra, puis Morières, qui s'étonna avec aplomb de l'heureuse chance qui les réunissait.

La conversation languissait un peu. Chacun suivait son idée sans faire attention à la princesse.

Madame d'Argonne, occupée de chiffons pour la première fois de sa vie, pensait que Montaut l'avait « comprise » et ne chercherait pas à faire d'elle la banale poupée qu'elle ne voulait pas devenir. Et elle se réjouissait du contentement de Jacques, qui aurait enfin la femme qu'il souhaitait. André, lui, trouvait que la baronne n'arrivait pas vite. Rosette commençait à craindre de s'être trompée dans ses pronostics : si madame de Treuil ne venait pas, ça serait bien moins drôle. Elle regardait fixement la porte, guettant l'entrée qu'elle espérait.

Ce fut Chagny qui parut. Il arrivait, l'air résigné, et sa bonne figure s'éclaira en apercevant des visages amis. Ne se doutant pas qu'il trompait l'attente, il s'étonna d'être accueilli aussi froidement.

Enfin, la baronne parut ; éblouissante dans une robe de pékin changeant « ophélie » et rose, avec un fichu « princesse de Lamballe » en vieux point, et une capeline de riz, couverte d'hortensias de trois couleurs. Sa longue taille, infiniment mince, arrondie par les effets combinés du corset et du pékin, paraissait vraiment belle et élégante. Son teint, souvent un peu jaune, semblait, au voisinage de ces nuances fines, avoir acquis une transparence inconnue. Elle rayonnait. Et Christiane, effacée dans sa robe de voile gris cendre, se dit en pensant à son mari et à M. de Morières :

— Ils ont tout de même raison!... la toilette, ça sert à quelque chose!...

Madame de Treuil s'était assise après avoir salué et distribué des poignées de main. Tout à coup, elle prit son lorgnon d'écaille blonde, perché sur un long manche chiffré de diamants, et s'écria :

— Ah!... monsieur de Morières!... vous aussi, vous êtes là!... je ne vous avais pas vu!...

Il se leva, un peu agacé :

— J'avais eu l'honneur de vous saluer, madame...

— Pardon!... je suis tellement distraite!...

Cette belle personne correcte et froide, qui calculait ses moindres mouvements et ses moindres paroles, ne donnait pas du tout l'idée d'une distraite, et madame de Givray en fit malgré elle la remarque :

— Distraite?... on ne le dirait pas!...

La baronne vit le livre posé sur la petite table devant madame de Bouillon :

— Ah!... vous lisez *les Demi-Vierges!*... moi, je n'ai pas encore eu le temps... est-ce que c'est joli?...

La princesse s'écria, lyrique :

— C'est merveilleux!... c'est vécu, palpitant, cruel...

Et, s'adressant à madame de Givray :

— Vous l'avez lu?... n'est-ce pas que c'est vrai?... que c'est bien ça?...

Sincère, Rosette répondit :

— Non, ça ne me fait pas l'effet d'être ça...

— Oh!!!... fit la princesse suffoquée.

C'était d'Antin, qui lui inspirait une confiance absolue, — confiance que lui inspiraient d'ailleurs tous les hommes qu'elle connaissait, — qui lui avait apporté *les Demi-Vierges*, en lui disant que c'était un livre « vécu, cruel, etc... etc... », et ayant lu, elle gardait la conviction faite avant la lecture. Ce jugement si différent la confondait et la plongeait dans un doute pénible, car son gros bon sens lui disait que madame de Givray pouvait bien avoir raison.

Rosette reprit :

— Par exemple, j'ai trouvé ça très amusant!... et, sinon très vécu, très vivant...

Madame de Bouillon se raccrocha :

— Oui... très vivant, n'est-ce pas?... oh!.,. moi, d'abord, j'adore Marcel Prévost!...

Elle se tourna vers Morières :

— Et vous?...

Il avoua qu'il lisait habituellement fort peu. Le club, le cheval, les courses, la salle d'armes, le polo, le tennis et les visites absorbaient presque tout son temps. Depuis deux ans surtout, il n'avait pas ouvert un livre. On lui avait bien parlé, à Calcutta, des *Mémoires* de Marbot... un Anglais les lui avait même prêtés pour les lire en bateau... mais ils avaient dû filer par le hublot de sa cabine... car il ne les avait jamais revus...

Madame de Bouillon s'adressa à Christiane :

— Et vous, madame d'Argonne? vous devez aimer Marcel Prévost?...

— Elle répondit :

— J'aime beaucoup, beaucoup *le Scorpion*...

— Qu'est-ce que vous dites?.,.

— Je dis que j'aime *le Scorpion*...

— Qu'est-ce que c'est que ça?...

— C'est, je crois, le premier livre de M. Prévost... c'est, du moins, le premier que j'ai lu...

La princesse reprit avec enthousiasme :

— Je ne sais pas comment est son *Scorpion*... mais ses femmes!... elles sont exquises!... celle de *l'Automne d'une Femme* surtout!... Avez-vous lu *l'Automne d'une Femme*?...

— Ce qu'on aime dans un livre, — dit Chagny distrait, pensant à l'âge et aux aventures de madame de Bouillon, — c'est ce qu'on y trouve se rapportant à soi... ce qu'on aime partout, en somme, c'est soi-même...

La princesse se leva sans répondre, pour servir le thé, et madame de Givray, se levant aussi pour l'aider, dit tout bas à Chagny en passant devant lui :

— Vous me l'avez volée, cette gaffe-là, mon bon Chagny!... heureusement vous êtes quelquefois où je suis, sans ça!...

Le comte Salomon entra. Il avait un costume trop jeune, avec, à la boutonnière, un bouquet trop gros. Et le visage de la baronne se rembrunit, tandis qu'elle regardait anxieusement

M. de Morières. Son père avait l'habitude de l'interpeller sans cesse en l'appelant « Agar », et elle abhorrait ce nom, pourtant si joli. Et puis, elle devinait que le marquis trouvait ignoble ce gros homme vulgaire qui parlait très haut, agitant violemment autour de lui des mains déplorables. Quant à la princesse, elle redoutait la visite du banquier, non pas tant parce qu'il n'était pas décoratif, que parce qu'il avait la rage de s'asseoir sur de merveilleuses petites chaises Louis XVI, qu'il écrasait de son corps énorme et maladroit.

Elle manœuvrait depuis un instant, cherchant à l'installer avec sa tasse de thé sur un meuble solide, lorsque le marquis de Fercy arriva, rouge, l'air furieux, ses gros sourcils gris relevés en houppe barrant de leurs lignes dures son front honnête. Il venait de la Chambre, et il était ainsi chaque fois qu'il en venait.

C'était un de ces très rares députés de la droite à qui toutes les compromissions louches, les besognes équivoques et les votes de complaisance sont inconnus. Le jour où un collègue était venu lui expliquer qu'il fallait, en vue des élections prochaines, emboîter le pas et faire risette à la République, quitte à lui donner le croc-en-jambe final quand l'heure en serait venue, il avait failli d'abord étouffer d'apoplexie. Puis il s'était ravisé, se contentant d'envoyer au collègue ahuri une formidable gifle, signée le lendemain d'un coup d'épée bien allongé. On avait décrété que « le père Fercy » était un vieil encroûté, une baderne négligeable; mais, depuis lors, personne ne lui avait offert d'entrer dans des combinaisons électorales malpropres. Au lieu de renier ses vieux principes, — auxquels pourtant il ne croyait plus guère, — il les affirmait plus que jamais, et ses électeurs l'avaient malgré tout envoyé au Parlement avec une superbe majorité. Ils voulaient l'homme et, pour l'avoir, acceptaient ses idées.

M. de Fercy était l'oncle de madame de Bouillon, qui le jugeait un peu rococo, mais qui l'aimait beaucoup. Les habitués de son salon ne le trouvaient pas de leur goût. Il haïssait, d'une haine sauvage, les faux noms, les faux titres, et en général tout ce qui est reluisant et frelaté. Et puis, il avait la manie de connaître les tenants et aboutissants de chacun, et il sautait en l'air quand, chez sa nièce, il entendait appeler quelqu'un

d'un nom éteint depuis cent ans. Il trouvait qu'elle était d'un monde qui devait se suffire à lui-même, sans se panacher de chevaliers d'industrie et de *rastas*, et n'admettait pas que, sous prétexte de belles fêtes, ou de collections, ou d'œuvres de charité, on fréquentât des gens dont le seul mérite est d'avoir beaucoup d'argent mal acquis.

Et, précisément, il venait à peine d'entrer, et madame de Givray s'occupait de le servir, quand le comte Dupuis montra sa petite tête déprimée de belette dans l'embrasure d'une porte. Dupuis était la bête noire du vieux marquis. Certes, il n'était pas plus taré que d'Antin, ou que Château-Landon, que sa nièce recevait aussi, on ne sait pourquoi? Non, mais il était plus laid!... et laid de cette laideur malsaine et chétive qui indignait M. de Fercy. D'Antin et Château-Landon étaient du monde, et on les subissait comme dans un troupeau on subit le frottement de bêtes malades. Mais ce Dupuis!... D'où sortait-il, cet animal-là?... Et Dupuis, vaguement inquiet, craignant que ce maniaque n'opérât quelque part des fouilles le concernant, sentait se cailler son misérable sang dans ses veines à la seule vue du marquis. Plusieurs fois, le vieillard, le prenant à partie, l'avait accablé de questions sur sa famille, sur son pays, sur ses origines... Et, comme Dupuis, malgré son infinie couardise, fût mort plutôt que d'avouer qu'il était le dernier-né d'un herboriste de la rue Soufflot, il n'abordait pas son ennemi sans que son cœur battît très vite.

Il est de fait que le vieux marquis avait une façon de demander, en dévisageant les nouveaux venus rencontrés chez sa nièce, où le monde entier défilait: « D'où-sort-il encore celui-là?... je voudrais savoir son nom? » qui inspirait aux intéressés de justes craintes. Et quand on lui avait dit un nom français, nom de bourgade ou de fief quelconque, il s'entêtait:

— Non, c'est pas ce nom-là que je veux savoir!... c'est l'autre... le vrai!...

Et, s'acharnant, il arrivait à prouver que son vieux flair ne l'avait pas trompé, et se faisait dans tous les coins d'irréconciliables ennemis.

Bon garçon, d'ailleurs, ne jouant pas au vieux Romain, et indulgent comme pas un à toutes les peccadilles qui ne salissent pas. Il méprisait profondément la plupart des gens qu'il

coudoyait, mais il ne témoignait qu'en homme bien élevé ce mépris aimable et plein d'humour.

Profitant de ce que M. de Fercy causait avec le colonel de Triel qui venait d'entrer, Dupuis se glissa, sinueux, à travers les fauteuils en désordre, et parvint à saluer la princesse, qui, en le voyant, avait surveillé son oncle d'un œil inquiet.

Christiane buvait son thé, silencieuse, regardant malgré elle Morières qui cherchait à rejoindre madame de Treuil sans attirer l'attention. Et, se souvenant des paroles surprises la veille, elle se répétait machinalement :

— Jeudi !... ce sera jeudi !...

Elle ne pouvait se figurer la baronne que très parée et couverte de bijoux, telle qu'elle la voyait en ce moment, droite et cambrée dans les reflets changeants de sa robe. Toutes poses simples ou abandonnées lui semblaient incompatibles avec son attitude habituellement majestueuse et même avec son genre de beauté. Examinant aussi Morières, raide et compassé dans sa redingote grise, avec sa haute cravate habilement chiffonnée, son pantalon marqué aux deux jambes d'un pli net, ses cheveux soigneusement coiffés, elle se disait que ces deux êtres — si bien faits d'ailleurs pour se comprendre — devaient être drôles à un rendez-vous d'amour. Et comme elle avait le sens du comique et la perception des images, elle se mit à rire toute seule en y pensant.

Chagny, qui tendait la main pour recevoir sa tasse vide, lui demanda :

— Qu'est-ce qui vous réjouit si fort ?...

Elle rougit, prise à l'improviste, ne sachant comment expliquer sa gaieté.

Il reprit :

— Je parie que vous guettez l'abordage du père Fercy et de Dupuis ?... Vous avez le temps !... ça ne sera pas encore tout de suite... pour l'instant M. de Fercy est bloqué par le colonel La Pioche...

— Pourquoi appelez-vous M. de Triel le colonel La Pioche ?...

— Parce que, quant il tient un sujet de conversation, il le creuse... comprenez-vous ?...

— Oui... — dit Christiane en riant.

Elle regardait maintenant l'ensemble du grand salon, joli à voir ainsi égayé par les toilettes, les fleurs, le murmure de l'eau qui bouillait, les petits heurts des verres sur les plateaux de cristal, le brouhaha des voix et des sièges remués. Madame de Vonancourt était là, gazouillante et sautillante dans une fraîche robe jaune qui lui donnait un air de petit serin tapageur, agaçant mais gentil. Il y avait aussi Pierre de Bernès un franc et amusant garçon, officier que la vie militaire n'était pas parvenu à abrutir; singulier mélange de gavroche et de paladin, actuellement en congé, venant d'Afrique et pas plus dépaysé que s'il eût quitté Paris la veille. Tout ce monde remuait, riait, caquetait, charmant à regarder vivre. Et la comtesse, montrant, dans le rayon poudreux et ensoleillé qui filtrait à travers les stores, la jolie petite tête vide de madame de Vonancourt, dit tout à coup à Chagny :

— Ça serait amusant de voir les âmes comme on voit les visages !...

Il prit un air étonné :

— Les âmes !... où voudriez-vous en voir, des âmes ?... pas ici, je pense ?...

Elle répondit, surprise :

— Comment... vous êtes si désenchanté que ça ?...

Il protesta :

— Moi... désenchanté ?... jamais de la vie !... je suis content de tout et je trouve tout charmant !... mais l'idée ne me vient pas de chercher, par exemple, des oiseaux qui aient du poil...

— Ah !... vous croyez que je demande trop ?...

— Je suis sûr que vous demandez l'impossible...

— Alors, vous pensez que, dans le monde, il n'y a pas ce que j'entends... ce que vous entendez par une âme ?...

— Si... il y en a même ici...

— Évidemment... la vôtre et la mienne !...

— D'abord... et puis aussi, celle de madame de Givray, une bonne petite âme très solide... qui a tête et pattes...

— Et même bec et ongles...

— Oui... mais seulement quand il faut ?... donc, nous

avons l'âme de madame de Givray, la vôtre et la mienne... ça ne fait pas beaucoup sur... voyons?... combien sommes-nous?... douze... dix-sept... dix-neuf... nous sommes dix-neuf!... Mais il y a encore M. de Fercy, qui a une belle âme bien conservée!... incapable d'une défaillance... et Bernès... une âme exquise... comme qui dirait l'âme d'un bébé qui la connaîtrait dans les coins...

— Et après?...

— Après?... dame!... après?... un point, c'est tout!...

Étonnée, elle demanda :

— Et votre ami... M. de Morières?...

Chagny répondit mollement :

— Oui... sans doute... mais l'âme d'André est trop chic pour moi... je ne suis pas à la hauteur... alors, je ne la connais qu'imparfaitement...

Madame de Treuil allait poser sur une table sa tasse: Morières s'élança.

— Permettez, madame...

Très bas, elle lui dit :

— Vous ne m'avez pas dit le numéro?...

Il répondit, un peu interdit :

— Ah!... oui... c'est vrai!... je vous le dirai demain matin... au Bois...

Chagny se retourna en riant vers madame d'Argonne, qui regardait.

— Ça vous amuse, hein, ces petits apartés... à présent que vous êtes au courant?... et eux, ils ne se doutent guère que deux personnes savent l'emploi de leur journée de jeudi... et quand je dis deux personnes, il y en a au moins trois...

— Trois?...

— Oui... nous deux... et d'Argonne?... vous avez dû lui raconter ça?...

— Mais non... — fit Christiane un peu froissée — je ne lui ai rien raconté du tout!...

— Non?... Ah! c'est gentil, ça!... et vous pouvez vous vanter d'être une femme rare!...

Quelques-uns partaient, d'autres se rasseyaient, reformant le grand cercle de sièges tourmentés et confortables.

La voix de M. Salomon s'éleva, un peu pâteuse. Il conti-

nuait une conversation commencée avec le colonel du Triel et M. de Fercy :

— J'ai acheté cette commode à Gand... dans la maison où le roi Louis XVIII est mort...

Le marquis ne protesta pas, mais le colonel rectifia :

— Louis XVIII n'est pas mort à Gand...

— Comment?... — fit le banquier inquiet de l'authenticité de sa commode — il n'est pas mort à Gand?... vous êtes sûr?... mais si... il a dû y mourir...

— Mais... je ne crois pas!... — dit le colonel, à qui cet aplomb commençait à donner des doutes.

M. Salomon reprit :

— Alors, vous croyez qu'il n'a pas été à Gand, le roi Louis XVIII?...

— Si!... — cria M. de Fercy, agacé — mais pas pour y mourir, malheureusement!...

— Ah!... bon!... du moment où il y est allé... ça m'est égal!... la commode a pu lui appartenir... elle est d'ailleurs très belle sans ça...

Madame de Treuil regardait avec indignation le banquier qui souriait, rassuré sur sa commode. Au même instant, Morières dit, sans penser à mal :

— Je ne tiendrais pas du tout à avoir un objet qui eût appartenu à Louis XVIII, moi!... il était trop laid!...

— Qu'est-ce que ça fait, qu'il soit laid... — répondit avec assez de raison le comte Salomon, qui aimait son meuble — pourvu que la commode soit jolie?...

Morières expliqua :

— Moi, je ne peux pas isoler les gens ou les objets qui ont vécu dans le voisinage de gens ou d'objets vilains... je les réunis malgré moi à ces laides choses... et ils se déparent ainsi dans mon esprit...

— Alors — dit Chagny — tu dois souvent souffrir... car on voit de singuliers assemblages!...

— Je crois bien que je souffre!... il suffit d'un vilain mari pour me démolir une femme... ou d'un vilain convive pour me gâter un dîner...

La baronne regarda furtivement son père; et, ensemble, Chagny et madame de Givray eurent cette même pensée :

« Le père Salomon ne dînera plus chez sa fille quand Morières y sera... »

A six heures, M. Frühling entra. C'était un tout jeune homme très blond, avec une jolie figure aimable. Dans un silence inquiétant, il s'avança vers la princesse, qui le mangeait des yeux, il lui baisa la main, s'assit, et ne prononça pas un mot.

VI

En sortant de chez madame de Bouillon, Chagny offrit à M. de Morières de l'emmener au Bois. Il accepta, tout en songeant qu'il lui fallait trouver un appartement le soir même, afin de donner le lendemain une adresse exacte à la baronne. Et il cherchait — sans parvenir à se le rappeler — qui lui avait parlé, à Auteuil, d'un rez-de-chaussée à sous-louer meublé, avenue Hoche.

Un rez-de-chaussée, avenue Hoche?... Cela éveillait — lui semblait-il — un souvenir confus, qu'il ne pouvait pas préciser.

Descendus aux Acacias, le marquis et Chagny suivaient l'allée des piétons, lorsqu'ils s'entendirent appeler. La voix venait d'une victoria, et Morières, en reconnaissant Blanche Lacombe, retrouva soudain ce qu'il cherchait depuis la veille. C'était la danseuse qui lui avait demandé s'il ne connaîtrait pas un locataire pour son appartement : M. de Treuil venait de lui donner un petit hôtel. Bien des fois, avant son départ pour la Perse, André était entré dans le petit rez-de-chaussée qu'occupaient alors les deux Lacombe. Il se souvenait que c'était confortable et propret.

L'allée se vidait peu à peu. La danseuse avait fait arrêter sa voiture pour causer. Elle semblait, d'ailleurs, d'assez méchante humeur. Ses beaux traits réguliers s'accentuaient durement sous la barre noire des sourcils. S'adressant à Chagny, elle lui reprocha violemment de n'avoir pas eu l'air de la reconnaître, la veille, à Madrid, où il avait dîné tout près d'elle.

Chagny se défendait mollement. Il était avec des amis qu'elle ne connaissait pas... et, du reste, il l'avait saluée...

Lacombe Ire, qui, physiquement, était belle et distinguée, personnifiait moralement le type de la « grue » dans toute son horreur. Rapace, ignorante et stupide, elle rêvait avant tout de jouer à la femme du monde. Elle exagérait sa raideur naturelle; accablait ses amis de billets parfumés et prétentieux, d'une ignoble écriture en colimaçon, hérissés de fautes ridicules; apprenait le grand monde dans les romans, et n'admettait pas, en public, la moindre privauté. Colère, menteuse, mal embouchée, elle hurlait des injures au nez de Treuil, qui ne soufflait pas. Son rêve eût été de connaître tous les gens chics de Paris, et la phrase de Chagny : « Je dînais avec des amis que vous ne connaissez pas », l'avait vivement blessée. Certes, Chagny ne valait pas M. Loupin, député rallié, qui venait de lui offrir des saphirs étoilés de toute beauté; ni le petit Vertebone, chef de cabinet du « mieux des ministres, un homme bien distingué et bien rigolo », mais enfin, il était tout de même le vicomte de Chagny, l'ami intime du marquis de Morières, — « l'homme le plus chic de Paris », celui qui menait toute la haute gomme. — Il ne devait connaître que des « gens très bien ».

Revenant à la charge, elle demanda :

— Qui était-ce, vos amis ?...

— Qu'est-ce que ça vous fait... puisque vous ne les connaissez pas ?...

— Ça n'est donc pas des gens connus ?...

Taquin, Chagny répondit :

— Si... très connus...

— Alors, je les connais... au moins de nom...

— Je ne pense pas !...

— Vous ne pouvez pas me dire les noms de ces gens si connus ?...

— Si !... très bien !... — dit Chagny, que la danseuse horripilait, — c'était René Descartes, Boileau Despréaux et Arouet de Voltaire...

Il ajouta en riant :

— Ça ne vous dit rien, n'est-ce pas ?...

Elle répondit avec aplomb :

— Si... Arouet de Voltaire,.. c'est un grand... qui a un buggy avec des roues jaunes...

Voyant que Morières se roulait, elle déclara d'un ton aigre :

— Ils ont d'ailleurs des noms à coucher dehors, vos amis !...

Chagny s'éloignait pour aller dire bonjour à quelqu'un. Le marquis demanda :

— Vous m'avez dit hier que vous aviez un appartement à sous-louer ?...

— Oui... mon appartement de l'avenue Hoche...

— Eh bien, je... un de mes amis en cherche un dans ce quartier-là...

— Qui ça ?...

— Un de mes amis, je vous dis...

Si Blanche Lacombe était infiniment bête pour tout ce qui ne concernait pas son emploi, elle était, pour les choses galantes, assez fine. Elle dit, en toisant Morières :

— Vous ne perdez pas de temps, vous !... il n'y a pas huit jours que vous êtes revenu !...

Sans paraître entendre, il demanda :

— Combien voulez-vous sous-louer ça ?...

— Mille par mois...

— Peste !... les meubles sont donc en or ?...

— Les meubles sont très bien, mon cher !... d'ailleurs c'est à prendre ou à laisser...

— Je prends !... et... on peut entrer... ?

— Demain, si vous voulez...

— Justement... je crois que... mon ami entrera demain... probablement...

— Eh bien... je vous enverrai ce soir le bail... vous voudrez bien prendre la peine de le lui remettre ?...

Elle riait. Le marquis agacé, lui dit, en désignant Chagny, arrêté à quelques pas :

— Inutile de parler de ça devant Chagny...

Elle répondit :

— Soyez tranquille !... et, moi, je vous demanderai de ne pas non plus le dire à Treuil, n'est-ce pas ?...

— A Treuil ?... — fit Morières saisi, en entendant prononcer ce nom à l'improviste. — Pourquoi à Treuil ?...

— Mais... — fit la danseuse — parce que, s'il sait que j'ai sous-loué, il me supprimera les cinq mille francs qu'il me donne pour payer mon ancien loyer... Vous me direz que cinq mille francs, c'est pas la mer à boire... mais enfin, c'est toujours ça !... Pourquoi riez-vous ?...

Il riait en apprenant que l'appartement où il allait rencontrer la baronne était payé par son mari. Tout à l'heure, en louant à la danseuse, il ne pensait plus qu'elle était la maîtresse de Treuil ; et maintenant ce hasard l'amusait.

Voyant qu'il ne répondait pas et qu'il souriait toujours, Blanche Lacombe se vexa :

— Je ne sais pas ce que vous avez à rire... c'est probablement un mystère aussi... comme tout à l'heure... pour le nom des amis de M. de Chagny ?...

Le marquis s'excusa :

— Je vous demande pardon... je faisais une réflexion qui n'a d'intérêt que pour moi... et vous pouvez être tranquille !... je ne dirai pas à Treuil que j'ai sous-loué votre appartement... pour un ami...

Elle le regarda :

— Encore ?... ça va continuer cette plaisanterie-là !... avec ça que, si j'en avais envie, je ne saurais pas demain, non seulement que c'est vous qui venez dans l'appartement, mais encore qui vous y recevez !...

Morières fit la grimace :

— Eh bien, mais... — dit-il en affectant de plaisanter, — c'est charmant de louer dans ces conditions-là !...

La danseuse secoua la tête, d'un air écœuré :

— Si vous croyez que ça m'intéresse de savoir qui vous recevez... ou même si vous recevez quelqu'un ?... les histoires des autres, je m'en fiche un peu !... c'est bien assez de m'occuper des miennes !... pour ce que c'est drôle !...

On sentait l'ennui profond, le dégoût du métier arrivé au dernier point, et André pensa : « Treuil doit avoir de l'agrément !... »

Madame de Treuil lui avait dit qu'elle montait à cheval à dix heures, et qu'elle suivait jusqu'à Boulogne l'allée des cavaliers. Il prit l'allée en sens inverse pour la rencontrer. Il

essayait un cheval acheté la veille et qui lui paraissait bon. Le soleil passait à travers les feuilles, tachant de grandes plaques lumineuses le sable jaune de l'allée ; les moineaux piaillaient dans les branches, et le Bois était, ce matin-là, singulièrement vivant. Morières retrouvait les visages connus, le brouhaha, le gai tapage qu'il aimait tant. L'allée des cavaliers était certainement, au cours de ses voyages ce qu'il avait le plus regretté de Paris.

Tandis qu'il montait au galop la petite côte qui part de la porte de Boulogne, une voix essoufflée demanda derrière lui :

— Vous n'avez pas vu Agar ?...

D'Antin passait. Il se retourna, pour regarder en riant le comte Salomon qui rejoignait Morières.

C'est que le « Vous n'avez pas vu Agar ? » du banquier, était bien connu des habitués de l'allée.

C'était sa façon d'aborder les gens qu'il n'eût pas osé aborder sans un prétexte. Aux intimes, il disait : « Avez-vous vu Agar ?... » aux autres : « Avez-vous vu ma fille ?... » On lui répondait « oui » ou « non », et il continuait à cheminer de front. C'était ce qu'il voulait. Son cheval ne marchait bien qu'accompagné ; autrement, il s'arrêtait pour brouter, ruait aux mouches, et festonnait déplorablement, allant se frotter contre les jambes de tous les cavaliers qu'il rencontrait.

Morières ignorait les tics du cheval et du maître, et il fut un peu interloqué de cette question qui tombait à pic.

— Non... — dit-il — je n'ai pas encore rencontré madame de Treuil... est-ce qu'elle ne monte pas ce matin ?...

Le banquier affirma qu'elle allait venir. Il avait vu les chevaux qui attendaient à l'entrée de l'Avenue du Bois ; seulement, elle se mettait toujours en retard, étant très longue à s'habiller. On n'avait pas idée du temps que durait sa toilette ! Il ajouta :

— Et justement, aujourd'hui, je crois que c'est le jour de la teinturière...

Comme Morières étonné le regardait, il expliqua :

— Oui... c'est le jour de la femme qui vient mettre le henné... Ah !... vous ne savez pas comment ça se fait, monsieur le marquis ?... ça m'étonne !... je croyais qu'un monsieur comme vous devait être au courant de tous ces petits mystères de

toilette ?... Eh bien, on fait des grands cataplasmes avec le henné... on emballe la tête dedans, et puis on l'y laisse... pour que la couleur prenne bien... vous voyez ça ?...

— Parfaitement !... — fit André, qui en effet « voyait ça » et ne trouvait pas « ça » joli.

Le comte Salomon reprit :

— Alors, c'est assez long, vous comprenez, cette opération ?... d'autant plus qu'après, il faut laisser sécher...

Morières demanda :

— Et... ça a besoin d'être renouvelé souvent ?...

— Il y a des femmes qui font ça seulement tous les quinze jours... mais la couleur naturelle reparaît aux racines... Agar le fait toutes les semaines... Ah !... voilà vos cousins de Givray !...

Les Givray venaient de les dépasser très vite. André saisit ce prétexte pour lâcher le banquier :

— Je vous demande pardon... j'ai un mot à dire à ma cousine...

Et il fila, le laissant très préoccupé de retrouver un autre compagnon, tandis que son cheval s'arrêtait immédiatement pour goûter les pousses vert tendre d'un chêne, qui allongeait dans l'allée un tout jeune rameau très tentant.

M. de Morières rejoignit les Givray, qui venaient de s'arrêter avec Chagny et les Vonancourt. Tout de suite il commença par attraper Rosette sur la façon dont son cheval était bridé :

— C'est absurde !... pourquoi montes-tu au Bois en filet?...

— Parce que ça m'est commode !... *Le Gosse* est odieux avec une bride... il tire... il pèse cent livres... et comme ça, il est délicieux !...

— Ah !... il s'appelle *Le Gosse*, ce cheval-là ?...

— Oui... tu le trouves laid !...

— Pas plus laid qu'un autre pur sang... je n'aime pas les pur sang comme chevaux de femme...

— Moi... je n'aime qu'eux !...

— Tu as tort !...

— C'est possible... mais, comme c'est pour moi...

Madame de Vonancourt dit, en montrant Morières et la petite de Givray :

— Ils n'ont pas perdu l'habitude de se disputer...

Rosette, qui marchait devant avec son cousin, se retourna :

— Il est tellement maniaque, et tracassier, et tatillon, ce pauvre André !...

Il protesta.

— Je ne suis pas tracassier... mais tu es si négligente !... tu as si peu l'instinct de ce qui se fait ou ne se fait pas... ainsi, pour en revenir à ton filet...

— Est-ce bien nécessaire de revenir à lui ?...

— On ne monte pas en filet ailleurs qu'à la campagne... ça ne se fait pas !...

Elle demanda en riant :

— Ça n'est pas assez habillé ?...

Il répliqua, avec son assurance têtue :

— Ça ne se fait pas parce que ça ne se fait pas !... si ton cheval tire avec une bride, tu peux lui mettre un *pelam*...

— J'ai essayé... ça ne va pas non plus...

— Tu devrais chercher une combinaison quelconque... mais brider ton cheval autrement... Si tu te voyais !... avec ce filet... et ton chapeau de soie...

Elle ne comprenait pas d'abord :

— Oui... — dit-elle, quand elle eut réfléchi, — tu as raison... ça ne va pas ensemble... demain je mettrai un melon...

Il se récria :

— Un melon !... tu ne vas pas monter avec un melon à cette époque-ci, je pense ?...

— Et pourquoi donc pas ?...

— Un melon ?... avant le Grand Prix ?...

Il avait dit cela d'un ton effaré, presque tragique. La petite de Givray se tourna vers madame d'Argonne qui venait de la rejoindre.

— Voyez-vous ?... je suis en train d'indigner André !...

Christiane posa ses grands yeux limpides sur Morières et demanda :

— En quoi faisant ?...

— En mettant un filet au *Gosse*, qui n'aime pas les brides... et en parlant de mettre un melon demain...

— Ah !... — fit la comtesse, qui ne parut pas scandalisée.

Monsieur d'Argonne intervint :

— André a parfaitement raison... ça ne se fait pas !... on ne monte qu'en chapeau de soie jusqu'au Grand Prix...

Rosette protesta :

— Mais si j'ai trop chaud, sapristi !...

— Un melon n'est pas plus frais... c'est une erreur... au contraire... le chapeau de soie renferme plus d'air... il est plus loin de la tête...

— Mais il est plus près du soleil !...

Comme madame d'Argonne riait, son mari la regarda, presque fâché. Décidément, elle ne comprendrait jamais rien à tout cela. Madame de Givray, avec son laisser aller, ses idées de l'autre monde, et son parti pris de négliger la correction, était pour elle un détestable exemple.

Morières examinait Christiane, qui marchait depuis un moment devant lui. Il lui semblait voir, à certains mouvements, ses muscles qui jouaient sous le drap de l'amazone. A la fin, très intrigué, n'y tenant plus, il envoya, lui aussi, promener la correction, et ne put s'empêcher de dire à Jacques :

— Je te demande pardon de mon indiscrétion... mais, dis-moi... est-ce que madame d'Argonne ne porte pas de corset?...

Il répondit, très fier de la taille de sa femme :

— Jamais!...

Morières eut un clignement d'œil admiratif et dit :

— Fichtre!...

Puis, au bout d'un instant, il ajouta :

— Si madame d'Argonne s'habillait comme tout le monde, elle aurait certainement la plus belle taille de Paris...

— N'est-ce pas?... — fit le comte.

Mais, un peu défrisé par la restriction d'André, il dit à sa femme, qui maintenant se trouvait sur la même ligne que lui :

— Vois-tu?... tu crois toujours qu'on ne s'aperçoit pas que tu t'habilles sans corset... Morières s'en est bien aperçu, lui!...

Elle rougit, et le marquis resté en arrière vit sa nuque ronde se teinter d'un rose merveilleux. Christiane rougissait comme un bébé. Le sang affluait doucement à sa peau délicate, y mettant des lueurs d'opale.

Comme M. d'Argonne revenait à côté de lui, il lui dit :

— Tiens!... tu dis « tu » à ta femme?...

— Oui... — répondit le comte, qui rougit à son tour, — tu trouves ça choquant?...

— Oh!... pas du tout!... je ne suis pas si facile à choquer!... non... ça m'a surpris, voilà tout!...

Quoi qu'il fît pour être poli, on sentait le blâme dans la formule et dans l'accent. M. d'Argonne en resta préoccupé. Il trouvait qu'André avait raison, que ce tutoiement n'était ni chic, ni même de très bon ton. Et c'était lui qui, au début de leur mariage, avait exigé cette appellation plus intime qui gênait sa femme. Christiane avait toujours entendu ses parents se dire « vous », et elle savait qu'ils s'aimaient tendrement. Dans le milieu où elle avait vécu, les maris et les femmes ne se tutoyaient jamais, et, au commencement, le tutoiement la froissait à l'égal d'une indécence. Mais, comme Jacques, trop amoureux pour peser ses paroles, panachait ses phrases de « tu » et de « vous » du plus grotesque effet, elle avait fini par trouver qu'une appellation unique était préférable, et elle avait consenti à le tutoyer aussi. Dans ce temps, il ignorait absolument le monde, que Christiane connaissait très bien. Enfermé avec des parents autoritaires dans le vieil hôtel où n'entraient que de vieux amis sévères et ennuyeux, et leurs enfants — sévères et ennuyeux comme eux — qui avaient été les compagnons de son enfance, Jacques avait cru de bonne foi que tous les gens de même race ressemblaient à ceux qu'il connaissait. Et quand, maître de lui, marié, libre de vivre à sa guise, il s'était trouvé jeté tout à coup dans ce monde charmant, élégant, fêtard et joliment frelaté, composé pourtant de gens de la même espèce que lui, il avait eu d'abord le vertige. André de Morières, le seul parmi les amis de sa jeunesse qui pouvait le guider, voyageait.

La mère d'André, austère et froide, était très liée avec la mère de Jacques, et, tout petits, les deux enfants s'étaient aimés. Bientôt M. de Morières avait échappé à l'autorité maternelle en héritant d'un cousin qui lui laissait une fortune considérable, et il s'était lancé, devenant en quelques mois un homme élégant, mais il avait continué à venir comme par le passé à l'hôtel d'Argonne ; et de cela Jacques lui gardait une reconnaissance infinie. Tandis que M. et madame d'Argonne déclaraient qu'il avait l'air d'une gravure de mode, il paraissait à son ami un être supérieur et mystérieux, dont Jacques ne s'expliquait pas la vie ni l'emploi, mais qu'il admirait

de toutes ses forces. Morières, de son côté, évitait de parler à d'Argonne de ce monde brillant qu'il ignorait. Il eût craint de lui donner envie de cet inconnu, d'attrister par des regrets sa vie monotone et tranquille.

Au commencement de leur mariage, Christiane et Jacques avaient voyagé pendant six mois : puis, au retour, ils s'étaient, de par sa volonté à lui, jetés à corps perdu dans l'élégante coterie qui fournit aux journaux leurs échos mondains. Dans cette coterie, — dont le marquis de Morières était l'âme, — les Treuil, les Vonancourt, les Bouillon, et quelques comparses tels que Dupuis et d'Antin, donnaient le ton. Madame de Givray, que sa liaison avec madame d'Argenne et sa parenté avec les Bouillon amenait à faire quelquefois partie des « petites fêtes » ne jouissait, au point de vue du chic, d'aucune notoriété.

Pendant que M. d'Argonne se disait tristement que le tutoiement de mari à femme nuit au prestige mondain, Morières, qui voyait de côté la selle de sa cousine de Givray, lui en fit aussitôt compliment :

— Très jolie, ta petite selle, tu sais ?... elle ne doit pas peser lourd ?...

— Neuf livres et demie...

— Elle est très élégante... très bien comprise... Mais...

Il se pencha sur l'encolure de son cheval, cherchant à voir en avant du genou et de la jambe droite de madame de Givray, et reprit, stupéfait :

— Là... en avant... il n'y a pas de cuir ?... sous ta jambe, c'est le cheval ?...

— C'est lui-même...

— Mais c'est fou !...

— Non... c'est léger...

— Mais tu dois salir toutes tes jupes !... et puis, tu n'as pas la jambe appuyée...

— J'ai la jambe très bien... ne t'inquiète pas d'elle...

— Et elle est droite derrière, cette selle ?...

— Et elle est droite derrière... sans s'élargir à gauche...

— Ah !... ça... c'est une faute !... avec ce système-là, c'est absolument comme si tu avais une selle d'homme qui ait des fourches...

— Et pourquoi n'aurais-je pas une selle d'homme qui aurait des fourches?...

— Parce que ça ne se fait pas!...

— Oh!!! — dit Rosette, crispée.

— Non... jamais!... toutes les selles faites en Angleterre ont le côté gauche élargi... et une petite bande de cuir en avant... pour protéger la jupe et soutenir la jambe...

— Qu'est-ce que ça me fait?...

— Ainsi, tiens!... j'ai chassé souvent avec lady Dolby... c'est la femme d'Angleterre qui monte le mieux à cheval... eh bien, lady Dolby a une selle avec l'assiette élargie à gauche et...

— Mais laisse-moi donc tranquille, avec lady Dolby!... si nous n'avions, elle et moi, qu'une selle pour nous deux, je pourrais faire des concessions... mais, puisque nous avons chacune la nôtre, il me semble que nous pouvons l'avoir comme il nous plaît...

M. de Givray, qui riait, dit à Morières :

— Vous avez de la chance que Rosette vous aime bien!... parce que, si un autre que vous la rasait comme ça!...

Le marquis répondit, convaincu :

— Elle n'arrive pas à comprendre certaines nuances!...

Madame d'Argonne le regarda. Il lui semblait entendre parler son mari. Ces deux hommes se ressemblaient à s'y méprendre, de sentiments, de goûts, et même de langage. Ils employaient dans les mêmes circonstances les mêmes formules. La petite de Givray, sur les nerfs de qui la selle de lady Dolby commençait à agir, prit le galop, se croyant quitte des remontrances de son cousin; mais Morières la rappela à l'ordre :

— Ton cheval galope à gauche!...

— Je le vois bien!...

— Pourquoi le laisses-tu galoper à gauche?...

— Parce que je le laisse toujours galoper sur la patte qu'il veut...

— C'est joli!... Et puis, c'est très malsain!...

— Mon bon André, j'ai trente-trois ans... il y a environ vingt-cinq ans que je galope comme ça... et je me porte à merveille!...

— Mais c'est affreux!..

— Voilà qui m'est égal !...

— Ça ne m'est pas égal, à moi !... j'aime mieux m'en aller !... on ne galope pas comme ça !...

Énervée à pleurer, elle lui cria :

— Ah ! zut ! tu m'embêtes à la fin !... reste, si tu veux !... va-t'en si ça te plaît !...

Inquiet, il regarda autour de lui si personne n'avait entendu. Vraiment Rosette était trop mal élevée, elle devenait compromettante.

Il pensa, tout à coup, qu'il lui fallait se mettre à la recherche des Treuil, et profita de la boutade de Rosette. S'arrêtant, il tourna pour redescendre vers Boulogne ; et, passant près de Givray, il lui dit :

— Ta femme est comme un crin !... je ne sais pas ce qu'elle a ?...

M. de Givray répondit en riant :

— Moi non plus !... mais je sais bien ce que j'aurais si j'étais à sa place...

— Quoi donc ?...

— Une attaque de nerfs...

Madame de Vonancourt affirma :

— Ça, c'est vrai !... vous ne la laissez pas une minute tranquille !...

Et Rosette, retournée sur sa selle, cria, en le voyant partir :

— Si tu crois que je ne comprends pas que c'est tout bonnement que tu voulais t'en aller !...

Morières fit quelques pas et, rencontrant Dupuis, lui demanda :

— Avez-vous vu les Treuil ?...

Il se mit à rire méchamment :

— Tiens !... vous voilà comme le père Salomon !... « Avez-vous vu Agar » ?... non... je n'ai pas vu Agar !... Pourquoi ?... Vous avez quelque chose à lui dire ?...

Il ricanait. Le marquis eût bien voulu le quitter, mais, d'autre part, il pensa que s'il rencontrait enfin la baronne, Dupuis lui serait très utile pour occuper son mari. Il y avait beaucoup de cavaliers, on ne pouvait pas marcher plus de deux de front : Dupuis cheminerait à côté de Treuil, et lui, donnerait à sa femme les dernières indications. Ils croisèrent Chagny qui remontait vers Paris. Dupuis lui demanda :

— Vous n'avez pas vu les Treuil !... nous les cherchons ?...

— Je ne les ai pas vus... mais, si vous continuez, vous allez trouver leur bon père !... là !... au tournant, après le petit rond-point... son cheval broute une ortie depuis cinq bonnes minutes... il ne veut pas la lâcher...

Il ajouta :

— Je vous laisse !... j'aperçois les Treuil demandés... moi, je ne suis pas à la hauteur... je ne gobe pas beaucoup la belle Agar !...

Et, voyant que Morières faisait une tête :

— Elle est très belle... oh !... superbe !... mais elle a des attitudes, des poses... des costumes !... Au revoir... je file !... pour ne pas tomber dans ses bras...

Les Treuil arrivaient à un petit galop, très cadencé, très régulier. Ils s'arrêtèrent, et la baronne lança à André un long regard appuyé, très visible pour tous, qui l'agaça un peu. Et il en prit presque de l'humeur.

Cette humeur lui fit à trouver « Agar » moins belle que la veille. Ce n'était pas une femme de plein air. Sa peau, qui aux lumières avait des pâleurs de jasmin, paraissait jaune. Et puis, en regardant ses beaux cheveux acajou, il pensait au récit peu poétique du père Salomon, au cataplasme, à la description, qui devait être vraie, de l'opération de teinture. Il entendait sa voix, grasseyante bien qu'un peu grêle, répéter : « Agar sèche !... » Et il hésitait presque, se sentant sans entrain, devenu très lâche tout à coup.

Et, tandis qu'il examinait la baronne, cherchant vainement à se fouetter l'imagination, il revoyait la nuque rose de madame d'Argonne... Alors, il se raisonnait, voulant se démontrer combien « Agar » était mieux, avec ses belles ondulations régulières, sa taille mince à se briser, et son amazone si bien faite, moulant des formes qui semblaient irréprochables.

Et il put enfin s'isoler avec elle et lui parler...

GYP.

(A suivre.)

GUIZOT HISTORIEN

I

L'œuvre historique de Guizot se divise en deux parties. La première, qui comprend les *Essais* et la Civilisation en France et en Europe, correspond à son enseignement à la Faculté des Lettres de Paris, c'est celle qui a fondé sa réputation. Mais le professeur n'est qu'un des côtés de Guizot historien. On eût été étonné qu'il n'eût pas consacré à l'histoire de la Révolution d'Angleterre une partie de sa vie laborieuse et si bien remplie. Ce n'était pas seulement, chez lui, une sorte d'attrait intellectuel, c'était aussi, au fond de sa pensée, un exemple qu'il voulait mettre sous les yeux de la bourgeoisie française. Avant d'écrire l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre,* il en avait, pour ainsi dire, donné les pièces justificatives. Les principaux mémoires originaux relatifs à ce grand événement réunis par lui en collection et traduits sous ses yeux, avaient paru en 1825. Guizot y avait joint des notices, des essais de biographie. C'était déjà une histoire intime et anecdotique.

Le peintre avait tout vu. Il parlait de Ludlow, de Fairfax, de Lilburne, presque en homme qui a vécu de leur temps, qui,

tous les jours, les entend discourir, qui sait leurs passions et a scruté leurs pensées. Il n'avait plus besoin de longues préparations et il connaissait tous les matériaux, lorsqu'il éleva le premier étage de son édifice.

Trois périodes presque égales constituent en effet *la Révolution d'Angleterre.*

Guizot avait en 1826 publié l'histoire du règne de Charles Ier, objet de la première période.

A ses yeux, loin d'avoir rompu le cours naturel des événements, ni la Révolution d'Angleterre, ni la nôtre n'ont rien dit, rien voulu, rien fait, qui n'eût été dit, souhaité, fait ou tenté cent fois avant leur explosion. Guizot ne pense pas qu'on s'obstine longtemps à les condamner, parce qu'elles sont chargées d'erreurs, de malheurs et de crimes. « Il faut en ceci, dit-il, tout accorder à leurs adversaires, les surpasser même en sévérité, ne regarder à leurs accusations que pour y ajouter, s'ils en oublient : et puis les sommer de dresser, à leur tour, le compte des erreurs, des crimes et des maux de ces temps et de ces pouvoirs qu'ils ont pris sous leur garde. Je doute qu'ils acceptent le marché. » Certes Guizot se refuse à considérer les deux révolutions comme absolument semblables : l'une plus politique que sociale, l'autre ayant voulu changer tout ensemble la société et le gouvernement : l'une ayant recherché la liberté, l'autre, l'égalité : l'une, religieuse, ayant substitué un dogme à un dogme, une Église à une Église ; l'autre, philosophique, ayant proclamé la pleine indépendance de la raison. Mais Guizot n'était pas homme à se contenter de cette comparaison qui ne lui paraît pas sans vérité, mais trop ingénieuse et presque superficielle. La Révolution d'Angleterre, par les mêmes causes qui la firent éclater plus d'un siècle avant la nôtre, a gardé de l'ancien état social une plus forte empreinte. Des institutions libres, nées du sein de la barbarie, avaient survécu même au despotisme qu'elles n'avaient pu prévenir. L'aristocratie féodale, une partie du moins, avait uni sa cause à celle du peuple. Dans les lois, les croyances, les mœurs, la Révolution d'Angleterre trouvait son œuvre à moitié accomplie : aussi offrit-elle un bizarre mélange des éléments en apparence les plus contraires : placée entre l'ancien et le nouvel état social, plutôt comme un pont pour passer

de l'un à l'autre, que comme un abîme pour les séparer. La plus terrible unité, au contraire, a régné dans la Révolution française : l'esprit nouveau y a dominé seul. De là l'immensité des résultats de la Révolution française et aussi de ses égarements : elle a possédé le pouvoir absolu.

« Et cependant, suscitées par les mêmes causes, par la décadence de l'aristocratie féodale, de l'Église et de la royauté, les deux révolutions ont travaillé à la même œuvre, à la domination du pays dans les affaires publiques. Celle-ci a été plus sage, celle-là, plus puissante ; mais les moyens et le succès ont varié seuls ; la tendance était la même, comme l'origine. Telle est enfin l'analogie des deux Révolutions, que la première n'eût jamais été comprise, si la seconde n'eût éclaté. »

C'est avec cette vigueur et cette sagacité que Guizot entre dans son sujet.

Il montre, dès l'avènement de Charles Ier (27 mars 1625), que la force revenait aux communes par le progrès de leur grandeur matérielle. Pour que leur volonté ne se fît pas longtemps attendre, il suffisait d'y ajouter la grandeur morale qui devait enhardir leur ambition, élever leurs pensées, leur faire de la résistance un devoir. La Réforme religieuse eut cette vertu. Guizot explique que, plus étrangères et en même temps plus exposées aux coups du pouvoir, les communes anglaises changèrent, dans leurs relations avec la royauté, d'attitude et de résolutions. De jour en jour, leur timidité disparut.

« Les regards du bourgeois, du franc tenancier, du paysan même, se portèrent bien au-dessus de sa condition. Il était chrétien. Il sondait hardiment, dans sa maison, avec ses amis, les mystères de la puissance divine ; quelle puissance terrestre était si haute qu'il dût s'abstenir de la considérer ! Il lisait dans les livres saints la loi de Dieu ; pour lui obéir, il était forcé de résister à d'autres lois. »

Quand Charles Ier convoqua le Parlement, ils se rapprochèrent avec le dessein et l'espoir sincère de s'unir ; mais au fond leur désunion était déjà consommée. L'un et l'autre pensaient en souverain.

Guizot excelle dans cet art magistral de classer les idées : mais si dans ses *Essais* ou dans l'*Histoire de la civilisation*, c'est le goût des spéculations générales, la profondeur et la

gravité des maximes qui l'emportent, on sent que dans la *Révolution d'Angleterre*, aux qualités qui permettent de dominer le sujet vient se joindre l'autorité que donne, pour aborder une pareille histoire, l'expérience de l'homme d'État. Personne ne pouvait mieux dire en parlant du roi Charles : *Les princes héritent des fautes, comme du trône de leurs devanciers.* »

Il fallait aussi être un moraliste pour faire comprendre avec quelle patience agit le peuple anglais, avant de lever l'étendard de la révolution. Pendant onze ans, le roi et l'Église avaient proclamé la souveraineté absolue, indépendante du droit divin. Ils avaient tout tenté pour la faire subir ou accepter à la nation. Hors d'état d'y réussir, ils venaient, dans leur impuissance, demander secours à une assemblée qui, sans l'ériger d'abord en principe, croyait aussi à sa souveraineté et se sentait capable de l'exercer.

Après l'exécution de Strafford, la réforme politique, telle du moins qu'on l'avait, au début, souhaitée et conçue, semblait accomplie : mais que servait de l'avoir écrite dans des statuts, si la garde en était confiée à ses ennemis ? La lutte religieuse, en même temps, s'engageait de plus en plus ; les sectaires s'enhardissaient, l'Église était chaque jour plus ébranlée. Alors commence avec le Long Parlement une lutte jusque-là sans exemple en Europe. Guizot n'hésite pas, il est avec Hampden, avec Pym : il salue la lutte comme un glorieux symptôme de la Révolution qui commençait et devait faire le tour du monde. Son âme grave se recueille et ne se trouble pas ; de même que ces héros de la guerre civile qui, au moment de tirer l'épée, s'étonnèrent et s'émurent ; non que leur cœur fût timide, ni que la résistance armée eût, aux yeux du Parlement et même du peuple anglais, rien d'étrange et de criminel : tous la lisaient avec orgueil dans l'histoire de la grande charte. Toutefois, « c'était toujours au nom des lois, au nom des droits certains et avoués, que la résistance s'était déclarée ! En conquérant la liberté, l'Angleterre avait toujours cru défendre son héritage, et aux seuls mots de loi et d'ordre légal s'attachait le respect populaire. Les deux partis sentaient le besoin de couvrir du manteau légal leurs prétentions et leurs actes ». C'est la réserve que Guizot tenait à faire.

On sait quelle action soudaine prirent les sectes religieuses pour saisir le pouvoir. Aucun historien n'a mieux compris que Guizot l'âme de ces Indépendants, de ces Brownistes, de ces Anabaptistes. Comment à sa première apparition, le principe de la liberté proclamé par des sectaires obscurs, au milieu des égarements d'un aveugle enthousiasme, fut-il traité de crime et de folie, et comment eux-mêmes semblaient-ils le soutenir sans le comprendre? Guizot l'explique et il en déduit la formation du libéralisme anglais ; il sortit du travail religieux des esprits. Toutes les questions prirent dès lors un tour nouveau. Institutions, lois, coutumes, tout fut sommé de se régler sur le raisonnement ou la volonté de l'homme ; tout paraissait légitime dans ce hardi travail, sur la foi d'un principe ou même d'une simple extase.

Si le côté anecdotique est parfois sacrifié aux idées, les portraits des personnages sont dessinés d'un trait vigoureux et mis en relief : Charles Ier, incurable dans sa duplicité, parce que envers des sujets rebelles il ne se croyait tenu par aucune parole d'honneur : Pym, ferme, patient, adroit, indifférent au travail, aux dégoûts, comme à la fortune et à la gloire, plaçant dans le succès de son parti toute son ambition. Quant à Cromwell, Guizot le suit dans toutes les complexités et dans toutes les souplesses de sa nature ; il ne fait pas un seul portrait, il en fait d'aussi variés que cet étrange et grand personnage, étranger aux aveugles présomptions de son parti, dévoré d'ambition et d'incertitudes, ne voulant rompre, ni s'engager sans retour avec les combinaisons les plus diverses.

S'agit-il du récit des faits importants, Guizot les raconte avec une sobriété qui exclut toute enluminure, toute image, toute épithète inutile. L'exécution de Strafford, le procès et la mort du roi Charles, sont retracés avec une précision de langage qui en grave à jamais le spectacle dans la mémoire.

Le succès des deux premiers volumes avait été considérable. Guizot n'avait jamais abandonné le projet de continuer son œuvre. Il y revenait toujours dans l'intervalle de ses courts repos parlementaires ; il y revint même pendant son ambassade à Londres ; aussi sa première pensée, durant son exil, fut d'achever l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*. Dans

une longue préface qui parut sous forme de discours, il se demandait pourquoi cette révolution avait réussi. Il avait à cœur de démontrer quelles causes avaient donné à la monarchie constitutionnelle en Angleterre et à la république dans l'Amérique anglaise, le solide succès que la France et l'Europe poursuivaient encore à travers de mystérieuses épreuves.

Tout son raisonnement est enfermé dans ces quelques lignes : « En Allemagne, au xvie siècle, la Révolution a été religieuse et point politique : en France, au xviiie siècle, elle a été politique et point religieuse. Ce fut au xviie siècle, la fortune de l'Angleterre que l'esprit de foi religieuse et l'esprit de politique y régnaient ensemble et qu'elle entreprit en même temps les deux révolutions. Toutes les grandes passions de la nature humaine se déployèrent ainsi sans qu'elle brisât tous ses freins : et les espérances, comme les ambitions de l'éternité, restèrent aux hommes, quand ils crurent que leurs ambitions et leurs espérances de la terre étaient déçues... Qu'il s'agisse d'une monarchie ou d'une république, d'une société aristocratique ou démocratique, la même lumière brille dans les faits. Le succès définitif ne s'obtient qu'au nom des mêmes principes et par les mêmes voies : l'esprit révolutionnaire est fatal aux grandeurs qu'il élève, comme à celles qu'il renverse. La politique qui renverse les États est aussi la seule qui termine et fonde les révolutions. » C'est avec ces idées pour guide, que Guizot aborde la suite de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*. Son âme plus religieuse encore après la révolution de 1848, le porte de plus en plus vers l'intervention de la Providence dans les affaires humaines.

Vingt-huit années s'était écoulées depuis que les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* avaient paru ; et quelles années !

Ceux qui auraient pu craindre que l'unité de l'ouvrage ne fût rompue et qu'un travail si longtemps suspendu, repris à si long intervalle, et en des temps si opposés, ne se ressentît de la contrariété des circonstances, se trompaient. Il n'y avait pas de dissonance : le talent seul avait grandi. Le caractère moral que Guizot imprime à ses récits, l'esprit qu'il porte dans la composition, n'avaient rien perdu. C'était le même ordre, le même enchaînement dans les faits ; la forme s'était

heureusement modifiée : le manque de souplesse et de variété s'était atténué, le retour des mots abstraits était moins fréquent : le mouvement, le relief s'étaient accusés, sans verser jamais dans la déclamation et l'abus des images. Les longues années de luttes à la tribune avaient donné au style plus de correction, plus de véhémence : enfin il y avait toujours chez Guizot, malgré les années plus lourdes, la flamme intérieure qui brûlait et ne s'égarait pas.

Si Charles Stuart a été le héros des tomes I et II, Olivier Cromwell est celui des tomes III et IV. Il en remplit chaque page ; on le rencontre, on le voit partout, et comme ce n'était pas un homme à idées simples, mais incohérent et obscur dans ses paroles, tantôt par entraînement, tantôt à dessein, en même temps qu'une ferme et judicieuse intelligence, Guizot le fait revivre dans ses contradictions. On a devant soi un être réel, qui marche, agit, palpite, parle sous nos yeux ; et les personnages qui approchent et entourent Cromwell, Henry Vane, Whitelock, Ireton, Harrison, Bradshaw restent aussi dans l'esprit, tant les traits qui représentent leur image sonts nets et arrêtés.

La scène qu'ils occupent est grave et sévère. Leur victoire est complète : les républicains sont en pleine possession du pouvoir ; ils ont mis hors de toute activité politique la haute aristocratie et la démocratie radicale de leur temps : les Cavaliers et les Niveleurs. Guizot fait justement observer que leurs angoisses intérieures les tourmentaient déjà plus que n'eussent pu faire tous leurs ennemis. Ils voyaient s'élever au milieu d'eux un vainqueur et un maître dont ils ne savaient ni comment se défendre ni comment se passer. La République à peine née sentait déjà Cromwell au-dessus d'elle.

Toutes les péripéties du duel qui s'engage entre lui et le Parlement sont étudiées par un maître. C'est surtout dans l'examen des rapports de la France et de l'Espagne avec le Protecteur que s'exerce la sagacité supérieure de l'historien ; bien plus peut-être au XVIIe siècle que de nos jours, les politiques s'inquiétaient peu que leurs actes fussent en accord avec leurs sentiments véritables et leurs paroles intimes : autant le public sur le continent laissait éclater envers les républicains, juges de Charles Ier, son mauvais vouloir, autant les gouvernements,

par calcul ou par crainte, se montraient indifférents ou réservés. Grâce à sa politique extérieure, Cromwell était devenu puissant en Europe : et sa grandeur n'était pas contestée sur le continent, comme en Angleterre, parce qu'au dehors elle se fondait sur la force habile et heureuse.

Les nombreuses pièces diplomatiques inédites, que donne Guizot, éclairent d'un jour nouveau le rôle du Protecteur. Tout en faisant ressortir le caractère de ses traités avec la Hollande, avec le Portugal, avec le Danemark et particulièrement avec la Suède, c'est toujours aux négociations avec Paris et Madrid qu'il revient de préférence. L'ancien ministre des affaires étrangères avait appris à suivre dans ses détails un jeu si délié et à mettre en scène avec autant de finesse que de clarté les deux premières diplomaties du monde, l'espagnole et la française.

C'étaient ces parties de l'histoire qui étaient presque inconnues. Les imaginations qui recherchent avant tout, dans ce drame, les aventures du jeune Charles II, couronné roi par un parti qu'il déteste, pendant sa triste expédition d'Écosse, ne seront pourtant pas déçues. Guizot a mis un art suprême à rajeunir ces détails, et à être rapide en ne supprimant aucun fait, de la même façon qu'il peint avec fidélité des tableaux de marine, en retraçant les luttes acharnées des flottes anglaise et hollandaise.

En face de ces triomphes extérieurs, Guizot oppose les mécomptes.

Au milieu de sa puissance et de sa gloire, Cromwell sentait en effet que sa situation était violente et il aspirait à la changer. Après avoir, pendant dix-huit mois, gouverné seul et arbitrairement, il vit qu'avec les mœurs de la vieille Angleterre, un pouvoir sans contrôle n'était qu'une crise temporaire, et il crut, qu'après tant de succès, le jour était venu de fonder un ordre légal et durable. Là commença son impuissance et cette impuissance faisait son supplice. Être roi? Il ne croyait pas pouvoir le devenir, sans l'aveu des principaux de ses compagnons : mais il a beau sonder le terrain, ses peines sont perdues ; il a beau convoquer le Parlement à son usage : l'un et l'autre étaient convaincus que la royauté seule pouvait donner au gouvernement un caractère régulier et stable : et ce Parlement lui échappe. Aussi, comme dit Guizot, Cromwell mourut

triste. « Les croyances chrétiennes étaient restées au fond de cette âme chargée de mensonges et d'attentats. Quand vint l'épreuve suprême, elles reparurent, et l'enthousiasme religieux de Cromwell prit le dessus sur son hypocrisie. »

Ce beau livre s'imposait à l'admiration de l'Angleterre.

Les deux volumes qui suivirent sous le titre de *Richard Cromwell* et du *Rétablissement des Stuarts*, étaient peut-être encore supérieurs aux premiers ; mais le sujet était d'un tout autre ordre, moins élevé, moins émouvant. C'était de la tragi-comédie politique.

Au premier abord on s'étonne que ces vingt et un mois d'interrègne (3 septembre 1658–29 mai 1660), si confus chez tous les historiens, tiennent une si large place dans une œuvre, dont un des mérites est le nerf et la concision. Bien loin de manquer de matière, l'auteur a su élaguer et choisir. Des pièces récemment découvertes, des documents encore inexplorés, ont comme transformé cette curieuse époque. Parmi ces documents, il en est qui appartiennent à l'Angleterre, comme le journal de Burton : mais ce qui donne aux événements que raconte Guizot cette importance inattendue, ce sont des informations d'un autre ordre et qui viennent de France : nous voulons parler de la correspondance de l'agent très actif que Mazarin avait à Londres, M. de Bordeaux. Ces dépêches conservées à nos archives des affaires étrangères et annexées au livre de Guizot forment elles-mêmes presque un volume, grâce au lucide commentaire dont elles sont accompagnées.

Il était difficile de coordonner cette cohue de faits et de personnages se distinguant à peine les uns des autres et de continuer au récit cette unité d'intérêt, sans laquelle il n'y a pas d'œuvre d'art ; c'est ce qu'a fait Guizot. Il a divisé son drame en quatre actes. Le premier est réservé à Richard Cromwell ; il contient toute son histoire, de son avènement à sa chute ; le second acte est rempli par une aventure encore plus éphémère ; le Long Parlement ressuscite, vieux, décrépit, inutile ; mais cette poignée d'hommes était courageuse et sincère. Ces vieux républicains rentrèrent au pouvoir, comme dans leur droit, et ils l'exercèrent avec une fidélité et une vigueur qui les honorent.

« La république, dit Guizot à propos de ces hommes de

fer, la république, quand elle est chez un peuple le résultat naturel et vrai de son état social, de ses idées, de ses mœurs, est un gouvernement digne de sympathie et de respect, qui a ses vices théoriques et pratiques, comme tous les établissements humains, mais qui honore et sert l'humanité, car il la provoque à déployer ses grandes forces morales, et il peut la porter à un très haut degré d'activité, de vertu, de prospérité et de gloire. »

L'armée avait rappelé le Long Parlement, croyant qu'il était mort ; dès qu'il donna signe de vie, l'armée le mit à la porte.

Avec le troisième acte, un nouvel acteur paraît : Monck prend en main la cause du Long Parlement et nous passons avec lui d'Écosse en Angleterre. Toujours et avec tous également taciturne, il ne répondait pas aux questions, mais il laissait arriver, parler et repartir les messages des royalistes. Au quatrième acte, l'action touche à son terme. Ce n'était pas la vénalité de quelques chefs, mais la disposition générale de la nation, éclairée et lassée par ses propres fautes, qui la ramenait vers Charles II. Monck démasque enfin ses batteries et les Stuarts rentrent en Angleterre, sans conditions.

Tout est en pleine lumière dans ce récit. Vingt ans avant de publier son histoire, Guizot, dans une belle étude, avait esquissé la figure de Monck ; dans ce dernier volume, il la donne agrandie et retouchée : il nous fait pénétrer dans le caractère du personnage, et dans ce rôle, prodige de patience et d'audace, d'un homme qui avait ourdi et tramé seul une conspiration.

L'historien décrit comme un témoin le triomphant retour du monarque exilé : mais au milieu des cris de joie et des vivats, il voit distinctement deux camps se former déjà, ennemis ardents et destinés à rengager d'abord obscurément, puis avec éclat, la guerre qui semblait finie : la cour et les puritains ! voilà les deux bannières qui apparaissaient aux deux extrémités de l'arène politique ! Guizot clôt son histoire qu'il ne put mener jusqu'à la chute de Jacques II, par ces mots profonds : « L'empire de la religion protestante et l'influence décisive du pays dans son gouvernement, c'était le but que l'Angleterre révolutionnaire avait poursuivi ; tout en maudis-

sant la révolution qu'elle appelait la rébellion, l'Angleterre royaliste s'apprêtait à le poursuivre encore, et à ne se reposer qu'après l'avoir atteint. »

Telle est cette œuvre, simple et grave sans raideur, avec des réflexions courtes et toujours à leur place, écrite, dans les derniers volumes surtout, avec une mâle élégance. La littérature française dans ce siècle si fécond ne compte pas un livre d'histoire, d'une ordonnance et d'une composition plus achevées. N'étant engagé dans aucun des partis qui se sont partagé l'influence en Angleterre, n'apportant dans ses appréciations ni les passions, ni les préventions d'un whig ou d'un tory, Guizot a plané avec une haute impartialité sur les documents. Mais nous ne connaîtrions pas l'historien sous toutes ses faces, si nous négligions les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*.

II

Il ne s'agit ni de révélations scandaleuses, ni de secrets diplomatiques dévoilés, ni de mystérieuses confidences : les *Mémoires* de Guizot sont des annales politiques. Non pas qu'il ne s'y rencontre des anecdotes personnelles, des incidents biographiques, des portraits très fouillés et une étude fine et pénétrante de la société française au XVIIIe siècle, qui font des premiers volumes; une lecture attachante et variée mais, avant tout, Guizot a voulu donner les motifs de ses actes politiques et les expliquer en complétant ses déclarations à la tribune. Ces *Mémoires* sont, en même temps, l'apologie du parti qu'il a servi et dont il a été le chef; ou plutôt c'est sa théorie du gouvernement de Juillet lui-même; et, comme la monarchie de 1830 a été la représentation de la haute bourgeoisie, de ses aspirations comme de ses intérêts, les *Mémoires* de Guizot sont donc à la fois, une défense contre les attaques dont la classe moyenne a été l'objet, et une justification de la résistance qu'elle crut devoir obstinément opposer aux revendications démocratiques.

Ainsi compris, ce livre est un document de premier ordre. Si, comme l'a écrit un éloquent et ingénieux critique, chaque système politique est un grand parti pris qu'il faut juger, non comme représentant la vérité et le droit absolus, mais comme tenant une place plus ou moins élevée dans l'ordre moral, les confessions de Guizot sont une des parties considérables de son œuvre. Ces *Mémoires* sont impersonnels, c'est ce qui fait leur originalité. Pourquoi faut-il que des lacunes graves s'y rencontrent? Sur le mouvement des idées, en littérature, en art, en philosophie, sur les questions économiques ou sociales qui prirent un rôle si prépondérant pendant le règne de Louis-Philippe, il n'y a pas d'aperçus, à peine une mention se glisse-t-elle: de telle sorte que celui qui ne connaîtrait que ces *Mémoires* ne pourrait se rendre compte ni de l'état des esprits ni des événements qui s'accomplirent, ni des problèmes qui se posèrent aussi bien dans le domaine moral que dans les régions commerciales ou industrielles.

Ce n'était chez Guizot ni impuissance, ni désir d'éviter les controverses; il était apte à tout comprendre. On peut le croire lorsqu'il écrit à la première page de ses *Mémoires* que l'âge et la retraite avaient répandu leur paix sur le passé, et qu'en sondant attentivement son âme, il n'y découvrait aucun sentiment qui envenimât ses souvenirs. Mais ce fut le grand tort de cette noble intelligence tout entière absorbée, durant dix-huit ans, par la vie parlementaire (sauf quelques instants de repos consacrés en 1837 et 1838 à une étude sur Washington, sauf aussi son ambassade à Londres) ce fut son grand tort de ne pas jeter les yeux en dehors de ce qu'on appelait le pays légal. Ce qu'il a à cœur de dire, c'est ce qu'il a pensé, senti et voulu en prêtant son concours aux affaires du pays, et aussi ce qu'auraient pensé, senti et voulu les amis politiques auxquels il avait été associé, en un mot « la vie de leurs âmes dans leurs actions ».

Ce n'est pas non plus un livre de réaction. Guizot était de ceux que l'élan de 89 avait soulevés et qui n'auraient jamais consenti à descendre. Né bourgeois et protestant, il était profondément dévoué à la liberté de conscience, à l'égalité devant la loi, à toutes les principales conquêtes de notre ordre social. Jeune, il avait vécu sous l'empire dans la société de l'opposi-

tion, au milieu des débris du monde philosophique et de l'aristocratie libérale du siècle dernier, presque dans l'intimité des survivants de ces salons qui, malgré les mécomptes de la Révolution, n'avaient abjuré ni leurs idées, ni leurs espérances. Élevé à Genève dans des croyances religieuses, si Guizot était opposé aux doctrines de l'école de Voltaire, il lui appartenait par le souffle libéral et par le sentiment de la dignité humaine. C'est ce qui explique cette équité, cette bienveillance facile aux intelligences vraiment supérieures, qui ne peuvent avoir de jalousie en se comparant au fond d'elles-mêmes.

Ses opinions politiques sont celles des doctrinaires, celles du parti constitutionnel qui depuis l'ordonnance du 5 septembre jusqu'à l'assassinat du duc de Berry, se maintint au pouvoir. Quand Guizot est éliminé du Conseil d'État et qu'il entre dans l'opposition, les pamphlets qu'il publie et qui sont restés célèbres, sont une défense de la société nouvelle, telle que la révolution l'a faite, mais avec les classes moyennes pour élément fondamental. Il reconnaît que les doctrinaires et lui avaient l'esprit plein de la révolution de 1688, et du gouvernement libre qu'elle a fondé. Il ressentait l'ambition et l'espérance d'accomplir en France une œuvre semblable, d'y assurer la grandeur avec la liberté, et de se grandir lui-même dans la poursuite de ce dessein. Mais notre pays a-t-il jamais eu de vrais partis politiques? Les grands intérêts et les grands principes s'y sont-ils régulièrement groupés et disciplinés sous la direction d'un *leader* accepté et ayant pour but de conquérir la prépondérance dans le gouvernement? Nous ne le croyons pas ; et, dès 1835, la difficulté d'aboutir à des ministères durables était une préoccupation. Ses *Mémoires* sont un dernier effort pour établir qu'il était presque arrivé à ce résultat; mais il avoue que les classes moyennes n'ont pas suffi à soutenir et à fonder le trône qu'elles avaient élevé ; elles étaient trop exclusivement dominées par les intérêts pour devenir une classe politique. Douloureux problème qui ne se posait pas seulement il y a cinquante ans, et qui est à résoudre encore !

Les *Mémoires* nous éclairent aussi sur la manière dont Guizot comprit les journées de Juillet.

Avec sa connaissance des hommes, Louis-Philippe avait dé-

mêlé, dès le lendemain, dans son premier ministre de l'intérieur, que sa façon de présenter la révolution de 1830 était la plus monarchique et la plus propre peut-être à lui concilier la vieille Europe ; Guizot avait en effet sur l'origine des droits du roi, une opinion particulière et qui n'était pas celle de tous les amis de la dynastie. En rompant violemment avec la branche aînée pour en appeler à la branche cadette, Guizot « ne choisissait pas un roi ; il traitait avec un prince qu'il trouvait à côté du trône, et qui pouvait seul, à ses yeux garantir le droit public et arrêter la révolution ». L'appel au suffrage populaire, conseillé par quelques-uns, eût donné à ce que Guizot appelle « la monarchie réformée », le caractère qu'il avait à cœur d'en écarter. Il ne voulait pas mettre l'élection à la place de la nécessité et du contrat.

Telles étaient les tendances d'esprit de Guizot et mettant en pratique ses doctrines, il leur donna pour consécration la politique de résistance, celle de Casimir Perier.

Ses *Mémoires* jettent une vive lumière sur les faits les plus importants de la monarchie constitutionnelle pendant dix-huit ans. Tous les volumes ne présentent pas le même intérêt, mais tous sont curieux à consulter. Le troisième, consacré à son ministère de l'instruction publique, est admirable, plein d'idées neuves et élevées. C'est dans ces pages animées d'un souffle généreux que nous lisons ces lignes qui devraient servir de préambule à sa célèbre loi sur l'instruction primaire : « Parce que j'ai combattu les théories démocratiques et résisté aux passions populaires, on a dit souvent que je n'aimais pas le peuple, que je n'avais pas de sympathie pour ses misères, ses instincts, ses besoins, ses désirs. Il y a dans la vie publique, comme dans la vie privée, des amours de plus d'une sorte. J'aime le peuple avec un dévouement profond, mais libre et un peu inquiet ; je veux le servir, mais pas plus m'asservir à lui que me servir de lui pour d'autres intérêts que les siens ; je le respecte en l'aimant, et parce que je le respecte, je ne me permets ni de le tromper ni de l'aider à se tromper lui-même. J'ai cru que le peuple avait droit et besoin de devenir capable et digne d'être libre, c'est-à-dire d'exercer sur ses destinées privées et publiques, la part d'influence que les lois de Dieu accordent à l'homme dans la vie et la société hu-

maines. C'est pourquoi, tout en ressentant pour les détresses matérielles du peuple une profonde sympathie, j'ai surtout été préoccupé et touché de ses détresses morales, tenant pour certain que plus il se guérirait de celles-ci, plus il lutterait efficacement contre celles-là, et que pour améliorer la condition des hommes, c'est d'abord leur âme qu'il faut épurer, affermir et éclairer. »

Il n'y a pas de langage plus digne des méditations d'un homme d'État. Guizot explique, avec non moins de pénétration, pourquoi au fur et à mesure qu'on s'éloignait de 1830, le cercle déjà fort étroit des conseillers de la royauté constitutionnelle se rétrécissait. On le vit bien à partir du ministère 22 février 1836 ; et la coalition ne fit qu'accuser la dislocation du parti gouvernemental.

Cette bourgeoisie dont Guizot voulait être le chef et qui était à ses yeux la représentation vraie et fidèle des intérêts généraux de la société telle que la Révolution de 89 l'avait faite, cette bourgeoisie qu'il défendait à la tribune de 1837, il la défend encore dans ses *Mémoires*, mais sans trop d'illusion : « J'aurais quelque droit, écrit-il, de parler des faiblesses de la classe moyenne, car j'en ai, plus que personne peut-être, ressenti les inconvénients et porté le poids. La grandeur de la pensée et la fermeté de l'expérience lui ont quelquefois manqué; elle n'a pas su tantôt assez entreprendre, tantôt assez persévérer. » Guizot reconnaît cependant qu'il la troubla profondément et la déconcerta par son rôle passionné dans la coalition : ces bourgeois sensés et honnêtes, si pleins de leur intérêt, ne comprenaient pas ces querelles d'ambition et ces jalousies de personnes. Ils furent sévères dans leurs appréciations.

A partir de 1840, les affaires étrangères deviennent le domaine de Guizot : et les chapitres les plus importants des trois derniers volumes sont consacrés à l'exposé des négociations qui, pendant près de huit années, occupèrent la politique extérieure de la France, politique toute de paix, ennemie des aventures, mais non sans dignité.

Le chapitre relatif aux affaires d'Orient, celui consacré au droit de visite, les chapitres concernant les Jésuites, la cour de Rome et Pie IX, enfin le chapitre qui raconte les péripéties du

mariage espagnol, sont des modèles. La méthode historique de Guizot s'y retrouve avec la clarté de l'exposition, l'enchaînement des faits, l'appropriation parfaite des citations au corps du récit ; ajoutons-y la convenance et la simplicité de la forme. L'écrivain écarte toute polémique rétrospective et présente constamment les hommes, adversaires ou amis, sous leur meilleur jour. La longue et laborieuse expérience de la vie politique lui avait enseigné, non pas le doute, mais l'équité. « Je dis l'équité, a-t-il dit, non pas la modération, mot banal, ni l'indulgence, mot impertinent, qui n'exprimeraient pas ma pensée. »

L'austérité du sujet s'adoucit çà et là dans des pages qui reposent l'esprit et font mieux connaître l'homme privé. Bien qu'il n'ait nul penchant à entretenir le public de sa vie de famille, et que plus ses sentiments intimes étaient puissants et doux, moins il aimât à les montrer au public, Guizot a cependant laissé passer dans ses Mémoires, un peu de son cœur simple et droit, passionné et bon.

Pascal eût pu signer ces quelques lignes : « Les longs regrets m'inspirent pour les âmes qui les ressentent une profonde et sympathique estime. La promptitude de l'oubli me pénètre de compassion pour ceux qui ont passé si vite des cœurs où ils croyaient tenir tant de place. » « J'ai l'horreur de l'oubli et de ce qui passe vite ; j'ai besoin que mes joies soient d'accord avec mes plus sérieux instincts, qu'elles m'inspirent le sentiment de la grandeur et de la durée ; je ne me désaltère réellement qu'à des sources profondes. » Aussi avant de retourner aux vivants, aux agitations et aux luttes, Guizot s'est-il toujours acquitté de ses dettes de cœur envers les morts qui avaient tenu dans sa vie une place, même quand cette place était très inégale. Il est considérable le nombre des portraits qu'il a tracés, tous portant la marque d'une observation aussi délicate que morale, et d'une finesse de touche qu'on n'aurait pas attendue d'un maître aussi sévère.

A-t-on mieux peint Royer-Collard? « C'était un homme non pas de l'ancien régime, mais de l'ancien temps, que la Révolution avait développé sans le dominer et qui la jugeait avec une sévère indépendance, principes, actes et personnes, sans déserter sa cause primitive et nationale. Esprit admirablement libre

et élevé, avec un ferme bon sens, plus original qu'inventif, plus profond qu'étendu, plus capable de mener bien une idée que d'en combiner plusieurs, trop préoccupé de lui-même, mais singulièrement puissant sur les autres par la gravité impérieuse de sa raison et par son habileté à répandre, avec des formes un peu solennelles, l'éclat imprévu d'une imagination forte, excitée par des impressions très vives. Restaurer l'âme dans l'homme et le droit dans le gouvernement, telle était dans sa modeste vie, sa grande pensée. »

A-t-on jamais mieux analysé l'âme et le caractère de Talleyrand et d'une manière plus large? « Homme de cour et de diplomatie, non de gouvernement, et moins de gouvernement libre que de tout autre, il excellait à traiter par la conversation, par l'agrément et l'habile emploi des relations sociales, avec les individus isolés; mais l'autorité du caractère, la fécondité de l'esprit, la promptitude de résolution, la puissance de la parole, l'intelligence sympathique des idées générales et des passions politiques, tous ces grands moyens d'action sur les hommes réunis lui manquaient absolument. Il n'avait pas davantage le goût, ni l'habitude du travail régulier et soutenu. Ambitieux et indolent, flatteur et dédaigneux, c'était un courtisan consommé dans l'art de plaire et de servir sans servilité, capable de se prêter à toutes les souplesses utiles à sa fortune, en conservant toujours des airs et reprenant au besoin des allures d'indépendance; politique sans scrupules, indifférent aux moyens et presque aussi au but, pourvu qu'il y trouvât son succès personnel, plus hardi que profond dans ses vues, froidement courageux dans le péril; propre aux grandes affaires du gouvernement absolu, mais à qui le grand air et le grand jour de la liberté ne convenaient point; il s'y sentait dépaysé et ne savait pas agir. »

Sans avoir du fiel, Guizot ne dissimule cependant pas, quand il les croit ressemblants, les traits disgracieux ou vulgaires de son modèle. C'est de Mauguin qu'il a dit: « Beau parleur, audacieux, prétentieux, vaniteux, sans jugement comme sans scrupule, très propre dans les jours de perturbation générale, à échauffer les fous, à intimider les faibles et à entraîner les badauds. »

Au contraire, après la mort de Lainé, Guizot reprend sa

plume, austère comme le pinceau de Philippe de Champagne : « C'était une âme très noble, facilement émue, triste, et dont les instincts, plus grands que ses idées, s'élevaient avec un touchant mélange de simplicité morale et de pompe oratoire jusqu'à la vertu éloquente. »

Ces citations suffisent pour montrer la variété de ton et la largeur de dessin. Ces nombreux portraits sont suspendus comme autant d'images dans les *Mémoires* de Guizot et nous aurions puisé encore dans cette collection de figures attachantes et curieuses, si nous ne voulions signaler un chapitre spécial où il a parlé de la société anglaise, comme s'il eût passé toute sa vie au milieu d'elle.

Nous savons qu'il avait accepté l'ambassade de Londres en janvier 1840 ; il ressentait pour quelques-uns des personnages les plus considérables d'Angleterre une sympathie qui lui était rendue. C'était une grande époque. En politique, comme en littérature, des hommes éminents vivaient, même le vieux duc de Wellington, « qui lui parla de cette voix courte et chancelante dont la faiblesse ressemble à l'émotion d'un dernier adieu ». Nous ne nommerons pas tous ceux qui faisaient partie de cette élite de la société anglaise ; les amis de Guizot, lord et lady Holland, l'avaient mis en rapports suivis avec deux lettrés, étrangers au monde des affaires, mais qui, en dehors du Parlement, avaient le plus contribué aux progrès de la liberté ; nous voulons parler des fondateurs de la *Revue d'Édimbourg* le Révérend Sydney Smith et lord Jeffrey. Guizot voyait moins les tories, non seulement parce qu'ils n'étaient pas au pouvoir, mais aussi parce qu'ils avaient à Londres moins de foyers de réunion. Il a donné à son séjour en Angleterre le plus piquant intérêt, caractérisant d'un mot, d'un trait rapide, les nobles figures qui s'appelaient lord Aberdeen, Hallam, lord Lansdawne, sir Francis Palgrave, Macaulay et sir John Croker.

Quand on pense que ces pages ont été écrites par un septuagénaire qui avait gardé toute la verdeur de son esprit, on ne peut qu'admirer ! Si comme on l'a reproché justement à Guizot, son style, dans ses premiers ouvrages, est *gris et ne rit jamais*, il prend dans les *Mémoires* une souplesse, un éclat qui ne portent atteinte ni à la solidité, ni à la grandeur. C'est quelque

chose pour un écrivain que d'avoir mérité l'éloge de Taine et d'avoir enfin désarmé les sévérités de Sainte-Beuve; mais une réserve s'impose à notre jugement sur ce beau livre. Contient-il une justification probante de la politique intérieure des dernières années de la monarchie de Juillet? Nous sommes, parmi les admirateurs de Guizot, au nombre de ceux qui regrettent de ne pas le penser. Tant le danger est grand de ne rien voir au delà d'un cercle étroit et de se créer ainsi une atmosphère artificielle! Guizot en était arrivé à vivre plus avec ses idées qu'avec les faits; et il n'ouvrait plus la fenêtre.

Il nous resterait à mentionner l'œuvre de son extrême vieillesse: nous voulons parler de l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. Guizot avait conservé son art de composition, sa touche sobre: mais il faut voir surtout dans ce livre d'un octogénaire un sentiment de patriotisme. Au moment où il parut (1872-1873), il apprenait aux jeunes générations à ne pas désespérer de la France, alors qu'elle était mutilée et vaincue: il leur enseignait qu'elle s'était formée et élevée dans les larmes; que les infirmités de notre nation ne sont pas mortelles et que rien n'excite au courage et ne préserve de la faiblesse, comme le spectacle fidèlement reproduit des quinze siècles de notre vie nationale. C'est sur cette dernière pensée que la plume tomba des mains de Guizot. Pour un historien, c'était bien finir.

Sans doute les événements prodigieux de ces cinquante dernières années ont fait détourner notre histoire de sa ligne directe et ont changé sa logique apparente; sans doute les faits qui semblaient avoir le moins de rapports avec notre vie moderne, ont été soumis à une nouvelle revision; mais comme les préférences de Guizot ne l'ont jamais rendu volontairement aveugle, et surtout ne l'ont jamais amené sciemment à dissimuler la vérité, ses conclusions historiques sont presque toujours celles qu'adopteront les esprits équitables; son impartialité éclairée, qui n'est jamais de l'indifférence, place donc ses œuvres d'histoire au-dessus des retours de l'opinion.

Guizot a un autre titre à la reconnaissance de la postérité : Avec son esprit actif et méthodique, nul n'a plus fait pour répandre le goût des études historiques. La publication des

Mémoires de l'ancienne France, celle des *Mémoires de la Révolution d'Angleterre*, la création de la collection des documents inédits sont autant de foyers d'érudition qu'il a allumés. Ce mouvement, il le continuait au sein de l'Académie des sciences morales, par le choix des sujets donnés au concours, par ses rapports substantiels et éloquents ; et c'est à son action que l'on doit l'histoire de nos classes rurales. Partout on sentait la trace de son vaillant esprit et de sa direction.

Ce que Guizot ne possède pas, c'est-à-dire le dilettantisme et les dons qui rendent aimable le labeur le plus fatigant, il l'a remplacé par une précision, par une puissance de réflexion, par une autorité qui s'étaient formées avec son éducation, avec ses luttes, avec son labeur incessant. Son talent puissant, sans ingéniosité, il est vrai, et sans vibrations nerveuses, mais aussi sans subtilité, garde toujours pour les idées et les faits le respect sévère et calme que tout penseur doit porter en lui pour mériter la gloire.

BARDOUX,

de l'Institut.

LA FRANCE A MADAGASCAR

I

PREMIÈRES RELATIONS

Un procès colonial pendant depuis près de trois siècles, et qui attend encore sa solution : telle est la question de Madagascar. Les relations de l'ancienne France avec l'île Dauphine, comme on l'appelait, ne présentent plus guère qu'un intérêt de curiosité. La situation intérieure de la grande île, les conditions dans lesquelles s'exerce l'action de la France sur ses colonies, ne sont plus les mêmes. Nous ne saurions tirer un grand enseignement de l'histoire des Compagnies privilégiées et des hardis aventuriers, qui, au XVIIe et au XVIIIe siècles, tentèrent, généralement avec plus de courage que de méthode, de coloniser Madagascar.

L'échec de ces tentatives, à la fin du XVIIIe siècle, était complet. Il ne nous restait plus que deux ou trois postes sur la côte orientale, établissements des plus modestes, qui furent détruits pendant les guerres de l'Empire. Après 1815, quand sir R. Farquhar, le premier gouverneur anglais de Maurice, notre ancienne Ile-de-France, eut l'audace de revendiquer Madagascar comme une dépendance de son gouvernement, nous n'avions plus guère que des droits historiques à défendre. Le cabinet de Londres les reconnut d'assez bonne grâce. Mais la France cessait, dès lors, d'être sans rivale dans l'Océan Indien. Elle allait trouver d'ailleurs des compétiteurs surle sol même de la grande île.

En dépit de la proximité de l'Afrique, la population de Madagascar (ce n'est pas le seul trait paradoxal de cette terre curieuse) est en majeure partie originaire de la lointaine Insulinde. Malgré de très copieux métissages avec les nègres et les Arabes de la côte africaine, beaucoup de tribus malgaches ont conservé quelques traits de race malaise. La langue malgache, commune à toute la population de l'île, est manifestement dérivée du malais. C'est surtout chez les Hovas que les caractères de la race malaise sont restés apparents. Ce petit peuple, venu à une époque assez récente, dit-on, fut refoulé vers le plateau central, région relativement froide et d'une moindre fertilité, où il se trempa par la guerre et par le travail. Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, inconnu de l'Europe, il resta confiné dans sa province de l'Imérina. A cette époque, un chef, Andrianampouine, réunit les tribus hovas, et secoua le joug des Sakalaves, dont elles étaient les vassales soumises.

En 1810, son fils Radama I[er] lui succéda, et, sous sa conduite, le peuple hova, à peine affranchi, se fit conquérant. On a maintes fois raconté comment sir R. Farquhar, jaloux de soustraire à l'influence française la grande île qu'il n'avait pu réunir aux possessions de l'Angleterre, favorisa l'ambition de Radama en lui fournissant des armes, des instructeurs militaires, des conseillers politiques et en lui reconnaissant officiellement le titre de « roi de Madagascar ».

Cette politique n'a cessé d'être celle des Anglais. Les Hovas acceptèrent volontiers un concours qui secondait leurs desseins, mais sans se départir d'une ombrageuse méfiance à l'égard des étrangers, et même des Anglais, leurs protecteurs en apparence désintéressés. Ces sentiments éclatèrent même une fois en une violente réaction. A la mort de Radama, en 1828, toutes les réformes d'origine européenne — le christianisme, l'instruction publique — furent abandonnées : les traités furent déchirés, les missionnaires chassés, les négociants insultés, et Madagascar ne se rouvrit à l'influence des missionnaires anglais — plutôt qu'à celle de l'Angleterre — qu'à la fin du règne de Ranavalo I[re], la veuve de Radama, morte en 1861. Cette influence fut définitivement consolidée, en 1868, par la conversion de la reine Ranavalo II et du premier

ministre au protestantisme, qui devint religion d'État, et se répandit rapidement dans la population de l'Imérina [1].

A la politique habile et persévérante des Anglais, cependant, la France n'en opposa d'aucune sorte. Le gouvernement de la Restauration avait laissé Radama consommer la ruine de nos derniers établissements de la côte orientale, Tintingue, Foulepointe, Fort-Dauphin. Il s'était contenté, en 1822, d'occuper l'île Sainte-Marie, et d'essayer, en 1829, de tardives représailles que la révolution de 1830 interrompit.

Sous le gouvernement de Juillet, les intérêts de la France paraissaient, à Madagascar, comme ailleurs, si intimement confondus avec ceux de l'Angleterre, qu'une escadrille anglo-française bombarda Tamatave en 1845. Le second empire avait d'autres soucis que de s'occuper de Madagascar. Un coup de fortune faillit pourtant y rendre à la France une situation privilégiée. Plusieurs Français, notamment MM. Lambert et Laborde, fort influents à la cour de la reine Ranavalo, avaient lié d'étroites relations avec le prince Rakout, héritier du trône. A la mort de la reine, le prince, devenu Radama II, signa une charte qui accordait à une Société française de très importantes concessions. Mais ce projet, imprudemment ébruité, avait réveillé la méfiance nationale des Hovas. Radama II périt, le 11 mai 1862, victime d'une conspiration à laquelle les missionnaires anglais paraissent n'avoir point été étrangers. La charte Lambert fut aussitôt dénoncée, et le gouvernement impérial se contenta d'une indemnité. L'affaire de la charte Lambert n'avait été qu'une aventure et l'influence de la France à Tananarive en sortait à peu près anéantie.

1. En 1892, d'après des documents anglais reproduits par le Père Caussèque, les missionnaires protestants comptent 350.000 adhérents, surtout dans les hautes castes; 120.000 élèves fréquentent leurs écoles. Leur budget est de plus d'un million. — Les catholiques ont 130.000 adhérents et 17.000 élèves, avec un budget de 200.000 francs. (*Madagascar. Statistiques et légendes*, 1893.)

Les missionnaires français, des jésuites, arrivés dans l'île vers 1860, ont perdu, par la conversion de la reine et par la constitution d'une religion d'État, que favorisent les lois et l'arbitraire du pouvoir, toute la clientèle des classes dirigeantes. Leur influence a reçu un coup dont elle ne s'est pas relevée. Bien que l'opinion contraire ait été soutenue, les missionnaires français, même avec l'appui de leur gouvernement, ne paraissent point en état de regagner le terrain perdu et de seconder bien efficacement la politique française à Tananarive. (Martineau. *Madagascar en 1894*. Flammarion.)

II

LE TRAITÉ DE PROTECTORAT

L'acquisition d'un nouvel empire colonial après 1870 a été, au début du moins, un acte plus sentimental que réfléchi, inspiré par une idée politique plutôt qu'économique. En même temps qu'elle reconstituait sa puissance continentale, la République cherchait, comme instinctivement, plus encore que des débouchés commerciaux, des occasions de restaurer au dehors son prestige, obscurci chez les peuples lointains qui n'avaient pu assister à son rapide relèvement. Les titres oubliés, les droits tombés dans l'oubli et en voie de prescription étaient retrouvés et proclamés. Dans cet accès de « fièvre coloniale », on entreprit trop à la fois, sans plan mûrement tracé, sans avoir prévu les conséquences et s'être résigné d'avance aux sacrifices nécessaires, sans s'être muni de l'armée spéciale indispensable, sans avoir ni le personnel « entraîné » ni les traditions, qui rendent à une vieille puissance coloniale les conquêtes lointaines si aisées.

Notre intervention à Madagascar se ressentit gravement de ces circonstances défavorables. Les antiques droits de la France sur Madagascar n'étaient plus guère que des souvenirs. Elle avait même paru un moment y renoncer complètement, en reconnaissant Radama II comme roi de toute l'île, en échange de la charte Lambert. Aussi nos revendications, en 1882, s'appuyèrent-elles sur des titres plus récents et tout à fait différents. Nous avions contre les Hovas de nombreux griefs. Depuis nos malheurs de 1870, colportés avec empressement par nos rivaux à Tananarive, les Hovas ne gardaient plus aucun ménagement à notre égard. Le 26 août 1868, le gouvernement impérial avait conclu avec la reine, à l'imitation des Anglais et des Américains, un traité de commerce qui reconnaissait aux Français le droit « d'acquérir toute espèce de biens, meubles ou immeubles ». Cette disposition n'avait pas empêché le gouvernement hova, à la mort de M. Laborde,

en 1878, de refuser à ses héritiers l'envoi en possession de ses propriétés foncières, sous prétexte que « toute terre appartenait à la reine ». En 1881, la violation du traité devint encore plus flagrante : il fut interdit par une loi (loi 85) à tout indigène de vendre des terres à un *vazaha* (étranger) sous peine des fers à perpétuité. De même, l'enseignement protestant était devenu obligatoire, malgré la clause du traité de 1868 proclamant la liberté de l'enseignement catholique. Un autre grief, plus grave encore, vint se joindre à ceux-là. En 1840, l'amiral de Hell, gouverneur de la Réunion, avait occupé, sur la côte occidentale, l'île de Nossi-Bé ; il avait en même temps passé des traités de protectorat avec des chefs sakalaves de la Grande-Terre. Des tentatives répétées, faites par les Hovas en 1882, pour imposer leur autorité aux chefs placés sous la protection de la France, furent la cause directe du conflit.

L'opinion publique était favorable à une action énergique, et la Chambre l'encourageait par ses ordres du jour, et par le vote à peu près unanime des crédits demandés. Mais le gouvernement, embarrassé par le prolongement inattendu des hostilités avec la Chine, ne pouvait consacrer à Madagascar que des forces insuffisantes. Pendant trois ans languirent les opérations militaires, limitées au blocus ou à l'occupation des principaux ports, interrompues d'ailleurs par d'interminables négociations. En 1885, le traité de paix avec la Chine nous rendait la liberté de nos mouvements ; on disait les Hovas appauvris et découragés par la guerre. Cependant, les expéditions lointaines n'étaient guère en faveur dans le public ; M. de Freycinet, qui venait de succéder à Jules Ferry, décida de « liquider » Madagascar. Le 17 décembre 1885, l'amiral Miot, assisté de M. Patrimonio, consul général de France à Beyrouth, qui avait été chargé d'une mission à cet effet dès le 19 août[1], signait à Tamatave un traité de paix.

Par ce traité, que les Chambres ratifièrent sans enthousiasme le 27 février 1886, la France reconnaissait la reine des Hovas comme souveraine de toute l'île (art. 12). Elle renonçait à son titre de protectrice des Sakalaves du nord-ouest ; ceux-ci étaient confiés à la bienveillance de la Reine

1. Livre jaune. *Affaires de Madagascar*, 1884-1886.

qui s'engageait à tenir compte des indications qui lui seraient fournies à cet égard par le gouvernement de la République (art. 15). Elle cessait également de réclamer pour ses nationaux la faculté d'acquérir la propriété et se contentait de stipuler pour eux le droit de passer des baux à longs termes, et des engagements de travailleurs (art. 6).

En échange de ces concessions, il était stipulé qu'un résident, installé à Tananarive avec une escorte militaire, « présiderait aux relations extérieures de Madagascar, sans s'immiscer dans l'administration intérieure des États de S. M. la reine » (art. 2). En outre, la France se réservait le droit d'occuper la baie de Diégo-Suarez, magnifique port militaire situé à la pointe nord de l'île, et « d'y faire des installations à sa convenance ».

On doit reconnaître que l'idée politique qui avait inspiré les négociateurs du traité de 1885 était en soi fort défendable. Au cours de la guerre, les appréciations portées jusque-là sur nos protégés sakalaves et sur les autres peuplades non hovas avaient sensiblement changé, et beaucoup de personnes inclinaient à penser que la solution la plus pratique serait d'utiliser, pour étendre notre domination sur l'île, l'élément hova, supérieur aux autres en intelligence, en civilisation, en cohésion, le seul qui présentât un embryon d'organisation. Conserver le gouvernement hova, le pousser, sous un contrôle bienveillant et ménager, autant que possible, des mœurs et des susceptibilités nationales, dans la voie du progrès social et administratif, « améliorer sans détruire », selon la formule dont l'application a si brillamment réussi en Tunisie : ce programme était excellent. Nous n'en saurions imaginer de meilleur le jour où notre protectorat sur Madagascar ne sera plus un vain mot. Le traité du 17 décembre permettrait-il de le réaliser ? Les circonstances avaient conduit les négociateurs de cette convention à restreindre notre protectorat à sa plus simple expression : nous obtenions, en tout et pour tout, le droit de présider aux relations extérieures de l'État protégé, c'est-à-dire, d'être les intermédiaires entre cet État et les nations étrangères. Cette clause est l'essence même du protectorat, elle suffit pour qu'il existe. Grâce à elle, la situation privilégiée du protecteur est sauvegardée vis-à-vis de l'étranger. Mais le

protectorat colonial ne peut, en pratique, se réduire à ce rôle négatif. Comme il a pour but le développement du commerce et de la colonisation, et parfois l'assimilation du peuple protégé, il est nécessaire qu'il entraîne une immixtion du protecteur dans l'administration intérieure du pays. Or, c'est justement ce que la France s'interdisait par le traité du 17 décembre, si l'on fait abstraction de la vague disposition relative aux Sakalaves.

En présentant ce traité au Parlement, M. de Freycinet avait dû confesser que le protectorat (dont le texte ne prononce d'ailleurs point le nom) était dépourvu de sanction matérielle, aussi bien que de ressources financières propres. Mais il comptait fermement, disait-il, sur l'influence morale que ne manquerait pas d'exercer le résident de France à Tananarive pour assurer à notre pays toutes sortes d'avantages et pour compléter ou corriger ce que le traité pouvait avoir de défectueux.

Pour qui connaissait la méfiance ombrageuse que les Hovas n'ont cessé d'entretenir à l'égard des étrangers, et que la guerre n'avait pu manquer d'accroître, il était évident que cette espérance était illusoire. Pendant trois longues années, les Hovas nous avaient vus rester l'arme au pied, sur le rivage, à portée des canons de nos navires. Leur orgueil naturel aidant, ils pouvaient s'imaginer que le nid d'aigle de l'Imérina était un refuge inaccessible. Les circonstances dans lesquelles la paix avait été conclue n'étaient guère propres à les détromper. Le traité avait été signé à la suite d'un échec très mortifiant de l'amiral Miot, le 18 septembre 1885, devant les lignes élevées aux abords de Tamatave par les soldats hovas sous la direction d'un officier anglais, le fameux général Willoughby, que nous avions eu ensuite le tort d'accepter comme négociateur hova. Nous cédions sur les points mêmes qui avaient été la cause du conflit, après avoir déclaré, dans nos ultimatums, que nous ne reculerions jamais. Enfin, pour comble de malchance, les plénipotentiaires français avaient eu la faiblesse de signer une « lettre explicative », qui, entre autres *interprétations*, limitait à cinquante hommes l'escorte du résident général, et à une largeur d'un mille et demi au sud de la baie, notre territoire de Diégo-Suarez. Le ministre des affaires étrangères dut, par la suite, désavouer cette malheureuse lettre, que le premier ministre hova nous a long-

temps opposée, avec la patiente ténacité qui distingue sa diplomatie[1].

Il n'est pas surprenant que, d'un si médiocre point de départ, nous soyons arrivés à un médiocre résultat. En fait, notre droit, même restreint à l'exercice d'un protectorat purement diplomatique, est absolument méconnu. Le résident général, après neuf ans, n'a pu parvenir à exercer la seule prérogative que lui confère formellement le traité, et qui consiste à « présider aux relations extérieures de Madagascar ». La question se posa pour la première fois en 1887, à propos d'une demande d'*exequatur* formée par un nouveau consul des État-Unis. Malgré toute son énergie, et en menaçant d'une rupture, M. Le Myre de Vilers ne put obtenir du premier ministre que la délivrance de l'*exequatur* eût lieu, comme il convenait, par son intermédiaire, et il dut, de guerre lasse, se contenter de l'insertion, dans cette pièce, d'une formule portant, en termes assez ambigus, « que le résident général présidait aux relations de Madagascar avec les puissances étrangères, et qu'il avait eu connaissance de ceci », la délivrance se faisant directement par le premier ministre. Le gouvernement français n'accepta pas du reste cette transaction.

M. Ribot, ministre des affaires étrangères, crut tourner la difficulté, en obtenant d'abord de l'Angleterre, par l'importante convention du 5 août 1890, dite de Zanzibar, puis de l'Allemagne, la reconnaissance de notre protectorat sur Madagascar « avec ses conséquences ». Le coup fut rude pour la batailleuse colonie anglaise de Tananarive. A Londres, les sociétés bibliques fulminèrent, et certains hommes d'État qui passent, on ne sait pas trop pourquoi, pour de chauds amis de la France, n'ont encore pu pardonner à lord Salisbury cette « trahison ». Le gouvernement hova crut un moment à la guerre. Mais, le premier émoi passé, notre résident se heurta à la même ténacité rusée et fuyante du premier ministre. En 1891, le consul d'Allemagne s'est loyalement adressé au représentant de la France pour obtenir son *exequatur*. Mais le gouvernement hova a de nouveau refusé de se prêter à une procédure qui

1. L'escorte du résident général est aujourd'hui d'une centaine d'hommes. Quant à Diégo Suarez, son territoire n'a pas été délimité. Il s'étend, en fait, jusqu'à la montagne d'Ambre, à une quarantaine de kilomètres au sud de la baie.

impliquerait la reconnaissance de notre protectorat, et le consul attend toujours. L'Angleterre, elle, a jusqu'ici évité, en ce point, l'application de la convention de 1890 en n'envoyant à Madagascar que des intérimaires, qui se passent naturellement d'exéquatur. En fait, toutes les puissances, voyant que le premier ministre ne tient aucun compte des affaires qui lui parviennent par l'intermédiaire de notre résidence, ont pris le parti de conserver avec lui des relations officieuses.

III

LE GOUVERNEMENT HOVA

On comprendra aisément que le représentant de la France, tenu ainsi en échec lorsqu'il s'agit de la moins discutable de ses prérogatives, n'ait pu exercer aucune espèce d'action sur l'administration intérieure de l'île. A part ce qu'il a été possible de faire en dehors du gouvernement hova et aux frais du trésor français, à savoir la pose d'une ligne télégraphique de Tamatave à Tananarive, l'organisation d'un service postal, l'installation de résidences dans les principaux centres de population[1] et la création à Tamatave d'un tribunal civil à l'usage des Européens[2], aucune des améliorations matérielles,

1. Des résidences fonctionnent à Tamatave, Majunga, Mourounsang, Mananzary ; des vices-résidences sont établies à Fianarantsoa, Nossi-Vé, Fort-Dauphin. Nous exerçons de plus un certain contrôle sur l'organisation financière de l'île. Par le traité de 1885, le gouvernement hova s'était engagé à payer aux négociants européens, à titre d'indemnité pour les dommages résultant de la guerre, une somme de dix millions. M. Le Myre de Vilers, résident général, obtint, non sans peine, que le gouvernement hova s'adressât, pour emprunter cette somme, à un établissement financier français. En 1886, le Comptoir d'escompte — aujourd'hui le Comptoir national — lui avança quinze millions, produisant des intérêts à 6 o/o, et remboursables en vingt-cinq annuités. Les recettes douanières de six des principaux ports sont affectées à la garantie de cet emprunt. Elles sont perçues sous le contrôle d'agents du Comptoir national d'escompte. Trois de ces agents, ceux de Vatoumandry, Fénérive et Vohémar, sont chargés des fonctions de vice-résidents dans ces ports.

2. La loi de 1891, organisant la juridiction française à Madagascar, prévoit encore la création de tribunaux de première instance à Tananarive et à Majunga, qui pourront être établis quand le pouvoir exécutif le jugera convenable. Ces tri-

aucune des réformes sociales ou administratives qui sont la justification, ou l'excuse, comme on voudra, de l'atteinte portée à l'indépendance d'une nation primitive, n'a encore été effectuée à Madagascar. Un coup d'œil sur la situation intérieure de l'île montrera combien pourtant ces réformes seraient urgentes.

Quand, après avoir été, six ou sept jours durant, sinon davantage, cahoté, à dos d'hommes, sur un affreux sentier, coupé de torrents et de marécages, à travers des populations dégradées et misérables, le voyageur arrive en vue de Tananarive, l'aspect de cette grande ville de cent mille âmes, avec ses palais et ses églises, le surprend et l'émeut. Le même contraste se retrouve dans les institutions du peuple hova. Ses éducateurs, les missionnaires anglais, ont longtemps réussi à masquer un état encore rudimentaire, pour ne pas dire barbare, derrière le faux étalage d'une cour, de nombreux ministères, d'uniformes chamarrés, de *livres rouges*, d'un code pénal et autres puériles imitations de la civilisation européenne.

Le gouvernement hova, vu comme il est, est très simple. Un seul homme, le premier ministre, réunit en lui tous les pouvoirs. Cette institution date de Ranavalo I. Un des favoris de la reine, nommé Ravoninahitriniony, sut fonder une véritable dynastie de maires du palais qui, depuis quarante ans, dirige le gouvernement. En 1862, après la mort de Ranavalo, ce Ravoninahitriniony fut l'âme de la conspiration qui renversa Radama II ; puis il épousa la reine Rasoaherina, qui succéda à ce malheureux prince. Mais bientôt, son frère, Rainilaiarivony, se défit de lui, et prit sa place au palais et auprès de la reine. Il a depuis épousé deux autres reines, Ranavalo II et Ranavalo III la souveraine actuelle, qu'il avait choisies l'une et l'autre à son bon plaisir — car l'ordre de succession au trône n'est nullement défini — parmi la nombreuse descendance de Radama Ier. C'est ce Barbe-Bleue hova, d'ailleurs très intelligent,

bunaux ne connaissent que des différends entre ressortissants français et des délits et crimes commis par eux. Des négociations sont en cours pour l'extension de leur compétence aux Européens étrangers, jusqu'à présent soumis à la juridiction de leurs consuls. L'incertitude de nos relations avec le gouvernement hova est, croyons nous, le motif du retard apporté au règlement de cette affaire diplomatique.

rusé comme un Asiatique qu'il est, éloquent, relativement honnête, dit-on, dans un milieu très corrompu, qui a donné aux fonctions de premier ministre leur caractère actuel. Son pouvoir n'est plus balancé par l'organisation des *castes*, ni par les *kabars* ou assemblées des hommes libres, qui autrefois tempéraient l'autorité du souverain. Les kabars ne sont plus qu'une formalité. La division en castes n'a presque plus de sens, et, en tout cas, elle n'a aucune importance politique. En fait, la caste noble, formée des descendants des anciens chefs et de la famille royale, se trouve écartée du pouvoir suprême, puisque la famille des premiers ministres qui, depuis quarante ans, gouverne au nom des souverains, appartient à la bourgeoisie, à la caste proprement dite *hova*[1]. Les nobles n'ont plus que le privilège — mais non exclusif, car ils le partagent avec les Hovas — des faveurs et des grands emplois, purement honorifiques, comme ceux de ministres, ou très effectifs, comme ceux de gouverneurs[2].

Les gouverneurs constituent à eux seuls toute l'administration. Des quatre millions d'habitants que peut renfermer Madagascar, la province purement hova de l'Imérina compte environ le quart. Elle possède une organisation administrative spéciale, fondée sur la division en castes. Le reste de l'île est divisé en onze provinces ayant chacune à leur tête un gouverneur. Mais il s'en faut de beaucoup que l'autorité des Hovas s'étende sur cet immense territoire. Elle ne s'exerce d'une façon incontestée que sur le pays Betsiléo, qui prolonge au sud le pays de l'Imérina, et sur les tribus de la côte orientale (Betsimsaraks, Antaimours, etc.). La puissance des Hovas décroît à mesure qu'on s'éloigne de l'Imerina. Il est de vastes régions comme les pays des Bares, des Antanosses, c'est-à-dire, en général, tout le sud de l'île au-dessous du 23e parallèle, et une bonne partie des vastes territoires sakalaves de l'ouest, où jamais aucun d'eux n'a mis le pied. Dans beaucoup de contrées, nominalement soumises, le gouverneur est comme

1. C'est à tort qu'on a donné ce nom au peuple entier. Les Hovas s'appellent eux-mêmes *Antimerina* (gens de l'Imerina).

2. Martineau, *Madagascar en 1894*. Cette importante étude, déjà citée, est venue heureusement modifier les idées reçues en France, sur la foi d'auteurs anciens, relativement à la situation politique actuelle de la grande île.

bloqué dans le fortin qui lui sert de demeure. Ce fonctionnaire exerce tous les pouvoirs, judiciaire, administratif, financier, militaire, soit en personne, soit par l'intermédiaire d'un gouverneur adjoint, chargé de le contrôler, et d'officiers subalternes.

La simplicité de ce système, dans un pays aussi primitif, pourrait avoir du bon, d'autant plus qu'un certain nombre de gouverneurs ne manquent, dit-on, ni d'intelligence ni d'instruction. Par malheur, le fonctionnement en est altéré par le vice d'institutions qui sont la source d'odieux abus : la gratuité des fonctions administratives, l'esclavage et la corvée.

Les gouverneurs, n'étant pas payés, se paient de leurs propres mains, ce qui est facile, attendu qu'ils perçoivent eux-mêmes les impôts. Il en résulte qu'une faible partie des sommes perçues arrive dans les caisses de l'État. Les populations n'en souffrent pas moins que le gouvernement. Le gouverneur, surtout en pays conquis, fait argent de tout. Il prodigue les amendes et les confiscations. Il fait de plus, quand il le peut, largement la fraude. Dans les ports autres que ceux dont les recettes douanières sont perçues sous le contrôle des agents du Comptoir national d'escompte, les gouverneurs font des rabais sur la taxe officielle, afin d'attirer le trafic dont ils profitent. Enfin, beaucoup commercent pour leur propre compte et font aux Européens, grâce aux avantages de toute espèce que leur procure leur autorité sans limites, une redoutable concurrence.

L'esclavage est très répandu. Dans l'Imérina, par exemple, la majorité de la population y est soumise. Mais les esclaves, qu'ils dépendent du souverain ou de particuliers (les premiers constituent plutôt une caste à part) ont en général la liberté d'aller et de venir et conservent la majeure partie de leurs gains. Comme ils sont souvent attachés à la terre, les ventes d'esclaves sont rares. Ils ont enfin la faculté de se racheter, dont ils usent peu, redoutant l'affranchissement qui les astreindrait à deux obligations plus dures, le service militaire et la corvée.

L'esclavage, bien que relativement doux et familial, n'en est pas moins un obstacle notable au développement moral et

économique de la population malgache. Mais rien n'approche des abus qu'engendre la corvée. C'est une forme de l'impôt en nature. Elle s'applique à tout travail, celui de l'intelligence comme celui des bras. C'est pour cela que les services des fonctionnaires sont gratuits[1]. Son caractère principal — et ce qui la rend si redoutable — est d'être absolument indéterminée et arbitraire. Ainsi, toute la population d'une région peut être à la fois occupée, sans indemnité, et au risque de périr de faim, à un grand travail public, celui des mines, par exemple. D'autre part, un ouvrier habile peut être requis, et, si son talent a eu le malheur de plaire, retenu indéfiniment à titre de corvéable. Si l'on ajoute que la corvée, due en principe à la reine seulement, est, surtout dans les tribus soumises, exigée par les fonctionnaires pour leur usage personnel, on comprendra à quel point elle peut étouffer toute initiative et décourager tout progrès.

IV

LE PRÉSENT ET L'AVENIR

Il n'est point actuellement de remède à ces maux. Madagascar est vouée à l'immobilité, par ce fait que son gouvernement est astreint, dans ses relations avec les étrangers, à tenir compte de l'esprit ombrageux des Hovas. Sa politique est celle de ces États affaiblis qui ne doivent plus leur existence qu'à leur ruse et à la rivalité de puissants voisins. Elle n'a d'autre idéal et d'autre souci que d'empêcher la naissance, sur le sol de l'île, d'intérêts européens qui pourraient être le prétexte d'interventions étrangères quelles qu'elles soient. On s'accorde d'ailleurs à reconnaître que cette méfiance de l'étranger ne se rencontre que parmi les castes dirigeantes. Non seulement les tribus malgaches, qui haïssent le conqué-

1. Foucart, *Le commerce et la colonisation à Madagascar*, 1894. Challamel, éditeur.

rant et l'oppresseur hova, mais même le peuple de l'Imerina, dont le sort est très malheureux, ne partagent point ce sentiment. Il leur importe sans doute peu de changer de maîtres. Ils accepteraient en tout cas avec satisfaction les réformes qui répugnent naturellement aux classes privilégiées.

Cette politique d'isolement a produit l'effet désiré. Le commerce, entravé par l'absence systématique de routes et par le misérable état social des Malgaches, est languissant[1]. Non moins contraire à tout progrès est l'obstacle mis aux entreprises agricoles et industrielles des Européens. Le régime organisé par l'article 6 du traité de 1885 est des plus défectueux. Outre le peu de sécurité que présente un contrat de bail dans un pays où la propriété est indécise, et où tous les droits des indigènes sont à la merci d'un pouvoir arbitraire, les formalités exigées — à savoir l'enregistrement de l'acte à la chancellerie d'une résidence française — ne peuvent souvent être remplies, à cause des distances. D'ailleurs, la main-d'œuvre indigène, sans cesse sous le coup de l'application de la corvée, est rare et douteuse. Le gouvernement hova est, il est vrai, relativement prodigue de concessions, dont il tire un bénéfice immédiat sous forme de cautionnements et de cadeaux; mais bien peu seulement des Européens qui en ont obtenu ont pu jusqu'ici en tirer parti, à cause de la rigueur des conditions imposées (qui grèvent souvent l'entreprise de 25 à 40 0/0) ou des autres circonstances qui rendent si difficile la colonisation de Madagascar. Ainsi, ces inutiles privilèges, souvent accordés à des Anglais ou à des Américains, ne sont qu'une entrave de plus à la liberté du commerce. En ce qui concerne les concessions faites aux étrangers, le gouvernement français y a vu davantage, une violation des droits qu'il tient du traité de 1885. Au mois de juin dernier, M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, a pris le parti de faire notifier au premier ministre que la France ne reconnaîtrait aucune de ces concessions qui auraient été accordées sans l'assentiment préalable du résident général.

La situation qui nous est faite à Madagascar ne saurait se

1. Le commerce général de Madagascar ne dépasse probablement pas le chiffre de 25 millions, sur lesquels la part de chaque puissance est environ de 45 0/0 pour l'Angleterre, 22 0/0 pour les États-Unis, 20 0/0 pour la France. (FOUCART, *ouv. cité.*)

prolonger sans de graves inconvénients. Mortifiante en raison des embarras diplomatiques qu'elle nous crée, périlleuse à cause des responsabilités éventuelles qu'elle fait peser sur la nation qui a assumé le protectorat de Madagascar, enfin assez onéreuse [1], elle a surtout pour effet de nous faire perdre un temps précieux. Autour de notre inutile possession, sur les bords de l'océan Indien, tout un monde européen surgit : l'Australie devient un État puissant : le Cap se peuple avec une extrême rapidité et menace d'absorber bientôt ce qu'il a laissé au Portugal de ses territoires du Mozambique. Cet exemple nous montre quel est le sort réservé aux puissances coloniales qui ne savent pas tirer parti de leurs possessions. Si nous voulons garder Madagascar, qui est un point stratégique de premier ordre, et qui peut devenir, avec les îles voisines, toutes prêtes à y déverser le trop-plein de leur population, un petit monde français de langue et de mœurs, il faut nous hâter de l'ouvrir à la colonisation. Il est vrai qu'on discute encore la possibilité du peuplement de la grande île. Les uns croient qu'elle pourra recevoir un grand nombre d'émigrants. Les autres soutiennent qu'elle ne pourra être qu'une « colonie d'exploitation », les parties basses, domaine fécond, mais insalubre, d'une riche végétation tropicale, n'étant pas propres à recevoir des travailleurs européens, et les rares terres fertiles des plateaux du centre, relativement froids et salubres, et favorables à l'acclimatement des blancs, suffisant tout juste à nourrir la population dense qui les habite [2]. Il est probable que la vérité est entre ces deux opinions, et que Madagascar, pays d'élevage, d'industries extractives et de plantations, offrira, comme le prouve le rapide peuplement de notre petit territoire de Diégo-Suarez, des ressources notables à l'immigration créole et européenne.

Au demeurant, ce qui doit nous rassurer, c'est que les indigènes, de mœurs douces, dociles et accueillants sans

1. Madagascar est inscrite au budget du ministère des affaires étrangères, dont elle dépend (tandis que Diégo-Suarez et les îles ressortissent au ministère des colonies) pour une somme de 660.000 francs (budget de 1894), sans compter 100.000 francs alloués pour la colonisation, qui sont dépensés surtout à Diego, et 20.000 francs de subvention accordés aux missions catholiques.

2. Cette observation s'applique sur tout à l'Imerina, très peuplée en effet. (FOUCART).

fanatisme aucun, sont exceptionnellement aptes à l'assimilation. Chez les Hovas même, ce travail est déjà commencé, quoique l'empreinte de la civilisation soit encore superficielle et leur ait laissé la plupart de leurs vices de sauvages, en y ajoutant des nôtres. D'un caractère moins ouvert que les autres Malgaches, ceux surtout où domine le sang africain, très positifs, fort sceptiques, malgré le zèle avec lequel ils accomplissent les cérémonies extérieures des cultes chrétiens, ils ont pourtant des qualités appréciables. On leur reconnaît un esprit de famille très développé. Ils sont économes. Bien doués pour le commerce, agriculteurs patients et laborieux, comme le montre le soin avec lequel ils ont aménagé en rizières les vallées que surplombent les montagnes dénudées de l'Imerina, ouvriers intelligents, quoique, comme les Asiatiques, plus imitateurs qu'inventeurs, ils pourraient, sous un autre régime politique et social, procurer aux chefs d'exploitations agricoles ou industrielles une excellente main-d'œuvre.

Enfin, beaucoup d'entre eux ont reçu une certaine instruction, et il n'est pas douteux que, sous un contrôle éclairé, l'élite de leur population serait un intermédiaire extrêmement utile de notre civilisation auprès des peuplades plus arriérées.

Il reste à savoir — et ce n'est pas une question médiocrement embarrassante — quand et comment s'établira la tutelle réformatrice, humaine, bienfaisante, autant que profitable aux intérêts de la France, que nous rêvons. On ne peut raisonnablement compter que Rainilaiarivony modifie sans y être contraint la politique qu'il fait depuis trente ans. Mais le premier ministre est vieux. Qu'adviendra-t-il après sa mort? Déjà sa succession est, dit-on, l'objet de nombreuses compétitions dans son entourage : mais ces questions de personnes n'ont que peu d'intérêt pour nous s'il est exact, comme beaucoup le croient, que le ministre le mieux disposé en notre faveur ne pourrait faire d'autre politique que celle de Rainilaiarivony sans l'appui d'une garnison française.

En attendant, la situation intérieure de Madagascar empire de jour en jour. Le produit des impôts existants[1] ne suffisant

1. Le produit des douanes, principale ressource du gouvernement hova, est à peine de 700.000 francs; celui de la taxe de capitation de 0 fr. 007 par tête, et des autres taxes atteint à peine 200.000 francs. (FOUCART.)

pas à solder les achats d'armes faits par lui dans ces derniers temps, et à payer les intérêts de l'emprunt du Comptoir d'escompte, le premier ministre a pris le parti de créer en 1892 une nouvelle taxe directe, « l'impôt de la piastre[1] ». La levée arbitraire et vexatoire de cette taxe a causé de nombreuses insurrections et accru le nombre des *Fahavalos*, brigands recrutés parmi les esclaves fugitifs, les soldats déserteurs et les paysans fuyant la corvée et qui, à certaine époque de l'année, se réunissent en bandes pour attaquer les villages et détrousser les voyageurs. Les Européens ne sont pas épargnés, et, dans le courant de l'année dernière, deux Français, dont l'explorateur Muller, ont été assassinés par ces coupeurs de route. Il n'est pas de courrier qui ne nous apporte la nouvelle de quelque conflit entre Européens et Hovas, soit à Tananarive, soit aux abords de notre colonie de Diégo-Suarez. L'armée hova, troupe indisciplinée et famélique, est souvent plus propre à aggraver les désordres qu'à les réprimer.

Il ne conviendrait pas de grossir outre mesure l'importance de ces incidents. Ils sont rapportés parfois, semble-t-il, avec quelque exagération qu'excuse l'impatience naturelle des colons. Certains conflits paraissent aussi provenir d'excès de zèle, ou du défaut d'entente entre les autorités de Diégo-Suarez et la Résidence générale, qui ressortissent, on le sait, à deux ministères différents. Cependant, on ne saurait trop se préoccuper d'une situation qui ne peut qu'empirer avec les vices d'une administration incapable de se réformer, et avec des embarras financiers sans issue. Un fait tout récent montre que l'opinion des Français de Madagascar est unanime sur ce point. Lors de la réception solennelle du 14 juillet à la Résidence de Tananarive, l'orateur de la colonie française exprima,

1. Cet « impot de la piastre » est une taxe extraordinaire de capitation. En principe, il est d'une piastre (5 francs) : il ne doit frapper que les hommes libres adultes, en dehors de l'Imerina. Mais comme il arrive toujours à Madagascar, l'application de ce nouvel impôt est absolument arbitraire. Les esclaves, les enfants, les habitants de l'Imerina, se sont vus taxés selon le caprice du pouvoir. Cependant, ces sommes, dont une partie seulement arrive entre les mains du premier ministre, n'ont pas suffi cette année pour payer la semestralité due au Comptoir d'escompte. Pour effectuer ce paiement, Rainilaiarivony a dû imposer un « emprunt », c'est-à-dire une sorte de contribution forcée, à tous les officiers, hauts fonctionnaires et riches Hovas. (*Le Temps*, nº du 27 mai 1894).

dans des termes d'une extrême vivacité, les souffrances et les inquiétudes des colons européens en présence de l'insécurité et de la malveillance croissantes du gouvernement hova. On remarqua fort que le résident général, M. Larrouy, loin de rectifier ce tableau si sombre, en confirma l'exactitude par la brève réponse où il exhortait ses concitoyens à prendre patience et à compter sur l'énergie de la métropole. Le gouvernement français n'a d'ailleurs pas attendu jusqu'à ce jour pour rompre avec la politique de conciliation et de ménagements qui a été pendant plusieurs années en faveur au ministère des affaires étrangères. Nous avons signalé la décision prise récemment par M. Hanotaux au sujet des concessions faites aux étrangers par le premier ministre. A la fin de l'année 1893, M. Develle avait pris le parti d'interdire l'importation des armes à Madagascar. Au mois de mars dernier, M. Casimir-Perier, alors président du Conseil, a demandé et obtenu un crédit qui a servi à renforcer nos garnisons de Diégo-Suarez et de la Réunion.

Il ne faut sans doute voir encore dans l'envoi de ces troupes qu'une mesure de précaution. Ne serons-nous pas quelque jour entraînés plus loin? Les Hovas craignent beaucoup la guerre, mais sont convaincus qu'ils sont hors de notre atteinte et que notre patience n'a point de limites. La France ne désire certes point de nouvelles expéditions coloniales. Celle de Madagascar, pour n'être pas, tant s'en faut, au-dessus de nos forces, n'est point séduisante. Mais l'opinion publique, qui s'intéresse de plus en plus aux questions extérieures, se résigne de bonne grâce aux mesures de vigueur dont la nécessité lui apparaît clairement, comme il est arrivé pour le Dahomey. C'est au gouvernement de l'Imerina qu'il appartient de rendre cette démonstration nécessaire ou inutile, et l'on peut bien dire que son sort est entre ses mains. M. le Myre de Vilers part en ce moment pour le lui faire entendre : espérons qu'il y réussira.

MAURICE ORDINAIRE.

DETTE OUBLIÉE[1]

XII

Chantal ouvrit les yeux et fut d'abord surprise de se trouver dans une vaste chambre, que la lumière rouge du soleil levant éclairait d'un jour vague, à travers les stores de papier gris. Tous les objets avaient une forme étrange, inconnue : quelques secondes lui furent nécessaires pour se dégager du rêve.

Elle retomba dans la réalité, et la chute était si grande qu'elle tressaillit, comme secouée par un choc. Le clairon qu'elle venait d'entendre était celui du fort Koutenaï... Elle était en Amérique, au fond des montagnes, à mille lieues de l'Océan. Elle n'avait plus de fils, plus de mari, plus de maison, plus de fortune. A partir de cette heure, elle gagnait sa vie à la façon d'une émigrante, sous un faux nom...

Sa fatigue, encore extrême, ne lui permit pas de prolonger ces réflexions. Elle fut reprise d'un demi-sommeil, souvent troublé par un appel de trompette qui l'empêchait d'oublier, cette fois, la réalité sévère des choses. Un coup de canon la fit

1. Voir *la Revue* des 15 août et 1er septembre.

tressaillir et la réveilla tout à fait. Dans la maison, des bruits de pas et de voix, des ébranlements d'objets lourds lui annoncèrent l'arrivée de ses bagages. Pour être en état de les recevoir, elle se leva ; et, tandis que des hommes de corvée montaient les caisses, elle jeta, de sa fenêtre, un premier coup d'œil, curieuse de voir un peu ce fort dont l'existence ne lui était connue, jusqu'ici, que par les oreilles seulement.

Elle aperçut devant elle un carré de gazon tondu et soigné comme celui d'un *tennis-court*, long de deux cents mètres, large de quatre-vingts, limité régulièrement par des constructions de bois, très avenantes sous leur peinture toute neuve d'un brun rouge. Les deux alignements de droite et de gauche, bas et sans étage, paraissaient destinés au logement des hommes, tandis que des édifices plus élevés, disséminés avec plus d'indépendance, fermaient l'esplanade à son extrémité. Quelques-uns, notamment une chapelle clochetonnée, faisaient ressortir joyeusement leurs murailles blanches sur un premier plan de collines aux teintes sombres. Le paysage manquait de caractère marqué ; seul, un beau pic neigeux qui terminait la perspective, disait le voisinage d'un chaînon des Montagnes Rocheuses. A droite et à gauche, la plaine s'ouvrait, sans vestige de fortification quelconque. Rien, parmi les objets inanimés, ne donnait l'idée d'un poste militaire, à l'exception de quatre pièces dormant sur leurs affûts, et du mât très élevé portant jusque dans l'azur le pavillon de la grande République.

Au pied du mât, une compagnie manœuvrait, formant et déformant ses lignes, où rien n'attirait l'œil, si ce n'est l'éclair de l'acier : car toute nuance claire semblait proscrite, aussi bien dans le costume que sur le visage des hommes. Le régiment, superbe d'ailleurs, était exclusivement composé de soldats nègres.

A quelques pas, des bonnes, vêtues de toilettes claires, promenaient déjà de beaux enfants sous les tièdes baisers du soleil. Enfin des escouades, en habit de corvée couleur marron, balayaient, ratissaient les allées, émondaient les arbustes ; et ces braves gens, avec leurs chapeaux de feutre mou rabattu sur les yeux, ressemblaient aux jardiniers d'une résidence tenue par ses propriétaires avec un soin luxueux.

Chantal quitta sa fenêtre : elle voulait être exacte au déjeuner, annoncé pour huit heures et demie. Encore une fois, elle était toute surprise de trouver Koutenaï si différent de ce que son imagination lui avait figuré ; cette vie tranquille, aisée, régulière, lui faisait déjà sentir une impression bienfaisante de calme, et, dans sa prière il y eut, ce matin-là, cette action de grâces — pas beaucoup moins triste qu'une plainte — du malheureux qui ne souffre pas tout ce qu'il attendait de souffrir.

Dans la salle à manger, Logan cherchait des combinaisons pour les fleurs de sa table, avec cet intense désir de perfection qu'elle apportait en toutes choses. Mais ce qui frappait d'abord les yeux, c'était la lourde tresse d'or qui tombait un pied plus bas que la taille de la jeune fille, et qui jetait, sous le choc passager d'un rayon de soleil, des éclats de métal neuf. Cette fraîche créature, dont les joues conservaient des rondeurs enfantines, dégageait un bonheur lumineux de toute sa personne, de son visage éblouissant, du moindre de ses gestes, mais surtout de ses yeux, devenus d'un azur léger aux rayons du matin. Elle sourit en apercevant Chantal qui l'admirait depuis une minute, sans la déranger dans son travail absorbant.

— Vous avez bien dormi, j'espère? dit Logan. Quel beau jour pour votre arrivée au fort! Comme j'aime ces pures matinées! D'ailleurs, j'aime le matin, en général : c'est mon meilleur moment. Chaque matin est une naissance nouvelle dont nous jouissons, tandis que nous n'avons pas goûté la joie de la première... Je crois qu'on se lève tard à Paris.

— Je n'en sais rien, dit Chantal en souriant. Apprenez, une fois pour toutes, que je suis l'opposé d'une Parisienne.

— Tant mieux! Mais, vous savez : pour moi, plus ou moins, toute Française est une Parisienne. La France est si petite!

— Eh bien, *Tow-head*, je vous y prends! dit le colonel qui faisait son entrée. Vous voilà encore en train de rabaisser les autres puissances! Madame Hertel, pardonnez-lui... Vous êtes-vous bien reposée? Moi, je meurs de faim.

Logan pressa un timbre : aussitôt la table se trouva couverte de mets. Il y avait, servis tout ensemble, des œufs, des poissons, des côtelettes d'agneau, une poule de prairie, diverses sortes de légumes. Et il n'était pas neuf heures du matin! Chantal, par politesse, accepta une truite, en attendant sa

tasse de café au lait, que miss Burton préparait avec des soins minutieux, oubliant de déjeuner elle-même. Quant à manger de la viande, les yeux à peine ouverts, c'était plus difficile. Madame Hertel se récusa.

— Bon! dit George: attendez seulement huit jours. L'air des Montagnes Rocheuses vous aura convertie.

Logan suivait l'exemple de bel appétit que lui donnait son père. Le repas, commencé par les confitures et la bouillie d'avoine, s'acheva sur ces délicieuses crêpes chaudes, arrosées de sirop d'érable, qui sont le couronnement du déjeuner national d'un bout des États-Unis à l'autre.

La matinée se termina par une première visite du camp: Chantal n'était pas au bout de ses surprises. Tous ces soldats étaient logés, couchés, habillés, chauffés, mieux qu'un sergent-major ne l'est en France. Dans la salle à manger de leur mess, les longues tables étaient recouvertes de toile cirée blanche comme la neige, et les couverts avaient des reflets d'argenterie. Au Club, on trouvait des billards, une bibliothèque, des tables de jeu. Sur l'esplanade, un enclos était réservé aux joueurs de *foot-ball*. Enfin, dans une sorte de faubourg caché par les bâtiments de l'administration, se trouvaient la scierie à vapeur, l'abattoir, la boulangerie, les écuries pour les chevaux et les mules, divers ateliers. Aux extrêmes limites, plusieurs maisonnettes étaient habitées par les femmes des sergents, vouées pour la plupart, à l'industrie du blanchissage.

Comme on arrivait au pont rustique jeté sur la rivière qui défendait cette partie du fort, une petite troupe en déboucha, composée d'hommes en tenue de campagne, rapportant le cadavre d'un cerf.

— Voici nos chasseurs, dit Burton. Ils sont depuis cinq jours dans la montagne. J'en ai toujours deux ou trois partis dehors: ils s'entraînent à la fatigue et me servent à être renseignés sur les faits et gestes des Indiens.

— Et jamais ils ne désertent? demanda Chantal.

— Non; je n'ai jamais connu d'hommes plus fidèles que ces noirs. D'ailleurs on ne déserte pas chez nous, par cela même qu'il faut des protections pour entrer dans notre armée.

— Dieu veuille, répondit Chantal, que vous puissiez, longtemps encore, vous contenter d'une armée de vingt-cinq

mille hommes! Combien ce chiffre nous donne à penser, à nous qui voyons l'Europe mourir du mal des armées trop nombreuses!

Pour rentrer à la maison, les promeneurs suivirent « la ligne », c'est-à-dire la rue bordée d'un seul côté par les habitations de l'état-major. On croisa plusieurs jeunes femmes déjà sorties pour échanger des visites, ou pour promener leurs enfants. Deux amazones rentraient d'une excursion, le teint animé, l'air satisfait de l'existence. Il était facile de voir, aux saluts et aux sourires, que Logan était en grande faveur parmi tout ce monde.

Pendant l'après-midi, toutes les dames « de la ligne » défilèrent dans le salon du colonel avec leurs époux, afin de complimenter la nouvelle venue. Burton assistait à la réception et présentait les officiers et leurs femmes, entretenant la gaieté par ses saillies humoristiques. Il dit, en désignant une jeune fille qui entrait avec ses parents :

— Voici un bel exemple de l'ironie du sort : miss Payne est la seule femme non mariée de ma garnison, et je possède un seul officier célibataire ; mais ce misérable est engagé à une demoiselle de New-York, ce qui ôte tout espoir à miss Payne, tant qu'elle sera parmi nous.

— Quelle idée! répondit la jeune personne sans se troubler. Je compte sur les promotions. D'ailleurs, j'ai le major... et le colonel.

— Oh! fit Burton sur le même ton, si je n'étais pas gêné par une grande fille de quinze ans, vous auriez déjà entendu parler de moi. Quant à Mac Duff, les plus grandes coquettes de l'Est et de l'Ouest ont cherché vainement à faire monter sur l'arbre se vieux *raccoon*. Je le mets hors de la catégorie des animaux de chasse. Ne comptez pas sur lui, miss Payne.

Toutes ces femmes semblaient absolument heureuses de vivre à Koutenaï. L'une d'elles, jolie et relativement élégante, arrivait depuis peu d'un fort du sud situé à deux cents kilomètres de toute voie ferrée.

— Mrs Hammond, dit le colonel, racontez à notre nouvelle amie française votre voyage d'un fort à l'autre.

— Oh! fit gaiement la jeune femme, il a été dur, mais c'est passé maintenant. Comprenez-vous, madame Hertel, que

la neige a bloqué la diligence à vingt lieues du poste que je quittais? Mon mari m'avait précédée ici, je voyageais toute seule. Mais j'en ai l'habitude, et je ne parlerais même pas de l'aventure, si mon enfant, âgé de quelques mois, n'avait choisi ce moment pour tomber dans une crise horrible de convulsions...

— Oh! les convulsions! interrompit Chantal. Je me souviens... Mais dans une diligence bloquée par la neige!... Que faire?

— C'est ce que je me suis demandé, comme vous pouvez croire. Fort heureusement, j'avais en face de moi un compagnon, quelque mineur, je pense, qui coupait tranquillement, de son *bowie-knife*, tranchant comme un glaive, le bout de son tabac pour se préparer une chique. A cette vue, je me suis rappelé un remède dont j'avais lu par hasard l'indication. J'ai emprunté le poignard et m'en suis servie pour labourer les gencives de mon bébé. Le mieux est venu; un orage de pluie a fondu la neige, et nous avons fini par gagner le chemin de fer. Comme le dit notre proverbe : « Il y a de l'espoir tant qu'il y a de la vie! » Dieu merci! J'ai gardé mon cher trésor.

Chantal devint rêveuse et se demanda si elle avait assez lutté, elle aussi, pour garder Hélion. Mais elle dut prendre part à la conversation, vive, intéressante et, on le devine, point banale pour elle, dans un pareil milieu. Jamais elle n'avait reçu tant de visites en une seule journée et, songeant qu'elle était venue chercher l'isolement au milieu de ce désert, comme un suicide moral, cette vérité perpétuellement nouvelle frappa son esprit : « C'est toujours l'imprévu qui arrive! »

Le major fut ponctuel, à son heure ordinaire; déjà, en le voyant paraître, madame Hertel éprouvait un plaisir, comme s'il eût été un ami très ancien. Mais ils n'échangèrent qu'une phrase de politesse, car le héros semblait fort timide. Quand il eut passé avec le colonel dans le cabinet qui leur servait de fumoir, Logan parut tout à coup agitée et fiévreuse, tournant à la dérobée ses regards vers un coin de la pièce.

— Mon cher piano! dit-elle enfin. Je n'ai pas causé avec lui de toute la journée. Que doit-il penser?

Déjà elle était devant l'instrument, qu'elle ouvrit et dont elle baisa les touches, recueillie et sérieuse comme un prêtre

qui baise l'autel où vont s'accomplir les rites. L'ombre de la pensée couvrit ses yeux d'un voile; son large front sembla s'alourdir et se pencha vers le clavier; puis un chant très simple, un chant véritable, ému d'une ferveur passionnée et vivante, sortit des cordes caressées plutôt que frappées. A ce fragment très court, un autre succéda, puis un troisième. Ils étaient de genres variés, mais chacun à sa manière était un chef-d'œuvre, et chaque pensée de l'auteur était parlée par ces touches comme elle l'eût été par des lèvres humaines. Souvent, d'ailleurs, les lèvres de la jeune fille s'agitaient: manifestement le lieu et la durée n'existaient plus pour elle.

Soudain elle s'arrêta: ses mains étaient tremblantes; ses joues vivement colorées, bien qu'elle n'eût accompli aucun de ces tours de force qui sont l'orgueil des jeunes pianistes. Se tournant vers madame Hertel, dont elle avait paru ignorer la présence :

— Quel bonheur! dit-elle. Vous êtes en sympathie musicale avec moi. Chaque note m'est renvoyée par vous comme un écho d'une justesse irréprochable. Maintenant, c'est fini : vous n'êtes plus une étrangère pour moi. Songez qu'il m'est impossible de jouer cinq minutes devant telle personne qui m'a vue naître : le major, par exemple!

Comme elle parlait ainsi, le personnage frappé de cet ostracisme musical ouvrit la porte :

— Logan, dit-il, votre père vous demande: je crains qu'il n'ait de mauvaises nouvelles à vous donner de la cuisine.

Restée seule avec le major, Chantal exprima enfin son admiration :

— Cette enfant pourrait devenir une des grandes artistes du monde. Elle a le don suprême de faire passer par son cœur chacune des phrases qu'elle joue. On s'étonne de voir cette profondeur de pensée dans un cerveau de quinze ans.

— Oh! répondit Mac Duff, elle deviendra la meilleure des femmes, ce qui vaut mieux. Vous ne la connaissez pas encore. Elle vous surprendra par sa bonté plus que par tout le reste.

— S'il ne s'agit que d'être étonnée, je ne fais pas autre chose depuis vingt-quatre heures. Je me figurais Logan comme une jeune guerrière toujours prête à sauter sur un cheval à cru, et à faire le coup de feu avec les Indiens. Or elle vient

de jouer pendant une heure Schuman, Chopin et Mendelssohn, avec un talent hors ligne, sur un piano de six mille francs. Et son père!... Je voyais un colosse bruyant, trop pittoresque dans son langage et dans sa tenue, moitié pirate de la savane, moitié coureur des bois. Et je trouve un homme doux, poli, soigné, correct comme l'aide de camp d'un ministre...

— Ne vous y fiez pas, chère madame. Certains qui ont pu voir à l'œuvre ce petit homme doux et tranquille vous diront qu'il est effrayant au milieu d'une charge. Mais surtout n'en parlez jamais! Logan s'évanouirait d'horreur si elle savait quelle besogne ont faite, plus d'une fois, les petites mains blanches de son père.

— Bon! fit Chantal en souriant. J'ai appris déjà qu'il faut savoir se taire, dans le fort. Je me tairai, monsieur Mac Duff; soyez tranquille.

Et, tout en parlant ainsi, elle songeait :

« Entre cet homme et moi, je sens qu'il y aura une sérieuse amitié. Ce ne serait pas trop de deux amis : Dubigeon en France, Mac Duff en Amérique. »

Le colonel rentra au salon.

— Il y a du nouveau, dit-il paisiblement : Rosa, notre cuisinière négresse, est malade; il ne faut plus compter sur Logan, ce soir. La voilà heureuse : elle a quelqu'un à soigner! Bonsoir, Mac Duff! Madame Hertel, je suis votre humble serviteur.

Le lendemain, au coup de huit heures et demie, le déjeuner fumait sur la table. Miss Burton, vive comme un oiseau, mais rouge comme une pivoine, arrangeait ses fleurs. Son père, qui entrait avec Chantal, dit d'un air de bonne humeur :

— Eh bien, *Tow-head*, faudra-t-il assembler la cour martiale pour vous juger? Vos remèdes ont-ils tué la cuisinière?

— Non, gouverneur. Elle va mieux, et pourra faire le dîner.

— Ce qui veut dire que c'est nous qui allons être empoisonnés par votre cuisine, ce matin.

— Ma cuisine ne craint aucun juge, même à New-York.

Madame Hertel jeta un coup d'œil sur les plats, nombreux et de belle apparence.

— Quoi, Logan, c'est vous qui avez fait le déjeuner?

— Il le fallait bien, répondit la jeune Américaine, visiblement amusée de cette surprise. Et même, si la boulangerie du fort n'avait pu fournir nos petits pains, j'aurais remplacé le mitron comme j'ai remplacé la cuisinière.

Elle vit que madame Hertel la regardait comme un objet curieux. Alors, feignant d'être surprise elle-même :

— Voudriez-vous dire que les jeunes Françaises n'apprennent pas à faire la cuisine, et même le pain?

— Elles n'ont pas le temps. Elles apprennent tant d'autres choses! répondit Chantal.

— Prenez garde! fit Burton. Vous blessez profondément notre cuisinière d'occasion. Elle est trop bien élevée pour vous répondre qu'elle sait un peu de chimie, de physique, d'astronomie et de médecine, sans compter qu'elle peut lire Virgile en latin. Si j'avais eu un fils, Logan eût été son premier répétiteur. Mais Dieu, qui m'a donné la meilleure des filles, ne lui a pas donné de frère...

Il se tut avec un soupir, puis, vivement :

— Pardon! J'oublie que vous êtes encore moins heureuse, puisque vous êtes seule ici-bas. Mais les enfants, parfois, causent d'affreux soucis.

— Je l'ai entendu dire, soupira Chantal, dont le front se penchait vers la nappe.

Quand elle releva la tête, après quelques secondes de silence, elle rencontra, fixés sur elle, les yeux de Logan, pareils à deux étoiles restées brillantes parmi les nuages roses de l'aurore.

XIII

Promptement, la nouvelle existence de Chantal se creusa un cours régulier. Ces trois êtres, appelés à vivre ensemble, se connurent; ils se jugèrent avec l'estime que chacun d'eux méritait; ils prirent confiance l'un dans l'autre. Burton, relevé de faction, comme il disait, retrouva sa liberté, sûr que sa fille

était en bonnes mains. Il avait, en quelque sorte, installé madame Hertel dans sa charge, par ce petit discours :

— Je considère comme un heureux jour celui où vous avez franchi mon seuil. Ma fille a trouvé ce que je cherchais pour elle : une seconde mère. Vous avez déjà pu voir que son instruction est plus achevée, son jugement plus formé qu'il n'arrive d'ordinaire à son âge. Elle tient de sa race l'amour de l'indépendance, heureusement racheté par l'esprit de conduite. Ce n'est pas une surveillante, une gardienne que j'ai voulu lui donner : c'est une amie très dévouée et très sûre. Elle a besoin d'aimer et d'être aimée : vous aussi, on le voit. Courage! Et puissions-nous, tous les trois, connaître encore le bonheur!

Il fallut quelque temps à madame Hertel pour s'assurer que c'était bien l'indépendance, et non le désir de s'éloigner d'elle, qui se faisait remarquer chez sa pupille. Logan passait chaque jour une heure ou deux dans sa chambre, occupée à lire, à étudier, à faire sa correspondance, dont son père ne lui demandait pas compte ordinairement. Elle dirigeait la maison d'une main déjà sûre, tant l'intelligence et l'attention lui tenaient lieu d'expérience. Toutes ses paroles, toutes ses actions se distinguaient par la liberté, par la franchise, non moins que par une sévérité de principes et d'opinions qui étonnait Chantal, habituée à se figurer les jeunes Américaines sous un autre jour. Pour cette conscience d'enfant, le mot *devoir* était un argument irrésistible et jamais discuté.

Ce qui surprenait le plus madame Hertel, c'était d'entendre Logan parler d'avenir et de mariage avec une gravité simple et confiante, alors qu'une jeune Française bien élevée doit à peine laisser croire qu'un mari, dans son opinion, est une entité possible. Un jour, madame Hertel lui demanda :

— Serez-vous la femme d'un militaire?

— Assez probablement, répondit Logan. Mais qui peut désigner d'avance l'homme que j'aimerai et qui m'aimera? D'ailleurs, je suis guérie des programmes. Une « grande » nous disait l'année dernière : « Il y a, pour un homme, trois défauts rédhibitoires : d'être roux, d'être petit et de porter des lunettes ». Eh bien! celle qui parlait ainsi est engagée, m'écrit-on, à un ingénieur roux comme un écureuil d'Europe,

haut comme un parapluie et myope ainsi qu'une taupe. Naturellement, elle s'imagine aimer Apollon en personne.

Madame Hertel se mit à rire. Logan reprit, au bout d'un moment de réflexion :

— Cependant, j'ose dire que je n'épouserai jamais un Français.

— Pourquoi donc?

— Ils se marient tous pour l'argent, et font des maris détestables.

— Quelquefois... Mais ce n'est pas une règle absolue. Madame Gaspé n'est-elle pas heureuse?

— Oui, mais elle n'a pas épousé un oisif; et c'est si rare, un Français qui travaille!..... Dire que, chaque année, des vingtaines d'Américaines se marient pour avoir des couronnes sur leur linge! Est-ce donc si joli?

— Vous n'en avez jamais vu? demanda la marquise découronnée.

En même temps elle souriait, songeant à la peine qu'elle s'était donnée pour démarquer ses mouchoirs. Logan conclut :

— Nous sommes des républicaines. Pourquoi penser, agir comme des aristocrates? C'est une absurdité, pour ne pas dire plus.

La conviction que Logan mettait dans toutes ses paroles faisait éprouver à madame Hertel une sensation agréable de rafraîchissement. Elle admirait cette simplicité, cette franchise, et ne se pressait pas d'obéir aux intentions du colonel en inculquant à sa fille « des idées plus françaises ». Le mélange de cette raison si forte et de cette pure inexpérience la reposait des rudes enseignements de la vie. Mais surtout elle se réchauffait au sourire lumineux de cette jeune enthousiaste. Un jour qu'il était question entre elles des surnoms pittoresques dont se parent les Indiens, madame Hertel dit à sa jeune amie :

— Si j'étais votre marraine selon le rite des Pieds Noirs, vous seriez baptisée *Rayon de Soleil.*

— Et moi, reprit Logan devenue grave, je vous donnerais ce nom : *l'Oiseau blessé qui se tait.*

Les semaines passaient rapidement pour Chantal, qui eût trouvé un charme extrême à cette vie, sans la blessure tou-

jours saignante au fond de son cœur. Il faut dire que chacun, de la fille du colonel jusqu'à la femme du dernier lieutenant, s'efforçait de lui montrer Koutenaï sous un jour agréable. Dans chacune des maisons de « la ligne », elle avait été priée pour le lunch ou le dîner. Puis, les beaux jours venus, tout servait de prétexte à promenades et à parties, même les exercices les plus ordinaires de la garnison. Nul ne manquait la parade, égayée par la musique nègre, qui faisait entendre aux fils, devenus libres, les touchantes mélodies chantées autrefois par leurs pères esclaves dans les plantations de la Virginie et du Kentucky. On retrouvait le *tennis*, interrompu longtemps par l'hiver. On allait voir les hommes jouer au *foot-ball* sur le gazon de l'esplanade, ou tirer à la cible dans une gorge écartée, ce qui était l'occasion d'un pique-nique général en plein air. Les officiers, et même quelques dames de « la ligne », luttaient d'adresse avec les meilleurs carabiniers ; mais Logan refusait de prendre part à ce divertissement masculin.

— Je ne suis pas une femme de sport, disait-elle. J'ai déjà trop peu de temps peur m'exercer à mon piano.

La saison étant superbe, les excursions devinrent plus longues. Il y eut des parties de chasse et de pêche qui ne tentaient ni Logan ni « son amie », ainsi que madame Hertel était toujours désignée gracieusement. Toutefois, l'une et l'autre acceptèrent d'aller voir une « distribution », à trente-cinq ou quarante kilomètres de distance, sur le territoire indien. La caravane, assez nombreuse, — voitures, cavaliers et amazones, — parvint de bonne heure à la « ville », composée d'une demi-douzaine de maisons en charpente, de l'église et de l'école de la Mission, d'un hôtel effroyable, même à le voir du dehors, et de cinq ou six boutiques. Mais, pour les Indiens toujours affamés, cette cité sommaire avait le prestige que la Rome d'Auguste pouvait exercer aux yeux de Tityre : c'était là qu'était situé le bureau de l'Agence, avec ses magasins et sa réserve de bétail. C'était là qu'on trouvait à manger — quelquefois.

Pendant la nuit, des points les plus éloignés du Territoire, la population sauvage avait afflué. Les huttes s'élevaient déjà dans la prairie, aux abords des parcs à bœufs. La flamme

brillait aux foyers du campement. Pour tous ces gens — et pour leurs chiens — se préparait une journée peu ordinaire : ils allaient manger à leur appétit... et même un peu plus. A la porte du magasin de l'Agence, une longue file de *squaws* s'alignait, comme devant le guichet d'un théâtre. Beaucoup de ces femmes étaient des jeunes mères, elles-mêmes encore des enfants, qui portaient sur leur dos des *papous* de quelques mois. On aurait pris pour des momies, sans l'éclair de leurs yeux brillants, ces petits êtres dont la tête seule émergeait, souriante ou crispée, du sac de cuir brodé qui les enfermait comme un étui.

Les vieilles matrones, courbées par l'âge, ressemblaient à des sorcières, avec leurs longs cheveux blancs en désordre et leurs mains aux doigts crochus, déformés par le travail. Jeune ou vieille, chacune de ces femmes était distinguée, à la façon d'un colis, par une étiquette où se lisait le nombre des individus composant la famille et la quantité de rations à percevoir. Le défilé s'opérait lentement, avec force poussées et gourmades, devant un fonctionnaire en large chapeau de feutre et en bras de chemise, qui détachait les bulletins et appelait à haute voix :

— Une ration de sucre ; deux de savon ; trois de farine ! Deux couvertures !

Les *squaws* se présentaient à la porte, coupée à hauteur d'appui, par où pleuvaient ces trésors, puis se retiraient, portant leurs couvertures sur l'épaule et tout le reste versé pêle-mêle dans un pan de leur robe. Il était navrant de voir sur ces physionomies une seule expression : la tristesse, car jamais l'agent ne distribue ce qu'il *devrait* distribuer. De là ces révoltes qui, de temps à autre, couchent par terre un ou deux milliers d'Indiens et posent le bonnet de veuve sur les jolis cheveux blonds d'une « dame de la ligne », dans quelque garnison éloignée. Monsieur l'agent aura des comptes à rendre, non pas à Washington, qui est trop loin, mais au tribunal de Dieu, dont il n'est séparé que par un coup de *tomahawk*. Hélas ! en attendant, il faut bien que monsieur l'agent fasse ses affaires. Suivant la locution pittoresque du lieu, il n'est pas venu dans ce désert « pour sa santé ! »

Madame Hertel contemplait la scène avec la mélancolie

singulière que l'Européen, nouveau venu, éprouve invariablement à la vue de l'Indien. Elle fit part de cette impression à Mac Duff, qui remplaçait auprès d'elle et de Logan le colonel resté au fort. L'officier répondit :

— C'est ce que vous ressentiriez en présence d'un condamné à mort. La destinée de cette race est de finir bientôt. Le tiers de ces marmots n'atteindra pas la vingtième année : la phtisie les guette. Regardez leurs mères ! D'autres, Dieu sait combien, mourront sous nos balles dans une révolte.

— Oui ! répondit la Française. Quand vos arsenaux fondent une balle, vous savez d'avance qu'elle ira dans le corps d'un pauvre Indien, puisque ces malheureux sont vos seuls ennemis — en dehors de vos guerres civiles !

Chacun s'attendait à voir le major répondre à cette attaque, lui, le patriote par excellence. Mais il semblait toujours avoir plus de peine à trouver ses réponses quand madame Hertel avait parlé. Voyant qu'il gardait le silence, bien que le sang lui montât aux joues, la femme d'un lieutenant, qui était venue en amazone, répliqua doucement :

— Madame Hertel a bon cœur et parle en conséquence. Mais si elle avait vu, comme moi, un « pauvre Indien » sauter à la bride de son cheval, dans une embuscade, le couteau à la main, elle comprendrait le service que peuvent rendre certains lingots de plomb.

— J'espère, dit Mac Duff qui avait retrouvé sa langue, ne jamais voir madame Hertel convertie par des faits personnels. Mais je l'invite à honorer de sa présence la distribution de la viande sur pied. Le coup d'œil pourra lui donner à réfléchir. Venez-vous, Logan ?

Un léger frémissement courut sur les traits de la jeune fille. Elle dit simplement :

— J'ai assisté au spectacle, l'année dernière. J'aime mieux une visite à l'école. Vous m'y retrouverez.

Elle s'éloigna, laissant les officiers se diriger vers les parcs à bœufs, gardés à vue par deux ou trois cents Indiens en selle, tous armés de fusils. Sur le flanc de cette cavalerie, quelques douzaines de gamins, la plupart huchés deux par deux sur la même monture, brandissaient leurs arcs et leurs flèches avec une animation effrayante. Des chiens au poil

jaunâtre, la langue pendante, les yeux injectés de sang, attendaient, eux aussi, l'heure du festin.

La barrière s'ouvrit. Une voix prononça les noms des familles qui devaient se partager l'animal prêt à sortir; — chaque tête de bétail est censée nourrir vingt-cinq Indiens pendant deux semaines. Une maigre génisse vida l'enceinte et parut hésiter à la vue de cette foule. Mais déjà les gamins la criblaient de leurs flèches qui, trop faibles pour causer la mort, s'accrochaient aux flancs de la victime à la façon des *banderillas*. En même temps, les chiens donnaient comme une meute à vue sur un cerf.

La pauvre bête prit sa course, et alors commença la véritable fête. Les guerriers avaient mis leurs chevaux au galop: ils décrivaient des cercles autour de leur proie, en hurlant ces cris de guerre que n'oublient pas ceux qui les ont entendus, la nuit, autour d'une ferme assiégée. Ces hommes n'étaient plus les mêmes. Leur physionomie, convulsée par la soif du massacre, devenait bestialement terrible. Un coup de fusil éclata, suivi de vingt autres ; et l'on put voir, au milieu de la fumée, que la génisse immobile battait l'air de sa tête et de sa queue. Mais, sous la dent des chiens, elle reprit sa course. Un de ses membres traînait inerte, fracassé par une balle... Des hurlements aigus dominèrent ceux des chiens: les épouses des guerriers à qui l'animal était échu entraient en scène, brandissant leurs couteaux fraîchement aiguisés.

La bête s'arrêta de nouveau, pour mourir. Comme elle ne tombait pas encore, les chiens bondirent sur elle, et commencèrent par lécher le sang des blessures; puis ils mordirent la chair pantelante, se disputant déjà l'horrible curée qui allait calmer leur faim pour tout un jour. Bientôt les femmes, non moins féroces, les écartèrent: la génisse était tombée... Elle vivait encore que les couteaux, habilement maniés, commençaient le dépeçage...

En arrière, avec d'autres victimes, des scènes du même genre se multipliaient.

Madame Hertel, prête à défaillir, s'appuya sur le bras de Mac Duff.

— Allons-nous-en! Oh! allons-nous-en! gémit-elle. Maintenant je sais pourquoi Logan n'a pas voulu venir. Dieu me

préserve de contempler une seconde fois cette boucherie!

— C'est bien autre chose quand il s'agit d'égorger les hommes blancs, répondit le major presque à voix basse.

D'un pas rapide ils s'éloignèrent, fuyant ce spectacle, qui ne laissait pas d'être curieux, si l'on en surmontait le dégoût, par de saisissants contrastes : d'un côté, ces officiers froids et corrects dans leur uniforme, ces jeunes femmes en toilettes claires, abritées sous leurs ombrelles : de l'autre, ces misérables créatures humaines, déguenillées, sordides, hurlantes, rendues folles par l'excitation de la tuerie.

— Pardonnez-moi, dit le major au bout d'un instant : j'ai eu tort de vous offrir ce tableau; j'aurais dû comprendre qu'il n'est pas fait pour vos yeux, car votre âme est un sanctuaire de justice. Mais la Justice et la Vérité règnent-elles sans partage dans votre pays?

— Oh! non! répondit Chantal, avec un mouvement de tête singulièrement énergique.

— Je voulais, reprit Mac Duff, vous montrer ce que deviennent les Indiens quand il s'agit simplement d'égorger un bœuf. Les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure m'ont fait mal. De grâce, ne me prenez pas pour un homme cruel : je tiens tant à... votre amitié!

— Peu d'êtres vous disputent ce trésor, répondit madame Hertel avec une triste ironie.

Le major allait répliquer; mais, voyant l'école déjà proche, distance, il resta muet. Tous deux entrèrent. Logan, sa distribution de gâteaux achevée, présidait gravement une sorte d'examen dont la directrice lui faisait les honneurs. Un jeune Indien de dix ans lisait à haute voix en anglais, visiblement fier de son savoir, mais plus fier encore, selon toute apparence, de son pantalon, de sa jaquette et de ses souliers. Avec une emphase complaisante, ce phénix déclamait un passage de l'histoire des États-Unis, l'histoire de la disparition passée, présente, future de sa propre race.

Logan, très sérieuse dans son rôle, suivait la lecture avec des marques d'approbation. Mais une autre spectatrice écoutait, plus recueillie encore, bien qu'elle ne pût comprendre. Celle-là, une pauvre *squaw*, était la mère de cet enfant qu'on lui avait pris pour en faire un citoyen, un employé,

peut-être un fonctionnaire. Elle était venue de bien loin, de la partie la plus sauvage du Territoire, afin de toucher sa distribution et de voir son fils. Accroupie sur le sol aux pieds du jeune savant, gauchement drapée dans sa couverture, elle ne détournait pas son regard de ce visage qui était, pour elle, le plus beau des visages humains. Avec le mouvement timide, craintif, d'un chien qui mendie l'attention de son maître, elle ne cessait de frôler d'une caresse imperceptible, persévérante comme une supplication, le bras de cet être supérieur, qui parlait aujourd'hui le langage des hommes blancs. Mais le jeune ambitieux semblait moins attendri qu'importuné de cette caresse maternelle. On devinait en lui des mouvements d'impatience, l'envie d'écarter cette pauvre main de bête, aux ongles à demi usés par le travail. Et, dès le premier instant, Chantal ne vit plus qu'une chose : les yeux de l'Indienne, tout mouillés de pleurs. Ce que disait ce regard éperdu de tendresse, qui pouvait mieux le comprendre qu'une autre mère, abandonnée, elle aussi?

« Est-ce bien toi que j'ai retrouvé, que je touche, mon *papou* chéri! Toi que j'ai si longtemps porté sur mes reins, tandis que j'allais puiser l'eau et couper le bois, ou lorsque je dressais les pieux de la *teepee*, ou lorsque je harnachais la monture de ton père! Hélas!... chaque année te fera oublier un peu plus le camp perdu dans la Prairie, bien loin, avec ses chevaux, ses chiens, la fumée de ses huttes! Et, si l'an prochain, ta mère n'est pas à cette place, ô mon *papou*! songeras-tu à demander sous quel gazon elle dort? »

Voilà ce qu'entendait Chantal, et c'était comme une représentation de sa propre histoire sous d'autres costumes, en d'autres lieux. Mal fermée dans son cœur, la plaie maudite faisait sentir sa peine cuisante. Cinq minutes venaient de détruire l'œuvre de plusieurs mois.

Pour fuir ce spectacle elle sortit, pensant n'être pas vue et, d'abord, elle chercha un refuge dans la petite église de bois de la Mission. Mais la prière, comme les larmes, refuse parfois de couler quand son bienfait serait le plus désirable. Chantal se remit à marcher, sans but précis, ne songeant qu'à fuir les hurlements et la fusillade qui s'entendaient toujours. Soudain elle devina, derrière elle, un bruit de pas sur le gazon :

Mac Duff cherchait à la rejoindre. Elle le regarda, toute surprise de voir dans ses yeux gris une émotion qui leur donnait des reflets d'acier terni par une haleine.

— Voilà, dit-il, une mauvaise journée pour vous et pour... vos amis, qui ne peuvent supporter de vous voir triste.

— Pardonnez-moi, répondit Chantal. J'ai les nerfs en déroute aujourd'hui. Vous ne pouvez pas me comprendre.

— Je vous comprends si bien que j'étais sur le point d'écraser sous ma botte ce jeune animal qui oublie sa mère. On croit opérer un prodige en apprenant l'anglais à ces brutes; mais il faudra deux générations pour en faire des hommes. Chez eux, on retrouve le petit de la bête, qui ne reconnaît plus la femelle dont il est né, aussitôt qu'il peut trouver sa vie. Je commence à croire que la nature est surfaite par les philosophes. Elle ne suffit pas à créer cette relation, que l'homme civilisé inscrit en tête de son code moral et religieux : la dette filiale.

Madame Hertel baissa les paupières, comme sous l'aiguillon d'une souffrance. Elle murmura d'une voix lente et grave :

— Hélas! ailleurs que chez les Indiens, on voit des dettes oubliées.

Elle semblait mortellement triste. Le major lui dit :

— Venez : j'ai fait atteler une voiture. Logan et moi vous ramènerons à Koutenaï.

— Ah! pourquoi l'ai-je quitté?

— Courage! reprit Mac Duff. Quelle que soit votre amertume, songez que des cœurs dévoués battent près du vôtre. Si vous saviez comme... tout le monde vous aime, au fort!

XIV

Madame Hertel faisait, comme on dit, la pluie et le beau temps, d'un bout à l'autre de « la ligne » : et personne plus

qu'elle-même ne s'étonnait de cette popularité. Elle en était arrivée à croire, dans les derniers temps de son séjour en France, que la nature l'avait affligée d'une disgrâce mystérieuse, dont l'influence éloignait ceux-là même qui auraient dû fermer les yeux sur ses défauts.

A Koutenaï, au contraire, tout le monde la recherchait. Burton s'amusait de son esprit et de l'ardeur très jeune qu'elle apportait aux discussions. Logan était devenue son amie ; et, dans ce cœur loyal et fervent, l'amitié n'était pas un vain mot. Quant au major, bien qu'il n'y eût rien de changé en apparence dans sa vie, tout était changé dans son idée de l'avenir, ses espoirs, ses craintes. Il ne disait rien à personne, rien à madame Hertel surtout. Mais il buvait chacune de ses paroles, épiait chacun de ses gestes, cherchant à découvrir s'il pouvait, sans folie, briguer la succession du défunt : — car, pour lui comme pour tout le monde, feu Hertel attendait la résurrection sur l'autre rivage de l'Atlantique.

Mac Duff avait un rival, non moins timide, mais moins habile à cacher son secret aux yeux du monde. Ce rival se nommait Abraham Zunds, officier d'administration ou, pour lui donner son étiquette américaine, quartier-maître du fort Koutenaï. C'était un petit homme à lunettes qui paraissait un vieillard, bien qu'il n'eût que cinquante ans et le cœur d'un jeune homme. On racontait que pas une demoiselle ou veuve ne s'était jamais montré sur « la ligne », sans qu'il l'eût honorée d'une demande en mariage.

— Mais, disait-il modestement, ce n'est pas tout que de demander : il faudrait faire sa cour et... je n'ai pas toujours le temps de m'asseoir à table !

Madame Hertel, conviée à visiter le magasin général, avait du premier coup séduit le quartier-maître en s'extasiant sur le bel ordre des blouses, des bottes, des outils et des boîtes de conserves. A partir de jour, les faveurs commencèrent à pleuvoir sur l'aimable Française. Dans son appartement, on peignit ce qui pouvait se repeindre, on vernit le reste. Les allumettes les moins humides furent pour son bureau ; son poêle reçut des tuyaux neufs ; un papier frais orna sa chambre. D'autre part, on observa que Zunds, rasé, brossé, rajeuni, se trouvait constamment sur son passage.

Mais, tout à coup, le soupirant fut invisible et ne sortit plus des profondeurs du magasin. Et ceux qui connaissaient les habitudes de ce brave homme comprirent qu'il venait d'avoir le cœur brisé, — pour la vingtième fois, peut-être.

Burton, toujours prompt à la plaisanterie, dit un jour à madame Hertel, devant Mac Duff :

— Je ne vous croyais pas inhumaine à ce point. Que faut-il donc pour vous décider?

— Peu de chose : vingt-cinq années de moins sur ma tête.

La réponse était de celles qu'on entend chaque jour en pareil cas; mais le ton, le regard, l'expression du visage de celle qui parlait ainsi, donnèrent au major un frisson d'angoisse. Il retourna ces mots dans sa tête pendant toute la nuit; et moins que jamais, il osa parler. Depuis lors, il tomba dans une grande tristesse.

L'hiver précoce des Montagnes Rocheuses étendit son blanc manteau sur le fort. Chantal ne voyait pas venir sans terreur de longs mois de réclusion : elle fut bientôt rassurée en s'apercevant que les jours passaient très vite. Une fois de plus, elle admira l'énergie et le ressort de toutes ces femmes plus ou moins jeunes, qui ne faisaient pas entendre une plainte et conservaient leur gaieté. Dans ce petit coin séparé du monde par une barrière de neige, une véritable existence mondaine apporta les rigoureux devoirs, les incessantes occupations qui ne laissent pas le temps de respirer aux habitants des villes. C'étaient les mêmes dîners, offerts et rendus, les mêmes soirées musicales ou dansantes, les mêmes comédies de société. L'après-midi suffisait à peine aux visites, aux réunions de couture, aux conférences littéraires, parfois religieuses. Bref, c'était la vie sociale, condensée le long d'un trottoir en bois de cent mètres. Il faut dire qu'une escouade était toujours prête à balayer cette plate-forme au premier flocon, si bien qu'on voisinait plus facilement qu'à Paris quand la saison est dure.

Logan Burton donnait l'exemple du zèle pour toutes ces réunions qu'elle animait de son entrain. En revanche, elle se dispensait volontiers des parties de sport hivernal, patinage, promenades en traîneau, courses sur la neige en raquettes, chasses à l'ours dans les forêts voisines. Elle employait ce temps à la musique ; et, chose remarquable, Mac Duff était

devenu musicien. Il manquait rarement d'arriver à l'heure où Logan caressait les touches de son « Chickering », et il restait une heure en silence, regardant Chantal ou fermant les yeux, comme transporté par la mélodie. Mais ce qui l'occupait surtout, c'était l'étude de la langue française, avec madame Hertel pour professeur; il y mettait un zèle incroyable et faisait des progrès rapides. Logan lui dit, un jour :

— Oncle Duffie, — c'est ainsi qu'elle l'appelait depuis son enfance, — que gagnerez-vous à savoir parler français? Votre avancement dans l'armée?

— Non, dit-il avec un embarras d'écolier. Mais, peut-être... mon avancement dans l'amitié d'une Française.

Déjà ils faisaient un excellent trio d'amis ; et, parfois, Chantal s'indignait, en sa conscience, de s'attacher à cette vie douce. Elle se disait :

« De quoi suis-je donc faite? Je peux boire, manger, dormir, trouver quelque intérêt dans l'existence. Et qui m'assure qu'à cette minute mon fils est vivant? »

Ce n'était pas qu'elle fût tout à fait sans nouvelles. Dubigeon lui écrivait chaque mois, disant, faute d'avoir mieux à dire, que « ces messieurs allaient toujours de même ». Fischel et son entreprise étaient un sujet plus passionnant pour le notaire savoyard, qui, une première fois vaincu, restait debout sur la brèche. Il écrivait, presque un an après l'arrivée de la marquise à Koutenaï :

« Le moteur est construit : on y a mis le temps! Il coûte bon aux actionnaires : mais, vraiment, nos compatriotes poussent la naïveté aux limites du surnaturel. C'est plaisir de duper ces gens-là. Dernièrement, un de nos amis revenait de la capitale où « des expériences » avaient eu lieu devant lui (vous comprenez que je m'abstiens de les surveiller moi-même, vu l'état de mes relations avec certaines personnes). Quelques gogos attendaient le voyageur à la descente du train : on lui cria, quand les roues tournaient encore : « Eh! bien, a-t-il » marché? — Marché? Non : mais il a bougé! » Ce fut une explosion de joie que put à peine refroidir un appel de fonds survenu bientôt après.

» Si je n'arrive pas à mettre le holà, Fischel va ruiner toute

la Savoie. Pour quelqu'un de votre connaissance, la chose est faite : on ne trouverait plus un centime à lui dans ma caisse. Mais, grâce à Dieu, on commence à y voir des dollars en nombre encourageant — et sous l'abri tutélaire du nom d'Hertel. Bravo! madame la marquise! Vous aurez une place dans l'histoire de votre maison, car il faut espérer, malgré tout, que cette histoire n'est pas finie. Certaines familles, comme certaines gens, ont la vie dure. Quoi qu'il en soit, vous pourrez vieillir en paix, si Dieu écarte encore longtemps toute idée de mariage de la tête blonde de votre pupille. »

Vieillir en paix! Dubigeon, cette fois, parlait comme un notaire... qui a le bonheur de voir grandir son fils, et Chantal eut quelque peine à lui pardonner cette faute d'orthographe. Pour vivre en paix, il aurait fallu oublier : or, chaque nuit, longtemps avant le clairon de la diane, elle se réveillait en sursaut, tirée de son sommeil par une voix qui lui criait : « Souviens-toi! » La torture de ce moment et des heures suivantes était insupportable, au point qu'elle en frémissait chaque soir, par avance, quand elle éteignait sa lampe.

Vers le milieu du second été qu'elle passait à Koutenaï, madame Hertel accompagna Logan et quelques « dames de la ligne » au *ranche* de Perma, l'un des plus vastes des États du Nord de la grande République. A défaut du colonel resté à son poste, Mac Duff avait la direction de la caravane, qui devait parcourir, en une seule journée, soixante kilomètres d'une route à peine frayée dans la plaine.

Au point du jour, la colonne s'ébranla. Elle comprenait deux voitures d'ambulance pour les dames, un fourgon portant les vivres et les ustensiles, plus quelques hommes armés, à tout événement. Le major et un groupe d'officiers, dont les femmes étaient de la partie, accompagnaient à cheval et servaient d'éclaireurs ainsi que de guides : la plupart, Mac Duff surtout, connaissaient le chemin du *ranche*,

On fit route sans accident et sans rencontrer d'autres humains que de rares Indiens inoffensifs. Les voitures roulaient au pas, sur un sol ondulé qui faisait songer à la grande houle de fond de l'Atlantique, au lendemain d'un cyclone. Dans

cette région comprise entre deux ramifications des montagnes, la prairie n'avait plus rien de monotone. Sans doute, elle étendait à perte de vue le tapis de feutre d'un vert fané dont l'automne la recouvre; mais, sur ce fond neutre, une palette généreuse prodiguait sans transition les teintes les plus inattendues et les plus vives. A chaque minute, un bouquet d'érables, au premier plan, tirait l'œil, par son rouge, voisin de l'écarlate, tandis que, sur la pente des collines, le saule américain faisait éclater son feuillage tourné au jaune vif. L'Europe n'a jamais connu l'effet de ces touches crues de gomme gutte, marquant chaque source d'un point, chaque coulée de ruisseau d'une ligne sinueuse. Plus haut, les pins opposaient à cette débauche de coloris la teinte sage de leur émeraude foncée : plus haut encore, les grands pics neigeux, très rapprochés de l'œil par la pureté diaphane de l'atmosphère, profilaient sur l'indigo céleste leurs dentelures d'argent.

Pendant la halte, miss Burton entraîna son amie à quelque distance des groupes absorbés par les prosaïques apprêts du lunch.

— Regardez ce paysage! dit-elle. C'est encore plus beau que la musique, plus beau que la peinture, plus beau que tous les chefs-d'œuvre de l'homme! Combien j'aime la nature! Combien je suis reconnaissante à Dieu de m'avoir fait vivre cette vie, si peu connue des femmes de ma sphère sociale! Un grand bonheur est en moi, que je ne puis exprimer par des paroles. C'est comme si je condensais dans mon âme, en une seule minute, l'enthousiasme, la consolation, l'espoir que m'ont donnés tant de fois une belle harmonie, un beau livre, un discours éloquent. Mais les chefs-d'œuvre des hommes leur demandent au plus quelques années, tandis que depuis des centaines de siècles la nature travaille au sien!

Madame Hertel écoutait Logan sans rien dire, s'étonnant une fois de plus de trouver la vraie poésie dans cette enfant d'un pays si fort accusé de prosaïsme. La jeune fille lui demanda tout à coup :

— Dites : n'êtes-vous pas heureuse de vivre?

— Non! répondit Chantal d'une voix si forte qu'elle tressaillit elle-même.

Un gémissement étouffé répondit à cette exclamation. Les deux femmes se retournèrent : Mac Duff était là.

— Êtes-vous bien sûre que ceci n'est pas un blasphème? dit-il gravement. Qui sait ce que l'avenir peut encore vous donner de bonheur?

Chantal répondit :

— Tous ceux qui n'ont pas connu certaines souffrances disent la même chose : « Regardez l'avenir! » C'est le contraire qu'il faudrait me conseiller. L'avenir!... Je le vois trop!

— Jamais on ne voit l'avenir, répondit Mac Duff. J'ai souffert cruellement : votre père le sait, Logan. J'ai aimé, j'ai été aimé, ou, du moins, je croyais l'être. Et puis la guerre est venue; j'en suis sorti défiguré, moi qu'on appelait le beau Mac Duff! L'heure sonna où je devais me retrouver en face de la séduisante créature qui tenait mon cœur dans ses mains. Que de fois, devant mon miroir, je m'étais demandé : « Suis-je encore un homme qu'on aime? » La porte s'ouvrit. Dans les beaux yeux de ma fiancée je lus l'effroi et quelque chose de pire encore... Je vous supplie de l'excuser : les coups de sabre sont comme les tableaux; il ne faut pas les voir dans leur neuf. Je pense qu'elle aurait tenu sa parole, malgré tout. Mais j'avais compris son regard... et je suis venu dans l'Ouest. Ai-je pas bien fait, madame Hertel?

— Une Française ne vous aurait pas laissé partir.

On put voir, à ces mots, la physionomie de Mac Duff s'illuminer. Il continua :

— Je pensais de l'avenir, à cette époque, ce que vous en pensez vous-même. J'aurais voulu fermer les yeux pour ne pas le voir. Aujourd'hui, j'ai recommencé des rêves d'avenir, comme un cadet de West Point. Et je ne regrette plus — je l'ai regretté plus d'une fois jadis — que le chirurgien ait été trop habile. De nouveau, j'aime la vie.

Un « pourquoi? » étonné fut sur le point de sortir des lèvres de Chantal. Mais son instinct lui conseilla de réserver la question. Au même instant, le bruit d'une casserole employée en guise de gong appela tout le monde autour d'une table improvisée. Puis, bêtes et gens rassasiés, la caravane reprit sa marche.

Vers le soir, on atteignit une barrière qui s'ouvrait entre deux poteaux rustiques, dont l'un portait un écriteau avec cette inscription : *Perma-Ranche*. De chaque côté, à perte de vue, des pieux s'alignaient, reliés par trois fils de fer parallèles, armés de barbes aiguës. Pendant qu'on ouvrait la lourde palissade, le major dit à madame Hertel :

— Regardez bien cette clôture. Nous pourrions la suivre pendant cinquante kilomètres avant de revenir au point de départ. Elle enferme quinze mille têtes de bétail. Et nous sommes encore à plus d'une heure de marche de l'habitation.

Même après qu'on fut dans l'enceinte, rien n'indiquait l'existence du *ranche*, sauf de grands squelettes marquant le sol d'une tache très blanche. Mais bientôt l'on aperçut d'énormes agglomérations d'animaux pâturant les parties les plus humides. Enfin l'on rencontra les bergers peu florianesques du grand désert américain : les *cow-boys*. C'étaient des cavaliers, pour la plupart d'assez mauvaise mine, coiffés d'immenses chapeaux de feutre et vêtus de grosses vestes décolorées par le soleil et la pluie. Une cotonnade aux nuances vives couvrait leur cou et flottait en un désordre pittoresque. Des deux côtés de la selle mexicaine, leurs jambes s'allongeaient, presque droites, sous la fourrure noire du pantalon en peau de mouton qui retombait sur des étriers énormes. La ceinture garnie de cartouches, le revolver à portée de la main, le lasso roulé à l'arçon achevaient l'équipement de ces Némorins, au visage peu tendre, qui allaient relever leurs camarades pour la garde de nuit.

Comme Chantal mettait la tête à la portière, curieuse de voir de près ces personnages dont elle avait entendu raconter les exploits incroyables, Mac Duff lui dit :

— Nous n'avons rien de plus curieux en Amérique, dans l'ordre social. Plus d'un certainement, parmi ces braves garçons, déplore quelque coup de pistolet malheureux dans un *bar* de New-York ou près d'une roulette de San-Francisco. Mais, demain, ils partiront à cheval pour le Texas et en ramèneront quelques milliers d'élèves, sans égarer une seule tête. C'est la distance de Paris à Varsovie, en plein désert, avec le danger continuel de rencontres fâcheuses. L'être humain ne saurait pousser plus loin l'adresse, la résignation, la résistance

à la fatigue et le mépris de la mort. Ces *cow-boys* viennent de tous les points du monde. Quels romans l'on pourrait écrire avec l'histoire des chagrins, des amours, des jalousies, des ruines qui ont recruté cette troupe bizarre!

— Pauvres gens! soupira Chantal, en songeant que le chagrin et la ruine l'avaient amenée dans cette solitude. elle aussi!

Toute la nombreuse famille du propriétaire de *Perma-Ranche* attendait la caravane, dont l'approche avait été signalée par les patrouilles des *cow-boys*. Mère, filles, belles-filles se partagèrent les dames pour les conduire à leurs chambres, meublées comme celles d'une villa des environs de New-York. Puis un souper fut servi, avec une recherche voisine du luxe. En sa qualité d'étrangère, madame Hertel avait les honneurs et s'étonnait encore, malgré son séjour déjà long dans le pays, de cette hospitalité à la fois simple comme celle du désert et fastueuse comme celle d'un duc anglais. Après le souper, Logan se mit au piano et l'on dansa pendant une heure. Il était minuit quand on se sépara pour aller prendre du repos.

La matinée du lendemain, qui était un samedi, fut employée à la visite des divers quartiers de l'établissement. On y trouvait une église, une école, un bureau de poste, un télégraphe, plusieurs boutiques bien assorties, le tout environné de hangars, d'ateliers, de forges et de maisons habitées par une cinquantaine de *cow-boys*, dont quelques-uns mariés et pères de famille. La poste arrivait toutes les quarante-huit heures, par une ligne de chemin de fer qui servait de limite au domaine sur le flanc opposé à Koutenaï; mais un seul train circulait sur cette voie, montant un jour, descendant le lendemain. C'était par là que le bétail était dirigé sur les grandes boucheries de Chicago. Dans la saison des envois, plusieurs trains partaient chaque semaine.

Après le lunch, une quinzaine de chevaux tout sellés parurent devant la véranda, où des nourrices promenaient au soleil les tendres espoirs de la génération future. Il s'agissait d'aller voir le marquage au fer rouge d'un certain nombre de jeunes bêtes, ce qui devait permettre aux *cow-boys* de montrer leur incroyable adresse au lasso. Tandis que la troupe, —

hommes, femmes, jeunes filles, enfants, — prenait le galop pour gagner le rendez-vous fixé à plus d'une lieue, madame Hertel, écuyère médiocre, resta en arrière avec Mac Duff.

— Si vous m'en croyez, dit le major, nous nous dispenserons du spectacle. Ces cris, cette poursuite sauvage, ces malheureux animaux beuglant, garrottés, renversés sur le gazon, l'odeur de la chair brûlée, tout cela n'est pas fait pour vous. Depuis le jour de la distribution aux Indiens, je commence à vous connaître.

— Ce fut une mauvaise journée pour moi, dit madame Hertel... Mais alors, que ferons-nous?

— Venez avec moi. J'ai quelque chose à vous montrer qui vous ira mieux que cette grillade.

Ils revinrent sur leurs pas et s'engagèrent dans l'avenue superbe qui reliait l'habitation à la gare du chemin de fer. Tandis qu'ils chevauchaient au pas, le major dit à sa compagne :

— Vous serez étonnée d'apprendre que j'ai deux amis au village de Perma. J'ai fait connaissance, à mon précédent voyage, du premier, — ou plutôt de la première, qui est préposée au bureau de poste... Vous devinez ce que peut être ce bureau de poste! La pauvre fille a dû quitter son père, clergyman dans l'Est, pour laisser un peu plus de pain à des frères et sœurs trop nombreux. Elle vit toute seule, admirable de patience. Il n'y a pas de créature plus digne de respect. Je suis sûr qu'elle vous intéressera vivement.

— Il faudrait la marier.

— Oh! ce ne sont pas les maris qui lui manquent! Il n'y a, dans un rayon de cinq lieues, qu'un être masculin mariable qui ne l'ait pas demandée : les femmes sont rares dans le Nord-Ouest. Et, précisément, cet obstiné célibataire est le deuxième de mes amis de Perma.

— Je devine que, n'ayant rien demandé, c'est lui qui pourrait tout obtenir. On l'adore?

— Entre nous, le pauvre garçon n'a rien de ce qui tourne la tête aux femmes. Il n'est pas jeune, pas beau, pas brillant, et cette jeune fille l'intimide jusqu'à l'abêtissement, car il l'aime de tout son cœur. Il a une petite ferme qu'il exploite tout seul, aux environs. Je l'ai eu dans ma compagnie pendant la grande guerre.

Les deux promeneurs étaient arrivés à la clôture du *ranche*. Mac Duff quitta l'étrier pour ouvrir la palissade ; puis, la voie traversée, ils laissèrent derrière eux les terre-pleins bordés de barrières pour l'embarquement des bestiaux. Ils se trouvèrent alors au milieu des maisonnettes de bois dont se compose le village. Sur le pignon d'une de ces masures on voyait une planche avec ces mots : *Post Office*, tracés par une main peu habile.

Au bruit que faisaient les chevaux, un visage féminin, dont la jeunesse était comme voilée derrière la mélancolie de l'exil, parut au guichet ouvert directement sur la voie publique.

— Oh! monsieur le major!... Quelle bonne surprise!...

Déjà la porte livrait passage. Mac Duff et sa compagne pénétrèrent dans l'unique chambre, laissant les chevaux attachés à l'auvent. Les présentations eurent lieu selon toutes les règles :

— Madame Hertel, miss Annie Marshall. Miss Marshall, madame Hertel.

On causa tout aussitôt, comme si l'on s'était quitté deux jours avant, et Chantal ouvrait de grands yeux, n'ayant jamais rien vu qui ressemblât, même de loin, à ce type de femme. Annie lui raconta qu'elle était séparée de sa famille depuis quatre ans et n'avait parlé, depuis la veille, qu'à son perroquet. Le bureau de Perma restait des jours entiers sans recevoir et sans expédier une lettre, depuis que l'on avait établi un bureau spécial au *ranche*.

— Et votre voisin Nicolaus, demanda le major en souriant, vient-il toujours acheter son timbre-poste?

— Voyons, monsieur Mac Duff, il ne m'est pas permis d'être indiscrète sur les affaires de mon bureau.

Elle avait rougi, et, sous prétexte d'aller remplir sa théière, elle gagna l'extrémité de la pièce. Elle préparait sa collation sans bruit, sans précipitation, pas plus gênée, dans sa robe noire, très pauvre, mais admirablement propre, qu'une « belle » de la cinquième avenue dans sa *tea-gown* de cent dollars. Elle ne songea même point à s'excuser de n'offrir que du pain, du beurre, une crème excellente, avec les gâteaux secs réservés pour les grands jours.

— N'est-il pas heureux, disait-elle avec un gai sourire,

que mon bureau soit l'un des plus misérables des États-Unis? Dans un meilleur poste, je serais obligée, à toute minute, d'abandonner mes hôtes pour le public.

— Vous n'êtes pas ambitieuse, dit madame Hertel. Mais la journée doit vous paraître longue?

— J'ai, pour la raccourcir, le soin de mon ménage et quelques livres. Il y a aussi le train, chaque après-midi : c'est une agréable distraction!

Chantal admirait cette fille simple et courageuse, qui voyait fuir sa jeunesse, privée de toute joie, de toute espérance, et qui n'avait pas un mot de plainte. Annie conta l'histoire de son perroquet, trouvé dans les bagages d'un émigrant. Les bagages, l'oiseau lui-même étaient arrivés à destination ; mais jamais on n'avait entendu parler de l'homme, tué sans doute par quelque vagabond que tentait son pécule.

— Avouez, dit Mac Duff en riant, que *vous espérez qu'il est mort!*

La simple créature joignit les mains avec horreur. Puis, après un peu de réflexion :

— S'il revenait, dit-elle, j'essayerais de bénir Dieu de tout mon cœur. Mais que deviendrais-je, privée de mon oiseau chéri, qui est toute ma joie? Si vous saviez, monsieur le major, comme j'ai honte parfois de mon égoïsme!

Elle conduisit alors ses hôtes dans son tout petit jardin, où fleurissaient deux roses. L'une fut pour madame Hertel, l'autre pour Mac Duff.

— Qu'avez-vous fait? dit celui-ci. Vous ne verrez plus une fleur avant l'année prochaine.

L'égoïste personne répondit, en souriant, par ce proverbe cher aux Américains :

— *On ne peut manger son gâteau et l'avoir...* Mais, ajouta-t-elle, je ne me doutais pas ce matin, en voyant mes roses, du plaisir que j'éprouverais ce soir à m'en séparer.

Le soleil s'inclinait sur les grands pics, très rapprochés en apparence, bien qu'éloignés de plusieurs jours de marche. Les visiteurs rentrèrent dans la maisonnette pour s'asseoir avant de prendre congé, selon la coutume américaine. A ce moment, deux coups, timidement frappés au guichet, rappe-

lèrent miss Marshall à ses devoirs. Elle démasqua l'ouverture, et l'on vit apparaître le buste d'un homme en costume de fermier, dont le char, couvert de toile et attelé de deux bœufs, attendait sur le chemin.

— Bonsoir, miss Marshall, commença le colon en se découvrant avec respect. Je... j'étais venu en passant...

Il s'arrêta, réunissant tout son courage pour un effort désespéré. Mais il ne put donner à sa phrase le tour qu'il souhaitait; plongeant sa main dans sa poche, il en tira deux petites pièces de cuivre et dit précipitamment :

— Voulez-vous être assez bonne pour me donner un timbre?

— Voilà, monsieur Nicolaus. Comme vous rentrez de bonne heure, aujourd'hui !

— La veille du dimanche, vous savez. Un peu de nettoyage indispensable dans la maison : il faut quitter les champs plus tôt. Croiriez-vous que *Bute* et *Fairy* distinguent le samedi des autres jours! Ils s'arrêtent, ce jour-là, quand l'heure est venue d'aller faire le ménage. Ils savent que leur pauvre maître est tout seul. D'autres ont... une femme qui tient tout en ordre au logis... Mais moi... Ils le savent. N'est-ce pas, *Fairy*? N'est-ce pas, *Bute*?

Le brave homme s'était retourné vers ses bêtes pour cacher sa rougeur, après l'effort d'une allusion qui marquait la limite extrême de sa hardiesse. Annie elle-même était toute rouge, quand son regard, de nouveau, rencontra les yeux de Nicolaus, des yeux bleus, presque beaux à force de bonté, contrastant par leur douceur enfantine avec une barbe vigoureuse et une véritable crinière d'un blond roux.

Mais, soudain, le visage du fermier prit une expression sévère et martiale. Redressé et raide, l'ancien soldat saluait militairement son chef, qu'il venait d'apercevoir dans le coin du bureau.

— Nicolaus, je suis bien aise de te voir, dit Mac Duff. Toujours célibataire, je vois?

— Toujours, monsieur. Les femmes sont rares dans l'Ouest... Mais il semble que la disette n'est pas moins grande pour les officiers que pour les simples soldats.

La réponse était sans aucune intention malicieuse, et pourtant les joues bronzées du major prirent une teinte plus

chaude. Comme s'il redoutait ce terrain de conversation, il se hâta d'en sortir et questionna Nicolaus sur les travaux de sa ferme, puis sur les nouvelles du Territoire indien. Peu après, chacun tira de son côté : le colon et ses bœufs vers la ferme, l'officier et sa compagne vers le *ranche*. Quand on eut passé la barrière, Mac Duff prit la parole :

— Vous ne vous attendiez pas à trouver un roman dans cette masure? Il se prolonge depuis deux ans. Nicolaus n'est plus jeune; il n'est pas beau. Pour ce brave garçon, — qui sait lire et écrire, sans rien de plus, — Annie Marshall est un être supérieur, une femme d'une autre sphère. Il le sait bien, le malheureux! Plusieurs fois par semaine, il vient pour dire le grand mot, car il adore cette brave fille. Mais toujours le courage lui manque... et il achète un timbre-poste. Je suppose qu'il en a maintenant une provision chez lui, car je doute qu'il écrive trois lettres dans son année. — Après tout, ne vaut-il pas mieux qu'ils en restent-là?

— Non, fit madame Hertel en toute simplicité. Nicolaus paraît plein de santé et de force. L'amour et la bonté, qui se lisent sur son visage, le rendent mieux que beau pour les yeux d'une femme de cœur; Annie Marshall est de mon avis, j'en suis sûre. Elle ferait l'éducation de cette nature simple et droite. Ils réuniraient leurs solitudes et ce serait le bonheur pour ces deux êtres, qui n'ont guère de joie, chacun de son côté. Si j'étais à votre place, il me semble que je dirais à Nicolaus qu'il est trop modeste.

Le silence régna quelque temps. Puis, tout à coup, la grande résolution prise, Mac Duff redevint le cavalier sans peur qui bravait les cavaliers de Lee.

— Ne pensez-vous pas, dit-il, que votre encouragement peut s'adresser à plus d'un Nicolaus?... Moi, j'en connais un autre, qui n'ose pas parler, lui non plus, parce qu'il est indigne de la femme qu'il aime avec tout ce que Dieu lui a donné d'ardeur, de dévouement, de loyauté. Mais, si vous avez raison, s'il est vrai que l'amour peut tenir lieu de mérite, embellir un visage, rendre la jeunesse, faire de deux solitudes une vie de bonheur, eh! bien, madame, j'ose vous dire... ce qu'Annie Marshall n'a pas encore entendu de la bouche de Nicolaus.

De nouveau, le bruit des sabots des chevaux troubla seul le silence. Madame Hertel semblait frappée de stupeur. Enfin, elle répondit :

— C'est moi qui ai peur, maintenant. Peut-être la parole que je vais dire m'ôtera l'estime du plus loyal des hommes. Je pourrais me contenter d'un refus sans explication. Mais vous méritez mieux ; vous êtes digne de savoir que ce n'est pas un refus qui nous sépare : c'est l'impossible. Monsieur Mac Duff... j'ai un mari vivant.

— Est-ce possible? s'écria le major, dont les yeux enveloppèrent Chantal d'un regard plein d'inquiétude. Mon Dieu ! qu'ai-je fait ! Je vous ai obligée... Ah ! sur mon honneur, votre secret ne court aucun risque avec moi !

— Ce n'est pas assez de votre discrétion, je veux votre estime ! Trop souvent les secrets de ce genre cachent une honte. Le mien ne cache que la plus amère des douleurs... Je suis mariée ; j'ai un fils, et mon nom n'est pas celui que je porte en Amérique.

Tandis qu'elle parlait, son regard fier d'honnête femme se croisait avec celui de Mac Duff. L'émotion la faisait paraître plus jeune et lui rendait une partie de se beauté d'autrefois.

— Ne me dites rien ! s'écria son compagnon. Craignez-vous qu'il y ait en moi l'ombre d'un doute? Je suis atterré par la surprise et par la perte de mon espoir. Mais mon respect pour vous s'augmente encore..,

Chantal lui tendit la main avec un sourire de reconnaissance.

— Laissez, dit-elle, c'est moi qui veux que vous sachiez tout. J'espère, en vous confiant mon secret, faire de vous un ami.

Ayant ainsi parlé, elle raconta son histoire : l'abandon où l'avait laissée son mari, les manœuvres de Fischel et enfin — cette portion du récit fut la plus dure — l'apostasie filiale.

— Maintenant, continua-t-elle, je vois bien que, sans me l'avouer, je comptais sur un peu d'émotion causée par mon départ. J'espérais un mot : « Revenez ! » Mais je me suis trompée. Mon éloignement n'a touché personne. Fischel est toujours le maître là-bas.

Mac Duff semblait courber la tête sous le poids de ses ré-

flexions. Au bout de quelques instants, il se remit droit sur les étriers et, s'inclinant, il dit :

— Madame la marquise de Bernaz, permettez que, le premier sur notre terre d'Amérique, je salue humblement votre vrai nom. Veuillez croire aussi que j'oublie mon malheur, quant à présent, pour ne songer qu'au vôtre. Ce que je viens d'entendre me confond ; et je me demande si votre fils est un monstre, ou un infortuné sans intelligence.

— Par grâce, dit Chantal, ne jugez pas. Si vous connaissiez Fischel!..... Moi-même, deux fois j'ai été sa dupe.

— Mais comment se peut-il que vous acceptiez une pareille situation ?

— Croyez-vous que je l'accepte? Je passe mes jours à attendre quelque chose... qui n'arrive pas. Hélion n'est plus à Paris. Il est en province pour une année de service militaire. J'espérais beaucoup de son éloignement de Fischel.

— Vous n'avez pas écrit, pas tenté de démarches?

— Quelles démarches? Pensez-vous que mon cœur se contenterait d'une réconciliation banale, d'un de ces arrangements de querelle où chacun reconnaît ses torts? Il n'y a pas de torts de mon côté. Du sien, il y a un crime ; — mais ce n'est pas lui qui l'a commis... Non! Le baiser de mon fils me serait odieux, s'il m'était donné sur ordre de Fischel.

A quelques centaines de mètres, on apercevait l'habitation du *ranche* où déjà brillaient des lumières. Le major mit fin à l'entretien par ces paroles :

— Vous ne saurez jamais ce que je viens de souffrir, madame... J'espérais tant!... Et, ce que sera ma vie désormais, vous ne le saurez pas davantage... Mais, du moins, je guérirai la peine des autres ; et je veux commencer dès demain.

Chantal ouvrait la bouche pour demander l'explication de ces dernières paroles; mais on venait au-devant d'eux. La soirée s'écoula sans qu'ils pussent causer ensemble.

Le jour suivant, selon la règle ordinaire, le repos dominical fut observé. Les *cow-boys*, sauf les gardiens indispensables, avaient rallié l'habitation. Plusieurs accompagnèrent leurs femmes au service religieux, récité par le propriétaire du

ranche. Durant l'après-midi, toute cette population fut en liesse. On entendit des chansons accompagnées par la guitare du maître d'école, qui était aussi postier et télégraphiste. Puis on dansa, en l'honneur des hôtes venus du fort. Seul, Mac Duff était absent.

Il revint avant le dîner, portant sur ses traits un singulier mélange de satisfaction et de tristesse. Madame Hertel, quand ils purent causer, lui dit à demi-voix :

— C'est auprès de Nicolaus que vous étiez?

— Justement. Je l'ai trouvé en toilette, à cause du dimanche et, sans l'avertir, je l'ai pris sous le bras, et l'ai traîné à la porte de miss Marshall : « Vous allez vous conduire comme un homme, lui ai-je dit. Je vous donne cinq minutes pour faire votre déclaration, et je vous ramènerai à votre ferme, si l'on ne veut pas de vous ici. » Les cinq minutes écoulées, j'ai regardé par la fenêtre. *Elle* me tournait le dos, fort occupée à lisser les plumes de son perroquet. Tout à coup, — sans doute Annie avait répondu... ce qu'on ne répond pas à tout le monde, — Nicolaus l'a prise dans ses bras vigoureusement, et « comme un homme », je vous assure ! Ils n'avaient plus besoin de moi ; j'ai retrouvé mon cheval... et me voici. Depuis une heure, il y a deux malheureux de moins sur la terre.

— Que vous êtes bon ! Il faudra venir à leur mariage.

— Oh ! non ; pas cela... D'ailleurs, quand ils se marieront, il est probable que je serai loin de Koutenaï...

Le lendemain, les habitants du fort rentrèrent chez eux, et l'existence reprit son cours ordinaire, du moins en apparence. Mais, pour deux personnages de cette histoire, la vie n'était plus la même.

Toutefois, entre Chantal et Mac Duff, jamais une allusion à certains espoirs détruits ne fut échangée. Deux ou trois fois, pendant que Logan était dans sa chambre, ils purent causer une heure sans témoins. Le major, en ces occasions, questionnait sur le passé, remontant jusqu'à la première enfance de son amie.

— On croirait, lui dit-elle un jour en souriant, que vous méditez d'écrire ma biographie.

Sans sourire, — depuis la visite à Perma il ne souriait plus, Mac Duff répondit :

— Vous ne vous trompez pas ; je cherche à l'écrire... dans mon cœur.

Sur la fin de l'automne, il reçut un congé d'un an et fit ses préparatifs de départ. C'était, depuis de longues années, la première fois qu'il quittait Burton. Mais il semblait à peine s'en émouvoir ; et, comme son ami se plaignait affectueusement :

— De toute façon, dit Mac Duff, la séparation était proche. Vous allez passer général.

— Oui, selon toute apparence, répondit George. Mais je vous confie un secret : j'ai la promesse d'un commandement à New-York, et je vous appellerai près de moi.

— Ne prenez pas cette peine, vieux camarade. C'est ici que je veux revenir l'an prochain : Koutenaï vaut mieux pour moi que toutes les plus brillantes garnisons du monde. Je n'ai pas de fille à marier !...

Les derniers adieux furent presque solennels à force de simplicité. Après avoir vu leur ami monter en voiture, Chantal et miss Burton gravirent une éminence d'où l'on découvrait la plaine au loin... L'air était glacé. Depuis plusieurs jours, des nuages d'un gris jaunâtre semblaient peser sur les montagnes. Soudain, les premiers flocons de novembre commencèrent à voltiger.

— Cruelle journée ! L'amitié part, l'hiver vient, soupira Logan. Adieu, mon pauvre gazon ! Adieu mes pauvres fleurs ! Nous n'allons plus nous voir de longtemps !

Elle s'était mise à genoux et embrassait la terre avec une sorte de passion. Quand elle se releva, ses yeux étaient pleins de larmes.

— *Tow-head !*... lui dit doucement sa compagne en caressant ses cheveux d'or.

Mais la jeune fille se retira brusquement, les sourcils froncés, avec un air de révolte.

— Ne m'appelez pas *Tow-head !* Ma mère seule avait ce droit.

— Si vous saviez comme je vous aime, Logan !

— Ce n'est pas moi qu'il fallait aimer... Vous êtes cruelle ! Vous avez fait partir oncle Duffie !... Pensez-vous que je suis aveugle ?

Madame Hertel regarda la voiture qui disparaissait au loin; puis elle dit avec un soupir :

— Je pense que vos yeux ne voient pas tout, mon enfant.

Et, sans parler, elles rentrèrent au fort.

La semaine suivante, des nouvelles graves arrivaient à madame Hertel.

« Enfin la bonne cause triomphe, écrivait Dubigeon. Nous pouvons savourer la vengeance, plaisir des dieux! J'avais obtenu la nomination d'un expert ingénieur et d'un expert comptable. Ces messieurs ont démontré, l'un, que cette damnée mécanique a été payée cinq ou six fois par les actionnaires, l'autre, qu'elle est incapable de rouler deux minutes sans fondre ou sans éclater. De là, résolution par la majorité de demander un liquidateur judiciaire, autrement dit un fossoyeur. Fischel a protesté, formé appel : mais les juges n'ont pas le cœur aussi tendre que vous. La Société du moteur a vécu. *De profundis !*

» Ce qu'il y a de plus comique, c'est que je rencontre des gens furieux contre moi, sous prétexte que je leur ai enlevé « leurs espérances ». Ils conviennent que c'était un rêve, mais enfin, dans ce rêve, ils plaçaient, déplaçaient, replaçaient leur petit million. Pour un peu, ils me le réclameraient aujourd'hui!

» Quant à M. de Bernaz, il n'en est pas moins ruiné, cela va sans dire; et, par-dessus le marché, il pleure ses appointements de secrétaire général. Aussi, je crains qu'il ne me maudisse, et je n'ose espérer qu'il vous traite mieux. On n'en meurt pas, et nous le ferons bien voir.

» Hélion est encore au service pour deux mois. Celui-là — peut-être — saura se débrouiller. Il a un diplôme d'ingénieur plus ou moins civil : c'est toujours quelque chose, et la seule bonne chose, à ma connaissance, que Fischel ait accomplie durant son passage sur la terre. »

Quelle fut la réponse de Chantal, on le verra par la lettre suivante de Dubigeon :

« Madame, je sais bien qu'il y a l'autre vie pour les saintes comme vous. Mais, néanmoins, je trouve que vous dépassez la mesure. Enfin, je n'ai pas à discuter vos ordres. Vous aviez

une belle occasion d'être veuve en laissant périr faute d'aliments l'aimable homme dont vous portez le nom. Puisque vous la repoussez, M. de Bernaz vivra, — de l'argent gagné par sa femme.,. Et il n'en saura rien, puisque tel est votre désir. J'emploierai un subterfuge quelconque, facile à inventer, vu le degré d'intelligence de notre pensionnaire. Je dois vous dire, au surplus, que cette intelligence paraît s'être encore obscurcie en ces derniers temps. A l'audience, le marquis m'a semblé vieilli de plusieurs années. Tout passe, madame... sauf les souvenirs de chagrins comme le vôtre. »

L'hiver s'écoula au fort dans un grand calme, troublé, vers la fin de mars, par un changement de règne : Burton était nommé général et appelé à New-York pour diriger le recrutement.

XV

Pendant ce temps-là, Mac Duff, ayant demandé la permission de voyager en Europe, s'embarquait pour la France.

Il connaissait déjà Paris, mais assez peu ; pas beaucoup moins, à vrai dire, qu'il ne connaissait New-York et les grandes cités américaines. Pour lui, le vieux soldat des frontières, toutes les villes se ressemblaient. C'était toujours le même assemblage de rues où l'on ne saurait chevaucher à l'aise, de restaurants où l'air manque, de théâtres où l'on ne peut allonger les jambes ni fumer. Toutefois, Mac Duff n'était jamais gauche ni embarrassé nulle part. Il trouvait son chemin d'un bout à l'autre d'une capitale, d'après le soleil, ou d'après les étoiles, ou d'après le vent. Mais surtout il le reconnaissait au moindre indice une fois noté : une devanture, un échafaudage, les haillons du mendiant installé sous une porte cochère. Habillé, chaussé, coiffé par les meilleurs artistes, cet homme singulier restait au fond le *ranger*, c'est-à-dire le coureur de prairie qu'il était au fort Koutenaï.

On a déjà compris qu'il était venu en France avec un but : il se mit en mesure de l'atteindre sans perdre une heure.

Il avait, dans ses conversations avec Chantal, recueilli des renseignements sur le passé, l'existence présente, le caractère des deux Bernaz, bien que la pauvre mère eût l'infinie douleur d'avouer qu'elle connaissait fort peu son fils.

Hélon quittait le régiment, et, faute de mieux, il avait accepté l'emploi de secrétaire auprès d'un ancien commis de la fameuse maison Cook, devenu lui-même le créateur d'une agence rivale. Mac Duff n'eut pas de peine à découvrir le jeune homme dans son bureau, où les loisirs étaient nombreux, et moins de peine encore à lier conversation, sous prétexte d'un voyage projeté à travers l'Europe. Cet aimable étranger offrait de bons cigares et semblait particulièrement loquace ; Hélion avait le cœur sur la main. Un service demandé par Mac Duff et rendu aussitôt fut suivi d'un déjeuner. Le fils de Chantal se sentait déjà gagné par la sympathie, et, quelques verres de chablis aidant, il conta son histoire sans fausse honte. Il expliqua l'entreprise de son père qui avait joué sa fortune, ou ce qu'il en restait, sur le résultat d'une invention ; mais les manœuvres de certains adversaires sans délicatesse avaient amené le désastre.

— Vous pensez, dit Mac Duff que l'invention devait aboutir, sans les manœuvres des adversaires ?...

— On l'affirme. Quant à moi, j'étais alors plongé dans mes études. Puis j'ai dû porter les armes pendant un an. Revenu à la maison, j'ai trouvé la ruine complète ; et, comme il fallait vivre, je suis entré à mon *Ticket Office*. Avec le temps, j'essaierai de trouver mieux.

— Et votre père, de quoi vit-il ?

La question, si simple qu'elle fût, embarrassa fort Hélion. Depuis longtemps on l'avait délivré de l'habitude, gênante parfois, de questionner les autres et de se questionner soi-même. Il balbutia :

— Je... je n'ai pas reçu les confidences de mon père.

Le jeune Bernaz quitta bientôt Mac Duff. Il était préoccupé de savoir, en effet, de quoi vivait le marquis ; et, dès le lendemain il s'arrangea pour voir Fischel devenu un peu rare depuis que son affaire était à vau-l'eau. Tout d'abord, Hélion parla

de sa nouvelle connaissance avec un Américain des plus courtois.

— Est-il riche? demanda l'inventeur.

— Je le présume, bien que je m'y connaisse médiocrement : je n'ai jamais vu de près un homme riche. Mais celui-là fait un voyage d'un an pour son plaisir : j'en conclus qu'il a de l'argent.

— Alors, il faut que tu me présentes. Nous irons demain.

Le major, qui n'attendait pas cette visite, dut se contenir pour ne pas chasser de sa présence l'auteur des principaux chagrins de la marquise. Mais il était bon de causer avec ce personnage, dont tout le monde avait subi ou reconnu la fascination. Mac Duff, on le devine, fut loin d'être fasciné. La conversation roula d'abord sur l'Amérique, et Fischel rappela qu'il avait habité ce pays, le seul, dit-il, où un homme puisse faire fortune avec son idée.

— Et vous y avez fait fortune? demanda Mac Duff sans rire.

— J'ai la spécialité de faire la fortune des autres.

On voit qu'Antonin croyait son interlocuteur peu renseigné sur sa manière d'enrichir autrui. Le major, désignant Hélion de la main, reprit d'un ton fort sérieux :

— Eh bien! monsieur, voilà une belle occasion de montrer vos talents.

— Ah! ah! notre ami vous a fait ses confidences, dit Antonin, dont les sourcils eurent un léger mouvement. Croyez-moi, rien n'est perdu encore. Les intrigues passent, les idées restent... Permettez-moi de vous expliquer mon idée.

Fischel décrivit, avantageusement, la conception du moteur, les expériences, et montra que le père d'Hélion aurait dû gagner une fortune dans l'entreprise.

— Malheureusement, ajouta-t-il, mon associé avait une femme...

— Elle est morte? interrompit Mac Duff sans perdre son sang-froid.

Avec une moue suspecte, Fischel répondit :

— Elle n'est pas morte, que nous sachions; mais elle a quitté son mari. Elle n'est plus en France; elle a voulu disparaître.

A ces mots, les yeux du major quittèrent celui qui parlait pour fixer sur Hélion un regard plein d'angoisse. Il songeait :

« Ce malheureux va-t-il garder le silence? On accuse implicitement sa mère!... S'il se tait, que puis-je attendre de son cœur? »

Mais Hélion avait tressailli sous le regard de Mac Duff. Il balbutia, car il sentait aussi les yeux de l'autre, du dominateur funeste :

— Il est vrai que ma mère n'est pas avec nous. Mais... son absence n'a aucun motif... inavouable. Ma mère est digne de tous les respects

— C'est bien parlé, dit le major, qui, à ce moment, dévisageait Antonin. Mais il est doublement étrange, alors, que l'on manque de respect à madame de Bernaz en présence de son fils.

— Oh! je me suis mal expliqué, rectifia prudemment Fischel. Mon intention n'est pas d'insinuer que la marquise a eu des torts... autres que des torts de caractère. Mais, enfin, elle a voulu faire interdire son mari.

— En certains cas, ce peut être un devoir, fit observer Mac Duff.

Il s'exprimait d'une voix tranquille, assurée, comme un homme dont l'opinion est faite. Croyant qu'Hélion avait trop parlé dans les entrevues précédentes, Fischel devint nerveux et crut opportun de se défendre, ce qu'il fit en racontant, à sa manière, l'histoire du départ de Chantal.

Plusieurs fois le major l'arrêta par des observations qui l'éperonnaient davantage. Antonin sentait que son auditeur lui tenait tête, et, en même temps, il s'étonnait qu'un étranger s'intéressât aux querelles d'un ménage inconnu. Mâchant son cigare avec une colère concentrée, Mac Duff attendit la fin de la narration, puis il remarqua d'une voix tranchante :

— Si j'ai bien compris, madame la marquise n'a quitté personne : on l'a chassée. Ensuite j'aperçois qu'on l'a chassée parce qu'elle représentait son mari comme incapable de défendre sa fortune. Or de cette fortune... que reste-t-il?

A cette question, qui justifiait si complètement sa mère, Hélion tressaillit. Quant à Fischel, dont le rôle changeait un peu, il crut bon de passer au motif réel de sa visite et répondit avec une animation plus grande :

— Ce qu'il en reste, monsieur? Il reste une part consi-

dérable dans une découverte qui peut enrichir des milliers d'individus. Pour le moment, l'affaire se débat contre des ennemis que la rancune d'une femme suscite contre nous. Ah! monsieur, s'il se trouvait un homme perspicace pour nous tendre la main, pour nous faire entrer dans le port où nous touchons! Quelle fortune, en retour d'un peu de hardiesse... américaine.

Ces mots amenèrent une lueur de gaieté sur la figure assombrie du major. L'idée que Fischel était chez lui pour solliciter un emprunt ne laissait pas d'être comique. Tout en rallumant un autre cigare, il laissa voir qu'il comprenait l'insinuation :

— Écoutez-moi bien, monsieur Fischel. Je crois passer dans mon pays pour un homme capable de quelque hardiesse. J'ai fait la guerre, et vous admettrez que je ne tournais pas le dos quand on m'a donné ce coup de sabre. Mais pour vous confier... un dollar, *à vous!*... Morbleu! il faut un homme plus hardi que moi, le marquis de Bernaz, par exemple.

Fischel était un homme essentiellement pratique : il fut seulement touché de ce qui l'intéressait comme tel dans la réponse qu'il venait d'entendre. Il était venu tenter la dernière chance — très faible — que le hasard avait mise sur son chemin. Il échouait, d'une façon désagréable, en vérité; mais qu'importe à l'homme qui se noie une phrase plus ou moins piquante? Sans répliquer, il gagna la porte. Mac Duff prit la main d'Hélion, qui se levait, tout décontenancé; il la serra en disant :

— A vous, mon jeune ami, je n'adresserai qu'une parole : de tout mon cœur, je vous plains.

Quand le jeune homme se retrouva sur le boulevar d rès de son compagnon :

— Pourquoi n'es-tu pas resté avec ton *ami* de là-haut? dit Antonin.

Hélion répondit, sans cacher l'impression que lui causait la scène dont il venait d'être le témoin :

— Parce que je désire savoir de vous une chose : quel argent sert à nourrir mon père, depuis cinq mois?... Je vous ai suivi aussi pour que vous me disiez où est ma mère. Vous, qui prétendez que rien ne vous échappe, vous devez le savoir.

Fischel, avant de parler, posa sur l'épaule d'Hélion sa main crispée comme une griffe. En même temps, il regardait le jeune homme avec des yeux où un vague attendrissement venait se joindre à la colère.

— Ingrat! dit-il sans élever la voix.

Puis, avec une sorte de violence, après s'être tu quelques instants, il ajouta :

— Eh bien! elle est en Amérique, ta mère. Cherche-la!

Ayant dit ces mots, il disparut dans la foule.

En Amérique!... Hélion resta frappé de stupeur. Dans les rares occasions où il avait osé interroger son père, la réponse avait été invariable :

— Ta mère est partie sans laisser d'adresse. Tu vois qu'elle peut se passer de nous. Passons-nous d'elle!

Et, de semaine en semaine, de mois en mois, on s'était passé de l'absente — comme on se passe des morts. En Amérique!... Hélion sentit un grand choc. Dans cet homme de vingt-trois ans, l'âme sommeillait encore; toutefois quelque chose comme un réveil venait de se produire.

Mais dans quelle partie de l'Amérique était sa mère?...

Il pensa qu'il le saurait bientôt. Fischel n'était pas difficile à retrouver — il le croyait du moins — et l'heure était venue depuis longtemps de retourner au travail.

Sa journée finie, Hélion rentra chez son père. Maxime, étendu sur sa chaise longue, parcourait les romans d'un cabinet de lecture voisin, fumait, sommeillait, se plaignait d'être malade. Il avait beaucoup blanchi en quelques mois. Au milieu de la veillée, une triste veillée sans conversation et sans épanchement, son fils lui demanda tout à coup :

— N'êtes-vous point las de vivre seul? Pourquoi n'essaieriez-vous pas de... de faire revenir ma mère. Elle vous soignerait.

— Va-t'en! cria Maxime. Laisse-moi dormir. J'ai sommeil.

Deux jours après, Hélion revit le major.

— Monsieur, dit-il, ma vie n'est pas heureuse; il ne faut pas me juger trop sévèrement, ni m'ôter mon courage. Vous voyez que j'en ai besoin... Les conseils m'ont beaucoup manqué dans ma vie.

— Les bons conseils, rectifia Mac Duff... Ne craignez rien.

Je ne suis pas pour vous un juge, mais un ami. Bientôt vous le verrez, j'espère.

Hélion le vit, en effet. Sur la pressante recommandation du major, il fut attaché comme ingénieur à la fabrique d'appareils d'éclairage que venait d'installer une compagnie américaine. Tout ému de joie, il dit à son bienfaiteur :

— Je voudrais vous amener mon père, pour que ses remerciements se joignent aux miens. Sa santé, malheureusement, le retient chez lui...

— Oh! je le supplie de ne pas se déranger, s'écria Mac Duff avec une vivacité singulière... J'aime à croire qu'il n'est pas atteint sérieusement?

— J'espère que non. Mais il vient de recevoir une secousse pénible. Son ami... M. Fischel... a quitté Paris sans nous informer de ses projets. Sa disparition a beaucoup ému mon père.

— Ah! dit Mac Duff, il est parti? Sans doute, il jugea son œuvre terminée, — en France... Allons! décidément, vous êtes dans une période de veine!

Tous ces événements, peut-être aussi des contacts journaliers avec Mac Duff, produisirent chez Hélion une métamorphose salutaire. Il avait enfin une position sérieuse, pleine d'intérêt, toute différente de l'emploi vulgaire, machinal, à peine rétribué, qu'il exerçait auparavant. Ses journées étaient remplies jusqu'à la moindre minute; mais souvent il les finissait dans un théâtre, avec Mac Duff. Un soir, comme ils venaient d'entendre *Robert*, Hélion dit en reconduisant son compagnon au Grand-Hôtel :

— Je ne connais pas de scène plus admirable que ce trio final! Savez-vous à quoi je pensais en voyant Robert disputé entre Alice et Bertram?

— J'imagine que je le sais, répondit Mac Duff. Mais dites-le-moi tout de même.

— Je pensais bien des choses : d'abord, qu'il est terriblement difficile de lutter contre certaines influences.

— Bon! Voilà pour Bertram-Fischel... Sur celui-là, Dieu merci! la trappe s'est refermée... Ensuite?

— Ensuite... j'ai songé qu'on pouvait venir m'apprendre quelque jour, à moi aussi, que je n'ai plus de mère!

— Cela ne vaudrait-il pas mieux pour vous que d'ignorer sa mort? Du moins, vous porteriez son deuil, je suppose.

Ils se quittèrent après ces mots, dont l'ironie singulière troubla vivement Hélion... Le jeune homme dormit peu, cette nuit-là. Dès le le lendemain, il voulut revoir son compagnon de la veille. Mais on lui dit que le major était parti pour plusieurs jours.

Mac Duff, en ce moment, roulait vers la Savoie, pour accomplir un pèlerinage. Il voulait connaître les lieux où Chantal avait passé toute sa vie, dont ils avaient parlé ensemble dans leurs derniers entretiens : le couvent de Chambéry, le château de Bernaz, la vieille maison du chevalier. Partout il retrouva le cadre, vide désormais, de cette existence qui n'avait guère connu que la tristesse. Le château avait changé d'aspect sous la main de ses acquéreurs. Mais les superbes montagnes couronnées de neige, les hauts peupliers bordant l'Isère, le village traversé par un torrent grondeur étaient toujours là.

Pendant une journée, le voyageur emplit ses yeux et ses oreilles de tous ces contours de paysage, de tous ces bruits divers, au milieu desquels, pendant vingt ans, s'était résignée la femme qu'il aimait. Puis, avant de quitter la riante vallée, il entra dans l'église où la cloche venait de tinter l'*Angelus*, cette cloche qui avait carillonné joyeusement, pour saluer la nouvelle châtelaine, à l'heure funeste où elle fit son entrée à Bernaz. Il entendait encore ces paroles que lui avait dites la marquise, au fond du désert de Koutenaï :

— Mon Dieu! Comme elle a menti, cette cloche!

Le vieux curé attendait, pour fermer la porte, que l'étranger eût fini sa méditation. Malgré son hérésie, le visiteur toucha le bénitier qu'avaient effleuré si souvent les doigts de Chantal; puis il dit au prêtre, en lui rendant son salut :

— Votre église est pauvre, et cependant vous avez des paroissiens de grande fortune, si j'en crois les tourelles de leur château.

— Ce sont des nouveaux venus, soupira le curé. La famille des anciens seigneurs était plus généreuse envers la maison de Dieu; mais...

— Elle est éteinte, peut-être?

— Non! Ruinée seulement... Il y a un jeune homme, un pauvre jeune homme bien tristement dirigé! Son père ne sait pas mieux conduire les autres qu'il n'a su... conduire sa fortune. La mère était une sainte. Ah! monsieur, que n'avez-vous pu voir mon sanctuaire au temps de la jeune dame!... Hélas! le siècle d'aujourd'hui n'est plus aux saintes!

— Non, mais il est toujours aux martyres.

— Je vois que vous la connaissez, monsieur, et que vous êtes de ceux qui l'aiment.

— Vous l'avez dit : je suis de ceux qui l'aiment... Permettez que je vous offre, en son nom, de quoi rafraîchir un peu votre église, qui fut *son* église.

Mac Duff s'éloigna, ne voulant pas répondre aux questions qu'il devinait sur les lèvres du vieillard.

Le lendemain, il était de retour à Paris. Sur une enveloppe, au milieu des lettres qui l'attendaient, il reconnut l'écriture de Logan Burton.

LÉON DE TINSEAU.

(*La fin au prochain numéro.*)

A TRAVERS MAJORQUE

I

Après trois jours passés à Palma, la petite capitale où j'ai débarqué, trois jours écoulés dans une féerie de couleurs et de silence, je vais traverser Majorque. Mon itinéraire a été obligeamment tracé par M. Canut, majorquin de naissance, mais descendant d'une famille française émigrée ici à la fin du siècle dernier et qui a conservé son nom et sa nationalité. C'est beau, cette fidélité d'un siècle à la patrie : le Français qui passe retrouve la France dans la maison de M. Canut. M. Canut l'invitant à s'asseoir, lui indique un fauteuil : c'est celui de George Sand. M. Canut le presse de tirer quelques sons d'un piano : c'est celui de Chopin. Deux reliques.

J'ai fait comme tout le monde : je me suis assis sur le siège précieux, un fauteuil de mère-grand, très bas, carré, aux bâtons minces, à grossière étoffe ramagée : puis j'ai tapoté sur les touches. Et dans deux heures je ferai halte à la Chartreuse de Valldemosa, où George Sand et Chopin habitèrent. Je

monte en *birlucho*, voiture en usage dans le pays. C'est un grand coffre peint en jaune et en vert, arrondi du haut et suspendu sur deux roues. Quatre fenêtres y sont percées, qui donnent sur les quatre points cardinaux. Elles sont munies de persiennes et garnies de rideaux de cotonnade rouge jouant sur une tringle. On est chez soi là dedans. C'est une maison roulante qui, à son gré, ouvre ses yeux sur la campagne ou se mure à ceux du passant. On y nargue la pluie, le soleil. On est près et loin à la fois du cocher, qui se tient à l'extérieur sur une planche. J'aime jusqu'au nom de ce véhicule : *birlucho*.

Le *birlucho* donc tressaute par les rues désertes. Il gagne la campagne. La maussade ligne des remparts de Palma ne tarde pas à rentrer sous terre. La route gravit avec peine les premières bosses de la montagne. Puis, rencontrant une brèche sabrée par un torrent, elle s'y faufile. Ce torrent est la première eau libre que j'aperçois. Dès qu'elle arrive à la plaine, on la canalise, on la fait prisonnière : « Arrose ici. Arrose là. Remplis ce réservoir. Vide-le », lui commande l'homme. Auparavant elle a couru à son gré au fond d'un ravin dont les pentes sont plantées de chênes verts et de caroubiers. Çà et là il s'évase. Une ferme arbore son pin-parasol, hérisse ses cactus, et parfois autour du jardin potager éclatent joyeuses et gaillardes les fleurs rouges du grenadier. Le vallon est tendre, intime, familier, bon enfant, jusqu'à la Chartreuse de Valldemosa qui le barre d'une longue terrasse. Droits comme des guerriers à la parade, des cyprès y sont rangés. Par leurs intervalles des marches de pierre s'entrevoient, qui mènent à une galerie sous arcades. Au-dessus, se développe le pan supérieur du bâtiment, lourd, massif, flanqué à droite d'une tour basse, à gauche, d'un clocheton multicolore à qui son élancement et son chapeau pointu donnent un air de minaret. Singulier aspect pour un couvent.

Les Chartreux qui l'occupaient avant la spoliation ordonnée pour toute l'Espagne en 1835 s'étaient juchés sur cette hauteur comme sur un balcon d'où ils pouvaient se délecter les yeux continuellement et diversement, A leurs pieds ils voyaient l'opulente végétation de la vallée qui semble avoir voulu donner ici toute sa puissance, étaler ses dons de terre nour-

ricière. Les pêchers jaunissent de fruits. Le feuillage des figuiers est piqué de points d'encre qui sont des figues petites et noires, espèce fort commune à Majorque. Pour la première fois m'apparaissent des orangers et des palmiers : ces arbres trop délicats ne s'accommodent pas de la plaine, où le vent aurait toute liberté de les secouer. Il leur faut des creux de vallées bien closes par des montagnes qui obligent le vent à souffler au-dessus d'eux. En hiver, l'effeuillement de cette abondante verdure, le grondement du torrent grossi par les pluies, et surtout la chasse continuelle des nuages par le vent vers la mer, qui met une ligne droite au fond du tableau, donnent de l'âpreté à ce paysage. C'est dans ce coin perdu que George Sand est venue s'ensevelir trois mois durant avec ses enfants et Chopin, — et d'autant plus perdu que de son temps cette route-ci n'était qu'un chemin de mulet. La cellule où elle se logea donne sur cette terrasse. Elle y travaillait à son *Spiridion;* et lui, déjà marqué par la mort, il composait des mélodies funèbres. Continuellement il toussait et les gens du village, chez qui la phtisie est rare et qui la devinaient contagieuse, se tenaient à l'écart de lui. Quant à elle, étant alors au plein de son anticléricalisme, elle n'allait pas à la messe : et cela suffisait pour que les femmes la regardassent de mauvais œil. De la ménagère qu'on employait, pas moyen d'obtenir qu'elle atténuât les épices de sa cuisine, terrible au malade. Les drogues, il fallait aller les chercher à Palma ; ainsi que le médecin. Autant de raisons de mésintelligence entre elle et les Majorquins révélées par la correspondance de George Sand et qui expliquent qu'elle ait tant médit d'eux.

La route contourne la Chartreuse : et, devant la façade opposée, le *birlucho* s'arrête à une auberge où le conducteur se fait aussitôt servir piments, figues, raisins, tomates, olives, fromage de brebis, le tout ensemble. Je le laisse à sa gueule et j'entre dans la Chartreuse par une cour ombragée de platanes, silencieuse, bien que le bâtiment du fond soit habité, comme en témoignent des rideaux rouges à de petites ouvertures qui tiennent lieu de fenêtres. Il y en a une qui sert à guetter le pèlerin. Une vieille femme s'y aposte, qui descend aussitôt et s'offre à me guider. Dans le mur de droite, elle m'ouvre une haute porte cintrée. Nous voici dans une cha-

pelle. Depuis que George Sand la vit, elle n'a pas changé. Telles l'écrivain les a décrites, telles se montrent à moi sa nef unique, les fines menuiseries de ses lambris et de ses confessionaux, ses mosaïques fleuries, ses stalles gothiques. Ici point de décoration ni de mise en scène de piété, point d'idoles comme dans les églises de Palma. Pas même d'orgue. C'est bien le sanctuaire de religieux à croyance idéaliste.

Par la sacristie, j'accède au cimetière. Sa croix de bois blanc au milieu, son puits dans un coin, sa courte rangée de cyprès le long d'un des quatre murs qui l'enferment, la croix façonnée dans la pierre au-dessus de la porte par où j'ai pris jour et, sur le sol, les cailloux montrant leurs blancheurs à travers les longues pattes des ronces, tout cela me répète encore l'image que George Sand m'en avait laissée. Un seul s'est effacé des traits qu'elle avait notés : ces renflements de touffes de gazon auxquels se reconnaissaient les sépultures des moines, anonymes dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie. Depuis plus de cinquante ans que, n'ayant pas reçu de cadavre, elle n'a pas été retournée, cette terre s'est durcie, le temps l'a nivelée ; et, le soleil la brûlant d'autant plus à son aise qu'on ne tire plus de l'eau du puits, cela fait un carré d'aridité contrastant avec la fertilité d'alentour. L'ombre de la croix, l'ombre des cyprès sont comme des marges noires sur une lettre de décès.

Du cimetière, deux marches nous descendent à une galerie longue, très bas voûtée, aux murs recrépis et si épais que l'impression couvent s'efface sous l'impression forteresse. Les portes des douze cellules occupées jadis par autant de religieux s'y espacent, toutes pareilles. Laquelle George Sand et Chopin ont-ils habitée? La vieille femme n'en sait rien. Personne n'en sait rien. Des vieillards du village, il y en a qui, en 1838, étaient hommes déjà. Il ne leur souvient pas. Ce ménage étranger fut oublié aussitôt que parti. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne sortaient guère du monastère, assez vaste pour borner leurs promenades. L'étendue de l'horizon suffisait à les alimenter de nature. Si promptement s'évanouit la mémoire de leur séjour que, trois ans après, un architecte français, M. Laurens, passant par Valldemosa, interrogea son guide aussi vainement que moi le mien. Seule, une pipe

de luxe oubliée lui fit supposer qu'elle avait appartenu à ceux dont il cherchait la trace.

J'ai poussé trop subitement une des portes de cellule. Mon entrée arrête net les caresses, assez puériles d'ailleurs, que se font un jeune homme et une jeune femme, deux jeunes mariés de Palma, me dit la vieille, qui sont venus ici passer leur lune de miel. Après le premier effarouchement, le couple se met à rire, moi aussi. Tout en s'excusant de ne pas avoir son lit fait à cette heure, il me permet de jeter un coup d'œil sur les trois pièces de l'appartement. En apparence, il n'a rien été changé à la disposition voulue par les moines. En réalité, quel changement, que des baisers d'amour retentissent dans un logis construit pour le renoncement, et que des enfants se fassent dans cette alcôve qui, des siècles durant, n'a vu s'étendre que des corps solitaires ! Mais la solitude et l'amour ont donné le même soin à ce parterre de plain-pied avec les trois pièces, aussi large et aussi long qu'elles ensemble, et séparé de ses voisins par deux murs très hauts, de manière à n'ouvrir la vue que sur la vallée. L'aménagement et les plantations de la main des moines, — cordons de buis taillés en pyramide, quatre rigoles dessinant une croix par leur rencontre, réservoir, allée de briques, citronniers, orangers, grenadiers, — George Sand pourrait aussi les reconnaître.

Longtemps il a répugné aux habitants de Valldemosa de se loger dans le couvent, malgré la modicité du prix de location des cellules : George Sand payait trente-cinq francs par an pour la sienne. Ils pensaient que c'eût été approuver la dépossession des moines. Ils sont encore réputés pour leur ferveur religieuse, ferveur que leur a léguée tout un passé. La vallée de Valldemosa est le lieu saint de Majorque. D'abord, au XIII[e] siècle, l'établissement des Chartreux. Puis, la retraite de Raymond Lulle, qui, se retranchant du monde par désespoir d'amour, installa ici son collège des langues orientales, d'où il espérait que sortiraient des missionnaires pour aller prêcher les infidèles dans leur propre langue. Puis, en 1413, la miraculeuse prédiction de l'envoyé du pape, le fameux moine Vincent Ferrier, canonisé plus tard, qui, après avoir prêché à Palma, n'obtint qu'à Valldemosa la pluie qu'à la prière des Majorquins sa parole implorait. On a montré longtemps aux

étrangers le tronc ouvert de l'olivier qui lui servit de chaire. Puis la naissance, à Valldemosa même, au XVIe siècle, d'une pauvre fille, Catalina Tomas, béatifiée depuis, qui dès sa petite enfance fit voir par son austérité qu'il y avait quelque chose de saint en elle. Vie chaste, goût pour le jeûne, miracles et tout ce qui s'ensuit. Aussi Catalina est-il devenu le prénom national des femmes de Majorque. On s'y appelle Catalina aussi fréquemment que Marie partout ailleurs.

Puis George Sand elle-même : avec la santé de son amant, qu'attendait-elle pour soi de Majorque, sinon une période de calme et productive vie intérieure? Enfin, c'est à une lieue d'ici que de toute ambition, de tout faste, de toute société de son rang s'est isolé un archiduc d'Autriche, de la branche de Toscane, l'archiduc Louis-Salvator, né à Florence le 4 août 1847, propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne n° 58, membre honoraire de l'Académie impériale des sciences, chevalier de l'ordre autrichien de la Toison d'Or. L'archiduc, lui, voyageait à l'aventure, ayant perdu sa fiancée qu'il aimait. Il s'est arrêté ici dans une demi-solitude qui, pour un homme de sa naissance, et jeune et vigoureux, semble un état intermédiaire entre la vie et la mort. J'imagine que certains lieux ont une vertu religieuse, et que, s'ils ne produisent pas cette vertu, ils l'attirent. Si, n'ayant plus personne à aimer, je me déterminais, sur ma fin, à ne vivre qu'avec moi-même, c'est à Valldemosa que je me retirerais.

II

Nous allons à travers des prairies sur un plateau tout bruissant de ruisselets. A peine avons-nous perdu de vue la Chartreuse, la mer apparaît droit devant nous, non plus au sud, au nord-ouest : horizon d'en bas, dont la blancheur va rejoindre l'horizon bleu du ciel, tous deux finissant par se toucher, par se confondre si bien qu'on ne les distingue plus. Je m'arrête, saisi, devant l'à pic du précipice. Des pins en verdissent

le flanc, sous lesquels des sentiers repliés en lacets filent jusqu'à la mer. La route longe ce rempart de côte. Le plateau maintenant est sec, planté de si vieilles vignes que les ceps en ont des torsions comme douloureuses. Nous traversons un village, Daya, massé, ainsi que Valldemosa, sur un mamelon, au-dessus d'un torrent d'aspect pyrénéen, avec, en son lit même, ses larges tables de pierre, les unes lisses, les autres revêtues de mousse, son lierre qui s'accroche aux quatre pieds d'un pont de briques en dos d'âne, ses peupliers au feuillage sans cesse frissonnant. Comme aux Pyrénées, des œillets encadrent les toutes petites fenêtres carrées, et quand s'y montre une tête brune de jeune femme, et que rouges sont les œillets, vous vous imaginez une Carmen majorquine allumant l'amour et la fureur chez les contrebandiers dont c'est ici, à ce que me raconte le conducteur, le réservoir et le nid de retraite. Justement parce que ce point de la côte est hérissé et désert, les barques des contrebandiers l'ont choisi pour y débarquer en pleine nuit les produits les plus taxés par la douane : du tabac, principalement, dont il leur faut charger un grand sac qu'ils tiennent en équilibre sur le dos pour occuper leurs mains autant que leurs pieds à escalader la montagne. A ce périlleux exercice, les gens de Daya sont consacrés dès leur jeune âge. Et quand ils y ont vieilli, tout le village les révère pour leur long passé de voltige à travers les rocs et les précipices.

La route dévale maintenant. Le plateau fléchit. A nos pieds s'ouvre un vaste entonnoir au fond de verdure. Sur la gauche, une fente qui va de plain-pied jusqu'à la mer. A droite et en face, de hautes montagnes vertes, elles aussi, et taillées à pic comme des fortifications. Au centre, une petite ville devinée à des lumières, — car la nuit est venue, — et, pour sa faible étendue, très populeuse : dans l'étroite rue où nous nous sommes engagés se pressent hommes et animaux : terrassiers portant la pelle à l'épaule comme un fusil, troupeau de moutons et de chèvres, mulets au bât rempli de charbon, longues charrettes aux essieux criants, comblées de raisins, tilburys de bourgeois. Sous les porches, des lumières vont et viennent, tenues par des femmes qui éclairent cette remise à domicile des instruments ayant servi aux champs. Nous sommes arrivés à Soller,

— le paradis de Majorque, dit un proverbe. — le pays des orangers, des bons marins et des belles filles.

J'appellerais plutôt Soller la ville du travail et de l'industrie. Il me semble que j'ai couru cent lieues depuis Palma. Ce n'est pas le même peuple. Une petite cité de Catalogne laborieuse et démocratique, voilà mon impression de Soller, — accrue par ce détail que nombre de femmes ont abandonné le *rebosillo* de Palma (guimpe blanche se croisant sur la poitrine) pour le mouchoir écarlate noué sous le menton. — Dans les rues, le grondement des machines. Machines à tisser du coton, à fabriquer du chocolat. C'est des draps de Soller que se revêtent les *payès* [1]. La fabrication est indigène comme la coupe. Cependant pas une cheminée d'usine — ce triste obélisque de notre civilisation, comme dit Victor Hugo, — ne s'élève au-dessus des toits. C'est que Soller a cet avantage — unique, je crois, dans Majorque — que, du haut de ces fraîches montagnes, emmuraillant sa vallée jusqu'aux nuages, bondissent de frénétiques ruisseaux. Un torrent, après avoir traversé la ville, occupe entre deux cordons de jardins la fente que la veille, à notre descente du plateau, nous avons vue s'allonger vers la mer; il recueillerait toutes ces eaux, au grand dommage des maisons dont les assises lui forment une double paroi, si l'industrie des habitants n'avait été de les recueillir en des canaux.

Tantôt à ciel ouvert, tantôt souterrains, ces canaux impriment mouvement et vie aux machines. Ils font aller des moulins à huile. Ils tiennent lieu de la vapeur et du vent. Le vent est inconnu ici. Un indigène qui ne serait pas sorti de son trou n'aurait pas idée de ce phénomène. Aussi dans cet encaissement long de deux lieues, large d'autant, les orangers se sont-ils multipliés jusqu'à former une forêt toujours verte qui, dans la saison des oranges, porte autant de fruits que de feuilles. Quand le soleil dore ces milliers de boules jaunes, la vue, du haut du plateau par où nous sommes venus, est éblouissante et les yeux ne la soutiennent pas. Alors le petit port de Soller, distant d'une lieue à peine, s'emplit de balancelles appartenant à des habitants de Soller, montées par des marins de Soller. Elles

1. Paysans propriétaires.

chargent des oranges qui déjà sont achetées en gros par des marchands de Soller émigrés en France, — à Cette, Marseille, Lyon, Bordeaux, Paris, — de manière que, du producteur à l'acheteur, le trafic des oranges, favorable aux gens de Soller, ne sort pas de leurs mains. Ils y joignent celui des oranges d'Algérie et de Valence. Pour quelques-uns établis chez nous à demeure, la plupart, la saison faite, reviennent dans leur petite patrie. Le peu de français qu'ils ont appris, ils l'enseignent à leurs compatriotes; et ainsi s'explique que tout le monde, tous les hommes, du moins, comprennent notre langue. Des gamins, qui jouaient sur la place de l'église, m'entendant demander mon chemin, et, devinant à mon accent ma nationalité, sont venus à moi ; et c'est à qui se tirera le mieux d'un petit discours français. Vienne décembre, et ces enfants s'embarqueront à leur tour. A la suite de leur père ou d'un frère grand, vous les verrez marcher derrière cette carriole pleine d'oranges empilées, que nos rues connaissent bien, en criant : « La valence ! La belle valence ! » De France ils rapporteront une mine plus ouverte, un air plus avenant, des sentiments plus tolérants, des idées plus larges, une politesse plus aisée, mais aussi de coûteux assujettissements au jeu, à la boisson, le pli d'aller au café tuer la soirée, que les Majorquins des autres cantons passent en famille, de s'y griser de bavardage et des inévitables sottises échangées. — La fréquentation des cafés est un des traits de ressemblance entre Soller et nos villes du Midi. — Ils en rapporteront encore des outrances de morale et de langage, — j'ai entendu fredonner des refrains de nos cafés-concerts, — et cet anticléricalisme odieux dont l'intolérance n'a pas pour excuse, chez ceux qu'elle anime contre les prêtres et leurs cérémonies, la ferveur d'une foi nouvelle.

Qu'on gagne de l'argent, cela ne fait pas toujours l'affaire des vieilles croyances. Soller gagne de l'argent : un oranger rend jusqu'à deux mille oranges et rapporte jusqu'à cinq cent francs. A l'encontre des gens de Palma, où la fortune est immobile, on connaît ici les enrichissements de pauvres diables aventureux. On m'a montré des maisons à l'instar des palais antiques édifiées par des Sollerichs revenus d'Amérique. Le nouveau monde, je l'ai retrouvé dans la boutique d'un barbier, que tapissaient des

journaux illustrés de la Nouvelle-Orléans. Il n'y a pas de nobles à Soller pour tenir la main à la vénération du passé, pas de gros propriétaires terriens. Ce fossé de culture entre la mer et la montagne est rayé d'innombrables haies. Non moins que la terre l'industrie est morcelée, les fabriques étant de celles qui n'exigent ni coûteux outillage, ni groupement de capitaux. Aussi la ville est-elle toute en maisonnettes à balcons de bois ou de fer, avec force écuries ouvertes sur la rue, qu'elles empoisonnent de leur haleine.

Pour m'en sauver, je m'engage sur le chemin de la mer. Mais, du torrent qui le côtoie, monte la male odeur des eaux que de leurs tuyaux en fonte les tanneries y ont vomies. De cette senteur et de celle des orangers riverains laquelle l'emporte en la saison des fruits? En septembre, la première n'a pas de rivale. Elle règne jusqu'au port : un amour de petit port rond comme une bague à peine fendue. L'intervalle, c'est, du côté de la mer, entre des rochers hérissant leur croupe à la hauteur d'un édifice ordinaire, un canal dont la ligne est sinueuse assez pour couper toute échappée de vue sur le large. N'était un vapeur qui prend sa cargaison pour Barcelone, on se croirait sur les bords d'un étang d'eau salée et verdâtre; ces bords, un changement d'humeur de la nature les a sablés à l'embouchure du torrent, granités ailleurs.

Ce granit a été aplani de façon à servir de quai d'embarquement. Quelques guinguettes ont poussé en bordure, adossées à une barricade calcaire. Des treilles y ménagent une véranda, sous laquelle je me fais servir du vin blanc très doux, en regardant le vapeur engloutir les sacs de marchandises qu'on lui jette. Le soir tombe. Le crépuscule atténue le vert trop cru des masses d'orangers et d'une prairie en pente sur le port. Une vache y paît, qu'un gamin survenant, avec force gambades, chasse devant lui. Le navire a son plein. Il souffle, soupire, halète, se déchaîne. Ses poulies grincent. Enfin le voilà qui glisse et disparaît, salué de la main par des marins attablés à côté de moi, qui tout aussitôt paient leurs bouteilles de limonade et prennent nonchalamment le chemin de la ville. Des douaniers à culotte rouge et à béret foncé, chaussés d'espadrilles et le fusil en bandoulière, passent rapides et s'éloignent. Des commerçants de Soller, venus pour surveiller

l'embarquement de leurs denrées, sautent sur de fuyants tilburys. Sa fonction accomplie, le port est délaissé. Tout dort: et l'eau, remuée naguère jusqu'au bord opposé du bassin par le sillage du navire évanoui, et l'alignement des balancelles bercées un moment par ce contre-coup, et le yacht de l'archiduc, tenu à l'ancre, un peu à l'écart, et dont les cuivres bien astiqués reluisent dans la nuit... Je me lève, et je clos la retraite générale.

Après un quart d'heure de marche, je me retourne. Un phare, que de la guinguette je n'avais pas vu, perché sur la croupe de rochers qui me surplombait tout à l'heure, promène par l'étroit canal son ondoyante lumière. Le bâtiment lui-même est une tour ronde, qui date du XVIe siècle. Observatoire et forteresse, elle fut bâtie pour découvrir au loin les pirates barbaresques et pour se défendre après qu'ils auraient abordé. Elle protégeait le fort. Elle protégeait la ville. Tout le long de la côte de Majorque, il n'y avait pas de point favorable à une descente qui ne fût dominé par une tour semblable, sorte de sentinelle à l'œil toujours ouvert sur l'étendue des flots. Demandez à un paysan pourquoi ces tours. Il vous répondra : « *Para los Moros* . » Ces tours étaient munies d'une cloche, dont le guetteur sonnait l'alarme dès qu'il avait aperçu les galères redoutées. A cette alerte, le paysan courait s'armer, lançait à ceux qu'il rencontrait des appels de combat. Les métairies isolées se vidaient; et c'était à travers champs une galopade éperdue de femmes criant, gémissant, appelant un défenseur. Qu'elle a dû être fréquente, la scène du tableau de Weenix, *les Corsaires repoussés*, que nous avons au Louvre. Seulement, les corsaires n'étaient pas chaque fois repoussés, et plus d'une belle fille de Soller, non moins belle que la brune au visage ovale qui pleure dans la peinture de Weenix, a dû fournir les harems algériens.

Une inquiétude de jour et de nuit, et qui a duré des siècles, on pense quel dépôt de haine contre leurs traditionnels ennemis elle a dû accumuler chez les Majorquins, chez les Sollerichs surtout, dont la prospérité, comme aussi la réputation de beauté de leurs femmes, tentait davantage. On célèbre encore ici, au mois de mai, l'anniversaire d'une défense victorieuse contre les Maures. Ce jour-là, sur le

chemin de Soller à la mer, c'est une procession de toute la ville vers le port, sur les quais duquel la foule s'entasse. Elle est venue pour assister à un simulacre de combat naval que lui offrent les marins. La moitié de ceux-ci s'enroulent un mouchoir en turban autour de la tête : c'est pour figurer les Maures. L'autre moitié feint de se jeter à l'abordage. Coups de fusil, jusqu'à ce que les pirates de circonstance demandent grâce à genoux. Il y a des femmes parmi leurs adversaires, parce que la galanterie majorquine attribue au courage féminin la victoire de 1565. Elle a même retenu le nom de deux héroïnes, deux sœurs, Francesca et Catalina Casanovas. Cette fête entretient chez les Sollerichs la bonne opinion qu'ils ont de leur valeur.

Je me demande si les Français ne doivent pas un peu de leur prestige sur ce petit peuple à ce qu'ils ont conquis l'Algérie et débarrassé du coup les guetteurs de leur corvée et les habitants de leur crainte.

***

Une débauche, une orgie de nature, voilà ma deuxième journée de Soller. Parti de l'auberge de grand matin, je me perds dans les coins et les recoins de la vallée. Pourquoi faut-il qu'une humide et lourde atmosphère, collant ma chemise à ma peau, appesantisse ma marche ? Le vent manque à cette corbeille de fleurs et de fruits. La brise de mer, fendue par le bataillon serré des orangers qui s'avancent jusqu'au port, n'a plus, quand elle parvient à la ville, un souffle assez puissant pour en balayer les impures émanations. Les arbres ne frémissent point. Les herbes ne se courbent point. Ce joli papillotement que fait le tremblement des feuilles, je le dois aux chardonnerets qui sautent de branche en branche. Gravies les premières montées, la zone des orangers passée, l'air circule enfin parmi les arbres fruitiers : les mêmes que dans mon Midi. Figuiers, abricotiers, pêchers, noyers, vignes, oliviers, pruniers, je vous retrouve pareils à ceux que j'ai butinés, pillés, grappillés lors de mes escapades d'enfant. Des haies, des barrières en défendaient l'approche. Vous êtes, vous,

à ma portée. Un mur de pierres sèches, haut de deux pieds, à escalader, et m'y voici. Mes instincts de maraudeur se réveillent. Cette figue que je vois haut perchée au-dessus de ma tête me sera d'autant plus savoureuse que j'aurai eu plus de mal à atteindre, puis à ramener la flexible branche qui la porte. Pour les pêches, après deux ou trois coups de dent, j'en suis dégoûté. Je les jette à mes pieds. On dirait que la pulpe a gardé l'odeur et le goût de la peau. Sur les raisins, rien à dire. Des grappes de muscat m'appellent. J'y vais. D'abord je m'accroupis au bord d'un cep. Puis, comme il fait chaud, que je suis las d'avoir marché, je m'étends sur le dos tout de mon long, de manière qu'en soulevant la tête des deux mains croisées sous la nuque, ma bouche touche les raisins : elle les engloutit en silence. Tout à coup, des pas résonnent. Je me retourne sur mon ventre, dans l'attitude d'un gros lézard effaré. Un vieux *payès* trotte-menu me reluque. J'attends qu'il m'invective pour ce mélange de déprédation, de goinfrerie et de sybaritisme : « Que monsieur ne craigne pas de se satisfaire, me dit-il. Ces raisins-là sont les plus sucrés du pays. » Et il passe. Je me remets à mon repas. J'ai résolu de perdre celui qu'on m'apprête à l'auberge et de ne pas rentrer à Soller avant la nuit. Des abatis de poulet et du riz au safran, ç'a été, la veille, le fond de la cuisine. Je ne la regrette pas. — Je remarque, en passant, qu'à Majorque les patrons de *fonda* se réservent le corps du poulet et ne donnent au voyageur que les abatis. Autre plainte : poivre, safran, ces épices incendient qui n'y est pas fait.

Ma promenade a un but, un village appelé Fornalutx, adossé à la montagne et dont il me semble que les toits de briques montent les uns sur les autres. Le chemin domine le lit escarpé d'un torrent, dont celui qui traverse Soller se grossit dans la ville même, après en avoir, reçu un autre de la rive opposée. J'avais cru à une vallée ; il y en a trois, reconnaissables maintenant aux trois entailles de montagnes d'où elles descendent, plutôt qu'aux arêtes de terrain qui déterminent le partage des eaux, mais qui sont noyées dans cette masse de verdure.

Par endroits, je disparais moi-même sous des voûtes de

lierre et de volumineuses gerbes de sarments. A moitié immergé dans cette mer, voici un îlot qui fait un assez piteux effet. C'est un *casot* pas plus haut que ma tête, aux murs de pierres et de briques sans badigeon, — dénuement rare à Majorque, où les maisons ont la coquetterie de leurs dehors; — une porte laisse voir le sol à cru et une fenêtre ouverte encadre le buste d'un homme coiffé d'une casquette d'uniforme, assis à une table et qui écrit sur un gros registre. Bureaucrate inattendu. Ce *casot*, c'est l'octroi, comme l'indique l'enseigne, — non pas l'octroi de Soller, mais celui de Fornalutx (mille habitants), — et cet homme en est l'unique employé. Cet escargot et cette coquille d'administration inopinément rencontrés dans ce coin perdu ; cette casquette, seul emblème de hiérarchie que j'eusse vu depuis mon arrivée à Soller, arrêtant les charretiers pour leur demander compte de leur chargement, — Dieu ! que cette fonction parasitaire et importune me semble artificielle au prix du labeur de ce paysan que j'entends ahaner tout près de là, derrière une haie d'aubépines !

Comme tous les villages de la montagne, Fornalutx se pelotonne si serré autour de son église qu'il faut y être entré pour juger de l'agglomération. J'y viens chercher un guide pour mon excursion du lendemain. J'ai projeté de me rendre à Pollensa, non loin de la côte nord de l'île, en traversant un massif de montagnes très âpres, d'une altitude de mille à quinze cents mètres. Dix lieues de *peña*, comme on dit ici, c'est-à-dire de rochers sans chemins et sans autres habitations que deux ou trois fermes et un ermitage célèbre. C'est un trajet qu'on fait à dos de mulet, en deux jours ordinairement. Je n'en veux employer qu'un; et, de porte en porte, je vais demandant aux familles qu'un passant m'a désignées comme possédant un mulet et un âne, — un mulet pour moi et un âne pour le guide, — si elles pensent que leurs deux bêtes auront le jarret assez nerveux pour doubler l'étape.

J'entre dans des pièces claires, quoique encombrées de provisions. Personne. La maison n'en a pas moins été laissée ouverte. Et comme, à une vieille accourue d'en face à mon appel, je m'étonne de cette confiance : « Il faut bien, dit-elle, si je suis prise au dépourvu dans mon ménage, que je puisse emprunter

au voisin. » Ce village a résolu la question sociale. Enfin je découvre une marchande d'olives et d'oignons; je dérange son appliqué tricotage. Elle n'en témoigne pas moins pour la France une chaleur pétillante de bavardage et de mimique: elle me raconte qu'elle tient à ma patrie par cette circonstance qu'une de ses sœurs, accompagnant au port de la Nouvelle, dans l'Aude, en 1862, son père qui allait y vendre des oranges, s'amouracha d'un Français de Narbonne, l'épousa et vécut heureuse jusqu'au tombeau. Après m'avoir vanté les lauriers roses qu'elle a dans son jardin, derrière sa maison, et qui lui attirent, chaque année, en mai, un Français venant acheter la récolte de fleurs de tout le pays, elle me donne sa parole que son mari, « son Miguel », aujourd'hui occupé dans la montagne à faire du charbon, sera lui-même, à moins de pluie, demain matin, à trois heures sonnantes, à la porte de mon auberge, avec son âne et son mulet. Il m'en coûtera dix-huit francs, douze pour l'homme et six pour les animaux.

Sur la grande place passant, je remarque une porte basse, noire, épaisse, étoilée de gros clous et verrouillée. Au-dessus, l'inscription : *Carcel* (prison). Je m'informe. C'est un cachot qui ne sert plus, faute de malfaiteurs. Les plus vieux de l'endroit ne se rappellent point y avoir vu enfermer personne.

A côté de la porte, et incrustée dans la muraille, une faïence, mi-blanc, mi-bleu, qu'image une station du Chemin de la Croix. A chaque rue, cette faïence se répète. Douze rues, douze stations qui les préservent et les bénissent. Aussi est-ce un heureux village que Fornalutx.

III

Quoi qu'en dise Jean-Jacques Rousseau, je préfère au voyage à pied le voyage à dos de mulet. Vous rappelez-vous ce morceau de l'*Émile*? « Aperçois-je une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux... » Pour s'instruire du pays,

certes un piéton a l'avantage. Mais il est trois heures du matin. Je ne perçois les diversités du paysage que par des degrés dans l'épaisseur de l'obscurité. Je ne suis pas encore tout à fait éveillé. Je ne pense à rien, pas même au regret de quitter Soller, regret qui aurait gâté mon départ si j'avais attendu, pour reconnaître par où nous sortions de la vallée, que la nuit eût levé son rideau. Une odeur de thym me caresse. Pour bercer sa rêveuse somnolence, parlez-moi d'être juché sur une mouvante plateforme, opulemment rembourrée de peaux de mouton, les deux jambes indolemment jetées sur les deux côtés du poitrail de l'animal, une corde-bride à la main, dont on tire à soi les deux bouts afin de ne pas tomber en arrière, quand le mulet se lève de tout l'avant de son corps pour gravir un escarpement.

Le toc-toc du sabot de ma monture sur la roche me réveille, et le haussement de son échine en ligne presque verticale me secoue. La gorge dans laquelle nous grimpons est un escalier dont les degrés sont larges à porter un arbre. Olivier d'abord, puis pin, puis chêne. Trois catégories de végétaux, trois zones d'atmosphère. A la dernière, je mets mon pardessus. A la dernière aussi, je me tourne, — la clarté du jour étant partout répandue, — et tout au fond je vois de la verdure et des habitations microscopiques, un joujou à tenir dans la main. C'est Soller et sa vallée, avec ses douze mille habitants, blottie, nichée, enfouie, écrasée par la montagne qui surplombe, qui n'a qu'à s'ébouler à peine pour l'étouffer, et par la mer dont il semble qu'elle n'a qu'à s'enfler un peu pour la submerger.

Les chênes eux-mêmes nous abandonnent. Plus rien que des rangées de rocs déchiquetés, tourmentés, décharnés, ayant couleur aussi de squelette, qui se hérissent au-dessus de nous comme des barricades naturelles. Allons, mulet, prends-les d'assaut! Dans les intervalles, un émiettement de cailloux aiguisés en lame de couteau, comme si ces barricades eussent été broyées en partie et les débris semés à leurs pieds. Après quatre heures d'une raide ascension, un plateau, si désolé qu'il soit, où le regard se promène à l'aise, quel soulagement! Celui sur lequel me voilà d'aplomb s'allonge en avenue dépourvue d'arbres; ronceuse seulement, pierreuse, raboteuse, bornée de part et d'autre par une ligne de renflements qui arrête la vue.

C'est dans le creux d'une vague de montagne que nous marchons. Crête à droite, crête à gauche, de l'autre côté de laquelle il m'est permis d'imaginer un creux semblable à celui-ci. Un peu d'écume la blanchit : c'est un nuage venu de la mer. Il s'accroche à ce faîte, s'y tient un instant, comme pour regarder ce qui se passe dans le défilé, puis, reprenant son vol, me crible d'une mitraille de pluie. Une gaminerie! Il disparaît derrière la crête opposée, suivi d'un autre nuage, d'un autre encore, chacun me saluant de même. Plus loin, des chevaux à moitié sauvages s'enfuient à notre approche. Mais ils sont bientôt arrêtés par un mur de pierres sèches. Tous les cinq cents mètres, il y en a un pareil, qui parque tantôt des chevaux, tantôt des moutons et des chèvres.

Ce désert a son oasis : au bout de l'avenue, c'est une esplanade traversée par un ruisseau, plantée de chênes et habitée. Une ferme basse est posée là toute seule, station obligatoire des rares bergers et des rares charbonniers. Quel excellent déjeuner j'y ai fait, rien qu'avec des olives, du saucisson et du fromage de brebis, — à la vérité fort dur! — Une vieille femme, qui m'avait servi, me regardait faire. Quand ma mâchoire semblait faiblir : « *Mengi! Mengi!* s'écriait-elle pour me redonner courage. — *El señor es forester* (Monsieur est étranger), lui dit mon guide. — Bien, bien. Je le vois, qu'il est étranger. De quel pays? — De France. — De France! » A ce mot, elle s'en fut trottinant, pour nous revenir, munie d'une poudreuse bouteille qu'elle déboucha et posa sur la table en disant au guide : « Qu'il en boive! » Il ne valait peut-être pas celui des crus fameux, ce vin blanc de la paysanne. Mais combien meilleur il me parut pour la simplicité vraiment grande qu'elle avait mise à me l'offrir, — non, pas à moi, à la France où elle n'était jamais allée, mais que les récits des bergers et des charbonniers de Soller lui avaient appris à aimer! « Passe-t-il beaucoup de Français par ici? lui demandai-je. — Dix-sept, depuis dix ans que j'y demeure. » Elle les compte, la bonne femme! Je suppose qu'à mes seize compatriotes elle a donné à goûter son vin de choix, sans plus accepter d'eux qu'elle n'a fait de moi la moindre pièce d'argent.

Trois heures après, j'arrivais à l'ermitage de Lluch, les pieds

meurtris par un second émiettement de cailloux en lames de couteau : trois heures de dégringolade circonspecte, les yeux rivés au sol pour me garder d'un faux pas qui m'aurait envoyé piquer une tête. L'ermitage est au fond d'un entonnoir de montagnes et le terrain continuellement se précipite. A plusieurs reprises, il m'avait fallu descendre du mulet pour lui faciliter la marche. Fatigues qui passent ! Paysages qui ne sont pas passés de ma mémoire ! J'ai gardé l'image d'un petit étang bleu, profond, frais, calme, mystérieux, tapi dans une tranchée de montagne, à couvert du soleil, sous le rapprochement des cimes et le feuillage des peupliers. Retraite sacrée, close et reclose, propice à une baignade de déesses, dont un satyre caché parmi ce branchage contemplerait à leur insu les chairs fermes et pleines. Je n'ai pas oublié l'accueil bonhomme du curé de Lluch, la mimique de son visage penché sur la main posée à plat pour signifier qu'il entendait mon désir de sommeil, l'accent d'intérêt dont il commanda au sacristain de m'apprêter un lit dans une cellule du collège. Car c'était un collège de séminaristes, ce vaste bâtiment de brique, tout en corridors et en cellules aussi nues que celles de Valldemosa, mais spacieuses, mais aérées et donnant à plein sur des vergers. D'abord couvent de pères Augustins, il fut érigé en 1430, raconte un historien indigène, en collège de « *presbiteros mallorquines, con la obligacion de obrir escuelas en el, para la enseñanza de grammatica, canto llano y buenas artes* ».

Il est vide aujourd'hui. Mais, à certains jours de l'année, il s'emplit de pèlerins venus de Soller par la même route que j'ai suivie, de Pollensa, d'Alcudia, d'Inca, de Selva. Le curé les voit débusquer en longues files d'entre les chênes, les femmes avec les enfants montés sur des ânes ou des mulets, un large chapeau de paille plat posé sur leur *rebosillo*, les hommes à pied, un long bâton à la main. Dans la cour carrée que dessinent, en avant du bâtiment, deux ailes symétriques percées d'arcades, la caravane s'arrête. Les femmes sautent légèrement de leur monture sur un perron dont l'alignement s'interrompt pour laisser une largeur d'entrée. Les hommes déchargent à terre paniers, havre-sacs, contenant les provisions de bouche. Puis, tirant chacun leur bête par le licou, ils l'attachent à un des anneaux scellés, de distance

en distance, au mur de la galerie de droite. Revenant alors aux leurs, restés immobiles de fatigue, ils les dirigent vers la façade où les attend le sacristain. « Ces messieurs et ces dames veulent-ils me faire la grâce de me dire combien de lits il leur faut? » Et, sur le chiffre énoncé, les priant d'attendre, il monte au premier étage. Il en redescend tantôt seul, tantôt suivi de serviteurs de bonne volonté, les épaules monticulées par un fourniment de draps de lit, de taies d'oreiller, de serviettes de toilette, le tout éclatant de blancheur. Par de longs couloirs carrelés, dont les murs ont conservé les inscriptions en espagnol et en latin de l'ancien collège : « *Silentio para respetar el santo lugar.* — *Vir prudens tacebit* », — sentences sur le néant de la vie, sur le peu que nous sommes, alternant avec des indications administratives, — le sacristain précède la troupe. Enfin voici la caravane casée, et pour rien. Il ne lui en coûtera qu'une gratification. La cure loge à pied et à cheval. Elle fournit même des cuisines garnies de leurs ustensiles. On voit reluire les casseroles par les portes qui donnent sur la galerie de gauche. Nos pèlerins y font la popotte et, pour manger, s'accroupissent en cercles sous les arcades. Les os, lancés par-dessus les épaules, provoquent les chiens à des rages de gloutonnerie, à des grondements de dispute. Le ventre satisfait, c'est le tour de l'esprit. On se rend en procession à la chapelle de la vierge de Lluch, sauveteuse des marins en détresse, patronne à la fois des contrebandiers et des douaniers, invoquée tout au moins par les uns et les autres. Elle se dresse sur le maître-autel, les yeux trop brillants, les pommettes trop rouges, engoncée dans du satin bleu, chargée de breloques, en idole. Mais qu'importe que ce soit à cette image ou à une autre que s'adresse la foi en une intervention miraculeuse, je ne rirai pas de la friperie appendue aux murs, présents des sauvés reconnaissants : l'un a accroché ses bottes, l'autre sa casquette.

Le reste de mon voyage, il m'en souvient à peine, sinon des coups de rein que me donnait mon mulet. Ils étaient aussi rudes à la descente que doux à la montée. L'étroite vallée de Pollensa nous présente ses vergers sur le bord de la route qui aboutit à cette ville. Quand nous arrivons il fait nuit. Avez-vous assisté à une course de taureaux en Espagne?

Vous représentez-vous la marche empesée et titubante des *picadores* quand, le cheval s'étant abattu sous les coups de corne, les jambières de fer leur paralysent l'articulation du genou? Telle était la grâce de mon pas après quinze heures d'équitation. Aussi ne me demandez point si le lit de l'auberge est moelleux. Ce n'est pas moi, c'est ma fatigue qui vous répondra : oui.



Deux jours passés à Pollensa, ce sont deux jours passés parmi les vieux usages, les vieux costumes, le vieux parler, les vieilles croyances. En une journée de mulet, je suis donc allé d'un pôle à l'autre de la pensée majorquine. Ce n'est pas sans raison ni pour rien qu'elle est abrupte, la montagne que j'ai franchie. Elle sépare deux penchants d'esprit comme elle sépare deux penchants de terre. Soller est progressiste, Pollensa rétrograde. C'est aux caprices du terrain que Pollensa doit d'être fermée aux idées nouvelles, comme Soller d'y être ouverte. A une lieue, Pollensa a la mer à sa disposition, mais sans port. Une plage seulement où les vents du nord mènent la sarabande à leur aise. En arrière de Pollensa, des entailles paraissent pratiquées dans un chaînon de montagne. Au fond de chacune se niche une ferme que masquent à moitié des chênes verts. On n'y accède que par une rampe fort raide. J'attribue aux anciennes irruptions des Maures ce blottissement circonspect, comparable à la tactique d'un homme qui, pourchassé par plusieurs autres, s'adosse à un mur. Au nord-est de Pollensa, la mer encore, mais tenant l'homme à distance par une marge de marécages dont les exhalaisons minent la ville voisine d'Alcudia, comme la maladie mine un homme. A l'est, c'est la plaine qui commence ; mais il y a deux lieues à faire pour gagner le chemin de fer qui la traverse jusqu'à Palma. Pourquoi? Parce que la capitale, jalouse d'accaparer le commerce maritime, s'oppose à ce que la voie ferrée touche au rivage, même en un point difficile à aborder. Au sud, la longue vallée de Pollensa n'est qu'un

jardin, mais sans orangers. Ils ne tiennent pas, exposés au nord. La terre, la mer, le vent, les hommes se sont donné le mot pour enfermer les neuf mille habitants de Pollensa dans une serre d'air majorquin que de rares voyageurs viennent respirer. Et encore ne font-ils que passer, n'y trouvant pour curiosité qu'un ermitage juché sur un haut mamelon qui, entre Pollensa et les marécages, se dresse isolé comme un monstrueux champignon de roche. De la plate forme où je suis monté, les dentelures de Minorque me sont visibles. Port-Mahon, où je débarquerai la semaine prochaine, doit être dans cette direction. Je n'en suis pas éloigné de plus de huit lieues. D'ici, l'on devait presque entendre le canon durant les sièges de cette ville, qui a payé de tant d'assauts les fortifications naturelles de son port. Siège en 1708, siège en 1756, siège en 1782, siège en 1799. Anglais contre Espagnols, Français contre Anglais. Comme Minorque n'offrait pas assez de vivres aux assiégeants, ils venaient s'approvisionner à Pollensa. Ils y déposaient leurs blessés. Ambulanciers ! c'est bien l'emploi que, dans une guerre, je réserverais aux pacifiques habitants de ce canton.

Conservateurs du passé, les gens de Pollensa savent qu'ils le sont. La conscience qu'ils ont de ce dépôt est chose fâcheuse. Elle ôte du naturel à leurs façons publiques. Par exemple, ce n'est pas seulement pour se divertir que l'après-midi du dimanche « la jeunesse » s'assemble sur la place et que les plus vifs dansent les pas majorquins, tandis que les plus mous les regardent. C'est pour perpétuer une coutume : et cela se voit. La *jota* est ici plus décente que voluptueuse. Pendant les repos, castagnettes de s'agiter quand même et musiciens de chanter, tout en continuant à jouer de leur guitare, les yeux blancs, vagues... Ce sont des aveugles. On croit communément ici que la cécité fait les bons exécutants. Tout aveugle est donc exercé au violon, à la mandoline, à la guitare. Il en tire son gagne-pain, soit qu'associé à des infirmes comme lui, il fournisse de concerts le village où il est né, soit qu'il promène à travers l'île les airs et les chansons populaires. Il se forme ainsi des confréries de *ciegos* (aveugles), les unes stables, les autres nomades, qui ne demandent pas l'aumône, qui, proprement habillées, n'inspirent pas la pitié,

mais qui partout rencontrent la double considération due à ce titre de musicien et à ce titre d'aveugle.

Aujourd'hui lundi est le jour choisi par les ermites du canton pour venir à la ville se ravitailler. Encore une vieille coutume que prolonge Pollensa, de nourrir les ermites. Seule dans Majorque elle a la foi suffisante pour sustenter régulièrement ces pauvres vieux.

D'où vient celui que je vois passer devant mon auberge? D'une anfractuosité de ces montagnes qui encaissent la vallée. Il ne manque pas, dans Majorque, d'hospices pour recueillir son indigence. Mais son humeur indépendante l'a emporté. Il s'est bâti une cahute, ou bien il s'est constitué l'héritier d'un ermite mort. C'est de ce coin perdu qu'il se déterre. Chaque lundi, levé bien avant toute lueur de jour, — car la ville est encore loin, et, s'il y arrivait plus tard que ses confrères, sa collecte s'en trouverait mal, — il endosse, à même la chair, une peau de mouton, glisse les pieds dans des sandales que maintiennent des cordelettes en spirale autour du mollet, se coiffe d'un chapeau de feutre plat garni de coquillages : voilà pour l'accoutrement. Il empoigne un long bâton, jette à califourchon sur son épaule les deux poches de sa besace, suspend à hauteur de poitrine, au moyen d'une courroie passée à son cou, une chapelle-joujou en bois à deux battants : voilà pour l'équipement. Il se dirige alors vers Pollensa. Il a quatre-vingt-dix ans, il a cent ans. L'âge a tordu ses jambes, le long desquelles serpentent en saillie les veines violacées, noué son corps comme un vieil arbre, arqué sa taille, et secoué sa tête comme le vent secoue sur la branche un fruit mûr. Il n'en va pas moins son chemin, la bouche abondante en formules de souhait, qu'il répand à haute voix sur les passants. Ces formules, il les répète plus humblement au seuil des boutiques, au pas des portes ; et aussitôt œufs, pain, sel, comestibles divers, apportés par de dévotes femmes, de s'engloutir dans son bissac, provisions pour lui et pour les visiteurs de l'ermitage, s'il en vient. Des légumes, il en cultive lui-même. La viande, il s'en passe, ainsi que du vin. Après la quête de nature, la quête de monnaie. Il lui faut des sous pour remplacer ses ustensiles de cuisine. Les gamins les lui fourniront ; moyennant quoi, il leur ouvre les deux battants de

sa chapelle portative et leur donne à baiser la madone qui y est enfermée : robe de satin bleu, tête de poupée entre deux bouquets de fleurs artificielles. Autre revenu encore : la rémunération des prières qu'on lui commande. Entre la pratique et lui, il y a contrat d'abonnement. C'est tant par mois une prière chaque lundi, composée d'un nombre déterminé de *pater* et d'*ave*, d'une invocation au saint que la famille lui désigne, en faveur d'un absent ou d'un mort que la famille lui désigne aussi. Pour être sûre de l'exécution, n'exige-t-elle pas qu'on prie à sa porte même? C'est à quoi il emploie son après-midi, le pauvre ermite, assis sur une marche d'escalier, les yeux à terre, les lèvres intarissablement remuées par son marmonnement, la tête couchée presque sur les genoux, absorbé, abîmé.

Une heure avant mon départ, l'aubergiste me présente un commensal inattendu : son unique pensionnaire. Il ajoute que, si je ne l'ai pas jusqu'ici rencontré, c'est faute d'avoir accepté pour mon repas l'heure présente. L'homme, son déjeuner déjà expédié, fumait sa cigarette. Il se lève, salue, et, un geste accompagnant sa parole, m'invite, en majorquin, à m'asseoir en face de lui. La face camuse et bourrue, l'air soucieux du célibataire entre la jeunesse qui finit et l'âge mûr qui va commencer, il me sourit cependant pour me remercier de la compagnie que je lui apporte.

— Monsieur est un Français qui voyage pour voyager, lui dit l'aubergiste en se retirant.

— Un Français !... Monsieur est Français !... — Un peu d'émotion entrecoupait ses mots, le rendait bègue. — Monsieur est Français, — répéta-t-il, en ma langue, cette fois. — C'est un grand plaisir pour moi de causer avec un Français, un plaisir que j'ai bien rarement.

— Et qui sera court. Je pars dans une heure..., le temps de déjeuner.

— Déjà? Mais vous venez d'arriver.

— Je suis à Pollensa depuis avant-hier.

— Depuis avant-hier !...

Il claqua des mains. Manière d'appeler, en usage ici, dans les cafés et les hôtels. L'aubergiste apparut.

— Jeppe (Joseph), l'interpella-t-il rudement, pourquoi ne pas m'avoir informé plus tôt du passage de monsieur?

Des explications de Jeppe, je compris qu'il s'excusait de son silence sur ce que j'étais un voyageur déroutant, jamais là, sauf pour me restaurer ou pour dormir, et à des heures qui n'étaient pas celles de tout le monde.

— Oh! que c'est malheureux! Que c'est malheureux!

Le ton désolé de ses regrets confirmait si bien le chagrin de sa mine que je devinai pis qu'un ennui de pensionnaire réduit à manger seul. Sa solitude devait être plus profonde, solitude d'esprit dans ce néant de Pollensa, solitude de cœur. Je m'ouvris donc à lui pour l'engager à s'ouvrir à son tour. Je lui confiai que je voyageais pour rafraîchir, en la dépaysant, ma cervelle cuite et recuite toute l'année dans la fournaise de la grande ville, où j'étais journaliste.

Journaliste, il l'était, lui aussi, autant que peut l'être à Pollensa le correspondant d'un journal de Palma, sinécure absolue : à Pollensa, les chiens ne se laissent pas écraser. Sur la carte de visite qu'il me donna, cette qualité se doublait de celle-ci, un peu plus réelle : « Représentant du *Credito Balear* », banque quasi officielle du pays. Elle entretient ici une succursale, dont mon commensal compose à lui seul tout le personnel. Appointements dérisoires, loisirs à discrétion. Comment les occuper? Ses goûts le portent aux lettres, à la lecture des grands écrivains d'Espagne et de France. Balzac, Victor Hugo, lui sont passés par les mains : « Votre très illustre Balzac, votre grandissime Victor Hugo... » Mais, parmi cette agglomération de cultivateurs, personne à qui communiquer son enthousiasme, personne pour causer. Pas de maîtresse pour se distraire : la fille est une espèce inconnue à Pollensa. Pas de femme : celle dont il s'accommoderait, à la rigueur, lui est interdite par son rang de représentant de la banque, et celle que le rang souffrirait, interdite par la modicité de son traitement. Son existence est croupissante et stérile comme les marais d'Alcudia. J'ai connu, en France, des fonctionnaires de sous-préfecture condamnés à la même indigence de société. Je les ai entendus raconter leur plongeon dans la torpeur ambiante. Je ne m'en rappelle aucun dont l'ennui fût plus farouche et plus désespéré. Ah! elle n'était pas risible, l'émotion qui l'avait pris à la gorge. Mon arrivée lui ouvrait le ciel, mon départ le lui referme. Il me supplie de rester encore

vingt-quatre heures. Il me propose de me promener avec lui dans la montagne. Il tente ma curiosité de voyageur par une description des ruines d'un château fort, *El Castillo dels Reys*, situé au plus haut point d'une presqu'île rocheuse près du cap Formento et qui fut, au XIVe siècle, en raison de sa position, le dernier boulevard de la résistance de don Jaime IV, descend d'*El Conquestador*, contre l'usurpateur Pedro d'Aragon, si bien que, le jour où ses murailles tombèrent, tomba le royaume de Majorque. Mais je manquerais, si je me laissais apitoyer, le bateau qui part d'Alcudia pour Minorque une seule fois par semaine. Le *birlucho* s'arrête devant l'auberge. Je serre la main à mon camarade d'une heure. Ah! le regard d'envie qu'il me jette, à l'instant où, assis dans un coin du véhicule, je lui adresse de la main, par la portière, un dernier adieu !

IV

Me voici en route pour la grotte d'Arta. Je n'ai jamais vu de grotte. Il ne faut pas moins que cet attrait pour me résoudre à traverser la plaine mamelonnée qui s'étend à l'est sur la moitié de l'île. Elle est aussi monotone d'aspect que diverses les montagnes. Des vignes, des oliviers, enfarinés de poussière, des moulins à vent, exactement pareils, arborés au faîte des collines. Au bout d'une heure, le *birlucho* me dépose devant une station de chemin de fer appelée la Puebla. Le train dans lequel je monte se promène avec lenteur. Il me permet d'attarder mes yeux sur un bois de chênes-lièges, seul accident du paysage. Ils seront bientôt mûrs pour le démasclage, car leur fuseau d'écorce rugueuse est noirâtre. Il fait nuit quand je débarque à Manacor. C'est une ville de vingt mille habitants, ai-je lu dans un guide, qui s'adonne à la fabrication de l'eau-de-vie. Une senteur de trois-six est dans l'air. Point de pavés. Des maisons, des cubes de ma-

çonnerie en briques brunies par le soleil et engrisaillées par la poussière.

Le lendemain, sitôt levé : « A quelle heure le *birlucho* public pour Felanitz? — A dix heures. » Je n'attends pas. Je ferai la route à pied. Je m'informe de la distance. Deux lieues seulement. Vignes, oliviers, moulins à vent, haies d'agave. Chemin sans ombre : le feuillage des amandiers qui le bordent est trop grêle. C'est aujourd'hui la mi-septembre. Aussi se hâte-t-on à la vendange. Je rencontre de longs chariots chargés de sept, huit banneaux à la file, liés l'un à l'autre par de gros câbles qui les ceinturent, pleins de raisins, couverts d'une toile d'emballage qui en garantit le contenu des mouches, des frelons et des abeilles. Parmi les ceps, les femmes occupées à la cueillette ne se montrent qu'au moment où, leur panier rempli, elles se redressent pour aller le vider. Courbées sur les sarments qu'elles écartent, on ne soupçonne ni leur caraco d'indienne, ni le plat chapeau de paille grossièrement tressée qu'elles ont posé par-dessus un foulard jaune pour s'abriter du soleil.

Dix-huit mille habitants à Felanitz, qui est une répétition de Manacor. Remarqué cette enseigne : *Cerclo republicano*. La royauté espagnole est tolérante. Je n'ai poussé jusqu'à cette ville que pour me présenter à un des hommes les plus cultivés de Majorque, M. Pedro de A Peña, auteur de récits du terroir, de poésies légères, de proverbes « *que fan riure ferm* » (qui font rire ferme) en dialecte majorquin; architecte de son métier, compétent en vieux monuments de Majorque, en vieilles monnaies aussi, en tous témoignages du passé de son pays, un de ces hommes utiles qui, pour le profit des historiens généraux, travaillent à recueillir l'essence de leur petite patrie.

Je l'avais manqué à Palma où il habite. J'espère le joindre à Felanitz où il a ses vignes et sa cave. Je lui porte une lettre écrite, pour me recommander, par un ami qu'il s'est fait, il y a trente-cinq ans, à Perpignan, et qu'il n'a pas revu depuis. M. Pedro de A Peña, que voilà devant moi, lisant la lettre, est petit, vif malgré son grand âge, maigre, brun, légère moustache mi-blanche mi-noire, la voix très douce, le regard caressant, le visage émacié, les traits fins et ordonnés. La

lettre lue, je suis chez moi, je suis l'hôte, je suis celui à qui l'on dit : « Tout ce qui se trouve ici vous appartient », celui qu'on présente aux autres membres de la famille, celui que le maître de maison ne se permet de quitter un instant que pour ordonner à la domesticité qu'elle s'occupe de lui, qu'elle ajoute un plat, deux plats au déjeuner, qu'elle aille chercher à la cave le vin dont on n'a pas bu depuis tel grand jour de l'année dernière, celui à qui l'on fait visiter sa demeure, celui qu'on pilote dans la ville en le renseignant sur toutes les curiosités, celui dont cinq minutes auparavant on ignorait l'existence et à qui l'on ouvre l'intimité du foyer. Béni soit ce pouvoir d'une lettre écrite par un Français, béni le souvenir que le Majorquin a gardé de lui !

Comme, des pieds à la tête, je suis blanc de poussière, le fils de M. de A Peña s'offre à me brosser et ses deux filles m'apportent dans une cuvette de l'eau pour me laver. Elles m'apportent aussi un album en me priant d'y écrire quelque chose : « ce qui vous viendra à l'idée », me disent-elles. J'écris qu'elles sont charmantes et que j'unirai dans mon souvenir la grâce de leur sourire à celle de l'hospitalité majorquine. On se met à table. Catholique de vieille foi, M. de A Peña se lève, ordonne silence, et prononce en castillan une prière qui sanctifie le repas que nous allons prendre et fait de notre réfection corporelle un sacrement. Durant ce déjeuner, le prestige de Paris sur les pays latins m'apparaît énorme. On ne s'entretient que de Paris, les jeunes filles surtout : l'une de treize ans, l'autre de quatorze ; leur curiosité est alimentée, deux fois le mois, par un journal de modes qu'elles reçoivent de Paris — et qui, en outre des descriptions de toilette, les régale des romans d'auteurs en vogue, de bouts de nouvelles, — et, une fois l'an, par une modiste de Paris qui débarque à Palma, munie de modèles de chapeaux, visite ses clientes, — des dames de la haute société palmesane comme vous pensez, — et, pour les amuser, leur rapporte les bruits de notre capitale. Mon arrivée inopinée, c'est un peu comme si deux modistes étaient passées dans l'année au lieu d'une. Père, fils et filles parlent le français assez facilement pour rendre le gros de leur pensée. Quand elles ne sont pas bien sûres d'un mot ou d'une tournure de phrase : « C'est bien comme cela qu'on dit? » s'interrom-

pent-elles pour m'interroger. Je les reprends, non sans embarras, crainte d'une intonation de cuistre. Et elles rient, autant de mon hésitation à les corriger que de leur insuffisance. N'est-ce pas charmant?

Les déceptions, les meurtrissures qu'on vous a faites, le remords d'avoir mal vécu, tout ce qui laisse à l'âme un mauvais goût se fond dans l'innocence de cette famille. La paix règne sur l'existence du propriétaire majorquin. Il ne connaît pas les rivalités, les places mises au concours, les indignes manèges en vue de parvenir, l'assaut subi ou donné. Il exploite ses terres qui lui rendent de quoi vivre, s'en délasse par des exercices de l'esprit, voit cependant grandir le fils et les filles que sa femme lui a donnés. Sa femme meurt-elle avant lui, malheur qui est arrivé à mon hôte, il s'enfonce un peu plus dans la religion et dans l'humilité que, bien comprise, elle enseigne. Il y gagne une parfaite quiétude qui, se transmettant au visage, ennoblit jusqu'aux dégradations de la vieillesse. M. de A Peña a soixante et onze ans. Il paraît en avoir cinquante. Il marche d'un pas allègre sous le soleil. Il m'accompagne jusqu'à l'endroit d'où part le *birlucho* qui ramène à Manacor.

En passant devant l'église principale dont les assises sont exhaussées bien au-dessus du niveau de la rue, il me montre sur un haut et long mur de soutènement une pierre qui y est scellée, et sur cette pierre une inscription. En trois lignes elle raconte une catastrophe survenue, ici même, en 1844, le dimanche des Rameaux, pendant le passage d'une procession. Tout Felanitz y avait couru, pour voir une des scènes de la Passion représentée par des vivants, et non, comme à l'ordinaire, par des effigies. La terrasse que soutient ce mur se trouvait chargée de tant de monde, au moment où passait à ses pieds la procession, qu'elle rompit tout à coup, écrasant les processionnants sous la chute. On releva quatorze cent quatorze cadavres, parmi lesquels les figurants du tableau vivant et leurs porteurs. C'était le vingtième de la population d'alors. Aussi la ville ne fut-elle que gémissements, imprécations contre Dieu, que ces natures simples accusaient de s'être fait le complice de cette hécatombe : « *Las abundantes lagrimas que arrancara este horroso desastro no se han secado todavia* »

dit l'auteur d'une relation récente. Mon hôte était présent. Il avait vingt-trois ans. Il s'en souvient fort bien. Sa mémoire le ramène plus haut encore. Le 10 juin 1830, âgé de sept ans il a vu — et il les voit toujours — les soldats français embarqués à Toulon pour l'expédition d'Alger faire escale à Palma et s'y ravitailler. Il se représente leurs uniformes, leur alerte va-et-vient à travers la ville. Ils étaient débarqués l'après-midi. Le lendemain matin, l'enfant va au quai pour les revoir. Plus un seul de ces vaisseaux qui, la veille, couvraient le port! Au jour naissant ils avaient pris le large.

Felanitz est situé au sud de Manacor, la grotte d'Arta au nord. Il me faut donc repasser par l'hôtel Feminies, qui appartient au même propriétaire que la grotte. Il exploite l'un et l'autre au grand dommage du voyageur. Il y a six lieues de Manacor à la grotte. Six lieues de plat pays. A la cinquième on traverse un village. Le *birlucho* s'arrête devant un cabaret. Le cocher y entre, avale un verre d'anisette, puis, quelques pas plus loin, va frapper du manche de son fouet à une porte de maison basse au-dessus de laquelle on lit : « *Roig, guia da las Cuevas :* Roig, guide des grottes. » De l'intérieur, une voix de basse répond : « Oou! », ce qui veut dire : « J'entends. Ne frappe pas davantage. Ne brise pas ma porte, je t'en prie. Je m'apprête à sortir. » Le guide paraît et j'éclate de rire, si drôlement la nature l'a disgrâcié. Avez-vous vu au Louvre, dans la salle Lacaze, ce nain pied-bot, de Ribera, qui tient embrassé du bras gauche un bâton plus haut que lui? Tel à peu près mon homme. Il est petit, petit. Il est grêlé. Il marche talons joints, jambes tournées en dehors. Son nez rond se relève effrontément. Il tient, lui aussi, appuyé sur l'épaule, un long bâton, à l'extrémité duquel une lampe à esprit-de-vin se balance. Comme si ce n'était pas assez des bizarreries de sa structure, ne les aggrave-t-il pas par un marcher cérémonieux de suisse d'église, par un air d'importance qui semble dire : « Je suis celui de qui la fonction est de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre — pour trente sous! Aussi, voyez, je ne ris point. Est-ce que j'ai le droit de rire? » Un volumineux cahier à couverture de parchemin, qu'il tient dans la main gauche, ajoute à cette gravité, contre laquelle s'amuse à protester son

visage dépourvu de poil comme celui du cocher, comme celui de la plupart des paysans majorquins. Les moustaches ne poussent que sur l'élite des citadins. Est-ce un effet d'atavisme? La règle ayant été autrefois de se tenir rasé, le menton et les lèvres ont-ils fini par perdre toute capacité de poil?

On trotte vers la mer, jusqu'à une plage arrondie en quart de cercle entre deux promontoires boisés de pins. Le cheval dételé, attaché à un arbre, mes deux lascars s'égaillent par les vergers, par les vignes, me reviennent pourvus de raisins, de pêches et de figues. Avec du pain qu'ils ont emporté, voilà leur déjeuner conquis. Un douanier basané qui surveille, armé d'un long fusil, ce point de la côte, les regarde faire, tout en avalant des escargots qu'il a grillés sur un feu de brindilles. Pour boisson, de l'eau qu'il a dans une gourde. Je lui offre du vin de l'hôtel Feminies. Il le refuse noblement, mes deux compagnons aussi : « Mes compliments pour votre sobriété, leur dis-je. — *Coustoume* (coutume), me répond le guide, — Et la grotte, où est-elle? — Là. » Il me désigne du doigt le promontoire de gauche. « Allons-y donc ! — Non. — Pourquoi non? — *Descanso* (repos). » Tiens, pensai-je, les guides, ordinairement, bavardent ; celui-ci parle bref. Puisque la sieste est de rigueur, étendons-nous sous ce pin. L'herbe est maigre, mais l'ombrage compact. A mon réveil, le douanier avait disparu ; le cocher, retiré dans le *birlucho*, dormait, et, debout devant moi, le guide, toujours laconique, me criait :

— *Bamos* ! (Allons !)

Solitude complète. Pas d'autre bruit que la monotone et sourde musique des vagues. Le cocher, je suppose qu'étendu dans le caisson du *birlucho*, il ronfle toujours. Le guide, je l'aperçois par intervalles qui plonge dans une autre mer, cette vigne jeune et opulente en feuilles, pour y cueillir des escargots ; jamais ils ne sont plus savoureux qu'en cette saison. Un sentier à peine tracé gravit à ma gauche, sur l'extrême bord du promontoire. Nous le suivons. Nous aboutissons à une plateforme, close par un mur qui, au milieu, s'ouvre en porche, dessinant une arche naturelle de courbe parfaite. De là on ne voit que la mer et on n'est vu que de la mer. Elle joue à la racine du rocher à pic, à une dizaine de mètres au-dessous de moi. Ce porche est l'ouverture de la grotte.

C'est bien par des trous pareils que l'imagination grecque faisait descendre aux enfers les héros et les demi-dieux qui en avaient reçu permission. Plutôt qu'un porche, c'est un bâillement de rochers. C'est une énorme mâchoire et qui me rappelle celle de Gargantua, d'après un dessin de Gustave Doré. Mon guide et moi nous y figurons les pèlerins de Rabelais. La plate forme s'y continue l'espace de cinq ou six pas, opprimée presque à la fin par la voûte qui va toujours s'abaissant. Il faut que je me courbe. Tout d'un coup le noir, le néant d'un précipice. Un escalier s'y enfonce, taillé dans le roc en 1860, me raconte mon compagnon, pour faciliter à la reine Isabelle la satisfaction de sa curiosité. Il est de tradition que chaque souverain ou souveraine de l'Espagne aille se montrer aux Majorquins au moins une fois dans le cours de son règne. Peu de temps après son avènement, Alphonse XII n'y a pas manqué. Au bas de l'escalier, qui n'a que dix marches, une pièce étroite recueille quelques lueurs du jour d'en haut. Cependant le guide a allumé sa lampe à esprit-de-vin et, tenant le bâton à l'autre bout duquel elle est accrochée, il en promène le long des murs, pour mon examen, la clarté fumeuse. Elle me permet de voir en face de moi une baie de la largeur d'une porte, véritable entrée de la grotte : cette pièce-là n'en était que le vestibule.

Une heure durant, je me promène dans les appartements d'un magicien, architecte et sculpteur ensemble, fantaisiste en ses inspirations, allant de préférence au terrifiant, au diabolique, poète outré et extravagant, qui s'amuse de ses propres inventions, qui ne se satisfait pas des figures de forme naturelle, qui lassé de la beauté, imagine des difformités. Dans la substance du promontoire il s'est creusé huit salles. Dans chacune, pour l'étonnement de ses yeux, il a prodigué de frénétiques ornements. A première inspection, ils paraissent n'avoir d'autre raison d'être que leur propre folie, tant ils ont poussé du sol, des murs, de la voûte, en ligne et en contours indisciplinés. Mais, à les regarder d'ensemble, on s'aperçoit que tous concourent à une impression unique, à laquelle répond une seule dénomination. Les gens du pays l'ont bien vu : s'ils ont appelé *El Infierno* la salle où je suis d'abord entré, c'est que le mystérieux architecte a voulu que les allongements de stalac-

tites suspendus au-dessus de nos têtes ou émergeant des côtés s'épanouissent en buissons de flammes et serpentassent en langues de feu. Il ne manque à l'illusion qu'un démon s'élançant muni d'une fourche. Mais il ne tient qu'à vous de l'y voir. L'art des grottes est différent du nôtre. Si précise que vous paraisse la forme sculptée dans la stalactite, une autre forme s'y substituera, si vous le voulez. Quelle autre? Celle que réclame, pour être complété, le décor ambiant. Appelez-la donc des profondeurs de l'ombre. Changez de place, pour changer de point de vue, et vous verrez qu'elle viendra se joindre au peuplement pétrifié. Le dessin de la grotte se prête à votre imagination. N'est-ce pas merveilleux? Il s'y prête comme les nuages blancs qu'on regarde longtemps voguer dans le ciel, se déchirer, se recoudre, et contrefaire, à chaque mue, des choses terrestres. Ces souplesses de sculpture, c'est à ces ténèbres que la grotte les doit. La salle est haute et la lampe du guide n'en éclaire pas la partie supérieure, en sorte que les ténèbres, bougeant à mesure que vous bougez, montent ou descendent, gagnent de la stalactite ou en perdent, et, par cet avancement ou ce reculement, grandissant ou diminuant la figure que vous n'avez cessé de regarder, la transforment d'une manière fantasmagorique. Ces changements partiels n'entraînent pas celui de la salle considérée dans son ornementation générale. La vision d'enfer demeure intacte.

L'architecte ne l'a pas répétée. Il avait trop de génie pour cela. Dans sa seconde pièce, il s'est donné le luxe d'une ménagerie : des chiens, des chats, des lions, des tigres, une girafe, un éléphant. Les chats sur leur train de derrière, les chiens debout, hérissés, prêts à mordre : les tigres rampent, les lions reposent sur leur ventre, la girafe rentre à moitié dans le mur, terrifiée par ce dévorant voisinage, et l'éléphant se tient, comme tous les éléphants, impassible. Tout ce monde animal a la peau noire. En la touchant du doigt on s'enduit d'un noir d'encre. C'est qu'il pleut sur eux, goutte à goutte, lentement, du haut d'une gouttière qu'on ne voit point. C'est cette gouttière qui les a créés. Ils sont chacun le produit d'une goutte d'eau répétée depuis des ans, depuis des siècles peut-être. Elle contient une substance calcaire qui se solidifie en touchant le sol, et qui vient épaissir la croûte de ses devan-

cières. En marchant, on se butte à des excroissances qui sont des animaux en formation. Des pattes sans corps manquent de vous faire choir. En langage scientifique, ces pattes grandissant hors du sol sont des stalagmites, par opposition aux stalactites qui pendent de la voûte; les stalagmites sont noires, comme il convient à ce qui vient d'en bas, les stalactites blanches, comme il convient à ce qui vient d'en haut.

Il arrivera un jour où, à force de pousser en sens inverse, stalactites et stalagmites se joindront. Un jour viendra où les matières blanches et noires auront empli ce grand vide, un petit canton apparemment d'une de ces immenses cavernes où vivaient nos ancêtres. Elles devaient s'enfoncer bien loin en hautaines avenues, sans le barrage de ces murs qui les divisent aujourd'hui en salles et qui déjà sont formés par la rencontre des stalactites et des stalagmites, en des points où l'égouttement abonde. Elles étaient pour l'homme, une fois que l'espace en avait été reconnu et les issues gardées par ses compagnons, un gîte sain et sûr. Sa chasse finie, les fauves affrontés, la grotte lui offrait la paix de ses intérieurs profonds. Il y respirait à l'aise : je ne m'y suis pas senti étouffer. Aucune hostilité, fût-ce de vermine, ne venait déranger son sommeil ni son repas : je n'y ai entendu aucun bruit, pas même ces timides frottements, rampements, grincements qui, dans les lieux obscurs, marquent la mystérieuse vie des bêtes de l'ombre. La flamme de la lampe s'est multipliée en torches qu'on remue dans l'eau verte d'un petit lac: sa nappe a gardé l'uni du miroir; aucun floc fait par un corps plongeant, aucun de ces rejaillissements que suivent de mouvants cercles d'onde n'a attesté la terreur et la fuite d'un animal invisible. La blancheur de la stalactite n'est souillée par nul contact visqueux. Le recueillement qui tombe de la hauteur des voûtes n'est pas troublé par un frôlement d'ailes de chauve-souris.

Gagné par ce silence, le visiteur ne dit mot, retient inarticulée dans sa gorge l'expression de son étonnement. Le laconisme du guide s'explique ainsi peut-être. Ce n'est pas impunément qu'on fréquente chez une majesté de nature, qu'on se frotte à des chiens qui n'aboient pas, à des lions qui ne rugissent jamais, à un enfer éternellement suspendu en menace muette, qu'on se glisse entre les colonnes qui, de partout dans la seconde salle,

s'élancent pour aller se perdre au fond des ténèbres. Pas une qui soit taillée sur le patron de l'autre. Celle-ci lisse comme un tronc de platane, celle-là cannelée, une troisième ornée d'un enroulement de feston, une autre encore dardant à hauteur d'homme les pointes, en façon de feuilles, d'une collerette. Les architectes devraient bien venir ici pour apprendre à se décrasser de la symétrie, de l'uniformité. Toutes différentes qu'elles soient, ces colonnes, c'est une émotion unique qu'elles produisent, une émotion sacrée, une émotion de temple, de cathédrale, augmentée par la salle où se déploient des ailes d'anges et s'érigent des saintes vierges. Les cavernes devaient induire leurs hôtes en religion. Comment ne pas croire au surnaturel quand on vit sous le grandiose et le fantastique, quand la grotte fournit et l'église, et les tableaux de ciel et d'enfer, et un autel que voilà, avec son large entablement : quand elle tient fixées sur vous des figures redoutables de dieux et des figures tendres de déesses ; quand elle invite au culte, qu'elle semble attendre l'adoration, et que, reproduisant, plus grandes et plus riches, les formes animales et végétales, avec des formes architecturales dont les hommes d'autrefois ne rencontraient pas les pareilles sur terre, elle allume dans les imaginations primitives l'idée d'un créateur souterrain !

Derrière le mur qui termine la dernière salle et m'oblige à rebrousser chemin, qui sait à quelles étranges constructions il s'était complu, ce génie fantaisiste, à quelles cocasseries amusé, avec quelles facéties avaient peut-être alterné ses fureurs d'architecture ? Voici une salle toute fourmillante d'araignées gigantesques, une autre où les stalactites se suspendent en grappes de saucisson, une autre où de monstrueux poissons volants ouvrent de larges gueules comme pour terrifier encore un saint Antoine qui n'est plus là. Vraiment, cet architecte maniait également bien le comique et le tragique...

Le guide me revient. Son mouchoir, qu'il tient par les quatre bouts réunis, forme une longue poche pendante et gonflée par les escargots. Le cahier à couverture de parchemin, dont je l'avais vu se munir à son départ, il me l'apporte avec un encrier et une plume. C'est pour que j'y appose mon nom à l'exemple de ceux qui ont visité la grotte avant moi.

Pour ne pas contrarier cet homme, je me soumets à la formalité. De moi-même, l'idée ne me viendrait pas de perpétuer mon passage, en un lieu réputé malaisément accessible, par l'inscription de mon nom sur un registre, ou sur un arbre, ou sur un rocher, — comme on le fait cependant par tous pays, en vertu d'un instinct commun à Victor Hugo, qui n'y manquait pas, et au paysan qui sait à peine tracer ses lettres. En Espagne, chaque fois que je suis monté dans un compartiment de troisième classe, j'ai vu des voyageurs tracer leur nom et la date sur une des parois du wagon.

Après m'être exécuté, je feuillette les pages manuscrites. Les pensées, jugements, réflexions tiennent plus de place que les signatures. Ce sont des témoignages d'impression, la plupart espagnols. Quelques-uns français, encore moins d'anglais. Dieu quel flot de sottises m'a sauté à la face! Quelle impuissance à rendre ce qu'on a vu! Quelle indigence d'idées sur un phénomène pourtant extraordinaire! Quel vague de phrases qui auraient pu s'appliquer à n'importe quel grand spectacle naturel! Parfois, la naïveté sauvait l'insignifiance. L'entrelacement de deux signatures d'amoureux me les montrait plus attentifs à leur amour qu'aux dessins des stalactites, heureux de s'enfoncer dans les ténèbres de la grotte pour y resserrer leur tendresse. Mais les inscriptions françaises, c'était autre chose et pire que cela. C'étaient l'étourderie devant les chefs-d'œuvre, la prétention à les mesurer d'un mot cavalier; c'était l'occasion allègrement saisie de faire de l'esprit, de tirer de sa cervelle quelque chose de brillant, de scintillant, « qui eût l'air d'une pensée », comme dit Figaro; d'éblouir enfin par une cabriole, je veux dire un calembour, un jeu de mots. Ce cahier me faisait toucher du doigt la manie nationale. Devant ce cahier, je n'étais pas fier d'être Français. Le seul modeste de mes compatriotes avait écrit : « Les mots me manquent pour... » Eh bien, alors, tais-toi! A côté, je lisais : « Monsieur et Madame X..., de Lyon, admirent sincèrement la grotte et regrettent non moins sincèrement l'absence de chemin de fer, de restaurant au bord de la mer, et, en général, de tout le confort de la civilisation... »

V

Le point d'embarquement le plus rapproché de Minorque est la baie d'Alcudia. Chaque jeudi, entre trois et quatre heures du matin, le bateau qui de Barcelone se rend à Port-Mahon jette l'ancre à deux milles en mer et attend que des barques de pêcheurs lui apportent gens et marchandises. Il fait nuit, quand je traverse en voiture l'antique cité d'Alcudia, endormie, maisons closes, — pas une lumière, — à une demi-lieue de la mer, dans une enceinte de remparts, noircie et entamée par l'effritement du ciment. Nous sommes entrés par une porte basse, ronde, coiffée d'un cintre de longues pierres rayonnantes, ouverte dans l'épaisseur d'une tour carrée, basse, que flanquent deux autres tours carrées aussi, mais hautes. Construction romaine : Alcudia remonte aux guerres puniques. Elle a été un enjeu, petit il est vrai, des deux longues parties que l'Europe et l'Afrique ont jouées sur la Méditerranée, d'abord par les Romains et les Carthaginois, puis par les Chrétiens et les Sarrazins. Quand la conquête de l'île par les Espagnols, devenue définitive, a permis aux villes maritimes de croître sans de trop fréquents assauts, Alcudia, elle, a commencé de dépérir. Elle se vit enlever sa suprématie par Palma. Elle était de celles qui ont besoin du trouble pour prospérer, qui augmentent alors leur population de celle des campagnes environnantes réfugiée en leur abri. La sécurité revenue, ce sont d'autres villes qui en profitent, sans vieilles murailles celles-ci, sans appareil guerrier, sans aucun de ces vestiges de passé militaire qui gênent, comme un témoignage de valeur, l'humeur pacifique des commerçants. Il faut dire qu'Alcudia est aussi défavorablement située pour la paix qu'elle l'était favorablement pour la guerre. Afin d'être plus difficile d'approche, elle s'était assise entre des marais : ces marais l'ont défendue, mais ils se sont cruellement payés de

leur service. Dans leur profondeur vaseuse, il s'était fait une longue accumulation de fièvres. Un jour, elles montèrent à la surface, s'échappèrent à l'air et assiégèrent Alcudia plus funestement que ne l'avaient fait les Maures. Cette peste indigène agissait à la façon d'un poison lent. Elle avançait la vieillesse. Elle précipitait la décrépitude. Elle écourtait la durée d'une génération. Elle balayait la famille avant que les enfants en eussent formé une autre. Elle réduisait une à une les maisons au silence. A la fin, les survivants désertèrent, emportant meubles et hardes, comme on sort d'une ville rendue quand on a obtenu la vie sauve.

Alcudia fut dès lors une ville morte, une Pompéi de la désertion. Pollensa recueillit ses pêcheurs de corail. Ce fut devant la plage de Pollensa que les bateaux firent escale. Ainsi le destin n'avait pas voulu que la guerrière Alcudia vécût en paix et de la paix. Elle était comme ces vieux soldats façonnés à la guerre par de longues campagnes qui, licenciés, n'ont plus rien à faire que de mourir. Ce fut, du moins, une ville en catalepsie. Elle se ranime aujourd'hui. Un peu d'air respirable flotte autour d'elle. Les germes de mort qui tenaient la campagne lui soufflent encore jour et nuit leur haleine empoisonnée; elle les attaque par des machines à vapeur qui, fouillant le sol, en aspirent l'eau croupissante, les herbes pourries, la vermine des marais, précipitent ces immondices dans des canaux creusés tout exprès, pour qu'ils les dégorgent dans la grande mer purifiante. On raconte qu'après la reprise de possession d'Alcudia par ses habitants, ceux-ci s'examinaient les uns les autres, inquiets si leur visage ne jaunissait pas, ne se creusait pas comme autrefois... Le temps de me remémorer cette histoire, et la voiture ressort d'Alcudia par une autre porte basse trouée dans le rempart. A droite du chemin, un clapotement de vagues; à gauche, une rangée de maisonnettes; en face, un barrage de rochers qui nous fait mettre pied à terre.

L'une de ces maisonnettes, ouverte en boutique au rez-de-chaussée, projette au travers du chemin une fluette lumière. C'est là qu'on passe les heures d'attente. Une quinzaine de voyageurs y sont déjà : les uns assis ou mi-couchés sur des chaises, des bancs, sur de grandes couffes remplies de piments,

sur des sacs remplis de pommes de terre, les autres debout devant un comptoir, le verre en main, buvant de l'anisette ou causant avec le patron : un vieux marin qui, les nuits d'escale, joint à sa pêche les profits d'un débit de boissons, de tabac, de menus comestibles. Tout ce monde tenant, par terre entre ses pieds, valise ou sac de voyage, tout ce monde fumant, tout ce monde jacassant. Parmi les vêtements de coutil rayé, la robe d'un prêtre fait une tache noire. Une seule femme, en mantille, qui dort, la tête reposée sur les genoux de son mari. Descendant des solives du plafond, des chapelets d'ail et la tige d'une lampe comme en ont les pauvres gens en Espagne : cuvette triangulaire en fer au fond plat, couvert d'une nappe d'huile, aux bords relevés s'allongeant à chaque angle en bec par où passe une mèche. Quand elle vient à fumer, on la mouche à petits coups de doigt. Arrive un *ciego*, muni de sa guitare. Je lui donne un peu de monnaie. Il me donne, lui, du « *caballero* », et j'ai, par-dessus le marché, le régal de son râclement. Un cri venu de la mer paralyse tout à coup sa main sur les cordes, un cri où il y avait du jappement, du miaulement, de l'aboiement, du hennissement, du braiement, du grognement, avec un peu de rugissement, le tout déchirant l'oreille. C'est le vapeur qui nous appelle par la voix de sa sirène. Comme les camarades, je charge ma valise sur mes épaules. Comme eux, je marche à la suite du patron redevenu marin, d'épicier et de cabaretier qu'il était. Comme eux, je prends place dans une barque, dont il se met, aidé par un autre marin, à manœuvrer les rames. Sur le flanc du navire, l'escalier de fer est appliqué. Encore une brassée et nous en saisissons la rampe, lorsque notre rameur : « Pardon, fait-il, pas si vite ! C'est deux réaux (50 centimes) par voyageur, et un réal par bagage. »

Pour mettre la main à la poche, chacun se relève. Mais, sous ce mouvement, la barque penche : « Ah ! mon Dieu ! s'écrie la femme à la mantille, nous nous noyons ! » Un enfant pleure. Enfin, péniblement, longuement, la perception se fait, cependant que du pont du navire des hommes, qu'on ne distingue pas, nous crient : « Dépêchez, n... de D... dépêchez ! — Attention, reprend le rameur : c'est pas tout ça... (La barque penche et l'enfant pleure de plus

belle.) J'ai à vous dire que la semaine dernière des voyageurs ont profité de l'obscurité pour me passer des pièces fausses. Aussi prierai-je un de ces messieurs d'allumer une allumette pour que je vérifie la monnaie. »

Soupçonnait-il juste? Je le crus, à la bordée d'injures que lui lancèrent les voyageurs subitement plus déchaînés que la mer. « Assassin! tu as donc juré de me faire mourir ici! Que le feu du ciel t'embrase! » L'insulté ne perdait pas la tête. Mais, comme il se baissait pour éloigner la barque, d'un coup de rame, une vague la souleva si favorablement qu'elle lui fit choquer l'escalier. Je saisis la rampe, je m'élance sur le premier degré, talonné bientôt par mes récalcitrants... C'est ainsi que je quittai Majorque.

ÉDOUARD CONTE.

LA SYNTHÈSE DES ARTS

Les arts individuellement ont produit tant de chefs-d'œuvre qu'ils semblent épuisés, ou près de l'être. L'évolution sociale nous promet des inspirations nouvelles, mais en technique nous ne pouvons plus rien découvrir. Notre musique même, si récente, est à bout de ressources : aucune agrégation harmonique n'a été inventée depuis J.-S. Bach, aucune forme symphonique depuis Beethoven. Seul un bouleversement comme l'invasion des barbares dans l'empire romain pourrait revivifier chaque mode esthétique en détruisant les œuvres et les traditions : mais le cataclysme social qu'on nous prédit n'aura sans doute pas de conséquences aussi radicales.

C'est dans les arts eux-mêmes tels qu'ils existent qu'il faut trouver leur rajeunissement. Il est permis de penser qu'on y parviendra en effectuant ou plutôt en achevant leur synthèse.

Le spectacle des luttes artistiques contemporaines me confirme dans cette opinion. La caractéristique des jeunes écoles me paraît un effort vers des formes complexes, qui expriment à la fois des sensations et des idées d'ordre esthétique

différent. L'effort est malheureusement peu réfléchi. La plupart de nos novateurs manquent d'idées générales ou des multiples connaissances techniques nécessaires, et c'est aux arts isolés, non aux arts associés qu'ils demandent une signification synthétique. Les musiciens s'exténuent à des effets littéraires, les poètes à des effets de couleur ou de musique. Le public ne comprend plus, les créateurs se découragent et l'anarchie envahit l'art.

Essayons de débrouiller la question.

Sous quelles formes la synthèse des arts est-elle impraticable?

Sous quelles formes est-elle possible et a-t-elle été déjà réalisée?

MUSIQUE

La musique, réduite à ses ressources, la musique pure est-elle capable d'une expression synthétique, peut-elle avoir, outre sa signification propre, une signification littéraire, plastique ou dramatique?

J'en doute fort, car elle se définit : la combinaison des sons produits par le chant des voix ou des instruments. C'est, par conséquent, un art abstrait, ne formulant que des idées et des sentiments très généraux, comme la vitesse, la lenteur, le calme, le trouble, la joie, la souffrance.

On va m'opposer des exemples tirés de l'œuvre de Beethoven. Ses sonates et ses symphonies n'expriment-elles pas des idées particulières? Ainsi le premier morceau de la symphonie en *ut* mineur ne développe-t-il pas l'idée de fatalité?

Nullement : car, si nous ignorions (oh! les biographes!) que le rythme de cet *allegro* s'associa dans l'esprit de Beethoven au rêve de la Fatalité frappant à sa porte, l'*allegro* n'en aurait pas moins une signification complète, n'en serait pas moins un chef-d'œuvre à l'exécution duquel des instruments et des instrumentistes suffisent. L'idée de fatalité a pu inspirer à Beethoven ce rythme persistant, non cette exposition, ce développement, cette conclusion, qui ne relèvent que de la logique musicale. Il ne faut pas confondre l'art avec les sen-

sations et les pensées qui le font naître. Les phénomènes du monde externe et du monde interne agissent sur le musicien comme sur les autres artistes, et l'anecdote à laquelle je viens de faire allusion n'a, entre beaucoup de semblables, qu'un intérêt documentaire. Les belles œuvres se passent de documents.

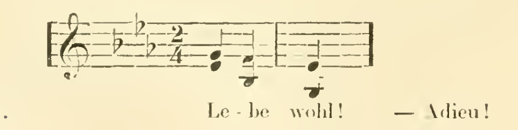
— Mais le « *lebe wohl*[1] » de la XXVIe sonate, le « *muss es sein, es muss sein*[2] » du XVIe quatuor? Ces indications sont de la main même de Beethoven. L'entremêlement des « *lebe wohl* » à la fin des « adieux », les premiers accords de « l'absence », la longue pédale qui annonce « le retour », ne perdraient-ils pas de leur beauté si l'on en supprimait le commentaire? Et s'expliquerait-on l'horrible contrepoint placé sous le thème « *es muss sein* » si Beethoven ne nous affirmait en bon allemand que « cela doit être »?

Ces dernières objections sont plus fortes, mais l'on m'accordera que de semblables velléités littéraires sont très rares dans l'œuvre instrumentale du maître, qu'elles nécessitent l'adjonction de la parole au son, et qu'elles influent peu sur l'architecture des morceaux où elles se manifestent, architecture en son ensemble toute musicale. En somme, quelques pages exceptionnelles et, avouons-le, discutables du symphoniste roi ne suffisent pas à justifier une conception littéraire de la musique pure.

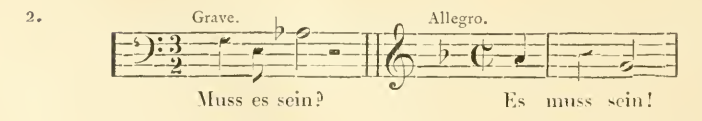
Une conception plastique de cet art serait plus rationnelle, mais l'impossibilité d'imiter d'une manière intelligible les bruits de la nature lui enlève presque toute valeur.

Le rythme léger des cordes dans une pièce pour clavecin,

1.



2.



Muss es sein?	Faut-il?	*Littéralement :*	Cela doit-il être?
Es muss sein!	Il le faut!		Cela doit être!

de Rameau, l'arpège rauque du hautbois à la fin de la *Danse macabre*, de M. Saint-Saëns, n'auraient pas de signification pour l'auditeur si Rameau n'avait eu soin d'appeler sa petite fantaisie « la Poule » et de mettre *co, co, cô, co, cocodai*, sous les notes imitatives, ou si M. Saint-Saëns ne nous avait annoncé le chant du coq dans la notice de son poème symphonique. Je ne sais guère que Beethoven qui soit parvenu, dans l'*andante* de la Symphonie pastorale, à reproduire d'une manière frappante, avec la clarinette, le chant du coucou : il y a joint, du reste, des appels de hautbois et des trilles de flûte beaucoup moins précis dans leur imitation de la caille et du rossignol. Si nous ajoutons que les timbales jouent assez bien le tonnerre, et la grosse caisse le canon, on reconnaîtra que les effets plastiques de la musique se réduisent à des puérilités.

A plus forte raison, le compositeur ne peut-il décrire avec des instruments sonores des fragments du monde visible. Qu'il orne ses productions de titres non musicaux, c'est tout ce que nous lui passerons : encore ces titres, le plus souvent inutiles, seront-ils courts de manière à ne pas troubler l'auditeur.

Refusant à la musique pure l'expression littéraire ou plastique, je lui refuse par cela même l'expression dramatique, puisque le drame est littérature ou théâtre, combinaison de plastique et de littérature.

Nos compositeurs ne sont pas toujours convaincus de ce caractère abstrait de la musique pure, et certains n'hésitent pas aujourd'hui à écrire une symphonie avec l'intention d'y reproduire un tableau ou un poème. Les lois de la symphonie ne s'accommodent pas de ces tentatives. Faites pour donner à la musique une signification parfaite en soi, elles s'altèrent et se transforment au contact d'un élément étranger. Une symphonie ainsi composée n'est plus une symphonie, mais une fantaisie pittoresque ou dramatique séparée du spectacle ou de l'action qu'elle commente, c'est-à-dire une œuvre inintelligible, sauf pour l'auteur.

La synthèse des arts est impraticable sous une forme strictement musicale.

PLASTIQUE — LITTÉRATURE

J'ai vu à Londres des paysages de Turner, à Paris des nocturnes de M. Whistler, à Bruxelles des fantaisies d'un jeune artiste doué, M. Robert Picard, qui m'ont donné l'impression commune d'une peinture de chevalet réduite à des rapports de couleur. Comment expliquer ces œuvres mystérieuses si ce n'est par le besoin inconscient d'associer la peinture à des expressions abstraites d'ordre musical ou poétique, par le besoin d'une synthèse des arts?

Mais, s'il est une forme en laquelle la synthèse ne puisse s'accomplir, c'est bien la peinture, art concret, art plastique, réduit à l'imitation de la nature visible ou d'éléments à elle empruntés.

L'expression littéraire, par contre, ne saurait se délimiter aussi brutalement. Inséparable du langage, lui-même inséparable de la pensée, elle revêt une forme concrète aussi bien qu'une forme abstraite et se rattache à la plastique par sa force descriptive, à la musique par la variété de ses rythmes et de ses résonances. Ce ne sont là pourtant que des analogies dont la supériorité intellectuelle et l'infériorité sensuelle du mot, comparé à la couleur et au son, nous donnent la mesure.

De l'analogie à l'identité il n'y a qu'un pas. Des poètes contemporains l'ont franchi. Confondant l'idée et la sensation, ils ont voulu réaliser la synthèse des arts en littérature et ont rêvé les uns de peindre, les autres d'orchestrer avec des mots.

Prenons le célèbre sonnet de Rimbaud :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes, etc...

« La langue est nette et reste claire quand l'idée se fonce ou que le sens s'obscurcit », écrit M. Verlaine de ce sonnet.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

a affirmé, d'autre part, un poète à qui nous devons, comme à M. Verlaine, un *Art poétique*.

C'est plaisir que de donner raison au délicieux chanteur des *Fêtes galantes*. La forme du sonnet des voyelles est en effet aussi claire que sa conception est absurde.

Rimbaud, découvrant un jour dans les arcanes de sa fantaisie que les voyelles avaient des couleurs, a cru pouvoir nous l'affirmer en un sonnet. Il a seulement oublié que les épithètes noir, blanc, rouge, vert, bleu, ne nous donneraient pas la sensation directe, mais la sensation réflexe des couleurs, et que cette sensation, déjà faible en soi et paradoxale, s'émousserait dès le second vers par l'impossibilité d'accrocher les épithètes aux voyelles des mots. Il n'avait qu'un moyen de produire l'effet voulu : colorier de leur nuance propre toutes les lettres voyelles du sonnet. Or la poésie n'est pas faite pour être vue, mais pour être entendue, et l'écriture n'est que l'accessoire du langage.

Au reste, le bon sens n'était pas la qualité maîtresse de Rimbaud : dans le mot vert je trouve E qui est blanc, dans le mot blanc A qui est noir, et ainsi de suite. Au fond, le sonnet des voyelles, j'aurais dû commencer par là, est une « fumisterie »; mais, quand la « fumisterie » prend une forme artistique, elle en impose et il n'est pas inutile de la mettre à nu pour en diminuer les ravages.

Mieux encore, M. Zola, ce grand lyrique dévoyé, nous a décrit dans *le Ventre de Paris* un concert d'odeurs :

« Le camembert, de son fumet de venaison, avait vaincu les odeurs plus sourdes du marolles et du limbourg; il élargissait ses exhalaisons, étouffait les autres senteurs sous une abondance surprenante d'haleines gâtées. Cependant, au milieu de cette phrase vigoureuse, le parmesan jetait par moments un filet mince de flûte champêtre, tandis que les bries y mettaient des douceurs fades de tambourins humides. Il y eut une reprise suffocante du livarot. Et cette symphonie se tint un moment sur une note aiguë du géromé anisé, prolongée en point d'orgue. »

Le galimatias est parfait : car, si les mots peuvent à la rigueur nous rappeler les sons des instruments de musique, les instruments de musique sont par bonheur impuissants à nous rappeler les pestilences des fromages.

Passons à la *poésie instrumentale*. Voici un refrain de M. Ghil, le maître du genre :

Et vive vive vive — à l'été là iront... *(bis)*
Là! iront les filles, de *rire* Y ri quand! leur
Clôt les yeux Qui là Y guette y guetteront
(Et vive vive vive — à l'été là iront)
Clôt le baiser Y ri (et vive vive vive)
Là! iront au gué les filles, iront au gué!...

L'intention du poète est, je présume, de produire un effet de sonorité aiguë par l'accumulation de mots où dominent les voyelles fermées *é* et *i;* mais l'effet n'est obtenu qu'au détriment de la signification intellectuelle, et il faut admettre pour le comprendre que les mots se passent de cette signification. Les origines, la raison d'être du langage démentent une pareille théorie.

En outre, la création d'une langue faisant double emploi avec la musique ne me paraît pas urgente, et je suis persuadé qu'un trio de flûtes eût beaucoup mieux rendu la pensée de M. Ghil que le refrain précité.

Tout cela est en vérité par trop commode, car c'est précisément l'accord du sens des mots avec les exigences musicales du rythme et de la rime qui rend la tâche du poète si ardue, si noble et artistique. Les formes de Lamartine, d'Hugo, de Baudelaire, de M. Verlaine sont au moins aussi harmonieuses que celles de M. Ghil, et elles ont le double avantage d'être intelligibles et de nécessiter des aptitudes et du talent. Que les *instrumentistes* nous prouvent leurs connaissances techniques en musique et en poésie ; et nous serons convaincus de leur sincérité lorsqu'ils proclament l'insuffisance de la musique et de la poésie à exprimer leurs conceptions.

Les aberrations dont je viens de rappeler quelques types ne sont pas rares aujourd'hui, comme ne sont pas rares les vices contre nature, auxquels elles ont le tort de ressembler.

Sous l'influence dégénérée de Baudelaire :

..... et j'aime avec fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière...

(Les Bijoux);

de M. Verlaine :

De la musique avant toute chose...
. . . .
Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la couleur, rien que la Nuance,
. . . .
De la musique encore et toujours...

(*Art poétique*) ;

de Wagner, — dont l'art multiple, à la fois dramatique, décoratif et musical, ne nous a guère été présenté en France que désagrégé ou mutilé, — la préoccupation d'une synthèse esthétique en littérature s'est emparée des prosateurs et des poètes. Elle ne devait aboutir qu'à la confusion des idées et des formes, car le langage a des limites, et la poésie, seule, est aussi impuissante à nous donner les sensations de la peinture et de la musique que ces arts, seuls, à développer un thème poétique.



J'ai montré que la synthèse des arts est impossible en des formes purement musicales, plastiques ou littéraires. Elle est, au contraire, logique en des formes complexes résultant d'une association de la musique, de la plastique et de la littérature.

Mêlons les trois arts. Différentes combinaisons se produisent : littérature et plastique ; plastique et musique ; littérature et musique ; littérature, plastique et musique.

Je laisse de côté les deux premières. L'union de la littérature et de la plastique crée le théâtre, et cette synthèse date de trop loin pour qu'il me reste rien à en dire. Celle de la plastique et de la musique, qu'on se représentera sous l'espèce d'une composition instrumentale exécutée devant un décor ou accompagnant une action mimée, offre peu de ressources isolée, et j'aurai l'occasion d'y revenir en traitant du drame lyrique.

Je parlerai en détail des deux dernières, mal connues, comme tout ce qui touche à la musique, et passionnantes, puisqu'elles ouvrent des voies nouvelles à l'art français.

LITTÉRATURE ET MUSIQUE

Ces langages se sont déjà mêlés en une forme consacrée : le *Lied*[1], courte pièce de vers chantée sur une trame harmonique ou symphonique.

En cet art qu'ont glorifié Beethoven, Schubert et Schumann, et, de nos jours, en France, MM. Duparc et Gabriel Fauré, la musique a un rôle secondaire. Elle s'efforce seulement de grossir les effets d'un poème conçu et exécuté en dehors de toute préoccupation musicale; elle ralentit et accentue la déclamation ; elle fortifie l'expression des sentiments. Sous le joug de la poésie, elle n'obéit plus à ses lois personnelles; ses thèmes chantés subissent les exigences de la prosodie ; ses thèmes d'accompagnement et ses tonalités, celles du sens des paroles. S'il en résulte parfois des manquements aux principes de la musique pure, nous n'en souffrons pas, puisqu'elle n'a plus ici de vie propre. Une admirable mélodie de M. Fauré, *Larmes*, nous offre l'exemple d'un *Lied* où la tonalité ne s'affirme qu'à la conclusion, lorsque la prolongation du sentiment exprimé commande le repos. Une semblable disposition tonale, dans une pièce de pure musique, causerait une impression d'incohérence.

Le poème, au contraire, conserve son indépendance : il n'a pas été fait pour la musique comme la musique pour lui; il reste ce qu'il était isolé, une œuvre strictement littéraire. Si belle que soit la musique écrite par Schubert sur *le Roi des Aulnes*, par M. Duparc sur l'*Invitation au voyage*, nous ne regrettons jamais son absence en relisant les deux poèmes ; ils sont de trop grande valeur intrinsèque, ont en eux toute leur raison d'être. D'autre part, nous n'imaginons pas l'œuvre

1. Les mots « chant », « mélodie » me paraissent trop vagues ; le mot « chanson », d'une accception trop restreinte.

des compositeurs séparée de celle des poètes, elle n'aurait plus de sens.

Le *Lied* est donc une combinaison incomplète : un des éléments a modifié l'autre et est resté lui-même invariable.

Mais supposons un artiste capable d'écrire et les paroles et le chant d'un *Lied*, ou des collaborateurs à même de se comprendre et de s'entr'aider, le poème, conçu avec la préoccupation de la musique, n'aura plus une existence aussi indépendante. Bien que dominant par sa signification précise, il se modifiera dans l'exécution pour faciliter la tâche musicale et, l'œuvre achevée, l'impression d'ensemble sera telle qu'isolé il perdra de sa valeur.

Wagner a obtenu cette unité dans ses *Cinq poèmes*, cinq chefs-d'œuvre, et c'est à la beauté de telles formes d'art que devrait réfléchir l'extrême gauche de la littérature et de la musique contemporaines. Des études doubles éclairciraient les idées des compositeurs sur la prosodie et l'accent, conduiraient les poètes à la création d'une langue lyrique qui nous manque cruellement.

Cette lacune n'est pas si malaisée à combler; le travail consisterait plutôt à simplifier qu'à amplifier. Le chant ralentit beaucoup la diction ; il nous faut donc, en gros : des mots courts, des phrases brèves, libres d'incidentes et de relatives; des rythmes très variés, à moins d'un effet spécial de monotonie; selon le besoin, des assonances et des rimes, non nécessairement rigoureuses, mais sensibles, c'est-à-dire rapprochées, leur éloignement obligeant le musicien à précipiter la mesure ou à des artifices difficiles tels que l'appui à des temps et à des harmonies symétriques ; enfin, une expression générale poétique et simple : la musique peut rendre toute leur fraîcheur aux mots, aux rimes, aux images dont la littérature a abusé et peut souffrir de termes trop raffinés ou en amoindrir l'effet.

Une semblable forme littéraire ne serait ni de la prose, ni de la poésie, mais un je ne sais quoi réunissant les avantages musicaux de la prose et de la poésie. La chanson populaire a trouvé sans le chercher ce langage. Hélas! on admire l'art populaire et on ne l'explique pas. Vouloir l'imiter, c'est vouloir que cette simplicité d'âme nous soit rendue, dont il est l'expression.

Écoutons le chant d'un pâtre comme nous observons la structure d'un flocon de neige ou d'une toile d'araignée.

L'union de la musique et de la littérature a été essayée par des moyens différents du *Lied*. On a imaginé la déclamation d'un poème sur une trame symphonique. Jusqu'à présent, aucune tentative de ce genre n'a été menée à bien, et je doute qu'il en soit jamais autrement. L'unité déjà difficile du *Lied* n'est plus réalisable ici, car le lien du chant manque et la parole introduit dans la polyphonie des sonorités non musicales. Il en résulte une gène entre les deux éléments; trop distincts, ils accaparent l'un ou l'autre l'attention de l'auditeur: l'impression d'ensemble exigible est nulle ou confuse. L'unique avantage d'une déclamation rapide est insuffisant pour qu'on lui sacrifie le plus puissant moyen d'expression, le chant, au détriment de l'effet général. Que penser d'un peintre qui exclurait une couleur de sa palette ou d'un violoniste qui ne jouerait que sur trois cordes?

La tentative tout aussi illogique du poème symphonique a, au contraire, abouti; et il me faut insister sur cette forme bâtarde, que d'illustres compositeurs : Berlioz *(Symphonie fantastique)*, César Franck *(le Chasseur maudit)*, M. Saint-Saëns *(Danse macabre)*, M. d'Indy *(Wallenstein)* ont rendue populaire.

Le poème symphonique consiste en une composition orchestrale développant un texte littéraire, dramatique ou simplement descriptif.

Berlioz, le créateur du genre en France, fut au moins conséquent avec lui-même. Concevant le poème symphonique comme un drame musical, il l'écrivait d'après les règles du drame musical et subordonnait entièrement la symphonie à l'action. Mais il ne se rendait pas compte que le programme du poème n'est pas uni dans le temps à la symphonie et ne tient pas lieu de décors ou d'acteurs. En effet, nous avons beau lire et relire, même pendant l'exécution, le petit papier que nous a remis une ouvreuse obligeante, nous ne parvenons pas à bien saisir la coïncidence des phases de la narration littéraire et des phases du développement musical : les points principaux, à la rigueur, nous apparaissent; les transitions et les détails nous échappent. D'où une impression générale douteuse, obscure; on songe à la négligence du singe

de la fable. Il faudrait, pour rendre intelligibles les poèmes symphoniques, placer dans l'orchestre un avertisseur indiquant à chaque moment les intentions de la musique : c'est revenir au drame lyrique, où l'avertisseur est l'action même, précisée par la réalité scénique.

Moins dramaturges et plus musiciens que Berlioz, les compositeurs qui ont repris sa tentative se sont rendu compte de l'impuissance du programme à dominer la trame orchestrale : aussi ont-ils respecté dans leurs poèmes symphoniques les lois de construction et de tonalité de la musique pure. Ils ne sont sortis d'une impasse que pour s'engager dans une autre, ces lois ne se conciliant pas avec les exigences du thème littéraire. L'erreur de Berlioz est franche : la leur est dissimulée. Dans la crainte qu'on ne leur reproche de mal savoir leur métier de musicien, ils prennent soin d'exposer et de conclure avec des idées et dans des tons semblables, même si la fin du poème diffère de son début, ce qui est le cas le plus fréquent. Dans la crainte qu'on ne leur reproche l'inutilité de leur programme, ils s'abandonnent à des complications de développement peu compréhensibles et à des puérilités imitatives d'un goût fâcheux.

Le poème symphonique n'échappe point à ce dilemme : ou il appartient à la musique dramatique, et son programme est insuffisant, ou il appartient à la musique pure, et son programme est inutile.

Je ne m'attarderai pas à la *légende dramatique*, poème dramatique chanté et accompagné de symphonies vocales et orchestrales. Telles la *Damnation de Faust* de Berlioz, la *Sainte Élisabeth* de Liszt. La confusion y est bien moindre que dans le poème symphonique, parce que la déclamation chantée du thème littéraire précise le commentaire musical, mais le milieu et l'action font tout de même défaut et l'imprimé dont dispose l'auditeur ne les remplace pas.

En somme, la synthèse de la musique et de la littérature se réduit au *Lied;* mais, comme cette forme, pour être parfaite, nécessite chez nous la création d'une langue lyrique, on conçoit quel vaste champ de découvertes elle ouvre aux poètes et aux musiciens à la recherche de l'inexprimé.

LITTÉRATURE, PLASTIQUE ET MUSIQUE

Dans cette combinaison, dont le théâtre lyrique est le produit, nous retrouvons les éléments du *Lied*, mais inséparables, cette fois, grâce à l'impossibilité de mettre en musique une œuvre de théâtre littéraire sans en éterniser la durée. On sait quelles mutilations ont dû subir le *Faust* de Gœthe, *le Cid* de Corneille, le *Don Juan* de Molière et tant d'autres chefs-d'œuvre pour être transportés sur nos scènes lyriques.

Ici donc, la valeur poétique du compositeur et, s'il ne peut se suffire, de son collaborateur, devient aussi indispensable que leur valeur musicale. Que de progrès n'avons-nous pas à tenter en ce sens! Quelle littérature que celle de nos librettistes et de nos musiciens! Dans quelle ignorance de la musique se complaisent la plupart de nos poètes!

Joignons à la déclamation chantée l'élément théâtral : et l'œuvre lyrique, drame ou comédie, surgira dans sa complexité. Les transformations de la musique au contact de la littérature et de la littérature au contact de la musique s'accentuent encore à la scène, dont les ressources plastiques entraînent l'infinie variété des développements poétiques et symphoniques. L'inspiration et la technique de l'écrivain, du compositeur, du décorateur, du metteur en scène, ne sont plus qu'au service de l'action ; et tous les effets irréalisables en musique, en peinture, en littérature deviennent rationnels par la réunion de ces formes dans le temps et l'espace et par l'appui qu'elles se prêtent mutuellement.

La musique, en particulier, n'est plus contenue dans les limites que la logique lui impose quand elle est isolée. Accolée à l'expression poétique des idées et des passions, elle la développe et la fortifie. Associée à la mimique, elle la précise et lui donne même une suprême intensité dans les scènes muettes ou lorsque les paroles sont en contradiction avec les sentiments. Qui ne se rappelle la pantomime d'Orphée cherchant dans les ténèbres l'ombre d'Eurydice, l'entrée de Beckmesser au troisième acte des *Maîtres chanteurs* ou l'air sublime

d'Oreste dans *Iphigénie :* « Le calme rentre dans mon cœur »?

La symphonie devient au besoin purement descriptive, comme au début du *Rheingold* ou dans la chasse royale des *Troyens*. Ce n'est pas en vain qu'elle nous dira les profondeurs d'un fleuve, les mystères d'une forêt, car nous avons le fleuve et la forêt devant les yeux. Ces tableaux en musique ne s'expliquent pas, sont l'ennui même au concert. Au théâtre ils produisent un effet prodigieux, je m'en suis convaincu aux représentations des *Troyens* à Carlsruhe, et à celles de la *Trilogie* à Dresde.

L'importance prépondérante de l'action scénique nécessite donc chez l'auteur ou les collaborateurs d'un drame lyrique des connaissances théâtrales aussi développées que les connaissances musicales et littéraires. Que d'efforts il nous faudra faire encore de ce côté! Combien d'entraves grossières à l'action dans nos opéras, et quelle mise en scène pitoyable!

*
* *

On voit en résumé que le théâtre lyrique est aujourd'hui la forme la plus complète de l'art synthétique et la seule qui permette la fusion du mot, du son, de la couleur.

Terminons par un raccourci de son histoire. La succession des grands musiciens dramatiques nous montrera le progrès constant, à travers les évolutions esthétiques, de cette idée de synthèse des arts qui n'est pas la moins curieuse du monde moderne.

Dans les tragédies de Lulli et de Rameau, l'union des paroles et du chant est déjà fixée par une déclamation rationnelle; mais la partie décorative et chorégraphique est trop indépendante de l'action : le sentiment dramatique, peu sensible chez Lulli, déjà développé chez Rameau est gêné dans son expression par l'insuffisance de la technique.

Les théories géniales de Rameau précipitent les réformes; les lois harmoniques se précisent, les combinaisons rythmiques se multiplient, l'étude des instruments se perfectionne, cependant que l'Encyclopédie a agrandi le champ d'action de la

littérature. L'art lyrique, amélioré dans tous ses éléments, atteint à une forte unité avec les dernières tragédies de Glück.

La lecture d'*Orphée*, d'*Armide*, d'*Alceste*, d'*Iphigénie en Tauride* nous donne la même impression d'harmonie. Le chant, l'orchestre, les chœurs, la décoration se fondent admirablement : le ballet, indispensable à l'apparat des représentations théâtrales sous l'ancienne monarchie, ne gêne plus l'action, empreinte d'un sentiment dramatique intense. Un examen de détail nous convainc de la double compétence du compositeur, de la double compétence du poète. La technique musicale en soi reste assez pauvre : Glück fut, en effet, un contrapuntiste bien inférieur à ceux de son temps, mais son génie théâtral emporte tout. Avec le moindre timbre, avec la moindre dissonance, il obtient des effets que Wagner lui-même n'a point dépassés. Quelle meilleure preuve de l'incompatibilité de la musique pure et de la musique dramatique[1]?

La voie tracée, l'attention des compositeurs se porta sur l'extension du thème dramatique et le perfectionnement des détails techniques. L'évolution artistique, fortifiée par une rude secousse sociale, aida à leurs recherches. Les œuvres de Bach, enfin exhumées, révèlent un monde harmonique, et la symphonie, fixée par Haydn et Mozart, est développée à ses limites par Beethoven. Le romantisme renaît avec Gœthe, Schiller, Byron, Chateaubriand. Sous ces multiples influences, les éléments du théâtre lyrique s'augmentent et se modifient. Le cadre classique est rompu ; le ballet cesse d'être une nécessité, le drame remplace la tragédie, les idées littéraires et musicales s'imprègnent d'art populaire, de nouvelles formes, de nouvelles sonorités viennent enrichir la trame orchestrale, et Weber écrit ses fantaisies romantiques, tandis que l'art français, jetant un dernier éclat avec Méhul, s'effondre sous la poussée de l'art italien.

1. Pourquoi nous faut-il renoncer à entendre à Paris les chefs-d'œuvre de Lulli, Rameau et Glück? A quoi sert le théâtre du Conservatoire? A quoi sert le Conservatoire lui-même qui entretient, sans jamais l'employer, une armée de compositeurs, d'instrumentistes et de chanteurs? La pratique n'est-elle rien dans l'éducation de l'artiste et n'avons-nous pas honte qu'au sortir de leurs classes nos compositeurs soient incapables de diriger l'orchestre, nos instrumentistes de compter des mesures, nos chanteurs de remuer en scène?

Les chefs-d'œuvre de Weber valent surtout par leur caractère ethnique. L'Allemand en lui prime l'artiste, alors que chez ses prédécesseurs l'artiste prime le national. L'unité de ses drames n'est pas comparable à celle des tragédies de Glück. La fougue romantique leur donne plus de variété, mais découd l'action; la forme littéraire, médiocre, redevient trop indépendante de la forme musicale: les progrès de l'orchestration sont entièrement utilisés, ceux de la symphonie à demi. Au point de vue de l'art synthétique, l'œuvre de Weber m'apparaît œuvre de transition: les éléments du théâtre de Glück ont été transformés, mais au détriment de leur cohésion. Weber, au reste, avait été trop mêlé au mouvement artistique de son temps pour en comprendre et en employer toutes les ressources nouvelles.

Berlioz et Wagner, suffisamment éloignés de cette phase de l'évolution, ont eu seuls la multiplicité de dons nécessaires pour compléter l'œuvre weberienne, à une époque où la collaboration du littérateur et du compositeur n'était pas possible. Car la littérature de ce siècle, oublieuse de Diderot et de Rousseau, a quelque peu négligé la musique. Nos livrets d'opéra sont fangeux.

La faute de Berlioz fut de s'ignorer. Prosateur merveilleux et poète médiocre, il écrivit en vers le texte de ses drames. Médiocre musicien et merveilleux dramaturge, il composa beaucoup pour le concert, peu pour le théâtre. Dans une nature ainsi douée, les contraires ne pouvaient s'équilibrer que par une culture intensive des aptitudes moindres. Il n'en fut rien. Ses facultés dramatiques se développèrent, non ses facultés musicales et poétiques. Aussi, ses plus belles œuvres restent-elles inégales[1].

Ce n'est qu'avec Wagner que le drame en musique de Glück, renouvelé dans ses détails à en devenir méconnaissable, reconquiert sa grande unité.

En Wagner se résument les tendances artistiques contemporaines. Il satisfait à notre désir d'émotion complexe plus que nul autre génie, et, le premier, nous permet d'entrevoir l'art futur.

1. *Les Troyens* n'en sont pas moins le chef-d'œuvre de l'art lyrique français au XIXe siècle.

Doué — mieux que Berlioz — de facultés poétiques et musicales, il eut de bonne heure la pleine conscience de son génie dramatique, ne cultiva ses différentes aptitudes qu'avec la volonté de les unir, et tourna toute son attention vers le théâtre. Les milieux lui furent favorables. Il passa sa jeunesse dans les orchestres, écoutant et comparant les maîtres : il éclaircit ainsi ses idées sur la musique pure et la musique dramatique, dont il vit nettement l'antagonisme, et se perfectionna dans l'une et l'autre par une étude approfondie de génies aussi différents que Bach et Beethoven, Glück et Weber; d'autre part, assistant de loin à notre incendie romantique, il put le juger sans passion et éviter les écarts fantaisistes de Berlioz. Mûri par l'exécution de quatre grandes œuvres, pourvu de l'expérience scénique nécessaire, il réalisa tout d'un coup les réformes projetées. L'apparition de *Tristan*, après *Lohengrin*, nous donne la mesure de la sûreté avec laquelle il évolua. Dès lors, il marche seul dans la voie nouvelle. Conspué par ses contemporains, il leur annonce avec assurance qu'il sera le maître du monde musical à la fin du siècle. Nous n'en doutons plus, je crois.

Continuant la tradition allemande, Wagner a conservé au drame lyrique son caractère légendaire, et en a accentué l'importance symbolique et philosophique. Il n'en a pas moins montré, dans les *Maîtres chanteurs*, qu'il respectait les formes classiques, et que la règle des unités l'embarrassait peu. Mais c'est par la perfection des détails qu'il est plus complet, sinon plus grand que Glück. Chaque élément, dans ses drames, a autant de valeur que l'ensemble.

Il créa de toutes pièces une nouvelle technique. Pour resserrer encore l'union des paroles et du chant, il modifia la langue allemande dans sa grammaire, dans sa syntaxe, dans sa prosodie. Pour donner plus d'expression à la trame orchestrale, il y introduisit la fugue de Bach et la symphonie de Beethoven, mais en ayant soin de les bouleverser autant qu'il était nécessaire pour les accorder avec les exigences du drame; c'est pourquoi il se sert de thèmes courts ou, du moins, aisés à fragmenter, qu'il peut ainsi, dans sa volonté de fer, agrandir, comprimer, superposer, transfigurer à l'image des sentiments auxquels il les attache. Il déplaça les bornes de l'har-

monie, mais sans jamais sacrifier au plaisir d'écrire un bel accord la nécessité d'affirmer une tonalité. Il varia à l'extrême les combinaisons de timbres, fit construire, employa de nouveaux instruments, mais inventa ce dispositif d'orchestre qui permet d'entendre toujours distinctement le chanteur. Il ne recula pas devant la représentation des spectacles les plus grandioses de la nature, mais chercha, trouva un machiniste de génie. Il construisit enfin le théâtre de Bayreuth et y réalisa son rêve sublime.



Bien que trop près de Wagner, nous pouvons imaginer une alliance encore plus intime des éléments du théâtre lyrique et, grâce à l'affinement progressif de notre intellect et de notre sensibilité, une fusion plus complète de l'idée, de la parole, du geste, du timbre, du décor, un emploi plus varié et plus approprié de la lumière dans ses couleurs et ses nuances infinies, une cohésion telle, enfin, qu'une notation nouvelle s'impose, dont les signes auraient un sens multiple, réuniraient les avantages de nos systèmes d'écriture et de ceux employés dans les civilisations orientales.

On a beaucoup plaisanté dernièrement des jeunes gens qui, au cours d'une représentation théâtrale, avaient répandu dans la salle des essences parfumées, de qualité d'ailleurs médiocre. Qui oserait affirmer cependant qu'il n'y aura pas un art du parfum et que la grossièreté de notre sens olfactif, entre autres infériorités, ne nous fera pas considérer dans quelques siècles commes des barbares?

Certes, de nouveaux éléments viendront resserrer, compléter la synthèse des arts; mais, avant de nous lancer dans l'avenir, il faudrait connaître le présent, et les idées fausses que notre génération s'est faites de Wagner prouvent que, ce présent, nous le connaissons mal.

A l'heure actuelle, l'influence de l'art wagnérien ne s'est encore exercée qu'à contresens sur les arts particuliers qui ont contribué à sa formation. De jeunes littérateurs, sachant un peu d'allemand, tâtent des assonances et des *Leitmotive*

avant de se demander si la langue française a quelque rapport avec la langue germanique et si les récits de Tristan ou de Parsifal ont une signification bien nette, isolés de la musique et du décor. D'autre part, de jeunes compositeurs, hypnotisés par la technique du maître, songent à l'imiter dans des œuvres de musique pure, telles qu'ouvertures ou symphonies : d'où l'emploi de thèmes trop courts, l'excès du contrepoint et des développements, l'absence de logique et de proportions dans les tonalités et l'orchestration. Un système poétique et un système symphonique nés de la tyrannie du drame sont absurdes dans le livre ou au concert; ils sont inséparables de la forme théâtrale et, si on les isole, ne donnent au lecteur ou à l'auditeur qu'une impression d'obscurité, d'essoufflement, d'impuissance.

Le patriotisme pleurnicheur qui fut cause de ces déviations a heureusement fini par s'user. Nous avons entendu *Lohengrin* et la *Walküre* et l'on nous annonce à l'Opéra la série des drames du maître. Devant la réalité de l'œuvre, les idées se rectifieront d'elles-mêmes, et j'en augure bien pour l'avenir de la synthèse des arts.

ALBÉRIC MAGNARD.

NOTES ET CORRESPONDANCE

Le baron de Jollet commandait à l'École militaire au moment de la révolution de Juillet. Il refusa de reconnaître le gouvernement orléaniste et occupa ses loisirs jusqu'à sa mort — en mars 1835 — à rédiger des Mémoires que ses héritiers directs ont laissé perdre. Il n'en est resté qu'un petit nombre de feuillets, relatifs aux Journées de Juillet, et que la petite-fille de l'auteur, mademoiselle Yvonne Jollet, a bien voulu nous communiquer. Ces pages n'apprennent rien de nouveau sur les événements, mais quelques traits rendent vivement la physionomie de la débâcle finale : c'est pourquoi nous croyons bon de les publier comme complément aux témoignages du baron d'Haussez[1] et de M. de Semonville[2].

29 JUILLET. — Dès l'aube, M. de Miramont, qui commande le 3e bataillon de la garde, me vient faire remarquer l'aspect étrange du ciel, traversé d'immenses bandes d'un rouge sanglant. « Mes hommes s'en émeuvent, me dit-il, et prétendent que c'est mauvais signe pour nous. » Au moment de lui répondre, la parole m'est coupée par le son de toutes les cloches des églises, agitées par des émeutiers qui ont passé la nuit à jeter des cadavres dans la Seine. Des coups de feu éclatent. Le bourdon de Notre-Dame sonne le tocsin avec une telle violence que parfois il couvre le bruit de la fusillade. Que faire? Je ne reçois aucun ordre, je suis cerné, des abatis d'arbres coupent toutes les avenues qui mènent à mon École[3] et c'est à grand'peine, après avoir dû crier : « A bas les Bourbons! » comme mot de passe, que le lieutenant de G... peut pénétrer jusqu'à moi. Il arrive des Tuileries envahies par la populace, point défendues, et, me dit-il, abandonnées avec tant de lâche précipitation que plus de 100.000 francs en écus sont restés sur le plancher de l'état-major général, faute de voiture pour les transporter. G... en a rempli ses poches, « à titre d'échantillon », me dit-il moqueusement : espérons qu'il les remettra au Dauphin qu'il compte bientôt rejoindre !

Onze heures. — Les révoltés se battent bien, il faut le reconnaître : ils ont lutté comme des enragés pour pénétrer dans la caserne des Suisses de la rue de Babylone; elle est prise, elle flambe effroyablement, et je viens

1. Voir la *Revue* des 1er avril, 1er mai, 1er juin et 1er juillet.

2. Voir la *Revue* du 1er septembre.

3. L'École militaire.

de recevoir deux cents Suisses échappés à grand'peine des flammes où brûlent plusieurs de leurs camarades blessés. Ils arrivent à temps pour renforcer la garnison qui me semble plus émue qu'il ne faudrait de l'interruption des communications et de la barricade élevée sur le pont d'Iéna. Le fait est que cette dernière tient solidement : les cinquante chasseurs commandés par Chabannes, à qui j'avais donné l'ordre de la démolir, ont été ramenés assez mal en point, fort abîmés par les coups de fusil que tirent des gens en blouses installés sur le Trocadéro.

Deux heures. — Les émeutiers m'attaquent avec furie du côté de la gare du Midi. Je ne peux plus tenir. Le bruit se répand parmi mes hommes que les troupes du roi ont évacué Paris à midi, et certains parlent déjà de capituler. Il faut prendre parti.

Trois heures. — Je viens d'assembler en conseil mon corps d'officiers et leur ai proposé de nous défendre jusqu'à la mort, périssant en braves en faisant sauter avec nous le magasin à poudres. Mon offre a été reçue froidement. L'avis qui a prévalu a été d'évacuer l'École et de nous replier sur Saint-Cloud[1].

. . . .

Nous avons forcé la barrière du Gymnase et le pont de Grenelle, traversé Passy et pénétré dans le bois de Boulogne, où bivouaquaient une grande partie des troupes restées fidèles au roi, dans un désordre indescriptible. Pas de sentinelles posées, pas d'ordres obéis, des soldats crevés de chaleur, tout enfarinés de poussière et soucieux seulement de trouver de l'eau à boire.

30 JUILLET. — J'ai poussé jusqu'à Saint-Cloud, où le maréchal duc de Raguse m'a donné des louanges qui m'ont consolé de la hauteur silencieuse du Dauphin. Tout va mal. Le colonel du 4e régiment de la Garde a reçu l'ordre d'occuper Saint-Germain, n'a pas fait de grands efforts pour y pénétrer et est revenu bredouille, l'air enchanté de lui comme toujours. Le général Bordesoulle a perdu la tête et ne tient pas ses hommes en main. Les troupes murmurent, les officiers prennent un trop vif intérêt aux négociations Mortemart-Semonville pour des gens qui ne devraient songer qu'à se battre. A Versailles, la garde nationale est mal disposée pour le roi. Demain, départ.

31 JUILLET. — Dès l'aube, le roi gagne Trianon. J'occupe ma matinée à visiter tous les postes, pendant que sur les hauteurs de Meudon on tiraille. L'esprit des troupes est fort mauvais ; au pont de Saint-Cloud, notre artillerie chancelle, des hommes viennent de passer à l'ennemi avec une pièce, et toute la consolation que j'ai est d'arriver à temps pour casser la tête d'un de ces traîtres, d'un coup de pistolet. Au pont de Sèvres, les soldats, à cheval sur leurs canons, fument, les bras croisés, et restent sourds aux commandements de tirer. Très ému, le Dauphin demande aux grenadiers du 3e : « Et vous, mes braves, si l'on vous attaque, ne tirerez-vous point ? » Le bataillon garde un silence farouche,

1. Je me permets de supprimer ici quelques lignes, écrites sous le coup de l'indignation par le baron Jollet, et injurieuses pour des officiers dont les descendants existent encore. (Y. JOLLET.)

et, comme monseigneur réitère sa demande, un ancien répond, la pipe à la bouche : « Non, nous n'en voulons plus, nous ne tirerons pas. » Il n'y a plus qu'à battre en retraite.

Départ pour Versailles dans le plus grand désordre. Pas de directions, pas de distributions, chacun prend autant de fourrage qu'il en veut, l'avoine est gaspillée, les hommes en vendent chemin faisant, s'enivrent avec l'argent de ces larcins et, sur les observations des chefs, menacent insolemment de rejoindre à Paris l'émeute triomphante. De Versailles à Trianon, j'ai certainement vu plus de faits d'indiscipline, commis par les lanciers, en cette seule journée, que pendant toute ma carrière. Seul, le 18e chasseurs se montre digne de sa vieille réputation et forme l'arrière-garde du roi (qui part pour Rambouillet à deux heures de l'après-midi) sans qu'un homme s'écarte des rangs, sans qu'un cri s'élève.

1er AOUT. — A Coignières, le Dauphin commence à se départir un peu de sa morgue habituelle, réunit les officiers, daigne m'adresser la parole, et s'enquiert du plan qu'il convient de suivre. L'avis général est qu'il n'est plus temps de traiter avec Paris, mais qu'il faut, sans délai, se retirer derrière la Loire, à Saumur, y convoquer toutes les troupes des départements et, une fois bien établis en Vendée, « chouanner » sans trêve jusqu'au bout.

Si le Dauphin devient si conciliant, c'est qu'il sent le terrain manquer sous ses pieds. Deux régiments de cuirassiers et deux régiments de grenadiers à cheval de la garde, formant la division du général Bordesoulle, trahissent en masse, alléchés par les proclamations que les colonels leur laissaient distribuer à foison par incurie ou même par traîtrise ; en cette occasion, le colonel de X... se couvre de honte et déserte avec tout son régiment, étendard en tête. Ce n'est pas tout : sur la promesse que chaque déserteur recevra trente sols par jour et une nourriture copieuse, une bonne partie du 7e régiment suisse, lâche pied et gagne Vaugirard, suivie des 1er, 2e, 3e et 4e d'infanterie de la garde ou du moins de ce qui en reste.

2 AOUT. — Il n'y a plus d'espoir. La famille royale est complètement découragée et vend son argenterie pour payer les quatre compagnies de gardes du corps restées fidèles. Les états-majors ne touchent rien. L'indiscipline s'empare des cent-suisses et des gendarmes d'élite, qui refusent de rester dans leurs bivouacs, parcourent le parc de Rambouillet et massacrent le gibier, non sans que ces fusillades, exécutées dans les fourrés jusqu'à la brune, occasionnent un certain nombre de morts d'hommes.

A sept heures du soir, le roi expédie son abdication et celle du Dauphin par les ordres du général Foissac-Latour. Puis, il se promène dans le petit parc avec toute sa famille, salué par les cris : « En Vendée ! en Vendée ! » poussés avec tant de violence par les gardes du corps, que le jeune duc de Bordeaux prend peur et fond en larmes.

3 AOUT. — Le maréchal Maison et le député Odilon Barrot arrivent avec mille peines à Rambouillet et annoncent au roi qu'une nombreuse colonne de gardes nationaux et de Parisiens révoltés ont réquisitionné quinze cents fiacres et les grande voitures publiques pour le ramener à

Paris. A cette nouvelle, ce n'est qu'un cri de rage parmi les troupes. Il est trop évident qu'il suffisait de prendre les armes pour mettre en pièces toute cette canaille armée. Les soldats veulent partir sans retard à la rencontre de cette tourbe révolutionnaire. Mais le roi, sans doute obsédé par les sanglants souvenirs du règne de Louis XVI, hésite, temporise et, finalement, donne l'ordre de se retirer sur Maintenon. La monarchie légitime est morte.

*
* *

Madame la comtesse Lydie Rostoptchine nous a fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante :

Paris, le 10 septembre 1894.

Monsieur,

Je lis aujourd'hui seulement la *Revue de Paris* du 15 août, et dans les *Souvenirs d'Enfance* de Sophie Kovalevsky, je remarque ce passage :

« Personnellement, il n'avait connu qu'une seule femme auteur : la comtesse Rostopchine. Il l'avait connue à Moscou, dans tout l'éclat de sa jeunesse, l'objet de l'admiration de tous les jeunes gens de Moscou, lui-même y compris. Plusieurs années ensuite, il la revit à Baden-Baden, je crois, dans le salon de la roulette.

» Je regarde, n'en croyant pas mes yeux, racontait mon père : c'était bien la comtesse et, lui faisant cortège, une queue de personnages suspects, plus vilains et plus vulgaires les uns que les autres, criant, ricanant, braillant et la traitant de pair à compagnon. Elle s'approcha du tapis vert et se mit à jeter l'or à pleines mains. Ses yeux brillaient, son visage était rouge et son chignon de travers.

» Quand elle eut perdu jusqu'à sa dernière pièce d'or, elle cria à ses aides de camp : « Eh bien ! messieurs, je suis vidée. Rien ne va plus, » allons noyer notre chagrin dans du champagne. » Voilà où en vient une femme auteur... »

C'est moi, monsieur, qui n'en crois pas mes yeux en lisant cette anecdote, qui, même vraie, serait d'une application bien naïve et ferait sourire toutes les femmes auteurs.

Éloignée de ma patrie pour des raisons de santé, je n'ai pas lu, dans l'original, les *Souvenirs* de madame Kovalevsky ; autrement, j'aurais protesté plus tôt. Je saisis l'occasion de le faire en priant la *Revue de Paris*, qui a publié l'offense, de publier la rectification d'une fille outragée dans ce qu'il y a de plus sacré : son culte pour une mémoire adorée et vénérée.

On joue beaucoup en Russie, même les femmes, malheureusement ; mais jamais ma mère, la comtesse Eudoxie Rostoptchine, née Souchkoff, n'a pris une carte en mains : femme d'un joueur, elle détestait le jeu.

Le 13/25 septembre 1845, mes parents partirent pour l'étranger ; ils ne revinrent à Pétersbourg que le 11/23 septembre 1847, parcourant

l'Italie, l'Allemagne et la France dans leur voiture, les chemins de fer n'étant pas encore établis partout. Ma mère tint un journal de ce long voyage artistique; elle y inscrivait minutieusement l'emploi de toutes ses journées, heure par heure, et, quoique je fusse bien jeune à cette époque, je puis certifier la vérité des détails donnés. Détestant la solitude, ma mère, désireuse de développer en nous trois, ses enfants, le sentiment artistique, nous menait toujours promener avec elle et visiter musées, monuments et beaux sites. Ainsi fit-elle à Baden-Baden, où notre séjour se prolongea du 13 au 31 août 1847 : et c'est à la date du 16 que je trouve ce passage :

« J'ai dîné en grande société à la table d'hôte, j'ai été essayer mon bonheur à la roulette, où j'ai gagné quatre napoléons; et puis je suis allée danser au bal de la Réunion, dans la salle dite des Fleurs à cause des guirlandes qui entourent les miroirs dont les murs sont élégamment couverts. C'était moins peuplé et plus animé que le grand bal du samedi; pas moins, l'on y étouffe, et je commence à me dégoûter singulièrement de la cohue au milieu de laquelle il faut vivre, si l'on veut suivre les usages de la vie badoise. »

C'est la seule mention de la roulette qui soit faite dans ce journal méticuleux. Ma mère a « essayé son bonheur » : donc elle a joué pour la première fois de sa vie; — elle n'a point « jeté l'or à pleines mains »; — elle allait danser : donc son chignon n'était point de travers... Et elle n'a jamais bu autre chose que de l'eau pure ou du kvass (boisson de seigle fermenté). Peut être trempait-elle ses lèvres dans une coupe de vin de champagne aux grands dîners, mais elle était d'une extrême sobriété dans le boire et le manger. Elle était naturellement pâle, d'une pâleur mate, qui ne s'échauffait jamais. La distinction, la féminité si élégante de toute sa personne proteste contre le portrait que fait ce père d'une femme auteur, si ennemi des femmes auteurs, qu'il en voit partout!

Ce monsieur, qui était d'un tout autre cercle que celui de ma mère, aura entendu dire vaguement que le poète célèbre, la comtesse Rostoptchine, se trouvait à Baden-Baden; il aura demandé à la voir, et quelque mauvais plaisant aura joué à ce naïf le vilain tour de lui indiquer une autre personnalité féminine. Il y avait alors en Allemagne, assise du matin au soir à toutes les tables de roulette, une autre comtesse russe, à laquelle le signalement donné convient parfaitement. On l'a vue à Baden-Baden, à Hombourg, à Ems et finalement à Monte-Carlo, sa silhouette figure dans tous les Mémoires du temps... Plus discrète que madame Kovalevsky, je ne donnerai même pas ses initiales.

Parlons maintenant des « aides de camp ».

Ma mère, comme je l'ai dit plus haut, ne sortait jamais seule; quand elle n'avait pas ses enfants avec elle, ainsi que leurs deux gouvernantes, madame Cointet et mademoiselle Stavsko, elle prenait l'une de ces deux dames, ou bien elle emmenait quelque amie. Précisément à Baden-Baden elle retrouvait ses deux inséparables de Paris : la belle princesse Lubov Galitzine, née comtesse Apraxine, et la jolie et piquante princesse Julie Gagarine, née de Martynoff. (J'ouvre ici une parenthèse pour raconter que, les trois amies étant arrivées ensemble à je ne quel bal aris-

tocratique de Paris, entendirent ces mots prononcés dans la foule qui se pressait autour du perron : « Allons-nous-en! nous ne verrons rien de plus beau que ces trois femmes! ») Il était de mode alors d'aller tous les soirs aux bals dits de la Réunion, et l'on s'y rendait par coterie. Celle de ma mère comprenait, outre les dames susnommées, la princesse Léonie de Béthune, mesdemoiselles de Martynoff, miss Cunningham; et, en fait d'hommes, il y avait : MM. Jean d'Oseroff, ministre de Russie, Nicolas de Stolipine, le comte Félix Krasnowski, le baron Finot, le vicomte de Mosbourg, de Heeckeren, de Lambertye, de Pontevès, de Girardin, de Clermont-Tonnerre, Grothus, etc.

Si c'étaient ces messieurs qui accompagnaient ma mère au moment où, traversant le salon de jeu pour entrer dans celui des Fleurs, elle a jeté un napoléon sur le tapis vert, on m'avouera que les adjectifs de ce père timoré, — j'oserai même dire pudique, — sont bien étranges!

Ma mère était belle, intelligente, riche, elle vivait dans le milieu le plus aristocratique et elle était un des premiers poètes russes; — Lermontoff lui dédiait cette poésie bien connue: « Oui, je le crois, nous sommes nés sous la même étoile... » — Que de crimes aux yeux de certains auteurs, privés des mêmes dons et gratifiés de celui-ci: l'envie! Aussi la comtesse Eudoxie connut-elle toutes les amertumes que crée une situation exceptionnelle et qu'envenime l'esprit de parti. La critique avait d'abord accueilli avec enthousiasme ses premières poésies; plus tard, entraînée par le célèbre Belinsky qui avait à se venger de n'avoir pas été admis dans ce salon littéraire, cette même critique changea de ton et d'allures, des articles indignes furent publiés. Le fait seul d'être titrée excitait la haine de Belinsky. Donner des bals et des dîners, être louée et chantée par de *vils* auteurs aristocrates comme le prince Pierre Wiazemsky, le prince Odoevsky, le prince Elim Mechtersky, le comte Wladimir Sollohub, les succès de ma mère à la cour de Nicolas Ier, tout contribua à ameuter contre elle la critique et la presse du parti nihiliste. (La chose existait déjà, sans le nom, qui fut inventé beaucoup plus tard par Tourgueneff, dans son roman, *Pères et Fils*).

Toutes ces haines injustes et cruelles ne soulevèrent dans la belle âme de ma mère que mépris et pitié. Douée d'une bonté à l'épreuve de la méchanceté humaine, jamais elle n'employa son esprit si mordant et si pétillant à se venger des attaques calomnieuses auxquelles elle était en butte: ignorer, pardonner et aider, voilà quelle fut sa devise. Cette histoire contée par Sophie Kovalevsky, elle n'aurait fait qu'en rire. Mon devoir, à moi, sa fille, respectueuse de sa mémoire, était de protester.

Veuillez agréer, etc...

COMTESSE LYDIE ROSTOPTCHINE

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

A MADAGASCAR

I

Deux mois de voyage à travers Madagascar, de la côte orientale à la côte occidentale, m'ont laissé successivement trois impressions bien distinctes.

En débarquant à Tamatave, la sensation des tropiques : une bande de terre plate, zone humide et chaude à la fois, tour à tour arrosée par des pluies fréquentes, ou fécondée par les rayons d'un soleil ardent ; une serre naturelle, dont l'atmosphère se trouve toute préparée pour certaines plantes avides d'eau ou de soleil, telles que la canne à sucre, la vanille, le girofllier, le cacaoyer, mais dont l'humus n'est peut-être pas en couches suffisamment profondes pour des cultures de longue durée, comme le café ou le thé.

Quand on longe la côte, ainsi que nous l'avons fait plusieurs jours, on est frappé de l'abondance des arbres fruitiers, des essences utiles qui se serrent, au caprice de la nature, sur le sable du littoral et qui viennent mouiller leurs racines aux volutes d'une mer creusée sur des récifs de coraux. Palmiers de toutes sortes, citronniers, manguiers, calebassiers, tendent au voyageur leurs branches chargées de fruits.

L'aspect est enchanteur. Il ne saurait tromper celui qui a déjà parcouru des régions semblables. Derrière les fruits délicieux, sous les frais ombrages, dans les racines mêmes, auprès des rivières, sur les bords des étangs, partout se cache le terrible poison, qu'inévitablement seront forcés d'absorber les Européens séjournant sur la côte : la fièvre.

Tous devront lutter contre la maladie; la plupart s'affaibliront dans le combat, beaucoup y laisseront leur santé, quelques-uns la vie; bien rares ceux qui ne perdront rien à la bataille.

Je ne veux pas être trop pessimiste : je m'empresse de dire que de vieux colons vivent à la côte, que certains y travaillent depuis quarante ans. Ceux-là se sont familiarisés au climat, et n'en souffrent plus; ils sont devenus *quininomanes*, qu'on me passe le mot.

J'ajouterai que la fièvre est moins dangereuse à Madagascar que dans telle autre de nos colonies, qu'ici l'on voit rarement l'accès pernicieux emportant le malade en quelques heures: que la Cochinchine, par exemple, qui compte un certain nombre de vieux colons, me paraît plus malsaine que la côte de Madagascar.

Dès que l'on quitte le littoral pour pénétrer dans l'intérieur, le paysage change entièrement. Au delà d'une région de forêts difficilement praticables, qui s'étendent sur les coteaux et se développent sur le pourtour presque entier de l'île, comme une ceinture d'une vingtaine de kilomètres, on trouve le plateau central. L'altitude moyenne est ici de 1.000 à 1.200 mètres. Les saisons sont bien marquées. Plus de ces pluies torrentielles qui, sur la côte, tombaient tous les quarts d'heure pour cesser subitement au bout de quelques minutes. Nous sommes en juin: c'est la saison sèche; le thermomètre descend la nuit à 4 degrés, pour monter le jour à 20. On se sent vivre, l'appétit est excellent. Nous faisons volontiers la route à pied, et je suis tenté d'oublier que nous sommes par le 17e degré de latitude sud.

Si le climat séduit le nouvel arrivant, il n'en est pas de même du pays. Pour se rendre un compte exact de ce qu'on éprouve en pénétrant sur le plateau central, il faut se rappeler

les impressions ressenties sur la côte et, pour chacune, prendre l'impression contraire. A une ou deux journées au delà de la forêt, plus de bois, à peine quelques boqueteaux rares; un sol rouge, dur, et qui paraît aride; une contrée que, par une sorte d'euphémisme, on a nommée plateau, et qui, en réalité, à très peu d'exceptions près, est partout montueuse; pas d'habitants, pas de villages, peu d'animaux. On se croirait transporté dans un paysage lunaire, dans une nouvelle Terre de Désolation, bouleversée par des phénomènes géologiques récents, dans quelque chaos où les montagnes seraient amoncelées les unes derrière les autres, sans direction, sans ordre, au hasard. Pas de ruines, qui impliqueraient l'idée du passé, mais le vide, le manque absolu de vie. La vie, par un décret de la nature, aurait été éloignée de ces régions désolées, pour se concentrer uniquement sur les zones côtières, loin des cataclysmes de l'intérieur.

Voilà la seconde sensation bien nette que j'ai eue dans mon excursion à Madagascar.

L'impression est mauvaise; elle se modifiera à mesure que nous nous enfoncerons dans le sud-ouest, c'est-à-dire vers le centre de l'île. En effet, peu à peu l'aspect change, quelques villages se découvrent: ce sont de misérables réunions de cases en roseaux. Des troupeaux de bœufs paissent dans les herbages des collines. Puis, les villages s'élargissent; les cases grandissent, le roseau est remplacé par la terre, les habitations élevées d'un étage: à voir de loin se dresser ces constructions étroites, avec leurs toits à versants très inclinés, rouges, sur la terre rouge, on les croirait des produits naturels du sol, une cristallisation née lentement et sans autre concours que celui des éléments. Les marais s'utilisent et se transforment en rizières: celles-ci, partant du fond des vallées, occupent les creux et montent en gradins jusqu'à mi-côte.

Plus loin, dans l'ouest, à une journée de la capitale, le pays se peuple d'une façon singulière: de quelque côté qu'on tourne la tête, on aperçoit des habitations, isolées, ou par deux ou trois, groupées en hameaux ou formant de forts villages. Ici, les fonds des vallées seuls n'ont pas été attaqués par les hommes; les coteaux sont partout retournés; les flancs arrondis se divisent en champs régulièrement limités, donnant au

tout l'aspect d'une carte géographique. On s'émerveille alors de voir quels admirables cultivateurs sont devenus les Hovas, placés sur un sol qui ne livre ses richesses qu'à un travail continu. Armés d'une simple bêche droite, ils défrichent, labourent, sarclent, laissant les mottes régulièrement rangées prendre pendant plusieurs mois le contact de l'air, l'ameublissant ensuite, pour tirer enfin ce qui est nécessaire à leur consommation de cette terre silico-argileuse, qui paraissait aride sur les bords du plateau et que des analyses de laboratoire ont déclarée incapable de produire.

Quelques jours passés à Tananarive, des conversations avec les Français qui ont séjourné pendant sept ou huit ans dans l'île, les renseignements donnés par les colons, les excursions faites aux environs, achèvent amplement de dissiper tout ce qu'avait de pessimiste l'impression éprouvée au sortir de la forêt.

« Méfiez-vous de la première impression », me disait à Mahé un colon ayant séjourné cinq ans à Madagascar ; il avait, je crois, raison. La dernière est la bonne. Pour moi, je quitte l'île, convaincu de la richesse et de l'avenir de son plateau central, c'est-à-dire d'une région plus grande que la moitié de la France et ne portant qu'à peine trois millions d'habitants.

Inutile d'insister ici sur la salubrité du climat : quiconque en douterait n'aurait pour se convaincre qu'à se reporter aux tables météorologiques publiées par les missionnaires et aux rapports des médecins de l'escorte sur l'état sanitaire des hommes.

Abordons de suite le chapitre qui suscite le plus d'opinions divergentes parmi ceux qui se sont occupés de Madagascar : celui des ressources agricoles.

Lorsqu'on vante la richesse d'un pays, on tient généralement à la disposition de ses auditeurs ou de ses lecteurs, des données exactes, des documents, des statistiques. Le public attend, de celui qui prétend l'instruire, des chiffres. Ce qui semble toujours un devoir paraît plus que jamais une nécessité quand il s'agit de Madagascar.

Nulle contrée n'est si peu ou du moins si mal connue; en aucune matière on ne rencontre tant d'avis différents, tant d'opinions diamétralement opposées, et, venant des gens les plus sérieux, tant de contradictions, qu'au sujet de l'île africaine. Et c'est là plus qu'ailleurs qu'il serait difficile d'appuyer une opinion sur des chiffres ou des documents officiels.

Les statistiques ne pourront être établies que lorsque Madagascar aura un gouvernement, c'est-à-dire lorsque les colons pourront travailler. D'ici là, l'opinion de chacun n'est faite que de choses vues, d'impressions personnelles, et des avis de ceux qui ont parcouru l'île, qui y ont habité longtemps.

Je n'y suis resté que deux mois, dont trois semaines hors du plateau central. Je ne crois pas néanmoins téméraire d'exprimer ici mon avis, quelque différent qu'il puisse être de celui de voyageurs aussi illustres que Grandidier. Les voyages que j'ai faits dans d'autres colonies m'ont permis d'établir certains points de comparaison. A Madagascar, d'ailleurs, plus que partout, la vérité m'a paru sauter aux yeux, claire, évidente, facile à saisir. Je suis sûr enfin de trouver un fidèle écho à mes paroles dans la majorité des Européens de l'île, depuis les étrangers jusqu'aux colons, aux fonctionnaires et aux missionnaires français.

Voici les pièces du débat : que le lecteur juge.

Suivant M. Grandidier, qui se rallie à l'opinion d'un créole de la Réunion, « la culture des plantes (dans la terre rouge de Madagascar) se réduit souvent à une véritable culture en pots dans laquelle le sol local, qui est si compact, ne joue guère que le rôle de vase ».

L'auteur ajoute qu'il a été particulièrement frappé de la stérilité du sol en voyant une route, créée et tassée par les soldats et la suite de la reine, rester au bout de trois ans vierge de végétation.

Au premier abord, il me semble qu'on ne peut conclure de ce qu'une graine jetée par le vent ne trouve pas de place pour ses racines dans un sol dur, serré, compact, que ce sol une fois retourné soit improductif.

Mais la meilleure réponse aux théories de M. Grandidier,

il suffit pour la trouver de parcourir les environs de Tananarive. Qu'on visite notamment les jardins des Pères, à Ambonipou, « la Montagne aux cheveux sur le front », ainsi nommée ironiquement par les Hovas pour indiquer sa nudité. Les routes en sont si dures qu'été comme hiver on n'y connait jamais la moindre boue : mais les terrains qu'elles parcourent, simplement remués et arrosés, à peine engraissés, produisent en abondance les ananas, les légumes d'Europe, les arbres fruitiers, la vigne, que sais-je? Des berceaux de verdure, de superbes manguiers, dont la direction est laissée au gré de la nature, les bordent.

Mais les missionnaires ont leur établissement aux portes de la ville : leur jardin, livré à la culture maraîchère, peut être l'objet de soins particuliers, n'occupant qu'une petite étendue ; les terrains proches d'une grande ville se trouvent, d'ailleurs, naturellement engraissés par les détritus qui s'accumulent à leur surface : voilà ce que ne manqueront pas de me répondre les gens qui nient la fertilité du plateau d'Émirne.

Soit, allons plus loin, transportons-nous à quinze kilomètres de Tananarive, sur une colline vierge jusqu'alors de villages et de cultures.

Sur le sommet, un élégant chalet à l'européenne, d'où partent de grandes routes se coupant à angle droit. Les rectangles qu'elles dessinent sont formés de terre rouge bien remuée, d'où émergent à espaces réguliers de petits arbustes verts ayant de cinquante centimètres à un mètre de hauteur. Nous sommes sur une plantation de café. Je me réserve d'entrer ailleurs dans des détails plus minutieux sur les conditions de la plantation, sur les difficultés rencontrées, sur l'école qui a été faite ; qu'il me suffise de dire ici qu'actuellement, à Ivato (ainsi se nomme la propriété de M. Rigault), cent soixante mille plants de café croissent en plein vent, n'ayant pas de cyclones à redouter. Le chiffre sera doublé l'année prochaine, et dans deux ans le propriétaire compte avoir trois cents hectares plantés.

Les plants sont de Bourbon ; l'exploitation, commencée il y a quatre ans, a été attaquée par la maladie et a su y résister, grâce au traitement par le sulfate de cuivre, grâce surtout à la température fraîche de la saison hivernale.

Des plants de quarante ans (donnant dix kilos de café tous les deux ans) déracinés à Tananarive, dans les anciens jardins de M. Laborde, ont prouvé qu'on n'avait pas à craindre le trop peu de profondeur de la terre végétale. Les racines ne pénètrent guère au delà de un mètre vingt.

Sans qu'il lui soit besoin de recourir à la corvée, M. Rigault trouve une main-d'œuvre abondante dans les villages des environs. Femmes et enfants sont payés un peu plus de 4 francs par mois, nourriture comprise. Quant à l'engrais, considéré par certains auteurs comme devant coûter si cher, il est économiquement fourni par deux troupeaux de cinquante bœufs, qui paissent sur des collines laissées en herbages ; deux enfants suffisent à les surveiller. Les phosphates sont achetés, sous forme de cendre et os, à raison de quelques sous la tonne : trente mille kilos suffisent par hectare tous les trois ans. La pulpe du café, remise sur le sol, lui rend l'azote enlevé. Les trois cents et quelques hectares qui composent la propriété ont été loués à raison de huit mille francs pour trente ans. Au bout de ce temps, le bail est renouvelable pour un même délai et au même prix. Il est évident que l'occupant français ne peut que faciliter les conditions de la propriété pour le colon français. Les terrains libres abondent ; le champ est ouvert à des millions de travailleurs.

L'expérience faite dans la caféerie d'Ivato n'est pas complètement définitive. On ne pourra se prononcer sûrement que dans deux ou trois ans. Mais, à mon avis, des résultats déjà obtenus, on peut induire en toute confiance ceux de l'avenir.

Il suffit, d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur la quantité de café indigène apporté, chaque vendredi, sur le marché de Tananarive, de voir les plants laissés par M. Laborde et ceux qui poussent sans soin, dans les fossés des villages, pour être convaincu que la culture du café ne se heurtera pas, sur le plateau central, à l'écueil qu'elle a trouvé sur la côte : l'appauvrissement du sol. Dans l'Émirne, nous ne verrons pas de plantations analogues à celles du littoral, qui semblaient si prospères au bout de quatre ans, mais dépérissaient ensuite presque subitement pour disparaître, faute de force vitale.

Les colons futurs devront se rappeler que le Brésil suffit à plus de la moitié de la consommation du monde, que cette

consommation augmente très rapidement, que par conséquent les débouchés de la production sont assurés pour longtemps.

A Madagascar ils n'auraient pas à craindre la concurrence; il y a place pour tous. Loin de se gêner, les travailleurs européens ne pourront, au contraire, que s'entr'aider. Les nouveaux venus profiteront de l'expérience des anciens, et ils contribueront avec eux à faire connaître et apprécier les produits de l'île; ainsi se créera une marque.

A côté de la vente libre en pays étranger, une source de bénéfice qui n'est pas à dédaigner se trouvera dans les dégrèvements à l'entrée en France (soixante-dix-huit francs par cent kilogrammes).

Qu'on n'aille pas croire que je me laisse entraîner ici par une idée patriotique qui, en me faisant dénaturer la vérité, m'éloignerait de mon but, ou que je force intentionnellement la note, disant beaucoup pour qu'en France on en retienne un peu. Ma volonté est de rester sincère. L'opinion que j'ai exprimée plus haut sur les richesses agricoles du plateau central n'est pas d'ailleurs partagée par des Français seulement: des étrangers, et des plus désintéressés dans la question, pensent comme nous. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant.

En même temps que nous se trouvait à Tananarive un explorateur allemand, le docteur Wolf; il était en bons termes avec les Français de la capitale. Ceux-ci n'oubliaient pas le service que nous avait rendu le voyageur, lorsqu'il dénonçait avec impartialité, dans les journaux de Berlin, la conduite odieuse des Anglais à l'égard de nos missionnaires dans l'Ouganda.

Or M. Wolf racontait qu'après un séjour de plus de deux mois à Madagascar, ayant trouvé pleine justification à ses pressentiments enthousiastes pour la contrée, il n'avait pas craint d'écrire à un de ses amis, prêt à se fixer dans le Caméroun, de tout abandonner, pour venir s'établir dans l'île africaine.

C'est après de longs voyages sur la côte orientale d'Afrique que s'était faite l'opinion du docteur sur Madagascar.

Nul ne le soupçonnera de parti pris, et quant à moi je ne crains pas de me voir démentir en invoquant son témoignage.

En somme, un séjour de quinze jours à Tananarive, des excursions faites aux environs, les renseignements recueillis auprès des anciens colons aussi bien que les notes prises *de visu* nous ont convaincus de la vérité de cette réponse faite dans le *Progrès de l'Émirne* à M. Grandidier, par un homme qui, pour avoir gardé l'anonymat, n'en est pas moins un des plus compétents sur la question malgache : bien que le sol du plateau central paraisse au premier abord aride, dans les régions inhabitées, « la fertilité est partout à *l'état latent* ».

Il en est de ce sol comme d'un œuf dont il faudrait briser la coque et qui, loin d'être clair, contient le germe de vie. Encore n'avons-nous pas vu, paraît-il, les régions appelées à devenir les plus riches du plateau, telles que la plaine d'Antsirabé au sud, ou la vallée du Mangoue.

Le café n'est pas la seule culture destinée à donner de bons résultats à Madagascar : le travailleur français pourrait produire un vin léger, ayant l'avantage de n'être pas frelaté, et de revenir meilleur marché que celui qu'on doit faire monter de la côte. Nous avons bu chez M. Rigault un excellent petit vin récolté sur sa propriété.

Tous les arbres fruitiers, tous les légumes de chez nous, les céréales viennent admirablement dans l'Émirne.

Il en est de même des plantes textiles : la ramie croît comme une mauvaise herbe, et, sur la route de Majunga, j'ai ramassé de beau coton, poussé aux alentours des villages à l'état presque sauvage.

Le thé semble devoir prospérer sur le plateau central : aucun essai assez sérieux de culture n'en a été fait pour qu'on puisse encore se prononcer.

Si de la culture nous passons à l'élevage, nous voyons diminuer les divergences d'opinions. En effet, parcourez simplement, comme nous l'avons fait, les plateaux riches en pâturages des Antsyanaks, voyez les superbes bêtes à cornes qu'ils engraissent : examinez les chiffres des exportations de peaux de bœufs, le commerce de ces animaux qui se fait avec Maurice et Bourbon : d'un autre côté, reportez-vous à ce qu'ont obtenu les Américains dans les solitudes du Far-West, et vous vous rendrez aisément compte de l'importance

et du développement que peut prendre à Madagascar un élevage expérimental et raisonné. Si l'on songe aux tâtonnements qui ont précédé en Australie l'introduction du mérinos, et qu'il a fallu l'expérience des années pour trouver une race propre à cette contrée, on se demande si une méthode analogue, pratiquée sur les plateaux de Madagascar, n'amènerait pas des résultats analogues, c'est-à-dire la création d'une source de richesses immenses, encore inconnues dans l'île.

L'élevage du cheval, la production des mulets, devraient sans contredit réussir également.

Mon intention n'est pas d'écrire ici un livre sur les ressources de Madagascar : entreprendre ce livre, après deux mois de séjour, serait absurde, et, d'ailleurs, pour être complet, il ne pourrait être qu'une compilation : je veux seulement communiquer aussi brièvement que possible l'impression que j'ai gardée de la grande île. Je passerai vite sur les questions commerciales ou industrielles, quelque importance qu'elles puissent avoir ; je ne citerai que pour mention les profits que pourront nous donner l'exploitation des fruits, le commerce du caoutchouc, de la soie, la fabrication du sel, l'industrie, établie sur place, des textiles, des alcools, des conserves, du Liebig, et la vente de nos produits à un peuple prêt à accepter tout ce qui vient d'Europe.

Il me faudrait des chapitres entiers pour montrer tout le champ qui est ouvert à l'activité et à l'intelligence de notre commerçant ou de notre industriel. Les chiffres (nous en avons ici quelques-uns) doivent suffire à les convaincre. En l'état actuel des choses, ils sont éloquents. Le mouvement commercial peut être évalué à une trentaine de millions.

Les six ports, dont les douanes garantissent l'intérêt de l'emprunt consenti par le Comptoir d'escompte, ont donné en 1893 six cent quarante-huit mille francs de recettes, et deux cent quatre-vingt-quinze mille francs pendant le premier semestre de 1894. Depuis 1891 ils sont en décroissance. On assiste même à ce phénomène singulier : dans certains ports comme Majunga le produit des douanes diminue alors que le commerce augmente. Ceci tient à des raisons d'ordre politique sur lesquelles nous aurons à revenir plus tard ; elles influent

sur les opérations du Comptoir lui-même. Alors que l'agence de Madagascar donnait, il y a trois ans, eu égard au capital, des résultats plus beaux que toute autre, aujourd'hui ses opérations se réduisent à fort peu de chose. Il est difficile de juger très exactement ce que le commerce pourra rapporter au pays. Pourtant les données qu'on possède permettent de croire que sous un autre régime les recettes douanières s'élèveraient en peu d'années de un à trois et quatre millions.

En quelques lignes j'ai essayé de montrer quel avenir pouvaient se réserver l'agriculture, le commerce, l'industrie à Madagascar.

Il me reste à parler d'une des principales sources de richesses, à la portée des colons, de celle-là qui, si elle procure des déboires, enrichit souvent le plus vite, qui toujours séduit le plus : du sous-sol.

Madagascar renferme-t-il du charbon? Les gisements principaux sont-ils même connus? Sur ces points nous ne sommes pas assez renseignés pour qu'un avis puisse être émis. Des traces de pétrole ont été signalées en plusieurs endroits. Le fer est abondant, on en voit fréquemment à l'état presque pur. Le minerai de cuivre est excessivement riche ; l'argent paraît très rare. Les pierres précieuses sont encore inconnues.

La production minérale de l'île, par excellence, est l'or. Ce métal dont la présence a été jadis niée, même par des ingénieurs, non seulement se rencontre presque partout dans l'île, mais en certains territoires abonde. Évaluer la quantité qui pourrait être extraite, voire même la production actuelle de l'or, dans un pays dont les deux tiers sont inconnus, où une concession ne peut être exploitée faute de gouvernement et d'administration, est chose fort difficile. Une grande partie de l'exportation étant le produit de vols commis par des fonctionnaires hovas ou des sujets britanniques aux dépens de nos compatriotes, les renseignements sont difficiles à obtenir. Néanmoins, de ceux que j'ai pu recueillir, il résulterait qu'il sort *mensuellement* de Madagascar environ trois cents kilogrammes d'or, représentant la somme d'un million.

Ce qui tendrait à prouver la grande abondance de l'or,

c'est le nombre des mineurs de divers pays venus pour faire des *prospections*. Des ingénieurs du Transvaal écrivaient à leurs commanditaires que Madagascar était beaucoup plus riche que les régions au nord du Cap, que le climat y était plus sain et que, lorsque la contrée serait au pouvoir d'une puissance européenne, on verrait s'y produire un *run* comme dans les placers de la Californie.

Songez à la transformation qui s'est produite en quelques années au Transvaal, au développement qu'a pris le pays, aux chemins de fer qui y ont été faits, à l'importance qu'a acquise Johannesburg, grande ville bâtie à l'européenne et comptant maintenant plus de 150.000 âmes, vous en déduirez ce que la fièvre de l'or à elle seule peut faire de Madagascar.

Les conclusions du rapport de la mission Daléas, malgré toutes les précautions prises par l'ingénieur qui, volontairement, de crainte d'exagérer, diminuait d'un tiers le produit de chaque battée, sont, nous a-t-on dit, dans le même sens que celles des Anglais.

A la question de l'or, est intimement lié le nom d'un Français, M. Suberbie. L'histoire de sa concession intéresse trop qui veut étudier la colonisation, les péripéties de la lutte qu'il a dû soutenir sont trop curieuses pour que nous n'en disions pas quelques mots.

Le 2 décembre 1886, M. Suberbie obtient du gouvernement malgache la concession d'une exploitation aurifère pour cinq ans. Les bénéfices seront ainsi répartis : dix pour cent au gouvernement, quarante-cinq pour cent au Premier Ministre et quarante-cinq pour cent à M. Suberbie.

Le Premier Ministre Rainilaiarivony, s'étant engagé par contrat *à fournir le nombre de travailleurs nécessaire* et à les protéger, envoie son fils, Rajoel, pour faire le recrutement, assurer la sécurité des travailleurs et procéder à la délimitation. Or Rajoel était déjà connu pour son hostilité contre nous. Il prouve, en arrivant sur le terrain de la concession, ses sentiments à notre égard en suscitant à notre compatriote des difficultés de toute sorte : loin d'aider M. Suberbie, il fait voler de l'or pour son propre compte par ses subalternes.

A la suite de plaintes réitérées du concessionnaire, Rajoel est remplacé. La délimitation se fait; la concession comprendra quatre districts dans le Bouéni, avec permission pour M. Suberbie de s'étendre en dehors de la limite dans le bassin aurifère autant qu'il le jugera nécessaire à l'exploitation.

Le gouverneur général de la province semble bien disposé; un certain nombre d'ouvriers sont réunis; pendant une courte période, mille quatre cents hommes travaillent sur les chantiers. On retire alors vingt-sept kilogrammes d'or par mois (environ quatre-vingt-huit mille francs). M. Suberbie juge le nombre des travailleurs encore insuffisant. Pour exploiter sérieusement la concession, il faudrait au moins cinq à six mille hommes.

Le 2 juin 1888, survient un nouveau contrat. Le Premier Ministre, informé par M. Suberbie de la présence de quartz aurifères dans la région, s'associe avec lui pour l'exploitation de ceux-ci. Chaque associé doit payer la moitié du matériel (estimé en tout à une somme ne pouvant excéder cinq cent mille francs). Les bénéfices seront partagés par moitié. Il est à remarquer ici que la somme des dépenses à laquelle le Premier Ministre s'engageait pour sa part lui a été avancée par son associé. A l'heure actuelle, elle n'est pas encore remboursée.

En 1888, M. Suberbie s'engage à faire tout ce qu'il peut pour rembourser le plus vite possible, sur les bénéfices de l'extraction, l'emprunt malgache (13 millions de francs).

Mais pour ce faire, il lui faut des travailleurs. Or les travailleurs, loin d'augmenter, diminuent. Les officiers malgaches cherchent par tous moyens, non seulement à retarder, mais à empêcher tout recrutement. Rainilaiarivony les encourage dans leur manœuvre en refusant de les blâmer et en donnant des réponses vagues ou des fins de non-recevoir aux nouvelles plaintes de M. Suberbie.

Celui-ci ne se décourage pas, et, en dépit des obstacles qui lui sont opposés, signe, le 6 mai 1890, un troisième contrat avec le Premier Ministre. Il est stipulé que moyennant une prolongation des deux traités précédents, l'emprunt de 13 millions sera remboursé en dix semestrialités (versées en juin et décembre de 1891 à 1895), variant de 111.596 piastres 50 pour la première, à 464.391 piastres 50 pour la dernière.

Une des clauses du traité porte que toute la main-d'œuvre devra être malgache, que seuls les contremaîtres et surveillants pourront être européens. Le Premier Ministre s'engage de nouveau *formellement* à fournir le *nombre d'ouvriers nécessaire*.

Sur ces entrefaites meurt le gouverneur général du Bouéni. Son remplaçant, Ramasounbazal, arrive, concessionnaire lui-même d'une exploitation aurifère voisine de celle de Suberbie. C'est donc un concurrent qui est appelé à protéger notre compatriote.

Vers la même époque se fonde, sous la direction d'un ancien missionnaire anglais, Abraham Kingdon, un syndicat intitulé *The Madagascar Mercantile Development Syndicate limited* ou *Madagascar Queen's Concession limited*, ayant pour objet l'exploitation de terrains aurifères. Parmi les membres de l'association on retrouve Rajoel, Rasange, le secrétaire et le bras droit du Premier Ministre, et nombre d'officiers influents du palais. La participation de ces personnages à la nouvelle entreprise est prouvée surabondamment par leur correspondance même, tombée entre les mains d'un agent de M. Suberbie. La nouvelle société, protégée et défendue par Ramasounbazal, lance des prospectus et délivre des permis signés par Kingdon et cherche de l'or jusque sur le terrain de la concession française même. Les redevances sont, par homme, de cinq francs, pour le premier mois, et de trois grammes et quelques dixièmes d'or versés mensuellement, pour le reste du temps.

Les officiers hovas ne se gênent pas pour dire au peuple que la concession anglo-malgache est approuvée par le Premier Ministre et la Reine, et qu'en se conformant aux indications de Kingdon on sert les intérêts du gouvernement. Ainsi se trouve organisé officiellement le vol de l'or.

Un des résultats les plus clairs produits par l'attitude qu'ont prise les officiers indigènes est d'arrêter les travailleurs et d'amener les plus graves désordres sur le territoire exploité par M. Suberbie. C'est en 1891 qu'est assassiné sur la route de Majunga le docteur Béziat.

Le 7 octobre 1892, les engagements pris par M. Suberbie envers le Premier Ministre se trouvent modifiés par une nouvelle convention.

Au lieu des semestrialités précitées, M. Suberbie, versera à Rainilaiarivony dix pour cent des produits de l'exploitation et dix pour cent du produit obtenu par les entrepreneurs qu'il lui plaira d'établir dans la concession : les versements auront lieu jusqu'à concurrence de la somme de deux millions six cent mille piastres, que Suberbie s'engage à parfaire le plus rapidement possible,

Une contre-lettre écrite par Suberbie à la suite d'une conversation avec le Premier Ministre spécifie que la convention dont il vient d'être parlé n'a été faite qu'à titre d'essai pour un an ; au bout de ce délai, le Premier Ministre sera libre de reprendre l'exploitation en prenant M. Suberbie comme directeur, et en indemnisant ses commanditaires pour les dépenses qu'ils ont faites (deux millions neuf cent mille francs) ; ou bien une Société sera faite en commun sur des bases nouvelles.

Les modifications nécessaires apportées aux clauses du contrat primitif n'améliorent guère la situation. Les ouvriers se font de plus en plus rares. De mille quatre cent leur nombre est tombé à six cent cinquante, puis à quatre cents ; à la fin de 1893, il n'atteint pas deux cents.

Les troubles augmentent, la sécurité n'existe plus nulle part dans le Bouéni : le personnel blanc est réduit des deux tiers ; à part certains postes où des agents français parviennent à se maintenir à force d'habileté, de courage et d'audace, mais en exposant chaque jour leur vie, le travail doit être concentré à Suberbieville. Encore n'y peut-on guère faire autre chose qu'étudier les filons et se préparer à un avenir meilleur. Devant l'état de choses actuel, dû au mauvais vouloir évident du Premier Ministre, il n'est resté à M. Suberbie qu'une mesure à prendre : déposer une demande d'indemnité, et élever sa plainte au-dessus du gouvernement malgache, s'adresser à la France. C'est ce qu'il vient de faire.

De son côté Rainilaiarivony n'est pas resté en retard sur notre compatriote.

Ne faisant allusion qu'à une des conventions, et oubliant les engagements formels qu'il a pris à plusieurs reprises relativement au recrutement et à la protection des ouvriers, muet sur le chapitre des encouragements ouverts donnés à nos ennemis, le Premier Ministre ose réclamer le paiement des

semestrialités, stipulées en 1890 (six millions huit cent mille francs, plus les intérêts de la somme à 6 p. 100); il ajoute que, si le versement n'est pas fait en juin, la concession sera considérée comme retirée, et les conventions regardées comme nulles.

Voilà où en est la question. A qui a voulu nous suivre dans l'exposé que nous venons de faire, il sera facile de voir de quel côté est le bon droit.

L'histoire de la concession de M. Suberbie, le récit de ses luttes continuelles pendant huit années, contre des difficultés que beaucoup auraient pu juger insurmontables, l'énergie et la ténacité qu'il a dû déployer malgré la mauvaise foi des autorités indigènes et l'hostilité de certains Européens, pour établir, attirer autour de lui plus de Français qu'il n'y en a à Tananarive, rester et travailler malgré tout, dans un pays où notre protectorat n'existe pas, où les recours sont impossibles, où les réclamations n'aboutissent pas, autant d'exemples consolants et réconfortants pour ceux qui, comme nous, ont foi en l'avenir colonial de la France.

La création même et la durée de Suberbieville donnent le démenti le plus formel aux gens qui, non contents de ne rien faire, cherchent à décourager les bonnes volontés, en refusant de nous reconnaître les qualités propres à la colonisation.

En partant de France, j'ai entendu dire à des personnages haut placés et instruits qu'on ne voyait à Madagascar que des résidences et point de colons. A ceux qui ont l'esprit assez étroit pour venir reprocher au gouvernement une dépense de 600.000 francs pour la résidence générale à Tananarive, où la Reine et le Premier Ministre ont chacun un palais (je ne pense pas, et pour cause, qu'on ose faire allusion aux autres résidences), je conseillerais de suivre la côte depuis Fort-Dauphin jusqu'à Majunga en passant par le cap d'Ambre. Ils seraient étonnés, à quelques régions près, de rencontrer dans chaque port des commerçants français, ou des représentants de maisons françaises; de voir souvent entre les ports des cultivateurs français; de trouver nos produits, notre influence, notre action partout (de crainte de chicane, j'évite de parler de Diego-Suarez, que son régime met en dehors du protectorat de Madagascar).

Les sceptiques en matière coloniale devraient s'arrêter quelques jours à Majunga, au milieu de compatriotes aussi gais qu'aimables et confiants ; ils remonteraient ensuite pendant trois jours le Betsibouk sur la chaloupe à vapeur de M. Suberbie. A Suberbieville, ils seraient heureux, j'en suis sûr, de séjourner parmi une trentaine de Français et de Françaises ; ils auraient plaisir à s'endormir en fredonnant des refrains parisiens, chantés le soir au piano, et à s'éveiller gaîment au sifflet de la locomotive. Quel ne serait pas leur étonnement, en découvrant à Madagascar, dans une entreprise à laquelle toute subvention gouvernementale est étrangère, un Decauville, une usine à pilons ; des turbines, auxquelles aboutissent un chenal de mille trois cents mètres creusé à main d'hommes ; des galeries souterraines de six cents mètres, taillées dans le quartz. S'il leur plaisait d'aller plus loin, ils trouveraient des postes français à deux ou trois jours de marche. S'ils n'étaient pas encore convaincus de l'existence du colon français, ils pourraient monter jusqu'à Tananarive, causer avec les commerçants, voir de tous côtés les essais de plantation tentés par chacun sur une plus ou moins vaste échelle, depuis les trois cents hectares de M. Rigault jusqu'aux plus modestes vallons de certains fonctionnaires. Les trois, je devrais dire depuis quelques semaines, les quatre sergents de l'escorte qui, admirateurs de Madagascar, y sont restés une fois leur service terminé, les renseigneraient bien volontiers.

Si, enfin, ceux qui veulent à toutes forces nous empêcher de sortir de chez nous n'avaient pas encore reconnu l'inanité de leurs efforts négatifs, il leur resterait une dernière ressource : qu'ils ouvrent l'annuaire de Madagascar ; sur cinq cents et quelques colons, la grande majorité est composée de Français.

Ce n'est pas là seulement une preuve de notre énergie colonisatrice. Le grand nombre de Français résidant à Madagascar est à mon avis le témoignage le plus évident, le plus palpable, le plus indubitable de la grande richesse et de l'avenir de la contrée. Il faut assurément que l'île ait en elle quelque chose de singulièrement séduisant, exerce une attraction irrésistible, comparable au pouvoir d'un aimant, pour y garder aussi longtemps, malgré tous et malgré tout, des colons français.

II

Dans une lettre publiée par le *Madagascar*, M. Larrouy, répondant au gouverneur de la Réunion, lui écrivait :

« Malheureusement, si le sol et le climat de cette île (Madagascar) offrent des conditions aussi favorables à notre expansion coloniale, il n'en est pas de même de l'état politique, et il est de mon devoir de vous éclairer également sur ce point.

» Actuellement, j'estime que la sécurité des biens et, en quelques endroits, des vies des colons, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, n'est pas assurée d'une manière suffisante.

. . . .

» Le gouvernement malgache est actuellement saisi d'un grand nombre de réclamations, quelques-unes fort anciennes, émanant des Français et des étrangers, dont aucune, pour ainsi dire, n'a reçu satisfaction. »

Et le résident général conclut :

« Tant que la situation déplorable qui existe ici n'aura pas été complètement modifiée, l'émigration dans ce pays sera prématurée et l'administration, en la favorisant, assumera des responsabilités sur lesquelles il est de mon devoir de la renseigner. »

Je crois l'opinion émise par M. Larrouy absolument exacte. Si j'admire, pour ma part, les colons de la première heure, si je respecte leur énergie et leur ténacité, je me reprocherais de pousser qui que ce soit à aller à Madagascar pour travailler — tant que la situation actuelle ne sera pas modifiée.

Quel est en effet, maintenant, l'état politique de Madagascar?

Nous y voyons un gouvernement qui n'en a que le nom et qui n'est, en réalité, que le syndicat de quelques familles réunies pour exploiter le plus grand nombre.

Des princes barbares, coupables encore de sacrifices humains et d'horreurs qu'il m'est impossible de décrire ici.

Une royauté reconnue maîtresse d'une île dont elle possède à peine la moitié.

Un peuple ne travaillant que juste assez pour vivre, sûr qu'il est d'avance de se voir dépouillé s'il arrive à mettre de l'argent de côté.

Une administration vendue à l'encan, se payant elle-même sur ses administrés.

Engendré par cet état de choses et né de la pourriture d'en haut comme les vers d'un cadavre, le socialisme malgache, qui n'ose pas s'attaquer encore au pouvoir, mais s'en prend à la propriété, variant de nom suivant la manière dont il procède : ici le vol, là le brigandage, ailleurs la piraterie.

Partout l'arbitraire, l'exaction, l'anarchie, et, à leur suite, l'insécurité.

Voilà le tableau, pour ce qui regarde les Malgaches.

Quant à nous, nos relations avec eux s'appuient sur un traité mal fait, boîteux, différemment interprété, ou même différemment écrit suivant la partie qui doit l'appliquer.

Et je ne fais ici allusion qu'au traité même, je préfère ne pas parler de cette triste contre-lettre explicative, arrachée à l'amiral Miot, on ne sait trop comment, invoquée sans cesse par le gouvernement du Premier Ministre et non reconnue par nos agents.

C'est en août 1890 que fut prononcé entre la France et l'Angleterre le mot : PROTECTORAT, soigneusement écarté auparavant des traités.

Aussi, la chose n'existe-t-elle que dans les livres bleus ou jaunes ou dans les archives des ministères : à Madagascar même, l'idée de protectorat est inconnue.

Et il eût mieux valu qu'il en fût de même dans les chancelleries européennes. Décidé qu'il était à ne pas agir, notre gouvernement eût pu épargner à la France l'humiliation de jouer à Madagascar un rôle à la fois ridicule et honteux.

Étrangers aux relations extérieures de l'île, nous aurions eu le droit d'assister en toute indifférence à l'introduction continuelle des armes, et de laisser préparer à Tananarive la résistance aux Européens, sous la direction d'aventuriers anglais comme M. Shervinton ou M. Parrett.

On en a jugé autrement : on a cru possible de faire, devant les nations européennes, l'affirmation d'une politique énergique, et de la suivre dans un pays non civilisé, sans avoir en main aucun moyen d'action ou de répression.

Pour défendre nos intérêts à Madagascar, on a nommé des agents, et l'on a laissé à leur talent ou à leur diplomatie le soin de convaincre des gens qui ne se rendent qu'aux arguments de la force. A quel résultat sont-ils arrivés? A se voir obligés, d'un côté, de transmettre continuellement aux Hovas des réclamations qu'ils sont sûrs d'avance de voir compter pour nulles, et de l'autre, d'écrire par chaque courrier aux ministres l'aveu de leur impuissance.

Cette impuissance, Rainilaiarivony la connaît bien : il est tenu soigneusement au courant de ce qui se passe chez nous par ses secrétaires et quelques Anglais. Aussi ne met-il plus la moindre pudeur à refuser la justice à nos compatriotes, à laisser sciemment les vols impunis, les créances impayées par des débiteurs solvables, à signer des contrats dont il a l'intention bien arrêtée de ne pas tenir les clauses.

Je voudrais citer quelques exemples des dénis de justice dont sont victimes les colons de Madagascar. Je n'aurais que l'embarras du choix. L'histoire de M. Suberbie a dû suffire à instruire le lecteur. Deux faits qui m'ont été racontés à Tananarive contribueront à l'édifier, cependant, sur la manière dont est rendue la justice à Madagascar ; du petit il pourra conclure au grand.

M. Delharbe s'aperçoit qu'un vol d'argenterie a été commis chez lui. Il se plaint au juge. Celui-ci demande quelques échantillons de cuillers pour pouvoir reconnaître celles qui ont disparu. L'instruction qui est censée être faite n'aboutit pas. Mais c'est en vain que M. Delharbe réclame les cuillers prêtées. Elles ne lui sont pas plus rendues que les volées.

Dans un port de la côte, la maison Rebut et Sarrant est volée de cinquante tonneaux de riz par le petit gouverneur de la localité et son entourage. Sur une plainte de l'employé de la maison, le gouverneur du district exige qu'on lui rende les marchandises ou leur valeur en argent. Vingt-cinq piastres sont versées à la maison Rebut ; le gouverneur met le reste dans sa poche (environ 1.400 francs).

Devant notre inertie, l'audace du gouvernement malgache va en augmentant : il se croit tout permis avec des gens « qui aboient toujours et ne mordent jamais », comme dit de nous le Premier Ministre.

Aux injustices succèdent les insultes : à celles-ci, les coups ou les meurtres. On n'en est plus à compter les tentatives d'assassinat ou d'empoisonnement dirigées contre des Français : il faudrait des pages entières pour les rapporter. Elles sont devenues si fréquentes qu'on n'y attache pas d'importance ; on ne note qu'à peine celles qui sont suivies d'effet.

Quelques jours avant notre arrivée, c'était le drapeau français qui était insulté dans la personne d'un soldat de l'escorte. Un neveu de la reine, une sorte de souteneur, le prince Rakatomine, le faisait rouer de coups dans la rue par un aide de camp, sans le moindre motif. Quelques jours après, la reine partait à la campagne, emmenant avec elle « son neveu bien-aimé que, disait-elle, les Français avaient voulu tuer ».

Le soldat s'en est tiré : il n'en avait pas été de même de notre infortuné compatriote le capitaine Muller, envoyé en mission par le gouvernement français, et assassiné par des bandits avec la connivence d'un gouverneur qui n'a pas même été destitué. Cet assassinat et d'autres paraissent avoir passé inaperçus en France. On serait tenté de se demander si la vie d'un de nos officiers a moins de valeur à Madagascar qu'ailleurs, et si certaines contrées, à l'exclusion de celle-là, ont le privilège de rendre précieux le sang de nos compatriotes.

Les Français de la grande île s'étaient imaginés que la mort de Muller mettrait le feu aux poudres ; ils se trompaient étrangement, rien ne fut *sérieusement* demandé au gouvernement malgache, rien obtenu. Rien ne fut changé à Madagascar, il n'y eut qu'un Français de moins.

Nos ministres sont parfaitement renseignés ; il importe qu'ils disent toute la vérité au Parlement ; qu'ils ne fassent pas comme certain d'entre eux qui récemment feignait d'ignorer les nouvelles ou annonçait à la Chambre l'établissement à Fort-Dauphin d'un agent qui n'avait pas même quitté la France, et qui, au mois de juillet dernier, n'était pas encore arrivé à

Madagascar. Il faut qu'en France on connaisse bien la situation, qu'on sache où nous ont conduits les piétinements sur place auxquels faisait déjà allusion M. de Mun, il y a dix ans.

Maintenant, en 1894, nous en sommes à bien peu de chose près au même point qu'il y a deux cent cinquante ans.

Or en matière de colonisation, ne pas avancer, c'est reculer.

La question de Madagascar est pourtant venue plusieurs fois devant le Parlement. Des expéditions ont été menées contre l'île. On sait à quel traité elles ont abouti.

Notre grande erreur a consisté à ne faire les choses qu'à moitié et à nous y mal prendre. C'était une faute de s'attaquer exclusivement aux ports. Des gens médiocrement informés avaient conclu, dans leur rapport, à la nécessité d'un blocus. Or il suffit de connaître un tant soit peu Madagascar pour s'apercevoir bien vite de ce qu'a d'absurde l'idée de blocus. En admettant même que nous puissions bloquer effectivement une île qui a mille cinq cents lieues de côtes, nous n'affamerons pas les Malgaches. Ils tirent tout ce qui est nécessaire à leur existence du plateau central, et ne prennent presque rien au dehors. Pour eux, le littoral n'est qu'une colonie; loin de les gêner, c'est nous-mêmes qui, comme l'a fait remarquer Mgr Freppel, nous trouvions bloqués dans les ports que nous croyions bloquer.

Nous avons commis une seconde faute en prenant au sérieux le gouvernement malgache, c'est-à-dire une réunion de gens faux, de mauvaise foi, et dont la parole n'a de valeur que lorsqu'elle est dominée par la voix du canon.

Entre eux et nous, encore, avons-nous jugé nécessaire d'accepter un intermédiaire anglais. Un aventurier, appelé Willoughby, a joué ici, de notre gré, le rôle des Campbell et des Macartney en Chine. Un ministre qui distribuait facilement la Légion d'honneur aux étrangers, M. de Freycinet, a même été jusqu'à signer en faveur de Willoughby un décret de décoration pour les services qu'il nous avait rendus. Il est vrai que M. Le Myre de Vilers refusa avec raison de lui remettre la croix.

Qui ne se rappelle sans douleur l'histoire de ce missionnaire protestant, Shaw, dédommagé par une indemnité de vingt-cinq mille francs d'avoir cherché à empoisonner nos soldats?

Longtemps encore notre politique coloniale s'est ressentie

de l'attitude effacée, pour ne pas dire humiliante prise auparavant vis-à-vis de l'Angleterre. Quiconque pourrait consulter les dossiers du quai d'Orsay serait étonné de voir, après la convention du 5 août 1890, notre rivale mieux connaître nos droits que nos gouvernants. Alors que ceux-ci ne croyaient nécessaire qu'à Tananarive, l'entremise de nos résidents entre les agents anglais et le gouvernement malgache, l'Angleterre qui, ayant reconnu notre protectorat, jugeait nos droits les mêmes partout, envoyait à *tous ses agents*, même à ceux de la côte, l'ordre de s'adresser aux résidents français pour les affaires qu'ils auraient à traiter avec les fonctionnaires hovas.

Des demi-mesures ne pouvaient donner que des demi-résultats. Une action mal préparée ne pouvait que mal aboutir.

Depuis le traité de 1885, notre politique n'a subi que des échecs à Madagascar : nous n'avons rien obtenu. On a changé les résidents, le terrain restait le même. Des hommes différents se succédaient avec les mêmes instructions et les mêmes moyens. Tous aboutissaient au même résultat. En Rainilaiarivony ils trouvaient à leur arrivée un personnage aimable qui ne ménageait pas les promesses. C'était charmant. Mais lorsqu'il s'agissait de tenir, c'était un tout autre homme. Fort de notre impuissance, le Premier Ministre inventait des maladies diplomatiques pour suspendre ses rapports avec nos agents, ou répondait plus simplement à leur réclamation par une fin de non-recevoir.

A son égard, tous les systèmes ont été essayés, et on peut dire, usés, sauf le bon. En vain a-t-on employé la douceur, en vain s'est-on servi de la menace, en vain a-t-on feint de brusques départs : rien n'avait de prise sur celui que renseignaient si bien les Anglais, c'était toujours au même mur d'airain qu'on se heurtait.

Toutes les tentatives pacifiques ont été aujourd'hui faites. Des fautes nombreuses ont été commises : mettons-les sur le compte de l'expérience à tenter. Nous sommes maintenant, je crois, suffisamment instruits. Il faut payer les pots cassés, et avant de nous poser en protecteurs, commencer, comme l'a si justement écrit M. Martineau, par nous protéger.

Un ministre anglais encore en vie disait à un de nos ambassadeurs :

« Je ne sache pas qu'on établisse un protectorat sur un pays de nègres autrement qu'à coups de canons. »

La vraie solution, la seule qui puisse aboutir, la seule qui convienne à notre dignité, la voilà : il faut du canon.

Nous sommes instruits par les fautes du passé. Profitons-en.

Plus de blocus inutile, mais une marche rapide directe, sur Tananarive. La chose a été étudiée, le plan est prêt. Il ne m'appartient pas d'entrer ici dans des considérations d'ordre purement militaire. Qu'il me suffise de dire que, de l'avis général, le corps expéditionnaire doit comprendre une douzaine de mille hommes ; que, par la route de Majunga (nous l'avons parcourue), la montée est facile ; que les troupes rencontreront moins de difficultés matérielles que beaucoup de gens ne se l'imaginent en France,

Il serait imprudent et malavisé, au début d'une campagne, de mépriser ses ennemis, ici comme ailleurs. Néanmoins, je ne crois pas que les Hovas opposent à nos troupes une résistance sérieuse. Il ne faudrait pas juger de ce qui nous attend dans l'avenir par l'affaire de Farafat. Le prétendu échec que nous y aurions subi n'existe que dans l'imagination de certains politiciens ; il vaut, d'ailleurs, mieux ne pas réveiller le souvenir de cet épisode dans lequel la part des responsabilités n'a pas encore été suffisamment établie.

L'effectif sur lequel pourrait compter le gouvernement malgache comprendrait quarante-cinq mille Hovas et quinze mille hommes de contingent étranger (Betsiléos, Antankars, etc.), ceux-ci plus mauvais soldats que les Hovas.

L'armement se composerait de vingt mille fusils se chargeant par la culasse, huit à neuf mille fusils à pierre et environ quatre-vingts canons, parmi lesquels un Armstrong se chargeant par la culasse, dix mitrailleuses anglaises, trente Garners, douze canons revolvers et vingt-quatre pièces diverses se chargeant par la culasse.

En outre, dix mille nouveaux fusils se chargeant par la culasse seraient arrivés récemment et on attendrait douze canons de gros calibre commandés à M. Shervinton. Ce dernier, actuelle-

ment absent de Madagascar, ramènerait avec lui à son retour une vingtaine d'Anglais pour diriger des travaux de fortification.

Tels sont en résumé les renseignements que j'ai pu recueillir sur l'armée des Malgaches. On voit que leur gouvernement se prépare à la guerre, et c'est en difficultés nouvelles, c'est-à-dire en hommes et en argent, que nous devrons payer le temps perdu à prendre une décision.

Il est bon d'ajouter ici que, sur les fusils mentionnés ci-dessus, un certain nombre est destiné à éclater. C'est du moins ce qui s'est passé pendant les feux de salves tirés aux funérailles de la précédente reine. Beaucoup des armes employées alors sont hors d'état.

Dans les troupes mêmes, de nombreuses défections se produiront. Les désertions seront fréquentes, les marches difficiles, les services de l'intendance et du ravitaillement étant fort mal connus des Hovas. Je n'en veux pour preuve que la manière dont été conduites les expéditions contre les Sakalaves et les Bares, et les résultats qu'elles ont donnés.

L'effectif même de l'armée me semble exagéré, du moins si j'en juge par ce que j'ai vu en route.

Sur les 2.000 soldats, par exemple, partis l'année dernière pour le fort de Manotanana, près de Suberbieville, 1.200 sont arrivés. Actuellement il ne reste de cette troupe que 50 hommes, dont 30 à peine sont en état de porter un fusil. Il y a quelques mois, une alerte s'étant produite la nuit, à la suite de coups de fusil tirés par des villageois sur des sangliers, les officiers n'osèrent pas réunir leurs hommes, de crainte de paraître ridicules en se présentant devant le gouverneur avec un trop faible contingent.

A Majunga, la garnison, d'une cinquantaine d'hommes, s'étant mobilisée pour châtier des Fahvales, revint après quelques jours avec un prisonnier : c'était un pacifique travailleur, sujet français, rencontré sur la route. Ce fut tout le résultat obtenu par l'expédition.

Les quelques renseignements militaires que je viens d'exposer sont connus en France, aux ministères de la guerre et de la marine. Assurément les contingents que nous pourrons trouver devant nous à Madagascar ne ressemblent guère,

même de loin, aux réguliers chinois qu'il faut combattre à la frontière du Tonkin.

Les officiers compétents qui ont étudié la question sont tombés d'accord sur un même plan : ils ont montré la marche à suivre, une action vive et d'ensemble possible avec des forces suffisantes. A combien évaluer les frais d'une expédition ? Il est bien difficile de se prononcer là-dessus d'ores et déjà. De l'avis de la plupart des Français qui ont étudié la chose et à qui nous en avons entendu parler, la somme de cent millions, qui est l'estimation des pessimistes, serait exagérée. Quoi qu'il en soit, au point de vue même de la dépense, il est nécessaire d'éviter le danger des petits paquets. Les frais paraissent moindres au détail, la note à payer est beaucoup plus considérable au total.

Les écueils auxquels on pourrait se heurter sont prévus. Pour rendre l'unité et la rapidité d'action possibles, il faut faire, durant la saison des pluies, des préparatifs suffisants pour l'approvisionnement et l'aménagement des troupes et leur transport rapide hors de la zone fiévreuse. Il faut l'occupation de certains points des côtes, l'entente avec des indigènes insoumis aux Hovas.

Cela fait et les soldats amenés sur le terrain, un piège peut nous être tendu, contre lequel nous devons nous mettre en garde. Il est possible que le gouvernement malgache, nous voyant prêts à nous mettre en marche, nous offre aussitôt de traiter dans des conditions qui, au premier abord, paraîtraient avantageuses. Défions-nous des belles paroles. Ne nous laissons pas prendre à des propositions qui ne sauraient séduire que des diplomates peu au courant de la tactique et des habitudes des Hovas. Un traité avec le gouvernement malgache n'aura de valeur que s'il est conclu au son du canon, scellé à la baïonnette, signé dans le palais de la reine, à Tananarive, à l'ombre du drapeau tricolore, garanti jusqu'à son exécution par la présence dans la capitale de quelques milliers de nos soldats. Sans la force, il ne faut attendre des Hovas ni droit, ni justice, ni foi.

III

En somme, actuellement, la question malgache ne peut avoir pour nous que deux solutions : ou l'abandon absolu par la France d'une île sur laquelle elle a établi et maintenu depuis deux siècles et demi ses droits, au milieu même de ses plus grands malheurs : ou bien la guerre.

A ceux qui pensent que la colonisation se fait au nom de l'humanité pour répandre la civilisation, je dirai que nous avons un beau rôle à jouer, en créant, non une colonie de fonctionnaires, mais un protectorat sage, semblable à celui de la Tunisie. En donnant à un peuple intelligent un contrôle, en assurant chez lui la sécurité, en remplaçant l'arbitraire par la justice et l'anarchie par l'ordre, nous lui permettrons de travailler, de gagner de l'argent et d'en économiser, de développer son commerce, d'exporter ses produits et d'acheter les nôtres. En un mot, nous saurons nous faire estimer et aimer en faisant œuvre de nation vraiment supérieure.

A ceux aux yeux desquels le vrai but des colonies est d'enrichir la métropole, en ouvrant un libre champ aux efforts de compatriotes hardis, tenaces, intelligents, je montrerai en Madagascar un pays plus grand que la France, sans frontières politiques, c'est-à-dire sans voisins ; d'immenses espaces libres offerts au travail des nouveaux arrivants ; un sol fertile, lorsqu'il est remué, donnant, outre les productions de la patrie, les plus riches productions des Tropiques ; un sous-sol où les métaux précieux abondent ; un climat sain et tempéré ; enfin un peuple sans passé, capable plus que tout autre de se façonner au moule de notre civilisation et de seconder les efforts de nos pionniers.

Dans un livre récemment publié : *Annamites et Extrême-Occidentaux*, M. le général Frey, qui connaît bien nos possessions lointaines, s'exprime ainsi sur les expéditions coloniales :

« S'il convient d'encourager et d'aider de tous nos efforts les entreprises privées, individuelles ou collectives : explorations, établissements de comptoirs, etc., sur toutes les

parties du globe où la science et l'initiative commerciale cherchent un aliment à leur activité, il importe de n'engager l'action politique et les finances de l'État que là où celles-ci doivent être profitables à l'intérêt national et non point servir seulement des intérêts particuliers au détriment de la fortune publique; en un mot, il y a lieu de subordonner les sacrifices en hommes et en argent que l'on s'impose à l'importance des résultats généraux à retirer. »

Les résultats que nous pouvons attendre d'un protectorat sérieux à Madagascar justifient-ils une expédition? En un mot, Madagascar vaut-elle une guerre? Oui, je le crois.

Ce que le génie d'un ministre de la monarchie, Richelieu, avait deviné il y a deux cent cinquante ans, s'est trouvé confirmé par les renseignements nombreux des voyageurs français qui se sont succédé à Madagascar et par l'expérience des colons. La graine a été semée au XVII[e] siècle, il est temps de cueillir le fruit.

Lorsque de hardis conquérants s'emparaient du Canada, de ces quelques « arpents de neige » que méprisaient beaucoup de leurs contemporains, et des plus intelligents, la possession d'outre-Océan était baptisée du nom de Nouvelle-France. En dépit des critiques, quelques colons avaient alors foi dans l'avenir de la contrée. Les Anglais nous ont enlevé, à la faveur de luttes continentales, quelques-unes de nos meilleures colonies. Au nombre de celles-ci se trouvait le Canada.

Point ne sert de récriminer sur les fautes du passé. C'est l'œuvre des historiens, non des colons; le devoir de ceux-ci est de ne plus retomber dans les mêmes erreurs. Une nouvelle France nous est maintenant offerte dans l'océan Indien. Nous avons gardé malgré tout le droit de la prendre: prenons-la. Qu'un homme ait le patriotisme d'affronter le surnom de *Malgache*. L'histoire lui en saura gré.

D'autres nations obtiendraient peut-être à Madagascar un résultat plus rapide que nous; peut-être en feraient-elles plus vite une colonie prospère. Retirons-nous devant elles: dans trente ans nous regretterons amèrement la faute, — je dirais: la trahison commise; — nous n'aurons pas assez d'injures à adresser à la mémoire de ceux qui, de gaieté de cœur, auront laissé les autres prendre la place qui était nôtre.

Notre patrimoine colonial est quelque chose de nous-mêmes : nous devons le transmettre intact à nos descendants : toutes les parties de notre empire d'outre-mer doivent nous être sacrées, comme un legs du passé, comme une réserve pour l'avenir. Ce qui était vrai en 1884, venant de la bouche de Jules Ferry, l'est encore en 1894.

Il y a chez nous des gens pour qui la colonisation est une des marques de vitalité, de force et de richesse d'une nation. Ceux-là voient, comme M. Thiers, dans la colonisation, un des remèdes, peut-être le plus sûr, de la crise sociale que nous traversons. Ils ont foi en la puissance colonisatrice de notre pays. L'histoire saura un jour leur donner raison.

Ce n'est plus à eux seuls que je m'adresserai ici, mais à tous les Français : aux incrédules comme aux convaincus, je dirai en terminant, et cet argument en faveur d'une expédition doit suffire, qu'il y va de la dignité de notre patrie de faire reconnaître par un peuple barbare des droits qu'elle a affirmés tant de fois et depuis si longtemps à la face du monde entier.

Baïonnettes, sortez du fourreau ; grondez, canons ; sonnez, fanfares et clairons !

L'honneur de la France est en jeu.

H.-PH. D'ORLÉANS.

Mayotte, 1er septembre 1894.

FRÉDÉRIC MISTRAL

Je n'oublierai jamais le jour de Noël de l'année 1872, que je passai presque tout entier avec Mistral dans son village de Maillane. J'étais venu m'installer pour quelques jours à Carpentras, afin d'y lire et d'y extraire certains manuscrits de la fameuse bibliothèque d'Inguimbert, notamment le poème catalan, alors inédit, des *Sept Sages de Rome*. Le jour de Noël, la bibliothèque était fermée, et j'eus l'idée d'employer ces heures de loisir à aller voir l'auteur de *Mireille*.

Je ne le trouvai pas à sa maison, et l'on me dit qu'il était sûrement soit au café de la place, soit sur la place elle-même à se promener ; seulement je devais bien prendre garde à ne pas me tromper de côté : à droite se rafraîchissaient ou se promenaient les Maillanais conservateurs et catholiques, à gauche les Maillanais libres-penseurs et radicaux ; d'ailleurs les premiers portaient tous une cravate bleu foncé, les autres une cravate bleu clair. Je m'avançai, non sans quelque hésitation, au milieu de la petite place rectangulaire, bordée de larges trottoirs, où de beaux micocouliers étendaient leurs rameaux dénudés, et qu'arpentaient gravement deux files de

promeneurs en habits du dimanche. Le côté du soleil appartenait en ce moment aux partisans du trône et de l'autel, et je reconnus bientôt parmi eux la noble taille et la belle figure du poète que je cherchais. Je l'avais connu à Paris, dans un des rares et courts voyages qu'il y fit après le succès de *Mireille*, et nous étions déjà presque amis. Il me reconnut avec une joyeuse surprise, et, quittant ses compagnons de promenade, il voulut bien me donner le reste de sa journée.

Qu'elle fut belle! En ce jour de fête hivernale, le ciel de la Provence avait voilé comme d'une gaze infiniment douce son éclat parfois trop rayonnant pour nos yeux accoutumés aux nuances de notre ciel tendre; la brise, quoique un peu froide, apportait les parfums des fleurs de ce pays béni où l'hiver n'est souvent qu'une des formes du printemps; la plaine spacieuse, inondée d'un soleil pâle mais souriant, offrait à nos promenades un champ varié sans cesse par les plantations et les cultures; à l'ouest on devinait le Rhône, et au sud, formant un gracieux et fier amphithéâtre, s'élevaient des montagnes dentelées, toutes bleues dans la merveilleuse transparence de l'air, avec quelques franges de neige diamantée. Mon compagnon, tout en m'entretenant de sa vie, de ses rêves, de ses projets, me montrait tout autour de nous la scène multiple de sa poésie. « Ce chemin, me disait-il, mène à Avignon, où jadis la fière république arrêtait le roi de France, où la papauté fut nôtre, où Pétrarque recueillit les derniers chants des troubadours, où notre cher Roumanille a réveillé le premier le feu sacré qui dormait sous la cendre méprisée. — Celui-ci mène à Arles, la *Gallula Roma*, dont Constantin songea un moment à faire la capitale du monde romain : qu'il eût été bien inspiré! Peut-être aurait-il sauvé l'Empire de la chute qu'il accéléra en en transportant le centre en Orient; et qui sait si son rêve ne deviendra pas une réalité? Si Arles, si Marseille, placée juste au cœur du monde latin, entre la France, l'Espagne et l'Italie, ne sera pas un jour la métropole de la grande union romane, de cet « empire du soleil » que les félibres auront chanté les premiers? — Par là, au nord-est, est le berceau du félibrige, l'hospitalier château de Fontségugne : c'est là que, le 21 mai 1854, sept jeunes poètes, habitués à se réunir chez l'un d'eux, ont trouvé, dans une heure de

saint *estrambord*, un corps et un nom pour l'Idée qui les possédait et qui cherchait encore sa pleine expression. — Regardez devant nous : tout près d'ici, au pied des Alpilles, que vous autres *Francimans* appelez (je ne sais pourquoi) les Alpines, s'élèvent les restes massifs de l'antique Glanum, le Mausolée et l'Arc de triomphe, signes indestructibles de l'empreinte de Rome sur nos terres et sur nos âmes. — Par l'étroit passage qui traverse ces belles montagnes, on peut monter aux Baux, la ville féerique, dont les tours et les remparts se dressent encore sur le rocher, dont les palais gothiques attendent depuis des siècles pour se repeupler et resplendir un mot magique que nul n'a su trouver. Oh ! ce mot, si je pouvais le dire ! si je pouvais ressusciter la morte dont je suis épris et lui rendre sa riche parure et ses joyaux ! J'ai eu un moment, le croiriez-vous ? à portée de la main le talisman qui aurait fait cette merveille, l'or qui, ruisselant à flots, aurait su tout rajeunir ! Et voyez-vous de quelles fêtes j'aurais illuminé le vieux château, et quelles cours d'amour nous aurions tenues dans les grandes salles aux voûtes bariolées d'armoiries et de bannières ? Hélas ! pour le conquérir, ce talisman, il aurait fallu vendre mon âme !... — Du haut de la grande tour des Baux vous verrez au loin la mer de Provence, et la Crau, et les Saintes-Maries, où ma pauvre Mireille a trouvé la guérison de son doux mal !... Voilà tout mon horizon, voilà ma vie : je le trouve assez grand, je la trouve assez belle pour n'en jamais sortir. Je souhaite seulement avoir la force et le temps d'achever mon œuvre, et d'exprimer comme je la sens, et sous tous ses aspects, l'âme de mon pays et de ma race. »

Il m'emmena devant l'église, à la sortie de vêpres. L'une après l'autre, comme la *chatouno* de cette admirable *Communion des Saints* [1], les jeunes filles sortaient de la petite église, pleines de grâce modeste et pourtant ardente, montrant sous les jolis rubans bleus et les dentelles de leurs coiffes arlé–

1. « Elle descendait, en baissant les yeux, — les degrés de Saint-Trophime ; — c'était à l'entrée de la nuit, — on éteignait les cierges des vêpres ; — les saints de pierre du portail, — comme elle passait, la *signèrent*, — et de l'église à sa maison — l'accompagnèrent des yeux. — Car elle était sage plus qu'on ne peut le dire, — et jeune et belle... — Les saints de pierre bienveillants — avaient pris en grâce la fillette, — et quand, la nuit, le temps est doux, — ils parlaient d'elle dans l'espace » (*Les Iles d'Or*).

siennes, leurs fins profils et leurs teints mats, leurs formes un peu courtes, mais non sans élégance, bien prises dans leurs beaux costumes de fête, leurs petits pieds glissant doucement sur les dalles, toutes levant un instant leurs grands yeux noirs pleins de flamme, et répondant à son regard par un sourire amical : « Voilà mes modèles, me disait-il, voilà Mireille ! » Et le soir, comme le soleil couchant embrasait d'une lueur rouge toute cette campagne qui m'avait, pendant des heures enchantées, parlé par la voix de son poète, assis sous la tonnelle du « Petit Saint-Jean » à Graveson (la station de chemin de fer qui dessert Maillane), nous écoutions une admirable fille aux cheveux roux nous réciter le sonnet enflammé qu'Aubanel venait de faire pour elle[1]. « Et, on prétend, s'écriait Mistral, que notre poésie est incompréhensible pour le peuple ! »

J'en appris plus ce jour-là et sur Mistral et sur la Provence qu'en bien des heures de lecture assidue. Plus tard je l'entendis, à Montpellier, de sa voix chaude et nuancée comme les cordes d'un instrument profond et doux, prononcer des discours où la langue provençale montrait autant de nombre que de finesse et d'éclat, et chanter ses propres poèmes avec un art exquis dans sa simplicité : je le vis à Maguelonne s'enquérant auprès des pêcheurs, pour son grand Dictionnaire, de tous les termes spéciaux qu'ils pouvaient employer et que peut-être il n'avait pas encore recueillis. Il était là, assis dans le bateau, maniant en connaisseur chacun des agrès, touchant chacune des parties du petit bâtiment, et disant : « Nous autres, chez moi, nous appelons cela ainsi : et vous ? » Et les pêcheurs, riants et émerveillés, lui disaient tout leur vocabulaire, et il inscrivait ce qui lui était nouveau. Partout, avec les artisans, avec les laboureurs, avec les pâtres, il faisait la même enquête familière et méthodique : partout ainsi il tâtait le cœur et le pouls de la mère chérie dont il voulait dresser dans son œuvre grandiose la figure complète et vivante, et il suivait le battement du sang qu'il prétendait rajeunir jusque dans ses plus petites et ses plus lointaines artères.

1. *O chato, fres rasin ounte coudriéu beca*, etc. (dans les *Filles d'Avignon*).

I

L'HOMME

Frédéric Mistral nous a lui-même conté sa vie, ou du moins ce qu'il croyait utile d'en dire pour faire comprendre son œuvre, dans quelques pages charmantes mises en tête des *Iles d'Or* (première édition). Je n'en connais pas de plus simple, de plus une et de plus belle. Il est né à Maillane en 1830, « le beau jour de Notre-Dame de Septembre ». Son père, veuf, avait épousé à cinquante-cinq ans une jeune fille qu'il avait rencontrée un jour en train de glaner après ses moissonneurs : de ce Booz et de cette Ruth de Provence devait naître un prophète. Le père François Mistral était riche, et dirigeait lui-même la culture de ses champs ; la mère de Frédéric, qui survécut très longtemps à son mari, resta toujours une simple « fille de la terre », entendant peu le français et ne parlant que la langue du pays.

L'enfant grandit au milieu des scènes toujours variées de la vie rustique, dans la familiarité des travailleurs attachés au *mas*, dès l'aube à leur suite pour le labour, les semailles, la tonte, la fauche, la moisson, la vendange, la cueillette des olives ou des feuilles de mûrier, causant avec eux de leurs travaux dans leur langue, la seule qu'il connût, et laissant ses yeux et son âme s'emplir et s'imprégner du spectacle de ce ciel éclatant, de cet horizon majestueux, de ces hommes « qui travaillaient avec des gestes nobles » et de ces filles aux yeux profonds, à la grâce fière et douce. Le soir, à souper, tous les gens de la maison s'asseyaient sur les bancs le long de la grande table que servait la mère et où présidait le père, « grand et beau vieillard, digne dans ses propos, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul ». Après le souper, en hiver, tout le monde

s'asseyait en cercle autour d'un feu clair de vieilles souches d'oliviers, et souvent un « passe-chemin » accueilli pour la nuit, assis en face du père sous le manteau de la cheminée, racontait un vieux conte ou une légende du pays, ou chantait quelque chanson de mendiant. Mais les belles chansons et les belles « sornettes », c'était la mère qui les savait le mieux; elle ne se lassait pas plus de les dire, en filant son rouet, que son fils, assis à ses pieds, ne se lassait de les entendre. Parfois, le père lisait l'Évangile à la famille réunie, et le jour de Noël il bénissait lui-même le *bos calendau* (bûche de Noël), et racontait quelque histoire sur les vieux, en invitant l'assemblée à prier pour leurs âmes; puis on chantait un des gracieux noëls de Saboly, l'organiste-poète du XVIIe siècle, restés si populaires dans la contrée. Et l'enfant allait se coucher l'esprit et le cœur vaguement émus par ces premiers appels de la Muse qui devait l'inspirer.

A neuf ou dix ans, on le mit à l'école; mais, nous dit-il, « je fis tant et si bien l'école buissonnière que mes parents jugèrent bon de m'envoyer dehors pour couper court à mes escapades ». D'ailleurs, malgré ses frasques enfantines, Frédéric avait montré à l'école une rare intelligence, et son père voulait la cultiver. Le petit sauvage se trouva d'abord tout penaud de ne plus courir les champs, tout triste d'être condamné entre des murs noirs à une occupation sédentaire, et tout effarouché surtout de se voir incompris ou raillé s'il parlait la langue qui était l'expression ordinaire de ce qu'il pensait et sentait. Mais bientôt la beauté de la poésie antique l'émerveilla : il découvrit dans Virgile et dans Homère une façon de comprendre et d'interpréter la nature et la vie qui répondait à l'inconsciente aspiration de son âme, et il y reconnut même, nous dit-il naïvement, « les idées, les mœurs et les coutumes du pays maillanais ». C'est grâce à cette greffe classique du sauvageon provençal que s'est épanouie la fleur de sa poésie. Il faut y joindre, bien entendu, et dans une large mesure, l'influence de la littérature française. Il lut certainement jeune la plupart de nos grands écrivains, et Rousseau, et Chénier, et Victor Hugo; mais surtout il se baigna avec délices dans le large flot harmonieux de Lamartine, dans « cette grande source de poésie, comme il l'a dit plus tard, qui avait rajeuni

l'âme de l'univers. » Il nous assure que dès l'âge de quatorze ans il s'essayait à mettre en alexandrins provençaux les églogues de Virgile : je ne suis pas sûr qu'involontairement il n'antidate pas un peu ; nous savons que quelques années encore après, quand il étudiait le droit à Aix, il composait des vers français qu'il insérait sous un pseudonyme dans un journal du pays[1]. L'idée d'employer à la poésie la langue de son enfance ne paraît pas lui être venue spontanément et, comme on vient de le voir, ne s'imposa pas tout de suite exclusivement à lui quand elle lui fut suggérée.

Il fallait en effet, à un jeune homme qui se sentait poète, un grand courage et une grande foi pour renoncer, au moins suivant toute apparence, au vaste public français, aux enivrants succès de la Capitale, à l'Académie entrevue de loin dans les rêves, et pour se décider à consacrer toutes les ressources et tout l'art qu'il pouvait posséder à des poèmes écrits dans un langage regardé comme un patois, et qui risquaient de ne trouver de lecteurs, en Provence même, ni chez les gens cultivés, ni dans le peuple. Ce fut cependant le parti héroïque que prit, après quelques oscillations, le jeune Maillanais. On a raconté vingt fois après lui comment Joseph Roumanille jeta dans son âme l'étincelle du feu sacré. L'excellent et aimable Roumanille, fils d'un jardinier de Saint-Remi, tout près de Maillane, et plus âgé que Mistral de douze ans, avait déjà composé en provençal la plupart de ses *margarideto* (*margriettes* comme on dit en Normandie) ; il a dit lui-même avec un grand charme comment, ayant d'abord fait des vers en français, il les récita à sa mère, qui pleura de n'y presque rien entendre ; il se jura de ne plus rien écrire que sa mère ne comprît : la nouvelle poésie provençale est née de cette larme d'une mère, touchant symbole de la plainte douce et informulée de la chère vieille petite patrie, oubliée, dédaignée pour la grande !

L'innovation de Roumanille ne consistait pas à écrire en provençal : il ne manquait pas de gens, au XVIII[e] et au XIX[e] siècle, qui avaient employé le patois à la composition de vers, dont

1. L. Legré, *Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie* (Paris, Lecoffre 1894), p. 22.

quelques-uns sont restés célèbres [1]. Mais c'étaient ou de fades bergeries destinées à amuser un moment les boudoirs, ou des rimailleries burlesques dans lesquelles le patois était en lui-même un élément de comique. Roumanille avait voulu que le parler maternel servît à exprimer avec simplicité des émotions vraies, des sentiments élevés et des impressions poétiques. Mais lui-même, il faut bien le dire, n'avait abandonné qu'à demi la tradition antérieure ; beaucoup de ses poésies ne sont encore que des plaisanteries auxquelles le langage du terroir sert d'assaisonnement : d'autres sont d'aimables petites compositions morales à l'usage des gens du peuple, où leur parler familier est employé comme véhicule de la leçon qui leur est donnée ; quelques pièces seules, d'une grâce légère et parfois émue, essayent sur les lèvres d'une muse moins rustique en somme que citadine la flûte de ses sœurs plus illustres. Dans un charmant petit poème, qui indique bien son inspiration et son ambition modeste, Roumanille, rappelant ses premiers essais en langue française, se compare à une fauvette qui, ayant vainement tenté d'imiter le rossignol, se résout à chanter en fauvette et pour les fauvettes, et retrouve aussitôt la justesse et l'agrément de son chant [2]. Il n'avait pas la prétention que la fauvette pût rivaliser avec le rossignol [3].

Mais il n'en avait pas moins montré, dans quelques-uns de ses chants, que la langue du pays, laissée aux *pacans* et jugée bonne seulement à faire rire, était capable d'accents pénétrants

1. On peut consulter là-dessus l'intéressant opuscule de M. E. Koschwitz, *Ueber die provenzalischen Feliber und ihre Vorgaenger* (Berlin, 1894). Il est singulier que ni Roumanille ni Mistral n'eussent encore entendu parler de Jasmin, dont les poèmes en parler agenais excitaient alors à Paris même un enthousiasme d'ailleurs excessif (Sainte-Beuve le donnait en exemple à Lamartine, et, par le plus bizarre des rapprochements, l'appelait le *Manzoni languedocien* !).

2. *Lis Oubreto en vers*, éd. de 1892, p. 292.

3. Voyez aussi dans ses lettres à Victor Duret, que vient de publier M. E. Ritter (*Le centenaire de Diez*, Genève, 1894), la lettre capitale du 14 juin 1857. Tout en se réjouissant très sincèrement du succès de Mistral et en l'admirant sans aucune réserve, Roumanille trouvait que la route où il s'était engagé était plus qu'un élargissement, était une déviation du sentier qu'il avait tracé lui-même et où il continua de marcher. Il écrivait le 17 juin 1859, en expliquant pourquoi il ne traduisait pas ses poésies en français, comme Mistral et Aubanel : « Je suis compris chez moi, et je n'ai pas l'ambition de l'être de l'autre côté de la Loire. C'est pour le pays d'*oc* que je chante, et non pour le pays d'*oïl*,... heureux de mon petit auditoire qui est assez indulgent pour m'aimer et pour m'applaudir. »

et suaves, et il concevait vaguement qu'elle pouvait donner plus et mieux encore. En 1845, sainte Estelle, qui devait être, comme on sait, la patronne du *félibrige*, l'envoya comme professeur dans la petite pension d'Avignon où Mistral s'essayait à traduire ou à imiter en vers français Théocrite et Virgile. L'élève et le maître furent bientôt camarades, et l'enfant montra ses vers au jeune homme : celui-ci y reconnut le germe de grands dons poétiques, mais un manque, d'ailleurs bien naturel à cet âge, d'originalité dans l'expression. « Vous ferez, lui dit-il, un poète français estimable ; mais que n'essayez-vous d'écrire dans notre cher parler de Saint-Remi ? Vous pourriez y être bien plus librement et plus profondément vous-même. » Et pour le convaincre il détacha quelques « pâquerettes » du bouquet qu'il s'apprêtait à réunir. « A peine m'eut-il montré, écrivait Mistral trente ans plus tard, dans leur nouvauté printanière, ces gentilles fleurs de pré, qu'un beau tressaillement s'empara de mon être, et je m'écriai : Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière ! J'avais bien, jusque-là, lu quelque peu de provençal, mais ce qui me rebutait, c'est que notre langue était toujours employée en manière de dérision... Roumanille le premier, sur la rive du Rhône, chantait dignement, dans une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur. Nous nous embrassâmes, et nous liâmes amitié sous une étoile si heureuse que depuis trente ans nous marchons de compagnie pour la même œuvre, sans que notre affection ou notre zèle se soient ralentis jamais. Embrasés tous les deux du désir de relever le parler de nos mères, nous étudiâmes ensemble les vieux livres provençaux, et nous nous proposâmes de restaurer la langue selon ses traditions et caractères nationaux ; ce qui s'est accompli depuis, avec l'aide et le vouloir de nos frères les félibres. »

La semence déposée alors dans l'âme de l'écolier d'Avignon ne devait toutefois, on l'a vu, lever pleinement qu'au bout de quelques années. Mistral termina ses études et rentra au *mas*, prenant sa part des travaux agricoles de la famille : il ébaucha alors, nous dit-il, un poème en quatre chants sur *les Moissons*, géorgiques provençales qu'il n'a pas publiées. Mais comprendre la poésie de la charrue ne suffit pas à faire un bon laboureur : son père vit bien que l'instruction donnée à Frédé-

ric l'appelait à d'autres destinées, et il l'envoya faire son droit à Aix. Tout en passant ses examens, Mistral s'affermissait de plus en plus dans la voie où Roumanille l'avait engagé, et où il le maintenait par une active correspondance, ayant bien vite « deviné dans cet enfant un enfant sublime[1] ». Il renonçait définitivement à la versification française, et envoyait déjà à Roumanille quelques-uns des vers pleins de grâce et de feu que celui-ci publia en 1852, avec ceux de trente autres poètes du pays, dans *les Provençales*, recueil qui fut le premier centre des provençalisants épars, réunis et inspirés par Roumanille, et qui parut avec une belle et sympathique préface de Saint-René Taillandier.

Quand, à vingt et un ans, Mistral, licencié en droit, revint à Maillane, son père lui dit : « A présent, mon fils, moi j'ai fait mon devoir : tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'a appris : c'est à toi de choisir une carrière : je te laisse libre. » Son choix fut bientôt fait : « Aussitôt, dit-il, je jetai aux buissons ma robe d'avocat, et je m'épanouis dans la contemplation de ce que j'aimais tant : la splendeur de ma Provence. » Et le vieux Booz eut la grandeur de comprendre que son fils avait pris la part de Dieu. « Mon père étant mort quatre ans après (1855), je quittai avec douleur le *mas* où j'étais né, par suite du partage qui eut lieu dans ma famille, et je vins, avec ma mère, habiter le village de Maillane, où je souhaite, quand le bon Dieu voudra, de mourir et d'avoir ma tombe, en face de ces collines qui ont réjoui ma vue, asséréné mes vers et reposé mon âme. » C'est la beauté de la vie du poète et c'est le secret de sa grande poésie d'avoir, à l'âge des ardeurs inquiètes, conçu ce plan d'existence, et de l'avoir réalisé sans défaillance. « Songez, disait-il tout récemment à un *interviewer*, que, mes études finies, je suis revenu dans ce village pour n'en plus sortir; et, ma foi ! elles me paraissaient longues quelquefois, les soirées d'hiver, à l'époque où j'étais jeune, où je connus Paris, qui m'enchanta, et que de précieuses amitiés m'engageaient à ne plus quitter. J'ai tenu bon pourtant; j'ai voulu rester fidèle à mon village... »

1. Lettre à V. Duret du 16 mai 1859.

Il y est en effet depuis quarante ans, et n'en sort que pour de courtes excursions, presque toujours entreprises dans l'intérêt de sa poésie ou de « la Cause », soit qu'il parcoure tous les recoins de sa Provence pour les connaître et les chanter, soit qu'il aille, dans les villes provençales, languedociennes, gasconnes, présider les fêtes dont il est le héros ou promener son entraînant apostolat. En 1868, il a même franchi les Pyrénées pour visiter les Catalans qui, à l'imitation du *félibrige*, venaient d'instaurer les *Jochs florals* de Barcelone, et auxquels il avait adressé la magnifique pièce *Aux Poètes catalans,* un des joyaux les plus éclatants de son œuvre, où il célèbre en même temps l'amour de la petite et de la grande patrie, et où se trouvent ces vers délicieux :

Tambèn, coume lou clergue emè lou capelan,
Despièi, lou Prouvençau respond au Catalan
A travès l'oundo que souspiro ;
A travès de la mar, tambèn, i a de moumen,
Vers Barcilouno tendramen
Barcilouneto se reviro ! [1]

Les Catalans firent au poète un accueil triomphal, et, la même année, rendirent aux félibres leur visite, apportant avec eux la « coupe sainte », qui fut inaugurée à Saint-Remi par un beau chant du *capoulié* du félibrige, et qui depuis, toujours accompagnée du même chant, circule à tous les banquets.

En 1858, comme *Mireille* venait d'être terminée, Mistral vint à Paris et fut présenté à Lamartine, auquel il lut quelques vers et envoya l'année suivante son poème avant qu'il eût paru. On sait avec quel enthousiasme le chantre de Milly accueillit cette poésie d'une fraîcheur et d'un éclat si nouveaux ; il lui consacra tout un *Entretien littéraire*, où il y a des pages admirables [2], et de sa grande main paternelle il

1. « Et comme le clerc au chapelain, — depuis, le Provençal répond au Catalan — à travers l'onde qui soupire ; — et quelquefois, à travers la mer, — vers Barcelone tendrement — Barcelonnette se retourne. »

2. Lamartine s'est entêté pendant tout cet article à représenter l'auteur de *Mireille* comme un simple paysan ; il dit bien qu'il a fait des études de lettres et de droit, mais il assure qu'il s'est hâté de tout oublier en revenant labourer ses

lança en pleine gloire le jeune oiseau qui doutait encore de lui-même et qui ouvrit largement ses ailes dans la lumière et dans la joie. On connaît la suave dédicace qui fut le remerciement du jeune poète :

Te counsacre Mirèio : es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an ;
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan [1].

Après la publication et le grand succès de *Mireille*, Mistral revint à Paris : il y fut accueilli avec un de ces enthousiasmes éphémères et enivrants que la grande ville, aussi agitée et aussi trompeuse que la mer, pousse successivement, comme des vagues d'un moment, aux pieds de ceux qui lui apparaissent dans un rayon de gloire. C'est là que la ferme résolution du poète fut mise à une rude épreuve : de toutes parts on le sollicitait de rester à Paris, et aucune séduction ne manquait pour le retenir. Ce ne fut pas seulement le vœu qu'il avait formé de rester fidèle à son pays qui l'empêcha d'écouter les dangereuses sirènes : un sûr instinct lui dit que son génie était dans sa sincérité ; qu'un poète provençal à Paris ne serait fatalement qu'un amuseur et un comédien comme les autres : qu'il n'avait sa vraie force qu'en touchant sa terre natale, et qu'il devait se donner à elle tout entier, corps et âme, pour que, corps et âme, elle se livrât entièrement à lui. Puis toutes ces ovations, tous ces compliments, le troublaient presque autant qu'ils le ravissaient. Quelques expériences comme en ont pu faire tous ceux que le monde croit devoir louer sans, bien souvent, comprendre ou même

champs. Rien n'est plus amusant que cette obstination à développer une idée qu'on sait être contraire à la réalité, parce qu'elle prête à de beaux effets. On sait que Lamartine était coutumier du fait et voyait les choses non comme elles étaient, mais comme son imagination voulait qu'elles fussent. Au reste il a exprimé là de très belles idées, avec cette ampleur magnifique qui lui était propre.

1. « Je te consacre Mireille : c'est mon cœur, c'est mon âme, — c'est la fleur de mes ans ; — c'est une grappe de la Crau qu'avec tout son feuillage — t'offre un paysan. » Ce quatrain est extrait d'une pièce plus longue dont je détache encore celui-ci : « Si ma proue porte un bouquet, bouquet de lauriers en fleur, — c'est toi qui me l'as fait ; — si ma voile s'enfle, c'est le vent de ta gloire — qui dedans a soufflé. »

connaître leur œuvre avaient inspiré une juste défiance à son esprit très fin et à son sens très pratique. D'autre part, la frivolité, le manque de sérieux et de conviction de la société brillante où il s'était trouvé jeté tout à coup lui avaient semblé présenter de graves dangers pour lui-même. Il avait été surpris de la tolérance extrême ou plutôt de l'indifférence avec laquelle se mêlaient les représentants d'opinions et de sentiments que, dans son pays, séparait un abîme. Il avait rencontré Renan, qui lui semblait devoir être un Lucifer et jeter un blasphème à chaque mot, et Renan lui avait parlé de son poème avec des paroles si douces et si délicatement flatteuses qu'elles avaient pénétré, quoi qu'il en eût, jusqu'à son cœur et y troublaient la foi qui faisait partie à ses yeux de l'héritage sacré du foyer. Il sentit que s'il restait dans cette atmosphère factice, capiteuse et troublante, il verrait peu à peu s'y amolir le ressort de son âme et s'y dissoudre l'essence pure et sauvage qu'il avait apportée de ses bruyères, de ses montagnes, de son grand Rhône et de sa mer, et il s'enfuit, sauvant son trésor. Il n'avait pas oublié les belles et graves paroles qu'au moment de son départ, lors de la première des fêtes du *félibrige*, en portant un *brinde* à *Mireille*, « le plus beau miroir où la Provence se soit mirée », lui avait dites le vieux et saint homme Reboul, le poète-boulanger de Nîmes : « Mistral, tu vas à Paris. Souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre. N'oublie pas ta mère ! N'oublie pas que c'est dans un *mas* de Maillane que tu as fait *Mireille*, et que c'est cela qui te fait grand ! Et n'oublie pas que c'est un bon catholique de la paroisse de Saint-Paul qui tout à l'heure a posé la couronne sur ta tête ! »

Depuis, il est revenu à Paris, mais pour y prendre part — la première part — à des réunions ou à des fêtes consacrées à « la Cause » : il aurait pu y avoir, surtout en ces dernières années, où le *félibrige* est devenu un article de boulevard, une position parfois difficile et, grâce au zèle trop empressé de quelques-uns de ses amis, peut-être compromettante, s'il n'avait eu le bon sens de n'y faire que de courtes apparitions et de se réfugier toujours au plus vite dans son cher village de Maillane, qui lui devra la célébrité que le poète lui doit en partie.

« Mistral, écrivait Roumanille en 1857 dans des lettres charmantes qui viennent d'être publiées, vit dans un village, à une lieue au nord de Saint-Remi, dans une plaine fertile, qui a pour limites, au midi, les montagnes les plus bleues et puis les plus dorées que vous puissiez imaginer... Il écrit au milieu des champs qu'il aime, surveillant ses laboureurs et labourant au besoin avec eux... Jeune, riche, beau, aimé, inspiré, il chante dans sa riante solitude... Il ne quitte Maillane qu'avec regret, et très rarement et peu de temps[1]. » Ce tableau tracé il y a si longtemps n'a pas cessé d'être exact. Regarder, écouter, méditer, chanter, aimer, être aimé, toujours dans le même cadre, voilà toute la vie du poète. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu çà et là des échappées : la poésie a besoin de se renouveler parfois et de se donner de l'air, et il s'exhalait du printemps de *Mireille* un parfum d'amour trop fort et trop doux pour qu'il n'attirât pas les abeilles. On peut lire dans les *Iles d'Or* un sonnet *A celle qui m'écrivit*, auquel il n'est pas téméraire de rattacher la charmante pièce intitulée *Rencontre*, une des seules où le poète ait parlé en son propre nom et ait immortalisé un battement de son cœur :

O coumbo d'Uriage,
Bos fresqueirous,
Ounte avèn fa lou viage
Dis amourous,
O vau qu'avèn clamado
Noste univers,
Se perdes ta ramado,
Gardo mi vers[2] !

En 1876, la même admiration lointaine amenait à Maillane la jeune épouse qui devait compléter et faire refleurir la vie poétique du maître. Installé dans le nid provençal que le chanteur avait lui-même préparé pour un doux oiseau encore inconnu, le ménage y a fidèlement enfermé son bonheur.

1. Lettre à V. Duret du 14 juin 1857.

2. « O combe d'Uriage, — bois plein de fraîcheur, — où nous fîmes le voyage — des amoureux, — ô vallée que nous nommâmes — notre univers, — si tu perds ta ramée, — garde mes vers ! »

A part les ordinaires tournées *félibrenques*, un voyage fait en Italie en 1891 et que le poète a raconté dans de jolies lettres[1] est, je pense, son seul déplacement de quelque durée. C'est de Maillane que Mistral a dirigé la publication des œuvres qu'il y avait composées : *Mireille* (1859), *Calendal* (1866), *les Iles d'Or* (1874), *Nerte* (1884), *la Reine Jeanne* (1891). C'est là qu'il travaille maintenant à ce « poème du Rhône » qui doit être le couronnement de son œuvre. C'est là qu'il a compilé ce prodigieux dictionnaire du provençal et des autres parlers méridionaux, ce *Trésor du félibrige*, dont il avait été recueillir les matériaux dans tous les coins de la Provence, et qui restera comme un des dons les plus magnifiques que l'amour d'une langue et d'un pays aient faits à la science, œuvre qui suffirait à illustrer son auteur, et que je ne puis mentionner ici qu'en passant. C'est là aussi qu'il prépare le recueil de ses discours, qu'il écrit de temps à autre une page de ses mémoires, et que depuis quarante ans il polit, il dégage de leurs scories, il fait revivre dans leur forme la plus savoureuse et la plus idiomatique ces « sornettes », ces contes de grand'mères qui enchantaient son enfance, qu'il a rassemblés avec amour dans les repos des méridiennes et dans les veillées de fileuses, et qui formeront, à en juger par les échantillons publiés çà et là, un recueil comparable à ceux de Grimm et d'Asbjörnsen. Car il n'a pas suffi à Mistral d'être le peintre et l'interprète de la Provence : il a su réunir, pour la gloire de sa patrie adorée, l'attention docile du chercheur à l'inspiration du poète, et il a pu, dans ses longues heures consacrées tantôt à la Muse qui chante, tantôt à celle qui écoute, savoir laquelle donne plus de joies et laquelle demande plus de travail et de patiente ténacité.

Si une impression générale se dégageait de cette esquisse, ce serait sans doute que l'homme qui a mené cette vie paisible est un contemplatif, peu fait pour l'action. Rien ne serait plus contraire à une partie au moins de la vérité. Si jamais il a été vrai que la poésie soit de l'action retenue, c'est de Mistral qu'il faut le dire. Le rêve de sa vie a été l'action ; ce qu'il

1. Une partie de ce récit est de la plume de madame Mistral elle-même, qui, née Bourguignonne, est devenue une vraie Provençale de cœur et de langue.

a accompli a toujours été à ses yeux une forme de l'action, à laquelle il aurait voulu pouvoir en joindre une autre plus ardente. « Que ne vivons-nous, me disait-il, dans une époque fougueuse et désordonnée comme celle de la Révolution! Avec le puissant levier de la langue natale, dont je connais seul la force, j'aurais soulevé les populations du Midi ; j'aurais, tribun passionné, su déchaîner et contenir les foules : j'aurais fait reluire de nouveau dans l'histoire le nom et l'épée de la Provence! »

Je sais bien que chez ces natures chaudes et expansives du Midi, le bras est souvent assez loin de la tête surchauffée par le soleil ; il ne faut pas toujours s'attendre aux actes que, de bonne foi, annoncent les paroles. Les chansons de croisade de nos « trouveurs » du Nord ont été jugées froides en comparaison des appels ardents des troubadours ; mais les poètes champenois ou artésiens qui ont prêché la croisade y sont allés, et la plupart des troubadours sont restés chez eux. Toutefois nous sommes trop portés, avec une commode et superficielle complaisance, à généraliser certains types que les Méridionaux eux-mêmes, en se regardant à un miroir fidèle mais ironique, se sont plu à nous donner de leurs compatriotes ; rien n'est, encore ici, plus illusoire que la théorie du bloc. Mirabeau et Barbaroux étaient provençaux, ainsi que tant de braves, soldats ou marins, qui ont mis dans leur vie et dans leur mort l'héroïsme parfois un peu flamboyant de leurs discours. Je crois que, si les circonstances s'y étaient prêtées, celui dont l'imagination s'est enivrée des exploits surhumains de Calendal aurait eu la vaillance à la hauteur de sa passion. Le théâtre politique ne s'est pas ouvert pour lui ; mais, sur la scène où il s'est renfermé, il n'a pas seulement parlé et chanté, il a agi : sa parole et son chant étaient déjà des actes, mais ils ne lui ont pas suffi : il a créé par sa volonté, par son ascendant, par son infatigable persévérance et aussi par son esprit de suite, son habileté à mener les hommes et ses facultés d'organisation, un mouvement qui a dépassé dès l'origine la sphère de la poésie pure, et qui, dans les ambitions et les espérances de son initiateur, doit de plus en plus se communiquer à la sphère de la réalité vivante.

Ce mouvement, on le sait, a pour but l'indépendance, d'abord linguistique et littéraire, mais ensuite administrative,

et, dans une mesure qui varie chez chacun des adeptes, politique, du Midi en général et de la Provence en particulier. Je ne veux pas ici en rechercher les origines, en mesurer la portée, en apprécier le caractère, en pressentir l'avenir. C'est une étude que je ferai peut-être un jour; mais elle troublerait celle-ci, qui veut être uniquement consacrée à Mistral poète. Mais il ne serait pas possible de comprendre le poète si on ne se rappelait toujours que derrière sa poésie il y a une idée constamment poursuivie, une passion constamment tendue, que toute sa vie et toute son œuvre sont consacrées à « la Cause », c'est-à-dire à tout ce qui peut conduire au but que j'ai indiqué tout à l'heure. Et c'est pour servir cette cause que Mistral, non seulement s'est efforcé de rendre à la langue et à la poésie provençales leur éclat et leur renommée antiques, mais qu'il a créé, soutenu et finalement fait vivre d'une sorte de vie dont il est l'âme, cette curieuse ligue du félibrige qui l'a eu pour père, pour parrain, pour apôtre et pour chef. La campagne, il l'a dit lui-même[1], a été commencée comme une farandole, déroulant sa bruyante spirale au son des tambourins et des galoubets. Elle a continué à être joyeuse et ensoleillée, à s'exciter par les amicales bombances et les rasades de châteauneuf. Mais celui qui la mène n'a jamais perdu de vue le but qu'il poursuit au travers de tous ces détours et de toutes ces gambades; sous sa guirlande de fleurs et de pampres il a toujours cru, comme le tyrannicide athénien, presser une arme de guerre et de délivrance : l'avenir dira si l'épée n'était qu'une batte ou si elle avait le tranchant qui frappe et sépare; ce qui n'est pas douteux, c'est la conviction, c'est l'ardeur de celui qui l'a préparée pour la défense ou pour l'attaque.

C'est donc le 21 mai 1854, jour de sainte Estelle, au château de Fontségugne, on l'a bien souvent raconté, que sept poètes provençalisants, déjà réunis par une étroite amitié et des aspirations communes, résolurent de se donner un nom qui distinguât, comme les ouvriers d'une même œuvre, eux et ceux qui s'associeraient à eux. L'idée était de Mistral, et c'est lui qui fournit le nom. Il comprit avec une intuition très juste que

1. Voyez, dans les *Provençales,* la pièce intitulée : *Bonjour à tous* (1851).

« poètes provençaux » serait prosaïque et insuffisant, que « troubadours » serait ridicule, qu'il fallait un nom n'ayant pas encore servi, et que le vague même du sens lui donnerait du prestige et une sorte de mystère. Il avait entendu à Maillane une vieille femme chanter une complainte où l'on voyait Jésus enfant qui parlait, dans le Temple, aux « *sèt felibre de la léi* ». Que voulait dire ce mot *félibre*? La chanteuse ne le savait pas, et ni Mistral ni personne ne l'a jamais su[1]. Mais il semblait bien répondre à peu près à « docteur, maître » : il était neuf, il était sonore, il fournissait de belles rimes. Il fut acclamé par les sept convives, et l'*Armana prouvençau,* organe de la nouvelle école, proposé et fondé dans la même séance, l'*Armana prouvençau per lou bèl an de Diéu 1855, adouba e publica de la man di felibre*, annonça à la Provence, au Midi et au monde que les rénovateurs de la littérature provençale s'intitulaient *félibres*.

L'*Armana* était surtout destiné à répandre la bonne parole dans le peuple ; Roumanille s'en occupa plus particulièrement, mais c'est Mistral qui lui avait donné sa forme originale, et il n'a pas cessé de l'inspirer de son esprit. Le succès de cette publication a toujours été grandissant ; elle a servi de lien entre les adhérents de « l'Idée », et la collection des quarante volumes déjà parus et de ceux qui viendront encore formera la base de l'histoire du mouvement provençal, tout au moins de l'histoire officielle et orthodoxe, si l'on peut ainsi dire, car dans la religion dont Roumanille avait été le précurseur, dont Mistral est le prophète et presque le dieu, dont Aubanel fut l'apôtre ardent mais capricieux, il s'est trouvé plus tard des hérésiarques.

Mais s'il suffisait à Roumanille de fournir au peuple de Provence, dans sa propre langue, une lecture à la fois agréable et saine, l'ambition de Mistral allait beaucoup plus loin. Après quelques années de lente propagande, pendant lesquelles l'immense succès obtenu par *Mireille*, hors de Provence, il est

1. On a donné de ce mot, qui n'a jamais été rencontré ailleurs, les explications les plus extraordinaires. On peut les voir dans le Dictionnaire de Mistral, auquel est empruntée la citation suivante. Tout récemment (*Romania*, t. XXII, p. 403), M. Jeanroy a proposé d'y voir une altération du mot espagnol *feligrés*, « paroissiens ». C'est encore bien incertain.

vrai, encore plus que dans son pays[1], avait montré à tous que les félibres n'entreprenaient pas une œuvre aussi puérile qu'on le croyait volontiers autour d'eux, il « conçut la pensée de donner au *félibrige* une existence corporative, et l'*Armana prouvençau* de 1863 publia les premiers statuts d'une association félibréenne, ainsi qu'une liste des cinquante membres qui devaient former une sorte d'académie provençale divisée en sept *tiero* ou sections[2] ». Ce n'était encore qu'une ébauche assez vague et flottante, mais son auteur songeait toujours à la compléter. De son incubation passionnée sortit en 1876 le plan définitif qui constituait toute une hiérarchie à la fois très souple et (au moins en apparence) très solide. Une « cour plénière » tenue en 1879, le jour de sainte Estelle, dans l'ancienne salle capitulaire des Templiers d'Avignon, adopta d'enthousiasme les statuts élaborés par Mistral : le *félibrige* fut divisé en sept « maintenances » comprenant un nombre variables d' « écoles » : outre les simples adhérents, il comprit des « mainteneurs », et au-dessus d'eux des « majoraux » qui formèrent le « consistoire » présidé par le « capoulié » ou chef suprême, assisté d'un chancelier, d'assesseurs et de syndics de chaque maintenance[3]. Ce chef suprême fut naturellement Mistral, et il l'est resté jusqu'à ces derniers temps, où il a voulu céder le premier rang à Roumanille d'abord, puis à Félix Gras, le chef de ce qu'on peut appeler « le jeune félibrige », qui est d'accord avec l'ancien groupe sur l' « Idée », mais séparé de lui surtout par des opinions politiques et religieuses tout autres. Le vaste plan conçu par Mistral ne se bornait pas à la Provence : il embrassait le Languedoc, le Dauphiné, l'Aquitaine, le Limousin, l'Auvergne et même la Catalogne, et il s'agissait de créer pour tout ce domaine une langue littéraire commune et une certaine unité d'inspiration et d'action.

1. Mistral avait compris, — ce que ne voyait pas Roumanille, — qu'il fallait faire consacrer l'œuvre par la France entière, et que pour soulever la Provence, le levier était à Paris.

2. Legré, *Théodore Aubanel*, p. 273.

3. On remarquera combien ces noms, en partie empruntés au vocabulaire de l'ancien « Consistoire de la gaie science » de Toulouse, sont bien trouvés, à la fois archaïques et neufs, frappés au coin de celui qui avait trouvé *félibre*.

Jusqu'à quel point ce plan a-t-il abouti et peut-il aboutir? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Tout ce que j'ai voulu, c'est montrer dans Mistral, à côté du poète et du gai compagnon, l'homme d'action, l'organisateur habile, le conducteur d'hommes qu'est dans sa simplicité, mais aussi dans sa volonté tenace et dans sa passion unique, l'auteur de *la Comtesse*[1] et de *Calendal*. Depuis quarante ans, il n'a pas cessé de prodiguer pour « la Cause » son temps, ses peines, ses voyages, son éloquence à la fois caressante et passionnée : chansons, poèmes, drame, dictionnaire, contes, tout cela n'a eu qu'un seul et même but : et quoiqu'il soit sensible autant que n'importe quel artiste à la gloire d'avoir créé de belles œuvres et au plaisir de les voir appréciées, j'affirme, sans crainte de me tromper, que ce qui le rend surtout heureux c'est la pensée que son succès peut contribuer au triomphe futur de « l'Idée » à laquelle il a voué sa vie : pour assurer ce triomphe, il serait capable d'immoler sans hésitation — sacrifice presque surhumain — sa renommée personnelle. C'est cette idée fixe, c'est cette passion toujours dirigée vers le même but, qui fait l'unité de sa poésie : elle en fait la force et aussi, en certains points, la limite et la faiblesse : elle devait être mise en relief, et présentée comme le moteur central de son œuvre, même dans une étude où l'on ne prétend apprécier cette œuvre que pour sa valeur poétique : car, si on en retirait « l'Idée » qui l'inspire d'un bout à l'autre, on lui retirerait

1. Cette pièce, que l'auteur déclare dirigée seulement contre la centralisation, mais où il est difficile de ne pas voir quelque chose de plus, représente la Provence comme une comtesse dépouillée par sa « sœurâtre » de ses biens et enfermée dans un couvent à la règle uniforme ; le refrain de chaque strophe est : « Ah ! si l'on savait m'entendre ! ah ! si l'on voulait me suivre ! » Il s'agit de délivrer la « comtesse » prisonnière et de lui rendre sa richesse et sa splendeur. Mais il faut rappeler qu'à côté de cette boutade passionnée et d'ailleurs fort belle, le même recueil contient plus d'une pièce où, comme dans l'*Ode aux Catalans*, le poète exprime en termes éloquents son amour pour la France, et ce *Psaume de la Pénitence* (novembre 1870), qui est peut-être ce que nos désastres ont inspiré de plus sincèrement ému. D'ailleurs les premiers félibres étaient ardemment légitimistes, et le roi ne va pas sans la France. Mistral vient de publier dans l'*Aiòli*, le journal officiel de « la Cause », qui paraît à Avignon depuis quelques années, deux fort belles lettres du comte de Paris, où le représentant de la monarchie traditionnelle exprime, avec sa grande admiration pour le poète, toute sa sympathie pour l'œuvre de décentralisation provinciale entreprise par les félibres.

l'âme même, et on ne la comprendrait pas plus qu'on ne connaîtrait le poète qui l'a créée.

Tous ceux qui, dans ces dernières années, ont visité ou rencontré Mistral en ont gardé la même impression, celle de la grandeur dans la simplicité, de la force calme jointe à la bonhomie. Il n'est plus le beau jeune homme à l'air fier, aux yeux de flamme, à l'allure un peu théâtrale, que montrent ses portraits d'il y a trente ans : son corps s'est alourdi, ses traits ont perdu de leur finesse, ses boucles sont devenues grises. Mais il a gardé la dignité de son maintien, la douceur extrême de son regard, sa voix musicale, ses beaux gestes tranquilles, sa cordialité, sa haute et familière causerie. Il se repose, sans s'arrêter, dans la satisfaction de l'œuvre accomplie et dans la confiance que ce qu'il a commencé sera continué. Il mourra comme son grandiose moissonneur, qui tombe au milieu du travail et engage les autres à le poursuivre :

A quoi bon pleurer, lieuses? Mieux vaudrait chanter avec les jeunes gars; car moi j'ai terminé ma tâche. Peut-être, au pays où je serai tantôt, il me sera pénible, quand le soir viendra, de ne plus entendre, allongé comme autrefois sur le gazon, la chanson forte et claire de la belle jeunesse monter entre les arbres. Mais le Maître, celui de là-haut, voyant le froment mûr, fait sa moisson. Allez, finissez la récolte, puis, enfants, quand vous transporterez les gerbes sur la charrette, emportez votre chef avec le gerbier !

GASTON PARIS

LEURS ÂMES

VII

M. de Treuil demanda :

— Vous ne savez pas pourquoi madame a été obligée de sortir ?...

— Non, monsieur le baron... mais, ordinairement, quand madame sort comme ça, c'est pour aller à l'Opéra... Elle a dit de dire à monsieur le baron qu'elle serait rentrée à deux heures et demie, au plus tard...

Et la femme de chambre, après avoir posé sur la table *le Gaulois*, sortit d'un pas glissant et discret, en regardant le baron d'un œil respectueusement narquois.

Il s'assit, très agacé. Tout changement dans ses habitudes le bouleversait à l'égal d'un malheur. Chaque jour, il venait après son déjeuner fumer un cigare chez la danseuse, et quand, par hasard, elle avait une répétition, elle l'avertissait.

Au bout d'un instant, il se leva pour prendre *le Gaulois*. A côté du journal était posé un petit paquet, et dessus, de l'écriture contournée et maladroite de Lacombe, cette adresse qui le fit loucher : « Marquis de Morières, avenue Montaigne. »

Inquiet, il se demanda :

— Qu'est-ce qu'elle peut bien envoyer à Morières?... et comment sait-elle seulement qu'il est revenu?...

Puis il pensa qu'elle l'avait vu aux courses. Il roulait dans sa main le paquet, tout petit et assez lourd, qui devait renfermer un objet mince et dur, quelque chose comme un très petit canif?... ou des ciseaux?... ou une clef?... oui... ça devait être une clef!... Pourquoi Blanche envoyait-elle une clef à Morières?... Quelle clef?...

Il regarda la pendule. « Madame sera là à deux heures... », avait dit la femme de chambre. Il avait le temps cent fois de défaire et de refaire le petit paquet soigneusement ficelé.

M. de Treuil, adroit comme une femme et minutieux comme un pharmacien, eut vite dénoué la mince ficelle rose. Roulée dans beaucoup de papier de soie, il trouva une clef qu'il reconnut à l'instant. C'était lui qui l'avait fait faire un an plus tôt. Très maniaque et très amateur de nouveautés, il avait admiré des serrures anglaises toutes petites, solides et compliquées, que M. de Bouillon avait fait venir de Londres; il en avait fait poser de pareilles à son hôtel du parc Monceau et dans l'appartement que Blanche Lacombe occupait alors avenue Hoche.

Et il tournait et retournait la mignonne clef de nickel, qu'il connaissait bien. Elle ouvrait la porte d'entrée de l'avenue Hoche. Il avait la même, oubliée dans une coupe sur sa cheminée depuis trois mois qu'elle ne servait plus. Ce matin encore, il l'avait revue en cherchant des boutons de manchettes.

Et quand il fut bien convaincu que la danseuse envoyait à Morières la clef de son ancien appartement, il fut bien convaincu aussi qu'elle le trompait avec Morières, et que c'était avenue Hoche qu'elle le voyait, — du moins, qu'elle le verrait, puisque la clef était là encore. Très minutieusement, avec une adresse infinie, il refit le petit paquet, le remit à sa place et attendit, rongeant son frein, le retour de Blanche : comment allait-il lui faire avouer la vérité?

La vérité était que, le matin, le concierge de l'avenue Hoche était venu demander, « de la part du monsieur qui avait loué », la seconde clef de la porte d'entrée, que madame devait avoir

conservée. Ce monsieur voulait les deux clefs. Il en avait besoin pour trois heures. La danseuse était au Bois quand le concierge était venu. En rentrant, elle avait emballé la clef qu'on réclamait; et, comme elle demeurait rue Boccador, et que son ancien appartement était dans une des maisons qui font le coin de l'avenue Hoche et du faubourg Saint-Honoré, elle avait trouvé plus simple d'envoyer la clef chez Morières, à deux pas de chez elle. En sortant, très pressée, elle avait oublié de la faire porter.

Le baron n'attendit pas longtemps. A une heure et demie, Lacombe rentra, anéantie — disait-elle — d'un essayage qui n'en finissait pas! Elle avait été obligée d'aller passer chez Montaut la robe Louis XIV dans laquelle M. Lachard allait commencer aujourd'hui son portrait.

— Aujourd'hui?... — fit M. de Treuil, soupçonneux — je croyais que c'était demain qu'on le commençait, ce portrait?...

— Mais non... c'est aujourd'hui... voyons, rappelle-toi donc... Jeudi!... c'est aujourd'hui, jeudi!...

— Ah!... — fit le baron — je croyais que c'était aujourd'hui mercredi...

Tout à coup, elle aperçut le petit paquet oublié sur la table. Elle poussa un cri, et, se précipitant sur la sonnette :

— Ah!... mon Dieu!... j'ai oublié de...

Elle s'arrêta, rougissant un peu, ennuyée en pensant que le baron avait peut-être vu le paquet et qu'il allait demander des explications. Elle eût été navrée d'avouer qu'elle avait enfin sous-loué. Elle tenait à ne pas perdre les cinq mille francs du loyer. Avec les douze mille de Morières, ça faisait dix-sept mille; total : douze mille de bénéfice net.

A l'instant où elle préparait une réponse quelconque, M. de Treuil demanda, d'un air indifférent :

— Qu'est-ce que tu envoies à Morières?...

— Moi... — répondit-elle, gênée, prenant des temps un peu plus longs qu'il n'eût fallu — moi?... oh! c'est rien!... une chose qu'il voulait voir... c'est...

Il répéta, battant le parquet du pied, déjà nerveux :

— Qu'est-ce que c'est?...

Elle réfléchissait qu'il valait mieux ne pas mentir, afin que,

si l'idée lui venait, par hasard, d'ouvrir le paquet, il vît qu'elle était un petit agneau d'innocence. Elle répondit, cherchant seulement un motif pour expliquer l'envoi :

— Une clef...

Il demanda, surpris de tant de franchise, et surtout, jouant la surprise :

— Une clef!... quelle clef?...

Blanche Lacombe pensa que, cette fois, elle ne pouvait pas lui dire la vérité sans qu'il soupçonnât la location. Elle répondit :

— Une clef d'ici!... n'importe laquelle!... parce qu'il veut voir comment sont nos clefs... pour faire poser chez lui des serrures comme les nôtres...

Elle dit à la femme de chambre qui entrait :

— Faites tout de suite porter ce petit paquet chez monsieur le marquis de Morières... avenue Montaigne...

Elle était heureuse de voir disparaître le paquet. Elle craignait que le baron ne l'ouvrît. Il avait une terrible mémoire, et il eût certainement reconnu la clef de l'avenue Hoche: celles du petit hôtel de la rue Boccador étaient, comme celles du parc Monceau, un peu plus grosses.

Le baron se promenait dans le salon, nerveux, persuadé, qu'il était trompé, trop craintif pour oser le dire avant d'avoir une certitude. A la fin, il s'arrêta :

— Où donc avez-vous vu Morières?...

— A Auteuil dimanche...

— Vous ne l'avez vu que là?...

Elle répondit avec assurance :

— Je ne l'ai vu que là... où l'aurais-je vu?...

— Je n'en sais rien!... je vous le demande?...

Comme elle ne disait rien, il reprit :

— Et il vous a demandé à voir la clef... comme ça... à propos de rien?...

— Non certainement... pas à propos de rien... nous avons parlé des choses qu'on met dans la poche... alors, Chagny — il était là, Chagny — a dit que j'avais un système de clef très chic...

Rétrospectivement inquiet, il demanda :

— Et, comment Chagny le savait-il?...

— Ah zut!... vous commencez à me raser, vous savez!... avec ça que vous ne l'avez pas cornée aux oreilles de tout le monde, votre invention de serrures anglaises! Pendant six mois vous n'avez parlé que de ça!... ç'a été une de vos plus belles scies!...

Puis, changeant de voix tout à coup :

— Il paraît que ma toilette a eu un succès énorme, dimanche... on vient de me dire, chez Montaut, qu'on en avait reçu beaucoup de compliments... et de celle de votre femme aussi...

— Oh!... ne parlons pas de ma femme, je vous en prie...

Il lui était — au fond — parfaitement égal que la danseuse parlât ou ne parlât pas de madame de Treuil, mais il ne trouvait pas de bon ton de la laisser faire. D'ailleurs, il éprouvait le besoin de grogner sur un sujet quelconque. Il avait de Blanche Lacombe une effroyable peur, et parfois il la heurtait pour des riens.

Elle se retourna, très rouge :

— Alors, je n'ai plus le droit de prononcer le nom de votre femme?... Ah!... non!... elle est bien bonne, celle-là!... laissez-moi rire!...

Elle se leva :

— Vous savez?... je ne voudrais pas vous mettre à la porte... mais j'ai rendez-vous à deux heures et demie chez M. Lachard et il faut que je m'en aille...

— Vous ne vous habillez pas?...

— Non... je m'habille chez lui... on vient d'y porter ma robe...

— Vous avez votre voiture?...

— Oui... ne vous inquiétez pas! j'ai tout ce qu'il me faut... je vous remercie...

Elle s'irritait peu à peu. Il demanda, redevenu très doux :

— Est-ce que... il n'était pas convenu que j'irais vous voir poser?...

— Pas aujourd'hui... aujourd'hui, c'est impossible!... il va chercher la pose... il ne faut pas le gêner... Pour aujourd'hui, vous pouvez bien nous ficher la paix, je pense?...

Elle allait et venait, pressée de le voir partir. Il dit encore :

— Vous êtes maussade!...

Elle lui répondit brutalement :

— Chacun son tour!...

Quand Treuil fut dans l'avenue Montaigne, il s'arrêta, se demandant où il pourrait bien aller... D'ordinaire, il restait chez la danseuse jusqu'à trois heures ; et ce changement le désorientait totalement. Dans sa vie, toute de routine, le moindre incident prenait les proportions d'un événement grave. Et puis, il était moralement sûr d'être trompé.

Depuis quelque temps, Blanche se montrait, aux instants d'abandon, — devenus de plus en plus rares, — d'une déconcertante veulerie. Elle lui rappelait, positivement, Agar! Et, tout de même, il tenait à elle. Il s'y était accoutumé ; il en avait un besoin réel, qui l'inquiétait. Et maintenant l'idée que Morières la trouvait de son goût la lui faisait paraître plus désirable encore. Il était difficile, Morières! Pour être remarquée par lui, il fallait qu'une femme fût très chic. Et si, dès son retour, il avait jeté son dévolu sur Blanche, c'est que Blanche lui paraissait chic entre toutes. C'était flatteur, mais embêtant aussi : car, si André mettait la danseuse en demeure de choisir entre « l'autre » et lui, elle choisirait certainement l'autre. Si vaniteux qu'il fût, il savait très bien que partout et toujours il serait éclipsé par le marquis. Le plus sage était peut-être, alors, de fermer les yeux et de laisser aller les choses.

Il suivait l'avenue, remontant vers les Champs-Élysées, lorsqu'il aperçut Morières qui sortait de chez lui : il habitait une des grandes maisons bâties sur l'emplacement de Mabille. Le marquis tourna vers les Champs-Élysées et se mit à marcher à vingt mètres devant M. de Treuil. Arrivé au rond-point, il prit à gauche et remonta vers l'Arc de Triomphe. Le baron pensa : « S'il allait avenue Hoche?... » et il le suivit, décidé à connaître son sort, quel qu'il fût. En arrivant à la station de voitures qui est en haut des Champs-Élysées, il vit l'heure à l'horloge et pressa le pas. Mais, au lieu de tourner dans l'avenue Hoche, comme Treuil s'y attendait, il traversa la place de l'Étoile et prit l'avenue Victor Hugo. Là, il entra chez Gagé. Le baron passa devant le magasin et le vit occupé à désigner différentes choses aux demoiselles et aux garçons très empressés autour de lui. Puis, il alla se poster assez loin et attendit.

Morières sortit au bout de quelques instants. De son pas élastique et long, il marcha, en se hâtant cette fois, vers l'avenue Hoche, qu'il descendit rapidement, en regardant plusieurs fois sa montre. Arrivé à la maison d'angle, il tourna sous la voûte. Le baron, jusqu'au dernier moment, avait espéré qu'il passerait sans entrer. Il s'arrêta court, vexé, en proie à une colère rageuse, se demandant s'il n'allait pas courir après Morières et le gifler, là, tout de suite... Mais il pensa que les concierges le connaissaient et que cela ferait un potin ridicule. Il eut aussi l'idée de guetter l'arrivée de Blanche et d'avoir avec elle une explication. Elle ne devait pas être là encore, elle était lente à s'attifer et n'avait pu venir si vite. Mais il craignit d'être vu. Alors il lui vint une idée qu'il jugea lumineuse, il se dit : « Je vais chercher la clef.... et je les pincerai paisiblement... sans faire de bruit... ça sera très chic !... »

Il appela un fiacre et fila au parc Monceau. Comme il montait l'escalier, tête baissée, enjambant quatre marches à la fois, il faillit renverser sa femme qui descendait, répandant autour d'elle un parfum violent. Il ne la reconnut pas, au premier moment, dans sa petite toilette noire toute simple, accoutumé qu'il était à la voir toujours miroitante et empanachée.

Elle le regarda, de ses larges yeux, écarquillés, avec une affectation d'étonnement :

— Grand Dieu !... que vous êtes rouge !... et comme vous courez !... on dirait que vous poursuivez un voleur !...

Il semblait qu'elle connût sa mésaventure ! Il répondit, avec un peu d'embarras :

— Moi... nôn... je rentrais... je... Et vous ?... vous sortez ?... je n'ai pas vu la voiture en bas ?...

Elle répondit :

— Je vais marcher un peu dans le parc... ou dans les avenues.. le docteur m'a dit que ça me ferait passer mes maux de tête...

Il demanda, très surpris :

— Vous avez donc des maux de tête ?...

Elle haussa les épaules, et descendit sans plus lui parler.

Arrivé chez lui, le baron prit dans la coupe la petite clef de nickel, et, s'asseyant dans un grand fauteuil, se mit à réfléchir plus qu'il n'avait réfléchi dans toute sa vie.

Il s'agissait ici de ne pas gaffer.

Morières était — il ne se faisait aucune illusion là-dessus — une personnalité beaucoup plus sympathique que lui dans le monde. Il avait aussi une situation d'élégance plus indiscutée. Il était plus une « notoriété ». Il s'agissait de ne pas mettre contre lui ceux qui seraient certainement pour le marquis, si l'histoire s'ébruitait. Il y avait là une nuance très délicate à saisir. Puis, dans la jalousie qui en cet instant le poignait, il pensait surtout à conserver pour lui la danseuse, à s'arranger de telle sorte que son aventure avec Morières fût sans lendemain.

Au moment de partir, il se rassit. Il craignait de rencontrer sa femme qui se promenait. Il redoutait de lui voir surprendre les petites misères de sa vie galante. Il trouvait que, tout à l'heure, elle l'avait interrogé ironiquement sur la cause de son agitation ; il voulait lui laisser largement le temps de s'éloigner.

Au bout d'un quart d'heure, il se décida à partir. Il regarda dans le parc et dans l'avenue s'il n'apercevait pas la grande silhouette d'Agar, et, ne voyant rien, il se mit à marcher très vite.

Le cœur lui battait fort quand il tira de sa poche la petite clef. En route, une peur lui était venue qu'ils n'eussent remis, une fois entrés, la clef dans la serrure... Elle n'y était pas, et la sienne entra facilement. Avant de la tourner, il se demanda encore si ce qu'il allait faire était adroit... si tout ne valait pas mieux, en somme, qu'une certitude qui, de toutes façons, troublerait absolument sa vie paisible. Mais l'idée de ce qui allait se passer derrière cette porte le bouleversait. Ce qu'il voulait, avant tout, c'était empêcher qu'il ne se passât quelque chose.

Il hésita, un instant; et brusquement, il entra.

D'abord, il fut surpris par l'obscurité de l'antichambre. Ses yeux habitués à la lumière éclatante de l'avenue, blanche de soleil, ne distinguèrent absolument rien. Comme il connaissait l'appartement, il poussa à tâtons une porte et s'avança dans le salon. Par les persiennes entr'ouvertes, de longs rayons dansaient, qui l'aveuglèrent encore; mais, peu à peu, sa vue s'habituait à la demi-obscurité.

A droite, la porte de la chambre de Blanche était ouverte. Il marcha de ce côté, glissant sans bruit sur le tapis. Une canne, posée en travers sur les bras d'un fauteuil, qu'il accrocha, tomba avec un bruit de clochette fêlée; aussitôt, dans le cadre de la porte, Morières parut.

En reconnaissant M. de Treuil, il s'élança et laissa retomber la portière, tandis qu'une femme, poussant un cri horriblement perçant, apparaissait un instant derrière lui dans un envolement de soie rouge et de dentelles.

Ils restèrent en face l'un de l'autre sans parler. A la fin, ce fut Morières qui dit, d'un ton cassant et courtois :

— Puis-je vous demander, mon cher Treuil, ce que vous venez faire chez moi ?...

Il était pâle et sa voix s'enrouait, mais il souriait, l'air narquois. Le baron, lui, se sentait grotesque. Il n'avait pas vu tout à l'heure le visage de Blanche ; il n'avait aperçu que sa longue taille un peu trop droite, et ses bas noirs sortant d'un jupon de satin capucine,— une couleur qu'elle affectionnait,— mais il devinait bien que là, derrière cette porte, elle aussi se moquait de lui.

Il répondit péniblement, hachant ses mots :

— C'est à moi de vous demander avec qui vous y êtes ?...

Morières répliqua nettement :

— Je ne vous répondrai pas que j'y suis avec ma maîtresse... ce serait inexact !... La femme qui est là est encore, je vous le jure, digne de tous les respects...

M. de Treuil ricana :

— « De tous les respects » est joli !...

— C'est vrai... et je vous répète, mon cher Treuil, que vous faites, aveuglé par je ne sais quels soupçons, une démarche déplacée... que vous regretterez sûrement...

Le baron, qui se trouvait ridicule, commençait à rager violemment. Il se lança, cherchant à passer.

Morières ne bougea pas, mais il se plaqua un peu plus encore contre la porte en disant :

— C'est fou, mon cher, ce que vous faites là !... Vous entrez chez moi par surprise... sans aucun droit, sans aucun motif... oui... sans aucun motif... je ne sais pas ce que vous voulez...

Et il pensa : « Est-il bête de faire cette histoire !... il est encore plus bête que je ne croyais !... »

Exaspéré, le baron balbutia :

— Je veux voir la personne qui est là !...

Le marquis haussa les épaules :

— Vous voulez voir une personne qui est chez moi ?... en vérité, vous divaguez !... quand on vient faire une descente d'un goût aussi douteux, on amène le commissaire de police ; c'est malpropre, mais, au moins, c'est régulier...

Treuil cria :

— Eh !... parbleu !... si je l'avais pu !... Malheureusement, la police ne protège pas les amours des imbéciles de ma sorte et des drôlesses de cette espèce !...

Et comme Morières, stupéfait et rassuré, s'apprêtait à répondre, il hurla :

— Je veux parler à mademoiselle Lacombe !... entendez-vous ?... je ne veux que ça... et je m'en irai après... je m'expliquerai avec vous plus tard !...

Morières ne broncha pas. Son visage resta impassible et il reprit avec le même calme, réel, cette fois :

— Je vous répète encore, mon cher Treuil, que mademoiselle Lacombe n'est pas ici !... je lui ai sous-loué hier cet appartement, c'est vrai, mais ce n'était pas pour l'y recevoir, je vous en donne ma parole d'honneur...

Treuil s'entêta :

— Allons donc ! je l'ai bien reconnue là... tout à l'heure !

— Ça, par exemple, c'est fort !... — fit Morières en riant.

Puis, voyant que le baron ne s'en irait pas :

— Écoutez ?... Mademoiselle Lacombe doit être en ce moment à poser chez Lachard...

— Comment savez-vous ça ?...

— Ce matin, j'ai fait demander chez elle la seconde clef de l'appartement... — j'ignorais qu'il y en eût une troisième... — et sa femme de chambre a raconté au concierge qu'elle rentrerait certainement de bonne heure parce que, à trois heures, elle devait aller poser chez M. Lachard... et qu'elle reviendrait s'habiller avant...

Tandis qu'il parlait, Treuil se disait, perplexe :

— Ça a l'air vrai, pourtant, tout ça !...

Le marquis reprit :

— Voulez-vous aller chez Lachard... voir si Lacombe y est?...

— Pour que pendant ce temps-là, vous la fassiez filer...

— Voulez-vous que je vous accompagne?...

— C'est ça, pour qu'elle file toute seule!...

— Voulez-vous envoyer quelqu'un?... et rester à attendre ici?...

— Oui... — dit Treuil ébranlé, — ça, je veux bien!...

Morières sonna, et le baron, après avoir écrit sur une de ses cartes : « Puis-je venir vous admirer un instant? je serai bien sage... » recommanda au concierge de se dépêcher et de remettre la carte en mains propres, à mademoiselle Lacombe qui posait chez M. Lachard.

Puis, s'asseyant en face de Morières, qui pensait au nez que devait faire la baronne enfermée, il attendit, silencieux.

Une demi-heure après, le concierge rapportait la réponse de la danseuse.

Elle avait écrit sur un chiffon de papier : « Je vous ai dit non, c'est non. Pas aujourd'hui, vous feriez tout rater. » L'écriture égratignée indiquait qu'elle était en colère. M. de Treuil, assez sot, demanda :

— Vous avez vu mademoiselle Lacombe? comment était-elle habillée?...

Il répondit en tortillant sa casquette :

— Avec une robe comme les portraits des reines au Louvre... et elle avait pas l'air content qu'on la dérange!... oh! mais non!

— Mon cher Morières, dit le baron, je suis consterné de ma ridicule sortie... pardonnez-moi... c'est que je suis jaloux... horriblement jaloux... je viens de m'en apercevoir... vous ne connaissez pas ça, vous, la jalousie?...

— Pas encore!... — fit Morières en souriant.

Et il ajouta, en regardant furtivement la porte derrière laquelle il se figurait Agar, morfondue dans son jupon rouge :

— Et je ne crois pas l'être de sitôt!...

Elle lui avait semblé, au début du rendez-vous si singulièrement troublé, un peu lyrique pour son goût. Il n'était pas venu avec l'intention de roucouler, oh! pas du tout! Et il s'était efforcé de le lui faire comprendre d'une façon qui avait changé la phraseuse en pensionnaire craintive, prenant des airs effarouchés, qui l'agaçaient.

Au moment où le baron sortait, s'excusant une dernière fois, Morières lui dit gaiement :

— Ah !... dites donc !... laissez-moi la troisième clef, voulez-vous ?...

Et, le poussant dehors, après lui avoir pris sa clef, il referma soigneusement la porte, s'assura que tout était tranquille et revint, sans enthousiasme, retrouver Agar, qui se jeta dans ses bras, en lui disant avec de grands gestes tragiques :

— Tu ne te battras pas !... je ne veux pas que tu te battes pour moi !...

Il lui affirma qu'il n'en était pas question. Pour la calmer, il caressa doucement ses cheveux, qui lui semblèrent un peu laineux.

Et, malgré lui, il pensa à la belle chevelure de madame d'Argonne, à ces cheveux fins et lourds qui devaient être si doux !...

Elle demanda :

— A quoi penses-tu ?...

Il répondit, mais sans conviction :

— A vous !...

Dans la rue, Treuil marchait heureux, savourant la joie de n'avoir pas été trompé, mais préoccupé et se demandant curieusement :

— Quelle peut être cette femme qui ressemble à Blanche et qui s'habille comme elle ?...

Et Blanche, pendant ce temps, lâchait sa séance, et grimpait en ramassant ses jupes, au cinquième d'une maison de la rue Duphot.

Elle allait « dire un petit bonjour » à un jeune homme charmant, — pour l'instant, simple rédacteur au ministère, mais très protégé du ministre et en passe d'arriver à tout !...

VIII

M. d'Argonne avait dit à sa femme ce que Morières pensait de sa taille. Il lui avait répété sa phrase : « Si madame d'Argonne s'habillait comme tout le monde, elle aurait la plus jolie taille de Paris !... » Puis il avait conclu :

— Vois-tu, ma petite chérie... tu as tort de t'entêter à ne pas porter de corset... on doit être comme tout le monde!...

Et Christiane — qui trouvait qu'on doit, au contraire, être comme on est — s'était dit tristement, se rappelant les idées toutes pareilles de son mari et du marquis, idées toujours opposées aux siennes :

— Ils ont raison!... il faut être comme tout le monde!...

Docilement, elle avait répondu, en affectant de rire :

— Je mettrai un corset, puisque M. de Morières et toi, vous le voulez... ça m'est égal!...

En vérité, cela ne lui était pas égal du tout. D'abord, elle pensait qu'elle serait malade, dans le commencement. Et puis, elle tenait à sa « ligne », beaucoup trop intelligente et artiste pour ne pas savoir que cette ligne, qui était charmante, perdrait à être dérangée.

Par exemple, c'est Montaut qui allait être content!...

Elle n'avait parlé à son mari ni de la vente de ses diamants, ni de sa visite chez Montaut. Elle tenait à lui apparaître tout à coup transformée ; à lui faire cette surprise qui le ravirait. Car, malgré sa répugnance à abandonner les formes qu'elle aimait, elle était forcée de reconnaître que les robes du couturier l'embellissaient au point de vue mondain. Il avait très bien compris sa taille et sa beauté. Il s'était plu à draper sur elle des étoffes molles ou cassantes, à les laisser, pour ainsi dire, se rouler d'elles-mêmes autour de son corps souple et nerveux. Il avait su adapter son art à cette beauté parfaite et singulière, faite de lignes très pures, et d'une excessive mobilité d'expression. Le premier jour, quand il prit mesure à la jolie femme, — en qui il flairait une cliente d'avenir, — il se dit que, pour la bien habiller, il fallait voir et comprendre les diverses femmes qui étaient en elle. Elle pouvait tout porter, tout oser, à condition que toujours on laissât sa personnalité dominer sa toilette. Il ne fallait pas faire d'elle — ainsi qu'il faisait de ses clientes habituelles — une femme Louis XIV, ou Henri II, ou 1830, en somme un tableau. Ici, le tableau était tout fait : il ne s'agissait que de l'encadrer, mais dans un cadre merveilleux, digne de lui. Et Christiane, en essayant une dernière fois ses robes terminées, s'était rendu compte que l'admiration des essayeuses et du

couturier pour leur ouvrage n'avait rien de forcé. Elle se trouvait si prodigieusement changée qu'elle se regardait avec une curiosité naïve, toute ravie de se voir jolie, et heureuse en songeant à la joie et à l'étonnement de Jacques.

En s'apercevant dans les hautes glaces qui lui renvoyaient son image radieusement jeune et fraîche, toute svelte dans la robe de satin blanc qui la moulait, toute onduleuse, malgré le corset qu'elle s'était décidée à mettre, elle avait aussi pensé à M. de Morières : c'était à lui, pourtant, qu'elle devait cette transformation ! Au fond, tout au fond d'elle-même, elle regrettait la Christiane de la veille : la Christiane si simple dans ses robes droites, avec sa silhouette un peu indécise : cette Christiane première manière, qui déjà lui semblait s'effacer de son souvenir. Et quand, après avoir essayé les cinq robes qu'elle faisait faire, elle remit son costume de drap gris, quand elle renoua devant la glace les brides de sa petite capote tranquille couronnée de bleuets, elle se sourit comme à une vieille amie. Elle se retrouvait. Tout à l'heure, ce n'était pas elle, mais une dame qui lui paraissait très belle et qu'elle regardait avec un certain respect.

En sortant de chez Montaut, elle renvoya sa voiture et flâna dans la rue de la Paix et dans la rue de Rivoli, où elle n'allait presque jamais, d'ailleurs. Elle comprenait que maintenant elle ne passerait plus inaperçue. Jusqu'alors, malgré sa beauté, elle avait pu se promener sans attirer trop les attentions banales de ceux qui regardent la femme bien mise plutôt que la femme jolie.

C'était fini : cette liberté d'aller et venir sans entraves, elle ne l'aurait plus jamais. Elle rentra un peu lasse et très triste, comme si elle venait, lui semblait-il, d'enterrer une amie. Elle fit le tour des armoires à robes, ouvrit les cartons à chapeaux, donna à sa femme de chambre tout ce qu'elle pouvait porter, et fit enfermer tout le reste, — sauf les peignoirs et la lingerie, — avec beaucoup de sachets parfumés, dans de grandes caisses. Elle ne voulait plus rien voir de ce qui lui rappellerait l'amie quittée, mais elle tenait à garder d'elle un souvenir. Elle assista à ces emballages, très sérieuse, comme à une sorte d'ensevelissement. Quand ce fut fini, quand les grandes caisses furent remontées dans les com-

bles de l'hôtel, alors elle retrouva sa gaieté et ne pensa plus qu'à préparer avec une joie de gamine « la surprise de Jacques ».

Lorsqu'il rentra pour le dîner, elle lisait, étendue sur le divan de son cabinet de toilette, enveloppée dans une longue blouse de crêpon blanc. Il s'assit à ses pieds, au bout du divan, et demanda :

— A quelle heure veux-tu la voiture ce soir?...

Elle répondit, interrogativement, comme si elle cherchait :

— Ce soir?...

Il s'écria, presque ému de lui voir oublier une chose de cette importance :

— Mais c'est le dernier mardi de madame de Bouillon, ce soir!... le dernier avant le bal des Légumes... nous ne pouvons pas nous dispenser d'y aller...

Elle répliqua, du même ton indifférent :

— Allons-y!... je veux bien, moi!...

Il demanda inquiet :

— As-tu une toilette, au moins?...

Elle se mit à rire :

— Certainement, j'ai une toilette!... j'en ai même plusieurs...

— Oh!... oui... mais ce que tu appelles des toilettes!... tu n'es pas difficile, toi!...

— Tu l'es pour deux!...

— Enfin, par toilette, moi, j'entends une robe jolie et fraîche... en as-tu une?...

— Mais oui... je te dis!...

— C'est toujours très élégant chez les Bouillon... comme les appartements sont superbes et qu'il y a de la place, on met les plus jolies robes!...

— Je te promets que j'en aurai une très jolie...

— Montre-la-moi...

Il se leva, faisant un pas vers la porte de la chambre aux robes.

— Mais non!... — fit brusquement Christiane — c'est absurde, ce tatillonnage!...

— Tu ne veux pas?... tu vois!... ça doit être quelque horreur!...

L'affaire s'engageait mal. Madame d'Argonne se leva, décidée à ne pas le laisser entrer dans la chambre.

— Mon pauvre Jacques!... — dit-elle en riant — quel dommage que tu ne sois pas une femme!...

— Une femme!... parce que je tiens à ce que tu sois jolie et bien mise?... Ainsi, tiens!... tu m'avais promis de t'habiller chez Montaut...

— Je te le promets encore...

— Oui... pour ce que ça te coûte!...

Elle pensa :

« Ça me coûte déjà sept mille francs!... »

Puis, très gentille, elle reprit :

— Je le ferai... tu peux en être sûr... Tiens!... je lui ferai faire mon légume du bal Bouillon, à Montaut...

— Ça n'a précisément aucune importance, un costume!... la coupe n'est rien... pourvu que ça soit drôlement chiffonné, ça va toujours!... le premier costumier venu le ferait aussi bien que Montaut!... Ce qu'il faudrait demander à Montaut, c'est une belle robe du soir... comme celle que madame de Treuil avait dernièrement chez elle, par exemple!...

— Écoute, je ferai faire la robe que tu voudras... tu viendras la commander avec moi... es-tu content?...

Elle lui passa ses bras autour du cou, souriante, toute rose de plaisir en pensant à « la tête » qu'il ferait en la voyant chez les Bouillon.

Il se pencha vers elle, la regardant avec une tendresse mêlée d'agacement. Et, apercevant dans la glace la fine silhouette de son dos et de ses reins sur lesquels l'étoffe mince plaquait, tendue par le mouvement des bras levés, il murmura :

— Comme tu es faite!...

Et il ajouta, avec un soupir plaintif :

— Ah!... si tu savais mettre en valeur tout ça!...

Elle répondit précipitamment, voulant détourner la conversation :

— Je saurai!... je saurai!... mais ne me tracasse pas! parlons d'autre chose... Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui?...

— J'arrive du polo... c'était charmant!... il y avait beaucoup de monde... tu as tort de n'y jamais venir...

— Ça ne m'amuse pas!... j'aime trop les chevaux pour aimer les voir massacrer... ça m'agace de regarder jouer...

— Veux-tu que nous allions demain au tennis?...

— Demain je vais au Salon des Champs-Élysées avec madame de Givray...

— Encore!... toujours madame de Givray!... Je t'assure, ma chère petite, que tu te fais un tort énorme en te montrant ainsi avec madame de Givray... je ne te demande certainement pas de ne plus la voir...

Elle murmura, narquoise :

— Ah!... tant mieux!...

— Mais tu pourrais la voir moins...

— Quant à ça, non!... je subis toutes les relations qui te plaisent et qui m'assomment... il est bien juste que j'aie au moins une amie que j'ai du plaisir à voir...

— Madame de Givray n'est pas de ton âge...

— Elle me convient comme elle est!...

M. d'Argonne soupira de nouveau :

— Ah! que tu es donc enfant, ma petite Christiane!... et que tu as peu le sentiment des choses!...

— Je ne suis ni fâcheuse ni utilitaire, c'est vrai!... et j'ai même l'horreur de ceux qui sont tels...

— Tu parles comme Chagny!...

— Je pourrais parler plus mal...

Le comte demanda, revenant au seul sujet qui l'intéressât réellement :

—Comment vas-tu te coiffer, ce soir?... toujours tout plat, naturellement!... avec ton petit trognon de cheveux serrés bas sur la nuque... alors que tu pourrais avoir une superbe torsade grecque... ou des belles coques 1830... avec tes cheveux d'un mètre vingt-cinq, tu peux faire tout ce que tu veux!...

— Je me coifferai autrement, ce soir... ce sera très bien, tu verras...

Il secoua la tête. Il se méfiait.

Après le dîner, Christiane n'eut plus qu'une idée : se débarrasser de son mari. Fernand allait venir la coiffer : il ne fallait pas que M. d'Argonne le vît, ni même qu'il vînt chez elle demander n'importe quoi pendant qu'elle s'habillerait.

Elle s'approcha de lui, câline.

— Je te laisse fumer paisiblement... moi, il faut que j'aille me coiffer de bonne heure... je serai très longue!... je n'ai pas l'habitude de m'onduler...

Il poussa un cri de triomphe :

— Ah!... tu te décides enfin à t'onduler!...

— Oui... seulement, tu vas me promettre de me laisser absolument tranquille!... si tu as quelque chose à prendre chez moi, prends-le maintenant... je ne veux pas que tu montres le bout de ton nez... Je te préviens, d'ailleurs, que je vais me barricader jusqu'au moment du départ...

Il répondit, engourdi déjà par son cigare :

— Comme tu voudras!...

Christiane savait bien que, dès qu'il serait seul, il s'endormirait. Elle ne le fit éveiller que très tard, alors qu'elle avait presque fini de s'habiller, et elle était déjà montée en voiture quand il arriva, se pressant, grognant un peu :

— Tu as oublié de me faire éveiller?...

— Je n'ai pas oublié... mais j'y ai pensé un peu tard...

— Il n'est d'ailleurs que l'heure!...

Il était onze heures vingt, et c'est à onze heures qu'ils devaient partir. Mais Jacques, qui était souvent en retard, avait — comme presque tous les hommes — cette petite faiblesse de n'en jamais convenir. Et si, par hasard, il en convenait, il trouvait mille prétextes pour expliquer ce retard. On avançait... ou bien sa montre s'était arrêtée... ou encore il avait été « cramponné » par quelqu'un. Il attachait une importance énorme à prouver qu'il n'était pas en faute, et il commençait toujours son petit boniment par ces mots : « Moi qui ne suis jamais en retard... »

Quand il crut avoir bien démontré à Christiane « qu'il était à peine l'heure », il parla de ce qui, pour l'instant, occupait tout le monde : la liaison supposée de Morières et de madame de Treuil.

— Ah!.. — fit-elle, assez intéressée, — est-ce qu'on sait que... que c'est arrivé?...

— On ne le sait pas positivement... mais on sait par Treuil — qui l'a dit au club — que Morières a sous-loué l'appartement de Lacombe...

— Avenue Hoche?... — dit machinalement Christiane.

Il répondit surpris :

— Avenue Hoche... oui... mais comment sais-tu que l'appartement de Lacombe est avenue Hoche?...

— Va toujours!... je te le dirai après...

Il reprit, très amusé :

— Lacombe, qui est rosse comme pas une... a eu la curiosité de savoir qui Morières recevait... elle a surveillé... et elle a vu entrer madame de Treuil en petite toilette noire très simple... comprends-tu?...

— Parfaitement...

— Et qu'est-ce que tu penses?...

— Je ne pense rien...

Voyant qu'il ne savait aucun fait précis. elle ne voulait pas parler. Jacques reprit :

— Ça m'étonne un peu de Morières!... lui qui aime les petites femmes blondes et délicates...

Et il conclut, après avoir réfléchi :

— Je sais bien que la baronne est rousse, à présent... et qu'elle a un chic épatant!... mais enfin, c'est pas du tout son modèle!...

Le trajet était très court de chez les d'Argonne à l'hôtel des Bouillon. Christiane descendit lestement du coupé, et, tandis que Jacques donnait les ordres au valet de pied, elle monta le grand escalier tout rempli de fleurs. Elle s'était hâtée de défaire son manteau, — un très beau manteau de velours soufre, brodé d'argent, avec, au col Henri II très évasé, des turquoises semées sur le velours. — En venant, Jacques ne l'avait pas distingué dans l'obscurité de la voiture, et elle voulait l'enlever avant qu'il l'aperçût, pour éviter toute question. Préoccupé, craignant de faire attendre sa femme. il monta en courant, et entra derrière elle sans même la voir.

Debout à l'entrée des salons. madame de Bouillon recevait ses invités. Ce fut l'ahurissement qui se peignit, à la vue de Christiane, sur sa face rouge de pivoine épanouie. qui attira l'attention de M. d'Argonne. Tout d'abord. il ne se rendit pas compte que cette femme à la taille exagérément fine, aux hanches pleines, arrêtée devant lui, était la sienne. Et quand elle se retourna, lui disant : « Je vois là-bas madame de Givray. je vais la retrouver... », il resta bouche bée, en extase, sans faire la moindre observation. Dans son ravissement. il aimait tout

le monde, même madame de Givray. L'admiration provoquée par la beauté de sa femme le transportait d'aise. Sa vanité, enfin pleinement satisfaite, le rendait indulgent, élargissait un peu ses idées. Et telle était sa joie que, se penchant vers Christiane qui souriait, il ne put s'empêcher de lui dire très bas :

— Je t'adore, ma chérie !...

D'un ton distrait, elle répondit :

— Moi aussi !...

Elle venait d'apercevoir Morières qui, de loin, la regardait, étonné et curieux. Il écoutait à peine madame de Treuil qui lui parlait, visiblement énervée, s'éventant trop vite, et regardant, elle aussi, mais avec une malveillante surprise, cette transformation qui l'inquiétait.

Christiane comprit que de cet instant commençait la lutte. Elle cessait d'être la femme très jolie et très modeste à laquelle son effacement faisait pardonner sa beauté.

Elle traversa le salon, de son pas glissant, marchant vers la petite de Givray qui la regardait venir. Et ce fut en lisant dans les yeux malins et heureux qui se posaient joyeusement sur elle que, certaine de son succès, elle cessa de douter d'elle-même.

Elle s'assit, et Rosette lui montrant, d'un mouvement de son petit menton volontaire, les têtes étonnées qui la regardaient, demanda :

— Pour un effet, c'est un effet !...

Elle ne répondit pas. Elle se jugeait ridicule, à être ainsi examinée comme un phénomène. Gênée par son corset, par sa robe, par ses cheveux qu'elle n'avait pas attachés elle-même, elle s'imaginait qu'elle devait paraître mal à l'aise et gauche. Et, pour la première fois de sa vie, elle se préoccupait de son attitude et de ce qu'on pensait d'elle.

Madame de Givray riait, en regardant son cousin Morières : Elle se pencha vers Christiane :

— Il est tué, André !... madame de Treuil aussi !... Elle se demande pourquoi, quand Montaut lui fait une robe de satin blanc comme la vôtre, ça a beau être pareil, ça ne se ressemble pas... ça la rend perplexe... Et le père Salomon !... regardez-le, le père Salomon... je parie que je sais ce qu'il se dit !...

— Qu'est-ce qu'il se dit?...

— Qu'avec tous ses millions, il ne peut tout de même pas se payer une femme comme ça... et ça l'embête!...

Madame d'Argonne haussa les épaules. Elle souriait, heureuse. Son mari, à l'autre bout du salon, en face d'elle, causait avec madame de Vonancourt : en parlant, il ne la perdait pas de l'œil. Et elle pensait :

— Il est content!... il me trouve jolie!... il m'aime!... il m'aime bien plus, j'en suis sûre, qu'il ne m'a aimée jamais!...

Elle écoutait, distraite, les bourdonnements du salon. Derrière elle, debout dans une porte, le colonel de Triel causait avec le comte Salomon. De sa grosse voix rugueuse et éraillée, il expliquait :

— C'est extraordinaire!... quand, il y a trois ans, j'ai pris le commandement du régiment, il était excellent!... l'an dernier, il était moins bon!... et cette année, il est tout à fait mauvais!...

Et le banquier, jouant la surprise, répliquait, toujours, poli :

— C'est très particulier!...

Derrière elle aussi, d'Antin questionnait M. de Ferey :

— Comment... alors... sérieusement... vous aimez Cavaignac?...

— Oui... monsieur... j'aime ceux qui ont fait de la musique aux chéquards!... — grondait le marquis.

— Mais pour quelle raison, car...

— Probablement, pour la même qui fait que vous ne les aimez point...

Morières, après avoir été saluer plusieurs personnes, et tournaillé de son air correct et nonchalant dans le salon, vint s'incliner devant madame d'Argonne. Rosette, qui le suivait des yeux, pensa :

— Ou je me trompe fort... ou il est en train de s'emballer pour tout de bon... je ne l'ai jamais vu comme ça!...

Pour tout le monde, M. de Morières était exactement le même que de coutume, avec son bel aplomb, son aisance aimable, son élégance extrême. Mais pour sa cousine, qui le connaissait si bien, il y avait dans son salut un peu plus de

raideur, dans son regard moins de câlinerie voulue. Il était évidemment, sinon impressionné, du moins intéressé au plus haut point et il tenait à ne pas le laisser voir. Sa préoccupation était telle qu'il oublia de dire bonjour à Rosette. Elle lui cria :

— Tu ne me reconnais pas?...

Et elle ajouta en riant, voulant le troubler :

— Je ne suis pourtant pas changée, moi!...

Il lui tendit la main :

— Je ne te voyais pas!...

Et, se tournant vers Christiane :

— Vous valsez, madame?...

Elle hésita et répondit :

— Ça dépend...

— Du valseur?...

— Non... des jours!... il y a des jours où j'ai envie de danser... d'autres, pas...

— Puis-je espérer qu'aujourd'hui...?

— Elle répondit « non » avec vivacité. Puis, voulant n'importe comment expliquer son refus, elle dit :

— Il y a trop de monde!...

La vérité, c'est qu'elle ne voulait pas abîmer sa jolie robe; la voir marbrer par la cire du parquet, tacher à la taille par les mains. Elle tenait à cette robe, non seulement parce qu'elle la faisait jolie, mais aussi parce qu'elle coûtait treize cents francs et qu'elle trouvait dommage de la faner en une fois.

Le marquis insista :

— Ainsi, la première grâce que je vous demande... vous me la refusez!... Voulez-vous au moins venir au buffet?...

— Mais j'arrive à l'instant...

— C'est égal... il fait tellement chaud!... et il y a une boisson exquise... avec des framboises, de la glace pilée et du vin du Rhin... il faut absolument que vous goûtiez ça?...

Elle se leva et prit le bras de Morières. Il se garda bien de lui faire un compliment, mais elle sentit, tant que dura leur promenade, ses yeux peser lourdement sur elle.

— Pourquoi — demanda-t-il tout à coup — ne voulez-vous pas valser avec moi?... je vous assure que je valse bien...

— Je n'en doute pas...

— Eh bien, alors?...

— Eh bien... je vous l'ai dit... il y a des jours où je n'ai pas envie de danser... et aujourd'hui est un de ces jours-là...

— J'aurais cru, moi, qu'à vingt ans on avait toujours envie de danser?...

Elle dit en riant :

— Mais je n'ai plus vingt ans, vous savez!...

— Ah bah!... quel âge avez-vous donc?...

— J'ai vingt-trois ans...

— Oh!... la vieillesse!...

Et, suppliant :

— Une toute petite valse?... je serai si heureux!... voyons?... un bon mouvement?... je vous en prie?...

— Demandez-moi autre chose...

— Mais quoi?...

— Je ne sais pas... ce que vous voudrez...

Il s'inclina vers elle un peu, et, respirant le parfum du gardenia attaché au haut de son corsage, près de l'épaule, il murmura :

— Cette fleur... voulez-vous?...

Elle fit un mouvement de refus.

— Vous ne voulez pas non plus... vous voyez bien!... Vous aimez encore mieux me donner ma valse?...

Il appela M. d'Argonne qui causait avec Givray :

— Tu sais, Jacques, que ta femme refuse de danser avec moi?...

Le comte s'approcha, mécontent :

— Pourquoi refuses-tu de danser avec lui?...

— Je ne refuse pas de danser avec lui...

Elle se reprit :

— ... avec M. de Morières... je refuse de danser, voilà tout!...

Mais, devant le regard suppliant de son mari, elle ajouta :

— D'ailleurs, ça n'a pas une telle importance... et je ne suis pas entêtée...

Et se tournant vers Morières :

— Quand vous voudrez?...

Il s'inclina, et, passant son bras autour de Christiane, il l'entraîna sans un heurt, sans une secousse, à travers le flot

des danseurs. Il valsait à ravir, et il le savait. Madame d'Argonne, qui adorait la valse, mais qui valsait peu pour ne pas être la proie des maladroits et des brutaux, se sentit tout de suite en confiance et s'abandonna, légère et souple, au bras qui la serrait doucement. Et, toute au plaisir de cet exercice qu'elle aimait passionnément, elle oublia la robe de Montaut, l'inquiétude mal définie que lui inspirait habituellement Morières, l'insistance avec laquelle il lui avait demandé la valse ou la fleur qu'elle ne voulait pas lui donner. Elle s'appuya franchement à son épaule, le poussant parfois, quand il ralentissait, de tout l'élan de son corps jeune et musclé.

Quand ils s'arrêtèrent enfin, un peu las et très heureux, elle n'avait plus de pensée, elle savait seulement qu'elle venait de passer un instant délicieux et elle en avait au marquis une sorte de reconnaissance étonnée. Elle entendit M. de Ferey qui, la regardant, disait à Vonancourt :

— Cré mâtin! qu'elle est jolie!...

Montrant Morières, il ajouta :

— Lui aussi!... ça fait une jolie paire de trotteurs!...

Vonancourt répondit :

— Jamais je n'avais vu madame d'Argonne belle comme ce soir!...

André de Morières était trop adroit et trop bien élevé pour faire à Christiane un compliment direct, mais il murmura en souriant :

— C'est vrai, ce que dit Vonancourt!...

Et comme elle n'avait pas l'air de comprendre :

— Oh!... vous avez très bien entendu!...

Il n'insista pas davantage. Les sourcils froncés, les yeux durs, madame de Treuil le regardait fixement. Il demanda :

— Je vous reconduis à la place où vous étiez?...

— Oui...

Quand il l'eut ramenée près de madame de Givray, elle lui dit gentiment :

— Je vous remercie!... vous valsez joliment bien!... je ne connais que M. de Chagny qui valse aussi bien...

Il demanda :

— Alors, nous recommencerons?...

— Tant que vous voudrez!...

— Prenez garde!... vous verrez comme je suis indiscret!...

— Ce pauvre André!... — fit la petite de Givray — ce qu'il va être attrapé!... regardez un peu les yeux d'« Agar »!...

— Pschtt!!!... voilà M. Salomon qui vient... — dit vivement la comtesse.

Rosette répondit en riant :

— Oui!... et j'ai idée que, cette fois, ce n'est pas pour moi qu'il vient!...

Le banquier salua, en disant à brûle-pourpoint à madame d'Argonne :

— Vous avez une bien jolie robe!... et qui vous va!...

Puis, apercevant une des petites chaises Louis XVI, il alla la prendre et s'y posa en la faisant gémir. Même le soir, même dans la foule, il savait découvrir une de ces petites chaises fluettes qui l'attiraient. Rosette le suivit de l'œil pendant qu'il s'asseyait, s'attendant toujours à entendre les fines colonnettes cannelées craquer et s'écarter sous son poids. Et quand elle vit que tout se terminait sans désastre et que le père Salomon s'installait peut-être pour longtemps, elle pensa : « Quelle scie!... » et elle regarda madame d'Argonne d'un air navré.

Le banquier demanda :

— Avez-vous entendu dire qu'on va présenter M. Frühling au Club?...

— A quel club?... — dit Rosette — à l'Épatant?...

— Mais non!... au Jockey!... Mon gendre croit qu'il y aura du tirage...

— C'est probable!... — fit madame d'Argonne, en regardant le jeune homme, qui, debout dans l'embrasure d'une porte, semblait s'ennuyer à crier.

La petite de Givray murmura :

— On ne sait pas...

Treuil passait avec Chagny, et Chagny demanda :

— Est-ce qu'il y a encore une petite place dans votre petit coin?...

— Deux petites places?... — implora le baron — je ne me suis pas encore assis ce soir!... j'ai les jambes cassées!...

Le comte Salomon avait en Chagny une confiance illimitée.

Pour lui, Chagny savait tout et devinait ce qu'il ne savait pas. Tout de suite, il l'interrogea :

— Et vous, monsieur le vicomte?... qu'est-ce que vous en pensez, de la présentation de M. Frühling au Jockey?...

Le père Salomon s'intéressait au petit Frühling, parce qu'il lui semblait que le jeune homme avait chez madame de Bouillon une situation analogue à celle qu'il avait, lui, chez sa fille. Il voyait dans ce doux garçon, si blond et si timide, un méconnu comme lui. Il trouvait que tous les deux, ils eussent dû être considérés en raison de leurs rôles, très dissemblables en apparence, et très pareils au fond. Tous deux ils étaient le nerf de la maison. Sans le petit Frühling, la princesse, qui avait une âme tendre, s'en irait à la dérive comme une chaloupe désemparée. Sans lui, madame de Treuil, qui avait une âme pratique, verrait disparaître le luxe qui était toute sa vie.

Chagny répondit :

— Mais je ne sais pas ce qui se passe au Jockey, moi!...

— Ça ne vous intéresse pas?...

— Pas du tout!...

— Oh!... que c'est singulier!... — fit le banquier stupéfait. — Moi, il me semble que, si j'étais du Jockey, ce qui s'y passe m'intéresserait énormément...

— Mais... peut-être que, si j'en étais, ça m'intéresserait aussi... tout arrive!...

— Comment!... — balbutia M. Salomon abasourdi — vous n'êtes pas du Jockey?...

Ainsi, son idole n'était pas du Jockey! et il ne l'avait pas su plutôt! Il comprenait maintenant l'amabilité du vicomte à son endroit. C'était un monsieur qui n'était pas arrivé!... Un homme du monde incomplet, et, partant, moins dédaigneux que les autres. Mais son effarement ne connut plus de bornes quand Chagny reprit paisiblement :

— Je ne suis d'aucun cercle!...

Voyant la tête du banquier, il reprit :

— Pourquoi en serais-je?... Je vis beaucoup à l'air et je me plais infiniment chez moi!... je dîne seul ou avec des amis de mon choix... je n'aime pas à entendre potiner... ni à écouter plusieurs fois les mêmes histoires... et j'ignore tous

les jeux, même le loto... qu'est-ce que j'irais faire au cercle?...

— Mais... — dit M. Salomon — il y a la situation que ça donne?...

Chagny l'interrompit :

— Mais je trouve que, telle quelle, ma situation est excellente... et je n'éprouve pas le besoin de la faire consacrer par des gens qui n'ont, à mon sens, nullement qualité pour ça... je suis probablement très orgueilleux... mais les cercles, voyez-vous, c'est comme l'Académie... je ne comprends pas qu'on s'y présente...

M. de Treuil dit d'un ton pesant :

— Vous avez peut-être raison, au fond, mon cher... mais il faut ça...

— Pourquoi?... — demanda madame de Givray.

Le baron répondit :

— Parce que... parce qu'il faut ça !... il se crée une espèce de solidarité qui...

— Eh bien... — fit Chagny gouailleur — je ne vois pas quel avantage il peut y avoir à se créer une solidarité avec... Dupuis, par exemple?...

Treuil répondit que, au Club, Dupuis était une exception.

— Oui... on dit toujours ça !... la fâcheuse exception, n'est-ce pas?... n'empêche qu'il a passé comme une lettre à la poste...

Le banquier, qui suivait toujours ses idées, interrogea de nouveau :

— Et le jeune Frühling?... pensez-vous qu'il soit admis?...

Treuil répondit :

— Ça ne se peut pas !... on a beau avoir la manche large, c'est écœurant !... voyons !... madame de Bouillon?... Pouah !...

— Pauv' femme !... — dit Rosette compatissante — elle n'est plus très jeune, mais elle est mieux qu'elle n'a jamais été... Vous êtes trop sévère pour ce garçon, monsieur de Treuil... c'est vraiment pas gentil !...

Elle se souvenait très bien que, sept ou huit ans plus tôt, un peu avant son mariage, Treuil avait, lui aussi, obtenu les bonnes grâces de la princesse, et elle trouvait son « pouah » d'un goût détestable.

Le baron repartit, un peu piqué :

— Oh!... je ne suis pas sévère!... je dis seulement qu'à son âge elle devrait avoir un peu de plomb dans la tête?...

Madame de Givray répondit, presque tristement :

— Elle en a plutôt dans l'aile, la pauv' bonne femme!...

Elle voyait la grosse princesse surveiller d'un œil inquiet son petit favori, pour qui, depuis quelques instants, madame de Vonancourt se montrait infiniment aimable. Elle regrettait de l'avoir présenté à cette femme coquette et désœuvrée, qui allait chercher à s'amuser de lui. Elle comptait, d'ailleurs, sur l'amour de « Samuel », et elle avait foi dans sa vertu. Pour se rassurer, elle pensait : « Il est protestant!... » Ce culte lui inspirait, au point de vue de la fidélité, une confiance absolue.

Treuil continua, regardant la princesse en riant :

— On dira tout ce qu'on voudra, elle est grotesque!...

Chagny prit — à sa façon — la défense de madame de Bouillon :

— Grotesque?... pourquoi!... C'est à cause de son nom et de son titre... et de ses toilettes mirobolantes... et de tout ça!... son malheur, c'est d'être dans d'Hozier, quand sa vraie place serait dans Paul de Kock...

Madame de Givray dit :

— Nous sommes tous abondamment et aimablement reçus par madame de Bouillon!... il n'est pas de femme plus hospitalière et plus cordiale... et, quand je pense à ce que nous disons d'elle dans ce coin-ci, — qui est certainement un des meilleurs, — je me demande ce qu'on peut bien en dire dans les autres coins!...

Christiane réfléchissait. Elle se rendait compte de la curiosité intense qu'elle inspirait ce soir. Des gens qu'elle connaissait peu ou pas du tout venaient défiler devant elle. — la princesse recevait le monde entier, — l'examinant sans se gêner, comme on examine un objet. Et, depuis qu'elle était entrée, quatre personnes ne la quittaient pas des yeux : c'étaient son mari, madame de Treuil, M. de Morières et le père Salomon, qu'elle hypnotisait positivement. Dupuis était venu, accompagné de l'inévitable d'Antin, lui dire qu'elle était « la reine de la fête ». Le colonel de Triel — malgré les yeux furibonds que roulait, à l'autre bout du salon, sa femme — lui avait

confié ses vues politiques pendant un temps qui lui avait paru très long. Toute la gomme avait tenu à honneur de venir la saluer. Elle était, depuis quelques heures, traitée comme madame de Treuil et madame de Vonancourt l'étaient habituellement.

Chagny lui-même, le bon Chagny, si peu complimenteur et qui savait qu'elle détestait les « guirlandes », n'avait pu s'empêcher de lui dire, avec un large sourire tout plein d'admiration :

— Ah çà!... mais!... qu'est-ce que vous avez donc ce soir?...

L'orchestre commençait une valse. Elle vit M. de Morières assis près de madame de Treuil se lever brusquement, — tandis que la baronne le suivait des yeux, les lèvres pincées, — et traverser le salon venant à elle. Et, tout de suite, elle comprit qu'il voulait valser avec elle encore.

Alors elle se dressa d'un jet, et prenant le bras de Chagny :

— Monsieur de Chagny, je vous invite pour cette valse?...

IX

Pendant quelques jours, la vie de madame d'Argonne fut un enchantement de tous les instants. Comme elle l'avait prévu, en voyant de quelle façon il la regardait au bal des Bouillon, son mari s'était mis à l'aimer plus même qu'au début de leur mariage et avec des emportements qu'elle ne lui avait jamais connus.

M. de Morières était venu deux fois la voir sans la trouver. Elle qui autrefois passait la plus grande partie de son temps chez elle, était à présent toujours errant de droite et de gauche, prise par des essayages, des visites, des courses dans les magasins. Et, pour la première fois de sa vie, dans ce tourbillon au milieu duquel elle n'avait plus le temps ni de penser, ni de lire, ni même de se promener, elle s'ennuyait à pleurer. Il lui prenait des envies folles de solitude, de simpli-

cité, de bonheur tranquille et naïf. Alors, entre deux courses pressées — toutes ses courses maintenant étaient « pressées » — elle allait chez madame de Givray, toujours enfoncée dans la vieille bergère de soie fanée, entre des amoncellements de bouquins.

Chaque soir, les d'Argonne sortaient, et, chaque soir, ils rencontraient M. de Morières. Il promenait Christiane, s'occupait d'elle, et, régulièrement, lui demandait :

— Quand vous trouve-t-on ?...

Et, régulièrement aussi, elle lui répondait :

— Quand j'y suis, je reçois toujours !...

Et c'était vrai ! Seulement elle n'y était jamais plus.

Jacques, à mesure que Morières s'occupait davantage de Christiane, trouvait Christiane plus séduisante.

Ce matin-là, ils venaient de déjeuner. Madame d'Argonne, qui lisait *le Figaro*, regarda tout à coup l'heure et se leva brusquement.

Le comte demanda :

— Qu'est-ce qui te prend ?...

— Je vais mettre mon chapeau...

— A cette heure-ci ?...

— Oui... j'ai donné rendez-vous à madame de Givray au Salon des Champs-Élysées...

— Comment ?... encore !...

— Non... l'autre jour, c'était au Champ-de-Mars...

Il murmura, véritablement stupéfait :

— Je ne sais pas quel plaisir vous pouvez trouver à regarder comme ça des tableaux !...

Puis il demanda, l'air préoccupé :

— A quelle heure lui as-tu donné rendez-vous ?...

— A deux heures moins un quart...

— C'est très ennuyeux !...

— Pourquoi donc ça ?...

— Parce que, moi, j'avais dit à Morières, qui voulait savoir à quelle heure il avait chance de te trouver, qu'il te trouverait jusqu'à deux heures.

— Il ne fallait pas lui dire ça !... je sors très souvent avant deux heures...

Il questionna, surpris :

— Depuis quand?...

Elle répondit, avec son joli sourire sérieux :

— Depuis que je suis une femme chic !...

La regardant de tous ses yeux ravis, il dit d'un ton convaincu :

— Ah !... le fait est que tu l'es, chic !... Et ce qu'on t'admire... et ce que j'entends de choses quand je suis dans la foule !... aux courses ou dans le monde... ou au spectacle, à regarder la salle...

— Moi aussi, j'en entends, des choses !...

— Si tu savais ce que ça me fait plaisir !...

Elle répondit, l'air très las :

— Tant mieux que ça fasse plaisir à quelqu'un !...

Il ne remarqua pas cette lassitude. Il pensait : « Morières va venir ici se casser le nez... » et cette pensée le remplissait d'amertume. Il demanda :

— Tu ne pourrais pas lui envoyer un mot, dis?...

— A M. de Morières?...

— Non... à madame de Givray?...

— C'est impossible !... elle serait partie de chez elle quand le mot arriverait...

— Ah !... tu n'as pas idée de ce que ça me contrarie de voir qu'André va se presser pour arriver ici et n'y trouver personne... il est un peu sur l'œil, tu sais?...

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?...

— C'est, en somme, Morières qui par son admiration, par la façon... — je dirai presque recueillie — dont il s'occupe de toi, a établi ta réputation de femme élégante et chic... c'est en quelque sorte à lui que tu dois ton succès...

Christiane pensa que c'était bien un peu à elle-même, et beaucoup à Montaut, qu'elle devait ce succès, mais elle ne protesta pas.

M. d'Argonne cherchait une combinaison pour ne pas mécontenter le marquis. A la fin, il s'écria :

— Une bonne idée !... je vais aller rejoindre madame de Givray aux Champs-Élysées !... toi, tu attendras Morières ici, et vous viendrez nous retrouver !...

Elle répondit, sans enthousiasme :

— C'est évidemment une idée... oui... mais il vaut bien

mieux que j'aille, moi, au rendez-vous que j'ai donné à madame de Givray... et que tu attendes M. de Morières...

— Non... non... c'est plus poli pour André de faire le contraire...

— Oui... mais c'est moins poli pour madame de Givray !...

— Elle ne sera pas bien malheureuse parce qu'elle attendra un instant avec moi !... elle regardera les tableaux, puisqu'elle aime ça !...

— Oui... mais elle ne sait jamais de quoi te parler !...

— C'est vrai !... nous n'avons pas du tout les mêmes goûts... ni les mêmes façons de voir en rien... Moi non plus, je ne sais jamais de quoi lui parler !...

Christiane savait que son amie ne « gobait » pas — ainsi qu'elle disait volontiers — M. d'Argonne. Et elle pensait avec tristesse que, sans l'amour qu'elle avait pour lui, elle non plus ne saurait pas de quoi lui parler... D'ailleurs, elle ne lui parlait guère. Sauf à l'heure du déjeuner, ils étaient rarement seuls, et leur déjeuner durait un quart d'heure. Jacques s'approcha, et, l'embrassant :

— C'est dit, n'est-ce pas ?... je prends la voiture et je te la renvoie... Ah !... au fait !... où dois-tu la retrouver, la petite de Givray ?...

— Dans le salon carré... devant le tableau de Rochegrosse...

— Rochegrosse... connais pas !... Qu'est-ce qu'il représente, son tableau ?...

— Un chevalier en armure... qui s'avance au soleil... dans un enlacement de fleurs... qui sont des femmes.

— Bigre !... ça ne doit pas être lugubre à voir !... Mais... comment sais-tu ça ?... tu l'as donc vu ?...

— Naturellement !...

— Tu disais que tu n'étais pas encore allée aux Champs-Elysées ?...

— Pas encore avec madame de Givray... mais toute seule, j'y suis allée...

— Avec qui ?...

— Avec personne... toute seule, je te dis !...

— Comment ?... tu es allée au Salon toute seule ?... mais ça ne se fait pas, ma chère enfant !...

— Pourquoi ?...

— Parce que... on y va en bande..., mais dans tous les cas, jamais seule...

— Ah !...

— Qui est-ce qui vous accompagne aujourd'hui ?...

— Mais...

— Vous n'alliez pas toutes les deux seules aujourd'hui, je suppose ?...

— Mais si, parfaitement !...

— Eh bien, ma chère petite, c'est inconvenant... tout à fait inconvenant !...

Et comme ses beaux yeux se posaient sur lui avec étonnement, il affirma, en pesant sur chaque syllabe :

— *Ça ne se fait pas !...*

Christiane dit :

— L'autre jour... au Champ-de-Mars, M. de Givray est venu nous rejoindre... mais aujourd'hui, je crois qu'il est occupé...

Le comte reprit :

— Nous disons donc sous le tableau de?...

— De Rochegrosse...

— Et ça s'appelle?...

— *Le Chevalier aux fleurs*... mais... puisque je t'ai expliqué...

— Ça ne fait rien !... c'est pour pouvoir demander au gardien... tous les tableaux se ressemblent... et si je ne trouvais pas...

— Comment veux-tu ne pas trouver?... je t'ai dit un chevalier qui s'avance entre des femmes qui sont des fleurs... C'est un grand tableau... en face de l'escalier... au milieu des choses sales et fumeuses qui attristent ce salon, ça fait comme un paquet de soleil qui serait jeté...

— Alors, c'est bien, cette affaire-là?...

— Oui... c'est commun en diable... mais c'est du beau soleil... qui donne chaud...

— Bon!... j'y vais!...

Il s'arrêta brusquement :

— Mais... c'est mercredi aujourd'hui!... Vous allez au Salon un mercredi?...

Étonnée de son air stupéfait, elle demanda :

— C'est mal aussi d'aller au Salon le mercredi?...

— Dame!... c'est le vendredi qui est le jour!...

D'un air résigné, il déclara :

— Mais madame de Givray ne fait jamais rien comme tout le monde... il faut en prendre son parti!...

Il sortait. Ce fut elle, cette fois, qui le rappela :

— Dis donc, Jacques?... tu ne crains pas qu'on trouve singulier de me voir aller au Salon comme ça... avec M. de Morières?...

— Mais non!... Dieu!... que tu as donc des idées de l'autre monde!... D'ailleurs, qui veux-tu qui trouve ça?... personne ne vous verra!... un mercredi... il n'y aura personne que nous!...

Christiane s'allongea à demi sur le divan du petit salon, regardant la pendule et se disant :

— Si dans un quart d'heure il n'est pas là... je pars!...

Cette promenade au Salon, qui la réjouissait au milieu de l'ennui de sa vie nouvelle, comme un retour aux choses regrettées, lui paraissait maintenant une corvée. Au lieu des réflexions saugrenues et drôles de la petite de Givray, il allait falloir subir les phrases toutes faites, les clichés, les stupidités banales qu'elle prévoyait.

Et puis, elle trouvait que, depuis quelques jours, M. de Morières était un peu trop sur son chemin. Il lui semblait que ce n'était plus seulement les rencontres fortuites de gens du monde qui vivent de la même vie dans le même milieu, mais bien des rencontres cherchées. Elle le trouvait à la porte de Montaut ou du fleuriste, aux heures où elle avait coutume d'y aller presque régulièrement.

Il devenait avec elle de moins en moins libre, de moins en moins bon enfant. Il paraissait gêné, inquiet même. Il avait l'air de quelqu'un qui veut dire quelque chose et qui n'ose pas. Et c'était ce quelque chose que Christiane appréhendait.

Et puis, elle voyait filer avec une vitesse qui l'étonnait les vingt-six mille francs de ses diamants. Elle avait payé à Montaut une première note de sept mille, puis une autre de onze mille francs. Et elle lui devait encore beaucoup. Ses

chapeaux lui coûtaient, chez Clotilde Vieuxtemps, des prix fous. Elle s'inquiétait, ne sachant où trouver de l'argent. Des quelques bijoux qu'elle pourrait vendre encore elle n'aurait pas une grosse somme.

Quand il avait été question — au temps du père et de la mère de Jacques — de son mariage avec Christiane, une grand'tante, madame de Bracieux, avait offert pour aplanir les difficultés d'assurer à sa nièce, par contrat de mariage, toute sa fortune. six ou sept cent mille francs environ. Mais les d'Argonne ne trouvant pas que ce fût assez, le mariage ne s'était pas fait. Lorsque Jacques, à la mort de ses parents, avait épousé Christiane, la vieille femme avait fait ce qu'elle annonçait deux ans plus tôt. Madame d'Argonne devait donc avoir un jour une somme assez importante. Elle aurait pu emprunter sur cette somme, et l'idée lui en était venue. Mais son notaire lui avait expliqué qu'elle ne pouvait rien sans la signature de son mari. Cette signature, elle ne voulait à aucun prix la demander. L'idée d'avouer à son mari qu'elle n'était devenue jolie qu'à coups d'argent lui faisait peur.

Elle craignait que Jacques, qui savait si peu le prix des choses, ne se figurât qu'il lui fallait plus qu'aux autres pour se parer. Et, à présent qu'elle était ce qu'il voulait qu'elle fût, une femme à la mode, et même « la » femme à la mode, elle entendait ne pas redescendre du piédestal où, d'abord malgré elle, elle était montée. Elle avait fini par prendre goût à l'admiration de la foule, aux hommages excessifs des individus. Elle éprouvait à être la plus jolie, la plus élégante des femmes de son monde, un réel plaisir. Elle cultivait sa beauté comme une fleur précieuse et rare, dont elle avait jusqu'ici méconnu la valeur.

Tandis qu'elle rêvait, M. de Morières, que Jacques avait donné l'ordre de recevoir, entra.

Elle se leva brusquement, d'un de ces mouvements de fauve qu'il n'aimait pas en elle autrefois. Un peu pâle, les yeux luisants, il s'assit sans rien dire.

Ce fut elle qui, embarrassée de ce silence, parla très vite, avec trop de mots, affectant une aisance qu'elle n'avait point.

— Ne vous asseyez pas !... ce n'est pas la peine !... nous

sortons !... oui... ça vous étonne?... nous allons au Salon tous les deux... si ça vous va?...

Et, comme il la contemplait, ravi, elle ajouta :

— Retrouver madame de Givray et mon mari, qui nous attendent devant *le Chevalier aux fleurs*...

Il dit, le visage rembruni tout à coup :

— Pourquoi ne voulez-vous pas me permettre de rester ici... où on est si bien?...

Il parlait d'une voix très basse et il avait des yeux qu'elle ne lui connaissait pas. Elle le regarda à peine et lui expliqua avec beaucoup de paroles ce qui était convenu : on les attendait là-bas, il fallait partir.

Il demanda :

— Alors, vous m'emmenez?...

— Oui!...

Elle avait fait apporter son chapeau et elle le mettait, se regardant à peine dans la glace, enfonçant, tout en causant, la longue épingle faite d'une pierre de lune qui le fixait dans ses cheveux.

Morières la trouvait bien jolie, les bras levés, cambrée dans la petite robe de piqué blanc qui collait sur elle, serrée à la taille par une très haute ceinture de moire blanche à longs pans. Lorsqu'elle tendit devant son visage la dentelle blanche qu'elle nouait sur son chapeau, alors seulement, il se décida à parler :

— Vous mettez une voilette?...

— Oui!... je ne sais pas sortir sans voile!... il me semble, quand je n'en ai pas, que je ne suis pas habillée... même à cheval, où c'est si laid, je suis obligée d'en mettre un...

Maintenant elle était prête et souriait en mettant ses gants, debout au milieu du salon.

Il dit, se levant avec effort :

— Comme ça, il faut partir?... avouez que, pour une fois que je vous trouve chez vous, je n'ai vraiment pas de chance!...

Elle passait sans répondre; il s'écria tout à coup :

— Mais!... ce n'est pas vendredi, aujourd'hui?...

— Non... — dit Christiane surprise — pourquoi?...

— Mais parce que... pour le Salon... c'est le vendredi qu'on y va...

Madame d'Argonne ne put s'empêcher de rire :

« Lui aussi!... — pensa-t-elle, — ce qu'ils se ressemblent, tous les deux!... »

Elle répondit un peu agacée :

— On y va le vendredi, si on veut... mais on y peut aller tous les jours...

Morières reprit :

— C'est bien une idée de Rosette, ça!... ne jamais s'occuper de ce qui se fait ou ne se fait pas!... filer droit devant elle... en suivant le caprice du moment!...

Christiane demanda, un peu moqueuse :

— Alors, ça a une si énorme importance d'aller au Salon tel jour plutôt que tel autre?...

Il la regarda, l'air étonné qu'il fallût lui expliquer ces choses :

— Ça n'a pas une énorme importance, si on veut... et pourtant ça en a une!... ce sont des petits riens qui forment un grand tout... ce sont des nuances qu'il faut saisir... et Rosette ne les saisit pas!...

Elle l'écoutait parler et songeait :

— Si je fermais les yeux... je croirais que c'est Jacques qui est encore là!... quand ils disent ces mêmes choses. ils ont jusqu'à la même voix!...

M. de Morières demanda encore :

— Quel avantage trouvez-vous à aller au Salon aujourd'hui plutôt que vendredi?... vous n'y rencontrerez personne!...

— Eh bien. mais le voilà précisément. l'avantage!... c'est de n'y rencontrer ni M. Dupuis, ni M. d'Antin, ni les Bouillon, ni...

Elle allait dire : « ni les Treuil »... Elle s'arrêta, se rappelant la liaison de Morières.

Et, à ce propos, elle pensait, en descendant l'escalier, qu'il semblait négliger beaucoup la baronne. et que cette liaison si connue serait vraisemblablement très courte.

Le marquis la suivait. Tout à coup il dit, d'une voix assourdie :

— Vous souvenez-vous de ce jour où j'ai descendu avec vous l'escalier de Rosette?... Vous étiez tout autre. dans ce temps là!... il y a de ça combien?... à peine un mois?... et je ne

vous reconnais pas!... et il me semble que c'est si, si, si loin, tout ça!...

Quand ils furent assis l'un près de l'autre dans le petit coupé très étroit, il resta sans parler et Christiane sentit grandir le malaise qu'elle éprouvait depuis qu'ils étaient ensemble. Elle regardait voltiger, au courant d'air des glaces baissées, les fines moustaches blondes de Morières, ces moustaches si semblables à celles de Jacques.

Lui, la dévisageait de temps en temps d'un œil étrange, qui la gênait, puis il détournait la tête, affectant de s'intéresser vivement au mouvement de la rue.

Elle-même, alors, le regardait furtivement, ne distinguant que son profil accentué, la ligne énergique et volontaire de la mâchoire et du menton. Elle voyait sa narine agitée de mouvements irréguliers; elle devinait, sous le col très haut, le petit effort qu'il faisait de temps en temps, comme s'il eût avalé avec difficulté quelque chose. Le trajet de la rue de Lille au palais de l'Industrie lui parut interminable. Elle était si contente d'arriver que, lorsqu'il lui tendit la main pour la faire descendre, elle lui sauta presque dans les bras, et monta en courant le grand escalier très sale où traînaient des papiers et des bouts de crayons cassés, roulant dans des boules de poussière, des mies de gâteaux et toutes les petites malpropretés qu'apporte la foule. Tout de suite, elle aperçut madame de Givray, assise sur la borne, au milieu du salon carré, avec Jacques et M. de Givray.

M. d'Argonne ne laissa pas à sa femme le temps de respirer. Il l'entraîna devant *le Chevalier aux fleurs*, et, d'un air courroucé :

— Où vois-tu du soleil dans cette horreur?... moi, je vois du violet et du jaune!... Et c'est ça qu'on appelle de la peinture!... et c'est ça que tu trouves un « paquet de soleil »!... Ah!... il est joli, le soleil!...

Il chercha une formule capable d'exprimer son mépris, et, n'en trouvant pas, déclara simplement :

— C'est-à-dire que c'est à mettre au Champ-de-Mars!...

Christiane allait protester, mais elle vit madame de Givray qui écoutait paisiblement, avec son petit sourire narquois et aimable, toutes ces inepties, et elle pensa :

— Elle ne discute jamais, elle!... j'ai remarqué ça!... Quand on peut se tenir, ça vaut bien mieux!...

Voyant que sa femme ne disait rien. M. d'Argonne prit à partie Morières, en qui il flairait un allié.

— Allons, voyons, toi!... qu'est-ce que tu en penses?... franchement?...

Le marquis se retourna. Franchement, il trouvait cela affreux, mais il n'osa pas l'avouer carrément, pour ne pas déplaire à Christiane.

Il regarda à peine le tableau, et déclara par-dessus l'épaule :

— C'est pas mal!... Tu sais bien qu'à présent, sous prétexte de plein air, tous les peintres font bleu!..

Madame d'Argonne eut un geste d'agacement, mais son malaise était passé. Devant ce beau grand garçon qui disait des lieux communs, elle n'éprouvait plus la moindre gêne. Quelle différence avec celui qui, tout à l'heure, dans la voiture, restait silencieux, la bouche close sous ses moustaches voltigeantes, l'air absorbé et inquiet!

Madame de Givray vit, à la figure de Christiane, son désappointement. Elle lui dit en riant :

— Hein?... notre pauvre promenade!...

Oui, c'était une affaire gâchée! On recommencerait, voilà tout!...

Il y avait du monde. Non pas le monde du vendredi précisément, mais on rencontrait de jolies femmes. Morières s'en étonna :

— C'est singulier!... Qu'est-ce qu'elles viennent faire ici, un jour pareil, toutes ces femmes-là?...

Madame de Givray essaya de faire comprendre à son cousin que le vendredi n'était pas si élégant qu'il se l'imaginait :

— Qui est-ce qui entre ici, en somme, le vendredi?... les gens qui peuvent payer cinq francs... ou ceux qui entrent avec des cartes... c'est-à-dire les modèles, les exposants, et tous les gens qui, comptant qu'il faut payer le vernissage dix francs et ensuite chaque vendredi cinq francs, prennent tout bêtement le jour du vernissage une carte de trente francs, qui donne le droit d'entrer tous les jours pendant toute la saison... c'est le système de madame d'Argonne et de moi!...

— Comment?... — fit Jacques stupéfait — vous dépensez trente francs de Salon?...

Madame de Givray rectifia :

— Soixante!... trente ici... et trente au Champ-de-Mars...

— Oh!... — dit M. d'Argonne saisi.

Et Morières appuya :

— Oui... c'est de l'argent qui ne fait pas honneur!...

Ils erraient maintenant à travers les salles, passant devant les tableaux, avec un regard méprisant aux rares jolies choses rencontrées. Le si beau paysage du *Jugement de Pâris*, de Gervais, arracha à M. de Morières un cri douloureux et fit pousser des imprécations à M. d'Argonne. Par exemple, tous deux admirent que Junon était « très chic ». Les jeunes filles aux citrons, de Gorguet, que M. et madame de Givray et Christiane trouvaient charmantes, leur parurent anémiques, la verdure aussi ; mais ils discutèrent longtemps, en changeant alternativement de place, pour voir le tableau dans des jours différents, afin de savoir si le chaume du petit toit était rose parce que le peintre avait mis dessus un rayon de soleil couchant, ou parce qu'un vrai rayon de soleil le dorait à travers les carreaux du plafond.

Au milieu de leur promenade, ils rencontrèrent Chagny. Morières s'écria :

— Comment... un jour qui n'est pas le vendredi!...

Et toute la discussion sur le vendredi recommença. La petite de Givray, qui avait été « coupée », disait-elle, au milieu de l'histoire des cartes d'abonnement, reprit ses explications interrompues en s'adressant à son cousin :

— Mais comprends donc... il ne peut pas être chic, ton vendredi!... Nous avons vu qui entre avec des cartes; voyons qui entre en payant cinq francs... C'est la grande et la petite Bourse, les grandes et les petites cocottes, et tous les gens qui peuvent dépenser quelque chose et qui entreraient aussi bien à un louis qu'à cinq francs!... Il y a les *rasta*... et ceux-là sont légion...

— Légion étrangère!... — grogna Chagny, qui avait au plus haut point l'horreur du *rasta*.

Madame de Givray continua :

— Tandis qu'au contraire beaucoup de gens comme il

faut, dont les revenus varient de cinquante à cent mille francs et qui ont des charges, châteaux, enfants, etc... ne paient pas volontiers cinq francs d'entrée... Si on est quatre... ça fait un louis... et, autrement, ça coûte quatre francs!... Eh bien, tous ceux-là viennent aujourd'hui... ou un jour quelconque... Je viens quelquefois le vendredi... et c'est, à mon avis, le jour qui marque le plus mal...

M. d'Argonne dit :

— Madame de Treuil est venue vendredi dernier... et elle m'a dit que c'était très chic!...

Il parlait toujours beaucoup de madame de Treuil: mais moins, pourtant. Outre qu'il était, pour l'instant, trop amoureux de sa femme pour s'occuper librement d'une autre, il remarquait que Morières, depuis quelque temps, semblait « rester en arrière »; et le caprice de Morières, c'était, aux yeux de Jacques, le grain de beauté de la baronne.

Une exclamation d'étonnement correct les fit se retourner tous ensemble. C'était Morières planté devant un plafond bizarre, coupé de larges taches bleues, sillonnées de zig-zag de bitume.

— Oh!... — dit-il en riant — et ça?... est-ce assez laid?...

Mais, ayant lu la signature, sa figure se fit subitement sérieuse et il ajouta d'un ton presque respectueux :

— Ah! non!... c'est de Bonnat!...

Rosette éclata de rire.

Il la regarda, l'air fâché :

— Je sais bien... ça ne te plaît pas, à toi!...

Il se souvint — avant d'entreprendre de lui démontrer qu'elle était stupide — qu'à l'instant ça ne lui plaisait pas non plus, à lui, et il reprit :

— Oui... au premier abord... ça ne m'avait pas plu!... mais en y revenant... on sent les qualités, la maestria, le...

M. de Givray dit à sa femme :

— Eh bien, vous n'essayez pas de convertir André à vos idées?...

Elle répondit :

— Mais je ne tiens pas du tout à les faire partager, mes idées!... au contraire, si je les voyais partager à... d'autres... je les prendrais probablement en grippe...

M. de Morières proposa :

— Si nous allions faire un tour à la sculpture ?...

Il ajouta, l'air convaincu :

— C'est bien plus joli !...

Intéressée, Christiane demanda :

— Ah !... vous aimez la sculpture ?...

Et M. d'Argonne répondit en riant :

— Moi aussi !... parce qu'au moins, on peut fumer !...

— Tu l'as dit !... — fit le marquis avec simplicité.

Christiane le regarda en souriant.

Elle pensait qu'après cette promenade où il avait laissé voir un tout petit coin de lui-même, elle pourrait être seule avec lui sans ressentir le trouble qu'elle avait ressenti deux heures plus tôt !...

GYP.

(A suivre.)

LES DEUX ROME

EN 1894

Certains faits qui viennent de se succéder par delà les Alpes, devaient provoquer l'étonnement et les commentaires de la presse internationale. Quoi de plus inattendu que le discours de M. Crispi à Naples, son appel aux catholiques et à la religion pour la défense de la société civile, et, d'autre part, la réponse très courtoise du cardinal San Felice aux compliments officiels? le tout suivant de près la création d'une préfecture apostolique en Erythrée, et le décret royal qui nomme, après un interminable conflit, le cardinal Sarto au siège patriarcal de Venise.

On s'est demandé si les avances du gouvernement ne faisaient que cacher une combinaison électorale ou si elles étaient l'indice d'un « esprit nouveau »; si, sans aller jusqu'à Canossa, on préparait un rapprochement entre les deux pouvoirs, ou si nous assistions seulement à l'une des vicissitudes nombreuses de ce « *Perpétuel Devenir* » qui symbolise la politique de l'une et l'autre Rome.

La question est bien nuancée et bien complexe pour comporter une solution simple et ferme. Ce n'est qu'après une analyse attentive des caractères de la crise italienne, après un minutieux examen des partis et de tous les éléments de la situation politique du royaume qu'il paraît possible d'appré-

cier la portée du discours présidentiel, la part d'espérance ou de désarroi qu'il trahit, la somme d'illusion ou de réalité qu'il recèle, enfin l'avenir qu'il permet d'entrevoir.

I

LA CRISE

Depuis plusieurs années, l'Italie souffre dans sa vie financière et économique, elle souffre dans son activité commerciale et dans sa puissance industrielle, elle souffre enfin dans son organisme social et politique. Tout l'atteste, abstraction faite des affirmations suspectes de ses ennemis, depuis l'aveu des journaux les plus patriotes de la péninsule, jusqu'aux déclarations de ses représentants les plus autorisés[1]. Les faits privés confirment à cet égard les actes publics, depuis les plaintes des négociants, des ouvriers et des agriculteurs, jusqu'aux troubles de Carrare et jusqu'à l'insurrection de Sicile[2]; depuis la disparition de la monnaie d'or et d'argent, jusqu'à la faillite partielle de la rente italienne que M. Sonnino a proposée et à laquelle le Parlement vient de consentir[3]; depuis les crises gouverne-

1. Outre les innombrables brochures, articles de revues et de journaux publiés depuis ces dernières années et qui constituent toutes une bibliographie, Colajanni, San Giuliano (la crise en Sicile), Franchetti et Sidney Sonnino (*Rassegna Settimanale*), Boccardo, Luzzatti, Cottrau, Visconti-Venosta, Jacini et Bonghi, les discours prononcés à la Chambre par tous les chefs de la droite, de la gauche et du centre, à chaque discussion budgétaire, nous rappellerons surtout, parmi les témoignages les plus retentissants, les paroles de M. Crispi lui-même, reprenant, au mois de décembre 1893, la présidence du conseil des ministres. Il dit, dans la déclaration ministérielle, que jamais l'Italie n'avait couru de tels périls depuis sa résurrection, et, pour sauvegarder l'unité nationale compromise, il fait appel à tous les partis et sollicite la « Trève de Dieu ». M. Sonnino, ministre des finances, termine son exposé financier par cette phrase aussi insolite que désespérée : « Dieu sauve notre chère patrie! »

2. Décembre 1893. Une ligue agraire centrale s'est créée à Rome contre l'impôt foncier; à Milan, une autre, pour la liberté du commerce. Les faillites déclarées qui s'étaient élevées, en 1891, au nombre de 2,021 pour toute l'Italie, atteignaient, pour l'année 1892, le chiffre de 2,212. La progression est encore plus considérable si l'on se rapporte à la moyenne de 1,528 par an, durant la période de 1883 à 1890; elle est tout à fait inquiétante si l'on se rappelle la période de 1875 à 1882 où la moyenne des faillites n'était que de 757.

3. La retenue sur la rente, proposée par M. Sonnino, était de 20 p. 100. Et malgré le texte formel de la loi originaire sur la dette publique, le Parlement l'a votée en juillet 1894.

mentales jusqu'à l'effondrement des banques, depuis la hausse du change jusqu'aux scandales judiciaires de l'affaire Tanlongo, depuis les révélations lamentables du procès de Felice jusqu'aux scènes violentes de Monte-Citorio, depuis les outrages dont on accable les ministres ou députés concussionnaires[1], jusqu'aux mesures exceptionnelles[2] que demande le ministère Crispi.

L'Italie souffre à ce point qu'elle ne dissimule plus sa souffrance. Cette fois l'amour-propre national a dû s'avouer vaincu. Le pays crie sa misère de toute sa voix ; et par tous ses organes, dans la presse, dans la rue, à la tribune parlementaire, il en implore l'allègement.

L'automne dernier, le roi Humbert, revenant de Monza, était accueilli, à son entrée dans Rome, par les manifestations hostiles d'une foule jusqu'ici loyaliste.

Sentant venir l'impopularité, il parlait alors d'abdiquer en faveur de son fils, comme pour rester fidèle à la tradition de son grand-père et de Victor-Emmanuel I[er], qui sauvèrent la dynastie en sacrifiant leurs personnes. Mais, en dehors de ces velléités stériles, quelles réponses a-t-on faites aux souffrances et aux clameurs populaires?

A l'agitation sicilienne, née du déplorable régime agraire qui ronge son île natale, M. Crispi a opposé, avec l'état de siège, une formidable armée qui a rétabli l'ordre sans faire disparaître les causes de l'agitation. — L'industrie nationale a perdu son meilleur débouché, la France. Les exportations ont fléchi dans des proportions considérables, et l'on a surélevé les

1. La scène tumultueuse du 3 juin dernier, à Monte-Citorio, est des plus caractéristiques. On avait discuté le nouvel impôt sur le sel, et l'on procédait au scrutin. Lorsque le député Narducci (qui doit trois millions à la Banque Romaine), rendit son vote, les cris les plus violents et les plus injurieux s'élevèrent de toutes parts. L'honorable, ainsi interpellé, n'osa prendre part à la contre-épreuve et braver le scandale que provoquait sa présence. L'extrême gauche déposa une motion tendant à ce que « tous les députés compromis dans l'affaire des banques, cessassent de paraître à la Chambre ».

Depuis lors, M. Tanlongo a été acquitté, moins comme innocent que comme simple instrument de coupables plus grands.

2. La commission des IX n'a voulu lui accorder les pleins pouvoirs qu'il demandait que sous la réserve de certaines garanties. M. Crispi a fini par renoncer à cette dictature légale pour se contenter de celle qu'il exerce en fait.

tarifs de douane[1]. La propriété foncière faiblit sous le poids des impôts : loin de diminuer ses charges, on prétend les accroître[2].

Il s'en faut de 100 millions, au moins, pour boucler le budget : et l'on recourt, en guise d'économie, à des augmentations illusoires ou à des expédients périlleux[3].

En vingt ans, la dette a passé de 3 à 13 milliards, sans compter la dette flottante, qui dépasse 500 millions. L'Italie, qui est la plus jeune des grandes puissances et la moins riche, arrive au quatrième rang par le chiffre de sa dette. Sa fortune publique n'atteint que 25 milliards et sa dette est déjà de 15 milliards, alors qu'en France la dette est de 33 milliards pour une richesse qu'on estime 200 milliards.

Au reste, les difficultés économiques ne sont point les seules

1. D'après les statistiques de la Chambre de commerce italienne de Paris, les exportations italiennes en France dépassaient, en 1876, 415 millions de francs.

Pour la période de 1877 à 1881, elles ont oscillé entre 342 et 398 millions de francs. En 1881, elles atteignent environ 434 millions. En 1883, plus de 427 millions. De 1884 à 1887, elles dépassent en moyenne 315 millions.

Dès 1888, c'est-à-dire après la rupture entre les deux pays, elles fléchissent à 180, puis à 133, puis à 121 millions, pour se relever un peu dans ces trois dernières années jusqu'à 139 millions en 1893.

Si l'on compare les moyennes des deux dernières périodes sexennales, on constate que les exportations italiennes qui, de 1882 à 1887, ont produit 2 milliards 037.099.019 francs, ne donnent, de 1888 à 1893, que 832.095.652 francs, c'est-à-dire une diminution nette de plus de 1,205 millions de francs, soit 75 p. 100. Si l'on ajoute à cette perte sèche le non-gagné, on peut affirmer, vu la progression depuis 1876, que ce n'est pas 200, mais plutôt 300 millions que l'Italie a perdu chacune de ces six années.

Si remarquables que soient les efforts accomplis de l'autre côté des Alpes, on n'a pas encore remplacé le marché français par la République Argentine, le Brésil, l'Autriche et la Suisse. L'exportation nationale n'a pas récupéré les 1.200 millions de 1876, ni même le milliard de 1887 ; et, d'ailleurs, malgré ce remplacement si pénible et si lent, le dommage n'est pas moins réel, puisque la conservation des anciens débouchés n'empêchait pas la conquête des nouveaux.

2. Dans ses projets financiers, M. Sonnino demande une augmentation de deux décimes de l'impôt foncier (voir la note suivante). Cette proposition a été ajournée, durant la dernière session législative ; elle n'est point retirée.

3. M. Sonnino accuse, dans son exposé financier (22 fév. 94), un déficit de 177 millions, c'est-à-dire de 10 p. 100 du budget total. Pour y parer, il demandait 45 millions aux économies, et le reste, c'est-à-dire plus de 125 millions, à de nouveaux impôts, dont, notamment, 2 dixièmes sur la propriété foncière (non bâtie), sur laquelle pèse déjà une contribution qui atteint 40 et 50 p. 100 !... Il demandait aussi une augmentation de 52 millions à la richesse mobilière si éprouvée, et 8 millions de plus à l'impôt sur le sel. Les Chambres d'ailleurs ont adhéré à ces deux dernières demandes.

que la péninsule ait actuellement à surmonter. Elle doit aussi faire face aux embarras les plus sérieux de l'ordre monétaire et financier. La France n'était pas seulement pour l'Italie sa meilleure cliente commerciale, mais aussi son principal sinon son unique banquier. C'est en France que s'étaient émis ou placés depuis vingt ans tous les emprunts italiens : et naguère encore le marché français était porteur de la rente italienne pour une somme de deux milliards et demi. Tant que les rapports économiques se sont maintenus entre les deux pays, l'Italie payait son coupon par l'excédent de ses exportations; l'illustre économiste Ellena le constatait en 1886[1].

Depuis la rupture, la situation est bien changée. L'or qui se trouvait dans les caisses des banques d'émission ou du Trésor, dépassait à peine la somme dont la France est créancière envers l'Italie, à double titre de rentière et de détentrice des pièces d'argent de la péninsule. Cet or a dû sortir de la circulation italienne pour refluer chez nous. On conçoit aisément l'influence que ce fait a exercée sur le cours du change et sur le problème monétaire qui préoccupe nos voisins, et l'on sait qu'ils n'ont pas trouvé chez leurs alliés politiques le concours financier que la France a cru dès lors devoir leur retirer pour le prêter à la Russie[2].

1. M. Ellena, qui n'était pas encore sous-secrétaire d'État dans le ministère Crispi, mais rapporteur de la commission d'enquête des tarifs douaniers, et dont on ne pouvait encore soupçonner la prochaine volte-face économique, écrivait dans son rapport : « Comment attacher trop d'importance à un traité qui protège aussi fortement la moitié de nos exportations, qui donne un ordre stable à nos échanges; à un marché qui nous sert de *Clearing-House* pour nos paiements internationaux, à un pays avec lequel il faudra peut-être procéder à la liquidation des écus d'argent. »

2. L'Italie vient de faire une épreuve assez édifiante du dévouement financier de ses alliés. Un syndicat austro-allemand a tout récemment (juillet 1894) envoyé de Berlin à Milan, puis de Milan à Rome, des représentants pour s'entendre avec la Banque d'Italie et le gouvernement sur la création d'une banque italo-allemande. Après avoir annoncé très haut qu'ils venaient sauver l'Italie de la crise monétaire, financière et commerciale qui la mine, ils ont dû retourner de Rome à Milan, de Milan à Rome, sans avoir rien conclu, tant les conditions qu'ils voulaient imposer à l'Italie ont paru léonines, et même injurieuses, à force de méfiance à l'égard de la capacité, de l'honnêteté et du crédit des Italiens. Toute la presse de la péninsule sans distinction (*le Popolo Romano, la Tribune, la Correspondance de Rome*) a protesté avec énergie. Questionné à la tribune sur l'état de ces négociations, le gouvernement a fait une réponse conforme au sentiment public et déclaré qu'en face de telles exigences, l'accord ne se ferait point.

En présence de ces maux incontestables et de l'impuissance ministérielle, on ne saurait donc s'étonner, ni des émeutes, ni des explosions populaires. Les troubles de Sicile et ceux de Carrare n'étaient point pour surprendre un gouvernement perspicace : il aurait plutôt dû s'attendre à la conflagration de tous les grands centres de la péninsule, à la contagion rapide de l'émeute ou de l'anarchie.

Il n'eût pas non plus paru extraordinaire que la Chambre fît mine de résister à une politique qui n'est pas plus réparatrice du passé que préservatrice de l'avenir ; l'étrange est qu'au contraire elle se soit résignée à suivre M. Crispi dans les vieux errements, et que celui-ci ait réuni une majorité docile, au lieu de soulever une unanimité réfractaire.

Partout ailleurs ces mouvements insurrectionnels eussent présagé les plus graves conjonctures. Aussi s'explique-t-on avec peine, que, dans un pays dont l'unité est encore si récente, les partis hostiles ne sachent pas exploiter les mécomptes et la désaffection populaires au profit de leurs rancunes et de leurs préférences politiques? qu'ils ne résument pas tous les griefs dans une de ces formules brèves et tranchantes qui ont le don d'entraîner les masses et qu'ils n'aient pas syndiqué tous les mécontents dans un mouvement général et puissant? Sur un terrain qui semble si favorable, que manque-t-il donc aux opposants pour agir? Est-ce le parti qui fait défaut aux circonstances ou le courage au parti? Est-ce la foi dans l'idée ou dans les moyens? Ou faut-il croire qu'en dépit d'une impopularité passagère ou apparente, les institutions actuelles et la dynastie régnante sont si profondément implantées dans le cœur et le sol de l'Italie que personne n'ose envisager la possibilité d'un changement?

Quoi qu'il en soit, il nous a paru qu'il y avait là un problème politique de haute importance et qui, par son ambiguïté même, méritait une étude attentive. Mais, pour instruire impartialement cette enquête, il convient d'oublier les différends qui depuis plusieurs années ont divisé si cruellement la France et l'Italie ; de négliger les motifs de plainte que nous croyons avoir contre nos voisins, et de nous placer à un point de vue essentiellement objectif. Il ne s'agit pas de

recommencer le procès de la Triple-Alliance, d'en rechercher les origines et d'en exposer les résultats économiques et pécuniaires. Ces conséquences sont depuis longtemps reconnues : ce que nous voulons chercher, c'est la répercussion qu'elles ont exercée sur la politique intérieure de l'Italie, ou plutôt sur les sentiments mêmes des Italiens à l'égard du gouvernement et du régime auxquels sont dues cette combinaison funeste et ses conséquences ruineuses? Ce n'est pas une statistique et des conclusions financières, c'est un moment psychologique de l'histoire italienne que nous voulons saisir au passage et fixer.

Ayant pu sur place observer et interroger, nous avons essayé, en comparant les éléments multiples et divers de notre enquête, de fonder un jugement que nous estimons, non pas assurément péremptoire et définitif, mais, du moins, de bonne foi, sans parti pris et sans illusion.

II

LES PARTIS ET LE PARLEMENT

Si l'on mesurait l'influence réelle des partis et le rôle qu'ils jouent dans la politique générale de l'Italie à leur activité apparente dans le Parlement, on risquerait de s'en faire une opinion fort inexacte. Ce ne sont certainement pas ceux qui parlent et se remuent le plus, à Monte-Citorio, dont l'intervention est la plus effective dans la conduite des affaires publiques.

Cette anomalie vient de ce que l'Italie est, malgré les apparences, le pays le moins parlementaire de l'Europe. Là-bas comme en Espagne, le parlementarisme est un simulacre, il est inscrit dans la Constitution, mais il est faussé, annihilé par les mœurs et les pratiques des politiciens. D'après la loi constitutionnelle, les prérogatives laissées au roi sont infini-

ment moindres que celles des autres monarques européens. Les prérogatives des Chambres sont à peu près celles des Parlements anglais ou français ; et cependant quelle différence! Sans accabler la Chambre de Monte-Citorio par une comparaison avec les Communes britanniques, ces doyennes de l'Europe, ou même avec les Assemblées hongroises, il est permis de contester que le pouvoir de la première équivaille en réalité à celui du Reichstag allemand, ou même du Reichsrath de Vienne. Là du moins les partis ont encore une organisation, un programme politique, une influence réelle.

En France même, où le parlementarisme est si singulièrement compris et appliqué, son œuvre peut être jugée de diverses façons ; mais, du moins, l'action des députés, malencontreuse, funeste, si l'on veut, s'exerce indiscutablement ; on en sent l'énergie, à défaut du bienfait. En Italie, l'action parlementaire sur la politique générale est pour ainsi dire nulle.

Les Chambres italiennes donnent parfois des spectacles qu'on ne peut contempler presque nulle part ailleurs, pas même en France, et qui suffiraient à consommer la perte de leur prestige, la ruine de leur autorité.

On voit des majorités, la veille encore dociles et malléables devant un cabinet, se retrouver le lendemain plus souples et plus obéissantes devant ses adversaires, s'ils lui ont succédé.

La Chambre de 1890 venait d'être élue, grâce à M. Crispi ; trois mois plus tard, elle soutenait le ministère Rudini ; puis, quinze mois après, celui de M. Giolitti.

La Chambre actuelle, nommée sous les auspices de M. Giolitti, prête aujourd'hui son concours dévoué au cabinet Crispi.

Elle a donné la mesure de sa constance politique en reniant, par crainte de la dissolution, le programme[1] sur lequel elle avait été nommée, en 1892.

De telles palinodies, qui témoignent d'une légèreté inouïe, d'une pression violente, ou de louches marchés, se sont répétées trop souvent, depuis plusieurs législatures, pour que l'opinion songe à se révolter ou même à s'émouvoir.

Mais ceux qui ont gardé le souvenir des hommes et des

1. Le programme électoral de 1892 : « Des économies, pas d'impôts nouveaux ».

traditions auxquels est dû le Risorgimento, ne peuvent se défendre d'un pénible étonnement devant les mœurs nouvelles ; ils se demandent par quelles vicissitudes a passé le parlementarisme italien pour aboutir à cette dépression. Nous allons essayer de répondre.

*
* *

Les causes du mal sont multiples et profondes : les unes sont générales, communes à tous les peuples des deux mondes, communes à l'époque, à la démocratie ; les autres sont particulières à la race et participent de ses défauts ataviques et des conditions de son développement.

Les premières causes, chacun les connaît ; la France en ressent l'influence non moins que l'Italie. Partout l'avènement subit du régime populaire, l'irruption de masses sans éducation politique, mal préparées à leur rôle souverain, a provoqué des effets analogues : un abaissement du niveau moral et intellectuel des Assemblées. La prédication démagogique a partout amené le débridement de tous les appétits, l'exaltation de toutes les prétentions, et, avec la revendication des droits les moins sûrs, l'oubli des obligations les plus strictes. Toutes les classes sociales ont progressivement perdu et laissé perdre cette notion précieuse du devoir politique. Les candidats, au lieu d'élever les électeurs, ont trouvé plus commode de descendre avec eux. La surenchère des promesses a prévenu autant qu'elle a suivi celles des exigences ; mandataires et mandats se sont entendus sans peine.

L'Italie n'a point échappé au fléau qui menace les sociétés modernes, malgré les grands exemples que lui offrirent ses premiers hommes d'État, ceux qui réalisèrent son relèvement et son unité. En 1860, le Parlement de Florence héritait des vertus et des talents politiques qui s'étaient affirmés avec un grand éclat aux Chambres de Turin. Le Piémont était déjà un vieux pays de liberté constitutionnelle et ses Assemblées faisaient figure parmi celles de l'Europe. Depuis 1849, il était entré résolument, sous l'égide de ses princes, dans la voie des réformes et du libéralisme. Charles-Albert, n'ayant pu

remplir lui-même ses engagements de 1821, s'était effacé devant son fils pour lui permettre de fonder le Statut et de diriger la patrie vers ses nouveaux destins. On n'a pas oublié les glorieuses discussions, dont, sous Massimo d'Azeglio et le comte de Cavour, retentit alors la tribune de Turin. Les plus grandes questions de politique générale, financière, extérieure, trouvèrent pour les traiter des orateurs d'affaires et des hommes d'État dignes des plus belles périodes des Communes britanniques. « Milord Cavour » faisait du Piémont une petite Angleterre : par cette éducation, il préparait son pays aux tâches les plus hautes ; par les traités de commerce et d'alliance militaire, il l'introduisait dans le concert des grandes puissances et dans les congrès appelés à résoudre les plus graves problèmes de l'ordre européen.

C'est ainsi qu'il mûrissait son pays pour l'œuvre libératrice et le rendait capable d'accomplir le vœu de l'Italie.

Ses disciples, « le fier baron Ricasoli », La Marmora, Sella, Lanza et Minghetti, continuèrent son sillon lumineux à Florence, puis à Rome ; et jusqu'à sa chute la droite Cavourienne suivit les nobles enseignements qu'elle avait reçus à l'école de son chef. Elle quitta le pouvoir en 1876 et le triomphe de la gauche fut le signal de la décadence des mœurs et du régime qu'avaient institué les grands parlementaires.

A cette décadence concourent plusieurs motifs.

Tout d'abord, et déjà nous l'avons indiqué, l'extension du droit électoral qu'a fait voter la gauche, en 1882, et qui amène aux urnes de nombreux citoyens sans expérience et sans discernement [1]. Par suite, la valeur du personnel élu va diminuer d'autant. D'autre part, l'unité nationale étant désormais achevée, l'enthousiasme qui, durant la période héroïque, enflammait les cœurs, élevait les esprits et purifiait les ambitions, a fait place à des soucis moins hauts, à des aspirations moins désintéressées.

Enfin, et de toutes les causes secondes, c'est, sans doute la plus fertile en conséquences, une influence nouvelle, jus-

1. Cette loi de 1882 substitue bien le principe de la capacité au cens : mais il s'agit de la capacité la plus élémentaire ; et même, une disposition transitoire a admis au scrutin les plus illettrés.

qu'alors insensible, latente, neutralisée, se lève, se glisse et s'insinue, puis grandit et devient bientôt prépondérante au sein du Parlement, au sein de la nation. C'est l'influence du Midi, de Naples, de la Sicile, qui va se substituer à celle du Nord, du Piémont, de la Lombardie, ou, pour mieux dire, à celle de toute l'Italie. Il faut bien l'avouer, cette influence n'a pas été heureuse. C'en est fait des exemples, des doctrines et des antécédents que l'ancienne droite a maintenus et légués. Le Midi a la majorité, et maintenant que les luttes auxquelles il a pris une si médiocre part[1] sont menées à bonne fin, il va recueillir le fruit du labeur d'autrui, il va tout envahir, tout compromettre et désorganiser.

On sait les idiosyncrasies qui séparent le nord et le midi. L'Italien du nord, calme, brave, industrieux, robuste, instruit, économe et intègre[2], apporte dans la vie publique ces qualités solides et foncières. Le Méridional est tout autre d'esprit, de caractère, de tempérament[3]. Impressionnable et mou, facile et spirituel, prompt d'esprit et d'imagination, moqueur et pétulant, il est aussi d'une ignorance profonde, d'un individualisme effréné, incapable d'effort et de travail suivi, inapte à gouverner et ingouvernable, et surtout, en matière politique, sans scrupules et sans moralité[4].

1. « La révolution italienne est l'œuvre d'une minorité intelligente et patriotique. » (Villari, *Cio che gli stranieri non osservano in Italia*).

On se rappelle le mot de Cavour, arrêté à Villafranca par la Prusse menaçante et Napoléon III inquiet. « Je pensais faire l'Italie par le Nord ; nous la ferons par le Midi. » Il prévoyait l'expédition des Mille. Nous avons entendu un ancien ministre italien, jouant sur le mot de Cavour, se demander si l'Italie ne serait pas plutôt défaite par le Midi.

2. Les hommes d'État piémontais montrèrent, pour la plupart, autant de simplicité dans leur vie privée que de sagesse et de prudence dans leur vie publique.

Cavour, avant de gouverner son pays, se consacrait tout entier à la culture de sa terre de Leri, dont il avait fait un domaine modèle. Il occupait ses heures de loisirs à l'étude des questions économiques.

Quintino Sella, le plus illustre financier de l'Italie, celui qui contribua à relever le crédit national par des mesures énergiques auxquelles on eut tort de renoncer en 1881, menait l'existence la plus modeste, et, quand la politique lui laissait quelques moments de liberté, il se retirait dans sa propriété de Biella, pour y vivre en bourgeois ignoré, aux mœurs républicaines. Lanza vécut et mourut pauvre.

Depretis lui-même, qui favorisa et exploita la corruption, n'est pas soupçonné d'avoir poursuivi d'autres intérêts que des intérêts politiques.

3. *Lettres méridionales*, par Villari, 1885.

4. *L'Italie jugée par un Méridional* (Villari). *Nuova Antologia*, 1er décembre 1883.

Avant même d'avoir été dotée du statut, le Piémont possédait d'antiques habitudes de self-government. Ses États généraux étaient fréquemment consultés sur l'impôt. Le Piémontais eut toujours le sens corporatif, comme l'attestent les associations de tout ordre qui couvrent le royaume. Enfin, une vie municipale et provinciale d'une intensité rare, avait déjà créé l'esprit public qui, plus tard, devait prendre un si large essor, grâce au libéralisme de la constitution.

La Lombardie, Venise et la Toscane se trouvaient dans des conditions morales à peu près similaires, en dépit de l'oppression étrangère, contre laquelle, du moins, avaient glorieusement protesté l'héroïsme de leurs soulèvements et la vaillance de leurs martyres.

Les Deux-Siciles, au contraire, avaient été comme marquées par l'impitoyable destin pour la servitude et pour l'abdication. De l'Arabe au Normand, de l'Espagnol au Français, tous les envahisseurs se sont disputé cette proie facile, ses maîtres successifs l'ont pétrie comme pâte. Le Napolitain a reçu sans révolte et même sans souffrance l'empreinte de ses dominateurs : duquel aurait-il appris la dignité de l'homme, l'orgueil du citoyen? Du gouvernement des Bourbons, M. Gladstone a pu dire qu'il était « la négation de Dieu » et l'on imagine aisément quels germes il avait déposés dans le cœur des Napolitains.

Les libérateurs de cette malheureuse population furent ses derniers conquérants ; mais, en l'arrachant au despotisme matériel, ils ne purent du même coup l'arracher à son insouciance invétérée, à ses préjugés, à ses superstitions, à ses vices ; en l'appelant de fait à l'indépendance, ils ne purent lui insuffler aussitôt les sentiments et l'âme de la liberté. C'étaient les sujets du roi Bomba qui allaient, du jour au lendemain, devenir les maîtres de l'Italie! Leur action dissolvante ne tarda pas à fausser les ressorts du parlementarisme.

Au nom de leur pays, pauvre, aride, et jusqu'alors réellement négligé, ils quémandèrent la sollicitude du pouvoir, dans tous les grands services publics. Le budget dut subir les assauts de leur prodigalité besogneuse, l'Administration ceux de leur désordre, de leur avidité. Au Parlement même, les séances, jadis consacrées aux délibérations sévères et techni-

ques, furent souvent occupées par des débats stériles, de vaines interpellations où éclate l'éloquence méridionale, plus brillante qu'utile, et soucieuse de l'effet extérieur plus que des résultats.

Leurs leaders les plus remarquables ont d'ailleurs incarné les défauts de la race. Nul ne fut mieux doué, certes, que Mancini. Jurisconsulte éminent, merveilleux orateur, il contribua peut-être plus que personne à la corruption du personnel et des mœurs politiques. Chez Crispi, chez Nicotera, même indifférence, même relâchement, mêmes goûts de luxe, dans la gestion de leurs affaires privées et des affaires publiques. Ils gouvernent l'État comme leur propre maison, sans compter, sans savoir comment ils règleront les frais de leur gestion. Ici, c'est un train dont la magnificence est hors de proportion avec leurs ressources connues ; là, une mégalomanie oublieuse de tout ce qui n'est pas l'ambition du moment, une vanité patriotique sans prudence et sans frein [1].

Assurément, il serait inique et dérisoire d'imputer aux seuls méridionaux la responsabilité des fautes et du mal que les Chambres ont fait, et, s'ils ont symbolisé de façon éclatante la politique actuelle, on ne saurait les accuser d'en être les fauteurs exclusifs. Par leur nombre, par leur assiduité à Monte-Citorio, que leur facilite le voisinage de Rome, ils en ont activé le progrès. Ils n'en ont monopolisé, non plus qu'inventé la formule. C'est même un Piémontais, M. Depretis, qui prévint leurs tendances et préconisa le premier le système. Le « Vieux renard » de Stradella est considéré comme le véritable démoralisateur du Parlement italien. En proclamant le transformisme, c'est-à-dire l'abolition des partis, il ne fit rien moins que consacrer la négation des idées et la suppres-

1. Ce jugement paraîtra sévère à certains; bien qu'il soit confirmé par des patriotes et des écrivains tels que Cavour, La Marmora, Villari, Turiello, nous ne le formulons qu'avec des restrictions profondes. Est-il nécessaire d'évoquer les noms de tant de méridionaux qui furent et demeurent de purs et nobles caractères, en dehors des Spaventa, des Bonghi, des Rudini, des Colajanni, des Imbriani et tant d'autres.

Il est toujours injuste et déraisonnable de condamner un peuple, même si son histoire compte beaucoup de mauvaises pages, et de voir dans un legs répudiable du passé la tare inéluctable de l'avenir.

sion des programmes politiques. Désormais les intérêts particuliers devaient remplacer les principes généraux; et la fin des partis devait être aussi la fin du parlementarisme.

Il ne reste plus des groupes historiques que des dénominations auxquelles ne correspond aucune réalité. La droite et la gauche ne combattent que pour des convoitises[1]. Chacun se jette à la curée des places, des lignes, des routes électorales dénommées stratégiques. Les conventions que M. Genala fit adopter malgré cent soixante discours de M. Bacarini, et qui coûtèrent trois milliards, d'autres travaux publics aussi infructueux, endettèrent l'Italie, bien plus que le fameux budget de la guerre, dont nous avons en France exagéré les charges et grossi l'importance véritable.

La notion de tout programme politique est si bien effacée que les honorables, à la façon des condottieri d'autrefois, passent sans scrupule du service d'un cabinet de gauche à celui d'un cabinet de droite[2].

Les cabinets eux-mêmes sont souvent formés par une coalition de la droite et de la gauche[3].

L'abnégation est à l'ordre du jour à Monte-Citerio. M. Crispi n'avait point à demander de pleins pouvoirs à une Assemblée sans pouvoirs. Il est dictateur de fait; aucune résistance

1. *Le parlementarisme en Italie*, par le professeur Turiello, de l'Université de Bologne.

2. La Chambre crispinienne de 1890 qui renversa, sur une question d'impôt, le ministère Crispi, et qui venait d'être élue depuis deux mois, sur le cri de « guerre aux radicaux », soutint le cabinet Rudini pendant un an et demi. Elle aurait témoigné la même docilité vis-à-vis de M. Giolitti, si elle n'avait commencé par lui marchander sa confiance, et ne lui avait accordé que 11 voix dans un premier scrutin; quelques jours après, devant une prochaine dissolution, elle entendait raison et lui donnait une majorité de 71 voix. Le président, préférant un Parlement tout neuf qui l'aidât à reconstituer les partis historiques, fit de nouvelles élections (en novembre 1892), qui lui donnèrent une grosse majorité. C'est celle qui, aujourd'hui, appuie M. Crispi.

3. Depuis 1882, c'est-à-dire depuis l'affirmation publique du Transformisme par M. Depretis, tous les Cabinets contiennent des représentants de toutes les nuances et de tous les partis. Tous ceux même qui, lors de la pentarchie, protestèrent contre le Transformisme, l'ont pratiqué plus tard. Dans le ministère du pentarque Crispi figurait en 1887 le général Ricotti, de droite, ministre de la guerre. Dans le ministère des droitiers Rudini-Villari se trouvait un autre pentarque, M. Nicotera. Dans le ministère actuel, MM. Saracco et Sonnino représentent les centres; les sous-secrétaires d'État Romaninjacur, Bartolini de Lieto le centre droit; M. Barazuoli, titulaire de l'Agriculture, appartient à la droite; M. Albert Blanc, ministre des affaires étrangères, est l'ancien secrétaire de Cavour.

n'est à craindre de la part d'une majorité qui n'a pas d'opinion : et la dictature est, dans ces conditions, une chose acquise avant d'être accordée.

III

RÉPUBLICAINS ET SOCIALISTES

Mais les républicains? Mais les socialistes? Mais l'opinion publique?

Les républicains forment une minorité numériquement très faible. Il est vrai que leur chiffre ne serait pas forcément un obstacle à leur autorité. Il suffit de ne pas s'abandonner soi-même pour constituer une force à laquelle n'atteignent pas les partis plus nombreux qui se laissent annihiler.

Les républicains sont ardents, zélés et toujours sur la brèche : ils servent à provoquer un peu plus de lumière : mais quelque valeur de gouvernement qu'on prête à MM. Imbriani et Cavalotti, ils ont le grave tort, dans le pays comme dans le Parlement, de n'être que des généraux sans armée.

Le pays les écoute avec un intérêt sympathique plus que passionné. L'Italien d'aujourd'hui ne s'attache guère aux questions d'étiquette constitutionnelle. Sans enthousiasme monarchique, il est monarchiste par raison pratique. Il n'imagine pas qu'un changement de régime amènerait un changement d'existence ou même de politique.

La Constitution est assez large pour permettre à la volonté nationale de se faire jour au travers de ses mailles, si cette volonté est résolue à se manifester ; et la république bourgeoise et modérée se différencierait trop peu du régime actuel pour justifier la dépense d'une révolution. Si le peuple est assez mécontent pour vouloir un bouleversement, il n'est guère à penser qu'il s'arrête au milieu de la route, il brûlera l'étape purement républicaine pour pousser jusqu'au socialisme.

Or, l'opinion publique n'en est point à rêver de telles transformations, ni le socialisme à la veille de dicter ses lois à l'Italie. Jusqu'à ces dernières années, il avait fait fort peu de prosélytes. Le tempérament comme le bon sens national répugne aux chimères de bonheur et de justice absolus que poursuit la doctrine collectiviste.

Aux élections, la secte obtenait de faibles résultats; et jusqu'en 1892 elle s'alliait aux républicains dans tous les scrutins, tant municipaux que législatifs. Depuis deux ans, les socialistes se sont séparés de leurs anciens alliés, et, même dans certains centres, par exemple à Milan, ils ont énergiquement combattu la liste radicale.

Au Parlement[1], leurs députés Ferri, Prampolini, Agnini, Maffei, Albertini, Badaloni, enfin Colajanni, ont pris une attitude distincte du reste de l'extrême gauche, et constituent un parti autonome. Si leurs votes se confondent dans les questions politiques, le groupe républicain ne suit pas le groupe socialiste dans les autres questions, et au cours de la dernière session, M. Imbriani a tenu à répudier très haut les conceptions étranges d'après lesquelles le collectivisme prétend réformer l'homme et la société.

Toutefois il faut constater qu'en ces derniers temps, le parti radical a perdu et perdra sans doute encore du terrain que les socialistes gagnent de jour en jour. La situation économique du pays a certainement favorisé leurs progrès, dans les champs et dans les villes[2]. Aux théories inertes et impuissantes, la misère a prêté un concours fécond et dangereux. Les masses qui souffrent vont d'instinct à ceux qui leur promettent les remèdes

1. Sauf M. Badaloni qui est ancien typographe, les députés socialistes appartiennent à la bourgeoisie et aux carrières libérales.

Il est à remarquer que dans le pays, en dehors des masses urbaines ou rurales où le socialisme n'a point encore profondément pénétré, il compte parmi ses adeptes un assez grand nombre de lettrés, et, d'une manière générale, de personnalités qui appartiennent à l'élite intellectuelle de la population.

Tels MM. Ed. de Amicis; Arturo Graf, recteur de l'Université de Turin, et poète illustre; un autre poète, Rapisardi, de l'Université de Catane. Le député Ferri, professeur à Pise, a remplacé lui-même M. F. Carrara, le célèbre criminaliste. M. Colajanni est également professeur de droit *(libero docente)*.

2. Le socialisme s'est développé surtout au nord en Lombardie, dans l'Émilie : Mantoue, Reggio (d'Emilie) sont des centres importants de socialisme agricole.

Dans les Romagnes sévit le socialisme agricole et ouvrier.

les plus prompts et les plus radicaux, et la faim est une ennemie terrible de la raison et de la vérité, dans l'ordre économique.

Néanmoins, de l'avis de ceux qui connaissent le pays, les hommes et les choses, l'Italie est, à l'égard du mouvement socialiste, en meilleure posture que beaucoup d'autres États européens; une sage politique, des réformes rapides et sérieuses auraient tôt fait d'en limiter l'expansion et d'en arrêter les progrès, car l'Italien est sobre, se contente de peu, n'est pas un chercheur de l'impossible. Il veut vivre et non faire triompher l'absolu sur la terre.

Aussi, à défaut d'une révolution sociale qui ne paraît point proche et que les monarchistes et les républicains sont d'accord pour combattre, nulle formule gouvernementale nouvelle ne semble devoir bénéficier, actuellement du moins, du malaise public. Les députés républicains ne se font point eux-mêmes de profondes illusions. Presque aucun d'eux n'affecte une attitude farouche à l'égard du monarque et de la monarchie. Le poète Carducci s'est laissé séduire par un éloge tombé de la bouche royale. L'intransigeant Mussi n'a-t-il pas accepté le don d'un sanglier qu'Humbert venait de tuer à la chasse? Et combien résisteraient à l'offre d'un portefeuille de secrétaire d'État plus que M. Fortis ou le comte L. Ferrari?

Au fond le scepticisme des élus marche de pair avec l'indifférence des électeurs : les uns changent de vote, les autres s'abstiennent de voter. Les dernières statistiques donnent des chiffres édifiants : quel que soit le camp, la foi dans la vertu des constitutions s'efface de jour en jour[1].

La Sicile par ses mines et ses carrières de soufre, par ses latifundia, son régime agraire injustifiable et les abus du fisc, offrait au socialisme un champ béni qu'il a su exploiter. La terrible révolte des Fasci en fait foi.

Mais aucune organisation socialiste n'égale celle des ouvriers et employés de chemins de fer.

Quant à la presse spéciale, elle n'a pris encore de solides racines que dans quelques grandes villes. On peut citer parmi les journaux les plus lus : à Turin, « *Il Grido del Popolo* » feuille populaire ; à Milan, un organe doctrinal : *la Critique sociale; l'Émancipation* à Rome où le parti est moins nombreux qu'actif et bruyant.

1. Nous empruntons aux *Bulletins de la statistique italienne*, publiés par le ministère du commerce, sous le contrôle de l'éminent directeur général, M. Bodio, quelques chiffres qui nous paraissent suffisamment caractéristiques de l'abstention en Italie. Nous reproduisons d'abord les tableaux d'ensemble depuis 1860.

Aussi, chez un peuple aussi réaliste et aussi éclectique, faudrait-il plus qu'une formule abstraite, ou même qu'un drapeau sans soldats, pour faire échec au régime établi, quels que soient sa faiblesse, ses fautes ou ses malheurs. Il faudrait un adversaire vivant, qu'animent une idée forte, des convictions profondes, un principe énergique, ayant, en un mot, la volonté et les moyens d'agir et de combattre.

IV

LE PAYS RÉEL — LE PARTI NOIR

Cet adversaire existe en Italie. C'est celui qui n'a pas reconnu l'ordre nouveau, et proteste contre la spoliation violente dont il fut victime. Son chef est déchu de son trône

Premier tour de scrutin :

Années	Électeurs inscrits.	Nombre des votants.		Pour cent.	
1861. . . .	418.696	239.583	=	57,22	Loi électorale du 17 décembre 1860.
1865. . . .	504.263	271.923	=	52,62	
1867. . . .	498.208	258.243	=	51,83	
1870. . . .	530.018	240.974	=	45,47	
1874. . . .	571.939	318.517	=	55.69	
1876. . . .	605.007	358.258	=	59,22	
1880. . . .	621.896	369.627	=	59,44	
1882. . . .	2.017.829	1.223.851	=	60,65	Loi électorale du 24 septembre 1882.
1886. . . .	2.420.327	1.415.801	=	58,50	
1890 . . .	2.752.658	1.477.173	=	53.66	

Le 6 novembre 1892, les résultats des élections générales donnent : 1.639,298 votants sur 2,934,445 inscrits, soit 55 pour cent.

Le second tour de scrutin a un peu relevé la proportion des votants, qui atteint, le 13 novembre, 59,23 pour cent. Dans les élections générales administratives, c'est-à-dire provinciales et communales, le nombre des abstentions est à peu près le même, de 40 à 43 pour cent. (Résultats de 1889.)

A Rome, le chiffre des abstentions politiques ou administratives tend à s'accroître dans des proportions considérables : en 1892, il y eut 8,929 votants sur 26,856 inscrits, soit 33 pour cent environ, dans les cinq circonscriptions. A Bergame, les abstentions furent en 1890, de 70 pour cent ; en 1892, de 64 pour cent.

A Milan, sur 41,210 inscrits, il y eut 15,368 votants.

Aux élections communales de Rome (18 juin 93), il y eut 14,000 votants sur 43,000 inscrits, soit 33 pour cent (y compris Tivoli, Albano, Subiaco, Velletri).

temporel, mais il reste souverain. Il n'a plus de sujets, mais il a ses fidèles. Son parti, vaincu, mais non soumis, se tient à l'écart; il n'a pas désarmé. Il ne se mêle pas aux luttes électorales ou du moins aux scrutins politiques, mais son absence même en adultère gravement les résultats. On ne le voit nulle part, mais on le sent partout. Il pèse sur les décisions des pouvoirs publics, anonyme, occulte, irresponsable.

Un homme d'État clairvoyant, écrivain distingué, le sénateur Jacini, ne se laissant point abuser par cette apparente inertie, par ce faux effacement a appelé le parti catholique : « Le pays réel» , par opposition, au pays « officiel et légal[1]. »

Jacini sentait que ce parti était une force parce qu'il avait une foi, qu'il était un péril parce qu'il s'inspirait d'une idée supérieure, et que sa faiblesse matérielle ne faisait qu'augmenter sa puissance morale. Rassuré du côté des autres adversaires, celui-là l'inquiétait. Il comprenait combien peut être redoutable un sentiment qui tient aux fibres les plus intimes de la conscience humaine et qui en tire sa mystérieuse vertu.

C'est donc le *Parti Noir* qu'il importe d'étudier entre tous, son organisation, ses espérances, ses plans et ses ressources, sa tactique actuelle et ses chances futures, si l'on veut bien connaître les principaux facteurs qui concourent ou devraient concourir à la vie politique de l'Italie.



L'entrée brusque et violente de Victor-Emmanuel dans la Rome chrétienne avait fait au Souverain Pontife une situation humiliante et pénible; par contre, elle créait au royaume d'Italie des embarras multiples, pour le présent; pour l'avenir, une question épineuse, d'une solution lointaine autant que difficile. Le peuple italien se trouvait partagé entre l'enthousiasme de son patriotisme et la fidélité à d'antiques croyances, entre son amour pour le Roi galant homme et sa vénération pour l'auguste Pontife. Tant que ce dernier n'aurait pas consacré par son adhésion l'unité nationale, le ver serait au cœur

1. JACINI, *l'Italia reale, l'Italia officiale, 1865. Pensieri sulla politica italiana* (*Nuova Antologia*, 1892).

du fruit. Le gouvernement sentait bien les difficultés de sa tâche, et n'eût pas mieux demandé qu'une transaction qui pût concilier le double sentiment qui partageait le peuple.

Mais Pie IX ne voulut rien entendre ; il répondait comme le sénat romain aux propositions de Pyrrhus. Avant tout et comme première clause de tout arrangement, il posait l'évacuation de Rome. Il se cantonna, durant tout son pontificat, dans ce « *Non possumus.* »

Il n'accepta point la loi des garanties, il se condamna à ne point sortir du Vatican. Depuis 1855, les catholiques ne prenaient aucune part aux diverses élections. C'est après l'échec d'un représentant éminent du parti catholique, l'abbé don Margotti, qu'on avait lancé la célèbre formule « *Ne eletti ne elettori* », érigeant ainsi, comme il arrive parfois, un vulgaire accident à la hauteur d'un système absolu.

Pie IX maintint l'interdiction d'une manière plus stricte que jamais ; ses tendances étaient soigneusement entretenues par les vieux cardinaux Oreglia Ferrieri et Simeone. Il admit pourtant une dérogation au principe, dans les élections municipales, afin d'éviter à ses partisans les graves préjudices que l'abstention eût causés à leurs intérêts matériels. Mais en dehors de cette unique réserve, il estimait que la participation des catholiques à la vie publique de l'Italie impliquerait la reconnaissance des faits accomplis, partant l'abdication des titres du Saint-Siège. Aussi sa politique consista-t-elle à subir toutes les rigueurs de l'usurpation plutôt que de les atténuer au prix du moindre abandon de son droit. Il préférait renoncer à tout dans le présent plutôt que de rien compromettre dans l'avenir, convaincu que, si les moyens humains sont médiocres et bornés, les voies de la Providence sont au contraire sans nombre et sans limites. Sa patience n'était qu'une certitude dans l'éternité de Dieu et de l'Église.

Jamais il ne se départit de cette attitude : rien ne put modérer ni lasser son infrangible résistance. Aucune considération terrestre ne l'eût empêché de dénoncer au monde les épreuves qu'il avait au fond une joie secrète à supporter, et les voûtes de Saint-Pierre retentirent plus d'une fois d'apostrophes véhémentes contre l'indigne traitement dont les usurpateurs accablaient le Vicaire du Christ et le Pontificat. Les Italiens avaient

pris leur parti de cette intransigeance contre laquelle toutes les tentatives étaient venues se briser. Ils comptaient que le « *Non Possumus* » ne durerait pas plus que le Pontife déchu et que le Pape futur inaugurerait une autre politique.

L'avènement du cardinal Pecci n'était pas pour décourager de telles espérances. Dans l'administration du diocèse de Pérouse, Léon XIII avait donné la preuve d'un esprit conciliant et d'une rare prudence. Aussi son exaltation au trône de Saint-Pierre reçut d'abord un favorable accueil de la part de la presse et du monde politique.

Cependant l'élu déçut l'attente et le désir de la population : il ne se montra pas revêtu du camail au balcon du Vatican, au bas duquel une foule anxieuse guettait sa bénédiction « sur la ville et sur le monde ».

Léon XIII se refusa-t-il spontanément au geste traditionnel, ou bien lui transmit-on l'avis officieux de ne pas se montrer, s'il voulait que le gouvernement pût répondre de l'ordre? Quel que soit le motif de cette abstention le pape en souligna la portée politique en omettant seul le roi d'Italie dans la notification officielle de son élection aux chefs d'État étrangers.

Aucune détente ne se produisit donc entre le Quirinal et le Vatican. Et vis-à-vis du Quirinal, Léon XIII continua, du moins en apparence, le système de son prédécesseur : toutefois il sut mettre en sa protestation des formes moins rudes, et des nuances plus douces. Tout en déclarant que la situation du Pape et du Saint-Siège était intolérable, le Pontife évitait devant la chrétienté les harangues enflammées et les violents anathèmes dans lesquels Pie IX s'était complu. Moins mystique. surtout moins dédaigneux des procédés terrestres, Léon XIII prit à tâche de renouer les anciennes relations du Saint-Siège avec tous les pays, et de reprendre la place et le rôle diplomatique que son prédécesseur avait laissé prescrire.

Peu à peu il appelait sans éclat et sans bruit l'attention des peuples et des rois sur les épreuves qu'avaient à traverser l'Église et son représentant : il sollicitait d'eux. mais d'une voix discrète, une intervention dont il ne leur fixait ni le caractère. ni l'heure, ni l'étendue. Sans renoncer à Rome, sans renoncer à rien, le Pape ne croyait pas nécessaire de préciser ses revendications ; avant tout, il demandait qu'on mît un terme à

l'ordre ou plutôt au désordre existant, et qu'on assurât l'indépendance du Pape et de la papauté. On crut même, il y a quelque dix ans, que le Vatican penchait vers une évolution. Il paraissait de nombreuses publications, livres, brochures, articles, dans le sens de la conciliation. Les auteurs étaient des esprits modérés, religieux, quelques-uns même des membres du clergé italien. Notamment deux moines fort érudits, le Père Curci et le Père Tosti, soutinrent plus tard la thèse conciliatrice. Chacun proposait alors sa solution propre. L'un demandait que l'Italie restituât au Pape la souveraineté honoraire de ses anciens États, à la condition d'en déléguer l'autorité réelle à la dynastie de Savoie. L'autre, comprenant l'impossibilité d'une combinaison qui ferait du roi d'Italie le lieutenant général du Saint-Siège, se bornait à attribuer au Pape la cité Léonine. D'autres enfin demandaient pour lui, en toute propriété, le palais et les jardins du Vatican avec une route à la mer[1].

Le Pape Léon XIII paraissait favorable à cette propagande, sans toutefois se prononcer d'une manière formelle. C'est même vers cette époque qu'il créait cardinal l'éminent archevêque de Capoue, Mgr Capecelatro, qui passait pour libéral et partisan de la conciliation et que jadis, simple oratorien, la reine Marguerite avait choisi comme confesseur. Un prélat que le Saint-Père honorait de sa confiance intime, l'ayant interrogé sur ses intentions : « Laissez battre l'eau », avait-il répondu, avec son fin sourire, ne voulant sans doute décourager aucune initiative.

1. Il n'y a pas à rouvrir ici une question que les faits ont tranchée brutalement. Mais avec beaucoup d'Italiens dévoués à leur patrie, on peut penser que l'on aurait dû procéder sans violence avec une puissance purement morale comme la papauté.
Si l'abolition du pouvoir temporel était inévitable, elle n'impliquait pas forcément la brusque occupation de Rome par l'armée italienne, ni l'installation de la dynastie piémontaise dans la résidence du Pontife. « Rome capitale » a peut-être été l'erreur, la seule erreur que le grand Cavour ait commise dans le cours de sa merveilleuse carrière.
Les hommes d'État doivent se méfier de ces formules concises, de ces mots programmes, dont la brièveté fait la force magique, et qui entraînent les peuples plus loin qu'on ne voulait. Admirables comme mots d'ordre, pendant la période de combat, elles deviennent dangereuses, la guerre terminée. L'un des précurseurs du Risorgimento, Massimo d'Azeglio, n'avait pas voulu envisager la solution violente ; il n'entendait recourir qu'à une solution conciliatrice : Rome, faisant retour à l'Italie, mais n'abritant que le Souverain Pontife.

L'eau battit quelque temps, sans rien laisser paraître à sa surface, si ce n'est parfois un propos sympathique recueilli à la cour : mais aucun fait sérieux ne venait confirmer le propos répété, grossi, peut-être mal entendu.

Assurément les dispositions personnelles des hôtes du Quirinal étaient conciliatrices ; mais le parti italien, déjà fort de plusieurs années de possession d'état, croyait n'avoir plus besoin de rien offrir à l'hôte du Vatican et n'inclinait pas à lui accorder davantage. La transaction, que le comte de Cavour et ses disciples jugeaient utile et nécessaire en 1860 et même après la brèche de la Porte Pia, paraissait superflue à leurs successeurs, qui n'avaient point hérité leur génie.



Le terrain avait donc été tâté en vain. Cet infructueux essai ne pouvait qu'aggraver la tension entre les deux puissances, et bientôt une période orageuse suivit l'accalmie passagère.

Les polémiques violentes furent reprises à l'envi par les feuilles attitrées de l'irréligion. Les articles injurieux pour la personne et la fonction du Pape passèrent sans être poursuivis par la magistrature, au mépris des prescriptions formelles de la loi dite des garanties, qui punit des mêmes peines les outrages au Pontife et les outrages au roi.

Des manifestations, plus scandaleuses encore que celles qui avaient marqué les obsèques de Pie IX, s'organisèrent à propos de Giordano Bruno, puis contre les pèlerins étrangers sous l'œil très complaisant de la police romaine. On se souvient des rixes et des émeutes qui éclatèrent à l'occasion du dernier pèlerinage français[1]. De pareilles violences suffisent à justifier le refus du Pontife actuel, de sortir du Vatican dans Rome, et d'exposer à des excès honteux, sans protection réelle, son caractère sacré.

De son côté, le gouvernement a depuis lors accentué sa rigueur envers l'épiscopat et la curie romaine. Il est encore main-

1. En 1891.

tenant de nombreux évêques investis par le pape, auxquels on fait attendre l'exequatur royal. En attendant, c'est l'administration qui touche à son profit les revenus des biens diocésains[1]. La situation est donc officiellement aiguë et l'on aurait à craindre un dénouement brutal, si les choses se passaient ailleurs qu'en Italie. Mais ce peuple a le génie si flexible qu'il sait ne point pousser tout à fait à l'extrême les querelles les plus vives. Le cardinal-vicaire qui administre le diocèse de Rome, et qui, bien qu'intransigeant d'opinions, doit transiger chaque jour pour remplir les devoirs de sa charge, déclarait récemment qu'il arrivait malgré la divergence et l'antinomie des principes, à régler d'un commun accord avec les autorités civiles les questions ressortissant à l'évêché de Rome, où le spirituel se mêle au temporel par des iens si complexes si subtils et si frêles[2] : tant les Italiens savent toujours trouver la *combinazione* décisive, le répit salutaire, à l'instant précis où le dernier fil qui retient encore l'épée de Damoclès semble prêt à se rompre. Là où nous, Français, avec notre logique outrancière et simpliste, nous eussions déchaîné des conflits dangereux, peut-être des guerres fratricides, les Italiens s'arrêtent juste à temps, et si parfois ils côtoient le bord du précipice, ils ne roulent pas au fond. Néanmoins il est naturel qu'en de telles conjonctures, la crise qui travaille l'Italie provoque dans le parti noir des regards attentifs et nullement attristés.

Les intransigeants s'applaudissent des épreuves que traverse actuellement un régime usurpateur : ils y voient la preuve de la colère divine ; l'accueil glacial qu'ont reçu les souverains,

1. Il y a actuellement plus de vingt diocèses dont les titulaires préconisés n'ont pas encore obtenu l'exequatur royal.

Cette situation n'est point l'effet d'une série de refus particuliers et motivés, mais d'une tactique générale suivie par le gouvernement, en réponse au refus du Saint-Siège de reconnaître les prétentions royales au Patronat sur le Patriarchat de Venise. Le droit de Patronat avait été concédé à l'ancien souverain de Venise, l'empereur d'Autriche, comme faveur à lui particulière. Mais il n'appartient pas de plano au nouveau souverain, qui d'ailleurs y a renoncé ; le Conseil d'État, le 3 août 1877 l'avait ainsi décidé. Le gouvernement actuel n'accepte plus cette décision et revendique le patronat, depuis que sous le ministère Giolitti, le député Rinaldi fut chargé de rédiger une consultation dans un sens contraire à l'ancienne jurisprudence. Aujourd'hui, la question est résolue, sinon en principe, du moins en fait par la nomination royale du cardinal Sacto.

2. La *Voce della Verità* (août 1894) a reproduit ces déclarations du cardinal vicaire Parrochi.

au retour de Monza, l'insurrection sicilienne, les difficultés financières sont sinon des victoires pour la papauté, du moins des échecs pour le gouvernement, et, pour d'aucuns, les signes précurseurs d'une révolution qu'ils appellent. A leurs yeux, tout vaut mieux que la dynastie de Savoie, et, quels que soient ses successeurs, le Saint-Siège ne saurait y rien perdre. La République elle-même provoque chez les « Zelanti » une antipathie moins grande. C'est la politique du pire, celle que professait Pie IX, et dont, à son exemple, ils attendent l'avènement du bien.

Nous avons déjà montré que, par la grâce du tempérament national, ces exaltés eux-mêmes ne poussent jamais en fait jusqu'au bout leur théorie. Il est juste d'ajouter que les *Piononistes* deviennent de plus en plus rares, et que toute contraire est la direction du courant qui paraît se dessiner aujourd'hui avec le plus de force au sein de tout le monde noir, et jusque dans le sacré collège.

Là aussi le temps a fait son œuvre, et, s'il a laissé intacte la ferveur des consciences, il a orienté les esprits et peut-être élargi les points de vue. On peut sans crainte affirmer qu'aujourd'hui la majorité des catholiques d'Italie a modifié les anciennes conceptions. Ne sont-ils pas d'ailleurs Italiens, c'est-à-dire politiques et diplomates, et, à ce titre, comment ne subiraient-ils pas la pression des réalités, et ne tireraient-ils pas l'enseignement pratique des choses?

Ils ont dû revenir de profondes et tenaces illusions. L'entrée de Victor-Emmanuel à Rome les avait surpris plus encore qu'affligés. Ils n'avaient pas cru à la durée de l'occupation. Ils la jugeaient aussi précaire qu'elle était criminelle ; ils lui assignaient comme terme prochain l'indignation de l'Europe ressaisie ou la révolte de l'Italie repentante.

D'abord, toute l'aristocratie s'écarta des envahisseurs, sans vouloir se mêler à eux, ni publiquement ni dans la vie privée. Le prince Lancelotti fermait son palais et jurait de ne pas recevoir par la grande porte avant la restauration de l'autorité légitime. Il a tenu parole, — en partie ; — il a rouvert son palais, mais il n'accueille ses visiteurs que par une petite entrée de derrière.

Tous les nobles inscrits sur le livre d'or de Rome suivirent

d'abord son exemple. Puis, l'occupation se prolongeant, leur fidélité se fit moins farouche. On reprit ou on noua des relations avec l'autre parti. Les salons noirs restèrent fermés au monde blanc, et le monde noir ne fréquenta pas les blancs, mais des nuances intermédiaires éclaircirent et colorèrent les salons. Les contingences et les nécessités de la vie — qui est grise — finirent par l'emporter. Les salons gris constituèrent le territoire neutre où blancs et noirs se rencontrèrent sans se chercher et se rapprochèrent sans se confondre.

Une autre cause facilita ces contacts, précipita les réconciliations.

La génération qui avait vécu et régné sous l'ancien régime, refusait de reconnaître et de servir la maison de Savoie : rien de plus naturel. Mais si les enfants suivaient l'exemple, ils devraient donc s'interdire toute ambition, tout travail, toute activité même, vivre comme des émigrés au sein de la patrie. Quelques-uns s'y résignèrent et nombreux sont encore les patriciens qui se cantonnent, eux aussi, dans le *non-possumus*. Cependant, si les Aldobrandini, les Altieri, les Barberini, les Patrizzi, les Massimo, les Giustiniani, les Orsini, les Rospigliosi, les Salviati, les Soderini, les Caffarelli, les Del Drago, les Negroni tiennent sans défaillance, d'autres familles ont fait défection : comme les Antonelli, les Gabrielli, les Odescalchi, les Pallavicini, les Sforza-Cesarini, les Torlonia, les Doria Pamphili. Plus nombreuses encore celles dont les membres se divisent entre les deux partis, comme les Grazioli, les Ruspoli, dont la branche cadette est libérale et a fourni à Rome son syndic. Les Borghèse sont les uns blancs, les autres noirs. De même les Buoncompagni, les Lavaggi, et les Vitelleschi : l'aîné des Colonna a longtemps hésité entre ses fonctions auprès de la reine et son droit de coassistant du pape avec le prince Orsini. L'événement mondain du printemps dernier fut le dîner auquel prit part, à Venise, le prince Chigi, le fils du maréchal du Conclave, à la table de Leurs Majestés.

Quant à la bourgeoisie, elle n'a pas opposé la moindre résistance au mouvement d'absorption qui entraîne la noblesse. Tous les bourgeois italiens comptent un frère, un oncle ou un cousin dans l'armée, dans l'administration, dans le clergé ou le Parlement, et parfois même dans le camp républicain, et

tous, rouges, noirs et blancs, fraternisent et, au fond, vibrent à l'unisson.

Pour qu'il en fût autrement, il eût fallu que ces hommes fussent insensibles aux tentations de la vie, aux exigences de la carrière, à l'aiguillon légitime de l'ambition, à la vertu attractive que recèlent le mot et l'idée d'« Unité nationale ». Mais s'il en avait été de la sorte, si même la patrie ne les avait conquis par les bienfaits qu'elle offre et l'orgueil qu'elle inspire, elle les eût ressaisis par les charges qu'elle impose. Toute la jeunesse italienne passe par le service militaire, aristocrate, bourgeoise ou plébéienne; et rien ne vaut l'armée pour fondre les différences des êtres les plus divers et les mettre tous dans la patrie.

La jeune génération tout entière est foncièrement et ardemment patriote : elle est fière d'appartenir à un grand peuple plutôt qu'à une race asservie, et beaucoup parmi les opposants les plus énergiques nous ont fait comprendre que, lorsque le drapeau est engagé, ils ne se sentent plus qu'Italiens.

Est-ce à dire que le nationalisme a détruit chez eux les convictions et l'ardeur religieuse?

En aucune façon, mais il leur a ouvert de nouveaux horizons. Un des chefs les plus distingués et les plus actifs du jeune parti noir nous exposait les desiderata de ses contemporains. « Nous sommes las de la doctrine du tout ou rien : Un éminent prélat, qui fut un profond politique, le cardinal Csacky, en avait dénoncé l'erreur et le néant. S'il comprenait l'abstention sous le précédent pape, il ne l'admettait plus sous ce pontificat. Une attitude, disait-il, n'est pas une politique. Le tout ou rien ne mène jamais à tout, et presque toujours à rien. » Au lieu de demander ce que la maison de Savoie ne saurait nous accorder, conquérons par nous-mêmes ce qu'il nous est loisible d'obtenir. La restauration du pouvoir temporel est peut-être dans les vues de Dieu; elle n'est pas à coup sûr, actuellement du moins, dans la main des hommes. Devons-nous négliger le bien qu'on peut attendre par amour du mieux qu'on sait inaccessible? Il ne dépend pas de nous de rendre au Saint-Siège son ancienne puissance, mais il nous est permis de servir autrement la cause de l'Église. Si nous voulons gagner la démocratie, usons des armes dont elle nous laisse l'emploi;

organisons le parti catholique, assurons-lui des troupes, des cadres, un programme. Entrons au Parlement, combattons, non pas pour le relèvement du pouvoir temporel, qui n'est pas à l'ordre du jour, mais pour l'Église qui demeure éternelle, pour sa liberté, sa grandeur et ses droits. Obtenons de la majorité l'abrogation des lois qui l'empêchent d'accomplir sa mission sacrée, d'être riche, puissante et surtout la grande éducatrice des peuples sur la terre. Après quoi, Dieu pourvoira au reste : à chaque jour sa tâche; mais, surtout, finissons-en avec la politique d'effacement et de désertion.

On alléguait jadis que le parti n'est pas organisé. « Votez d'abord, disait encore Csacky, votre organisation se fera ensuite. » Et l'événement lui a donné raison. Quand, en 1876, Pie IX permit aux catholiques de prendre part aux scrutins communaux, les résultats furent les plus brillants, les plus inespérés.

« Voter, s'écrient nos adversaires, c'est reconnaître l'usurpation, c'est abdiquer les droits du Saint-Siège et de la papauté ! » Quelle différence y a-t-il à cet égard entre le vote politique et le vote communal? Et puis qu'importent les théories, si, en fait, nous sauvons l'Église? Vivons d'abord, ensuite nous philosopherons.

» On nous oppose une dernière objection : « Prenez garde! » si vous devenez un parti d'action, vous ferez du Pape le » chef de ce parti. Vos ennemis vous reprocheront, plus » encore qu'on ne le fait ailleurs, d'être une armée conduite » par un chef étranger. » A la vérité, il faut s'attendre à ce reproche, il faut s'attendre à d'autres... Mais, à mon sens, le pire qu'on puisse nous adresser, est de n'exister pas. Affirmons-nous d'abord, puis nous nous justifierons. Le danger est dans l'inertie et non dans la bataille. La foi la plus sincère s'émousse et s'anémie par l'inactivité. Csacky répondait à nos contradicteurs : « Vous déplorez la séparation de l'Église avec » l'État, et chaque jour vous faites la séparation de l'Église » avec la Société. »

Ce langage n'est pas seulement celui de jeunes catholiques. Des hommes d'expérience et de maturité professent des opinions semblables : il en est, au sein même du Sacré Collège, qui ne se repaissent point d'espérances illusoires, et qui, tout

en réservant pieusement l'hypothèse du miracle, n'attendent plus rien que de l'action pratique et raisonnée. D'après eux, il faut viser une transaction sérieuse et honorable et non point les chimères d'autrefois. Or, ce compromis, on ne peut guère l'espérer de la complaisance du gouvernement actuel : l'intervention étrangère ne saurait l'imposer davantage.

Un membre de l'auguste Assemblée qui passe pour un des esprits les plus souples et les plus politiques de la curie romaine, s'expliquait devant nous franchement à ce sujet :

« Le temps n'est plus où l'on peut rêver le retour des soldats étrangers pour rendre Rome au pape. Certaines choses de l'histoire ne sauraient se recommencer : ainsi l'occupation française d'avant 1870.

» C'est une autre question de savoir si le Pontife lui-même aurait à souhaiter une restauration, accomplie en de telles circonstances, et si le rôle de roi constitutionnel serait toujours compatible avec celui de chef de l'Église infaillible et d'un dogme absolu.

» Le grand Rossi lui-même n'avait pas confiance dans la durée de l'œuvre qu'il tentait vaillamment[1].

» En tout cas, la protection de l'étranger serait fatalement précaire, sinon funeste, et à la merci de tous les incidents de la politique intérieure et internationale. Nous pourrions l'ob-

1. Le 28 juillet 1847, le comte Rossi, alors ambassadeur de France près le Saint-Siège, écrivait à Guizot que « l'idée nationale comptait des partisans nombreux, même parmi les prêtres. » Il citait Mazzani, Gavazzi, Ventena ; une fois ministre du Saint-Père, Rossi fit convoquer les délégués des provinces pour jeter, de concert avec eux, les bases du nouveau régime constitutionnel. Lorsqu'ils se réunirent à Rome sous la haute présidence du Pontife, Rossi dit : « Nous venons d'assister aux funérailles du pouvoir temporel, conduites par un Cardinal avec l'absoute du Pape. »

Son avènement au pouvoir fut une transaction entre l'idéal et le simple progrès, car, au fond, Rossi rêvait un Pape roi honoraire d'une monarchie laïque et sécularisée. « L'Église, écrivait-il, y gagnerait plus en dignité et en influence morale, qu'elle ne perdrait en pouvoir temporel. »

C'est, en somme, la même pensée qu'exprimait d'Azeglio en 1859 : « Chef d'un petit État, le pape n'est rien ; chef d'un grand culte, il représente les consciences religieuses de plusieurs peuples, et traite sur un pied d'égalité avec les plus grandes puissances. »

Ces paroles, vraies théoriquement, ont été vérifiées par la pratique. Léon XIII, en son glorieux pontificat, s'est chargé d'en fournir la preuve. N'a-t-il pas, en effet, malgré sa faiblesse temporelle, reconquis une autorité et rendu à la Papauté un prestige que Pie IX n'a jamais connu, au temps où les baïonnettes françaises lui garantissaient ses États ?

tenir qu'il ne faudrait pas l'appeler. Le sentiment patriotique est trop profondément ancré dans l'âme de la race pour que l'on ose recourir à une solution anti-nationale. — *Il faut donc chercher une solution nationale !*

» C'est l'Italie elle-même qui doit mettre fin à la situation que Léon XIII déclare à juste titre intolérable. C'est entre les Italiens qui veulent rester catholiques, et les catholiques qui sont fiers d'être devenus Italiens qu'il faut régler cette question capitale, et trouver un *modus vivendi* qui respecte également les aspirations légitimes de tous les catholiques du monde, les droits imprescriptibles de la nation et l'indépendance absolue du Pontife, qui ne fasse point de l'une l'instrument séculier de l'Église, et de l'autre le grand aumônier de l'État italien.

» La loi des garanties a fait ses preuves d'insuffisance[1] ; il faut que la transaction future soit conclue et fixée dans l'esprit de largeur et de sérénité qui convient à un tel traité de paix. Mais d'abord, que les catholiques prennent part à la vie nationale ; de cette participation naîtront certains contacts utiles, et peut-être la conciliation s'opérera-t-elle chaque jour, dans les faits, avant d'être obtenue dans le droit.

» C'est dans cette voie que tous devraient se diriger, si l'on veut endiguer le socialisme révolutionnaire qui menace de tout bouleverser, si l'on veut maîtriser l'anarchie qui menace de tout anéantir. C'est par la concorde et l'union qu'on pourra conserver l'ordre actuel, la civilisation ; c'est là qu'est le salut social. »

1. Les Blancs reprochent à Léon XIII comme ils reprochèrent à Pie IX de n'avoir pas accepté la loi des garanties. A ce grief les Noirs répondent, non sans vérité, que, cette loi fût-elle acceptable, elle n'est qu'une simple mesure législative, elle n'a point de caractère constitutionnel. En 1878, lors du dernier conclave, le ministre des affaires étrangères, pour rassurer l'Europe, signifiait par une circulaire aux représentants diplomatique de l'Italie, que la loi des garanties, suivant la décision du Conseil d'État, était d'ordre public et constitutionnel. Quelque temps après, M. Crispi, ministre de l'intérieur — dans le même cabinet — déclarait à la Chambre que le gouvernement ne partageait point cet avis et que le sort de cette loi, comme de toutes les autres, dépendait du Corps législatif. Un Parlement l'avait votée, un autre la pouvait abroger. Quelle confiance les catholiques, le Saint-Siège, peuvent-ils avoir en présence de telles contradictions ; et comment un Pape, quel qu'il soit, pourrait-il s'engager *ad æternum* vis-à-vis d'un pouvoir qui ne prétend traiter que pour un temps indéterminé ? Si la réconciliation doit s'opérer un jour, elle ne pourrait se conclure qu'à la condition d'assurer aux deux parties un traitement égal et juste, mais aussi digne et stable.

Les faits, jusqu'à présent, semblent avoir confirmé la justesse de ces vues. Les catholiques ont remporté des succès éclatants dans la plupart des scrutins communaux. Notamment à Rome, ils ont enlevé à peu près les deux tiers des sièges et plus de la moitié des suffrages. D'autre part, les abstentions nombreuses aux scrutins politiques permettent d'inférer quelle force ils représentent ; d'autant plus que, écartés des urnes par le veto du Pape, ils ne se soucient guère de vérifier si leurs noms figurent sur les listes[1].

Mais si l'on s'en rapporte au critérium des votes municipaux, le Piémont, l'Ombrie et la Toscane, Rome et le royaume de Naples leur enverraient de très gros contingents à Monte-Citerio. Alors on verrait naître et se constituer un parti nouveau, compact, discipliné, sachant ce qu'il poursuit, et sachant le vouloir.

Quelle influence ce groupe, ne comptât-il qu'une centaine de membres, pourrait exercer au sein d'un Parlement dont les autres partis se meurent sans force et sans idées, sans cohésion et sans crédit !

Quel contraste présenteraient les catholiques, purs de toute compromission, exempts de toutes les responsabilités, étrangers à toutes les fautes de ces dernières années, en face des autres députés, impopulaires, usés, dont le pays connaît à ses dépens la valeur intrinsèque et dont les scandales récents ont permis d'apprécier toute l'intégrité !

Le centre allemand, dirigé par Windthorst, parvint à faire échec au chancelier de fer. Que ne pourrait prétendre le parti catholique italien, sagement conseillé, s'il ne rencontre en face de lui que ceux dont la politique a conduit l'Italie à la faillite partielle, la Sicile à la guerre sociale ?

S'il tient compte du courant et des idées modernes, s'il

1. C'est à Rome que les cléricaux ont trouvé leur plus belle victoire. Aux élections communales de juin 1893, ils ont fait entrer douze des leurs au Conseil : les libéraux n'en faisaient passer que six. Le premier des Noirs (le prince Chigi) avait obtenu 6.893 suffrages : le premier des libéraux (le sénateur Durante) n'en avait que 6.811. A Turin les cléricaux ont enlevé cinq sièges sur les seize aux dernières élections communales.

A Milan, ville essentiellement libérale, voire même républicaine, trois cléricaux ont été élus sur 16 conseillers ; où ils n'ont pas triomphé, ils ont recueilli des minorités imposantes.

Le *Secolo* lui-même constatait, au lendemain du scrutin, la force du parti « noir ».

renonce au songe creux des Guelfes, à la suprématie désormais impossible de l'Église sur l'État, s'il comprend les besoins de la démocratie et s'il sait dériver au profit des peuples et des gouvernements les ressources morales dont l'Église est la dépositaire, s'il est enfin capable de réagir contre les erreurs d'une politique imprévoyante et ruineuse au dedans, compromettante et périlleuse au dehors, il pourra devenir le pivot d'une politique libérale et conservatrice, l'arbitre du Parlement, le plus ferme gardien des institutions ou leur plus formidable adversaire, la réserve suprême de la patrie en danger.

V

CONCLUSION

Depuis un quart de siècle, l'Italie a décrit une course rapide dans le champ de la vie politique et sociale. Elle est arrivée à un tournant précis de son histoire. Ce ne sont pas seulement ses finances qui traversent une crise ; ce sont encore ses mœurs et son esprit public. Il ne suffira pas de restaurer sa puissance financière, il faut refaire aussi son tempérament politique. La santé économique du pays a été compromise par une administration imprudente qu'ont seuls rendue possible l'inexpérience de la démocratie, la décadence du parlementarisme, l'abaissement des partis, l'abstention d'une part importante de la population, et, par-dessus tout, la pénurie d'hommes d'État véritables.

L'Italie qui fut faite par le génie de ses grands politiques, périclite aujourd'hui par la médiocrité incurable de ceux qui leur ont succédé. Et les institutions courraient les plus grands risques, si elles n'avaient pour étais deux sentiments qui sont à l'heure actuelle les plus vifs du pays : le premier, c'est celui de l'unité nationale, à laquelle le peuple s'attache de plus

en plus, en dépit ou peut-être en raison des sacrifices qu'elle lui coûte[1]; l'autre est un dédain profond et général à l'endroit des formules constitutionnelles. Grâce à ce scepticisme, l'Italie supporte son gouvernement malgré ses fautes et ses vices; elle n'y renoncera que contrainte et forcée. Car le peuple italien est trop positif et trop opportuniste pour songer à détruire sans savoir s'il pourra rebâtir. Il n'est pas ou plutôt il n'est plus enclin à la révolution. Mais le scepticisme a son correctif en ses propres excès. Et tel, qui ne croit plus à la valeur des changements en soi, n'a point non plus la superstition du régime actuel. Comme les Républicains s'accommoderaient d'une monarchie qui ferait bien les affaires nationales, de même les monarchistes ne se lieraient pas irrémédiablement au sort d'une royauté capable de perdre la patrie.

Jusqu'à présent la plupart des citoyens s'étaient ralliés à la maison de Savoie, parce qu'elle incarnait l'idéal unitaire. Aujourd'hui encore, elle représente le principe gouvernemental le plus traditionnel et le plus vivace. Mais sa meilleure chance réside dans l'absence de concurrents aptes à la remplacer, et M. Crispi qui saisit tous les dérivatifs, qui quête tous les concours, paraît l'avoir compris.

1. Ce n'est point à dire que la formule actuelle soit la formule définitive de l'unité italienne. Tout en répudiant l'utopie guelfe au même titre que l'oppression gibeline ou même le rêve d'une confédération chère à Napoléon III et dès le XVIII[e] siècle au marquis d'Argenson, on pouvait concevoir pour l'Italie une Constitution qui bien qu'unitaire respectât davantage les mœurs, les traditions et l'esprit de tous les facteurs particuliers dont le royaume est devenu la synthèse.

La révolution italienne, comme la nôtre en 1789, a dû frapper fort pour accomplir son œuvre nécessaire. Elle n'a pu toujours mesurer ses coups et parfois a dépassé le but. Au lieu de fondre l'unité dans le creuset des batailles, sur le modèle français, il eût paru plus conforme au génie de la race de la réaliser d'après le moule allemand. L'avenir montrera la valeur de cette centralisation; peut-être était-elle momentanément inévitable en raison du particularisme excessif dont la péninsule souffrait depuis un temps si long et dont les racines avaient été si profondément enfoncées dans le cœur de l'Italie par quinze siècles de morcellement.

Toutefois il est bon de signaler une première réaction contre l'autre excès. M. Minghetti voulait déjà, dans son dernier cabinet, diviser l'Italie en cercles régionaux; et M. Crispi a rappelé récemment qu'en 1887 il avait adopté le mot d'ordre: « République à la base, Monarchie au sommet ». En 1889 il fit rendre une certaine autonomie aux communes et à la province. Il prépare actuellement, dit-on, une réforme plus complète en ce sens: la tendance est intéressante de la part d'un autoritaire qui d'ailleurs entend concilier, ce qui est possible, dans chaque élément distinct de l'unité nationale, la force du pouvoir central et les bienfaits de la décentralisation.

Non qu'il se flatte d'arracher aujourd'hui au Souverain Pontife l'acceptation formelle du sort qui lui est fait, ni qu'il songe à rien céder du sol et du droit national. La lettre du Roi, datée du 20 septembre, n'était pas nécessaire pour prévenir une telle illusion.

Toute renonciation expresse est invraisemblable, d'un côté comme de l'autre ; et les deux principes sont irréductibles actuellement. Mais à défaut des principes, on peut essayer de réduire ou plutôt de rallier les tenants du Saint-Siège. Car son programme n'est pas réalisable, le parti le sait, et de jour en jour, fatalement, les *deux Rome* se rapprochent, se mêlent, se pénètrent. L'Italie catholique a la charge d'intérêts qui souffrent de son effacement. L'Italie officielle n'a pas lieu non plus de s'applaudir de cette émigration à l'intérieur.

La ruine des partis et des mœurs politiques est une base fragile, une défense précaire pour les gouvernements : ils vivent de la corruption jusqu'à ce qu'ils en meurent. L'entrée d'un élément nouveau dans la vie nationale serait susceptible d'aider au relèvement de l'esprit public et, par suite, du pays.

La dynastie serait mal avisée de dédaigner un pareil auxiliaire, si elle peut s'en assurer l'appui. Qu'elle se hâte, en ce cas. Les responsabilités s'accumulent ; l'heure est venue d'en arrêter la somme, si l'on en veut conjurer l'échéance.

ALFRED BERL

DETTE OUBLIÉE[1]

XVI

« Cher oncle Duffie, comme je vous ai négligé depuis mon arrivée à New-York ! Mais j'ai trouvé là une sœur de mon père, Mrs Tremont, vous savez, qui s'est mis en tête de faire de moi une jeune fille à la mode. Je suis fâchée ? de dire qu'elle a échoué misérablement et que j'ai senti en plus d'une occasion des envies folles de retourner au cher vieux Koutenaï. (Entre nous, je suis sûre que papa éprouve les mêmes envies folles, bien qu'il prétende le contraire pour me donner du courage.)

» Ma tante, qui m'aime beaucoup, voulait me faire connaître les élégances d'une saison à Newport. Mais j'ai résisté ; et, comme j'avais dans mon parti madame Hertel et mon cousin Robert Page, l'avocat, ma tante s'est avisée d'un projet qui va bien vous surprendre : c'est de venir en Europe et de m'y conduire avec elle. J'ai résisté de nouveau, mais plus faiblement, sans compter que le cousin Robert était, cette fois, du parti de ma tante. Quant à mon père, qui rêve de faire de sa fille une demoiselle à demi française, il est enthousiasmé de l'idée. Mais ce qui a enlevé ma décision… Non, je ne veux pas vous

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

le dire, oncle Duffie, pour ne pas vous rendre fat. Je vous permets cependant de supposer que j'aurai quelque plaisir à vous voir.

» Robert accompagne Mrs Tremont, qui est aussi sa tante et qui le traite en favori. Hélas! madame Hertel reste en Amérique!... Cette résolution me désespère, mais je n'ose pas insister; elle doit avoir ses raisons. Qui aurait pu supposer, quand vous m'avez laissée à Koutenaï, que notre prochaine entrevue serait sur les bords de la Seine? Mais, dites, n'avez-vous pas le cœur bien gros quand vous pensez au vieux fort?... Adieu la bonne tranquillité d'autrefois! Je suis lancée dans la vie... »

Ce n'était pas au vieux fort que Mac Duff songeait surtout quand il eut achevé de lire ces lignes. Un autre nom, qui venait de frapper ses yeux, absorbait sa pensée.

Mais, au même instant, le jeune Bernaz parut, comme il faisait plusieurs fois par semaine, pendant le court répit que son travail lui laissait à l'heure du déjeuner. Il s'informa de la santé de son ami et des impressions qu'il avait rapportées de son mystérieux voyage.

— Plutôt tristes, les impressions. Mais, d'abord, sachez d'où je viens : de Savoie... et, sur mon chemin, j'ai vu Bernaz.

— Ah! fit Hélion, vous avez vu Bernaz... Moi, j'espère bien ne jamais le revoir! Parlons d'autre chose, voulez-vous?

— Soit. Je viens d'apprendre une nouvelle : miss Burton, ma grande amie, vient en France.

— Mauvaise nouvelle pour moi! Cette « grande amie » va vous accaparer; on ne vous verra plus.

— Entendons-nous bien, dit Mac Duff en riant. J'étais capitaine et j'avais vingt-huit ans, lorsque Logan Burton est venue au monde : ainsi, calmez votre imagination... Moi, je serai enchanté que ma grande amie connaisse mon grand ami.

— Oh! les Américaines me font une peur!... objecta Hélion. Il m'arrive d'en rencontrer, puisque mes chefs sont vos compatriotes. Je les trouve charmantes, ravissantes, étourdissantes... et si bien habillées! Mais elles font éclater une joie d'être au monde qui a quelque chose d'insolent pour ceux... dont l'opinion sur la vie est différente. Il semble qu'on voit sur elles un écriteau avec ces mots : « Inutile de se présenter, si l'on

ne doit pas embellir notre existence d'une façon ou d'une autre. » Moi, je suis pauvre et lugubre, surtout depuis quelques jours, et je n'entends rien au flirt.

— Bon! dit le major. Vous avez vu des Américaines de Paris, de celles que vos écrivains mettent dans leurs pièces et dans leurs livres. Attendez d'avoir fait la connaissance de Logan Burton... Mais pourquoi êtes-vous lugubre, surtout depuis quelques jours?

— Parce que je pense beaucoup à ma mère.

— C'est donc que vous n'y pensiez pas beaucoup, avant?

— Je vais vous faire une confidence, monsieur Mac Duff: jusqu'ici, je crois que j'ai vécu sans penser à rien... C'est bon, allez, de ne pas penser et de ne pas souffrir!

— Qu'en savez-vous, puisque vous n'avez pas souffert? Ce qui est bon, c'est de *ne plus* souffrir. Mais ceci, comme disent les auteurs, fera l'objet du chapitre suivant, le chapitre éternel de la tombe... où toute souffrance est oubliée!

Quelques jours après, Logan débarquait avec la « tante Georgie », le cousin Robert et une femme de chambre de confiance. L'appartement, retenu par câble au *Chatham* fut jugé « pas si mauvais après tout », bien que les hôtels de Paris ne ressemblent guère à ceux de New-York. La famille s'installa et, le lendemain dans la matinée, chacun sortit de son côté pour ses petites affaires. La tante alla chez Worth; le cousin rendit visite à la banque Drexel and C°; miss Burton, accompagnée de la femme de chambre, se fit conduire chez Érard pour louer le meilleur piano de la maison et donner les ordres concernant le transport. Quand elle fut certaine que la soirée ne se passerait pas sans musique, elle respira plus librement. Puis elle entra dans la boutique d'une marchande de fleurs, pour acheter des roses. Elle en mit plusieurs à son corsage et, seulement alors, trouva qu'elle avait fini de s'habiller. Elle porta les autres au Grand-Hôtel et, y joignant sa carte, envoya le tout à Mac Duff, averti la veille, par télégramme, qu'il aurait une visite. Il accourut tout de suite, et les lambris dorés du grand salon furent témoins d'une belle embrassade. Comme la jeune voyageuse donnait congé à la femme de chambre devenue inutile :

— J'ai une idée, proposa le major : si vous restiez avec moi pour le lunch, en tête à tête?

Logan battit des mains, et la respectable Watkins fut chargée de prévenir que Mademoiselle déjeunait en ville. Pendant quelques secondes, Mac Duff considéra « sa grande amie » en silence; puis, instinctivement, son regard chercha quelqu'un à côté d'elle.

— Vous êtes étonné de me voir seule, dit Logan à qui rien n'échappait. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour *la* décider à venir... Je voudrais tant qu'elle fût ici!

Mac Duff changea de conversation et s'informa du général, de l'existence qu'il menait à New-York, des nouvelles du fort. Une fois sur ce sujet, les deux interlocuteurs oublièrent la fuite du temps. Mais, tout à coup, Logan déclara qu'elle mourait de faim et l'on se mit à table. Quand le dessert fut apporté, le major dit, sans préambule :

— Nous avons parlé de tout le monde, excepté du cousin Robert. Vous êtes toujours pour moi la petite Logan, je suppose, bien que la belle natte qui pendait autrefois s'enroule maintenant d'une façon plus respectable. On peut vous faire des questions?

— Toujours, oncle Duffie... Que voulez-vous savoir? Ce que je pense de Robert? C'est un bon garçon : je l'aime bien. Son esprit, son visage, ses manières me plaisent. Le temps passe plus vite avec lui qu'avec aucun autre... vous seul excepté.

— Tant pis, ma chère! car il y a cent à parier contre un que je ne vous demanderai pas de m'épouser, tandis que l'aimable Robert, si j'en crois mes pressentiments...

— Oh! pour celui-là, il ne faudrait pas parier, dit Logan avec un gros soupir. Si j'y mettais de la bonne volonté, il me demanderait en mariage avant demain.

— C'est bien ce que je pense. Mais alors, qu'attendez-vous?

— Voilà ce que j'attends, oncle Duffie : j'attends le jour où il me semblera très dur de laisser Robert déjeuner sans moi à l'Hôtel Chatham, pendant que je déjeune avec vous au Grand-Hôtel... Or, j'en suis fâchée pour le cousin Bob, je me sens très heureuse en ce moment.

— Bon, je ne suis plus maintenant qu'une sorte de balance à peser vos affections!... Ah! petite Logan, le jour où un

monsieur quelconque prendra, dans ce bon et loyal cœur, la place du vieil oncle Duffie, j'aurai de la peine à me réjouir... sans arrière-pensée.

— C'est donc que je vaux mieux que vous : car, le jour où une dame — pas quelconque — a pris la place de la pauvre petite *Tow-head*, je me suis réjouie... un peu trop vite, hélas!

Elle eut un geste mélancolique : puis, jetant sa serviette, elle quitta la table.

— Venez, oncle Duffie. Je vous emmène pour vous présenter à ma tante.

Comme ils traversaient la cour, Logan vit le major serrer la main d'un grand jeune homme dont la barbe noire, encore peu fournie, encadrait un visage distingué mais empreint de tristesse.

— Vous voyez qu'on m'a fait une surprise, dit Mac Duff au nouveau venu. Miss Burton, le comte de Bernaz; mon cher Hélion, la vieille amie dont je vous ai parlé... Trouvez-vous qu'elle a « l'écriteau »?

— Non, répondit le jeune homme en rougissant, ou du moins, pas celui que je disais.

Logan se tut, quelque peu embarrassée par ce langage mystérieux. De plus, elle se trouvait, pour la première fois de sa vie, en présence d'un Français, homme du monde, et en présence d'un comte. D'une part, elle ressentait, malgré son éducation républicaine, la considération pour l'aristocratie innée dans la race anglo-saxonne : de l'autre, elle avait, contre les jeunes hommes de notre pays, les préventions d'un grand nombre d'Américaines sérieuses, arriérées, si le mot semble plus doux à notre orgueil. Faut-il avouer que madame Hertel avait mis peu d'ardeur à combattre les préjugés de sa jeune amie?

Hélion, qui avait les yeux de sa mère, — beaux et bons, — n'eut pas besoin de regarder longtemps la jeune fille pour discerner plusieurs choses : notamment, qu'il arrivait mal à propos. Comme il se retirait, laissant paraître involontairement une aggravation de sa tristesse :

— Venez ce soir, lui dit le major : nous dînerons en tête à tête; puis, le spectacle. Faites choix d'une pièce, d'ici tantôt.

Hélion accepta, remerciant du regard plus que des lèvres, et il prit congé, s'inclinant jusqu'à terre devant la jeune fille de plus en plus interdite.

— Eh bien, ma chère, voilà une conversion manquée! soupira Mac Duff. Je comptais me servir de vous pour guérir ce brave garçon des préjugés français sur l'*American girl*, — un chapitre toujours particulièrement soigné dans les livres français consacrés à l'Amérique. Mais vous n'y avez pas mis du vôtre.

— C'est un comte? interrogea Logan. Vraiment, il n'en a pas l'air. Cousin Bob, qui n'a aucun titre, est beaucoup mieux habillé que lui.

— Je n'en doute pas. Mais sommes-nous donc si loin de Koutenaï que miss Burton fasse un crime aux gens d'être pauvres!

— Le comte de Bernaz est pauvre?

— Extrêmement. Il travaille pour gagner sa vie. Et, à cette heure, en allant à son travail, il pense que, décidément, un bon tailleur n'est pas de trop pour gagner la considération des jeunes Américaines.

— Quelle sottise! fit Logan en frappant du pied.

La traversée du boulevard interrompit la conversation. Quand on fut sorti du flot des voitures, la jeune fille reprit :

— Je ne crois pas mériter qu'on m'accuse de « snobisme ». Seulement, je vais vous dire : j'ignore comment on doit parler à un comte. Et puis, c'est le premier Français qu'on m'a présenté.

— Ah! vraiment? dit le major devenu pensif. Il y a des choses bien étranges!

Le soir, après avoir dîné avec son ami, Hélion parut fatigué.

— Si vous vouliez, dit-il, nous resterions à causer chez vous, au lieu d'aller au spectacle.

Quand ils furent installés, Mac Duff posa cette question :

— Que pensez-vous de ma jeune compatriote?

Hélion ferma les yeux une seconde et répondit :

— Sincèrement, je ne l'ai pas vue. Je ne pourrais dire si elle est grande, si elle est petite, si elle est jolie ou non. Tout ce qui me reste d'elle, c'est une sorte de casque doré qui

éblouissait... puis deux taches d'azur. Vous me trouvez stupide? Connaissez-vous ces points lumineux qui scintillent, tournoient, s'élargissent dans la nuit des paupières, après qu'on a considéré trop longtemps la flamme d'un appareil électrique? Eh bien, quand je ferme les yeux, à l'instant même encore, je vois dans l'obscurité ces deux taches claires... C'est un effet qu'aucun regard humain n'avait produit sur moi, jusqu'à cette heure.

— Je craignais que vous n'eussiez trouvé miss Burton un peu... réservée. C'est la meilleure des créatures, malgré l'apparence.

— J'en ai la conviction. Et pourtant, je n'ai pas entendu sa voix.

Hélion garda le silence et ferma encore les yeux. Puis il dit en secouant la tête :

— Oh ! ces taches !...

— Ne désirez-vous pas pousser un peu plus loin la connaissance? demanda Mac Duff, après avoir réfléchi pendant quelques secondes.

— Je ne suis pas mondain. Je sais à peine entrer dans un salon. J'ennuierai beaucoup cette jeune fille : des pensées qui n'ont rien de gai remplissent mon esprit; des problèmes difficiles troublent ma vie. Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Une préoccupation me hante... Vous ai-je dit que ma mère est en Amérique?

— Non, répondit le major, c'est la première fois.

— Elle est en Amérique. Dans quelle contrée, je l'ignore. M. Fischel le savait peut-être : il savait tout!... Mais ce qui m'arrive depuis quelques jours me frappe comme un avertissement : on dirait que l'Amérique vient à moi. Vous d'abord.. puis cette place que vous m'avez procurée : le pain que je mange vient d'Amérique. Et cette jeune fille qui débarque de là-bas... Et vous qui allez en Savoie et passez à Bernaz... Tout cet ensemble est singulier — presque effrayant... Monsieur Mac Duff, écoutez-moi : je *veux* retrouver ma mère!

— Vous voulez? dit Mac Duff. C'est la première fois que je vous entends conjuguer ce beau verbe. On ne vous a guère appris à vouloir, ni même à penser... Mais, sans doute, vous aurez eu quelque vilain cauchemar. Ce trouble où vous êtes passera.

— Comme vous avez peu confiance dans ma volonté! soupira Hélion. Vous avez tort. Je partirais demain, si c'était possible. Hélas! je suis retenu par une lourde chaîne: la pauvreté... Et puis il y a mon père : sa santé m'inquiète.

— Êtes-vous donc moins inquiet de la santé d'une autre? fit Mac Duff avec une sorte d'impatience. Vous êtes assuré, du moins, que votre père est en vie!...

Mais presque aussitôt, frappé de l'angoisse qui se devinait chez le jeune homme, il reprit d'une voix plus douce :

— Courage! la volonté fait des miracles. Nous serons deux à *vouloir*, si vous persévérez. Car je suis votre ami, votre ami pour le bien, — non pour le mal.

— Oui, monsieur Mac Duff. Et j'apprécie la différence... Que ne vous ai-je connu plus tôt!

A ces mots, Hélion se leva; il rentra chez lui moins malheureux. Quand il posa la tête sur l'oreiller, sa lampe éteinte, il revit, dans l'obscurité silencieuse, l'auréole d'or brillant et les deux taches d'azur. Il eut un sourire, puis quelque chose comme un léger mouvement d'impatience, et il s'endormit, vaincu par la fatigue.

Le lendemain, dans la matinée — c'était un dimanche — on vint prier le major de descendre au téléphone.

— Halloo! oncle Duffie, chanta une voix qu'il reconnut. Venez pour le lunch; ensuite, j'ai besoin de vous.

— Comptez sur moi pour le lunch; mais ma journée est prise.

— Oh! *confound it*! Votre journée est prise!... par une belle dame, naturellement.

— Non : par un beau monsieur, qui doit venir me prendre à deux heures.

— Eh bien, alors? Vous sacrifierez le beau monsieur à la petite Logan.

— Pas moyen. Je vous en ferai juge. Dans un instant je suis chez vous.

Mac Duff trouva sa jeune amie et le cousin Bob penchés sur un plan de Paris.

— Nous allons tout à l'heure au Jardin d'acclimatation, expliqua Logan. Tante Georgie reste à la maison, par crainte

de la foule du dimanche. Vous voyez que vous êtes le chaperon indispensable.

Robert Page eut un mouvement pour protester.

— In-dis-pen-sable, affirma la jeune fille : ainsi, vous allez télégraphier au monsieur — le jeune homme d'hier, n'est-ce pas? — qu'il vous tombe d'Amérique une parente à succession, vieille, désagréable, paralytique, dont vous ne pouvez quitter le fauteuil...

— Pourquoi tant de mensonges?

— Parce que, si vous dites les choses comme elles sont, le jeune homme voudra se joindre à nous.

— Quelle modestie!... Mais je crois, au contraire, que le jeune homme préférera rester seul. Vous l'avez un peu... découragé, et, depuis hier, il n'aura pas eu le temps d'aller voir son tailleur.

En parlant ainsi, le major désignait des yeux le très élégant Robert, toujours incliné sur le plan. Miss Burton haussa les épaules, et, se souvenant d'une phrase qu'elle avait entendue la veille :

— A propos, qu'est-ce que cette plaisanterie mystérieuse où il était question d'un écriteau?

Mac Duff donna l'explication, qui parut froisser l'amour-propre national de Robert Page. Le cousin dit, abandonnant son travail topographique :

— J'ai lu d'autres critiques encore plus spirituelles que l' « écriteau » de M. le comte. Ces Français m'étonnent : quand le ciel envoie des Américaines chez eux, ils s'en amusent, les flattent, les encouragent dans leur excentricité et profitent de leurs extravagances; puis ils les tournent en ridicule, ou bien les livrent à l'exécration pour leur cruauté, — à moins qu'ils ne les épousent pour leurs millions.

Tante Georgie, en faisant son entrée, mit fin à cette diatribe. On déjeuna, et, de nouveau, il fut question de l'emploi de la journée; mais Mrs Tremont persista dans son refus de se mêler aux promeneurs du dimanche. Le repas fini, Logan prit Mac Duff à part et lui dit :

— Comme elle est égoïste! Me voilà, moi aussi, obligée de rester à la maison, puisque vous ne voulez pas venir.

— Tout le monde est égoïste, ma chère! Vous voulez que

j'abandonne pour vous un pauvre garçon qui n'a rien, tandis que vous avez tout, et dont la semaine ne compte qu'un dimanche, tandis que votre semaine, à vous, compte sept dimanches.

— Eh bien, dit la jeune fille, après un moment de réflexion, prenez votre ami avec vous. On tâchera de le distraire de ses idées noires.

Hélion, exact à son rendez-vous, s'effaroucha d'abord à la proposition que lui transmettait Mac Duff. Sans compter le dédain qu'il avait cru voir en Logan, la timidité l'emportait en lui sur les goûts naturels de son âge. Mais, comprenant qu'un refus gênait tout le monde et risquait de froisser la jeune Américaine, il accepta.

Miss Burton accueillit Hélion par une poignée de main cordiale. Au fond, elle avait moins peur de ce comte qui travaillait pour gagner sa vie. En l'absence de Mrs Tremont restée dans son appartement, elle présenta Robert Page au nouveau venu et, du premier coup d'œil, elle vit que les deux jeunes gens se déplaisaient. Rarement, d'ailleurs, un ami présenté par elle plaisait au cousin Bob. L'humeur de celui-ci ne devint pas plus agréable en route, quand il découvrit que Logan se mettait en frais, positivement, pour Hélion. Il s'étonna de découvrir dans sa cousine quelque chose qui ressemblait à la coquetterie. C'était, d'ailleurs, l'illusion d'un jaloux; Miss Burton n'était pas coquette, mais elle se souvenait de la parole de Mac Duff:

— Vous avez tout: *il* n'a rien.

Quant au jeune Bernaz, tout en écoutant l'Américaine, il regardait ses yeux et sa chevelure d'or qui faisait retourner les passants. Il reconnut, lorsqu'il poussa plus loin l'inventaire, que cette mignonne créature avait le teint éblouissant et les plus belles dents du monde. Bref, quand on mit pied à terre à l'entrée du jardin, sa grande rancune de la veille était partie.

Autour de la grille qui forme l'enceinte de la pelouse, vingt mille personnes étaient pressées en rangs compacts. Cette foule parlait peu, riant parfois d'une de ces plaisanteries de bourgeois parisien qui font rire la foule — à Paris. Logan et ses trois compagnons approchèrent. C'était, ce jour-là, un

campement d'Indiens qui servait d'amusement aux promeneurs. Les cônes de leurs *teepees* se dressaient sur le gazon où quelques « guerriers » galopaient leurs petits chevaux à demi morts de fatigue. D'autres, accompagnant une douzaine de *squaws* et de *papous*, tournaient lentement à l'intérieur de l'enceinte, l'air sournois et revêche, comme dans leur désert, mais avec l'abrutissement suprême de l'animal captif qui mendie les gâteaux, indifférent aux quolibets des curieux.

Bernaz frayait un chemin à la jeune fille pour la conduire au premier rang. Il fut surpris de voir qu'elle était toute pâle et que ses yeux, devenus d'un bleu sombre, semblaient enfoncés dans leurs orbites.

— Allons-nous-en ! disait-elle, toute tremblante. Je ne puis voir traiter comme des bêtes fauves ces malheureux qui sont des hommes, après tout.

Elle s'éloigna, suivie de ses compagnons. Mac Duff semblait ému ; Robert trahissait quelque impatience ; Hélion ne comprenait pas encore. Ce fut à lui que Logan s'adressa, quand ils furent loin de la foule.

— Pardonnez-moi : ce spectacle me brisait le cœur. J'ai vécu si longtemps parmi les Indiens! Leur vue me rappelle tant de choses, tant de personnes que j'ai aimées!... N'est-ce pas une honte pour votre pays que d'autoriser l'avilissement de ces hommes et de ces femmes, qui sont nos frères et nos sœurs?

Robert Page dit, comme pour excuser sa cousine :

— Je me demande quand miss Burton sera lasse de mettre ses théories sublimes en lutte avec l'imperfection de ce bas monde.

— Et moi, je me demande comment vous, un homme de loi, supportez cette violation de la grande loi de la charité!

— Faites attention, cousine Logan, que ces Indiens sont là parce qu'ils ont bien voulu y venir. Du reste, les pièces de monnaie pleuvent sur eux.

— Nous ne pourrons jamais nous entendre. Vous êtes de mon avis, j'en suis sûre, oncle Duffie. Pauvres gens! Comme leur vue m'a ramenée en arrière!... Vous souvenez-vous?... Il y a un an, à pareille époque, nous étions à la Réserve

Indienne. Je vois encore madame Hertel — une de vos compatriotes, monsieur de Bernaz — toute remuée par cette pauvre mère que son fils ne reconnaissait plus... Car, pour être franche, la philanthropie américaine envers les Indiens n'est pas sans cruauté.

Robert Page, qui se destinait à la politique, désira connaître l'incident. Mac Duff, pendant le récit de la jeune fille, ne quitta pas des yeux le visage de Bernaz, qui écoutait avec une attention douloureuse. Quand Logan eut achevé, son cousin lui dit :

— Vous n'êtes pas conséquente avec vous-même. Puisque ces hommes et ces femmes sont nos frères et nos sœurs, ils doivent être élevés comme nous, ce qui ne saurait se faire dans le *wigwam* maternel. Ce gamin qui vous indigne peut, s'il a du génie, devenir membre du Congrès, sénateur, président. S'il est beau, il peut tourner la tête à une autre Logan Burton, qui l'épousera...

— Oh! lui! jamais, s'écria la jeune fille.

— Pourquoi? Vous admettez donc une infériorité de race?

— Il n'est pas question de race, cousin Bob. Mais cet enfant, qui a pu oublier sa mère, est un maudit. Si j'étais, moi, une misérable négresse et lui un prince, et qu'il me suppliât de l'épouser, je le refuserais. Vous ne pouvez me comprendre : vous n'avez pas vu cette pauvre femme agenouillée auprès de son fils qui, en un quart d'heure, n'a pas jeté une fois les yeux sur elle. Sans doute, il avait peur d'être ramené dans sa tribu !

— Ne discutons pas plus longtemps, dit Robert en prenant la main de sa cousine. Vous savez, j'espère, que j'ai toujours été un bon fils. Nous autres avocats, nous parlons trop, quelquefois. Mais un homme peut valoir mieux que ses paroles.

D'un sourire, Logan montra qu'elle n'était point fâchée, et l'on rejoignit le landau. Robert Page, à cette heure, semblait avoir les bonnes grâces de la jeune fille. Ils causèrent beaucoup, tandis que l'équipage faisait le tour du Bois. Hélion, au contraire, gardait le silence, et Mac Duff ne se montrait guère plus porté à la causerie. Lorsqu'on descendit de voiture, Logan dit au jeune comte :

— Vous viendrez bientôt. Je veux que ma tante vous

connaisse. Nous prendrons une date pour cette présentation et notre ami commun vous en informera.

Leurs mains se touchèrent: Logan disparut, lui laissant comme adieu un de ces sourires très francs et très jeunes qui flottent, ainsi qu'un parfum, derrière certaines apparitions féminines.

— De toutes les créatures que j'ai rencontrées, dit Hélion au major, voilà celle dont je souhaiterais le plus d'obtenir l'amitié.

— C'est, répondit Mac Duff, un éloge tout à la fois très beau et... un peu tranquille dans la bouche d'un homme de votre âge. Mais, peut-être, vous n'avez plus à donner autre chose que l'amitié?

Pour la première fois, Mac Duff abordait la grande question avec le jeune Bernaz. Celui-ci se mit à rire.

— Monsieur le major, dit-il, vous oubliez que je viens de passer douze mois à faire l'exercice et que j'ai vécu, depuis mon premier poil de barbe, entre deux hommes qui n'avaient qu'une idée : me pousser au travail. Comment, de qui aurais-je pu devenir amoureux?... Je n'ai pas même eu le temps de me faire un ami, si ce n'est vous. Et encore... vous y avez mis de la bonne volonté.

— Il me semble que vous oubliez... votre ami Fischel.

— Que Dieu m'accorde la grâce de pouvoir l'oublier un jour, monsieur! D'ici là, bien des choses doivent s'accomplir: une surtout... Pauvre mère !...

— Courage ! dit Mac Duff. Je vous aiderai, si vous êtes résolu à marcher en avant.

Hélion refusa l'invitation de Mac Duff pour aller dîner « en famille », comme il disait avec un triste sourire. Jugeant que l'heure n'était pas venue d'aborder certain sujet grave, il tâcha d'amuser son père en lui racontant son après-midi avec de grands détails. Pour la première fois, il s'étendit longuement sur Mac Duff et, non moins, sur miss Burton, louant son cœur, son intelligence, sa justice. Même il apprécia Robert Page, et le sens merveilleusement pratique de son esprit.

— Un fiancé, sans doute? insinua Maxime.

Puis, comme son fils était retombé subitement dans le

silence qu'il gardait volontiers « en famille », le marquis se retira, laissant cette remarque pour conclusion :

— Tu deviens Américain en diable, mon cher...

Hélion rêva Indiens, combats et chevauchées dans la prairie au milieu des Peaux-Rouges, le tout en compagnie de certain Visage Pâle aux yeux d'azur et aux cheveux d'or.

Tandis que ces rêves peuplaient son sommeil, on veillait encore chez Mrs Tremont qui aimait à se coucher tard et, précisément le Visage Pâle disait à Mac Duff, en parlant du jeune homme :

— Je trouve dans sa physionomie quelque chose qui m'est sympathique, et même un je ne sais quoi de déjà connu. Et puis, il a toutes mes idées.

Le major s'inclina sans répondre, avec un singulier sourire. Hélion était l'image de sa mère, ce qui expliquait l'impression de « déjà connu » éprouvée par Logan. Mais, quant à ses « idées », il fallait avouer qu'on était un peu réduit aux suppositions.

— Ah! ma chère, dit la tante Georgie, vous ne connaissez pas les Français! Ils ne peuvent être à côté d'une femme sans dire *amen* à chacune de ses paroles.

— Eh bien, cette politesse a du bon, reprit Logan. Trouver, par hasard, un homme qui ne vous écrase pas de sa supériorité... cela vous repose.

— Ma chère cousine, vous devenez terriblement Française, remarqua Robert Page.

— Mon cher cousin, j'ai le droit de devenir Chinoise, pour peu que l'envie m'en prenne. Et, chaque jour, j'en remercie Dieu.

Le lendemain, vers midi, Mac Duff lisait les journaux, quand il vit apparaître Logan, suivie de sa femme de chambre.

— Tiens! lui cria gaiement le major, vous n'êtes pas encore habillée en Chinoise! Tant mieux pour vous... et pour ce pauvre Bob! Celui-là me paraît entré dans la voie des épreuves.

— Il m'a demandé pardon... et il m'a promis d'être aimable pour votre ami Bernaz. A propos... où demeure le comte? Je veux lui écrire que ma tante le recevra ce soir.

— S'il vous plaît, rectifia Mac Duff, c'est moi qui écrirai : nous ne sommes plus en Amérique... Mais je n'aurai pas besoin de lui écrire : je l'attends.

Hélion parut bientôt. Il avait mauvaise mine et semblait fort triste ; Mac Duff l'interrogea :

— Qu'y a-t-il? Vous paraissez malade... ou fatigué.

— Ni l'un ni l'autre : peu disposé au travail, voilà tout! Mais je ne serais pas mieux disposé au plaisir.

— C'est, dit Logan, ce qu'on nomme chez nous « les diables bleus ». Ma tante les traite par l'homéopathie ; mais je crois qu'il vaut mieux les traiter comme vous faites : en venant se retremper dans l'affection d'un ami.

Elle tourna vers Mac Duff son regard lumineux : puis, le ramenant vers le jeune Bernaz :

— Allons! reprit-elle, courage! Notre ami est chargé d'une convocation pour vous. On tâchera que vous passiez une bonne soirée.

Sa main, d'un geste charmant, se tendit vers Hélion. Le major eut pour sa part un joli signe du bout des doigts : et, vive comme un oiseau, Logan disparut.

— Gageons que vous êtes mieux! dit Mac Duff. Cette enfant remonterait le moral d'un condamné à mort.

— Certains êtres sont bien heureux, soupira Hélion sans répondre.

— Ajoutez que certains êtres portent bonheur aux autres. Miss Burton est de ceux-là. Vous le verrez.

— Je ne parlais pas de miss Burton.

— Et de qui donc, alors?

— De Robert Page.

XVII

Le sort avait supprimé pour « tante Georgie », veuve sans enfants, l'obligation de s'occuper des autres : mais de sa propre nature elle tenait largement l'inclination à s'occuper d'elle-même. C'était une parfaite égoïste, une égoïste du genre

aimable, à dire le vrai, car elle aimait à s'entourer de tout ce qui rend la vie douce, en particulier de visages riants. Sa nièce Logan, pour cette raison, avait du premier coup mérité ses bonnes grâces : d'autre part, afin d'éviter les ennuis de la gestion d'une grande fortune, elle avait plus ou moins adopté son neveu Robert Page. Enfin, désireuse de conserver autour d'elle ces jeunes gens, elle souhaitait de les voir se convenir et s'épouser. Mais elle entendait n'être responsable de rien, et se gardait d'aucune intervention directe.

Mrs Tremont, dès l'origine, fut bien disposée envers le jeune Bernaz. Elle avait pour les couronnes héraldiques moins d'indifférence que sa nièce, bien qu'elle eût toujours été rigide et sérieuse, « une vraie protestante britannique », disait Logan. Flattée de voir un comte réclamer l'honneur de lui être présenté, elle fut charmante ; et, pendant un quart d'heure, Hélion fit sa cour à la dame avec une grâce timide qui acheva la conquête. Pendant ce temps, miss Burton s'était mise au piano et jouait en sourdine. Tout à coup, se retournant, elle vit le jeune homme assis derrière elle, buvant sa musique. Robert Page était sorti pour prendre l'air. Mrs Tremont et Mac Duff causaient du pays.

Hélion ouvrait la bouche pour un compliment.

— Oh ! dit Logan, vous allez dire que je joue comme un ange, naturellement. Faites-moi grâce de l'éloge banal ! Vous m'écoutez, ce qui vaut mieux pour moi que tous les compliments du monde. J'ai rarement des auditeurs tels que je les souhaite. Les uns ne m'entendent pas et pensent à autre chose, comme ma tante. Les autres me tolèrent patiemment, comme notre ami Mac Duff. Enfin il y a ceux qui s'en vont, comme Robert Page… Non, vraiment, celui-là n'est pas musicien !

Cette dernière phrase, dite avec un soupir, avait les façons d'un aparté. Hélion soupira aussi, pour des raisons qu'il était seul à connaître. — Que gagnait-il à aimer la musique, lui ? — Voyant qu'il restait sans parler, le menton dans ses mains, l'air profondément triste, Logan fit tourner son tabouret du côté de son auditeur et lui demanda :

— Vos diables bleus ne vous ont pas quitté ? J'espère du moins que vous les laisserez ici ?

— Oh ! répondit le jeune homme, j'ai peur que non. Mais

c'est une compagnie comme une autre. Avec eux je parlerai de... de votre musique.

— Savez-vous une chose, monsieur de Bernaz? Je crois que vous manquez d'énergie. Tout homme, à votre âge, est un soldat, ayant pour devoir de lutter et de vaincre.

— Je l'ai déjà entendu dire, mademoiselle. Mais je ressemble à ces recrues malheureuses d'une armée en déroute, et qui ne se ralliera jamais. Le sort ne m'a pas créé pour être un vainqueur de la vie.

— *Les vainqueurs de la vie!* répéta Logan. Un de nos plus grands poètes a parlé d'eux. Ses vers vous feront du bien. Écoutez :

Histoire, dis-nous qui sont les vainqueurs de la vie!
Déroule tes longues annales, et réponds;
Qui sont-ils? Ceux qui furent acclamés par le monde
Et qui ont eu les honneurs de la journée?
Les martyrs, ou Néron? Les Spartiates aux Thermopyles,
Ou Xerxès avec toute son armée?
Socrate, ou ses juges? le Christ, ou Pilate?...

Les beaux vers de Story, dans cette bouche musicale, résonnaient comme un chant divin sur un instrument de prix. Le langage des yeux, l'expression du visage, les mouvements sobres des mains, tout s'accordait magistralement avec la pensée du poète. Hélion savourait cette mélodie avec une avidité singulière. Mais soudain le visage de la jeune fille s'éclaira d'un sourire légèrement malicieux. Elle dit, regardant son auditeur :

— Vous voilà tout ému, comme si vous étiez Polyeucte, Léonidas ou même Socrate!... Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous souffert, auprès des choses que ces hommes ont eu le courage de faire ou de souffrir?

Puis, comme il souriait aussi, mais tristement et sans répondre, elle changea de sujet et, les yeux fixés sur lui, elle demanda :

— Croyez-vous que notre âme est attachée successivement à des incarnations différentes?

— Oh! fit le jeune homme étonné, les incertitudes de la vie actuelle suffisent largement à m'occuper l'esprit... Mais pourquoi cette question?

— Parce qu'il me semble vous avoir rencontré dans une

autre existence. Vous me donnez l'impression du « déjà connu ». Cela m'intéresse de savoir si, de votre côté...

Le jeune homme l'interrompit d'un geste et répondit, plus sérieusement que ne l'eût comporté la banale galanterie :

— Non, mademoiselle, je n'ai jamais rencontré, sur cette planète ou ailleurs, un être qui vous ressemble.

Comme il achevait ces mots, tante Georgie éleva sa voix traînante :

— Logan, ma chère, vous accaparez tellement le comte!...

Dès lors, la conversation fut générale jusqu'au moment où les deux hommes se retirèrent. Ils emportaient une invitation à dîner pour la semaine suivante.

— Eh bien, dit Mac Duff, je suppose que vous êtes renseigné, à cette heure, sur miss Burton? Vous pourriez dire, mieux qu'autrefois, si elle est grande, si elle est petite, si elle est jolie...

— Mon Dieu! pas trop. Tous ces adjectifs sont des termes de comparaison et, quand je me trouve près d'elle, j'oublie de la comparer. Si elle est petite, tant pis pour les grandes! Si elle n'est pas jolie, tant pis pour la beauté!

— Lui avez-vous dit cette phrase?

— Moi? Je ne lui ai rien dit. Je l'écoutais, marchant de surprise en surprise. Comprenez-vous? Une Américaine qui est artiste, poète, théosophe... et, par-dessus le marché, enthousiaste!

— Elle a bien d'autres qualités, fit le major. Nul ne possède un égal talent pour donner de l'espoir à ceux qui en manquent. Parions que vous vous en êtes aperçu.

— Hélas! il ne s'agit pas de réconforter, par de bonnes paroles, une âme courbée sous une tristesse vague, genre Musset. Mon cas est beaucoup plus simple : je veux retrouver ma mère dans un pays plus grand que l'Europe, et sans en avoir le temps ni les moyens. Je veux traverser l'océan.

— Vous le *voulez* toujours?

— Ah! monsieur Mac Duff!... Si l'on me montrait à cette heure un bateau prêt à partir, où j'aurais la permission de m'embarquer!...

— Mon cher Hélion, souvenez-vous de ma promesse. Moi, je ne l'oublie pas, et... le bateau n'est peut-être pas si loin que vous pourriez croire.

— Est-ce possible? Je partirais bientôt?

— Le plus tôt sera le mieux pour vous, répondit Mac Duff, sans s'expliquer davantage.

Hélion ne répondit pas, sinon par un gros soupir. Peut-être avait-il à cette heure, pour l'attacher au port, d'autres raisons que sa bourse vide et la santé de son père. Après un court silence, il demanda :

— Mais, quand je serai là-bas, où chercher?

— Nous aviserons, dit le major; et vous pouvez compter sur moi pour mener l'entreprise à bien.

— Cher monsieur Mac Duff! Comment pourrai-je reconnaître ces bontés à peine croyables?

— Je ne vous demande qu'une chose, dit le bienfaiteur mystérieux, dont la voix devint tout à coup plus grave. Quand vous aurez obtenu le pardon de votre mère, contez-lui ce qu'un... étranger a fait pour votre bonheur et pour le sien.

— Elle saura tout, répondit Hélion, tout, chacune de vos paroles depuis notre première rencontre, encore que mon mérite en soit fort diminué... Mais, hélas! me pardonnera-t-elle?

— Ne doutez pas, dit Mac Duff presque sévèrement. Ce serait la moins pardonnable des fautes.

Le jour du dîner, Logan aperçut le major comme elle sortait de chez une fleuriste. Sa femme de chambre portait d'énormes bottes de roses. Hâtant sa marche, elle rejoignit le promeneur.

— Ah! dit-il en montrant les fleurs, vous voilà en train de vous abandonner à votre passion favorite. Justement, j'ai à vous parler.

Watkins, congédiée d'un geste, fila vers l'hôtel. Miss Burton, prenant le bras de son ami, lui demanda :

— Qu'avez-vous à m'apprendre?

— J'ai à vous faire une recommandation. Quand vous écrirez à madame Hertel, ne lui parlez pas du jeune Bernaz.

— Pourquoi donc?

— Parce que c'est la consigne, comme nous disions au fort. J'aime à croire que vous n'avez pas perdu la discipline militaire.

— C'est bien, monsieur le major; on se taira. Maintenant,

une question : Est-il également interdit de parler de vous?

En même temps, elle approchait ses yeux perçants du visage de Mac Duff.

— Pourquoi serait-ce défendu? répondit-il, avec une teinte plus chaude sur ses joues bronzées.

Lorsqu'Hélion vint prendre son compagnon pour aller « au *Chatham* », il apprit une grande nouvelle. Ses chefs l'envoyaient à New-York pour y faire un stage à l'usine principale de fabrication.

— Vous voyez, lui dit Mac Duff : j'avais raison de vous dire que le bateau n'était pas loin. Vous partirez bientôt; mais la date n'est pas fixée.

Le jeune homme lui serra les mains avec un élan passionné de reconnaissance.

— Vous pouvez donc tout? fit-il. Je me demande si vous n'êtes pas le Bertram de *Robert le Diable*, mais un Bertram n'usant de ses sortilèges que pour le bien.

— Non; je ne suis qu'un vieux soldat pour qui ses compatriotes ont des égards. Maintenant, allons dîner. Vous êtes heureux?

— Oui; mais heureux avec crainte. J'approche d'une heure décisive dans mon existence. Partirez-vous avec moi?

— Probablement. Mon congé expire en novembre.

Tandis que les deux hommes se dirigeaient vers l'Hôtel Chatham, ils ne dirent pas un mot. On aurait pu, en les observant, se demander lequel était le plus ému à la pensée du voyage.

Le dîner commença comme tous les dîners du monde. Il était servi dans l'appartement de Mrs Tremont; la table disparaissait sous les fleurs, et tante Georgie daigna complimenter Logan sur la beauté de ses roses.

— Cousine, remarqua Robert Page, vous n'en avez pas tant fait, l'autre jour, quand notre consul et sa femme ont dîné ici.

— Oubliez-vous donc la devise américaine : Honneur et bon accueil aux étrangers?

— La devise est belle, j'en conviens. Seulement, les étrangers en profitent un peu trop : nous ne sommes plus chez nous à New-York.

— Mais, dit Hélion, si l'on chassait les étrangers de votre territoire, il n'y resterait plus que les Indiens.

— Ne découragez pas le comte, cher monsieur Page, reprit Mac Duff. Il songe précisément à grossir le nombre des hôtes de l'Amérique.

Logan battit des mains avec enthousiasme.

— Quoi! dit-elle, vous allez chez nous! Mais ce sera charmant de faire la traversée tous ensemble! Nous partons dans six semaines.

Les yeux de Mac Duff se fixèrent sur Hélion. Qu'allait-il répondre? Était-il vraiment pressé de revoir sa mère?

Le jeune homme sortit victorieusement de l'épreuve. Il répondit, avec un peu de regret dans son sourire :

— Ce que j'ai à faire là-bas ne peut attendre. S'il ne tenait qu'à moi, je partirais demain.

— Les affaires deviennent terriblement difficiles chez nous, fit observer le cousin Bob, qui, décidément, n'encourageait pas l'émigration.

Logan entreprit sans plus tarder l'éducation pratique d'Hélion, avec des conseils judicieux sur les moyens de dépenser le moins possible à New-York.

— Vraiment, cousine, dit Robert Page, si la pauvreté vous visite jamais, vous n'aurez pas de peine à vous tirer d'affaire.

— Oh! mon père prétend que Dieu m'a créée pour être la femme d'un mari pauvre.

Le cousin Bob étant connu pour être riche, la réponse n'avait rien de particulièrement agréable. Il répondit, en tirant sa moustache :

— Êtes-vous absolument décidée pour le mari pauvre? Ce serait bien décourageant pour ceux de vos admirateurs qui ont la mauvaise chance de posséder quelque bien.

— En France nous dirions : « Vos admirateurs vont se hâter de courir à la ruine », fit observer le jeune Bernaz.

— Oh! repartit Bob, nous n'avons pas, comme vous, le talent de dire aux femmes de jolies choses; mais nous les épousons par amour, sans dot.

— Quelquefois, remarqua miss Burton, mais pas toujours.

Ces paroles, soulignées par une moue significative, jetèrent

du froid dans l'entretien et jusqu'à la fin du repas on devina, dans la conversation des trois plus jeunes convives, une tension un peu nerveuse.

Lorsqu'on fut sorti de table, Mrs Tremont consulta, par la fenêtre ouverte, l'horizon étroit de la cour.

— Que ferons-nous? interrogea-t-elle. Le landau nous attend, mais le ciel se charge. Faut-il sortir? faut-il rester?

Mac Duff et Robert Page furent d'avis que le grand air était chose précieuse pour la digestion. Logan regarda Hélion qui ne disait rien. Sans doute, elle devina son désir : feignant de prêter l'oreille, elle demanda :

— Est-ce le tonnerre qu'on vient d'entendre?

— Le tonnerre! s'écria tante Georgie dont Logan connaissait les points faibles. S'il vous plaît, mon neveu, renvoyez le landau, et vous, petite, fermez la fenêtre.

— Je garde la voiture, fit Robert Page: et, malgré le tonnerre de ma cousine, je vais faire un tour au Bois.

Il partit, cachant mal son humeur, dont personne, à vrai dire, ne semblait s'inquiéter. Mrs Tremont s'installa pour savourer deux choses qu'elle goûtait hautement : le repos et la conversation de Mac Duff. Logan ouvrit le piano et, tout en ôtant ses bagues, elle dit à Hélion, qui l'avait suivie sans même prendre garde qu'il la suivait :

— Le grand air ne vous tente pas?

— Oh! dans une semaine ou deux, j'aurai de l'air en abondance... et je ne vous aurai plus.

— Nous nous verrons en Amérique. Y serez-vous longtemps?

— Comment le savoir? Il peut se passer tant de choses dans ce voyage! D'ailleurs, je vais là-bas pour travailler. Ici, j'appartiens encore un peu au monde, tandis que chez vous...

— Chez nous, tout le monde travaille. Demandez à notre ami Mac Duff. Il vous dira que je me suis défiée, d'abord, parce que je vous prenais pour un oisif.

— Et maintenant?

— Maintenant, reprit Logan, vous voyez bien que je ne me défie plus.

Sans en dire davantage, elle se mit à jouer : et, comme d'une cage ouverte soudain, le vol rose de ses doigts potelés

s'abattit sur les touches. Puis, après la folle explosion d'un prélude où se donnait carrière la fougue d'un cœur de dix-huit ans, ses mains parurent s'alanguir, et la mélodie fervente, recueillie dans l'adoration du *Rêve d'amour* de Liszt s'éleva lentement, pour s'abandonner bientôt à l'intense délire de la passion. Et quand la tempête voluptueuse eut fait place, encore une fois, au bercement des caresses, la fraîcheur de la nuit sembla se répandre sous une vague lumière d'étoiles perdues dans l'azur. Deux voix se répondaient, l'une promettant, l'autre acceptant l'amour, et deux âmes confondues exhalèrent la félicité, douloureuse à force d'extase, dont Chopin connaît le mystère. On devina, dans un silence, les deux amants serrés l'un à l'autre, contenant leur souffle, pour mieux écouter le rossignol dont les roulades perlaient dans l'obscurité des branches.

Debout derrière Logan, emporté hors du monde, Hélion respirait à peine, comme s'il eût craint de mettre en fuite l'oiseau mélodieux. Il ne pouvait détacher son regard d'un cou potelé, uni comme l'ivoire, se dégageant du crêpe le plus moelleux que le Japon ait fourni pour caresser une chair de blonde. Il sentait un bonheur inconnu jusqu'à cette minute, exaspéré, en quelque sorte, par la pensée qu'il ne reverrait plus une heure pareille.

Quand elle quitta le piano, elle lui dit avec un léger frisson d'épaules, comme si elle fût rentrée d'une promenade dans la nuit fraîche :

— Vous avez entendu le rossignol ?

Un même tressaillement passa sur Hélion qui répondit :

— J'ai tout entendu. Je n'oublierai jamais cette heure.

— C'est joli, ce morceau! Comment l'appelez-vous, ma chère? demanda Mrs Tremont.

Logan eut un léger soupir; puis elle dit, résignée :

— C'est le nocturne en *ré* bémol de Chopin.

— Vous ne le jouez jamais?

— Oh! si, ma tante. Je le joue souvent... pour moi toute seule.

Hélion et Logan parlèrent peu ensuite; et Mac Duff, qui les observait, trouva qu'ils ne parlaient pas assez. Une fois sur le boulevard, il dit à son compagnon :

— Vous savez que miss Burton et Robert Page sont vraisemblablement à la veille d'être engagés. Vous commettriez une faute en... cultivant l'antipathie de ce jeune homme.

— Ce jeune homme n'est qu'un sot, permettez-moi de vous le dire. Est-ce qu'il m'attribue autre chose qu'une grande amitié pour miss Burton?

— Eh bien, si vous avez « une grande amitié pour miss Burton », votre premier devoir est de ne pas soulever la mauvaise humeur de Robert Page, comme vous l'avez fait ce soir.

— Ah! tenez, s'écria Hélion, la vie est trop compliquée pour certains êtres!

— Je l'avoue, mon ami. Cependant, n'oubliez pas qu'il y a des vies plus malheureuses que la vôtre, et, parfois, injustement.

Le lendemain, ce fut le tour de Logan d'être sermonnée.

— Je vous croyais très bonne, lui dit Mac Duff. Et pourtant vous faites souffrir quelqu'un.

Sans affecter de ne pas comprendre, Logan répondit avec un peu d'animation :

— Comment fallait-il agir? J'ai déplu à Robert Page en restant à mon piano? Mais j'aurais désappointé M. de Bernaz en allant à la promenade. J'ai donné raison à celui des deux qui est vraiment à plaindre, qui ne peut pas aller au Bois en landau, s'il a un ennui. Est-ce ma faute si l'un aime la musique et si l'autre la déteste? Suis-je engagée? Est-ce moi qui ai supplié mon cousin de permettre que je l'accompagne en Europe? L'amitié, voire même une grande amitié, m'est-elle défendue envers tout autre?

« Voilà bien de l'amitié et bien de la musique! songea Mac Duff resté seul. Oui, vraiment, la vie, parfois, est bien compliquée... »

Au bout de la deuxième semaine, Hélion n'avait pas reçu l'ordre de partir. Mais il en était à son deuxième dîner chez Mrs Tremont, et ce dîner fut tout pareil à l'autre. Robert Page et l'invité de sa tante ferraillèrent à plus d'une reprise, Ils n'étaient d'accord sur rien; et Logan était toujours de l'avis du jeune Bernaz. Cette fois, parce qu'il pleuvait ou pour d'autres raisons, le cousin Bob ne sortit pas pour prendre

l'air, bien qu'il parût en avoir un extrême besoin. Il resta, pendant toute la soirée, à égale distance du fauteuil de Mrs Tremont et du piano de sa nièce. Il étudiait ostensiblement le volume de Bædeker sur l'Italie. Comme sa cousine lui disait bonsoir, après que les étrangers furent partis et la tante retirée chez elle, Robert sollicita quelques minutes d'entretien : puis, d'une voix un peu altérée, il demanda :

— Serez-vous étonnée d'apprendre que j'ai trouvé cette soirée longue?

— Nullement, cher cousin. Mais ce n'est pas ma faute. Vous pouviez causer avec M. Mac Duff, qui est un des hommes les plus intéressants que je connaisse. Ou bien vous pouviez grossir l'auditoire du concert.

— Permettez-moi de vous dire qu'il y avait trop d'intervalles entre les morceaux. J'ai flirté jadis, et je sais par expérience combien les intrus sont odieux.

— Vous dites vrai. Toutefois, dans l'occasion, vous n'auriez pas été odieux. Je parlais avec M. de Bernaz de la vie qu'on mène dans nos forts de l'Ouest.

— Pour l'amour du ciel, en quoi les forts de l'Ouest peuvent-ils intéresser le comte?

— Je ne vois guère qu'une raison : c'est qu'ils m'intéressent, moi.

— A la bonne heure! voilà qui est clair. Cet ami fraîchement éclos possède tout ce qui rend un homme séduisant, tandis que je suis un sauvage sans politesse. Mais il y a une différence entre nous deux : le parleur vous amuse avec ses belles phrases; moi, j'aspire à quelque chose de plus... qu'à vous amuser.

Logan répondit, feignant de ne pas comprendre :

— Vous n'aspirez pas, je suppose, à changer ma triste nature. Je ne puis supporter la défiance. On m'a toujours laissé faire ce qui me convient, dire ce que je pense, fréquenter ceux qui me plaisent : car on me sait également incapable d'avoir une pensée, d'accomplir un acte ou d'accepter une amitié dont je devrais rougir. Est-ce vous qui me blâmerez si je suis Américaine, c'est-à-dire libre dans les limites du devoir et de la conscience? Et ne m'avez-vous pas toujours connue ainsi?

— Ma chère cousine, laissez-moi vous le dire : la cause de mon chagrin, c'est justement de vous voir changée depuis... vos nouvelles connaissances parisiennes.

— Que faut-il pour calmer votre chagrin? Ne plus voir M. de Bernaz? Qu'a-t-il fait pour mériter ce traitement?

— Et moi, qu'ai-je fait, Logan, pour mériter ce que j'ai souffert pendant cette soirée? Je me sens incapable de supporter une seconde épreuve du même genre.

— Que ferez-vous donc?

— Je partirai. Je continuerai tout seul ce voyage que nous devions faire tous les trois ensemble... Mais ni vous ni ma tante ne songez plus à quitter Paris.

— Vous savez mieux que moi combien tante Georgie est paresseuse.

— Et vous savez mieux que moi, Logan, si vous combattez cette paresse, pour le moment.

— Eh bien, mon cher Bob, vous qui êtes l'activité même, partez pour l'Italie. Vous avez suffisamment étudié la route, ce soir.

— On ne dira pas que vous cherchez à me retenir!

— De quel droit? Pensez-vous que j'aie la présomption de me mettre en balance avec les chefs-d'œuvre qui vous attendent là-bas?

— Ne vous moquez pas plus longtemps, de grâce. Je partirai demain.

Ils se quittèrent sur cette parole. Néamoins, Robert Page aimait sa cousine et, comme il arrive toujours, il l'aimait d'autant plus qu'il la voyait sur le point de lui échapper. Son espoir était que la tante, sinon la nièce, le retiendrait; mais, depuis la veille, Mrs Tremont n'était pas contente. Logan et Robert commençaient à troubler sa vie plus qu'à la charmer. Instruite des projets subitement formés par son neveu, elle ne souleva aucune objection.

— Reviendrez-vous bientôt? demanda-t-elle seulement.

— Il le faut bien. Je ne puis vous abandonner à vous-même pour la traversée.

— Oh! j'ai déjà pensé que je pourrais partir en compagnie du colonel Mac Duff. Il retourne prochainement à New-York, avec le comte.

— Fort bien. Je vois, ma chère tante, que je ne vous manquerai pas beaucoup.

— Vous me manquerez, mon cher garçon. Mais je ne puis supporter qu'on se querelle autour de moi.

Quelques heures après, le cher garçon roulait vers Florence, avec la joie de penser que, grâce à lui, Logan et Hélion allaient passer une longue semaine, côte à côte, entre ciel et terre.

— Et savez-vous une chose? dit Logan, en rapportant cette nouvelle au major. Toute ma crainte était que Robert ne changeât d'idée au dernier moment. Je suis sûre maintenant que je ne l'aime pas, et que nous aurions été fort malheureux ensemble.

XVIII

Hélion, qui n'avait pas voulu troubler son père plus tôt que de raison, l'informa de ses projets quand ils furent au moment d'aboutir. Ce fut à lui-même que le marquis pensa d'abord en apprenant que le jeune ingénieur allait passer plusieurs mois à New-York.

— Tu ne t'inquiètes pas de savoir ce que je deviendrai en ton absence. Ma santé n'est pas bonne : si je tombe malade, qui me soignera?

Maxime n'avait pas cinquante ans, mais il était rongé par deux maux durs à tout le monde, particulièrement aux égoïstes : la pauvreté et l'ennui. Les changements survenus depuis peu dans son apparence physique n'échappèrent pas à Hélion, qui répondit :

— Mon père, je vais en Amérique pour travailler. Mais j'ai un autre but. Certaine situation... douloureuse ne peut durer plus longtemps. Si Dieu m'écoute, je ne reviendrai pas seul.

Maxime ferma les yeux et ne répondit rien : il était facile de voir qu'il avait compris. Un peu inquiet de ce mutisme, le jeune homme continua :

— J'ai beaucoup pensé à ma mère depuis quelque temps. Votre vie serait plus douce et nous serions plus heureux l'un et l'autre... si elle était ici.

M. de Bernaz haussa les épaules; mais il ne s'emporta point comme il eût fait jadis. Il répondit, l'air moqueur:

— Tu en parles bien à ton aise! D'abord, il s'agira de la trouver. Ensuite, qui te dit qu'elle ne fait pas fortune, qu'elle n'est pas très heureuse?... Et qui te dit que, dès ton premier mot, elle t'ouvrira les bras?

— J'essaierai tous les mots qui peuvent émouvoir, et j'attendrai, s'il faut attendre, car vous avez raison: ce n'est pas un pardon ordinaire que je vais chercher. Mais je sais le moyen de rappeler celle que nous avons fait partir.

— Quel est ce moyen?

— Je lui montrerai que vous avez besoin d'elle.

— Et tu t'imagines qu'elle sera trop heureuse de revenir, pour me verser des tisanes?

— Allons, mon père! pouvez-vous me dire que vous en doutez?

Maxime ne répondit rien, mais on voyait facilement quel était son désir secret, son espoir inavoué. De plus grands pécheurs ont été convertis par ces rudes missionnaires: la souffrance et la solitude.

Rassuré quant au fond des sentiments de son père, Hélion fut presque heureux. Tout en pressant les préparatifs de son voyage, dont la date restait à fixer, il voyait souvent Logan et s'étonnait, dans ses conversations avec elle, des rayons de joie que l'amitié peut faire luire sur une existence. Quand il lui faisait part de ce bonheur, la jeune fille avait une singulière façon de détourner les yeux avec une sorte d'impatience. Elle négligeait un peu sa musique, mais elle était plus enthousiaste que jamais pour la poésie. Chose remarquable! Dans la bouche de cette enfant toute de nature et de simplicité, les poétiques expressions du tendre ou du sublime, les profondes analyses du sentiment paraissaient un langage naturel et ordinaire, tant elle y mettait son âme et sa conviction. Un soir, vers la fin de la veillée, comme elle lisait à Hélion les délicates chansons de Moore, elle tomba — était-ce par hasard? — sur cette strophe:

Si je te parle au nom de l'amitié,
Tu trouves que je m'exprime avec froideur ;
Et, si je fais briller la tendre flamme de l'amour,
Tu me reproches d'être audacieux.

Elle s'arrêta, puis elle sembla relire la strophe à voix basse, comme si elle y trouvait une saveur spécialement appropriée à son goût. Hélion ne la quittait pas des yeux, attendant qu'elle fît une remarque, selon son habitude. Mais, sans ajouter un mot, elle ferma le livre et se rapprocha de sa tante. Il ne fut plus question de lecture pour toute la soirée.

Quelques jours après, Mac Duff, causant seul à seul avec Logan, mit la conversation sur le cousin Bob et demanda s'il avait écrit.

— Plusieurs fois. J'ai peur que les musées de Florence et les églises de Rome ne lui aient pas donné tout le plaisir qu'il attendait. L'ennui se laisse voir entre ses lignes.

— Écrivez-lui de revenir.

Les yeux de Logan se fixèrent, avec un scintillement d'étoiles, sur les yeux de son ami, tandis qu'elle répondait lentement :

— Oncle Duffie, je suis trop loyale. Robert Page est un bon garçon, mais... il a bien fait d'aller voir l'Italie.

— Reste à savoir, ma chère enfant, si votre père jugera de même.

— Jusqu'à présent il n'a pas fait d'observation. Quant à madame Hertel, vous aimerez sans doute savoir ce qu'elle m'écrit à ce sujet. Lisez sa lettre ; il y a une phrase pour vous.

Mac Duff s'approcha de la fenêtre — bien que le jour fût bon — et chercha d'abord *sa* phrase : deux bonnes lignes de souvenir et d'amitié où l'on sentait un cœur sincère. Puis, l'ayant lue et relue, il prit connaissance du passage qui concernait le cousin Bob :

« Est-ce que, par hasard, ma sérieuse Logan aurait appris la coquetterie ? Qu'est-ce que ces disputes, ces brouilles, ce départ ? Tout cela, ma chère petite, sent un peu la « *belle* de la Cinquième Avenue », dont vous vous moquez si fort. Et pourquoi « vos yeux se sont-ils ouverts » sur le pauvre Bob ? Voilà maintenant que vous le trouvez trop vieux pour vous, parce qu'il a vingt-neuf ans et vous dix-huit ! De quel âge

vous faut-il donc un mari? Savez-vous de quoi j'ai peur? Eh bien! j'ai peur que votre cerveau ne travaille... en France. Ah! mon enfant, n'épousez jamais un Français! Ils ne sont pas l'idéal des époux; j'en ai même connu qui ne sont pas le modèle des fils... Allons! faites votre paix avec le cousin Bob. Ici, tout le monde vous croit engagés. »

Comme on peut croire, Mac Duff resta pensif après cette lecture. Il dit à Logan, en lui rendant l'enveloppe.

— Vous n'avez point parlé à notre ami d'Hélion de Bernaz?

— Mais non, puisque j'ai promis.

— Et si vous n'aviez pas promis?

— Oh! alors, j'en aurais peut-être bien parlé, oncle Duffie. Je dis tout à madame Hertel.

— Est-ce que, vraiment, — je parle au point de vue général, — vous n'auriez pas peur d'épouser un Français?

— Auriez-vous peur d'épouser une Française, monsieur le major, également au point de vue général?

— Et... un Français de vingt-trois ans? continua Mac Duff, sans répondre.

— On pourait attendre qu'*il* en ait vingt-cinq. D'ailleurs, il a besoin de travailler.

— Logan, répondez-moi franchement. Est-ce qu'il vous a... laissé voir des espérances?

— Lui! je ne peux même pas obtenir qu'il retarde son voyage pour le faire avec moi. Tout ce qu'il espère, c'est de me rencontrer « quelquefois » pendant son séjour en Amérique, et puis de rester « mon ami pour toujours, de loin ».

— C'est bien, dit Mac Duff, se parlant à lui-même. Quelle désillusion, si j'avais découvert en lui un intrigant!

Faut-il croire que le major pouvait, à l'occasion, devenir intrigant lui-même? Ce qui est certain, c'est que le hasard — ou quelque autre puissance occulte — se chargea de faire coïncider le départ d'Hélion et celui de Mrs Tremont. Il va sans dire que Mac Duff était leur compagnon de traversée.

Le jeune Bernaz contemplait pour la première fois une mer sans limites, et ce fut Logan qui le promena d'un bout à l'autre du somptueux navire, l'instruisant des détails de la vie qu'ils allaient mener ensemble pendant une semaine.

Tous deux avaient le privilège de supporter victorieusement le roulis, tandis que la pauvre tante Georgie, toujours éprouvée sur mer, quittait peu sa cabine. Chaperonnés par Mac Duff, les jeunes gens passaient de longues heures ensemble sur le pont. Ils se contentèrent, le premier jour, de contempler, sans grands discours, l'immensité bleue de l'océan et du ciel. Puis, le lendemain, ils ouvrirent les livres déjà lus ensemble, comme s'ils avaient eu besoin de chercher la poésie chez les autres, l'ayant épuisée en eux-mêmes. Le troisième jour, cependant, ils causèrent, moins intimidés par la présence de l'infini. Désormais, pour eux, cette conversation l'emportait encore sur la voix de la nature et le chant des poètes.

— Comme le temps passe vite quand nous sommes ensemble! dit la jeune fille.

— Croyez-vous qu'il passe? répondit Hélion. Moi, j'ai l'impression qu'il est supprimé... Comment me faire comprendre? Je suis resté un jour en ballon, pendant quelques heures, très haut dans l'espace. Là, tout ce qui donne la notion de la durée avait disparu. L'oreille n'était plus éveillée par les bruits ordinaires, le roulement des trains ou des voitures, la conversation des passants. L'œil n'apercevait plus le cadran des horloges, la succession des actes de la vie, le changement des ombres. Il n'y avait plus d'ombres : seulement le soleil immobile en apparence, — et nous... Redescendu parmi les humains, j'ai été tout surpris de voir que le monde avait vieilli de quelques heures... Voilà ce qui m'arrive régulièrement, chaque fois que je vous quitte.

— Vraiment? dit la jeune fille. Mais n'avez-vous pas souhaité, quand vous étiez en l'air, de ne plus redescendre?

— Hélas! soupira Hélion, il vient toujours une heure où les ballons n'ont plus de lest... où les bateaux entrent au port... Il faut se résigner!

Logan se crut dispensée de répondre, et son compagnon ne sut pas ce jour-là comment il faut s'y prendre pour faire durer certains rêves. Mais, sans doute, il y pensa durant la nuit : car, le lendemain, il chercha le passage de Moore, et, cette fois, ce fut lui qui se chargea de la lecture. Sa voix, déjà mal assurée, lui manqua tout à coup après ce vers :

Et, si je fais briller la tendre flamme de l'amour...

Il regarda Logan qui, abandonnée dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux, contemplait à l'horizon la fumée d'un navire invisible. Sans ramener ses yeux vers son compagnon, elle demanda :

— Qu'est-ce qui vous arrive?... Au moins, finissez la strophe.

— C'est que, balbutia-t-il tout tremblant... quelqu'un a passé le crayon sur le dernier vers :

Tu me reproches d'être audacieux!

— Ah! je me souviens, dit Logan, dont les joues étaient ardentes : je l'ai biffé moi-même. C'est un vers faux... Il en échappe aux plus grands poètes.

— Alors, murmura Hélion, devenu courageux, si ce vers est faux, permettez-moi de le remplacer par une ligne de prose bien vraie : « Je vous aime, chère Logan!... » Maintenant, vous savez mon secret, un secret déjà si vieux! Demandez à Mac Duff ce que je lui disais quand vous m'avez quitté le premier jour, sans m'avoir adressé la parole... Mais vous m'aviez regardé! A partir de ce moment, vos yeux m'ont suivi, dans le jour comme dans les ténèbres, pendant mon travail comme pendant mes rêveries. Je vous aimais!... Je vous adore maintenant!... Grand Dieu! qu'allez-vous me répondre?

— J'ignore ce qu'il faut répondre en pareil cas, dit Logan dont les yeux répondaient assez clairement. Vous êtes le premier homme qui m'ait parlé ainsi.

— Quoi! pas même... le cousin Bob! Est-ce possible? Quel bonheur! Je suis le premier! Alors vous n'oublierez pas... Et moi qui croyais, tout à l'heure encore, n'être qu'un pauvre enfant obligé trop tôt de lutter pour la vie! Maintenant, je suis un homme, j'ai grandi; ma force a décuplé; je suis fier!... J'aime, et j'ai dit mon amour. Hélas! vous n'avez rien répondu!...

— C'est que, murmura la jeune fille, je n'ai pas votre résignation, moi. Si je montais en ballon, je ne voudrais pas redescendre.

Puis, comme un *steward* en livrée parcourait le pont,

agitant une cloche, elle disparut, laissant Hélion fort perplexe. Il rejoignit le major, qui fumait à peu de distance, le nez dans un livre, et, lui saisissant le bras :

— J'ai peur, commença-t-il, que vous ne me preniez pour un fou. Devinez ce que je viens de dire à miss Burton!

— Je le devine à vous voir, mon ami. Tâchez seulement que le paquebot tout entier ne le devine pas aussi bien que moi. Vous portez *cela* écrit sur votre visage. Mais qu'a-t-elle répondu?

— Voilà ce qui me trouble, soupira Hélion : la réponse a été moins claire.

Et il rapporta son entretien avec la jeune fille, et la conclusion qu'il lui avait donnée.

Le major semblait attendre quelque chose de plus. Comme Hélion se taisait, il demanda :

— Vous n'avez rien ajouté?

— Qu'auriez-vous ajouté, à ma place? répondit Hélion. Je sais bien que je ne peux pas épouser miss Burton.

— Alors, mon ami, vous n'aviez pas le droit de lui dire que vous l'aimez. Cette parole, confiée à des oreilles aussi pures, ne pouvait pas aller sans une autre : « Voulez-vous être ma femme? » Supposez qu'elle vous aime : que vouliez-vous qu'elle répondît?

— Ah! Dieu! soupira Hélion. Savoir seulement qu'elle m'aime, qu'elle m'a aimé, ce serait du bonheur pour toute la vie!... Nous ne serons pas les premiers, hélas! que la destinée aura désunis.

— Vous parlez comme en France, dit le major. Chez vous, une déclaration se jette au passage, comme une fleur. Chez nous, on n'offre son amour que si l'on a le droit, la volonté de s'offrir soi-même. C'est pourquoi nos jeunes filles peuvent traverser l'Amérique sans autre gardien que le respect des hommes.

— Mais alors, miss Burton... Que pense-t-elle de moi?

— Je l'ignore. Elle vous l'apprendra quand vous aurez dit ce qu'il faut dire. Si l'on vous refuse, ce sera la punition de votre... étourderie nationale. Mais l'honneur d'une jeune fille sera sauf, et votre devoir accompli.

— Déjà le devoir!... J'étais si heureux!

— Mon pauvre ami, le devoir naît à la minute même où l'amour s'éveille. Et, parfois, il a un frère jumeau, qui se nomme le chagrin sans espoir!

Hélion ouvrait de grands yeux, car il était peu habitué à de pareils discours.

— On va sonner le dernier coup, fit observer son compagnon, comme pour se dispenser d'en dire plus. Il est temps de songer au devoir de l'heure présente. qui est de nous habiller pour aller à table.

Logan, selon sa coutume, dîna et passa la soirée avec sa tante. Le lendemain, quand elle reparut sur le pont, elle trouva le jeune Bernaz tout changé. Il ne méritait plus, désormais, le reproche de n'avoir pas réfléchi : toute sa nuit s'était passée en réflexions peu consolantes. Chacune des paroles de Mac Duff s'était retournée vingt fois dans son esprit. Leur vérité lui paraissait évidente. Il comprenait — comment ne l'avait-il pas compris plus tôt? — qu'avec Logan il ne pouvait en rester là. Mais surtout il apercevait la faute énorme, impardonnable, qu'il avait commise, en cachant à la jeune fille tout ce qui tenait à la situation, à l'existence même de la marquise de Bernaz. Il n'avait pas beaucoup plus parlé de son père, il est vrai: seulement, là, il n'avait rien à cacher. Tout au contraire, il sentait ses tempes se mouiller d'angoisse à l'idée de la confession devenue nécessaire. Il n'avait pas oublié les paroles entendues au Jardin d'acclimatation : « Celui qui peut oublier sa mère est un maudit! »

Et c'était à la tendre et loyale créature qui avait témoigné cette horreur pour les fils ingrats, c'était à Logan Burton qu'il devait demander d'être sa femme! Se proposer à elle dans ces conditions était plus qu'une folie. On pouvait y voir une sorte de bravade injurieuse qui mettrait fin, pour toujours, même à la plus vulgaire amitié, même à l'estime. Il frissonna en songeant au regard que cette jeune fille allait jeter sur lui. Il comprit qu'il devait ou ne pas la revoir, ou se présenter devant elle appuyé sur sa mère retrouvée, reconquise, miséricordieuse.

On peut dire qu'en cette seule nuit Hélion paya une partie de sa faute. Quand il retrouva Logan le lendemain, il dit, tremblant de timidité moins que de honte :

— Ne me condamnez pas! Mon cœur a été plus vite que ma raison. Je vous ai dit que je vous aime, sans ajouter que ma vie, mon nom, mon avenir sont à vous. Mais, pour le moment, c'est moi qui vous prie de ne pas me répondre. Tant de choses nous séparent aujourd'hui! Vous déciderez... un peu plus tard. En attendant, je vous appartiens.

— C'est bien ainsi que je l'entendais, fit la jeune fille avec un regard où se lisait son âme droite. Rien ne nous presse. Tels que nous sommes, ne nous sentons-nous pas très heureux?

Ces mots chassèrent une partie des nuages dont l'âme d'Hélion était voilée. Certes, il n'osait pas regarder l'avenir en face; mais le présent était si lumineux!... Hélas! il continuait sa course hâtée, le trop rapide vaisseau. Quand la dernière journée du voyage fut envolée, quand Logan eut disparu dans l'escalier conduisant à l'intérieur du navire, Hélion se rapprocha de Mac Duff, le cœur gros :

— Voilà mon rêve terminé! dit-il en soupirant. Demain, la réalité commence. Nous débarquons avant midi. Que ferai-je, une fois dans la grande ville? Par où commencer les démarches? Vous m'avez promis de m'aider.

— Soyez tranquille. J'ai hâte, moi aussi, de vous mettre dans les bras de l'exilée. Même — dois-je vous le dire? — j'étais jaloux pour elle : vous pensiez trop à Logan!

— Croyez-vous que je puisse penser à l'une sans penser à l'autre? Oubliez-vous cette parole qui m'a été dite un certain jour : « Celui qui abandonne sa mère est un maudit! » Et c'est vrai, mon Dieu! Qui croira jamais que mes yeux sont restés fermés à cette lumière pendant des années, jusqu'au jour où Logan a parlé? Je suis un maudit?... Est-ce possible?

— Non, mon ami, ce n'est pas possible, et j'espère que vous le verrez bientôt, à la première caresse de votre mère. Toutefois, vous comprenez maintenant le mal que vous a causé cet homme... dont il ne faut plus prononcer le nom. Il a plongé dans un sommeil magnétique votre cœur et votre conscience. Mais Logan a parlé... Ce n'est pas la première fois qu'une vierge aura marché sur la tête du serpent.

Ils causèrent ainsi jusqu'à une heure avancée.

En quittant le major, Hélion lui répéta pour la centième fois :

— D'où vient que vous êtes si bon à mon égard?...

Puis après un soupir, il ajouta tristement :

— A Dieu ne plaise que je ne dise un mot de reproche envers mon père! mais... si vous aviez un fils, il serait bien heureux!

— Et moi je vous dirai, cher enfant : Comme je plains votre père, qui n'a pas connu son bonheur!

XIX

Le transatlantique était au port. Il avait pivoté laborieusement sur lui-même, dans l'encombrement des bateaux qui laissaient à peine voir la surface de l'eau jaunâtre. D'un dernier effort, il se glissa, comme un énorme reptile, dans l'anfractuosité du *pier;* tout aussitôt, les amarres envoyées et raidies, on vit le pont volant se dresser du quai jusqu'à la coupée du navire. Puis les passagers, impatients de toucher la terre ferme, s'écoulèrent en un long flot pressé entre les deux rampes, ainsi que le trop-plein d'une écluse dans un canal.

Quand le torrent devint moins rapide, Mrs Tremont s'avança, guidée par le major. Logan suivait, soutenue par Hélion, mais, distinguant son père dans l'ombre du hangar, elle oublia tout pour courir à lui. Ce fut alors que le jeune homme, abandonné à lui-même, sentit quels obstacles s'élevaient entre lui et sa bien-aimée. Déjà elle était entourée d'un groupe de connaissances; plusieurs bouquets chargeaient ses bras.

« Sa famille, son pays vont me la reprendre! » songea Hélion...

Mais il fut bientôt distrait de cette pensée douloureuse. Une femme déjà mûre, singulièrement distinguée au milieu de cette foule, très simple dans sa mise qui ressemblait à un costume de deuil, avait relevé son voile pour embrasser miss Burton. Comme elle se tournait vers le major pour lui serrer la main, Hélion put voir son visage fatigué, mais dont une joie

contenue ravivait en ce moment les lignes toujours belles... Frappé de stupeur, il resta cloué au sol, croyant rêver. Si ce n'était pas sa mère qu'il avait sous les yeux, jamais plus merveilleuse ressemblance n'avait existé entre deux femmes. Toutefois une erreur était possible. Déjà six ans qu'il avait quitté Bernaz!... Et, depuis lors, il n'avait pas revu le visage maternel!...

Craignant d'approcher, il restait perdu dans la foule qui se heurtait à lui comme à un corps inanimé. Ce qui l'étonnait surtout, c'était de voir sa mère — s'il avait, en effet, sa mère sous les yeux — étouffée de caresses par Logan ; et, bien qu'il eût peine à rassembler ses idées, cette vue lui mettait au cœur une angoisse inexprimable. Mac Duff, s'approchant enfin, lui dit tout bas :

— C'est *elle*. Soyez maître de vous. Comprenez qu'elle ne doit pas vous reconnaître — ici.

D'un geste accablé, il montra qu'il comprenait trop bien : il était réduit, pour le moment, à se dissimuler comme un coupable. C'était le châtiment. Il ne pouvait pas, il ne devait pas écarter de la main ces étrangers, devenus la nouvelle famille de l'exilée, en leur disant :

— Faites-moi place! Je suis son fils!

Le major était retourné vers le groupe et sembla discuter avec Burton ; puis il revint vers le jeune homme qui, frappé d'une sorte de terreur, se cachait dans la foule. Tandis qu'une voiture les emmenait à leur hôtel, Mac Duff dit à son compagnon :

— Vous savez maintenant qui était cette madame Hertel dont nous avons parlé bien des fois ; mais vous ne savez pas combien je l'adorais... J'ai parlé : car je la croyais veuve... Alors, elle m'a tout dit... Comprenez-vous pourquoi j'ai voulu rendre le bonheur à cette martyre? Bientôt je vous mettrai dans ses bras. Puis, la tâche accomplie, je retournerai dans ma solitude.

— Mon Dieu! que puis-je vous dire?

— Vous ne pouvez rien me dire, vous moins que tout autre. Ne songez pas à moi, Hélion. Songez à l'heure solennelle qui va venir.

— Je *la* verrai ce soir?

— Oui! Chaque instant qui passe est, pour elle, une douleur de plus, un bonheur de moins — et la vie est si courte!

Dans la soirée, vers neuf heures, Burton, sa fille et madame Hertel prolongeaient la séance autour de la table couverte de fleurs comme aux grands jours. Les domestiques avaient disparu, leur service achevé. Le général posait à sa fille cent questions, et s'étonnait d'une indifférence peu ordinaire chez la jeune personne.

— Tu parais tout juste heureuse de te retrouver chez nous, dit-il. Que désires-tu donc? Retourner à Koutenaï avec Mac Duff?

— Oh! non, répondit Logan. Je peux trouver le bonheur à New-York.

— Faut-il croire que c'est l'absence de Robert Page qui t'assombrit?... Pourquoi vous êtes-vous brouillés?

— Nous ne sommes pas brouillés. Il ne tiendrait qu'à moi d'être réjouie par sa présence.

— Réellement, c'est un bon garçon, dit madame Hertel, et je suis étonnée...

— Mon Dieu! répliqua la jeune fille avec une sorte de colère, quel intérêt lui portez-vous donc, à celui-là?

— *Tow-head*, les voyages vous réussissent peu, déclara Burton. Les Français vous ont rendu le caractère insupportable.

Comme Logan allait répondre encore, Mac Duff se montra sur le seuil.

— Vous osez paraître devant mes yeux! cria le général, vous qui avez refusé mon invitation, sans doute pour aller retrouver une bien-aimée mystérieuse!

— Aucune bien aimée ne m'attirait hors d'ici, répliqua Mac Duff sans rire de la plaisanterie. Mais je ne suis pas seul : un ami, qui m'attend au salon, désire un entretien avec madame Hertel pour s'acquitter d'un message...

— Mon Dieu! qu'est-il arrivé? dit Chantal en se levant.

— Rien de fâcheux, madame. Seulement, nous désirons, mon ami et moi, que l'entretien soit confidentiel.

— Bon! Je passe dans mon cabinet, fit Burton.

— Et moi dans ma chambre, ajouta Logan. Vous reverrai-je tout à l'heure, oncle Duffie?

— Probablement. J'ai l'intention de finir cette soirée... en famille.

Chantal ouvrit la porte du salon et vit un grand jeune homme debout devant la cheminée. Il était pâle, fatigué, et semblait avoir vingt-cinq ans et même plus, tant sa barbe était déjà fournie. Mais les yeux noirs n'avaient pas changé. Ce regard était le même regard doux, voilé, un peu triste, qu'une pauvre mère abandonnée conservait dans sa mémoire. Et pourtant, comment supposer qu'Hélion pouvait être à cette place..., que cet *homme* était l'adolescent dont la dernière parole vibrait encore, presque enfantine : « Adieu, maman! »

Chantal attendait, pour ne plus douter, un geste, un mot. Hélion, de son côté, crut que sa mère hésitait à lui ouvrir les bras. Ce fut avec un sanglot de douleur, un sanglot d'enfant puni et demandant grâce, qu'il jeta cette seule parole, au lieu de toutes les prières de pardon qu'il avait préparées :

— Maman!...

Il pleurait sans honte, sans retenue, les mains crispées l'une dans l'autre, les yeux fixés sur sa mère avec désespoir. Elle, toute blanche, ne regardait plus rien... Il s'élança pour la soutenir, la voyant chanceler, ne sachant pas encore s'il obtenait grâce. Mais, avant de s'évanouir, Chantal put murmurer :

— Mon petit!... Ah!... mon... cher...

Déjà Mac Duff entr'ouvrait la porte d'une pièce voisine, en criant :

— Venez vite!

Logan parut sur le seuil. D'un geste, il lui désigna Chantal étendue, serrée dans les bras d'Hélion. Puis, sachant que la joie porte en elle son remède le plus sûr, il se retira et vint trouver Burton pour lui raconter l'histoire de... la marquise de Bernaz.

Il ne prévoyait pas, toutefois, la scène qui allait se dérouler derrière lui. D'abord, Logan se crut folle en voyant madame Hertel inanimée sur une chaise longue, et couverte de baisers par Hélion. Mais, quand le jeune homme se détourna de son côté, elle fut bouleversée de voir la parfaite ressemblance de ces deux visages. Aussi n'éprouva-t-elle qu'une surprise médiocre à cette parole :

— C'est ma mère!

Éveillée par ces mots comme par une formule magique, la pauvre créature brisée ouvrit les yeux en souriant. Alors son fils, pareil à ces grands pécheurs qui publiaient leurs fautes à la porte des églises, continua sa confession, toujours agenouillé :

— C'est ma mère; c'est une sainte!... Et moi, par une monstrueuse folie, je me suis tourné contre elle. Je l'ai reniée, réduite au désespoir. C'est à cause de moi qu'elle a quitté la France !...

D'un geste fatigué, les yeux pleins de larmes enfin venues, Chantal posa ses doigts tremblants sur la bouche de son fils :

— Ne dis pas ces choses... Tu t'es repenti... Tu m'as cherchée !... Tu m'as trouvée... Sois béni, mon enfant !...

— Non, maman, je n'ai rien trouvé. C'est M. Mac Duff qui m'a trouvé, lui; qui m'a tiré de l'abîme, qui m'a pris par la main pour m'amener vers vous...

— Ah ! dit-elle, en refermant les yeux et d'une voix plus basse, je comprends tout, maintenant... et je suis bien heureuse que ce soit lui...

Mais elle ne dit pas pourquoi elle était bien heureuse. Au bout d'un moment de silence, elle ajouta :

— Et tu connais ma chère Logan?

— Oui, je la connais... Comme c'est bon d'avoir une mère : on peut tout lui confier!... Maman! Si vous saviez... je l'aime !

En disant ces mots, il voulut prendre la main de la jeune fille, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'elle était entrée. Mais Logan se retira brusquement en arrière, pour fuir ce contact. Sa physionomie bouleversée témoignait un amer désappointement. L'azur de ses yeux était devenu presque noir; jamais Hélion ne l'avait vue ainsi. De sa poitrine soulevée tumultueusement, l'indignation contenue jaillit enfin :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt quel homme vous étiez? Je vous ai vu malheureux : j'ai eu pitié de vous Il y avait sur votre visage une ombre — je sais ce que c'est maintenant — que je prenais pour la tristesse. Et moi, j'ai senti pour vous d'abord une sympathie... et ensuite...

Elle coupa son discours d'un geste violent ; puis, oubliant

devant quel juge elle instruisait le procès d'Hélion, l'impulsive et scrupuleuse créature continua, s'adressant à Chantal :

— Croirez-vous que j'ai manœuvré comme la plus habile des coquettes, — moi, Logan Burton ! — pour donner à ce mauvais fils le courage de me dire : « Je vous aime!... » Je veux oublier, j'oublierai qu'il me l'a dit. Grand Dieu ! je frissonne quand je songe à l'avenir qui l'attend. Que sera sa vie?... Que sera la vie de sa femme?... Oui, c'est une chose effrayante à penser : on a vu des voleurs, des assassins parvenir à la vieillesse, heureux en apparence. Mais le fils ingrat, infidèle, révolté, n'a jamais échappé à sa punition en ce bas monde. lui et les siens, jamais, *jamais!*

Elle avait dit ces mots avec une énergie croissante, les joues en feu, les yeux gonflés de larmes. Chantal, douloureusement impressionnée, répondit sur le ton du reproche :

— Il est singulier, ma chère Logan, de vous voir la plus sévère de nous deux. Que vous a fait mon fils? J'ai pardonné, moi !

— C'était votre devoir : vous êtes sa mère !

A ces mots, la jeune fille disparut, sans doute pour cacher ses larmes. Hélion baisa les mains de madame de Bernaz, et lui dit :

— Ce serait trop beau de vous avoir retrouvée si vite, si facilement ! Les paroles que je viens d'entendre sont la vérité même. Il faut que je sois puni. Mais je peux tout souffrir, maintenant.

Comme Chantal ouvrait la bouche pour répondre, Burton parut. Il était seul, et, sur son visage, on voyait une froideur glaciale qui ne lui était pas ordinaire :

— Ah ! madame la marquise ! fit-il en s'inclinant. Si j'avais su !... Pourquoi n'avez-vous pas eu confiance?

— Qu'auriez-vous fait de plus pour moi? répondit-elle. Mais je ne voulais pas diminuer à vos yeux ce que j'ai de plus cher ici-bas : mon fils !

Burton, sans répliquer, serra la main d'Hélion ; mais la rude franchise du vieux soldat l'empêchait de dissimuler sa contrainte, pour ne pas dire plus.

— Vous allez faire un séjour parmi nous? demanda-t-il, affectant de mettre la conversation sur un terrain banal.

— Oh! fit le jeune homme, je suis une sorte d'émigrant. Dès demain, je travaillerai : on m'envoie faire un stage dans une fabrique des environs.

Puis, se tournant du côté de sa mère :

— Il faudra que j'habite un peu loin. Mais nous nous verrons le plus souvent possible.

— Sois sans crainte, répondit-elle en souriant : nous nous verrons tous les jours, et plusieurs fois par jour.

La pendule sonna minuit.

— Il faut déjà nous quitter, dit la marquise. Préviens le major que je désire le voir demain.

— Il attend votre fils pour l'accompagner, annonça Burton.

— Je m'en doutais, fit Chantal. Je le connais!

Hélion prit sa mère dans ses bras. Elle lui dit, après l'avoir regardé longtemps :

— Bonsoir, trésor de mon cœur! Je te bénis.

Puis, d'une voix plus grave :

— Et ton père?

— Ah! mon pauvre père... Il est changé, vieilli, malheureux. Que deviendra-t-il?

— Crois-tu que je ne saurai pas faire mon devoir?... Va, chéri, à demain! Quelle douce parole!

Dans la matinée suivante, Mac Duff se présenta devant la marquise. Elle lui dit ces simples paroles, en lui tendant les deux mains :

— Jusqu'à la tombe, vous serez mon ami le plus cher. Puissiez-vous être heureux, à votre tour!

— Je ne puis pas être heureux, fit-il; mais vous l'êtes : cela suffit.

Sans s'attendrir davantage, ils parlèrent d'Hélion, de son amour pour Logan et du brusque changement survenu dans dispositions de la jeune fille.

— Il faut bien avouer, dit Mac Duff, que l'idéal de cette enfant subit une atteinte grave. D'autres qu'elle seraient aveuglées par l'amour : mais vous la connaissez depuis longtemps : son âme est un composé d'enthousiasme et de justice. Elle n'a pas étudié comme moi Hélion et les alentours de sa vie : elle ne peut comprendre qu'il ait pu faire ce qu'il a fait sans

avoir un cœur méchant. Vous étiez loin et l'ennemi était sur les lieux ; — c'est de Fischel que je parle. — Votre fils n'entendait qu'une voix... On a endormi sa conscience, travesti à ses yeux l'équité... Oh ! les séparations !... Mais aujourd'hui sa conscience est éveillée : ce sera un homme de bien.

— Sera-t-il très malheureux? demanda la marquise. Aime-t-il sérieusement Logan?

— Je le crois. La preuve c'est qu'il ne veut pas la revoir, et je l'approuve. Il va se loger à Brooklyn, où se trouve sa fabrique. Burton vous laissera toute la liberté nécessaire pour des entrevues fréquentes...

— Pour des entrevues! interrompit Chantal. Croyez-vous que je vais rester chez les Burton, pendant que mon fils est à quelques pas de moi? Non : dès demain nous vivrons ensemble. D'ailleurs, on a été dur pour lui dans cette maison : je m'y sentirais glacée.

— Ne précipitez rien. Vous avez un abri commode chez des gens qui vous aiment.. Et puis, il y a la question d'argent. Vous ne soupçonnez pas les rigueurs de la vie dans un logement de faubourg, avec l'obligation d'épargner la dépense.

Mais madame de Bernaz refusa de rien entendre. Sans perdre une minute, elle vit Burton, lui conta loyalement l'histoire des deux jeunes gens, il lui fit part de sa résolution qui fut, pour tout dire, acceptée d'assez bonne grâce. Le général voyait sa fille malheureuse, et pensait que l'oubli du roman ébauché viendrait plus vite, après l'éloignement de tout ce qui rappelait des souvenirs malencontreux. Quant à Logan elle-même, la décision de son amie lui causa plus de joie que de chagrin, bien qu'elle n'en laissât rien voir. Elle avait proscrit Hélion dans un premier mouvement de révolte : mais, torturée sans le dire à personne, elle souffrait moins à la pensée que *lui*, du moins, aurait une mère pour le soutenir. Cependant, comme il arrive souvent en ce monde, ses généreux sentiments ne furent pas compris : les plus exquises natures ne sont pas les plus faciles à pénétrer. Ainsi la marquise de Bernaz quitta les Burton avec un léger froissement de cœur. Loin d'admettre qu'on pût blâmer son fils, même pour sa conduite passée, elle entendait que tout le monde l'admirât. Telles sont les véritables mères.

Pendant ce temps-là, Mac Duff battait certains quartiers de Brooklyn et trouvait le logement désiré. Les pièces n'étaient pas grandes, mais la vue était superbe : toute la rade et la statue de la Liberté, colossal présent de la France — qui ne voit pas toujours la liberté dans ses proportions justes.

Les choses vont vite sur l'autre bord de l'océan. Deux jours plus tard, Chantal inaugurait son ménage. Même elle avait un invité, qu'elle ne devait pas sans doute revoir de sitôt. Mac Duff partait le lendemain pour Koutenaï. Aussi, malgré leurs efforts, la mère et le fils laissaient voir leur tristesse.

— Hélion, dit le major, comment pouvez-vous ne pas sourire, ayant votre mère en face de vous ?

— Il faudrait pouvoir oublier ce que je lui coûte ! Elle était riche, ou, du moins, elle vivait comme une femme riche. Comparez cette maison à la maison qu'elle abandonne, ce dîner au dîner qui l'attendait ce soir...

Chantal, pour toute réponse, prit un morceau de pain et y posa ses lèvres.

— C'est toi qui l'as payé ! C'est toi qui me nourris, maintenant !... Quel festin je vais faire !... Si, seulement, tu étais heureux !

— Je suis très heureux, affirma le jeune homme, — avec un sourire qui faisait songer à certains soleils d'hiver luttant contre la brume.

— Nous sommes tous très heureux, c'est évident, conclut Mac Duff. Vous, mon ami, vous débarquerez en France dans quelques mois, au bras de votre mère ; et, si tout va bien, l'affaire où vous êtes employé vous conduit à la fortune. Quant à vous, madame, voilà vos épreuves terminées : je parle des plus dures. Moi, je retourne à mon existence de sauvage, pour laquelle manifestement Dieu m'a créé. N'imitons pas, mon cher Hélion, ces fillettes qui pleurent au sortir d'un songe où des ailes avaient poussé à leurs épaules. Nous ne sommes pas des anges, mais de pauvres humains qui doivent marcher, si dure que soit la route. Nous marcherons courageusement. Ne vous plaignez pas, vous deux qui cheminerez appuyés l'un sur l'autre... et souvenez-vous quelquefois du vieux Mac Duff.

Sans répondre, Hélion et la marquise le regardèrent avec des yeux humides. Ces yeux se ressemblaient comme deux

répliques du même tableau. Mais, en ce moment, une étincelle brillait dans les yeux féminins, qui n'était pas dans les autres : Mac Duff eut la joie de découvrir cette différence. Quand il se retira, deux heures plus tard, il emportait cette vision, résigné à n'avoir pas d'autre bonheur jusqu'à la fin de sa vie.

Le lendemain, avant de prendre sa place dans le train du Pacifique, il monta un instant chez son vieux camarade.

— Vous trouverez mon père sur le quai, lui dit Logan. Ainsi donc, vous partez?

— Oui, enfant. Je n'ai plus rien à faire en ce monde civilisé. Au revoir!... Amis pour toujours, n'est-ce pas?

— Pour toujours, oncle Duffie, bien que je vous doive ma première désillusion.

— Ah! ma chère Logan, on voit bien que vous n'avez pas dîné avec *eux* hier soir. J'ai pris là comme un bain de tendresse. Enfin!... Je vous souhaite de ne découvrir jamais que des perfections dans Robert Page.

La jeune fille, au lieu de répondre, demanda :

— Je voudrais savoir si vous partez... toujours aussi malheureux. Vous me jugez digne d'avoir votre secret, n'est-ce pas?

— Oui, ma chère petite, et je suis heureux que vous l'ayez, malgré vos dix-huit ans... Plaignez-moi!

XX

Peu de jours après, Chantal dit à son fils, qui partait pour l'usine :

— Je crains de remuer en toi certains souvenirs, certains songes de la vingtième année, pauvre ami! Cependant, je ne peux agir à ton insu ; conseille-moi. J'ai quitté les Burton un peu brusquement. Il est vrai qu'on a été dur... Mais la bouderie est-elle une attitude digne pour des gens comme nous? Je ne le pense pas ; je voudrais voir... ces anciens amis, ne fût-ce que pour leur dire combien je suis heureuse. Comme je voudrais pouvoir le dire au monde entier!

— Pauvre maman! C'est la réhabilitation du failli que vous voulez faire.

— Pourquoi pas? Tes dettes sont payées, bien payées!

— Oh! pas encore! Mais elles le seront, je vous le jure... Eh bien! maman, allez voir les Burton. Vous pourrez dire à notre ancienne amie que la vérité, comme toujours, est sortie de ses lèvres : dès ce bas monde, je suis puni.

— Patience! Tu n'as pas vingt-quatre ans. On oublie, à ton âge.

— On n'oublie pas Logan Burton, et vous le savez bien. Croyez-vous que je ne vois pas qu'elle vous manque? Elle vous manquera toujours, parce qu'on ne peut plus se passer d'elle quand on l'a connue. Vous ne dites pas non, car vous ne savez pas mentir. Mais je ne me plains pas. Je ne veux même pas que vous me plaigniez. Vous êtes là! J'ai payé mon bonheur, c'était trop juste. Je ne crois pas l'avoir payé trop cher.

Il mit un long baiser sur le front de sa mère et partit. Chantal se dit à elle-même :

« Hélion voit juste : *elle* me manque. Je pense à elle cent fois par jour. L'appeler ma fille!... Quel rêve!... Mon Dieu! pourquoi gâter toujours son bonheur par des rêves impossibles! »

Miss Burton était chez elle et sauta au cou de la visiteuse.

— Comme vous êtes bonne d'être venue! s'écria-t-elle. Je mourais d'envie d'aller vous voir. Mais... j'hésite à croire que mon père eût approuvé cette visite.

— Pourquoi? demanda la marquise fièrement.

— Oh! parce que... parce qu'il en veut à une méchante amie qui nous a quittés. La connaissez-vous? Elle s'appelait... madame Hertel.

— Je la connais encore, dit la marquise. Elle n'a pas changé. Vous lui manquez terriblement, votre père et vous. Mais elle a maintenant des devoirs nouveaux. Et puis... elle est si heureuse!

— Vraiment! Vous êtes heureuse?

— Plus qu'au jour où Dieu m'a donné mon fils pour la première fois! Quelle journée que celle d'hier! C'était dimanche : *il* a été à moi sans partage. Nous avons prié ensemble, je l'ai promené toute l'après-midi et nous avons dîné

en tête à tête dans une petite auberge de Harlem. Croiriez-vous qu'on le prenait pour mon mari?

— Je le crois sans peine : vous avez rajeuni de dix ans. Et lui semble si vieux..., pour son âge! Moi, tandis que vous aviez du bon temps, je suis restée à la maison et me suis ennuyée d'une façon mortelle.

— Pauvre Logan!... Ce n'est pas ma faute.

— Comme vous dites cela froidement! Vous ne m'aimez plus!

En parlant ainsi, la jeune fille essuyait une larme.

Tout émue en la voyant pleurer, celle qui avait été sa seconde mère la prit dans ses bras :

— Chère enfant! Je vous aime plus qu'aucune créature... après mon fils.

Quelques jours après, Burton et Logan entraient chez madame de Bernaz, à l'heure où ils étaient certains de la trouver seule. Trop généreuse pour faire à son amie l'injure de la plaindre, Logan retint sur ses lèvres l'exclamation que lui arrachait la vue du logis plus que modeste. Mais Chantal comprit ce silence et le regard navré de la visiteuse. Elle dit, avec un beau froissement d'amour-propre maternel :

— Que m'importe tout le reste? J'ai mon fils! Mon rêve s'est réalisé. Mes craintes se sont évanouies. Il m'aime : il a du cœur : il sait souffrir; c'est un homme! Les influences mauvaises ne l'ont pas amoindri. Et comme il travaille pour vivre! et pour faire vivre sa mère!

Logan avait apporté des roses magnifiques — une rareté dans cette saison d'automne. — On finit par trouver un vase où elle disposa son offrande, avec le tendre soin qu'elle mettait toujours à manier les fleurs. Mais, par hasard, sans doute, le vase était placé devant une photographie d'Hélion. Le général, pendant ce temps-là, disait à la marquise :

— Que vous ayez pardonné, je le conçois. Mais vous avez pardonné trop vite. Je sais tout maintenant. On vous avait arraché le cœur de la poitrine.

— Si vous aviez entendu cette parole qu'*il* m'a dite : *Maman*!... Ces deux syllabes ont guéri ma blessure, comme par miracle.

— J'ai fait la guerre, et je sais par expérience que les

blessures se rouvrent, dit Burton, resté froid. Puissiez-vous ne pas l'éprouver quelque jour !

— Bien des tristesses m'attendent, répondit Chantal. Même le présent n'est pas sans douleur. Mais je ne crains rien de mon fils... Parlons d'autre chose, voulez-vous?

On parla de Mac Duff, qui avait écrit de Koutenaï. Là, tout marchait comme à l'ordinaire. Cependant il y avait une nouvelle : Nicolaus avait un fils, dont le major était parrain. Celui-ci ajoutait :

« Ces braves gens eussent souhaité d'avoir madame Hertel pour marraine. C'était un peu difficile... Mais le nouveau-né se nomme Hélion. »

Logan, durant toute cette visite, parla peu. Elle ne pouvait tenir en place dans son fauteuil, et tournait dans la pièce, regardant un objet, puis revenant à ses roses pour redresser une tige ou faire valoir une fleur bien épanouie. Elle promit, en se retirant, d'autres visites; mais elle n'a jamais revu et ne reverra, sans doute jamais, le petit logement de Brooklyn...

Hélion, de retour chez lui, donna, comme toujours, un long baiser à sa mère.

— Êtes-vous sortie? lui demanda-t-il.

A ce moment, il vit la gerbe fleurie qui s'épanouissait orgueilleusement au milieu de la table. Nulle question ne sortit de sa bouche; même il évita de s'approcher pour sentir le parfum de ces roses, qu'il reconnaissait pour les favorites de Logan. Après un recueillement de quelques secondes, il fit un geste, comme pour se vaincre : mais son courage n'était pas le plus fort. Il jeta ses bras autour du cou de la marquise, appuyant son front sur l'épaule maternelle. Chantal avait compris.

— Tu vois, dit-elle, comme c'est bon d'avoir une mère, à certaines heures. Mais je suis donc destinée à souffrir toujours à cause de toi !

— Maman!... Ce n'est plus vous qui êtes torturée, maintenant !

— Ah!... je regrette le temps où j'étais seule à souffrir, pendant que tu étais heureux !

— Quelle dure parole! Je n'ai jamais été heureux sans vous; pas une heure, pas une minute!... Et jamais je ne me sentirai tout à fait malheureux avec vous.

— *Amen!* répondit Chantal.

Mais, de toute la soirée, le nom de Logan ne fut pas prononcé.

Le lendemain, Hélion se rendit à l'usine comme à son ordinaire, il en revint presque aussitôt, la physionomie bouleversée.

— Qu'y a-t-il? demanda la marquise.

— En arrivant au bureau, j'ai trouvé une lettre de mon père. Il est malade.

Chantal prit le papier en fermant les yeux. Elle frémissait encore au souvenir de certaines douleurs que lui rappelait cette écriture.

« Hier soir, mandait Maxime, le pied m'a manqué, je ne sais comment, et j'ai fait une chute dans ma chambre. Je n'ai senti aucun mal sur l'heure, mais aujourd'hui, je souffre dans un côté de la figure, et j'ai le bras gauche hors de service. Guimard dit que ce n'est rien, et j'ai voulu t'écrire moi-même pour ne pas t'inquiéter. Malgré tout, je n'aime pas te sentir si loin. Je suis tout seul... Au revoir, écrire me fatigue. — Ton père. »

Tandis que Chantal parcourait ces lignes, son fils ne la quittait pas des yeux, craignant, au fond du cœur, de la trouver trop calme, sinon indifférente. Mais il vit bientôt qu'elle éprouvait une violente émotion. Elle demanda :

— Que faire? Devons-nous partir? Comment savoir si c'est sérieux?

— Voilà, dit Hélion, une lettre du docteur Guimard. C'est un ami pour nous...

— Un ami!... Et il n'a pas télégraphié!...

— Il s'en explique dans sa lettre.

« Mon ami, écrivait Guimard, il ne faut pas vous faire d'illusion : votre père vient d'avoir une légère attaque. J'allais vous télégraphier, mais vous seriez parti et, dans votre situation, il faut regarder à un voyage inutile. Je voudrais vous laisser finir votre stage. Pour le moment, tout péril est passé. Nous pouvons avoir devant nous deux ou trois ans de répit : tel est mon espoir. Inutile de vous dire que votre père est soigné aussi bien qu'un homme peut l'être. Je m'occupe de tout.

Chaque semaine, vous aurez un bulletin. Si j'éprouve une inquiétude, je vous rappellerai par le câble : comptez sur moi. Votre père ne se doute de rien. Un retour précipité lui donnerait un mauvais choc; il n'en faut pas. Attendez donc, et à bientôt. »

La marquise dut avouer que le conseil de Guimard était celui de la prudence. Mais quelle rude épreuve que tout un hiver passé dans l'incertitude du lendemain!

« Je suis condamnée, se dit Chantal, à ne connaître jamais le repos de l'esprit. »

L'épreuve, cependant, dura moins longtemps que ne l'avait supposé Guimard lui-même. Peu de jours après sa lettre, un câblogramme trancha toute hésitation :

« Nouvelle crise. Aucun espoir. »

Madame de Bernaz et Hélion commencèrent leurs préparatifs sans pouvoir hâter leur départ : le plus prochain bateau ne quittait le port que dans deux jours. Burton, averti de la catastrophe, accourut avec sa fille, qui montra toute son amitié des anciens jours envers madame Hertel. Mais lorsqu'elle rencontrait les yeux d'Hélion, elle éprouvait un trouble qui eût passé moins inaperçu en d'autres circonstances. Le général demanda, voyant que la plupart des meubles avaient disparu :

— Vous ne comptez donc pas revenir?

— Jamais ! dit Hélion. L'Amérique ne m'a pas porté bonheur.

Comme il achevait ces mots, le regard de sa mère lui répondit par un reproche.

— Maman, pardonnez-moi, dit-il en lui baisant la main : je vous ai retrouvée en Amérique... Mais que de tristesses mêlées à cette joie!

Ils s'embrassèrent, les yeux humides. Il y avait, malgré tout, du bonheur dans ces larmes; et miss Burton en fut vivement frappée. Le père et la fille se retirèrent, promettant d'être sur le quai pour embarquer leurs amis, le lendemain.

Rentrée à la maison, Logan écrivit une longue lettre au major :

« Tout arrive! disait-elle en finissant. Vous prétendiez que

je possède la seconde vue? Eh bien, j'ai toujours *vu* que l'oncle Duffie ne serait pas malheureux jusqu'à son dernier jour. Et, puisque nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, j'ajoute que j'ai *vu*, un certain soir, dans le salon de ma tante à l'Hôtel Chatham, quel est, pour moi, le seul bonheur possible. (Et dire que j'avais juré mes grands dieux à madame Hertel que je ne serais jamais la femme d'un Français!...) Voilà pourquoi au retour de Robert Page, — car il a fini par revenir, — et quand il m'a fait sa demande, me croyant sans doute revenue de mes égarements, je n'ai pas hésité plus que la première fois : je ne serai pas Mrs Page.

» Tout arrive! Ma grande colère contre *quelqu'un* est passée. Je viens de le voir embrasser sa mère ; il n'y a pas à s'y tromper : c'est un bon fils! Le général avouait en les quittant : « Ce jeune homme a du cœur, après tout! » Quel changement, depuis le fameux soir, l'horrible soir, où le même général disait, en sacrant dans sa moustache : « Mauvais gamin!... » Non, il n'est pas mauvais! Quant à avoir été... bien jeune, impossible de le disculper sur ce point. Mais il paraît qu'on vieillit.

» Au revoir! Songez-vous qu'un jour viendra, si Dieu est bon, où il me faudra perdre l'habitude de vous appeler : « oncle Duffie! » L'oncle sera devenu quelque chose de mieux. Cherchez quoi — et comment! »

L'heure du départ était venue. Burton causait sur le pont du paquebot avec le jeune Bernaz.

— Quel voyage lugubre! dit Hélion. Mon père est-il mort déjà? Meurt-il à cette minute même où je vous parle? Je n'ai pas d'autre pensée ; et, pendant plus d'une semaine, je n'en aurai pas d'autre! Malheureux père! Un étranger, peut-être, lui a fermé les yeux.

— Ce n'est pas votre faute, répondit Burton. Et surtout ce n'est pas la faute de la meilleure, de la plus dévouée des femmes. Je la plains : car elle aura le cœur assez généreux pour souffrir beaucoup.

Dans l'étroite cabine, Chantal et sa jeune amie, enlacées comme deux sœurs, échangeaient leurs adieux. Une cloche donnait aux personnes venues pour accompagner leurs amis

le signal de quitter le navire : il fallait se séparer. Madame de Bernaz posa ses lèvres sur les cheveux d'or :

— Chère enfant! Nous reverrons-nous en ce monde?... Je vous aime bien, et je vous aimerai toujours.

Logan approcha ses lèvres de l'oreille de la marquise et lui murmura d'une voix légère comme un soupir :

— Appelez-moi *Tow-head*.

— Pourquoi? demanda Chantal en tressaillant. Vous me l'avez défendu jadis. L'avez-vous oublié?

— Oh! je me souviens. J'ai dit que ma mère seule peut me donner ce nom. Mais — la voix devint un souffle imperceptible — vous serez ma mère... à moins que ce ne soit *lui*, maintenant, qui me repousse!

— Mais vous aviez peur qu'il ne soit puni en ce monde, lui et les siens...

— S'il doit souffrir, dit Logan, je souffrirai avec lui. Un peu plus tard vous lui répéterez cette parole. Et vous ajouterez : « Elle dit que cela vaut mieux pour elle que d'être heureuse avec un autre. »

XXI

La neige de deux hivers a dépoli le marbre sous lequel repose Maxime de Bernaz, à quelques pas du château, fermé et désert. Le riche industriel qui avait acquis le domaine subit maintenant, à son tour, l'épreuve de la mauvaise fortune : encore une fois le domaine est en vente chez Dubigeon, notaire à Chambéry.

Un seul amateur est présent dans le cabinet de l'homme de loi; mauvais présage pour les enchères qui vont s'ouvrir! Dubigeon cause à voix basse avec les créanciers réunis pour se partager le prix de vente.

— Il est à regretter, dit l'un d'eux, que le jeune marquis de Bernaz soit en Amérique. C'était l'acquéreur désigné pour le château dont il porte le nom.

— Oui, réplique un autre. Ce jeune homme possède une grosse fortune par son mariage. On aurait fait monter les

enchères, en y mettant quelque adresse. Une terre de famille, cela se paye!

— Voilà, répond le notaire, des intentions fort bienveillantes en faveur de l'héritier du nom! C'est dommage qu'il ne se présente pas pour vous en remercier.

— Il est prévenu, cependant?

— Je l'ai prévenu moi-même, affirme Dubigeon, ainsi que sa mère, aujourd'hui remariée au colonel Mac Duff.

— Et vous n'avez reçu aucune réponse?

— Pas la moindre lettre, pas le plus petit télégramme.

— Qui est ce monsieur, assis là-bas, dans un coin?

— Je ne lui ai pas demandé son nom.

Le notaire a dit vrai sur tous les points. Il a envoyé une affiche au marquis de Bernaz, ingénieur à New-York; une, à « madame la colonelle Mac Duff », en garnison au fort Hamilton, à peu de distance de son ancien logement de Brooklyn. Ni la poste ni le télégraphe n'ont rien apporté à Dubigeon, et, quand l'inconnu est entré dans son étude, la veille au soir, il ne lui a pas demandé son nom... Il le savait peut-être.

Les enchères sont ouvertes; nul ne dit mot. Le château coûte cher d'entretien et n'est entouré que de terres insignifiantes. Les créanciers le savent bien. Ils regardent l'inconnu qui se tient coi, en homme que rien ne presse.

Une première fois, on baisse le prix. L'inconnu s'agite; ses yeux sont brillants: mais il n'a rien dit encore. Dubigeon, très grave, presque solennel, propose un nouveau chiffre, plus modéré que le précédent. L'inconnu, cette fois, couvre l'enchère. Un premier feu, un deuxième, un troisième sont allumés. Aucune voix ne s'est fait entendre.

— Monsieur, proclame Dubigeon solennellement, vous êtes adjudicataire. J'ai besoin de savoir à quel nom je dois rédiger l'acte.

Alors l'inconnu s'avance, la main tendue :

— Mon cher Dubigeon, dit-il, vous vous en doutez bien un peu. Écrivez, je vous prie, que le château de Bernaz est acheté par madame Marie-Florence-Logan Burton, épouse de Jean-François-Hélion, marquis de Bernaz, ici présent.

LÉON DE TINSEAU.

EN CORSE

I

LA POLITIQUE FAMILIALE

Sur le continent, bonne ou mauvaise, sympathique ou haïssable, la politique a pour base des idées générales. Elle a pour idéal la forme républicaine ou monarchique, césarienne ou parlementaire, voire la négation, un peu bruyamment affirmée en ces derniers temps, de toute forme de gouvernement. Dans l'île, elle n'est ni républicaine, ni monarchique, ni anarchique, ni même impérialiste. Elle est *familiale*. L'individu, une fois majeur et promu citoyen, reçoit d'une famille son opinion toute faite. Il est, par ordre exprès, nuancé blanc, tricolore ou rouge. Ainsi considéré, il devient, désormais, moins un homme qu'une chose — un simple bulletin de vote.

En Corse, le mot famille n'évoque point, comme ailleurs, l'idée d'une paisible agrégation d'individus issus du même sang, vivant sous le même toit, assez indifférente à ce qui se meut

hors de son cadre et n'en désirant point sortir. Elle est en réalité une association politique, avide de paraître dans la vie publique et de s'y tailler de haute lutte la large place, ayant, comme la *gent* romaine qu'elle rappelle en plus d'un trait, ses *clients*, qui sont ou de simples individus isolés ou d'autres familles qu'elle est parvenue à entraîner dans sa sphère d'action. L'existence de ces associations est aussi ancienne que celle de l'île. Un rôle considérable, presque prépondérant, leur appartient dans son histoire, faite, pour ainsi parler, de leurs rivalités, de leurs luttes âpres, sanglantes, funestes pour la patrie dont elles voilaient l'image. Elles ont été pour les Génois un puissant instrument de règne, l'obstacle constant sur lequel se brisèrent les généreux efforts de l'Indépendance. Il faut reconnaître que ces rivalités ont bien perdu de leur acuité. Si, de temps à autre, plus d'un village est le théâtre des pires excès, provoqués par l'animosité des petits clans qui s'y disputent l'influence, les grandes familles ont depuis longtemps renoncé à se mesurer les armes à la main.

Disons-le tout de suite, nous ne sommes point en principe l'ennemi du gouvernement familial. Il peut avoir ses avantages et ses défauts, mais il ne nous semble pas qu'en Corse la somme des avantages l'ait emporté sur celle des défauts. Et d'abord demandons-nous ce que sont ces grandes familles, sur quels textes, sur quels titres, elles fondent leur prétention à l'hégémonie. Les titres attachés ailleurs à l'aristocratie de naissance, au souvenir des longs services rendus par les aïeux, ou puisés dans l'aristocratie de fortune, ces familles ne les invoquent pas plus qu'elles ne les possèdent. Il n'y a point ici d'aristocratie proprement dite, et, s'il reste encore des descendants des grands acteurs de l'épopée insulaire, ils ne figurent guère sur la scène publique, ils vivent dans l'obscurité du hameau natal ou végètent dans quelques fonctions secondaires sur le continent. Il n'y a pas davantage d'aristocratie de fortune — de ploutocratie — en un pays où la grande propriété industrielle ou agricole est ignorée. Les familles dont nous parlons, les *Magnats* comme on les appelle, sont de pure race plébéienne. Elles étaient, pour la plupart, inconnues il y a cent ans. Mais leurs fondateurs se sont distingués dans la métropole : ils y sont devenus généraux, maréchaux, préfets,

ministres, voire premiers ministres. Comme tels, ils ont détenu une portion appréciable de la puissance publique, et ils en ont fait profiter sous une forme ou sous une autre une fraction de leurs concitoyens insulaires. Une clientèle s'est créée de ce chef, que les héritiers, les descendants des familles ont diminuée ou augmentée, qui s'est fondue dans leurs mains inhabiles ou qui, à l'inverse, par une intelligente et patiente stratégie, s'est développée au point d'embrasser, au moins pour l'une d'entre elles[1], l'île presque tout entière.

Des intérêts privés y ont trouvé leur compte, mais l'intérêt général n'y a guère rencontré le sien. Le développement moral et matériel de l'île et de ses habitants n'a jamais préoccupé les familles que dans la mesure où il pouvait servir leur ambition. Tel progrès sur le point d'être réalisé, telle réforme à la veille d'aboutir, se sont heurtés à leur opposition sourde, mais opiniâtre, comme ayant le tort impardonnable de contrarier certaines de leurs combinaisons et de leurs visées. Nous ne faisons pas ici de polémique, et nous devons autant que possible éviter les personnalités. Pourtant, on peut sans trop d'inconvénient citer quelques noms. Ce sont, aussi bien, des noms marquants, ceux d'hommes qui ont brillé d'un vif éclat sur le continent par des services rendus à l'État. Or, la famille de l'illustre maréchal Sébastiani, durant les dix-huit années du gouvernement de Juillet, au cours desquelles on peut dire sans exagération qu'elle fut maîtresse de la Corse, ne s'est pas conduite selon des procédés différents de ceux qui viennent d'être notés, et ces procédés, pieusement recueillis sous l'Empire par les familles des Pietri, des Gavini, des Casabianca, administrateurs distingués ou hommes d'État éminents, ont trouvé des imitateurs tout aussi consciencieux dans les familles qui monopolisent aujourd'hui la faveur et le crédit.

On comprend que le simple souvenir des services rendus par une famille ne suffise pas à soutenir son influence. La reconnaissance d'un bienfait, croyons-en La Rochefoucauld, n'est souvent que l'art de s'attirer de nouveaux bienfaits... C'est donc par un apport non interrompu de services que la

1. La famille Gavini.

famille maintient ou étend sa clientèle. L'élection à ses divers degrés, celle qui fait les députés et les sénateurs, comme celle d'où sortent les conseillers généraux et les conseillers municipaux, constitue l'instrument de gouvernement par excellence, et c'est à lui assurer toute sa trempe, à le doter de toute sa précision, que les hauts dignitaires du patronage corse doivent par-dessus tout s'appliquer. Nous touchons ici du doigt le vice le plus frappant de ces puissantes associations, qui, avec une bien autre intensité que ne sauraient le faire de simples individualités, même considérables, entretiennent au sein de la population cette *malaria* politique, cause d'épidémies morales meurtrières. Les conseils généraux ou locaux sont renouvelés tous les trois ans, la Chambre et le Sénat tous les quatre ans. En réalité, la période électorale est toujours ouverte, et la lutte à l'état permanent, principalement dans les petits groupements ruraux, ces ruches de l'oisiveté tapageuse, du *far niente* en travail constant de conciliabules et de cabales.

Nous entrons dans un village — le premier venu. On est au mois d'avril, c'est-à-dire à une date très éloignée des élections municipales qui n'auront lieu que dix mois plus tard — en février. Un groupe d'hommes est sur la place discutant avec animation. A quelque distance, un autre groupe s'est formé, non moins échauffé. Du poste d'observation où nous sommes placé, nous percevons distinctement les conversations. Ce sont les élections *prochaines* qui en sont le thème. On ratiocine et on vaticine ferme sur les chances des candidats, dont les listes sont déjà arrêtées il y a beau temps. Les deux groupes se promènent, se coudoient, se croisent, sans se mêler, échangeant de temps à autre des regards de défi... Ce sont les deux partis, les Capulet et les Montaigu de la commune, parmi lesquels on chercherait malaisément, la passion politique excluant impitoyablement toutes les autres, une Juliette et un Roméo. En temps ordinaire, les hostilités ne se manifestent guère que par des gestes ou des paroles plus ou moins comminatoires. Mais, le décret convoquant les électeurs une fois paru, les animosités longtemps contenues font explosion devant l'urne béante et, comme elles ont des armes à leur service — des armes qui tuent sûrement maniées

par les paysans corses — on juge aisément des excès qui se peuvent produire. Un de nos amis, insulaire de mérite, avait longtemps habité le continent où il s'était créé une brillante situation durant laquelle il avait eu l'occasion de rendre quelques signalés services à ses compatriotes, à ceux d'entre eux notamment qui faisaient partie de son canton natal. Il eut un jour l'idée, — féru d'un de ces rêves électoraux qui hantent parfois les cerveaux les mieux constitués, — de poser dans ce canton sa candidature au conseil général. A peine arrivé dans son village, il se heurte à une troupe d'hommes d'aspect farouche, armés de pied en cap, qui l'entourent et l'acclament avec fureur. C'étaient ses partisans... L'un d'eux, plus truculent encore que les autres, leur chef sans doute, lui dit à l'oreille en lui désignant du doigt son compétiteur : « *Allora, u tumbemu*? (Alors, nous le tuons?) ». Notre ami répondit par un haut-le-corps suffisamment expressif, remercia néanmoins — il était diplomate — mais reprit le jour même le chemin du continent, guéri pour jamais de toute ambition électorale dans sa patrie.

L'affaire de Soccia, dont retentissait, l'année dernière, le prétoire de la cour d'assises de Bastia, est tout à fait suggestive. On y pourra voir la synthèse des élections corses où s'épanouissent dans toute leur beauté la surexcitation des appétits, le dédain de la loi et du droit, le culte exclusif de la force. Quatorze accusés comparaissaient, le maire de Guagno en tête (Guagno est l'un des chefs-lieux de canton les plus importants de l'arrondissement d'Ajaccio), sous l'accusation d'assassinat de deux gendarmes. L'ami du maire, Poli, était candidat au conseil d'arrondissement. Victorieux dans trois communes sur quatre dont se compose le canton, il était néanmoins distancé par son concurrent, le maire d'Orto, — cette dernière commune ne lui ayant donné qu'un faible chiffre de suffrages. Le parti vaincu décida, après une courte délibération et à l'unanimité, qu'on s'opposerait par tous les moyens à ce qu'il fût tenu compte du procès-verbal d'Orto dans le recensement général des votes.

En effet, une bande de cinquante-deux hommes, dont trente-quatre armés de fusils, se dirige, le maire de Guagno en tête, sur le village de Soccia, pour gagner ensuite Orto.

Les habitants de Soccia, prévenus, s'alarment. Le maire de cette localité prend un arrêté interdisant à tout individu en armes de pénétrer sur le territoire de la commune, et il charge les gendarmes d'en assurer l'exécution. L'un d'eux va lui-même donner lecture de l'arrêté au maire de Guagno qui s'écrie en s'adressant à ses hommes : « Ni cet arrêté, ni les gendarmes, ni les habitants de Soccia ne m'empêcheront d'entrer dans le village. Le sang coulera. » Et, de fait, le sang coule, et coule, hélas ! abondamment. Les gendarmes Sala et Ferrand tombent frappés mortellement, sans même avoir fait usage de leurs armes, et sur la simple, mais ferme adjuration adressée par eux aux Guagnais de respecter la légalité. Le jury ne se montra pas impitoyable. La condamnation la plus sévère fut celle des travaux forcés à perpétuité infligée au maire de Guagno. Les accusés pouvaient invoquer, à leur décharge, un état d'esprit général qu'ils n'avaient pas créé, qui préexistait de longue date aux événements de Soccia, que les politiciens de haut vol se plaisent à entretenir pour leur plus grande gloire, et qui fait du département insulaire, en temps d'élection, — en tout temps même — un foyer d'agitation et de troubles.

Les élections ne rapportent pas uniquement des honneurs. Elles ont des profits plus tangibles, des résultats sonnants et trébuchants. En politique, a-t-il été dit, on a souvent l'opinion de ses intérêts : et souvent aussi, on a les intérêts de son opinion. L'insulaire a supputé, avec toute la sagacité d'un rural de Basse-Normandie, l'avantage qu'il peut avoir à s'attacher à une famille. S'il lui apporte tout son dévouement — un dévouement qui ne reculera pas devant ses conséquences les plus extrêmes (ce qu'on ne voit guère en pays normand) — il ne le lui apporte pas sans quelque retour appréciable pour lui ou pour les siens. Pourrait-il faire autrement? Il est pauvre, il est besoigneux. Afin de maintenir compacte et sûre l'armée de ses partisans, une famille n'a d'autre parti à prendre que de s'adresser aux faveurs du pouvoir central. C'est là que, sûrement, elle trouvera la manne qu'elle distribuera ensuite à tous ces dévouements affamés, comme aussi l'arme, — suspension, révocation d'emplois, envois en disgrâce sur le continent, — avec laquelle elle frappera ses ennemis.

Aussi la Corse a-t-elle toujours été essentiellement gouvernementale sous les régimes les plus divers. Légitimiste pendant la Restauration, orléaniste avec la branche cadette, républicaine en 1848, napoléonienne sous le second empire. S'il lui est arrivé de faire mine grise à la troisième république à ses débuts, c'est que cette dernière lui paraissait vouée, comme ses devancières, à un prochain étranglement, et l'étrangleur indiqué, aux yeux des compatriotes de Bonaparte, n'était-il pas l'héritier de ceux qui avaient opéré en Brumaire et en Décembre? C'est pourquoi, jusqu'au vote de la Constitution, même un peu au delà — étant donné du reste que l'opinion bonapartiste était loin d'être une cause de défaveur dans les régions d'un pouvoir représenté par un maréchal de l'empire — les candidats patronnés par le prince impérial et ensuite par le prince Victor réussissaient haut la main. Aujourd'hui que la République paraît solidement constituée, qu'elle n'est plus « le gouvernement qui en attend un autre », les mêmes candidats, s'appelassent-ils Rouher et Haussmann, ne réuniraient que d'infimes minorités. A part Ajaccio, où l'idée napoléonienne a persisté envers et contre tous (pouvait-il en être autrement au berceau de la dynastie?) et où elle a pour vigoureux truchement dans la presse locale un journal rédigé avec talent, *le Drapeau,* toutes les villes, après les campagnes qui les premières sonnèrent le glas de l'empire, ont fait acte d'adhésion au gouvernement et possèdent à présent des municipalités républicaines — ou qui se proclament telles. Ce n'est point à dire que le culte du grand homme n'y soit pas religieusement observé. L'évolution politique, qui n'a été, en définitive, que l'évolution familiale, l'a laissé pleinement intact. Ce n'est pas seulement à Ajaccio, ville intransigeante, qu'on veille avec un soin jaloux autour de cette puissante mémoire, c'est aussi bien à Bastia, ville ralliée. Malheur au téméraire qui oserait toucher à la statue de l'Empereur qui se dresse sur la place Saint-Nicolas, à deux pas du nouveau port; il serait incontinent lapidé et jeté, sans autre forme de procès, dans les flots voisins. Mais ne faut-il pas vivre avant que de philosopher?... et pour nourrir une famille corse

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

On est donc aujourd'hui opportuniste, puisque telle est en France l'opinion républicaine du jour, quitte demain à être radical, après-demain socialiste, si les amis du citoyen Jules Guesde arrivent au pouvoir, avec cette réserve toutefois pour cette dernière opinion qu'elle sera toute de façade, car en Corse, où le sentiment de la propriété individuelle est très vif, et où il n'existe aucun groupement industriel sérieux, le socialisme, de quelque école qu'il se réclame, n'a pu jeter aucune racine.

De l'évolution des Corses vers la République a paru dater un certain mouvement de réaction contre la suprématie des familles. Une personnalité peu ordinaire surgissait à cette époque et attirait rapidement à elle une bonne part de leur influence. M. Emmanuel Arène a mis quelquefois au service de l'intérêt général son esprit étincelant, un don rare de séduction avec lequel il a beaucoup osé et qui lui a valu, dès ses débuts dans la vie publique, les affections les plus puissantes, en premier lieu celle de Gambetta. Il a exercé dans sa patrie, pendant près de dix ans, une véritable dictature. Aucune nomination de fonctionnaire de l'ordre administratif comme de l'ordre judiciaire, du plus humble jusqu'au plus élevé, ne s'est faite dans l'île (ne s'y fait même encore — le nouveau préfet, M. Lutaud, est le choix de M. Arène) qu'il ne l'eût au préalable autorisée et en quelque sorte dictée. Les familles se sont senties menacées. Deux des plus considérables d'entre elles ont fait taire leurs dissentiments devant le péril commun. Ennemis mortels encore, il y a deux ans à peine, les Gavini et les Casabianca ont aujourd'hui effectué leur réconciliation. Cette haine d'Atrée et de Thyeste a pleinement désarmé, et l'on se promet bien, la main dans la main, d'avoir raison du brillant intrus qui n'a pas craint d'ébranler les voûtes du vieil édifice familial. Il faut convenir que les premières opérations des « réconciliés » ont assez bien réussi. Aux dernières élections législatives, la *Duplice*, comme l'intitulent les partisans de M. Arène, enlevait sans grande lutte trois sièges de députés, tandis que leur adversaire obtenait péniblement des électeurs sarténais le renouvellement de son mandat. Un frère Casabianca était nommé

à Corte : deux frères Gavini l'étaient également, Antoine à Bastia, à Calvi Sébastien, celui-ci vainqueur du marquis de Villeneuve, que sa qualité d'allié de la famille Bonaparte (il est le gendre du prince Pierre) n'a pas mis à l'abri de cette disgrâce. Enfin, le 7 janvier dernier, la coalition remportait au scrutin sénatorial un éclatant succès. Ses trois candidats, le sénateur sortant, M. Pierre-Paul de Casabianca, MM. Pitti-Ferrandi[1] et Farinole triomphaient sans aucune peine de leurs concurrents arénistes, MM. Peraldi et Muracciolі, sénateurs sortants, et Astima. Ces jours-ci, la querelle survenue entre le bouillant député de la Corse et un autre sénateur, un « continental », tout récemment élu, M. Jacques Hébrard, a bien montré que M. Emmanuel Arène n'abdiquait pas. Mais son étoile a visiblement pâli. Et si elle subit une éclipse totale, sera-ce un bien, sera-ce un mal pour le pays? L'avenir le dira. Si les familles qui se sont donné le baiser de paix entendent rompre avec les errements anciens, et inaugurer sans arrière-pensée une politique de vues générales, s'inspirant exclusivement du bien de l'île, la Corse n'aura peut-être pas à se plaindre de leur avoir ouvert un nouveau crédit.

II

LES MŒURS ET LA RELIGION

Aussi bien l'urgence s'impose de sérieuses, de radicales transformations dans le régime moral de ce pays. Les Corses doivent à la France et au monde civilisé, ils se doivent à eux-mêmes de faire le sacrifice de certaines coutumes, qui menacent de survivre à ce siècle qu'elles étonnent, et qui sont purement un opprobre. C'est à cette réforme, la plus indispensable de toutes, que doit travailler sans se lasser le

1. M. Pitti-Ferrandi n'a pas joui longtemps de son triomphe. Il est mort dans les premiers jours de mars.

parti maître de l'île, s'il est vraiment guidé par ces vues générales dont il a été parlé il y a un moment.

Ce qui frappe tout d'abord chez l'insulaire, c'est le mépris le plus insolemment affiché de la vie humaine. La solution presque habituelle de ses disputes est le coup de fusil. Rarement, très exceptionnellement même, le meurtre a pour mobile le vol : mais il faut avouer aussi qu'elles deviennent de plus en plus rares ces *vendetta* de l'honneur, si brillamment poétisées par l'auteur de *Colomba*. Une haine de famille exclusive de tout accommodement, réfractaire à tout traité de paix[1], une rivalité passionnelle, un simple conflit d'intérêts, voilà ce qui le plus généralement a fait épauler un fusil. Si le meurtrier n'a pas été l'objet d'une prise de corps immédiate, il gagne la campagne, et le meurtrier devient bandit. Les plus récentes statistiques nous apprennent que le nombre de ces *outlaws* augmente chaque jour — loin de diminuer. Parmi les causes qui favorisent leur multiplication nous trouvons encore la politique :

La politique, hélas! voilà notre misère,

disait Musset. C'est elle qui est, n'en doutons pas un instant.

1. Voici le texte d'un de ces traités de paix, que nous empruntons au journal *le Petit Bastiais*, du 15 mars 1892, avec le récit des incidents qui en ont suivi la conclusion :

« L'an mil huit cent quatre-vingt douze, le onze mars, à Favona :

» Entre M. François Filippi, médecin, demeurant à Conca, se portant fort pour M. Joseph Orsoni, de Favona, d'une part; M. Poli Antoine, propriétaire, demeurant à Sari de Porto-Vecchio, se portant fort pour M. Dominique Orsoni, de Favona, d'autre part, assistés de M. Peretti Pierre-Marie, de Porto-Vecchio, ami commun des parties, tiers arbitre ;

» Lesquels voulant faire cesser l'inimitié existant entre les susnommés, se sont interposés entre les parties, et, munis de leurs pouvoirs, ont arrêté ainsi qu'il suit les conditions du traité de paix :

» Article premier. — Les parties s'engagent en honneur et conscience à se pardonner réciproquement le mal et les injures qu'elles ont pu se faire jusqu'à ce jour; elles promettent à l'avenir de vivre en paix et bonne harmonie.

» Art. II. — M. Joseph Orsoni devra se constituer prisonnier au plus tard le 20 avril 1892.

» En foi de quoi ont signé les présentes :

» A. Poli, F. Filippi, D. Peretti.

» En suite du procès-verbal ci-dessus, Orsoni Joseph et Orsoni Dominique, accompagnés de leurs parents et de leurs amis respectifs, se sont rencontrés au lieu dit *Guardia* où ils ont ratifié les conventions établies par leurs mandataires. Ils se sont embrassés en signe de paix. Les parents et les amis en ont fait autant, et tout le monde a trinqué à l'union des deux familles. »

la plaie du ce département. L'insuffisance de l'outillage policier y saute aux yeux. Une police bien faite préviendrait souvent, par une opportune intervention, ces petits délits d'où naissent les grands crimes : mais le moyen, en Corse, d'en avoir une semblable? « Les gardes champêtres, écrit un journal insulaire, les maires, les faisant-fonction de ministère public, relèvent pour la plupart du suffrage universel et ne tiennent pas, en conséquence, à se brouiller avec leurs électeurs pour une question de police. » Et encore : « Le recrutement des gardes champêtres se fait dans les conditions les plus déplorables. Créature de M. le maire triée sur le volet, propre à toutes les besognes, ordinairement illettré, le garde champêtre se prête à tous les caprices de son protecteur. Nous en connaissons qui sont âgés de plus de soixante ans, et l'on confie à ces cadavres ambulants la surveillance de milliers d'hectares. »

N'est-ce pas aussi l'éternelle politique qui a jeté dans le maquis, et les y retient, des accusés qui redoutent, étant donné le parti politique auquel ils appartiennent, la *justice* de certains tribunaux? Il n'y a pas bien longtemps de cela, la cour d'appel de Bastia comprenait un président de chambre, M. de Casabianca, père du sénateur actuel, et cinq conseillers faisant de très près partie de sa famille. Nous ne prétendons nullement que ces magistrats, d'ailleurs hommes très honorables autant que parfaits jurisconsultes, n'auraient pas fort correctement dans toutes les circonstances, voire les plus délicates, tenu leur fonction ; mais on doit admettre que tel meurtrier, adhérent reconnu d'un parti opposé au parti Casabianca, pouvait peut-être trouver ce prétoire un peu suspect et lui préférer les solitudes du maquis où ne fréquentent point les conseillers. Nous voudrions, en ce qui nous concerne, — et notre manière de voir est partagée par d'excellents esprits dans l'île — que la magistrature s'y recrutât chez les continentaux, à l'exclusion de tout élément insulaire. La Corse expédie sur le continent de fort bons magistrats, ses enfants, par les paquebots qui partent d'Ajaccio ou de Bastia. Bon nombre d'entre eux s'y font remarquer dans les parquets, à la tête des tribunaux de première instance et des cours d'appel. C'est une excellente exportation qu'on ferait bien de généraliser. Autrement, on continuera de noter les verdicts les plus bizarres. Récemment, un individu, voulant se

venger d'un de ses parents, lui asséna sur l'occiput un coup de hache, puis un second en pleine figure, et s'enfuit ensuite au maquis, qu'il a tenu près de deux ans. On ne s'empara de lui qu'après une résistance désespérée, pendant laquelle il faillit mettre à mal toute une brigade. Les magistrats chargés de juger son affaire ont condamné le coupable à deux ans de prison, *avec le bénéfice de la loi Bérenger*. Le très honorable auteur de cette loi, peut-être insuffisamment pratique, ne prévoyait guère qu'on en ferait une semblable application; mais il ignorait la puissance des partis en Corse[1].

Le banditisme bénéficie d'un double appui, matériel et moral. La sympathie chez les uns, la crainte chez le plus grand nombre, lui assurent le vivre et le couvert, tout en le protégeant contre les recherches de la gendarmerie. « Dans certaines localités, le métier de recéleur est élevé à la hauteur d'une institution, d'une véritable profession relativement lucrative. Les recéleurs sont d'autant plus audacieux qu'ils ne sont presque jamais inquiétés, les dépositaires de l'action publique ayant adopté comme jurisprudence de ne les poursuivre que sur les dépositions de témoins oculaires, et chacun sait que ceux qui n'ont pas craint de les dénoncer ont payé de leur vie leur noble courage[2]. » Quant à l'appui moral, son existence n'est pas non plus contestable. Le bandit, fait inouï! est fréquemment sollicité par les candidats en mal d'une majorité, pour peu qu'il ait dans son pays natal une famille nombreuse et qui lui soit dévouée. Tel député, qui a dû à ce révolté contre les lois le droit de faire des lois, n'a garde de ne pas reconnaître, le moment venu, une aussi notable assistance en travaillant à obtenir la grâce du singulier agent électoral qu'il s'est choisi.

Une certaine auréole continue d'entourer le bandit : peut-

1. La plupart des juges de paix sont d'origine insulaire. On nous a conté qu'un de ces magistrats, obligé de condamner quelques-uns de ses amis politiques à raison d'une contravention manifestement établie, leur avait appliqué la plus légère amende, et s'était ensuite excusé auprès d'eux en leur disant : « Que voulez-vous? J'avais la main forcée, et du reste, je vous rembourserai ce que vous aurez eu à payer. »

2. *Petit Bastiais*, juin 1893.

être explicable au temps où écrivait Prosper Mérimée, elle est aujourd'hui bien injustifiée. L'ère des temps héroïques pour cela, comme pour tant d'autres choses, est passée sans retour! Le fameux Bellacoscia, que le président de la République a cru devoir gracier, a quelque temps tenu en haleine l'imagination et même capté dans une certaine mesure la faveur publique. Nous lisons dans un journal de Bastia, où l'on raconte par le menu l'arrivée du bandit qui vient de se constituer prisonnier : « Bellacoscia a été de la part de la population l'objet d'une curiosité presque indiscrète. Pendant qu'il dînait samedi soir dans un des salons du rez-de-chaussée de l'hôtel Staffe, une foule nombreuse stationnait devant les fenêtres. De fort jolies dames ayant demandé qu'il leur fût présenté, satisfaction a été donnée à ce caprice ». Et le journal ajoute : « La photographie d'Antoine Bonelli est en vente à la librairie. » M. Arène écrivait à quelque temps de là : « Bellacoscia n'est plus aujourd'hui qu'un bon vieillard goutteux, découragé, qui rêve de finir sa vie dans son village, entouré d'une nombreuse postérité. » En réalité, ce « bon vieillard », ce grand-électeur peut-être, — ne fut qu'un chourineur vulgaire, coupable d'une série de méfaits qui lui auraient valu sur le continent, à défaut de la guillotine ou d'une villégiature à la Nouvelle, l'hospitalité d'une maison centrale durant un certain nombre d'années qu'il a pu écouler au maquis, grâce à l'agilité de ses pieds et « à son bon fusil sur la montagne ». Gardons-nous bien de faire de ce personnage peu intéressant un héros. Gardons-nous bien de toute sensiblerie pour le banditisme. Évitons surtout de traiter en plaisantant un sujet aussi grave. Un insulaire plein d'esprit, mais qui fait parfois d'assez médiocres placements de sa verve, nous disait : « On peut nous passer les quelques bandits de nos maquis, pour tous ceux que nous arrêtons sur le continent ». Eh bien! non, il ne faut pas les lui passer; il convient de les garder et surtout de les traquer sans merci. « Il est temps, dit excellemment le docteur Kocher, dans son remarquable ouvrage sur la *Criminalité en Corse*, que la légende dont on s'est plu à entourer le banditisme cesse. Quatre ans passés dans le maquis suffisent pour faire d'un contumax un dangereux assassin. Il ne s'agit plus de combats singuliers inspirés

par la vengeance. Ce sont de lâches assassinats que commettent les bandits. Toute espèce de sentiment humain finit chez eux par s'atrophier et disparaître. »

Il est d'autres tares que le banditisme, plus modestes, moins bruyantes, à coup sûr, que celle-là, que personne n'a songé à poétiser, mais qui n'en sont pas moins déplorables. Le Corse éprouve un invincible dégoût pour tout travail manuel. Si profondément Français par tant de points, il l'est bien peu sous ce rapport. Nos paysans, nos ouvriers si laborieux, aussi bien ceux du Nord que du Midi, ceux du Centre comme ceux de l'Est et de l'Ouest, auraient vite fait de traiter de « fainéants » les fiers concitoyens de Sampiero et de Napoléon. Le Corse répugne à cultiver son propre terrain, à plus forte raison celui d'autrui, et rarement ses sueurs ont arrosé l'un ou l'autre. C'est, en définitive, toujours aux « Lucquois » qu'il lui faut recourir. Ce sont les Lucquois qui sèment son blé, sarclent ses vignes, récoltent ses olives, bâtissent ses maisons. A de rares exceptions près, il n'est ni maçon, ni charpentier, ni serrurier, ni menuisier. Partout, ce sont les bras de l'Italien qui s'utilisent, le Corse se contentant de croiser les siens. Lors de l'établissement de la ligne de Bastia à Calvi, les « Lucquois » touchaient de quatre à cinq francs par jour. Les Corses recevaient, en qualité de surveillants, chefs d'équipe ou de chantier, un salaire bien inférieur, deux francs cinquante centimes à trois francs, — mais ils ne s'en plaignaient pas, car ils n'avaient pas à exercer leurs muscles et aussi (avantage nullement à dédaigner, car on est un peu vain en Corse), ils avaient à leurs casquettes un petit galon.

En réalité, le paysan végète misérablement et si, de temps à autre, les élections si fréquentes, mais trop peu nombreuses à son gré, ne venaient apporter quelque réconfort à son pauvre ménage, il mourrait de faim. Aussi dès qu'il s'aperçoit que sa provision de châtaignes commence à s'épuiser, dès qu'au fond du dernier sac de farine il a entrevu la dernière *polenta*, il songe à émigrer, d'abord de son village dans la ville, — puis de l'île elle-même. Ce mouvement d'émigration ne se ralentit pas. A Marseille, les Corses ne sont pas moins de vingt mille, de cinq mille à Toulon (derniers chiffres

constatés). Il n'y aurait là que demi-mal si leur objectif se limitait à un établissement dans la métropole ou les possessions métropolitaines, l'Algérie par exemple et la Tunisie. Mais un trop grand nombre s'achemine vers les lointaines contrées. Quelques-uns y réussissent, y réalisent une fortune, ou s'y poussent aux dignités. On cite tel Corse devenu le conseiller du vice-roi d'Égypte ; tel autre qui, absolument illettré, mais d'une audace et d'une bravoure folles, commande en chef l'artillerie dans la république du Venezuela — dont il sera peut-être quelque jour le président ; mais la plupart, hélas ! vont traîner une assez pitoyable existence dans les pampas de la République Argentine ou dans les grandes villes de l'Amérique du Nord, quand ils auraient pu, à condition de moins plaindre leurs muscles, vivre heureux sur leur propre sol. Quoi que puissent dire les théoriciens et les prédicants de l'émigration insulaire, dont les feuilles locales insèrent trop complaisamment la prose, un tel absentéisme est regrettable. Il en résulte un dommage sérieux non pas seulement pour l'île, mais pour la mère patrie. Toutes ces forces qui disparaissent sans retour sont des forces stérilisées, perdues pour la France, car il lui serait interdit de compter sur elles à l'heure des suprêmes épreuves.

L'incurable *far-niente* des insulaires a pour inévitable corollaire le dédain des règles les plus élémentaires de l'hygiène : car, bien observées, ces prescriptions supposent une certaine continuité d'efforts manuels. Les intérieurs des ménages ne sont pas, en général, trop mal tenus : mais, avant d'en franchir le seuil, le regard et l'odorat ont à subir les plus rudes assauts. Hormis peut-être Ajaccio, station hivernale, et où l'on est intéressé à recevoir le plus décemment possible les étrangers, toutes les villes, Bastia en tête, sont d'une malpropreté insondable. Les escaliers de ses hautes et vieilles maisons, où grouillent des centaines d'individus, présentent un spectacle répugnant. De la cave au grenier, les marches sont encombrées et comme incrustées de détritus de toutes sortes, pieusement respectés de l'éponge et du balai, tandis que des légions de toiles d'araignées, de dimensions inconnues autre part, probablement contemporaines de Paoli, s'étagent aux

angles des murs, où elles sont, de la part des locataires, l'objet d'un culte tout aussi pieux. Les rues — les trottoirs comme les chaussées (exceptons, si l'on veut, la *Traverse*, le boulevard fréquenté et presque élégant de la ville). — reçoivent les ordures, les conservent et semblent les collectionner avec amour. La police laisse sans doute bien à désirer dans cette ville, la première de l'île pour sa population et son commerce : mais y serait-elle l'institution rêvée, que toute sa vigilance échouerait contre la force d'inertie de la population. Dans cet air perpétuellement vicié, les microbes ont beau jeu. Bon nombre de maladies infectieuses : fièvre typhoïde, croupe, angine, pratiquent victorieusement au sein de cette population volontairement désarmée les coupes les plus sombres. La statistique la plus récente révèle que la Corse est de tous les départements celui où la vie moyenne est la plus courte — vingt-huit ans et un mois. — alors que dans l'ensemble de la France elle est de quarante ans, aux termes des dernières données scientifiques. Nos excellents concitoyens ne devraient-ils pas se dire enfin qu'ils ne sont pas les seuls à habiter leur île, que de nombreux étrangers viennent la visiter, qu'une importante colonie de fonctionnaires continentaux, militaires et civils, y réside, et qu'ils n'ont vraiment pas le droit d'offrir aux uns et aux autres une hospitalité d'aussi méchant aloi?

Un autre grief du patriote corse contre ses concitoyens, c'est leur aversion marquée pour l'instruction. Nous ne sommes point de ceux qui s'imaginent avoir découvert dans la diffusion à outrance de l'enseignement la panacée qui doit guérir tous les maux de la société. Mais il est incontestable qu'en ce pays un peu primitif le total du bien qu'elle assure doit dépasser celui du mal. Les coutumes barbares que nous avons signalées n'ont-elles pas dans l'ignorance un protecteur-né? Or voici en quels termes s'exprime le vice-recteur dans un récent rapport au préfet : « La fréquentation scolaire est très peu satisfaisante. Les travaux des champs, la cueillette des olives ou des châtaignes, tels sont les prétextes mis en avant par les familles. Prétexte plausible pendant l'été, mais peu admissible durant la saison d'hiver. On ne compte en Corse que soixante groupes scolaires. »

Et le vice-recteur ajoute : « Parmi les branches de l'enseignement qui donnent les résultats les moins satisfaisants, il faut citer l'instruction morale et civique, l'histoire, la composition française (trop souvent on écrit corse avec des mots français). On reste rebelle à l'enseignement manuel. Le nombre des aspirants au certificat d'études primaires s'est à peu près maintenu : celui des aspirantes a diminué : on ne peut que s'affliger de ce résultat[1].

Si des écoles primaires on passe aux établissements d'enseignement secondaire, on n'a guère plus lieu d'être satisfait. Ces établissements ne manquent pas. Il y a le lycée National à Bastia, le collège Fesch et l'institution Saint-Louis à Ajaccio, le collège Paoli à Corte, le collège de Calvi : mais le nombre des élèves n'est pas considérable, et, si l'on en juge par le résultat des examens au baccalauréat, la moyenne des études est loin d'être élevée. Une seule classe prospère, celle qui prépare aux écoles militaires, Saint-Cyr et Polytechnique, et cela n'a rien d'étonnant, vu le penchant si prononcé du Corse pour le métier des armes. Les bourgeois qui envoient leurs enfants sur les bancs du collège seraient du reste très mal venus à leur faire des reproches sur leur paresse, car on ne vit jamais incuriosité pour les œuvres de l'esprit plus lamentable que la leur. Fait singulier, l'histoire même de leur propre pays, si intéressante, si passionnante même pour l'étranger, les laisse indifférents! Il existe à Bastia une Société des sciences historiques, spécialement destinée à la publication des documents concernant l'île. C'est un continental qui l'a fondée[2]. Elle comptait quatre cents membres à son origine : mais on se fatigue de payer la faible cotisation annuelle qui est de dix francs, trop forte encore pour des zèles aussi tièdes, et la Société se voit réduite aujourd'hui à deux cents membres. On apprendra prochainement qu'en dépit de l'infatigable dévouement de son fondateur, elle est morte de consomption. Cette absence de toute émotion intellectuelle est, en Corse, le vice des classes dites éclairées, qui préfèrent de beaucoup à la lecture d'un poète ou d'un historien la lecture infiniment plus savou-

1. Procès-verbaux des délibérations du Conseil général.

2. M. l'abbé Letteron, professeur au lycée de Bastia.

reuse, plus capiteuse, à leur gré, d'un procès-verbal d'élection.

Le tourment de l'au delà n'est pas davantage une obsession pour l'âme corse. Ce n'est pas que les pratiques du culte extérieur soient délaissées dans l'île, bien au contraire. Les fêtes religieuses y surabondent, et on ne distingue point, pour la pompe des cérémonies, entre les légales et les non légales. Celles de l'Immaculée-Conception, de saint Joseph, de sainte Lucie, poussent régulièrement dans les temples une multitude innombrable de dévots et de dévotes qui vont ensuite, en d'interminables processions, parcourir les rues de la ville joyeuse et parée. Capucins, franciscains, dominicains, toutes congrégations frappées ailleurs par les décrets, épargnées ici, ont de nombreux couvents, but des pèlerinages les plus assidus. La religion est matière à spectacles, et plaît ainsi à la masse du peuple, mais à une condition, c'est de n'être pas exigeante. Nous connaissons une commune où pas un habitant ne manque les offices, et où, cependant, on ne relève qu'une proportion de cinquante pour cent d'unions célébrées devant le curé : question d'économie de la part des conjoints.

Aussi le clergé, particulièrement celui des petits villages, vit-il misérablement, car le casuel est nul ou insignifiant. L'entrée dans les ordres suppose donc un véritable dévouement ; et malheureusement, ce qui prouve que les Polyeucte ne sont pas légion en Corse, c'est la difficulté manifeste avec laquelle s'effectue le recrutement du clergé. « Dans le tableau comparatif des ordinations et décès annuels survenus dans le clergé corse, écrivait récemment le chanoine Bessière, vicaire général d'Ajaccio, tableau publié chaque année par les soins de l'autorité diocésaine, nous constatons avec tristesse que, depuis dix ans, le nombre des décès dépasse celui des ordinations. N'est-ce pas la mort du clergé de notre île à bref délai? Les ressources pécuniaires ont aussi baissé. Le gouvernement a supprimé, depuis 1885, toute allocation pour le recrutement du clergé. Le conseil général semble entrer dans cette voie d'économie et laisse sans secours le premier établissement religieux de notre département[1]. » Les frères des écoles chrétiennes ont été, en

1. Extrait d'une brochure de M. le chanoine Bessière, publiée par le *Petit Bastiais*

Corse, plus qu'ailleurs, atteints par les brutalités de la laïcisation. Les souscriptions destinées à les faire vivre ne donnent qu'un faible produit, malgré des appels pressants et répétés.

La religion, comprise comme elle l'est en Corse, semble aussi peu propre à adoucir la barbarie des mœurs qu'à en prévenir la corruption : ce n'est qu'un divertissement et non un frein. Elle n'a jamais arrêté le bras d'un meurtrier. Ne lui a-t-elle pas été parfois un encouragement, un viatique? L'assassin a pris le maquis, en invoquant la sainte Vierge ou quelqu'un de ses saints préférés, et son scapulaire ne le quitte non plus que son fusil. L'accusé Bacchieleli, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un atroce méfait, ne cessait, pendant tout le cours de la déposition de son complice, Crudeli, d'en appeler au Christ dont il montrait l'image à son cou : « Vois le Christ, disait-il, il a tout vu, il me protégera et te confondra ! » Le plein épanouissement des plaisirs mondains sait fort bien se concilier avec la pratique de la dévotion la plus scrupuleuse. On nous assure que dans une ville, que nous n'avons pas à désigner, le curé d'une paroisse s'est engagé, par contrat en due forme, envers plusieurs familles, clientes assidues du confessionnal autant qu'intrépides mondaines, à avancer ou à retarder l'heure de certains offices, suivant les nécessités les mieux entendues d'un lunch ou d'une sauterie. Il ne nous plaît point d'insister sur ce point délicat, mais il nous a paru que la religion en Corse n'est pas « une grande école de respect ».

MAURICE JOLLIVET.

MYTHES AGRESTES

I

DÉDICACE D'UNE PRAIRIE

Ô toi qui, loin de nous, fuyant nos esclavages,
Te plais aux lieux déserts et sur les monts sauvages,
Toi que l'homme prudent craint et n'approche pas,
Et qui laisses errer solitaire tes pas,
Au gré de ton caprice, en de lointaines courses,
Baignant ton chaste corps dans l'eau froide des sources,
Ô déesse Artémis, douceur des nuits d'été,
Écoute! je consacre à ta virginité
Ce clos d'herbe, cette prairie inviolée,
Pure comme toi-même, intacte, non foulée,
Que des arbres épais ferment de toutes parts,
Qui, secrète, s'ouvrant aux célestes regards,
Presse, en un fin tissu, ses innombrables tiges
Où tes pieds passeront sans laisser de vestiges,

Et qui te donnera, si tu veux, dès le soir,
Sur sa couche ondoyante un léger reposoir.

II

LES TOURTERELLES

Quand un couple craintif de sveltes tourterelles
Sous l'azur de l'été s'enfuit à tire-d'ailes,
Ensemble, d'un doux vol uni par les amours,
Ne se quittant jamais en leurs souples détours,
S'attendant l'une l'autre et traversant l'espace,
Sans que l'une retarde ou que l'autre dépasse,
Leur essor dans le ciel est si bien assemblé
Que l'on rêve, à les voir, de l'attelage ailé
Emportant sur son char teint d'azur diaphane
La grâce de Vénus qui jamais ne se fane.

III

CHUTE D'EAU

Par le bord évasé de l'humide paroi,
D'une chute légère, alerte et sans effroi,
Où se déroule à flots sa chevelure lisse,
La limpide blancheur de la Naïade glisse,
En la fluidité de ses membres polis,
Vers l'azur du bassin circulaire et sans plis,
Tandis que le rocher longtemps frôlé par l'onde
Autour de sa candeur forme une niche ronde

IV

LES ÉCHOS

Oh! combien les échos sont humbles et soumis!
Dans leur frêle existence ils restent endormis
Et, pour épanouir leur subite merveille,
Il faut que du dehors un signe les éveille,

Car d'eux-mêmes jamais ils ne peuvent parler.
Peut-être des échos n'ont pu se révéler
Qui sont là cependant depuis les anciens âges
Et qui, dans la muette ampleur des paysages,
Attendent vainement un appel de berger.
Un cri d'oiseau vers eux allant se propager
Et qui les tirera de leur prison secrète.
Faibles, dans l'abandon de leur vague retraite,
Il en est d'ignorés, peut-être, ou dont la voix
Ne s'est fait dans un siècle entendre qu'une fois.
La nature, en sa paix sans âme, aime à confondre
La bouche des échos ouverte pour répondre,
Et qui, triste, laissée à son isolement,
Reste silencieuse en l'ombre infiniment.

CHARLES DE POMAIROLS.

NOTES

D'UN ÉTUDIANT FRANÇAIS[1]

MUNICH

Munich, 29 juillet.

Les Universités ont fermé leurs *auditoria :* mes semestres d'étudiant sont finis. Plus ou moins balafrés, plus ou moins diplômés, mes compagnons d'une année se dispersent ; les uns rentrent dans leur *Heimath*, les autres font leur tour d'Allemagne. Comme beaucoup d'entre eux, je pars pour la Bavière. C'est un vrai pays de vacances. Je me suis laissé dire qu'on n'y travaille pas beaucoup. Mais on y boit bien. On y entend du Wagner à discrétion. On y voit des peintres. On y peut aller, sur les lacs bleus, faire des promenades sentimentales au pied du château du roi Louis II. L'« âme allemande » y doit être belle.

1er août.

J'arrive à Munich en pleine saison wagnérienne. Toute la ville retentit de Wagner. Elle est armée pour la lutte contre Bayreuth. Les boutiques sont parées de Lohengrins en bois, en marbre, en porcelaine, en chocolat. La littérature wagnérienne s'étend sur des rues entières : *Vademecum pour l'ami de Wagner*, — *l'Art de Richard Wagner*, — *Guide à travers le monde des motifs wagnériens*, — *Wagner comme éducateur*, *etc.* Les articles de ménage eux-mêmes portent

1. Voir la *Revue* des 1er juin et 15 août.

l'empreinte wagnérienne : sur les pots à bière classiques on voit des scènes de la Tétralogie, Wotan tenant Brünehild embrassée, ou Siegfried tuant Fafner : sur les verres à vin des motifs de Tristan ou de Parsifal sont gravés en notes d'or.

Au milieu de ce décor, un monde de touristes passe et repasse. Les Munichois ne s'en étonnent pas. Au fond de tout Munichois, dit-on dans l'Allemagne du Nord, il y un guide. Alors même qu'on n'y joue pas de Wagner, « l'Athènes de l'Isar » est toujours, en été, très visitée. Dans la belle tenue de ses grandes places, où l'on fait tous les jours de la musique, dans la coquetterie de ses tramways blanc et bleu, dans l'amabilité de ses employés et surtout de ses passants, on sent une ville qui a l'habitude et le goût de recevoir. Le *Sommergast*, l'hôte d'été, est un type classique : on le représente comme un monsieur très affairé, aussi ignorant que curieux des choses munichoises, qui confond les différentes bières, comme il confond les différents héros du *Ring*, et demande à chaque instant le chemin de la Pinacothèque. Mais on ne le raille qu'avec un certain respect : car il admire, et car il paie. Les intérêts de Munich, comme sa gloire, y trouvent leur compte.

Pour tâter l'amabilité munichoise, j'ai demandé à un bourgeois le chemin de la Pinacothèque; il a voulu m'y conduire lui-même. Il m'a demandé, chemin faisant, des nouvelles de la France, faisant l'éloge de M. Carnot d'abord, puis de M. Casimir-Perier. Nous nous sommes séparés très bons amis, en nous serrant la main.

3 août.

Le souvenir du roi Louis II plane toujours sur la Bavière comme un parfum mystique. Depuis sa mort, il est devenu très populaire. Les belles pipes de porcelaine que les petites gens fument, le soir, au seuil de leur maison, portent souvent son image. Les murs de beaucoup de chambres sont tapissés de Louis II. Un tableau très goûté de Gebhardt, *Un Drame royal*, représente le roi enveloppé d'un grand manteau d'hermine ; une sirène embrasse ses pieds et l'attire, tandis qu'un génie funèbre secoue une torche sur sa tête. D'autres gravures le montrent accoutré en Lohengrin, et traîné par des cygnes sur un lac bleu, au clair de la lune.

Son histoire ne cesse pas de nourrir les imaginations allemandes. Elles se complaisent au commentaire de ses fantaisies. On raconte, avec maint détail, son horreur des femmes, et comment les plus belles dames de Bavière, en des promenades légendaires sur des lacs romantiques, essayèrent vainement d'en triompher. Sa mort mystérieuse, surtout, prête au roman. On vous dit parfois le soir, entre chien et loup, que, s'il est mort, il est mort assassiné. Tout le monde a remarqué que la police, lors de l'exposition du cadavre, forçait les visiteurs de défiler très vite et ne leur permettait pas d'approcher. Ce n'était pas le cadavre du roi, sans doute. Qui sait, au vrai, si le roi est bien mort? — Il ressucitera peut-être, un jour ou l'autre, car le peuple l'aime. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore né de faux Louis II : ce serait un beau rôle à jouer.

Louis II a laissé les finances de son royaume en piteux état. La Cour vit dans les économies. Elle use ses vieilles toilettes. Dernièrement, un cyclone ayant fait dans le pays plus de dix millions de dégâts, le Régent n'a pu envoyer aux victimes qu'une très modeste somme. Toute la Bavière peine encore pour payer les splendeurs de Chiemsee et de Neuschwanstein. Mais les bien-aimés des peuples comme des femmes, disent Bouvard et Pécuchet, ne sont-ils pas souvent ceux qui les font souffrir? Même quand il faut payer leurs dettes, on a un faible pour les prodigues qui ont grand air. Le Régent, qui fait effort pour réparer ces désordres financiers, passe pour un grippe-*pfennig*, et est peu cher au peuple. On m'a dit que, longtemps après la mort du roi, il osait à peine se montrer dans les rues.

L'amour des Bavarois s'étend parfois jusqu'à son frère, le prince fou, qui vit caché dans les châteaux. Depuis le moment où il jetait des encriers à la tête du Régent, sa folie a été plus d'une fois légalement constatée. Mais on se résigne difficilement à y croire. Peut-être fera-t-il, un jour, dans l'histoire romantique, pendant à la reine Juana.

4 août.

Le premier souci d'un bon Munichois est de vous initier aux mystères de la bière. Il vous en parle d'abord avec des

sourires attendris, plein de pitié pour votre ignorance : peu à peu il s'anime, il devient lyrique et comme religieux. « Qui n'a pas bu de la bière munichoise à Munich, disent les devises inscrites sur les *krügele*, ne connaît pas le plus grand des bienfaits du bon Dieu. » Aux vitrines des boutiques, il y a des gravures qui représentent un beau jeune homme gras, titubant entre deux servantes chargées de bière : au-dessous, cette inscription : *Vie munichoise. — Que peut-on rêver de plus doux?* Le génie de Munich, c'est ce petit moine souriant et bouffi qu'on voit partout, le *Munch'ner Kindl*, portant d'une main le litre de bière et de l'autre le gros radis.

Un jeune Bavarois, dont j'ai fait la connaissance à Leipzig, a tenu à me faire les honneurs de la *Loewenbrauerei*, une des plus grandes brasseries de Munich. Il y avait tant de clients que les *Kellnerinnen* n'y suffisaient pas. Nous avons, selon l'usage, pris nous-mêmes une cruche de grès, nous l'avons lavée à la fontaine, et puis, suivant la foule, nous avons passé devant le comptoir où l'on nous a donné, contre vingt-quatre *pfennige*, un litre de bière, de la vraie bière, sortant de la cuve. « La bière de Munich que vous buvez ailleurs qu'ici est tout autre chose : c'est de l'*Exportbier*, une boisson alcoolisée, faite exprès. La vraie bière ne se laisse pas transporter. Elle ne se laisse même pas fabriquer ailleurs qu'à Munich. Les plus grands brasseurs de la terre sont venus ici pour surprendre les secrets munichois. Nous leur avons libéralement ouvert nos portes et montré nos cuves : c'est en vain. Ils ont dit que l'eau de l'Isar, sans doute, donnait à notre bière son goût unique... Emportez donc de l'eau de l'Isar!... Cela n'a servi de rien... Notre bière ou plutôt nos bières ne veulent être faites, comme elles ne veulent être bues, qu'à Munich. »

On compte près d'une vingtaine de ces bières divines. Chacune a ses fidèles qui connaissent ses habitudes, qui savent à quelles époques de l'année, à quelles heures du jour elle est particulièrement bonne. Il y a des bières de mars, d'octobre, de février. Il en est qu'on ne fabrique, d'après une certaine formule, que pendant une quinzaine. On fête leur retour comme une résurrection. A l'époque où renaît la *Salvator*, Munich se livre à de vraies saturnales. Les buveurs courent dans les rues, riant, chantant, défonçant, suivant la tradition, les chapeaux

hauts de forme. Pendant plus de huit jours, m'a-t-on dit, la ville est comme grise.

5 août.

Il y a des jours où Munich prend, sous le soleil, un air italien. L'architecture de ses monuments prête à l'illusion : le Palais de la Résidence, la Felder-Halle ont leurs modèles à Florence. Certaines de ses églises sont surchargées, comme à Naples, d'ornements somptueux, et l'on y sent, dans la dévotion des Bavaroises, quelque chose de méridional. Les cochers conduisent aussi mal que ceux de Rome. L'après-midi, on y prend, comme là-bas, des glaces à bon marché, et des pigeons familiers viennent comme à Venise manger des miettes entre vos mains. D'autres traits encore rappellent que l'Italie n'est pas loin : j'ai entendu plus d'une fois des *Kellnerinnen*, quand elles renversaient un verre, jurer en italien.

6 août.

Tous les jours, quand les régiments ne sont pas aux manœuvres, il y a deux « parades », à midi : des détachements viennent, musique en tête, remplacer les postes, l'un sur le *Marien-Platz*, auprès de l'Hôtel de Ville, l'autre sur l'*Odeons-Platz* auprès du jardin de la Cour. La parade du *Marien-Platz* est dite « parade des paysans » : ce sont les petites gens qu'on y voit, debout, les mains dans leurs poches, fumant nonchalamment leurs pipes en écoutant les fanfares. Le beau monde se donne rendez-vous sur l'*Odeons-Platz*. On y voit, au milieu des touristes de France et d'Angleterre, les bourgeois gras et souriants, en vestons clairs, les officiers en tunique bleue, serrés dans leur collet rouge, le monocle à l'œil, et les jeunes filles bien portantes sous leurs toilettes fraîches. Tout ce monde se tient debout, facilement immobile et silencieux dès que la musique joue. Elle joue souvent des morceaux relevés, le trio des *Filles du Rhin*, parfois même du Bach et du Beethoven.

Ainsi qu'à Berlin, les soldats, quand ils arrivent en face de ceux qu'ils doivent remplacer, marchent au « pas de parade », c'est-à-dire lançant le pied en avant et tendant le jarret comme si leurs articulations étaient des ressorts. Mais cela

n'a plus du tout l'automatisme de là-bas. Les Bavarois ont beau tendre le jarret d'un effort brusque qui secoue tout leur corps et fait trembler leurs joues, on sent qu'ils n'ont pas dans les jambes la fameuse raideur prussienne.

La discipline passe pour être plus douce en Bavière que dans le reste de l'Allemagne. Les suicides de soldats y sont moins nombreux. Beaucoup d'étudiants de l'Allemagne du Nord se font envoyer à Munich pour faire leur année de service militaire. On ne voit jamais, au contraire, m'a-t-on dit, un Munichois se faire envoyer à Berlin.

7 août.

Les Munichois prennent à cœur la lutte que leur théâtre a engagée, cette année, contre Bayreuth. Leur presse consacre tous les jours quelques lignes à Bayreuth, mais c'est, ordinairement, pour le desservir. Les grands journaux, plus ou moins amadoués par madame Wagner, y mettent encore quelque réserve. Mais les petites feuilles n'ont pas de pudeur. Elles relèvent soigneusement toutes les mésaventures de Bayreuth, le départ prématuré de Van Dyck, les discussions interminables de madame Wagner avec la municipalité à propos du musée wagnérien, voire même les malentendus d'une riche Américaine avec un photographe du pays. Elles guettent, pour les noter, les couacs des ténors; elles comptent le nombre des places vendues pour constater qu'il y avait, à cette représentation, plus de trois cents fauteuils vides, et que pour telle autre, on a dû donner plus de cent billets de faveur. Elles ne manquent pas une occasion de rappeler que Bayreuth est inhabitable, citant les prix de ses restaurants : un marc cinquante pour une soupe, trois marcs pour deux œufs, etc. Elles n'épargnent même pas les personnes, la clique de Wagner, la *Wagnerei*, insistant sans générosité sur le caractère un peu peu vif de Frau Cosima, sur l'esprit moins vif de son fils Siegfried. Tout leur est bon pour déprécier la « maison d'en face ».

Il y a peu d'Allemands aux représentations de Munich, et, relativement, peu d'Anglo-Saxons. Les troupes d'Anglo-Saxons m'ont poursuivi tout le long de mon voyage; je constate avec joie que leurs rangs s'éclaircissent. Bayreuth

garde son prestige à leurs yeux. A Munich, cette fois, c'est surtout la France qui a donné. Autour de moi, je n'entends que ma langue natale; sur des rangées entières de fauteuils, je ne vois que des figures de compatriotes. L'air de la salle en est tout autre. Je ne reconnais plus les théâtres allemands, presque toujours simples et paisibles. A l'orchestre, de petits jeunes gens sont en habit (ce qui est contraire à tous les usages), et lorgnent les balcons avec la désinvolture des races latines. Avant le lever du rideau, on entend des rires, des appels, tout un brouhaha qui sent la France. Pendant la représentation, bien que tout le monde ait le parti pris d'être recueilli, des gens peu faits à l'aération des salles allemandes ne peuvent s'empêcher d'éternuer et de tousser; d'autres laissent échapper, comme malgré eux, des applaudissements avant la fin d'un acte. Aux entr'actes, les couloirs sont étonnés des bouts de phrase qu'ils entendent : « Hein, mon p'tit, enfoncé le vieux père Lamoureux? »... « C'est beau, oui, c'est possible, mais si c'est écrit de façon à ne pouvoir être ni joué ni chanté, j'aime mieux entendre Fanfan la Tulipe! » ... « Ma chère, il a des bras... comme des cuisses!... » Et tout le théâtre résonne de petits éclats de voix, de rires légers et faciles.

La physionomie de ce public n'a rien de particulièrement wagnérien. On découvre à grand' peine quelques figures de fervents : deux ou trois têtes de Christ à la Catulle Mendès, une ou deux jeunes filles artistes, à la Marie Baskircheff; devant moi, à côté d'un jeune clergyman, une actrice coiffée à la Botticelli, qui saute nerveusement aux beaux endroits. La majorité est bourgeoise. J'ai à ma droite un monsieur décoré qui paraît s'amuser beaucoup; à ma gauche, deux jeunes mariés, sages et appliqués. Derrière moi, un vieux receveur des contributions indirectes avec ses deux sœurs. Ils ne comprennent pas un mot d'allemand. Ils lisent attentivement le livret français tous les trois ensemble : puis, pour être bien sûrs de se rappeler l'histoire, ils se posent des questions avant le lever du rideau : « Te rappelles-tu, Arsène, qu'est-ce qu'elle dit, la deuxième Norne? — Elle dit : Alors il y a un grand chêne, et on fait un grand feu avec, et puis... — Mais non, tu t'embrouilles. On fait d'abord

une lance avec. Le feu, c'est plus tard. C'est un symbole, tu comprends... » — D'une façon générale, les spectateurs ont l'air de travailler beaucoup. On sent chez la plupart une grande bonne volonté, un désir sincère d'en admirer pour leur argent, mais pas de fanatisme. C'est le grand public. Le public wagnérien n'a plus rien de religieux. Le wagnérisme, dès à présent, manque de persécuteurs. Ce n'est plus une chapelle. Wagner se vulgarise. Bientôt l'aristocratie esthétique s'en désintéressera. Il entre dans la bourgeoisie.

9 août.

Munich est très aimable pour les Français. On peut dire, il est vrai, qu'une ville à touristes, comme elle est, acquiert souvent une sorte d'amabilité indifférente, une amabilité d'hôtelière qui ne prouve rien. Mais Munich a peut-être une raison particulière d'aimer la France : c'est son antipathie pour la Prusse.

Beaucoup de Bavarois ne peuvent pardonner à l'esprit prussien. Pendant que Leipzig élève des statues à l'unité allemande, Munich répète qu'une grande Prusse n'est pas une Allemagne. Un petit journal dont le titre seul est significatif, *la Patrie Bavaroise*, exprime ces sentiments avec une grande liberté, ne perdant pas une occasion de railler le « Paradis du militarisme et des saints », le chancelier, voire l'empereur. Mais, malgré la rigueur des lois sur la presse, le gouvernement impérial ne poursuit pas *la Patrie Bavaroise*. Elle est trop lue et trop aimée dans l'Allemagne du sud. Déjà le procès récent d'un baron bavarois cité et condamné à Berlin a fort mécontenté les Munichois. La poursuite de leur petite feuille les exaspérerait.

L'empereur n'est pas aimé du tout à Munich. Le voyage qu'il a fait ici, il y a trois ans, a pour longtemps offensé la population. « Croiriez-vous, monsieur, me dit un bourgeois en soufflant dans ses grosses joues, qu'il a écrit sur le livre d'or de notre hôtel de ville : « *Suprema lex voluntas regis* », c'est-à-dire : « Il n'y a que les Prussiens qui comptent ! » Aussi nous l'avons sifflé, monsieur. Depuis, il n'a plus remis le pied à Munich. L'hiver dernier, quand il a passé par la Bavière en revenant d'Abbazia, il a fait venir le régent à la gare de Munich, mais il n'est pas entré chez nous : il n'oserait ! »

10 août.

Les gens les plus occupés de Munich sont ceux qui servent à boire et à manger. Ils sont nombreux et divisés en plusieurs catégories. Les uns ne servent que le café; les autres, la bière: d'autres ne font que toucher l'argent; d'autres, plus petits, que porter de l'eau. Ce sont ordinairement des femmes qui servent la bière, les fameuses *Kellnerinnen*. Les Munichois en sont très fiers. L'un d'eux, qui s'y connaît, me dit : « C'est tout autre chose que vos bonnes de chez Duval. C'est bon enfant et c'est distingué à la fois ». Il faut être un malotru ou un étranger pour ne pas leur adresser quelques plaisanteries galantes et leur offrir une fleur. C'est tout un art que de causer avec elles. Rien qu'à la façon dont il leur demande un litre, on reconnait le vrai Munichois.

Elles sont aimables et sans façon. Mais elles ont l'air minable. Elles ont plus de seize heures de travail par jour. Le Munichois, d'un naturel doux (la hardiesse des oiseaux dans les rues et dans les cafés en est une preuve) ne craint pas, dès que la bière est en jeu, la peine de son prochain. Quand les dames de Munich restent chez elles à boire en tirant l'aiguille, elles ne comptent pas les étages que leurs bonnes montent et descendent à chaque instant pour leur chercher de la bière fraîche.

11 août.

L'orchestre du théâtre de Munich n'est pas entièrement caché, comme celui de Bayreuth, mais il est placé en contre-bas. On ne le voit que des premiers rangs de fauteuils. Le reste de la salle aperçoit le haut du crâne du chef d'orchestre et ses gestes, quand il en fait. On en est très sobre, à Munich. Lévi, les Parisiens l'ont vu, conduit du bout des doigts et parfois, quand son orchestre est lancé, reste complètement immobile. Fischer, le deuxième chef d'orchestre, imite la discrétion du premier. Et il n'est pas de petit maître de chapelle, dans les brasseries, qui ne s'efforce, à leur exemple, de contenir ses mouvements.

Dernièrement, un jeune chef d'orchestre de Stuttgard, Strauss, est venu à Munich diriger une représentation de *Tristan*. Les journaux l'ont félicité de son interprétation,

mais on lui a laissé entendre que ses gestes étaient trop exubérants ; il choquait la délicatesse munichoise.

12 août.

J'ai fait la connaissance d'un jeune peintre munichois. Ils sont, m'a-t-on dit, plus de trois mille. Mon peintre a une bonne figure, la moustache fine, les traits arrondis, un peu bouffis, de beaucoup de Bavarois. Il peint des Tyroliennes. Il n'a pas de prétention au grand art ; à vrai dire, il n'en a pas la préoccupation. Quand il a peint et vendu une Tyrolienne, il est heureux de penser qu'il peindra et vendra une autre Tyrolienne. Beaucoup de peintres munichois vont demander leur inspiration au Tyrol. Ils partent au printemps et rapportent des montagnes une quantité de Tyroliens, dansant, s'embrassant, fumant, jouant aux cartes. Il paraît que cela se vend très bien.

Il y a cinq ou six expositions de peinture à Munich. Les deux plus grandes sont celles du *Palais de Cristal* et celle de la *Sécession*. Munich a eu, à l'instar de Paris, sa guerre des peintres. Et Franz Stück est, toutes choses égales d'ailleurs, le Puvis de Chavannes du Champ-de-Mars munichois. Ce sont les deux plus belles expositions d'Allemagne : des peintres de tous les pays y envoient leurs tableaux.

D'autres expositions sont réservées aux produits locaux. Les artistes munichois forment des *Vereine* ; et les bourgeois, qui aiment à faire les Mécènes, conformément à la bonne tradition des bourgeois allemands, en font quelquefois partie à titre d'amis des arts. — *Kunstfreunde*. — Dans le comité du *Verein munichois*, j'ai compté des négociants, des magistrats, des professeurs, des officiers, des rentiers. Les *Vereine* organisent des expositions permanentes. Les intérêts de la peinture y sont bien entendus. Des inscriptions, dans toutes les salles, indiquent le chemin du bureau de vente. Quelquefois même, le prix de vente des tableaux est marqué sur le cadre. Les journaux, chaque matin, publient sous la rubrique : *Chronique d'Art*, la liste des œuvres vendues. Il s'en vend beaucoup. La peinture munichoise fait une sérieuse concurrence, sur le marché américain, à la peinture parisienne.

13 août.

Quand j'étais à Leipzig, on m'a dit que les Saxons étaient les plus *gemüthlich* de tous les Allemands. Depuis que je suis à Munich, on me dit que les plus *gemüthlich* de tous les Allemands sont les Bavarois. Je m'aperçois que tous les pays d'Allemagne revendiquent, avec la même fierté, le même honneur. L'Allemagne est un concours de *Gemüthlichkeit*. Tout bien pesé, donnons le prix à Munich. Peut-être le catholicisme méridional se prête-t-il mieux à cette indéfinissable *Gemüthlichkeit* que le protestantisme du nord. Elle apparaît, dans le reste de l'Allemagne, comme un laisser-aller, un abandon, un repos ; ici, c'est la vie même. Beaucoup de Munichois ne font pas autre chose, du matin au soir, que d'être *gemüthlich*. Les mœurs à Munich sont plus simples encore qu'ailleurs ; la bière y est plus douce, les amours plus attendries. Les Propylées sont célèbres pour les embrassades qu'on s'y donne. Le Jardin anglais s'emplit, le soir, de couples sentimentaux.

Il est vrai que, le printemps dernier, on y a assassiné un prêtre. Depuis, les amoureux s'y sentent mal à l'aise. Ils ont adopté, au lieu du Jardin anglais, le jardin de la Cour. Il est contigu à un palais devant lequel, jour et nuit, un factionnaire veille. Les couples y peuvent, en toute tranquillité, rêver à la lune ; qu'il le veuille ou non, le factionnaire les garde.

15 août.

Qu'un Français ait la passion de la musique, cela paraît toujours, d'une façon générale, laisser les Allemands un peu incrédules. En particulier, l'enthousiasme des Français pour Wagner ne cesse pas de les étonner. On dirait presque que cela les choque. Beaucoup se sentent dépassés. La métaphysique de M. Ernst les effraie. Ils se demandent si la France n'aurait pas la prétention de comprendre Wagner mieux que l'Allemagne, et ils en sont scandalisés. Plusieurs m'ont dit avec bonne foi : « Vous admirez *Tristan* ? moi je trouve cela franchement ennuyeux. » D'autres : « *Lohengrin* et *Tannhaüser*, soit, c'est de la bonne musique, mais le reste, c'est trop dur. » On oserait à peine, aujourd'hui, en France, dire des choses pareilles.

Ceux mêmes qui aiment tout Wagner ne comprennent pas

qu'il puisse plaire à des oreilles latines. Un soir, mon jeune peintre, après le deuxième acte des *Maîtres Chanteurs*, souriait d'un air sceptique en me regardant applaudir. A la fin, n'y tenant plus : « Comment diable pouvez-vous vous enthousiasmer pour cet acte-là, et le sentir profondément? La vieille rue, les bons bourgeois de Nuremberg, Hans Sachs, le veilleur, la scène des gifles, tout cela ne peut, il me semble, faire vibrer que des cœurs allemands. »

La théorie des races est encore très vivante ici. La philosophie des Allemands n'est pas universelle, intemporelle : elle ne tend pas à embrasser, dans une seule formule, l'humanité tout entière. Elle est historienne : elle fait vivre les concepts dans les caractères des races ; elle réalise les idées dans les nations. Un spéculatif pourrait dire qu'elle tend à opposer, comme la philosophie des Français, cartésienne et révolutionnaire, à réunir.

16 août.

Les acteurs semblent ici moins tapageurs qu'en France. Leurs appointements sont moins élevés. Ils ne constituent pas, comme à Paris, une sorte d'aristocratie : ils sont de plain-pied avec la classe moyenne. La plupart sont mariés et pères de nombreuses familles.

J'ai vu jouer Siegfried par un ténor qui est grand-père. Maître d'école autrefois, il a épousé la fille de son supérieur. Ils se sont tous les deux, comme on dit, découvert de la voix. Ils sont entrés au théâtre, où ils ont parcouru toute leur carrière côte à côte. Et ils ont eu beaucoup d'enfants. Leurs deux aînées ont épousé des officiers. On me cite, d'un autre côté, une demoiselle du corps de ballet qui a épousé un professeur ; on ne manque pas de lui donner son titre universitaire et de l'appeler, suivant l'usage, *Frau Professor*.

17 août.

Quand on habite Munich depuis une quinzaine, on se demande, en se réveillant, s'il existe autre chose au monde que de la bière et des gens inoffensifs pour en boire toute la journée. On oublie tous les genres d'anarchistes. Depuis quelque temps, cependant, les bourgeois de Munich, comme tous ceux d'Allemagne, se sont mis à réfléchir. L'Allemagne, l'hiver

dernier, affectait de considérer l'anarchie comme le monopole des pays latins et prétendait, pour sa part, se désintéresser des bombes. Mais on vient de découvrir à Berlin des engins suspects : les Allemands se regardent entre eux. Le *Berliner Tageblatt* a bien essayé, au premier moment, de donner le change : « On a découvert, a-t-il dit, chez un prétendu anarchiste des balles et des grenades. Mais n'en trouverait-on pas chez la moitié d'entre nous? Consacrées à des usages domestiques ou à la simple parure de nos bureaux, ne sont-elles pas, pour beaucoup, des souvenirs de la guerre, des témoignages de notre gloire militaire? » Cette argumentation n'a pas suffi à rassurer les gens, On a déjà proposé, en Prusse, des lois restrictives de la liberté de réunion. On va toucher aux *Vereine*. Le mouvement de réaction, sensible, m'a-t-on dit, dans toute l'Allemagne, va se précipiter.

Comme on fait toujours dans les cas difficiles, on est allé consulter Bismarck sur les anarchistes. Il a répondu, disait l'*interviewer*, que les anarchistes étaient des cochons (*Schweine*), et qu'il fallait les saigner comme tels. Mais la *Gazette de Hambourg* dément longuement l'*interview*. Le prince de Bismarck, y est-il dit, n'a jamais songé à comparer les anarchistes à des cochons : car les cochons sont de bons et utiles animaux qui remplissent, dans la mesure de leurs moyens, leurs devoirs envers l'humanité.

18 août.

Munich a la conscience d'avoir son genre, ses types. Les « originaux munichois » ont leur littérature. Le rentier, qu'on appelle ici le *Privatier*, la *Kellnerin*, le commissionnaire, le cocher, le modèle, sont des types classiques. Ce sont les méridionaux de l'Allemagne: leur trait commun paraît être une certaine nonchalance insouciante et gourmande. Ils remplissent les journaux comiques, qui sont très nombreux à Munich et recherchés de toute l'Allemagne. On dit que l'esprit berlinois est caustique ; il a quelque chose d'âpre et de mordant comme le vent qui souffle sur les plaines de Berlin. L'esprit munichois, au contraire, est bon enfant.

C'est de Munich que partent les fameux *Fliegende Blätter* qui font la joie de tous les pays allemands. — « Vous n'avez

rien en France, me dit-on, à comparer à nos *Fliegende Blätter*. Vos journaux sont presque toujours, d'abord, de la dernière indécence. Et puis ils cherchent le frappant plutôt que le juste, dans leurs légendes, le mot d'esprit, quelquefois le calembour; dans leurs dessins, le trait hardi ou grossier. Nos journaux sont plus observateurs. C'est dans la vie de tous les jours qu'ils prennent leurs sujets. Ils ne nous transportent pas dans un monde conventionnel ou dans un demi-monde malpropre; ils s'attachent, pour la légende comme pour le dessin, à un réalisme fin et de bon goût. »

Le fait est qu'ils peignent le plus souvent les petits côtés de la vie bourgeoise, les colères du papa, les naïvetés ou les roueries des enfants, les fanfaronnades de Herr Lieutenant ou de Herr Doctor. On y verra de petites scènes de ménage, un mari pressant sa femme de traverser la rue : « Tu sais, chérie, lui dit-il, le médecin t'a défendu toute émotion, et, de ce côté-ci du trottoir, il y a un grand magasin de modes! » A la page suivante, ce diptyque, d'un goût peut-être moins sûr : Herr Professor rentre d'une *Kneipe :* il a les idées encore un peu confuses ; on le voit, au premier tableau, poser délicatement l'éteignoir sur le nez de Frau Professor endormie; au second, il embrasse tendrement la chandelle. Plus loin, dans un restaurant, trois parvenus endimanchés hèlent le garçon : « Garçon, trois menus! »

Depuis quelque temps un type nouveau a pris place dans la galerie des *Fliegende Blätter*. C'est le *Gigerl*, notre gommeux, petit chapeau, canne énorme, pantalon retroussé très haut. J'ai entendu beaucoup de gens se plaindre de l'introduction de ce type nouveau. Ils trouvent qu'il n'est pas assez « réel »: ils ne s'y reconnaissent pas. C'est un type conventionnel qui est parti de France et qui court maintenant tous les journaux d'Europe. Il ne prête pas à ces menues observations dont chacun peut, autour de soi, vérifier la justesse et qui sont pour les Allemands le sel des journaux comiques.

19 août.

On regarde beaucoup, à la Sécession, le tableau que Franz Stück a envoyé cette année : *Der Krieg*. Il donne un corps à des sentiments qui flottent dans l'air, à cette vague horreur

de la guerre qui tient à présent l'Europe. Sur un cheval noir, fourbu, tirant la langue, est un homme nu, le laurier au front, le glaive sanglant sur l'épaule. On y reconnaît Napoléon. Il marche au milieu des cadavres. On en voit à perte de vue, les membres tordus, la figure convulsée. L'horizon est sombre, éclairé, au bas, par des reflets d'incendie.

20 août.

Le « sentiment de la nature », comme on dit, est ici très développé. Il y a dans l'âme des Allemands un vague panthéisme qui les prédispose à l'adoration des arbres et des montagnes. Beaucoup ont pour la verdure un amour attendri, et, soit dit sans offense, comme une tendresse d'ivrogne, à la fois sensuelle et sentimentale. Ils en parlent comme d'une bonne bière qui rafraîchit et qui ranime, et, en même temps, comme d'une musique charmante et profonde, à intentions métaphysiques.

Les entreprises financières connaissent la force de ce sentiment. Elles y font appel en des prospectus lyriques. Voici comment s'exprime la Compagnie des bateaux du lac de Starnberg : « Quand, après le long sommeil de l'hiver, le printemps se réveille et marche entouré de soleil et de brise : quand, sous son charme vainqueur, la forêt de nouveau se pare de verdure, alors s'éveille aussi dans la poitrine des hommes une nouvelle joie de vivre, un désir ardent de se rafraîchir le corps et l'âme dans la nature divine, de s'enchanter le cœur et les yeux par le spectacle toujours le même et toujours nouveau de la terre maternelle, éternellement rajeunissante. Alors un secret instinct pousse le Munichois à sortir de sa ville, à gagner les lacs et les montagnes. Alors le *Lac de Starnberg* l'appelle, etc... »

Ce prospectus m'a séduit. Je suis parti de très bon matin pour rafraîchir mon corps et mon âme. J'ai pris le bateau du lac de Starnberg et je suis descendu au parc du roi Louis II. Par un hasard providentiel, j'étais seul. J'apercevais, sous les branches, l'eau bleue et les cimes blanches, au loin, comme les bords d'une coupe d'argent. Le soleil montait, et c'était à travers les feuilles une pluie de lumière. La solitude, la splendeur du matin, les souvenirs de Louis II surexcitaient les sentiments littéraires qui dorment dans mon

cœur. Un rouge-gorge volait devant moi. Je l'ai suivi, comme Siegfried, et je suis arrivé tout d'un coup à l'endroit où l'on a retrouvé le cadavre du roi. Je me suis tourné vers la petite croix qu'on y a élevée, et je me suis mis, moi aussi, à invoquer avec ferveur le roi mystique et raffiné. Mais, au bout de peu de temps, c'est Maurice Barrès qui m'est apparu...

22 août.

Le comte Schack, qui possédait la plus fameuse galerie de tableaux de Munich, est mort au printemps dernier. Ami des arts, il ouvrait libéralement sa maison aux visiteurs, tout en leur laissant entendre qu'il n'avait pas grande confiance en leur goût. Sa galerie avait été longtemps méconnue des Munichois, et cela l'avait rendu sceptique : dans le livre qu'il a consacré à ses tableaux, le comte Schack raconte qu'il a rarement entendu, en se promenant incognito, dans sa propre galerie, autre chose que des inepties.

A la nouvelle de sa mort, tous les journaux ont pleuré le dilettante éclairé et généreux. Puis un temps d'arrêt s'est produit dans ce concert d'éloges. On a appris que le comte Schack, au lieu de laisser ses tableaux à la ville de Munich, les léguait à l'empereur, et, au cas où l'empereur refuserait, au roi de Wurtemberg. Grand émoi munichois. La ville des arts allait perdre son plus beau fleuron? Nos tableaux iraient en Prusse? L'empereur, à la fois primesautier et politique, a su calmer ces inquiétudes : il a déclaré, dès qu'il a reçu le testament du comte Schack, qu'il acceptait les tableaux, mais qu'il n'en déplacerait pas un seul ; ils resteraient où ils étaient, dans la galerie chère aux Munichois. Cela ne laissait pas que de souffrir encore quelques difficultés : car le comte Schack avait légué les tableaux, et non pas la galerie. L'empereur, dans la vivacité de sa décision, avait disposé de ce qui ne lui appartenait pas. Après de longs pourparlers, tout s'est arrangé : l'empereur a acheté la galerie et s'est concilié ainsi beaucoup de Munichois.

23 août.

Les Alpes sont toutes proches. Quant vient l'été, le bon Bavarois va chercher au fond des armoires ses bas de laine.

ses gros souliers ferrés, son chapeau de feutre vert à plumes, et part pour la conquête du Tyrol. Un grand *Verein* composé d'Autrichiens et d'Allemands a mis la main sur toutes les montagnes accessibles : tous leurs sentiers et toutes leurs auberges sont numérotés pour la commodité de l'ascensionniste. Il y a à Munich tout un art alpiniste, littérature, peinture et musique. On vend des chœurs pour alpinistes, à chanter dans les montagnes. Des expositions de peinture sont tout entières remplies de neiges et de rochers. Des journaux comiques se nourrissent exclusivement de plaisanteries empruntées à la vie de la montagne. Les grands journaux ont tous les jours une chronique alpiniste. Les ascensionnistes leur envoient quelquefois des narrations où ils décrivent, avec un lyrisme égal, les endroits d'où l'on a une belle vue et ceux où l'on mange bien.

Dernièrement, la grande fête du *Verein* des Alpes a eu lieu à Munich. Il a fait, en tenant ses séances, tout le tour des brasseries de la ville. L'une d'entre elles a obtenu un particulier succès. Elle s'était parée, pour la circonstance, d'un décor alpin : d'un côté, des cimes blanches; de l'autre, des sapins, avec un vieux burg en ruine. On y était servi par des *Kellnerinnen* en costume tyrolien.

24 août.

Les fameux châteaux du roi de Bavière doivent causer quelques désillusions. On peut sans doute, avec de la bonne volonté, tourner à la grandeur ses moindres fantaisies : on peut aussi rester choqué de leurs petits côtés. Pour des esprits plus scientifiques que littéraires, elles dénotent les manies les moins esthétiques et les plus enfantines cataloguées par MM. Binet et Féré : la manie de l'imitation, la manie du nombre. La quantité de Louis XIV et de soleils, de Lohengrin et de cygnes qui s'étalent sur les tables, sur les lits, sur les murs, devient aisément fatigante.

Il faut cependant reconnaître que le public qui visite ces châteaux en est ordinairement charmé. Devant l'or du Versailles bavarois, Chiemsee, j'ai été témoin de véritables extases. Le vieux guide, sous sa livrée bleu royal, avait un air maussade et semblait, en débitant ses explications, nous infliger

des semonces : visiblement, il était dégoûté des splendeurs. Il méprisait profondément les festons et les astragales qu'il nous faisait admirer. Il prenait plaisir à nous dire avec un sourire ironique : « Dans cette chambre-ci, le roi Louis II a couché trois fois, en tout... Cette autre n'a jamais été habitée... Cette autre n'est pas achevée et ne le sera probablement jamais. »

Il y avait dans la foule des touristes un gros Bavarois soufflant, avec sa femme, aussi grosse que lui. Quand on entrait dans une salle particulièrement somptueuse, il ne pouvait s'empêcher de demander les prix : trois cent mille marcs? — six cent mille marcs! » lui jetait le guide, comme s'il lui eût dit des injures. Alors, pendant qu'un Anglais flegmatique et attentif inscrivait soigneusement les chiffres sur la marge de son Bædeker, la grosse femme redoublait d'enthousiasme, poussant de petits cris d'admiration ; le mari soupirait, hochait la tête, songeant aux impôts, sans doute, et ne sachant au juste quelle figure il devait faire : puis, se rappelant qu'il était au milieu d'étrangers, venus pour admirer, le bon Bavarois prenait le parti d'être fier des prodigalités de son roi et s'extasiait avec sa grosse femme.

25 août.

Les Bavarois ont une façon très spéciale de parler l'allemand. Il existe un patois munichois, très difficile à comprendre pour qui vient de l'Allemagne du Nord. Les traits du caractère bavarois y sont imprimés. La vie des mots, dans Munich la paresseuse, est, plus que partout ailleurs, soumise à la loi du moindre effort. Ils perdent leur rudesse septentrionale ; leurs différentes parties, si nettement détachées par la prononciation de Leipzig, se confondent ici et traînent pour ainsi dire l'une sur l'autre : les consonnes qui les hérissaient dans le Nord s'amollissent, et, peu à peu, se muent en voyelles. Les langues bavaroises n'ont pas la force de siffler les *ss*, de s'arrêter net sur les *d*; aux mots qui finissent par une dentale, elles ajoutent souvent des labiales adoucissantes. Les *ch*, trop fatigants sans doute, sont pour la plupart abandonnés. On ne dit pas : *Ich weiss nicht*, mais *I woas nét*.

Il y a un petit théâtre où l'on ne joue qu'en patois. Il donne, à côté de la *Grande Duchesse de Gérolstein*, des revues locales.

les *Histoires munichoises*, où l'on voit des maris trompés, et des paysanneries, qui se passent dans le Tyrol : on y voit ordinairement, dans un petit village, un jeune Munichois, — le Parisien de l'endroit, — qui fait la cour à une jeune Tyrolienne. Le rival arrive, puis le père : et, après quelques altercations, il est entendu que le Munichois épousera la Tyrolienne. Et tout le monde chante et danse à la mode du pays.

26 août.

Je suis allé avec mon jeune peintre visiter la Sécession. J'y ai retrouvé toutes les espèces du genre moderne : des communiantes assises dans l'herbe, des demoiselles qui jouent du piano dans l'ombre, des portraits à l'air scandinave, des Vierges en robe de coutil et des Christs en robe de chambre, des paysages maigres et pâles et des paysages gras et florissants, un mélange indéfini de ce qu'on appelle réalisme avec ce qu'on appelle idéalisme. Le choix des sujets, seul, révèle parfois Munich et les Alpes prochaines : mais, si l'on met à part une ou deux personnalités comme Böcklin et Franz Stück, il n'y a presque rien, dans la manière et dans l'esprit des tableaux qui rappelle l'Allemagne et révèle une école bavaroise. Les peintres ne forment plus d'écoles : chacun cherche pour son compte, sans traditions, suivant la mode plus que la coutume. Ici comme ailleurs, l'individualisme marche de pair avec le cosmopolitisme ; le vieux mot, si longtemps faux, commence à être vrai : l'art n'a presque plus de patrie.

Böcklin est certainement un maître. Il est nourri de souvenirs antiques. Il a lu Théocrite et Virgile. Mais la beauté antique, en passant dans son imagination septentrionale, est toute transformée. Ses tritons et ses sirènes aux queues multicolores, qui s'ébattent et rient au milieu des vagues bleues, sur les rochers rouges, dans un monde où il y a plus de couleurs éclatantes que de formes précises, ont l'allure toute germaine. Il y a dans ce mélange de classique et de romantique, de grec et de germain, quelque chose de personnel.

27 août.

Qui osera supprimer le cheval, le cheval de Brünehild ? Cet animal empêche ordinairement d'entendre les plus beaux

passages du *Crépuscule des Dieux*. S'il remue, il est indiscret; il flaire les épaules de la Walkyrie et elle est obligée de le rappeler à l'ordre en tirant violemment sur la bride. S'il ne remue pas, il a l'air d'un imbécile, avec ses gros yeux qui regardent fixement l'orchestre.

D'une façon générale, les petits côtés de Wagner deviendraient, pour qui aime la musique, facilement insupportables. Un Allemand, qui connaît son Wagner à fond, pousse l'hérésie jusqu'à m'avouer que si l'on s'attachait moins, dans les représentations wagnériennes, au détail accessoire, son plaisir en serait plus pur. « On ferait mieux, dit-il, de reconnaître franchement que la mise en scène des conceptions wagnériennes ne sera jamais qu'un à peu près. La dernière scène de la Tétralogie, Brünehild s'élançant avec son cheval sur le bûcher de Siegfried, le Rhin étouffant les flammes, ne sera jamais que conventions : cela ne fait illusion à personne. »

Le théâtre de Munich, fier de sa machinerie, ne cherche pas, d'ailleurs, à entretenir l'illusion dans l'âme des spectateurs : deux fois par semaine il leur permet de visiter ses coulisses. On y montre aux touristes comment on fait la pluie, et le vent, et le tonnerre, et tous les « trucs » classiques. Je suis allé visiter le théâtre le jour où l'on donnait l'*Or du Rhin*. J'ai vu de près le décor de la première scène, les toiles pailletées d'or, les escaliers par lesquels Albéric doit monter et descendre en feignant de glisser sur le roc, et, suspendues à des fils de fer, les trois queues des Filles du Rhin. Les actrices se glissent dedans et se transforment ainsi en sirènes. L'une des trois queues était beaucoup plus large que les autres. Une jeune miss a demandé pourquoi, et des Français, derrière elle, se sont permis à ce sujet des plaisanteries de mauvais goût.

Ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans les combles du théâtre, c'est une espèce de petite loge où les machinistes veillent sur les murs : à côté l'un de l'autre, on y voyait Bismarck, Louis II et le général Boulanger. Mystérieuse trinité !

28 août.

J'ai voulu remonter jusqu'aux sources de la poésie tyrolienne, dont Munich est inondée. J'ai mis, moi aussi, un chapeau de feutre vert avec une plume, et j'ai fait un *Ausflug*

jusqu'à Innsbrück. J'y ai trouvé, au pied des montagnes violettes et blanches, tout le Tyrol concentré par les mains de *Vereine* adroits. Il y a un *Verein für Fremdenverkehr*, qui sait préparer toute la couleur locale dont les voyageurs ont besoin. Il y a un comité qui s'occupe spécialement de la conservation des costumes populaires. Le théâtre joue des pièces du pays, des drames chevaleresques : *Marguerite, comtesse du Tyrol ou le Traître de Kufstein. — Ritterschauspiel.* — On entend des tyroliennes tous les soirs dans les cafés-concerts. Il y a plusieurs sociétés de chanteurs qui se font concurrence ; tous prétendent être les purs Tyroliens médaillés à Londres.

Une société est ordinairement composée de quatre personnes : un gros homme, qui fait la basse, un petit homme, qui tient le rôle du ténor, et deux femmes, un contralto et un soprano. Les hommes ont bon air, avec leurs genoux nus, la grande ceinture sous la petite veste, et le chapeau à plume. Les femmes, en robe demi-longue, avec des bas rouges, ont encore l'air modeste et réservé.

Ils chantent des *Lieder* idylliques ou tragiques : *la Vie sur la montagne, la Mort d'Andreas Hoffer*, quelquefois des espèces de chansonnettes, comme *le Berlinois chasseur de chamois.* Puis ils exécutent la danse nationale, frappant le sol du pied et se tapant sur les cuisses.

Je m'étais assis, pour les entendre, auprès d'un habitant d'Innsbrück ; il paraissait enchanté de me voir applaudir ; il me souriait avec bienveillance, et, jugeant que je ne devais pas comprendre toutes les finesses de la poésie tyrolienne, il me les expliquait longuement.

Dernièrement, un congrès d'anthropologie s'est réuni à Innsbrück. On a soigneusement étudié, sur place, la craniologie tyrolienne. Il paraît que les Tyroliens seraient plutôt brachycéphales. A l'occasion du congrès, le comité des costumes populaires a voulu donner aux anthropologistes un spectacle digne d'eux. On a organisé une grande fête tyrolienne. On a simulé, sur la grande place, un mariage à l'ancienne mode du pays. Tous les gens des alentours avaient été invités à s'y rendre avec leurs plus beaux et leurs plus vieux habits. Et le soir, après un grand défilé, au milieu des montagnes illumi-

nées, le congrès a décerné des prix aux porteurs des costumes les plus pittoresques.

29 août.

Le culte de Louis II a pénétré les campagnes. Il semblait que les littérateurs eussent accaparé sa mémoire et qu'il fût à jamais le roi des raffinés, de ceux qui savent mépriser l'univers et se moquer du monde; mais les simples l'ont adopté. C'est dans un petit village, au pied des Alpes, à Murnau qu'on lui élève son premier buste. Un simple *Posthalter* a eu, paraît-il, comme une inspiration d'en haut; des voix célestes lui ont désigné l'endroit où il fallait élever le monument. Il a su communiquer sa foi à ses compatriotes et les forcer à souscrire. L'inauguration du buste a été l'occasion de belles réjouissances; à l'appel de Murnau, plus de quatre-vingt-dix *Vereine* sont venus, bannière en tête, chanter des chœurs et boire de la bière. Des journaux malintentionnés insinuent que la foi des habitants de Murnau n'est pas exempte d'adresse, et que la *Kneipe* gigantesque qu'ils ont attirée chez eux les enrichit pour longtemps. D'autres voient dans la fête de Murnau une manifestation politique, que les ultra-catholiques auraient préparée de longue main contre le régent. Croyons plutôt aux spontanéités de l'âme populaire.

Il s'est trouvé un inspiré pour éditer, à propos de la cérémonie, une petite brochure : *Louis II et son peuple montagnard*. Elle est composée de deux scènes, l'une au ciel, l'autre sur la terre. La première est une conversation de Louis II avec le bon Dieu. Le bon Dieu apprend à Louis II que son peuple l'aime d'un amour infini comme l'espace céleste et le bonheur des élus. Louis II s'en étonne avec sincérité et avoue qu'il se croyait incompris. « Tu as gagné cet amour, lui répond Dieu en substance, sans le savoir et comme sans y penser. Tu graciais les criminels, tu encourageais les artistes, tu détestais les Prussiens: c'est pourquoi on t'élève un buste à Murnau. » Louis II descend alors sur la terre. Le peuple se précipite vers lui et lui baise les mains, se plaignant que les temps soient durs et qu'il souffle trop de vent du Nord. (C'est un symbole). Louis II le rassure, lui annonce avec des mots mystérieux que des temps viendront où les gens au cœur dur seront

punis et le militarisme chassé de la Bavière. Puis, au milieu des chœurs, du son des cloches et des fanfares, il remonte doucement au ciel.

Le lendemain de la fête de Murnau, les journaux annonçaient, avec toutes sortes de réticences, que, pendant qu'on découvrait le buste du roi défunt, on avait fait subir à celui du régent des outrages fâcheux. On l'avait renversé, puis décapité, et jeté à l'eau.

1er septembre.

Je fais mes adieux à Munich. Je suis allé me promener dans les sentiers qui bordent l'Isar, sous les sapins, pour la dernière fois. J'y ai rencontré une troupe de Munichois et je les ai suivis. Ils étaient gros; ils avaient retiré leurs vestons et marchaient en bras de chemise à la queue leu leu, poussant parfois de grands cris pour appeler les échos, comme au temps où ils étaient *Studenten*. Ils échangeaient des plaisanteries, et chacun, pour partager son hilarité avec quelqu'un, se retournait vers celui qui le suivait: le dernier se retournait vers moi et m'adressait des sourires. Avec eux je suis allé jusqu'à la brasserie prochaine, boire mon dernier verre de la *Loewenbrau*, qui est si douce et si légère. Je quitte Munich, ce soir. Il est temps : on y engraisse.

JEAN BRETON.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES

A

MADAME DE CHARRIÈRE

1792-1795

On sait quelle fut la liaison, ou plutôt la correspondance, de madame de Charrière et de Benjamin Constant. Même quand il était son hôte, en ce Colombier dont il disait : « Il n'y a qu'un Colombier au monde », même alors, « comme ils restaient tard chacun dans sa chambre, ils s'écrivaient des lettres qui n'en finissaient pas, dit Sainte-Beuve, et la conversation se faisait de la sorte ».

Ils s'étaient rencontrés en voyage, à Paris, au printemps de 1787, lui, Benjamin de Constant, petit gentilhomme suisse, d'origine française : elle, Isabelle van Tuyll, hollandaise de naissance, mariée par amour, en 1767, à M. de Charrière, autre gentilhomme suisse, qu'elle avait connu précepteur de son frère. — Il devait survivre à sa femme; et « c'est, dit encore Sainte-Beuve, ce que j'ai su sur lui de plus vif ».

Lui, Benjamin, tout juste vingt ans; elle, quarante-cinq, mais de visage spirituel et délicat, de raison aimable et d'esprit enjoué, presque célèbre, auteur des *Lettres neufchâteloises* et de *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne*.

En cette année 1787, à l'automne, il arrive chez elle, à

Colombier, près de Lausanne : il y passe environ deux mois : c'est l'époque de leur intimité la plus étroite, le point tendre de leur liaison.

Mais son père, colonel d'un régiment suisse au service des États-Généraux de Hollande, le fait nommer chambellan de S. A. S. le duc de Brunswick : il faut partir. Et de Brunswick, l'année d'après, il écrit à madame de Charrière : « Si vous voyiez comme Minna me console, me supporte, me plaint, me calme, vous l'aimeriez. Vous l'aimez déjà, n'est-ce pas? Il y aura bientôt un an que j'arrivai à pied, à huit heures du soir, à Colombier, le 3 octobre 1787. J'avais de jolis moments qui m'attendaient sans que je le susse... »

« Minna », c'est Wilhelmine, baronne de Cram, demoiselle d'honneur de la duchesse régnante. En 1789, il l'épouse. Il écrit à madame de Charrière : « Je suis heureux par ma femme, et je ne puis même désirer me rapprocher de vous en m'éloignant d'elle, mais je ne cesserai jamais de dire : « C'est dommage ». — Et encore : « Il n'y a que deux êtres au monde dont je sois parfaitement content, vous et ma femme. »

« De très bonne heure, à Brunswick et depuis, dit Sainte-Beuve, on peut remarquer que l'émotion et le malin plaisir de sa sensibilité consistaient à se partager, à se jeter dans des complications trop réelles, dont les embarras, les tiraillements et les déchirements même ravivaient pour lui l'ennui de l'existence ; il affectionna, en un mot, de tout temps, cette situation *entre les trois déesses*, comme la définissait très heureusement madame de Charrière. » — Et, dans une lettre à madame de Charrière, il disait lui-même, un peu différemment : « Je suis persécuté par trois femelles : Wilhelmine, Charlotte et Caroline... » Il avait cessé d'être « content » de sa femme ; à vrai dire, il avait lieu d'être mécontent d'elle, si mécontent qu'il se décidait à demander le divorce.

« Femelles » ou « déesses », en voilà déjà trois, sans compter la confidente. — On peut se demander, aussi bien, avec quels sentiments elle recevait ces confidences. Lui-même, un jour, il écrivait : « Une cruelle expérience, dont je suis bien fâché que vous soyez la victime, m'a trop prouvé que les égards ne suffisent pas. »

« Charlotte », c'est Charlotte de Hardenberg, une Hanovrienne, qui plaidait en divorce, de son côté, contre son mari, M. de Marenholz, et pensait épouser Benjamin Constant. Une fois libre, — et Benjamin aussi, — elle dut se contenter d'épouser le comte Dutertre, un émigré français. Plus tard, celui-ci, rentré en France, fut persuadé par son confesseur que l'union d'un catholique et d'une protestante ne pouvait pas être légitime. Benjamin, la retrouvant à Paris, en 1806, se reprit de goût pour Charlotte, obtint de M. Dutertre une renonciation complète à ses droits sur elle et l'épousa. En 1812, n'ayant plus madame de Charrière pour lui confier ses dégoûts, il écrivait dans son journal intime : « Je porte l'ennui de ma femme et le mien... Charlotte m'accable de sa bonté. » Dans ce même journal, cette même année, il notait sans commentaire : « J'ai revu ma première femme ! »

Quant à Caroline, c'est une petite comédienne, qu'il avait connue à Brunswick : une passagère dans sa vie.

La correspondance de Benjamin Constant et de madame de Charrière dura huit ans (1787-1795). — Elle, pourtant, « lui écrivit jusqu'à la fin, dit Sainte-Beuve (elle mourut en décembre 1805) ; il lui répondait quelquefois. Elle recevait ses lettres avec un plaisir si visible que cela faisait dire à une personne d'esprit présente : *Certains fils sont fins et deviennent imperceptibles, cependant ils ne rompent pas.* »

Mis en possession, par un héritage, des papiers de madame de Charrière, M. le professeur Gaullieur, de Lausanne, a publié naguère (1844-1854) une partie des lettres adressées à madame de Charrière par Benjamin Constant. Celles que nous publions aujourd'hui, nous en devons communication à l'obligeance de madame veuve Gaullieur [1].

Benjamin Constant s'y montre au plus fort de ces « com-

1. M. Gaullieur a publié dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, en 1848, quelques parties des lettres I, V, IX, XI, XVIII, XX et presque toute la lettre XIX : Sainte-Beuve a cité dans ses *Portraits littéraires* un passage de la lettre II et un passage de la lettre IX ; il a cité dans ses *Portraits contemporains* un passage de la lettre XXVIII. — La plupart de ces lettres ne portent pas d'autre date que le quantième : « Ce 17 », ou : « Ce 10 », ou : « Ce 21 », sans indication de mois, ni d'année, ni de lieu. Nous les avons classées de la façon la plus vraisemblable en observant les événements dont elles font mention et leurs rapports entre elles.

plications trop réelles » dont parlait Sainte-Beuve, au plein de cet imbroglio psychologique où sa sensibilité trouvait « son malin plaisir ». On y voit passer, dans ces confidences à madame de Charrière, les figures de Wilhelmine et de Charlotte, et même celle de Caroline; on y voit aussi madame de Mauvillon, pour qui Benjamin ressentit une affectueuse admiration et qu'il eut, un moment, l'intention d'épouser. On y voit poindre, enfin, madame de Staël.

Et, d'autre part, on y voit se former ou se déclarer déjà le tempérament politique de Benjamin, chambellan du duc de Brunswick, ami de la Révolution française, ayant le mépris des cours et l'horreur des jacobins.

De 1792 à 1795, on assiste aux dernières phases du sentiment que ce Chérubin sans jeunesse avait éprouvé pour sa marraine : on assiste, en même temps, au prologue de sa vie publique : la scène est tantôt à Brunswick, et tantôt à Lausanne. En 1794, il a rencontré madame de Staël; et, naturellement, il ne manque pas de mander à madame de Charrière : « C'est la seconde femme que j'ai trouvée qui aurait pu me tenir lieu de tout l'univers. » En 1795, la dernière lettre que nous publions est écrite à Paris, où Benjamin trouvera décidément sa nouvelle amie et sa destinée.

D. MELEGARI.

I

Lausanne, ce 18 juin 1792.

M'y voici. J'ai déjà rempli quelques-uns de mes devoirs et vu ceux que la nature me *prescrit* d'aimer. Je les ai même embrassés et, si je ne m'ennuyais pas exécrablement, je ne serais pas absolument mécontent de me trouver au sein de tous

ceux qui me sont chers. Ma phrase est élégante autant que vraie. Je reviens de la Chablière[1], où l'on m'a fait un bien grand plaisir. On m'a reçu très poliment, on m'a toujours appelé monsieur... et, quoiqu'il fût une heure quand j'y arrivai, on m'a laissé repartir à une heure et demie, sans m'avoir offert à dîner. Le Ciel le leur rende! Ils ne me disent plus : « Nous vous aimons, il faut nous aimer. » Du reste, que vous dirais-je? Que mes affaires sont en meilleur état que je ne croyais, et puis? Depuis vingt-cinq ans que je ne suis pas ruiné, en suis-je heureux pour cela? Non. J'aurais peut-être pu l'être, et précédemment je n'ai pas voulu. Vous m'approuvez, vous, parce que vous aimez les gens qui n'ont de bonheur qu'en vous. Pardon : pour prix de ce que je vous dois à vous, ma seule consolation, je vous dis des injures. Je suis horriblement découragé, parce que je ne vois rien qui me ranime, parce que le gain de mes procès, le rétablissement de ma fortune, ne me font rien. O nature, ou qui que tu sois qui agites les particules qui nous composent, pourquoi m'as-tu fait? En es-tu beaucoup plus heureux parce que je m'ennuie et que je souffre?

J'ai vu madame de Nassau[2], et j'en ai été très bien reçu. Mais je suis comme la *bégueule* : on m'accable de bontés, on me caresse, on m'embrasse, on a de l'esprit et je m'ennuie. Que sera-ce quand je verrai mes autres parents? Je crèverai. Je ne retournerai à Colombier qu'après le 25 du mois. Encore ne sera-ce pour longtemps. Nous avons six cents émigrés qu'on voit peu. Je ne vais pas dans le monde, grâce à mes *pantalons* qui ne sont pas *de mise*. Je tirerai ma *garde-robe* et mon visage de Colombier, et serai alors en état de paraître ici dans la bonne compagnie. J'attends avec impatience mon domestique. Il doit être parti hier de chez vous. Quelque Eucharis aura arrêté ce jeune Télémaque dans sa course. Ah! la sotte chose que la vie, et les procès, et les hommes! Ah! le sot être que moi! Adieu madame.

1. Maison de campagne, aux environs de Lausanne, qui appartenait à Benjamin Constant et qu'il avait louée à son oncle, M. Samuel de Constant.

2. La comtesse de Nassau, née de Chandieu, sœur de la mère de Benjamin.

II

Brunswick, ce 17 septembre 1792.

Vous ne connaissez ni ma situation ni mes projets, ainsi vous ne pouvez me juger. Je ne puis entrer ici dans de longs détails. A mon arrivée à Colombier je vous expliquerai tout. Je compte y être d'ici à un mois ou six semaines. Si vous me répondez tout de suite, je puis encore recevoir votre lettre.

Ce que M. de Charrière m'écrit est parfaitement juste ; il réunit dans cette affaire, comme dans tous ses procédés, la délicatesse à la raison. Avant le 1er mars prochain, je prends l'engagement solennel que cette dette [1] sera acquittée. Les dédommagements que vous souhaitez à ma femme ont précédé de six mois l'injure [2] et l'ont amenée. Je ne l'en blâme certes pas et ce n'est que pour ma justification que je vous le dis. Cela ne m'empêchera pas de prendre soin de ses intérêts, et, quoi que je fasse, elle ne se trouvera jamais mal de m'avoir épousé.

Quant à vos conseils, ils peuvent être très bons, mais, si je pouvais les suivre, je serais autre que je ne suis, et, si j'étais autre, je n'aurais pas cent ennemis acharnés ; ainsi, par là même que j'en suis où j'en suis, je ne peux retourner sur mes pas. Le malheur ou le bonheur (pour qui lit dans l'avenir) est que les torts sont au moins réciproques, de sorte que je ne puis avoir de regrets et que les tentatives de rapprochement seraient inutiles. Je l'ai senti à dix-huit ans, à vingt, à vingt-deux, à vingt-quatre ans, je le sens à près de vingt-cinq, je dois, pour le bonheur des autres et pour le mien, vivre seul. Je puis faire de fortes et bonnes actions, je ne puis pas avoir de bons petits procédés : les lettres et la solitude, voilà mon élément. Reste à savoir si j'irai chercher ces biens dans la tourmente française ou dans quelque retraite bien ignorée.

1. Benjamin Constant s'étant trouvé dans des embarras d'argent momentanés, M. de Charrière lui avait facilité un emprunt.

2. Benjamin Constant, toujours large dans les questions d'argent, s'était montré très généreux vis-à-vis de sa femme peu de temps avant de découvrir qu'elle le trompait.

Mes arrangements pécuniaires seront bientôt faits : ma femme sera plus riche que moi et je laisserai à Marianne[1] qui a déjà beaucoup de mon bien, encore quelque partie de ce qui me reste. Je ne demande que d'avoir de quoi vivre, et de ne dépendre de rien, de ne tenir à rien. Mon père vient de me proposer d'abandonner à Marianne plus du tiers de ma fortune. J'ai refusé ; s'il insiste, j'obéirai en me félicitant, parce que cette conduite justifiera mon isolement. Quant à ma vie ici, elle est insupportable et le devient tous les jours plus. Je perds dix heures de la journée à la cour où l'on me déteste, non tant parce qu'on me sait démocrate, que parce que j'ai relevé les ridicules de tout le monde, ce qui les a convaincus que j'étais un *homme sans principes*. Sans doute, tout cela est de ma faute : blasé sur tout, ennuyé de tout, amer, égoïste, avec une sorte de sensibilité qui ne sert qu'à me tourmenter, mobile au point d'en passer pour sot, sujet à des accès de mélancolie qui interrompent tous mes plans et me font agir, pendant qu'ils durent, comme si j'avais renoncé à tout, persécuté en outre par les circonstances extérieures, par mon père à la fois tendre et inquiet, — livré à Marianne et m'écrivant de superbes lettres ; — par une femme amoureuse d'un jeune étourdi, — platoniquement, dit-elle, et prétendant avoir de l'amitié pour moi, — persécuté par toutes les entraves que tous les malheurs et les arrangements de mon père ont mis dans mes affaires, comment voulez-vous que je réussisse, que je plaise, que je vive ?

Adieu. Plaignez-moi, aimez-moi et pensez à ce qu'il y a de mieux à faire pour moi. Mon séjour à Colombier me remettra peut-être, et vous pourrez m'y donner en tout cas des conseils qui ne seront pas suivis.

III

Brunswick, ce 1er janvier 1793.

Puissent, cette année, les arts embellir votre solitude et puissiez-vous m'y recevoir avec plaisir, voilà mes vœux. Je

1. La seconde femme de M. Juste de Constant, père de Benjamin.

ne vous verrai pas aussitôt que je l'espérais. Des affaires, qu'il serait ennuyeux de détailler, me forcent à remettre mon voyage jusqu'en avril et peut-être en mai. L'espoir d'exécuter mon plan, de rompre tous mes liens, sans qu'âme qui vive ait à se plaindre, et de pouvoir, après avoir remis ma santé auprès de vous, me vouer aux lettres loin des hommes, à Paris, si Paris cesse d'être un théâtre d'assassinats, à Colombier, si Paris n'est pas habitable, cet espoir me rendra les six mois que j'ai à batailler encore moins longs et plus supportables.

Si vous connaissiez ma situation, vous conviendriez que j'ai grand raison de ne plus chercher de vains palliatifs. Ma femme a mille bonnes qualités, mais elle ne m'aime plus, elle en aime un autre. Élevée à la campagne jusqu'à quatorze ans, à la Cour de quatorze à vingt-deux, elle n'a ni le don ni l'envie de s'occuper. Une foule de chats, de chiens, d'oiseaux, d'amis, et un amant, voilà sa société. Qu'ai-je à y faire? Je lui ai ôté une situation aisée et honorable, je dois la lui rendre ou lui rendre l'équivalent, et le ferai; mais la traîner avec moi, loin de ses habitudes, de ses amies, de tout ce qu'elle a de cher, à quoi bon? ce serait assurer son malheur encore plus que le mien et elle ne le voudrait pas. Quant à mon père j'ai tout fait pour lui. J'ai défendu sa cause [1], non sans danger, j'ai bravé, irrité, défié ses ennemis, j'ai cherché et réussi à attirer sur moi leur inimitié. Quelle est ma récompense? de belles phrases, d'absurdes demandes, des assurances de confiance, et des témoignages de la défiance la plus excessive. J'ai représenté, j'ai fait des offres plus que raisonnables. J'attends une réponse décisive. Si cette réponse est comme je la suppose, si c'est un ordre, mêlé d'amers reproches, de faire en faveur d'une harpie inconnue [2] de nouveaux sacrifices, je les ferai; mais alors ayant dépassé de beaucoup les bornes de mes devoirs, je laisserai à cette

1. Dénoncé par plusieurs officiers de son régiment, M. Juste de Constant s'était trouvé, un moment, sous le coup des accusations les plus graves. En réalité, il était plus coupable de désordres que de malversations. Mais le gouvernement hollandais avait exigé des comptes; M. de Constant perdant la tête avait pris la fuite. Benjamin était accouru en Hollande pour faire face à l'orage. Un long procès avait suivi. M. de Constant avait perdu en première instance. En appel, on lui rendit justice; il fut plus tard replacé comme général.

2. Marianne, la seconde femme de son père.

harpie à me remplacer auprès de mon père. Je lui laisserai le soin de son bonheur qu'il ne veut pas tenir de moi, et je ne penserai qu'au mien. Voilà mes résolutions. Je ne dis pas encore fi de la vie, mais je dis, et de bonne foi, fi des hommes, fi des relations, qu'on ne m'en parle plus.

La conduite imbécile et lâche des législateurs français dissipe aussi mes illusions politiques. Je ne crois pas plus à la liberté qu'au bonheur, et je ne demande que des livres et la plus absolue indépendance, et je l'aurai ou je ne pourrai vivre. Comme il est possible et probable que je ferai un long séjour, peut-être pour tout l'été, à Colombier, pourriez-vous me procurer un petit appartement dans le village? J'aurai un domestique et un ou deux chevaux, ainsi vous voyez que je ne puis pas loger chez vous ; mais ce sera la même chose. Avant de conclure un marché, répondez-moi sur la possibilité de l'arrangement. Il peut arriver tant de choses que je ne puis rien fixer de sûr dix mois à l'avance.

Répondez-moi et intéressez-vous à moi, si vous pouvez.

IV

Ce 10 mars.

Le commencement d'*Henriette et Richard*[1] m'a fait un bien grand plaisir. Pourriez-vous m'envoyer le reste? Je l'ai lu il y a dix-huit mois, mais à présent je désirerais le lire de suite. Je ferai copier les *Trois Femmes*[2]. Le copiste est un peu lent, mais j'espère qu'il aura bientôt achevé, et que vous recevrez original et copie d'ici à quinze jours. Votre dialogue et la suite des *Trois Femmes* est très intéressant et contient des choses très vraies. Je ne crois pas que ces vérités soient précisément ce qu'on appelle des vérités bonnes à dire, mais comme je désire que tout se dise et se discute, je suis loin de vous faire une objection aussi rebattue.

1. Roman de madame de Charrière.

2. Autre roman de Charrière.

Vous aurez bien de la peine à envoyer ces manuscrits en Angleterre. Toutes les communications sont fermées, et il n'est pas probable qu'elles soient rouvertes de si tôt. Peut-être vaudrait-il mieux que vous les envoyassiez en France; quelque Américain pourrait s'en charger pour l'Angleterre. Si j'allais en France au printemps, je pourrais les porter jusqu'à Paris. Vous avez le temps d'y penser et de me donner vos ordres. Les affaires de France prennent une tournure qui ajoute un intérêt de curiosité et de politique à ceux qui d'ailleurs me font pencher à y aller. Si mes affaires d'Allemagne *étaient terminées*, je n'hésiterais pas, et cette raison-là même n'est pas d'un grand poids. N'avez-vous aucune idée de vous replacer à l'année 1787? Je désirerais bien vous retrouver à l'Hôtel de Marigny ou à celui de la Chine. Je suppose que M. Huber[1] ira aussi. Il m'a prié de lui en faciliter les moyens, et je ne négligerai rien pour cela. Adieu. Envoyez-moi, je vous prie, *Henriette et Richard*; et si vous n'avez pas envie de finir ce charmant ouvrage, mettez, ou laissez-moi mettre en ordre, c'est-à-dire copier de suite, tout ce qui en existe et faites-le imprimer comme un fragment.

V

Brunswick, ce 21 juillet 1793, pendant
un orage épouvantable.

Que vous ayez eu tort ou que ce soit moi, qu'importe? Nous aimant comme nous le faisons, nos torts mutuels ne nous font pas moins de peine que nos propres torts, et il est — du moins c'est ainsi que je sens — plus douloureux d'avoir à se plaindre qu'à se repentir. Ne parlons donc plus de cette lettre du 6 juin, ni de ce qu'elle a produit. Il n'y a 6 juin

1. Michel Huber, né en 1727, mort à Leipzig en 1804, traducteur de Gessner et d'autres écrivains allemands, vivait retiré à Bôle, dans le canton de Neufchâtel.

qui tienne, et quand il reviendrait toutes les semaines, je ne vous en aimerais pas moins. Parlons d'autre chose, d'une chose qui me fait un grand plaisir, quoique ce qui l'amène me dérange fort. Trois semaines après que vous aurez reçu cette lettre, je serai auprès de vous : je dis trois semaines, mais c'est au plus tard, et probablement d'aujourd'hui à un mois je serai dans votre beau cabinet si bien *retapé*.

Mes banquiers me demandent dix mille choses que je ne puis leur envoyer que de Suisse : il faut donc y aller. Après-demain, je parais avec madame de Constant devant un consistoire qui veut se donner l'amusement de faire pour nous réconcilier des efforts inutiles. Comme ma haine pour cette femme est devenue vigoureuse ! Je ne puis comprendre aujourd'hui mes ménagements ni ma pitié. Elle me le rend bien, ce dont Dieu soit loué. Sans cela, rien ne pourrait empêcher une réunion totale : l'arrangement fait entre nous est de toute nullité, et n'a d'effet qu'en ce qu'il rend toute plainte de ma part contre cette femme, pour cause d'adultère, invalide. Je n'ai donc de ressources qu'en sa haine, mais si j'en juge d'après mon cœur, et d'après la conviction qu'elle a de la mienne, cette ressource suffira. Ne répondez pas à cette lettre : je serai parti avant que votre réponse soit à moitié chemin.

Vous êtes bien bonne de donner à Sévery[1] l'épithète de jeune homme. Il a dix-huit ans passés ; à cet âge on doit savoir ce qu'on fait, et la bêtise même n'est pas une excuse valable. Ce qui lui conciliera le public, c'est qu'il est riche, ce qui vaut encore mieux que d'être bête.

Mon ouvrage avance[2]. Il forme déjà un imposant volume de six à sept cents pages, et ce n'est que la première partie.

1. Cousin de Benjamin Constant, fils d'une sœur de sa mère.

2. Apparemment, son ouvrage sur les religions, qu'il avait commencé chez madame de Charrière en 1787. Elle rédigeait alors ses *Observations et conjectures politiques*. « Il me regardait écrire, dit-elle, prenait intérêt à mes feuilles, corrigeait quelquefois la ponctuation, se moquant de quelques vers alexandrins qui se glissaient parfois dans ma prose. Nous nous amusions fort. De l'autre côté de la même table, il écrivait sur des cartes de tarots, qu'il se proposait d'enfiler ensemble, un ouvrage sur l'esprit et l'influence de la religion ou plutôt de toutes les religions connues. Il ne m'en lisait rien, ne voulant pas, comme moi, s'exposer à la critique et à la raillerie. » L'ouvrage n'a été fini et n'a paru que beaucoup plus tard, sous ce titre : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* (5 volumes, 1824-1830).

Je compte l'achever d'ici à un an, et le publier pour pressentir le goût de mon public, qui consiste en quelques philosophes épars, amis de la tolérance et de la liberté. Oh! quel bonheur! quelle jouissance constante et paisible! quel délice que l'étude!

J'ai reçu une lettre d'Amérique. On me fait une peinture intéressante des Américains. Bon sens, courage, sentiment profond de liberté, d'ordre et de justice.

L'homme est donc capable de tout cela? Ne nous décourageons pas, travaillons, pensons, écrivons et espérons.

On a bien peur chez vous. Le stathouder tremble, dit-on. Le roi de Prusse refuse de faire marcher un seul homme au secours des Pays-Bas. L'empereur veut la paix coûte que coûte. Que dira M. Pitt? Adieu. Je vous embrasse et vous aime. Vous pensez bien que je vous écrirai encore souvent avant et pendant mon voyage.

VI

Lausanne, ce vendredi 30 septembre 1793.

Je suis bien aise que l'appartement soit loué. Je le meublerai de ceux de mes meubles d'ici dont je pourrai me passer, et je crois que j'en trouverai assez. Quant au linge, j'en ai à foison en Allemagne que je ferai partir avec mes livres, lors de ma course dans ces lointains climats. Rien ne presse, puisque j'ai toujours nos meubles jusqu'à Noël.

Et quand M. Huber serait un Jacobin? le grand malheur! Croyez-vous donc aussi à la propagande? Et que propagandiserait-il à Colombier? Que je suis fâché de vous voir ces chimériques terreurs! Nous avons été bernés en Allemagne de dénonciations, avertissements, découvertes de ce genre. Il n'y a jamais eu de vrai que la malignité des inventeurs et la bêtise des croyants.

Je serai fâché pour Pierrot du renvoi des émigrés, mais je voudrais qu'on en fît autant ici. Nous avons deux mille de

cette engeance qui nous mangent et nous ennuient et peut-être nous attireront la guerre. La Providence du pays de Vaud expose bien son domaine. C'est peut-être parce qu'elle jouit de son reste.

Ma vue se remettra, dit-on, si je ne fais rien à la bougie. J'ai l'honneur d'être, etc.

VII

Lausanne, ce 8 octobre 1793.

Comme vous traitez sèchement les gens qui ont le malheur de prendre de l'humeur et de vous la témoigner ! C'est doublement injuste. Car c'est déjà un malheur d'avoir de l'humeur, c'en est un second d'en avoir contre vous, quand vous êtes ce qu'on aime le mieux au monde, enfin c'en est un troisième d'être puni de ce malheur par la sécheresse ou la brièveté de vos lettres. Ainsi, c'est une triple et non pas une double injustice dont je vous prie de vous repentir et que je vous prie de réparer. J'ai toujours peur d'être *mûr* ; c'est de tout ce que vous m'avez dit depuis six années que je vous connais et que vous êtes l'idée la plus douce et la plus constante qui m'occupe, ce qui a fait le plus d'impression sur moi. Auparavant, il ne m'entrait pas dans l'esprit que vous puissiez vous dégoûter de moi ; à présent, toutes les fois qu'un courrier se passe sans me rien apporter ou ne m'apportant que peu de chose de vous, cette crainte me poursuit et je n'ai pas le courage de vous écrire. J'ai déjà, plus d'une fois, eu envie de vous faire jurer que je ne mûrirais pas. Mais cette maturité ne dépend ni de vous ni de moi.

J'ai acheté de Ferrand [1] le *Rétablissement de la monarchie*. Il me semble très bien, et très franchement, et très erronément

1. Antoine-François-Claude Ferrand, né en 1758, mort en 1825, ministre d'État et pair de France. Il émigra en 1792 et rentra en France en 1801. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *L'Esprit de l'histoire et la théorie des Révolutions*.

écrit. Je le réfuterai, du moins pour moi. Je serai bien aise de voir un aristocrate de bonne foi, raisonnant avec toute la force dont la cause est susceptible. Je n'en ai encore lu que les dix premières pages.

Je vois avec charme approcher l'époque de mon retour à Colombier. Malgré votre dernière séchissime lettre, ou plutôt comme vous dites, enveloppe à la lettre de M. de Villars[1], je vous aime beaucoup et je vous pardonne tous les torts que j'ai pu avoir. Comment avez-vous deviné que cette lettre fût de Villars? J'espère fort en recevoir demain d'Allemagne, qui décideront ma marche *hiémale*. J'écris comme Ronsard, mais c'est plus court. Je ne me trompe pas quant au Grand Cachet[2]. Quand j'ai dit : *où donc a fini l'amour*? je parlais du mien, car on m'aime ou l'on dit m'aimer autant que jamais. Il faudra bien que ma ci-devant passion réponde honnêtement. On parle souvent de ce que les vivants doivent aux morts, ici c'est l'inverse. Adieu. Je vous prie de me prouver que je ne suis pas mûr. Ceci n'est pas une enveloppe à la lettre ci-incluse à M. de Charrière.

L'ambassadrice a-t-elle réparé ses torts[3] ?

VIII

Lausanne, ce 11 octobre 1793.

Je viens de lire les *Moniteurs* du 3 et du 4, et l'extrait du décret d'accusation porté contre les Girondins. Ce n'est pas ce décret qui m'étonne, mais c'est la *tameness*[4] avec laquelle

1. Cousin de Benjamin Constant.

2. Allusion à Charlotte de Hardenberg, madame de Marenholz.

3. Madame de Staël, dont madame de Charrière s'était plainte et contre laquelle elle nourrissait une antipathie instinctive. — Benjamin Constant ne la connaissait pas encore ; il devait la voir pour la première fois le 29 septembre 1794. — Des lettres très aimables de madame de Staël à madame de Charrière prouvent que l'antipathie n'était pas réciproque.

4. Docilité.

tout le côté droit, car, si je ne me trompe, les signataires de la pétition du 19 juin en composaient la plus grande partie, sont descendus de leur place pour aller à la barre se livrer à ceux qui devaient les conduire en prison ou à la boucherie Boyer-Fonfrède est du nombre. Que diable! si ces messieurs ont eu assez de courage pour attendre qu'on leur coupe le cou sans essayer de se sauver, comment ont-ils manqué pour tenter quelque mouvement?

Je suis donc vert! J'en suis bien aise, pourvu que vous n'ajoutiez pas *et bon pour des goujats!*

J'ai achevé M. Ferrand. Je n'en suis plus si content. Je le trouve un éloquent forcené, mais je n'y trouve pas cette justesse, même apparente, d'esprit que vous m'aviez promise.

Je crains bien pour la pauvre reine.

IX

Lausanne, ce 12 octobre 1793.

Je suis absolument de l'avis de M. le ministre Chaillet[1] sur les devoirs de l'amour, mais envers l'amour vivant, et je pense que c'est une obligation aussi sacrée pour le premier de se bien conduire envers le second que pour un créancier insolvable de payer ses dettes; la difficulté n'est que dans le pouvoir, et, si cette excuse était admise, il n'y a pas d'amour mourant qui ne fît le mort. Ce serait l'inverse des soldats qu'on enterrait. Si on les écoutait, il n'y en aurait pas un de vivant.

Le mien[2] se tue à ressusciter seulement pour répondre à la dernière lettre dont on l'a gratifié, mais jusqu'à présent les velléités de résurrection ont été vaines. Il faudra pourtant bien qu'il se réveille pour un quart d'heure, ou il dira pourquoi. Je

1. Ministre protestant, rédacteur du *Journal littéraire* de Neufchâtel.

2. Son amour pour Charlotte de Hardenberg.

ne sais quel créancier disait à son débiteur agonisant : « Oh! parbleu, vous ne mourrez pas que vous n'ayez payé vos dettes. »

Ce que vous dites que le soin de dire qu'on n'est pas jacobin pourrait faire soupçonner qu'on l'est n'est pas absolument juste. J'ai pensé comme vous et on m'a dit comme vous à Brunswick : je me suis tu, les soupçons se sont accumulés et je n'ai plus pu les détruire. Il est vrai que ce sont, comme dit un des commissaires de l'Assemblée, en parlant de la Vendée, des cochons qui n'ont pas figure d'homme.

Je vous avoue que la distinction entre *droit* et *faculté* me paraît fausse. Il n'y a point de *droit* dans l'état de nature : en se réunissant, les hommes conviennent de ce qu'il est bon ou permis de faire et de ce qu'il faut se refuser. Ils créent, par cette convention, un *droit* dans chaque individu de faire les choses permises, un *droit* dans la société de proscrire ou punir les choses défendues. Mais pour créer ces *droits*, les hommes ont dû faire usage de leurs *facultés*. S'ils ont pu en faire usage alors, ils peuvent et pourront en faire usage de nouveau dès que les *droits* qu'ils auront créés iront contre le but qu'ils avaient eu en les créant et ne leur procureront les avantages qu'ils en attendaient. Cet exercice de leurs facultés est ce qu'on appelle le *droit naturel* de l'homme. Le droit n'est que celui du plus fort, j'en conviens, et dans toutes les disputes de ce genre il faut en revenir au droit du plus fort. Mais, observez où cette théorie vous mènera. Il peut y avoir des états d'oppression tels qu'une révolution devient, je ne dirai pas légitime, mais inévitable. Cette révolution, en renversant le gouvernement, anéantit, d'après votre système, toute espèce de *droits* puisqu'il n'y en a point de naturels, mais que tous sont les résultats de la convention faite par les hommes à la formation de leur Société.

Cette convention, dont le gouvernement seul est l'expression et l'interprète (j'écris un peu comme Mallet[1]), étant détruite, les *droits* qu'elle a créés périssent avec elle. Donc il n'y a plus de *droits* chez un peuple qui a détruit son gouvernement, il n'y a que des *facultés* ; donc rien n'est juste ni injuste, donc

1. Mallet du Pan.

tout ce qu'on a appelé des forfaits n'était que l'exercice des *facultés*, exercice légitime tant que ces facultés existent seules et ne sont bornées ni par des *droits*, ni par des *devoirs*, car les *devoirs* n'existent pas sans les *droits*; ce qui est *devoir* pour l'un est *droit* pour l'autre, etc.

Si je voulais défendre la conduite de la Convention, je le ferais d'après ces principes.

Quant aux abstractions, je tâcherai d'être plus court. Il est bien certain qu'un télescope est une preuve de la faiblesse de notre vue, en même temps que du génie de son invention. Cependant, pour étudier l'astronomie, je me servirai toujours du télescope, et je trouverai fou l'homme qui me dira que je ne fais que démontrer mon incapacité en empruntant cette ressource.

Il n'en sera pas moins vrai qu'avec ce télescope, preuve de ma faiblesse, je verrai mieux et plus loin et je parviendrai à de plus utiles et plus vastes découvertes. Au reste, je ne suis pas, il s'en faut bien, l'ami des abstractions. Je les regarde comme la cause de la plus grande partie de nos erreurs, tant religieuses que politiques; je suis d'autant plus confirmé dans cette opinion que les dévots et les aristocrates, tous deux également, ont recouru à des abstractions qu'ils réalisent pour éblouir et égarer notre sotte espèce. Les sans-culottes le leur rendent bien actuellement, et il est possible que le résultat de tout cela soit que les abstracteurs n'existent bientôt pas plus que leurs abstractions. Mais cela n'empêche pas que le raisonnement de Ferrand ne soit une ridicule chose à dire à un cul-de-jatte que de lui reprocher ses béquilles comme une preuve de son infirmité. « Cela est vrai, répondra-t-il, mais j'en marche mieux. » Si le cul-de-jatte s'enorgueillit de ses béquilles, le cul-de-jatte est un sot. Mais si le disserteur les lui ôte, le disserteur est ou un insensé, ou un homme qui ne veut pas que les autres marchent.

Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire par votre incertitude entre Ferrand et Mallet. Je suis très décidé, moi, et le choix ne m'embarrasse pas, car je ne veux ni de l'un ni de l'autre. Grâce au ciel, le plan de Ferrand est inexécutable. Si par le *malade* vous entendez la royauté, le clergé, la noblesse, les riches, je crois bien que l'émétique de Ferrand

peut seul les tirer d'affaire. Mais je ne suis point fâché qu'il n'y ait pas d'émétique à avoir. Je ne sais pas quel est le plan de Mallet. Peut-être est-ce une faute. Je sais qu'en détail il conseille une annonce de modération, *fût-ce*, dit-il, *par prudence*, mots qui ont un grand sens, mais qui certes ne sont pas prudents...

Enfin je désire que Ferrand et Mallet, Mallet et Ferrand soient oubliés, la Convention bientôt détruite et la République paisible. Si alors de nouveaux Marat, Robespierre, etc., viennent la troubler et qu'ils ne soient pas aussitôt écrasés qu'apparus, j'abandonne l'humanité, et j'abjure le nom d'homme.

Lyon est vendu, dit-on. On a fait ou laissé échapper les émigrés qui défendaient cette ville. Tant mieux. Je tremble que les papiers ne nous mandent bientôt la consommation d'un crime, le plus affreux concevable, parce que le plus inutile. J'aime assez l'accusateur public. Il semble, dans ses deux lettres sur la reine et Brissot, reprocher assez ouvertement à l'Assemblée de vouloir les faire accuser et forcer le tribunal à juger sans preuves. Cependant tout cela ne servira, j'ai peur, de rien. Avez-vous jamais vu plus grande infamie que la manière dont on a traité les membres qui ont voulu se justifier? Le seul duc d'Orléans me fait plaisir à concevoir puni.

Ne vous ai-je pas mandé l'aventure de lady A...? Il y a quinze jours que je la sais par M. Holard. J'en ai un peu ri. Son mari est si bête que c'était vraiment un péché mortel que d'être sa femme. Je nommerais bien ce péché si vous n'étiez une belle dame. Mais la Bible en parle... J'espère que M. de B... n'est pas si sot, et qu'elle trouvera en lui *quelque chose d'humain*. Elle n'a guère d'esprit non plus. Lord A..., un jour, à la Cour, que je regardais si ma voiture était là, me demanda, en me frappant sur l'épaule à la *(mot illisible)* : « Ne vois-tu rien, ma sœur Anne? — Non, mon frère Ane, je ne vois rien. » Pour les premiers quinze jours, je voudrais être à la place de B... Ensuite, je renverrais milady avec une lettre d'envoi comme vous m'en prescrivez une. A propos, l'amour mort vient d'achever la lettre, puis s'est retourné dans sa bière et est plus mort que jamais.

X

Lausanne, ce 23 octobre 1793.

Je ne sais pourquo vos deux lettres me sont arrivées en même temps aujourd'hui, au lieu que celle de samedi devait m'arriver lundi. Je ne puis vous dire l'effet que ce manque d'une lettre de vous a fait sur moi. Je crois bien que cet effet était aussi celui de Lausanne qui me donne toujours une profonde mélancolie, et me fait voir tout en noir. Enfin j'ai cru que vous rompiez avec moi, et j'en accusais tantôt Pierrot, tantôt vous-même, tantôt quelque cause inconnue : et je n'osais plus parler de vous à ceux qui m'en parlaient, à madame Holard, par exemple, chez qui j'ai dîné. Toute ma façon d'être était changée. Je vous avais écrit mardi une lettre en quatre lignes, bien amère. Je l'ai supprimée et j'ai bien fait.

Je n'ai point vu madame de Staël ni n'en suis curieux. La lettre du Grand Cachet ne change rien du tout à mes projets. Il y a une proposition bien éloignée d'aller à Vienne passer deux ou trois mois. Quand elle s'exécuterait, ce dont je doute, je garderais pourtant mon appartement à Colombier.

On exile madame de Constant dans une petite ville à quinze lieues de Brunswick pour deux ou trois ans. Avez-vous jamais vu des arrangements mitoyens plus pitoyables? Mon procès n'avance point. Il ne se commencera que dans dix-neuf jours. Si vos *Émigrés*[1] étaient achevés, je profiterais de ce temps pour vous faire une courte visite. Mais ils ne le seront que la semaine prochaine. Je n'ai point mis *contester* pour *disputer*. Il me semble que *disputer l'esprit à quelqu'un* n'est pas *disputer d'esprit avec quelqu'un*.

Je félicite mademoiselle ..., quelque scandale que son amour et son bonheur donnent. Adieu. Si je puis m'échapper un moment, je vous irai voir. Sinon, écrivez : votre silence me fait mal.

1. Roman de madame de Charrière.

XI

Lausanne, ce 28 octobre 1793.

Vos reproches ne sont pas fondés : je n'étais pas aussi fâché qu'inquiet de votre silence. Je me rappelais que la mort du Roi avait produit sur votre santé un très mauvais effet, et je craignais que le meurtre de la Reine n'eût eu les mêmes suites. Si dans ma lettre j'ai témoigné de l'humeur, elle était venue en écrivant, et des douleurs cuisantes que j'éprouvais. En commençant, je n'avais que de l'anxiété et de la crainte.

Mon mal n'est *assurément* pas dangereux. C'est une tumeur hémorroïdale qui s'est jetée sur la vessie et a causé une inflammation et une rétention, que des remèdes très déplacés que m'a donnés un médecin systématique, ont beaucoup augmentées. J'en ai consulté un autre aujourd'hui qui m'a confirmé dans mon mécontentement du premier. Si mes douleurs s'apaisent, je pourrais bien, pour me tirer des griffes de deux médecins, dont l'un me traite mal et dont l'autre ne veut pas me traiter pour ne pas faire de la peine à son confrère, quoiqu'il convienne de ses fautes, je pourrais bien, dis-je, partir incessamment pour Colombier et avoir recours, soit à M. Lieztenhas, soit à mon oracle d'autrefois, M. Deleschaux.

Pour cela il faudrait que l'avis de la majorité du comité de Salut public ne fût pas suivi. Car si la guerre est à Neufchâtel, d'après mes liens de Cour, je ne puis m'y rendre.

J'avoue que cette affaire m'inquiète plus qu'elle ne semble vous inquiéter. Il est sûr qu'il y a déjà plus d'un an que les Français ont eu l'idée d'attaquer la principauté de Neufchâtel. Quelqu'un qui était alors en France m'a dit qu'on ne les en avait dissuadés qu'en leur faisant croire que les Neufchâtelois étaient Suisses. Or cela n'est pas. Vous n'envoyez point de représentants à la diète. Donc les Français, qui ont appris qu'on leur en a imposé, pourraient bien ne vous plus regarder que comme un domaine prussien. Je sais bien que cela ne vous vaudrait pas encore la guerre, car je suis convaincu que les Suisses vous laisseraient prendre, et ils n'auraient pas tort.

Mais pour moi qui vous ai dans ce pays, ce serait une petite consolation que d'être personnellement épargné quand vous souffririez; et je fais sincèrement des vœux pour que messieurs les sans-culottes soient tellement frottés, qu'ils n'aient pas le temps de penser à vous. Car, après tout, il faut que vous viviez, et puis, être libre, si l'on peut, mais vous d'abord. Ceci est une nouvelle raison pour ne rien laisser sous mon nom à Neufchâtel.

Dites à M. de Charrière que je suis très piqué qu'il juge ma bibliothèque d'après quelques vieux bouquins. J'ai tous les ouvrages que je lui ai entendu désirer, ainsi qu'à vous, l'*Encyclopédie*, l'*Histoire générale des Voyages*, les *Cérémonies religieuses*, tous les auteurs anglais quelconques d'un peu de mérite, les *Mémoires* pour servir à l'Histoire de France. Enfin mille bons livres que l'*ignorant* M. de Charrière pourra très bien être *tenté* d'honorer d'un coup d'œil.

A propos de livres, je vous en apporte un bien étrange. C'est un livre adressé au comité de Législation, par un homme à Paris, qui se nomme et qui est déjà connu par d'autres ouvrages, et ce livre contient des choses qu'il est incroyable qu'on ose dire et imprimer sur la tyrannie actuelle. J'honore et j'aime l'auteur, et la lecture de son ouvrage m'a fait un vrai bien. Il n'est ni aristocrate furieux, ni démocrate sans-culotte. Voici quelques passages pris au hasard : « L'image des crimes, des assassinats, des emprisonnements et des proscriptions, fruits ordinaires de l'anarchie, me poursuit depuis plusieurs mois... Soit faiblesse ou folie de ma part, je n'écris jamais le mot vertu ou religion, sans m'imaginer qu'un persécuteur impie, abusant du mot sacré de censure et de salut public, va me poursuivre pour avoir osé imprimer des noms devenus un symbole de meurtre et d'anathème dans un temps où je suis tenté de croire qu'il n'existe plus en France ni religion, ni vertu... J'ai lu dans l'histoire que c'était un crime, sous Néron et sous Louis XI, de hasarder une vérité trop marquée, et je ne crois pas que les Romains du règne de Néron et les Français du règne de Louis XI eussent voulu échanger leur destinée contre la nôtre. Et l'on parle de tyrannie! grand Dieu! tout mon sang se glace. La partie saine du genre humain et la postérité sauront discerner de quel

côté fut la tyrannie, dans cette mémorable Révolution... Il n'y a ni superstition, ni préjugé, ni aristocratie à présager les fléaux les plus désastreux à une nation qui souffre dans son sein un tel excès d'immoralité, qui va jusqu'à traiter la vertu de crime et l'humanité de conspiration...

» Si ceux qui gouvernent voulaient une bonne fois consulter l'opinion publique, s'ils voulaient savoir ce que pense la majorité des Français, autrement que par des moyens illusoires ou vexatoires, je leur dirais : Entrez dans toutes les maisons, de ville en ville, de village en village, ne vous faites pas connaître, et écoutez les vœux des personnes les plus estimées. Qu'entendrez-vous? des malédictions. Que verrez-vous? des larmes. Jugez ensuite si les malédictions et les larmes sont un signe de félicité générale et prononcez, en homme courageux entre vous et les plus fameux despotes... On a bien vu des tyrans exécrés, amonceler cadavres sur cadavres, mais on ne les a jamais vus le faire au nom de la patrie et de l'humanité; mais on ne les a jamais vus le faire au nom de la liberté et de l'égalité, et ce qui pis est encore, ce qu'assurément la postérité ne voudra jamais croire, on ne les a jamais vus faire un crime aux malheureux des marques extérieures de leur douleur et qualifier de trahison un soupir arraché à l'excès du désespoir, une larme échappée par mégarde des yeux accoutumés à feindre la joie au milieu des plus noirs attentats, toujours décorés du nom de salut public, et des plus pénibles calamités toujours baptisées du nom de vengeances populaires... »

XII

Novembre 1793.

Ce n'est pas seulement vos lettres et les miennes qui sont ouvertes, retardées, égarées, mais celles de tout le monde. Plusieurs personnes ont perdu ou reçu deux, trois, quatre jours après, des lettres de leurs correspondants de divers en-

droits, de Vienne, de Strasbourg, etc. Cette conformité dans le désordre, et l'époque d'environ six semaines qu'il a commencé, font croire à presque toute la ville que c'est un arrangement du nouveau règne qui, voulant se mettre au fait du caractère des correspondances et des relations de ses nouveaux sujets, met à cette occupation plus d'exactitude que le précédent, et plus de lenteur vu le manque d'habileté et d'expérience et la difficulté de la langue. Quoi qu'il en soit, vous ne sauriez croire le mauvais effet que cela fait, et combien on en parle et on en murmure.

Toute méchante, menteuse et catin qu'est lady A...., elle est aussi très riche, de sorte que pour lord A..., la perdre ne serait pas gagner dans un sens, et c'est, je crois, le seul sens de lord A... J'espère qu'elle aura bien couché avec son M. de B... dans l'intervalle, car j'aime que la somme de plaisir, dans notre petit globe, s'augmente, et comme j'ai fait vœu, non seulement de célibat, mais de continence perpétuelle, je veux que d'autres aient ma part de ces courtes jouissances, qui ont été pour moi des comètes. On dit que Brissot et Cie ont été guillotinés. Cela m'étonnerait peu, mais je regrette Vergniaud, Duperret, Fonfrède, et quelques autres. J'aimais bien Bisoteau qu'on a assassiné à Bordeaux.

XIII

Lausanne, ce 9 novembre 1793.

Je ne vous parle point des assassinats de Paris. Ce n'est pas que je ne regrette tant de talents massacrés par les plus lâches et les plus bêtes des hommes. On dit qu'ils sont morts avec une fermeté héroïque. Le règne des Jacobins me paraît s'affermir, et je crois plus que jamais à la faction d'Orléans.

Sillery n'était pas Brissotin, du moins il n'avait rien fait de marquant dans ce parti, mais il s'était brouillé avec d'Orléans lors de la mort du roi, et voilà son crime. Je ne sais si on

s'accoutume à la mort quand on doit la souffrir, mais je sais qu'on s'y accoutume pour les autres, et je crois que je mourrais plus fermement aujourd'hui qu'il y a six mois, et en compagnie, comme Brissot, que seul. On n'oserait pas être lâche devant ses amis.

J'ai passé la nuit à faire un mauvais dialogue entre Brissot et Louis XVI. Je tâcherai de le rendre bon pour vous le montrer.

XIV

Lausanne, ce mercredi 3 décembre 1793.

Une course dont je ne suis revenu que hier fort tard, m'a jusqu'à présent empêché de vous écrire. J'ai trouvé à mon arrivée ici votre charmante lettre de jeudi qui a redoublé mes regrets de mon silence. Ce qui me console un peu c'est que je pense que vous savez qu'on produit toujours l'impression qu'on éprouve, et que celle qui a dicté votre lettre était si aimable et si douce que vous avez dû prévoir son effet sur moi.

Ce que vous me dites sur vos raisons de désirer que j'entreprenne un moins vaste ouvrage, est très juste et très sensible. Mais je n'ai jamais eu d'attrait un peu soutenu que pour celui auquel vous n'avez jamais pu prendre intérêt, et si je n'achève pas celui-là, je crois bien que je n'en ferai point d'autre. Je vais m'y remettre avec ardeur, et le motif de l'achever pour vous le soumettre sera l'un des plus attachants. Si j'y travaille comme je l'espère, je compte que dans deux ans il sera achevé, et alors vous serez mon premier public.

J'accepte avec bien du plaisir votre offre de vous remettre à écrire, mais comment vous dire ce que j'aimerais particulièrement que vous écrivissiez? Le sujet que vous traitez me paraît toujours dans le moment le sujet le plus agréable. Je ne puis donc que vous prendre au mot et vous dire : travaillez, travaillez beaucoup et travaillez vite.

Quant aux buts, vous aurez beau faire, je n'en ai aucun : je

ne puis, après avoir vu qu'il n'y en avait aucun, ne pas m'attacher aux conséquences, et toute la dignité et la bienséance qu'il y aurait à être inconséquent ne sauraient m'y déterminer. Il me faut d'autres motifs : quand la passion s'en mêle ; quand je suis amoureux, par exemple, j'ai un but : mais pour l'honneur, pour paraître, comme dit *nom illisible*[1], le diable m'emporte, je ne puis pas.

J'ai un plaisir, non pas précisément de méchanceté, mais de petite vengeance, en trouvant dans votre lettre une métaphore plus qu'allemande pour l'incohérence : *Une passion dédaigneuse qui bâille les bras croisés au lieu de courir comme un Basque.* Oh ! pour cette fois, madame, ne vous avisez plus d'attaquer mes pauvres Allemands, ou je fais mettre cette phrase avec le nom et tous les nombreux surnoms de l'auteur, et la liste de ses ouvrages, dans un des journaux de la Germanie.

J'invite Huber à venir passer quinze jours ou plus avec moi. J'espère qu'il viendra bientôt. Nous retournerons alors ensemble à Colombier, et je remplacerai de mon mieux, quoique imparfaitement sans doute, le seigneur Camille qui sera vraisemblablement parti pour Trieste. Je l'ai trouvé bien aimable, bien plus aimable qu'autrefois, plus doux, plus mesuré, plus fin, contant moins et parlant mieux ; je n'ai plus remarqué aucune de ces choses qui choquaient quelquefois dans sa manière. Enfin j'ai été surpris et charmé du changement que vous avez opéré en lui. Depuis que j'ai quitté toute espèce de carrière et que je suis sorti de tout chemin frayé, pour errer sans but et le plus souvent sans plaisir, j'aime à voir que les autres emploient mieux leurs moyens, aient encore des plans, des désirs, des espérances que je n'ai plus, raisonnent plus mal en un mot et soient plus heureux. J'ai renoncé à l'être ; de doux moments, de pareilles heures, des jours ennuyeux, voilà tout ce que j'exige, ou, pour parler avec le respect convenable, ce que je demande du sort. Ma raison a tué pour moi tout avenir d'une autre vie : ma faible santé m'enlève l'avenir dans celle-ci. Le présent seul me reste, et le présent est si près de n'être rien, il est tellement décousu, tellement isolé, tellement insaisissable, qu'il est impossible d'en rien faire pour le bonheur. Faisons-en quelque chose pour l'amitié et le plai-

sir. Aimez-moi, croyez que je vous aime tendrement, et répétez-vous toujours que *though I intend nothing, yet I intend to love you as long as I live*[1].

XV

Lausanne, ce samedi 6 décembre 1793.

J'ai reçu une lettre des plus tendres et des plus touchantes de mon excellent père.

Notre courte entrevue a dissipé tout ce qui s'était élevé entre nous, et nous nous sommes retrouvés tels que nous étions réellement, c'est-à-dire faits pour nous aimer et incapables l'un et l'autre d'exigences et de procédés indélicats. Cette heureuse révolution intime m'est bien douce et c'est un grand charme sur ma vie. En général, quand on se convient, il faut se quitter le moins possible, et dès qu'on a le malheur de se brouiller, il faut se revoir. J'en ai fait avec vous, plus d'une fois, l'heureuse expérience.

Les nouvelles de France continuent à être bonnes. Les émigrés lyonnais, même ceux qui ont porté les armes dans le siège, rentrent et sont rétablis dans leurs biens. Vous aurez ici un M. Lemontez (?)[2], lyonnais, président de l'Assemblée législative et par conséquent assez marquant, bien que plus bête encore, qui va rentrer sans crainte. Pour la paix il est probable qu'elle a éprouvé des difficultés et que les négociations sont rompues. Il faut donc que les républicains battent les coalisés, car il y a moins à faire pour achever ceux-ci que pour entamer ceux-là, et l'ordre et la paix se rétabliront plus tôt.

Je ne reçois rien de Brunswick. Il paraît que je resterai

1. « ... bien que je ne forme point de projets, cependant je forme celui de vous aimer aussi longtemps que je vivrai. »

2. Lemontey.

toute ma vie à moitié marié. Je m'en mets assez peu en peine et je ne me donne plus du tout celle d'écrire à ce sujet.

Adieu, jusqu'à mardi, que je me flatte d'avoir reçu de vos nouvelles, d'y répondre et de rétablir ainsi la régularité de notre correspondance.

XVI

Lausanne, ce mardi (décembre 1793).

Je suis tellement occupé à mener Huberchen de maison en maison et de dîner en dîner, que je n'ai pu trouver, malgré l'envie que m'en inspirait le grand nombre de charmantes lettres que j'ai reçues de vous, un moment pour vous écrire. Recevez en une fois l'expression du plaisir qu'elles m'ont fait en détail, et croyez que, pour avoir été muet, mon sentiment n'en a pas été moins vif. Votre généalogie du devoir et la distinction que vous faites, d'après Kant, entre le devoir absolu et indépendant, et entre le devoir simple et le devoir composé, et par là même dépendant, m'a beaucoup frappé. Je me déclare absolument pour le premier. Si le bonheur général ou particulier est la pierre de touche du devoir, il est impossible de déterminer ce qu'est ce dernier. Non seulement le bonheur peut être variable en lui-même, mais il est nécessairement différent dans l'imagination de chaque individu. Le devoir est donc un être moulé au gré de chaque tête individuelle. Il y a plus, le devoir, devenant un calcul de bonheur, n'est plus un devoir. Chacun a le droit de faire le mal, s'il veut renoncer aux avantages du bien, ou courir le risque des conséquences du mal.

Un homme n'est pas immoral pour avoir fait un mauvais marché, même sciemment.

Aussi la morale fondée sur le bonheur n'a aucune base fixe. Le devoir ou le bien moral doit être absolument étranger aux circonstances et aux calculs. Ce doit être une idée isolée, indépendante et immuable, ou ce n'est qu'un mot vide de sens et susceptible de tous les sens partiels que les passions,

la courte vue ou l'exaltation peuvent lui donner. Mais une idée abstraite, isolée, indépendante, inflexible et immuable est-elle propre à être mise en usage et en circulation parmi les hommes? Ceci ne fait rien contre l'idée, mais beaucoup contre les hommes. Le soleil existerait quand tout le genre humain serait aveugle, mais que dirait-on d'un aveugle qui voudrait faire connaître le soleil aux aveugles ses confrères et leur persuader de ne se conduire que par sa lumière?

Voilà des idées bien vagues. Je n'en ai pas d'autres sur ce sujet, et quand je pense à la profonde ignorance, la mobilité constante et la fluctuation de tout ce qui tient à ce que l'on appelle le principe, je suis tenté de croire qu'il n'y a au fond, — c'est-à-dire relativement aux hommes, — pas plus de devoir que de soleil relativement aux aveugles. Le soleil existe et les aveugles existent, mais on cherche en vain d'établir des rapports entre eux et lui. La justice existe ainsi que les hommes, mais je ne vois pas la chaîne qu'on voudrait établir entre elle et eux.

Adieu. Huberchen repartira la semaine prochaine. Il a traduit ici tout *Adèle* et remportera un roman anglais pour le traduire aussi. Ainsi, il ne perd pas son temps. Je perds le mien et le perds loin de vous, ce qui fait un double mal.

XVII

Lausanne, janvier 1794.

Je rends mille grâces à M. de Charrière de ses bontés pour mes livres. Je voudrais bien être à même de lui rendre quelque service qui me fît oublier mon indiscrétion, ou du moins qui l'empêchât de paraître dans toute sa turpitude. Proposez-lui d'envoyer sa bibliothèque ici, je la rangerai avec le plus grand soin et il verra que je mets autant d'intérêt à ses affaires qu'il veut bien en mettre aux miennes. Je ne vois que ce moyen de m'acquitter envers lui, et s'il ne veut pas s'y prêter, il faut qu'il se contente de ma vive et stérile reconnaissance.

Il m'est arrivé quelque chose de très singulier avec votre lettre de ce matin. Je l'ai reçue au lit, l'ai lue, l'ai mise sur mon oreiller, et elle a disparu si complètement que mon domestique et moi avons mis lit et chambre sens dessus dessous, sans pouvoir la retrouver. Or, comme j'étais encore endormi en la lisant, je ne me souviens pas de la moitié de ce qu'elle contenait. Je ne conçois pas ce qu'elle est devenue, mais je ne sais plus où la chercher.

Si mon menuisier n'arrange pas mes armoires de manière à ce que je puisse mettre les in-folio en bas, je lui mettrai, à lui, au lieu de le payer, la tête en bas et les pieds en haut.

J'ai quelques livres pour M. de Charrière que je compte faire partir avec d'autres à moi, cette semaine. Les principaux ouvrages ont été arrêtés à Dijon, puis relâchés, grâce au major Weiss, et doivent venir dans peu. On se croit sûr de la neutralité. Des députés du département du Mont-Blanc sont venus ici s'en assurer. On les a très bien reçus.

Je commence à me croire guéri. Voilà quinze jours que je ne souffre point, mais aussi que je ne sors pas. Je suis tellement accoutumé à rester chez moi que, quoique depuis quatre jours j'aie la permission médicale de sortir, je n'ai pas été tenté de bouger. Il est vrai que j'ai beaucoup griffonné. J'ai pris une partie de mon grand ouvrage et je me suis mis à en faire un traité à part. Le but est trop vaste et j'ai beau chercher à y mettre de l'ordre, le fil naturel des idées, ce *lucidus ordo* d'Horace, m'échappe toujours. Je sais bien m'entendre; mais je ne crois pas que mon lecteur se donnerait la peine de me suivre. Je dis : mon lecteur! Comme s'il y en avait dans ce moment. Enfin, je m'en crée comme avant mon mariage je me créais une femme.

Je n'ai pas eu le courage d'achever mon *Dialogue entre Louis XVI, Brissot et Marat.* Les horreurs de France m'affligent et me stupéfont (on dit stupéfait). Cependant je le regrette. Le cadre était bon. C'était d'abord Brissot qui représentait à Louis que c'était l'ineptie et les tracasseries de la Cour, ces mauvaises intentions vacillantes, cette envie faible et sans moyens de faire une contre-révolution et les fureurs extravagantes des émigrés qui avaient forcé les révolutionnaires à leurs premiers crimes; que, depuis, la conduite insensée des puissances, les

mauvais traitements faits aux villes prises, les vengeances indistinctement annoncées à tous les partisans aristocrates, l'emprisonnement de La Fayette, etc., avaient favorisé le peuple et faisaient tout le mal actuel, parce que les Français voyaient qu'on les punissait également s'ils s'en tenaient à leurs crimes passés ou s'ils accumulaient crimes sur crimes, qu'ainsi par le sang et les horreurs ils avaient tout à gagner et rien à perdre. C'était ensuite Marat qui se moquait de ce que Brissot avait pu croire qu'on dirigeait le peuple comme on l'excitait, de ce qu'il n'avait pas cru que les moyens qu'il employait seraient employés contre lui; que le peuple est un rocher qu'on peut faire rouler, mais qu'il faut toujours courir devant ce rocher, sous peine d'être écrasé. Qu'en prêchant l'ordre il se montrait au peuple comme ceux qu'il lui avait rendus suspects, que le seul homme qui ait bien connu la Révolution, c'était lui, Marat, etc.

Mais comment voulez-vous qu'on écrive au milieu des têtes qui roulent? La pauvre Olympe de Gouges m'a fait un moment de peine. Je dis un moment, parce qu'on n'a pas le temps de plaindre longtemps des victimes qui se succèdent si rapidement. Je me surprends dans les journaux cherchant le nom des exécutés avec curiosité. Deviendrais-je féroce comme les Français? Cela pourrait bien être. J'espère que non, pourtant. Avez-vous remarqué la réponse aux pétitionnaires qui demandaient la confiscation des biens de la Dubarry..., *le tribunal révolutionnaire remplira votre but*? Avant que le procès soit même commencé!!! Adieu.

XVIII

Lausanne, ce 25... 1794.

J'ai trouvé chez un libraire vos petites feuilles politiques[1] sous le nom du comte de Mirabeau. J'en ai pris deux exemplaires. Je vous en envoie l'un avec l'article du catalogue qui

1. *Lettres politiques*, par madame de Charrière.

vous arrache la gloire de cet ouvrage. Serez-vous plus fâchée de cette perte que flattée de la méprise? Vous me faites tant de reproches sur l'illisibilité de mon écriture que je veux faire un généreux effort pour la rendre moins scandaleusement indéchiffrable. Cette lettre servira d'échantillon. Dites-moi si vous pouvez me lire mieux. Je lirai votre *Aristocrate*[1] mais je ne le réfuterai pas. Je n'ai plus le courage de penser à la politique. J'ai lu hier Mallet du Pan qui écrit comme un Iroquois : « des édifices de papier sur ces volcans ». « des ravages qui élèvent des remparts de feu », « un instrument qui sert aux uns pour lever la cataracte, aux autres pour créer des légions ».

Madame de Staël n'a pas senti plus que Muret en écrivant son *Apologie de la Reine*[2]. Qu'est-ce que c'est que cette platitude : « brillante et frivole comme le bonheur et la beauté » ? L'idée est fausse. Le bonheur n'est ni brillant ni frivole, et puis des antithèses et des phrases cadencées quand on a devant les yeux l'image de si longs et si affreux tourments ! C'est à cracher dessus.

Vous avez donc perdu madame Achard[3], que j'aime mieux que madame de S..., et Ninette et Mary? Je voudrais bien qu'elles fussent heureuses, ces deux petites filles, si fraîches et si gaies, et si disposées à être heureuses. C'est à de tels êtres qu'on doit souhaiter le bonheur. Nous, déjà flétris, qui avons perdu et toute fraîcheur et tout éclat, nous pouvons souffrir. Mais que ces deux petites roses ne soient pas décolorées ni desséchées! Qu'elles brillent encore de ce coloris si doux, qu'elles...

Savez-vous ce qui m'a arrêté au milieu de mes souhaits? Je me suis demandé si, pour les préserver de mes malheurs, pour les empêcher d'être usées comme moi par l'anxiété et l'inquiétude, et l'incertitude que remplace toujours la certitude du mal, je ne devais pas, au lieu de m'égarer en vœux inutiles et vagues, souhaiter qu'elles mourussent bientôt. J'ai été sur le point de former ces vœux, l'idée de leur mère m'a

1. Ouvrage de madame de Charrière,

2. *Apologie de Marie-Antoinette par une femme.*

3. Amie genevoise de madame de Charrière.

arrêté. Je n'en forme donc point, mais je suis convaincu que lorsqu'on voit une jeune personne, gaie et contente, et vive et saine, et pleine d'espérances, et insouciante et ignorante de l'avenir, si d'un mot on pouvait la faire cesser d'être, ce serait une bonne action.

La vie n'est bonne que pour qui a souffert et sait souffrir. Cette science une fois acquise, on trouve de bons moments, mais l'apprentissage est affreux, la surprise de voir qu'on n'existe que pour souffrir est horrible, et il vaudrait bien mieux sauter à pieds joints et arriver tout de suite au but. Vous me dites que je deviens une créature sociable et aimante. Je l'ai toujours été! Mais nourri de vanité par ma première éducation[1], mis ensuite à la torture par les gens qui voulaient tirer de moi la sensibilité comme on exprime le jus d'un citron, puis précipité dans un cloaque de bêtises et d'apathie[2], avec un démon d'étourderie et d'insouciance, et d'opiniâtreté, et d'ineptie et d'incomplaisance, comment diable eussé-je été social ou aimant? Il n'y a que trois mois que je vis à ma guise, encore est-ce au milieu des procès, des chicanes de tout genre et par la seule force de ma volonté bien déterminée de ne regarder affaires et fortune que comme des accessoires, et l'étude et vous comme le principal. On me fait un nouveau petit procès pour sept mille francs que je crois avoir été payés.

Je ne doute pas que je ne puisse passer l'hiver à Colombier; du moins, c'est mon plan, si ma bibliothèque peut arriver saine et sauve.

Je ne reçois plus rien du Grand Cachet. Cela m'afflige médiocrement. Mais je suis étonné (peut-être par amour-propre) qu'après un si énorme amour on ait passé à de l'indifférence, d'autant plus que cet amour n'était provoqué par rien, que j'aimais très médiocrement et ne m'en cachais pas, et que je ne suis devenu fou qu'au moment où des obstacles se sont élevés. Avant, tandis que je déclarais à chaque minute

1. La mère de Benjamin Constant était morte à sa naissance; son père confia l'enfant aux soins de sa grand'mère, madame de Chaudieu, et de sa tante, madame de Nassau, qui le gâtaient à outrance et se pâmaient d'admiration devant lui.

2. Sa « Béotie brunswickoise ».

n'avoir que de l'amitié, on voulait à toute force m'épouser, sans attendre divorce ni arrangement quelconque: si l'on ne pouvait pas m'épouser, on voulait me suivre, sacrifier honneur, comme le reste, pour ne vivre que pour moi, et certes il n'y avait ni fausseté, ni affectation, ni plan, car qu'avait-on à gagner? Têtes de femmes ou cœurs de femmes ou... d'où venait cette fureur et d'où vient ce refroidissement? De la fureur même, cela est possible. Quoi qu'il en soit, un peu piqué peut-être, je me résigne sans murmures.

XIX

Bâle, ce 7 avril 1794.

J'avais daté cette lettre pour Villers[1] à qui je me proposais de répondre de Bâle, mais je ne puis écrire qu'à vous. Je n'en puis plus. Quelle faiblesse, quelle sottise, quelle extravagance à moi que tout ce voyage! Je vais là où on désire de ne pas me voir [2], je quitte le seul endroit où je suis heureux, et tout cela pour que des indifférents ne disent pas que j'ai été renvoyé. Non, jamais on ne fut si fou. Moi qui ne prône que l'indépendance, je me fais ici l'esclave d'une opinion à peine devinée! Je vais dévorer deux mois au moins de dégoûts.

Pour que quelques voix que je n'entendrais pas ne disent pas : « Il a été chassé ! » je quitte tout ce qui m'est cher pour me précipiter au milieu de tout ce qui m'est odieux ! Pas une âme ne m'a dit : « Vous devriez y aller. » On ne demandait pas mieux que de m'accorder de nouveaux congés : je n'ai donc pas même l'excuse de l'intérêt, de la prudence; c'est au qu'en dira-t-on seul que je me sacrifie, et vous, et tout le plaisir de mon existence. Le dernier été de ma vie peut-être, je le perds sur les grands chemins et dans une Cour, pour prévenir le bavardage de quelques sots qui n'en bavarderont pas moins.

1. Écrivain français, émigré.

2. A Brunswick.

La chose est entamée, il faut l'achever, mais je n'y vois plus aucun avantage. En n'allant pas, j'étais sûr de conserver ce que je tiens du duc ; en allant, je puis essuyer des désagréments tels que ma patience y succombe et que je renonce à tout. Je ne puis rien y gagner, je puis y perdre ce qui est mon seul motif pour ce voyage, et je suis sûr au moins d'y perdre mon temps et bien des plaisirs. Si je ne me défiais pas tant de moi-même, de cette malheureuse indécision, qui m'attend au moment de l'exécution d'un projet pour me le faire abandonner, je céderais à ces raisonnements, les seuls qui en ce moment me paraissent de quelque poids. Supposez-moi aussi bien reçu que possible, je suis précisément au même point qu'à présent, avec cette seule différence que les absences peuvent devenir plus difficiles, si je rentre dans mes fonctions. Supposez-moi mal reçu, je n'y tiendrais pas et j'enverrais tout au diable. Je puis donc y tout perdre, je ne puis rien y gagner. Cependant il faut que cela se fasse. J'ai trop longtemps déclaré que je le ferais. Je suis las de vouloir aujourd'hui une chose parce que hier j'ai voulu le contraire. Je suis las de cette étrange manie qui me fait voir successivement les côtés opposés d'un objet, et me fait oublier l'un dès que je vois l'autre. J'irai donc, il le faut. Mais vous, conservez-vous pour moi, aimez-moi, écrivez-moi. Quand je suis près de vous, je ne sens pas combien vous m'êtes nécessaire. Je ne le sens que trop à présent. Trop, non, c'est faux. Car en vous écrivant j'ai repris quelque courage, et mon sang circule avec plus d'activité. Combien je vous aime ! Combien je sens en vous comparant à tout ce que je connais, que vous seule me convenez complètement.

Oh ! ménagez-vous, portez-vous bien, vivez. Vous êtes la seule idée sur laquelle je puisse m'arrêter. Dans ce désert où je vais, vous serez mon seul espoir. Si je n'avais pas cette possibilité de repartir quand il me plaira, et de vous aller rejoindre, et d'oublier avec vous tous les féroces ou stupides fous que je vais trouver à grands frais et à deux cents lieues de vous, je n'y tiendrais pas. Quelle étrange mobilité ! Dans ce moment je suis aussi gai que j'étais triste au commencement.

Je me vois à Brunswick ennuyé comme la peste, prenant congé de toutes les bégueules et autres, me mettant en

chaise et trottant comme un jeune rat qui cherche à se donner carrière, et vous retrouvant. Ah! comme je les planterai là, s'ils m'ennuient! Comme je me ficherai d'eux, s'ils me reçoivent mal! Le joli moment que celui où je quitterai ce sot séjour pour n'y retourner de longtemps! Je vous ai dit hier que je trouvais le temps *bien long* avec vous. Par la même raison je dois le trouver bien court là où je vais. J'y aurai passé trois mois, que je me croirai encore à la première heure. Ceci partira, j'espère, ce soir et vous parviendra lundi matin. C'est de Bienne que je vous écris, et c'est de Soleure que partira cette lettre, si j'arrive assez tôt, sinon je la garderai et l'allongerai jusqu'à Bâle.

Liestal, ce 5, à six heures.

Je n'ai effectivement pas pu finir ma lettre ni la mettre à la poste à Soleure. Je la fermerai demain matin à Bâle et elle vous parviendra vendredi. Jusqu'ici je ne puis reprocher à mon voyage que de m'éloigner de l'endroit où j'aimerais à être, pour me faire arriver à celui où je ne puis être bien. Je répète que c'est beaucoup sacrifier à une opinion présumée que de faire quatre cents lieues pour la réfuter, et certes, après cet acte héroïquement servile envers les bavards, on ne peut pas me reprocher d'être au-dessus des convenances. Je suis ici dans une chambre où j'ai couché avec madame de Constant, il y a bientôt cinq ans. Je coucherai cette nuit dans ce même lit où, grâce au ciel, il n'y aura que moi. La fortune est toujours perfide : je n'ai plus de femme, elle m'envoie une fumée qui m'étouffe.

J'ignore encore si je pourrai sans difficultés traverser le Brisgau. Les Autrichiens sont très insolents de leur métier et l'on dit qu'ils font souvent essuyer des désagréments aux voyageurs. J'espère que mes titres aristocratiques me tireront d'affaire. J'ai soupé hier avec une demi-douzaine d'émigrés, qui ont lu, commenté, et corrigé la *Gazette* de Berne, qu'ils trouvaient trop faible à leur gré. Ils ne lui pardonnent pas d'avoir fait entrevoir la probabilité de la retraite du roi de Prusse.

Que dites-vous du gazettier du Bas-Rhin, qui dans la feuille

du 5 offre de parier dix contre un que le 20 avril il n'y aura plus de Convention nationale? Si cette espèce de pari a lieu entre le public et les gazettiers, il n'y aura plus que des millionnaires qui puissent faire ce métier. Quelque chose de plus intéressant que le pari du gazettier du Bas-Rhin, c'est que, dans toute la Souabe, le paysan fait du pain avec des cosses de haricots broyées et un peu de son. Les Autrichiens ont tout enlevé dans les pays impériaux et dans les autres acheté tout, à un prix fixe auquel les paysans ont été forcés de vendre. Et on parle de la famine en France! et on croit aux *(mot illisible)*[1] allemands! Les hommes sont bêtes, mais on se les imagine encore plus bêtes qu'ils ne sont.

Bâle.

Je viens de chez le ministre autrichien que j'ai trouvé rudoyant une quantité de pauvres diables et qui m'a fait le meilleur accueil du monde, ce qui ne m'a pas donné meilleure opinion de lui. J'espère passer par Fribourg sans difficulté. Je ne vous écrirai que de Francfort. Adieu. Aimez-moi. Je trouve toujours que je fais une grande sottise de partir d'où je pars et d'aller où je vais. Mais puisqu'elle est commencée, il faut l'achever.

XX

Brunswick, ce 28 avril 1794.

J'avais commencé ma lettre avant-hier, mais elle était tellement remplie de suppositions qui se sont trouvées fausses, que je la déchire et vous en écris une autre. Malheureusement, j'ai à peine le temps de vous raconter en gros la réception qu'on m'a faite, parce que la poste part à onze heures ce matin. Quant à votre lettre, elle m'est parvenue dans un moment où j'en avais grand besoin. Je vous en remercie mille

1. Le mot semble être « marks ».

2. Quelques passages de cette lettre ont paru dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (1848).

et mille fois. Elle m'a rendu force et courage, et m'a surtout calmé, ce qui était nécessaire, dans la disposition où je me trouvais et où m'avaient mis les craintes mal fondées de mon protecteur[1] sur ma réception.

Je suis donc arrivé jeudi 24 au soir. J'ai couru voir M. de Féronce, qui m'a tendrement, tristement et timidement reçu, m'a insinué que l'accueil qu'on me ferait serait au moins *très disgracieux*, etc. Ma tête s'est un peu échauffée et j'ai passé la nuit à faire des plans héroïquement ridicules. Le lendemain j'ai été chez le grand maréchal, le prévenir de mes craintes, et déclarer que j'aimais mieux quitter que d'éprouver une réception fâcheuse. Il a trouvé avec raison que c'était assez fou de faire quatre cents lieues pour tout perdre, quand on pouvait tout garder en restant chez soi. Enfin j'ai été chez le duc, qui ne m'a pas reçu : je lui ai écrit pour obtenir une audience: il m'a fait venir, et, comme je commençais mes pathétiques représentations, il m'a dit qu'on ne me reprochait rien, qu'il ne voulait pas entendre un mot sur cette affaire, etc.: j'ai fini en disant que j'obéissais, que je me présenterais à la Cour, mais qu'un mauvais accueil ramènerait toutes les scènes entre madame de Constant et moi, et tout l'éclat à peine apaisé. Il a parlé d'autre chose, très obligeamment de mon père, et nous nous sommes quittés.

Je me suis fait annoncer partout : j'ai été invité. Junon ne m'a pas dit un mot: Marguerite[2] n'a pas paru, et tout le reste de l'Olympe m'a reçu parfaitement. Aujourd'hui, j'ai été invité encore. Marguerite a paru et s'est fait plus de tort que n'aurait pu lui faire tout ce que j'aurais pu dire, par l'air effronté avec lequel elle tournait autour de moi en toussant, chantant, prenant du tabac, enfin voulant, comme un sot et impudent *child*[3], me narguer de toutes les manières. Je dîne demain chez M. de Féronce, qui a perdu de sa timidité depuis cet accueil. Après quoi tout mon but est rempli, et je m'arrangerai soit pour rester, soit pour repartir; si je repars tout

1. M. de Féronce, ami de Benjamin Constant, et son protecteur à Brunswick.

2. Marguerite paraît un surnom donné à madame de Constant; Junon, celui d'une autre dame de la Cour (peut-être la duchesse régnante).

3. Enfant.

de suite, c'est-à-dire dans trois ou quatre semaines, ce dont on a grande envie, je pourrai bien aller à Hambourg y voir les amis de mon ami Mauvillon[1] et voir en même temps la ville la plus commerçante et la plus libre d'opinion de toute l'Allemagne. De là, où je passerais en ce cas un mois, vous devinez bien quelle route je prendrai, à moins que mes accidents physiques, que le voyage a ramenés, mais qui commencent à moins m'effrayer, tant parce que je m'y accoutume, que parce qu'ils ne produisent pas de si fâcheux effets, ne m'obligent à prendre des eaux minérales, comme me le conseillent tous les médecins — ce qui retarderait mon retour près de vous de quatre semaines.

Avant-hier, comme je me coiffais, entre une jeune personne, très bien mise. C'était ma petite comédienne. Elle est revenue ici faire imprimer un roman, et elle est publiquement et hautement protégée par ma Charlotte! Vous avouerez que la chose est drôle. Elle avait appris mon arrivée et craignait que je lui fisse du tort soit en parlant d'elle, soit en voulant renouer. Je l'ai assurée que ni l'une ni l'autre de ces idées ne me viendraient. Je lui ai recommandé, sans lui dire pourquoi, de ne jamais me nommer à Charlotte, et je l'ai renvoyée auprès de sa protectrice, *par nobile*. Quant à Charlotte, hier je trouvai son mari seul au club. Il m'aborda, me parla de Colombier et de vous, deux choses qu'il ne connaît que par mes lettres à sa femme, et me demanda, en termes vagues, mes projets[2]. Je lui dis que mes projets étaient de rester ici tant que ça me conviendrait, et de partir quand cela me conviendrait. Ni lui ni moi ne nommèrent Charlotte. Je lui envoyai une carte hier, et j'y ai été ce soir. Elle y était et ne m'a pas reçu. Grand bien lui fasse.

J'ai vu la veuve de Mauvillon, qui est une charmante femme. Elle m'a écrit en deux heures la vie de son mari avec une netteté, une finesse, des nuances, une profondeur et une mo-

1. Jacob de Mauvillon, d'une famille française réfugiée en Allemagne lors de la révocation de l'Édit de Nantes ; né à Leipzig en 1743, mort en 1794, ami et collaborateur de Mirabeau, auteur de la *Monarchie prussienne*, etc., etc.

2. Dans une autre lettre à madame de Charrière, Benjamin Constant assure que M. de Marenholz le regardait douloureusement comme pour lui dire : « Et toi aussi, Brutus, tu ne veux pas de ma femme ! »

destie dans ce qu'elle a été obligée de dire d'elle-même, qui m'ont fait voir que Mauvillon ne m'avait point exagéré son bonheur. Je me mettrai incessamment à cette biographie. J'attends quelque chose de M. Huber. Prévenez-le qu'on veut enforcer à Berlin les lois contre la presse. Le grand J. a dit : « Il faut que les auteurs apprennent à parler et à penser autrement. » Je crains pour son journal, pour tous ses écrits, et par conséquent pour son existence. Les gens de lettres ici sont aimables. Ils ont tous abandonné Mauvillon pendant sa maladie. Pas un de ceux qui, jadis, étaient ses plus intimes amis n'a fait demander de ses nouvelles. Ils ont au contraire affecté de se réjouir, ou du moins de ne pas se soucier de sa mort, de peur d'être suspects. Mauvillon a donné une leçon à son fils la veille de sa mort, et corrigé ensuite son dernier ouvrage. Il est mort avec une gaieté et un courage rares. Il avait résolu d'épargner ce spectacle à sa femme et lui écrivait toujours de Hambourg qu'il se portait très bien. Elle fut instruite de son état par un tiers, arriva, le trouva assis, travaillant, serein, causa avec lui plusieurs heures et commençait à croire qu'on l'avait alarmée mal à propos, lorsque le soir elle vit qu'il était enflé jusqu'à la ceinture, de manière à ne pouvoir remuer.

Pour cette fois il faut finir. Je vais relire votre longue lettre qui m'a fait tant de bien et me mettre à y répondre dès que celle-ci sera expédiée. Adieu. Je vous embrasse, vous savez combien je vous aime et suis heureux de vous aimer.

XXI

Brunswick, ce 28 avril 1794
(après l'envoi de la première lettre à la poste).

Je me remets à vous écrire, après avoir relu votre lettre. Je vous ai déjà parlé du bien qu'elle m'avait fait. Elle ne pouvait arriver plus à propos. J'étais d'un découragement incroyable.

Elle m'a fait sentir que je valais mieux que ceux dont je

redoutais les mauvais procédés, et j'ai dit : « je m'en... », et j'ai été tout ragaillardi.

Avant d'aller plus loin, il faut que je vous raconte une assez comique bêtise de Charlottechen. Dans le temps que mon amour n'était que malade et pas même agonisant, je m'impatientais de n'avoir d'elle aucune nouvelle. Je crus que son père, cet ange tutélaire à qui je dois tant, interceptait les soupirs poussés d'un pôle à l'autre et je cherchai un moyen de soustraire à sa vigilance au moins une de mes amoureuses épîtres. J'écrivis à Charlotte sous le nom d'un libraire. Je lui disais lui avoir vendu des livres. Le titre de ces livres était une suite d'époques mémorables dans nos chastes amours. Je lui rappelais le jour, le lieu, l'heure, la chose, je lui nommais enfin Henri — alors mon nom de guerre — et Charlotte. Je datais *Dove-House*[1], et je signais Béçé. Certes il était difficile d'être plus clair. Je finissais, pour motiver ma lettre, par lui dire que le prix de ces livres était trente-deux louis et que je tirerais sur elle à vue. Je savais qu'à la vue d'un compte de trente-deux louis, le digne père renoncerait à toute prétention sur une telle correspondance et se hâterait de porter l'épître à sa fille. Comme rien n'était moins fondé que mes soupçons d'interceptation, ma lettre arriva droit aux grasses et blanches mains de Charlotte. Croiriez-vous qu'elle n'y comprit pas mot, qu'elle crut que c'était effectivement un compte et qu'elle envoya de maison en maison, prier tous ceux qu'elle connaissait de lui expliquer la chose, de lui dire où était Dove-House, et qui était le libraire Béçé, duquel, — disait-elle, — elle n'avait de la vie rien acheté? Ma lettre fit comme cela le tour de la ville, pas une âme n'y comprit rien, quoique le nom de Dove-House fût assez clair pour qui me savait à Colombier, et tout le monde m'y savait, et que les fautes de langue décelassent un étranger. Enfin la lettre parvint à un homme qui sait un peu l'anglais et qui avait deviné mes relations avec Charlotte. Il lui expliqua le tour et elle brûla le fatal billet. Avouez que jamais on ne fut plus bête. Ce n'est pas le tout d'être folle, il faut avoir l'esprit de sa folie. La liaison de Charlotte avec ma petite ci-devant maîtresse me paraît tou-

1. *Dove*, colombe; *dove-house*, colombier.

jours plus plaisante. Si ces deux femmes parlent de moi, elles pourront acquérir de grandes lumières sur ma manière d'aimer au physique et au moral. Elles déjeunent aujourd'hui ensemble.

Il est très décidé que je ne resterai pas ici employé comme autrefois: Bacala[1] a une haine violente, et Bacala femelle aussi contre moi, et un non moins violent amour pour Marguerite[2]. C'est au point qu'ils ont voulu l'emmener là où ils sont actuellement. Tant que le père vivra[3], je conserverai tout; lui mort, on me raye. Aussi je ne compte guère faire de nouveau des voyages ici, lorsqu'une fois je serai reparti pour la Suisse. On ne m'en tient aucun compte, au contraire, on préfère que je ne les fasse pas et que je reste éloigné. Je puis, étant ici, essuyer une boutade des..., qui serait fâcheuse. Tout cela réuni, il est clair qu'après un plus ou moins long séjour pour constater — et en Suisse et en Hollande — que je n'ai pas été renvoyé, je ne dois plus penser qu'à vivre auprès de vous. Je n'en suis point fâché, je vous assure, et l'idée de vous revoir ne laisse pas que de me faire quelque plaisir.

Il y a quelqu'un qui me proposait, avec les meilleures intentions du monde, de demander à être fait chambellan de la margrave. J'aimerais mieux garder cent moutons dans un pré, sans chien et sans houlette...

XXII

1794.

J'ai dîné hier avec mademoiselle Hoyer : une physionomie à la Henry VIII (cela a dû faire plaisir à mon cousin, comme un certificat d'anglaiserie), un sourire assez doux, un peu

1. Probablement le duc héritier de Brunswick.

2. La conduite de madame de Constant était pourtant fort légère. Le 12 mai 1794, Benjamin écrivait à sa tante, madame de Nassau : « C'est une sotte méchante femme. Elle a voulu cet hiver se faire enlever par un Anglais nommé Gosport. Son gouverneur l'a emmené de force. Elle est à présent en intrigue ouverte avec un jeune Allemand. Elle tâte de toutes les nations. »

3. Probablement, le duc régnant de Brunswick.

mélancolique, des yeux passables et languissants, point de gorge, l'air de vingt-sept à trente ans, une jolie taille, de très beaux bras, pas de sens commun, rien de vif ni de piquant, ni de doux, ni de sensé, ni d'aimable ; la voilà.

Madame de Mauvillon m'écrit quelque chose qui m'a fait plaisir, parce que c'est en allemand ce que vous m'écriviez en français il y a longtemps. Revenez, me dit-elle, revenez avec toutes vos faiblesses, tous vos défauts, avec votre indécision, vos vacillations, toutes vos singularités. Si vous perdiez une partie de tout cela, je ne vous connaîtrais plus, je n'aurais plus la même confiance, le même plaisir. Adieu. Je compte enfin sur une lettre le courrier prochain.

Charlotte est libre, son mari remarié. Mais je suis aussi libre de ne pas l'épouser !

XXIII

Au bois de Céry[1], ce 9 janvier 1795.

Êtes-vous fâchée du sot billet que j'ai écrit à Camille? J'ai eu tort de l'écrire, mais vous devriez en être bien aise plutôt que fâchée. Si je ne mettais pas beaucoup d'importance à la manière injuste et bizarre que vous avez eu avec moi après un raccommodement formel, je n'aurais pas écrit de la sorte. J'ai voulu vous faire faire cette observation pour que vous n'ajoutiez pas un jugement injuste à d'injustes procédés. Du reste, incertain si vous me répondrez, n'étant plus sûr d'être compris, ne vous retrouvant plus en rien, je ne continuerai point une lettre que peut-être vous n'achèverez pas. Adieu. J'en appelle de votre amour-propre à votre cœur, et de votre vanité à votre justice.

1. Aux environs de Lausanne.

XXIV

Lausanne, 1795.

C'est la troisième lettre que je vous écris et que je déchire. Vos considérations sur les tracassiers et votre silence sur mes livres latins m'ont mis d'humeur grondante.

Je commence, je me fâche, je vous dis des injures, je déchire ma missive et je recommence, et ainsi de suite. Voyons si cette troisième tentative sera plus heureuse.

Je suis bien impatient de me retrouver à Colombier. Mon séjour ici est long et ennuyeux. Il serait doux près de vous, mais cent liaisons m'arrêtent et avant quinze jours je doute que je puisse vous revoir. Si vous recevez des lettres pour moi lundi, veuillez me les envoyer par Berne. Elles contiendront de quoi décider mes plans pour l'hiver. Adieu. Je vous aime bien. J'ai été aigre comme du verjus et je suis à présent plat comme une punaise.

XXV

Lausanne, ce 24 mars 1795.

Le copiste n'a pas pu s'engager à achever les copies. J'ai fait remettre à mademoiselle Fulke les originaux. Comme depuis quelque temps vous ne m'écrivez que pour me dire des choses désobligeantes, par exemple que vous ne vous souciez pas de moi, que vous ne voulez rien me dire de vous, etc., je trouve assez inutile de répondre. Je ne vois pas la raison ni le plaisir d'une pareille correspondance. J'ai travaillé à vous ramener, vous demeurez dure, désobligeante et bizarre.

Je me résigne en gémissant.

XXVI

Lausanne, ce 14 avril 1795.

Depuis que je vous ai écrit que vous me feriez de la peine en me répétant sans cesse que vous ne vous souciez point de moi, vous avez rompu toute correspondance. Je n'aurais pas cru que cet aveu fût un crime, digne d'un châtiment si sévère. Je compte dans quelques jours aller voir M. Huber : mais un homme que vous trouvez indigne de vos lettres, sera-t-il reçu chez vous ? Je vous prie de me le mander. Il me serait affreux d'être à Bôle et de me voir exclu de l'hospitalière maison où j'ai passé tant de jours heureux. Cependant si ma présence vous afflige ou vous blesse, s'il faut encore me sacrifier à vous, si vous me l'ordonnez bien positivement, je le ferai. Mais alors expliquez à M. de Charrière la raison de ma douloureuse et involontaire absence, qu'après toutes les bontés dont il m'a comblé il ne me croie pas ingrat, et qu'il sache bien que je ne suis que très malheureux. Si vous me répondez, je vous prie d'adresser à Coppet. C'est de là que je partirai pour Bôle. Si vous ne répondez pas, je prendrai votre silence pour une permission de vous aller voir et je me présenterai chez vous. Est-il possible que nous en soyons réduits à ces formes et que ce soit vous qui en soyez la cause ! Adieu.

XXVII

Bôle, près Neufchâtel, ce mardi 26 avril 1795.

J'ai observé rigoureusement un ordre sévère. Je ne puis m'y soumettre plus longtemps, étant si près de vous. Je vous demande la permission de vous écrire. Je vous demanderai bientôt celle de vous aller voir. Peut-être devrais-je m'affliger si vous ne mettez plus à moi assez d'importance pour me refuser l'une ou l'autre, mais rien ne peut m'être aussi pénible que de nous savoir séparés par un si petit espace, sans qu'un mot de vous le traverse pour répondre à mes souvenirs. Adieu. J'attends une lettre et je vous aime. Donnez-moi, je

vous prie, des nouvelles de M. de Charrière, sur la santé duquel on m'a inquiété.

XXVIII

(Ce 26 fructidor[1].

J'ai prévenu vos conseils et me suis, depuis le jour même de ma dernière lettre, jeté à corps perdu dans le grand monde, Je vole de dîners en soupers et de soirées en soirées, et comme il y a plus de deux ans que j'avais renoncé à ce genre de vie, il a repris pour moi un peu d'agrément, non que rien m'intéresse dans la société (anglaise) que je vois. J'y ai passé hier dix heures de suite, et je veux être damné si on a parlé d'autre chose que de *white and black truffle*[2] de la *german and italian cookery*[3] et des maisons d'Angleterre *where every thing was dressed in oil, in the italian way*[4]. Mais après avoir vu des bêtises plus sales, plus avides, moins brillantes de richesses, par conséquent moins confiantes, et moins *loud*[5], la marche assurée et fière de ces *british fools*[6] m'amuse assez. Ils n'ont pas cette vilenie de nos Lausannois, on ne les entend pas sans cesse parler de trente batz[7] perdus au loto, d'un oreiller emporté ou entr'ouvert et déplumé par leurs locataires, etc., etc. Pour quinze jours ou trois semaines, cela fait assez bien, et on *relishes*[8] délicieusement le plaisir d'être seul.

Pourquoi êtes-vous fâchée que notre querelle soit de nature à n'être jamais finie? Quel besoin y a-t-il que nous soyons du même avis? Pourvu que nous nous convenions, j'espère que ni l'un ni l'autre de nous n'est assez fol pour prétendre faire de son opinion la règle universelle, et je vous

1. Cette lettre a dû être écrite pendant un voyage que Benjamin Constant fit à Paris en 1795. — Il devait y revenir, pour s'établir, en 1796.

2. « Truffe blanche et noire ».

3. « Cuisine allemande et italienne ».

4. « Où l'on faisait tout à l'huile, à l'italienne ».

5. « Bruyantes ».

6. « Sots britanniques ».

7. Monnaie suisse valant à peu près trois sous.

8. « Savoure ».

déclare que l'opposition que je trouve entre nos façons de voir ne change en rien mes sentiments envers vous. Quant à ce que vous me dites de la nature des choses, hélas! je ne sais pas trop ce que c'est que la nature des choses. Je prendrai bien garde sans doute de ne pas me jeter dans l'opiniâtreté de l'esprit. J'ai pris note de votre avertissement avec sa date, et j'en ferai usage. Cependant qu'importe que j'aie ce défaut-là ou un autre? Le plus grand sera toujours de ne pas être de votre avis.

Votre avant-dernière lettre m'a donné de grands scrupules relativement à Charlotte. Je trouve que je suis avec cette femme sur un pied qui jette sur ma conduite, à mes propres yeux, un air de fausseté. Pendant que je me moque d'elle avec vous, je lui écris de temps en temps, par honnêteté, de tendre ou pompeux galimatias, et si quelqu'un comparait mes lettres à elle avec mes lettres sur elle, on me regarderait avec raison comme un fou méchant et faux. Il faut ou ne plus avoir de relations avec elle ou ne plus me moquer d'elle ni avec vous, ni avec personne. Or, comme il ne me plaît pas de rompre, il ne me reste que le dernier parti à prendre. Je vous prie donc, et je crois que j'ai presque un droit de le demander, de brûler ce que je vous ai écrit sur elle. Je suis, grâce à mon bavardage sur moi-même, tellement décrié que je n'ai pas besoin de l'être plus, et si mes lettres qui nagent dans votre appartement échouaient à quelques mains étrangères, cela donnerait le coup de grâce à ma mourante réputation. Je suis convaincu que vous trouverez que j'ai raison. Voulant continuer à écrire à Charlotte, voulant même la revoir, et assurément j'ai bien le droit de vouloir ce que je veux, je ne dois pas m'acharner sur elle. Ainsi, de grâce, brûlez, et oubliez, ou du moins ne redites pas. Voilà une longue réponse à vos deux lignes; il ne faut épouser ni une mademoiselle Hoyer ni une Charlotte. Vous m'écrivez des lettres de rien. Qu'avez-vous donc tant à faire? Adieu, ma laconique, conseillante et aristocratique amie. Salut et fraternité.

BENJAMIN CONSTANT.

J.-B. DE ROSSI

I

Peu de personnes, ayant fait à Rome quelque séjour, ont omis de visiter les Catacombes en compagnie de M. de Rossi. Au début il se prêtait à ces excursions avec la plus infatigable complaisance : peu à peu, le progrès des chemins de fer et aussi de l'indiscrétion des touristes le contraignirent à se restreindre. Sur la fin, à moins que l'on n'appartînt au petit cercle de l'amitié et de la confraternité scientifique, il fallait être au moins grand-duc ou archevêque pour jouir de son pilotage. Le public se rattrapait sur les conférences. A certains jours, à certains anniversaires historiques, de Rossi se transportait au monument indiqué. Les gens prévenus s'y assemblaient. Il était bientôt entouré, accaparé par les conversations, les explications de détail. Peu à peu le cercle se rétrécissait, la foule devenait compacte. On s'installait pour la conférence. Point de salle, si ce n'est parfois une chambre souterraine un peu plus grande que l'ordinaire, ou quelque grange dans laquelle il avait reconnu une basilique des premiers siècles. Souvent on se tenait en plein air. L'orateur se hissait sur un vieux fût de colonne : on s'approchait, il discourait, en français le plus souvent, car il parlait notre langue avec une rare aisance. Comme tous les conférenciers, il était monté pour une heure. Son exposition, soigneusement dépourvue de termes techniques,

entrait facilement dans les têtes. Les dames le suivaient parfaitement : il n'est pas jusqu'aux économistes et aux mathématiciens qui n'y comprissent quelque chose et ne se sentissent poindre une secrète vocation pour l'archéologie. Plus d'un prélat s'y est converti à l'histoire ecclésiastique ; j'ai entendu souvent des prêtres déclarer qu'en fait de théologie, de Rossi leur paraissait autrement fort que les professionnels avec lesquels leur éducation les avait mis en rapport.

Il restait pourtant dans sa sphère, et même il tenait beaucoup à y rester. L'apologétique directe, la controverse, la recherche du pathétique édifiant, il les laissait à d'autres. Ce n'est pas que l'émotion ne sortît des souvenirs qu'il était amené à évoquer. On pouvait entendre des propos comme ceux-ci : « Au lieu où nous sommes réunis, le 6 août de l'année 258, le pape Xystus II, entouré de ses diacres, présidait une assemblée de chrétiens. En ceci il contrevenait gravement aux édits tout récents de l'empereur Valérien. La police survint. Les fidèles s'efforcèrent d'égarer ses recherches et de faire évader le clergé. Mais le vieux pape et ses clercs déclinèrent eux-mêmes leur qualité. On les emmena. Ils eurent la tête tranchée à quelques pas d'ici. Le soir on les enterra dans la crypte qui est sous vos pieds. »

Ces histoires tragiques n'étaient pour lui que des épisodes. Ce qu'il présentait à l'attention de son auditoire, c'était, non pas tels ou tels souvenirs émouvants, mais l'ensemble des données monumentales et historiques auquel ils se rattachaient. Tout le monde a vaguement le sentiment des débuts pénibles du christianisme. On sait, d'une façon générale, que son triomphe sur le monde antique a été acheté par beaucoup de patience et même d'héroïsme. Mais ces histoires sont bien loin : elles ont été enjolivées de tant de légendes que l'on est porté à s'en défier, à douter qu'il soit possible de les tirer au clair et de les exposer au grand jour de la science. Cette inquiétude n'est pas particulière aux sceptiques ; on la retrouve chez les personnes les plus orthodoxes et les plus convaincues.

A ce propos, M. de Rossi racontait volontiers une anecdote personnelle.

Le jour où il sortit de l'université de la Sapience, après avoir terminé ses études et conquis le doctorat *in utroque jure*.

il fut invité à dîner chez le prélat Capalti, qui était déjà un personnage et qui est mort, il n'y a pas bien des années, cardinal et préfet de la Propagande. Le jeune docteur annonçait l'intention de renoncer au barreau et à l'administration pour se consacrer entièrement à l'archéologie. Capalti le chapitra très amicalement, avec beaucoup d'insistance : il lui ouvrit les plus brillantes perspectives, mais sans le moindre succès. De Rossi s'obstinait dans sa vocation. Alors le prélat, changeant de note, entreprit de lui faire voir que cette vocation le menait aux abîmes : « Vous êtes trop intelligent, lui dit-il, pour ignorer que tous ces vieux monuments qui vous passionnent n'ont d'autre histoire que des légendes. Ici, à Rome, nous mettons à chaque instant le pied sur un souvenir sacré, mais il serait imprudent d'y appuyer trop fort. Ainsi, moi qui vous parle, je suis chanoine de Sainte-Marie-Majeure. En cette qualité, je prends part, tous les ans, à la fête de cette église qui a lieu le 5 août. On lit à matines une singulière légende, suivant laquelle la sainte Vierge serait apparue au pape Libère et lui aurait indiqué l'emplacement de la future basilique, promettant même de le marquer par une chute de neige qui arriverait le lendemain et se maintiendrait à l'endroit voulu. Cette légende débute, dans les livres d'office, par les mots : *Nonis Augusti, quo tempore in Urbe maximi calores esse solent.* Nous la faisons lire au chœur et l'écoutons gravement. Une fois rentrés à la sacristie, il se trouve toujours quelque chanoine pour dire, en s'épongeant le front : « Dans ce que » nous venons d'entendre, il n'y a qu'un mot de vrai, mais » il est bien vrai : *Nonis Augusti*, etc... » Ainsi, vous le voyez, l'usage maintient une foule de vieux récits auxquels personne ne croit. Vos études vous amèneront à les examiner de près. Si vous les présentez comme vrais, vous passerez, non pour un sot, car cela n'est pas possible, mais pour un homme dépourvu de probité scientifique. Si vous les écartez, il se trouvera des hypocrites pour crier au scandale et des imbéciles pour les croire : de là pour vous beaucoup d'ennuis. »

Ce discours n'eut point d'effet : de Rossi échappa aux bureaux et à leur hiérarchie majestueuse. Mais les paroles de Capalti doivent être retenues comme très propres à caractériser l'attitude de la haute société de Rome, il y a quelque cin-

quante ans, à l'endroit de l'histoire ecclésiastique et de l'archéologie. Aujourd'hui, elles ne seraient plus possibles, et c'est, pour une très large part, à de Rossi que l'on doit ce progrès.

II

L'archéologie chrétienne a été tirée par lui de certaines vieilles ornières où elle s'embourbait traditionnellement. Il serait excessif de dire qu'il l'a créée. Dans ce domaine il a eu beaucoup de prédécesseurs. Un seul cependant lui inspirait un respect absolu : c'est Bosio. Bosio, auquel il décernait volontiers l'épithète de Christophe Colomb des Catacombes, les avait, en effet, explorées le premier, vers l'année 1580 ; le premier, et le seul jusqu'à de Rossi, il les étudia méthodiquement. Dans la série des diverses *Roma sotterranea* qui s'échelonnent depuis le déclin du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, c'est à celle de Bosio que se rattache directement celle de de Rossi : les autres ne sont que des entassements sans ordre. Aussitôt découvertes, les Catacombes tombèrent aux mains des chercheurs de reliques et des demi-savants. Le commun du monde ecclésiastique s'imagina, dès le premier moment, que, parmi les tombes chaque jour éventrées par la pioche des explorateurs, un bon nombre contenaient des reliques de saints. Les cimetières souterrains de Rome devinrent les « cimetières des saints martyrs » ; une piété mal éclairée y vit une mine de souvenirs édifiants. Les peintures décoratives dont ces vieilles sépultures étaient ornées furent transformées en arguments pour défendre le culte des images. De fertiles imaginations découvrirent, dans ces vénérables cryptes, tout un arsenal de polémique contre le protestantisme. On sait que le Père Marchi, le dernier représentant de la vieille école, y montrait des confessionnaux du II[e] siècle.

De Rossi ne donnait nullement dans ces exagérations. Reprenant, à l'exemple de Bosio, l'étude de la tradition du moyen âge, il se convainquit tout de suite que ces monuments souterrains, au moment où, vers le déclin du IX[e] siècle, l'oubli commença de les envelopper, étaient considérés surtout comme des sanctuaires évacués, car, dans les générations précédentes,

on en avait extrait toutes les reliques des martyrs. En arrière de ce temps d'abandon, on distinguait aisément une période de culte, de fréquentation publique. Les contemporains de saint Grégoire le Grand ne se faisaient plus enterrer si loin; ils se bornaient à célébrer dans les cimetières suburbains, déjà bien vieux pour eux, les anniversaires des martyrs les plus célèbres, et à montrer leurs tombes aux pèlerins. Ceux-ci étaient si nombreux qu'il avait fallu rédiger, à leur usage, de petits itinéraires, dont quelques-uns nous sont parvenus. Parmi ces pieux visiteurs, il y avait des lettrés, dont le regard s'arrêtait naturellement sur les belles inscriptions commémoratives, gravées dans les sanctuaires par les soins des anciens papes, Damase, Léon, Symmaque, Vigile. Ils copiaient ces textes sacrés, les intercalaient dans leurs notes de pèlerinage; puis, revenus dans leurs lointaines patries, en Afrique, en Gaule, en Angleterre, ils s'en servaient comme de modèles pour l'ornementation épigraphique de leurs églises.

C'est avec ces documents et d'autres analogues que de Rossi parvint à reconstituer la topographie des Catacombes sanctuaires, des Catacombes du pèlerinage. Mais au delà de cette antiquité déjà respectable, il y avait l'âge des sépultures communes, le temps où les chrétiens de Rome recevaient indistinctement la sépulture dans les cryptes de la banlieue. Cette période primitive avait évidemment commencé aux origines mêmes de l'église romaine; il était difficile de dire jusqu'où elle s'étendait. De Rossi parvint à lui assigner deux dates terminales: l'une marquait la fin des sépultures souterraines, l'autre la fin de ce que l'on pourrait appeler l'exploitation cimitériale au-dessus du sol suburbain. De ces deux dates, la première correspond sensiblement au sac de Rome par Alaric, en 412, l'autre à la guerre des Goths, vers le milieu du VI[e] siècle. Ce sont des dates importantes pour l'histoire de Rome. Il ne faut pas croire qu'elles aient été assignées arbitrairement. C'est en groupant les épitaphes datées, et datées à une année près, par les noms des consuls, en observant avec soin où et à quelle profondeur elles avaient été retrouvées, que de Rossi est arrivé à cette précision chronologique. Ce travail de classement est entièrement original. Bosio avait pu lui servir de modèle dans son étude des sanctuaires:

personne avant lui ne s'était occupé de grouper et de mettre en ordre les inscriptions datées.

Son premier ouvrage, le tome I des *Inscriptiones christianæ urbis Romæ*, contient le recueil de ces inscriptions. C'est un livre austère, mais solide, mais fécond. Une fois établie, cette échelle chronologique permit d'atteindre à des profondeurs précises que personne n'avait entrevues jusque-là. Les douze cents épitaphes datées ne contenaient pas que des dates ; elles présentaient aussi des symboles, des formules, des sigles, dont le développement se trouva aussitôt fixé. Il fut aisé de voir quelle différence séparait les textes les plus anciens de ceux de la dernière époque, ceux du temps de Marc-Aurèle de ceux du temps de Justinien. Les textes datés servirent ainsi de termes de comparaison pour classer les textes non datés, les monuments écrits renseignèrent sur l'âge approximatif des monuments figurés, même sur la chronologie des excavations ou des constructions. Toute l'antiquité monumentale de Rome, et, par voie de conséquence, tous les anciens monuments chrétiens du monde entier, se trouvèrent ainsi répartis par couches chronologiques nettement déterminées. Désormais il ne fut plus possible de s'en tenir à des appréciations vagues, comme quand on disait « les anciens chrétiens, les fidèles des anciens âges, l'Église primitive », etc. L'archéologie devint assez claire pour aider à l'histoire.

Tout ce qui suivit dans la carrière scientifique de de Rossi dérive de ces deux prémisses, la prémisse topographique, héritée en partie de Bosio, la prémisse chronologique, entièrement établie par le maître lui-même. Les sanctuaires suburbains furent retrouvées un à un : ceux de saint Sixte, de sainte Cécile, de saint Corneille, au cimetière de Calliste ; celui de saint Janvier au cimetière de Prétextat, celui des saints Néré, Achillée et Pétronille, au cimetière de Domitille, ceux de sainte Félicité et de saint Silvestre, sur la voie Salaria, celui de saint Hippolyte sur la voie de Tibur, bien d'autres encore. Ceux qui restent à découvrir le seront au jour où l'on voudra en entreprendre la recherche suivant la méthode qui a servi à mettre au jour les précédents. Il sera bientôt possible de reconstituer tout cet ensemble de lieux saints qui formait autour de Rome comme une couronne de

sanctuaires, et provoquait chez les pèlerins du nord de véritables transports d'enthousiasme.

Cette topographie sacrée se rattache à l'histoire des commencements du moyen âge. Le développement des Catacombes remonte beaucoup plus haut. M. de Rossi eut tout d'abord à rétablir l'accord entre les dénominations fournies par les anciens textes et les attributions indiquées sur le terrain depuis les premiers essais de Bosio. De grandes confusions s'étaient opérées. Sur la voie Appienne, en particulier, où l'on compte une demi-douzaine de cimetières célèbres, aucun d'eux n'était assigné à sa place réelle ; il s'en fallait quelquefois d'un ou deux kilomètres. Ce flottement s'arrêta le jour où, sur un point déterminé d'un coteau de vignes, le sol rendit les épitaphes des papes du troisième siècle, au milieu des ruines d'une chambre funéraire, puis des peintures, des proscynèmes, attestant le culte local de sainte Cécile, de saint Sixte et des autres martyrs que l'on savait avoir été enterrés dans le cimetière de Calliste. La situation de ce cimetière était ainsi fixée ; elle donnait à peu près celle des autres, qui furent successivement ou découverts ou identifiés.

On tenait les anciens cimetières, ceux dont parlent les auteurs. depuis le IVe siècle au moins. Plusieurs de ces nécropoles remontaient certainement aux temps antérieurs à Constantin. Quelle était leur histoire? Dans quelles conditions avaient-elles été creusées, aménagées, possédées, fréquentées? Ici M. de Rossi trouvait tout à faire. Il appela à son aide son génie d'observation, et, secondé par son frère Michele de Rossi, géologue expérimenté, il entreprit d'arracher leur secret à ces noires et silencieuses galeries. Des plans furent levés, les détails architectoniques examinés avec soin : on parvint à établir que telle galerie avait été creusée avant telle autre, que telle partie du réseau, actuellement engagée dans un vaste labyrinthe, avait eu longtemps son existence à part, qu'elle n'était primitivement reliée à aucune autre, qu'un escalier spécial y donnait accès, et ainsi de suite. Ces faits permirent bientôt de décomposer les réseaux souterrains appelés cimetières en un certain nombre de parties primitivement indépendantes, ou, si l'on veut, de distin-

guer, dans chaque cimetière, quelques noyaux (*nuclei*) primitifs autour desquels la nécropole s'était ramifiée.

La plupart de ces *nuclei* présentent dans leur épigraphie, dans leur décoration, dans leur structure elle-même, des traces d'une antiquité fort respectable. En les étudiant de plus près, M. de Rossi y reconnut des sépultures de famille, et de familles aristocratiques, dans lesquelles le christianisme avait dû pénétrer de bonne heure. C'est ainsi qu'il a pu indiquer les tombeaux des chrétiens de la maison impériale des Flaviens, même de celle des Antonins, c'est-à-dire des parents de Marc-Aurèle, Les noms des *Pomponii Bassi* et des *Pomponii Græcini*, ceux des *Cæcilii*, des *Dasumii*, ont été relevés dans les régions les plus anciennes du cimetière de Calliste. Sur la voie Salaria, il y a seulement quelques années, il trouvait la sépulture des *Acilii Glabriones*. Ces résultats archéologiques servent maintenant de commentaire à certains textes obscurs de Tacite, de Suétone, de Dion Cassius. De ces textes, on aurait pu déduire, à la rigueur, que, dès le temps des Flaviens et de Trajan, le christianisme avait fait des prosélytes dans la haute aristocratie de Rome. Mais on n'osait trop s'aventurer sur des allusions obscures. Désormais, le fait est clair. Et ce n'est pas seulement avec les historiens qu'il s'accorde; c'est avec un ensemble de situation que l'on avait à peine soupçonné et qui maintenant s'éclaire d'une lumière nouvelle. Tout le monde sait que, dès le IVe siècle, l'église romaine était fort riche. On cite le mot d'un vieux noble païen, que les femmes de chez lui cherchaient à convertir : « Faites-moi nommer évêque de Rome, je suis prêt à devenir chrétien. » Mais ce que l'on aurait pu remarquer, c'est que cette situation temporelle remontait beaucoup plus haut. Dès le IIIe siècle, dès le IIe, la charité, la générosité de l'Église romaine était proverbiale; on en sentait les effets jusqu'aux extrémités de l'empire, jusqu'en Arabie et en Cappadoce. D'où venait aux chrétiens de Rome cette fortune qui leur permettait d'assister si largement leurs frères? Le problème est résolu : les *Anicii* ont eu des prédécesseurs, et dans leur famille et dans les familles de même condition sociale. Enrichis par l'usure et l'exploitation des provinces, les viveurs du temps de Cicéron et d'Auguste firent souche d'héritiers

dont le superflu tomba dans les caisses de l'église naissante. Du bureau central de Rome, ce Pactole s'écoula et, par divers canaux, rejoignit son pays d'origine, concourant, en ce reflux purifié, à la régénération religieuse du monde conquis. Ce mystère économique s'est renouvelé depuis. Dans la querelle des investitures, le nerf de la guerre fut donné aux pontifes par les Pierleoni, juifs convertis. Ils avaient commencé par tondre les chrétiens : ils finirent en assistant l'Église dans une de ses luttes les plus mémorables.

III

On voit, par ce seul exemple, quels résultats féconds ont pu sortir de ces recherches minutieuses. Il n'y a pas à s'en étonner. En archéologie, comme en tous les genres d'études, on est toujours sûr d'arriver, pourvu que l'on soit exact, patient, consciencieux. La probité scientifique de M. de Rossi était universellement reconnue et célébrée. Il tenait beaucoup à ce renom, et il avait raison. Il est difficile, en effet, à un homme religieux, connu pour tel, d'imposer confiance au public quand il traite de sujets où sa foi peut paraître intéressée. On a toujours peur qu'il ne force la note dans le sens favorable à ses croyances. Des museaux pleins de flair s'attachent à ses traces et frémissent au moindre indice de complaisance.

Encore s'il n'y avait que ceux-là! Mais il y en a d'autres, de flair aussi éveillé, qui le suivent avec autant de persistance et subodorent l'hérésie. Malgré sa piété, non pas affichée, mais visible, malgré les précautions infinies dont il s'entourait quand il avait à traiter des sujets délicats, de Rossi ne parvenait pas à rassurer tous les inquiets. C'était chose nouvelle, semblait-il, de voir un laïque s'aventurer sur les sentiers de l'histoire ecclésiastique. On avait peur qu'il ne lui manquât quelque chose du côté de la théologie. Dans certains petits cercles où des virtuoses d'académies obscures trouvaient des auditoires, on n'augurait rien de bon de tout le remue-ménage

historique qui s'opérait insensiblement sous ses auspices. Il fut, plus d'une fois, « daubé au coucher du roi ».

Le roi, dans l'espèce, c'était le pape. De Rossi n'en reconnut, n'en servit jamais d'autre. Ses derniers jours se sont écoulés en terre pontificale, sous le toit de Castel Gandolfo, en un des rares et étroits îlots que n'a pas encore submergés la marée italienne. Je ne sais en quelle mesure il a pu prévoir ce que le temps amènera de changements dans le monde qu'il habitait : il eût vécu dix, vingt ans de plus, qu'il n'eût pas desserré les liens de fidélité qui l'attachaient au pape.

Cette attitude n'entraînait, du reste, aucune rupture essentielle. Il ne serrait pas toutes les mains qui se tendaient vers lui, mais il ne tournait le dos à personne. Les fossés n'ont été ni creusés ni comblés par lui. On le nomma conseiller municipal de Rome : il entra sans fracas comme sans déchet dans l'assemblée du Capitole. Il y était écouté, même des gens qui n'avaient guère de sympathie pour sa ligne politique. Plus d'une fois, il arrêta, par sa bonne grâce et son éloquence, la pioche déjà levée sur d'antiques monuments. Un jour, en particulier, il eut fort à faire pour défendre les murs de Rome du côté de la voie Salaria. Il eut beau expliquer que ces murs étaient un témoignage de la valeur de Bélisaire, un monument de la guerre des Goths, l'une des plus grandes crises de l'histoire de Rome. L'assemblée demeurait indécise : jusqu'au scrutin on put trembler pour le vénérable rempart. Il tint bon pourtant, cette fois encore. Ce soir-là de Rossi reçut une dépêche de félicitations et de remerciements. Elle était signée Bélisaire ; on apprit qu'elle avait été déposée au télégraphe par le duc Torlonia, syndic de Rome.

Ce n'était pas seulement au conseil communal qu'il y avait des batailles à livrer. Dès le lendemain de l'occupation, on put se demander si les Catacombes ne seraient pas livrées aux possesseurs du sol supérieur, et, par suite, soustraites à l'investigation méthodique des archéologues pontificaux, en même temps qu'au respect entretenu autour d'elles par l'autorité ecclésiastique. De Rossi eut une grande part dans les négociations difficiles qui s'engagèrent à ce propos et qui aboutirent à peu près heureusement. Une autre fois, on apprit que la vieille basilique des Santi-Quattro était menacée par

les projets les plus terre à terre. On avait résolu de la démolir pour établir à sa place un de ces hôpitaux, que l'antiquité eût annexés au temple de Vénus. De Rossi démontra, dans une monographie savante, que l'église des Santi-Quattro datait de quinze siècles; que, par son histoire, elle rappelait des évènements très importants de l'antiquité et du moyen âge; qu'elle avait été le siège d'une intéressante corporation artistique et ouvrière. Il ne négligea pas de faire valoir ces considérations et d'autres encore auprès de personnages très haut placés, qu'il savait disposés à tenir compte de son autorité morale. Il réussit.

Diverses autres négociations furent conduites par lui, avec les mêmes moyens, moyens honnêtes entre tous, la même délicatesse ingénieuse, et le même succès. Je me bornerai à en citer une.

Des amateurs anglais guettaient depuis longtemps un certain service en faïence déposé dans les armoires de Castel Gandolfo, d'où il n'était pas sorti depuis plusieurs siècles. On persuada aisément les administrateurs de second ordre; mais, quand il fallut obtenir l'autorisation décisive, il se produisit quelque résistance : les bank-notes n'avaient plus d'efficacité. De quoi n'est pas capable un amateur de vieilles faïences? Par les soins de l'intéressé, on fit passer sous d'augustes yeux quelques-unes des pièces du service convoité. Celui-ci remontait très haut dans le XVIe siècle, jusqu'à un temps où la Cour romaine regardait plus à l'art qu'à l'austérité, au moins en ce genre de choses. On comptait scandaliser : on y parvint. L'ordre fut aussitôt donné de se débarrasser des plats incongrus, pour argent s'il se proposait un acheteur, par des procédés plus expéditifs s'il ne s'en présentait aucun. Il s'en présenta un, et même deux : ce qui compliqua l'affaire. Le premier emporta les faïences, l'autre s'en fut chanter complainte chez les journalistes. Ce fut bientôt un concert de casuistes. On compulsa la loi des garanties et on en déduisit que le pape n'a pas le droit de vendre, dans son ménage, même un manche à balai. Nous savons ce que les journalistes peuvent tirer du plus mince incident. Celui-ci fut tellement soigné, soufflé, grossi, qu'il allait accoucher d'une interpellation. Le ministère se disposait à faire figure sur cette ques-

tion plus digne de Monte Testaccio que de Monte Citorio, lorsque de Rossi gravit cette dernière colline, réussit à joindre les premiers rôles de la comédie, leur promit que les faïences pontificales rentreraient dans leur inviolable poussière et parvint ainsi à conjurer la tempête.

Menus services, dira-t-on; inspirés en tout cas par un grand dévouement. Du reste, rien n'est menu sur ces confins politico-religieux. Heureux ceux à qui la Providence a départi, avec la solidité des convictions, l'ingéniosité et la bonne grâce qui évitent les froissements inutiles.

La bonne grâce, chez de Rossi, n'était que le rayonnement d'une âme calme et naturellement bienveillante. Tout le monde l'aimait. Quand je dis tout le monde, j'entends même ceux qui, pour quelque scrupule que ce soit, avaient d'autres opinions que lui. Sa bonté était vraiment attractive. Comme on se plaisait aux réunions de sa petite académie d'archéologie, ou encore aux agapes de la société des *cultores martyrum!* L'entendre discourir, causer avec lui, le voir seulement, c'était un charme. Ce qu'il comptait d'amis, de par le monde entier, on l'a bien vu aux deux fêtes de sa soixantième et de sa soixante-dixième année. J'ai assisté à la dernière et je ne saurais dire combien j'en ai été touché. De Rossi n'était ni pape, ni roi, ni Parnell, ni Pasteur: cependant son jubilé respirait la joie des cœurs. Il est difficile d'être plus décoré, célébré, couronné, canonisé, qu'il ne le fut alors; mais je crois qu'il se sentait surtout aimé, et c'est sans doute pour cela qu'il portait si simplement le poids de tant d'honneurs.

Cette affection profonde, elle demeurera au cœur de tous ceux qui l'ont connu et pratiqué: tant qu'il en survivra un, le souvenir qu'il laisse sera un souvenir aimé. Quand nous aurons tous disparu, ses livres resteront : à qui saura les lire ils diront que Jean-Baptiste de Rossi ne fut pas seulement un grand savant, mais un noble caractère, une âme généreuse, un cœur bon et pacifique, *sine felle palumbus*.

L. DUCHESNE
de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LEURS ÂMES[1]

X

Christiane arriva en retard chez madame de Vonancourt, où l'on se réunissait à quatre heures.

Il fallait décider quel légume chacun prenait pour le bal des Bouillon, afin de ne pas choisir deux fois le même, du moins dans la même bande.

Quand madame d'Argonne entra, elle fut accueillie par un joyeux cri :

— Ah!... enfin!... nous croyions que vous aviez oublié!...

Elle s'excusa. Elle avait été retenue chez elle. M. de Fercy était venu la voir quelques minutes avant quatre heures. Et, comme son mari, agacé de son retard, lui disait qu'elle n'aurait pas dû recevoir à cette heure-là, elle répondit :

— C'est vrai!... mais j'aime beaucoup M. de Fercy... on m'avait dit que c'était lui... et je ne voulais pas manquer sa visite...

Elle savait que le vieux marquis était exécré dans son monde: et il lui plaisait, à cause de cela, d'exprimer la sympathie très grande qu'elle avait pour lui. Tous ces hommes

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre, et 1er octobre.

qui cherchaient à le ridiculiser, elle les trouvait inférieurs à lui en tous points, et elle prenait à le leur dire un réel plaisir.

Madame de Vonancourt s'écria :

— En quoi serez-vous?... moi, je serai en radis rose!...

— Je ne sais pas encore!... — répondit Christiane — je n'y ai pas pensé!...

— Comment?... vous n'avez pas encore pensé à votre légume!... moi, je ne pense qu'à ça depuis que madame de Bouillon a annoncé son bal!...

Le comte Dupuis appuya, l'air recueilli :

— Nous ne pensons tous qu'à ça!...

Christiane cherchait :

— En vérité... je ne sais pas!... il n'y en a pas beaucoup de jolis, des légumes!...

— Mais si... — fit Morières — il y en a des tas!... ainsi le céleri... c'est très élégant, le céleri... j'ai choisi le céleri!...

D'Antin expliqua :

— Moi... je crois que je vais prendre la tomate...

— Ça doit être pris!... — affirma madame de Givray — ça doit être pris par madame de Treuil...

— Pourquoi?...

— Parce que c'est rouge!... Elle aime tant le rouge!...

M. d'Argonne demanda, d'un air détaché :

— Est-ce qu'elle ne vient pas, madame de Treuil?...

Madame de Vonancourt répondit :

— Mais si... elle doit venir!...

D'Antin insinua :

— Elle a peut-être été arrêtée en route?... Très mystérieuse dans ce moment-ci, la baronne!... on la voit arriver partout en retard...

— Je vous assure, — dit en souriant Christiane, — qu'on peut être en retard sans qu'il soit besoin d'être mystérieuse...

Dupuis insista :

— Non... mais, évidemment, la baronne a quelque chose dans son existence...

D'Antin reprit en riant :

— Ça doit être un cheveu!... parce que, depuis quelque temps, elle est toujours grognon!...

— Mais laissez-la donc tranquille!... — cria la petite de Givray, agacée, — qu'est-ce que ça vous fait?...

Elle ne comprenait pas qu'on fouillât dans la vie des autres avec cet acharnement: et elle, qui disait volontiers en face des choses désagréables aux Treuil, qu'elle n'aimait pas, prenait toujours leur défense quand ils n'étaient pas là. Elle ajouta :

— Qu'elle ait été retardée ou pas, elle viendra, allez!...

Madame de Vonancourt conclut méchamment, en regardant Morières impassible.

— D'autant plus qu'il me semble que... pour l'instant... rien ne peut la retenir ailleurs?...

Dupuis se pencha vers M. d'Argonne et lui dit à demi-voix :

— C'est parce que Morières est là qu'elle dit ça!... mais elle retarde, madame de Vonancourt!... il y a beau temps que ça n'est plus Morières!...

— Ah!... — fit le comte, étonné, — ben, ça n'a pas été long!...

Et, après un instant, il questionna :

— Qui est-ce donc?...

— Personne encore... à ce qu'on croit... elle se recueille!...

Puis, changeant de conversation :

— Moi... j'ai envie de prendre un légume qui soit une verdure... c'est plus joli!... par exemple, la laitue?...

— Ou l'oseille?...

— Non, la laitue... c'est plus mouvementé comme feuillage... et puis, ça fait une gamme de verts... on peut aller jusqu'au blanc...

— Oui... c'est vrai, avec les cœurs!...

Mais Dupuis tenait à consulter « ces dames ». Il s'apprêtait à le faire, lorsque M. Salomon entra, rouge et agité comme toujours. Il alla saluer madame de Vonancourt et lui dit :

— Vous n'avez pas vu Agar?...

La petite de Givray éclata de rire. Alors, il ne gardait plus sa fameuse phrase pour le Bois? Elle lui servait aussi à l'intérieur, maintenant?... Et elle se dit que pourtant le gros homme avait bien un peu le droit d'entrer sans prétexte chez les Vonancourt, qui jouaient de lui, exploitant ses faiblesses et en tirant profit.

Vonancourt ne se faisait aucun scrupule de taper journellement le banquier. Il ne s'en cachait pas, d'ailleurs, disant avec désinvolture que « c'était de l'argent qui rentrait à la masse ».

Le comte Salomon avait aperçu Chagny. Sa figure s'illumina, et il alla s'asseoir près de lui, demandant :

— Est-ce que vous avez déjà choisi votre légume?...

Chagny répondit qu'il prendrait probablement un chou... à moins qu'on ne les eût déjà retenus tous... auquel cas, il choisirait autre chose... ça lui était bien égal!...

Dupuis demanda de nouveau, s'adressant à madame de Vonancourt :

— Et moi?... qu'est-ce que vous me conseillez?... qu'est-ce qui m'ira?...

Elle répondit :

— Mais je ne sais pas trop!...

— C'est que... ainsi que je l'expliquais tout à l'heure à d'Argonne... je voudrais un légume joli... un légume qui m'aille bien?...

Le comte Salomon dit d'un ton aigre :

— Prenez la carotte...

Et, voyant la tête de Dupuis qui verdissait, il ajouta d'un air bonhomme :

— C'est un joli légume... à cause de la couleur...

Dupuis ne voulut pas avoir l'air de se démonter : il insista, continuant à demander des conseils, occupant tout le monde de sa personne et de son légume.

Et la petite de Givray, regardant sa face blême, lui cria, agacée :

— Prenez donc le navet!... ça n'est pas encore pris, le navet!...

Le comte Salomon avait quitté Chagny. Il traversa les groupes qui discutaient en buvant du thé et regardant des gravures de mode. Il manœuvrait pour se rapprocher de M. de Morières. Le marquis, très absorbé dans la contemplation d'une gravure qui représentait un artichaut de satin, ne le vit pas venir. Il fut tout surpris quand le banquier, posant son énorme main sur sa manche, lui dit d'un ton gros de reproches :

— Alors, comme ça, monsieur le marquis... vous êtes un farouche antisémite?...

—Moi???...— fit Morières, ahuri.

Jamais, depuis qu'il existait, l'idée ne lui était venue qu'il pût y avoir une différence sociale entre un chrétien et un juif, et il trouvait idiotes toutes les questions de race ou de religion qui compliquent la vie mondaine.

Il protesta avec une énergie sauvage :

— Mais jamais de la vie!... qui est-ce qui vous a dit ça?...

— C'est Agar!... elle ne veut plus, à cause de ça... que je dîne chez elle quand vous y êtes... et comme vous y êtes souvent...

— Mais c'est absurde!... — dit Morières, embêté.

Il pensait que, si ce bruit de son antisémitisme s'accréditait, les maisons juives et chics dans lesquelles il allait le plus volontiers lui seraient fermées. Cette idée l'affola.

Très pincé, il reprit :

— En vérité, monsieur, je ne comprends pas ce qui a poussé madame de Treuil à vous faire cette plaisanterie...

Il allait dire « de mauvais goût », mais il n'osa pas et se contenta de formuler au fond de lui-même son jugement sur « Agar » :

« Décidément, c'est une dinde!... »

Au même instant, elle entrait, ruisselante de jais, très belle sous son grand chapeau enguirlandé d'azalées rouges.

Son père lui laissa à peine le temps de s'asseoir. Il courut à elle, l'air ravi :

— Je ne sais pas qui est-ce qui t'a raconté cette histoire?... M. le marquis de Morières vient de me dire lui-même qu'il n'y a pas un mot de vrai...

— Quoi?... quelle histoire?... —fit-elle, agacée, en tapotant sa robe sans le regarder, — je ne sais pas ce que tu veux dire?...

— Et M. de Morières non plus ne savait pas ce que je voulais dire... avec son antisémitisme...

La baronne était devenue très rouge.

Rosette, qui écoutait, dit à Chagny en riant :

— Le pauvre homme!... pour ne pas l'inviter avec André,

qui avait dit qu'un vilain convive lui gâtait un dîner, elle a fait donner l'antisémitisme... C'est drôle comme tout!...

Chagny regarda la baronne et répondit avec conviction :

— C'est pas une moitié de rosse!...

Le comte Salomon, qui, lorsqu'il enfourchait une idée, ne la lâchait plus, dit encore :

— Tu vois?... on s'était moqué de toi!... qui est-ce qui t'avait dit ça?...

Elle balbutia, exaspérée, cherchant à prendre un air indifférent :

— Je ne sais plus... mais on me l'avait dit...

Pour elle, qui reniait tant qu'elle pouvait son origine, cette explication était un supplice. Le banquier continua :

— Eh bien, c'est une farce!... n'est-ce pas, monsieur de Morières?...

— C'est absolument faux!... — dit André, très embarrassé.

La simplicité avec laquelle le banquier traitait ces questions brûlantes le déroutait et heurtait ses idées mondaines.

Triomphant, M. Salomon se tourna vers sa fille :

— Tu entends?...

Elle répondit rageusement :

— M. de Morières est trop bien élevé pour te dire ce qu'il pense...

— Ma foi!... il aurait bien tort de se gêner!... moi... ces choses-là, ça m'est égal!... je trouve qu'il faut penser ce qu'on veut et rester ce qu'on est!... c'est pour ça que je n'ai pas voulu me laisser convertir... Il y a pourtant un homme supérieur... le Père de Bellay... qui s'est occupé de cette affaire-là, dans le temps... mais je lui ai dit non...

Chagny approuva :

— Et vous avez joliment bien fait!...

— Ah!... — fit le banquier, heureux de l'approbation de son préféré, — vous n'aimez pas les convertis?...

— Non... j'ai l'esprit mal fait... dans le converti, je ne vois que le rénégat...

— Moi aussi!... il faut garder ce qu'on a, religion ou autre chose... c'est mon principe!... Autrement, ça ne m'aurait rien fait d'être catholique... comme je l'ai dit au Père de Bellay, moi, je ne suis pas hydroprètre...

— Vous voulez dire prêtrophobe?... — rectifia Chagny, qui se roulait.

— Oui... c'est la même chose... vous m'entendez bien?...

Madame de Vonancourt, pour rompre les chiens, avait offert à goûter à la baronne. Assise près de la table à thé, Agar buvait du xérès sans perdre de vue son père. Ses grands yeux, qui seuls demeuraient au-dessus du verre, regardaient le bonhomme avec une expression si froidement féroce que madame de Givray dit à Christiane :

— Vous connaissez la question du mandarin?...

— Non...

— Supposez qu'il y ait à Pékin un mandarin qui vous gêne... il est un obstacle dans votre vie... s'il meurt, tout son argent sera à vous... tout vous sera facile dès qu'il disparaîtra, et vous n'avez qu'à étendre le doigt pour le faire disparaître... personne ne peut le savoir, vous êtes sûre de l'impunité... Tuerez-vous le mandarin?...

— Non... — dit Christiane.

— Diable!... — moi je ne sais pas ce que je ferais ... je crois que j'étendrais le doigt... Eh bien, figurez-vous que le père Salomon est à Pékin, et que cette bonne madame de Treuil n'a que le petit mouvement à faire... impunité assurée... etc... etc... croyez-vous qu'elle le tuerait, hein, le mandarin?...

Madame d'Argonne se mit à rire :

— Je ne sais pas trop !...

— Et moi je le sais si bien que, même à Paris, si j'étais le père Salomon, je ne serais pas tranquille...

M. de Treuil arrivait. Rosette le montra du regard, en disant :

— Son beau-père est plus sympathique que lui... certainement !...

Le baron avait l'air accablé. Sa femme le regarda avec étonnement. Lui qui portait beau d'habitude, il semblait s'être en quelque sorte tassé.

En apercevant son beau-père, il devint pourpre et fit un mouvement vers lui, mais il se ravisa et resta loin, à l'autre extrémité du salon.

Morières, encore mal remis de la sortie du banquier, redou-

tant d'autre part une boutade de Chagny ou une réflexion compromettante de Rosette s'il s'approchait d'eux, marcha vers Treuil qui lui apparaissait comme un sauveur. Sa liaison avec la femme l'avait forcément lié davantage avec le mari. Sans remarquer son air étrange, il lui dit :

— Vous venez choisir votre légume ?...

Le baron haussa les épaules. d'un mouvement brutal :

— J'y pense bien, à mon légume !... Savez-vous ce qui m'arrive ?...

— Mais non !...

Il vit la mine bouleversée de Treuil et demanda, — sans l'ombre d'intérêt, — d'une voix compatissante et émue :

— Eh ! mon Dieu !... qu'est-ce qu'il vous arrive donc ?...

Le baron répondit, en l'entraînant dans un coin isolé du salon :

— Elle me lâche, mon cher !...

— Qui ça ? — demanda le marquis, effaré, pensant à Agar. Au cours de leurs dernières entrevues, elle s'était montrée amoureuse tragique, lui offrant de tout quitter, d'aller vivre ensemble à Corfou, d'abandonner cette vie de partage et de mensonge !...

Elle oubliait, dans ces crises, que peu de jours plus tôt elle lui avait juré — sans qu'il le lui demandât — que son mari n'était plus rien pour elle et qu'il n'avait pas lui, André, à redouter un honteux partage, etc... etc...

La peur lui vint qu'elle n'eût annoncé à Treuil qu'elle le plantait là pour partir avec celui que son cœur avait choisi, et un petit frisson lui passa sur la peau.

Bourru, le baron répondit :

— Blanche, parbleu !... qui voulez-vous que ce soit ?...

— Ah !... — fit Morières, rassuré, l'air souriant malgré lui, ah !... elle vous lâche !... et pourquoi ?...

— Vous voulez dire : pour qui ?... Eh bien, mon cher, je vous le donne en mille !...

— Je ne me doute pas qui elle...

— Je le pense !... C'est mon beau-père !...

Et comme André, pour dissimuler le fou rire qui lui roulait dans le gosier, accentuait en grimaçant le sérieux de son expression, il reprit, exaspéré :

— Oui, mon cher, croiriez-vous, hein, c'cochon-là!...

— Oh!... — fit Morières, que les gros mots et la vulgarité impressionnaient toujours fâcheusement. — prenez donc garde!... on peut entendre... ça ne sert à rien de faire du bruit...

Il regardait furtivement autour de lui, craignant que l'attention ne fût attirée. Mais le choix des légumes absorbait tous les visiteurs de madame de Vonancourt. Seul, Chagny les examinait de loin, sa bonne figure égayée, ses yeux gris riant au milieu d'un rayonnement de petits plis.

M. de Treuil continua, d'une voix que la colère enrouait :

— Figurez-vous que déjà, depuis qu'elle a son hôtel, elle était moins gentille avec moi... beaucoup moins...

Distrait, Morières murmura :

— C'est tout naturel!...

Le baron le regarda, suffoqué.

— Comment, c'est tout naturel?... Et, à partir du jour où le dernier clou a été planté... fini!... elle ne m'a plus fichu un coup d'œil... et des prétextes!... et des histoires!... non... vous n'avez pas idée de ça!...

— Si, si, j'ai idée!...

— L'autre jour, elle me demande des rubis qu'elle avait vus... il les lui fallait à tout prix... et le prix, c'était vingt mille... Dame!... je trouvais ça dur!... et puis, surtout, je n'en avais pas le premier sou... hier je parviens à me procurer la somme... j'envoie le bijou... et aujourd'hui, elle m'annonce que je suis remplacé... et par qui?... par mon beau-père!...

— Mon Dieu! — dit André conciliant, — que ce soit lui ou un autre...

— Et remplacé tout à fait!... elle m'a signifié que je ne peux même pas rester en second!... car j'aurais accepté... je tiens à elle!... et puis, j'aurais trouvé drôle d'être à mon tour celui qui trompe « monsieur »... surtout quand « monsieur » est mon beau-père... mais y a pas mèche!... et elle a l'aplomb de m'écrire ce matin pour me réclamer la clef que j'ai de l'hôtel!... Comprenez-vous ça?...

— Dame!... oui, je le comprends!... je sais, par expérience que, si vous gardez une clef... vous vous en servez d'une façon un peu... excessive!...

Le marquis souriait, en pensant à l'histoire de l'avenue Hoche. Treuil s'excusa encore :

— Ah! mon ami!... que de pardons!... j'ai été stupide, ce jour-là!... j'étais si malheureux!... pas tant qu'aujourd'hui, pourtant!...

Et. les larmes aux yeux :

— Car, à part le chagrin... je vais avoir des tas d'ennuis matériels!... Ma femme connaissait cette liaison... oui... et elle l'acceptait... ça lui convenait...

Comme Morières faisait un mouvement, il ajouta :

— ...autant qu'une chose de cette sorte peut lui convenir... mais enfin, elle ne disait rien!... et quand ça sera une autre liaison, je ne sais pas si ça bichera aussi bien avec Agar... On va lui récrire des lettres anonymes... l'avertir encore à mots couverts... enfin, tout est à recommencer, quoi!...

— Mais...— dit le marquis embarrassé — est-il bien nécessaire... quand on a une aussi jolie femme que la vôtre, d'avoir une liaison avec une Lacombe quelconque?... il me semble que, moi, à votre place...

Agar l'embêtait à crier, de sa passion larmoyante et lyrique, et, depuis un instant, il caressait l'idée d'un rapprochement qui l'eût débarrassé d'elle. Mais M. de Treuil s'écria avec conviction :

— A ma place?... ah! on voit bien que vous ne connaissez pas ma femme!... elle est très belle... oui... certainement... mais c'est un marbre, mon cher!... et moi, je ne suis ni d'âge ni d'humeur à vivre comme un moine...

— Ah!... — fit Morières, banalement poli, — ah!... dans ce cas...

— Si vous étiez moi... qu'est-ce que vous feriez?...

— Mais... je rendrais à Lacombe la clef qu'elle me réclame...

— Ça, jamais!... non... je voulais dire : « Qu'est-ce qu'il faut faire avec mon beau-père?... »

— Dame!... je ne vois pas ce que vous pourriez faire?... M. Salomon a les reins plus solides que vous, et...

— Mais... — voulut protester Treuil.

— Je parle au point de vue de l'argent!... donc, vous serez battu... mieux vaut, il me semble, prendre la chose avec esprit...

— Comment ça… avec esprit?…

— Eh bien, mais… paraître enchanté d'être débarrassé de Blanche… avoir l'air de dire que vous n'attendiez qu'une occasion de la lâcher… S'il a fait ça pour vous ennuyer, ça le…

— Je crois qu'il a surtout fait ça pour m'empêcher de dépenser de l'argent!… mais c'est égal… c'est une bonne idée que vous me donnez là!…

— Je crois — dit Morières — que madame de Treuil est intriguée de nous voir causer si longtemps loin de tout le monde…

Il en avait assez des confidences du baron, et il redoutait l'interrogatoire qu'allait certainement lui infliger sa femme. qui ne les perdait pas de vue.

Treuil répliqua, d'un air sombre :

— Oui… et merci de votre conseil!… je vais, de ce pas. être aimable pour mon beau-père… ça sera très chic!…

Il s'éloigna, traversant le salon. André, sans paraître voir les appels impérieux de madame de Treuil, s'absorba de nouveau dans la contemplation de l'artichaut de satin vert. Et, de côté. à travers les longs cils touffus qui enveloppaient si joliment son regard, accentuant encore sa caresse, il regardait Christiane qui rêvait, les bras abandonnés le long d'elle, ses petits pieds étendus dépassant sa robe.

Depuis quelques jours, il évitait le plus possible de lui parler. Il sentait grandir beaucoup trop à son gré le caprice qui l'entraînait vers elle. Il voulait s'amuser, et ne pas se laisser prendre. Il trouvait que, si l'amour est un passe-temps « très chic », la passion est, en revanche, chose inélégante au plus haut point. Et puis, il redoutait par-dessus tout la souffrance, et il entrevoyait dans une liaison avec Christiane une multitude de petites souffrances jusque-là insoupçonnées : inquiétudes, jalousies, enfin tout ce qu'il ressentait déjà sans en avoir le droit. Naïvement sûr de lui, il n'admettait même pas que la résistance vînt d'elle. Il était convaincu que. le jour où il le voudrait bien, elle serait à lui avec reconnaissance, mais il redoutait l'inconnu! Cette fois, la sensation avait des airs de sentiment qui la rendaient menaçante pour son égoïste tranquillité.

Et, tandis qu'il pensait à elle, elle aussi pensait à lui. Elle attribuait à son attitude indifférente, lors de la promenade au Salon des Champs-Elysées, l'espèce de mouvement de recul qu'elle remarquait depuis ce jour-là chez M. de Morières.

Jacques aussi s'était aperçu de ce mouvement. Il surveillait d'un œil ravi les admirations qui établissaient la situation mondaine de sa femme, et, comme il tenait entre toutes à l'admiration de Morières, il avait déjà demandé à Christiane :

— Est-ce que tu as eu quelque chose avec André?...

Elle avait répondu « non », mais il n'était pas tranquille. En ce moment même, il s'inquiétait de voir que Morières, au lieu de flirter près d'elle, s'acharnait à regarder un artichaut.

Et elle songeait, infiniment triste et lasse, à la joie qu'elle aurait à être bien loin de tout ce monde, qu'elle ne comprenait pas, avec un petit enfant qu'elle pomponnerait à sa guise et des animaux libres et heureux. Elle admirait rageusement, à mesure qu'elle connaissait mieux les hommes, l'intelligence exquise des bêtes. Elle avait à la fois envie de pleurer, à l'idée de la vie absurde qu'il lui fallait mener, et de rire des petites comédies ridicules qu'elle devinait autour d'elle; de la tête de Treuil et du père Salomon, qu'elle apercevait causant, les bouches aimables et les yeux féroces. — Et, par instants, l'idée lui venait, qui achevait de la troubler, d'une nouvelle note très importante de Montaut, reçue le matin.

Depuis quinze jours, elle demandait cette note: elle voulait savoir où elle en était. Lui résistait : « Ça n'est pas pressé, madame la comtesse... vous réglerez à la fin de l'année! » mais elle ne voulait pas commander de nouvelles choses avant d'avoir réglé et elle ne savait où prendre les neuf mille francs qu'elle devait. La voix de la petite de Givray la tira de sa torpeur :

— Eh bien, on s'en va sans avoir rien décidé, naturellement!... est-ce que vous allez vous endormir là?...

— Non... — dit Christiane qui se leva.

Madame de Vonancourt s'écria, l'air navré :

— Mais... il n'y a rien de fait!... et cette entrée de Pomone portée dans un palanquin par des légumes serait adorable pourtant!...

Elle se tourna brusquement vers Christiane :

— Il faut que ce soit madame d'Argonne!...

— Quoi donc?... — demanda la comtesse, qui n'avait pas écouté.

— Eh bien, Pomone?... une idée de votre mari et de Chagny!... Voyons?... il faut prendre un autre rendez-vous?... quand voulez-vous?... demain?...

— Eh bien — proposa madame de Givray — venez dîner demain à la maison?... nous aurons plus de temps pour arranger ça?...

Dans un coin, le banquier causait toujours avec son gendre. Elle l'interpella d'une voix claire :

— Monsieur Salomon, *vos enfants* — elle appuya — dînent chez moi demain : voulez-vous me faire le plaisir de venir aussi?

Avant que le banquier abasourdi eût répondu, elle se tourna vers Morières :

— Toi aussi, André, je compte sur toi?...

En traversant l'antichambre, Chagny lui demanda en riant :

— C'est pour être agréable aux Treuil que vous avez invité « papa »?...

— Oui... d'abord...

Et elle ajouta :

— Et puis... il m'est plus sympathique qu'eux, ce bonhomme là!... lui, au moins, il est nature!...

XI

— Tu ne sais pas, ma petite Christiane

— Quoi?...

— Nous ne devrions plus nous tutoyer?...

Elle le regarda, toute saisie.

— Ne plus nous tutoyer... mais pourquoi?...

— Parce que c'est une habitude pas du tout chic.

— Ça!... je te l'ai assez dit autrefois... quand tu as voulu...

— Oui... tu avais raison!... c'est parce que je le reconnais que je te propose de...

— De cesser au bout de trois ans?... comment veux-tu?...

— Si... je t'assure que ça choque tout le monde!... L'autre jour, au Bois, Morières m'en a fait la remarque... Hier encore... à ce dîner, j'ai vu que, chaque fois qu'il entend ce malheureux tutoiement, ça l'étonne...

— Ça l'étonnerait bien plus encore si, subitement, il nous entendait nous dire « vous »!...

— Mais non... il ne le remarquera pas!... ni lui ni les autres...

— Je t'assure, Jacques — dit Christiane, les yeux pleins de larmes, — qu'à présent ça me fera une peine affreuse de ne plus te tutoyer...

— Même si tu sais que ça me fait plaisir?...

— Même si je sais que ça te fait plaisir... attendu que c'est précisément ce plaisir qui m'attriste...

Ils suivaient à cheval l'avenue de l'Impératrice. M. d'Argonne regarda sa femme :

— C'est pourtant dommage, avec un aspect comme le tien, de s'entêter dans ces habitudes... ridicules!...

— Tu oublies que...

— Que c'est moi qui t'ai imposé ces habitudes?... soit!... je reconnais que j'ai été un serin... qu'est-ce que tu veux de plus?...

— Rien... je veux rester comme nous sommes... autrement, je croirais que nous sommes fâchés!...

— Que tu es bête!...

Déjà il semblait à Christiane que, depuis ce qu'elle appelait « sa transfiguration ». Jacques l'aimait plus violemment peut-être, mais moins « bien » qu'autrefois. Elle trouvait son amour plus passionné et moins tendre.

M. d'Argonne était resté un peu en arrière, admirant sa femme. Il dit, d'un ton pénétré :

— C'est une merveille, cette amazone!... elle va!...

Elle répondit en riant :

— Dame!... si elle n'allait pas, ça ne serait pas de chance!...

Il la regarda, l'air heureux :

— Le fait est que c'est très chic, ce que tu as fait là !...

Elle ne répondit rien. Elle était honteuse, au fond, d'être allée à Londres exprès pour essayer cette amazone, mais il l'avait fallu. Elle voulait une amazone de Whip, qui ne se déplaçait à aucun prix et ne consentait à faire que les vêtements qu'il essayait lui-même.

Ravi, le comte répéta encore :

— Ce qu'elle va!... elle colle absolument comme une peau!... c'est idéal!...

— Je crois... — fit Christiane, blaguant ainsi Morières, qui citait volontiers les Anglaises élégantes avec lesquelles il chassait, — que lady Dolby, elle-même, n'est pas plus réussie....

M. d'Argonne devint sérieux :

— Tu as l'air de rire!... André est reçu en Angleterre dans le monde le plus chic... tu sais?...

— Je sais!... je sais!... si je ne savais pas, c'est donc que je serais sourde!... car il parle assez de tout ça pour qu'on le sache...

— Tu es vraiment singulière, ma petite Christiane!... il est certaines choses que tu ne comprends pas!...

Elle dit, moqueuse, prononçant ainsi avant lui la phrase qu'elle pressentait :

— Certaines nuances?...

Sans voir l'intention, il reprit :

— Oui... certaines nuances!... Morières n'a rien dit d'extraordinaire en parlant des selles et des amazones de lady Dolby et de lady Dolby elle-même...

— Je ne dis pas qu'il ait rien dit d'extraordinaire...

— Alors, pourquoi cet étonnement?... tu es un peu *snob*, parfois, ma chérie!...

— Ah!... — fit-elle surprise — c'est moi qui suis *snob!*... je ne l'aurais pas cru!...

— Dame!... tu ne...

Elle conclut, voulant en finir :

— C'est bien possible, après tout!...

Chagny les rattrapait :

— Je vous annonce les Treuil et Morières, que je viens de dépasser...

Et, voyant Christiane accueillir cette nouvelle sans enthousiasme, il ajouta :

— Les Givray sont devant nous...

Elle demanda :

— Si nous marchions?...

Mais son mari insista pour attendre les autres.

Tout de suite, Morières et les Treuil les rejoignirent. A l'entrée des Poteaux, M. d'Argonne passa devant avec Christiane et madame de Treuil, et Morières resta derrière avec Chagny et le baron. Quand ils retrouvèrent les Givray, ils se mirent sur trois rangs ; et Christiane, madame de Givray et son mari furent en tête.

Tout à coup, Morières poussa une exclamation :

— Oh!... — fit-il avec admiration, — madame d'Argonne a une amazone bien faite!... on dirait une amazone de Whip!...

— C'est vrai!... — dit la baronne, qui remarquait l'amazone de Christiane depuis qu'elle était derrière elle.

— C'en est une!... — dit négligemment M. d'Argonne.

— Comment?... — cria madame de Treuil, — vous avez une amazone de Whip, madame d'Argonne?...

— Oui, — dit Christiane qui se retourna.

— Comment avez-vous fait?... on m'avait dit qu'il fallait aller essayer là-bas?...

Elle répondit, avec un peu d'embarras :

— J'ai été essayer là-bas!...

— Oh!... — fit Morières enthousiasmé — oh!... c'est très chic, ça, par exemple!...

Jacques écoutait, l'air modeste et détaché, ayant l'air de trouver la chose toute naturelle. Les Treuil et Morières répétèrent avec ardeur :

— Oh!... très, très chic!...

Et le marquis ajouta, aimable, en enveloppant Christiane de son regard le plus câlin :

— Je ne vous savais pas de cette force-là!...

— Moi non plus!... — murmura-t-elle, dépitée.

Elle les trouvait imbéciles, avec leur admiration.

Morières reprit :

— Il est impossible de voir rien de plus réussi... Ainsi, en Angleterre, je...

— Aïe! — pensa Christiane — il va parler de lady Dolby!...

— Je n'ai vu que lady Dolby qui fût aussi bien habillée, continua André imperturbable, sans voir que, cette fois, madame d'Argonne riait de bon cœur.

Bientôt, Chagny signala le comte Salomon. Il apercevait, très loin, un monsieur qui agitait désespérément ses talons dans le ventre d'un animal qui, l'encolure allongée, le nez dans l'herbe, broutait paisiblement... ça ne pouvait être que lui. Agar goûta peu cette plaisanterie. Elle dit d'un ton pointu :

— Mon père serait très surpris, monsieur de Chagny, s'il savait que vous vous moquez de lui... car il a pour vous un véritable culte...

Chagny répondit en blaguant :

— Il a raison, madame!...

— Il prétend — continua la baronne à moitié aimable, à moitié insolente — que vous êtes une nature... comment dit-il donc déjà?... ah!... parfaitement!... une nature supérieure...

— Ça prouve, madame, que monsieur votre père est un homme de grand sens...

On avait rejoint le banquier. En voyant les autres chevaux, son cheval renifla gaiement, lâcha l'herbe, et vint se coller à côté de la jument de Rosette.

M. Salomon paraissait inquiet, préoccupé de quelque chose de grave. Il louchait furtivement sur mesdames d'Argonne et de Givray, commençait une phrase qu'il n'achevait pas, regardait de côté, avec méfiance, sa fille et son gendre qui marchaient derrière lui, enfin n'avait pas du tout son tranquille aplomb habituel.

— Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Salomon? — demanda Chagny, qui était venu se mettre auprès de lui, — vous n'avez pas l'air dans votre assiette!...

Comme le banquier, ému, serrait les jambes avec inquiétude, Chagny reprit :

— Mais non... je veux dire moralement... vous avez l'air tout chose?...

— Ah!... voilà!... — murmura M. Salomon, saisissant la perche tendue — c'est que je suis très chose, en effet...

— Pourquoi donc ça?...

— Parce que je veux demander une grâce à ces dames, une grande grâce... et que j'ai peur qu'elles ne me l'accordent pas...

— Une grâce?... — demanda la petite de Givray, inquiète.

— Oui... je voudrais que vous me fassiez l'honneur et le plaisir très grand de venir dîner chez moi?...

Et, craignant l'excuse d'une invitation précédente, il acheva :

— ... le jour qu'il vous plaira de choisir?...

— Ouf!... — dit tout bas Rosette à Christiane, — ce n'est que ça... j'ai eu peur!...

— Mais... — questionna la comtesse — qu'est-ce que vous pensiez donc que c'était?...

— Je ne savais pas!... il prenait des précautions horribles... je pensais qu'il allait nous demander de nous embrasser, moi!...

Elle se tourna vers le banquier qui attendait, l'œil piteux et implorant :

— Mais... ce sera le jour que vous voudrez!... ça m'est égal... demandez à madame d'Argonne...

— Madame d'Argonne accepte aussi?... ah! c'est gentil, ça!... — fit-il, enchanté, — c'est vraiment bien gentil de venir dans la maison mal organisée d'un vieux garçon...

Il y avait si longtemps que madame Salomon était sortie de ce monde, et elle y avait tenu si peu de place, que son mari oubliait volontiers son passage. Il oubliait souvent aussi la présence d' « Agar ». Il se croyait, de bonne foi, un vieux garçon. Ce qu'il savait très bien, par exemple, c'est qu'il avait la maison la mieux tenue et le meilleur cuisinier de Paris. Il demanda :

— Mardi?... voulez-vous mardi?...

— Va pour mardi... — répondit gaiement Rosette.

Elle pensait au nez que devait faire « Agar », et elle se tournait tant qu'elle pouvait sur sa selle pour l'entrevoir.

— Qu'est-ce que vous voulez faire le soir?... voulez-vous aller au théâtre?... voulez-vous Yvette, ou quoi?...

— Yvette!... — dit madame d'Argonne. — Yvette, ça sera charmant, nous nous amuserons beaucoup!...

Et le père Salomon, au fond de lui-même, se disait :

— Elles sont très gentilles, ces petites femmes-là, quand on les connaît... et bons garçons, et pas à la pose... Agar n'est pas du tout de ce modèle-là...

Se retournant pour regarder sa fille, il la vit droite et élégante, l'air hautain, rendant du menton les saluts qu'on lui adressait, et il acheva :

— ... mais elle est plus distinguée !...

Tout à coup, la petite de Givray s'écria :

— Faut pas que j'oublie que c'est aujourd'hui que j'essaie mon légume !...

— Quel légume avez-vous définitivement choisi ?... — demanda Chagny.

— Un chou frisé... oh ! c'est pas que ce soit très joli... non... mais c'est drôle !... D'abord, c'est d'une couleur amusante, vert tout pâle... presque jaune... avec tout partout des petites veines roses...

Elle allait dire : « comme celles que M. Salomon a sur la figure... » Elle s'arrêta court en voyant le banquier qui l'écoutait avec attention :

— Et puis ?... — demanda-t-il, intéressé.

— Et puis, des ruches, des petites affaires qui me chatouillent partout...

Chagny dit :

— Nous sommes confrères... car moi je suis en chou-pomme...

— Comment est-ce ?...

— C'est vert... vert et rond... tout rond, tout gros, une grosse boule... c'est bourré partout avec du coton ou soutenu par des ressorts...

— Ça ne doit pas être très joli ?...

— C'est horrible !... mais c'est exprès... j'avais d'abord choisi le cardon...

— Le cardon... comment est-ce donc, quand c'est cru ?...

— Je n'en sais rien... et c'était justement pour l'apprendre que je l'avais choisi... mais on a dit que les porteurs de Pomone seraient quatre légumes nobles et élégants... Alors, vous pensez... si le cardon l'avait été, noble et élégant ?... c'était l'inconnu !... je me suis dépêché de choisir un légume pas noble ni élégant... dont j'étais sûr !...

— C'est gracieux tout à fait pour madame d'Argonne, ce que vous dites là!...

— Madame d'Argonne sait bien que je la trouve très charmante... mais je suis sûr qu'elle comprend parfaitement que je préfère ne pas porter... même le quart de son poids sur mes épaules, par 45 degrés de chaleur...

Christiane ne les écoutait plus. Les costumes, les essayages, l'avaient ramenée au petit salon jaune de Montaut, à ses embarras d'argent, à tout le cortège d'ennuis qu'elle traînait depuis plus d'un mois à sa suite. Elle devait non seulement des robes et des manteaux, mais des petits jupons de soie et des dentelles, des lingeries fanfreluchées, mille riens jolis et coûteux. Elle était décidée à parler au couturier, en allant essayer sa Pomone, à lui demander d'attendre l'hiver pour le règlement de son compte, et à le prier de ne pas faire la robe qu'elle lui avait commandée pour le Grand Prix. Une robe infiniment simple, — simple avec affectation, pour éviter l'endimanchement général de la plus laide des journées de courses, — mais qui, malgré cette simplicité, coûtait huit cents francs. Elle ne voulait plus commander sans compter, en fermant les yeux pour ne pas voir devant elle, comme elle le faisait depuis quelque temps.

Le comte Salomon était resté en arrière, sur la même ligne que sa fille. Il voulait, en invitant Morières devant elle, lui bien montrer qu'il ne se laisserait plus mettre dedans par ses histoires, antisémites ou autres. Chagny, lui, avait couru après un de ses amis qui passait. Madame d'Argonne et madame de Givray marchaient seules côte à côte; Christiane demanda :

— Vous m'avez trouvée bête, vous, n'est-ce pas, avec cet essayage de Londres?...

— Mais non!... je trouve que, quand on est jolie comme vous, il ne faut rien négliger pour mettre en valeur une beauté qui est en quelque sorte une propriété nationale...

— Vous vous moquez de moi?...

Elle répondit, sincère :

— Non... pas du tout!... je vous jure que je vous dis, — sous ma forme de blague, — ma vraie pensée qui est sérieuse!... Je suis très fière quand on vous admire... quand,

à l'Opéra, aux courses, enfin dans toutes les cohues où l'on se presse, je vois que la plus jolie femme est de mon pays et de ma race... je suis, à ma façon, très patriote et très aristocrate...

Comme Christiane souriait, elle ajouta :

— Or vous êtes, sans contredit, la plus jolie femme de la saison... vous êtes beaucoup plus jolie cette année que les années précédentes, je le reconnais!... Je croyais qu'on allait vous abîmer en vous transformant en femme chic... je me trompais absolument... Montaut est un grand homme!...

Madame d'Argonne restait silencieuse. Elle reprit :

— Et puis, vous ne savez pas comme je m'amuse!... oui... de la fureur des autres, qui vous jalousent... qui vous imitent... qui éclatent de rage dans leur peau en voyant que vous triomphez sur toute la ligne!... Ainsi... tout à l'heure... quand on vous faisait des compliments sur votre amazone... eh bien, madame de Treuil écumait... oh! en dedans... très habilement... en admirant aussi et réellement, sinon de bon cœur...

Christiane dit tristement :

— Elle ne m'aime pas, madame de Treuil!...

— Celle-là, c'est un peu son droit!... dame!... Mon cher cousin Morières, le beau des beaux, la fleur du chic revient à Paris... c'est un événement, vous pensez!... toutes les femmes en vue se demandent, anxieuses, laquelle il va distinguer!...

— Oh!... — fit Christiane, incrédule, — c'est à ce point là?...

— Comment! si c'est à ce point là?... c'est-à-dire qu'elles en bavent d'angoisse!... Donc il arrive... et il distingue... mais là, pan! au débotté... qui?... « Agar! »... Du même coup, votre mari... — qui est l'homme le plus chic après André — se met à flirter avec ladite Agar, que l'admiration dudit André désigne tout naturellement à la sienne, d'admiration...

— Oh! croyez-vous?...—balbutia la comtesse, embarrassée.

— Absolument... et vous l'avez très bien vu!... Avec votre mari, ça reste un simple flirt correct et embêtant... avec André, ça devient... ce que ça devient toujours avec lui.

Comme Christiane rougissait, elle appuya :

— *Toujours*!... Sur ce, vous, vous imaginez de devenir, du

jour au lendemain, la femme la plus étonnamment chic du monde... vous affolez — volontairement ou pas — André, qui lâche, d'abord un peu, puis tout à fait, madame de Treuil... et votre mari continue à emboîter le pas à André, d'autant mieux qu'il est, cette fois, à même d'agir avec facilité...

— Vous vous imaginez des choses...

— Je n'ai pas cette peine... je n'ai qu'à les voir...

— Dans tous les cas, madame de Treuil n'a pas l'air de se soucier beaucoup, à présent, de M. de Morières?... elle ne le regarde même plus...

— Il ne faut pas s'y fier!... une femme ne devient pas ainsi, au commandement, indifférente à l'homme qui a obtenu d'elle tant de choses... elle le déteste ou elle l'aime encore... Quand j'étais petite, il y avait une ouvrière qui venait en journée chez ma grand'mère et, de la pièce où je travaillais, je l'entendais chanter avec un accent pénétré, d'une voix de gorge extraordinaire et attendrie, — que j'ai encore dans l'oreille après plus de vingt ans, — un refrain qu'elle répétait sans jamais se lasser :

> Peut-on r'garder d'un œil sec,
> L'homme qu'on a aimé avec?...

Comme madame d'Argonne riait, elle ajouta :

— Ça n'est pas des très beaux vers... mais c'est une pensée très humaine!... Je crois que, malgré le chic, — qui veut qu'on n'aime que superficiellement, — madame de Treuil ne regarde pas encore André d'un œil sec... Elle disait vrai, la chanson de l'ouvrière!... on ne regarde pas d'un tel œil l'homme qu'on a aimé avec... surtout quand cet homme est André de Morières...

— Je suis désolée — balbutia madame d'Argonne — qu'on m'en veuille sans que je fasse rien pour ça!... j'aimerais bien mieux être laide!...

Rosette fit un mouvement :

— Ne dites pas ça!... ne dites pas ça!... moi, ç'aurait été mon rêve d'être jolie, jolie!... je crois qu'il n'y a pas de plus grand bonheur pour une femme!... c'est quand j'étais plus jeune surtout..., quand j'avais vingt ans, que je souhaitais ça...

— On croirait vraiment — dit Christiane en riant — que vous étiez laide?...

— Mais certainement!... oh!... je ne vous dis pas que j'étais laide à en souffrir... non!... mais enfin, je n'étais pas jolie du tout!... et j'aurais voulu l'être pour embêter les femmes qui ont le caractère mal fait... oui... parce que, moi... je ne suis pas comme ça... plus une femme est jolie, plus je suis contente de la regarder... j'aime les êtres beaux... bien portants... je ne peux pas voir les gens malsains... excepté si c'est des pauvres... auquel cas, je peux même très bien les toucher... mais dans un salon, avec des bijoux ou des décorations, ça me dégoûte!... je ne vous dis pas que ce soit un sentiment généreux, mais c'est pas ma faute... je suis comme ça!...

Elle se retourna :

— Tenez!... dans ce moment-ci, André vous mange... et madame de Treuil ne rit pas!...

— Vous rêvez!... — dit madame d'Argonne, troublée, — M. de Morières ne pense pas à moi tant que ça?...

— Il y pense beaucoup, et tout le temps!... c'est même — depuis que je le connais — la première fois que je le vois penser à une femme quand elle n'est pas là... et ça m'inquiète!...

— Ne vous inquiétez pas!... il ne lui arrivera pas de mal!...

Devenue sérieuse, la petite de Givray répondit :

— Oh!... ce n'est pas de lui que je m'inquiète!...

XII

Quand madame d'Argonne arriva chez Montaut pour essayer son costume, elle trouva le couturier très préoccupé. Il attendait une étoffe, un lainage blanc bourru, qu'il avait commandé pour sa robe du Grand Prix et qui n'arrivait pas. Il était très inquiet. Elle le rassura. Précisément, elle venait lui dire de ne pas faire cette robe. Il se récria; et, comme elle lui expliquait que, n'ayant pas d'argent, elle ne voulait pas grossir encore

son compte, il protesta : « Madame la comtesse n'avait pas à se préoccuper de ça !... elle paierait plus tard... quand elle voudrait. » Christiane demanda ce qu'il entendait par « plus tard ». Il répondit que ce serait en novembre..., « ou décembre même, si madame la comtesse le voulait ». Elle ne comptait, dans tous les cas, payer qu'à cette date, et elle le lui dit franchement. Montaut devint sérieux. Madame d'Argonne appartenait à la catégorie des clientes qui paient pour celles qui ne paient pas. Obligé — comme réclame — d'habiller beaucoup de jolies femmes qui ne réglaient jamais leurs notes, ou donnaient de dérisoires acomptes, le couturier, qui faisait de bon cœur son deuil de certains déficits prévus, n'entendait pas perdre sur ce qu'il considérait comme de l'argent sûr.

Il dit :

— Vous devez bien avoir, madame la comtesse, des diamants que vous ne portez pas?... à votre âge, et belle comme vous, c'est un crime de mettre des diamants... vendez-les !... Voulez-vous que je me charge de vous trouver un bijoutier qui ne vous vole pas ?...

— C'est déjà fait !... — dit Christiane, honteuse d'avouer ces choses à Montaut — j'ai vendu mes diamants, il y a deux mois... j'ai même encore vendu d'autres bijoux... je n'ai plus rien...

Il conseilla :

— Vous pouvez facilement emprunter, madame la comtesse ?...

Elle répondit sèchement :

— Non... je m'en suis informée... je ne peux rien sans la signature de M. d'Argonne... et je ne veux pas la lui demander...

Toujours respectueux et insinuant, le couturier reprit :

— Évidemment... lorsqu'il s'agit d'un prêt régulier... fait devant notaire... mais on trouve... dans des conditions différentes... des gens qui vous connaissent et qui vous obligent volontiers... sans autre garantie que votre signature, à vous... vous prenez l'engagement de les rembourser dès que vous le pourrez, et voilà !...

Elle répondit, se prenant à espérer vaguement :

— Mais... je ne sais pas du tout quand je pourrais rem-

bourser... Je dois hériter d'une somme qui m'est assu eurs, mais cette somme... je peux l'attendre longtemps... en-

— Qu'est ce que ça fait?... c'est une garantie... ciles

Il ajouta d'un air fin :

— Vous pensez bien, madame la comtesse, que toute. m- clientes qui dépensent chez moi cinquante mille francs it an ne les ont pas... elles les trouvent !... ne

— Moi... je ne saurais m'occuper de ces choses... je p. s fére cesser de dépenser autant...

— Mais, madame la comtesse, vous ne pouvez pas, en vue comme vous l'êtes, modifier tout à coup votre façon de vous habiller... on s'occupe trop de vous pour que...

— On s'en occupera moins, voilà tout !... — dit madame d'Argonne, d'un ton cassant.

Et, enlevant l'épingle qui fixait son chapeau, elle demanda :

— Si vous voulez bien faire apporter mon costume, je vais l'essayer...

Montaut rentra un quart d'heure plus tard, pour voir si le costume allait bien. Il déplaça les draperies, rattacha les grappes de fruits et de légumes et, avant de sortir, dit à Christiane qui se souriait dans la glace, ravie de se voir si jolie :

— Je fais toujours la robe de laine blanche?... pour le reste, madame la comtesse réfléchira... et je me mets à sa disposition pour chercher... si elle le juge à propos?...

Il parlait sans la regarder, en tapotant la jupe, en enfonçant une épingle, l'œil glissant de côté sous la paupière, avec, sur les lèvres, un demi-sourire discret, qu'elle ne remarqua pas.

En ce moment, elle ne pensait qu'à sa beauté et à ses succès dont Jacques était si heureux. Elle se vit retournant aux petites robes faites chez elle, aux chapeaux qu'elle chiffonnait ; renonçant à la situation qu'elle avait su conquérir si vite. Elle entendit les reproches de son mari, les observations moqueuses des femmes qui guettaient sa moindre défaillance, et elle répondit, décidée tout à coup :

— J'ai réfléchi, monsieur Montaut... si vous pouvez trouver ce dont vous m'avez parlé, vous me ferez plaisir...

Le couturier ne broncha pas, mais, en lui-même, il pensa, un peu surpris : « C'est singulier !... je croyais que, pour celle-là, il y aurait plus de tirage... »

S'inclinant, il répondit respectueusement :

— Madame la comtesse peut compter sur moi... je vais m'en occuper tout de suite... ça ne sera pas long.

Et, regardant la beauté de Christiane, il se dit, à part lui : « Le fait est que ça m'étonnerait si ça traînait !... »

Au moment de sortir, il s'arrêta :

— Dès que j'aurai quelque chose de nouveau, j'avertirai madame la comtesse...

Il était trois heures, quand madame d'Argonne sortit de chez Montaut. Elle se fit conduire au Bois. Elle savait qu'à cette heure, elle n'y rencontrerait personne, et elle désirait respirer et marcher seule, librement.

Elle était mécontente d'elle-même et des autres. De Jacques, d'abord, qui, par son acharnement à la faire briller, l'avait lancée dans une voie qu'elle sentait de plus en plus mauvaise.

A présent qu'elle circulait au soleil, sortie de l'étouffement du gaz et des parfums du petit salon d'essayage, elle jugeait différemment des choses, et elle regrettait ce qu'elle venait de faire. Il y avait maintenant une sorte de lien entre elle et Montaut, pour qui elle avait une horreur instinctive, et dont pourtant elle ne pouvait plus se passer. Elle sentait combien était fausse la situation qu'elle acceptait. Et ce prêteur?... quelque usurier?... qui pouvait l'attirer dans une désagréable aventure. L'idée lui vint d'avouer tout à Jacques, mais elle pensa qu'avec sa nature légère et superficielle, il trouverait qu'elle dépensait maladroitement, qu'elle s'y prenait de travers, qu'elle ne savait pas s'organiser comme les autres. « Les autres!... » C'était toujours les autres qu'il lui citait !... comme s'il connaissait leur vie et leurs embarras, aux autres!... et leur façon d'en sortir!... Elle aimait passionnément son mari. Elle le voulait. Elle tenait sauvagement à lui. Mais elle comprenait que, dans le milieu stupide où ils passaient exclusivement leur temps, l'intelligence de Jacques, autrefois ouverte à tout, s'atrophiait, uniquement habituée, à présent, aux conversations banales, faites de clichés et de lieux communs.

Quelquefois, dans ce monde élégant, distingué, pimpant, joli à voir, elle écoutait, les yeux à terre, les pauvres riens

qui voletaient péniblement à travers les peluches et les fleurs, et il lui semblait, dès qu'elle ne voyait plus les causeurs, entendre parler les personnages les plus étonnamment imbéciles d'Henri Monnier.

Ces gens qui, isolés, eussent peut-être été charmants, semblaient tous avoir passé dans un même moule qui les avait déformés. Ils n'aimaient sincèrement ni les arts ni même les sports. Leurs lectures se bornaient aux journaux mondains et à quelques romans nouveaux. Encore, avant d'acheter un livre, on demandait au libraire si « ça ne finissait pas tristement ? »

Et la peur de ressembler, par le frottement continu, à ces êtres sans personnalité et sans âme, clouait Christiane silencieuse et craintive dans les coins de salon, où elle restait au fond d'un fauteuil, immobile, le regard perdu.

Cette façon d'être avait créé autour d'elle une légende de bêtise et de bégueulerie qu'elle n'ignorait pas, et dont même elle s'amusait.

Depuis que sa beauté lui faisait des ennemis, la légende grandissait encore. Rosette de Givray l'en avait avertie, ajoutant :

— Moi... à votre place, voyez-vous, je me révèlerais !...

Mais Christiane ne tenait pas à se révéler. Elle n'avait pas la nature taquine de son amie. Pour tout ce qu'elle n'aimait pas, son indifférence était complète.

Tandis qu'elle rêvassait, en montant les Champs-Élysées, à toutes ces choses, un monsieur qu'elle croisait en voiture, au rond-point, la salua. Elle rendit le salut distraitement et ne reconnut Morières qu'après qu'il était passé.

Depuis quelques jours, elle le voyait peu. Jacques commençait à s'inquiéter de son absence. Il répétait volontiers :

— Cet animal d'André doit avoir quelque nouvelle aventure sous roche ?... on ne le voit plus !...

Et elle se disait que c'était dommage de voir ce beau grand Morières, peut-être intelligent et bien doué, mener cette vie bête, sans s'intéresser vraiment à rien, sans même aimer vraiment personne, puisque madame de Givray affirmait que jamais il n'avait pensé à une femme qui n'était pas là.

Il lui semblait pourtant avoir vu passer de tendres lueurs

dans les doux yeux bleus du marquis lorsqu'il la regardait? Des lueurs qu'elle reconnaissait pour les avoir vues aussi, à certaines heures, dans les yeux de Jacques.

Jamais elle n'allait aux Acacias. Cette allée bête et laide l'attristait. Elle fit arrêter à la Potinière et se mit à descendre vers Boulogne, en suivant la petite allée couverte qui longe l'allée des cavaliers.

Elle marchait vite, pour se fatiguer et s'empêcher de penser. Au bout d'un instant, elle entendit marcher derrière elle, et, machinalement, elle se retourna. M. de Morières arrivait à travers bois.

Il cria :

— Comme vous marchez vite!...

La bouche souriait, mais les yeux câlins n'avaient pas leur tranquillité limpide, et il semblait hésitant, presque intimidé. Madame d'Argonne s'était arrêtée, prévoyant un ennui.

Il dit :

— Je vous ai suivie... je voulais vous voir... vous dire un mot... voulez-vous m'entendre?...

Elle répondit, sans paraître remarquer son trouble :

— Mais oui... pourquoi pas?...

Il reprit :

— Ce que j'ai à vous dire... vous vous en doutez bien un peu, n'est-ce pas?...

— Non... pas du tout!...

— Ça m'étonne!... je pensais que depuis bien des jours vous aviez dû vous en apercevoir...

Elle répondit en souriant ;

— Bien des jours?... il y a deux mois que nous nous connaissons!...

— C'est vrai!... il n'y a que deux mois!...

Il la regardait sans rien dire. Embarrassée par ce silence, elle demanda, affectant une grande liberté d'esprit :

— Eh bien, j'écoute... qu'est-ce que vous voulez me dire?...

— Je veux vous dire que je vous aime... oh! ne riez pas!... c'est sérieux!... je vous adore... entendez-moi, je vous en prie, madame?...

Elle dit, pressant involontairement le pas :

— Je croyais que vous n'aimiez jamais personne?...

Son front se barra d'un pli :

— C'est Rosette qui vous a dit ça?...

— C'est elle... et d'autres...

— Eh bien, je vous promets pourtant que je vous aime... que je vous aime vraiment!...

Il ajouta, la voix changée :

— Et que je suis très malheureux!... Me croyez-vous?...

Elle répondit simplement :

— Je crois que vous avez pour moi un petit caprice...

Comme il faisait un geste pour protester, elle corrigea :

— Un petit sentiment, si vous voulez?...

— Si vous saviez comme je vous aime vraiment... vous m'aimeriez un peu aussi?... un tout petit peu?...

Il attachait sur elle ses yeux bleus, qui s'assombrissaient dans l'ombre des arbres. Il continua :

— Ça vous est égal qu'on vous aime?... oui!... je le pensais bien!... je prévoyais bien ce que vous me diriez... ou plutôt ce que vous ne me diriez pas... Pour ne pas vous aimer, j'ai essayé de ne plus vous voir... et je vous ai aimée bien davantage!... Depuis une semaine, j'évite les occasions de vous rencontrer...

Elle fit un signe de tête.

— Ah!... vous l'avez remarqué?... — dit-il, presque joyeux, je n'espérais pas que vous vous en étiez aperçue!...

Elle ne répondit pas; alors il supplia :

— Soyez bonne?... dites-moi que je puis espérer?...

— Je ne mens jamais!...

— Dites-moi, au moins, que vous me permettez de vous aimer?...

— Non plus!...

— Pourquoi?...

— Parce que j'aime Jacques!...

Il murmura, étonné :

— Oui... on me l'avait dit... Chagny me l'avait dit... Rosette aussi... mais je ne le croyais pas...

Elle demanda, avec de l'irritation dans la voix :

— Parce que?...

— Parce que, dame!... c'est si invraisemblable!... non pas

que d'Argonne ne soit très digne d'être aimé... oh très!... mais enfin, c'est rare, dans le monde, une fidélité de deux ans!...

Ils étaient arrivés au bout de l'allée, elle voulut retourner à sa voiture :

— Non!... — fit-il, presque douloureusement, — non!... pas encore!... donnez-moi encore un instant!... qui sait quand je vous reverrai ainsi?...

Ils étaient seuls dans le Bois, absolument désert à cette heure si chaude du jour. Au travers du feuillage épais qui les abritait, des rayons glissaient, posant leurs taches claires sur la robe de madame d'Argonne. Elle marchait de ce pas souple et cadencé que Morières aimait tant! Il s'arrêta, la regardant sans parler. Puis, tout à coup :

— Alors, jamais, jamais?...

— Jamais!...

— Eh bien... je vais partir... oui... c'est le seul moyen que j'aie de me remettre d'aplomb... quand je serai à deux mille lieues de vous, il faudra bien que je renonce à vous voir, n'est-ce pas?...

Elle répondit :

— Ne pouvez-vous donc rester à Paris... et cesser de me voir?...

— Vous savez bien que ça ne se peut pas... que tout nous rapproche... dans cette saison, surtout!...

— Mais au contraire!... elle finit, la saison!... dans huit jours, c'est le Grand Prix... je vais partir...

Il demanda avidement :

— Où allez-vous?...

— Jacques veut aller à Deauville... ensuite à la campagne jusqu'à l'hiver...

— Eh bien, moi aussi, j'y vais, à Deauville!... je vous retrouverais partout, je vous dis!... je ne peux pas rester en France!...

Tandis que Morières parlait, elle pensait que, s'il partait, tous les projets de la petite bande dont il était l'âme allaient se trouver bouleversés. Jacques serait furieux. Furieux contre elle, surtout, s'il apprenait la cause de ce départ. Et elle se mettait l'esprit à la torture pour trouver un moyen de faire

rester le marquis. Elle s'inquiétait réellement, alors que lui, quoique très amoureux, était parfaitement de sang-froid. Elle croyait aveuglément à son projet de voyage, et il n'avait pas songé un instant à quitter Paris.

Elle se tourna vers lui, inquiète, et, d'une voix très douce qu'il ne lui connaissait pas :

— Et si je vous demandais de rester, moi ?...

Il fit un mouvement de surprise. La comtesse appuyait sur ses yeux son regard velouté. Il balbutia, sincèrement ému pour la première fois :

— Si vous me le demandiez, je le ferais... vous savez bien qu'en me regardant vous me rendez fou ?...

Elle pensa encore aux mille petits tracas que lui attirerait le départ d'André. D'abord, elle n'aurait plus son bras pour se promener au bal ou au pesage, et aucun autre — c'était Jacques qui le disait — ne la faisait valoir autant que Morières. Ensuite, il était — en céleri — un des porteurs du palanquin de Pomone. Et les parties de spectacle ?... Et les dîners à Armenonville, qu'il organisait si bien ?... Il fallait à tout prix qu'il restât... D'ailleurs, il était amoureux en l'air, à la diable comme toujours ! son amour était une affaire d'occasion, il ne tenait pas autant à elle qu'il cherchait à le lui faire croire et, dans deux jours, — quand il verrait qu'elle était bien décidée à ne « pas vouloir », — il ne penserait plus à rien et chercherait une autre occupation. Tandis qu'elle, elle aurait, s'il partait, toute sa pauvre vie bouleversée.

Se tournant vers lui, rose, la bouche entr'ouverte, les yeux voilés, elle lui dit, de cette voix chaude qui secouait étrangement ses nerfs :

— Eh bien, je vous le demande...

Et, lui défendant de la suivre, elle partit en courant dans la petite allée sombre.

GYP.

La fin au prochain numéro.

LA VACCINATION DU CROUP

I

La *diphtérie* — c'est le nom générique du croup et de l'angine couenneuse — est la plus redoutée d'entre les maladies qui frappent l'enfance. Elle ne fait pas le plus de victimes, mais elle les fait le plus sûrement. De la maison où elle s'est glissée, elle ne sort guère qu'escortée d'un cercueil, à moins que ce soit de plusieurs, et après avoir décimé une famille: C'est ce caractère inexorable qui la rend effrayante. C'est aussi le masque bénin sous lequel elle se dissimule à son début. Pendant deux ou trois jours, c'est un simple mal de gorge avec un peu d'enflure du cou. Au quatrième jour, le gosier se recouvre de fausses membranes qui l'obstruent : c'est l'étouffement, c'est le croup. — Pour des parents que leur tendresse rend toujours anxieux du pire, il n'y a plus d'angines innocentes, et il est bien peu de mères qui, veillant sur le berceau de l'enfant dont un mal quelconque étreint la gorge, n'aient vu se lever en leur imagination inquiète le spectre redoutable.

Mais tout cela n'est plus qu'une histoire ancienne. Le public sait déjà ou croit savoir que le monstre est dompté. Les

journaux ont répandu la bonne nouvelle : le remède et le vaccin de la diphtérie sont trouvés. C'est, encore une fois, de l'Institut Pasteur qu'est partie la découverte; l'auteur est l'un des élèves et des collaborateurs de l'illustre maître, qui se réjouit et se reconnaît en ce disciple digne de lui.

Voilà l'essentiel. Voilà, pour ainsi parler, les choses vues de loin. On me demande de les examiner de plus près, — et de faire connaître à ceux des lecteurs de *la Revue* qui ne reculent pas devant l'aridité des explications techniques l'étendue des espérances que peut légitimement faire concevoir la méthode nouvelle, et surtout la série des idées et des faits qui ont abouti à un si merveilleux résultat.

Il a fallu, en effet, pour permettre cette application finale et triomphante, un long et patient enchaînement de découvertes de détail bien capables d'intéresser les esprits curieux, lors même qu'elles n'eussent pas eu une conséquence aussi bienfaisante. C'est d'abord la découverte du bacille diphtéritique par Klebs et Loeffler (1883-1884); en second lieu, la découverte de la toxine diphtéritique par E. Roux et Yersin (1888); puis, la constatation de l'immunité que peut produire cette toxine employée comme vaccin, par Carl Fraenkel (1889); et enfin la découverte singulière que le sang des animaux ainsi immunisés, constitue un vaccin préventif et un véritable remède contre l'infection diphtéritique chez les animaux. Cette notion, qui est la base du système est due à Behring (1890). L'heureuse application de ces résultats a été faite simultanément à Paris par M. E. Roux aidé de ses assistants MM. L. Martin et A. Chaillou et à Berlin par Behring et ses collaborateurs.

II

La diphtérie est une affection microbienne. On sait depuis environ dix ans qu'elle est due à l'invasion de l'organisme par un bacille particulier qu'un observateur allemand, M. Klebs,

avait aperçu dans les fausses membranes croupales, et qu'un autre savant, M. Loeffler, a réussi à isoler.

De là le nom de bacille de Klebs-Loeffler donné à cet agent infectieux. Cette observation fondamentale est le premier anneau de la chaîne des découvertes successives que nous avons à exposer. Le traitement actuel en est la conséquence et en quelque sorte le développement naturel. Mais elle-même elle était la suite et l'application de la doctrine pastorienne sur l'origine parasitaire des maladies infectieuses. De telle sorte que, pour l'histoire de la diphtérie comme pour les autres infections, on peut distinguer deux périodes : avant la révolution pastorienne, après cette révolution.

De la ci-devant diphtérie les médecins connaissaient, il y a dix ans, tout ce que l'observation au lit du malade, l'observation clinique en peut apprendre, c'est-à-dire toute la surface des choses, rien du fond, rien des causes. On savait donc, en quelque sorte, l'histoire naturelle de la maladie, le tableau des symptômes, l'unité de l'agent morbide sous la variété des déguisements, la gravité du pronostic, l'impuissance du traitement. Le diagnostic lui-même ne présentait pas une certitude parfaite.

D'assez bonne heure, les médecins s'étaient aperçu que la diphtérie n'était pas une affection locale de la gorge ou du larynx; qu'elle était, au contraire, une maladie de l'organisme tout entier, *totius substantiæ*, comme ils disent, un empoisonnement général. — Le germe venu du dehors (nous savons que c'est le bacille de Klebs-Loeffler) s'implante sur la muqueuse enflammée de l'arrière-bouche, des amygdales, des fosses nasales ou du larynx, et il imprime à cette inflammation (angine, laryngite) un caractère spécial. Il provoque habituellement une exsudation qui se concrète à la surface de la muqueuse en une sorte de membrane (fausse membrane, couenne) adhérente, difficile à détacher et d'ailleurs capable de se reproduire si on l'enlève. Dans d'autres affections moins graves, — dans la rougeole et dans la scarlatine, par exemple, — on constate aussi des angines à fausses membranes, mais ces membranes n'ont pas, comme celles de la diphtérie, une tendance à se reproduire, non plus qu'à envahir le larynx. Elles ne sont point déterminées par l'agent spécifique de la diphtérie, le

bacille de Klebs-Loeffler mais par la végétation d'autres microbes, staphylocoques et streptocoques.

C'est donc surtout par l'examen microscopique que s'établit maintenant le diagnostic. Il y a diphtérie, si dans la fausse membrane qui recouvre la surface enflammée de la muqueuse l'on retrouve le bacille caractéristique. L'observateur a préparé un terrain de culture spécial ; c'est une petite masse solide de sérum, déposée dans un tube incliné et coagulée comme le blanc d'œuf lorsqu'on le chauffe. D'autre part, le médecin a raclé une petite portion de la fausse membrane qui tapisse la gorge du malade : il a prélevé ainsi au bout d'un fil de platine quelques débris qui vont servir à l'ensemencement. Comme le laboureur qui trace à la surface de son champ des sillons parallèles auxquels il confiera la moisson future ; ainsi l'expérimentateur raye de stries régulières, avec ce fil de platine, la surface unie de son singulier champ de culture. Au bout de vingt-quatre à trente-six heures, à la température de l'étuve, le bacille diphtéritique, s'il existe, aura pullulé dans les sillons, à l'exclusion de ceux qui pourraient être mêlés à lui. On le recueillera, on le sèmera de nouveau, cette fois dans un milieu liquide, dans du bouillon de veau peptonisé et alcalisé, et l'on obtiendra ainsi des cultures pures. Le microscope permet d'y reconnaître le bacille à son signalement. On le reconnaît surtout à ses méfaits. L'expérimentateur répand quelques gouttes de liquide à la surface de la muqueuse ou de la peau excoriée de quelque animal, pigeon, lapin, cobaye ; il voit bientôt se reproduire les fausses membranes caractéristiques et se développer les symptômes d'une maladie analogue à celle de l'homme. Le médecin sait alors avec certitude qu'il a affaire à la diphtérie vraie.

A défaut de cette épreuve, le diagnostic reste flottant : de par les signes cliniques, le praticien se trouve entraîné à ranger parmi les diphtériques des malades qui ne le sont point, et il lui arrive ainsi de guérir le croup à bon compte. La statistique de l'Hôpital des Enfants-Malades, publiée par MM. Martin et Chaillou, donne un exemple convaincant de cette indécision du diagnostic. On y voit que le pavillon réservé à la diphtérie a reçu, du 1er février au 24 juillet 1894, un total de 448 enfants réputés diphtériques, et que, sur ce

nombre, 320 seulement l'étaient réellement. C'est une erreur d'un cas sur quatre, et on peut trouver qu'elle n'est pas sans conséquence : il n'est pas indifférent de jeter dans un milieu si dangereusement infectieux un petit malade atteint d'une affection banale et sûrement curable.

L'examen bactériologique, qui est d'obligation stricte, montrera quelquefois qu'avec la diphtérie vraie coexistent d'autres infections. Le champ de culture de sérum solide, après la moisson du bacille de Klebs-Loeffler, donnera, le second ou le troisième jour, un regain composé des autres espèces. Ce n'est plus alors à une diphtérie pure, à un seul ennemi que l'on a affaire; c'est à une association malfaisante. Et, de fait, la diphtérie vient compliquer très fréquemment la rougeole et la scarlatine. Les diphtéries compliquées de cette sorte sont les plus meurtrières. La statistique du médecin anglais Goodall indique une mortalité de 14 sur 15 ; le traitement de M. Roux laisse 63 morts sur 100 malades de ce genre. Mais il faut bien dire que ces complications désastreuses pourraient être évitées par la moindre attention et qu'elles sont la conséquence de cette faute lourde contre l'hygiène qui consiste à réunir dans une même salle d'hôpital des affections capables de se superposer et d'additionner leurs virulences.

III

Voilà le premier acte terminé. L'examen bactériologique a dépisté l'agent morbide. On a reconnu la diphtérie.

Quelle conduite tenait hier encore le médecin? Et quelle conduite va lui imposer aujourd'hui la méthode nouvelle?

L'arrière-bouche, le larynx, sont les points d'implantation habituels du bacille infectieux. Mais celui-ci peut utiliser bien d'autres voies de pénétration. Toutes les muqueuses, celles de l'œil, de l'oreille, etc., toutes les régions de la peau, à la condition qu'elles soient dénudées ou excoriées, lui sont bonnes. La nourrice qui allaite le petit malade peut prendre

son mal: à la surface du sein apparaît une ulcération qui se creuse, s'étend, et se recouvre rapidement de la fausse membrane caractéristique.

Au moment où la fausse membrane commence à se montrer, l'ennemi est encore hors de la place: le désordre est tout extérieur, il est purement local. Il n'en est pas moins périlleux, dans le cas où c'est le larynx qui a été assailli. La fausse membrane, qui tapisse les cordes vocales, rétrécit en effet le conduit aérien et ne laisse plus qu'un passage insuffisant pour l'air nécessaire aux poumons. La respiration devient laborieuse; il y a du *tirage* : c'est le terme technique. La voix est éteinte : une toux rauque secoue le malade. C'est la suffocation, avec toutes ses angoisses, et, pour couronnement, la mort à brève échéance. Dans ce péril extrême, le médecin pratique la trachéotomie; il ouvre le conduit aérien au-dessous du point obstrué, il y introduit un tube, une canule trachéale, par où se fera le va-et-vient de l'air respiré, en attendant que se rétablisse la perméabilité des voies naturelles.

Mais cette opération a donné lieu à tant de déboires, son bénéfice est, dans la plupart des cas, si précaire et si passager que l'on a cherché à lui substituer une opération nouvelle. Au lieu d'ouvrir la trachée, on essaie de la maintenir dilatée en y introduisant un tube de forme appropriée à la configuration des organes et à leurs dimensions. Le *tubage de la glotte* ou *intubation du larynx*, que l'Académie de médecine avait formellement désapprouvé en 1858, lorsqu'il était proposé par Bouchut nous revient d'Amérique aujourd'hui renouvelé, rajeuni dans son mode opératoire, compliqué dans son outillage, perfectionné en un mot. La faveur est à lui.

En dehors de la trachéotomie, qui est une opération de nécessité, et qui pare au plus pressé, la médecine n'a que peu de ressources contre le croup. Tous ses efforts sont dirigés sur la fausse membrane et tendent à la détruire par l'application répétée de topiques convenables, ou, tout au moins, à stériliser ou à détruire le microbe qui s'y cache. Ces substances essayées sont en nombre infini : l'agent le plus efficace (alcool, toluol, créoline), a été préconisé, lors du dernier Congrès d'hygiène de Buda-Pesth, par Loeffler l'un des parrains du bacille diphtéritique.

En fin de compte, le bilan de la diphtérie est désastreux, surtout dans les hôpitaux, où, selon les termes mêmes employés par M. Roux, « l'organisation matérielle ne correspond en rien à ce qu'exige l'hygiène la plus élémentaire ». A l'Hôpital des Enfants Malades, de 1890 à 1894 la mortalité a atteint 50 p. 100 (exactement 51,7); à l'hôpital Trousseau, dans le même laps de temps, elle a dépassé le chiffre excessif de 63,2 p. 100. C'est la mortalité des épidémies graves de choléra. En ville, elle est notablement moindre. Somme toute, le fléau n'est pas en décroissance. La diphtérie, qui n'était jadis qu'une maladie des campagnes, est devenue une maladie des villes — et l'école est un facteur important de son extension et de sa propagation.

Dans la méthode nouvelle de l'Institut Pasteur, il n'y a pour ainsi dire plus de traitement local. Tous les topiques sont proscrits. On espère rendre inutile la trachéotomie en intervenant à temps; en tout cas, on lui préfère l'intubation. On se contente de pratiquer des irrigations de la gorge avec de l'eau bouillie à laquelle on a ajouté par litre cinquante grammes de liqueur de Labarraque, — et l'on attaque le mal directement dans ses sources. Le traitement est dirigé contre la toxine diphtéritique : il est, d'ailleurs, infiniment simple, puisqu'il consiste à injecter sous la peau de l'enfant environ vingt centimètres cubes du liquide qui constitue le spécifique de la maladie, — le sérum anti-toxique. Mais, si l'opération est simple, la préparation du remède ne l'est pas, non plus que la théorie de son action efficace. Il faut entrer dans quelques explications.

IV

Nous avons dit qu'après la découverte de l'agent infectieux, du bacille diphtéritique, le second progrès réalisé avait été la découverte de la *toxine*, c'est-à-dire du poison de la maladie. Les anciens médecins disaient bien que la diphtérie était un

empoisonnement général; mais le mot était pris dans son acception la plus vague. Il doit l'être dans le sens le plus rigoureux et le plus précis. Les accidents immédiats ou consécutifs de la diphtérie sont dus, en effet, à un véritable poison chimique, découvert en 1888 par MM. E. Roux et Yersin, préparé, isolé par eux. C'est la *toxine* diphtéritique.

Ce poison, c'est le bacille qui le fabrique. A la vérité, il ne pénètre point dans l'économie : il ne pullule pas dans les organes ainsi que c'est le cas pour d'autres maladies microbiennes. Il se fixe sur les confins de l'organisme, peau ou muqueuses : il y construit la fausse membrane qui doit l'abriter, il y installe son industrie malsaine de fabrication de toxine; puis il meurt et disparaît sur place.

Dans ce temps limité et dans ce lieu restreint, le microbe a donc formé un poison extraordinairement actif; celui-ci est absorbé et répandu par les vaisseaux dans tout l'organisme, où il détermine les ravages connus. La face du malade prend une pâleur livide; il est plongé dans une profonde dépression. Le cœur bat d'un rythme précipité ou s'arrête en une syncope mortelle. Les reins sont atteints, il y a albuminurie. Les nerfs enfin sont attaqués et le malade est frappé de paralysies diverses, partielles ou généralisées, qui persistent quelquefois indéfiniment comme un reliquat de la maladie. L'une de ces paralysies, des plus fréquentes et des plus tenaces, est la paralysie du voile du palais, avec les incommodités et les périls qu'elle traîne après elle.

Chez les animaux qui ne prennent pas naturellement la diphtérie, mais à qui l'expérimentateur peut l'inoculer, comme nous l'avons dit, on observe un tableau symptomatique analogue et tout aussi fixe, où les paralysies finales constituent un trait commun avec l'affection humaine.

MM. Roux et Yersin ont préparé ce poison. La pratique de l'Institut Pasteur en exige, dès à présent, une quantité assez considérable, et le développement du traitement nouveau en nécessitera tous les jours davantage.

Voici comment on procède : on a recueilli sur une fausse membrane de croup le bacille de Klebs-Loeffler et on l'a isolé, ainsi que nous avons dit plus haut. On jette cette semence dans des vases à fond plat qui contiennent une couche de

bouillon peptonisé et alcalisé, à la surface de laquelle circule un courant d'air humide. Le tout est placé dans une chambre à 37°. Le bacille se développe, pullule et prospère dans ce milieu de culture comme il fait dans les fausses membranes de la gorge et du larynx : ses générations s'y succèdent, les bacilles jeunes et actifs occupant la surface, les morts tombant au fond du vase, où leurs cadavres empilés forment une couche plus ou moins épaisse. Dans la liqueur le poison va s'accumulant. Au bout de quatre à cinq semaines on met fin à l'expérience. On sépare les microbes vivants ou morts du liquide, en filtrant avec la bougie Chamberland. On a ainsi une liqueur limpide. C'est la toxine.

L'absorption de cette liqueur, son introduction dans le sang de l'homme ou des animaux, produisent des effets exactement identiques à ceux de l'inoculation du bacille : c'est-à-dire les symptômes de la diphtérie même.

Ce mécanisme de la maladie est infiniment curieux et instructif. Voilà une maladie microbienne, dans laquelle le microbe n'a pas de rôle propre ; il n'y a pas de conflit de sa vitalité avec celle de l'animal qu'il a assailli. Il procède à la façon de l'insecte ou du moustique qui dépose un poison dans la plaie qu'il a faite.

V

La nouvelle étape était facile à franchir. Elle était la conséquence même de la doctrine pastorienne qui consiste à faire, par l'atténuation et l'accoutumance, d'un virus un vaccin.

La toxine diphtéritique, injectée pure et en quantité suffisante à un animal, le tue. Mais, si on l'emploie atténuée, si on la mélange à une liqueur iodée, si on l'injecte avec des ménagements convenables, elle ne causera plus aucun ravage. Bien plus, elle garantira l'animal contre l'éventualité d'une atteinte ultérieure de la maladie. Elle le rendra invulnérable : elle sera un agent préventif, un vaccin.

C'est un médecin allemand, M. Fraenkel, qui, le premier a immunisé ainsi des cobayes. Il a été bientôt suivi dans cette voie. On a immunisé successivement des chiens, des moutons, des chèvres, des vaches et enfin des chevaux. Dans le nouveau traitement, c'est du cheval que l'on se sert.

Il semblait que l'on touchât au but; il ne restait plus qu'à immuniser l'homme. Mais cela, justement, n'a pas été possible. La pratique de l'immunisation des animaux par l'emploi des toxines n'est pas sans périls. Il est difficile de la régler exactement : on risque de dépasser le but ou de rester en deçà. D'autre part, des animaux sur qui l'immunisation a exactement réussi, des chèvres, par exemple, tombent après quelque temps dans un état de langueur, d'amaigrissement et de faiblesse extrêmes. D'ailleurs, ce n'est pas un vaccin préservatif que l'on recherche. Le vœu de la thérapeutique, c'est un remède qui guérisse le mal une fois déclaré.

Pour toutes ces causes, la découverte de la toxine diphtéritique par MM. Roux et Yersin resta inféconde. — On dut attendre un progrès nouveau, l'invention de quelque ressource ou de quelque artifice imprévu qui permît de sortir de l'impasse.

VI

L'attente ne fut pas de longue durée. Dès l'année suivante (1890), M. Behring, qui est l'un des représentants les plus éminents de la science bactériologique en Allemagne, découvrit le contre-poison du croup, comme il avait découvert le contre-poison du tétanos et par le même moyen. Il révélait ainsi l'existence et les propriétés d'une nouvelle catégorie d'agents merveilleux, les *anti-toxines*.

En réfléchissant à l'immunisation des animaux par le moyen dont nous venons de parler, c'est-à-dire par la toxine diphtéritique, Behring imagina que la raison de cette immunité résidait dans un état particulier du sang. Et, en effet, ce sang ou

plus exactement, sa partie liquide, le sérum, est un véritable vaccin. Il ne l'est pas à la façon de la toxine de tout à l'heure, du vaccin pastorien, qu'il faut atténuer, entraver, comme un fauve que l'on domestique mais dont on a toujours à craindre des retours de férocité. Celui-ci n'est que bénin ; il n'oblige à aucune précaution : il ne provoque chez l'animal à qui on l'injecte aucun accident, et, quand on l'applique à l'homme, il est tout aussi innocent.

Et cependant il possède une puissance vaccinale considérable. L'animal qui l'a reçu devient absolument réfractaire à la diphtérie ; on essaierait vainement de la lui inoculer, soit avec le bacille spécifique, soit avec la toxine employée à fortes doses. Il résiste victorieusement à ces tentatives.

Ce n'est pas tout. Le sérum n'est pas seulement préventif, il ne protège pas seulement contre le mal futur ; il est curatif, il est le remède du mal présent. Que l'on injecte préventivement à un lapin le sérum immunisant et qu'on lui inocule ensuite la diphtérie trachéale, la maladie ne se traduira par aucun malaise apparent. Si la maladie est déjà développée, la marche en sera arrêtée, les fausses membranes se détacheront, les symptômes se dissiperont rapidement.

Bénin, vaccinal, curatif, telles sont les propriétés du sérum de l'animal immunisé. Il annihile l'action du bacille ; il corrige ses méfaits, il neutralise sa toxicité ; — c'est une *antitoxine*.

Depuis que ces faits ont été annoncés au public savant, l'attention des bactériologistes ne s'en est plus détachée. Il restait seulement à faire pour l'homme ce qui avait réussi chez l'animal. Behring, avec ses collaborateurs, MM. Ehrlich, Boer, Kossel et Wassermann s'est aussitôt mis à l'œuvre. Il a traité par le sérum immunisé les enfants diphtéritiques et les malades atteints de tétanos. Ce qu'il faisait à l'« Institut pour les maladies infectieuses » de Berlin, M. Roux, aidé de ses collaborateurs MM. Vaillard, Martin et Chaillou, le tentait, de son côté, à l'Institut Pasteur.

En ce qui concerne le tétanos, les espérances de Behring n'ont été qu'en partie réalisées, et ce demi-succès explique la timidité de ses tentatives contre la diphtérie. Dans le camp français, au contraire, la campagne a été menée avec une

hardiesse, une méthode et un soin qui ont triomphé de tous les doutes. Une expérience grandiose a été instituée à l'Hôpital des Enfants. Tous les petits malades, indistinctement, qui sont entrés au pavillon de la diphtérie, du 1er février au 24 juillet, ont subi le traitement, c'est-à-dire l'injection de vingt centimètres cubes de sérum immunisé sous la peau du flanc. Or, la mortalité qui jusque là avait été de 51 p. 100, est tombée, du coup, à 24 p. 100. Tel est le résultat brut. Mais si on l'analyse, le succès devient plus éclatant. Pour les croups purs, la mortalité s'abaisse à 22 p. 100; pour l'angine couenneuse pure, elle est presque nulle: c'est une maladie dont le danger est dès à présent supprimé.

Le progrès éclate aux yeux — et déjà il en présage d'autres. Avec la vaccination de Pasteur, avec la sérum-thérapie de Behring et Roux, une thérapeutique est née qui combat la maladie dans ses sources et en triomphe déjà. Cette médecine nouvelle, en présence des pires fléaux qui désolent l'humanité, n'est plus réduite à observer leurs ravages, — et l'on ne pourra pas dire d'elle, comme de la médecine qui va finir, qu'elle n'était « qu'une méditation de la mort ».

A. DASTRE.

CHEZ VICTOR HUGO

IMPRESSIONS DE GUERNESEY

Je ne voudrais pas ajouter quelques pages superflues à la littérature intime qu'a provoquée, durant les dernières années de Victor Hugo, l'accueil fait par le poète à des admirateurs enchantés de raconter ce qu'ils voyaient ou entendaient chez lui et de joindre ainsi leur nom modeste à ce nom glorieux. Copieuse et touffue, cette littérature est de valeur très diverse: elle compte de bons livres, de médiocres et même de ridicules. Pourtant, il n'en est pas de tout à fait inutiles. Dans le plus naïf, il y a quelque chose à prendre; tous peuvent rendre service aux biographes que tentera dans l'avenir l'histoire du poète. Après les agréables confidences rédigées dans sa famille même et comme sous sa dictée, les récits des chroniqueurs d'après dîner et l'enquête critique, laborieuse et pleine, mais gâtée par un esprit de parti rageur, que M. Edmond Biré a opposée aux apologies du poète, il importerait que vînt un historien dégagé de toute autre préoccupation que celle de l'exactitude et de la justesse.

Celui-là, utilisant et contrôlant tous ses devanciers, pourrait écrire un livre de grand intérêt, car, en aucun temps, plus beau sujet ne fut offert par la littérature française. La carrière de Victor Hugo, c'est l'histoire du siècle lui-même, de ce qu'il a fait ou tenté, de ce que sa pensée lègue de bon

ou de mauvais au siècle qui vient. C'est aussi l'histoire du plus étonnant écrivain qui, en vers ou en prose, ait plié notre langue à son génie. Je ne crois pas qu'aucune époque, aucun pays en aient de plus grands ; sa pensée est de qualité bien plus haute qu'on ne l'a dit, par réaction inévitable, au lendemain de sa mort, et jamais il n'y eut aussi prodigieuse maîtrise sur les mots. Il se pourrait bien que, malgré Chateaubriand et Lamartine, le XIXe siècle fût, pour l'avenir, le siècle de Victor Hugo, comme le XVIIIe est celui de Voltaire et le XVIIe celui de Bossuet.

Je doute pourtant que nous ayons de sitôt cette biographie digne de son objet. D'apologies ou de dénigrements nous n'avons jamais chômé, mais, de ces livres pieux et pleins, comme la reconnaissance des autres pays les consacre en grand nombre à leurs écrivains illustres, la France n'en a pas assez et, lorsqu'elle en a, ils se sont fait longtemps attendre. Il n'y a pas plus de vingt ans que l'énorme littérature voltairienne a été passée au crible par Gustave Desnoiresterres, pour donner, en fin de compte, une histoire acceptable de l'homme et de l'écrivain. Sur Bossuet, il existe d'excellents travaux de détail, mais aucun livre d'ensemble qui en coordonne les résultats essentiels. M. Ferdinand Brunetière, le plus capable de nous donner ce livre, l'a parlé, mais ne l'a pas encore écrit. Nous traitons les œuvres de nos grands écrivains comme leurs restes. Après des funérailles triomphales, nous laissons leur tombe à l'abandon : nous épuisons sur leurs livres les formules d'admiration, et nous restons des cinquante ans sans les relire. Allez un jour au Panthéon et entrez dans la crypte. En face du cénotaphe de Voltaire, vous verrez le cercueil de Victor Hugo, attendant, sur les tréteaux provisoires où il fut déposé, il y aura bientôt dix ans, que l'on s'avise de lui ouvrir un caveau. Tombes négligées et biographies insuffisantes, c'est trop souvent le sort de nos grands hommes.

En attendant que nous voyions, nous ou nos arrière-neveux, Victor Hugo en possession de sa tombe et sa vie racontée sans fanatisme d'aucun genre, il est encore assez voisin de nous et comme toujours vivant par des souvenirs de tradition directe, ou des témoignages matériels, pour qu'il soit possible

de compléter sur quelques points les dépositions que l'avenir examinera. Il m'a été donné récemment de séjourner, à Guernesey, dans la maison où il passa quatorze ans. Il n'y a plus lieu de la décrire en détail. Cette description a été très bien faite par M. Henry Houssaye, un historien et un artiste. Il me suffirait de dire quels rapports me semblent exister entre l'œuvre du poète et sa demeure, — terre, mer, climat, maison, — entre les livres qu'il y a écrits et ce qui survit de son âme dans les objets matériels dont il avait fait son entourage. L'accord apparent ou caché qui existe entre nos demeures et nos âmes,

Ces liens mystérieux où nos cœurs sont liés,

ne sauraient être plus étroits qu'à Hauteville-House. Le *genius loci* habite toujours ce sanctuaire, conservé avec piété, toujours hospitalier, comme au temps de celui qui l'avait ouvert. Je souhaiterais avoir entendu nettement le langage que parle ce génie et le rapporter avec fidélité.

I

Une ressemblance avec la patrie avait déterminé le choix de ce lieu d'exil. Chassé de Bruxelles, Victor Hugo avait trouvé, en vue de la France, une île, Jersey, qui lui rappelait deux aspects de son pays. Il l'a décrite longuement et à plusieurs reprises, mais nulle part avec plus de plénitude et de vérité que dans ces vers publiés à la fin de sa vie :

Jersey dort dans les flots, ces éternels grondeurs,
Et dans sa petitesse elle a les deux grandeurs.
Ile, elle a l'Océan ; roche, elle est la montagne.
Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,
Elle est pour nous la France, et, dans son lit de fleurs,
Elle en a le sourire et quelquefois les pleurs.

Guernesey, c'est Jersey en petit, avec les mêmes caractères, encore plus marqués. De nouveau chassé, après quatre ans, et, de la plus grande île obligé de passer dans la moindre, Victor

Hugo put s'installer à demeure dans celle-ci. A cette époque, dans les deux îles, on parlait encore français, le vieux français normand du XII[e] siècle. C'était beaucoup pour l'exilé et, à certains jours de plus grande tristesse, la langue maternelle, tout à coup entendue, l'arrêtait au bord du désespoir. Pour la forte justesse de la vision et du sentiment, voici le pendant en prose des vers que l'on vient de lire : « Ce Français avait le sentiment qu'il était en Angleterre; il ne savait pas un mot d'anglais; il voyait un vieil *Union-Jack*, déchiré par le vent, flotter sur une tour ruinée au bout d'un cap désert; deux ou trois chaumières étaient là; au loin tout était sable, bruyère, lande, ajoncs épineux; quelques batteries rasantes, à larges embrasures, montraient leurs angles; les pierres taillées par l'homme avaient la même tristesse que les rochers maniés par la mer; le Français sentait poindre en lui cet épaississement du deuil intérieur qui commence la nostalgie : il regardait, il écoutait; pas un rayon; des cormorans en chasse, des nuages en fuite; partout sur l'horizon une pesanteur de plomb; un vaste rideau livide tombant du zénith; le spectre du spleen dans le linceul des tempêtes; rien nulle part qui ressemblât à l'espérance, et rien qui ressemblât à la patrie; le Français songeait, de plus en plus assombri : tout à coup il releva la tête; une voix sortait d'une des chaumières entr'ouvertes, une voix claire, fraîche, délicate, une voix d'enfant, et cette voix chantait :

La clef des champs, la clef des bois,
La clef des amourettes!

Ainsi, grâce à la vieille chanson, le sourire se mêlait aux pleurs. C'était non seulement pour consoler l'exilé, mais pour plaire au poète de l'antithèse. Au reste, l'île entière n'était que contrastes. L'aspect normand, à Guernesey comme à Jersey, est celui du côté tourné vers la France, midi pour Jersey, est pour Guernesey. Ici, dans la partie normande, quelques centaines de mètres suffisent pour dérouler les échantillons minuscules et charmants de tous les aspects qui s'offriraient sur une centaine de lieues, du pays de Caux au bocage vendéen : grasses prairies, champs clôturés de haies vives et de rangées d'arbres sur levées de terre, vergers, fermes, chau-

mières moussues. Dans la partie bretonne, ce sont les landes à l'herbe rare, aux arbustes épineux, aux fleurs pâles, les côtes de granit déchiquetées par la mer, les caps surplombant l'abîme. D'un côté l'impression de bien-être et de sécurité que donne une vie facile procurée à l'homme par la nature; de l'autre, la tristesse des solitudes arides, où l'être vivant ne saurait subsister. Tantôt les tiédeurs de Provence, tantôt les tempêtes d'Armorique. Presque toujours, par les belles journées d'été comme par les gros temps d'hiver, une brume d'argent ou de plomb baigne ces paysages. De là une ampleur inattendue dans les moindres perspectives. Tel clocher, qui semble fort loin sur l'horizon, et qui, en plaine de Beauce ou de Champagne, serait, en effet, à plusieurs lieues, se trouve à quelques minutes de marche. Comme les idées dans l'esprit d'un poète, les objets sont amplifiés, embellis, dramatisés par ce mirage.

Il faut cette diversité d'aspects et ces jeux de l'atmosphère pour combattre chez l'étranger la sensation d'emprisonnement que lui donne l'étroitesse de l'île et l'obsession de la mer, surgissant comme une barrière immuable à tous les coins de l'horizon, non pas seulement d'un côté comme sur les rivages continentaux, mais partout, à chaque tournant de chemin. La population de Guernesey, disait Victor Hugo, « est composée d'hommes qui ont passé leur vie à faire le tour de leur champ et d'hommes qui ont passé leur vie à faire le tour du monde ». Les uns, « laboureurs de la terre », ne sentent que le charme de leur pays; pour les autres, « laboureurs de la mer », la vue de l'Océan donne plutôt le sentiment de l'espace ouvert que de la terre fermée. Pourtant, c'est à l'intérieur de l'île, dans les vallées profondes multipliées par les accidents de terrain, que les Guernesiais aiment à se reposer et ils s'y construisent des belvédères *d'où l'on ne voit pas la mer*. Tels visiteurs, au bout de quelques jours, ne peuvent plus supporter la vue de cette barrière; ils veulent partir, se rembarquer, et si, comme il arrive souvent, la brume, l'éternelle brume, les en empêche, leur spleen tourne à l'exaspération. Un hôte de Victor Hugo, Paul de Saint-Victor, bloqué de la sorte, tournait autour de l'île avec un véritable désespoir. Jersey est encore assez grand pour donner l'illusion du continent, où l'on

peut, en changeant de place, renouveler ses impressions : dans le petit Guernesey, il faut se replier et vivre sur soi-même.

Il semble que cette nécessité aurait dû être intolérable pour un poète comme Victor Hugo, chez qui la variété des spectacles renouvelait jusqu'alors les sentiments, ou même les idées, inséparables chez lui des sensations physiques, car elles se présentent toujours à son esprit sous forme d'images, aux chocs continuellement sollicités de la réalité. Il n'avait alors que cinquante-quatre ans. Ce n'est pas encore l'âge où un cerveau comme celui-là a reçu du dehors tout ce qu'il peut contenir et donné tout ce qu'il peut produire. Une mémoire moins riche, une imagination moins féconde, un esprit moins vigoureux n'eussent pas résisté à cet isolement. Il se connaissait et n'hésita pas à s'installer dans la petite île. Il ne chercha pas à éviter la mer et à ne la rencontrer qu'à son gré. Il la voulut toujours présente autour de lui. Sur un des points les plus élevés de Saint-Pierre-Port, il fit choix d'une maison qui dominait le large et, tout au sommet, en l'air, il se fit construire, comme cabinet de travail, une cage vitrée, un *look-out*, d'où il ne voyait que le ciel et la mer. C'est là qu'il passait toutes ses matinées et qu'il couchait. Depuis le lever du jour jusqu'à midi, il travaillait, debout, vêtu d'une robe de chambre rouge : l'après-midi, il se promenait dans l'île ; il passait la soirée avec sa famille, augmentée de quelques amis.

Prométhée, ravisseur du feu céleste, avait été enchaîné sur un rocher du Caucase par la vengeance de Jupiter. Le Golgotha, où le Christ rendit l'âme, était une montagne. Chateaubriand, portant le manuscrit d'*Atala* dans son havresac de soldat blessé, avait mis le pied sur le quai de Guernesey, dans l'étape la plus douloureuse de sa vie, et voulut pour sépulcre l'îlôt du Grand-Bey. Napoléon était allé mourir sur le rocher de Sainte-Hélène. Aucun de ces divers souvenirs et de ces analogies plus ou moins lointaines n'était pour déplaire à Victor-Hugo.

A Jersey, il avait écrit *les Châtiments*. De Guernesey partirent *les Contemplations*, *la Légende des Siècles*, *les Misérables*, *William Shakespeare*, *les Chansons des rues et des bois*, *les Travailleurs de la mer*, *l'Homme qui rit*. C'est, au moins, la moitié de sa gloire. La plus grande partie des *Contemplations* et des *Chansons des rues et des bois* avait été composée en

France, mais, sauf les premiers chapitres, *les Misérables* furent écrits durant l'exil. Dans ce beau livre, qui élève le roman jusqu'à l'épopée, tient un demi-siècle de la vie de Paris, encadrant un tableau grandiose ou charmant de la destinée et des conditions humaines. Pour retrouver ce demi-siècle, avec une intensité de vision dont il n'y a pas de pareil exemple chez les plus pénétrants observateurs en possession directe de leur modèle, il suffit à Victor Hugo de regarder dans sa mémoire : plus les objets étaient loin de lui et différents de ce qu'il avait sous les yeux, plus il en ressaisissait l'aspect, la vie et l'âme. Ce livre, où tout est de la terre et des villes, a été écrit au bord de la mer, dans un village. Victor Hugo aurait pu composer partout *William Shakespeare*, où la traduction entreprise par l'un de ses fils lui servit de prétexte à faire l'analyse de son propre génie, et aussi *l'Homme qui rit*, imagination bizarre, qui le ramenait inutilement au temps de *Han d'Islande*. Mais c'est de Guernesey que semble être venue l'idée première de *la Légende des Siècles; les Travailleurs de la mer*, c'est le poème en prose de l'archipel anglo-normand ; c'est à Guernesey, enfin, et par l'influence directe de ce séjour, que le génie du poète s'est tourné de plus en plus vers la philosophie qui se marque déjà dans *les Contemplations* et qui, depuis, va se répandre dans toutes ses œuvres.

II

Saint-Pierre-Port, la principale ville de Guernesey, a conservé l'empreinte profonde du moyen âge et, de la sorte, elle résume par son aspect matériel la physionomie morale de l'île. Le régime féodal établi par Rollon en Normandie subsiste dans cette île détachée du continent français. Il y a des états, des fiefs, des seigneurs, des connétables, des baillis, une noblesse avec charges et privilèges. La clameur de haro se fait encore entendre dans l'archipel. Lorsque fut construit le petit chemin de fer de Jersey, un propriétaire qui ne voulait pas céder ses terrains épuisa toutes les juridictions. Il perdit sa

cause ; mais, le jour de l'inauguration, au moment où le train allait entrer sur sa terre, il se mit à genoux au milieu de la voie, les bras étendus, en criant : « A moi, mon prince ! on me fait tort ! » Le train s'arrêta ; l'affaire fut instruite à nouveau ; il fallut réintégrer le *clamant* dans son bien et dévier la ligne.

Saint-Pierre-Port a conservé ses vieilles maisons normandes et bretonnes, comme ses habitants les lois de l'ancienne France. Telles demeures, en pans de bois sculpté, apportés de Saint-Malo au XVe et au XVIe siècle, subsistent encore. M. Auguste Vacquerie écrivait à un ami : « Imagine-toi Caudebec sur les épaules d'Honfleur. Une église gothique, des rues vieilles, étroites, irrégulières, fantasques, amusantes, coupées d'escaliers, grimpant et dégringolant. »

Lorsque l'existence de Victor Hugo se trouva fixée au milieu de ce décor, ses contemporains et lui-même s'étaient déjà dépris du moyen âge. La chute des *Burgraves*, en 1843, avait marqué le commencement de cette lassitude. Depuis lors, la poésie et le théâtre, l'histoire et le roman, s'orientaient d'un autre côté. La poésie devenait parnassienne ; le roman devenait réaliste. Il va de soi que, dans *les Châtiments*, le moyen âge n'avait trouvé aucune place. Mais il n'en a pas davantage dans *les Contemplations*, où, cependant, quelque chose aurait pu rester des sentiments et des images qui, si longtemps, avaient hanté le poète. Dans ces six livres, de sujets très variés, on ne trouverait pas une pièce où survive l'inspiration archaïque. L'oubli semble définitif.

Or, dès que le poète, propriétaire de Hauteville-House, s'occupe d'orner sa demeure, dans le vestibule il dresse un porche gothique, sur lequel il fait graver cette inscription : *Notre-Dame-de-Paris*. Il est visible que, en y entrant, il était déjà ressaisi par la pensée du moyen âge ; il mettait, en quelque sorte, sa maison sous le patronage de l'inspiration à laquelle il avait dû ses premières œuvres ; il semblait, non seulement qu'il en marquait le souvenir par reconnaissance, mais encore qu'il voulait la rappeler. De fait, entre 1856 et 1859, il écrit les « petites épopées » qui forment *la Légende des Siècles*. Il voulait, disait-il en sa préface, « exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique, la peindre

successivement et simultanément sous tous ses aspects ». Dans l'exécution de ce programme, le moyen âge empiète sur tout le reste. Entre *le Sacre de la Femme* et *la Trompette du Jugement*, c'est la France de Roland et d'Aymerillot, l'Espagne du petit roi de Galice, l'Allemagne d'Éviradnus, l'Orient du sultan Mourad, l'Italie de Ratbert, qui s'étalent avec tant d'éclat et de relief, que même d'aussi admirables poèmes que *Booz endormi* ou *le Régiment du baron Madruce* semblent accessoires. Le génie du poète se complaît en de vieux sujets qui semblent lui rendre sa jeunesse, tandis qu'il leur apporte sa puissante maturité. Si ferme et si forte qu'ait été, vingt-huit ans avant, sa peinture du Paris de Louis XI, il se surpasse encore, comme puissance d'évocation, éclat de couleur, vigueur de dessin, en décrivant les remparts de Narbonne ou la grand'salle du château de Corbus.

Il avait pris un peu partout les sujets de ses poèmes, dans le romancero, les chansons de geste, les vieilles chroniques, dans tout ce qu'il avait lu de livres « gothiques », et il en avait lu beaucoup, directement ou d'après les vulgarisations qui commençaient à se répandre. Ainsi un épisode de la *Romance de Roland*, publié par Achille Jubinal dans *le Magasin pittoresque*, lui avait fourni le sujet d'*Aymerillot*. Son érudition était prodigieuse; tout restait dans sa mémoire, le sublime et le trivial, le gigantesque et le puéril, avec une fidélité et une précision surprenantes. On sait l'usage qu'il en faisait. A mesure que sa science s'étendait, il l'étalait, avec une ampleur bientôt démesurée, en digressions où il accumulait les détails techniques, truand dans *Notre-Dame de Paris*, ingénieur dans *les Misérables*, marin dans *les Travailleurs de la mer*. Ce qu'on sait moins, c'est la manière dont il acquérait cette science. Il réunissait tout ce qu'il pouvait trouver de livres sur les sujets qui l'intéressaient. Peu lui importait qu'ils fussent dépareillés. J'ai vu la bibliothèque de Hauteville-House. La plupart des ouvrages qu'elle contient, et dans le nombre il y en a de fort précieux, sont incomplets. De la sorte, disait Victor Hugo en souriant, le lecteur n'est pas l'esclave de son livre et, lorsque l'auteur lui manque, il n'a, pour le compléter, qu'à laisser faire sa propre imagination. Pour lui, il entassait au hasard ces livres intermittents.

il les lisait ou les feuilletait, et, lorsqu'il se mettait à écrire, il retrouvait à son gré le sujet, le fait, le détail que son génie transformait et amplifiait. Aussi l'érudition de Victor Hugo, complète quand il le veut jusqu'à la minutie, offre-t-elle bien des lacunes; tantôt précise, tantôt conjecturale, elle garde toujours une liberté souveraine; parfois, elle est inventée de toutes pièces. On connaît la surprenante étymologie qu'il donnait au mot *Sorbonne*, employé quatre cent cinquante ans trop tôt dans *Aymerillot*: *soror bona* dépossédait le fondateur, Robert Sorbon.

Sa maison était faite à l'image de sa bibliothèque et aussi de son génie. Avec beaucoup de grandeur et de majesté dans l'ensemble, d'éclatantes beautés et quelques petitesses dans le détail, elle est surtout composite. Comme dans ses livres, il y a recréé ce dont il se servait. Meublée et décorée tandis qu'il composait *la Légende des Siècles*, elle ressemble à ces poèmes: l'Ancien et le Nouveau Testament y ont leur place, le gothique y domine, le XVIe siècle et les suivants, jusqu'à la Révolution, y sont représentés. Les îles normandes, surtout Guernesey, avaient été longtemps un repaire de pirates et de contrebandiers. Aussi les vieilles richesses abondaient-elles dans les maisons de Saint-Pierre-Port. Victor Hugo, en les recherchant, a mis la main sur des merveilles. Ce qu'il ne trouvait pas dans les deux îles, il le faisait acheter ailleurs, surtout en Hollande, autre pays de marins, plus scrupuleux que les Normands du canal, mais aussi riches en trésors des anciennes civilisations et des pays lointains. Il était très rare qu'il laissât intact les meubles et les objets. On compte, dans Hauteville-House, ceux qu'il n'a pas transformés. Il les démolissait pour les assembler à nouveau, faisant des cheminées avec des coffres, des ciels de lit avec des baldaquins d'autel, des cheminées avec des stalles d'église, des lustres avec des lutrins, imaginant et combinant des choses encore plus belles avec des éléments superbes, excellent dessinateur, ouvrier laborieux et habile, car il mettait lui-même la main à l'outil. Surtout, il baptisait et débaptisait, ne se souvenant pas toujours de la destination primitive de tous ces objets, et, en pareil cas, n'hésitant pas à leur faire une histoire, grandiose ou bizarre, terrifiante ou amusante.

III

Aussitôt après le vestibule, s'ouvre une salle de billard où sont réunis les portraits de famille. On sait les prétentions nobiliaires de Victor Hugo. Elles s'accuseront tout à l'heure dans la salle à manger; il n'y a ici que des titres authentiques.

C'est, d'abord, le père du poète, le général Hugo, « ce héros au sourire si doux ». Trapu, robuste et sanguin, comme son fils, l'écharpe tricolore flottant à la ceinture, la cravate de la Légion d'honneur étalée autour du cou, il a l'air de bonté et d'emphase qui n'était pas rare chez les soldats de l'Empire. Viennent ensuite Victor Hugo, par Gustave Boulanger, rasé comme il le fut jusqu'en 1863, où une maladie de la gorge le décida à porter cette barbe qui, blanche et touffue, convenait si bien à son attitude morale de philosophe, de patriarche, de mage, et que M. Bonnat a représentée dans le célèbre et superbe portrait de 1879; le poète, encore rasé, et son fils François-Victor, le traducteur de Shakespeare, en blouse d'écolier, par Auguste de Châtillon; madame Victor Hugo, par Gustave Boulanger, le teint blanc, les cheveux noirs, les lèvres rouges, les yeux profonds et doux. A part deux beaux dessins, dont je parlerai plus loin, les murs ne portent aucune décoration due au poète.

En revanche, sa trace est partout dans la pièce suivante, le salon d'attente. La cheminée, de vieux chêne, monumentale, énorme, est faite de fragments de meubles anciens, assemblés par lui, sur un plan qui rappelle à la fois le moyen âge, la renaissance et l'époque Louis XIII. Ainsi les trois périodes dont il a surtout subi l'influence, se réunissent ici pour attester sa propre originalité : car cette construction ferait honneur à un architecte. Régulière et bien pondérée, toute classique et française en cela, elle rappelle l'art de composition qui se marque dans ses écrits. On a justement remarqué que nul écrivain, dans notre pays de logique, n'a disposé ses plans

avec plus de méthode. Sur les murs, sont tendues de belles tapisseries du dernier siècle : autour de la pièce, règnent des divans étagés et couverts de tapis turcs. Teinte sombre du chêne, harmonie passée des tentures, couleurs chaudes et fondues de l'Orient, n'est-ce pas encore ce qui se trouve presque toujours réuni chez le poète des *Orientales* et de la *Fête chez Thérèse*, chez le romancier de *Notre-Dame-de-Paris*?

Par un corridor, dont les murs et le plafond disparaissent sous les porcelaines et les faïences, — Chine, Hollande, Rouen, Sèvres, — on arrive dans la salle à manger. Ici, Victor Hugo a tout combiné lui-même. Les murs sont revêtus de plaques de Delft, représentant de grandes corbeilles de fleurs, brunes sur fond blanc. La cheminée, de même faïence, dessine un double H, gigantesque, formé de petits carreaux assemblés en cubes. Elle est surmontée d'une Vierge de Notre-Dame-de-Bon-Secours, en vieux Rouen, dont le poète a fait une Liberté, en l'entourant de ces vers français :

Le peuple est petit, mais il sera grand.
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
O Liberté sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Et de ce vers latin :

Libertas populum, populus dum sustinet orbem.

Ce christianisme optimiste et libéral est aussi éloigné que possible de la doctrine pessimiste et autoritaire, que l'Église a formulée avec rigueur, d'après le dogme fondamental du péché originel, c'est-à-dire de la déchéance. La Révolution de 1848 crut pouvoir tourner la religion aux idées d'émancipation et de progrès; le clergé sembla s'y prêter. On sait comment républicains et prêtres ne tardèrent pas à se dégager de cette double équivoque. Victor Hugo persista jusqu'au bout, témoin *le Pape*, à conserver le Christ dans sa philosophie en rejetant les prêtres. Par cette laïcisation de la Vierge en vieux Rouen, il était, à la rigueur, conséquent avec lui-même. Pourtant le baptême est hardi. Aussi croirais-je volontiers qu'il n'y aurait pas songé, sans le désir d'utiliser une belle œuvre d'art dans un ensemble décoratif, en abandonnant le moins

possible de ses idées. Celles-ci prennent leur revanche par les inscriptions qu'il a mises au-dessus de vieilles peintures flamandes sur bois, incrustées dans les stalles qui entourent la pièce : *Fin du Soldat, Fin du Prêtre, Fin du Seigneur.*

Mais la partie la plus caractéristique de cette décoration, c'est le grand siège de chêne, gothique et byzantin, qui se dresse entre les deux fenêtres, le *Fauteuil des ancêtres, Sella patrum defunctorum.* Qu'on se rappelle la *Prière pour tous*, ce que le poète y dit des morts et du souvenir des vivants qui est leur consolation sous la terre. Il voulait pratiquer ce culte de façon visible. Il avait donc fait établir, dans la salle de famille, ce fauteuil sacré, fermé par une chaîne de fer, où personne ne pouvait s'asseoir, mais d'où l'âme des ancêtres semblait assister aux réunions des descendants. Les membres de la famille s'étaient vite accoutumés à ce symbolisme funèbre, mais il causait, paraît-il, des épouvantes mal dissimulées à plusieurs hôtes de Victor Hugo, et des domestiques quittaient la maison pour ne point passer devant le terrifiant fauteuil.

Ce culte des ancêtres flattait en même temps les prétentions nobiliaires que le poète avait la faiblesse d'afficher. Il se croyait descendu d'un Georges, capitaine du duc René II de Lorraine, anobli en 1535, et l'on sait que son grand-père était un menuisier de Nancy. On lit donc, sur le bras droit du fauteuil : *Georges*, 1535. Le bras gauche offre un nom et une date moins contestables : *Joseph-Léopold-Sigisbert*, 1828 ; c'est le nom du général Hugo et la date de sa mort. Sur le dossier, brille dans l'ombre l'écusson imaginaire des Hugo : *d'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable.* Des inscriptions achèvent de marquer les diverses significations du meuble : *Ego Hugo*, — *Absentes adsunt*, — *Cinis sum*, *pulvis es*.

Au premier étage, deux vastes salons, le salon rouge et le salon bleu, occupent toute la largeur de la maison. Au plafond de l'un et sur la paroi principale de l'autre, brillent des tapisseries de toute beauté. Formées de jais monté sur fils de cuivre et rehaussé d'or, elles représentent, en brun chaud sur blanc argenté, des paons à la queue étalée et des plantes exotiques aux larges feuillages. Les mots ne peuvent rendre l'éclat, la richesse, l'ampleur, le dessin robuste de ces admirables pièces, dont aucun musée n'offrirait les pareilles en

Europe. Dans le premier salon, quatre Chinois de grandeur naturelle, en bois doré, d'un style ronflant, mais d'une grande justesse comme anatomie et mouvement, soutiennent un dais au-dessus de la cheminée. C'est un travail italien du XVIIIe siècle, où semblent s'unir l'influence de Puget et celle du Bernin. Dans le second salon, des colonnes torses, de style Louis XIII, également en bois doré et surmontant une autre cheminée, font face aux Chinois.

Sur cette décoration, non seulement le besoin de création neuve avec des objets anciens, propre à Victor Hugo, mais son imagination, se sont particulièrement exercés. Les tapisseries de jais, il les avait achetées sous la Restauration, rue de Lappe, dans le faubourg Saint-Antoine. Elles provenaient, disait-il, du palais de Fontainebleau et se trouvaient jadis dans l'appartement de la reine Christine, où elles auraient vu le meurtre de Monaldeschi. Les Chinois, achetés à Venise, auraient décoré, sur *le Bucentaure*, la galerie du haut de laquelle les doges jetaient à l'Adriatique l'anneau de mariage. Les colonnes torses auraient encadré le lit de madame de Maintenon. Aux histoires de ce genre, lorsque on les entend chez les collectionneurs, il n'y a aucune objection à faire.

Ce qui est à retenir, ici, c'est la manière dont le décorateur a complété ces divers motifs. Pour remplacer l'objet que portaient les Chinois, fanal ou torchère, Victor Hugo a retourné de vieux chandeliers en cuivre et les a coiffés avec des plateaux de balance. Les colonnes torses de la seconde cheminée supportent le chevet d'un lit, transformé en fronton. Comme dans les salles du bas, ces combinaisons de morceaux hétérogènes réalisent une harmonie sûre et une nouveauté originale.

Ces deux caractères sont encore plus frappants à l'étage supérieur, dans la *galerie de chêne*.

Formée, elle aussi, de deux salons, réunis par une baie, cette galerie pouvait servir de chambre à coucher et de salle de travail. Victor Hugo s'était d'abord proposé de l'habiter, mais, une fois terminée, il s'était habitué à son *look-out*, où il travaillait, et à une cellule attenante, où il couchait. Il ne voulut pas abandonner cette modeste et primitive installation. La galerie de chêne devint la *chambre de Garibaldi*. Elle

était destinée au patriote italien, mais il ne vint jamais à Guernesey.

C'est ici que la fantaisie créatrice du poète et son aptitude à faire du neuf avec du vieux se sont donnés le plus librement carrière. Sauf deux ou trois meubles, qui ont été conservés intacts, — peut-être pour leur caractère, peut-être parce que le temps a manqué pour les démolir, — tout a été transformé et, avec de très belles choses, Victor Hugo en a fait d'encore plus belles. Le lit, la galerie qui divise la pièce, les stalles qui règnent autour d'elle, les deux grandes colonnes torses entourées de lierres et de pampres, qui forment le portique central, le grand lustre de bois qui se dresse en face, les vantaux de la porte, les bordures sculptées qui entourent, aux murs et au plafond, de superbes tapisseries flamandes et italiennes, les statuettes religieuses en bas-relief ou en ronde-bosse, les battants de portes ou d'armoires provenant d'autels, de coffres, de bahuts, de stalles, de malles portugaises, etc., tout cela s'adapte, de la façon la plus imprévue et la plus ingénieuse, à de nouvelles combinaisons.

N'est-ce pas ainsi, dans une certaine mesure, que Victor Hugo a formé sa poétique et son vocabulaire? Avec son génie propre, fait d'une aptitude unique à recueillir et traduire les formes, les couleurs et les sons, il a pris comme matière l'antiquité et l'Orient, le moyen âge français, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, toute la littérature et tout l'art européen. Il a beaucoup vu et entendu, beaucoup lu; il n'a rien imité; il a tout recréé à son image et à sa marque. Toujours appuyé sur la réalité, il a fait entrer dans son œuvre des sites, des monuments, des sentiments, des passions de tous pays, avec une liberté si souveraine qu'un sujet, une légende, un aspect de la nature, exprimés par lui, n'appartiennent plus qu'à lui seul. Il s'est bâti des châteaux, forgé des armures, donné des fêtes qui n'eussent pas existé sans lui. Même les couchers de soleil et les tempêtes, les forêts et les fleuves qu'il décrit, la nature semble les avoir faits exprès pour lui et n'avoir pas montré aux autres hommes de spectacles aussi grands. Dans le temps, il s'est attaché, comme par une prédilection innée, au moyen âge, où tout était plus fort et plus âpre; il en a fait son décor favori; mais où a-t-il jamais existé, où existe-t-il

encore des demeures féodales comme le château de Corbus?

Pour ses moyens d'expression, il a versé dans notre idiome appauvri le vieil idiome français, surtout celui du XVIe et du commencement du XVIIe siècle. Mais ces éléments sont-ils reconnaissables dans les larges courants, dans les nappes profondes de sa poésie et de sa prose? Lorsqu'il lui plaît, par exemple, dans *Ruy-Blas* ou *Marion Delorme*, de ressusciter le style pittoresque et picaresque, étoffé et bigarré, de *Don Japhet d'Arménie*, de *la Galerie du Palais* et du *Menteur*, vient-il à l'idée, s'il rappelle Scarron et Corneille, de le considérer comme un imitateur? Autant que Molière, il a fait siens tous ses emprunts. Ainsi l'écrivain a procédé comme l'architecte et le tapissier de Hauteville-House.

Victor Hugo aimait beaucoup le mystère, l'antithèse et les sentences. Toutes les fois qu'il le peut, il imagine, dans ses édifices, des portes dérobées, des corridors dissimulés à l'intérieur des murs. Ces panneaux secrets qui, dans *Lucrèce Borgia*, donnent accès à la chambre aux poisons, ces murs d'*Angelo* à travers lesquels circulent les espions de Venise, il a voulu les avoir en petit dans sa maison. Les parois de la galerie de chêne sont machinées; il s'y trouve un couloir qui, du reste, ne conduit nulle part, mais qui amusait le poète en lui permettant de « marcher dans son mur », en lui donnant l'illusion qu'il jouait un de ses drames. Dans beaucoup de meubles il a ménagé des cachettes s'ouvrant par des combinaisons à secret. Au moyen âge, elles eussent servi à enfermer des parchemins; il y mettait des papiers plus ou moins importants, qu'il oubliait quelquefois, car, après sa mort, on y a retrouvé des manuscrits qu'il croyait perdus. Quant à ce goût de l'antithèse et des sentences qui, en prose ou en vers, lui permet de forcer la plénitude et la concision de sa pensée par une opposition qui les double, nous venons de voir comment il s'est marqué sur le siège des ancêtres. Il s'étale longuement, le plus souvent en latin, langue épigraphique par excellence, dans la salle à manger, le salon d'attente, et la galerie de chêne, qui sont pleins de maximes. En voici quelques-unes : *Tu qui transis per domos perituras, sis memor domus æternæ. — Exsilium vita est. — Tristitia, lætitia. — Perge, surge. — Sum non sequor. — Sto, sed fleo. — A Deo*

ad Deum. — *Væ nemini.* — *Gloria victis.* — Un vers français traduit un vers célèbre de Lucain :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Les dieux sont au vainqueur, Caton reste au vaincu.

Il aime aussi, comme pour la Vierge en vieux Rouen, à marquer la signification de ses vieilles statuettes par quelques mots. Deux saints, qui se font pendant, tiennent, l'un un livre, l'autre une croix, et portent, comme inscription : *In libro* — *Ad cœlum.* Sur un évêque, il a gravé en français :

Crosse de bois, évêque d'or,
Crosse d'or, évêque de bois.

Parmi les grands hommes, il avait des préférences et il les a souvent exprimées : ainsi dans la pièce des *Contemplations* intitulée *les Mages* et dans *William Shakespeare.* Les noms de ceux qu'il regardait comme les souverains maîtres de l'action et de la pensée sont gravés sur la cheminée monumentale du salon d'attente. Ce sont, à droite : Moïse, Socrate, Christ, Colomb, Luther, Washington : à gauche : Job, Isaïe, Homère, Eschyle, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Molière.

Dans le salon bleu, il a réuni, sur une petite table Louis XIII, les encriers de Lamartine, Alexandre Dumas, George Sand et Victor Hugo. Tous ont une physionomie. Celui de Victor Hugo est, naturellement, gothique ; sur celui de Lamartine, en cristal rose, courent des arabesques d'or : celui d'Alexandre Dumas est une « topette » de la *Petite Vertu*, avec un porte-plume d'un sou ; celui de George Sand, encrier de voyage, en palissandre, est accompagné d'une boîte à allumettes. Ces encriers avaient été groupés de la sorte pour une vente de charité et, dans un tiroir ménagé sous chacun d'eux, Victor Hugo avait collé la lettre autographe d'envoi. Ils ne trouvèrent pas d'acquéreurs. Ils ne sont plus à vendre, au grand regret des visiteurs anglais.

IV

Le moyen âge, avec son goût pour le chêne largement ou finement fouillé, est le premier aspect d'art qui s'offre dans Hauteville-House. Il en est un autre, aussi frappant, dont j'aurais déjà parlé, s'il ne méritait une mention spéciale. C'est l'art de la Chine.

Relisez, dans *l'Art d'être grand-père*, la charmante pièce intitulée *le Pot cassé:*

> O ciel! toute la Chine est par terre en morceaux!
> Ce vase pâle et doux comme un reflet des eaux,
> Couvert d'oiseaux, de fleurs, de fruits et des mensonges
> De ce vague idéal qui sort du bleu des songes,
> Ce vase unique, étrange, impossible, engourdi,
> Gardant sur lui le clair de lune en plein midi,
> Qui paraissait vivant, où luisait une flamme,
> Qui semblait presque un monstre et semblait presque une âme,
> Mariette, en faisant la chambre, l'a poussé
> Du coude par mégarde, et le voilà brisé!...

Et la suite... L'art de la Chine tient au complet dans les trente vers du poète; il s'épanouit par toute sa maison, comme une fleur merveilleuse et bizarre.

Dans le vestibule, les porcelaines chinoises sont en grand nombre; mais, chez un amateur de céramique, cela est d'autant moins pour surprendre que c'est la forme sous laquelle l'art chinois a d'abord pénétré en Europe. On appréciait depuis longtemps ses porcelaines que tout le reste de cet art était encore profondément ignoré. Son plus récent et son plus complet historien, M. Maurice Paléologue, remarque justement que, jusqu'à ces dernières années, pour la Chine, « ni l'architecture, ni la sculpture, ni la peinture, ni ces arts qu'on est convenu d'appeler secondaires, n'ont été l'objet d'une étude d'ensemble ou de recherches spéciales ». Si cela était vrai en 1887, ce l'était bien plus en 1856, alors que l'expédition anglo-française en Chine et l'extension soudaine de nos relations avec l'Extrême-Orient

n'avaient pas encore répandu en Europe les produits divers de l'art chinois. Victor Hugo, lui, n'avait pas attendu la mode, non seulement pour rechercher l'art chinois, mais pour l'imiter. La marque de cet art est partout dans Hauteville-House, par des œuvres originales ou par des motifs de décoration imaginés d'après lui.

Un des objets qu'il avait acquis le plus anciennement, à ses débuts de collectionneur, c'est de superbes panneaux chinois en laque rouge, représentant des scènes champêtres. Ils sont appliqués sur les grandes portes qui, au premier étage de Hauteville-House, ferment la baie de communication entre le salon rouge et le salon bleu. Dans les mêmes salons, le dais soutenu par les Chinois de bois doré est en soie de Chine ; sur les murs, au plafond, au-dessus de la porte, d'autres soieries de même origine, et, certainement, des plus belles qui soient en Europe, sont disposées en tentures. Une pagode en jade vert olive, d'une dimension et d'un travail exceptionnels, surmonte un petit meuble. Dans les niches de bois sculpté où il n'a pu mettre de vieilles statuettes gothiques, dans les chambres de famille ou d'amis, moins ornées que les pièces d'apparat, mais décorées, elles aussi, avec un goût très attentif, dans les escaliers, sur les paliers, dans les recoins, partout où un menu sujet peut trouver place, il a posé des statuettes chinoises. En bien des endroits, sur des panneaux de portes ou de fenêtres, des plinthes, des encadrements, il a peint des « magots », hommes et femmes, en caricature ou dans une intention réaliste. Un très grand nombre de petits objets décoratifs qu'il a exécutés lui-même ou qu'il a fait exécuter fidèlement sur un dessin de sa main, — cadres de glace, châssis de vitrage, petits sièges, lambrequins, — sont de style chinois. Dans l'escalier d'une maison voisine de Hauteville-House, — qu'il avait habitée provisoirement en arrivant à Guernesey, puis conservée comme maison d'amis, *Friend's house,* — pour donner un caractère d'art à cet escalier très simple, il a inscrit, de distance en distance, entre les barreaux, le *lei-ouen* chinois, analogue à la grecque.

Bien plus, dans ses conceptions décoratives, il retrouve et applique les principes essentiels de l'art chinois, sans y penser,

semble-t-il, et par une sorte d'affinité mystérieuse. Je viens de parler du *leï-ouen*. Ce motif géométrique, formé de lignes droites perpendiculaires entre elles et reproduisant à l'infini la même combinaison en forme de crochets, ce motif que les Chinois qualifient de « festons ayant la forme du tonnerre », ce motif, dit M. Paléologue, « est le plus souvent, sur les bronzes chinois, le principal et quelquefois même le seul ornement ». Tantôt Victor Hugo emploie le *leï-ouen* en connaissance de cause, tantôt il en suit le tracé de manière inconsciente et croyant faire autre chose. Alors, le motif chinois se retrouve à l'examen dans une décoration procédant d'un autre style. Ainsi, dans les stalles en chêne qui règnent autour de la salle à manger, le caractère général est gothique, mais, dans la forme des dossiers et des accoudoirs, on démêle le *leï-ouen*. De même pour la disposition des petites plaques en faïence de Delft. En d'autres parties de la maison, abondent, dans les détails de décoration, nombre de ces « motifs géométriques, simples ou compliqués, symétriques ou dissymétriques », qui sont un élément essentiel de l'art chinois.

Un autre caractère de cet art, c'est de composer des monstres, dragons et chimères, licornes et phénix, en réunissant sur un même être imaginaire un grand luxe d'attributs offensifs ou défensifs, crocs, griffes, écailles, piquants, etc., tout cela grossi et contrefait. De là, cet aspect si caractéristique des monstres chinois : ils sont hérissés et anguleux, grimaçants et menaçants, à la fois terribles et grotesques. M. Paléologue fait observer que cette laideur expressive et cette difformité voulue se retrouvent dans certaines œuvres du moyen âge chrétien, gargouilles, guivres, tarasques, etc. Cette analogie était de nature à rapprocher encore de l'art chinois le poète-décorateur épris de l'art gothique.

Il y a, dans la cellule attenante au *look-out*, deux panneaux très curieux au point de vue de cette double analogie. L'un représente le combat d'un chevalier contre un dragon. Le monstre est, comme disent les artistes, extrêmement « amusant ». Il a pour tête un crâne de cheval, le corps classique du lézard, et, au bout de la queue, une gueule de crotale. Le chevalier, monté sur un hippogriffe, a l'air héroïque et béat. Sur l'autre panneau, le chevalier offre la tête du monstre à la

dame de ses pensées. Celle-ci, les yeux obliques et les sourcils arqués, candide et fière, penchée au sommet d'une tour, tend au vainqueur une fleur chimérique. Au-dessus de la scène, un oiseau bleu apporte la seconde tête du monstre, la tête de queue. L'impression d'ensemble que produit cette double scène est d'un composite déconcertant et charmant. C'est « moyenâgeux » : on songe à Renaud et Angélique. C'est préraphaélique : le geste de la dame tendant la fleur rappelle les attitudes qu'aimaient les *quattrocentistes* florentins. On dirait l'œuvre d'un enfant rêveur ou d'un artiste mystique et raffiné, d'un Puvis de Chavannes se parodiant lui-même. Mais si, après l'idée et le dessin, on considère la couleur, c'est la comparaison avec la Chine qui s'impose. La simplicité et la vigueur des tons, la hardiesse et la naïveté avec lesquelles ils sont juxtaposés, la violence crue produisant l'harmonie, rappellent les magots qui, à quelques mètres de distance, ont été peints par Victor Hugo sur les portes du *look-out*, avec les tons consacrés de la palette chinoise.

Je ne veux pas insister outre mesure sur ce rapprochement : je renvoie donc le lecteur désireux de le pousser plus avant au livre de M. Paléologue et je lui conseille de comparer ce qu'il y apprendra avec ce qu'il sait de Victor Hugo. Le caractère mystique et spiritualiste, réaliste et idéaliste, sensualiste et rêveur, géométrique et fantaisiste, gauche et puissant de l'art chinois lui rappellera souvent des tendances et des procédés constants chez Victor Hugo. Il verra qu'en accordant tant de place chez lui à la Chine, en réunissant quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, en l'imitant de parti pris ou de manière inconsciente, il obéissait à une sorte d'affinité. Comme les artistes chinois, il donnait beaucoup à la géométrie et enfermait des caprices de détail dans des lignes rigoureuses et logiques ; il inventait facilement des formes tourmentées et bizarres, des monstres terrifiants ; il multipliait les couleurs violentes et harmonieuses. Il va de soi que, si l'on pouvait donner de son génie une explication dernière, elle resterait en dehors et au-dessus d'un rapprochement de ce genre. Cependant, il y a là un terme de comparaison qui m'a semblé offrir son intérêt.

Victor Hugo n'a guère peint, mais il a beaucoup dessiné,

et son habileté était assez grande pour étonner les artistes. Un graveur distingué, M. Chenay, son beau-frère, a publié, d'après ses dessins, un album malheureusement incomplet et sans classement chronologique. On y voit des silhouettes de villes gothiques, de burgs rhénans, de remparts au bord des fleuves, avec des oppositions violentes d'ombre et de lumière, pignons, tours et tourelles sur un clair de lune, des trouées de jour dans les ténèbres, etc. Son faire, rectiligne, géométrique, anguleux, fournirait un argument de plus à la comparaison que je viens d'indiquer. Là aussi, malgré les sujets, il y a beaucoup de Chinois. Ses toits ont souvent une physionomie de pagode et sa perspective est négligée de parti pris comme celle des Chinois l'est par ignorance. Lui aussi, dessine en hauteur, sans plans successifs, avec beaucoup de relief et peu de gradation.

Entre les dessins qui se trouvent à Hauteville-House, il en est deux, notamment, qui produisent la terreur et la pitié par des moyens d'une simplicité et d'une puissance saisissantes. L'un représente John Brown pendu, à la clarté de la lune; l'autre, une tête coupée, s'élançant de la guillotine vers le ciel, sous une lumière sidérale. Ici, l'impression d'art que je viens de dire ne résulte plus seulement de la facture. Au sentiment d'indignation que le dessinateur veut exprimer, à cette protestation, toute occidentale, contre l'iniquité et le sacrifice de la vie humaine, se joint le fatalisme que l'Orient imprime aux scènes de ce genre, et par les mêmes moyens graphiques. Voyez les gravures chinoises et annamites représentant des suppliciés; elles se rencontrent avec les dessins de Hauteville-House par le sentiment de l'horrible et par le procédé.

X

C'est avec les *Voix intérieures*, en 1837, que la mer paraît pour la première fois dans l'œuvre de Victor Hugo. Quatre pièces, des plus caractéristiques, y présentent en raccourci la vision que le premier aspect de l'océan a laissée dans l'œil du

poète; elles indiquent nettement le dessin de la symphonie que les vents et les flots vont chanter dans son âme. C'est le premier indice d'une affinité dont il n'y a pas d'exemple plus frappant dans l'histoire de la poésie.

Presque tous les poètes ont aimé la mer. Entre les voix de la nature qu'ils traduisent aux autres hommes, celle-là est la plus émouvante, parce qu'elle est la plus forte et la plus mystérieuse. Il n'y a pas de poète complet s'il n'a pas senti la mer. Aussi, avant Victor Hugo, les impressions qu'elle produit sur l'âme humaine avaient-elles reçu nombre d'expressions désormais inséparables de l'idée qu'elle éveille. Chez les plus anciens, elle est partout présente; elle embrasse l'œuvre d'Homère comme la Méditerranée les îles de la Grèce; les vers les plus profonds et les plus délicieux de Virgile sont ceux qu'elle a inspirés. Et cependant, après tant de poètes dont le chant de la mer accompagne la voix, Victor Hugo, l'un des derniers venus, est par excellence celui qui l'a le mieux entendu et le plus fortement exprimé, chez qui il a éveillé les sentiments les plus profonds et les images les plus vives. Des trois grands aspects de la nature: le ciel, la terre et la mer, il s'est emparé de celui-ci par une telle maîtrise, il l'a rendu avec une telle largeur et une telle variété, qu'il est devenu comme le roi poétique de la mer. Le grand ancêtre du romantisme, Chateaubriand, l'avait parcourue plus que lui; il avait vécu la vie de matelot; ses premiers regards s'étaient posés sur elle: il lui avait confié ses premiers rêves; il avait pris sur elle son premier élan vers la vie: c'est près d'elle qu'il avait voulu dormir son dernier sommeil. Victor Hugo l'a rencontrée tard et n'a guère fait que la contempler du rivage, mais cette contemplation lui a suffi pour la conquérir. Ce n'est pas au château de Combourg et sur le rocher du Grand-Bey, c'est à Guernesey et dans le *look-out* de Hauteville-House que la poésie de notre siècle a élevé le temple du dieu Glaucus.

Après sa première apparition dans *les Voix intérieures*, la mer ne reparaît plus guère que dans *les Châtiments*. Elle a peu de place dans *les Contemplations*, réunies à Guernesey, mais composées bien avant. L'épigraphe de ce dernier livre invoque la mer, mais elle indique moins l'inspiration du recueil que

celle des *Châtiments*, et surtout celle des livres qui vont suivre :

Poète, tu fais bien ! Poète au triste front,
Tu rêves près des ondes,
Et tu tires des mers bien des choses qui sont
Sous les vagues profondes.

Le poète, en effet, avait vraiment reçu *les Châtiments* de la mer, fouettant sa colère, ajoutant à la violence de ses pensées celle de son propre souffle, doublant la vigueur de cette organisation puissante, au physique et au moral, par tout ce qu'elle procure à l'homme de force vitale toujours renouvelée. A partir des *Châtiments*, cette action de la mer va dominer son œuvre entier. Elle sera partout, tantôt latente, indiquée çà et là par une strophe ou un vers, répandue comme une inspiration confuse sur les pièces même qui lui semblent étrangères, reconnaissable au rythme large, lent et fort, qui règle le souffle du poète, tantôt éclatant par une marine puissante, comme la vision de l'Armada, dans la *Rose de l'Infante*. Ainsi, les dix-huit années de cohabitation de Victor Hugo avec la mer non seulement auront rendu toute la possession de lui-même à son génie un moment découragé, après la catastrophe de Villequier, et quelque temps distrait par la politique, mais elles lui auront fourni un nouveau thème, désormais dominant, infiniment fécond et varié.

Ce thème remplit *les Travailleurs de la mer*. Après le grand succès des *Misérables*, ce nouveau livre ne reçut pas l'accueil qu'il méritait et, aujourd'hui encore, il n'est pas mis à son rang. Nulle part, cependant, Victor Hugo ne s'est montré prosateur plus puissant, peintre plus énergique et plus gracieux. Moins épars que *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer* seraient un chef-d'œuvre du roman français, s'ils étaient encore plus concentrés.

L'un des premiers, Victor Hugo avait réintégré dans la langue française non seulement le mot propre, mais le mot technique, et, dans tout sujet, il se piquait d'une exactitude professionnelle. C'était un bienfait et une qualité. Malheureusement, cette qualité s'est gâtée par son excès et ce bienfait a fini par nous accabler. C'est aussi chez lui le premier que la précision technique s'est installée avec une complaisance bientôt fatigante et un luxe trop peu méritoire. Pour montrer

le courage d'un homme se mesurant avec la mer, Daniel de Foë, dans *Robinson Crusoë*, n'avait employé des termes de marine que juste ce qu'il fallait pour être compris. Dans *les Travailleurs de la mer*, Victor Hugo les prodigue avec un tel excès qu'en bien des pages il devient inintelligible : ainsi l'explication des manœuvres par lesquelles Gilliatt parvient à sauver la machine de la *Durande*, échouée sur l'écueil des Douvres. Ce n'est plus une scène de roman, c'est un problème de mécanique. Depuis, une erreur du même genre a fait beaucoup de mal au roman français ; les Manuels Roret l'ont envahi. Il est fâcheux que, pour un défaut si facile à éviter, quelques-uns des types les plus gracieux, quelques-unes des pages les plus fortes qu'offre l'œuvre de Victor Hugo restent ignorés dans ce livre peu lu. Tout le monde connaît le combat de Gilliatt avec la pieuvre ; mess Lethierry et sieur Clubain, le « mot écrit sur une page blanche », les amours bibliques de Déruchette et d'Ebenezer, la mort de Gilliatt sont trop ignorés. De même les scènes de mer qui donnent une valeur incomparable à la plus grande partie du livre. Rien en ce genre, dans aucune littérature, dans aucune poésie, n'égale la description de la brume s'étendant sur la Manche, du naufrage de la *Durande*, de la visite des oiseaux de mer à Gilliatt, de la grotte sous-marine ; la description de la tempête, surtout, est supérieure aux tempêtes classiques d'Homère et de Virgile. Ce qui l'emporte encore sur ces pages elles-mêmes, c'est l'impression générale du livre, l'âme de la mer qui respire partout, la saveur de son souffle amer et salubre, sa volonté sourde, ses colères, ses perfidies, ses métamorphoses infinies. Victor Hugo a maîtrisé la plus indomptable des forces de la nature.

Et, à chaque page, se marque l'action directe du pays où le livre a été écrit. L'introduction est un tableau large et précis de l'archipel anglo-normand. L'aspect et l'esprit de ces îles y survivent, dans ce qui reste et ce qui passe, sol et climat, mœurs et langage. A force de parcourir en tous sens cet écueil de Guernesey, étroitement serré par la mer, il n'est pas un coin de ce littoral, complet dans un petit espace, fortement empreint de tous les caractères propres aux pays maritimes ; il n'est pas une saison, un aspect de calme ou de tem-

pète, un jeu de la la lumière ou de l'air, du vent ou du flot, que le poète n'ait retenu et fixé. Ailleurs, son attention se fût dispersée; elle aurait été moins profonde. *Les Travailleurs de la mer*, tels qu'ils sont, ne pouvaient être écrits que dans une île, et dans cette île.

VI

Aussitôt après la mort de Victor Hugo, la docilité moutonnière de l'opinion a pris sa revanche d'une apothéose anticipée. Ce qui a été le plus déprimé par cette réaction, c'est la philosophie qui inspire son œuvre, les prétentions de penseur, de guide moral, d'apôtre, qui s'y étalent avec une insistance, une tranquillité et une emphase superbes. Il se pourrait que ce dédain fût injuste. M. Ernest Dupuy a finement remarqué que les purs littérateurs sont les seuls à l'exprimer, tandis que des philosophes indépendants et autorisés, comme Pierre Leroux et M. Renouvier, ont trouvé cette philosophie, après examen, original et profonde.

Essentiellement, elle se ramène à l'affirmation de Dieu, de la Providence et de l'âme immortelle, à la glorification des forces de la nature, à la croyance au progrès par la lutte, à travers les siècles, du bien et du mal tournant au profit du bien et conduisant l'humanité à la justice et à la liberté. C'est une reprise du manichéisme : mais, religion à part, Zoroastre et, après lui, Manès n'avaient-ils pas formulé un des systèmes les plus lumineux qui puissent éclairer l'énigme du monde et de la vie? Grâce à son génie d'antithèse, Victor Hugo a si largement étendu cette doctrine et l'a marquée de traits si forts, qu'il l'a créée à nouveau. De même pour son magisme. Il a donné à l'adoration de la lumière une puissance de signification et, par l'image ou le symbole, une ampleur, qui enferment dans plusieurs de ses pièces autant de pensée que dans les légendes lentement formées par l'âme des anciennes races.

Il n'a pas créé les idées de son siècle et il ne les a pas toujours guidées. Pourtant il a marché avec elles; et les progrès

successifs par lesquels il a rejoint les plus avancées, jusqu'à en prendre la tête, lui font grand honneur. La fidélité à une religion ou à un parti, pratiquée durant toute une existence, est méritoire lorsqu'elle est réfléchie; souvent aussi elle n'atteste qu'impuissance de réflexion et défaut de volonté, soumission aveugle à des idées acceptées sans examen, conservées par paresse intellectuelle ou par instinct de servitude. Victor Hugo, en se dégageant des croyances et des préférences où tant d'autres fussent docilement restés, réalisa un effort de plus en plus énergique vers ce qui lui semblait être la vérité et la justice. On a vu dans l'accord final de sa doctrine politique avec la marche des événements une flatterie aux passions populaires. Il serait plus juste de considérer que, le jour où ses idées triomphèrent, il avait souffert pour elles durant dix-huit ans, et qu'on ne pouvait vraiment pas lui demander de les abandonner, lorsque la marche des événements, la force du droit et la justice de l'histoire leur donnaient raison. Avant de se trouver d'accord avec l'opinion, il l'avait combattue longtemps; avant d'être rejoint par elle, il l'avait précédée de très loin; jusqu'au bout, il lui a résisté sur bien des points avec un courage et une obstination que sa foi titanique dans la force de son génie lui rendaient faciles, mais qui n'en sont pas moins d'un rare et bel exemple. Il s'est pris pour un conducteur d'âmes et pour la voix de la conscience universelle. Cette croyance, même gâtée par l'infatuation, n'a pas peu contribué à élever son génie vers les grandes pensées et les grands objets. Il a été souvent déclamatoire dans leur expression; peut-on nier que, plus souvent, il n'ait été sublime? Peut-on nier surtout que, avec lui, la poésie de notre siècle et la poésie universelle soient arrivées une hauteur inconnue avant lui? A ce titre, il égale Eschyle, Lucrèce, Dante et Milton. Se trompait-il donc si fort et toujours lorsqu'il se prenait pour un prophète et un voyant?

C'est à Guernesey, grâce à la solitude, à la rêverie, à la vue continuelle de la nature que sa pensée prit ce tour et cette élévation. Que l'on compare les poèmes et les écrits antérieurs à 1852 et ceux qui suivirent cette date; on verra que le Hugo penseur et mage, s'il était en germe avant l'exil, ne s'est développé que pendant l'exil et, probablement, ne se serait pas

développé sans lui. La préface de *la Légende des Siècles*, en traçant le plan du livre, résume exactement le travail de sa pensée et la philosophie qui en est la conséquence. Il voulait montrer la marche de l'humanité « se résumant en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière » ; il voulait développer « l'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre ; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans les entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute lumière ». Il a rempli ce programme, et, dès lors, tous ses écrits, prose et vers, toutes ses paroles, cette voix forte qui parlait au loin sur ce rocher, derrière les brumes, dans le silence de la France et de l'Europe, c'était l'exaltation continuelle du génie vers la vérité et le droit. Ses erreurs et ses partis pris, ses excès et ses injustices, sa sévérité trop élémentaire pour les rois et les prêtres sont peu de chose, si nous considérons, en regard, la grandeur et la durée de cet effort.

A Guernesey, la vie morale dont il prenait sa part, ne fût-ce que par ses contacts inévitables avec la population de l'île et le spectacle de son existence, contribuait à diriger sa pensée vers ces hauteurs. Le peuple minuscule dont il recevait l'hospitalité est libre, religieux et méditatif. La liberté inspire ses lois et règle ses coutumes. Ses mœurs attestent, avec l'idée sérieuse qu'il se fait de la vie, le prix qu'il attache à la dignité humaine. Sa vie intérieure est active ; à côté du culte officiel, chacun raisonne ses croyances, et les élargit ou les restreint selon la force de sa raison et les besoins de sa conscience, dans un même désir d'arriver à la vérité et de vivre selon la justice. La vue continuelle de la mer, les légendes et les superstitions qu'elle fait naître chez ceux qui vivent sur elle et par elle, qui l'affrontent ou l'évitent, l'aiment ou la craignent, mais subissent l'obsession permanente de sa présence et tournent sans cesse l'oreille vers ses bruits, ont donné à la race normande, qui peuple Guernesey, le tour d'esprit rêveur et mystique de la Bretagne.

Victor Hugo et ses fils ont recueilli les croyances et les

idées de ces marins ; *les Travailleurs de la mer* en sont remplis. Dans ses promenades le long de la baie de l'Ancresse ou sur la falaise de Pleinmont, auprès des blocs druidiques qui jalonnent l'île, le poète entendait les voix qui résonnent la nuit dans la « maison visionnée » ; il sentait « l'horreur sacrée qui est dans ces pierres » et « le mystère des heures noires ». Ces « maisons visionnées » sont nombreuses dans l'île et Hauteville-House en était une. Cela n'avait pas empêché Victor Hugo de l'acquérir : il était attiré par ces mystères qui éloignent la plupart des hommes.

Y croyait-il ? Il ne s'expliquait pas là-dessus, mais il admettait une part d'inconnaissable et d'inexplicable dans la nature. Il était spirite. Une très curieuse lettre à madame Émile de Girardin le montre faisant tourner des tables et persuadé qu'il entendait leurs réponses. « Les tables nous disent des choses surprenantes... Tout un système quasi cosmogonique, par moi causé et à moitié écrit depuis vingt ans, a été confirmé par la table avec des élargissements magnifiques. Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil. »

Il voulait, cependant, établir une ligne de départ entre ces révélations et l'exercice personnel de son génie. Dans une note sur *le Lion d'Androclès*, de *la Légende des Siècles*, il déclare qu'il a entendu, phénomène renouvelé « du trépied antique », une table à trois pieds « dictant des vers par le frappement et des strophes sortant de l'ombre ». Mais il n'a pas voulu mêler à ses propres vers « un seul de ces vers venus du mystère ». Il ajoute : « Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. Les manifestations extérieures de l'Invisible sont un fait et les créations intérieures de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare les deux faits doit être maintenue dans l'intérêt de l'observation et de la science. »

Il faut accepter cette déclaration, mais le poète n'a pas « écarté jusqu'à l'influence » de ces « phénomènes » et de ces croyances.

Dans la pièce des *Contemplations* intitulée *les Mages* et datée de janvier 1856, en pleine période de spiritisme, — la lettre à madame de Girardin est du 4 janvier 1855 et la note

ajoutée au *Lion d'Androclès* du 28 février 1854, — il s'écriait :

Pourquoi donc faites-vous des prêtres,
Quand vous en avez parmi vous?

. . . .

Dieu de ses mains sacre des hommes
Dans les ténèbres des berceaux.

. . . .

Ces hommes, ce sont les poètes;
Ceux dont l'aile monte et descend;
Toutes les bouches inquiètes
Qu'ouvre le verbe frémissant;
Les Virgiles, les Isaïes;
Toutes les âmes envahies
Par les grandes brumes du sort;
Tous ceux en qui Dieu se concentre;
Tous les yeux où la lumière entre;
Tous les fronts d'où le rayon sort.

La religion poétique dont il déroule ensuite les dogmes et les pontificats est tout autre chose que la foi de Lamartine dans le rôle de la poésie, autre chose même que celle d'Alfred de Vigny dans l'autorité morale que le génie confère au poète ; c'est la synthèse de deux doctrines, celle de la science et de la raison, celle de la révélation et de la foi. Les noms qu'il cite, poètes ou prophètes, géomètres ou phycisiens, pour leur conférer un même titre de guides de l'humanité, montrent bien que, à ses yeux, le rôle était le même des deux parts. Il n'a donc pas tardé beaucoup à renverser la muraille qui, d'après lui, devait séparer les deux ordres de faits, le travail conscient de l'esprit humain et la révélation que des âmes choisies reçoivent des « phénomènes » mystérieux. Plus il ira, plus cette confusion des deux domaines deviendra l'exercice même de son génie. A la fin de sa carrière, avec *Religions et Religion*, avec *l'Ane*, il sera tout à fait apocalyptique. L'évolution commencée à Guernesey ira donc jusqu'au bout d'elle-même. Elle a souvent gâté sa pensée et sa forme ; plus souvent, elle lui a donné une beauté sombre, un tour visionnaire qui rappellent Milton et Dante. Sans lui, quels noms pourrions-nous opposer à ces noms?

VII

Au moment où j'achève de rédiger ces notes, prises à Guernesey, chez Victor Hugo, les journaux annoncent que le mobilier du château de Lamartine, à Saint-Point, est vendu aux enchères. Là aussi était un sanctuaire de la poésie française, d'autant plus sacré qu'un grand poète y avait été malheureux. Ce sanctuaire a été longtemps conservé et défendu par la nièce du poète : elle vivante, il restait ouvert. Ne pouvant le garder intact, les héritiers ont, du moins, sauvé la *cella*, le réduit où les dieux descendaient, la chambre et le cabinet de Lamartine. Victor Hugo avait eu ses épreuves comme son ami ; du moins, après avoir traversé, au début de l'exil, une période difficile, avait-il pu bientôt assurer la dignité de sa vie. En mourant, il laissait aux siens sa maison telle qu'il l'avait faite, pleine de lui, offrant sur tous les murs la trace de sa pensée et de sa main .

Il importe qu'elle demeure en cet état. Il importerait aussi que, dans l'avenir, si un jour Victor Hugo n'avait plus d'autres héritiers que son pays, la France fît à Guernesey ce que d'autres nations ont fait pour leurs grands écrivains, l'Angleterre pour Shakespeare, l'Allemagne pour Gœthe, l'Italie pour le Tasse. Nous n'avons pas encore pris cette habitude. Le culte des grands hommes commence à peine chez nous. Il faut que des particuliers, comme à Ferney pour Voltaire et à Combourg pour Chateaubriand, ou des villes, comme Rouen pour Corneille, la Ferté-Milon pour Racine, Château-Thierry pour La Fontaine, se chargent, trop longtemps après leur mort, de réunir péniblement leurs souvenirs et de restaurer leur maison, où souvent il ne reste plus rien d'eux, rien qu'ils aient vu et touché, pas même les murs. Dans un siècle d'ici, on déplorera que le château de Saint-Point ait été démeublé, et il sera bien tard pour retrouver quelques restes de ce qui est dispersé en ce moment. A mesure que la littérature, longtemps aristocratique dans notre pays, se rapprochera

du peuple plus instruit, le respect des demeures habitées par les grands écrivains deviendra une forme de la reconnaissance nationale. Ce ne sera pas du fétichisme, mais de la piété. L'homme marque son passage sur la terre par sa pensée et par son action matérielle. Il faut le prendre tel qu'il est, au complet, et l'honorer sous deux formes, puisque c'est la loi de la vie.

Si Victor Hugo doit rester le plus grand nom littéraire de notre siècle, sa maison, à ce seul titre, demeurerait sacrée. Mais elle a aussi ce caractère d'être un musée. Disposée par un grand poète, elle porte la marque d'un artiste original. Art et poésie s'y unissent non seulement pour se compléter, mais pour se démontrer mutuellement. Après l'avoir visitée, on connait et on comprend mieux le génie du poète : on voit, sur preuve matérielle, ses procédés de travail et de composition.

C'est déjà beaucoup, mais ce logis donne encore un autre enseignement, de portée plus générale. En aucun temps, la littérature et l'art n'ont plus réagi l'un sur l'autre qu'au début de notre siècle. Les poètes demandaient aux artistes des idées et des sentiments ; les artistes empruntaient des sujets aux poètes. En suivant la marche de la littérature romantique, on rencontre partout l'art sur le même chemin ; négliger l'un des deux, ce ne serait les comprendre tous deux qu'à moitié. Après Chateaubriand, dont l'action, si puissante, au début, laissa d'autres écrivains continuer l'impulsion commencée, c'est Victor Hugo qui prit la tête et poussa jusqu'au bout dans la voie ouverte. Il avait ce privilège de concevoir d'une manière plastique, de ne voir l'idée qu'à travers la forme, de ne traduire le sentiment que par l'image, d'agrandir l'image jusqu'au symbole : après *les Orientales*, il écrivait *Notre-Dame de Paris*. Par surcroît, il était assez artiste pour appliquer ses procédés littéraires à la sculpture et à l'architecture. La maison de Guernesey en reste la preuve. Voir Hauteville-House, c'est mieux comprendre non seulement Victor Hugo, mais le romantisme.

GUSTAVE LARROUMET

de l'Institut.

LA CRISE SOCIALE EN SICILE

Réunie depuis trente-trois ans au royaume d'Italie, la Sicile n'en reste pas moins un monde à part.

Pour les Siciliens, tout Italien, fût-il Calabrais, est un étranger. Beaucoup d'insulaires ne comprennent point la langue du Dante ; plus nombreux encore sont ceux qui n'ont jamais traversé le détroit, large seulement de trois kilomètres, qui s'étend entre Messine et les derniers contreforts de l'Aspromonte. Si petite que soit la distance, les bateaux qui la franchissent sont plus rares que ceux qui unissent Douvres à Calais : le voyageur qui arrive à Reggio vers la fin de l'après-midi doit attendre jusqu'au lendemain pour s'embarquer : il lui faut une demi-heure de trajet pour atteindre la rive opposée, alors qu'en d'autres régions, des tunnels longs de plusieurs lieues mettent en contact des pays que des obstacles insurmontables semblaient séparer pour toujours. Cette impression d'isolement se fait surtout sentir le soir, lorsque, de la plage étroite de Villa-San-Giovanni, on voit les immenses falaises escarpées de la Sicile se dresser toutes noires dans la demi-obscurité de la nuit. Pas un bruit sur cette grève silencieuse ; à peine distingue-t-on quelques lumières là où dort Messine, tandis que, surmontées de gros feux rouges, les masses sombres d'énormes steamers s'avancent rapidement vers les mers lointaines de l'Orient ou de l'Occident ; ils ne ralentissent point leur course, ils filent droit devant eux, fen-

dant majestueusement les vagues, sans dévier de leur chemin, comme si ces rivages qu'ils frôlent ne valaient point la peine qu'on s'y arrête et que cette terre, jadis si riche, ne comptât plus dans le monde commercial et industriel du XIX[e] siècle.

I

Les disciples de Karl Marx et de Lassalle avaient choisi l'Allemagne et la France pour être le principal théâtre de leur propagande. Aussi l'étonnement en Europe fut-il grand quand, en décembre dernier, on apprit que c'était les masses rurales de la Sicile entière qui se disposaient à passer les premières de la théorie pure à la violence des faits et donnaient l'exemple et le signal de la révolution sociale succédant au système des grèves partielles. Trois cent mille hommes étaient prêts à revendiquer, les armes à la main, contre le capital, les droits des travailleurs exploités, et, les *Fasci*, sorte de Trade's-Unions italiennes, s'organisaient de toutes parts pour assurer le triomphe prochain de la véritable égalité. Le mouvement, d'abord local, gagnait déjà la Calabre et les Pouilles; près de Bari, la foule exaspérée avait brûlé vif un fonctionnaire municipal; à Naples, les *fondaci* s'agitaient; à Rome, l'émeute gronda un soir au Transtevère; on disait que Xavier Merlino était débarqué à Gênes et qu'Amilcare Cipriani se cachait en Romagne; des bandes armées, enfin, parcouraient les montagnes de Massa et de Carrare. Bientôt cet essai de soulèvement était étouffé sur le continent et seuls, les Siciliens continuaient à opposer leurs poitrines aux balles de l'armée italienne. « Tuez-nous, nous mourons de faim », criaient-ils aux soldats envoyés pour rétablir l'ordre. Ils mouraient de faim, en effet, dans cette terre où, entre toutes les divinités, Cérès eut jadis le premier rang. Le « Grenier de Rome », le « Jardin des Hespérides », la « Perle de la Méditerranée », ne peut-elle donc plus nourrir aujourd'hui ses propres habitants?

Et cependant est-il une partie de l'Europe qui ait été plus favorisée du ciel? Ici, point de ces brumes épaisses qui pèsent en d'autres pays sur les villes et sur les campagnes; la neige

ne se montre que sur le sommet des monts les plus élevés, tandis que les plaines qu'ils dominent jouissent d'un éternel printemps. Partout les orangers ont à peine doré leurs fruits que déjà sous la poussée d'une sève nouvelle, de nouvelles fleurs s'épanouissent.

De Palerme à Messine la montagne s'écarte légèrement du littoral pour faire place à un perpétuel jardin où oranges, abricots, cerises, olives, citrons, nèfles du Japon mûrissent sans avoir à redouter quelqu'une de ces gelées tardives qui, ailleurs, détruisent, en une nuit, les récoltes de toute une contrée. De Messine à Catane, la végétation est plus luxuriante encore, et son verdoyant manteau recouvre le cuivre, le plomb, l'antimoine, l'arsenic, l'argent, les lapis-lazuli. Sur les flancs de l'Etna, les arbres prennent des proportions prodigieuses; le célèbre châtaignier des cent chevaliers a une circonférence de cinquante-sept mètres. Au sud de Catane, le blé se courbe sous le vent jusqu'aux limites de l'horizon; fréquemment aussi sur d'immenses étendues qui seraient fertiles ne croissent que des palmiers et des plantes sauvages. Dans les provinces de Syracuse, de Marsala, d'Alcamo, de Zucco, les vignerons recueillent des vins qui furent fameux dès l'antiquité la plus reculée : enfin par des routes bordées de haies impénétrables de cactus, d'aloès, de géraniums, de rosiers toujours en fleurs, nous atteignons Palerme l'Heureuse, enfouie dans les bosquets de la Conca d'Oro.

Si l'on pénètre dans l'intérieur de l'île, on ne sait plus ce qu'il faut le plus admirer de la fertilité du sol, ou de la richesse du sous-sol. Là sont d'inépuisables mines de soufre; là était le centre de l'entrepôt où Rome puisait à pleines mains le grain qui la nourrissait: n'est-ce pas aux portes de Castro Giovanni, l'antique Enna, que s'élèvent encore aujourd'hui les ruines du temple colossal dont le toit abritait cette statue de Cérès, si artistement sculptée, dit Cicéron, qu'elle ne semblait point sortie de la main de l'homme. Le papyrus d'Égypte, enfin, ombrage de ses longs et élégants roseaux les berges de l'Anapo et la canne à sucre pousse dans les environs d'Azola.

Placée au milieu même de la Méditerranée dans une position exceptionnelle, la Sicile possède d'autres avantages encore. Le port de Messine est protégé par des digues naturelles, plus

sûres et plus solides que si elles étaient l'œuvre des ingénieurs. A l'Occident, c'est le port de Trapani, non moins heureux; au midi, c'est le port de Marsala, l'antique Lylibée, d'où partirent les flottes qui détruisirent Carthage; c'est enfin le double port naturel de Syracuse dont les eaux portèrent les navires qui vainquirent Athènes et qui débarquèrent tant de marchandises précieuses sur les quais de marbre de l'illustre colonie corinthienne. La mer même qui baigne ces côtes n'est pas moins privilégiée. Dans le détroit de Messine pullulent les fameux espadons et sur tout le littoral des milliers de thons viennent se jeter d'eux-mêmes pendant l'été dans des filets que les pêcheurs n'ont qu'à tendre. Le corail rouge étend ses fins rameaux dans les eaux de Sciacca et des îles Égades, et le sel se ramasse dans les salines de Trapani et les mines de Canicatti.

Comme si tant de dons ne suffisaient pas, la nature et les générations passées ont accumulé en Sicile les paysages merveilleux et les monuments splendides. Chaque année une foule de touristes ou d'artistes les visitent, semant aux quatre coins de l'île une partie de leurs revenus. On les rencontre à Palerme, admirant les gracieuses ogives normano-orientales de la chapelle Palatine; à Montréale, en extase devant le Christ aux grands yeux byzantins, debout sur la mosaïque d'or; aux ruines de Segeste et de Selinunte et aussi à Girgenti, devant les temples grecs de la Concorde, de Junon, d'Hercule, dont les frontons et les colonnes doriques s'empourprent au soleil couchant; à Syracuse, à Messine, à Catane, à Taormina, sur les gradins du théâtre antique qui a pour fond de décor la masse sombre de l'Etna surgissant lentement du milieu des jardins jusqu'à ces hauteurs dénudées où les plantes ne respirent plus et qui resplendissent sous la blancheur de la neige.

II

Telle est la Sicile; quels sont les Siciliens? — Par les rues de Palerme, de Messine, de Catane, se traînent de pauvres femmes, la tête recouverte d'un châle usé; la figure amaigrie

par les privations et la souffrance n'a plus d'autre signe de vie que l'éclat fiévreux de deux yeux noirs, enfoncés dans des orbites démesurément creusées et cernées : parfois l'une d'elles s'affaisse subitement; elle est morte de faim. Dans les villes de moindre importance? A Misilmeri, à Trapani, à Corleone, vous apercevez une foule innombrable de misérables sans chaussures, à peine vêtus de vieux haillons, qui se pressent aux portes du tribunal militaire, anxieux d'entendre la sentence que les juges vont prononcer; tout à coup, femmes et enfants fondent en larmes et s'écrient : « Qu'allons-nous devenir maintenant que nos maris, nos pères sont en prison? qui gagnera les quelques sous dont nous subsistions! C'est fini de nous, c'est fini! » Dans la gare, où vous attendez le train, ce ne sont que conversations désespérées. La présence des gendarmes, chargés de maintenir dans l'obéissance ces paysans et ces ouvriers exaspérés par la misère, ne les empêche pas de se confier les uns aux autres qu'il n'y a plus moyen de vivre en Sicile, qu'il n'y a plus de travail, que le pain est trop cher, que le seul espoir de salut est de fuir bien loin de la patrie, loin des tyranneaux de village, loin de la police et de la faim qui les tue. « Il n'y a plus d'existence possible chez nous, prétendent-ils, que pour un fonctionnaire. »

Interrogez les passagers que le paquebot emporte vers Gênes et Marseille, ils vous diront qu'ils s'en vont à Turin, à Milan, à Lyon, à Paris chercher une place, car ici ils n'en trouveront pas. A Lercara, au cœur même des exploitations minières, les patrons vous diront qu'ils hésitent à laisser ouvertes les usines, et les ouvriers, qu'en janvier dernier, beaucoup d'entre eux ont préféré succomber sous les balles de la troupe plutôt que de continuer cette vie-là. Dans une auberge de Santo Stefano de Camastra où vous passez la nuit, l'hôtelier vous racontera que l'on n'en peut plus, que les jeunes gens émigrent en Amérique, que les principales familles du pays sont ruinées, que la Sicile est une terre maudite, que malgré son grand âge il s'apprête lui aussi à partir pour Tunis ou pour Buenos-Ayres. Le propriétaire de mines vous a dit qu'il ne vendait point son soufre : le propriétaire de vignes vous dira qu'il jette au ruisseau le vin de l'année passée pour recueillir le jus de la nouvelle vendange; les cultivateurs d'oranges et de citrons se

lamenteront du prix dérisoire qu'on leur offre de leurs produits, les aubergistes, que les étrangers ne soient point venus cette année par peur d'une révolution ; de vieux Garibaldiens enfin vous chuchoteront tout bas à l'oreille que s'ils avaient prévu les suites de l'unité, ils n'auraient point risqué leur vie et perdu leur jeunesse pour renverser la dynastie des Bourbons.

Quelle est donc la maladie secrète qui ronge cette malheureuse Sicile ? Tant de dons ne sont-ils qu'une trompeuse apparence, et vaut-il mieux habiter sous les brouillards de la Tamise, dans les marais de la Hollande, dans les glaces de la Norvège, au pays noir de Namur et de Charleroi ?

Si vous demandez aux Siciliens la cause de leurs maux, presque tous accuseront le Gouvernement. Les uns, à demi honteux de leur confidence, vous murmureront qu'ils regrettent les temps heureux de Ferdinand II ; d'autres, plus nombreux et d'allure plus entreprenante, appellent de leurs vœux la révolution sociale, et le grand jour où les latifondi seront partagés en parts égales, où il n'y aura plus ni riches ni pauvres, où toutes ces forêts, tous ces champs, tous ces jardins seront à eux tous, les travailleurs, et ils ne doutent pas que la force aidant, le triomphe instantané de la parfaite justice et de la parfaite égalité les délivrera d'un coup des propriétaires et des usuriers, des *gabellotti* et des impôts, de la conscription et des gendarmes. Tous les hommes alors seront vraiment des frères.

Quel crime a donc commis cette monarchie qu'ils accusent ? N'est-ce point cette même monarchie qui était, il y a trente ans, acclamée dans un délire d'enthousiasme ? N'a-t-elle point tenu ses promesses d'alors, donné la liberté, réalisé l'Unité ? N'a-t-elle point tracé des routes pour ouvrir au commerce et à l'industrie de nouveaux débouchés, créé des chemins de fer pour unir les principales cités, développé l'instruction, fondé des écoles, et diminué le nombre des latifondi en confisquant les biens ecclésiastiques ? n'a-t-elle point enfin essayé d'imiter de tous points les formes extérieures des gouvernements prospères ?

Elle a fait tout cela : mais eût-elle fait davantage, il ne suffit pas pour développer la prospérité d'un pays, d'y importer

une constitution sous laquelle d'autres États prospèrent. La richesse d'un peuple n'est pas dans la forme que revêt sa vie publique, mais dans l'activité de sa vie privée. Là où il y a effort chez les citoyens, le reste va de soi; ils peuvent même alors supporter un gouvernement coûteux; c'est un luxe inutile, mais, ils sont en mesure d'y subvenir. C'étaient donc moins de grandes réformes constitutionnelles qu'il fallait, que des mesures propres à stimuler l'initiative des Siciliens. Partout où il y a des hommes, il y a une source d'énergie latente qui n'attend qu'un milieu propice pour se développer; or en Sicile cette énergie existe autant qu'ailleurs : pour s'en convaincre, on n'a qu'à regarder à l'œuvre ouvriers des mines et des champs, car leur vie n'a rien qui ressemble à celle des lazzaroni.

Descendons dans une solfatare. Parmi les hommes et les enfants demi-nus qui s'agitent au fond de ces corridors étroits et dangereux, on distingue deux classes d'ouvriers bien distincts, les *picconieri* et les *carusi*. Les *picconieri* abattent les blocs de minerai pour creuser de nouvelles galeries. Les *carusi* transportent hors de la mine le minerai détaché. Les carusi sont des enfants ou de tout jeunes hommes et ces malheureux appartiennent en quelque sorte aux picconieri qui les achètent. Voici comment s'opère le contrat. Le picconière qui a besoin d'un caruso paie cent ou cent cinquante francs aux parents de l'enfant qui, à partir de ce jour, tombe en son pouvoir. Pour recouvrer sa liberté, il faudra que le caruso rende la somme versée, condition pour ainsi dire impossible : car les cent cinquante francs sont passés aux mains de l'usurier ou ont servi à éteindre quelque dette criarde. Le caruso ne peut donc compter que sur ses économies pour amasser sa rançon et pour cela il faudra de longues années, car son salaire est de soixante-dix centimes par jour environ. Toute la journée sous terre il monte et descend des escaliers bas, étroits, obscurs et glissants, les épaules courbées sous une charge de trente à cinquante kilos. Il respire une atmosphère empestée où les vapeurs sulfureuses se mêlent aux émanations fécales. Bien souvent à force de respirer un air rempli des œufs d'helminthes, ils meurent d'une lente anémie, « la chlorose

d'Égypte », causée par les ravages de ces animalcules qui pénètrent dans l'organisme et s'appliquent aux parois des intestins à travers lesquels ils sucent le sang du patient[1]. Par l'effet du poids énorme que supporte l'épine dorsale à la hauteur du cou, nombre de ces enfants ne tardent pas à devenir bossus. De temps à autre ils mangent à la hâte un morceau de pain en redescendant au fond de la mine, puis ils recommencent leur ascension sans perdre une minute : le picconière est là pour raviver leur énergie.

Le picconière qui a commencé, lui aussi, par le métier de caruso ne mène guère une existence plus oisive; car il est payé à la tâche. Ah ! c'est tout autre chose que le *far niente*, poètes épris de l'Italie, que cette vie des mineurs de Sicile !

Elle est pourtant enviable à côté de celle des paysans. Très peu parmi ceux-ci sont propriétaires. Ils labourent des champs que leur sous-louent des gabellotti qui les tiennent eux-mêmes en loyer du propriétaire. Ce dernier, en effet, ayant des territoires trop vastes pour les bras d'un paysan, les donne pour une somme à un gabellotto qui se charge, lui, de s'entendre avec des agriculteurs. De la sorte, le propriétaire est tranquille; il habite à Palerme où, tout en se privant, son train de maison a les apparences de l'aisance et même de la richesse. Les gabellotti restent aux prises avec les paysans et l'on imagine ce que peuvent être leurs rapports. Si l'on en croit M. Sydney Sonnino, le paysan doit souvent, au moment de la signature du bail, promettre au gabellotto qu'il n'aura recours à aucun autre prêteur que lui pour obtenir des secours : le gabellotto s'assure ainsi, outre le prix de la location, les gains d'une usure de 25 à 50 pour cent. Les paysans manquent de tout; leurs animaux couchent avec eux dans la même pièce. Leurs chaumières ont pour tout mobilier un grabat, sorte de lit formé de planches montées sur quatre pieux et recouvertes d'un matelas. Quelques-uns ont parfois une distance de six, huit, dix kilomètres à parcourir chaque matin pour rejoindre leur charrue, et leur gain quotidien n'atteint pas cinquante centimes.

1. *Mineur des soufrières*, par le professeur Santangelo Spoto.

Mais le sort des pasteurs est pire encore. Habillés de peaux de mouton, ils vivent loin de tout village, exposés pendant l'été aux terribles ardeurs du soleil sur ces coteaux que pas un arbre n'ombrage; leur paye varie entre soixante-quinze et deux cents francs à l'année[1]. Ils se nourrissent d'herbes cuites, ou de racines, de lait et de fromage, ne mangent jamais de macaroni, et ne goûtent de la viande que si par hasard un des animaux qui leur sont confiés vient à crever.

Derrière les pasteurs, plus bas encore dans la misère, s'avance la grande masse des journaliers qui fournissent un travail de seize heures[2] pour soixante-quinze centimes. Encore ces journaliers chôment-ils deux cents jours par an. C'est avec ce salaire dérisoire, auquel on peut ajouter les quelques centimes que ramasse la femme, que s'entretient une famille généralement très nombreuse. Aussi avec quelle tendresse, la femme du contadino soigne et élève le petit porc « qui dort sous son lit, qu'elle flatte de ses propres mains et qu'elle caresse de préférence à ses propres enfants[3] ». Dans la plupart des villages, les paysans sont maintenant privés de cette maigre satisfaction, car des arrêtés municipaux ont interdit, au nom de l'hygiène et de la décence, de laisser vaguer ces animaux dans les rues. La seule ressource qui reste à ces infortunés, est de vendre leurs enfants à quelque picconière pour une centaine de francs; nous voilà ainsi revenus dans les solfatares après cette courte promenade dans la belle campagne sicilienne. Nous voilà loin des bosquets d'oranger, des temples d'Agrigente, des somptueux hôtels cosmopolites où les amateurs de voyages circulaires aiment à séjourner l'hiver. Nous devons du moins conclure que la cause de la crise sociale sicilienne n'est ni dans la pauvreté du sol, ni dans la paresse des habitants. Le Sicilien est sobre et laborieux au delà de toute limite; et la concurrence qu'il fait en France, en Amérique, en Australie aux ouvriers indigènes montre assez qu'il sait travailler sans être très exigeant[4].

1. N. Colajanni, *In Sicilia*, p. 66.

2. Colajanni, 68, *ibid.*

3. — 69, *ibid.*

4. « Celui qui a étudié les autres régions de la péninsule et de la Sardaigne, est obligé de reconnaître qu'en maintes autres provinces de l'heureux royaume d'Italie, la situation est pire qu'en Sicile, si impossible que cela puisse paraître. » — P. 75, Colajanni.

Mineurs et paysans n'habitent ni des villages ni la campagne; ils sont agglomérés par dix, quinze, vingt mille, comme à Lercara, à Canicatti, à Santo Stefano, à Santa Agata, à Carini, à Monreale, à Piana dei Greci. Dans ces petites villes le voyageur trouve difficilement une hôtellerie pour manger ou dormir. Il finit généralement par obtenir un lit dans une sorte de dortoir où le soir cinq ou six autres personnes occuperont les lits voisins. Pour repas on lui servira une laitue, une orange, des fèves de marais crues et du saucisson: encore ce frugal festin excitera-t-il l'envie des spectateurs. L'anecdote suivante rapportée par M. Schneegans, consul d'Allemagne à Messine, donnera une idée de ce que sont ces villes. S'étant arrêté un soir à Noto « pays assez grand avec une garnison considérable et une Cour d'appel », on le conduit avec sa femme dans le premier hôtel. « Où est la salle à manger? demande-t-il. — La salle à manger? lui répond l'hôtelier tout surpris... mais c'est ici, là, partout où ça plaira à Votre Excellence. » Ici, là, indiquait les corridors, les remises, les écuries, en somme tout ce que l'Excellence pouvait imaginer. M. Schneegans choisit sa chambre, où il y avait quatre lits: mais quel n'est pas son étonnement quand un robuste Sicilien entre sans autre préambule qu'un « Scusi, Signore » se déshabille et se met au lit? Un autre entre bientôt et l'imite. Le consul et sa femme vont demander à l'aubergiste de vouloir bien faire sortir ces intrus. « Les faire sortir? et pourquoi? Votre Excellence a loué la chambre, mais elle n'a pas loué les quatre lits. Et que veut donc votre Excellence? Ces deux hommes ne sont pas des brigands et ils resteront tout au plus ici jusqu'à une heure du matin. » L'Excellence se réfugia avec sa femme dans une écurie inoccupée. A Noto, on cite encore aujourd'hui cette anecdote comme un exemple de manie incompréhensible.

La pauvreté amène avec elle une ignorance dangereuse. On croit aux sorciers, aux magiciennes, aux songes. Quand j'entrai à l'auberge de Santo Stefano, l'aubergiste était au désespoir. Il avait rêvé qu'un enfant de chœur achetait trois poules. Il m'expliqua que dans le langage des songes enfant de chœur correspond au numéro 57, poule au numéro 22; en ajoutant à 57 et à 22 le nombre de poules achetées, 3, cela

formait un terne qui devait infailliblement sortir au tirage de la Loterie Royale le lendemain à Palerme. Mais il était arrivé trop tard chez l'employé de la loterie; le bureau était fermé, il venait de manquer la fortune. En septembre dernier, le choléra éclata à Piana dei Greci. Le bruit se répandit vite que le Conseil municipal, d'accord avec certains médecins, avait produit l'épidémie. La population commença par murmurer, donnant à entendre à l'administration qu'elle eût à cesser au plus vite cette plaisanterie de mauvais goût. Malgré ces menaces le choléra n'en continua pas moins: les paysans exaspérés envahirent l'hôtel de ville, brisant et saccageant tout, jetant les meubles par les fenêtres, brûlant les tentures et les chaises. Je demandai au jeune homme qui me racontait l'aventure ce qu'il en pensait. Il me répondit sérieusement que, quant à lui, il ne croyait pas que ce fussent les conseillers municipaux qui avaient répandu le choléra!

III

Laissons-là ces pays de pauvreté, d'ignorance et de superstition, allons à la recherche de la classe supérieure. Cette classe réside à Catane, à Messine, à Girgenti, à Syracuse, à Trapani; mais c'est Palerme surtout qui est pour elle le grand centre d'attraction. Réfugiée au fond de ses immenses et antiques palais, elle ressent elle aussi le contre-coup de la crise.

Il faut toutefois excepter les fonctionnaires, ceux-ci ne souffrent pas, chaque trimestre ils touchent leur traitement régulièrement, et du moment que les baïonnettes sont là pour protéger l'ordre contre l'armée du désordre, ils s'inquiètent assez peu de l'état économique du royaume. Pour eux, les Siciliens sont des demi-sauvages qu'il convient de mener à coups de trique, et la Sicile est un lieu d'exil d'où tous leurs efforts tendent à s'échapper[1]. Leur principale préoccupation est non

1. « De 1886 à 1893, la province de Caltanisetta a eu une dizaine de préfets et de gouverneurs », p. 101 Colajanni. — « Si vous voulez faire une statistique des préfets et sous-préfets qui sont passés en Sicile depuis dix ou quinze ans, vous vous

de travailler, mais d'intriguer et de se ménager des protections puissantes pour rentrer au plus vite sur le continent. Les représentants de la nouvelle Rome ne tiennent pas plus au pays que les Verrès de la Rome antique; ils sont plus nombreux et la province est plus appauvrie: aussi les profits sont-ils plus modestes; ils sont du moins plus facilement perçus et assurés pour une plus longue période. Ces gardiens de la loi ont une action plutôt perturbatrice qu'utile; mais ce n'est là dans la crise qu'un élément extrinsèque; ils peuvent l'envenimer, mais ils ne l'ont pas créée; ces petits proconsuls n'appartiennent pas à la société sicilienne, et leur action n'est pas à la racine du mal. Quels que soient leur nombre et leur importance, il suffit de signaler leur présence et de passer.

Nous voici donc en face des propriétaires, des patrons; jusqu'à présent nous n'avons connu que les mineurs, les paysans, les pasteurs, les journaliers, et enfin les détestés gabellotti.

Nous négligerons ceux qui se sont enfuis trop loin: nous ne les suivrons pas à Naples, à Rome, à Milan, à Paris, à Chantilly, à Madrid, à Séville. Nous laisserons le marquis di Rudini aux occupations absorbantes du parlementarisme, nous laisserons le duc d'Aumale vivre en la compagnie des Condé[1], nous laisserons le duc de Ferrandina, le duc de Monteleone, le prince de Belmonte mener la vie seigneuriale loin de leurs terres maudites.

Nous ne nous étonnerons pas non plus de n'avoir jamais vu en Sicile la princesse de Carini, bien qu'elle y possède des *latifondi* et des *feodi* et qu'elle possède une ville entière peuplée de trois mille habitants. Nous irons simplement à Palerme, à la Via della Libertà ou au Foro Italico. De luxueux équipages, des pur sang agiles, des élégantes toilettes donnent l'illusion

apercevrez que nous n'exagérons point en disant que c'est un véritable mouvement perpétuel, et si vous voulez rechercher une par une les causes de ces changements, vous trouverez que cinquante fois sur cent, c'est rien moins que l'intérêt public qui les a occasionnés... Les fonctionnaires qu'on envoie ici sont ou des gens que l'on désire punir ou des débutants qui font leurs premières armes; ils expérimentent leurs talents *in corpore vili* ». *Journal de Sicile*, organe ministériel, 18 janvier 1893.

1. Il faut, toutefois, reconnaître que les administrateurs du duc d'Aumale ont transformé le territoire de Zucco en un des vignobles les mieux cultivés de l'Italie.

de la richesse; pour beaucoup ce faste extérieur ne se maintient qu'à force de privations secrètes; plus d'un palais a des meubles usés, plus d'une propriété est grevée de lourdes hypothèques, plus d'une table se ressent de cette nécessité de restreindre les dépenses.

Le travail serait un moyen de relever une fortune chancelante: quelques améliorations changeraient en fonds productifs des latifondi incultes, l'introduction de machines perfectionnées augmenterait le rendement des mines de soufre. Mais que parlez-vous de travail à des gens qui estiment que travailler c'est déchoir? d'améliorations champêtres à des gens qui estiment que seuls des manants peuvent s'occuper d'agriculture, et qui ne prennent même pas la peine de louer directement leurs fiefs à ceux qui les cultivent? Que parlez-vous de machines perfectionnées à des gens qui font monter à dos d'homme le minerai des entrailles profondes de la terre comme au jour où les couches de soufre, encore tout nouvellement découvertes, n'étaient qu'à trois ou quatre mètres au-dessous du sol. Les appareils employés pour traiter le minerai laissent perdre jusqu'à 66 p. 100[1] de soufre: la campagne est cultivée avec l'antique charrue romaine[2] qui ne pénètre qu'à cinq ou dix centimètres au plus; le vin se fabrique comme au temps d'Ulysse et de Polyphème et ce n'est qu'une fois débarqué à Cette qu'il subit les préparations qui le transforment en bordeaux. Les soies grèges sont envoyées à l'étranger et personne n'aurait pensé à fonder des filatures de soie si des Anglais et des Allemands ne s'étaient établis à Messine[3]. Quoi d'étonnant dès lors que Palerme, qui est d'un tiers plus peuplée que Gênes, ait un mouvement de port deux fois moins actif? que les pyrites américains l'emportent sur les marchés européens, et que la Sicile exporte avec peine le sel gemme, ou le sel marin, bien qu'à lui seul le sel gemme y soit en quantité suffisante pour les besoins du monde entier? Plus d'une solfatare est si riche en soufre que le mineur en appro-

1. Santangelo Spoto, p. 336.

2. Schneegans, *La Sicile*, p. 267 et 112.

3. « Les Anglais et les Allemands introduisirent ici l'art de la soie, amassant de grosses fortunes, et fournissant un travail et un gagne-pain honnête au pauvre peuple ». *Ibid.* 29.

chant sa lampe met le feu aux parois des galeries. Les champs sont fertiles, mais faute d'irrigation les eaux malsaines s'accumulent dans les bas-fonds et répandent les fièvres dans les vallées ; les forêts ont été détruites et les fleuves ne sont plus que des torrents intermittents, à sec pendant l'été, et qui, gonflés tout à coup par une pluie subite, ravagent tout sur leur passage. Souvent bêtes et gens sont bousculés par le flot qui se précipite à l'improviste : car c'est le lit desséché des fleuves qui sert de chemin ; « de très importantes mines ne communiquent avec la mer que par des sentiers de mulets, et les indigènes s'opposent à ce que l'on construise des routes de peur que l'industrie des âniers n'en soit compromise[1]. »

La raison principale de la crise sicilienne nous apparaît maintenant dans son plein jour. A quoi bon habiter un paradis terrestre, à quoi sert même d'être laborieux, sobre, si l'esprit d'initiative n'a point formé une classe dirigeante, une véritable aristocratie qui par son exemple, son instruction, ses capitaux, son intelligence des affaires, sache conduire dans la lutte du travail l'armée des travailleurs du pays, au lieu de les laisser écraser par la concurrence de races mieux douées et plus énergiques.

Avant que les découvertes modernes eussent rapproché les divers États de l'univers, la Sicile restait à l'écart dans une douce médiocrité. La vapeur, l'électricité, n'avaient point encore secoué son indolence. Mais cet isolement ne pouvait durer. La civilisation s'avançait avec son cortège puissant de machines, de locomotives, de transatlantiques, de télégraphes, de téléphones ; c'était le progrès industriel auquel nulle civilisation ne résiste : il fallait, pour vivre, s'adapter aux conditions nouvelles de la vie : les Siciliens n'ont point su ou pu le faire ; et le Progrès, qui emploie les mêmes machines pour créer et pour détruire, n'a point respecté ces attardés du passé. Ils se sont figuré un moment en 1860 qu'ils avaient captivé le redoutable conquérant ; ils ont renversé leur gouvernement décrépit, pour le remplacer par un autre d'allure plus jeune ; mais ce n'était qu'un mauvais pastiche auquel le Progrès ne s'est point trompé. « Cette supercherie ne vous servira de rien.

1. E. Reclus, p. 550. (Italie, *Géographie universelle.*)

leur a-t-il dit : elle précipitera votre ruine. Les chemins de fer, qui répandent la vie sur mon passage, ne seront ici qu'un germe de mort. Les tissus que vos femmes filent au village ne supporteront pas le voisinage de ceux dont les fabriques d'outre-mer vous inonderont. Vous confectionniez lentement des chapeaux en poils de chèvre et vous ne les vendrez plus; car j'en apporterai qui seront plus beaux et coûteront moins; et ainsi pour tous vos produits. Vous avez voulu m'attirer par de faux dehors; je n'ai point été dupe; il fallait ou vous apprêter à me recevoir, ou continuer à m'écarter de votre route. Malheur à ceux qui m'appellent imprudemment, sans être capables de me servir. A la lumière de mon flambeau, vous avez pensé qu'une nouvelle jeunesse reverdirait pour vous, vous avez prononcé trop tôt le mot de Risorgimento, *Résurrection*! vos efforts pour vous rapprocher de moi sont vains, c'était avant que je vous visite qu'il fallait vous préparer; aujourd'hui chaque pas que vous faites vous éloigne de moi. Il n'y aurait pour vous d'autre salut qu'un retour en arrière, mais ce retour en arrière est une chimère; une fois attaché à ma suite il faut marcher, marcher toujours, car je ne sais pas ralentir, même à travers les précipices : et vous, vous meurtrissez aux aspérités de la route et à chaque étape vous déchirez quelque lambeau de votre chair. Hier c'était le phylloxéra, c'était la rupture d'un traité de commerce; aujourd'hui c'est la maladie des citrons, c'est la crise des soufres; demain ce sera quelque autre fléau imprévu. Vos compagnons de route surmontent ces embarras parce qu'ils sont forts; les difficultés excitent leur courage; ils savent, quand la descente est trop périlleuse, par quel sentier on la tourne, quand la montée est trop rude, par quels efforts on la surmonte, tandis que vous, ballottés, essoufflés, découragés, vous sentez que décidément il eût mieux valu ne pas entreprendre sans être mieux armés un voyage si redoutable. Mais il est trop tard, je ramasse sur mon passage de nouveaux peuples, de nouvelles générations qui écraseront sans pitié les éclopés qui leur barrent le chemin. »

Et les Siciliens répondirent : Que nous importe la civilisation moderne, que nous importe le Progrès : nous avons découvert un remède à nos infortunes, un sauveur nous est né qui va prêchant le véritable Évangile. Vive De Felice. Vive le Socialisme!

IV

On devine les causes du succès éclatant des doctrines socialistes dans cette Sicile, sans usine, sans fabrique, habitée par une catégorie de travailleurs qui avait été jusqu'ici réfractaire à cette maladie sociale. Jusqu'à ce jour, ce n'est pas vers les campagnes et les sociétés primitives, mais vers les villes et les sociétés compliquées, que les agitateurs avaient tourné leurs regards ; ce n'était point dans l'air des champs, mais dans l'atmosphère des cabarets qu'ils prêchaient leur évangile de haine ; et encore n'était-ce qu'après de longs efforts que quelque succès partiel récompensait leurs fatigues. Ici, les Fasci s'organisent en 1891 ; en 1892 trois cent mille hommes sont prêts à marcher; en 1893, la révolution éclate. C'est qu'ici la crise économique n'est qu'une conséquence de la mauvaise organisation sociale. Si les blés, si les oranges, si les vins, si les soufres ne se vendent point, la manière dont la campagne est cultivée et dont les mines sont exploitées justifie pleinement la défaveur qui frappe les produits ; que l'on n'invoque pas les mauvais temps, les sécheresses, les pluies, le phylloxéra, la surproduction pour expliquer cette misère; d'autres ont aussi vu le phylloxéra ravager les vignes, les tempêtes ruiner les moissons, les sécheresses dessécher les épis. Le véritable mal, c'est le défaut d'initiative, c'est le manque de patrons éclairés, et la foule l'a instinctivement compris lorsqu'elle a voulu changer l'ordre de choses établi. Le malheur est qu'on ne renouvelle pas brusquement la société en la détruisant. L'évolution historique de la Sicile fera maintenant comprendre comment s'est formée la classe dominante.

Deux époques ont été particulièrement glorieuses pour la Sicile; l'une dans l'antiquité, l'autre dans les temps modernes. La première est celle de la domination grecque; la seconde est celle de la domination normande. La prospérité de ces deux périodes n'est pas attestée seulement par les historiens,

mais encore par les monuments de Girgenti et de Montreale, de Selinunte et de Palerme, de Segeste et de Cefalu; ces glorieux vestiges du passé ont résisté aux hommes, au temps, aux tremblements de terre. Il y a encore des Siciliens qui vous parlent du gouvernement de Roger comme du seul qui convint à la Sicile: tant les chefs normands ont enfoncé une empreinte ineffaçable dans l'esprit de ces peuples[1].

Bien différentes furent la prospérité grecque et la prospérité normande: la première fut commerciale, la seconde agricole. Les Grecs se fixèrent sur les rivages; les Normands n'hésitèrent point à pénétrer dans l'intérieur, suivant en cela l'un et l'autre les instincts de leur race. Tandis que les ruines des abbayes et des manoirs normands couronnent encore les hauteurs de Paterno, d'Aderno, de Maniace, de Caltanisetta, de Calascibetta, les principales villes grecques se baignaient dans les flots ioniens ou méditerranéens, comme Catane et Syracuse. Voisine de la Grèce, située au milieu de l'univers alors connu, à proximité de Carthage et de Rome qui se fondait, à égale distance des colonnes d'Hercule et des riches entrepôts de Tyr et de Sidon, la Sicile occupait une position unique, et devait attirer l'attention des commerçants les plus entreprenants et des marins les plus hardis de l'antiquité historique. — Au temps de Roger le centre de la civilisation s'était déplacé; la Sicile n'était plus que sur la limite du monde civilisé; son grand rôle commercial était terminé, et il était trop tôt pour que l'industrie y prît un grand essor; seule l'agriculture fournissait les éléments d'une nouvelle ère de grandeur. Si dissemblables sur tant de points, Grecs et Normands eurent cependant ce caractère de commun qu'ils ne s'assimilèrent point les populations indigènes. Ils furent une classe supérieure, qui ne se fondit point avec les Sicules; ils se contentèrent de les gouverner, et de les exploiter.

Comme les Grecs de l'Hellade, les Grecs de Syracuse, de Segeste, de Selinunte et d'Acragas finirent dans les dissens-

1. On rencontre des hommes de la bourgeoisie qui viennent vous vanter le vieux chef des Normands, ils l'appellent le comte Roger, ils parlent de lui avec enthousiasme comme du seul prince qui comprit le caractère sicilien, comme le seul prince qui sut donner à la Sicile la constitution qui lui convenait. — Schneegans, p. 109.

sions intestines. Ils appelèrent à leur secours tantôt les Athéniens, tantôt les Carthaginois, tantôt les Romains, jusqu'au moment où tous furent absorbés par Rome. Réduite au rôle secondaire de province, la Sicile ne tarda point à devenir la proie des Proconsuls qui ne la ménagèrent point. Puis l'Empire s'effondra. Mais la race sicilienne n'était point de celles qui surent secouer le joug de Byzance et préparer dans l'ombre la renaissance de l'Europe occidentale. L'Empire disloqué eut assez de force pour reconquérir la Sicile ; les Sarrazins, à leur tour, dominèrent ces populations décidément incapables de se conduire elles-mêmes ; enfin en 1070, un fils de Tancrède de Hauteville, le comte Roger, profitant des rivalités qui déchiraient le pays, s'empara de Palerme, et en compagnie d'aventuriers normands et lombards y établit un gouvernement solide et respecté ; la Sicile lassée se reposa durant plus d'un siècle de paix, de prospérité et de gloire.

Désormais la justice régna, les routes devinrent aussi sûres que celles où Rollon retrouvait les bracelets d'or suspendus aux arbres des forêts ; les habitants descendirent des villages fortifiés pour cultiver les champs incultes ; les immenses étendues désertes se peuplèrent ; la loi protégea les paysans, défendit la propriété, proclama la liberté de conscience ; les Musulmans purent pratiquer ouvertement le culte de Mahomet sous la protection de maîtres qui se vantaient d'être les fils soumis de l'Église et les dévoués protecteurs du Saint-Siège. La marine sicilienne fut créée ; car jusqu'alors cette terre maritime, s'il en fut, n'avait point eu de marine. Les châteaux, les palais et les cathédrales surgirent de toute part et un nouveau style architectural sut unir aux élans mystiques du style gothique la grâce du style arabe et la gravité du style byzantin. La nudité blanche et triste des ogives s'harmonisa avec les exigences de ce climat méridional ; les manoirs retentirent des chants des Trouvères comme quinze siècles en arrière, les théâtres de Syracuse de la voix d'Eschyle et de Pindare ; il y eut de nouveaux Empédocle et d'autres Archimède. L'esprit nouveau avait battu le vieil esprit romain, dur, théorique, autoritaire, centralisateur.

Mais ces hommes du nord n'étaient point débarqués en nombre suffisant pour imprimer à la Sicile et aux Siciliens

cette empreinte définitive qu'ils imprimèrent à d'autres lieux et à d'autres races : ils n'infusèrent donc point un sang nouveau dans les veines siciliennes ; ils se superposèrent à la race soumise et ce fut tout.

Après quelques générations le sang normand s'était abâtardi sous les néfastes influences du milieu. La dynastie royale s'éteignit dans la famille des Hohenstaufen ; et les descendants des braves compagnons de Roger furent absorbés par les familles espagnoles. Sous Charles d'Anjou et ses intendants provençaux, l'esprit nouveau est blessé à mort. Le vieil esprit latin reprend sa revanche avec les Aragonais, les Castillans, les Impériaux, les Bourbons enfin. Les armées de la Révolution française n'atteignirent point jusqu'à Palerme, où Ferdinand III de Bourbon se réfugia pendant toute la tourmente. Sous l'influence anglaise dont il était le protégé, il consentit à signer une constitution (1813). Convoqué le 8 juillet 1813, le Parlement était dissous le 30 octobre ; nous connaissons assez les hautes classes siciliennes pour n'être pas surpris que le prince de Cattolica, en signifiant aux représentants de la nation le décret de dissolution, leur reprochât d'avoir perdu leur temps en débats inutiles, négligeant, par contre, les grands intérêts de l'État.

En 1816, Naples et la Sicile sont fusionnées en un seul royaume, le royaume des Deux-Siciles. Sous la main ferme de Ferdinand II, la Sicile crut un instant que les jours de Roger étaient revenus, mais la monarchie restaurée s'organisait sur le modèle napoléonien. Encouragé par les jésuites, le roi, qui estimait que l'administration centralisée et régulière, perfectionnée par l'Empereur, était un moyen sûr de tenir ses sujets dans sa main, ne réussissait qu'à les exaspérer par des nouveautés administratives qui les troublaient dans leurs coutumes séculaires : les fonctionnaires napolitains envoyés du continent étaient particulièrement détestés ; on supportait impatiemment le commandement de ces étrangers. En 1837, les libéraux insinuent au peuple que les fonctionnaires étaient la cause du choléra, et que par haine des Siciliens ils alimentaient l'épidémie en répandant dans l'air du nitrate d'arsenic. Les Fascistes de Piana dei Greci de 1893 n'ont même pas eu, on le voit, le mérite de l'invention ; ils ont simplement repris, avec

le même succès, d'ailleurs, les procédés de leurs devanciers. Le mécontentement augmentait de jour en jour; le contre-coup de 1848 se ressentit jusqu'en Sicile. La constitution fut remise en vigueur, mais « le parlement était une palestre où les ambitions, les intérêts particuliers, les envies, les jalousies eurent libre cours et cette peste se répandit dans toute l'île ». En 1850, le général Filangieri terrassa la révolution sicilienne et la Constitution redevint lettre morte. L'énergie de Ferdinand II retardait l'évolution fatale: en 1859, il est empoisonné, et la haine souille sa mémoire d'une légende impure. Avec son fils, jeune et inexpérimenté, il n'était plus besoin de temporiser. Le 4 avril, les moines du couvent de Santa-Maria degli Angioli donnent le signal de la révolte; ils sont fusillés par les troupes bourbonniennes; mais quelques semaines plus tard Garibaldi débarque dans l'île: la population l'acclame dictateur, et en février 1861, la citadelle de Messine capitule. Les Siciliens ont-ils enfin conquis la liberté ou ont-ils découvert les maîtres qui leur conviennent?

Ils le croyaient. Mais cinq années ne s'étaient pas écoulées que la rébellion menaçait Victor-Emmanuel comme elle avait menacé François II, Ferdinand II, les Castillans, les Aragonais, les Espagnols de toute race, les Anjou. La morgue des fonctionnaires piémontais n'avait point de bornes, ils traitaient leurs administrés comme si ceux-ci eussent été des sauvages; ils ne parlaient que des cascines de Florence, des portiques de Turin, des cafés, des restaurants, des théâtres de Milan, de Bologne, de Gênes, de Naples même. Sur quelles côtes barbares avaient-ils été jetés? Si ces conquérants s'étaient bornés à ces regrets platoniques, le mal eût été supportable, si durs que ces propos pussent paraître dans la bouche de libérateurs. Mais les impôts augmentaient encore le malaise général et, ce qui mettait le comble à l'exaspération, c'était la conscription militaire dont Ferdinand avait exempté les Siciliens. En 1866, le peuple se soulève, pour chasser les Piémontais, comme quelques années auparavant pour chasser les Napolitains. Les Piémontais n'eurent pas de peine à venir à bout de ces bandes sans énergie et sans organisation « qui confondaient en une seule chose la Madone, Sainte Rosalie et la République ».

Aujourd'hui, après tant de changements et de révolutions, c'est vers le socialisme que les Siciliens, à bout de souffrance, tournent leurs mains suppliantes. Pour les réduire où ils en sont, il n'a été besoin que de la Liberté, et la Liberté leur a été plus funeste que ne l'avaient été des siècles d'oppression. Ils ne s'expliquent pas ce mystère. Ils s'imaginent que c'est parce qu'ils ne sont pas encore assez libres et ils demandent à l'être davantage; ils ignorent que la liberté est un couteau affilé qui sert bien dans la main de l'ouvrier et qui mutile la main de l'enfant qui le manie.

Une conclusion ressort de ce qui précède : c'est l'impuissance où à toutes les époques de son histoire le peuple sicilien s'est trouvé d'enfanter une classe dirigeante, capable de patronner la masse des travailleurs et de gouverner l'État. Déjà Ulysse débarqué aux pays des Cyclopes rencontra en Sicile une population « d'insouciants qui étaient dans l'anarchie. Ces peuples n'avaient pas de lois, ils ne tenaient point non plus de conseils pour délibérer entre eux; ils demeuraient sur les cimes des monts élevés ou dans les cavernes, etc... » Ainsi les Siciliens de 1894 se retirent encore sur les montagnes, comme jadis, « fuyant les vastes plaines fertiles où l'orge et le raisin mûrissent sans que le sol soit cultivé? » Ils se réfugient dans les cavernes pour s'élancer de là sur les riches propriétaires qui s'aventurent imprudemment loin des cités? Les antiques Sicules, « insouciants et sans lois » n'avaient pu se constituer en nation, alors que la Phénicie, l'Égypte, la Grèce, étaient déjà en pleine civilisation; conquis, mais non transformés par tant de dominateurs, les Siciliens n'ont point sensiblement changé d'instincts depuis trois mille ans [1]. Ils seraient restés « sans lois » si des conquérants ne leur en avaient imposé. L'instinct populaire se rendait si bien compte de cette incapacité à sortir de l'anarchie que les révolutions ne chassaient

1. La Sicile est essentiellement maritime puisque c'est une île, et pourtant jusqu'en 1846 le pavillon italien n'avait pas flotté sur les eaux de l'Océan Pacifique; quelle différence avec l'Angleterre, qui pour être dans une position géographique analogue n'a point cependant tous les avantages de la Sicile. Ce n'est point faute de bons exemples cependant, les plus intrépides navigateurs des temps anciens et modernes y ayant dominé.

les princes étrangers que pour appeler à leur place d'autres étrangers, et non pour installer un gouvernement national C'est pour appeler l'Aragonais que les Siciliens aux Vêpres siciliennes massacrent les Français. En 1522, les nobles de Sicile ourdissent une conjuration contre leurs maîtres espagnols, non pour revendiquer la liberté, mais pour livrer l'île à la France [1]. Peu s'en fallut que les officiers de Charles-Quint ne subissent le sort des compagnons de Charles d'Anjou.

Pour tout bon Sicilien, le gouvernement établi, voilà l'ennemi! Comment en serait-il autrement; comment ce peuple aimerait-il, estimerait-il des chefs d'une autre race qui l'oppriment et l'exploitent? Aussi, s'il se résigne à subir leur gouvernement, il y fait appel le moins possible. Si vous avez un différend, les lois de l'*Omerta*, le code de l'Honneur, vous interdisent de le porter devant les tribunaux; vous vous ferez justice vous-même, si vous n'êtes pas un lâche. La seule loi nationale, c'est la vendetta: « il n'y a rien de plus marqué chez le Sicilien que la tendance à exercer, fût-ce dans les plus petites choses, un pouvoir illégal [2] ». De là, la Mafia, les Carbonari et le brigandage. Ces sociétés illégales sont des puissances avec lesquelles on compte, les moyens de vengeance dont elles disposent sont terribles: aussi un politique habile se ménage-t-il ces utiles alliances. Mafiosi, Camorristi, Brigands sont pour lui une garantie plus sûre que les brigades de gendarmerie. Nul ne dénoncera les bandits: ne combattent-ils point l'ennemi commun [3]? Ce ne sont pas des criminels, mais des justiciers, dont on favorisera la fuite, que l'on protégera au besoin contre la force publique. Les vrais patrons de cette société anarchique, les voilà! Serait-il possible, sans la complicité des populations, que le gouvernement du roi Humbert ne pût arriver à saisir la bande Maurina de Castelbuono; que tant de séquestres fussent perpétrés, tant de rançons exigées,

1. Page 89, *Sicilia*, par ***.

2. p. 292, Schneegans.

3. « Le bas peuple voit encore aujourd'hui dans l'administration municipale et gouvernementale un ennemi contre lequel chacun a le droit et même le devoir de se défendre avec ses propres forces. » p. 289, Schneegans.

tant de crimes commis par des inconnus restés impunis [1] ? Tout cela se pourrait-il si les associations de malfaiteurs n'avaient poussé de profondes racines tout autour d'eux [2] ?

De là aussi la perte de tout respect pour la propriété. Qu'est-ce en effet que les propriétaires? des intrus qui sont venus du dehors s'imposer par la force ou par la ruse. Si au moins, comme jadis au temps de Roger, ils rendaient quelque service! mais ce ne sont que des exploiteurs, que l'on ne connaît même souvent que par l'odieux intermédiaire du gabellotto. Ils ne pensent qu'à tirer le plus possible de leurs terres et de leurs manants, non point pour leur rendre sous quelque forme les revenus gagnés, mais pour les dépenser à Madrid, à Vienne, à Turin, à Naples, à Rome enfin, suivant que les hasards de la politique ont attaché les destins de l'île au sceptre d'un Aragonnais, d'un Empereur, d'un Savoyard, d'un Bourbon ou d'un Italien. En rançonnant les propriétaires, disent-ils, nous rentrons dans notre bien; rien de plus. De se vendre au plus offrant, d'offrir son bras aux ambitieux en travail de révolution et de les trahir ensuite, ils ne se feront aucun scrupule; mais abandonner les vaillants qui combattent par tous les moyens l'étranger usurpateur, dénoncer les brigands, trahir la Mafia; oh! pour le lâche capable de ce forfait, ni trêve, ni merci, car il a failli à l'Honneur [3].

Souvent, dans une rue de Palerme, les sergents de ville recueillent un homme gravement blessé.

— Qui vous a blessé? demandent-ils.

— Je ne sais pas.

— Comment la chose est-elle arrivée ?

— Je rentrais chez moi quand quelqu'un qui passait m'a donné un coup de poignard.

— Vous ne l'avez point reconnu?

— Non.

1. Le plus récent de ces crimes mystérieux est le meurtre du sénateur Notarbatolo.

2. « Celui qui recourt à la police ou à la justice est un espion, un infâme, un *schifoso*, épithète qui équivaut à un soufflet et qui demande à être vengée dans le sang », p. 324, *Sicilia*.

3. « Aucun de nous ne doit attendre que le gouvernement se fasse défenseur de notre droit; de ce droit nous devons être nous-mêmes les défenseurs,» p. 299. Schneegans.

— Pourriez-vous au moins le reconnaître?

— Je ne sais pas.

— Comment était-il fait? Quels vêtements portait-il?

— Je n'ai point remarqué.

— Avez-vous quelque ennemi?

— Non.

Et ainsi de suite. Seulement, le blessé se dit en lui-même : « Si jamais je guéris, attends un peu ; quelle vengeance je te préparerai ! »

V

Cette race anarchique eut pour son malheur, sauf pendant le siècle unique de la domination normande, des maîtres incapables de réformer son esprit, des maîtres inspirés du dur idéal romain ; une classe de citoyens, de fonctionnaires, de prêteurs, de consuls, de proconsuls, maintenant par l'abrutissement et par la violence une cohue d'esclaves, d'exploités. Après Rome et Byzance, elle tomba aux mains des Romains modernes, les néo-latins, dont l'administration accentua tous les défauts qui lui étaient propres.

C'est ainsi que la lamentable condition où était délaissée la femme antique s'est perpétuée en Sicile jusqu'à nos jours.

« La femme, en Sicile, ne compte pas... Comme chez les peuples de l'Orient, elle est dans un état de complète sujétion, d'abord à l'égard de ses parents, de ses frères, puis à l'égard de son mari, de son beau-père, de ses beaux-frères, même de ses fils et ses petits-fils, parce que ceux-ci sont des hommes [1]. »

Dans les rues, dans les cafés, dans les restaurants de Palerme, point de femmes. Elles restent enfermées au plus pro-

1. Page 274, *Sicilia*.

fond des demeures, loin des regards profanes. Elles ne sortent qu'en certaines occasions, mais accompagnées, surveillées comme des petites filles en tutelle. A l'église, seulement, elles sont nombreuses: aussi, est-ce là que les jeunes gens vont les voir: c'est là que, dans une œillade, dans un sourire, s'ébauche un mariage, à moins que ce ne soit en se promenant avec insistance sous le balcon de la bien-aimée, cachée derrière ses jalousies fermées. Sans doute, les hautes classes, principalement sous l'influence des industriels suisses, allemands, anglais, adoptent d'autres mœurs: ils finissent par comprendre que la femme est une personne, qu'elle a droit à l'instruction, et ils n'osent plus trop répondre : « A quoi bon apprendre à ma fille à lire et à écrire; peut-être pour qu'elle sache lire et écrire des lettres amoureuses[1] ? »

Le rôle actif joué par les femmes dans la dernière insurrection a étonné d'illustres savants. Elles ne semblaient pas préparées, par leur existence cloîtrée, à paraître à la tête des révoltés. L'acharnement et l'aveuglement des femmes n'est que trop naturel. L'étonnant serait que leur éducation et leur vie les eût préparées au rôle de sage conseiller; elles devaient fatalement pousser au lieu de retenir sur la voie funeste. Ajoutez que les meneurs avaient tout intérêt à placer à l'avant-garde les femmes avec leurs enfants pour intimider la troupe ou la décontenancer au moment du feu. Leur courage n'était point le courage de la « femme forte », c'était celui de l'impulsive peu habituée à penser et à réfléchir.

Ce peuple si faible et si impuissant avait cependant en lui une force : c'est l'esprit de famille, l'esprit de tradition et l'attachement au passé. En Sicile, tout parle du passé : à Acireale ce sont les rochers des Cyclopes, à Syracuse c'est la fontaine Aréthuse, à Catane la rue Stesichore, à Girgenti Porto Empedocle : l'Etna est toujours pour le peuple le Montegibello; les souvenirs des Vêpres siciliennes remplissent les rues de Palerme; et pendant les débats du procès de Felice, au ministère public qui accusait les prévenus d'avoir recherché l'appui de la France, ceux-ci répondaient simplement que la Sicile n'avait pas oublié les Vêpres siciliennes. Entre Messine et Catane, Palerme et

1. Schneegans, p. 232.

Girgenti, subsistent encore aujourd'hui les mêmes dissensions que jadis entre Segeste et Selinonte, Syracuse et Acragas.

Si cet attachement aux préjugés des ancêtres entrave tout progrès, il faut reconnaître que d'autre part la soumission au chef de famille dont le pouvoir est pour ainsi dire absolu conservait un certain ordre au milieu de l'anarchie. Cet amour de la tradition, dernier rempart de la société sicilienne, le gouvernement de 1860 le combat avec acharnement. Le service militaire obligatoire soustrait les fils à la tutelle des pères; et quand ils rentrent au village après un long séjour de garnison dans une grande ville, ils ne sont plus les fils obéissants de leurs vieux paysans de parents. Ces jeunes émancipés ne saluent plus guère les étrangers ou les riches propriétaires du respectueux « Bénissez-moi, monsieur ». Benica, signore : à peine se découvrent-ils, car on leur a appris que tous les hommes sont égaux; et le fils n'aborde plus son père en lui disant *Sabbinirica*, « Que Votre Seigneurie me bénisse! »

Les vieilles institutions s'écroulent donc : ce qu'elles ont de recommandable disparaît, tandis que l'esprit rétrograde qui subsiste empêche les véritables réformes de s'accomplir. Avant 1860, des confréries s'étaient fondées, qui avaient pour but soit d'entretenir le luxe du culte, soit de soigner les malades, soit de secourir les pauvres. L'État s'est emparé de tous leurs trésors accumulés par les générations successives : à qui les a-t-il distribués? personne ne le sait. Et maintenant le culte est pauvre : les fêtes sacrées ou profanes, les processions avec pétards et feux d'artifice, les pompes extérieures du catholicisme, toutes choses que ce peuple aime à la folie, ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. De plus, pauvres et malades meurent de faim. Si beaucoup de propriétaires ne s'acquittaient pas fidèlement des devoirs de leur charge, quelques-uns pourtant le faisaient encore. Les moines, dont les couvents innombrables témoignent l'ancienne puissance, tiraient de forts revenus de leur possessions immenses : mais ces revenus n'allaient ni à Naples ni à Madrid, la plus grosse part en retournait au peuple qui les avait produits : elle servait à soulager les infortunes, à édifier des églises, à payer les divertissements populaires, à faire ces splendides *luminarie* dont les Siciliens se sont toujours montrés enthousiastes depuis le temps où Gellia.

en l'honneur du mariage de sa fille, servait un somptueux festin à ses trois cent mille concitoyens et illuminait le soir, à ses frais, les temples, les monuments et les maisons d'Acragas. — La confiscation de l'As ecclésiastique n'aurait pu être légitimée qu'autant que les biens qui dépérissaient, dit-on, aux mains des moines seraient passés dans des mains plus habiles et plus entreprenantes; mais le Fisc se montra pire propriétaire que l'Église.

Les impôts augmentent démesurément chaque année. La Sicile, sortie de ses traditions, s'en va au hasard de la fortune comme un vaisseau désemparé qu'on aurait dépouillé de sa vieille mâture sans lui en fournir une nouvelle. La Sicile a des voies ferrées, mais il arrive que les trains ne marchent pas, faute d'eau[1]; et nous sommes au pays où l'imagination grecque plaça le berceau de Daphné, que les nymphes élevèrent sous les fraîches forêts d'Enna parmi les violettes et les cyclamens.

Les quelques patrons véritables qui s'étaient formés ont été ruinés ou détruits. Les fonctionnaires et le fisc se sont substitués à tout. Ces peuples, de mœurs patriarcales, qui vivaient sans grande gloire, mais sans grande misère, ont été violemment enrégimentés sous le commandement de fonctionnaires.

Des industriels étrangers, alléchés par les richesses de l'île, accoururent s'établir ici; ils sont emportés dans la ruine générale. D'autres les auraient suivis; ils auraient fourni des patrons à cette masse d'incapables; mais qui serait assez fou pour se fixer en un pays ravagé par une crise financière, économique, monétaire et sociale? Ceux qui sont dans cette galère ne songent, au contraire, qu'à en sortir.

C'est sur ce terrain malsain que naquirent, en 1891, les Fasci; leur croissance fut rapide, et la révolution ne tarda point à éclater. Ces associations étaient incohérentes; sur les murs des lieux de réunion les portraits de Karl Marx[2] et de

1. « Depuis plusieurs semaines, le soufre s'accumule dans chaque station entre Catane et Girgenti; les acheteurs attendent les expéditions annoncées; mais les trains ne peuvent partir, faute d'eau pour alimenter les machines ». (Schneegans, p. 268.)

2. Colajanni, P. 29.

Lassalle tenaient compagnie à ceux de Victor Hugo, du roi, de la reine, aux images de la Vierge et du Christ. Les paysans étaient persuadés que l'on partagerait *également* les terres et que tous seraient désormais *également* riches. Ils parcouraient les rues des villages en répétant qu'ils n'avaient point peur du gouvernement italien, parce que les Français les délivreraient bientôt : sans armes, sans défense, ils affrontaient, impassibles, les balles des fusils à répétition ; savaient-ils seulement pour quoi ils mouraient ?

Ce n'était qu'une foule stupide, impuissante et souffrante, qui, pour toutes ces raisons, n'en était qu'un meilleur instrument passif aux ordres de chefs habiles. Les chefs habiles, ils les ont eus ; malheureusement les troupes déclarèrent la guerre avant d'attendre le commandement et tout fut perdu. Le plan était de conquérir d'abord tous les conseils municipaux de Sicile ; une fois les Fascistes installés dans les hôtels de ville, la besogne était aux trois quarts accomplie. Mais la misère ne permit point de patienter ; et trop de précipitation gâta toutes les chances.

Désormais, il sera inutile de tenter un nouvel effort aussi longtemps du moins que l'Italie continentale ne se résoudra à y joindre les siens. Le royaume d'Italie ne se portera d'ailleurs pas mieux de cette tranquillité forcée. C'est au ministre des finances de M. Crispi, Sydney Sonnino, que je laisserai maintenant la parole : « *Si la Sicile était abandonnée à elle-même, elle découvrirait un remède à ses maux ;* beaucoup de faits particuliers tendent à le démontrer et les grandes ressources de la terre nous en donnent la certitude. Une transformation sociale se produirait nécessairement, soit grâce au prudent concours de la bourgeoisie, soit par l'effet d'une révolution violente ; *mais nous, Italiens des autres provinces, nous empêchons qu'il en soit ainsi*, nous avons légalisé l'oppression et nous assurons l'impunité à l'oppresseur... Dans la société moderne, toute tyrannie légale est réprimée par la crainte d'une réaction illégale. Or, en Sicile, avec nos institutions, qui ont les apparences du libéralisme, mais ne sont nullement marquées au coin de la véritable liberté, nous avons fourni un moyen aux oppresseurs de mieux revêtir de formes légales l'oppression de fait qui existait déjà auparavant... nous leur prêtons main

forte pour leur assurer que, quels que soient les excès auxquels ils se livrent, nous ne permettrons contre eux aucune espèce de réaction illégale, alors que de réaction légale il ne peut y en avoir, puisque la légalité est aux mains de la classe qui domine[1]. »

Après l'aveu d'un personnage aussi autorisé, il faut bien avouer que la révolution italienne ne fut pas un Risorgimento, au moins pour la Sicile.

La révolution de 1860 n'a point détruit le vieux système latin, elle l'a perfectionné; elle a de plus ébranlé les bases solides sur lesquelles était fondée l'organisation de la famille: au patronage, bien inférieur il est vrai, mais suffisant, qu'exerçaient les couvents, elle a substitué le patronage le plus inférieur de tous, celui de l'État; en donnant aux institutions « les apparences du libéralisme », en introduisant les armes du progrès chez ce peuple qui n'était point à même de s'en servir, elle a hâté la fin de ces retardataires. La Sicile est atteinte d'une maladie mortelle et il est à craindre que la décomposition de ce membre gangrené ne gagne déjà le reste du corps du jeune royaume d'Italie.

GEORGES LAINÉ.

1. *I contadini in Sicilia*, année 1876. Syd. Sonnino.

TÉMOINS OCULAIRES

Une fois prêtre, on est prêtre à jamais; une fois franc-maçon, franc-maçon toujours: mais, une fois journaliste, à jamais et toujours on est journaliste.

Nous étions trois, trois du métier, uniques passagers d'un petit steamer bohème qui s'en allait, sur l'océan, là où ses maîtres du moment lui disaient d'aller. Jadis il avait été chercher du minerai de fer à Bilbao; puis on l'avait loué au gouvernement espagnol pour le service de Manille: à cette heure, il terminait sa vie en transportant des coolies au Cap, poussait des pointes jusqu'à Madagascar, jusqu'à l'Angleterre même. Nous l'avions trouvé partant sur lest pour Southampton; et, comme le prix du passage était quasi nominal, nous nous y étions bravement embarqués. Il y avait là Keller, qui était allé à Madagascar voir des exécutions de palais, pour un journal américain: un gros demi-Hollandais, nommé Zuyland, propriétaire et rédacteur en chef d'un journal publié sur les confins du monde civilisé, à Johannesburg: et moi, qui avais renié le journalisme, jurant d'oublier que j'eusse jamais connu la différence d'une morasse avec un cliché.

Dix minutes après que le *Rathmines* eut quitté le Cap, Keller m'adressait la parole, j'oubliais mes serments et me trouvais engagé dans une chaude discussion sur l'immoralité qu'il y a à envoyer des télégrammes dépassant un certain nombre de mots. Là-dessus, Zuyland sortit de sa cabine, et, sans présentation, ce fut comme si nous nous connaissions depuis dix ans, parce que nous étions de la même confrérie. Ce fut l'affaire d'un instant, de prendre solennellement possession du navire, d'enfoncer la porte de la salle de bains, — sur les lignes de Manille, les señores ne se lavent point, — et de louer un lascar pour nous raser pendant le voyage. Après quoi seulement, nous songeâmes à nous informer du nom d'un chacun.

Trois hommes ordinaires se seraient brouillés par pure fatigue d'eux-mêmes avant d'arriver à Southampton. Mais nous, par la grâce du métier, nous n'étions point des hommes ordinaires. Toutes les histoires du monde, qui sont dans le domaine public, y compris celles qu'on ne dit point aux dames, nous nous les racontâmes, naturellement, avec toutes leurs variantes locales et nationales, lesquelles sont surprenantes. Puis, entre deux parties de cartes, vinrent des aventures plus personnelles, des souvenirs de choses vues et souffertes : les paniques des êtres civilisés, nerveux, une terreur aveugle s'emparant des passants sur le pont de Brooklyn, et l'homme écrasant l'homme, sans savoir pourquoi ; des incendies, où d'horribles figures ouvraient et fermaient la bouche, à des fenêtres encadrées de braise rouge ; des naufrages dans la glace et la neige, observés et « reportés » au risque de mourir de froid, à bord même d'une barque de sauvetage hachée par le grésil ; et des galopades furieuses à la poursuite de voleurs de diamants, et des escarmouches avec les Boërs, et des vues sur les confuses mêlées politiques du Cap ; histoires de jeu, histoires de sport, histoires de femmes, à la vingtaine et au demi-cent, — tant et si bien que finalement le maître d'équipage, qui en avait vu à lui seul plus que nous tous ensemble, mais n'avait point de mots pour habiller son expérience, demeurait bouche béante, de la nuit à l'aurore.

Quand les histoires s'épuisaient, on reprenait les cartes ; les minutes passaient encore. Puis un coup singulier, une remarque fortuite faisait dire à l'un de nous : « Cela me rap-

pelle un homme... » ou « quelque chose... » Et les histoires recommençaient, tandis que le *Rathmines* suivait sa route au Nord, à travers les eaux tièdes.



Or, un matin, après une nuit exceptionnellement chaude, nous étions assis tous les trois devant la porte de la timonerie, où le maître d'équipage, un Suédois que nous nous amusions à appeler « Frithiof le Danois », tenait la roue, prétendant qu'il n'avait pas le temps d'écouter nos histoires. A deux reprises, Frithiof examina curieusement les palans du gouvernail, et Keller, levant la tête du fond de sa chaise longue, demanda :

— Qu'y a-t-il donc? On dirait que vous ne pouvez plus gouverner.

— Il y a je ne sais quoi dans l'eau, dit Frithiof, que je ne puis pas comprendre. Je crois que nous *descendons*, ou quelque chose comme ça... Le navire gouverne très mal, ce matin.

Nul ne connaît les lois qui font battre le pouls des grandes eaux. Parfois même, un terrien dirait que le solide océan est debout devant lui, et que le navire bande ses forces à grimper une invisible côte; et parfois le Capitaine, lorsque ni le vent ni la vapeur ne justifient l'espace dévoré par la course du jour, affirmera que le vaisseau glisse sur une pente; mais la cause de ces hauts et de ces bas, on ne l'a point trouvée encore.

— Non, c'est la mer qui *suit* : et avec une mer dont la masse tout entière roule dans le sens du navire, on ne peut pas bien gouverner.

La mer était lisse comme une mare à canards, sauf une enflure régulière, huileuse : et, comme je me penchais pour voir cette eau qui « suivait », le soleil se leva dans un ciel parfaitement pur, et sa lumière frappa l'étendue ouverte, si brusquement qu'il sembla que la mer éclatait comme un gong poli. Le sillon de l'hélice et la petite raie blanche découpée par la ligne du loch suspendu à l'arrière étaient les deux seules choses diverses à perte de vue.

Keller se roula hors de sa chaise et voulut prendre un

ananas de la provision qui mûrissait au-dessous du bastingage, protégée par un tendelet.

— Frithiof, dit-il en traînant les mots, le loch était fatigué de nager. Il est revenu.

— Quoi? cria Frithiof, dont la voix monta de plusieurs octaves.

— Il est revenu, répéta Keller, toujours penché à l'arrière.

Je courus à son côté, et je vis le loch, qui jusqu'alors était resté tendu tout raide, je le vis lâche, mou, plaqué sur babord. Frithiof prit le tube acoustique, envoya quelques paroles, et la réponse fut :

— Oui, neuf nœuds.

Alors Frithiof recommença à parler et finit par hurler :

— Montez ici!

Pendant ce temps, Zuyland, Keller et moi, nous étions quelque peu gagnés par l'agitation de Frithiof : car toute émotion, à bord, est contagieuse. Le capitaine sortit de sa cabine en courant, parla à Frithiof, regarda le loch, sauta sur la passerelle; et, une minute après, nous sentîmes le navire rouler, se balancer, tandis que Frithiof tournait, tournait, tournait sa roue.

— On rentre au Cap? dit Keller.

Frithiof ne répondit pas, mais continua de toutes ses forces : il nous appela pour l'aider et nous baissâmes la roue jusqu'à ce qu'enfin le *Rathmines* obéît et plongeât l'avant dans son propre sillon. Et la mer, toujours d'huile, se déchirait sous lui ; cependant nous ne marchions qu'à demi-vapeur.

Le capitaine tendit le bras, du haut de la passerelle, et cria. Une minute plus tard, j'aurais donné je ne sais quoi pour pouvoir crier moi-même : la moitié de la mer semblait soulevée contre l'autre moitié et venait vers nous comme une montagne, sans crête, sans panache, sans écume; rien qu'une noire montagne avec de petites vagues qui se pourchassaient sur ses flancs. Je la vis monter, passer au niveau de la proue avant que le steamer levât sa masse pour surnager, et j'en conclus que c'était le dernier de mes voyages terrestres. Ensuite nous montâmes encore, et encore, et encore, et j'entendis Keller me crier dans l'oreille :

— Mon Dieu ! Les entrailles de l'abîme !...

Le *Rathmines*, enfin, se tenait en équilibre, son hélice courant et battant le tambour sur une pente qui glissait pendant un demi-mille.

Nous la descendîmes, le nez dans la plume la plupart du temps. L'air sentait l'humidité, la boue, une odeur d'aquarium vidé.

Alors il fallut gravir une seconde montagne. Je la voyais. Mais, cette fois, l'eau entra, me roula, me jeta, à la fin, contre la timonerie ; et, avant que je pusse souffler et me frotter les yeux, nous flottions de nouveau, de ci de là, dans les eaux déchirées, et nos dalots pleuraient comme des gargouilles après l'orage.

— Il y a eu trois vagues, dit Keller. La machinerie est inondée.

Les chauffeurs avaient grimpé sur le pont, craignant d'être noyés probablement ; le mécanicien monta, les tira en bas : et l'équipage, respirant, se mit à la pompe. Il n'y avait pas d'avarie sérieuse ; et quand j'eus compris que le *Rathmines* était bien réellement sur l'eau, et non dessous, je demandai ce qui était arrivé.

— Le capitaine dit que c'était une explosion sous-marine, un volcan, dit Keller.

— Eh bien, il ne nous a pas réchauffés ! répondis-je.

Il faisait froid, un froid aigre, un froid presque inconnu dans ces eaux. Je descendis pour changer de vêtements : et quand je revins, tout était baigné dans un brouillard blanc, et qui collait.

— Est-ce que les surprises vont continuer ? demanda Keller au capitaine.

— Je n'en sais rien. Estimez-vous heureux d'être encore en vie, messieurs. Ceci est une grande lame de fond poussée par un volcan. Probablement le sol a été soulevé de quelques pieds ; mais ce que je ne puis comprendre, c'est ce froid. Le thermomètre marin indique cinq degrés à peine, et nous devrions en avoir vingt ou vingt-cinq.

— C'est abominable, dit Keller en frissonnant. Mais ne feriez-vous pas bien de veiller à la sirène ? Il me semble que j'entends quelque chose.

— Il vous semble! cria le capitaine du haut de la passerelle. Bon Dieu! je crois bien qu'il vous semble!...

Il tira la corde de la trompe d'alarme. Elle était très faible et se mit à cracher, à s'étrangler : la machinerie était inondée, en effet; les feux étaient à moitié éteints. Enfin elle rendit un gémissement, un gémissement auquel, du fond du brouillard, répliqua une des plus effroyables sirènes à vapeur que j'eusse jamais entendues. Keller devint tout pâle, aussi pâle que moi : car le brouillard, le froid brouillard était sur nous, et il faut pardonner à tout homme d'avoir peur d'une mort qu'il ne peut pas voir.

— Lâchez la vapeur, cria le capitaine à la machinerie, lâchez la vapeur au sifflet, ou nous sommes coulés!

Nous recommençâmes à mugir : l'humidité tombait en grosses gouttes des tendelets sur le pont, pendant que nous attendions la réponse. Elle vint par l'arrière, cette fois, et de beaucoup plus près que tout à l'heure.

— Ce doit être le *Pembroke-Castle* qui arrive sur nous! cria Keller.

Et il ajouta, vicieusement :

— Dieu merci, s'il nous coule, nous le coulerons!

— C'est un vapeur à aubes, répondis-je : entendez-vous le bruit des palettes?

Cette fois, nous sifflâmes, nous rugîmes jusqu'à extinction de vapeur. La réplique faillit nous assourdir; à peine à cinquante mètres de nous, un cri frénétique d'angoisse battit l'air et quelque chose passa, dans la blancheur, quelque chose de vert et de rouge.

— Le *Pembroke-Castle*, quille en l'air! dit Keller — qui, en sa qualité de journaliste, cherchait toujours une explication : — ce sont les couleurs de la ligne Castle. Nous sommes aux premières loges.

— La mer est ensorcelée! cria Frithiof du fond de sa timonerie. Il y a deux steamers!

Une autre sirène beuglait par l'avant, et notre petit bateau roula dans l'écume d'une masse invisible, énorme, qui le frôlait.

— Évidemment, nous sommes au milieu d'une flotte, dit Keller tranquillement. Si l'un nous manque, l'autre nous touche : qui perd gagne... Mais que diable est cela?

J'aspirai l'air : on sentait dans la froidure une odeur horrible et pénétrante, une odeur que je connaissais.

— Si nous étions à terre, dis-je, je croirais que c'est un caïman. On dirait du muse.

— Dix mille alligators ne sentiraient pas comme ça, répondit Zuyland. J'en ai senti, des alligators !

— Ensorcelée ! Ensorcelée ! criait Frithiof... La mer est renversée sens dessus dessous, et nous flottons sur le fond !

De nouveau, le *Rathmines* roulait dans l'écume d'un vaisseau invisible. Une vague gris argent se brisa sur l'avant, laissant sur le pont une couche de sédiment, cette bouillie grise qui dort aux profondeurs insondables des mers. Les embruns de la vague m'avaient cinglé la face : et c'était froid, mais cuisant comme l'eau bouillante. L'eau morte, vierge, l'eau des abîmes inviolés, avait été jetée jusqu'à la surface par le volcan, — cette eau glacée depuis la naissance du monde, qui tue la vie, qui sent le vide et la désolation.

— C'est l'air chaud sur cette eau gelée qui produit ce brouillard, prononça le capitaine. Ça va s'éclaircir tout de suite.

— Sifflez, oh ! sifflez, dit Keller, et sortons de là !

Le capitaine siffla encore ; et au loin, vers l'arrière, les deux invisibles sirènes jumelles nous répondirent. Leur cri éclata plus haut, toujours plus haut, jusqu'à ce qu'enfin il sembla déchirer le brouillard juste au-dessus de nous : et je m'affaissai, tandis que le *Rathmines* plongeait sa proue dans une double vague qui le croisa.

— Assez, dit Frithiof, assez !... Allons-nous-en, au nom de Dieu !

— Maintenant, si un torpilleur, muni d'une sirène comme celle de la *Ville-de-Paris* devenait fou, rompait son mouillage et prenait un camarade pour l'aider, dit Keller, c'est juste la façon dont les choses se passeraient. Autrement, ceci est...

Les derniers mots moururent sur ses lèvres, les yeux lui sortirent de la tête et son menton tomba. A six ou sept pieds au-dessus du bastingage de babord, drapée dans le brouillard, aussi complètement dépourvue de support que la pleine lune, pendait une Figure. Elle n'était pas humaine, elle n'était pas animale : car, certainement, elle n'appartenait pas à la terre,

telle que la terre est connue de l'homme. La bouche était ouverte, montrant une langue ridiculement grêle, — aussi absurde que la langue de l'éléphant : — il y avait de grandes rides de peau blanche au coin des lèvres tirées : des antennes blanches comme celles d'un barbillon sortaient du menton ; et dans cette bouche, point de dents. Mais l'horreur de la Face, elle était dans les yeux : car ils ne voyaient pas ; — des yeux blancs, dans des orbites blanches comme des os grattés, des yeux aveugles. — Et toute cette Face, plissée comme le masque d'un lion dans les sculptures assyriennes, exprimait la rage et la peur. Une des antennes toucha notre bastingage, puis la Face disparut avec la rapidité molle d'un ver rentrant dans son trou ; et la première chose que je me rappelle ensuite, c'est ma propre voix dans mes propres oreilles, disant gravement au grand mât :

— La bête est mourante... La vessie a dû lui éclater dans la bouche, vous savez !

Keller vint vers moi. Il était couleur de cendre. Il mit la main dans sa poche, prit un cigare, le mordit, le jeta, fourra son pouce tremblant entre ses dents, et marmotta :

— Donnez-moi du feu... Donnez-moi du feu. Dites donc... voyons, donnez-moi du feu.

Une petite goutte de sang perlait à la jointure de son pouce.

— Vous allez vous couper le pouce, finissez ! lui dis-je.

Il se mit à rire par saccades, en ramassant son cigare. Seul Zuyland, appuyé au bastingage, semblait garder son sang-froid. Il déclara, plus tard, qu'il s'était senti très malade.

— Nous l'avons vu, dit-il en se retournant ; voilà ce que c'est...

— Quoi ? dit Keller, en mâchant son cigare non allumé.

Comme il parlait, le brouillard se déchira en lambeaux, et nous vîmes la mer, grise de boue, roulant à droite et à gauche, vide de vie. Mais, à une place, elle bouillonnait, semblable à la chaudière d'huile dont parle la Bible. Et de cette angoisse des eaux une chose jaillit, une chose grise et rouge, avec un cou, une chose qui mugissait et se tordait dans la douleur. Frithiof aspira l'air, et le garda dans sa poitrine si longtemps que les lettres rouges du nom du navire, brodées sur son jersey, se gonflaient et jouaient comme si les caractères eussent

été posés de travers. Puis il dit, avec un grattement dans la gorge :

— Mon Dieu ! Elle est aveugle... La chose est aveugle !

Un murmure de pitié passa parmi nous, parce que nous pouvions voir que la chose, là, sur l'eau, était aveugle et qu'elle souffrait. L'éruption, sans doute, avait percé et lacéré ses larges flancs, d'où le sang jaillissait. La vase grise des grands fonds gisait dans les rides monstrueuses de son dos et coulait par plaques ; sa tête blanche, aveugle, se penchait en arrière et battait ses blessures, et son corps à la torture s'éleva clair au-dessus des eaux rouges : nous vîmes des épaules frémissantes, rayées d'algues, carapacées de coquilles, mais aussi blanches, dans les endroits propres, que cette tête sans poils, sans dents, sans yeux. Bientôt après, un point se leva sur l'horizon : puis un grand cri : et une seconde bête la tête et le cou tout droits hors des eaux, arriva en rejetant un mur liquide à droite et à gauche. Les deux choses se rencontrèrent, l'une intacte, l'autre dans les angoisses de la mort : — le mâle et la femelle, pensions-nous, la femelle venant au mâle. — Elle tourna autour de lui en mugissant, posa son cou sur la courbe de ce grand dos de tortue ; et le blessé disparut un instant, puis remonta, râlant, à l'agonie, tandis que son sang coulait. Une fois encore, la tête et le cou sortirent de l'eau et se raidirent : et j'entendis Keller dire, comme s'il regardait un accident dans la rue :

— Donnez-lui de l'air !... Pour l'amour de Dieu, donnez-lui de l'air !...

Alors commença le combat contre la mort, avec des sauts, des rampements, des torsions de l'immense carcasse, qui secouaient notre petit steamer, mettaient une écume grise sur son bordage. Le temps était clair, sans vent, et tout l'équipage regardait, avec étonnement et pitié, surtout pitié... Il était si absurde à voir, si monstrueux, si scandaleux, si peu fait pour l'œil des hommes ! Meurtri, mourant, il avait été rejeté du fond de la mer, où il aurait dû vivre jusqu'au jugement dernier : et nous apercevions des vagues de vie qui sortaient de son corps comme une marée furieuse passe à travers un détroit, un jour de tempête. Sa compagne s'étendait près de lui, mugissant toujours : et l'odeur de musc qui tombait sur le navire nous faisait tousser.

Enfin, dans l'écume des eaux souillées, la Bête mourut. Nous vîmes le cou tourmenté tomber comme un mât, la carcasse se renverser de côté, montrant une partie du ventre blanc, la naissance d'un gigantesque membre, patte ou nageoire. Puis tout s'enfonça dans la mer bouillonnante, où nageait l'autre qui rôdait en cercle, et jetant sa tête dans toutes les directions. Bien que nous eussions craint qu'ils attaquassent le navire, nulle puissance au monde n'aurait pu nous arracher de cette place à cette heure. Nous regardions, presque sans respirer. La femelle arrêta sa quête, nous entendîmes les ondes battre ses côtes; elle éleva sa tête aussi haut qu'elle put, aveugle et seule dans la solitude des mers, et poussa un désespéré et suprême mugissement. Alors elle s'éloigna vers l'ouest, le soleil brillant sur son front blanc, un sillon traînant derrière elle : et l'on ne vit plus rien qu'un point argenté, la tête d'une grosse épingle, dans le couchant lointain. Nous reprîmes notre route; seulement le *Rathmines*, avec son manteau de boue de mer qui le vêtait de la proue à la poupe, semblait un navire pâli par la terreur.

*
* *

La première remarque un peu cohérente de Keller fut celle-ci :

— A présent, il faudrait comparer nos notes. Nous sommes trois journalistes de la bonne souche, et nous tenons le record du plus grand prodige que le monde ait vu... Au travail!

J'étais opposé à cette manière de voir. En journalisme, on ne gagne rien à la collaboration lorsqu'on doit parler des mêmes faits. Nous allâmes donc chacun de notre côté, abandonné à nos propres lumières.

Keller mit un triple en-tête à son compte rendu, parla de « notre vaillant capitaine », et termina par une allusion à l'esprit d'entreprise américain qui faisait qu'un citoyen de Dayton (Ohio) avait vu le premier le Serpent de Mer. Ainsi racontée, même l'histoire de la création du monde n'aurait plus été qu'une chose grotesque : à plus forte raison, cette simple histoire maritime; mais, comme spécimen du style pittoresque d'un peuple à demi civilisé, cela ne manquait pas d'intérêt. Zuy-

land perpétra une pesante colonne, même une colonne et demie, donnant des chiffres, des longueurs, des largeurs approximatives, et la liste complète des hommes de l'équipage qui avaient affirmé sous serment la vérité des faits. J'écrivis trois quarts de colonne, à peu près, en négligeant, — pour des raisons que je voyais poindre, — d'employer une forme de rédaction journalistique.

Keller était insolent de joie. Il allait télégraphier au *World* de New-York, envoyer son compte rendu par bateau le même jour, inonder Londres de sa prose, et, généralement, stupéfier la terre.

— Vous verrez comment je travaille un grand coup, quand je le tiens, disait-il.

— C'est la première fois que vous venez en Angleterre? lui demandai-je.

— Oui... Vous n'avez pas l'air d'apprécier la beauté du coup? Il est pyramidal : la mort du serpent de mer!... Dieu vivant! mon cher, c'est la plus grande nouvelle qu'on ait jamais donnée à un journal.

— Ce serait drôle, tout de même, si cela ne paraissait jamais dans aucun journal, n'est-ce pas?

Zuyland était près de moi; il hocha la tête, vivement.

— Que voulez-vous dire? riposta Keller. Si vous êtes assez Anglais pour jeter la chose au vent, pas moi!... Vous, un journaliste! Allons donc!

— Je suis journaliste, et c'est précisément pour cela. Ne faites pas l'âne, Keller; rappelez-vous que je suis de sept cents ans votre ancien... Vous ne ferez rien, parce que vous ne pourrez pas. Toute vérité n'est pas bonne à dire.

C'était à quelques centaines de milles de Southampton, en pleine mer, où tout semble possible, que cette conversation avait lieu. A l'aurore, nous passâmes le phare des Aiguilles, et le jour nous montra les villas de stuc de la vieille, verte, triste, méthodique Angleterre, ligne sur ligne, mur sur mur, docks de pierres solides, quais de granit. Nous attendîmes une heure à la douane. C'en était assez pour que l'effet se fît sentir.

— Maintenant, Keller, lui dis-je, écoutez bien. Le *Havel*

part aujourd'hui : envoyez votre copie, et je vous mène au bureau du télégraphe.

J'entendis Keller souffler. L'air du nouveau pays ouvert devant lui le faisait broncher, comme on dit que l'air du champ de courses de Newmarket fait broncher les jeunes chevaux qui n'ont pas encore couru sur ces champs de bruyères.

— J'ai besoin de retoucher mon affaire. Si nous attendions d'être à Londres?

Zuyland, il faut le dire, avait déchiré son article dès le matin et en avait jeté les morceaux par-dessus bord... Ses raisons étaient les miennes.

Dans le train, Keller commença à revoir sa copie; et, chaque fois qu'il contemplait les petits champs bien clos, les villas rouges, les quais de la ligne, son crayon bleu raturait impitoyablement. Il semblait, à l'origine, avoir épuisé tous les adjectifs du dictionnaire; je n'en connaissais pas un qu'il n'eût employé.

— Keller, n'allez-vous pas laisser un seul mugissement à la bête? lui dis-je avec sympathie. Rappelez-vous donc! tout peut se dire en Amérique.

— Voilà justement le malheur, répondit-il essoufflé. On leur a dit tellement de blagues que, lorsqu'on arrive à la vérité pure... J'aime mieux essayer ça dans un journal de Londres. Mais là, la chose vous revient de droit.

— Pas le moins du monde! Je n'en dirai pas un mot. Trop heureux de vous laisser le champ libre!... Mais sûrement vous allez télégraphier à New-York?

— Non. Pas si je puis lancer le coup ici et abrutir les Anglais.

— Vous n'y arriverez pas avec trois grosses colonnes telles que celles-ci, croyez-moi. On ne les abrutit pas si facilement.

— Je commence à le croire... C'est drôle. Qu'est-ce donc qui fait la différence entre les deux pays? dit-il en regardant par la fenêtre... De quand date cette ferme?

— Oh! elle est toute neuve. Pas plus de deux cents ans.

— Hum! Et les champs?

— Cette haie a dû être plantée il y a quatre-vingts ans.

— La main-d'œuvre? bon marché, hein?

— Relativement... Eh bien, je parie que vous voudriez essayer du *Times*.

— Non, dit Keller, contemplant la cathédrale de Winchester. Autant essayer d'électriser une meule de foin... Et penser que le *World* de New-York prendrait trois colonnes et en demanderait plus, et avec des illustrations !

— Mais le *Times*, peut-être...

Keller avait le *Times*. Il le jeta à travers le wagon. Et le *Times* s'ouvrit ! Il s'ouvrit avec l'austère majesté de ses raides colonnes, il s'ouvrit avec le bruit puissant d'une encyclopédie.

— « Peut-être ?... » Autant vouloir passer à travers la cuirasse d'un vaisseau de guerre. Regardez ! Regardez cette première page !

— Ça fait cet effet-là, la première fois, lui dis-je... Mais. alors, abordez un journal plus léger, plus frivole.

Je lui montrai une feuille qui, à mon avis, devait être selon son cœur : elle était faite à l'américaine.

— Cela sent la patrie, dit-il, mais ce n'est pas encore ce qu'il me faut : ce que j'aime encore le mieux, après tout, c'est une de ces bonnes grosses vieilles colonnes du *Times*... C'est un évêque qui vous reçoit dans les bureaux, probablement ?

Dès que nous fûmes à Londres, Keller disparut dans la direction du Strand. Le détail de ses opérations m'est inconnu ; mais il paraît qu'il fit irruption à onze heures quarante-cinq du matin dans la salle de rédaction d'un journal du soir : je lui avais dit qu'à cette heure-là les directeurs n'avaient rien à faire. Là, il cita mon nom comme celui d'un témoin de la vérité de son histoire.

— J'ai failli être écharpé ! racontait-il furieusement à déjeuner. Aussitôt que j'ai parlé de vous, le respectable vieillard auquel je m'adressais m'a prié de vous dire qu'on en avait assez de vos fumisteries ; que, du reste, si vous aviez quelque chose à vendre, vous saviez l'heure où l'on trouvait les gens. mais qu'on vous verrait pendu avant d'aider à lancer un de vos canards... Dites donc. ce n'est pas vous qui tenez le record de la vérité dans ce pays-ci ?

— Eh bien, décidément, pourquoi n'abandonneriez-vous pas les journaux anglais à leur triste sort ? Télégraphiez à New-York : on gobe tout, là-bas.

— Voilà justement ce qui m'ennuie. C'est déshonorer l'histoire sainte !

— Je me l'étais dit avant vous... Alors, vous ne télégraphiez pas ?

— Si ! répondit-il, de l'air trop énergique des gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent.

Toute l'après-midi, j'errai avec lui dans l'énormité de la ville, à travers les rues sans fin, sur les ponts bâtis d'une pierre éternelle, sous les tunnels cerclés de béton, entre des maisons qui n'ont jamais été rebâties, près des escaliers qui descendent au fleuve et qu'on croirait taillés dans le roc vif. Un brouillard noir nous chassa dans l'abbaye de Westminster : et là, au milieu de l'obscurité, les siècles morts se levèrent et leurs ailes battirent autour de la tête de Lichfield Keller, journaliste (de Dayton, Ohio, États-Unis), dont la prétention était d'abrutir les Anglais.

Dans la noirceur funèbre, il respire lourdement ; le roulement sourd des voitures remplit ses oreilles étourdies.

— Eh bien, Keller, qu'est-ce qui vous arrête ? lui dis-je. Allons au télégraphe. N'entendez-vous pas, d'ici, le *World* de New-York vendu dans les rues ? Ah ! les beaux cris, les beaux camelots, la belle éloquence : « Demandez les nouvelles du grand Serpent de Mer, aveugle, blanc, sentant le musc, frappé à mort par un volcan sous-marin, assisté dans son agonie maritime par une amoureuse épouse ; tel qu'il a été vu par un témoin oculaire, un citoyen américain, le talentueux, le célèbre, le génial journaliste de Dayton (Ohio). Hurrah pour l'Ohio ! Hip ! Hip ! Sz ! Boum ! Aah ! » Allons, Keller, télégraphions !

— Ah ! dit-il avec désespoir, vous m'avez vaincu, convaincu... C'est fini !

Il tira de sa poche un rouleau de copie, et aussi des formules télégraphiques, — car il avait d'avance écrit son télégramme, — et me les mit dans la main, avec un soupir.

— J'y renonce, prenez tout, déchirez tout !... Si je n'étais pas venu dans votre sale pays... si j'avais écrit de Southampton... Que jamais je vous pince à l'ouest des Alleghanies, et vous verrez !...

— Calmez-vous, Keller, ce n'est pas votre faute, c'est celle

de votre pays. Si vous aviez eu sept cents ans de plus, vous auriez fait de cette histoire... ce que je vais en faire.

— Quoi ?

— *Un mensonge !*

— De la littérature !

Tel fut le cri de profond dégoût poussé par un journaliste contre cette fille illégitime de la profession.

— Dites comme vous voudrez ! Moi, j'appelle ça un mensonge.



Et j'en ai fait un mensonge !...

Car la vérité est une dame nue : et si, par accident, elle sort du fond de la mer, conduisez-vous comme un gentleman, passez-lui un jupon d'écriture, ou tournez la tête au mur, et jurez que vous n'avez rien vu.

RUDYARD KIPLING

(Traduit par PIERRE MILLE).

ANTOINETTE BOURIGNON

Le nom d'Antoinette Bourignon n'est guère moins oublié que ses œuvres. Bien des lettrés apprendront avec surprise qu'elle eut une heure de célébrité presque européenne, qu'elle forma des disciples, faillit fonder un État, et fut vénérée de quelques-uns comme une sainte. La gloire de madame Guyon a éclipsé la sienne et résume à nos yeux tout le mysticisme féminin du grand siècle. Parmi les auteurs qu'on lit encore, Bayle est le seul qui ait parlé d'Antoinette autrement que par ouï-dire. Dans deux articles du *Dictionnaire*[1], il a raconté sa vie et insisté, avec l'ironie qui lui est propre, sur quelques points singuliers de sa doctrine. C'est par Bayle, et par lui seulement, que Voltaire l'a connue; encore s'est-il contenté de lui lancer en passant quelques épigrammes. Sainte-Beuve, qui avait presque tout lu, la cite une fois dans *Port-Royal*, en relatant les démêlés qu'elle eut avec les Jansénistes. Il avait connaissance de la lettre qu'elle écrivit à Arnauld, lors de la persécution dont Christian de Cort fut l'objet, mais ne paraît pas avoir poussé plus loin son enquête. En 1876, un anonyme

1, Bayle, *Dictionnaire historique*, articles Bourignon et Adam.

a publié une très courte *Étude* sur Antoinette, suivie de quelques pages d'extraits ; ce petit livre mérita l'attention d'Adolphe Franck, qui lui consacra un spirituel article dans le *Journal des Débats* du 24 avril 1877. Partout ailleurs, dans les notices biographiques des diverses encyclopédies, nous retrouvons seulement l'article de Bayle, plus ou moins habilement résumé ou démarqué, le plus souvent avec quelques erreurs en sus.

Antoinette ne fut cependant pas une mystique ordinaire. Elle joignit le courage de l'action à celui de la pensée. Loin de se perdre dans une contemplation oisive, elle éprouva, pendant une existence assez longue, l'invincible besoin de se prodiguer. Son humeur belliqueuse lui fit affronter des controverses et des luttes qui exigèrent d'elle une énergie morale sans cesse renouvelée. Comme un savant allemand contemporain, elle aurait pu dire que la polémique était son élixir de longue vie. Mystique et visionnaire, ce n'est pourtant pas pour la vie éternelle qu'elle cherche à recruter des disciples. Ses desseins sont plus pratiques et plus terrestres : son rêve, qu'elle n'a pu réaliser, a été de fonder une sorte de république de parfaits « pour vivre à la façon des chrétiens en la primitive Église ». Intolérante pour le péché, pour l'ombre même du péché, elle a fait preuve, en revanche, d'une tolérance bien rare à l'égard des différentes formules religieuses. Ce mélange de foi vive et d'indifférence théologique est plutôt de notre temps que du sien et fait parfois songer à Tolstoï. Son mysticisme même, comme on le verra, ne se paye pas de vagues espérances : elle appelle, elle prévoit l'avènement de l'idéal qu'elle a conçu, sur la terre même où nous vivons, au sein d'une humanité non seulement régénérée au moral, mais physiquement transformée. Par quelques conceptions hardies, elle touche ainsi aux millénaristes contemporains. Quand nous aurons ajouté que les aventures d'Antoinette, dont elle nous a fait le récit elle-même, semblent parfois tenir du roman plus que de l'histoire, nous aurons achevé de dire pourquoi nous croyons devoir la tirer de l'oubli. Essayons donc de raconter, à l'aide des documents poussiéreux qui la concernent, ce que fut cette fille singulière et pour quelles idées elle a combattu.

I

La famille d'Antoinette habitait Lille; son père, négociant aisé, était d'origine italienne, sa mère flamande. Elle vint au monde le 13 janvier 1616, très disgraciée, à ce qu'elle dit, de la nature: il fallut qu'un chirurgien lui fît une opération pour détacher son nez de la lèvre supérieure. Sa mère ne put jamais surmonter l'aversion que la laideur de sa fille lui avait causée. Dans la suite, cependant, sans jamais devenir belle, Antoinette ne laissa pas d'être séduisante; témoin les périls auxquels échappa sa vertu. Son caractère méditatif se révéla de bonne heure. Dès l'âge de quatre ans, elle demandait à tout venant *où était le pays où demeurent les vrais chrétiens*, faisant paraître grand désir d'y aller. « Mes parents se moquaient de ma demande, disant que j'étais au pays des chrétiens: ce que je ne pouvais croire. » Alors que les enfants ne se soucient guère de ce qui se passe autour d'eux et s'émeuvent seulement de ce qui les touche, Antoinette s'attristait des dissentiments dont ses parents lui offraient parfois le spectacle. Elle se retirait alors à l'écart, et, accusant le mariage des violences dont elle était témoin : « Mon Dieu! mon Dieu! priait-elle, faites que je ne me marie jamais! » Cette crainte du lien conjugal, fortifiée bientôt par une dévotion ascétique, a été le grand ressort de son existence et le point de départ de son mysticisme.

C'est à dix-huit ans, en 1634, qu'Antoinette eut son premier « entretien avec Dieu ». « Une nuit, étant bien éplorée, et outrée de repentance, je dis du profond de mon cœur: « Hé! mon Seigneur! que me faut-il faire pour vous être » agréable? Car je n'ai personne pour me l'enseigner. Parlez » à mon âme et elle vous écoutera. » Tout à l'instant, j'entends comme si une autre personne eût parlé dans moi-même : « Quittez toutes les choses de la terre. Séparez-vous de l'affec- » tion des créatures. Renoncez à vous-même. »

Les contemporains d'Antoinette ont beaucoup raillé ses entretiens avec Dieu, qu'elle rapporte parfois bien longuement.

Mais il n'y a là rien qui ressemble à du charlatanisme. Antoinette avait la parole trop facile ; ses extases loquaces sont celles d'une mystique, qui, ayant choisi Dieu pour directeur, questionne et répond tout à la fois. Elle a pris soin de nous prévenir elle-même contre une interprétation matérialiste de ses *auditions* : « La voix de Dieu n'est point entendue par les oreilles de chair, mais par intelligence spirituelle, parce que Dieu est esprit et l'âme esprit, et qu'ils s'entendent l'un et l'autre en esprit. » Parfois, dans le récit de ses extases, elle s'élève à une véritable éloquence : « Je continuais dans ces prières intérieures avec un délice incroyable. Il me semblait n'y avoir plus rien entre Dieu et mon âme. Elle se sentait tout absorbée en lui. Je ne vivais plus, mais lui vivait en moi. Les consolations intérieures passaient souvent jusques au corps, qui perdait tout sentiment à mesure qu'il oubliait les choses de la terre. Je me délectais sensiblement dans ces douceurs, où je passais des heures sans savoir si j'étais au monde ou en paradis. Je me complaisais à goûter ces évanouissements, doutant néanmoins si l'on se pouvait bien laisser à de tels contentements durant cette vie mortelle. Je le demandai à Dieu. Il me répondit : « Ce sont des faiblesses de la nature. Soyez plus virile. Je » suis pur esprit, insensible à la chair. » — Dieu parle ici comme Bossuet, qui défend à l'une de ses pénitentes « ce qu'il y a de trop sensible dans l'oraison ».

Quand Antoinette approcha de sa vingtième année, ses parents songèrent à la marier. On devine comment leurs ouvertures furent accueillies. Pour vaincre les résistances de leur fille, ils mirent dans l'affaire son confesseur, un jésuite, qui lui refusa l'absolution si elle persistait à se détourner du mariage. Antoinette passa outre et s'approcha de l'autel. Quand le jésuite se récria : « Mon père, répondit-elle fermement, je ne me suis sentie coupable d'aucun péché qui m'ait pu retarder de communier ». A partir de ce moment, elle faussa compagnie aux jésuites, qui lui rendirent avec usure son hostilité.

Le prétendant d'Antoinette était un riche marchand français, pour lequel elle ne paraît avoir éprouvé ni sympathie ni aversion. Mais elle détestait le mariage, non seulement à

cause de l'assujettissement auquel il condamne, mais surtout pour l'impureté du lien charnel, dont elle avait horreur. Elle songea d'abord à se faire religieuse; son père ayant refusé de la doter, aucun couvent ne voulut l'accueillir. Elle en conclut que l'on préférait ses biens temporels à sa piété et que les congrégations étaient étrangères à l'esprit de l'Évangile. Ce qu'elle souhaitait, c'était la vie libre « au désert », les vœux n'étant pas nécessaires à la perfection. « Les solitaires, disait-elle, servent Dieu en épouses et non en esclaves. Voyez si un solitaire n'est point plus heureux de servir Dieu par amour qu'un religieux par contrainte! » Et, ailleurs, cette phrase un peu précieuse : « Je ne peux croire que les parfaits aient jamais eu besoin de faire aucuns vœux, *parce que l'amour porte en croupe la fidélité.* »

Lorsque les parents d'Antoinette lui annoncèrent que son mariage était décidé, elle n'hésita plus : le jour de Pâques 1636, cette fille de vingt ans sortit de Lille à quatre heures du matin, sous un habit d'ermite qu'elle s'était fait elle-même. Elle arriva à dix heures à Tournai, d'où elle se dirigea le même jour sur Mons, marchant toujours, sans prendre de nourriture, les pieds tout meurtris dans ses gros souliers de paysan.

Cette première équipée dura peu. A Bassec, dans le Hainaut, des soldats reconnurent que le prétendu ermite était une femme et la conduisirent, avec force plaisanteries, au village voisin de Blatton. On la logea chez le maire, dont la maison était remplie de troupes. Le surveillant d'Antoinette, un officier de cavalerie, tenta de lui faire violence. Fort à propos le curé de Blatton intervint : il emmena la malheureuse chez lui et la cacha pendant la nuit dans une armoire. Convaincu, à la suite d'un entretien avec elle, de la ferveur de sa piété, il la signala à l'archevêque de Cambrai, qui vint exprès à Blatton pour l'interroger. L'archevêque lui représenta les dangers de la vie d'ermite et la faute qu'elle commettait en prenant des habits d'homme. Sur ces entrefaites, le père et la mère d'Antoinette, prévenus par la rumeur publique, arrivaient éplorés au village; l'archevêque lui ordonna de les suivre et, après un court séjour au cloître de Saint-Augustin, à Tournai, elle revint toute découragée à Lille.

II

Ce fut encore la menace du mariage qui l'en chassa. Ses parents n'avaient pas abandonné l'idée de l'établir et les prétendants ne manquaient pas, parce que la famille Bourignon avait du bien. Antoinette quitta de nouveau la maison paternelle en 1640, et se rendit à Mons, auprès de l'archevêque. A force de prières, elle obtint de lui l'autorisation de former, à la campagne, une petite communauté de filles dévotes, qui se suffiraient par le jardinage et les travaux manuels. Le prélat ajouta à son acquiescement une marque de confiance assez rare : il permit à Antoinette de lire les Évangiles. Sitôt qu'elle eut commencé, il lui sembla que tout ce qu'elle lisait répondait parfaitement à ses sentiments intérieurs. « S'il me les eût fallu mettre par écrit, j'aurais formé un semblable livre qui soit l'Évangile ! »

Bientôt, cependant, les propos hardis d'Antoinette contre la corruption du clergé donnèrent l'alarme aux jésuites, qui firent revenir l'archevêque sur sa décision. L'autorisation fut retirée à la communauté, avant même qu'elle fût établie. Cette fois, Antoinette ne voulut pas retourner chez ses parents : elle reprit sa vie errante, à Blatton d'abord, puis à Bavai et dans un château près de Brugelette, auprès d'une comtesse de Willerwal qui l'avait prise en affection.

La mort de sa mère la rappela à Lille. Chargée désormais des soins du ménage, elle y vécut d'abord assez tranquille, mais son père insista de nouveau pour la marier et parla de se remarier lui-même. Antoinette en devint malade et resta huit jours sans connaissance. Dès qu'elle fut guérie, son père se remaria avec une soudaineté et un mépris des siens qui rappellent le mariage d'Harpagon. « L'après-dînée d'un dimanche, il me dit qu'il allait chez le prévôt, et que j'envoyasse le valet à sept heures pour le chercher. Ce que je fis. Mais le garçon arrivant, il trouva le banquet préparé pour les noces de son maître, lequel lui défendit de ne bouger de la maison du prévôt sans son ordre. Nous attendîmes jusqu'à onze heures, sans

nouvelles ni du maître ni du valet. Le lendemain, à six heures, le garçon retourne tout éperdu, disant que son maître était marié. A neuf heures, mon père retourne, me disant que j'avais une mère : je lui dis que je n'en pouvais plus avoir sur la terre. Il me dit : quant à lui, qu'il avait une femme ».

Cette nouvelle union rendit la vie d'Antoinette insupportable. Sa belle-mère était dépensière, ignorante et querelleuse. « C'était une pauvre fille que mon père avait prise pour son plaisir, nonobstant qu'elle n'était nullement sage ni agréable ». Antoinette la mit, tant bien que mal, au courant des choses, puis manifesta le désir de s'en aller. Son père refusant de lui rien donner des biens de sa mère, elle commença un procès à l'instigation de son beau-frère qui était conseiller à la gouverne de Lille. Mais ce beau-frère mourut et Antoinette, abandonnant la poursuite, se retira dans une solitude, près de Lille, où elle fit de la dentelle pour gagner sa vie. Elle aima fort cette existence de recluse : « Je ne puis jamais décrire les consolations que je reçus de Dieu en cette place. Ce n'étaient que caresses et délices spirituelles. Je passais souvent les jours sans boire ni manger, ne sachant qu'il était le soir. »

Ces délices durèrent quatre ans, pendant lesquels son père ne la vit point et ne lui envoya pas un sou. Au bout de ce temps, les troupes françaises ayant envahi le faubourg où elle habitait, Antoinette dut quitter sa chère retraite. Elle commençait à faire construire un ermitage à Blatton lorsque son père mourut subitement (1648); sa sœur était morte deux ans plus tôt sans enfant. Antoinette avait d'abord résolu de renoncer à son patrimoine, mais elle se ravisa et en obtint la moitié, après un long procès contre sa belle-mère. « Je me trouvai obligée, dit-elle, de reprendre mes biens temporels, plutôt que de les laisser à ceux à qui ils n'appartenaient et qui leur eussent servi à mal faire, outre ce que Dieu me fit connaître que j'en aurais besoin pour sa gloire. »

Les contemporains d'Antoinette l'accusèrent d'aimer l'argent, d'accumuler ses revenus pour grossir son capital au lieu de les distribuer aux pauvres. Elle se défendait d'une manière assez originale : « Les véritables pauvres, écrivait-elle, sont si rares qu'il les faudrait bien chercher dans un autre monde ; car les assistances qu'on fait en notre misérable siècle servent sou-

vent à pécher davantage. C'est pourquoi celui qui a des biens annuellement plus que la nécessité est obligé d'accumuler son capital, pour attendre après l'occasion de l'employer à la plus grande gloire de Dieu. » Plus tard, en 1677, quand elle fut directrice d'un hôpital dans la Frise orientale, elle affirma énergiquement les mêmes principes, consentant à donner son travail et ses soins aux pauvres, mais à la condition de ne leur point distribuer d'argent. « Je ne trouve pas même, disait-elle, à qui faire actuellement quelque libéralité de mes revenus: on ne rencontre que des pauvres qui n'ont rien moins à cœur que de penser à une vie chrétienne, qui se servent de ce qu'on leur donne à friponner, à grenouiller et à faire les paresseux. » Sur quoi Bayle remarque avec raison : « Il n'y a rien ici qui sente le visionnaire et le fanatique; tout y sent un esprit adroit et qui raisonne finement. » C'est là, en effet, un des caractères d'Antoinette: elle n'a de compassion que pour les misères morales et s'en indigne encore plus qu'elle ne les plaint. L'amour de Dieu remplit son cœur, mais ne l'amollit pas. On assurait qu'elle n'avait pleuré que deux fois dans sa vie, et l'on en marquait les occasions. Ne nous hâtons pas, cependant, de lui reprocher ce qu'elle dit des pauvres. Dans ces riches provinces de Flandre, où les couvents étaient si opulents et si nombreux, la condamnation des aumônes pouvait être parfaitement justifiée. Les abus qu'on a souvent déplorés de nos jours se sont fait sentir de bonne heure dans la société chrétienne et ont pu inspirer, même à des cœurs compatissants, la crainte d'entretenir la fainéantise par la charité.

Pendant qu'Antoinette était en procès contre sa belle-mère, le fils d'un paysan, Jean de Saint-Saulieu, l'avait abordée dans une rue de Lille. Il la séduisit par ses propos mystiques et finit par se faire écouter d'elle, car « il parlait de la perfection extraordinairement bien ». En homme habile, il n'insistait pas, et, après avoir discouru avec onction de la grâce dont il éprouvait les atteintes, se retirait doucement et se tenait pour quelques jours à l'écart. Il contait qu'il avait été quelques années soldat, mais qu'il était revenu de la guerre « autant vierge qu'un enfant »: sa constance était restée inébranlable « à cause qu'il s'entretenait toujours en son esprit avec Dieu ». Maintenant, « il était tout mort à la nature »; l'habitude

des mortifications et de l'abstinence lui avait fait perdre le goût des viandes et de la boisson; il ne distinguait plus les mets exquis des mets grossiers, ni le vin de la bière ou de l'eau; toutes choses matérielles lui étaient devenues indifférentes. De plus expérimentées qu'Antoinette se sont laissé prendre à ces protestations; elle les reçut avec d'autant plus de confiance qu'elle les entendait pour la première fois. La sainte fille ne s'irrita même pas lorsque Saint-Saulieu lui proposa un jour de l'épouser, « gardant néanmoins la virginité, afin de demeurer toujours unis pour augmenter le nombre des maisons de pauvres en divers quartiers ». Elle lui répondit bonnement « que le mariage n'était nécessaire à cette union », mais n'en continua pas moins de le recevoir.

Le terrain ainsi préparé, Saint-Saulieu multiplia ses visites et finit un jour par déclarer ses sentiments : ce n'était plus d'un mariage mystique qu'il avait envie. Antoinette lui répondit avec colère, devint menaçante : Saint-Saulieu s'humilia, accusa l'humaine faiblesse, protesta de son profond repentir. Mais ce n'était que prétexte à récidive : « Souvent, dit Antoinette, il m'était si importun et si insolent qu'il me fallait avertir mes filles de veiller sur lui et ne lui plus ouvrir la porte de mon logis : car il venait quelquefois avec un couteau en la main, qu'il me présentait à la gorge, si je ne voulais point céder à ses mauvais desseins; en sorte que je fus, à la fin, obligée d'avoir recours au bras de la justice parce qu'il menaçait de rompre les portes et fenêtres, voire de me tuer, encore bien qu'on le devrait pendre sur le marché de Lille. Le prévôt me donna deux hommes de garde en mon logis, pendant qu'on tenait les informations des insolences qu'icelui Saint-Saulieu m'avait faites ».

L'intervention de la justice mit fin aux terreurs d'Antoinette et aux exigences de son singulier adorateur. Saint-Saulieu ne s'était pas contenté de l'effrayer par ses menaces; il scandalisait les dévotes de Lille en publiant qu'elle avait été sa maîtresse. Non seulement il dut promettre de ne plus troubler son repos, de ne plus paraître devant elle, mais il rétracta publiquement ses mauvais propos et déclara qu'il connaissait Antoinette « pour fille de bien et d'honneur ».

L'hypocrite se consola de sa mésaventure en séduisant une

des disciples de son ancienne amie, qu'il emmena avec lui à Gand et qu'il rendit enceinte. « Après quoi, dit Antoinette, il ne la voulut point épouser qu'après beaucoup de prières et de devoirs faits par ladite fille, qui enfin par sa grande humilité lui amollit le cœur, et il l'épousa fort peu de temps avant qu'elle s'accouchât d'un enfant. Il a vécu aussi bien qu'elle fort peu chastement, se plaisant autant ès discours impudiques qu'il avait fait auparavant ès discours divins ».

III

A l'instigation de Saint-Saulieu, Antoinette s'était laissée aller à « entreprendre une maison d'enfants », c'est-à-dire à accepter la direction d'un orphelinat fondé par un marchand de Lille pour les fillettes abandonnées du pays (1653). En 1658, elle y revêtit l'habit de l'ordre de Saint-Augustin et obtint de l'évêque d'être *recluse*, de sorte qu'aucun Saint-Saulieu n'eut plus l'occasion de l'approcher. L'orphelinat commença par marcher à souhait et compta bientôt plus de cinquante enfants. Mais la directrice était trop convaincue de leur malice pour les élever avec affection. Elle paraît les avoir traitées durement, usant fréquemment des verges, leur parlant du diable plus que de Dieu et de l'enfer plus souvent que du paradis. « Mes filles d'assistance, avoue Antoinette, murmuraient que je parlais toujours de damnation, et je ne pouvais faire autrement. »

Ce beau régime porta ses fruits : à force d'entendre le nom du diable, les enfants se persuadèrent qu'elles étaient possédées. Une véritable épidémie, dont les détails sont curieux à étudier, se déclara parmi elles en 1661. Une enfant, ayant été mise en prison pour quelque méfait, en sortit sans qu'on lui eût ouvert la porte, prétendant qu' « un homme » l'avait délivrée. Or, il ne pouvait entrer aucun homme à l'hôpital de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Trois mois après, une autre fille, qu'on voulait fouetter pour la punir d'un vol, déclara que « le diable lui fai-

sait faire ses larcins, qu'il venait de nuit auprès d'elle ». Elle avait reçu du diable une marque à la tête, à preuve que l'on y enfonça une épingle longue d'un doigt sans qu'elle éprouvât aucune douleur. Successivement, toutes les filles avouèrent qu'elles avaient fait pacte avec le diable, qu'il les conduisait de nuit dans son château, les conviait à des banquets magnifiques et leur enseignait des choses abominables. Antoinette n'était pas convaincue : « Et pour montrer qu'elles n'avaient ni bu ni mangé au sabbat, il ne fallait que voir cela à leur appétit du matin, qu'elles mordaient de si bon cœur en de grosses tartes de beurre ! » Cependant, elle fit appel aux prêtres, qui déclarèrent les enfants ensorcelées et les soumirent à toutes sortes d'exorcismes, à raison de deux heures par jour pour chacune. Rien n'y fit. Le bruit finit par se répandre au dehors et fut exploité par les jésuites. Les magistrats de Lille commencèrent une enquête et Antoinette dut comparaître devant eux. On ne la condamna point, mais elle s'aperçut que sa situation était périlleuse, entre les dévotes de Lille, qui la traitaient de sorcière, et les enfants qui, dans leur malice, faisaient mine de vouloir l'empoisonner avec des « boulettes » que leur donnait le diable. Elle n'eut d'autre ressource que de quitter la maison et se réfugia en 1662 à Gand.

Peu de temps après, étant à Malines, Antoinette fit la rencontre de Christian de Cort, supérieur des Frères de l'Oratoire et directeur d'une maison de refuge pour enfants pauvres. « C'était, dit Poiret[1], un homme tout de zèle pour Dieu, tout de charité pour le prochain, tout dégagé et désintéressé pour l'égard de soi-même ; il aurait prodigué mille vies, s'il en avait eu autant, pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes ». Christian se prit d'admiration pour Antoinette et lui demeura fidèle jusqu'à la mort. « Lorsque Dieu le donna à mademoiselle Bourignon, ajoute le biographe, ce fut d'une manière toute particulière, et même comme le premier de ses enfants spirituels, au sujet duquel elle ressentit de grandes douleurs corporelles *et comme de pressantes tranchées d'un enfantement* ».

1. Ce Poiret était un cartésien protestant, devenu disciple enthousiaste d'Antoinette Bourignon ; il écrivit sa vie, réunit ses œuvres, et eut plus tard l'occasion de publier les *Poésies et Cantiques* de madame Guyon.

On prétendit que ces douleurs mystiques ne furent jamais épargnées à Antoinette quand elle recruta quelque nouvel adhérent à sa doctrine. Un de ceux qu'elle convertit à cette époque était l'archidiacre de Christian de Cort. Un jour qu'ils causaient tous les deux avec Antoinette, M. de Cort fit remarquer qu'elle avait ressenti beaucoup plus de douleurs pour lui que pour l'autre, lorsqu'ils s'étaient résolus « de naître de nouveau selon Dieu ». Alors l'archidiacre, qui était petit et fluet, regardant M. de Cort, qui était fort gros, répondit en riant : « Ce n'est pas merveilles que notre Mère ait souffert plus de travail pour vous que pour moi, car vous êtes un si gros enfant, au lieu que j'en suis un tout petit ». Le biographe ajoute qu'on s'amusa fort « de cette belle défaite », preuve que dans ce monde d'illuminés et de mystiques, la grosse gaieté flamande ne perdait pas tous ses droits.

Christian de Cort était affligé de visions. A plusieurs reprises, il crut que Dieu lui donnait un ordre : c'était d'avancer toute sa fortune à quelques personnes de sa famille qui avaient formé le dessein de relever par un endiguement l'île de Nordstrand, dans le pays de Holstein, submergée en 1634, pour s'y tailler un petit royaume où les amis de Dieu pourraient trouver un refuge contre les persécutions des impies. Ces « amis de Dieu », que les visions ne désignaient pas plus clairement, lui parurent être les jansénistes. Dès 1657, l'endiguement étant achevé, Christian s'était mis en relations avec Arnauld et vendait aux jansénistes des parcelles de l'île, que l'on croyait appelée à un bel avenir en vertu des privilèges concédés, en 1652, par le duc de Holstein-Gottorp. Décidé à s'y établir lui-même, il invitait Antoinette à le suivre, et cette proposition fut la cause de leurs malheurs.

Antoinette hésita d'abord à se rendre en pays protestant. On lui avait, dès son enfance, inspiré la haine des hérétiques. « On enseigne aux enfants, écrivait-elle, qu'il vaut mieux de converser avec un diable qu'avec un luthérien, un calviniste ou autres. Si bien que ma nature répugnait fort d'aller en la Hollande, en pensant que les personnes de là étaient toutes monstrueuses. Et je ne m'y aurais pu résoudre, ne fût que feu M. de Cort me désabusait en m'assurant qu'il y avait entre

les personnes non romaines autant de gens de bien queparmi les catholiques. Ce que j'ai trouvé par expérience être véritable. » Dans son embarras, elle consulta sa voix intérieure. On lui répondit « que ce n'étaient pas ces différences vulgaires de religion qui donnaient le salut, mais que c'étaient l'amour de Dieu et la vertu, lesquels il fallait aimer en toutes personnes qui y aspiraient, sans avoir égard à quelque religion extérieure dont ils fissent profession ». Les conseils de la « voix intérieure » et de M. de Cort n'étaient décidément pas à mépriser.

Antoinette passa l'année 1668 à Amsterdam, occupée à publier ses premiers écrits, attendant que tout fût prêt à Nordstrand pour l'y recevoir. Elle fit d'abord imprimer une *Lettre au Doien de Lille touchant l'état du monde et les Jugements de Dieu*, puis *la Lumière du monde*, livres qui devaient être suivis de beaucoup d'autres. Amsterdam était alors très agitée par les querelles religieuses; Antoinette, avec son fidèle disciple, devint bientôt le point de mire de la polémique et le centre de ralliement des esprits enclins au mysticisme, théologiens, philosophes et même rabbins. On savait qu'elle devait aller s'établir à Nordstrand, et les offres de compagnie ne lui manquaient pas. Parmi ceux qui s'abouchèrent avec elle fut le célèbre Jean Charles de Labadie, d'abord jésuite, puis prêtre séculier, que la haine de ses anciens confrères, dont il avait quitté l'ordre en 1639, poursuivait avec un acharnement qui s'attaquait non seulement à ses doctrines, mais à ses mœurs. Lié avec les jansénistes, et persécuté avec eux, il s'était converti en 1650 à la religion réformée. Une vocation de l'Église de Middlebourg en Zélande l'appela dans les Provinces-Unies, où l'exaltation de son mysticisme batailleur l'entraîna dans un nombre infini de querelles. Comme il affirmait que l'Écriture ne suffisait pas à conduire les hommes au salut, et qu'il y fallait encore des révélations particulières du Saint-Esprit, il était plus à même de s'entendre avec Antoinette qu'avec les protestants. Ses disciples et lui offraient de grosses sommes pour acquérir droit de résidence à Nordstrand et M. de Cort était tout prêt à leur céder. Antoinette s'y opposa et déclara que, si Christian de Cort se rendait dans l'île avec Labadie, elle refuserait de l'y accom-

pagner. « Je sens et sais, disait-elle, que nous ne pourrions jamais nous accorder par ensemble. Leurs sentiments et l'esprit qui les anime sont tout contraires à mes lumières et à l'esprit qui me gouverne. » Ce n'étaient pas des dissentiments théologiques qui étaient en cause, car, si Antoinette différait de Labadie sur la doctrine de la prédestination (elle n'a jamais cessé d'affirmer hautement le libre arbitre), le mysticisme qu'elle professait ressemblait assez à celui de l'ancien jésuite. Mais son humeur impérieuse ne pouvait souffrir un partage d'autorité. Ce qu'il lui fallait, c'était un disciple aveuglément soumis, un fils spirituel, un secrétaire de ses commandements comme Christian de Cort.

Bien qu'elle nous dise que son naturel « s'incline assez à la douceur et à la modestie », il faut bien avouer qu'Antoinette n'avait pas un caractère sociable. Si l'on trouve dans ses écrits cette belle pensée : « La vraie humilité consiste en une connaissance intérieure de son néant », elle n'a jamais fait consister l'humilité chrétienne dans l'effacement de soi-même, ni dans cette atténuation de nos jugements qui introduit la courtoisie dans les débats. Loin de là, elle invoquait les prophètes et les apôtres pour réclamer le droit de dire les choses comme elle les sentait, souvent avec une violence injurieuse, parfois avec cynisme. « Je tiens, écrivait-elle, que certaines façons étudiées de douceur et de modestie sont des hypocrisies devant Dieu. » Et ailleurs : « Je bénis Dieu qu'il m'ait donné le don de force pour résister au mal, et de la colère pour faire voir aux hommes que je suis ennemie d'injustices et de mensonges. » Elle se résignait sans peine aux conséquences de son humeur intraitable. « De mépris et de persécutions, j'en ai déjà tant souffert qu'ils me sont tournés en habitude. » Sa franchise, ou, si l'on veut, son orgueil, lui en prépara de nouveaux. Elle se brouilla successivement avec les Anabaptistes, les Labadistes, les Cartésiens, les Trembleurs, et ne le regretta point. Car un jour, comme elle se plaignait à Dieu de souffrir tant de persécutions pour la vérité, elle reçut de lui cette réponse : « Je n'ai rien de meilleur à donner à mes amis. »

IV

Christian de Cort ne tarda pas à se trouver dans une situation fort embarrassante. Une première brouille avait éclaté, en 1665, entre les jansénistes et lui. Pontchâteau, envoyé à Nordstrand en 1664, était revenu avec une impression très défavorable. Arnauld, Nicole et Pontchâteau lui-même voulaient revendre leurs concessions, mais ne trouvaient pas d'acquéreurs. Vers la fin de 1668, M. de Cort se prit de querelle avec les Pères de Malines, auxquels il avait concédé les dîmes de Nordstrand, à la condition qu'ils payassent ses dettes, ce que l'Oratoire ne faisait pas. Il en résulta des discussions violentes, au cours desquelles M. de Cort fut censuré par un évêque, en homme « qui convoitait les biens de ce monde au dommage de ceux qu'il avait trompés en vendant les terres de Nordstrand ». On lui reprochait encore d'être adonné à la boisson et de s'être laissé séduire par une fille de Lille « avec laquelle il demeurait, au grand scandale de chacun ». Cette dernière injure était intolérable, car elle visait Antoinette. « Gardez-vous bien de toucher la prunelle des yeux de Dieu! répliquait M. de Cort. Je suis l'homme le plus heureux du monde d'avoir eu le bonheur de la connaître; si jamais j'ai été bon chrétien, c'est depuis que je l'ai connue; si jamais j'ai été chaste, c'est depuis que j'ai familiarité particulière et chrétienne avec cette vierge, épouse de Dieu! »

Au mois de mars 1669, Christian de Cort fut jeté en prison pour dettes à la requête des jansénistes, qui réclamaient la restitution de leurs capitaux, alléguant que les terrains de Nordstrand ne valaient rien. Antoinette eut beau s'agiter, offrir de payer pour son ami, adresser une lettre de reproches énergiques à Arnauld : les bons jansénistes furent implacables. Ce fut par une erreur d'un officier de justice que Christian de Cort put sortir de prison, après dix mois de souffrances. Il partit immédiatement pour le Holstein, mais y mourut avant la fin de l'année. Antoinette raconte qu'un médecin, qui s'était

présenté à Christian comme son ami, lui avait fait boire du poison.

Par son testament, il léguait tous ses biens à sa directrice. Ce fut pour elle la source de nouveaux tracas, car elle héritait des procès de son disciple. Aux haines théologiques qu'elle avait éveillées vinrent s'ajouter des jalousies et des convoitises. Elle tomba gravement malade : à peine rétablie, elle apprit qu'on voulait l'emprisonner pour complicité avec Christian de Cort dans l'affaire de Nordstrand. Au mois de décembre 1669, elle quitta Amsterdam au milieu de la nuit, cachée dans un grand panier, et se dissimula pendant onze mois dans les environs de la ville. Puis elle se rendit à Harlem. Sa voix intérieure la poussait toujours à prendre possession de Nordstrand. Enfin, en 1671, elle se décida à gagner le Holstein; de cruelles déceptions l'y attendaient.

Le duc de Holstein-Gottorp l'accueillit avec beaucoup d'égards, mais les Pères de l'Oratoire de Malines prétendaient garder Nordstrand pour eux. Antoinette se sentit bientôt impuissante contre leur cupidité. Elle ne devait jamais mettre les pieds dans cette terre promise, devenue une terre de désolation après avoir éveillé tant d'espérances. Une vingtaine de familles de la Frise, converties à sa doctrine, s'étaient réunies à Husum, où Antoinette leur avait préparé un logis et alla bientôt les rejoindre (juillet 1672). Mais, au lieu de saints disposés à la vie évangélique, elle ne trouva qu'un amas de paresseux « qui semblaient être venus comme à une foire de village ». Il fallut les éloigner peu à peu. Elle écrivait à cette époque une foule d'ouvrages et avait même fait venir de Hollande une imprimerie pour les répandre plus facilement. Bien entendu, les sectaires attaqués par elle ne laissaient pas de répondre, n'épargnant même pas sa réputation de chasteté. Un calviniste, Berkendal, lui reprocha méchamment d'avoir plus d'hommes que de femmes autour d'elle. Antoinette réplique : « C'est à cause qu'il sent en conscience qu'il ne saurait faire cela sans pécher. » Deux ministres luthériens publièrent qu'on avait brûlé des hérétiques moins dangereux. Les disciples de Labadie, qui n'avaient pas oublié la rebuffade subie par leur maître, criaient plus fort que les autres. Finalement, ils obtinrent que l'on fermât l'imprimerie

d'Husum et, en 1673, Antoinette dut se retirer à Flensbourg.

Aussitôt les ministres excitèrent le peuple contre elle et peu s'en fallut qu'elle ne fût mise en morceaux. Les enfants même criaient par les rues : « Où est-elle donc, cette Antoinette? » Les étudiants n'étaient pas moins acharnés contre la *Circé*, la *sorcière*. Elle s'enfuit et revint clandestinement à Husum (1674). La persécution y recommença de plus belle. Le domicile d'Antoinette fut envahi, ses armoires forcées, ses livres et papiers confisqués ou déchirés. Le hasard voulut qu'une feuille de son *Traité de la solide vertu* tombât ainsi entre les mains du général Van der Wyck, qui fut touché de la grâce en la lisant. Ce n'était pas assez de supprimer les livres d'Antoinette : il fallait l'obliger à se taire. Accablé des plaintes continuelles des prêtres, le duc de Holstein finit par se laisser arracher un ordre d'emprisonnement perpétuel. Le général Van der Wyck devait aller saisir Antoinette à Husum. Mais ce soldat n'avait pas lu en vain deux pages du *Traité de la solide vertu*. Il court chez le duc et proteste que sa conscience lui défend de conduire en prison une personne que l'on n'a même pas entendue. Le duc révoque la sentence. « Il serait à souhaiter, remarque à ce propos le biographe, que les grands agissent constamment de la sorte et qu'ils ne se défiassent de rien davantage que de leurs prêtres. »

Le luthérien Burchardus se vengea de son échec par un in-quarto écrit en allemand, où il accusait Antoinette de nier le mystère de la Sainte-Trinité et la divinité de Jésus-Christ. Wolfgang Ouw, prêtre à Flensbourg, lui fit écho avec un in-octavo, « ouvrage digne d'un paysan plein de vin qui maugrée, jure, dastigote et déteste contre la personne de mademoiselle Bourignon ». Ils espéraient qu'elle répondrait, car il lui avait été fait défense de rien publier et ils attendaient que la colère lui fît enfreindre cette interdiction. C'en était trop. Au fort de l'hiver de 1674, par six pieds de neige, Antoinette quitta Husum pour Slesvig, déguisée en paysanne, un panier au bras. Tout le pays était en alarme contre elle. La pauvre réformatrice eut mille peines à trouver une chambre dans une hôtellerie borgne, avec un plancher sans paille pour tout lit. Pendant ce temps, sa belle-mère et sa belle-sœur, prétextant la guerre entre la France et la Hollande, faisaient confisquer ses biens à Lille. Dans cette

extrémité, elle ne perdit point courage et répondit au gros libelle de Burchardus en écrivant *la Pierre de touche*. Enfin, grâce à l'influence du général Van der Wyck, un revirement commença à se produire en sa faveur. Les feuilles de ses ouvrages lacérés, employées à envelopper du tabac ou du fromage, s'étaient répandues dans le peuple; beaucoup de gens les avaient lues avec émotion. Même les soldats, qui fumaient et buvaient dans les tavernes, commençaient à dire que l'auteur de ces pages touchantes n'était pas la sorcière dont les prêtres leur parlaient au prône. Le Grand Président, M. Kielmann, alla jusqu'à promettre à Antoinette de s'occuper de lui faire remettre son hérédité de Nordstrand, que les Oratoriens de Malines détenaient injustement. Elle put louer une grande maison, se montrer, réunir des amis et respirer à l'aise après tant d'angoisses.

Mais le clergé holsteinois ne désarma pas : il fallait à tout prix empêcher Antoinette de prendre possession de Nordstrand, où elle serait libre de ses paroles et de ses écrits. On voulait qu'elle s'engageât à ne rien faire imprimer, qu'elle se déclarât responsable des actes et même des paroles de ses disciples. Il y eut à ce sujet de longues conférences qui n'aboutirent pas. Enfin, à l'instigation du Président, Antoinette présenta au duc une profession de foi très courte, datée de mars 1675, qui réduisait les accusations d'hérésie à néant. Sur ces entrefaites, il survint des troubles dans le pays : le roi de Danemark vint à Slesvig et les prêtres profitèrent de l'occasion pour solliciter du conseil royal l'arrestation de leur éternelle ennemie. Une main inconnue écrivit sur sa porte : *Memento mori*. Antoinette se réfugia à Hambourg (mars 1676).

« Comme il y a partout, dit Poiret, des diables et des prêtres, on peut juger par avance du traitement qu'elle devait y attendre ». On lui refusait un abri : elle dut accepter, pendant quinze mois, une chambrette dans le logement d'un homme de guerre. Elle lavait elle-même son linge et se servait en tout, craignant d'appeler l'attention sur elle; le temps qui lui restait était employé à écrire, et Dieu sait qu'elle ne s'en faisait pas faute ! Quelques amis fidèles recueillirent aussi ses conversations, leurs questions et ses réponses. Beau sujet d'alarmes pour les théologiens ! Le 11 juin 1677, les prêtres

luthériens s'assemblent en consistoire et députent deux d'entre eux vers le magistrat pour lui demander de ne pas tolérer dans la ville une femme qui y propage l'hérésie. Informée à temps, elle se sauva dans un grenier. Les sergents fouillèrent vainement le domicile d'Antoinette, d'où ils emportèrent une charretée de livres, mais ne purent découvrir sa retraite. Pendant qu'on prêchait contre elle dans tous les temples, la malheureuse saisit une occasion pour quitter Hambourg et se réfugia dans la Frise orientale, où elle prit la direction d'un orphelinat.

Plusieurs de ses fidèles de Slesvig vinrent l'y rejoindre, ainsi que ses rares colons de Nordstrand, qu'elle abandonnait, de guerre lasse, aux Oratoriens. Sa santé s'était affaiblie à la suite de tant de traverses. En 1679, un de ses familiers, dont elle avait traité dédaigneusement les chimères mathématiques, la quitte brusquement et se met à la diffamer; ses domestiques profitent de sa maladie pour la voler et essayent même de la faire mourir. Enfin, une dénonciation calomnieuse est portée contre elle : on l'accuse d'avoir torturé un enfant de huit ans. Quoique malade, elle crut nécessaire de fuir encore, pour échapper à cette inepte machination. Les routes étaient dans un état épouvantable, les fièvres régnaient partout et Antoinette s'était mise en voyage sans savoir au juste où elle allait. Arrivée à Francker, elle fut prise d'une crise violente et expira le 30 octobre 1680, entre deux vieilles femmes qui ne la connaissaient pas, sans qu'aucun de ses disciples fût présent pour recueillir ses dernières paroles. « Ainsi mourut en pauvre exilée, dit Poiret, Antoinette Bourignon, *la plus pure âme et la plus divinisée qui ait été sur la terre depuis Jésus-Christ.* » Elle voulut « qu'on ensevelît son corps de la manière la plus simple et la plus basse, au plus tôt et sans bruit », ce qui fut fait. Son biographe nous dit encore que, bien qu'ayant dépassé la soixantaine, elle ne portait pas plus de quarante ans et que, malgré le nombre prodigieux de ses écrits, sa vue était restée si bonne qu'elle n'avait jamais fait usage de lunettes. Mais, en dehors de quelques indications vagues de Poiret, nous ne savons rien de son apparence physique : Antoinette n'avait permis à aucun peintre de faire son portrait, par modestie d'abord, et puis par crainte d'être reconnue.

Cette femme, qui avait tant enseigné, ne laissa qu'un très

petit nombre de disciples. Loin d'augmenter avec le temps, la troupe de ses fidèles des deux sexes avait diminué sans cesse, par suite de la difficulté que l'on éprouvait à vivre avec elle et à subir les assauts orgueilleux de son humeur. Ses servantes même l'avaient abandonnée. Mais après sa mort, en Écosse, le *bourignonisme* se réveilla. La *Lumière du Monde* fut traduite en anglais, avec une préface où Antoinette était qualifiée de prophétesse. Un docteur en théologie, Cockburn, répondit par un livre intitulé : *Bourignianism detected, sive detectio Bourignianismi*, où s'il s'attacha à démontrer que la Bourignon n'avait pas été inspirée, et que Dieu ne lui avait pas donné mission de réformer le christianisme. Les bourignonistes d'Écosse ne se tinrent pas pour battus, et la polémique durait encore dans ce pays en 1699, au moment où Bayle écrivait, pour son *Dictionnaire*, l'article spirituel autant qu'injuste dont toutes les notices sur Antoinette se sont inspirées.

V

Les œuvres d'Antoinette Bourignon remplissent dix-neuf volumes que presque personne, depuis le XVII[e] siècle, n'a eu le courage de lire. Je me suis assuré que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale n'avait pas été ouvert avant moi. Il y aurait là matière à une longue étude, que nous pouvons seulement esquisser ici à grands traits.

Antoinette s'est toujours défendue de vouloir établir une religion nouvelle : à ceux qui venaient lui demander de les initier à la sienne, elle répondait : « Ayez recours à la doctrine de Jésus-Christ, qui est dans l'Évangile; je n'en ai point d'autre. » Elle n'avait aucun goût pour les obscurités de la théologie, où les chrétiens ont surtout trouvé matière à leurs divisions. Comme on la questionnait un jour sur la Trinité, dont les prêtres l'accusaient de faire consister tout le mystère dans la Justice, Vérité et Bonté de Dieu, elle répondit : « Je n'ai pas eu dessein de vouloir approfondir ce mystère et dire

que tout consistait en cela, mais que c'était là la plus utile et la plus salutaire considération que l'on doit avoir au sujet de la Sainte Trinité, dont les spéculations ordinaires sont souvent et téméraires et inutiles, et la plupart injurieuses à Dieu. » Une autre fois, elle parlait de la présence réelle : « Voilà ainsi qu'on se débat par tout le monde, et les chrétiens se haïssent l'un l'autre pour cette différence de croyance. Il aurait été bien plus utile aux chrétiens, ce me semble, de demeurer unis par ensemble en la charité, que Jésus-Christ nous a tant recommandée, que se diviser et quereller et tuer l'un l'autre sur des formalités semblables. » Cela fait partie d'un livre intitulé *Tombeau de la fausse théologie*, auquel il ne manque, pour être célèbre, que d'avoir trouvé de nos jours quelques lecteurs.

Comme il ne peut être question de la théologie d'Antoinette, voyons en quoi consistait son mysticisme.

Il y a quelques tendances générales qui sont communes au mysticisme de tous les temps. Le mystique a horreur de l'autorité et de la règle; il se prend pour un être privilégié, en communication au moins intermittente avec Dieu; il n'accepte la tradition écrite qu'à condition de l'interpréter à sa manière. L'inspiration directe lui permettant de lire dans l'avenir, il prophétise, et, comme les hommes sont plus sensibles à la crainte qu'à l'espoir, il se plaît généralement à annoncer des malheurs comme le châtiment prochain du mal qui se fait. Son commerce avec Dieu, en sanctifiant son esprit, lui inspire le mépris de la chair. Ce qui le frappe surtout dans le mal moral, ce sont les péchés auxquels les sens nous inclinent. S'il n'est pas toujours chaste, le mystique adore la chasteté.

Tous ces traits se retrouvent chez Antoinette. Elle professait une aversion passionnée pour la raison et la logique. Elle considérait la doctrine des Cartésiens comme « la plus maudite de toutes les hérésies, un athéisme formel, une réjection de Dieu, dans la place duquel la raison corrompue se substitue ». Elle raillait les philosophes de vouloir comprendre ce qui n'est intelligible que par l'illumination de la foi divine, ajoutant que la vaine activité de la raison, loin de conduire à Dieu, éloigne de lui en empêchant de le connaître. « La

foi vive n'est point une croyance des choses qui sont faites ou passées, ou de celles qui doivent encore venir, puisque cela n'apporte non plus d'effet à nos âmes que la croyance des histoires que nous entendons. Mais la foi vivante et opérante est une divine lumière que Dieu a plantée en nos âmes, par laquelle nous connaissons les choses éternelles. » Et ailleurs : « On apprend davantage par un petit rayon de la lumière du Saint-Esprit que par cent ans d'études bien assidues. »

Antoinette s'irrite contre les ministres de tous les cultes, parce qu'elle ne veut pas admettre d'intermédiaire entre Dieu et elle. « Pour savoir ce que l'on doit croire, retourner à Jésus-Christ que l'on n'imite en rien... Les religieux ne sont pas plus saints pour avoir fait des vœux et porter un habit particulier. Les pompes et les vanités sont souvent plus grandes sous un pauvre habit de religieux que sous la pourpre des rois. » Les exercices liturgiques de la religion lui sont odieux, non seulement à cause de leur formalisme, mais parce qu'ils manifestent le principe d'autorité et de tradition. Tout ce qui semble détourner la foi de l'idéalisme pur, les pèlerinages, le culte des images et des reliques, n'a pas eu d'ennemi plus acharné qu'Antoinette, même parmi les théologiens protestants.

Elle ne cessait d'annoncer la fin prochaine du monde, prélude de sa régénération en Jésus-Christ. « On est arrivé au jugement général, parce qu'il n'y a plus de vrais chrétiens sur la terre, en quelque religion que ce soit. » Elle disait avoir connu en vision le Diable incarné qui devait être l'Antéchrist matériel et professait, sur son origine, une théorie bizarre, fondée sur la croyance aux incubes. Quant à l'Antéchrist au sens spirituel, c'était la corruption des mœurs, le désordre qui régnait dans les Églises, l'oubli des enseignements évangéliques. « On pense que l'Antéchrist ne régnera pas sur la terre, sinon quand on le verra corporellement, ce qui est une grande erreur. Car il règne, passé longtemps, par sa doctrine et son esprit d'erreur, et on ne le connaît pas ! »

Mais, à d'autres égards, et par des qualités qui lui sont particulières, Antoinette se distingue de la foule des mystiques. Née dans le catholicisme, persécutée à la fois par les catholiques et par les réformés, elle s'est élevée à la conception de

la tolérance, d'une religion supérieure aux religions. Pour elle, l'amour de Dieu est au-dessus de toute forme confessionnelle : c'est la seule loi qui nous affranchisse de l'égoïsme et rende faciles les autres vertus. « Celui qui conserve en son cœur l'amour de Dieu ne peut jamais pécher, vu que le péché n'est rien en soi qu'un détour de Dieu pour se tourner vers les créatures. Celui qui aime Dieu de tout son cœur accomplit le Vieux et le Nouveau Testament. » Et ailleurs : « Dieu m'a envoyée hors de l'Église romaine afin que je connusse aussi les autres par expérience. Je tiens à m'exercer en la pratique des enseignements de Jésus-Christ, sans mépriser nulle de ces religions en particulier, mais estimant d'icelles ce qu'elles ont de bon et conforme à l'Évangile. J'aime maintenant les gens de bien partout où je les trouve, sans m'informer si elles sont romaines ou non. Car quel sujet me donne un homme de bien à le haïr en bien vivant, à cause seulement qu'il ne s'appelle point catholique, vu qu'il peut être, en effet, plus catholique que le plus saint des Romains? » Antoinette pousse la tolérance jusqu'à louer les juifs, pour leur invincible attachement à l'idée messianique et les longues souffrances qu'ils ont endurées : « Je ne doute nullement que les juifs seront encore les premiers au royaume des Cieux, à cause qu'ils ont été si humiliés et méprisés en ce monde, en quoi ils ont plus imité Jésus-Christ que les chrétiens. » Tout le passage dont ces lignes sont tirées est extraordinaire pour le XVIIe siècle [1].

Par l'idée qu'elle se fait du Messie, Antoinette est plus voisine du judaïsme que de la théologie chrétienne. Chose singulière chez une mystique, elle ne croit pas à la destruction du monde matériel, au règne du pur esprit. Malgré le *Solvet sæclum in favillà*, c'est sur terre qu'elle attend, qu'elle annonce la venue de Jésus-Christ, sa domination sur l'humanité purifiée et unie à lui « de corps et d'âme, par les liens d'un pur amour ». « Le monde durera éternellement, nulles créatures ne mourront en leurs espèces... Dieu n'a pas créé ce monde pour le détruire et en faire un nouveau, comme s'il pouvait avoir manqué en créant le premier, et l'Univers n'a pas été

1. *La Lumière du monde*, t. II, p. 197.

créé seulement pour être l'objet de nos misères, puis détruit à la fin. Quand on dit que le monde finira, c'est une manière de parler qui doit nous faire entendre que toutes les œuvres mauvaises des hommes finiront... Quand tout sera purgé du mal, toutes choses subalternes seront soumises à cette noble créature qui est l'homme, pourvu qu'il soit lui-même soumis à son Dieu. » Elle en veut aux chrétiens de « rejeter la venue de Jésus-Christ en gloire, quoiqu'elle soit vérifiée par tous les grands prophètes, les apôtres et Jésus-Christ lui-même ». C'est précisément cette attente de la venue glorieuse du Messie qui est, à ses yeux, un titre d'honneur pour les juifs.

Antoinette a soutenu avec passion la doctrine du libre arbitre, allant jusqu'à nier la prescience divine, par la raison que Dieu, dans sa bonté, ne *voulait* pas savoir ce que devaient décider les hommes. « Dieu ne pense qu'à ce qu'il lui plaît, et, ayant voulu créer l'homme libre, il n'a pas voulu borner les événements par sa prévoyance. » L'argument, au point de vue philosophique, peut sembler faible ; mais cet attachement à l'idée de la liberté n'est pas ordinaire chez les mystiques. Il révèle, à défaut de la biographie d'Antoinette, l'énergie de sa nature, à laquelle les délices de la contemplation ne suffisaient pas.

Sans prêcher l'égalité sociale de l'homme et de la femme — car elle ne s'occupe pas de questions sociales — Antoinette n'a jamais admis que son sexe dût imposer quelque réserve à la liberté de sa parole et de sa pensée. « Il est difficile aux hommes de confesser que le Saint-Esprit puisse habiter dans l'âme d'une femme autant que dans celle d'un homme, parce qu'ils veulent demeurer les maîtres en Israël; mais il n'y a point de différence entre l'âme d'un homme et celle d'une femme : cela ne regarde que la nature corporelle, et non l'esprit et la volonté. »

De cette liberté de tout penser et de tout dire, Antoinette a donné une preuve singulière par sa doctrine de l'amour physique. Comme la Diotime du *Banquet* de Platon, elle n'a pas reculé devant des questions dont s'effarouche la pruderie des modernes, et les a traitées avec une crudité d'expressions dont les écrits des femmes dévotes n'offrent guère d'exemples. Et, cependant, malgré les calomnies dont elle fut l'objet, il

paraît certain que ses mœurs sont restées pures. Ses disciples ne se contentaient pas de louer sa chasteté : ils lui attribuaient le don de rendre chastes ceux qui l'approchaient. Voici ce qu'elle écrivait d'elle-même en 1673 : « J'ai été chaste de tout temps : Dieu m'a délivrée, dès ma tendre jeunesse, des désirs charnels, pour m'en donner de spirituels, lesquels me restent encore à présent dans l'âme. » On serait mal venu, sur la foi de quelques pages trop libres, à récuser le témoignage qu'elle se rendait avec tant de simplicité.

Pour comprendre les idées d'Antoinette en la matière délicate que nous abordons, il faut remonter jusqu'aux origines du mysticisme chrétien : c'est un anneau d'une chaîne qui n'est pas encore interrompue.

VI

La question des rapports de l'homme avec la femme a été, dès les premiers jours de l'Église, un sujet d'inquiétude pour les fidèles et, pour les esprits absolus, une source d'hérésies sans cesse renaissantes. Jésus, bien qu'ayant vécu plus de trente ans, ne s'était pas marié ; il n'avait conseillé à personne le mariage ; il avait dit, suivant saint Matthieu : « Il y a des eunuques qui l'ont été de naissance et d'autres qui ont été faits tels par les hommes ; mais il y a aussi des eunuques qui se sont faits tels eux-mêmes, en vue du royaume des cieux. » C'est l'interprétation littérale de cette dernière parole qui égara le grand Origène et qui fait des victimes jusqu'en notre temps. L'Église, née pour régner et pour vivre, ne glissa jamais sur la pente des exagérations ascétiques. Elle prit résolument position avec saint Paul : « Si tu te maries, tu ne pèches point, et si une vierge se marie, elle ne pèche point. — Si tu n'es pas lié à une femme, n'en recherche pas une, mais il vaut mieux se marier que d'être en proie au désir. » Ainsi le grand apôtre faisait du mariage une concession à l'infirmité humaine, écartant ainsi, du moins en appa-

rence, la doctrine de l'antiquité classique et du *Livre de Tobie*, qui asssigne pour but à l'union sexuelle la procréation des enfants. La discussion soulevée par ces textes a duré pendant des siècles, mais l'Église n'a pas cessé de professer une opinion moyenne, qui fait la part des intérêts de la société et des désirs naturels de l'individu. « Ne croyez jamais rien de bon de ceux qui outrent la vertu, dit Bossuet ; le dérèglement de leur esprit, qui mêle tant d'excès dans leurs discours, introduit mille désordres dans leur vie. » Et plus loin, en parlant des Vaudois, Bossuet écrit ces phrases caractéristiques : « Les protestants accusent Renier de calomnier les Vaudois en leur reprochant qu'ils condamnent le mariage ; mais ces auteurs tronquent le passage, et le voici tout entier : « Ils condamnent le sacre- » ment du mariage, en disant que les mariés pèchent mor- » tellement lorsqu'ils usent du mariage pour une autre fin que » d'avoir des enfants » ; par où Renier fait voir seulement l'erreur de ces superbes hérétiques qui, pour se montrer au-dessus de l'infirmité humaine, *ne voulaient pas reconnaître la seconde fin du mariage, c'est-à-dire celle de servir de remède à la concupiscence*. C'est donc à cet égard seulement qu'il accuse les hérétiques de condamner le mariage, c'est-à-dire d'en condamner *cette partie nécessaire*, et d'avoir fait un péché mortel de ce que la grâce d'un état si saint rendait pardonnable[1]. »

Il n'en restait pas moins avéré que, dans la pensée même des fondateurs du christianisme, l'état de virginité était plus conforme à la perfection que celui du mariage : *noli quærere uxorem*. La théorie dualiste de l'antagonisme de l'esprit et de la chair, qui est plutôt latente que formulée dans les Évangiles, éclata dans toutes les hérésies gnostiques et manichéennes que l'Église naissante eut tant de mal à réprimer. Cette doctrine n'a pas laissé de traces dans le Vieux Testament. Elle est essentiellement grecque d'origine. De Platon, elle avait passé à Philon, aux néoplatoniciens, et florissait dans tout l'hellénisme oriental où le christianisme se développa d'abord. On voulut ériger en règle l'idéal de pureté, faire de la virginité une loi absolue, jeter l'anathème sur l'union sexuelle,

1. Kant a discuté cette question dans sa *Doctrine de la Vertu* et l'a résolue dans le même sens que les Vaudois.

même légitimée par le mariage. Dans l'Évangile apocryphe *selon les Égyptiens*, Salomé demande à Jésus jusqu'à quand règnera la mort. Il répond : *tant que les femmes enfanteront*. Le même Évangile lui faisait dire qu'il était venu détruire les œuvres de la femme, à savoir la génération et la mort. « Mon règne arrivera, aurait-il dit encore à Salomé, quand vous foulerez aux pieds le vêtement de la pudeur, quand deux seront un, quand ce qui est extérieur sera semblable à ce qui est intérieur, et que le mâle uni à la femelle ne sera ni mâle ni femelle. » C'était comme la vision d'une synthèse finale, correspondant à l'unité initiale du mythe platoninicien. Dans les *Actes* non moins apocryphes de Thomas l'apôtre arrive en Inde à la cour d'un roi, au moment où l'on se prépare à célébrer les noces de sa fille. Le saint persuade si bien aux fiancés que le mariage est une souillure, qu'ils passent la nuit assis à côté l'un de l'autre et, le lendemain, étonnent leurs parents par le triomphant aveu de leur continence. Le christianisme occidental ne resta pas étranger à ces tendances. « Le mariage, écrit hardiment Tertullien, est une espèce de mal inférieur, né de l'indulgence. » « Et plût au ciel, s'écriait saint Augustin lui-même (il avait été longtemps séduit par le manichéisme), que tout le monde voulût s'abstenir du mariage! La Cité de Dieu se remplirait bien plus vite et la fin du monde serait avancée d'autant! »

A cela vinrent se joindre de bonne heure des spéculations sur le péché originel. Des esprits sérieux refusaient d'admettre que le récit de la *Genèse* dût être interprété littéralement : le fruit défendu, c'était l'union sexuelle, et la preuve, disait-on, c'est que, sitôt le péché commis, Adam et Eve avaient eu le sentiment de la pudeur. Saint Augustin a longuement traité ce sujet : tout en admettant l'interprétation littérale, il affirme que l'effet du péché, c'est-à-dire de la première désobéissance, a été de soustraire à la volonté de l'homme les mouvements tumultueux de ses sens. Platon, dans le *Banquet*, avait développé une autre doctrine : suivant le mythe qu'il rapporte, l'homme aurait été créé double, et la différence des sexes, que l'amour tend à rapprocher, serait un châtiment infligé par Jupiter à l'orgueil humain. L'idée platonicienne

pouvait trouver un appui dans un passage même de la *Genèse* : Dieu avait créé l'homme *mâle et femelle*, il avait créé la femme en prenant *un côté* (et non *une côte*) d'Adam — ce qui mettait la Bible et Platon d'accord. Au moyen âge, cette doctrine paraît avoir pénétré en Occident par les écrits rabbiniques; elle y donna naissance à des hérésies que ravivèrent les Platoniciens de la Renaissance et auxquelles se rattache, par des liens invisibles, celle d'Antoinette Bourignon.

En 1205, on condamna à Paris l'hérétique Amaury de Chartres, suivant lequel, à la fin du monde, les deux sexes seraient réunis dans une même personne : il ajoutait que si l'homme était demeuré dans l'état où Dieu l'avait produit, il n'y aurait eu nulle distinction de sexes. Au XVIe siècle, Paracelse proposa une théorie bizarre, très difficile à énoncer décemment, qui voyait aussi, dans la distinction des sexes, un effet du péché originel[1]. Antoinette Bourignon, qui n'avait presque rien lu en dehors de l'Évangile, ne peut avoir subi directement l'influence ni de Platon, ni d'Amaury, ni de Paracelse : c'est la méditation, croyons-nous, qui l'a conduite à une doctrine voisine des leurs, doctrine dont Bayle et Voltaire se sont moqués, que l'auteur de l'*Étude* anonyme sur Antoinette a passée sous silence, mais qu'il est possible de résumer sans faire injure à la chaste fille qui l'a conçue[2].

Antoinette croit que le règne du Christ est proche, que ce règne sera terrestre, mais succédera à la destruction du mal sur la terre. La nouvelle humanité sera le rétablissement de l'homme dans un état d'innocence d'où le péché originel l'a fait déchoir. « La résurrection des morts est le retour des corps au premier état où Dieu les avait créés. » Cet état d'innocence n'est pas celui de l'asexualité, mais une sorte de dualité. « Les hommes, dit-elle, croient avoir été créés de Dieu comme ils se trouvent à présent, quoique cela ne soit véritable, parce que le péché a défiguré en eux l'œuvre

1. D'autres passages des écrits de Paracelse ont autorisé Schopenhauer à le compter parmi les précurseurs de sa *Métaphysique de l'Amour* (voir *Welt als Wille*, t. II, p. 631).

2. Il reste toujours admissible qu'Antoinette ait reçu le principe de sa doctrine des mystiques d'Amsterdam avec lesquels elle conversait; mais nous hésitons à le croire, par la seule raison qu'elle n'en a rien dit.

de Dieu. Au lieu d'hommes qu'ils devaient être, ils sont devenus des monstres dans la nature, divisés en deux sexes imparfaits, impuissants à produire leurs semblables seuls, comme se produisent les arbres et les plantes, qui, en ce point, ont plus de perfection que les hommes ou les femmes, incapables de produire seuls, mais par conjonction d'un autre et avec douleurs et misères. » Et ailleurs : « J'attends un temps auquel on ne se mariera plus et où l'on sera délivré de ce pesant joug, pour multiplier comme les anges d'une génération éternelle. Ce sera dans le Royaume de Jésus-Christ. Mais les ignorants ne le savent comprendre, tournant en raillerie ce qu'ils n'entendent point. C'est de ces moqueurs qu'il est dit *qu'ils seront moqués*. »

Il est plus difficile d'expliquer, sans blesser les convenances, comment Antoinette vit en extase la beauté du premier monde et Adam tel qu'il était avant la chute : « Il était fait comme seront rétablis nos corps dans la vie éternelle et que je ne sais si je dois dire. » Ce qui suit est trop hardi, mais peut être indiqué brièvement. Antoinette se figurait Adam comme un ovipare, que rendait fécond non pas un désir brutal, mais « l'amour de son Dieu, le désir où il était qu'il y eût d'autres créatures que lui pour louer, pour aimer et pour adorer cette grande Majesté ». Mais Adam a-t-il engendré avant le péché? Antoinette va nous le dire : « Le premier homme qu'Adam produisit par lui seul en son état glorieux fut choisi de Dieu pour être le Trône de la Divinité, l'organe et l'instrument par lequel Dieu voulait se communiquer éternellement avec les hommes. C'est là Jésus-Christ, le premier-né uni à la nature humaine, Dieu et homme tout ensemble[1]. » Sur quoi Poiret ajoute : « Que les profanes pourceaux ne mettent pas leurs groins ici dedans; qu'ils demeurent plutôt dans leurs étables et dans leurs ordures, jusqu'à ce qu'on vienne les traiter en bêtes et en pourceaux! »

L'excellent Poiret se met trop fort en colère, mais il ne faut pas se hâter de rire de ces rêveries. Tout incongrues qu'elles paraissent, surtout dans l'imagination d'une fille, elles

1. Une idée analogue se montre déjà dans les premières hérésies chrétiennes; voir Renan, *Les origines du Christianisme*, t. VII, p. 84.

ne laissent pas d'être intéressantes pour l'histoire des idées morales au XVIIe siècle. Elles offrent même, si je ne me trompe, un intérêt supérieur et plus général. Après tout, les questions troublantes auxquelles cherche à donner réponse cette métaphysique à la fois audacieuse et naïve n'ont pas cessé de tourmenter les âmes délicates, conscientes de la contradiction cruelle entre les besoins des deux natures qui sont en nous. Dans la phase actuelle du christianisme philosophique, on se préoccupe plus du mal physique que du mal moral, de charité que de chasteté, oubliant qu'on peut retourner la parole de saint Bernard : *Castitas sine caritate, lampas sine oleo.* Mais, comme la question a deux faces, l'une morale et l'autre sociale, on y revient, même à contre-cœur, par une autre voie. C'est ainsi qu'un des esprits les plus puissants du XIXe siècle, sans connaître même le nom d'Antoinette, s'est trouvé amené — on ne l'a pas remarqué encore — à la même conception de *l'avenir de l'amour.*

Le point de départ d'Auguste Comte n'est pas mystique, mais sociologique. Il songe à l'émancipation de la femme ; il se dit aussi que « le vrai début de l'éducation humaine s'accomplit dans une brutale ivresse et sans aucune responsabilité[1] ». Il sent très vivement la nécessité de « régler, non seulement la quantité, mais surtout la nature des produits humains ». Or, la seule solution qu'il aperçoive à ces redoutables problèmes est une utopie, dont il attend la réalisation non d'un miracle, mais du progrès et de l'évolution. Jusque-là, « le mal ne sera jamais atteint dans sa source, et tous les remèdes resteront palliatifs ». Quelle est cette utopie ? Il faut la laisser expliquer à Comte, quelque peine que l'on éprouve à citer son horrible jargon après la belle prose simple et coulante d'Antoinette : « Quand la réorganisation positive des opinions et des mœurs aura dignement placé les femmes à la tête de la sociocratie, l'utopie de la Vierge Mère deviendra, pour les plus pures et les plus éminentes, une limite idéale, directement propre à résumer le perfectionnement humain, ainsi poussé jusqu'à systématiser la procréation en l'ennoblis-

1. A. Comte, *Système de politique positive*, t. IV.

sant. »... « Une telle modification doit améliorer la constitution cérébrale et corporelle des deux sexes, en y développant la chasteté continue, dont l'importance est de plus en plus pressentie par l'instinct universel... Domestiquement considérée, cette transformation rendrait la constitution de la famille humaine plus conforme à l'esprit général de la sociocratie, en complétant la juste émancipation de la femme, ainsi devenue indépendante de l'homme, même physiquement... Ainsi purifié, le lien conjugal éprouverait une amélioration aussi prononcée que quand la monogamie y remplaça la polygamie, car on réaliserait l'utopie du moyen âge, où la maternité se concilie avec la virginité. »

C'est à peine si l'on entrevoit de temps en temps, chez Comte, l'idée mystique de l'impureté des liens charnels, qu'avait fait naître, dans ce grand et malheureux esprit, l'adoration de Clotilde Devaux, sa « Béatrice », sa « sainte Clotilde », et que grandit encore, après 1846, le souvenir de ce lien spirituel, si prématurément brisé par la mort. Le terrain sur lequel il se place, même pour divaguer, est celui de la science positive et si l'on vient dire qu'il était fou, quand il rêvait de la parthénogénèse, on oublie que la folie de Comte remonte à 1826 et que son *Cours de philosophie positive*, admiré comme un chef-d'œuvre de raison, n'a commencé à paraître qu'en 1830. Et faut-il vraiment faire un crime à Comte d'avoir entrevu, d'avoir appelé de ses vœux le jour où le progrès physique viendrait assurer le progrès moral? Les rêves ne sont justiciables d'aucune logique : ils ne valent que par les instincts moraux qu'ils révèlent. Aussi bien ne peut-il être question de discuter la portée de celui-là. Mais n'est-il pas bien curieux de constater chez un mathématicien, chez un homme dégagé de toute attache religieuse, la même conception messianique de l'amour que chez la visionnaire chrétienne d'Amsterdam? N'y a-t-il pas quelque ironie, mais aussi quelque grandeur philosophique, dans cette conjonction inopinée de deux mysticismes, partis des points les plus opposés de l'horizon?

SALOMON REINACH.

DUMAS ET IBSEN

I

A propos de *la Femme de Claude*, reprise avec tant d'éclat par madame Sarah Bernhardt, on a dit que M. Dumas avait fait de l'Ibsen avant Ibsen.

Les mots de ce genre sont très français, très parisiens : c'est leur vertu — pour nous! — Aussi nous les retenons sans effort; et la critique mondaine ou boulevardière, — celle qui *se parle* au cercle et dans les salons, ou dans les cafés, — est d'une adresse impitoyable à se les renvoyer.

Ils n'ont qu'un tort, pour la plupart : c'est de manquer, non de toute justesse (un mot totalement faux ne réussit pas), mais de cette exactitude qui les ferait réellement spirituels. Et quelquefois ils ont un autre tort : ils manquent de justice.

Avoir fait « de l'Ibsen avant Ibsen », la belle louange pour un artiste aussi original, pour un moraliste aussi personnel, pour un philosophe aussi *à part* que M. Dumas! Ce serait bien s'il s'agissait d'un de ces ratés supérieurs qui, avec des lueurs de génie, n'ont jamais pu se dégager, aboutir à l'œuvre. M. Dumas n'a fait que du Dumas; et dans *la Femme de Claude*, précisément, il en a fait à outrance. Et que ce soit une bonne ou une mauvaise pièce, que ce soit ou non « du théâtre » (oh! l'irritant cliché...), peu importe ici : jamais Dumas ne se donna comme dans cette tragédie symbolique, moderne

et féerique, où quiconque veut le comprendre doit le chercher, car on l'y trouve tout entier, au paroxysme d'une crise intellectuelle, qui le fit *se dire lui-même*, en ces trois actes, avec une sorte d'ivresse, dans un délire lucide.

Le vrai, pour ce mot : « de l'Ibsen avant Ibsen », est à l'honneur mental, moral et théâtral de M. Dumas. Oui, des rapprochements sont possibles entre Ibsen et lui. Et Ibsen, c'est un Shakespeare! Le Shakespeare des fjords et du soleil de minuit!

Oui, M. Dumas — avant Ibsen — et en demeurant français par sa conception de l'art dramatique, par ses qualités et par ses défauts d'exécution rapide, voire souvent sèche et brutale, fut un symboliste, — au moins dans trois pièces, ses plus curieuses, en vérité, sinon ses meilleures : *la Femme de Claude* (1873), *l'Étrangère* (1876), *la Princesse de Bagdad* (1881).

Ces trois pièces n'ont pas, à mon humble avis, la poésie profonde de *la Dame de la Mer*, ni le charme pénétrant et la subite grandeur, si effrayante, de *Maison de Poupée;* elles n'ont pas l'élévation vertigineuse de *Solness le Constructeur;* on n'y éprouve point l'angoisse dont vous étouffe délicieusement *Rosmersholm*... Et *les Revenants* sont un cauchemar incomparable!... Et dans *Hedda Gabler*, il y a une Césarine toute cérébrale, une Dalila glacée, malade d'un rêve de domination, qui fait bellement figure (avec quelles dissemblances!) auprès des Bêtes splendides de M. Dumas, auprès de ses louves « équatoriales ou polaires » ; — car, notons-le en passant, il a songé au pôle, comme un Scandinave, notre âpre « voyant » boulevardier, peintre de la haute luxure du Paris de luxe. — Mais là, justement, par l'intensité sensuelle d'une considérable partie de son œuvre, par le rôle formidable que joue la Chair, même dans ses pièces symboliques, — dans celles-là surtout, — M. Dumas reprend l'avantage, se dresse Maître et unique! Puis, je l'ai dit pour *la Femme de Claude*, et il faut le redire pour *la Princesse de Bagdad*, pour *l'Étrangère :* il y a de la féerie, une féerie moderne, dans ces drames mystico-charnels, où l'Or flamboie, enveloppe tout de ses fulgurations d'apothéose ; l'or de la Banque avec Nourvady, l'or des mines d'Amérique avec mistress Clarkson, l'or mys-

térieux de cette association fantastique dont Cantagnac est l'agent. Et ce n'est pas tout : voici d'autres merveilles, le canon de Claude, le fusil d'Antonin, armes prodigieuses qui tueraient la guerre! Et ces origines fabuleuses de la comtesse de Hun, fille d'un roi et d'une courtisane; de mistress Clarkson, fille et petite-fille d'esclaves: de Sylvanie de Terremonde, dans *la Princesse Georges*, car la comtesse de Terremonde est née aussi, comme Lionnette de Bagdad, d'une antithèse : fille naturelle d'un lord et d'une « maîtresse de piano... et de pianistes »!

Rien de pareil, rien d'approchant, chez Ibsen.

Il a certainement ses aventurières, la Rébecca de *Rosmersholm*, la jeune Hilde Wangel de *Solness;* mais elles sont, l'une et l'autre, de naissance régulière : ce sont des bourgeoises. Et elles sont chastes : et leur but n'est pas d'ensorceler pour se venger de l'Homme, pour qu'il se ruine, se déshonore, se tue (c'est le but de mistress Clarkson, « la Vierge du mal »): elles n'ont pas davantage cette soif d'argent, inextinguible et trop explicable, dont une Sylvanie est dévorée, en véritable courtisane du monde parisiano-cosmopolite. Elles habitent un pays de petites villes, sur des côtes de brume tourmentées étrangement, et comme burinées par une mer capricieuse et bizarrement artiste, depuis combien de siècles! Et derrière elles, tout près, la neige des montagnes! Leur ambition est tout « intérieure », tout intellectuelle, veux-je dire : mieux encore : idéale. C'est à s'asservir une pensée d'homme à la repétrir, à en faire l'outil d'une Idée, d'une Foi qui les brûle en leur corps frigide, que s'applique leur génie, — quand une névrose terrible ne les détourne point à vouloir, au contraire, avilir et détruire un grand cerveau.

Saturés de nous-mêmes et des observations et conclusions morales à la Dumas, Ibsen nous a grisés, ravis au Nord, par la séduction double de ses dons de poète et de l'exotisme nouveau qu'il nous apportait. Les âmes d'une génération inquiète ont appareillé, frémissantes, vers les mystères de sa patrie. Mais sommes-nous sûrs qu'à Drontheim, à Bergen, à Christiania, quelque chose d'analogue ne se produirait pas, les esprits de là-bas mettant à la voile vers le Paris de *l'Étrangère*

et de *la Princesse de Bagdad*, vers la France de *la Femme de Claude*, si ces féeries symboliques contemporaines y trouvaient leur Antoine ou leur Lugné-Poë?

La Nature, au sens extérieur, voilà ce qui fait défaut chez M. Dumas. Nulle part, même un frisson de cette vie universelle : il y a manque d'air! Où les correspondances, secrètes et infinies, de l'homme et des choses, du cœur et de la forêt, de l'amour et du ciel? Où ces rapports délicats entre le val, le mont, la mer et nos âmes? Toutes les pièces d'Ibsen sont battues de l'Océan! Mais quelle ardente civilisation, quelle magnifique dépravation, quelle floraison d'appétits raffinés et furieux, dans ces salons qu'animent des entités incarnées comme Césarine et Claude, Lionnette et Nourvady, Sylvanie ou Mistress Clarkson, symboles au service du dramaturge, — « vrais » d'ailleurs en leur singularité!

Vrais en ce qu'ils sont des types, autant que des « concepts ».

Mais enfin, quelle est donc la pensée maîtresse de M. Dumas? Que signifient tous ces symboles, chacun pris à part et tous rapprochés?

Ah! c'est ici qu'apparaîtra jusqu'au fond l'abîme par où M. Dumas, latin biblique, et parfois apocalyptique, se trouve séparé d'Ibsen, biblique aussi, mais norvégien, et peignant la Norvège.

C'est également ici qu'apparaîtra, cet abîme franchi, le point où les deux hommes sont d'accord. Il n'y en a qu'un, — d'une importance extrême, sans doute; et j'ai envie, changeant toute ma tactique démonstrative, d'y arriver immédiatement. Il me semble qu'ensuite on mesurera mieux l'abîme.

II

Si, philosophiquement, *la Femme de Claude* est l'œuvre capitale de M. Dumas, — ce que j'ai dit un des premiers, voilà des années (comme je crois avoir été le premier à définir cette œuvre, et *l'Étrangère* et *la Princesse de Bagdad*, « des féeries sym-

boliques), c'est en dégageant le sens intime de ce violent drame qu'on trouve le point de rencontre d'Ibsen et de l'auteur français.

Le théâtre d'Ibsen, toutes apparentes contradictions mises à part, est anarchiste. Il fait de la Conscience, du « Moi », ou, si vous préférez, de l'individu, un microcosme sacré, en dehors et au-dessus des lois sociales. Le droit et le devoir se confondent, et c'est de se développer librement. On est son propre juge : on n'est responsable *réellement* que devant soi. C'est l'idée de Rébecca dans *Rosmersholm*, corrigée par celle-ci : qu'on ne peut travailler au bien général, et même, simplement, être heureuse, que si l'on a « une conscience pure ». La pureté de la conscience, telle est la condition nécessaire du développement libre du « Moi ». Mais, du même coup, tout obstacle peut être écarté ou supprimé au profit de ce développement « en beauté »: car l'obstacle, alors, par cela même qu'il est l'obstacle, est impur. Eh bien ! écoutons Claude parlant à son Dieu : « N'avez-vous permis à l'homme que de donner la vie, sans lui permettre de donner la mort ? ou, quand l'homme n'obéit *qu'à sa conscience*, c'est-à-dire à ce qui le rapproche le plus de vous, l'avez-vous investi du droit de frapper les trop grands coupables afin que les innocents n'aient plus rien à redouter d'eux *et puissent continuer leur marche* dans les voies que vous leur tracez ?... » Et Claude, à la fin de l'acte, abattra Césarine d'un coup de fusil, avec la certitude d'accomplir la volonté d'en haut.

Il est *une conscience pure*, chargée par soi-même d'une mission de génie parmi les hommes, puisqu'il est Claude l'inventeur : sa femme, ennemie de cette mission, va jeter à Cantagnac les papiers qui renferment le secret du canon : il obéit à Dieu en la frappant ! Mais Dieu ou Conscience sont synonymes ici pour le critique : il n'y aurait même que ce mot de Conscience, le dénouement serait plus clair. — C'est la question du droit de l'individu, posée et résolue contre la loi humaine, dans le cas le plus grave, quand cet individu a le devoir, pour lui et pour d'autres, de ne se laisser ni amoindrir ni gêner.

M. Jules Case a très bien dégagé ce sens dernier de la pièce : « Il s'agit du droit intégral de la créature humaine, de son

autonomie à reconquérir sur tous les empêchements arbitraires dont on l'entrave, — de sa liberté ». Et M. Jules Case ajoute: « Le théâtre scandinave ne nous a initiés qu'à une sensibilité neuve, à des interprétations locales des problèmes contemporains: l'essence de sa rébellion existait antérieurement dans notre art national. Nous la trouvons imprégnant *la Femme de Claude* et définie dans la préface. »

M. Dumas, dans cette préface célèbre, se dresse effectivement « en contempteur de la loi ». Ibsen n'a rien dit de plus terrible. « Ce que j'ai vu de monstruosités, d'abominations, d'ignominies, sous la caution de ces lois, c'est à ne pas le croire; ce que j'ai rencontré de coquins, de criminels, de misérables de toute espèce, se pavanant et prenant le frais à l'ombre de ces institutions, c'est fantastique... etc... etc. »

Mais M. Dumas est en même temps (conciliez cela) pour la Famille, pour la Patrie. Il les veut pures, assurément, et nobles, et généreuses; mais c'est qu'il les veut fortes, indestructibles. La Famille! il a bien des façons de la défendre qui lui ont fait reprocher d'en être inconsciemment un démolisseur. Mais, alors qu'il l'ouvrait à la fille-mère, non coupable, au fils naturel refusant le nom de son père, — très justement, d'ailleurs: — alors qu'il plaidait pour le divorce, il était convaincu de combattre le bon combat pour cette Famille, fondement de la Société! Prenez maintenant ses drames symboliques. Y trouvez-vous une révoltée contre l'idée de Famille, qui ait raison pour lui, — ou pour nous, malgré lui? — Césarine est un monstre, et, à vrai dire, ce n'est pas une révoltée, car elle n'est pas consciente, n'a pas d'idées, n'est qu'un Instinct, une bête mauvaise. La tuer, c'est servir la Famille, comme la Patrie, comme l'Humanité! Dans *l'Étrangère*, la duchesse de Septmonts se révolte héroïquement, sans doute, mais contre son mari, « ce vibrion », non pas contre le Mariage, car elle se remariera le plus tôt possible, Clarkson l'ayant débarrassée du méchant duc, et elle sera très heureuse avec son cher Gérard, l'ingénieur à l'âme si belle. Sans doute, encore, si ce Gérard, qui doit se battre avec le « vibrion », l'envoyait *ad patres*, elle oserait (elle le dit), ne pouvant pas être épousée par le vainqueur, être sa maîtresse, à la face du monde! Et cela est bien. Mais admirez autant qu'il vous plaira;

cette fière, cette vaillante Catherine de Septmonts, ce n'est, en somme, qu'une amoureuse. Et la princesse de Bagdad, Lionnette de Hun! Outragée par le comte, et se souvenant que sa mère fut une fille, elle est sur le point d'en devenir une, de se vendre aux millions de Nourvady. Mais que celui-ci, pressé de fuir avec elle, rudoie le fils qu'elle se croit prête à abandonner, elle se jette comme une lionne sur son richissimisme adorateur, et elle lui crie, le tenant à la gorge : « Misérable! misérable! » Elle le chasse, et elle reste. Son enfant, dit-elle, lui a donné « une âme ». Et la Famille, un instant menacée, est sauvée.

Voyez, au contraire, les révoltées du Mariage, chez Ibsen!

Celles-là sont des anarchistes, — qu'elles se tuent comme Hedda Gabler, de dégoût et de rage, ou que, cent fois plus nobles, cédant à un décret de leur Conscience, comme la Nora de *Maison de Poupée*, elles s'en aillent seules et sans amour, à l'aventure, par seul devoir envers leur « Moi », pour se faire « des idées » (c'est le mot de Nora), pour se « rendre compte de tout » (c'est encore un mot d'elle).

Rappelons-nous que cette Nora, elle a trois enfants; elle les chérit! Et elle les quitte! au prix de quel déchirement! Mais, pour cette héroïne selon le cœur d'Ibsen, un « impératif » a surgi : et, dût-elle en mourir, elle partira. Il faut qu'elle se cherche une raison de vivre, une loi morale à laquelle se soumettre librement.

Ah! l'abîme, le voilà, entre Ibsen et Dumas.

Je ne sais même, dans notre théâtre, qu'une femme à l'Ibsen : elle est née avant celles d'Ibsen : son père se nommait Villiers de l'Isle-Adam. Elle parut, elle marcha, elle parla sur la scène, quatre ou cinq soirs, pas plus [1]. Mais — le souvenir est curieux — c'est « la violente intervention » de M. Dumas qui l'y fit monter; et Villiers, reconnaissant, dédia la petite pièce (un acte) à l'auteur de *l'Ami des Femmes*.

Titre : *La Révolte!* Deux personnages : le mari, un banquier, Félix de son petit nom, et son épouse, qui est surtout son comptable, Élisabeth. Je ne raconterai pas ce petit drame. Toute la première partie en est un pur chef-d'œuvre, au

1. En 1870.

point de vue dramatique, comme au littéraire. Élisabeth, après des années de servage silencieux, pendant lesquelles, en travaillant dix heures par jour, elle a pu se constituer un maigre capital, bien gagné, de trente-deux mille francs, Élisabeth annonce un soir à Félix qu'elle va s'en aller. Elle a une fille; elle l'a embrassée tout à l'heure « pour la dernière fois... en la couchant dans son berceau ». Elle n'a pas d'amour; et, non plus que Nora, elle n'aspire à aimer. Ainsi que Nora, elle veut se développer, affranchir et cultiver son « Moi », dans le sens le plus élevé à donner à ce mot. Le mari de Nora la traite en enfant, en oiseau. Félix est un homme positif, pour qui « la vie réelle », la « vie pratique », est la seule, — comme si la vraie réalité n'était pas le rêve, l'amour, la pensée! — Et elle lui dit, pour lui expliquer sa résolution, longtemps mûrie : « Je veux vivre! entendez-vous, insensé que vous êtes!... Car ici je meurs de mon vivant!... J'ai soif de choses sérieuses. Je veux respirer le grand air du ciel! » Et plus loin, dans une image brève, imprévue et sublime, lui reprochant de l'avoir méconnue, de n'avoir pas compris : « Vous êtes, prononce-t-elle, comme un juif aveugle qui a laissé tomber ses pierreries sur le chemin. » Elle s'en va donc, ayant « des devoirs » nouveaux à « remplir désormais »; oui, d'autres devoirs que ceux de l'épouse et de la mère, des devoirs envers elle-même, comme Nora.

Le culte de la Famille et de la Patrie, voilà ce qui arme M. Dumas contre la Bête!

Tout le monde sait ce qu'il entend par là. Il l'a expliqué en une page fameuse, de couleur et d'allure apocalyptiques.

Elle a revêtu bien des formes, porté bien des noms, dans la littérature et la légende, cette « Bête », prometteuse de joies délirantes et qui dévore, — ou condamne au suicide — ou précipite au crime, ou vous mue en pourceaux. — Les Grecs l'appelaient Circé; et c'est peut-être encore, avec leurs Sirènes, l'image la plus jolie. Elle sera pour Musset « la meule de pressoir de l'abrutissement ». Pour M. Zola, c'est « la mouche d'or », l'empoisonneuse étincelante! Mais M. Dumas est un biblique, un saint Jean à Pathmos, plutôt, lorsqu'il la contemple, l'éternelle Séductrice; et, à la vérité, il n'est pas libre d'arrêter son regard sur Elle ou de le détourner. Vision-

naire épouvanté de la taille prodigieuse et des sept cornes diadémées, et des dix têtes à toison flamboyante, et de la rouge gueule léonine du monstre infernal, pourtant « beau comme un ange », il est le prisonnier du fantôme formidable et magnifique; cloué devant par sa terreur, par son horreur; et qui sait? comme il advint à plusieurs très saints hommes, qui sait s'il n'admire pas de toute son épouvante? Il y a chez lui de l'halluciné, et, à la fois, de l'exorciste, mais l'exorciste était souvent tenté. Enfin, de son cauchemar à la saint Jean, et aussi, j'imagine, à la saint Antoine, il a tiré ses principaux symboles féminins : Sylvanie, Césarine, mistress Clarkson.

Agents, toutes les trois, de dissolution pour la Société, pour la Famille, elles sont d'ailleurs stériles, volontairement ou non : au besoin, par l'avortement et par l'infanticide, quand la nature, par une sorte d'ironie ou d'inclairvoyance a fait leur sein fécond.

Mais la même vision qui lui montrait la Bête lui montrait les victimes fatales, ces « animalcules anthropomorphes », qu'elle écrase sous ses pieds, déchire avec ses ongles, broie entre ses mâchoires, ou qu'elle étouffe, ravis, contre sa poitrine. Et il les a symbolisés dans le duc de Septmonts, après avoir sauvé le prince de Birac qui se repent, mais qui a bien failli être dévoré.

Et il a opposé à ces « animalcules » l'homme véritable : le héros, l'archange terrestre, vainqueur de la Bête et son exécuteur, — lorsque Dieu le veut.

C'est ce héros surtout que la Bête désirerait se mettre sous la dent.

Mistress Clarkson, demeurée pure physiquement, se donnerait à Gérard, dont ensuite elle ferait sa proie. Elle ne s'avoue pas ce dernier dessein; même elle l'ignore; car, pour l'instant, elle pense, au contraire, avoir subi l'empire du beau ténébreux. Elle ne saurait dire si elle l'aime vraiment, n'ayant jamais aimé; ce qu'elle affirme, et elle ne ment pas, c'est qu'il a éveillé chez elle une curiosité, au moins charnelle. Mais nous le devinons, — et c'est trop facile : elle seule ne s'en doute point, — cette curiosité n'est qu'une forme neuve de son instinct de meurtre. Ne pouvant le satisfaire par ses

moyens coutumiers, puisque Gérard n'éprouve aucun trouble à la rencontrer, à causer avec elle, et qu'il adore Catherine, elle abdiquerait en apparence, se soumettrait, s'abandonnerait à lui — et un jour l'amant serait étranglé ou rejeté, lamentable, éteint, vidé. Seulement elle ne peut rien, et jamais elle ne pourra rien contre ce symbole du grand Amour!

De même Césarine, avec Claude.

Elle aussi a une curiosité nouvelle. Reprendre son mari, quelle distraction charmante, quel joli tour de force, après tout le mal qu'elle a fait à cet homme! « L'impossible me tente », dit-elle à Edmée. Puis, elle a des raisons d'un autre ordre : elle est dans un moment de lassitude, elle a vu la mort de très près: la Bête a eu peur, elle s'est confessée (oh! pas complètement!) et le prêtre l'a munie de bons conseils, en l'absolvant. Puis, les journaux lui ont appris la découverte de Claude : c'est la gloire, la fortune, enfin tout réuni!... Elle se sent ou se croit amoureuse de l'homme supérieur au foyer déserté duquel elle rentre un matin, après des mois d'absence et d'aventures. Mais Claude a jeté « l'ancre en haut », depuis longtemps déjà. La courtisane, faussement repentie, est, d'avance, impuissante. Tout son art échouera, et toute sa science, contre la Conscience. « Si vous saviez comme je suis loin de vous », répond tranquillement le héros, le saint, l'archange! « La personne qui me parle par votre bouche, je ne la connais pas, je ne la vois pas. Je ne sais pas qui vous êtes. » La vérité, c'est qu'il le sait très bien ; et il le prouve, du moment qu'elle insiste, quand elle crie, suppliante : « Si je ne suis ni mère, ni épouse, ni femme, je suis encore une créature vivante... Utilisez-moi dans mon intelligence. Ne puis-je être votre élève, votre adepte, votre ouvrier? Faites pour moi ce que Daniel a fait pour sa fille, initiez-moi à la science, expliquez-moi vos travaux, associez-moi à votre œuvre. — Vous! réplique-t-il. Vous la vendriez! » Et, en effet, déjà elle est prête à la vendre. Une Césarine, même tentée par le Bien, ne peut vouloir que le Mal : et, ne le voulût-elle pas, elle ne peut que le faire, car elle y sera contrainte par la fatalité de son passé. Et M. Dumas, dans un symbole, unique en son œuvre, a ici personnifié cette Fatalité. Elle s'appelle Cantagnac.

Césarine est l'Instinct; il est la Politique. Et la Politique

triompherait par l'Instinct dompté, si la Conscience, en abattant la Bête, ne déjouait ses ruses.

Donc, jusqu'ici, — Cantagnac laissé de côté, — trois sortes de symboles : la Bête et ses victimes désignées, les « vibrions », puis l'Homme, *celui qui sait*, celui qui n'a point à la craindre et qui, s'il le faut absolument, la tuera, d'un droit de Conscience réellement divin !

Mais ce symbolisme dramatique, si riche déjà, complet en apparence, il y manquerait cependant l'image nécessaire d'une dernière idée, si M. Dumas n'avait créé l'épouse mystique de l'archange humain.

La voici dans *la Femme de Claude*. Elle a nom Rébecca. Elle est juive, et par là, outre l'idée du pur amour des âmes, elle représente cette vertu d'Israël, si étonnamment conciliable avec le légendaire Positivisme de la même race, — l'Idéalisme !

Mais cela n'est qu'accessoire dans le rôle de Rébecca.

L'essentiel, c'est la mysticité de l'amour qu'inspire la belle vierge, et qu'elle ressent.

La Vierge idéaliste est l'auxiliaire naturelle et divine de l'homme agréable à Dieu.

La Bête a deux adversaires invincibles : le cœur de la vraie femme, et l'homme véritable qu'elle adore sans souillure.

Quelque chose de cette conception se retrouve dans *l'Étrangère*. Certes, Gérard n'est pas l'égal de Claude ; ni Catherine, de Rébecca. Avec celle-ci, nous sommes dans la passion la plus terrestre. Elle se donnerait à l'ingénieur tout de suite, avec une fougue de tout son être, d'une impudeur superbe, — et morale, en un sens, par son excès même. — Mais Gérard : « Je ne veux pas cesser de voir en vous ce que j'ai toujours vu : l'Être sacré, la compagne de l'âme. » — Et insistant : « Ce que je veux de vous, c'est *ce que vous n'avez pu donner à personne* : c'est votre confiance, c'est votre estime, c'est ce qu'il y a en vous de divin et d'éternel. »

Ne nous demandons pas ce que la Vie, la cruelle, ferait de ces professions de foi. Jadis, je me le demandai. J'avais raison psychologiquement ou plutôt physiologiquement. J'avais tort sous l'optique du symbole. Il faut vieillir, hélas ! pour se dégager des sagesses vulgaires. Il est vrai qu'aujourd'hui nous avons des vieux de vingt ans.

Mais il est temps de conclure sur le Symbolisme de M. Dumas.

Le trait décisif m'en semble celui-ci : *c'est un Symbolisme catholique*. Celui d'Ibsen est protestant.

Ces brèves formules disent tout au philosophe.

Ignorât-il les deux théâtres ici rapprochés, il en pressentirait les différences.

Même les saintes de Dumas seront des amoureuses, dirait-il, ou bien des mères. Et, en effet, il y a deux saintes chez M. Dumas : Rébecca, la vierge, et madame Aubray, la mère. Mais vous ne trouverez aucune de ces froides exaltées comme il y en a plusieurs chez Ibsen, qui ne vivent réellement que par le cerveau, avec un idéal ignorant ou mépriseur de l'amour, dédaigneux même de la maternité. Non, vous ne trouverez aucune de ces chercheuses d'infini, aux sens morts (à supposer qu'ils aient vécu un instant), au cœur glacé, — « Messalines du rêve », selon l'heureuse expression de M. Henry Fouquier. — Elles sont bien les filles, celles-là, d'un pays de neige et de protestantisme.

Quand elles sont perverses (Hedda Gabler, Hilde Wangel), elles apparaissent des courtisanes tout intellectuelles, se procurant à n'importe quel prix les émotions mentales extraordinaires qu'il faut à leur passion d'idéalistes terribles. Elles tuent « en beauté » ceux qu'elles ont charmés.

Il a pu arriver à telle ou telle d'aimer avec sa chair ; mais, d'abord, l'objet de ces désirs « sauvages » (ainsi parle la Rébecca de *Rosmersholm*) les a ignorés ; et ces désirs, au cloître de la Conscience, pour ainsi dire, se sont lentement évanouis dans le silence. Écoutez cette Rébecca d'Ibsen : « Ah ! oui, le désir, déclare-t-elle au pasteur Rosmer stupéfait, le désir d'être à toi, d'être ta maîtresse « s'est abattu sur moi comme une de ces tourmentes d'hiver qui sévissent là-haut, dans le Nord ». Mais ensuite, elle a connu « une paix profonde, comme celle qui règne chez nous au soleil, sur les rochers où l'oiseau de mer fait son nid ».

D'Ibsen à Dumas, voilà encore l'abîme.

Deux humanités, deux arts, deux Symbolismes se dressent ainsi face à face, dans un contraste multiple et « un », merveilleusement suggestif.

III

J'ai dit, au début de cette étude, que l'*Or* était le principal des talismans de féerie auxquels M. Dumas avait eu recours en ses trois drames nettement symboliques.

La magie de l'or! En faire un élément d'émotion dramatique, cela est également très catholique. Un des moyens d'action du catholicisme, dès l'heure où l'Église, maîtresse des Barbares, eut une architecture, ne fut-ce point d'éblouir, *à l'orientale*, par la richesse décorative? Et l'or ruissela parmi la somptuosité de couleurs complémentaires ou harmonieusement opposées. Avec la musique, ce fut le grand prestige.

Eh bien! rappelez-vous Lionnette de Bagdad ouvrant le coffret où dort le million *en or vierge* à elle offert par Nourvady! Cet or se répand sur le panneau ouvert: puis elle y trempe ses bras nus, elle en jette des poignées autour d'elle: quand le rideau tombe, il y a de cet or par tout le salon, sur la table, sur les tapis.

J'ai parlé de *la Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam, et de l'héroïne vraiment ibsénienne.

Voici maintenant que je pense à la dernière partie d'*Axel*, drame non jouable assurément devant un public ordinaire, cathédrale de symboles où le Verbe est comme un orgue. Mais là aussi, dans cette dernière partie, ruisselle un trésor; et combien plus féerique! Immense! Un fleuve, un océan d'or et de pierreries! Ce n'est pas d'un coffret, bien entendu, que s'échappe et roule ce déluge; c'est d'une muraille ouverte qui laisse voir une caverne où des centaines de millions furent amoncelés, en pierres précieuses et en pièces frappées. Le décor est romantique, c'est la galerie des sépultures du *burg* d'Auersperg. Il y a là une vierge farouche, qui s'est évadée d'un couvent, et qui de son poignard a fait glisser le voile en pierre de la caverne miraculeuse, en appuyant, de toute sa force juvénile, la pointe de la lame sur un point de l'écusson des Auersperg. Et elle propose au jeune et beau seigneur du château-fort, à cet Axel qui a la pureté, le courage, et le

rayonnement divin d'un chevalier de Wagner, elle lui propose, avec tout cet or, avec toutes ces pierreries, qui les font rois, qui les font empereur et impératrice, d'aller promener sous tous les cieux de la terre leur amour soudain. Axel, un moment grisé, se reprend à l'idéal, et montrant à Sara, comme seul digne d'unir leurs âmes héroïques, l'infini de la mort, il l'y entraîne.

Ici, nous sommes loin de M. Dumas. Mais le rapprochement que j'ai indiqué me paraît curieux. Villiers, le catholique ardent, eut toute sa vie la hantise du million, *en poète*. C'est *en poète* aussi que M. Dumas remue tant d'or dans ses drames symboliques.

Dites, après cela, ce que vous voudrez contre ces drames. Je sais très bien tout ce qu'on peut dire, mais cela m'est fort égal. Je les aime. Ils m'envoûtent.

On les a rarement bien compris, dans la critique de nos journaux. Et *la Femme de Claude* échoua, malgré Desclée, au Gymnase; la première de *la Princesse de Bagdad* fut une tempête, à la Comédie; *l'Étrangère* (l'auteur l'a écrit) n'eut pas réussi sur une scène du boulevard. Qu'importe! Ces œuvres sont aujourd'hui, pour quelques-uns, les plus intéressantes du glorieux dramaturge; et je conseille à nos jeunes symbolistes de les lire. Ils seront plus justes pour Alexandre Dumas; s'ils veulent être de bonne foi, ils salueront en lui un maître précurseur.

LÉOPOLD LACOUR.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre - Octobre 1894

LIVRAISON DU 1ER SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 1ER OCTOBRE

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE